N° 647 — THÉATRE N° 334 28 OCTOBRE 1933

LA PETITE ILLUSTRATION

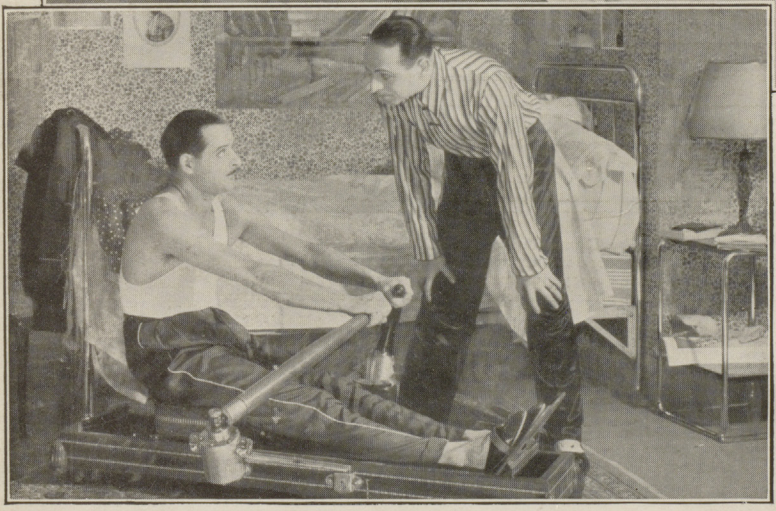
REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT DES PIÈCES DE THÉATRE ET DES ROMANS INÉDITS
ET ADRESSÉE AUX SEULS SOUSCRIPTEURS DE L'ABONNEMENT N° 1
A « L'ILLUSTRATION »

■

L'ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS

Charles. Marcel. Doris. Fontbernat.



Charles. Marcel.

Charles : « *Tu n'as pas fini de faire des façons?* » — ACTE II, page 12.

En haut, Charles à Marcel :
« *Je te dis, tout à fait une douairière.* »
ACTE PREMIER, page 3.

Au milieu, Huguette :
« *Je vous aime tous les trois pour des raisons différentes, voilà tout !* »
ACTE PREMIER, page 10.

Photographies G.-L. Manuel.

DENYS AMIEL

■

TROIS ET UNE...

PIÈCE EN TROIS ACTES

A BENOIT-LÉON DEUTSCH.

■

"TROIS ET UNE..." A ÉTÉ REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 6 DÉCEMBRE 1932, AU THÉATRE SAINT-GEORGES

PERSONNAGES

Charles Erland, 26 ans. Le jeune homme sportif, casse-cou, très sceptique et plein d'entrain	MM. ANDRÉ LUGUET.
Marcel Erland, 28 ans. Le jeune homme d'affaires.	JEAN WALL.
Pierre Erland, 23 ans. Le jeune homme sentimental artiste	DANIEL LECOURTOIS.
De Fontbernat, 60 ans, genre vieux « Jockey-Club »	CHAMPELL.
Mathard, journaliste lourdaud : prétentions littéraires	CLARINS.
Un Domestique	BÉART.
Loys Erland, 45 ans. Une sorte d'Isadora Duncan	Mmes GABRIELLE DORZIAT.
Huguette Dallier, 25 ans. Quelque chose de classiquement fatal. « L'éternel féminin »	ALICE-FIELD.
Doris Grey, 50 ans. La cosmopolite papotière	ALICE AËL.

TROIS ET UNE...

ACTE PREMIER

10 heures du soir. Le grand hall d'un château moderne en Seine-et-Oise. Style anglais. Au fond, porte-baie donnant sur une terrasse éclairée par des lampadaires, mais la porte est fermée. Au lointain, parc nocturne. A gauche, premier plan, de trois quarts, un canapé Louis XIII. Au fond, un petit bahut de style, sur lequel trône une grande photo de Loys Erland en danseuse grecque. A droite, guéridon, table de jeu, deux fauteuils. Dans le coin droit, un petit bar d'appartement chargé de tout l'attirail classique.

A droite premier plan : porte conduisant à un petit salon.

A gauche : porte donnant sur l'escalier intérieur de la maison.

Au lever du rideau, Doris et Fontbernat, tout en prenant leur café, font un écarté avec, de temps en temps, quelques expressions techniques de ce jeu. Tout le bruit vient uniquement de la salle de droite où Marcel et Charles font une partie de ping-pong en se chamaillant copieusement. Bruits caractéristiques de la balle de ping-pong.

VOIX DE MARCEL. — Non, non, non, non.

VOIX DE CHARLES. — Quoi, quoi, quoi, quoi ?

VOIX DE MARCEL. — Mais non, mon vieux, ce n'est pas régulier. Est-ce que tu sais jouer, oui ou non ?

VOIX DE CHARLES. — Je n'ai pas attendu que tu me donnes des leçons.

FONTBERNAT. — Pas si fort ! ou fermez votre porte !

VOIX DE CHARLES. — Et je te jure qu'à Londres et à New York...

VOIX DE MARCEL. — Je me f... des Anglais et des Américains ; nous sommes ici en France, et même en Seine-et-Oise par surcroît.

Doris manifeste un agacement à cause du bruit. Tout en discutant, Marcel et Charles entrent, tous deux ayant quitté leur smoking, leur raquette de ping-pong sous le bras. Charles va se servir un verre de liqueur au bar.

MARCEL. — ... Tu joues... comme un sportif, voilà.

CHARLES. — Et toi, comme un banquier... voilà.

DORIS. — Impossible, j'y renonce. Ils sont insupportables.

CHARLES. — Excuse-nous, douairière.

DORIS, à Marcel. — Dis-donc, c'est toi qui m'as appelée douairière ?

MARCEL. — Non. « Douairière », c'est une expression à Charles, moi personnellement je n'emploie que « rombière » à ton égard.

DORIS. — Oui, eh bien, vous êtes des insolents, ton frère et toi. (Les deux frères se tordent.) C'est vrai, depuis huit jours, c'est un capharnaüm, cette maison ! On se dirait dans le hall d'un hôtel ! Ils m'embêtent, ces gosses ; on était si tranquilles sans eux ! Quelle idée a eue Loys de les faire venir !

MARCEL. — Où est maman ?

CHARLES. — Eh bien, et Pierre et Huguette Dallier, où sont-ils passés ?

FONTBERNAT. — Ta mère est là-haut, à la bibliothèque, avec son journaliste suisse.

MARCEL. — Encore ! Quoi ? Elle prépare une nouvelle tournée ?

DORIS. — Il écrit un gros article sur elle.

MARCEL. — Où sont passés Pierre et Huguette ?

FONTBERNAT. — Par là-haut, dans le studio probablement. J'ai cru comprendre que ton frère brûlait de faire part à la jeune beauté de son dernier poème musical pondu dans l'après-midi.

CHARLES. — Non mais alors : hôtel meublé ? Qu'est-ce que je m'en vais leur passer !

DORIS. — Mais fichez-leur la paix. C'est ridicule pour trois frères qui habitent le reste de l'année aux *quatre* points cardinaux de la planète... de s'asticoter sans arrêt. C'était un spectacle charmant, les autres fois, de vous voir, les trois frères, réunis autour de votre mère qui, le reste du temps, quoi que vous en pensiez, est fort privée de cette existence familiale.

CHARLES, assis sur le canapé auprès de son frère, singe avec lui le solo de violoncelle en chantonnant en trémolo. — Je te dis, tout à fait une douairière.

DORIS. — Imbécile, va !... Je ne sais pas ce qui a bien pu germer de mystérieux entre vous trois cette année-ci... Toujours est-il que pour un mystère... il y en a un.

CHARLES, à Marcel. — Le mystère du château de Valendrey ! Il faudra dire à Pierre de nous faire un bon petit drame lyrique là-dessus. Allez, Marcel, amène-toi, je te fais ta revanche.

Les deux frères regagnent la pièce voisine. Doris, fière de sa dernière phrase, va fermer la porte.

DORIS. — Je crois qu'enfin c'est envoyé.

FONTBERNAT. — Qu'est-ce que vous avez voulu dire ? Quel mystère ?

DORIS. — Allez, allez, vous avez fort bien compris. Vous savez très bien comme moi que tout cela est la faute de cette jeune personne.

FONTBERNAT. — Huguette Dallier ? Elle est charmante.

DORIS. — Mon cher, on ne colle pas une jeune femme appétissante en pleine campagne, entre trois gars comme Marcel, Charles et Pierre. Il y en a toujours deux en train de minuter le temps qu'elle accorde au troisième. Elle m'agace, cette fille, avec sa fraîcheur agressive. Elle a l'air d'un bouton de pavot qui va vous éclater dans la figure. Je ne sais où Loys a bien pu la pêcher.

FONTBERNAT. — Mais, sacrebleu, ma chère, elle ne l'a tout de même pas ramassée dans la rue ! Loys vous a raconté devant moi comment l'été dernier, à Singapour, elle s'était prise d'amitié pour cette jeune femme, veuve après trois semaines de mariage...

DORIS. — Oui, je connais le pedigree de votre vierge.

Entre Mathard, c'est un petit homme chafouin, avec d'énormes lunettes, un air grave comique, méticuleux et ennuyé. Il a une pile de feuillets et une grosse serviette sous le bras. Dès son entrée, il a l'air désolé de trouver la pièce occupée.

MATHARD. — Ah ! vous êtes ici ?... C'est que... je ne sais pas...

DORIS. — Alors, monsieur Mathard, c'est fini cette lecture ? Est-ce que vous allez rendre enfin sa liberté à M^me^ Erland ?

MATHARD. — Mais non, madame, non, je ne lui ai pas encore lu la moitié de mon étude... C'est extrêmement ennuyeux. Nous étions tous les deux très bien là-haut, et son fils Pierre est venu avec M^me^ Dallier nous déloger sous prétexte de faire de la musique. Je précède M^me^ Erland. Elle avait quelques ordres à donner.

DORIS. — Ah ! un conseil, monsieur ; n'écrivez pas sur M^me^ Erland des histoires dont puissent s'offusquer ses fils, car il y a dans sa vie des choses, sapristi !...

FONTBERNAT. — Si vous croyez que Charles se soucie de tout ce qu'on peut dire sur sa mère ! Il en tire même vanité dans son milieu.

DORIS. — Permettez, Charles est un fou cynique.

FONTBERNAT. — Et Marcel, vous croyez ?

DORIS. — Marcel est un homme d'affaires, il est blindé, mais Pierre est un être d'une extrême sensibilité, toute cette publicité, parfois très déplacée, l'agace et le choque. (Entre Loys (*). C'est une femme dans les quarante-cinq ans, belle et racée, très harmonieuse. On conçoit immédiatement qu'elle ait pu être une sorte d'idole cosmopolite.) Ah ! te voilà.

(*) La scène entre les deux étoiles peut être supprimée à la représentation.

LOYS. — Je suis désolée, mes amis, mais nous allons vous déranger. Que voulez-vous ! Pierre avait besoin du piano de la bibliothèque pour jouer à Huguette Dallier sa dernière composition, et ça, vous savez, le travail de mon Pierrot, c'est sacré. On va se mettre là. (Elle indique un petit guéridon près du canapé, à droite au premier plan.) On ne fera pas de bruit et vous pouvez fort bien continuer de cartonner là-bas. Alors, Mathard, installez vos paperasses, je reviens. Vous avez de quoi boire ? (Aux autres.) D'ailleurs, je ne serais pas fâchée d'avoir votre opinion sur deux ou trois points de l'étude de M. Mathard. (Se dirigeant vers la porte.) Une seconde, j'ai à voir ma cuisinière pour demain.

DORIS. — Oh ! écoute, Loys, elle peut faire sans toi.

LOYS. — Rien à faire, ma chérie. Tu sais que, lorsque j'ai la joie d'avoir mes trois fistons autour de moi, jouer à la maîtresse de maison, à la maman est un plaisir que je ne céderais pas pour un empire. C'est déjà assez dur de faire converger ici New York, Genève et Paris deux petites semaines par an.

Elle sort.

MATHARD. — Puisque nous sommes seuls, je voudrais un renseignement... Après une étude technique sur l'art incomparable de Loys Erland, que nous considérons tous comme la véritable rénovatrice de la danse antique, j'avais pensé qu'il y aurait peut-être quelque chose d'assez joli à faire avec ses fils. Nos lecteurs sont friands de ces petits détails. Voyons : Pierre Erland, compositeur, jeune école... opéra. (Il consulte ses notes.) Il fait lui-même ses livrets, il est poète également. Charles, très sportif, mais quel métier ?

DORIS. — Sportif.

MATHARD. — C'est tout ?

FONTBERNAT. — Sportif. Si vous trouvez que de nos jours il n'y a pas là de quoi occuper l'activité d'un homme ! Il vient de remporter le tournoi de Wimbledon. Ah ! c'est une raquette !

MATHARD. — Et l'aîné, Marcel ? Les affaires, je crois ?

FONTBERNAT. — Grosse situation à la Bourse... Remisier.

DORIS. — L'esprit, le corps et les affaires. Ah ! ils ne se ressemblent pas du tout. (Sourire significatif.) Je crois bien que chacun a tout emprunté à *son* père et, ma foi, pas grand-chose à *leur* mère...

Elle appuie sur les possessifs différents.

MATHARD, entendu. — Oui, oui, je sais, je sais... (Surveillant la porte.) Entre nous, dites-moi, Pierre ? C'est bien exact qu'il est le fils de Thaddée Swenko, le pianiste autrichien ?

DORIS. — Exact.

MATHARD. — J'hésitais entre le pianiste Swenko et le violoniste Jélinek.

DORIS, rosse. — Loys Erland a aussi fréquenté « bibliquement » Jélinek, mais il n'y a pas eu de produit.

Rires.

MATHARD. — Charles, n'est-ce pas, est fils de Frantz Kirec, le boxeur irlandais ? Et Marcel ?

FONTBERNAT. — Un Américain, le fameux William Houston des machines à calculer.

MATHARD, notant une phrase. — En effet... Je vous demande ça pour situer mon atmosphère.

Loys survient. (*)

LOYS. — Et maintenant, je suis à vous.

Au même instant la porte du billard s'ouvre, Marcel et Charles entrent.

CHARLES. — Ah ! enfin, la voilà !...

LOYS. — Ah ! non, non, mes chéris. Je vous demande une petite demi-heure, car j'ai précisément...

MARCEL. — Ecoute, maman, tu exagères...

CHARLES. — C'est dégoûtant qu'il faille demander audience comme s'il s'agissait...

LOYS, à Charles. — Dis donc, toi ! Tu as l'intention de jouer au tennis dans ce hall ? Fais-moi le plaisir de remettre ton smoking. (Ils sortent. Loys referme la porte du billard.) Installez-vous, Mathard... Nous en étions restés à mon école de danse 1909, à Saint-Pétersbourg. Allez-y. Je vous demande pardon, mais, puisque mes amis doivent écouter la suite, mettez-les un peu au courant.

MATHARD. — Mais, justement, avant votre arrivée...

DORIS et FONTBERNAT. — Nous sommes au courant.

LOYS. — Bon, bon...

MATHARD. — Nous arrivons ici à un passage assez... comment dirais-je... délicat, et sur lequel j'aimerais connaître votre sentiment. (Lisant.) ... *De 1901 à 1908, Loys Erland eut trois enfants, trois garçons... Mais la façon dont elle les eut, dont elle les* voulut *appartient presque au cycle prestigieux d'une légende.* (Ici Loys, Doris et Fontbernat se regardent, déjà effarés de ce début.) *Le paganisme le plus beau et le plus opiniâtre présida à ces trois diverses créations. Magnifique creuset de la nature, Loys Erland s'offrit à procréer, mais elle voulut choisir librement les trois provocateurs de ses différentes descendances...*

DORIS, gênée. — Hum !...

FONTBERNAT, gêné. — Hum !...

MATHARD. — *Parmi le flot des virilités empressées autour d'elle, elle en désigna trois dont elle consentit à éterniser les amours puisqu'elle voulut que ces amours portassent avec elles leurs fruits.*

LOYS. — Ah! écoutez, mon cher, vous allez fort. Oui, je vous ai raconté ça, mais je ne pensais pas que vous l'étaleriez aussi crûment. Sans compter que votre « flot de virilités » est proprement impossible!

Doris et Fontbernat approuvent Loys.

MATHARD. — Mais, chère madame, je vous assure que ce n'est un secret pour personne, et je n'ai eu à cœur que de magnifier... Je vous assure, madame... Ecoutez maintenant cette période : ...*Telle la reine de la ruche, montant toujours plus haut dans son vol nuptial et, parmi les milliers de mâles acharnés à sa suite, se donnant à celui qui a eu la force de la suivre le plus haut, ainsi la grande artiste, par trois fois, choisit les pères de sa propre descendance parmi les hommes qu'elle juge les plus parfaits dans le moment. Ces trois hommes ont fixé ses plus belles amours.*

Un silence. Mathard attend, triomphant.

LOYS. — Ecoutez, mon petit Mathard... Je trouve que ce sont beaucoup de phrases et de mots pour dire que, parmi tous les hommes avec lesquels j'ai pu... dormir, il m'est arrivé, à trois reprises, je l'avoue, de penser : « Tiens, j'aimerais garder un exemplaire de ce type-là », et je me suis arrangée pour. J'ai réussi... il se rencontre, une assez jolie collection. Il n'y a pas là, je vous jure, de quoi sonner les trompettes de Jéricho.

MATHARD. — Sans doute... Mais il est nécessaire, madame...

LOYS, se levant. — Non! arrangez-moi ça... Supprimez-moi d'abord une demi-douzaine d'adjectifs.

MATHARD, la suivant dans son évolution à travers la pièce. — Mais il n'y en a presque pas... Voyons : ... *Telle la reine de la ruche montant toujours plus haut dans son vol nuptial...*

LOYS. — Oui, eh bien, faites comme la reine de la ruche, montez, montez là-haut me retoucher et me simplifier tout ça. (Mathard, navré, sort. Rires prolongés... Pierre et Huguette entrent par la gauche. A Huguette.) Alors, les enfants, résultat ?

HUGUETTE, rayonnante. — Je trouve cette mélodie d'une force, d'une inspiration...

PIERRE. — Elle exagère... Il y a encore au moins trois heures de travail pour épurer tout ce fatras.

DORIS, à Huguette. — Voulez-vous, madame, accepter de faire un bridge pour remplacer Loys ?

HUGUETTE, à Doris. — Si vous me permettez d'agir sans façon avec vous, j'aimerais mieux aller prendre un peu l'air avant de me coucher... Vous ne m'en voulez pas, madame, de décliner votre aimable invitation ?

DORIS, aigre. — Pas du tout, madame, pas du tout... Vous avez sans doute mieux à faire. Nous ferons un écarté, Fontbernat et moi, voilà tout.

FONTBERNAT. — Liberté, liberté.

Ces deux sortent à droite.

PIERRE, à Huguette. — Vous m'excuserez, Huguette. J'ai un mot à dire à maman.

LOYS. — Vous trouverez Charles et Marcel par là.

HUGUETTE. — Ne vous occupez pas de moi... Je tiens déjà assez de place comme ça.

PIERRE. — Si vous étiez gentille, vous m'attendriez pour faire ensemble un tour de parc.

HUGUETTE. — Parfait, c'est ça. Je suis là, prenez tout votre temps...

Elle prend un illustré sur un meuble et gagne la salle de ping-pong, où elle est saluée par une ovation de Charles et de Marcel.

PIERRE. — Moune chérie, j'ai besoin de tes lumières, voilà : tu te rappelles l'air que chante Rosemonde au troisième acte, accoudée à la fenêtre qui donne sur le parc ? (Il fredonne un air.) Tu te souviens que la phrase du texte ne tombait pas très bien ?

LOYS. — Parfaitement.

PIERRE. — Ecoute et dis-moi si celle-ci te plaît.

Il chante.

Ce soir mon cœur est lourd comme une amphore vide.
Ah ! qui le remplira pour le rendre léger ?

LOYS. — Mais c'est charmant, c'est charmant, mon chéri, et si vrai ! D'ailleurs, quelqu'un a dit : « Plus un cœur est vide, plus il est lourd ! »

PIERRE, reprenant

Ce soir mon cœur est lourd...

LOYS. — Dans tous les cas, le tien paraît ce soir extrêmement léger.

PIERRE. — Ah !... oh !...

LOYS. — Si, tu as un air tout guilleret.

PIERRE. — Pourquoi spécialement ce soir ?

LOYS. — Tu as joué ton machin à Huguette Dallier ?

PIERRE. — Oui, je voulais essayer sur elle mon travail de cet après-midi. Huguette Dallier est un public compréhensif.

LOYS. — Alors elle te comprend ?... Elle en a de la chance !

Elle rit.

PIERRE. — Bien sûr qu'elle me comprend !...

LOYS, à tâtons. — Et toi, tu la comprends ?

PIERRE, illuminé. — Elle n'est pas difficile à comprendre : c'est clair comme... comme un champ de blé, un arbre dans l'air, c'est une femme... femme, quoi... très femme.

LOYS. — Oh! ça, extrêmement. (Elle le regarde et éclate de rire.) Tu me plais comme ça ! c'est vrai : j'adore les jeunes gens amoureux.

PIERRE. — Je t'en prie, maman, tu me gênes... Je t'en prie... Et d'abord qu'est-ce qui te fait supposer ?...

LOYS. — Mais, voyons, tu es illuminé et tu brûles de me faire des révélations sensationnelles...

PIERRE. — J'ai l'air « illuminé », comme tu dis, parce que je me sens désormais plus confiant dans les choses... dans la vie... dans une femme, si tu veux. Sapristi ! j'ai vingt-trois ans, il me semble !

LOYS. — Mais je suis ravie que tu fasses un peu l'expérience de la vie : et la meilleure expérience de l'homme, c'est encore la femme ! Seulement, tâchez de ne pas vous chamailler, tes frères et toi...

PIERRE. — Explique-toi...

LOYS. — Ne me prends pas pour une dinde, je te prie. Si tu crois que je n'ai rien senti dans ta façon de rabrouer Charles tout à l'heure avant dîner... Tu as été avec lui d'une nervosité !

PIERRE. — C'est parce qu'il s'était permis de plaisanter sur mon travail...

LOYS. — Ouais!... et probablement aussi parce qu'Huguette Dallier a fait quatre heures d'auto cet après-midi avec lui.

PIERRE. — Ah ! je te défends bien... pardonne-moi, je veux dire, tu te trompes à un point, à un point !

LOYS. — Oui... enfin, tâchez de vous arranger entre vous.

PIERRE. — C'est formidable, ma parole ! Tu nous conseilles presque de tirer à la courte paille pour savoir qui de nous trois sera admis à déguster Huguette! Ah! non, tu sais, maman, tu me blesses dans mes plus intimes sentiments !

LOYS. — Allons, allons, ne fais pas de sentiment, surtout pas, je t'en prie! Les sentiments ce sont, les trois quarts du temps, l'hypocrisie ou la timidité du corps, ce sont les chichis de la bête.

PIERRE. — C'est d'un cynisme et d'une matérialité !

LOYS. — Non, mais tu comprends, mon petit, j'ai tellement souvent parcouru ce chemin... que je voudrais t'en indiquer les raccourcis... (Elle se tord.) Allons, embrasse-moi, embrasse ta maman, que tu voudrais bien voir plus vieille de dix ans, hein, avoue-le...

PIERRE, se précipitant. — Ah ! ça, Mouni, si ça peut te faire plaisir, tu n'as jamais été si jeune, si séduisante, je t'adore. D'ailleurs, prends ça comme il te plaira : je n'ai jamais eu le moindre respect pour toi, tu es un copain !

LOYS. — Vrai ?

PIERRE. — Parole.

LOYS. — Ah ! tu me fais une joie, une joie... Je suis quand même ta maman, hein, tout de même un peu.

PIERRE. — Ah ! dame, c'est un fait acquis, nous sommes toi et moi devant un fait acquis.

Ils s'embrassent comme Charles entre.

CHARLES. — Comment, c'est pas encore fini ?

LOYS. — Si, c'est fini, justement la place est libre... Allez, au suivant.

CHARLES. — Pas malheureux. Allez, Pierre, allez, allez...

Marcel survenant de la gauche.

MARCEL. — Dis donc, maman, tu as une minute ?

CHARLES. — Ah ! non, mon vieux, non, non, j'ai le numéro 2.

MARCEL. — Un mot.

CHARLES. — Pas le commencement du quart de la moitié d'un. Allez, allez, faites-moi tous les deux un peu de courant d'air, nous avons à parler business, la Moune et moi.

MARCEL. — Business, toi ? Ça, tu me permettras...

CHARLES. — Rien du tout. Je ne te permets rien du tout.

Pierre, qui était allé prendre Huguette au billard, traverse avec elle la terrasse.

LOYS. — Sérieusement, Marcel, laisse-nous cinq minutes, Charles et moi. D'ailleurs, il faut que je lui passe un petit shampooing.

CHARLES, refroidi. — Sans blague ?... Dis donc, Marcel, tu sais, si tu es pressé...

MARCEL, ravi et se tordant. — Pas du tout, pas du tout, j'ai tout mon temps.

Marcel, riant, sort.

LOYS. — Alors, qu'est-ce que tu me voulais ?

CHARLES. — Sérieusement, tu as l'intention de me rincer le poil ?

LOYS. — A toi d'abord, c'est toi qui avais à me parler. Eh bien, tu avais l'air si pressé. (Sans se presser Charles a fait un mélange de deux ou trois liqueurs et porte un petit verre à sa mère.) Oui, oui, je vois, toi, tu veux faire du doping pour me taper.

CHARLES. — Moi... soit ; mais sans douleur. Je vais te taper d'un autographe... Oh ! je sais qu'ils sont rares parce que pendant ces six derniers mois *over there* tu m'expédias plus de câbles que de lettres.

LOYS. — Allons, vas-y, c'est pour un de tes amis ?

Elle s'est munie d'un papier et d'un porte-plume.

CHARLES. — Ma pauvre Moune, si je te demandais des autographes pour tous les copains qui en désirent, tu en aurais pour quinze heures de stylo! Non, je les ai tout de suite mis au pli : un autographe de Loys Erland, c'est 100 dollars.

LOYS. — Sans compter que tu serais bien capable de monnayer l'écriture de ta mère.

CHARLES. — Ben... tu sais... certains jours de coinçage!

LOYS. — Enfin, ça va bien. A part ça?

CHARLES. — Eh bien, voilà. J'ai un mot de Trowbridge au courrier de ce soir. Il t'offre sa Hardsley 8 cylindres conduite intérieure pour 60.000, ça vaut 200 pour n'importe qui. A une condition : c'est que tu lui signes une photo ainsi conçue : (il tire

un papier de sa poche) *Quelqu'un a dit que la Hardsley était la Loys Erland de la route...*

LOYS. — Quel est l'idiot qui a dit ça ?

CHARLES. — *... la comparaison est tout en ma faveur.* Et tu signes.

LOYS. — Et toi, tu gagnes là-dessus ?

CHARLES. — Il me fait une Hardsley 8 sport pour 100 billets.

LOYS. — Eh bien, tu lui répondras « Loys Erland, ma mère, me charge de vous dire que vous êtes un mufle », et ça je puis le lui signer, ça lui fera toujours un autographe.

CHARLES. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

LOYS. — Ça veut dire... (Elle va à lui, lui arrange sa cravate, ses cheveux.) Tu es beau, tu es magnifique, mais tu es un idiot auquel le plus élémentaire sens de la délicatesse fait totalement défaut... Non, mais tu te rends compte ? (Elle attrape sa photo sur un meuble. Il lui tend son stylo. Elle hausse les épaules et écrit. Pendant qu'elle écrit, Charles passe derrière elle et l'embrasse dans le cou. Elle a un mouvement d'impatience. Tendant la photo à Charles.) Je t'avertis que je n'en pense pas un mot. Ah! tu peux te vanter d'avoir fait faire un faux à ta mère, jeune crapule!

CHARLES, lisant. — *Pour moi, la Hardsley réalise un accord parfait de l'harmonie mécanique moderne. — Loys Erland.*

Il siffle de joie.

LOYS. — Et je te jure, mon petit, que lorsque Loys Erland décerne à un être ou à un outil un brevet d'harmonie cela veut encore dire quelque chose.

CHARLES. — Sacrée maman, chouette maman... ma grande gosse de maman!

Il se jette sur elle.

LOYS. — Ça va, ça va, tu as ton pourboire, ça suffit. Ah! maintenant, dis-moi, arrive ici.

CHARLES. — Ah ! c'est le... shampooing. (Il tire comiquement son mouchoir et le noue autour de son cou.) Minute. (Tendant la tête comme au coiffeur.) Allons-y : et, si possible, pas trop chaud.

LOYS. — Tu es bête : j'ai dit ça pour que Marcel nous laisse un peu tranquilles.

CHARLES. — Tu m'as fait peur.

LOYS. — Hein, faut-il que tu en aies sur la conscience!

CHARLES. — Tu sais, on a toujours une petite blague sur chantier.

LOYS. — Donc, tu es allé tantôt te balader avec Huguette Dallier.

CHARLES. — Blois et retour : 220 kilomètres sur la Baker de ma mère qui est en train de devenir un clou, mais que demain elle troquera contre une magnifique Hardsley.

LOYS. — A part ça, qu'est ce que tu as fait avec elle ?

CHARLES, dépit comique. — Rien, hélas! rien, pas ça, faute de temps, (ongle aux dents) mais j'aurais bien voulu lui faire deux ou trois enfants.

LOYS, lui cognant l'épaule. — Idiot, va! quel invétéré idiot!

CHARLES. — Oui, mais tu rigoles tout de même. Ah! sacrée chic maman! Rigole, va, rigole longtemps encore de tout ça! Ça te va tellement mieux, si tu savais!

LOYS, se dégageant des embrassades de Charles. — Tu m'embêtes ! Maintenant, dis-moi, qu'est-ce que tu penses d'Huguette ?

CHARLES. — Tout dépend, n'est-ce pas, de ce qu'on veut en faire.

LOYS. — D'une façon générale, ton impression ?

CHARLES. — Oh! tu sais, moi, je n'aime pas beaucoup les vues d'ensemble. Il y a toujours des points précis. Si tu me disais, par exemple, carrément : « Aimerais-tu en faire ta maîtresse ? » ça, alors c'est une question nette, et je te dirais : oui. Encore ne saurais-je pas te préciser pour combien de temps je pourrais lui concéder cette faveur.

LOYS, énervée, lui cognant l'épaule. — Imbécile !... Va-t'en, tiens, il n'y a rien à tirer de toi.

CHARLES. — Mais...

LOYS. — Alors tu n'as rien remarqué ?

CHARLES. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

LOYS. — Pierre.

CHARLES. — Pierre ? Pff ! Si tu vas par là, Marcel aussi.

LOYS. — Marcel ? Non ? Tu plaisantes, alors ! Lui aussi ?

CHARLES. — Mais naturellement! Et nous serions une demi-douzaine que nous serions tous les six sur les rangs... avec d'ailleurs les mêmes chances successives ou simultanées... Peut-on savoir ?... Je connais ce type de femme! Oh! là là! ça c'est du genre collectif. C'est comme ça qu'il faut la prendre! On matchera peut-être rudement, ce sera très amusant et l'on aura passé quinze jours magnifiques. Tu passionnes le sport. Ollé!

Il pirouette en tourbillon comme un danseur andalou.

LOYS, absolument étourdie. — Assez, Charles, assez, là. Quel tourbillon! Tu me fais tourner la tête. Je te parle sérieusement et je te dis que Pierre...

CHARLES. — Pas sérieux... simple sujet d'inspiration pour poète en villégiature.

LOYS. — Il n'y a pas un quart d'heure, il me faisait ici une de ces confessions! Frémissante plutôt! Il était d'ailleurs charmant! (Charles l'écoute gravement.) Enfin, je crois qu'il voit très loin...

CHARLES, arrêt brusque. — Non ? Ah ! ça, alors ! Oh! mais il ne faut pas qu'il prenne ça sur ce ton-là ! Oh ! là là ! Il faut pas !

LOYS. — Laisse-le cultiver gentiment sa petite illusion. Un artiste a besoin de mettre un peu d'éternité dans sa journée...

CHARLES, réfléchissant. — Ah ! mais, alors... pardon, pardon, tu traites ça... Pierre est très capable de souffrir, je le connais. Ah! non, je me mets en travers. Je me charge de la lui sortir d'entre les pattes!

LOYS. — Laisse-le donc faire, c'est très drôle, c'est excellent à son âge, excellent!

CHARLES. — Mais, ma chère maman, Pierre sera cornard au bout de deux mois... de deux jours! deux heures même si je m'en occupe !

LOYS. — Allons, allons, flambard!

CHARLES. — Mais ce n'est pas une femme pour un homme, non, mais regarde-la : c'est une femme dans le jeu, attrape qui saura ou qui pourra.

LOYS, elle se tord. — Alors, toi aussi! (Elle éclate de rire.) Quels sales gosses vous faites! Ah! ces hommes!

CHARLES. — Moi ? Je suis pourvu de ce côté-là... Sois bien tranquille... (Il réfléchit.) Quand même, tu exagères, maman! Pourquoi, d'abord, l'as-tu invitée avec nous ?... C'est dangereux!

LOYS. — Comment ? Je m'étais dit, j'avais pensé : « Elle est jeune, elle est gaie, elle est vivante en diable... ces trois enfants vont trouver ici de la fraîcheur, quelque chose de joli à regarder... »

CHARLES, préoccupé. — Oui, oui, tout le confort... je te dis... Alors, dis-moi... Pierrot est tellement pincé ?

LOYS, amusée, petite folle. — Ah! si tu l'entendais... Quand il parle d'elle, il déborde... Il en est à lui lire son livret, à lui jouer sa partition...

CHARLES, il devient enfin sérieux. — Oh ! mauvais ça, mauvais... faut pas... Oh! pas de ça... (Il réfléchit.) Je m'explique, à présent, leur accrochage de tantôt avec Marcel...

LOYS. — Marcel ? Ah çà ! mais tu plaisantes ? (Elle se tord.) Enfin, Pierrot en verra bien d'autres dans la vie... Laisse-les, va, ça les exerce.

CHARLES. — Oh! j'ai bien peur qu'entre ces deux l'affaire barde salement! Il va falloir que je m'en occupe parce que Marcel, il est costaud, lui! Il vous a une façon d'extraire de sa poche-revolver son portefeuille bourré de plaques de mille !... Pour les femmes, tu sais, c'est beaucoup plus impressionnant que des poèmes symphoniques!

LOYS. — Enfin, n'est-ce pas, moi, je ne t'ai rien dit... Si tu veux mon avis, ne nous en occupons pas...

CHARLES. — C'est ça, ne t'en occupe pas...

LOYS. — Enfin, qu'est-ce que tu as l'intention...

CHARLES. — T'occupe pas. Je trouverai le truc.

Marcel passe la tête par la porte du salon de droite.

MARCEL. — C'est fini ?

CHARLES, à double sens. — Au contraire, mon vieux, ça commence... euh... je veux dire... c'est fini... Oui, oui, fini. Au suivant de ces messieurs.

Il sort.

MARCEL, extrayant un stylo et une feuille de son portefeuille. — Tiens, maman, signe-moi cet ordre, c'est pour tes « Huanchaka ». Mais oui, c'est pour mes écritures.

LOYS. — Mais tu n'as pas besoin de ma signature. Je suis d'accord, vends-les-moi.

MARCEL. — Oui, mais, pour la règle, il faut toujours laisser trace des opérations de Bourse. (Elle signe.) Qu'est-ce que tu as fait de tes « Pernambouco » ?

LOYS. — Je les ai.

MARCEL. — Vends-les. Veux-tu que je passe l'ordre dès demain ?

LOYS. — Tu crois ?

MARCEL. — C'est le moment, ils sont en hausse, et je t'achèterai des « Aciers de Canton ».

Il rédige rapidement un bulletin et le lui passe à signer. Elle se tord et, comme Doris Gray et Fontbernat entrent, elle se tourne vers eux.

LOYS. — C'est tout à fait William, mais tout à fait !

MARCEL. — Laisse mon père où il est, je t'en prie. Ah! dis donc, maman, je voudrais te parler de quelque chose... en particulier...

LOYS, le voyant venir celui-là aussi. — Ah! non, mon petit, pas ce soir, pas ce soir...

DORIS, à Loys. — Alors, décidément, tu ne viens pas jouer ?

LOYS. — Je te l'ai dit, ma chérie, pas ce soir.

FONTBERNAT. — Eh bien, moi, mes amis, je sonne la retraite, car je veux me lever de bonne heure pour aller pêcher.

Pierre et Huguette reviennent de la terrasse en se débarrassant de leurs manteaux.

HUGUETTE. — Oh! mes enfants, vous devriez sortir cinq minutes. Il fait une de ces lunes! On dirait un bloc de glace rose ; et la grande allée des bouleaux est une véritable nef de cathédrale.

Les trois frères semblent sidérés par l'éclat de cette jeune femme.

CHARLES. — En somme, vous venez de faire vos dévotions.

HUGUETTE. — Et nous n'avons pas perdu notre temps. (A Loys.) Je veux dire que votre fils Pierre n'a pas perdu son temps... Il y a puisé un beau sujet d'inspiration : *la Cathédrale de bouleaux*... quel beau titre déjà! Non, il n'a pas perdu son temps.

CHARLES. — Mais je l'espère bien : « la lune, les bouleaux, l'occasion, l'herbe tendre... »

PIERRE. — Ça m'aurait étonné... si celui-là n'avait pas mis son grain!...

FONTBERNAT. — J'ai encore au moins une demi-douzaine de lettres à écrire. Les enfants, bonsoir, à demain.

Ayant embrassé Loys, Fontbernat et Doris sortent à gauche.

PIERRE. — Bonsoir, l'homme de lettres.

CHARLES. — Chic, chic... la nursery va être débarrassée, les « enfants » vont pouvoir se détendre.

LOYS, regard entendu à Charles. — Et soyez sages, hein, pas trop de potin, s'il vous plaît.

CHARLES, idiot. — On va faire gentiment une partie de pigeon-vole, à moins qu'on ne préfère les dominos. (Ils envoient tous des baisers de la main à Loys qui sort. On sent immédiatement une atmosphère tout à fait différente maintenant que les gens âgés sont partis. Les trois frères, chacun pour son compte personnel, sont extrêmement empressés autour d'Huguette, qui est comme une reine au milieu de sa cour et qui, ravie, se distribue en parties très égales entre ses trois admirateurs, enchantée qu'elle est de ces assauts d'empressement. Marcel lui passe un coussin, Pierre lui tend un paquet ordinaire de cigarettes, Marcel exhibe un luxueux étui d'or. On sent vite la rivalité entre ces deux derniers à mille expressions du regard. Charles, avisant les diverses boissons au bar d'appartement en même temps qu'il ôte son smoking, crée tout de suite une espèce d'atmosphère de camping.) Voyons d'abord où en sont les vivres de réserve. Whisky, cointreau, kummel, cognac, soda. Ça peut aller. Cigarettes. Parfait.

MARCEL, visiblement voulant emboîter le pas à Charles et mettant son mouchoir sous le bras comme un garçon de café sa serviette. — Et pour Madame, ce sera ?

HUGUETTE, trônant, détendue sur le canapé, tantôt assise, tantôt allongée et très petite folle. — Eh bien, moi, je me sens attirée, ce soir, vers un petit cognac.

CHARLES, très barman et préparant les consommations demandées. — Bien, ça, Huguette, bien. J'aime les femmes qui tiennent le cognac.

HUGUETTE. — Oh! « qui tiennent », charmant ! Vous parlez de moi comme d'un baril. Ne vous imaginez tout de même pas que je vais en entonner des litres.

CHARLES. — Commençons toujours par un verre. On verra après, on verra.

PIERRE, imperceptiblement inquiet. — Vraiment, vous ne croyez pas qu'un cointreau serait peut-être un peu moins...

HUGUETTE. — C'est justement, j'aime mieux, ce soir, quelque chose de « plus »...

Elle fait avec la main le geste qui signifie « quelque chose d'énergique ».

PIERRE, empressé. — Bon, bon, je disais ça... Pour moi un cointreau alors.

MARCEL. — Et un cognac pour le monsieur du 5 (il a regardé Huguette) et un cointreau pour la jeune fille du 14.

Il insiste vers Pierre.

PIERRE, crâneur. — Oh ! tu peux me donner du cognac, ce n'est pas ça qui m'effraiera. Je veux du cognac... J'exige du cognac...

MARCEL. — Non, non, mauvais pour les poètes ; on dit ça, on dit ça, et puis un beau jour on finit par boire du pétrole ou de l'acide sulfurique. Tu auras un cointreau à l'eau, beaucoup d'eau pour la jeune fille du 14.

PIERRE. — Ah! non, sec, alors, ou rien.

CHARLES. — Allons, on te permettra une petite folie puisque c'est samedi.

PIERRE. — Non, croyez-vous, quels idiots !

HUGUETTE. — Mais... ce sont de très fraternelles attentions.

MARCEL. — Un whisky pour moi.

CHARLES. — Un whisky au serveur et un itou pour le plongeur. (Armés de leur verre, les trois jeunes gens se sont groupés autour d'Huguette, Marcel sur un bras du canapé, Pierre derrière Huguette et Charles, ayant amassé une pile de coussins aux pieds d'Huguette, s'est étendu comme un dîneur romain. Au bout d'un temps.) Alors, qu'est-ce qu'on fait ? (Pierre, qui, le premier, a fini son verre, va au piano dans la pièce voisine et se met à jouer.) Ah ! non, non, Pierre, la barbe ! ou alors moi je vais chercher ma raquette.

HUGUETTE. — Oh ! si, si ! Pierre ! dites donc, jouez-nous cette machine nègre de l'autre jour.

CHARLES, comme Pierre continue, se dresse catégorique. — Non, non et non. (Le piano s'arrête.) C'est pas loyal. Nous sommes tous les trois ici ce soir pour vous séduire.

HUGUETTE. — Eh bien, mais il me semble que j'ai l'air de m'y prêter.

CHARLES. — Oui, mais chacun pour son compte personnel. Alors, que chacun coure sa chance très loyalement. Si Pierre se met tout de suite à taper sur sa commode, Marcel et moi, on plie boutique, on va se pagnoter.

HUGUETTE. — Vous êtes ridicule.

MARCEL. — Hé, hé ! Charles a raison. C'est que déjà cet instrument nous a fait beaucoup de tort à tous les deux. Pierre a déjà gagné une certaine avance de terrain, avec cet outil-là, dans votre cœur.

HUGUETTE. — Si c'est possible ! Vous êtes stupides tous les deux.

CHARLES. — Non ! non ! On part à égalité. Alors on joue à quoi ?

PIERRE, se sentant inférieur et voulant se mettre au ton, il s'efforce visiblement. — On va faire comme pour Shéhérazade dans les *Mille et une Nuits*. Celui qui aura conté la plus belle histoire d'amour sera proclamé le vainqueur de la soirée.

Protestations et rires de Marcel et de Charles.

CHARLES. — Ah! non, mon petit, « la plus belle histoire d'amour », voilà encore qui n'est pas loyal. Les poètes ont toujours un stock de ces trucs-là. C'est ton métier, qu'est-ce que tu veux, c'est ton métier. Alors, je te dis, je vais décrocher ma raquette. Je propose des petites histoires polissonnes.

MARCEL. — Ça m'aurait étonné, ça m'aurait étonné.

PIERRE. — Tu es dégoûtant.

HUGUETTE. — Vous savez qu'il y en a de très drôles, le tout est de savoir les conter avec tact.

CHARLES. — Ah ! ah !... n'est-ce pas, Huguette ? Elle doit en connaître des tas !

PIERRE. — Ça n'est pas plus loyal, car il est bien certain que sur le chapitre pornographie Charles élimine tout le monde.

MARCEL. — Oui, personnellement, j'aime autant me déclarer tout de suite knock-out. Ecoutez, pour mettre tout le monde d'accord, je propose des histoires juives.

CHARLES. — Voilà. Ça finit d'ailleurs toujours comme ça. (Clignant de l'œil, très entendu, vers Marcel avec lequel un petit complot muet s'organise aussitôt contre Pierre.) Entendu. Je trouve l'idée magnifique : c'est toi, Pierre, qui commences.

PIERRE. — Je ne tiens pas spécialement.

HUGUETTE, MARCEL et CHARLES. — Si, si, allez, allez...

CHARLES, chantant. — *Le sort tomba sur le plus jeune... (bis.)*

Huguette lui ferme la bouche.

PIERRE. — Soit. Et, vous savez, j'en ai justement quelques-unes d'épatantes, vous n'avez qu'à bien vous tenir.

MARCEL. — Oh ! aïe, aïe ! mauvais. Si tu commences par annoncer une histoire épatante, tu es fichu.

HUGUETTE. — Vous, *shut up* ! Laissez raconter Pierre, sapristi !

CHARLES. — Laisse-le aller, voyons, laisse-le aller. (A part, à Marcel.) Il va être sinistre.

MARCEL, en aparté aussi. — Justement, justement, on va bien rigoler.

PIERRE, tout le récit qu'il va faire et le ton faussement enjoué doivent être du plus pénible effet, il se battra littéralement les flancs. Il a empoigné le dossier d'une chaise, qu'il manie avec effort comme un volant de camion. — Eh bien, voilà... attendez que je cherche par laquelle je commence.

MARCEL, à Charles. — C'est qu'il en a une cargaison ! On est fichus.

CHARLES. — Silence ! Voyons... laisse-nous nous recueillir pour déguster.

PIERRE, à lui-même. — Oui... c'est ça. (Il tousse pour se préparer.) C'était pendant...

CHARLES. — « ... L'horreur d'une profonde nuit... » Oh ! pardon !

HUGUETTE, claquant l'épaule de Charles. — Oh ! non, Charles, non !

PIERRE. — Je t'en prie, n'est-ce pas !...

MARCEL, ravi, mais feignant de prendre le parti de Pierre. — Non, non, c'est un croc-en-jambe! pas correct! le conteur a besoin de tous ses moyens...

CHARLES. — Excusez-moi, mais c'est parti tout seul.

PIERRE, il raconte avec des temps très pénibles. — C'était pendant la semaine sainte des juifs où ont lieu, comme vous le savez, tous les jours, des offices à la synagogue, où se pressent une grande foule d'israélites, car généralement il y a beaucoup de monde pour assister à ce genre d'offices qui n'ont lieu, comme je crois vous l'avoir dit, qu'une fois par an.

CHARLES, qui n'a cessé d'échanger des regards comiques avec Marcel, affectant une marque d'extrême intérêt. — Ah !

oui ? Tiens, comme c'est curieux ! (A Marcel.) Je parie, toi aussi, que tu ignorais...

PIERRE lance un œil désespéré et furieux à Charles, cependant qu'Huguette met une énorme bonne volonté à ne pas laisser paraître son envie de rire. — Le jeune Isaac, ce matin-là, se promenait sur le...

CHARLES. — ...boulevard.

PIERRE, énervé. — Si tu veux, sur le boulevard. Et, tout à coup, au moment où il s'y attendait le moins, il rencontre son ami...

CHARLES. — Jacob.

MARCEL. — Tu es assommant.

HUGUETTE. — Non, Charles, écoutez, taisez-vous.

CHARLES. — Quoi ! mais je lui souffle. C'est au contraire très chic de ma part. J'aide l'adversaire.

PIERRE. — Tu la connais ?

CHARLES, se tordant. — Mais non, mon vieux ! Sur l'honneur, je te jure que je ne connais aucune histoire de juifs dont les héros se nomment Isaac et Jacob. (Rire général. Pierre renonce.) J'ai dit Jacob comme j'aurais dit Nabuchodonosor.

Le rire gagne tous les auditeurs. Pierre est de plus en plus désemparé.

HUGUETTE. — Allez, Pierre, ne faites pas attention, continuez.

PIERRE, renonçant. — Non, non... c'est impossible de raconter.

MARCEL, gravement comique. — C'est très difficile. Ça j'avoue que c'est très difficile. Il faut être juste ; pour la peine je propose au jury de lui octroyer généreusement deux points d'avance. Nous disions donc qu'Isaac rencontra Nabuchodonosor sur le boulevard du Montparnasse.

Il pouffe de rire.

HUGUETTE. — Allez, Pierre, ne faites pas attention, ils sont assommants, continuez.

PIERRE. — Ça suffit... non, vous ne voudriez pas... Huguette, tout de même, que je sois à ce point dépourvu du sens du ridicule, ça suffit.

CHARLES. — Quelle teigne tu fais !

MARCEL. — Je trouve cette brusque interruption navrante... ça partait si bien ! (Ils se tordent tous.) Ça avait commencé par des considérations ethnologiques remarquables sur les mœurs religieuses hébraïques... passionnantes...

Rires. Pierre se lève brusquement et se dirige vers la terrasse.

HUGUETTE. — Oh ! non, écoutez, Pierre, on peut bien rire un peu, voyons ! Pierre, je vous en prie, c'est ridicule, restez là. (Pierre consent à rester et reprend sa place derrière le divan, près d'Huguette.) Allez, Marcel, à vous... Sortez-nous une bonne petite histoire gratinée et autant que possible inédite.

MARCEL. — Non, non, les concurrents du tournoi, conscients d'avoir déloyalement handicapé leur adversaire, déclinent de courir leur chance à leur tour. Charles et moi nous déclarons forclos.

CHARLES, qui a du mal à arrêter son rire. — Eh bien, mes enfants, le but est tout de même largement atteint : on a rigolé un bon coup, c'est toujours ça. (Lentement les rires s'apaisent.) Et puis, à quoi bon se lancer dans des tournois d'esprit pour recueillir les suffrages d'Huguette, suffrages dont nous ne connaissons même pas la nature. Car enfin, en somme, où est l'enjeu ?... un sourire ? un baiser ? une étreinte complète ?

PIERRE. — Je te préviens, Charles, si tu dois continuer sur ce ton, je f... le camp.

CHARLES. — Allons, te fâche pas, te fâche pas. Reprenons tous nos places gentiment autour de notre souveraine.

HUGUETTE. — Je me fais l'effet d'une reine au milieu de son harem. Je prends la pose sulamite.

Elle s'étend.

CHARLES. — Bon, voyons : vous avez, chère amie, à vos pieds, trois gentlemen, jeunes, beaux, chacun à sa façon, intelligents, chacun à sa façon, capables tous les trois de vous séduire pour des motifs très différents. Lequel des trois préférez-vous ?

HUGUETTE. — Vous m'embêtez.

CHARLES. — Allez-y, allez-y.

HUGUETTE. — Je n'en sais rien, mon cher, je n'en sais rien...

MARCEL. — Enfin, il y a bien, voyons, une petite préférence pour quelqu'un ?

HUGUETTE. — Eh bien, mon cher, je vous aime tous les trois pour des raisons différentes, voilà tout !

CHARLES. — Pardon, pardon, nous aimez-vous également ?

HUGUETTE. — Ah ! ça c'est mon secret.

MARCEL et CHARLES. — Ah ! non, non, c'est pas drôle. Nous désirons savoir, vous comprenez, on a besoin d'être fixés... On peut avoir des tas de dispositions à prendre... Pour ma part...

PIERRE. — Tout cela est d'une ineptie... Je ne comprends pas, Huguette, que vous tolériez...

Un silence.

MARCEL, qui commence à s'énerver, se lève. — Il n'y a pas à dire, nous formons depuis un quart d'heure un trio d'une intelligence vraiment un peu trop au-dessous de la moyenne. Au lieu de dire des bêtises, nous ferions mieux d'aller nous coucher : nous sommes mûrs.

HUGUETTE. — Je commence à le croire...

CHARLES. — J'ai une idée. Puisque les histoires de juifs ont obtenu un succès sur lequel il serait, je crois, cruel d'insister, nous allons entreprendre, messieurs, d'égayer la veillée de la dame avec des souvenirs de nos passés galants.

Protestations diverses, et Pierre, décidément dégoûté, prend la main d'Huguette, l'embrasse et se dirige vers la porte.

PIERRE. — Bonsoir, décidément bonsoir. (Se retournant sur le pas de la porte.) Il y a une heure qu'il cherche ça ! Ça m'aurait étonné qu'il n'essayât pas à n'importe quel prix de se rendre avantageux par quelque lamentable histoire de fille de brasserie, femme de chambre ou raclure de port maritime.

CHARLES. — Et autres gourgandines...

PIERRE. — Ah çà ! il est sur ce chapitre-là d'une fertilité...

MARCEL. — A lui la palme.

PIERRE. — Tu veux dire : le balai.

CHARLES. — Ils sont exquis ! Bon, bon. Eh bien, nous allons convenir que chacun d'entre nous racontera une aventure arrivée à l'un des deux autres. Tu auras ainsi, mon cher Pierre, l'occasion, parmi le tas de mes histoires personnelles, de nous détailler la moins reluisante du lot... hé, hé... qui sait ?... c'est peut-être celle-là qui amusera le plus notre charmante amie.

MARCEL. — Ah ! tu la flattes, mon cher, tu la flattes.

HUGUETTE. — Eh bien, moi, je trouve ça très amu-

sant, allez. D'ailleurs, c'est moi qui juge, taisez-vous.

CHARLES. — Je commence. Toutefois, la collection de notre Pierre étant d'une extrême pauvreté...

PIERRE. — Non mais fais-moi passer pour une vierge...

CHARLES. — Vierge, mais très peu flétrie. Je puiserai dans le petit arsenal de Marcel.

MARCEL. — Moi ? Tu m'étonnes ; je ne vois pas bien ce que tu pourrais glaner de si divertissant dans mon répertoire, dont je ne pense pas, d'ailleurs, t'avoir jamais rebattu les oreilles.

CHARLES. — Minute. J'intitulerai le conte galant : *De la façon dont on peut allier l'utile à l'agréable ou s'amuser en s'instruisant.*

MARCEL. — Vous me voyez tout ouïe, je l'avoue. Je suis curieux...

CHARLES. — Du temps qu'il étudiait en quelque faculté, avant de devenir le fastueux brasseur d'affaires que nous connaissons tous, Marcel Erland, pourvu déjà d'un solide sens pratique, avait noté que l'on gaspille inutilement le temps que l'on accorde aux faciles, mais fort hygiéniques amours de jeunesse.

HUGUETTE. — L'introduction est d'une tournure séduisante... et prometteuse ! Allez-y.

CHARLES, à Marcel. — Est-ce exact jusqu'ici ?

MARCEL. — Il m'est arrivé, j'en conviens, de le penser... Alors ?

CHARLES. — Féru déjà des principes de rationalisation dans tous les domaines et de compression des ressources budgétaires qu'il a eu l'occasion de nous exposer hier soir à dîner, il avait imaginé de continuer à s'instruire tout en se divertissant. Et, comme à cette époque il apprenait la langue de Shakespeare, il résolut, pour s'y perfectionner, de prendre pour maîtresse une Anglaise, espérant faire ainsi d'une pierre deux coups, si j'ose dire.

PIERRE se réveille soudain, ravi subitement de voir attaquer Marcel. — Ah ! oui, c'est vrai ! je me rappelle... (Il se tord.) Ecoutez ça !

CHARLES. — Mais il avait eu soin de stipuler dans ses conventions avec la dame que tout entre eux, jusqu'aux plus brèves onomatopées de l'amour, s'exprimerait strictement en anglais !

HUGUETTE éclate de rire. — Pas possible ! C'est tordant...

PIERRE. — Rigoureusement exact.

MARCEL. — Idiot ! Mais enfin ça vous amuse, c'est déjà un résultat.

CHARLES. — Mais comme il était tombé sur une fille d'Albion d'un tempérament débordant, laquelle se refusait à converser autrement que dans la position horizontale, il la dut bien vite congédier ; car le vocabulaire de la dame se bornait à des cris qui sont déplorablement identiques dans tous les pays « ôh... ôh... aôh... ôh... » (Il imite les soupirs caractéristiques. Huguette et Pierre se tordent et répètent « oh... aôh... oh... » Et ce n'était même pas de l'anglais... mais de l'espéranto, langue internationale de l'amour au moment capital de son évolution.

PIERRE, se lançant résolument. — A la suite de cette expérience malheureuse, il résolut d'apprendre l'allemand.

CHARLES. — Laisse-moi raconter.

PIERRE. — Non, laisse-moi, c'est trop rigolo, laisse-moi, c'est bien mon tour. Mais cette fois il ne parvint à extraire de Fraülein que trois pauvres petits mots que sa plantureuse maîtresse répétait inlassablement à la fin de leurs ébats en lui tendant la main : *Fergist mein nicht.*

CHARLES. — Ce qui veut dire en bon français : n'oublie pas mon petit cadeau.

Huguette se tord.

MARCEL. — On apprend tous les jours... j'avoue que j'ignorais.

PIERRE. — Menteur !

CHARLES. — C'est toi qui nous as raconté ces deux célèbres performances. A la suite de ces expériences malheureuses, sachant aimer tant bien que mal, mais ne parlant toujours que le français, il résolut d'entrer au couvent de Berlitz.

PIERRE. — Depuis, il parle ces deux langues admirablement...

CHARLES. — Mais, en revanche, il ne sait plus du tout faire...

Le mot se perd dans les rires prolongés.

PIERRE, affectant un ton protecteur, à Marcel. — Sacré Marcel, va, sacré Marcel.

MARCEL, rire jaune. — Ma chère amie, vous avez paru puiser un tel intérêt à ces récits que vous me dispenserez d'y aller du mien... Je risquerais dans le domaine de la « fantaisie » d'être battu.

CHARLES. — Knock-out, mon cher, n'insiste pas.

PIERRE, excité et rageur. — Non, mais tu pourrais par exemple nous faire une conférence sur l'influence du capital en matière d'amour... car tu as des idées, je crois, bien arrêtées sur la question.

MARCEL, qui n'écoute plus et est allé au fond de la scène ouvrir la porte sur la terrasse du parc et respire l'air. — Je crois, ma chère amie, que nous pourrions peut-être faire un tour de parc... Ce qui aurait du moins l'avantage de faire descendre la température cérébrale de ces deux imaginatifs...

CHARLES. — Bravo !

HUGUETTE. — Bravo !

Tout le monde se lève.

PIERRE. — Excellente idée.

MARCEL. — Et ça mettrait un terme enfin à des efforts de joie vraiment laborieux...

CHARLES. — Je prends deux bouteilles de Pommery à l'office et nous allons nous taper la cloche au pavillon de tennis.

HUGUETTE. — Bonne idée.

CHARLES. — Pendant qu'Huguette — alors, réjouissance ultime — nous narrera quelqu'un de ses petits hauts faits sentimentaux.

HUGUETTE. — Alors, ça, vous pouvez vous taper tout court, mon cher.

PIERRE. — Tu nous embêtes ! Allez, va chercher tes bouteilles vivement !

Charles sort.

HUGUETTE, allant tâter l'air sur la terrasse. — Le temps a l'air de s'être rafraîchi sérieusement ; il faudra prendre des manteaux.

MARCEL, il éteint une lampe ou deux, puis va aussi sur la terrasse. — Il fait frisquet, mais ce n'est pas terrible, vous savez. On accélérera le pas. On allumera du feu au pavillon. (Il cherche sur un meuble.) Où est ma casquette ? Je l'avais posée par là... Qu'est-ce qu'on a fait de ma casquette ?

CHARLES revient avec deux bouteilles de champagne ; il se coiffe d'une casquette trop large. — Hé ! deux Pommery au 14, deux !

Pierre et Huguette sortent par la terrasse vers le parc.

MARCEL, subitement agressif, à Charles. — Toi, mon petit, je te préviens loyalement : si tu as l'inten-

tion de me prendre pour tête de turc, dis-le tout de suite.

CHARLES. — Qu'est-ce qui t'arrive ?

MARCEL. — Ouais !... Je te vois venir... tu as ta petite idée, mais tu ne me prendras pas au dépourvu. Je peux te répondre durement. Fais attention !

CHARLES. — Tu es idiot !

MARCEL. — Je ne crois pas. Si tu avances dans mes plates-bandes, il y des pièges à loup. Tu es averti. (Voix lointaines de Pierre et d'Huguette.) Alors, vous venez ?... Vous venez ?...

CHARLES, répondant vers la terrasse. — On y va... On y va.

MARCEL. — Tu m'as compris ?

CHARLES, lui mettant les deux bouteilles de champagne dans les bras. — Ça va. Tiens, prends ça. (Et, se décoiffant de la casquette qu'il porte, il l'enfonce jusqu'aux oreilles sur la tête de Marcel, lequel, les bras immobilisés par les deux bouteilles de champagne, ne peut se dégager.) Et puis couvre-toi bien le crâne à cause des rayons de lune...

MARCEL. — En tout cas, tiens-toi-le pour dit !

CHARLES, le poussant vers la terrasse et lui tapant la tête. — ... parce que la lune, c'est mauvais pour les crânes... pour les crânes, je te dis...

Les voix se perdent sur la terrasse.

RIDEAU

ACTE II

Deux heures après. Il est 1 heure du matin.

La chambre à coucher de Charles. Très campagne, mais de style. Genre Jouy. Au centre fond, une porte. A gauche, une porte allant à la chambre de Marcel ; à droite, une autre allant chez Pierre. Au fond à droite, le lit de cuivre, la tête au mur de droite.

Au milieu, en travers à gauche, une table à écrire sur laquelle sont disposés des tas de flacons et accessoires de toilette, également des nécessaires de fumeur, livres, bricoles diverses. Sur la table, à la tête du lit, des tas de bouquins. Vêtements jetés sur des sièges, désordre de célibataire. A gauche, près de la porte de Marcel, un punshing-ball mobile.

Au fond à gauche, un secrétaire ancien sur lequel trône un buste de célébrité quelconque qu'on a coiffé irrévérencieusement d'une casquette de sport. Les murs sont tapissés de photos de stars célèbres ou de sportsmen dédicacées à Charles. Fleurets, raquettes et, un peu partout épinglées, des « flammes » de sport de couleurs diverses.

Au lever du rideau, Charles, seul, est en train de faire quelques exercices sur un bateau d'appartement tout en parlant à Marcel, qu'on ne voit pas et qui est dans la chambre de gauche communiquant avec celle de Charles par une porte entr'ouverte. Charles est en caleçon court et petit maillot.

MARCEL, sur le pas de la porte de sa chambre. — Je te demande ça à tout hasard. Remarque que je puis fort bien prier maman de me prêter sa voiture.

CHARLES. — Tu n'as pas fini de faire des façons ? Tu n'as qu'à me dire : « J'ai besoin d'aller demain à Paris... » et je t'y jette, voilà tout. D'ailleurs, j'irai dans l'après-midi chercher quelques journaux de sport.

MARCEL. — C'est entendu, je t'accompagnerai. Merci.

Charles lâche son bateau qu'il pousse sous son lit, se dirige vers la porte de droite et va cogner de la main dans le panneau.

CHARLES. — Pierre... tu m'avertiras quand tu auras fini avec la salle de bains.

Charles passe un pyjama rouge ; Marcel, également en pyjama sombre, de correction très bourgeoise, entre, l'air pincé.

MARCEL. — Peux-tu me céder une boîte d'allumettes, je te la remplacerai demain.

CHARLES. — Idiot, je me f... de ta boîte !

Il en prend deux au hasard sur un meuble et en bombarde Marcel.

MARCEL, ramassant les deux boîtes et en déposant une sur une table. — Une seule suffit. Je te remercie.

CHARLES, comme Marcel déjà engagé dans la porte va la refermer sur lui-même. — Alors tu as tellement sommeil ?

MARCEL. — Non, je vais lire.

CHARLES. — Tu ne peux pas demeurer cinq minutes ?

MARCEL, rentrant comme à regret. — Il fait froid chez toi. Je vais passer une robe de chambre.

CHARLES. — En tout cas, c'est pas toi qui vas remonter la température ! Va chercher ta pipe, tiens, j'ai une nouvelle mixture de Newcastle épatante que vient de m'envoyer un ancien copain de Cambridge.

MARCEL. — Je veux bien.

Il va chercher sa pipe et revient peu après, ayant passé sa robe de chambre de couleur sombre. Pendant ce temps, on entend derrière la porte de droite la voix confuse de Pierre accompagnée de heurts à la porte.

CHARLES. — Entre... eh bien, quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Entre.

VOIX DE PIERRE. — Fini.

CHARLES. — Quoi fini ?

VOIX DE PIERRE. — J'ai fini.

CHARLES, allant ouvrir brusquement la porte et parlant à la cantonade. — Tu ne peux pas entrer pour dire ça ?

VOIX DE PIERRE. — Tu peux disposer de la salle de bains ; bonsoir.

CHARLES. — Bonsoir, idiot, crétin, sale caractère ! Ben oui, quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Entre une minute. (Pierre, en robe de chambre claire, les cheveux collés par une récente douche, entre. Il est hermétique.) Allons, amène-toi, vieille teigne. (Lui tendant le pot à tabac dont a fini de se servir Marcel.) *Y a du bon tabac dans ma tabatière.* Ah ! c'est vrai, tu ne fumes pas la pipe, tu es le « type-qui-ne-fume-pas-la-pipe ».

PIERRE. — Quoi, qu'est-ce que ça veut dire, cette formule mystérieuse ?

CHARLES. — C'est une classification à moi : j'ai mon petit herbier humain. (A Marcel.) Non mais, tu ne trouves pas que c'est assez significatif le « type-qui-ne-fume-pas-la-pipe » ?

MARCEL, condescendant. — Oui, oui, c'est vrai, je comprends ce que tu veux dire... c'est en effet assez significatif.

PIERRE. — Comprends pas.

CHARLES, allant fermer la porte sur le seuil de laquelle Pierre, immobile, est resté et le bousculant affectueusement. — Allez, amène-toi quand même sans ta pipe. En tout cas, tu n'es pas complet ; quand on est un bonhomme de neige, une pipe dans le bec est de rigueur. Tu n'as pas froid ?

PIERRE. — Ben, c'est juste.

CHARLES. — Ça y est, celui-là aussi a encore fait baisser la température. Attends, on va te réchauffer.

Il fait à Pierre une passe de boxe ; cris, rires de Charles, protestations de Pierre.

PIERRE. — Tu me fais mal, assez, tu m'embêtes, tu es une brute.

CHARLES, allant regarder le thermomètre. — 16 degrés ! Y a pas, il fait encore froid. D'où est-ce que ça peut venir ? (Avisant Marcel qui fume, très réservé, à l'écart, dans son fauteuil.) Parbleu, c'est celui-là qui continue à faire son glaçon.

Il se met à le boxer comme il a fait à Pierre.

MARCEL. — Ah ! non, mon vieux, non, non, moi j'ai horreur des jeux de mains.

CHARLES. — Jeux de mains, jeux de mains ! Il appelle ça des jeux de mains. (Il passe lui aussi une robe de chambre, très voyante, s'assied à égale distance de ses deux hermétiques frères et se compose une attitude comique analogue à la leur. Un temps.) Eh ben, je suis bien, moi, entre le type qui déteste les jeux de mains et le type qui déteste la pipe. Ah ! non, ce que vous êtes durs à dégeler ! Qu'est-ce que je pourrais vous offrir ? Un petit verre d'eau de Cologne ? (Se bouchant les oreilles et hurlant.) Je vous jure vraiment que l'on ne s'entend plus. (A Marcel, désignant Pierre.) Non, mais regarde-moi cette g... (A Marcel encore, en lui présentant une glace à main.) Et toi, regarde celle-là. Oh ! si c'est pour faire ces trombines, vous pouvez aller vous coucher.

MARCEL. — Mais, mon vieux, tu es assommant ! C'est vrai, tu as été odieux pendant toute cette balade dans le parc... et d'ailleurs toute la soirée tu n'as pas arrêté...

PIERRE. — C'est le mot : odieux.

MARCEL. — Tu n'en as même pas conscience. Tu m'as fait passer personnellement pour un imbécile aux yeux d'Huguette.

PIERRE. — Et moi, alors, qu'est-ce que je dirai après tout ce qu'il a raconté sur moi au pavillon !

MARCEL. — Mais, toi, je m'en f...

PIERRE. — Merci, oui, oh ! je sais. Tu aurais été ravi que je sois seul sur la sellette. Au besoin même tu aurais fait chorus avec Charles contre moi.

CHARLES. — Tu parles !

MARCEL, haussant les épaules. — C'est vrai. Tu m'as fait passer pour un gamin. Tu as une manière de faire le beau devant les femmes, de faire tes effets sur le dos des copains... Si tu tenais absolument à te hausser dans l'esprit de Mme Dallier, il n'était pas indispensable de te servir de moi comme escabeau. Tu as l'air d'un prestidigitateur ; d'un coup de pouce tu vous envoies dans les trente-sixièmes dessous. Eh non, mon vieux, tout ça ne se fait pas ! Il y a un code de la civilité entre hommes quand une femme est avec eux.

PIERRE. — Exactement.

MARCEL. — Pas très *fair-play* pour un ancien élève de Cambridge.

PIERRE. — Marcel a raison... Voilà exactement : un minimum de civilité élémentaire.

CHARLES. — Evidemment, mais, sapristi ! c'était pour vous mettre d'accord. Vous n'avez pas cessé de vous asticoter. C'est vrai, vous vous regardez comme deux chiens de faïence. (A Marcel.) Toi parce que Pierre, après dîner, s'est enfermé avec elle à la bibliothèque. (A Pierre.) Et toi parce que Marcel l'a accaparée une grande heure avant le dîner dans le hall. Et, tous deux réunis, vous me faites la tête parce que je l'ai prise cet après-midi en auto. Ecoutez, messieurs, expliquons-nous, quoi ! Mettons-nous alors en société, formons un consortium pour l'exploitation et la mise en valeur d'Huguette. Chacun vous aurez droit à elle quatre heures dans le jour et, comme part de fondateur, je l'exige la nuit.

MARCEL. — Tu es ridicule et fatigant.

PIERRE. — Quel maboul ! Pas moyen, pas moyen...

CHARLES. — C'est vrai ! Maman nous invite à passer quinze jours ensemble chaque année ; on est des frères, sapristi ! Elle nous amène une charmante amie, c'est pour tous ; on se la prête, quoi ! rigolons avec.

PIERRE. — Charmant ! Tu te rends compte, Charles, que tu parles de Mme Dallier comme d'une vulgaire poule ? Cette tournure d'esprit est épuisante, je te jure !

MARCEL. — Quand arrive le soir, vraiment, on en a marre !

CHARLES. — Mais c'est tout ce qu'il y a de sérieux. Je vous propose...

PIERRE. — Oui, eh bien, je ne supporterai pas une minute de plus que tu parles ainsi de Mme Dallier. (S'exaltant peu à peu.) Tous tes propos me blessent, ils choquent la profonde sympathie que je porte à cette personne et je ne permets plus...

CHARLES. — Ça y est... y a pas... c'est l'aveu. Ils sont pincés l'un et l'autre, pincés... A propos, il faudra vous mettre d'accord, en tout cas.

PIERRE. — En tout cas, moi, je ne permettrai plus...

CHARLES. — Quoi, quoi ? Monsieur a un plus gros paquet d'actions que les autres dans l'affaire ?

PIERRE. — Mais oui, mais oui, et tu le sais parfaitement. Je crois avoir, dès le début, manifesté à Mme Dallier une sympathie assez nette pour que tu aies compris... (se tournant vers Marcel) pour que vous ayez l'un et l'autre compris (à Marcel), car j'ai eu l'occasion de te dire ton fait, à toi, avant le dîner. Psch ! tu as une façon de jouer les « michés » avec elle !

MARCEL. — Merci.

PIERRE. — Eh oui, que diable ! parlons-en. Tu n'as

cessé de faire devant elle étalage de ton argent, de tes tuyaux de Bourse, c'est odieux! Tu lui fais la cour en lui récitant la liste de ton portefeuille. Si je lui offre une quelconque cigarette, tu exhibes avec ostentation ton superbe étui d'or bourré de cigarettes à 30 francs la boîte; ça n'a l'air de rien, mon vieux, mais c'est pas chic! Je ne suis pas fâché que nous nous expliquions une bonne fois. Où veux-tu en venir, à la fin, avec elle?

CHARLES. — Eh bien, mes enfants, nous sommes frais; on s'eng..., je vous dis, tout à fait comme dans un conseil d'administration!

PIERRE, à Charles. — Toi, au fond, je ne t'en veux pas; tout ce que tu as pu dire n'a aucune importance; ce n'est pas ça qui peut troubler Huguette, n'aie pas peur.

CHARLES. — Dis donc...

PIERRE. — Je suis bien tranquille quant à toi, tu n'as aucune chance près d'elle.

CHARLES. — Non, mais encourage-moi!

PIERRE. — Aucune, je le sais, elle te trouve odieux.

CHARLES. — Elle te l'a dit?

PIERRE. — Je le sais.

CHARLES. — Elle te l'a dit?

PIERRE. — Ça se voit. Tu n'es pas du tout son genre. C'est une sentimentale. Car je te jure bien que si tu l'avais eue, comme moi, ce soir assise tout près du piano, vibrante, ardente, sincère enfin, tu n'oserais émettre aucune prétention, même pour plaisanter. Et elle était alors la vraie Huguette. Tout le reste, de la blague! Son rire à tes plaisanteries? De la simple politesse! Mais la seule, la vraie, c'est moi qui l'ai! (Se tournant avec provocation vers Marcel.) Moi seul. Je ne suis pas fâché de l'incident qui, du moins, m'a permis de marquer ma position devant Marcel. Tu peux faire ta bouche en cul de poule, va!

Pendant toute cette conversation et jusqu'à la fin, les trois frères s'occupent à mille détails : se lotionner les cheveux, se peigner devant une glace, se tailler les ongles des mains ou des pieds, faire du sandow, feuilleter un magazine, nettoyer une pipe, etc.

CHARLES. — Cul de poule aux œufs d'or!

PIERRE, riant et s'alliant à Charles. — Oui, c'est ça, aux œufs d'or! Car, tu sais, dans le fond, ta galette ne l'épate pas, mais pas du tout. Non! tu as des idées sur les femmes!

MARCEL. — Gamin! Mais oui, tu es un gamin! Quelle expérience as-tu pour parler de la femme en général?

CHARLES, à Marcel. — N'est-ce pas, hein? c'est un gamin... un tout petit gamin...

MARCEL. — Huguette est une femme pratique, pas romantique pour un sou. Depuis huit jours... tu penses, mon petit, que j'ai pu m'en apercevoir... Mais encore ce matin, pendant une heure, avant le déjeuner, j'aurais voulu que tu fusses là et que tu l'entendisses me pousser dans les moindres détails des opérations financières, discuter de remploi, dédoublement d'actions, priorité d'actions d'apport, reports, arbitrages, est-ce que je sais! C'est-à-dire, mon cher, que si elle était dans le besoin je la prendrais pour diriger mon personnel. Huguette, romantique! Ah! là là! Naïf! Laisse-moi rire! C'est une femme forte, va, t'y trompe pas!

PIERRE. — Eh bien, mais... c'est très bien, c'est une femme supérieure, voilà tout; car « il faut qu'une femme ait des clartés de tout », a dit Molière. Ah! pardon, Molière, tu ne connais pas : c'est un de mes amis.

MARCEL. — Et qui avait autrement que toi le sens du ridicule, mon garçon!

PIERRE. — Elle peut être à la fois pratique, positive et romantique; elle n'est pas hermétique, voilà tout.

CHARLES. — Ah! ça, tu n'en sais encore rien; c'est justement pour savoir qui de nous trois va être le premier admis à constater son « hermétisme » que nous nous chamaillons ou, plus exactement, que vous vous chamaillez, car, moi, j'aime autant vous dire que je m'en f... royalement. Allez, allez, messieurs, j'abandonne mes chances! Je grimpe sur la plate-forme de l'arbitre. (Ce disant, il saute sur son lit.) *Ready*? Allons-y! Passionnant! passionnant! Chacun de vous va être admis à faire valoir ses droits. Pierre nous a exposé quelques-unes des raisons pour lesquelles cette dame est pour lui *the most interesting in the world*. La parole est à l'avocat de la partie adverse.

MARCEL. — Pff... moi, je n'ai rien à dire. J'estime ne devoir compte à personne de mes opinions sur Huguette Dallier, et de mes intentions encore moins. Je dis simplement que Pierre se « gourre » absolument et que l'en avertir, c'est lui rendre service.

PIERRE. — Oh! garde tes services, je ne te les demande pas.

MARCEL. — Tu n'as pas toujours tenu ce langage. Je maintiens que tu fais fausse route et que tes intentions...

PIERRE. — Mes intentions ne te regardent pas.

MARCEL. — Et réciproquement! Nous sommes absolument d'accord. Voilà qui est net. Chacun pour soi. Demain nous départagera. Et, là-dessus, bonsoir.

CHARLES. — Et voilà. Eh ben, ça va être gai. (Il bondit et rattrape Marcel sur le pas de la porte.) Allez, allez, ici, plus que jamais ici, l'arbitre ordonne; je te dis que je suis l'arbitre, sapristi!

MARCEL, se débattant. — Mais non, mais non... f...-moi la paix!

CHARLES. — Mais si! (Il ferme la porte de Marcel.) Il n'y a que moi, tenez, qui peux parler. Vous êtes aussi bêtes l'un que l'autre.

MARCEL, revenant sur Pierre. — D'ailleurs, mon vieux, tout en toi est impratique. Mais oui! Tu m'as lancé tout à l'heure des arguments sous lesquels tu espérais m'écraser : sens pratique, connaissances financières, etc. Oui, ben, tu ferais bien d'en prendre de la graine! Il ne s'agit plus de M^{me} Dallier; tu vis pour tout dans des idées d'il y a cent ans. Tu es un rêveur, un romantique, un dilettante. Tu vogues dans la vie comme un bouchon sur la rivière.

PIERRE. — Alors, là-dessus, je te défends l'entrée de mon petit domaine intérieur et interdit.

MARCEL. — Tu ne me défendras rien du tout, je suis ton aîné...

Charles fonce entre les deux et les sépare en imitant le cri de l'arbitre de match de boxe.

PIERRE. — Ah! voilà l'argument des vieillards! Je l'attendais!

MARCEL. — Et je te rappellerai qu'il a pu t'arriver de faire quelquefois appel aux résultats pratiques de ces fameuses qualités si répugnantes... paraît-il.

PIERRE. — Qu'est-ce à dire?

MARCEL. — Qu'est-ce à dire? Ah! oui, « caisse », voyez caisse.

PIERRE. — Mais je compte bien te rembourser.

MARCEL. — Tu comptes, tu comptes, tais-toi donc, tu ne sais même pas compter. (Charles les sépare.) Tu fais de l'art comme si moi, banquier, je m'amusais à commanditer des manuels de piété ou des charrettes anglaises en ce siècle d'auto. Tu es doué, on le dit et je le crois ; fais donc des choses qui se vendent, sapristi, c'est-à-dire qui intéressent les gens. Il y a des jazz épatants, de la musique de revue dont je te souhaiterais d'être l'auteur ; pourquoi n'as-tu pas essayé...

PIERRE. — Tu sors complètement de la question. Il s'agit de M^me^ Dallier. Je te demande de quel droit tu prétends mettre la main dessus quand tu connais parfaitement les sentiments que, personnellement...

MARCEL. — Je me f... du sentiment en général et des tiens en particulier ; mais, puisque tu tiens absolument à en parler, eh bien, parlons-en, ça vaut mieux ! Déballe, allez, vide ton sac !

PIERRE. — Tu g... comme au baccara : « Banco ! je prends, amenez la captive ! »

MARCEL. — Si tu veux, mon vieux, si tu veux. Je ne m'en cache pas, elle me convient, là, tu es content ? Je ne t'ai jamais dit que je l'aimais... Je *l'apprécie*, voilà ma façon de l'aimer. Elle est riche, belle, dépensière, vivante, meublante, marquante. Elle doit être admirable pour présider un dîner d'affaires. (Affectant une tranquillité gouailleuse, insultante pour Pierre, il s'adresse à Charles, lequel pendant toute cette discussion s'est fait les ongles des pieds soigneusement et vient enfin de chausser ses babouches.) Non, mais dis, hein, Charles, toi qui connais les femmes, tu la vois dans un de ces dîners costauds où je t'ai quelquefois invité !

CHARLES. — Qu'est-ce qu'elle va émarger dans ton budget !

MARCEL. — Tant mieux, tant mieux, t'en fais pas pour ça : plus elle dépense, plus je force, plus j'en mets ; ça me pousse à gagner plus d'argent ; exactement comme lorsque tu fais surclasser ton moteur : c'est un stimulant, comprends-tu ! Je veux lui offrir un collier de 400 billets, mais je turbine pour bien plus. De l'élan que j'ai pris, il me reste une avance, vitesse acquise, c'est connu. L'effort que j'ai fourni pour avoir ce collier dépasse le prix du collier et laisse encore une belle marge de bénef, car cet effort se répercute à l'infini. (A Pierre.) Il y a là toute une philosophie des affaires, mon vieux, et parce que ça se mettrait difficilement en musique ne va pas t'imaginer que c'est tout à fait dépourvu de poésie.

PIERRE. — Non, passe-moi la poésie de la finance ! Maquignon, va... pauvre... pauvre !... Tiens, tu n'es qu'un pauvre, assis sur tes paquets d'actions comme Job sur son fumier.

MARCEL, glacial. — Ce fumier-là est un engrais pour les poètes maigres, quelquefois.

PIERRE, bondissant sur Marcel. — S...! S...!

CHARLES saute sur le dos de Pierre et l'arrête. — Vous êtes une paire de crétins : c'est joli entre frangins !

MARCEL. — Oh ! frères... frères... à peine demi-frères, et encore !

PIERRE. — Tu as raison. Il est probable que nos pères respectifs, s'ils s'étaient rencontrés, se seraient tourné le dos avec mépris.

MARCEL, nez à nez comme deux coqs. — C'est ce qui te trompe, car justement, si tu l'ignores, je t'apprendrai que c'est en commanditant à New York un concert donné par ton virtuose de père que le mien s'est fait, du même coup, évincer par le tien dans les bonnes grâces de notre mère commune.

CHARLES, changeant complètement de ton et essayant de les séparer. — Assez, Marcel !

MARCEL. — Tu vois que c'est de tradition !

CHARLES. — Assez ! Un mot de plus dans ce goût-là et je te casse la figure. (Un silence.) Mesdames et messieurs, je vous présente les Erland Brothers... (Pierre et Marcel ont les bras croisés, Charles est entre les deux, de sorte que cette présentation genre « exhibition de lutteurs » a quelque chose de comique.) Idiot !... maman a fait ce qui lui a plu. Tu es le fils d'un homme d'affaires épatant ; (à Pierre) toi, d'un artiste célèbre, et moi, d'un grand sportsman, boxeur, soyons précis. C'est un peu varié ; enfin, c'est comme ça. Et nous avons été tous trois revus et corrigés par notre mère à tous les trois. C'est pour cela que toi (à Marcel) tu es tout de même plus qu'un simple négrier ; (à Pierre) toi, un peu mieux qu'un tapeur de piano, et moi, il me semble du moins, légèrement plus raffiné qu'un distributeur d'uppercuts... Ah ! tout de même, non, Marcel, ce n'est pas chic ! Tout ça pour une femme ?... Idiot !

MARCEL. — Je regrette, tu as raison. Pierre, pardonne-moi. (Marcel va serrer la main de Pierre, qui a un geste las, indulgent et triste.) Mais oui, je me suis emballé.

CHARLES, leur passant des cigarettes. — Allez, bouchez vos g... avec ça. (Marcel allume une allumette et passe du feu à Pierre, qui le remercie. Charles, après un temps, comiquement.) Eh bien, et moi, maintenant ? C'est vrai, vous vous êtes copieusement enguirlandés en m'écartant complètement de la question, sans vous douter que peut-être, hé, hé, hé... il se pouvait que j'aie mes petites idées personnelles à exposer sur la dame en question.

PIERRE. — Je t'en prie, Charles, n'insiste pas, ça suffit largement, nous n'avons pas envie de plaisanter.

MARCEL, détaché, sûr de lui. — Toi aussi, toi aussi ? Non, mais raconte, je t'en prie, ça va devenir, pour le coup, tout à fait rigolo.

CHARLES les prend chacun par le bras et tous trois, bras dessus, bras dessous, arpentent la chambre tout à fait en promenade. — Mais oui, mais oui, si nous parlions un peu de moi ? Allez, allez, ouvrons un conseil de famille autour de mon petit cœur enamouré.

PIERRE. — Fiche-nous la paix, je te dis, tu n'es plus drôle, je te jure.

CHARLES, s'arrêtant et leur lâchant le bras. — C'est formidable, formidable ! Alors, c'est tellement ridicule d'envisager l'hypothèse que je puisse être, moi aussi, épris d'Huguette Dallier ! (Marcel et Pierre se tordent à cette hypothèse.) En tout cas, mes petits amis, je note minutieusement que tantôt, quand je suis revenu de balade en auto avec elle, vous faisiez l'un et l'autre une figure un peu moins confortable. Alors le bruit court comme ça que je ne suis pas capable d'inspirer une femme ?...

PIERRE. — Mais si, mon vieux, des tas, des tas ! Toutes les femmes de la terre sont à toi ! On te les cède toutes ; permets-nous seulement d'en retirer quelques-unes du tas : M^me^ Dallier, par exemple, tu permets ? Une, seulement une ! on n'est pas très exigeants.

MARCEL. — Pierre a raison pour une fois, ce n'est pas une femme dans ton genre.

CHARLES. — Ah ! ce n'est pas ?...

PIERRE. — Rien à faire, renonce.

CHARLES. — Enfin, si vous pouvez vous mettre d'accord, ça m'est égal que ce soit sur mon dos.

MARCEL, un temps. — Elle n'a pas tous les genres, sapristi ! c'est déjà suffisant que Pierre et moi n'arrivions pas à la fixer entre nous deux.

CHARLES, s'asseyant entre les deux. — Mais, à la fin, je voudrais bien savoir quel est le genre de Mme Dallier.

MARCEL. — Ne cherche pas : femme de tête, tiens-t'en là.

PIERRE. — De cœur.

MARCEL. — Jamais.

CHARLES, les séparant de nouveau. — Ah! non, non, non, vous n'allez pas recommencer! (Avec l'air de rentrer en scène.) Eh ben, moi, mes enfants, je vais vous dire ce qu'est Mme Dallier. (A Marcel.) Tu as raison, Marcel, c'est une femme de tête, oui, de tête, je te crois, et plus que tu ne crois.

MARCEL. — Ah! ah! enfin!

CHARLES. — C'est aussi une femme de cœur... oui, oui, un charmant petit as de cœur ; elle a toujours l'atout cœur dans le fond de son sac pour le sortir au bon moment. Et c'est aussi une femme de... (il sifflote significativement) parfaitement.

PIERRE. — De quoi ?

CHARLES. — De sens. Et, lorsque je dis « sens », c'est pour être poli. (Comiquement avantageux.) Et ça, c'est mon petit rayon.

MARCEL. — Mais je l'espère bien, qu'elle a des sens, et ça se voit.

PIERRE. — Allons, ça suffit, ça suffit... Je trouve ce maquignonnage infect.

CHARLES. — Permets. Je connais les femmes mieux que vous. Une femme, ça n'existe pas. Dans une femme, il y en a trois, quatre, cinq, dix : il y en a une différente pour chaque partie de la journée. Une femme, c'est comme ces petites poupées russes qui en contiennent des tas emboîtées les unes dans les autres, tandis que nous, nous sommes des hommes bien typés, très différents, échantillons bien nets de l'espèce mâle. Alors elles nous butinent successivement pour avoir l'aliment complet. (Marcel siffle avec une expression d'admiration ironique.) Je suis assez content de la définition. Hein ? avouez, c'est pas trop mal pour une brute de sportif, ce petit cours de psychologie féminine.

PIERRE. — Et alors où veux-tu finalement en arriver avec tes raisonnements de romancier à la manque ?

CHARLES. — Minute! Et, maintenant, passons à la démonstration. (Il grimpe sur une chaise et s'assied sur le dossier comme à la tribune.) Ce soir, avant dîner, notre charmante amie a trouvé dans son courrier une lettre de son agent de change. Crac! la femme d'affaires est apparue ; (à Marcel) elle s'est précipitée vers toi pour avoir des tuyaux de finance. Oh! tu as dû être éblouissant sur l'avenir des macaronis du Kamtchatka. Pour elle, tu as été le plus grand homme de la terre, *the most interesting in the moment... in the moment* ; et tu as conclu : femme de tête. Tu as eu raison, le coup est régulier.

MARCEL. — Vas-y, vas-y.

CHARLES. — Lorsque son petit coin business a été bien organisé, bien en ordre, bien net, le ménage de ça correctement épousseté, un tour de clef sur le compartiment business. Elle s'est refait une beauté, puis est venue s'asseoir à table. Là, appétit royal ; car nous avons omis qu'elle est également une femme d'estomac.

MARCEL. — Répugnant!

PIERRE. — Tu es répugnant!

Marcel est venu s'asseoir à côté de Pierre, se liguant maintenant avec lui contre Charles.

CHARLES. — Enfin, la soirée commencée, la digestion porte à la rêverie, il lui restait à ouvrir la petite trappe de l'âme, qu'elle avait négligée tout le reste du jour : « Ame, sortez, il est 9 heures, c'est votre heure ; venez faire votre petite promenade sentimentale avant de vous coucher. Qu'on fasse avancer les poètes et les musiciens! » Et toi, Pierre, tu l'as eue, comme tous les soirs, de 9 à 11 heures, pleinement. Et tout ça est très bien, que veux-tu, c'est très bien si pendant ces deux heures de temps elle est sincère et bien à toi. Autant de pris sur l'ennemi.

PIERRE. — Tu es magnifique, magnifique. Tu arranges ça ! C'est aussi simple que 2 sous dans un distributeur automatique : citron-menthe-vanille-orange-chocolat...

MARCEL, tollé de rires et d'applaudissements. — Enfin, tu es épatant, y a pas, tu es épatant!

PIERRE. — Dis donc, mais c'est une révélation ! Tu nous as fait une véritable conférence.

CHARLES. — Rigolez, rigolez, mes agneaux, vous êtes des gosses, moi pas.

MARCEL. — La vieillesse de Don Juan!... Bref, conclusion ? Maître, vos conclusions ?

CHARLES, derrière la table, retroussant des manches imaginaires d'avocat. — Conclusion ? Eh bien, Marcel, c'est à toi qu'elle revient.

MARCEL. — Bravo! Eh ben, au moins, j'aime ça : c'est pour moi tout bénef.

CHARLES. — C'est à toi qu' « officiellement » elle revient, le businessman. Tu la mettras dans ta maison. Elle sera bourgeoisement et socialement ta femme, ta Madame! Tu es son proprio. Elle présidera tes déjeuners d'affaires plantureux. Ah! toutefois, de temps en temps, vers 5 heures du soir, elle ira faire un petit tour dans la garçonnière de Pierrot, musique de chambre ou d'alcôve... Elle aura l'illusion de jouer les inspiratrices ; (à Pierre) et toi, tu auras surtout bien soin de le lui laisser croire. Mais quand viendra le soir, (à Marcel) pendant que dans son lit tu ronfleras, rompu par tes affaires, (à Pierre) tandis que toi fiévreusement tu entasseras sous l'abat-jour notes ou vers sur ton papier, c'est moi qui lui viendrai à la pensée, oui moi.

PIERRE, riant. — Voilà, pas plus malin que ça !

MARCEL, faisant chorus avec Pierre. — En somme, c'est la femme coupée en morceaux... chacun sa part.

CHARLES. — Hé! les morceaux sont encore bons! Tenez, ce soir elle est ici, sous ce toit, comme nous, elle ne dort pas, (à Marcel) mais ce n'est pas à tes combinaisons de Bourse qu'elle pense, à tes « de Beers » ou à tes « Shell Transports » ; (à Pierre) elle se fiche déjà de ton poème musical ; elle se retourne dans son pieu... Elle n'a pas d'homme à portée de la main, elle en voudrait, mais un bonhomme, un vrai.

MARCEL. — Et ce bonhomme, c'est ?

CHARLES. — Pas toi, mon vieux.

PIERRE. — C'est ?

CHARLES. — Toi non plus, mon coco.

PIERRE et MARCEL. — Et ce bonhomme, c'est ? Un, deux, trois : Charles Erland.

Ils se prennent par la main et font ensemble une révérence très Régence, à laquelle répondra Charles sur le même ton.

CHARLES. — Pour vous desservir, mes amis...

MARCEL. — Dégoûtant... dégoûtant, tu es un dégoûtant !

PIERRE. — Tiens, la voilà, la véritable conclusion : tu es un dégoûtant, bravo, Marcel, merci.

Il lui serre la main.

CHARLES, petit air guilleret à double sens malin et entendu. — Bon, bon, bon.

PIERRE, tandis que Charles sifflote *Ramona*. — Allons, allons, qu'est-ce que c'est que cet air mystérieux ?

CHARLES. — Ça, c'est pas un air mystérieux... c'est *Ramona* :

Ramona, j'ai fait un rêve merveilleux,
Ramona, nous étions couchés tous les deux...

PIERRE. — Non, non, je m'entends, tu as l'air...

CHARLES. — J'ai l'air... et toi tu as l'air rudement embêté. (A Marcel, en pouffant.) Crois-tu ? Non, mais crois-tu qu'il est embêté celui-là ! Ah ! mon pauvre Pierrot, tiens, va te coucher, va. Va te coucher, toi aussi, avec ton rêve merveilleux ! (Pierre et Marcel rient jaune, surtout Pierre, tandis que Charles pousse Pierre vers sa chambre.) Y a pas, il a vraiment l'air empoisonné.

PIERRE. — Ah ! je suis bien tranquille, bien tranquille.

CHARLES. — Eh bien, mais c'est parfait.

PIERRE. — Tu n'as aucune chance.

CHARLES. — Bon.

PIERRE. — Aucune.

CHARLES. — Bon.

PIERRE. — Mais pas la moindre.

CHARLES. — Bon.

PIERRE, lâchant le bouton de la porte et revenant. — — Tiens, demande à Marcel son opinion.

CHARLES, à Marcel. — Tu penses également, n'est-ce pas, que je n'ai pas...

MARCEL. — Mon vieux, les mystères du cœur féminin sont évidemment insondables et, si tu vas par là... le pape aussi a des chances !

CHARLES. — Non, non, j'ai beaucoup plus de chances que le pape. Voilà, et maintenant qu'une partie de mon but est atteint et que vous vous êtes réconciliés sur mon dos, moi, mes enfants, j'ai besoin de rester seul afin de méditer sur cette dure et dernière vérité : je suis un dégoûtant qui n'a aucune chance. Hé... c'est que ça nous rend modeste, sapristi !

Et il entre dans son lit.

PIERRE. — Bonne nuit quand même.

CHARLES. — Nous tâcherons de la faire excellente, si possible.

Il a un clignement d'œil vers Marcel, désignant à la dérobée Pierre.

PIERRE. — Quel type ! (Hésitant à partir.) Tu as une cigarette anglaise ?

CHARLES, lui tendant un paquet pris sur sa table de nuit. — Fume, mon petit, fume.

Et, à contre-cœur, inquiet, Pierre sort. Un grand temps. Charles lit distraitement dans son lit.

MARCEL essaie de s'incruster, mais ça ne prend pas. — Quel type ! (Charles acquiesce. Un temps.) Je te prends un bouquin.

CHARLES. — Prends, mon ami, prends.

MARCEL, franchissant la porte. — *Good night.*

CHARLES. — *You too.* (Marcel sort. Charles se lève, et, quand Marcel reviendra, il paraîtra inquiet de voir Charles debout. Marcel revient presque aussitôt.) Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as oublié quelque chose ?

MARCEL. — Euh... oui, mes allumettes.

CHARLES, riant sous cape, pousse Marcel vers sa chambre en lui claquant l'épaule. — Allons ! *Good night !* (Marcel sorti, Charles réfléchit. Il regarde droit devant lui dans le vide ; il a un sourire, puis hausse les épaules et, en gagnant son lit, il envoie deux formidables ramponneaux à son oreiller, puis va faire une série furieuse à son punshing-ball. On sent l'homme qui a besoin de dépenser ses nerfs ou qui s'embête seul, à cette heure-ci, dans un château isolé. Il se couche, se lève et, attrapant les vêtements rangés sur son lit, il va ouvrir la porte de sa chambre donnant sur le couloir et les suspend au crochet du panneau extérieur de la porte. On découvre donc maintenant un couloir faiblement éclairé. Juste en face la porte de la chambre de Charles, une porte identique. Charles revient en scène, prend une paire de chaussures et va les déposer devant sa porte, dans le couloir. A ce moment Huguette paraît, elle est en déshabillé très suggestif mauve, babouches rouges, et au moment où elle va s'engager dans le couloir, vers la droite, elle se trouve nez à nez avec Charles qui a ses escarpins à la main. Une seconde, ils se saluent comiquement.) Tiens, bonsoir... ravi.

HUGUETTE exactement à moitié chemin entre sa porte et celle de Charles. — Alors c'est votre chambre ?

CHARLES. — Exactement... Vous permettez que je vous la présente ?

HUGUETTE. — Je pensais que c'était l'autre porte et qu'ici c'était Marcel.

CHARLES. — Non, non. (Il est, lui, sur le pas de sa porte, mais légèrement dans la chambre, de façon à marquer progressivement qu'il tient à attirer Huguette dans sa chambre. Désignant les emplacements respectifs.) Pierre, moi, Marcel.

HUGUETTE. — Ah ! voilà.

CHARLES, à cause de la gêne, affectant le comique. — Marcel, moi et Pierre, voilà... Moi, Pierre et Marcel.

HUGUETTE. — Vous êtes bête.

CHARLES, venant s'appuyer au chambranle de la porte. — Où allez-vous comme ça ?

HUGUETTE, s'appuyant de l'extrémité de la main, mais le bras très tendu contre l'autre chambranle. — Je ne pouvais pas dormir. Et, comme je n'ai plus rien à lire, j'allais en bas chercher une revue, un bouquin, n'importe quoi.

CHARLES. — Les œuvres complètes de Bossuet, par exemple... Mais j'ai des tas de choses, moi, à vous prêter. (Il désigne une pile de livres sur un meuble à l'autre extrémité de la chambre, à droite, premier plan.) J'ai des bouquins épatants.

HUGUETTE. — Non ?... Vous lisez, vous ?

CHARLES. — Imaginez-vous que j'y suis arrivé... J'ai commencé jeune, il est vrai, trois ans et demi.

HUGUETTE, le regardant avec une curiosité très aiguisée et imperceptiblement coquette. — Quel type !

CHARLES. — Mais j'ai fait des progrès. Ainsi j'arrive très bien à lire un livre de 12 fr. 50. J'ai justement *le Nœud de vipères* dont on parle pas mal dans le milieu des gens qui savent lire.

HUGUETTE. — Vous l'avez là ?

CHARLES, il traverse toute la scène et vient au tas de livres du bureau. Il va faire ainsi la navette, ce qui doit donner un effet comique. — Attendez... à moins que ce ne soit Marcel qui me l'ait pris ; ça y est, c'est lui qui me l'aura chauffé ! (Il commence sa navette du premier plan de la scène à la porte en portant chaque fois un seul livre.) Mais j'ai *le Polo en Ecosse.*

HUGUETTE. — Non.

CHARLES, revenant à ses livres, en prenant un autre et le portant à Huguette en gardant toujours sa paire d'escarpins à la main. A mesure qu'un livre est refusé, il le met sous le bras et sera finalement complètement empêtré. — *Une Expédition au Gaurisankar.*

HUGUETTE. — Pas fou !

CHARLES. — Oui, c'est un peu élevé. (Navette.) Ça non, vous êtes trop jeune, pas pour les jeunes filles.

HUGUETTE. — Qu'est-ce que vous en savez ?

CHARLES. — Au fait, hein, c'est vrai, qu'est-ce que j'en sais... ah ! ah !... Mais dites donc, c'est très intéressant.

HUGUETTE. — Allez, grouillez-vous, c'est tout ce que vous avez ?

CHARLES. — Non, mais dites donc, vous me prenez pour un commis de librairie. (Il prend une pile de bouquins, va vers Huguette et, arrivé au milieu de la chambre, bouquins et escarpins lui échappent et tombent sur le sol. Huguette, courbée en deux, s'esclaffe. Charles, à quatre pattes au milieu de son désastre, se tord encore plus.) Ecoutez, ce serait plus commode que vous veniez jusqu'à la bibliothèque puisqu'ils ne veulent pas arriver jusqu'à vous.

HUGUETTE, reculant d'un demi-pas jusqu'à la stricte limite de la porte. — Vous avez trouvé ça vraiment tout seul ?

CHARLES, toujours accroupi, la main sur le cœur. — Ah ! ça, tout seul, je vous le jure.

HUGUETTE. — Passez-moi un bouquin quelconque, n'importe quoi.

CHARLES en choisit un. — *The black masquerader*, voilà !

Et il le fait glisser de lui jusqu'à Huguette sur le tapis, comme un croupier qui envoie des jetons.

HUGUETTE. — C'est malin, je ne connais pas l'anglais.

CHARLES, se levant et venant s'accouder de nouveau au chambranle de la porte. — Oui, mais moi, vous savez, je le parle couramment... ce serait pour vous une occasion de l'apprendre... je n'ose pas vous proposer la méthode de Marcel, quoique excellente, je vous jure ; « l'anglais en quelques nuits »... et sans douleur, je crois pouvoir le garantir.

HUGUETTE. — Zut.

Elle fait mine de partir. Alors il se jette à genoux, et tous deux se tordent.

CHARLES. — Non, non, oh non ! Huguette, non. Sans blague, allons, venez choisir. Tenez, je vais m'attacher au pied du lit. (Il prend ses bretelles accrochées aux barreaux du lit et il s'attache au lit.) Et si vous refusez d'entrer, je me pends sous vos yeux. Si ça ne sert à rien, ça fera toujours une réclame formidable à mes « extra-souples ».

HUGUETTE. — Comment ne pas rigoler ! Je vous le demande !

CHARLES. — Impossible. (Et comme elle se décide à faire quelques pas dans la chambre, Charles dénoue ses entraves.) Tant pis pour les extra-souples, mais vous m'avez sauvé la vie... parlez ! Je suis à vous.

HUGUETTE. — Alors, c'est ici votre chambre ?

CHARLES. — Vous voyez. Voilà mon lit, mon portefeuille, ma carte d'identité. Vous ne pouvez plus douter... Je vous donne des preuves.

HUGUETTE. — Eh bien, vous voyez, j'étais persuadée que c'était celle de Marcel... Vous êtes témoin que je ne prête pas une extrême attention aux faits et gestes des éléments mâles de la maison.

CHARLES. — Non, Marcel là, Pierre là.

HUGUETTE. — J'ai compris.

CHARLES. — Entre Pierre et moi, une salle de bains ; entre Marcel et moi un petit vestibule : maison parfaitement comprise.

Au cours de la scène, en deux circonstances et sans qu'Huguette le voit, il fermera le verrou des chambres de ses frères.

HUGUETTE. — Pourquoi dites-vous ça ?

CHARLES. — Pour vous rassurer. Nous sommes seuls. Il faut en prendre votre parti, nous sommes seuls et bientôt 2 heures... l'heure du crime. (Il feint d'éternuer.) Il y a un courant d'air.

HUGUETTE. — Un courant d'air ?

CHARLES. — Oui, cette porte.

Il désigne la porte d'entrée.

HUGUETTE. — Avec quoi donc peut-elle faire courant d'air ?

CHARLES. — Oui, mais comme j'ai déjà ce soir un peu de vent dans les voiles, vous comprenez... ça... (Il fait signe : ça fait un courant d'air, et il va fermer la porte.)

HUGUETTE. — En effet, vous paraissez assez ohé! ohé!... Quel gosse vous faites! Enfin, qu'est-ce que vous avez ? D'abord, pourquoi n'êtes-vous pas couché ?

CHARLES. — Eh ben, et vous ?

HUGUETTE. — Mais, moi, j'étais couchée, j'avais même commencé de m'assoupir. Si vous voulez le savoir, c'est vous qui m'avez réveillée.

CHARLES. — Moi ? Ça y est... j'en étais sûr... Qu'est-ce que je leur disais ?

HUGUETTE. — Vous et vos frères, vous avez fait un potin effroyable : on entendait des éclats de voix...

CHARLES. — Ah!... oui, oui, c'est exact ; nous avons fait une partie de cartes très mouvementée...

HUGUETTE. — Qui a gagné ?

CHARLES, à double sens. — Eh bien, imaginez-vous qu'on ne sait pas encore... oui... ça dépend de... enfin... on doit terminer ça... demain, on sera peut-être fixé...

HUGUETTE. — Comment! vous faites des parties qui durent plusieurs jours ?

CHARLES. — Voilà... quelquefois plusieurs jours... comme aussi bien ça peut se décider brusquement en une nuit...

HUGUETTE. — Admettons.

CHARLES. — Alors, vous étiez couchée ?

HUGUETTE. — Je me suis relevée pour aller chercher de quoi lire : c'est vrai, je n'avais plus sommeil. Cette randonnée en auto au grand air a dû me mettre le sang en mouvement.

CHARLES. — Vraiment ? Ah! vous avez aussi... vous avez... le sang en mouvement ? Mais c'est très intéressant.

HUGUETTE. — Je ne vois pas en quoi...

CHARLES. — Sans blague, alors vous étiez couchée ?

HUGUETTE. — Puisque je vous le dis.

CHARLES. — Pas vrai.

HUGUETTE. — Ah çà ! par exemple !

CHARLES. — Pas vrai. Votre déshabillé ne fait pas un pli, tandis que vos cheveux ont conservé impeccablement tous les leurs.

HUGUETTE. — Puisqu'il faut vous donner des détails, j'ai passé mon déshabillé tout exprès pour descendre et je me suis donné, par habitude, un coup de peigne. Vous êtes satisfait ?

CHARLES. — Un coup de peigne ?... Ah! oui, c'est vrai, au cas où vous me rencontreriez.

HUGUETTE. — Et puis, au moins, ce qu'il y a d'agréable avec lui, c'est qu'il n'est pas fat!

CHARLES. — Ah! ça, affreusement, je suis d'une fatuité déconcertante.

HUGUETTE. — Ça se voit.

CHARLES. — Alors, vous vous êtes arrangée pour moi.

HUGUETTE. — Ni pour vous, ni pour personne. Pour moi, mon ami, pour moi. Vous ne pouvez pas comprendre qu'une femme aime être bien pour elle-même.

CHARLES. — Je comprends ça !... Mademoiselle Narcisse ! Vous vous aimez beaucoup.

HUGUETTE. — Enormément.

CHARLES. — Je conçois ça. Moi aussi. Imaginez-vous, je m'adore. C'est naturel, n'est-ce pas, on est si beaux! Enfin, croyez-vous qu'on est beaux ?... Quoi, quoi, on n'est pas beaux ? Osez me dire en face qu'on n'est pas beaux, tous les deux ?...

HUGUETTE. — Mais oui, on est beaux, et après ?...

CHARLES. — On est beaux, séparément, mais à deux! Quel couple, hein, on fournirait! On prendrait, si possible, encore plus de valeur l'un par l'autre... Tenez, je m'amuse souvent dans la vie à refaire les couples tels que je les conçois ; eh bien, si Dieu le père m'écoutait, il n'y en aurait pas deux qui demeureraient appareillés comme ils le sont. Oui, je chambarderais tout ça. Je mettrais X avec Y, Z avec V... je mettrais, par exemple, Charles avec Huguette...

HUGUETTE. — Simplement.

CHARLES. — Oh ! ça, très simplement... Avouez qu'ils ne s'embêteraient pas ces deux-là!

HUGUETTE, *gagnant la porte.* — Allez, donnez-moi mon bouquin que je m'en aille !

CHARLES. — Vous n'en avez aucune envie.

HUGUETTE. — Ah ! ça, par exemple, c'est un comble! Jamais, entendez-vous, jamais personne n'a osé me dire une pareille insolence!

CHARLES. — Jamais.

HUGUETTE. — Non, jamais.

CHARLES. — Je sais, je dis : jamais. Je suis unique, je le sais. Moi je dis tout. Ecoutez, Huguette, je vais vous expliquer ce qu'il y a d'agréable avec moi.

HUGUETTE. — Ah! vous êtes votre propre manager.

CHARLES. — C'est ça. Je suis un type très spécial; avec moi on peut être vrai. On peut se montrer nu.

HUGUETTE. — Oh! je comprends!

CHARLES. — Non, mais moralement aussi. C'est reposant, comprenez-vous ? N'est-ce pas, dans la vie, vous avez remarqué, on est toujours obligé plus ou moins de s'alambiquer, de truquer, de se composer, de dire le contraire de ce qu'on pense avec tout de même l'espoir de faire deviner ce que l'on pense. *(Il exprime par gestes des mains tout le mécanisme compliqué de ce raisonnement.)* Oh! là là, oh! là là... quel turbin! Alors qu'il est si simple de dire : « Je pense ça, je suis comme ça... Je ne puis pas dormir... Je vais chercher un bouquin pour passer le temps, mais j'aimerais tellement mieux, au lieu d'un bouquin, trouver un homme! »

HUGUETTE. — Vous êtes ignoble!

CHARLES. — Encore une vieille habitude : vous vous croyez obligée de dire que je suis ignoble parce que trente-six mille femmes, en pareille circonstance, diraient ça! Mais justement vous ne ressemblez pas à ces trente-six mille femmes! Vous êtes une cavale de pur sang et qui s'ignore.

HUGUETTE. — On ne peut pas se fâcher avec vous, c'est impossible.

CHARLES. — Impossible, je vous dis. Eh bien, moi, je n'ai pas, que voulez-vous, de toutes ces consciences à double fond et je vous dis : je n'ai pas la moindre envie de dormir ; je vais même plus loin, j'ai failli forcer tout à l'heure votre porte... Deux ou trois fois j'ai hésité, enfin, je me suis dit : « Je vais porter mes godasses à la porte, et puis, toc toc... »

Il cogne du doigt sur la table.

HUGUETTE. — Non, vous savez, vous êtes inouï! Et vous m'envoyez ça en pleine figure, carrément. Bon, supposons que vous ayez réalisé cette géniale idée ; quelle raison m'auriez-vous donnée, une fois ma porte franchie ?... Qu'est-ce que vous m'auriez dit ? *(Charles rit en dedans, hésite.)* Allez-y. *(Elle cogne sur la table comme on cogne à une porte.)* Entrez... vous êtes dans ma chambre ; deux points, ouvrez les guillemets : allez-y.

CHARLES *va à la porte, sort, cogne la porte, bref, imite celui qui entre. Huguette se tord.* — Deux points, ouvrez les guillemets : « Huguette, j'ai une envie furieuse de passer la nuit avec vous ; je viens voir si par hasard vous ne seriez pas dans les mêmes dispositions parce que, dans ce cas, ça se rencontrerait à merveille. »

HUGUETTE. — Ah! non, vous savez! *(Elle s'esclaffe devant cette cynique cocasserie.)* Vous êtes formidable!

CHARLES. — Je sais, je suis ignoble et formidable. Car, enfin, supposez que vous ayez, ce soir... envie d'un compagnon et que, de mon côté, j'aie envie d'une compagne, ce serait bête de mettre une annonce dans les journaux!

HUGUETTE. — Vous êtes immense!

CHARLES. — Je suis ignoble, formidable et immense. Eh bien, j'en suis des choses! Je continue : et alors, je suis là à me ronger derrière cette porte tandis qu'à 2 mètres de moi, derrière une autre porte exactement semblable...

HUGUETTE. — ... je me ronge également.

CHARLES. — Voilà ! Alors, vous voyez, quel gâchage inutile ce serait ! Et tout cela parce que... parce que... au fond, parce que quoi ? parce que la maison est habitée par d'autres gens qui dorment et se moquent bien de nous...

HUGUETTE. — Je n'ai jamais rencontré un type pareil.

CHARLES. — Jamais.

HUGUETTE. — Jamais.

CHARLES. — Je vous le dis, c'est une occasion exceptionnelle. Je ne suis pas un solde, mais je suis une occasion exceptionnelle... et à tous les rayons!

HUGUETTE. — Savez-vous que vous êtes un type énervant ?

CHARLES. — Enfin, voilà le premier mot aimable que vous me dites depuis un quart d'heure. Je l'ai énervée, Seigneur, merci!

HUGUETTE. — J'ai une envie de vous gifler!

CHARLES, *lui tendant la joue.* — Payez-vous ça! *(Elle le gifle.)* Bon, ça, bon. Un peu sec, mais bon. Et maintenant, essayons un petit direct du gauche.

Il s'élance sur Huguette et feint de boxer.

HUGUETTE. — Qu'est-ce que vous faites ?

CHARLES. — Oh! pardon... l'habitude, je me croyais à une séance d'entraînement de boxe... Oui,

parce que, tous les soirs, je fais une bonne demi-heure d'exercices. Voulez-vous qu'on fasse un peu de lutte à main plate ? Excellent contre l'insomnie.

Il empoigne Huguette à bras-le-corps.

HUGUETTE. — A bas les pattes ! Assez... laissez-moi... laissez-moi !

CHARLES. — Alors, un peu de rowing ? Je vous présente mon petit bateau d'appartement. (Il extrait l'appareil à ramer de sous son lit.) Vous n'avez pas idée, ce machin-là, ça vous fiche un thorax ! Aussi, vous allez voir dans quelle forme je me présente.

Il esquisse le geste d'enlever son pyjama.

HUGUETTE. — Oh ! Charles... si quelqu'un entrait !...

CHARLES. — On n'aurait que la honte et pas les agréments. Attendez, vous allez me voir tout de même.

Il prend sur la table un album de photos et vient s'asseoir à côté d'Huguette qui s'est assise sur le rebord du lit. Il ouvre l'album. Huguette contemple une photo de Charles.

HUGUETTE. — Oh ! ces muscles !

Et elle palpe sur Charles les muscles de la photo.

CHARLES. — Oh ! vous pouvez toucher, ce sont les mêmes là-dessous : ils y sont, allez, ils y sont, la ressemblance est garantie... (Comme elle s'énerve à le pincer.) Ah ! non, vous allez les dégonfler...

HUGUETTE. — Décidément, il est beau gars !

CHARLES, feuilletant l'album. — Ça, c'est au tournoi de Wimbledon... au Racing, à Paris... ça, c'est Charles Erland dans toute sa gloire récente, à Forest Hills... (Devant une nouvelle photo, Huguette est un peu interloquée.) Ah ! oui, ça c'est chez moi, dans le privé...

HUGUETTE. — Oh ! vous n'avez pas honte de poser ainsi ?

CHARLES. — C'était pour une revue allemande : *Shämst du Dich*, ce qui signifie : « As-tu honte ? » Eh bien, moi, je n'ai pas honte, je l'avoue.

HUGUETTE, visiblement amorcée, revient à la photo. — Je voudrais bien savoir ce que pensent les lectrices de votre honteux magazine quand elles voient ça.

CHARLES. — Exactement ce que vous pensez vous-même en ce moment. (Huguette lui envoie un direct sur le biceps.) Mais, sapristi ! je n'ai rien dit de...

HUGUETTE. — Oui, mais je sais fort bien ce que vous pensez que je pense.

CHARLES, se prenant la tête à deux mains. — Oh ! là là, ça y est, ça recommence... Vous pensez que je pense que vous pensez... Mais, bon Dieu ! pensez donc carrément et dites-le ! En tout cas, moi, je suis bien certain que ces lectrices pensent : « Voilà un gars bien balancé avec lequel on ne doit pas s'embêter ! » Pensez-vous réellement qu'on peut s'embêter avec moi ?

HUGUETTE, de plus en plus amorcée. — Ah çà ! non, vraiment, non, je l'avoue.

CHARLES. — Eh ben, elle en a fait des progrès, c'est épatant ! Au fond, je ne vous connaissais pas... et vous ne me connaissiez qu'un peu trop superficiellement, tandis que maintenant là... *Schämst du Dich* (Il montre l'album.) Alors qu'est-ce que nous allons faire maintenant ? Car il faut bien, n'est-ce pas, fêter cette rencontre, que dis-je ! cette découverte mutuelle.

HUGUETTE se lève. — Je vais rentrer chez moi et dormir d'un sommeil...

CHARLES. — ...peuplé de ma personne.

HUGUETTE. — Un sommeil de plomb.

CHARLES. — C'est ce que je disais : un sommeil lourd, inquiet, nerveux, comme le mien.

HUGUETTE. — Mais, mon petit, dormez comme il vous plaira.

CHARLES. — Comme il me plaira, eh bien, je veux dormir avec vous.

Il l'attrape et la tient par un bras.

HUGUETTE. — Et voilà... Eh bien, au moins, c'est net. (Un temps. Le regardant.) Je vous regarde.

CHARLES. — Oui, je vois que vous me regardez beaucoup et que je vous plais un petit peu... Alors ? Un, deux, trois... les voyageurs pour le bonheur, en voiture ! en sleeping ?... (Il la tient contre lui.)

HUGUETTE se tait, comme quelqu'un qui hésite, puis, rejetant volontairement la tête en arrière d'un mouvement têtu, elle lui échappe. — Et moi, je tiens à dormir seule et je vais me payer un de ces tours de cadran !...

CHARLES. — Ouais !... et vous, vous n'allez pas dormir... car vous n'allez pas me dire que vous allez dormir... Je ne vous croirais pas ou bien je vous mépriserais.

HUGUETTE le regarde ; ils sont vraiment suspendus au bord de la décision. — Eh bien, non, là ! Je ne vais pas pouvoir dormir ! Et à qui la faute ?

CHARLES. — A moi.

HUGUETTE. — Vous êtes satisfait ?

CHARLES, jubilant. — A un point, à un point !...

HUGUETTE. — C'est malin, oh ! c'est malin ce que vous avez fait là ! (Elle lui cogne nerveusement l'épaule.)

CHARLES. — Il ne me reste plus qu'à réparer... Alors, qu'est-ce qu'il va faire le monsieur pour réparer ? Il va faire comme ça ! (Et brusquement il la saisit et lui plante sur la bouche un baiser. Pendant que l'étreinte se prolonge et que l'on sent qu'Huguette va succomber, on frappe à la porte de droite, chambre de Pierre. Ils se désunissent brusquement et Charles fait signe : « Chut ! ») Qu'est-ce que c'est ?

VOIX DE PIERRE. — Tu dors, Charles ?

CHARLES. — Qu'est-ce qu'il y a ?

VOIX DE PIERRE. — C'est moi, Pierre ; tu dormais ?

Alors Huguette, lentement, à reculons, sort de la chambre et gagne la sienne.

CHARLES. — Ben... oui, j'allais dormir. Qu'est-ce que tu veux ?

Et, ce disant, il va vivement fermer la porte de sa chambre sur le couloir, éteint le plafonnier ; seule, demeure allumée la lampe de chevet. Il va ouvrir à Pierre après avoir pris la précaution de défaire son lit.

PIERRE, entrant. — Tu t'étais enfermé ?

CHARLES, feignant l'ahurissement de l'homme réveillé. — Enfermé ?

PIERRE. — Mais oui... ta porte était fermée. Tu viens bien de l'ouvrir ?

CHARLES. — Je n'ai pas fait attention... l'habitude des chambres d'hôtel. (Il se couche dans son lit.)

PIERRE. — Alors je te dérange peut-être ?

CHARLES. — Ben... Tu avais besoin de quelque chose ?

PIERRE, embarrassé. — Ça ne te gêne pas que je fume ? (Un temps. Il s'assied sur le lit, aux pieds de Charles, face au public. Pendant toute cette scène on sentira nettement l'impatience contenue de Charles dans une situation aussi équivoque.) Non ! cette scène tout à l'heure avec Marcel ! Je ne pouvais pas dormir... J'aurais aimé qu'on causât entre nous d'Huguette...

CHARLES. — Ah ! non, mon vieux, il est 2 heures un quart.

PIERRE. — C'est une âme ravissante, incapable, tu sais, d'une compromission ! Vous ne la connaissez pas ! (Charles, très embarrassé, s'est détourné et s'est renversé sur son oreiller, les yeux au plafond.) Tu ne m'écoutes pas ?

CHARLES, nerveux et se redressant. — Mais je ne fais que ça, bon Dieu ! Qu'est-ce qu'il te faut ?

PIERRE, désemparé par l'incompréhensible attitude de Charles. — Tu as l'air empoisonné ! Qu'est-ce que tu as ?

CHARLES. — Rien... Va dormir.

PIERRE. — Bon ! je m'en vais. (Revenant.) Charles, toi qui connais la vie, les femmes, que dis-tu ? Me désapprouves-tu ?

CHARLES. — Moi qui connais la vie, je te dis : stop.

PIERRE, démonté. — Stop ? Qu'est-ce que ça veut dire stop ? Ce n'est pas une réponse.

CHARLES, impénétrable. — Non, Pierre ! Stop ! (Un temps.) Je crois pouvoir te dire que demain je pourrai te donner mes raisons... (Mystérieusement.) Je veux dire qu'enfin je... j'aurai eu plus de temps pour y penser. Bonsoir.

PIERRE. — Et alors, pour ce soir, tu ne peux pas ?

CHARLES. — Non, pas encore... Va dormir.

PIERRE, désemparé. — Tu me fiches ton « stop » comme une flèche dans le flanc.

CHARLES. — Excuse-moi, Pierrot, je ne t'écoute plus. Je tombe de sommeil.

PIERRE ouvre sa porte et, la main au commutateur électrique. — Bon, bon... j'éteins ?... hein, j'éteins ? C'est comme tu voudras.

CHARLES. — Si tu veux.

Il se tourne de l'autre côté.

PIERRE. — Bonne nuit.

Il rentre chez lui après avoir éteint. Dès que Pierre est sorti, Charles rallume, puis pousse un « ah ! » rageur, comme si tout cela l'avait terriblement contrarié. Puis il se lève violemment et va pousser le verrou de la chambre de Pierre. Il se met à arpenter nerveusement. Il s'arrête, a un geste de va-tout, se dirige vers la porte qui donne sur le couloir, saisit la poignée, hésite, s'appuie de l'autre main, arc-bouté à la porte, le dos tourné au public, et résolument il ferme la targette. Puis, comme apaisé, il revient à son lit, s'étend, prend un livre, s'accoude... lâche son livre, se retourne, enfin se lève avec précaution, éteint sa lampe de chevet, ouvre la porte sur le couloir faiblement éclairé et va doucement frapper à la porte de la chambre d'Huguette. Il l'ouvre ; on voit un instant une lueur diffuse rose ; il entre, s'incline comiquement et le rideau tombe lentement après que Charles est entré chez Huguette et a refermé la porte derrière lui.

RIDEAU

ACTE III

Le lendemain matin. Le hall du premier acte, mais dans le grand éclairage de 10 heures du matin il revêt un autre aspect. On voit bien maintenant la terrasse et le lointain verdoyant du parc à la française.

Attablés à un guéridon, Marcel et Huguette prennent leur petit déjeuner. Huguette porte un élégant déshabillé de même coupe que celui de la nuit, mais de couleur très différente. On sent la femme *physique* qui a très bon appétit et « se refait » matériellement. Pas la moindre trace du trouble de la nuit. Tout en mangeant, Marcel parcourt un journal financier. Huguette, une lettre d'affaires.

MARCEL, lisant. — ...*De Beers... Jagersfontein... Brakpan... East Rand... Goldfields... Crown Mines...* et *Rand Mines...* Rand Mines, bon, ça, bon.

HUGUETTE, se penchant sur le journal, très près de Marcel, et son courrier d'affaires en main. — Alors vous croyez que je ferai bien de me faire reporter ?

MARCEL. — Sans aucun doute, je n'y vois que des avantages.

HUGUETTE, montrant son courrier. — Cependant, mon agent de change me conseille plutôt de réaliser dès que ça touchera 3.500.

MARCEL. — Tu parles !... Vous comprenez, ma chère amie, que Bassompré, qui a fait un arbitrage il y a trois jours avec la Sumatra, est directement intéressé à soulager le marché. Evidemment, ce n'est pas lui qui vous racontera ses petites histoires, mais moi j'ai toujours l'oreille en pavillon... haut-écouteur, je suis un haut-écouteur par métier. D'ailleurs, tenez, je n'ai encore rien lu, mais regardons la Sumatra, je vous parie qu'elle a au moins baissé de 40 points dans la semaine. (Il cherche dans la cote.) *1340-1296*, 44 points.

HUGUETTE. — Vous êtes épatant. Ah ! vous êtes un as !

MARCEL, lui prenant la main entre les siennes. — Ecoutez, mon petit, donnez-moi donc un de ces jours un état détaillé de votre portefeuille. Je vais vous prendre en main, je vous camperai ça d'aplomb sur quatre pattes. Ne vous en faites pas. Qu'est-ce que vous cherchez ? Vous n'avez plus de toasts ? (Il sonne.) C'est formidable, vous avez ce matin un appétit, ça fait plaisir à voir.

HUGUETTE. — C'est vrai, ce matin, je dévore. J'éprouve... (elle s'étire voluptueusement) une espèce de détente, je suis bien... la vie est belle !...

MARCEL, extrêmement convoiteur. — Moins que vous.

HUGUETTE. — Flatteur !

MARCEL. — Non, non : expert. (Un Domestique paraît.) Un supplément de toasts. Et maintenant, tenez, regardez ça. (Il lui montre un chiffre sur la cote.) 843, eh ben, je vous avoue que je suis assez content de ma journée. J'en avais mis 1.200 comme ça de

côté, ramassées à 250, par là, il y a deux mois. Nous atteindrons 900 dans les dix jours.

HUGUETTE, *admirative.* — Vous en avez, dites-vous, 1.200 ?

MARCEL. — 1.200.

HUGUETTE. — Formidable!

MARCEL. — Non, mais, sans blague, vous ne croyez pas que la finance possède sa beauté ? Je trouve cela aussi émouvant qu'un beau match de tennis ou qu'un poème symphonique. (*Il rit.*) C'est autre chose, voilà tout.

HUGUETTE. — Il est de fait qu'un ratissage comme ça de 200.000 ou 300.000...

MARCEL. — A peu près, oui, 300 depuis deux mois.

HUGUETTE, *le regardant longuement, en maquignon.* — Mais vous êtes un type magnifique !... Qu'est-ce que vous allez faire avec ?

MARCEL, *ravi de l'occasion qui lui est fournie.* — Justement... je ne suis pas égoïste, vous savez, je voudrais bien inviter quelqu'un à m'aider à le faire circuler! Ça me dégoûte d'être seul à profiter de ma galette... Je ne peux pas me faire coller des anneaux de platine dans le nez, ni me faire incruster des perles irisées dans les oreilles... Enfin, quoi, j'ai besoin d'un stimulant, vous comprenez ? (*La regardant.*) Vous comprenez ? C'est la formule et le secret des Américains, ma chère amie.

HUGUETTE. — Expliquez-moi.

MARCEL. — Ben oui, ce sont les femmes qui stimulent leurs maris en dépensant leurs bénéfices. J'écrirai un jour une étude là-dessus : *l'Américaine, source de la fortune des Etats-Unis.*

HUGUETTE, *dissimulant mal sa gaîté.* — Vous êtes épatant ; c'est vrai, il y a du vrai.

MARCEL. — A bonne entendeuse... (*Elle lui claque l'épaule en riant.*) Je vous fais ma déclaration la cote en main. J'ai l'air de vous réciter mon petit poème... En tout cas, vous savez, la rime est riche, ce matin.

HUGUETTE. — Vous êtes épatant. (*Et de nouveau elle lui claque l'épaule et maintient sa main sur lui. Ils se regardent longuement. Charles entre et, devant ce tableau, s'arrête une seconde et devient sinistre. Huguette se dégage vivement.*) Je vous recommande ces toasts, Charles, je viens d'essayer un mélange d'abricots et de groseilles, une merveille! Comme cocktail, c'est un peu là... Si cela vous tente ?

CHARLES. — Merci, j'ai déjeuné. (*A Marcel.*) Tu as le courrier ?

MARCEL. — Là-bas. Il y a quelque chose pour toi. (*Charles a un regard soupçonneux, prend son courrier, gagne la terrasse et, feignant de lire, les regarde. Marcel embarrassé.*) Excusez-moi, j'ai deux ou trois lettres pressées et quelques télégrammes à envoyer, mais je reviens.

Il sort. Charles reste toujours muet dans le dos d'Huguette. Elle attend visiblement la douche. A ce moment, Pierre entre et Charles descend vers le parc.

PIERRE. — Bonjour, ma petite Huguette. Ah ! comme je suis content de vous retrouver ce matin ! J'ai des tas de choses à vous dire. (*Huguette est hermétique.*) Tel que vous me voyez, j'ai passé la nuit à réfléchir, et je suis décidé...

HUGUETTE. — Voulez-vous que je vous prépare des toasts à ma façon ?

PIERRE. — Tout ce que vous voudrez. Je n'ai pas faim, mais vous allez, j'en suis certain, communiquer à ces tartines une saveur appétissante. Je vais les engloutir comme un morceau de vous.

HUGUETTE. — Je compte surtout sur la confiture pour éveiller votre appétit.

PIERRE. — Ah! le courrier est arrivé ?

HUGUETTE. — Oui, et vous avez des lettres, je crois bien.

PIERRE, *prenant avec ferveur les mains d'Huguette.* — Huguette... ma petite Huguette...

HUGUETTE *regarde à la dérobée vers la terrasse.* — Soyez sage et lisez votre courrier tranquillement.

PIERRE. — Je n'attends rien de mon courrier... mais j'attends tellement de vous !

HUGUETTE. — Chut... chut... lisez votre courrier. (*Il prend sa lettre et lit.*) Je vous prépare votre thé : léger, un seul morceau et peu de lait ; vous voyez que j'ai une mémoire remarquable.

PIERRE, *en arrêt sur sa lettre, soudain il explose.* — Ah çà ! alors !... C'est pas possible !

Et il se met subitement à sauter, à danser comme un gosse. Il éclate de rire et vient embrasser Huguette éperdument.

HUGUETTE. — Qu'est-ce qui vous arrive ?

PIERRE. — Regardez l'en-tête.

HUGUETTE. — *Opéra-Comique...* Eh bien ?

PIERRE. — Opéra-Comique! Elle trouve cela tout naturel. Ecoutez ça : *Monsieur, je viens de prendre connaissance de votre poème musical* les Filles-Fleurs, *rempli de si jolies qualités que je ne veux point tarder à vous le dire. Passez donc me voir dans le courant de la semaine. J'aurai plaisir à bavarder avec vous. Je vous prie de croire, cher monsieur, à mes sentiments les meilleurs.* Et c'est signé : *Gheusi.* C'est le directeur de l'Opéra-Comique. Hein! hein!

HUGUETTE, *elle vient de passer sans s'en douter dans l'atmosphère artiste.* — Pas possible! Mais c'est admirable ! admirable ! Mais vous allez donc devenir célèbre! Oh! Pierrot! (*Elle lui prend la lettre, lui passe un bras autour du cou et parcourt.*) Vous êtes un artiste! Hein, qui est-ce qui avait raison ?

PIERRE. — Huguette.

HUGUETTE. — Qui est-ce qui vous a soutenu, remonté ?

PIERRE. — Ma petite Huguette! Et qui est-ce qui va maintenant me soutenir jusqu'au bout ? Jusqu'au bout ?

HUGUETTE, *un peu embarrassée.* — Grand gosse, va!

PIERRE. — Huguette! Huguette! (*Et frénétiquement il se met à embrasser Huguette sur la joue, comme un enfant, cependant que Charles réapparaît sur la terrasse, mais ils ne le voient pas.*) Il faut que j'aille apprendre la grande nouvelle à maman.

Et au moment où il bondit vers la porte, lettre en main, Marcel, papiers et journaux en main, arrive en chantonnant. Il s'arrête devant l'air guilleret de Pierre.

MARCEL. — Hé là ! Eh ben, mais, dis donc, ça a l'air d'aller, ce matin ?

PIERRE, *se retournant.* — Très bien.

MARCEL. — Bien roupillé ?

PIERRE. — Quoi ?

MARCEL. — Je te demande si tu as bien roupillé ?

PIERRE. — Euh... non, très mal. C'est pour cela que justement ça va très bien.

MARCEL. — Ah! ben, tu es rigolo! Je t'aime mieux ainsi.

PIERRE. — Moi aussi, imagine-toi, moi aussi.

MARCEL. — Qu'est-ce qui t'arrive ?

PIERRE, *regardant Huguette.* — Ce qui m'arrive ? Il demande ce qui m'arrive... (*Il rit.*) Ça ne te regarde

pas... ça ne t'intéresse pas. Et puis tu ne comprendrais pas... Il m'arrive... (Il regarde Huguette.) Je le lui raconte tout de même ?

HUGUETTE. — Je pense bien ! voyons !

PIERRE. — Il m'arrive ça. (Il lui passe la lettre de l'Opéra-Comique.) Lis... Hein ?

Marcel se rembrunit légèrement.

MARCEL. — Eh ben, c'est très gentil... Il est très gentil, le monsieur...

PIERRE. — « Le monsieur » ! Gheusi, directeur de notre seconde scène nationale de musique! Tu parles que c'est un monsieur!

Il lui arrache la lettre.

MARCEL. — Eh ben, il faut aller le voir, il te donnera des conseils.

PIERRE. — Qu'est-ce que je vous disais, qu'il n'y comprendrait rien! Heureusement que vous, Huguette, comprenez ! D'ailleurs, qu'est-ce que tu peux comprendre dans la vie ?

MARCEL. — Ce que je peux comprendre ?... Attends voir. Tiens, mon petit, tiens. (Il déplie le journal à la rubrique financière.) 843... tu as compris ?

PIERRE. — Non.

MARCEL. — Eh ben, voilà, ça prouve que chacun a ses petits secrets. (Il chantonne en esquissant un pas de danse.) 843... 843. Oh ! moi aussi, tu sais, je puis chanter un air sur cette petite poésie... dynamique. Hein, Huguette ? Huguette comprend, va, demande-lui si elle a compris. (Il se tord, se sert une tasse de *café* et boit.) Eh ben, voilà, parfait. (Il aperçoit à ce moment Charles qui, à l'écart, regarde.) Oh ! là là ! Tu en fais une g... toi ! C'est pas pour dire, mais tu as un teint de papier mâché, oh ! là là ! Ah ! non, tu n'aurais pas ta coupe Davis ce matin ! Quel dégonflé !

PIERRE. — Pour une fois, je suis de l'avis de Marcel, tu as l'air d'avoir avalé ton traversin.

MARCEL. — Et en travers, encore.

Gros rire. Mais Charles demeure impénétrable.

PIERRE. — Oui, c'est ça, en travers. (Il éclate de rire, se rangeant du côté de Marcel.) Tiens, allons, va, lis ça. (Il passe la lettre de l'Opéra-Comique à Charles, qui la parcourt avec une complète indifférence.) Décidément, l'enthousiasme t'étrangle!

HUGUETTE. — Vous ne trouvez pas que c'est merveilleux ? Quelle bonne nouvelle, croyez-vous ! C'est charmant !

CHARLES, condescendant. — Charmant.

MARCEL, ironique. — Charmant.

Gêne générale.

PIERRE, furieux de l'attitude de ses frères, gagne la porte. — N'en jetez plus, vous me comblez ! Je vais voir maman. (Il sort. Un temps. Le Domestique dessert.)

MARCEL. — Quel gamin!

CHARLES, goguenard. — Alors, à toi aussi, Marcel, la chance semble avoir souri ? Je veux dire qu'enfin, tout à l'heure, tu paraissais aussi intéressant que Pierre. (Regardant Huguette significativement.) Il m'a du moins semblé qu'on vous trouvait tous deux « successivement » très intéressants.

MARCEL. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

CHARLES. — Oh! rien de très mystérieux, rien qui ne soit à ta portée... Je dis que tu dois, toi aussi, avoir eu ta bonne petite nouvelle au courrier de ce matin ?

MARCEL. — Mais oui... mais oui. Au risque de te faire crever de jalousie, j'accuse ce matin une petite prise de bénef de 250.000 à 300.000, avec la perspective du doublage très bientôt...

CHARLES, ironiquement admiratif, avec un regard vers Huguette. — Voilà, voilà!... Je m'explique à présent ce subit rayonnement ! Tu « éclaires » ! et l'on vient, comme ça, d'instinct, se chauffer à tes rayons.

MARCEL, à Huguette. — Qu'est-ce que je vous disais ? La jalousie. La fraternelle jalousie.

CHARLES, sûr de lui. — Jaloux ? Je ne crois pas, car, moi aussi, je suis comblé, mon cher. Voilà... Oui, j'ai eu ma petite chance, moi aussi ! Avant vous deux... de bon matin... et même de très bon matin. (Regard à Huguette.) Mais je savoure seul ma joie. Tu ne saurais, d'ailleurs, la partager. Je la garde pour moi afin de ne pas ternir la tienne.

MARCEL. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

CHARLES. — C'est tout...

MARCEL. — Oh! là là, tiens, je vais porter ces télégrammes, c'est autrement urgent que d'essayer de démêler le sens de tes insinuations insondables.

Il se dirige vers la sortie de la terrasse, non sans avoir attendu et escompté le départ d'Huguette qui, elle aussi, brusquement se lève et se dirige vers la droite.

HUGUETTE. — Moi, je vais m'habiller.

Elle sort à gauche. Alors seulement, Marcel s'en va, mais aussitôt Charles bondit à la suite d'Huguette et on entend venant de gauche :

CHARLES. — Huguette!

HUGUETTE. — Excusez-moi, il faut...

CHARLES. — Huguette, descendez, je vous le demande.

HUGUETTE. — Mon cher, vous permettrez au moins que j'aille...

CHARLES. — Rien. Ça m'est égal, je vous rejoins dans votre chambre.

Et tous deux rentrent bientôt en scène.

HUGUETTE. — Ah! écoutez, vous allez fort.

CHARLES, mi-souriant, mi-rageur. — Très fort, j'ai même l'intention d'aller plus fort... (Il la regarde avec une expression rageuse. Un temps.) C'est tout ce que vous avez à me dire, ce matin ? Ma parole, c'est une véritable crise d'amnésie!

HUGUETTE, extrêmement gênée. — Pardon, c'est vous qui m'avez rappelée, alors je pense que c'est vous qui avez à me parler.

CHARLES, un temps, et subitement éclatant d'un rire rageur. — C'est formidable! Ah! non, vous êtes formidable! Regardez-moi cette tête, ce visage inexpressif, verni... ripoliné, sur quoi tout peut glisser... les baisers les plus durs ne marquent même pas.

HUGUETTE. — Ah çà! mais qu'est-ce que vous avez ?

CHARLES. — Et vous, qu'est-ce que vous n'avez pas ? Ça vous embête, hein, que je vous ai surprise, à dix minutes d'intervalle, pelotant Marcel et vous laissant embrasser par Pierre ensuite à pleine bouche ? Ah! vous ne savez pas ce qui a failli vous arriver.

HUGUETTE. — A moi ?

CHARLES. — A vous. Il n'y a qu'un instant, pendant que ces deux imbéciles recommençaient de se chamailler pour vous, j'ai failli plonger à pieds joints dans la situation et leur crier : « Vous la voyez, regardez-la, votre madone, elle et moi, cette nuit, nous nous sommes aimés de 2 à 6 heures du matin. » Quel pavé! Floc!

HUGUETTE. — Idiot!

CHARLES. — Idiot ? Il s'en est fallu de ça, moins que rien, simplement la pauvre figure de Pierrot, pleine de ferveur pour vous, m'a arrêté. Il aurait

seulement crâné, il m'aurait dit un mot de plus, j'y allais.

HUGUETTE. — Ah ! zut ! assez, vous m'embêtez... Oh! non, vous m'embêtez!

CHARLES. — Possible, mais vous m'appartenez!... Ah! dame, j'ai donné des arrhes, moi, je crois!... Et ce matin, pft, comme ça... plus rien? Alors, vraiment, plus rien? J'ai l'impression de n'avoir eu entre mes bras que votre corps astral. Ah! il était pourtant rudement matériel, je me souviens.

HUGUETTE. — Ah! non, écoutez, Charles, à présent, ça suffit, vous n'allez tout de même pas maintenant prendre prétexte de ce que...

CHARLES. — Vous avez l'air de la dame honnête du wagon, qui s'est laissé dérober un baiser sous le tunnel par son voisin d'en face et qui affecte, au grand jour, de ne même pas savoir qui a fait le coup. Ah ! les femmes, les femmes ! (Il se lève.) Mais, sacrebleu, c'est humiliant, dites un mot, eng...lez-moi, mais dites quelque chose !

HUGUETTE se lève, énervée. — Ah! ce que j'ai eu tort! Et voilà maintenant les complications qui commencent.

CHARLES. — Les « complications » ! (Il arpente et tourne autour d'Huguette. On sent que la rage monte et tout à coup éclate.) Enfin, vous n'allez pas me traiter comme un masseur, la séance finie : « Je vous ferai téléphoner quand j'aurai de nouveau besoin de vous »?

HUGUETTE. — Ah! là là! vous en faites des histoires!

CHARLES. — Tu parles! Elle appelle ça des histoires! Vous n'attachez aucune importance à votre corps?

HUGUETTE. — Mais, enfin, sapristi, vous avez été satisfait!

CHARLES. — Vous aussi, et vous me l'avez fait savoir. D'ailleurs, vous ne cherchiez que ça depuis huit jours.

HUGUETTE. — Si vous voulez... Si j'ai cédé, c'est que précisément tout en vous indiquait l'homme avec lequel la chose ne devait pas tirer outre mesure à conséquence. C'est vous qui, le premier, avez spécifié qu'on se plaçait sur ce plan-là. Je pourrais vous citer exactement les mots...

CHARLES. — C'est possible, mais depuis j'ai fait des découvertes... pas ma faute! J'étais parti pour une simple promenade, un aller et retour, si vous voulez ; eh bien, je déchire le billet de retour et je m'installe, je séjourne, plaignez-vous!... (Un temps.) Enfin, avez-vous été déçue?... Quoi, vous avez été déçue?

HUGUETTE, avec élan spontané. — Non... non... (Se reprenant.) D'abord, taisez-vous, vous me gênez horriblement.

CHARLES. — C'est trop commode... Je suis pris, moi. Ah ! comme synchronisation... je crois qu'on a synchronisé.

HUGUETTE. — Taisez-vous, Charly, vous êtes dégoûtant.

CHARLES. — Dis-moi donc que jamais tu ne te souviendras? (Fatuité.) Ah! là là! je suis bien tranquille ! Je ne sais pas exactement ce que tu vas faire de Marcel ou de Pierre, si tu vas t'incruster dans la vie de l'un ou de l'autre, mais je te garantis que celui des deux qui t'aura, eh bien, il ne t'aura pas tout seul. (Brusquement changeant de ton.) Huguette!

Il la regarde longuement et l'embrasse à pleine bouche. Huguette est reprise.

HUGUETTE. — Ah! tu es terrible, tu es terrible! Qu'est-ce que tu veux que je...

CHARLES, la considérant longuement. — Tu vas me faire souffrir, toi, et je n'aime pas ça... Ah ! j'ai horreur de ça, je t'avertis... ça ne m'est jamais arrivé. (Il la prend par les hanches et, avec une pointe d'amertume.) Tu sais, je n'ai pour toi aucune espèce d'amitié, je te déteste même un peu, ainsi tu vois ; mais, ceci dit, il reste encore un beau programme à jouer ensemble, je te jure!... On n'a pas tellement besoin de s'estimer.

Elle ricane faussement et voluptueusement à la fois. Elle attrape Charles par le menton, lui balance la tête de droite à gauche et de gauche à droite, vraiment réamorcée à lui.

HUGUETTE. — Tu peux me rejoindre dans ma chambre dans cinq minutes, je t'attends, mais sois prudent.

Et, le gardant dans l'œil, en riant elle gagne vers la gauche pour sortir.

CHARLES, ton de commandement. — Attends.

HUGUETTE. — Qu'est-ce qu'il y a?

CHARLES, têtu. — Non, non, je ne fais pas de contrebande. J'aime les situations nettes ; écoute un peu ici. Tu vas partir.

HUGUETTE. — Non, mais, sans blague, tu plaisantes!

CHARLES. — Ah! pas du tout, alors. Oui, je vais t'expliquer : tu ne vas plus revoir ni Pierre ni Marcel.

HUGUETTE. — Ah çà! tu es fou!

CHARLES. — Non, mais je suis jaloux, arrange ça. Tu serais mal venue à t'en plaindre, je crois !

HUGUETTE. — Mais, jamais de la vie! Ah! non, ce que tu es embêtant! Mais moi je suis très bien ici.

CHARLES. — Oui, mais voilà, je suis jaloux.

HUGUETTE. — Ça n'est pas suffisant.

CHARLES. — Moi je trouve que si. Ne perdons pas de temps. Tu pars dans une demi-heure et moi, je te rejoins où tu voudras. D'ailleurs, j'ai déjà commandé la voiture pour 10 heures et demie. On te dépose au train de 11 heures un quart à Rambouillet. Je vais retenir une chambre à Paris, au Commodore, où je serai ce soir vers les 9 heures. Et pas d'explications, tu ne me connais pas!

HUGUETTE. — Mais qu'est-ce que je vais dire ici?

CHARLES. — Eh bien, mais... que ta grand-mère est morte... ou ton oncle... ou ta tante... à ton choix. On a toujours une vieille tante en réserve pour la soif.

HUGUETTE, ravie. — Non, quel type !... C'est bien pour te faire plaisir.

Elle le regarde longuement, reprise ; elle se jette sur lui et elle veut l'embrasser. Il se dérobe.

CHARLES. — Chut... attendons Paris. Alors, finalement, c'est une tante? une grand-mère? un oncle? Décide, il faut que je sois au courant. Il est bien entendu que tu as reçu un télégramme... Tu vois ça.

HUGUETTE, riant. — Bon, mettons une tante. J'en ai justement une assez handicapée en ce moment.

CHARLES, engagé dans le sport. — Parfait, tu lui donnes un petit coup de pouce pour la circonstance, patatras! Affaire d'imagination.

HUGUETTE. — Alors, vraiment, tu tiens...

CHARLES, la poussant vers la porte. — Va parler de ta chère tante à ma mère... et n'oublie surtout pas Rambouillet, 11 heures un quart. Et puis, emporte toutes

tes affaires parce que nous allons peut-être voyager, on ne sait pas.

HUGUETTE. — J'ai juste une mallette, quelques sacs...

CHARLES. — Admirable !

HUGUETTE. — Mais je vais attendre le retour de tes frères.

CHARLES. — Ah ! ça, jamais. Et d'abord, ça t'épargnera du remords.

HUGUETTE. — Du remords ?

CHARLES, un peu surpris. — Ben, pour Pierre, en tout cas, ça va être terrible!

HUGUETTE, stupéfaite, inconsciente. — Non ?

CHARLES, un peu méprisant. — Tu ne le savais pas ? Elle est sublime!... Ça ne fait rien. Dépêche-toi, tu as juste une petite demi-heure. Pendant ce temps, je téléphone au Commodore. Ah ! tu demanderas M. Poirier, c'est le gérant, c'est un ami. (Il décroche le téléphone.) « Donnez-moi l'hôtel Commodore, à Paris... Ah! je ne sais pas, demandez à votre collègue... c'est au secteur Opéra, j'en suis sûr... Merci. »

Il raccroche.

HUGUETTE hausse les épaules et gagne la porte. — Tu sais, c'est bien pour te faire plaisir... Et puis, après tout, ça m'amuse.

Elle sort dans un rire de totale insouciance.

CHARLES arpente nerveusement, bousculant rageusement les sièges et murmurant. — C'est formidable tout de même... Ah! non, quand même, non! c'est un peu dégoûtant ce que je vais faire là... (Le téléphone retentit. Charles hésite, puis y va. On voit soudain Marcel arriver par la terrasse comme pour aller répondre au téléphone. Mais comme Charles, se croyant seul, répond, Marcel s'arrête sur la dernière marche et assiste à toute la communication.) Tant pis... ça y est... tant pis... « Allô, hôtel Commodore ? M. Poirier, s'il vous plaît ? Allô, Poirier ?... Charles Erland... Très bien, mon vieux. Ecoute bien, tu vas recevoir une dame avec bagages, M^me^ Huguette Dallier ; c'est pour moi. Elle sera là vers midi et demi... Moi, je n'arriverai qu'à la fin de la journée. Donne-nous une chambre sur le boulevard. Attends. Donne-nous donc le 35 ou le 37, je crois me souvenir qu'elles sont bien. Tu es trop curieux, mon cher... Voilà... A ce soir. *Good bye.* »

Charles, se retournant, voit Marcel stupéfait, blême de rage.

MARCEL. — Qu'est-ce que ça signifie ? Oui, je te demande pardon, je n'ai pas écouté, mais j'ai entendu... c'est-à-dire je crois avoir entendu... car j'ai l'impression de rêver...

CHARLES, empoisonné, évite de répondre ou le fait évasivement. — Mais...

MARCEL. — Allons, j'ai tout entendu... Veux-tu répondre ?

CHARLES. — Tu as entendu ? Eh bien, tu en sais autant que moi.

MARCEL. — Non, mais tu rigoles... J'aurai mal compris...

CHARLES. — Je ne crois pas. Je crois avoir donné des instructions parfaitement limpides.

MARCEL. — Tu rejoins Huguette ce soir dans une chambre d'hôtel à Paris ?

CHARLES. — On le dirait.

MARCEL. — Mais tu es complètement piqué... mais tu es immonde, mon petit! Tu me fais ça... à moi ? à moi ?

CHARLES. — Ah! la ferme, toi, hein! ça va.

MARCEL. — Tu vas immédiatement me répondre.

CHARLES. — Eh bien, soit, je te répondrai! mais pas avant (il tire sa montre) trois quarts d'heure. Oui, parce que d'ici là il va y avoir un tas d'allées et venues dans la maison.

MARCEL, il empêche Charles de sortir. — Je n'accepte pas de délai, c'est immédiatement. J'exige, oui, j'exige des comptes; car tu admettras que j'aie besoin tout de même de savoir.

CHARLES, maître de lui. — Tu n'as besoin ni de savoir ni de comprendre pour l'instant et je ne te dois pas de comptes. Toutefois, je consens à des explications. Tu les auras, elles ne seront pas longues.

MARCEL. — Si tu refuses de parler, je vais chercher Pierre, et nous verrons.

CHARLES, explosant. — Laisse Pierre tranquille, ça ne le regarde pas et en voilà assez!

Pierre est entré sur ces deux dernières répliques. Il ne comprend pas.

PIERRE. — Qu'est-ce qu'il y a ? De quoi s'agit-il ? Vous parliez de moi ?

CHARLES. — Rien... Pierre, je t'en prie... ça ne te concerne pas... va-t'en.

MARCEL. — Eh bien, moi, je ne serai pas fâché de lui apprendre la vérité et d'avoir en même temps son opinion sur ton inqualifiable muflerie, qui pourrait, au contraire, rudement l'intéresser. Charles vient à l'instant de téléphoner à Paris pour retenir une chambre ce soir dans un hôtel... au Commodore, je précise... avec Huguette. Tu as compris ?

PIERRE reste interloqué, puis se tord. — Gobeur! Pff! Allons donc... Il t'a fait marcher... naïf! D'ailleurs, comme plaisanterie, c'est bien de lui... toujours ce goût parfait.

MARCEL. — On ne me fait pas marcher.

Charles arpente, rageur et empêtré.

PIERRE, à Charles. — Tu ne sais qu'inventer de stupide...

Charles est allé presser le bouton d'appel. Un Domestique paraît.

CHARLES, décidé. — Voulez-vous dire à Max d'amener la voiture devant le perron dans une demi-heure ? Il conduira M^me^ Dallier à Rambouillet au train de 11 heures un quart sur Paris. Vous aurez des colis à descendre. (Le Domestique sort.)

MARCEL, à Pierre. — Voilà.

PIERRE, stupéfait. — Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu plaisantes, Charles, tu... tu... non, mais tu plaisantes! (Il va à lui et brutalement le prenant aux épaules.) Qu'est-ce que ça signifie ?

CHARLES. — Ça signifie qu'Huguette et moi nous avons marre de toutes vos histoires, vos querelles, vos chamailleries à son sujet... et que nous partons...

PIERRE. — Vous partez... vous partez, mais pourquoi ensemble ?

CHARLES. — Mais parce que nous sommes, elle et moi, amants depuis six mois...

PIERRE. — Menteur, menteur, ce n'est pas vrai... ce n'est pas possible.

CHARLES. — Ah !... alors... mon petit, tu... dérailles...

PIERRE, désemparé. — Enfin, pourtant... je... je la connais... je sais comment elle m'a... depuis huit jours...

CHARLES. — Justement... justement... tu ne vas tout de même pas imaginer qu'elle s'en irait comme ça tout d'un coup avec moi s'il n'y avait pas depuis longtemps entre elle et moi... voyons...

PIERRE, tremblant. — Oui... oui... évidemment, ça n'aurait pas été possible... C'est abominable, mais enfin... évidemment. Ah! moi, je f... le camp à Genève ce soir ! (Il se laisse tomber sur une chaise.)

MARCEL. — Elle est jolie, ta maîtresse, je te plains!

PIERRE, se redressant. — Et lui alors! Et lui! Tu es un joli monsieur ! Ah ! la gueuse, la gueuse !... Enfin, Marcel, hein, toi, n'est-ce pas ? Marcel... tu as vu comment elle a été avec moi, avec toi... on s'est même eng...lés, on aurait pu s'écrabouiller... on allait se haïr... (A Charles.) Et toi, s... ! toi ! toi !

Il s'effondre.

CHARLES. — Evidemment, j'aurais dû vous avertir de nos rapports en arrivant ici, mais elle ne m'y avait pas autorisé. Et puis, enfin, pour quelle raison vous aurais-je prévenus ?

MARCEL. — Tu m'aurais pour ma part évité de me lancer dans une histoire absurde, absurde et humiliante, dont ma dignité...

CHARLES. — Oh ! laisse un peu ta dignité, veux-tu ?

MARCEL. — Car, enfin, sapristi, je crois t'avoir, hier soir, (désignant Pierre) devant témoin, instruit d'une situation, dans tous les cas de mes très nettes intentions... Il n'y a pas une demi-heure encore, là... Ah! ben, ça!... Non, mais de quoi est-ce que j'ai l'air ?

CHARLES. — D'un idiot... ce n'est pas grave, va!

PIERRE, profondément navré. — Moi, Charles, moi, jamais je ne te pardonnerai de t'être lâchement laissé aller à écouter mes plus intimes confidences... alors qu'il suffisait d'un mot dès le début. Jamais, tu entends, jamais je ne te le pardonnerai.

MARCEL. — Tu as été ignoble, odieux, d'une hypocrisie infecte. Tu nous as fait marcher comme il n'est pas permis. Non, mais quand je pense que, du ton du type qui s'en f..., cette nuit même, il nous lançait : « Mais, voyons, mes amis, pourquoi ne formerions-nous pas un consortium ?... »

CHARLES. — Vous m'avez écarté si nettement de toute chance auprès d'Huguette que, ma foi, je n'ai pas été fâché de vous donner une leçon.

MARCEL. — Je comprends maintenant tes conceptions cyniques de la femme! La poule a dû te servir de modèle, ça se voit! Tu me permettras de te dire maintenant ce que je pense, moi, de ta maîtresse, parce que moi, mon ami, moi, si j'avais voulu, comme ça, comme ça...

Il fait le geste de lever une femme d'un geste.

CHARLES. — Je sais, je sais. Monsieur est riche! Nous savons! Je suis complètement édifié. J'en sais bien plus encore que vous ne supposez.

PIERRE, furieux, éclatant. — Quand je pense que moi j'ai pu, comme un crétin...

CHARLES, sincèrement désolé. — Tais-toi, Pierrot, oh! non, pas toi, pas toi... surtout pas toi!

A ce moment Loys entre par la gauche.

LOYS. — Dis donc, Pierrot, veux-tu dire à Max d'amener la voiture ?

Elle est un peu surprise par l'expression de ses trois fils.

CHARLES. — C'est fait. J'ai donné des ordres.

LOYS. — Ah ! bon, oh! croyez-vous, hein ! c'est stupide, cette histoire, pauvre petite!... Je remonte l'aider à faire ses bagages.

Elle sort. Marcel est intrigué et ne comprend pas.

MARCEL. — Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

CHARLES. — T'occupe pas... une petite mise en scène pour la galerie, car il est bien entendu que maman doit rester en dehors de tout cela.

MARCEL. — Tu es un jobard. J'aime mieux me ranger à cette conviction. Entre jobard et saligaud, je préfère jobard.

CHARLES. — Eh bien, vois-tu, je ne crois pas. Je suis bien d'autres choses, moins jolies probablement, mais pas jobard.

MARCEL. — Enfin, c'est écœurant et, pour ma part, je f... le camp ce soir, car tu n'espères pas que je vais consentir à me trouver en tête à tête une minute avec cette espèce de... ou plutôt si, tiens, si, mais avant de partir je saurai lui exprimer...

CHARLES. — Rien du tout. (On entend un vrombissement d'auto dans le parc.) Tiens, justement voilà l'auto qui vient cueillir l'objet de nos dissentiments.

PIERRE. — Et tu n'éprouves pas le moindre dégoût, la plus petite nausée de cette histoire ?

CHARLES. — Ça, mon petit, c'est mon affaire... Oui, il m'est arrivé d'être plus reluisant, je te l'avoue ; tout ça dépend des circonstances, que veux-tu ?

MARCEL, sortant par la terrasse. — Tiens, je vous laisse... Quel écœurement!

CHARLES. — C'est ça, mon vieux.

PIERRE, considérant Charles longuement. — Charles ! Toi, Charles !

CHARLES. — Ouf ! celui-là, je suis content qu'il ait filé.

PIERRE. — Je suis... je suis... je ne peux pas ; je ne puis pas t'expliquer à quel point...

Il s'effondre sur un siège.

CHARLES, lui caressant les cheveux. — Tais-toi, tais-toi, mon petit gosse, va, tais-toi.

PIERRE. — Si, laisse-moi sortir un peu ce qui m'étouffe... mais ça passera. Oh ! je suis ridicule, je sais bien.

CHARLES, avec un bel élan. — Ah ! ça, jamais ! Tu plaisantes.

PIERRE, avec une douceur navrée. — Ah! là là! ce que j'ai dû te paraître gourde cette nuit... et te faire du mal peut-être aussi... Je me rends compte maintenant... mais je ne pouvais pas savoir... parce qu'enfin si tu savais, si tu savais ce qu'elle a pu être avec moi... Oh ! la rosse, la rosse !

CHARLES. — Je t'en supplie, Pierrot... Qu'est-ce que tu veux, j'ai mené le jeu un peu loin... J'aurais dû immédiatement te crier : « Stop... chasse gardée... »

PIERRE. — Oui, mais ton « stop », tu l'as poussé un peu trop tard.

CHARLES. — C'est exact, mon petit. C'était pour te donner une leçon, te porter un bon coup, pour te durcir les muscles, oui enfin, quoi ! te cuirasser.

Il lui bourre affectueusement le biceps de directs de boxeur.

PIERRE. — Tu as réussi ! Ah ! oui, alors, tu as réussi ! Tu parles d'une carapace qui me pousse en ce moment de ce côté.

Il indique le cœur.

CHARLES. — C'est parfait, va ! Laisse l'écorce s'épaissir, c'est excellent. Encore une ou deux histoires dans ce genre et tu pourras les regarder en face, je te jure. Tu comprends, toi, tu t'emballes, tu t'emballes sur la femme... Ah ! quelle blague, mon ami ! (Très amer.) L'amour est une affaire très serrée. Il faudrait tout d'abord examiner tout ce que l'adver-

saire nous apporte ; mais partir comme ça à l'aveuglette, ah! mon pauvre ami, tu es fichu...

PIERRE, avec une rage subite, il pulvérise contre un meuble un livre qu'il maniait nerveusement. — Ah ! non, non, je me sens une haine tout à coup, mais une de ces haines, tu n'as pas idée !

CHARLES. — Ah là là ! mais c'est encore du sentiment ! (Un temps. Loys Erland apparaît, venant de gauche.) Chut, attention, voilà maman, et surtout pas un mot !

LOYS. — Dis donc, Pierrot, va donc dire à Marcel de venir tout de suite, je te prie.

Pierre, ravi de l'occasion de cacher son trouble, gagne vivement la terrasse.

CHARLES, empoisonné. — Qu'est-ce que tu lui veux à Marcel ?

Pierre hésite un instant sur la terrasse.

LOYS, à Pierre. — Dépêche-toi, voyons, tu as entendu ?

Pierre s'éloigne.

CHARLES. — Mais, voyons, c'est impossible.

LOYS. — Qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux bien qu'il vienne au moins dire adieu à Huguette qui s'en va ?

CHARLES. — Mais justement... zut... zut...

LOYS. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

CHARLES. — Mais oui, zut, quoi ! zut ! (Il arpente très nerveusement.) Tu n'en fais jamais d'autres.

LOYS. — Quoi ? Quoi ? Huguette va descendre, elle va partir, enfin tu sais qu'elle a perdu...

CHARLES. — Son oncle, oui, je sais.

LOYS. — Comment son oncle ? Elle m'a parlé d'une tante.

CHARLES. — Mettons sa tante, je m'en f... (Il appelle.) Pierre !

LOYS. — Mais tu es fantastique tout de même !

CHARLES. — Elle a perdu sa tante, eh bien, voilà ! Ce n'est pas la peine d'ameuter toute la maison... oui, enfin, je n'ai pas le temps de t'expliquer.

Il veut se sauver.

LOYS. — Enfin, qu'est-ce que ça veut dire ? Charles, ici !

Marcel et Pierre arrivent par la terrasse. Charles bondit vers eux.

CHARLES. — Allez, venez vous balader.

LOYS. — Je vous prie d'arriver ici tous les trois. Charles, je t'ordonne...

CHARLES, revenant, décidé à tout. — Bon, bon, ça m'est égal !... ça va être une salade, tu l'auras voulu...

LOYS. — Je ne te comprends pas. Je prends tes frères à témoin : Huguette est obligée de partir ; elle vient de recevoir un télégramme lui annonçant la mort de son oncle... au fait, est-ce un oncle... Oh ! puis, je ne sais plus.

MARCEL, il a un petit air guilleret, terriblement mordant. — Mettons qu'il s'agisse de son arrière-grand-mère et n'en parlons plus.

LOYS, regardant, soupçonneuse, ses trois fils. — Enfin, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a ? Et d'abord qu'est-ce que c'est que cette tête que vous faites tous les trois ? Vous allez tout de suite m'expliquer.

CHARLES. — Mais que veux-tu qu'il y ait ? Je disais simplement que j'ai horreur de ces condoléances insincères et qu'il était inutile de rassembler toute la maison pour prendre des g... hypocrites de circonstance.

LOYS. — Enfin, je trouve élémentaire d'exprimer au moins à une amie...

MARCEL. — A une incomparable amie nos regrets éternels. (Imitant comiquement l'homme à condoléances.) « Croyez bien, chère amie, que je prends personnellement une part immense... » Dis donc, maman, est-ce que c'est cela que l'on doit dire en pareil cas ?

LOYS. — Mais vous êtes immondes tous les deux ! Enfin, qu'est-ce que vous avez ? (Un Domestique traverse la scène avec des bagages.) Attention, la voilà et je vous prie d'être polis.

MARCEL. — Nous allons être exquis. Je me sens tout à coup un véritable cœur de gentleman.

Huguette entre, admirablement composée, mais on la sent très pressée d'en finir. Quant à Loys, sentant confusément la fausseté de la situation, elle se réfugie dans des formules vagues. Charles est allé se servir un verre au bar. Pierre, très à l'écart dans un coin du hall. Quant à Marcel, il est rageusement tout à fait à son aise.

LOYS. — Eh bien, ma pauvre amie, qui aurait prévu ! quel aria !

MARCEL. — Alors, madame, il paraît que vous avez un deuil dans la famille.

HUGUETTE. — Oui, une vieille tante.

Elle ramasse par-ci par-là un livre, une boîte à cigarettes, etc.

MARCEL. — Ah ! une tante : tu vois, maman, c'est une tante. (A Huguette.) Oui, parce que nous discutions à l'instant même sur la parenté qui vous liait à la personne qui venait de vous être si cruellement ravie. Les uns prétendaient qu'il s'agissait d'une grand-mère, d'autres opinaient pour un oncle et maman penchait pour la tante. Tu vois, maman, c'est toi qui as gagné.

Gêne générale. Pierre se détourne et contemple le plafond.

LOYS. — Qu'est-ce qui te prend, Marcel ?... « Gagné »... Qu'est-ce que c'est que cette expression pour le moins déplacée ?

MARCEL. — Est-ce vrai oui ou non ? Nous n'étions pas d'accord.

Un temps pénible.

LOYS. — Et vous arrivez tard probablement là-bas ? Où est-ce, à propos ? en province, je crois ?

HUGUETTE. — Euh... c'est en Seine-et-Marne. Alors voilà. Est-ce qu'on a descendu tous mes colis ?... Je suis navrée de vous causer tout ce dérangement.

LOYS. — Voulez-vous vous taire. On a dû tout porter à la voiture, mais je vais m'en assurer.

Loys gagne la terrasse, non sans avoir encore regardé soupçonneusement ses fils.

MARCEL, le comble de l'ironie. — Vous voyez que tout le monde est attristé du grand malheur qui vous arrive. (Pour se donner une contenance, Huguette se farde.) Ah ! c'est extraordinaire, vous tenez le coup ! c'est merveilleux, vous avez une énergie !

Charles, qui a prêté l'oreille depuis le départ de sa mère, intervient brusquement.

CHARLES. — La paix, Marcel... Venez, Huguette, allons venez.

Huguette, désemparée, va pour serrer la main de Pierre, qui répond froidement d'un salut. Charles, prenant Huguette par le bras, l'emmène vers la voiture par la terrasse.

MARCEL. — Vlan ! Ouf ! ça va mieux comme ça ! (A Pierre.) Et maintenant viens faire quelques balles au tennis ; parce que moi, mon petit, j'ai les muscles noués.

PIERRE. — Ah ! non, je ne suis pas en forme ce matin !

MARCEL. — Pas en forme ?

PIERRE, navré et découragé. — Dame ! je crois que j'ai pris quelque chose pour mon compte !

MARCEL, le regardant avec pitié et tendresse. — Oui... Je comprends... évidemment. (Et il l'embrasse. A ce moment, on entend démarrer l'auto.) T'en fais pas ! Et puis quoi ! tu as rendez-vous avec Gheusi !... C'est que, dis donc, c'est quelque chose ça, Gheusi !

Et il le pousse résolument vers la terrasse. Ils sortent, Marcel tenant Pierre par le bras. Une seconde après on entend les voix de Loys et de Charles qui arrivent par la terrasse, côté opposé.

VOIX DE LOYS. — Allons, allons, je t'en prie.

VOIX DE CHARLES. — Mais encore une fois qu'est-ce que tu vas chercher. (Ils entrent en scène.) Il n'y a aucun mystère.

LOYS. — Et moi, je sens qu'il y en a un ! Oui, oui.

CHARLES — Eh ben, je ne puis pas t'en empêcher.

Il essaie de filer vers la droite.

LOYS. — Alors... tu n'as vraiment rien à me dire ?

CHARLES. — Moi ? Qu'est ce que tu veux que j'aie... (Il redescend.) Ah ! si, au fait, si... Je vais peut-être aller à Paris ce soir. (Fuyant.) Il est possible, oui, que je sois obligé... (Il tire de sa poche son courrier.) pour quelques jours... une affaire urgente au courrier.

LOYS. — Montre.

Elle tend la main vers les lettres.

CHARLES. — Tu rigoles ? Depuis quand, maintenant, contrôles-tu mes paroles et mes actes ? Ah ! non, ma Moune, non ! Je te dis que je dois être à Paris ce soir. Cela doit te suffire.

Elle fait signe : non. Un temps.

LOYS. — Ah ! toi, tu as dû encore en faire une de pommée ! Je ne sais pas, mais je sens ça ! et tu connais mon flair ?... (Charles est visiblement si embarrassé qu'il n'arrive que très mal à sourire.) Tu as la tête, exactement la même tête que le jour où tu es revenu de Deauville, il y a deux ans, après ta fameuse culotte au casino.

CHARLES. — C'était rien ça.

LOYS. — Ah !... Alors c'est mieux cette fois-ci ? Eh ben, ça promet ! (Elle prend résolument Charles au menton, les yeux dans les yeux.) Allons, allons, petit, vas-y... Tu ne m'as jamais rien caché... tu ne vas pas commencer aujourd'hui, hein ?

CHARLES. — Mais non... c'est bien moins grave... tu plaisantes... seulement c'est plus embêtant d'un certain sens...

LOYS. — C'est une histoire avec tes frères ?

CHARLES, lent à se livrer. — Oui... et non.

LOYS. — Et que vient faire Huguette là-dedans ? Car j'ai l'intuition, je ne sais pas pourquoi, qu'Huguette y est mêlée...

CHARLES la regarde... hésite, la fuit du regard et tout d'un coup. — Tu parles !... (Il la regarde encore et y va.) J'ai passé la nuit avec elle... eh ben, voilà.

LOYS, impénétrable. — Je ne comprends pas.

CHARLES. — Moi non plus... moi non plus... (Un temps.) L'histoire stupide de ce télégramme, une blague, tu penses ! Ça ne tenait pas debout... C'est moi qui avais arrangé ça pour la faire filer à Paris.

LOYS. — ... où tu vas la rejoindre ?

CHARLES hésite et puis, en va-tout. — Voilà.

LOYS. — Inouï ! inouï... Alors ça !... (Temps.) Et Pierre est-ce qu'il est au courant ?

CHARLES. — Oui. J'ai mieux aimer leur avouer.

LOYS. — Qu'est-ce qu'il a dit ?... Il doit avoir une peine abominable, ce petit ?... C'est monstrueux ce que tu as fait à cet enfant.

CHARLES, avec une inconscience de gamin. — Ah ! mais, pardon ! je ne lui ai pas dit tout à fait la vérité... Je leur ai raconté qu'Huguette et moi nous étions amants... depuis longtemps.

LOYS. — Alors ça ! Mais c'est pire, malheureux ! C'est pire ! Après ce qui s'était passé entre elle et lui ! Tu ne sais pas que je l'ai eu hier soir là, là, tout troublé... envahi par un... par un... Eh oui, par un amour charmant ? Ah ! tu es abominable ! Tu n'avais pas davantage le droit d'abîmer cette femme dans l'esprit de ces garçons ! Car il n'y avait rien entre elle et toi avant qu'elle encourageât Pierrot... avec lequel d'ailleurs elle était peut-être sincère à ce moment.

CHARLES. — Ah ! sincère !... Huguette ! Ah là là ! tu penses que je la connais !

LOYS évite la discussion. — Laissons Huguette pour l'instant. Tu n'aurais jamais dû flétrir chez tes frères l'opinion de la femme en général. Et voilà, tiens, voilà comme on transforme en mufles des garçons qui auraient pu, sans cela, conserver leur fraîcheur de sentiments. Tu n'avais pas le droit.

CHARLES. — Ça leur fera du bien ! C'est excellent pour eux, au contraire, excellent ! Et je leur ai rendu un fier service ! Ils ont fini de se chamailler... tu les as vus partir bras dessus bras dessous. Ils ont fini de se haïr pour une femme qui se serait parfaitement acommodée de se partager un jour ou l'autre entre nous trois ! Seulement, moi, je n'ai pas marché pour le partage. Voilà tout... Ah ! les femmes ! bon sang ! toutes les mêmes ! toutes dans le même sac !

LOYS, exaspérée. — Ah ! je t'en prie ! assez ! avec ton jugement de morveux sur les femmes ! N'oublie pas que tu parles devant ta mère en ce moment !

CHARLES, mollement. — Et alors ?

LOYS. — Ah ! oui, je vois ce que tu penses ! Tu la mets avec les autres dans le même sac, comme tu dis ?

CHARLES, mollement. — Oh ! voyons, qu'est-ce que tu vas chercher ?

LOYS. — Tu en es là ? Hé bien, je ne me suis jamais partagée, tu entends ? C'est peut-être pour cela que j'ai, aux yeux du monde, fait figure d'excentrique, pour ne pas dire davantage. Quand je n'ai plus aimé, je suis partie au lieu de recourir à des mensonges ou à ces fausses charités qui sont d'usage chez certaines femmes... c'est possible. Et les hommes, d'ailleurs, n'y mettent pas cette pudeur, je t'en réponds. Mais, quand ils rencontrent par hasard une femme qui agit en homme, ils n'ont pour elle que mépris et que grossièretés.

CHARLES. — Non mais, défends Huguette, défends-la ! Tu ne t'es pas une seconde demandé dans tout cela si moi je n'étais pas capable de souffrir... et si je n'étais pas sincère en ce moment ! Car pour ce qui est de la sincérité d'Huguette, parlons-en !... Oh ! oui, elle l'est sincère, va ! avec la galette de Marcel, sincère avec la musique de Pierre... sincère aussi avec un gars de mon espèce dont la seule supériorité est de tomber au bon moment et d'avoir su

lui parler net. Ah ! non, les femmes ont un peu trop la manie de collectionner !

LOYS. — Ah ! mais c'est que, messieurs, vous êtes, la plupart du temps, un peu trop incomplets ! Ce n'est pas trop de trois ou quatre d'entre vous pour satisfaire toutes les aspirations ou les besoins d'une vraie femme, je te jure ! Nous ne recherchons pas en vous une diversité d'avantages physiques, mais beaucoup plus souvent une variété de qualités où votre corps n'a rien à voir. (Elle s'exalte progressivement.) Et la preuve, mon petit, c'est qu'on a vu des femmes se jeter vers des hommes même laids parce qu'ils avaient autre chose là-dedans. (Elle se cogne le front.) Vous n'en avez jamais fait autant. Et quand je trouve devant moi un homme comme toi, avec ses plus détestables défauts d'homme, je ne suis pas fâchée de lui dire son fait ; car tu n'es pas mon fils en ce moment... J'ai tout de suite senti l'*homme* en toi, et c'est à l'homme que je parle. Tu n'avais pas le droit...

CHARLES, exaspéré. — J'avais le droit de rétablir la paix entre mes frères, dont un au moins est un petit auquel je tiens.

LOYS. — Tais-toi !

CHARLES. — Et puis t'occupe pas. C'est une affaire entre hommes, où les femmes n'ont rien à voir.

LOYS. — Ah ! oui ! c'est ça : tu t'es « sacrifié » ! n'est-ce pas, pour les sauver ? Menteur ! Si c'était vrai, tu n'irais pas ce soir la rejoindre à Paris. Si tu la méprisais autant que tu le dis, tu la laisserais bien filer vers son destin... Menteur ! mais d'où es-tu donc sorti ?

CHARLES, incorrigiblement léger. — Ah ! je suis étonné que tu me poses la question !

LOYS, suffoquée soudain. — Oh ! oh ! oh !

CHARLES s'aperçoit de sa cruelle gaffe et, désolé, bondit vers elle. — Oh ! Moune... Moune ! Moune, je suis désolé... désolé...

LOYS, elle s'est laissée tomber sur le divan. — Va-t'en... va-t'en...

CHARLES. — Moune chérie ! Je suis navré, tu ne peux pas savoir...

LOYS, navrée. — Et c'est à moi, n'est-ce pas, c'est à moi que tu dois cette opinion que tu as toujours eue de la femme ?... Dis-le donc ! (Charles garde un silence significatif.) Ah ! c'est affreux... tu viens de me faire payer tout le plaisir que j'ai pu prendre dans ma vie... S'il a pu m'arriver de déchaîner des amertumes autour de moi, elles viennent, tout à coup, de sortir toutes à la fois par la bouche de mon fils.

Elle a des larmes dans la voix.

CHARLES, avec un bel élan. — Ah ! non, Mouni, voyons, c'est ridicule ! (Il l'embrasse.) Maintenant, nous sommes quatre empoisonnés...

LOYS. — Ah ! je ne te pardonnerai jamais !

CHARLES, bondissant et se jetant à ses genoux. — Veux-tu... veux-tu bien te taire, ma Mouni ! Et comment que tu vas me pardonner ! et vivement encore ! vivement ! parce que tu sais que je n'en pense pas un mot ! Je suis trop fier de toi et de mon père aussi... parfaitement ! Et ça va peut-être me servir rudement d'être son fils en ce moment !... Je sens que je vais faire un de ces rétablissements !... (Loys ne peut résister et sourit déjà en regardant Charles qui est à ses genoux dans l'attitude du boxeur sonné, bras balants, yeux fermés.) Attends... oui, oui... attends... Je suis encore un peu groggy, mais tu vas voir... (Il a l'air de compter intérieurement et fait les mouvements de tête de l'arbitre.) Sept... huit... neuf... Ça y est... c'est fini... Mouni, c'est fini... Allez, hop ! c'est fini.

Et subitement il se jette sur sa mère qu'il couvre de baisers comme un fou et l'enlève dans ses bras, la faisant tourbillonner pour essayer de la faire rire.

LOYS, suffoquée et cherchant à se dégager. — Tais-toi, tais-toi... tu m'étouffes, animal ! Ah ! non, quel numéro tu fais, quel numéro !

CHARLES, en camelot. — Demandez le numéro sensationnel...

LOYS, riant et pleurant à la fois. — Tu es effarant, effarant, je te dis... déconcertant ! Et ce qu'il y a de pire, c'est qu'on ne peut pas arriver à t'en vouloir. Impossible ! ma parole, impossible !

CHARLES. — Impossible, je te dis. Enfin, c'est pas tout ça. Alors ? qu'est-ce qu'on va faire ?... J'ai trouvé. On va tous les quatre s'en aller pour changer d'air, et tout de suite, tout de suite.

LOYS. — Ah çà ! pour une idée, c'est une idée. Je crois que ça nous fera du bien à tous.

CHARLES, allant vers une table. — Qu'est-ce que l'on pourrait bien... Attends... il y avait par là, dans un tiroir, un paquet de cartes Michelin... (Loys et Charles vont au tiroir de la grande table, l'ouvrent et en extraient une pile de cartes routières qu'ils jettent sur la table.) Voyons... Engadine... Vaucluse...

LOYS. — Lacs italiens... Provence...

A ce moment-là, Marcel et Pierre, remettant leur veste et venant de la terrasse, entrent en scène.

CHARLES, en camelot. — Lacs italiens, Provence, Isère, Dauphiné, faites vos choix, messieurs, faites vos choix.

MARCEL. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

CHARLES. — On s'en va tous les quatre par la route.

LOYS. — Droit devant !... On laisse les embêtements derrière.

MARCEL, mordant, à Charles. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je te croyais pourtant appelé à Paris par une affaire d'une urgence capitale !

CHARLES, s'esclaffant. — Non mais, sans blague, alors tu as marché ?... Il a marché... ça y est, il a encore marché ! Non, on a décidé de s'en aller gratter des kilomètres tous les quatre avec la Moune. Aujourd'hui, mes enfants, il n'y a qu'une chose qui compte : c'est le quatuor. (Il s'avance vers le groupe formé par Marcel, Loys et Pierre. Loys avait pris Pierre contre elle, lui caressait les cheveux et l'embrassait tendrement.) Pas vrai, Mouni ?

MARCEL. — Mais il m'avait semblé...

CHARLES, péremptoire. — Et pas d'explication, si ça vous est égal. On va filer à 2 heures tapant parce que ça sent ici un peu le renfermé. Alors, messieurs, faites votre choix. (Il étale les cartes sur la table.) Lacs italiens, Provence, Isère, Dauphiné...

Pierre et Marcel se font, de l'œil, un signe significatif. car ils ont tout compris. Loys, pendant ce temps, se dirige vers le bar et vide dans le shake-cocktail divers liquides.

PIERRE. — J'inclinerais assez pour les Lacs italiens, ça doit être pas mal en ce moment.

Pierre va rejoindre Marcel et Charles aux cartes.

MARCEL, se jetant sur les cartes. — C'est une bonne idée. Voyons la route, tu permets ?

CHARLES. — Attends, laisse-moi les réajuster.

Il étale deux ou trois cartes. Marcel profite de ce que Pierre et Charles sont penchés sur les cartes et va vers sa mère.

MARCEL. — Dis donc, maman, dorlote un peu le gosse parce que je crois qu'il a le cœur légèrement cotonneux en ce moment.

LOYS, l'embrassant. — Tu es gentil, mon grand... Et sois très tendre aussi avec Charley... crois-moi, très tendre parce que... Je te dirai un jour pourquoi.

MARCEL. — Compris, maman... c'est promis. (Et brusquement Marcel se dirige vers les cartes.) Attendez voir, moi je connais la route, je l'ai déjà faite il y a deux ans.

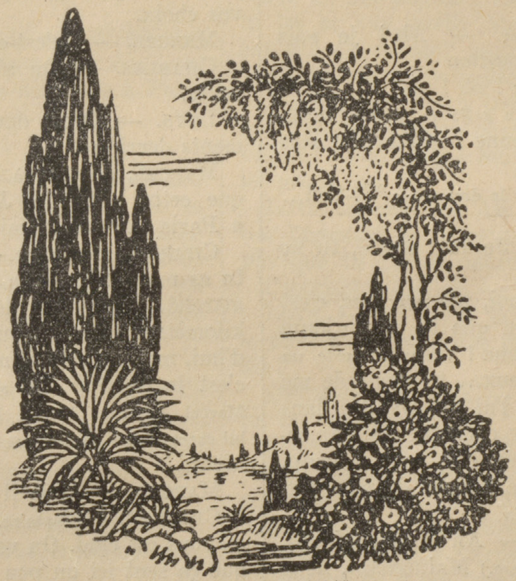
Pendant que Marcel et Charles appellent des noms de localités, Pierre va à sa mère.

PIERRE. — Dis donc, maman, tu devrais être très câline avec Charley. Je crois qu'il a eu ce matin quelques petits embêtements sentimentaux. (Il prend le ton le plus dégagé.) Une impression.

LOYS. — Embrasse-moi, Pierrot, tu es un amour...

CHARLES, qui a suivi du coin de l'œil la scène. — Non, alors, quoi, c'est une épidémie ! Allez, allez, vous vous mignoterez plus tard. Arrive un peu, Pierrot. Qu'est-ce que tu penserais de ce circuit ? (Il étale les cartes sur le sol au milieu du hall, tous trois s'agenouillent penchés sur l'itinéraire, Charles au milieu. Mais, comme Charles, du coin de l'œil, a vu sortir sa mère, il relève ses frères et leur passant à chacun un bras autour du cou :) Dites donc, là, les associés, ces messieurs du consortium des Dégonflés, il faudra être très gentils avec la Moune, très gentils. Je cois qu'elle est un peu comme ci, comme ça. (Les frères acquiescent, Charles les reprécipite sur les cartes.) Alors, nous disions donc : Palanza, Lugano, Bellinzona...

Et le rideau descend lentement.



Cul-de-lampe de GEORGES BRAUN.

Trois et une... au théâtre Saint-Georges

La comédie de M. Denys Amiel, *Trois et une...* qui a été jouée pour la première fois en décembre 1932, a depuis lors constamment tenu l'affiche au théâtre Saint-Georges, où les vacances n'ont fait que suspendre pendant quelques semaines le cours de ses représentations. Un tel succès, quoique rare, n'est pas unique en ces dernières années. Il incline à l'optimisme. C'est en effet la preuve que les bonnes pièces trouvent toujours une audience en dépit des difficultés de l'heure et de toutes les raisons qui rendent malaisée l'exploitation théâtrale. Que MM. les auteurs commencent, serait-on tenté de dire, et le public suivra. Il a, cette fois, suivi M. Denys Amiel.

Sans être une pièce à clé, *Trois et une...* emprunte tout au moins son « climat » psychologique à une situation réelle. Il y a quelques années, mourait tragiquement une très grande artiste de la danse dont le rêve, affranchi de la morale commune, avait été d'avoir un enfant de quelques-uns des hommes les plus représentatifs de son temps. De cette collaboration entre la Beauté et le Génie devaient naître, selon son espoir, des spécimens d'une humanité supérieure. C'était, pour un auteur dramatique, une idée originale que de matérialiser ce rêve et de nous montrer, par exemple, autour de la même mère, le fils du grand homme d'affaires, celui du grand sportif et celui du grand musicien. Pour que leurs divergences pussent s'accuser, il fallait qu'une même cause suscitât leurs réactions particulières. Or, n'est-ce pas à l'amour que l'homme réagit le plus vivement? La contexture de la pièce à faire se présentait ainsi de la façon la plus simple et la plus ingénieuse : placer les trois demi-frères en présence de la même femme. *Trois et une...* Mais M. Denys Amiel est un observateur perspicace des dissemblances qui existent entre les générations. Il l'a prouvé, notamment, dans *Décalage*. Les jeunes hommes qu'il mettait en scène étaient des jeunes gens d'aujourd'hui, qui considèrent les choses du cœur sous un autre angle que leurs aînés. Il y a vingt-cinq ans, l'aventure où ils sont mêlés aurait sans doute tourné autrement : en tragédie ou en drame. Pour demeurer dans la vraisemblance de l'époque, un autre dénouement, moins sombre, s'imposait. Voilà pourquoi *Trois et une...* après avoir côtoyé l'émotion pathétique, s'achève d'une façon plus aimable. Cette peinture exacte de la jeunesse moderne est, au demeurant, ce qui paraît avoir le plus charmé dans cette jolie pièce. La bonne humeur, l'allégresse de vivre y éclatent à chaque détour, et c'est là la plus certaine explication de sa faveur.

Une coïncidence que M. Denys Amiel n'avait pas cherchée a voulu que la création de *Trois et une...* succédât, à quelques semaines d'intervalle, à celle de *l'Age du fer*, à la Comédie-Française. On a peine à croire que les deux œuvres sont du même auteur, tant elles se développent sur un plan différent. Mais M. Denys Amiel a toujours revendiqué le droit à la diversité, comme il le disait encore dans une avant-première parue dans *Excelsior* :

« Je persiste à penser que la variété des études demeure une des joies de notre profession et que l'on ne saurait assigner à un dramaturge une manière dont on ne voudrait pas le voir sortir. Et, d'ailleurs, nul autre que l'auteur ne sait exactement à quelle époque une œuvre a été conçue et exécutée ou sous l'influence de quelles circonstances. Seul compte le résultat. Combien d'exemples de la variété d'expression trouverions-nous chez nos maîtres devanciers les plus notables ! Qui encore aujourd'hui oserait attribuer *Mélite* à Corneille? Et qui également découvrirait dans *les Plaideurs* la main de Racine? Ce sont là, vous en conviendrez, de grands exemples, qui du moins ne découragent pas les dramaturges de vouloir modifier résolument leur ton... quitte à le reprendre par la suite. »

*
* *

Le caractère de *Trois et une...* a été fort bien défini, dans *Comœdia*, par M. Etienne Rey, qui indique en outre un des nombreux thèmes que l'on peut découvrir dans cette pièce à la riche substance :

« M. Denys Amiel vient de remporter un grand succès avec une pièce assez différente de ton de ses œuvres précédentes ; une pièce gaie, jeune, divertissante et, de plus, une pièce très au point, admirablement interprétée et mise en scène. Ce qui m'a le plus frappé en elle, c'est son caractère sportif ; je ne dis pas cela seulement parce que tous les artistes s'amusent à se lancer des coups de poing, à se donner des bourrades et à faire des exercices d'entraînement, mais parce qu'il y a dans leurs sentiments, leurs paroles, leurs répliques, leurs réactions cette netteté, cette rapidité, cette jeunesse que donne aux jeunes générations la pratique du sport. Aussi, débarrassée des anciennes façons de sentir et de s'exprimer, où s'attarde souvent le théâtre, elle porte uniquement, et sans s'en prévaloir, la marque d'aujourd'hui. C'est là une des raisons les plus importantes de son succès.

» Ce n'est pas qu'on ne trouve une idée, et même une doctrine à la base de l'œuvre de M. Denys Amiel, mais cette idée ne s'exprime pas d'une façon trop théorique ; elle est incorporée à l'action. Le titre de la pièce en indique le sens d'une façon un peu énigmatique. *Trois et une...* cela veut dire qu'une femme ne peut rencontrer que dans plusieurs hommes les diverses qualités qui correspondent à son idéal ou à son désir tandis qu'au contraire une seule femme pourra plaire à plusieurs hommes, de goûts divers, parce que chacun d'eux la verra avec des yeux différents et la parera de qualités imaginaires. Trois et une, c'est, en réalité, trois pour une et une pour trois.

» De toute façon, M. Amiel a très joliment illustré son idée, avec une légèreté de main qui ne nuit pas à la sûreté de la technique et avec un dialogue d'une qualité et d'un agrément rares. »

M. Gérard Bauer, dans *les Annales*, s'exprime d'une façon analogue :

« Ce ne sont pas des « jeunes » filles en uniforme », ce sont des « jeunes gens en pyjama », et le succès qu'ils vont recueillir est certain. Il faut écrire que la pièce de M. Denys Amiel est tout à fait réussie, qu'elle est légère sans vulgarité, psychologique sans le paraître et jouée à ravir. Ce sont là des éléments de séduction ; mais elle en a un autre, et bien important à mon sens. Elle apporte au théâtre ce qui demeurait depuis trop longtemps le privilège du cinéma : elle a le mouvement de la jeunesse, elle en a la gaîté un peu brutale, la santé joyeuse. Qu'importe le sujet ! Ce qui est important, c'est la vérité, l'entrain, la liberté que M. Denys Amiel a donnés à ses personnages. Avec le même sujet, un vaudevilliste eût écrit une pièce très vulgaire et Henry Bataille, il y a trente ans, une comédie dramatique qui serait aujourd'hui bien lourde à entendre. Tandis que M. Denys Amiel, tout en disant ce qu'il voulait dire, a banni la rhétorique de son ouvrage et, sauf quelques instants d'émotion un peu conventionnelle vers le dénouement, il a gardé à ses trois actes une spirituelle animation et ce

rythme de la vie que le public n'apercevra peut-être pas, mais dont il ressentira vivement l'attirance. »

Dans son feuilleton de *l'Information*, quelques jours après la générale, M. Antoine écrivait :

« Tout Paris connaît déjà le succès retentissant de *Trois et une*... On fut d'accord pour estimer que c'était là une des réussites les plus heureuses de l'auteur de *l'Age du fer* et une unanimité rare dans l'éloge s'est produite dans la presse. Le public, lui, dès le lendemain, par cette T. S. F. que constitue la critique parlée, assiégeait déjà les portes de l'heureux théâtre qui, cette fois encore, va connaître les douceurs de plusieurs centaines de représentations. C'est que cette pièce est vraiment délicieuse. Un sujet qui n'a pas traîné partout, l'étude de trois caractères de braves garçons, jeunes et distingués, se disputant une charmante fille recueillie par leur maman. Les trois types de ces jeunes contemporains sont merveilleusement variés, et voilà trois actes d'un dialogue alerte et délicatement conduit qui sont un enchantement. »

Se rappelant *l'Age du fer*, le regretté G. de Pawlowski disait, dans *le Journal* :

« M. Denys Amiel n'a qu'un défaut : celui d'avoir des amis qui, en toute occasion, nous le présentent comme un austère philosophe, posant, pour les résoudre, les questions les plus profondes, alors qu'il est beaucoup mieux que cela et, pour notre joie, un excellent auteur dramatique dont la verve satirique et comique est inépuisable. Sa nouvelle comédie est tout bonnement charmante. Elle est, comme *Décalage*, qui fut joué au même théâtre Saint-Georges, d'une fraîcheur et d'une jeunesse vraie incomparables. »

M. Lugné Poe, lui aussi, dans *l'Avenir*, évoque *l'Age du fer* et dit sa surprise que le même auteur possède un talent assez souple pour diversifier ainsi sa manière :

« Le diable nous emporte si nous savions que M. Denys Amiel, l'auteur de *l'Age du fer*, avait des dons de jovialité et d'humour aussi appréciables que ceux qu'il a dépensés dans les deux premiers actes de sa pièce du théâtre Saint-Georges et qui vont valoir à ce joli théâtre un durable succès ! Il ne faut pas en douter une seconde, le public sera dans la joie devant un pareil spectacle, contenant en soi les meilleurs éléments de bonté et de divertissements. »

M. Edmond Sée, dans *l'Œuvre*, tient à féliciter également — et c'est justice — le directeur du théâtre Saint-Georges pour l'heureux choix de ses spectacles :

« Décidément, M. Benoit-Léon Deutsch, directeur des théâtres Saint-Georges et des Nouveautés, a la main heureuse (cela vient peut-être de ce qu'il lit les manuscrits et choisit ses auteurs). Après nous avoir fait don d'*Etienne*, de *Mademoiselle*, de *Jeanne*, il nous offre une nouvelle pièce à succès et d'une qualité rare : *Trois et une*... par M. Denys Amiel. Ah ! la charmante, l'étincelante comédie ! Tout le monde ira l'entendre ! Tout le monde s'y plaira et la critique ne retournera pas de longtemps au théâtre Saint-Georges... Sur un thème piquant, hardi, ingénieux (un peu trop *visiblement* ingénieux çà et là), mais d'une charmante, complexe et savoureuse souplesse psychologique, Denys Amiel a tissé d'étincelantes arabesques et atteint parfois, comme en se jouant, à l'émotion prenante, au pathétique humain. Un étonnant tour de force et de grâce ! On a acclamé une œuvre d'un bout à l'autre jaillie de verve, vivante, éclatante, totalement réussie et des interprètes de grande classe. »

Pour M. Fortunat Strowski, de *Paris-Midi*, cette œuvre atteste, dans l'évolution de M. Denys Amiel, un progrès significatif :

« On serait bien étonné que *Trois et une*... ne tînt pas l'affiche durant de longs mois. Il nous semble, d'ailleurs, que cette comédie marque dans l'œuvre de M. Denys Amiel une étape nouvelle et peut-être décisive. Jamais, jusqu'ici, les pièces de cet écrivain ne nous avaient donné au même degré l'impression de sûreté dans la conduite de l'intrigue, d'aisance dans l'utilisation des ressources du dialogue et de nuances dans la construction psychologique des personnages. Ici pas une réplique qui ne fasse avancer la pièce, pas une scène qui soit inutile, pas une analyse qui tourne à la tirade. L'écueil du sujet pouvait être dans la facilité ou dans le mélodrame. M. Denys Amiel a évité l'une et l'autre. »

Ce sont presque les mêmes éloges que l'on retrouve sous toutes les plumes. De Mme Gérard d'Houville, dans *Figaro* :

« Cette comédie, hardie mais pleine de tact, est des plus amusantes. Le dialogue est gai, divertissant, vivant en son alerte liberté, et le plus grand succès est assuré à ces trois actes pleins de talent et joués à la perfection. »

De M. Paul Reboux, dans *le Petit Parisien* :

« Allez voir cette comédie de Denys Amiel. Allez la voir sans hésitation. Je me porte garant de votre plaisir. C'est une des œuvres les meilleures du théâtre français contemporain. »

De M. Robert Kemp, dans *la Liberté* :

« Le métier est brillant, les dialogues courent, cabriolent. Tout le deuxième acte, dans la chambre de Charles, est vraiment d'une jeunesse et d'une vivacité délicieuses ; avec quelques accents de tendresse virile très délicatement insinués. »

De M. Georges Pioch, dans *la Volonté* :

« Complètement « établie », *Trois et une*... est, par cela, une comédie classique... Classique français... Elle l'est plus particulièrement par ce qui mesure délectablement ici les hardiesses — elle en a — la profondeur — elle en a, sans qu'il en soit jamais fait vanité — l'honnêteté, le scepticisme indulgent, la nature sûre de soi, le bon goût et le bon sens. »

*
* *

Mais autant qu'à l'auteur, c'est aux interprètes qu'il faut dispenser les éloges, et M. Denys Amiel a été le premier à le faire dans ces lignes de *Paris-Midi* :

« Je viens de passer cinq semaines délicieuses à répéter *Trois et une*... avec une équipe de comédiens comme on en aura rarement formé. J'ai l'impression très nette d'avoir fourni un canevas à des héritiers des grands comédiens de la *Commedia dell'Arte*, et qu'ils se sont livrés, là-dessus, à d'étourdissantes improvisations de jeu, de mouvement, de mots, d'*apartés*, de cadence, comme on dit en musique. Et, cependant, il n'est pas une ligne, une virgule du texte qui ne soit respectée par des artistes qui ont assez travaillé pour donner l'illusion qu'ils n'ont fait et ne font aucun effort. »

Ces artistes, ce sont Mme Gabrielle Dorziat, la jeune et libre mère, camarade de ses grands fils, dont la grâce, la beauté, la distinction, mais aussi l'intelligence subtile, le naturel, le style ont une fois de plus fait merveille ; Mlle Alice-Field, au jeu exquis, qui sait passer avec une souplesse étonnante du badinage de la comédie à l'émotion dramatique. Et puis, ce sont les trois frères, si parfaitement individualisés, éclatants tous trois de jeunesse, de sincérité, de spontanéité, et vers lesquels va la même sympathie du public : M. André Luguet, le sportif ; M. Jean Wall, le *businessman*, et M. Daniel Lecourtois, le virtuose. Leur trio — les « *Erland brothers* », comme on les a humoristiquement appelés — restera dans le souvenir de tous ceux qui l'ont vu. Dans les rôles épisodiques, Mlle Alice Aël, MM. Germain Champell et Georges Clarins ne se sont pas moins fait apprécier, et la mise en scène a été réglée par M. Jacques Baumer avec une précision et un mouvement remarquables.

ROBERT DE BEAUPLAN.

Charles. Huguette. Huguette. Charles.

Charles. Loys.

En haut, à gauche, Huguette : « *Non ?... Vous lisez, vous ?* » — ACTE II, page 17.
En haut, à droite, Huguette : « *Oh ! ces muscles !* » — ACTE II, page 20.
Au milieu, à gauche, Marcel : « *Et maintenant, tenez, regardez ça.* » — ACTE III, page 21.
Au milieu, à droite, Charles : « *Tu vas me faire souffrir, toi, et je n'aime pas ça...* » — ACTE III, page 2[illegible].
En bas, Charles : « *Moune chérie, je suis navré, tu ne peux pas savoir...* » — ACTE III, page 29.

Photographies G.-L. Manuel.

LE THÉATRE SAINT-GEORGES

Le théâtre Saint-Georges a une histoire brillante, mais courte. Quelques-unes des meilleures pièces de ces dernières années y ont été représentées. Et, pourtant, le théâtre Saint-Georges n'existe que depuis le début de 1929, c'est-à-dire depuis moins de cinq ans.

L'emplacement qu'il occupe, rue Saint-Georges, est celui d'un hôtel particulier qui fut celui du financier Millaud, fondateur du journal *l'Audience* et du *Petit Journal*. Cet hôtel fut acquis plus tard par Edwards, père du fondateur du *Matin*, puis, en 1907, *les Annales*, qui jusque-là voisinaient avec *L'Illustration*, s'y installèrent. L'immeuble fut alors entièrement remanié et reconstruit pour leurs commodités. L'on aménageait notamment au premier étage une grande salle de conférences pour l'université des Annales. Après la guerre, *les Annales* émigrèrent rue La Bruyère, et c'est le journal *Comœdia* qui vint s'établir au 51 de la rue Saint-Georges Le coquet hôtel était décidément prédestiné à la presse. Nul ne songeait, toutefois, à y ajouter aussi un théâtre. C'est à M. Camille Choisy que revint cette initiative.

Celui-ci, qui avait pendant plusieurs années dirigé seul, puis en collaboration avec M. Jack Jouvin le Grand-Guignol venait d'abandonner à son associé la petite scène de la rue Chaptal et cherchait un autre local où s'abriter. L'ancienne salle des *Annales* lui parut propice. Mais que de transformations ne devait-elle pas subir ! M. Camille Choisy s'adressa à M. Charles Siclis, l'architecte bien connu qui devait, un peu plus tard, construire le théâtre Pigalle. Les travaux durèrent quelque temps — un peu plus qu'on n'avait prévu, comme il arrive toujours en pareil cas — mais, enfin, le 8 février 1929, M. Camille Choisy et son associé, M. Jacques Albert, pouvaient convier le Tout-Paris à l'inauguration de leur nouveau théâtre. Ce fut une surprise et un ravissement. L'architecte, rompant avec les traditions et la routine, avait délibérément adopté un style moderne, d'une sobriété et d'un goût parfaits.

Pendant quelques mois, le théâtre Saint-Georges fut comme une réplique du Grand-Guignol. M. Camille Choisy continua à y donner, comme il en avait l'habitude, des « spectacles coupés », où le rire alternait avec la terreur, mais en recherchant pour ses comédies et ses drames la qualité littéraire. C'est ainsi que, pour son premier spectacle, il représenta un acte de M. André de Lorde intitulé *une Nuit d'Edgar Poe*, qui était moins un drame qu'un à-propos évoquant avec une mise en scène impressionnante la singulière figure du romancier de l'horreur. Puis venaient trois tableaux d'intimité bourgeoise : *Harmonie*, où M. Henri Duvernois avait dispensé ses dons d'observation minutieuse et de sensibilité en demi-teinte. Le drame, épouvantable à souhait, était de M. Bernard Zimmer. Il s'appelait *Destination inconnue*, et l'on voyait un cercueil sur la scène sous la lumière rouge. Pour dissiper l'angoisse, il ne fallait rien moins que l'incisive gaîté de M. Jules Romains, avec sa burlesque et satirique pochade du *Déjeuner marocain*. MM. Harry Krimer, Saturnin-Fabre, Desfontaines, Mmes Jeanne Loury, Germaine Cavé, engagée depuis à la Comédie-Française, et Anita Soler étaient les interprètes.

Deux autres spectacles du même genre suivirent : l'un, fin mars 1929, comprenait *l'Accident*, un petit acte ironique de M. Henri Duvernois ; un tableau de mœurs haut en couleurs de M. Bernard Zimmer, *Printemps* ; une amusante saynète de M. Marcel Achard, *une Balle perdue*, et, comme grand drame, une reprise du *Jardin des supplices*, de M. Pierre Chaine, d'après le roman fameux d'Octave Mirbeau ; l'autre inscrivait à son programme un acte d'une psychologie délicate, de M. Paul Bourget : *Trop de remède est un poison* ; un de M. Pierre Wolff, d'une piquante observation : *la Vérité* ; une amusante fantaisie de MM. Michel et Vercourt : *Coco... chérie*, et un drame de M. André Perye : *les Mangeurs d'hommes*. A la troupe étaient venus s'ajouter Mmes Eve Francis, Germaine Auger, Marguerite Louvain, Berthe Fusier, MM. Paulais et Guy Sloux.

Cependant, les résultats n'avaient pas complètement répondu à l'effort dépensé et c'est sous une nouvelle direction, de MM. Benoît-Léon Deutsch et Jacques Albert, que s'ouvrit la saison suivante. M. Deutsch, qui présidait déjà brillamment aux destinées du théâtre des Nouveautés, jugea que le public apprendrait plus facilement le chemin de la pimpante salle de la rue Saint-Georges si, au lieu de spectacles coupés, il y trouvait une seule pièce, mais d'un choix judicieux et interprétée par des acteurs de grande classe. Pour son spectacle d'ouverture, il donna, en septembre 1929, *la Fugue*, de M. Henri Duvernois, une œuvre d'un pathétique intense, jouée par MM. Victor Francen, André Dubosc, Lurville, Mmes Renée Corciade et Suzanne Dantès. Le succès obtenu fut des plus encourageants. En décembre de la même année, le théâtre Saint-Georges représentait *Durand, bijoutier*, de M. Léopold Marchand, avec MM. Jacques Baumer, Jean Wall, Maurice Bénard, Guy Sloux, Mmes Blanche Montel, Germaine Auger, Lulu Watier, Yo Maurel. Ce fut ensuite, en avril 1930, le triomphal *Etienne*, de M. Jacques Deval, avec MM. Paul Bernard, Jacques Baumer, Georges Clarins, Mmes Marthe Régnier, Vera Ossipova, Jacqueline Delubac. La pièce tint l'affiche jusqu'au mois de janvier suivant, où fut représenté *Décalage*, de M. Denys Amiel, dont MM. Jean Worms, Jacques Grétillat, Paul Bernard, Mmes Suzet Maïs et Christiane Delval étaient les principaux interprètes. Puis ce fut, en avril 1931, une comédie de M. Henri Jeanson, *Tout va bien*, avec MM. Debucourt, Lucien Baroux, Mmes Huguette Duflos et Germaine Delbo ; en septembre 1931, *les Autres*, une comédie de caractère de M. Georges Berr, avec MM. Harry-Baur, Joffre, Pierre Stephen, Louis Scott, Mmes Renée Devillers et Diana ; en novembre de la même année, *l'Homme, la Bête et la Vertu*, fantaisie philosophique et satirique de Luigi Pirandello, où l'on applaudit MM. André Lefaur, Pauley et la grande artiste italienne Mme Marthe Abba. L'année 1932 fut occupée tout entière par l'étincelante pièce de M. Jacques Deval, *Mademoiselle*, avec Mmes Marcelle Géniat, Renée Devillers, Betty Daussmond, MM. Pauley et Maurice Besnard. Enfin, en décembre 1932, était créé *Trois et une...* de M. Denys Amiel, dont la carrière se poursuit.

Ainsi, en ces quatre dernières années, le théâtre Saint-Georges n'a représenté que neuf pièces, dont cinq ont paru dans la collection de *La Petite Illustration* parmi les plus représentatives du mouvement dramatique contemporain. Aimé du public, ce théâtre est un de ceux où la critique a le moins souvent l'occasion d'être conviée. Cela n'est pas seulement l'effet de la chance, mais de l'heureuse perspicacité avec laquelle une direction avisée choisit ses auteurs, ses acteurs et du soin méticuleux dont elle entoure la présentation scénique de ses spectacles.

Imprimerie de *L'Illustration*, 115, route de Saint-Denis, à Bobigny, Seine (France). — L'Imprimeur-Gérant : EMILE ACHARD.
L'Administrateur général : JEAN BASCHET.

N° 648 — THÉATRE N° 335 4 NOVEMBRE 1933

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT DES PIÈCES DE THÉATRE ET DES ROMANS INÉDITS
ET ADRESSÉE AUX SEULS SOUSCRIPTEURS DE L'ABONNEMENT N° 1
A « L'ILLUSTRATION »

THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER
(Compagnie Pitoëff)

■

LIEBELEI

(AMOURETTE)

PIÈCE EN TROIS ACTES

PAR

ARTHUR SCHNITZLER

Traduite de l'allemand et adaptée par Suzanne CLAUSER

■

THÉATRE COMŒDIA

■

"ARGENT DE SUITE!"

PIÈCE EN UN ACTE ET TROIS JOURNÉES

PAR

GABRIEL D'HERVILLIEZ

L'ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS

Christine. Fritz.

Fritz. L'Etranger.

Fritz. Christine. Théodore. Mitzie.

En haut à gauche, Fritz : « *Je n'aime pas les grands mots ! Ne parlons pas d'éternité.* »
ACTE PREMIER, scène III, page 5.
En haut à droite, l'Etranger : « *Ma femme a oublié sa voilette chez vous.* » — ACTE PREMIER, scène IV, page 8.
En bas, Christine : « *Jamais je n'aimerai quelqu'un d'autre que toi.* » — ACTE PREMIER, scène VI, page 9.

TROIS SCÈNES DE « LIEBELEI ». — *Photographies E. Clair-Guyot.*

ARTHUR SCHNITZLER

■

LIEBELEI

(AMOURETTE)

PIÈCE EN TROIS ACTES

Traduite de l'allemand par SUZANNE CLAUSER

■

PERSONNAGES

Weiring, violon à l'orchestre d'un petit théâtre	MM. BALPÊTRÉ.
Fritz Lobheimer } deux jeunes gens	MARCEL HERRAND.
Théodore Kaiser } deux jeunes gens	LOUIS SALOU.
Un Monsieur	RAYMOND DAGAND.
Christine, fille de Weiring	Mme LUDMILLA PITOËFF.
Mitzie Schlager, modiste	Mlle AGNÈS CAPRI.
Catherine Binder, femme d'un bonnetier	Mme NORA SILVÈRE.
Lina, sa fille, 9 ans	LA PETITE YVETTE BAILLY.

Vienne, vers le début du siècle.

"LIEBELEI" A ÉTÉ JOUÉE
POUR LA PREMIÈRE FOIS A VIENNE (AUTRICHE) AU BURGTHEATER,
LE 5 OCTOBRE 1895, ET A PARIS LE 29 SEPTEMBRE 1933,
AU THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER

LIEBELEI

ACTE PREMIER

La garçonnière de Fritz. Pièce meublée avec confort.

Scène première

FRITZ et THEODORE

Théodore entre, son pardessus sur le bras, sa canne à la main, il enlève son chapeau.

FRITZ, du dehors. — Personne n'est venu ?

LA VOIX DU DOMESTIQUE. — Non, monsieur.

FRITZ, entrant. — Nous pourrions renvoyer la voiture ?

THÉODORE. — Certainement. Je croyais que tu l'avais fait.

FRITZ, près de la porte. — Dites à la voiture de ne pas attendre. Ah ! voyons... Je n'ai plus besoin de vous, vous pouvez vous en aller. (Revenant vers Théodore.) Pourquoi ne te débarrasses-tu pas de tes affaires ?

THÉODORE, près du bureau. — Des lettres pour toi.

Il jette son pardessus et son chapeau sur une chaise et garde sa canne à la main.

FRITZ, s'approchant vivement du bureau. — Ah !

THÉODORE. — Allons... on dirait que tu as peur.

FRITZ décachette la première lettre. — Elle est de mon père ; (il décachette la seconde) de Lensky.

THÉODORE. — Lis, je t'en prie. (Fritz parcourt les lettres.) Que t'écrit ton père ?

FRITZ. — Rien de particulier... Il veut que je vienne le voir à la Pentecôte.

THÉODORE. — C'est ça qui serait bien ! Tiens, tu devrais y rester six mois, dans la propriété de tes parents. (Fritz, debout près de son bureau, se retourne vers lui.) Oui, faire du cheval, conduire, prendre l'air et puis une jolie bergère...

FRITZ. — Il n'y a pas de bergeries dans nos plantations de maïs.

THÉODORE. — Tu sais très bien ce que je veux dire.

FRITZ. — Viens avec moi !

THÉODORE. — Je ne peux pas.

FRITZ. — Pourquoi ?

THÉODORE. — Mon pauvre vieux, mais j'ai mon concours. Si je pouvais venir, je le ferais pour te retenir là-bas.

FRITZ. — Ne te préoccupe pas de moi.

THÉODORE. — Ce qu'il te faut, c'est le grand air, crois-moi. Tiens, cet après-midi, tu étais un autre homme. Le printemps, la verdure, tout cela te transformait. Tu étais charmant, ma parole !

FRITZ. — Merci.

THÉODORE. — Et maintenant plus personne, tu es à plat. Nous sommes trop près du cercle magique de ton amour. (Fritz le regarde.) Mais oui, tu ne te rends pas compte de ce que tu as pu être... gai... presque raisonnable... comme dans le bon vieux temps. L'autre jour aussi, quand nous étions sortis avec ces deux petites si mignonnes, tu étais très bien. Et puis maintenant tu trouves utile (avec une emphase voulue) ...de songer à « cette femme ». (Fritz se lève mécontent.) Tu ne me connais pas. Je ne tolérerai plus pareille chose.

FRITZ. — Quelle énergie !

THÉODORE. — Je ne te demande pas (comme avant) d'oublier « cette femme »... je voudrais seulement, (avec beaucoup de chaleur) mon vieux Fritz, je voudrais que cette malencontreuse affaire qui me donne de sérieuses inquiétudes ne soit pour toi qu'une aventure... Ecoute-moi bien. Quand tu auras cessé d'adorer « cette femme », tu t'étonneras de la trouver si sympathique. Tu verras alors qu'elle n'a rien d'une « femme fatale », rien de démoniaque, qu'elle est une brave petite bourgeoise avec laquelle on s'amuse bien, comme avec toutes les femmes jeunes, jolies et douées pour l'amour.

FRITZ. — Pourquoi dis-tu que je te donne de « sérieuses inquiétudes » ?

THÉODORE. — Tu sais... que j'ai toujours peur de te voir faire une bêtise. Un jour tu l'enlèveras.

FRITZ. — C'est ce que tu redoutes ?
THÉODORE, après un court silence. — Certainement... et puis il n'y a pas que cela.
FRITZ. — Oui, il y a d'autres dangers.
THÉODORE. — Justement, on ne fait plus de folies de nos jours.
FRITZ, répétant machinalement. — Il y a d'autres dangers.
THÉODORE. — Qu'est-ce que tu as ? Tu penses à quelque chose de précis ?
FRITZ. — Non pas exactement... et puis elle s'est trompée plus d'une fois. (Il regarde la fenêtre.)
THÉODORE. — Comment ? Quoi ? Je ne comprends pas.
FRITZ. — Rien...
THÉODORE. — Mais parle donc !
FRITZ. — Depuis quelque temps elle a peur...
THÉODORE. — De quoi ? Elle doit avoir une raison ?
FRITZ. — Aucune. Elle est nerveuse... (ironique) ...elle a la conscience troublée peut-être...
THÉODORE. — Tu disais qu'elle s'était déjà trompée ?
FRITZ. — Justement... et je pense qu'elle s'est encore trompée cet après-midi.
THÉODORE. — Cet après-midi ? Mais explique-toi !
FRITZ, après un silence. — Elle croit... qu'on nous épie.
THÉODORE. — Comment ?
FRITZ. — Elle a des visions terrifiantes, des hallucinations... (Près de la fenêtre.) Par la fente du rideau, elle voit un homme au coin de la rue et elle croit... (Il s'interrompt.) Est-il possible de reconnaître quelqu'un à cette distance ?
THÉODORE. — Difficilement.
FRITZ. — C'est ce que je lui dis. Mais c'est épouvantable, elle se met dans tous ses états, elle a des crises de larmes, elle parle de mourir avec moi.
THÉODORE. — C'est complet.
FRITZ, après un silence. — Aujourd'hui il a fallu que je descende, que je prenne l'air détaché d'un promeneur et que j'inspecte les environs. Je n'ai rencontré personne de suspect, cela va de soi. (Théodore se tait.) C'était rassurant, n'est-ce pas ? Le sol ne pouvait pas l'avoir englouti, ce monsieur ?... Mais réponds donc !
THÉODORE. — Que veux-tu que je te dise ? Non, le sol n'engloutit pas les gens, mais on peut se cacher sous un porche.
FRITZ. — J'ai regardé derrière toutes les portes cochères.
THÉODORE. — Tu devais avoir l'air très détaché, je me rends compte.
FRITZ. — Puisque je te dis qu'il n'y avait personne ! Des hallucinations !
THÉODORE. — Sans doute, mais cela t'apprendra à être prudent à l'avenir.
FRITZ. — S'il avait le moindre soupçon, je m'en serais aperçu. J'ai soupé avec elle et lui en sortant du théâtre, hier. Tout était pour le mieux. Ah ! c'est idiot...
THÉODORE. — Fritz, écoute-moi, sois raisonnable ! Renonce à cette histoire. Fais-le pour moi. J'ai des nerfs, que diable ! Puisque tu n'es pas homme à secouer ta chaîne pour reprendre ta liberté, j'ai préparé les voies. Sortant de ce grand amour, tu trouveras un refuge dans une jolie aventure.
FRITZ. — Tu as préparé les voies ?
THÉODORE. — Mais oui, en te faisant connaître il y a quelques semaines M^lle^ Mitzie et en demandant à M^lle^ Mitzie d'amener sa plus jolie amie. Avoue qu'elle t'a plu, la petite Christine ?
FRITZ. — Elle est gentille, très gentille ! Tu ne sais pas combien j'ai besoin d'une affection comme la sienne, douce, tranquille, un amour sans tragédies — quelque chose qui vous enveloppe, qui vous berce, qui vous délasse de ce continuel énervement !...
THÉODORE. — Qui vous délasse ! C'est le mot. Elles sont là pour nous délasser. Voilà pourquoi je déteste les femmes qu'on dit intéressantes. Intéressantes ! Allons donc, on leur demande d'être agréables, c'est tout. Cherche donc le bonheur où je l'ai trouvé moi-même. Un bonheur sans complications. Le commencement est facile; la fin, nullement dramatique. On donne en souriant le premier baiser et l'on se quitte doucement ému.
FRITZ. — Ah ! oui, c'est bien ça !
THÉODORE. — Les femmes sont si heureuses de pouvoir être humaines tout simplement ! Pourquoi nous efforçons-nous d'en faire des anges ou des démons ?
FRITZ. — Elle est vraiment mignonne ! Si tendre, si dévouée... Il me semble quelquefois que je ne suis pas digne d'elle.
THÉODORE. — Ah ! non, ne recommence pas ! Si tu prends au tragique cette affaire-là...
FRITZ. — Je n'y songe pas... Nous sommes d'accord : une cure de repos.
THÉODORE. — Bon, car autrement je me désintéresserais de toi. Assez d'amours cruelles ! Tu m'embêtes, tu as compris ? Et si tu viens me parler de ta conscience, voici ma réponse qui est devenue le principe de ma vie : « Plutôt moi qu'un autre ! » Car l'autre est inévitable comme le destin.

Sonnerie.

FRITZ. — Qu'est-ce que c'est ?
THÉODORE. — Va voir. Bon, te voilà tout pâle. Calme-toi, ce sont les deux petites, nos petites amies.
FRITZ, content. — Comment ?
THÉODORE. — Je me suis permis de les inviter à venir chez toi ce soir.
FRITZ, sortant. — Parfait ! Mais pourquoi ne pas m'avoir prévenu ? J'ai renvoyé le domestique.
THÉODORE. — Tant mieux, ce sera d'autant plus drôle !
LA VOIX DE FRITZ, à la cantonade. — Bonjour, Mitzie.

Scène II

THEODORE, FRITZ et MITZIE

Mitzie entre, un paquet à la main.

FRITZ. — Et où avez-vous laissé Christine ?
MITZIE. — Elle va venir. (A Théodore.) Bonjour, Dori !
THÉODORE. — Bonjour, Mitzie.
MITZIE. — Faut nous excuser, m'sieur Fritz, mais Théodore nous a invitées.
FRITZ. — Il a eu une fameuse idée !... Seulement il n'a oublié qu'une chose, Théodore...
THÉODORE. — Il n'a rien oublié du tout, Théodore. (Il prend le paquet des mains de Mitzie.) Tu as apporté tout ce que j'avais inscrit ?
MITZIE. — Je crois bien. (A Fritz.) Où est-ce qu'il faut le mettre ?

FRITZ. — Donnez-moi tout ça. Nous allons le mettre sur le buffet.

MITZIE. — J'ai acheté quelque chose qui n'était pas sur la liste, Dori !

THÉODORE, méfiant. — Qu'est-ce que c'est ?

MITZIE. — Un gâteau au moka.

FRITZ. — Donnez-moi votre chapeau, Mitzie. Voilà.

Il pose ses affaires sur le piano.

THÉODORE. — Gourmande !

FRITZ. — Et Christine, dites, pourquoi n'est-elle pas venue avec vous ?

MITZIE. — Christine est allée conduire son père au théâtre ; elle prendra le tram pour venir.

THÉODORE. — Quelle petite fille modèle !

MITZIE. — Oui... et surtout depuis leur deuil...

THÉODORE. — Qui ont-ils perdu ?

MITZIE. — La sœur du vieux Weiring.

THÉODORE. — Ah ! ah ! Mme la tante à Christine ?

MITZIE. — Non, elle n'était pas mariée, elle vivait avec eux... Alors, depuis sa mort, le pauvre M. Weiring se sent seul...

THÉODORE. — Le père de Christine, c'est un petit gros avec des cheveux gris coiffés en brosse, n'est-ce pas ?

MITZIE, faisant signe que non. — Il a des cheveux longs.

FRITZ. — Comment le connais-tu ?

THÉODORE. — L'autre jour, au théâtre, avec Lensky nous avons passé en revue tous les violoncellistes.

MITZIE. — Mais c'est du violon qu'il joue !

THÉODORE. — Ah ! moi, j'aurais juré qu'il jouait du violoncelle ! (A Mitzie qui rit.) Ben quoi, ce n'est pas drôle, on ne peut pas tout savoir ! Quelle gosse !

MITZIE. — Vous êtes bien logé, m'sieur Fritz. Comme tout est chic ici ! Et la fenêtre, où donne-t-elle ?

FRITZ. — Dans la Strohgasse, et celle de ma chambre...

THÉODORE, très vite. — Vous en faites des chichis. Vous pourriez vraiment vous tutoyer.

MITZIE. — Pendant le dîner, en buvant du vin on décidera de se dire tu.

THÉODORE. — Bien, tu as des principes. Ça me rassure. Comment va ta mère ?

MITZIE, l'air inquiet. — Eh ben, figure-toi qu'elle a...

THÉODORE. — Mal aux dents ; elle a toujours mal aux dents, ta mère. Dis-lui d'aller voir un dentiste.

MITZIE. — Mais le médecin dit que c'est du rhumatisme !

THÉODORE, riant. — Ah ! si c'est du rhumatisme...

MITZIE, feuilletant un album. — Oh ! que de jolies choses !... Qui c'est ?... Vous, m'sieur Fritz ?... en uniforme ! Vous êtes militaire ?

FRITZ. — Oui.

MITZIE. — Dragon !... Dragon noir ou dragon jaune ?

FRITZ, souriant. — Jaune.

MITZIE, rêveuse. — Dans le régiment des dragons aux revers jaunes.

THÉODORE. — Te voilà rêveuse. Réveille-toi, Mitzie.

MITZIE. — Et puis maintenant vous êtes sous-lieutenant de la réserve, s'pas ?

FRITZ. — C'est juste.

MITZIE. — Vous devez être épatant avec votre fourrure.

THÉODORE. — Elle sait tout, c'est du génie. Mitzie, moi aussi je suis militaire !

MITZIE. — Tu es dragon, toi aussi ?

THÉODORE. — Oui.

MITZIE. — Oh ! et tu ne me l'as jamais dit ?...

THÉODORE. — Je veux être aimé pour moi-même.

MITZIE. — Dori, quand nous sortirons ensemble la prochaine fois, tu mettras ton uniforme.

THÉODORE. — Je ferai mes vingt-huit jours au mois d'août.

MITZIE. — Oh ! là là ! Au mois d'août !

THÉODORE. — C'est vrai, ton amour éternel ne durera peut-être pas jusqu'au mois d'août.

MITZIE. — Non, mais parler d'août quand on est en mai ! Hein ? m'sieur Fritz... Dites donc, m'sieur Fritz, pourquoi vous nous avez faussé compagnie hier soir ?

FRITZ. — Comment ?

MITZIE. — Ben oui... après le théâtre.

FRITZ. — Théodore a dû m'excuser auprès de vous.

THÉODORE. — Bien sûr que je t'ai excusé !

MITZIE. — Des excuses ! Mais que voulez-vous que j'en fasse ?... ou plutôt que Christine en fasse de vos excuses ? Ce qui est promis est promis.

FRITZ. — J'aurais préféré venir avec vous...

MITZIE. — C'est vrai ?

FRITZ. — C'était impossible. J'étais dans une loge avec des amis et je n'ai pas pu m'échapper après...

MITZIE. — Ah ! oui, c'est à la belle dame que vous n'avez pas pu échapper. Vous croyez qu'on ne vous a pas vu de la galerie, Christine et moi ?

FRITZ. — Moi aussi je vous ai vues.

MITZIE. — Vous étiez derrière, dans la loge.

FRITZ. — Pas toujours.

MITZIE. — Oh ! presque toujours ; devant vous y avait une belle dame en robe de velours noir, et de temps en temps vous avanciez la tête...

Elle imite son mouvement.

FRITZ. — Vous m'avez bien observé.

MITZIE. — Tout ça ne me regarde pas... Mais si j'étais Christine... Pourquoi est-ce que Théodore avait le temps de venir avec nous après le théâtre ? Pourquoi est-ce qu'il ne soupait pas avec des amis, lui ?

THÉODORE, fièrement. — Oui, pourquoi est-ce que je ne soupais pas avec des amis, moi ?

Coup de sonnette.

MITZIE. — Voilà Christine.

Fritz sort très vite.

THÉODORE. — Mitzie, rends-moi un service. (Mitzie le regarde.) Oublie — pour quelque temps au moins — tes souvenirs militaires.

MITZIE. — J'en ai pas.

THÉODORE. — Allons, ce n'est pas dans l'annuaire que tu as puisé tes connaissances, ça j'en réponds.

Scène III

THEODORE, MITZIE, FRITZ, CHRISTINE,
des fleurs à la main.

CHRISTINE, saluant d'un air un peu contraint. — Bonsoir. (Echange de bonjours. A Fritz.) Ça te fait plaisir que nous soyons venues ? Tu n'es pas fâché ?

FRITZ. — Mon petit, au contraire. Théodore est plus intelligent que moi... quelquefois.

THÉODORE. — Eh bien, il est en train de jouer du violon, ce cher papa Weiring !

CHRISTINE. — Mais oui, je suis allée le conduire au théâtre.

FRITZ. — Mitzie nous l'a dit.
CHRISTINE. — Et puis Catherine m'a retenue...
MITZIE. — Aïe, la vieille horreur !... ce qu'elle est fausse !...
CHRISTINE. — Elle n'est pas fausse, elle est très gentille avec moi.
MITZIE. — Tu es une bonne poire.
CHRISTINE. — Mais pourquoi serait-elle fausse envers moi ?
FRITZ. — Qui est Catherine ?
MITZIE. — La femme d'un bonnetier. Elle crève de jalousie quand une autre est plus jeune qu'elle.
CHRISTINE. — Elle n'est pas vieille, voyons !
FRITZ. — Passons. Qu'est-ce que tu tiens là, Christine ?
CHRISTINE. — Je t'ai apporté des fleurs.
FRITZ, prenant les fleurs et lui baisant la main. — Tu es trop mignonne !... Je vais les mettre dans le vase...
THÉODORE. — Non. Tu es un pitoyable majordome. Il faut semer les fleurs sur la table, au hasard... Tout à l'heure quand le couvert sera mis... Le mieux serait qu'elles tombassent du ciel une à une... mais ce n'est guère possible... Allons, mettons-les dans le vase en attendant.

Il les met dans le vase à fleurs.

MITZIE. — On n'y voit plus.
FRITZ, qui a aidé Christine à enlever sa jaquette et son chapeau. — Je vais allumer la lampe.
THÉODORE. — La lampe, quelle horreur ! Des bougies, c'est bien plus joli. Viens m'aider, Mitzie.

Théodore et Mitzie allument les bougies de deux candélabres sur le buffet, puis celles de bougeoirs sur le bureau et sur d'autres meubles. Dialogue de Fritz et Christine.

FRITZ. — Comment ça va, ma chérie ?
CHRISTINE. — Très bien en ce moment !
FRITZ. — Et autrement ?
CHRISTINE. — Je m'ennuyais de toi.
FRITZ. — Nous nous sommes vus hier !
CHRISTINE. — Vus ?... De loin ! (Timidement.) Tu n'a pas été gentil hier de ne pas venir...
FRITZ. — Je sais, Mitzie me l'a dit... Mais quelle petite fille tu fais... Je n'ai pas pu m'échapper... tu devrais comprendre ça !
CHRISTINE. — Oui... Mais, dis, Fritz... qui étaient ces personnes dans ta loge ?...
FRITZ. — Des connaissances.
CHRISTINE. — Qui était la dame en velours noir ?
FRITZ. — Mon petit, je n'ai pas la mémoire des robes.
CHRISTINE, tendrement. — Allons...
FRITZ. — C'est-à-dire que je ne manque pas de mémoire quelquefois... Tiens, ton petit corsage gris, je me le rappelle, tu l'avais le jour où nous nous sommes connus... et puis ta blouse blanc et noir que tu avais au théâtre hier...
CHRISTINE. — J'ai la même aujourd'hui.
FRITZ. — C'est vrai... De loin elle paraissait toute différente... ma parole ! Et puis, ce médaillon je le connais !
CHRISTINE, souriant. — Quand l'as-tu vu ?
FRITZ. — Le jour où nous sommes allés nous promener ensemble au jardin près de la ligne de ceinture ; c'est ça, n'est-ce pas ?
CHRISTINE. — Oui. Alors tu penses quelquefois à moi ?
FRITZ. — Souvent, mon petit.
CHRISTINE. — Pas si souvent que moi. Je pense toujours à toi, toute la journée... et je ne suis heureuse que lorsque je te vois.
FRITZ. — Nous nous voyons souvent.
CHRISTINE. — Souvent ?
FRITZ. — Oui, en été nous nous verrons moins... Si je m'en allais pour quelques semaines, par exemple, qu'est-ce que tu dirais ?
CHRISTINE, inquiète. — Comment ? Tu veux partir ?
FRITZ. — Non, mais enfin si l'envie me prenait d'être seul pendant huit jours.
CHRISTINE. — Mais pourquoi ?
FRITZ. — Je veux dire que ce serait possible. Je me connais, j'ai de ces lubies. Et toi, tu pourrais aussi avoir envie de ne pas me voir pendant quelques jours... c'est une chose que je comprendrais très bien.
CHRISTINE. — Oui, mais cette idée ne me viendra pas.
FRITZ. — On ne sait jamais.
CHRISTINE. — Moi je le sais... je t'aime.
FRITZ. — Moi aussi je t'aime beaucoup.
CHRISTINE. — Mais tu es tout pour moi, Fritz ; je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour... (Elle s'interrompt.) Non, pas un jour, pas une heure, j'aurai le désir de ne pas te voir. Tant que je vivrai...
FRITZ, lui coupant la parole. — Non ne le dis pas... Je n'aime pas les grands mots ! Ne parlons pas d'éternité...
CHRISTINE, avec un sourire triste. — N'aie pas peur ! Je sais que c'est pas pour toujours.
FRITZ. — Tu me comprends mal ! Il est possible (riant) qu'un jour nous ne puissions plus nous passer l'un de l'autre. Mais à l'heure qu'il est nous n'en savons rien. Nous ne sommes que de pauvres humains.
THÉODORE, attirant leur attention sur les bougies qui brûlent. — Regardez et admirez. Est-ce que ce n'est pas mieux que si on avait allumé la lampe ?
FRITZ. — Tu es un parfait majordome.
THÉODORE. — Je crois qu'il serait temps de penser au dîner...
MITZIE. — Oui, viens m'aider, Christine.
FRITZ. — Attendez, je vais vous montrer où se trouvent mes affaires.
MITZIE. — Une nappe d'abord.
THÉODORE, imitant l'accent anglais des clowns. — Une nappe...
FRITZ. — Comment ?
THÉODORE. — Tu te souviens des clowns de l'Orpheum. « Ceci est une petite nappe, ceci est une tôle, ceci est petite piccolo ! »
MITZIE. — Dori, quand est-ce que tu me mèneras à l'Orpheum ? Tu me l'as promis. Et Christine viendra aussi, et M. Fritz. (Elle lui prend la nappe des mains.) Ce jour-là c'est nous qui serons les amis de la loge.
FRITZ. — Oui, oui.
MITZIE. — Et la belle dame rentrera seule avec sa robe de velours noir.
FRITZ. — Mais que lui voulez-vous à la dame en noir ?... C'est stupide.
MITZIE. — Nous ? C'est pas nous qui lui voulons quelque chose... Là, où sont les couverts ? (Fritz lui montre le buffet ouvert.) Bon... Et les assiettes ?... Merci... Ne vous dérangez plus. Nous arrangerons ça toutes les deux... Nous dérangez pas. (Théodore s'est étendu sur la chaise longue. Fritz s'assied près de lui.)

THÉODORE. — Tu m'excuses ?

Les deux femmes mettent le couvert.

MITZIE. — Tu as vu la photo de Fritz en uniforme ?

CHRISTINE. — Non.

MITZIE. — Dis-lui de te la montrer, elle est chouette.

Elle continue à parler.

THÉODORE, sur la chaise-longue. — Tu vois, Fritz, voilà les soirées que j'aime.

FRITZ. — Elles sont charmantes.

THÉODORE. — C'est comme ça que je me sens à mon aise... Pas toi ?

FRITZ. — Je voudrais n'en pas connaître d'autres...

MITZIE. — Dites, m'sieur Fritz, est-ce que le café est dans la machine ?

FRITZ. — Oui, et vous pouvez allumer la lampe à alcool, le café met une heure à bouillir.

THÉODORE. — Oui, vois-tu, je ne connais pas de « femme fatale » qui vaille une petite créature de ce genre.

FRITZ. — On ne peut pas comparer.

THÉODORE. — Nous détestons les femmes que nous aimons et nous n'aimons que celles qui nous sont indifférentes.

Fritz rit.

MITZIE. — Quoi, qu'est-ce que c'est ? Peut-on savoir ?

THÉODORE. — Non, c'est pas pour vous. De la philosophie ? (A Fritz.) Tiens, si nous les voyions pour la dernière fois, ces deux petites, nous n'en serions pas moins gais ?

FRITZ. — La dernière fois ? Ce serait un peu mélancolique. Un adieu fait toujours mal, même quand on l'a longtemps désiré.

CHRISTINE. — Fritz, où sont les petits couverts ?

FRITZ, allant vers le buffet. — Voilà, ma chérie.

Mitzie s'est approchée de Théodore et lui passe la main dans les cheveux.

THÉODORE. — Attends un peu !

FRITZ, défaisant le paquet qu'a apporté Mitzie. — Formidable !

CHRISTINE, à Fritz. — Tout est si bien rangé chez toi !

FRITZ. — Oui.

Il dispose sur la table la viande froide, les sardines, le fromage, le beurre.

CHRISTINE. — Fritz... tu ne voudrais pas me dire...?

FRITZ. — Quoi ?

CHRISTINE, très timidement. — ...Qui était la dame ?

FRITZ. — Non, ne m'agace pas. (Plus conciliant.) Voyons il était convenu qu'on ne se poserait pas de questions. C'est ça le charme d'un amour. Quand je suis avec toi, le reste du monde n'existe plus. C'est tout. Est-ce que je te questionne, moi ?

CHRISTINE. — Tu pourrais.

FRITZ. — Mais je ne le fais pas. Je ne veux pas savoir.

MITZIE, revenant vers lui. — Quel désordre vous faites ! Donnez-moi ça. (Elle arrange les plats.) Voilà !

THÉODORE. — Dis-donc, Fritz, est-ce que tu as quelque chose à boire ?

FRITZ. — Oui, je trouverai bien quelque chose.

Il passe dans l'entrée.

THÉODORE, se levant et inspectant la table. — Très bien.

MITZIE. — Je pense qu'il ne manque rien.

THÉODORE. — Où sont les roses qui devaient tomber du ciel ?

MITZIE. — C'est vrai, nous avons oublié les roses !

Elle prend les fleurs dans le vase, monte sur une chaise et les fait tomber sur la table.

CHRISTINE. — Quelle petite folle !

THÉODORE. — Ne les mets pas dans les assiettes !

FRITZ, rentrant avec deux bouteilles. — Voici de quoi boire.

THÉODORE. — Un tire-bouchon, s'il te plaît ?

FRITZ, le prenant dans le buffet. — Tiens, voilà. (Mitzie essaie de déboucher la bouteille.) Donnez-les-moi.

THÉODORE. — Non, laisse-moi faire. (Il prend le vin et le tire-bouchon à Fritz.) Toi, joue-nous quelque chose.

MITZIE. — C'est ça, ça va être drôle.

FRITZ, à Christine. — Faut-il ?

CHRISTINE. — Il y a si longtemps que je te le demande !

FRITZ, près du piano. — Toi aussi, tu joues ?...

CHRISTINE, se défendant. — Oh ! à peine.

MITZIE. — Elle joue et elle chante très bien.

FRITZ. — Vraiment ? Tu ne me l'avais jamais dit.

CHRISTINE. — Tu n'avais pas l'air curieux de le savoir.

FRITZ. — Où as-tu travaillé la musique ?

CHRISTINE. — Je n'ai pas travaillé, mon père m'a donné quelques leçons, mais je n'ai pas beaucoup de voix. Et puis, depuis que ma tante est morte, tout est triste chez nous.

Fritz joue une valse tout en parlant.

FRITZ. — Qu'est-ce que tu fais toute la journée ?

CHRISTINE. — Oh ! j'ai à faire !

FRITZ. — Ton ménage ?

CHRISTINE. — Oui, et puis je copie de la musique ; ça me donne beaucoup de mal.

THÉODORE. — Ça doit se payer très cher. (Les autres rient.) Eh bien, moi je paierais des sommes folles pour ça... Quel travail !

MITZIE. — C'est ce que je lui dis. Si j'avais sa voix, il y aurait longtemps que je ferais du théâtre !

THÉODORE. — Pas besoin de voix, tu ne fais que ça. Et à part çà, dis-moi, tu ne fiches rien ?

MITZIE. — Par exemple ! J'ai deux petits frères que je débarbouille, que j'habille et que je fais travailler.

THÉODORE. — Il n'y a pas un mot de vrai...

MITZIE. — Si tu ne veux pas me croire... Et puis, l'année dernière, j'étais dans un atelier de 8 heures du matin à 8 heures du soir.

THÉODORE, ironique. — Où ça ?

MITZIE. — Chez une modiste ; et maman veut que j'y retourne.

THÉODORE, toujours moqueur. — Pourquoi étais-tu partie ?

FRITZ, à Christine. — Tu vas nous chanter quelque chose.

THÉODORE. — La table d'abord, la musique ensuite, si vous voulez bien.

FRITZ. — Viens, chérie.

Tous deux s'approchent de la table.

MITZIE. — Bon sang, le café, le voilà qui déborde, et nous n'avons pas dîné.

THÉODORE. — On s'en fiche.

MITZIE. — Mais il déborde !

Elle souffle sur la lampe à alcool ; tous se mettent à table.

THÉODORE. — Qu'est-ce qui te prend, Mitzie ? Je

te préviens que le dessert termine le repas ; avant, il faudra que tu avales un tas de choses salées. (Fritz veut servir le vin, Théodore l'en empêche et saisit la bouteille.) Ce n'est pas comme ça qu'on fait, tu n'es pas à la page.

Il remplit les verres en murmurant à chaque fois d'un air compassé le nom d'un vin du pays, puis se rassied.

MITZIE, riant. — Il fait toujours des bêtises !

THÉODORE, son verre à la main. — A votre santé !

MITZIE. — A la tienne, Dori ! Vive Théodore !

THÉODORE, se levant. — Mesdames et messieurs...

FRITZ. — Pas tout de suite.

THÉODORE. — J'ai le temps.

Il s'assied, on mange.

MITZIE. — J'adore les discours à table. J'ai un cousin qui parle toujours en vers.

THÉODORE. — Dans quel régiment est-il ?

MITZIE. — Ne recommence pas. Il fait des vers comme ça, par cœur... et il n'est plus tout jeune, tu sais, Christine.

THÉODORE. — Ça arrive que des vieux messieurs fassent des vers.

FRITZ. — Mais vous ne buvez pas, Christine ?

Ils choquent leurs verres.

THÉODORE. — A la santé des vieux qui font des vers !

Il choque son verre avec Mitzie.

MITZIE. — Et à la santé des jeunes qui se taisent... à M. Fritz, par exemple. Eh ! m'sieur Fritz, on va se dire tu, et Christine va dire tu à Théodore. Vous savez comment on fait ?

FRITZ. — Je crois bien !

THÉODORE. — Un autre vin, alors, un vin qui donne envie de tutoyer.

Il se lève et remplit d'autres verres en murmurant comme plus haut : « Xérès de la Frontera, 1850. »

MITZIE, goûtant. — Ah !

THÉODORE. — Attends un peu ! Allons, mes enfants, avant d'accomplir cet acte solennel, nous allons boire à un heureux avenir... qui, qui... *et cætera...*

MITZIE. — Ça va !

Ils boivent debout. Fritz est en face de Mitzie, Théodore en face de Christine. Les hommes passent leur bras droit sous le bras droit de la femme qui se trouve en face d'eux, puis ils boivent tous en même temps. Quand ils ont bu, Fritz embrasse Mitzie, ce qui fait partie de la cérémonie qu'on appelle en Autriche la « fraternisation » et après laquelle on a le droit de se tutoyer. Théodore veut embrasser Christine.

CHRISTINE, souriant. — C'est indispensable ?

THÉODORE. — Absolument, sans quoi ça ne compte pas. (Il l'embrasse.) Là, en place maintenant.

MITZIE. — Il commence à faire chaud.

FRITZ. — C'est l'effet des bougies.

MITZIE. — Et du vin !

Elle s'étale dans un fauteuil.

THÉODORE. — Toi, viens ici, tu vas avoir ton dessert. (Il lui fourre un morceau de gâteau dans la bouche.) C'est bon ?

MITZIE. — Oui, très.

THÉODORE. — Fritz, au piano, c'est le moment.

FRITZ, à Christine. — Oui ?

CHRISTINE. — Oh ! oui, s'il te plaît !

MITZIE. — Oui, mais quelque chose d'entraînant. (Théodore remplit les verres.) Je peux plus... (Elle boit.)

CHRISTINE, goûtant. — Il est fort, ce vin.

THÉODORE, montrant le vin. — Fritz !

Fritz vide son verre et se dirige vers le piano. Christine s'assied auprès de lui.

MITZIE. — M'sieur Fritz, jouez la *Marche du Double-Aigle impérial.*

FRITZ. — Je ne me la rappelle pas.

MITZIE. — Dori, joue-la, toi.

THÉODORE. — Je ne sais pas jouer.

FRITZ. — Je la connais, mais l'air m'échappe.

MITZIE. — Je vais vous la chanter. *La lalalala... la...*

FRITZ. — Je sais !

Il joue, mais un peu faux.

MITZIE, s'approchant du piano. — Non, voilà.

Elle joue l'air d'un doigt.

FRITZ. — J'y suis !

Il joue, Mitzie chante.

THÉODORE. — Encore des souvenirs ?

FRITZ, s'arrêtant après une nouvelle fausse note. — Ça ne va pas ; je n'ai pas d'oreille.

Il improvise doucement.

MITZIE, après la première mesure. — Oh ! c'est rien du tout, ça !

FRITZ. — N'en dites pas de mal, c'est de moi.

MITZIE. — On ne peut pas danser là-dessus.

FRITZ. — Essayez.

THÉODORE, à Mitzie. — Essayons !

Ils dansent la valse. Christine, près du piano, regarde le clavier. Coup de sonnette. Fritz cesse de jouer, les autres dansent toujours.

THÉODORE et MITZIE. — Allons, joue. Qu'est-ce qui se passe ?

FRITZ. — On sonne... (A Théodore.) Tu as invité quelqu'un ?

THÉODORE. — Personne. N'ouvre pas !

CHRISTINE, à Fritz. — Qu'est-ce que tu as ?

FRITZ. — Rien.

Sonnerie. Fritz se lève, indécis.

THÉODORE. — Tu n'es pas là, voilà tout.

FRITZ. — On entend le piano dans l'escalier et, de la rue, on voit que la fenêtre est éclairée.

THÉODORE. — Et après ? Tu n'es pas là !

FRITZ. — Oh ! ça me rend nerveux.

THÉODORE. — Que veux-tu que ce soit ? Une lettre ou une dépêche. (Il regarde l'heure.) On ne fait pas de visite à 9 heures du soir.

Nouveau coup de sonnette.

FRITZ. — J'aime mieux aller voir.

Il sort.

MITZIE. — Oh ! ce que vous êtes rasoir !

Elle joue quelques notes au piano.

THÉODORE. — Cesse donc. (A Christine.) Qu'est-ce que vous avez, nerveuse vous aussi ?

Fritz revient, il s'efforce de paraître calme.

THÉODORE et CHRISTINE, ensemble. — Eh bien, qui était-ce, qui était-ce ?

FRITZ, sourire contraint. — Excusez-moi une minute. Passez dans ma chambre, s'il vous plaît.

THÉODORE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

CHRISTINE. — Qui est-ce ?

FRITZ. — Rien, mon petit. Deux mots à dire à un monsieur. (Il ouvre la porte de sa chambre, les deux femmes passent d'abord ; sur le seuil Théodore se retourne et le regarde. Bas, le visage bouleversé.) Lui.

THÉODORE. — Ah !

FRITZ. — Va-t'en vite !

THÉODORE. — Ne fais pas de bêtises, c'est peut-être un piège...

FRITZ. — Va-t'en, va-t'en.

Lui parti, il va dans l'entrée ; la scène reste vide un instant, puis Fritz revient suivant un homme de trente-cinq ans à peu près. L'Etranger a l'air distingué, il est en pardessus et tient à la main son melon, ses gants.

Scène IV

FRITZ, L'ETRANGER

FRITZ, entrant. — Pardon de vous avoir fait attendre !

L'ETRANGER, l'air dégagé. — Aucune importance. Je regrette de vous avoir dérangé.

FRITZ. — Mais du tout... Voulez-vous...

Il lui indique une chaise.

L'ETRANGER. — Je vois que je vous ai dérangé, une petite soirée chez vous ?

FRITZ. — Quelques camarades.

L'ETRANGER, toujours aimable. — Une mascarade alors ?

FRITZ. — Comment ?

L'ETRANGER. — Vos amis ont des chapeaux de femme et des capes.

FRITZ. — Oui, (souriant) il y a quelques femmes parmi eux.

Un silence.

L'ETRANGER. — La vie est très amusante parfois... oui ?

Regard fixe.

FRITZ, répondant à ce regard, puis détournant les yeux. — Pardon, pourrais-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

L'ETRANGER. — Certainement. (Calme.) Ma femme a oublié sa voilette chez vous.

FRITZ. — Votre femme chez moi ?... Sa... (souriant) la plaisanterie est étrange !

L'ETRANGER, se levant et appuyant sa main au dossier de la chaise, avec force, presque sauvagement. — Elle l'a oubliée... (Fritz se lève à son tour : ils se tiennent les yeux dans les yeux. L'Etranger lève le poing comme s'il voulait l'abattre sur Fritz ; d'un air de fureur et de dégoût.) Oh ! (Fritz se garant et faisant un pas en arrière. Après un long silence.) Voici vos lettres. (Il jette sur la table un paquet de lettres qu'il a sorties de son pardessus.) Rendez-moi celles que vous avez reçues. (Fritz fait un geste de refus. L'Etranger appuyant sur les mots.) Je ne désire pas qu'on les trouve chez vous... après...

FRITZ, avec force. — On ne les trouvera pas. (Nouveau silence. L'Etranger le regarde.) Désirez-vous autre chose ?

L'ETRANGER, sarcastique. — Si je désire ?...

FRITZ. — Je suis à votre disposition.

L'ETRANGER, s'inclinant profondément. — Bien.

Puis ses yeux font le tour de la pièce et s'arrêtent sur les chapeaux des femmes, la table ; sa figure se contracte, faisant pressentir une nouvelle explosion.

FRITZ, qui s'en aperçoit, répète. — Je suis tout à votre disposition... Je serai chez moi jusqu'à midi demain. (L'Etranger s'incline et sort. Fritz veut l'accompagner, l'Etranger l'en empêche. Lui parti, Fritz indécis revient vers son bureau, puis il regarde par la fenêtre, observant visiblement l'Etranger qui s'en va. Il s'éloigne de la fenêtre, reste un instant sans savoir que faire, puis entre-bâille la porte et appelle doucement :) Théodore... une minute s'il te plaît.

Scène V

FRITZ, THEODORE

(Cette scène devra être jouée très vite.)

THÉODORE, nerveux. — Eh bien ?

FRITZ. — Il sait.

THÉODORE. — Il ne sait rien. Tu t'es laissé berner, tu as avoué. Tu es un fou, te dis-je... tu es...

FRITZ, montrant les lettres. — Il m'a apporté mes lettres.

THÉODORE, impressionné. — Oh !... (Silence.) J'ai toujours dit qu'il ne fallait pas écrire...

FRITZ. — C'était lui, cet après-midi... dans la rue...

THÉODORE. — Que s'est-il passé ? Parle !

FRITZ. — Rends-moi un grand service, Théodore.

THÉODORE. — Oui, j'arrangerai l'affaire...

FRITZ. — Oh ! ça, il n'en est plus question.

THÉODORE. — Alors ?...

FRITZ. — Il serait bon de... (S'interrompant.) Non ! Nous ne pouvons pas faire attendre ces pauvres petites comme ça !

THÉODORE. — Ça n'a pas d'importance. Continue.

FRITZ. — Il serait bon que tu ailles trouver Lensky.

THÉODORE. — Tout de suite si tu veux...

FRITZ. — Non, il n'est pas chez lui, mais tu es sûr de le trouver au café entre 11 heures et minuit, et puis tu l'amèneras chez moi.

THÉODORE. — Ne fais pas cette figure d'enterrement... Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ces affaires se terminent sans que rien n'arrive.

FRITZ. — Il fera le nécessaire pour qu'il en soit autrement.

THÉODORE. — Mais non ! Rappelle-toi, l'année dernière, le duel entre Billinger et Herz. Ils étaient dans le même cas.

FRITZ. — Non, tu sais très bien que ce n'est pas vrai... Tiens, il aurait dû me tuer d'un coup de revolver ici... Le résultat eût été le même.

THÉODORE, bonne humeur factice. — Ah ! ça, c'est admirable... j'adore ta façon de voir les choses. Et tu crois que Lensky et moi sommes là pour des prunes ? Crois-tu que nous accepterons...

FRITZ. — Vous accepterez simplement les conditions des autres.

THÉODORE. — Oh !

FRITZ. — Ne fais pas de façons... tu penses comme moi.

THÉODORE. — Quelle imbécillité ! C'est une affaire de chance... Toi aussi tu peux le...

FRITZ, sans l'écouter. — Elle le sentait. Nous le sentions, tous les deux... Nous le savions...

THÉODORE. — Fritz, je t'en prie.

FRITZ, enfermant les lettres dans son bureau. — Que fait-elle en ce moment ? Est-ce qu'il la... Tâche d'apprendre demain ce qui s'est passé chez eux !

THÉODORE. — J'essaierai.

FRITZ. — Veille aussi à ce que l'affaire ne traîne pas.

THÉODORE. — Ça ne pourra pas avoir lieu avant après-demain !

FRITZ, dont la voix trahit presque la peur. — Théodore !

THÉODORE. — Du courage. Moi je me fie à mes pressentiments. Eh bien, j'ai la conviction intime que tout se passera très bien... (Il essaie d'être gai.)

...Je ne sais pas d'où elle me vient, cette conviction, mais elle est là.

FRITZ. — Quel chic type tu fais !... Qu'allons-nous dire aux petites ?

THÉODORE. — Je m'en fiche... Renvoyons-les !

FRITZ. — Non ! Ne faisons semblant de rien. Il ne faut pas que Christine se doute de quoi que ce soit... Je me mets au piano... Toi, appelle-les. (Théodore mécontent va vers la porte.) ...Et que vas-tu leur dire ?

THÉODORE. — Rien ! Que ça ne les regarde pas.

FRITZ, assis au piano, se retournant. — Non, non !

THÉODORE. — Qu'il s'agit d'un ami... je verrai bien... (Fritz jouant au piano, Théodore ouvrant la porte :) Mesdemoiselles... !

Scène VI

FRITZ, THEODORE, MITZIE, CHRISTINE

MITZIE. — Enfin... est-il parti ?

CHRISTINE, allant vers Fritz. — Qui était là, Fritz ?

FRITZ, jouant. — Toujours curieuse...

CHRISTINE, tendre. — Dis-le-moi, Fritz, je t'en supplie !

FRITZ. — Il s'agit de gens que tu ne connais pas.

THÉODORE. — Elle veut te faire parler, Fritz, pas un mot, hein ? Tu l'as promis à ce monsieur !

MITZIE. — Fais pas ta poire... Christine, laisse-les, ils veulent se rendre intéressants.

THÉODORE. — Je n'ai pas terminé ma valse avec M^lle Mitzie. (Prenant l'accent d'un clown.) Monsieur le chef d'orchestre, une petite musique.

Fritz joue ; Théodore et Mitzie dansent. Après quelques mesures :

MITZIE. — Je ne peux plus.

Elle s'affale dans un fauteuil. Théodore l'embrasse et s'assied sur le bras du fauteuil. Fritz a cessé de jouer, il a pris les deux mains de Christine et la regarde.

CHRISTINE, comme si elle se réveillait brusquement. — Pourquoi as-tu cessé de jouer ?

FRITZ, souriant. — Ça suffit pour aujourd'hui.

CHRISTINE. — Je voudrais pouvoir jouer du piano comme toi.

FRITZ. — Tu fais beaucoup de musique ?

CHRISTINE. — Je n'y arrive guère. J'ai beaucoup à faire, et puis notre piano est si mauvais !

FRITZ. — Je voudrais l'essayer. J'aimerais voir ta chambre aussi...

CHRISTINE, souriant. — Elle n'est pas belle comme la tienne...

FRITZ. — Et puis je voudrais autre chose. J'aimerais que tu me parles de toi.

CHRISTINE. — Il n'y a pas grand-chose à dire. Moi, je n'ai pas de secrets, comme... quelqu'un que je connais...

FRITZ. — Tu n'as jamais aimé personne ?

Christine le regarde sans répondre. Fritz lui baise la main.

CHRISTINE. — Et jamais je n'aimerai quelqu'un d'autre que toi.

FRITZ, dont l'expression devient douloureuse. — Ne dis pas ça ! Ne le dis pas !... Qu'en sais-tu d'abord ?... Parle-moi de ton père !... Il t'aime beaucoup ?

CHRISTINE. — Ah ! oui !... et autrefois je lui disais tout...

FRITZ. — N'aie pas de scrupules, chérie... Chacun de nous a ses petits secrets... c'est la vie.

CHRISTINE. — Ah ! si je savais que tu m'aimes... tout le reste n'importerait plus.

FRITZ. — Tu ne le sais pas ?

CHRISTINE. — Je le saurais si tu me parlais toujours sur ce ton-là.

FRITZ. — Tu dois être mal. Viens t'asseoir...

CHRISTINE. — Non, laisse-moi comme ça. (Elle pose sa tête sur le piano. Fritz lui caresse les cheveux.) C'est bon ça !

Silence.

THÉODORE. — Où sont les cigares, Fritz ?

Fritz s'approche du buffet où Théodore cherche les cigares. Mitzie s'est endormie.

FRITZ, tendant les cigares à Théodore. — Le café ! Il verse deux tasses.

THÉODORE. — Voulez-vous du café, mes enfants ?

FRITZ. — Mitzie, veux-tu...

THÉODORE. — Laisse-la dormir... et toi ne bois pas de café. Couche-toi tôt et tâche de dormir, toi aussi. (Fritz le regarde et éclate d'un rire amer.) Ben quoi ! Tu n'y changeras plus rien, n'est-ce pas ? Il ne s'agit pas de faire de la philosophie ou de montrer de la grandeur d'âme, il s'agit d'être raisonnable... c'est tout !...

FRITZ — Mais tu viendras chez moi cette nuit avec Lensky !

THÉODORE. — Ça me semble inutile.

FRITZ. — Puisque je te le demande !

THÉODORE. — Bon, bien !

FRITZ. — Tu voudras bien reconduire les petites.

THÉODORE. — Oui, et même immédiatement. Mitzie, lève-toi !

MITZIE. — Vous buvez du café ? Donnez-m'en !

THÉODORE. — Tiens.

FRITZ, à Christine. — Fatiguée, chérie ?

CHRISTINE, souriant. — Un peu mal à la tête... c'est le vin.

FRITZ. — Ça passera à l'air.

CHRISTINE — Ah ! on s'en va ?... Tu nous accompagnes ?

FRITZ. — Non, je reste, j'ai à faire.

CHRISTINE, qui se souvient tout d'un coup. — A faire ! à cette heure-ci ! Qu'est-ce que tu as à faire ?

FRITZ, presque sévère. — Non, Christine, perds cette habitude ! (Plus doucement.) Je me sens fatigué, courbaturé... nous avons fait deux heures de marche à la campagne, Théodore et moi...

THÉODORE. — Oui... c'était délicieux... Nous recommencerons tous les quatre.

MITZIE. — Quelle veine ! Et vous mettrez vos uniformes ?

THÉODORE. — Voilà ce qui s'appelle aimer la nature !

CHRISTINE, à Fritz. — Quand nous reverrons-nous ?

FRITZ, nerveux. — Je t'écrirai.

CHRISTINE, tristement. — Au revoir...

Elle veut s'en aller.

FRITZ, remarquant sa tristesse. — Nous nous verrons demain, Christine !

CHRISTINE, contente. — Oui ?

FRITZ. — Au jardin... près de la ligne de ceinture... à 6 heures... veux-tu ?

Christine fait signe que oui.

MITZIE, à Fritz. — Tu viens, Fritz ?

THÉODORE. — Elle a le génie du tutoiement.

FRITZ. — Non, je reste.

MITZIE. — Il a de la chance... il reste chez lui... et nous, quelle trotte nous avons à faire !

FRITZ. — Mitzie, tu n'as pas mangé le bon gâteau ! Tu vas l'emporter, oui ?

MITZIE à Théodore. — Est-ce que ça se fait ?

Fritz emballe le gâteau.

CHRISTINE. — Un vrai bébé.

MITZIE. — Attends, je vais t'aider à souffler les bougies. (Elle le fait.)

CHRISTINE — Veux-tu que j'ouvre la fenêtre ? Il fait lourd.

Elle ouvre.

FRITZ. — Voilà, et maintenant je vais éclairer l'escalier.

MITZIE. — On a déjà éteint ?

THÉODORE. — Sûrement.

CHRISTINE. — Ah ! le bon air frais !

MITZIE. — Le vent de mai. (Près de la porte, à Fritz qui tient le bougeoir :) Merci de ton accueil, de cette...

THÉODORE, la poussant. — Allons, plus vite que ça...

Fritz suit les autres. Par la porte restée ouverte, on entend leurs voix.

MITZIE. — Au revoir, au revoir.

THÉODORE. — Gare aux marches !

MITZIE. — Merci pour le gâteau.

THÉODORE. — Tais-toi, tu réveilles tout le monde.

CHRISTINE. — Bonne nuit !

On entend Fritz fermer la porte à clé. Tandis qu'il rentre, on entend le bruit de la porte cochère qui se referme. Fritz s'approche de la fenêtre.

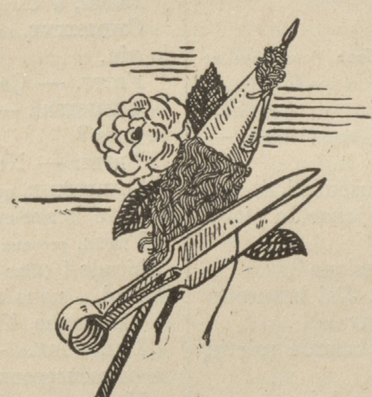
LA VOIX DE CHRISTINE, criant dans la rue. — Bonne nuit !

LA VOIX DE MITZIE, très montée. — Bonne nuit, joli petit !

LA VOIX DE THÉODORE, la morigénant. — Voyons, Mitzie !...

On entend encore leurs voix, leurs rires, leurs pas. Théodore siffle l'air du *Double-Aigle impérial.* Fritz regarde pendant quelque temps, puis il s'effondre dans un fauteuil.

RIDEAU



ACTE II

La chambre de Christine, simple mais très propre.

Scène première

CATHERINE, CHRISTINE

Christine s'habille pour sortir ; Catherine entre après avoir frappé.

CATHERINE. — Bonsoir, mam'zelle Christine.

CHRISTINE, debout devant la glace, se retournant. — Bonsoir.

CATHERINE. — Vous sortez ?

CHRISTINE. — Je ne suis pas pressée.

CATHERINE. — C'est mon mari qui m'envoie ; je viens vous demander si vous voulez venir avec nous ce soir, on va dîner en plein air et entendre l'orchestre militaire.

CHRISTINE. — Merci, madame Binder, pas aujourd'hui... une autre fois, peut-être... Vous n'êtes pas fâchée ?

CATHERINE. — Mais non... je comprends; ailleurs, vous vous amusez mieux... hein ? (Christine la regarde sans répondre.) Votre père est au théâtre ?

CHRISTINE. — Pas encore, il rentrera avant d'y aller ; ça ne commence qu'à 7 heures et demie.

CATHERINE. — C'est vrai, eh bien, je m'en vais l'attendre : je voulais lui demander des places pour la nouvelle pièce ; on doit les avoir à l'œil maintenant ?

CHRISTINE. — Mais oui... personne n'y va plus depuis que les soirées sont belles.

CATHERINE. — Je ne veux pas vous retenir, mam'zelle Christine, puisque vous voulez sortir. Mon mari vous regrettera beaucoup, et puis quelqu'un d'autre aussi...

CHRISTINE. — Qui ?

CATHERINE. — Le cousin de Binder vient avec nous ; vous savez qu'il a une situation maintenant, mam'zelle Christine ?

CHRISTINE, indifférente. — Ah !

CATHERINE. — Avec de beaux appointements, ma foi... Et puis c'est un jeune homme si rangé, si bien... et il vous admire tant !

CHRISTINE. — Eh bien, au revoir, madame Binder.

CATHERINE. — On pourrait lui dire ce qu'on voudrait sur votre compte... il n'en croirait rien. (Christine la regarde.) Il y a des hommes comme ça... (Avec un brin de méchanceté.) Surtout, ne manquez pas votre rendez-vous, mam'zelle Christine !

CHRISTINE. — Mais que me voulez-vous ?

CATHERINE. — Je vous veux rien. Vous avez raison : faut profiter de sa jeunesse.

CHRISTINE. — Au revoir, madame Binder.

CATHERINE, légèrement acerbe. — Un conseil que je voudrais vous donner, mam'zelle Christine : soyez donc plus prudente.

CHRISTINE. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

CATHERINE. — Ecoutez... Vienne est une si grande ville... Pourquoi donnez-vous vos rendez-vous à cent pas de la maison ?

CHRISTINE. — Ça ne regarde personne.

CATHERINE. — Je ne voulais pas le croire quand Binder me l'a raconté. Car c'est lui qui vous a vue... « Non, que je lui ai dit, tu dois t'être trompé ! M[lle] Christine n'est sûrement pas quelqu'un à se promener le soir avec des jeunes gens du grand monde et, si elle le fait, que je lui ai dit, elle serait pas assez bête pour choisir notre rue. — Demande-lui, qu'il m'a répondu, et ce serait pas étonnant, qu'il a ajouté... vu qu'elle vient plus nous voir, mais qu'elle est tout le temps fourrée avec Mitzie Schlager. Est-ce que c'est une compagnie pour une demoiselle bien ? » Ah ! les hommes sont si vulgaires, mam'zelle Christine ! Et puis il a tout raconté à Franz. Mais Franz, si vous aviez vu, il s'est fâché tout rouge. « Je mettrais ma main au feu pour M[lle] Christine, qu'il a dit, et celui qui dira quelque chose il aura affaire à moi ! » Et il a parlé de vos qualités, et que vous étiez si bonne ménagère, et si dévouée pour M[lle] votre tante, la pauvre chère âme, et que vous étiez si modeste, et que vous viviez si retirée du monde !... (Un silence.) Si vous veniez avec nous ce soir, hein ?

CHRISTINE. — Non...

Scène II

CATHERINE, CHRISTINE, WEIRING

Weiring porte un brin de lilas à la main.

WEIRING. — Bonsoir... Ah ! madame Binder, comment allez-vous ?

CATHERINE. — Merci.

WEIRING. — Et votre petite demoiselle ? Et votre mari ?

CATHERINE. — Tout le monde va bien.

WEIRING. — Je suis bien content. Ah ! quelle soirée, il fait magnifique, hein, madame Binder ? (A Christine.) Tu es à la maison par ce beau temps ?

CHRISTINE. — J'allais sortir.

WEIRING. — Tu as bien raison, va prendre l'air... J'ai traversé le jardin près de la ligne de ceinture en rentrant... le lilas est en fleur... C'est beau... et j'ai même commis un délit, tiens...

Il lui tend le brin de lilas.

CHRISTINE. — Merci, papa.

CATHERINE. — Vous avez de la chance que le gardien vous ait pas vu.

WEIRING. — Allez voir le jardin, madame Binder, il y manque pas une fleur... et ça sent aussi bon qu'avant.

CATHERINE. — Mais si tout le monde disait ça...

WEIRING. — Ah ! alors ça irait mal.

CHRISTINE. — Au revoir, papa.

WEIRING. — Attends deux minutes, tu pourras me faire un bout de conduite.

CHRISTINE. — Je... j'ai promis à Mitzie d'aller la prendre.

WEIRING. — Bien, ça vaut mieux... la jeunesse aime retrouver la jeunesse... Au revoir, Christine.

CHRISTINE, l'embrasse. — Au revoir, madame Binder.

Weiring la suit tendrement du regard. *Exit* Christine.

Scène III

CATHERINE, WEIRING

CATHERINE. — Ce qu'elles sont bien ensemble à présent Christine et Mitzie Schlager !

WEIRING. — Oui... je suis content que Christine ait trouvé une camarade... qu'elle soit pas toujours à la maison. Cette pauvre fille, elle a si peu de joies dans la vie...

CATHERINE. — Evidemment.

WEIRING. — Quelquefois ça me serre le cœur quand je rentre du théâtre après la répétition et que je la vois coudre, et puis, à peine le déjeuner fini, elle se met à copier de la musique.

CATHERINE. — Ah ! oui, les millionnaires sont plus heureux. Mais son chant ?

WEIRING. — C'est pas grand-chose... Dans cette chambre sa voix porte, et elle chantera toujours assez bien pour son père... mais pour en vivre, ça... je n'y crois pas.

CATHERINE. — Dommage !

WEIRING. — Elle est assez raisonnable pour le comprendre... comme ça elle n'aura pas de déceptions... On la prendrait dans le chœur, ça va sans dire.

CATHERINE. — Sûrement, bien faite comme elle est...

WEIRING. — Mais c'est sans avenir.

CATHERINE. — Ça vous en donne des soucis, les jeunes filles. Quand je pense que la mienne sera une demoiselle dans cinq ou six ans.

WEIRING. — Mais pourquoi ne vous asseyez-vous pas, madame Binder ?

CATHERINE. — Mon mari va passer me prendre ; j'étais venue pour inviter M[lle] Christine.

WEIRING. — L'inviter ?

CATHERINE. — Oui, à dîner avec nous pour entendre la musique... Je croyais que ça lui changerait les idées.

WEIRING. — Ça lui ferait pas de mal, surtout après ce triste hiver. Pourquoi n'y va-t-elle pas ?

CATHERINE. — Je sais pas... Peut-être parce qu'il y a le cousin de Binder.

WEIRING. — Ah ! ça, c'est sûr. Elle peut pas le sentir, elle me l'a dit.

CATHERINE. — Mais pourquoi ? C'est un jeune homme très comme il faut, et il a un avenir assuré maintenant ; c'est pas rien pour une...

WEIRING. — ... jeune fille pauvre.

CATHERINE. — Pauvre ou non, c'est toujours bon à prendre.

WEIRING. — Dites, madame Binder, vous croyez qu'une jolie fille comme Christine, jeune, épanouie, n'est au monde que pour attendre un homme qui a par hasard un avenir assuré...

CATHERINE. — Ma foi oui !... Elle peut pas attendre le prince charmant, n'est-ce pas ?... et puis, même il viendrait, le prince charmant, qu'il s'en irait probablement sans l'avoir épousée... (Weiring regarde par la fenêtre.) C'est pour ça que je vous dis qu'il faut surveiller les demoiselles, surtout pour leurs fréquentations.

WEIRING. — Je ne sais si c'est vraiment la peine de gâcher sa jeunesse, de la perdre... à quoi leur sert toute leur vertu, à ces pauvres filles... en admettant même qu'après des années d'attente un bonnetier vienne demander leur main.

CATHERINE. — Monsieur Weiring, si mon mari n'est qu'un bonnetier, c'est tout de même un homme très comme il faut dont j'ai jamais eu à me plaindre.

WEIRING, essayant de la calmer. — Mais, madame Binder, c'était pas de vous que je parlais, et puis vous n'avez pas perdu votre jeunesse que je sache...

CATHERINE. — J'ai plus souvenance de ce temps-là.

WEIRING. — Ne dites pas ça. Vos souvenirs, c'est encore ce que vous avez de meilleur dans votre vie.

CATHERINE. — Je n'ai pas de souvenirs.

WEIRING. — Allons !...

CATHERINE. — Et puis, même on en aurait des souvenirs... qu'est-ce qui en reste ? Du remords.

WEIRING. — Et qu'est-ce qui reste quand on n'a pas de quoi se souvenir ? (très simplement) quand la vie a passé monotone, un jour comme l'autre, sans bonheur, sans amour ?

CATHERINE. — Monsieur Weiring, songez à la vieille demoiselle, à votre sœur... je sais que ça vous fait encore du chagrin de parler d'elle...

WEIRING. — Oui, ça me fait du chagrin...

CATHERINE. — Et ça se comprend... quand deux gens ont vécu ensemble si longtemps... Je l'ai toujours dit qu'on n'en retrouverait pas des frères comme vous. (Weiring a un geste de protestation.) C'est vrai. Vous étiez tout jeune quand vous l'avez prise chez vous et que vous lui avez tenu lieu de tout, de père, de mère...

WEIRING. — Oui, oui...

CATHERINE. — Et ce doit être une consolation pour vous de penser que vous avez toujours été le bienfaiteur, le protecteur d'une pauvre fille sans défense.

WEIRING. — Oui... autrefois, je pensais comme vous, quand elle était encore jeune et jolie... et je me croyais très intelligent et très bon... mais après, quand j'ai vu ses premiers cheveux blancs et ses

premières rides... et que les jours passaient tous pareils... et que d'une jolie jeune fille elle était devenue une vieille fille fanée — tout doucement, sans que je m'en sois aperçu — alors seulement j'ai compris ce que j'avais fait !

CATHERINE. — Monsieur Weiring !

WEIRING. — Je la vois encore assise en face de moi, le soir sous la lampe ; je vois son sourire résigné et puis son regard si doux qui semblait toujours me dire merci... alors que moi j'aurais voulu me jeter à ses pieds, lui demander pardon de l'avoir si bien gardée de tout danger... et de tout bonheur...

Un silence.

CATHERINE. — Et puis d'autres seraient heureuses d'avoir eu un frère pour les garder et leur éviter les remords.

Scène IV

CATHERINE, WEIRING, MITZIE

MITZIE. — Bonsoir !... Ce qu'il fait sombre ! On n'y voit pas... Ah ! madame Binder... votre mari vous attend en bas, madame Binder... Christine n'est pas là ?

WEIRING. — Elle est partie il y a un quart d'heure.

CATHERINE. — Vous ne l'avez pas rencontrée ? Elle avait rendez-vous avec vous.

MITZIE. — Non... j'ai dû la manquer... Vous allez entendre l'orchestre militaire, madame Binder ?

CATHERINE. — Oui, Binder aime tant ça. Quel joli chapeau vous avez, mam'zelle Mitzie ! Il est neuf ?

MITZIE. — Mais non, c'est celui de l'année dernière ; je l'ai retapé.

CATHERINE. — Vous-même ?

MITZIE. — Moi toute seule.

WEIRING. — Ce que vous êtes adroite !

CATHERINE. — C'est vrai, vous avez été modiste pendant un an.

MITZIE. — Oui et ma mère veut que je retourne à l'atelier. C'est son idée.

CATHERINE. — Comment va-t-elle ?

MITZIE. — Très bien... elle a un peu mal aux dents, mais le médecin dit que c'est du rhumatisme.

WEIRING. — Voilà, il faut que je parte...

CATHERINE. — Je descends avec vous, monsieur Weiring...

MITZIE. — Moi aussi, mais prenez votre pardessus, m'sieur Weiring, il fera frais ce soir.

WEIRING. — Vous croyez ?

CATHERINE. — Pour sûr... Ne faites pas d'imprudences !

Scène V

LES MÊMES, CHRISTINE

MITZIE. — La voilà.

CATHERINE. — Elle est terminée, la promenade ?

CHRISTINE. — Oui. Bonjour, Mitzie... Oh ! j'ai mal à la tête...

Elle s'assied.

WEIRING. — Comment ?...

CATHERINE. — Ce doit être l'air.

WEIRING. — Christine, qu'est-ce que tu as ? Mam'zelle Mitzie, ayez la bonté d'allumer la lampe.

Mitzie obéit.

CHRISTINE. — Je peux le faire moi-même.

WEIRING. — Je veux voir ta figure, Christine...

CHRISTINE. — C'est rien, papa ! C'est l'air du dehors, j'en suis sûre.

CATHERINE. — Il y a des gens qui ne supportent pas le printemps.

WEIRING. — Mam'zelle Mitzie, vous voulez bien rester près d'elle ?

MITZIE. — Bien sûr que je reste...

CHRISTINE. — Mais ce ne sera rien, papa.

MITZIE. — Ma mère fait pas tant d'histoires quand j'ai mal à la tête.

WEIRING, à Christine qui est toujours assise. — Tu es si fatiguée que ça ?

CHRISTINE. — Mais non, tu vois, je me lève.

Elle sourit.

WEIRING. — Ah !... eh bien, tu as une autre figure quand tu souris... tu es toute changée. (A Catherine.) Hein ? la voilà toute changée... (Il l'embrasse.) Au revoir, Christine... et gare à cette vilaine petite tête si elle continue à te faire mal !

Il se tient près de la porte.

CATHERINE, bas à Christine. — Vous vous êtes disputés ?

Christine a un mouvement d'impatience.

WEIRING. — Madame Binder ?

Exeunt Weiring et Catherine.

Scène VI

MITZIE, CHRISTINE

MITZIE. — Au revoir ! Tu sais ce qui te donne mal à la tête ? Le vin d'hier. C'est étonnant que j'aie rien. Mais c'était amusant, hein ? (Christine fait oui de la tête.) Ils sont très bien tous deux, très chouettes, y a rien à dire... et ce que Fritz est bien logé ! Epatamment ! Chez Dori c'est beaucoup moins... (Elle s'interrompt.) Non, rien !... T'as encore mal à la tête ? Pourquoi ne dis-tu rien ? Qu'est-ce que tu as ?

CHRISTINE. — Ecoute, il n'est pas venu.

MITZIE. — Il t'a posé un lapin ? Tu n'as que ce que tu mérites !

CHRISTINE. — Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

MITZIE. — Tu le gâtes. Et quand on gâte un homme, il devient arrogant.

CHRISTINE. — Tu ne sais pas ce que tu dis.

MITZIE. — Je sais très bien ce que je dis... il y a longtemps que j'enrage de te voir faire. Il arrive trop tard au rendez-vous, il ne te raccompagne pas chez toi, il se fourre dans la loge de gens que nous ne connaissons pas, il te pose des lapins, et tu encaisses tout ça, et tu le regardes avec des yeux amoureux !

Elle mime Christine.

CHRISTINE. — Ne fais pas la méchante. Toi aussi tu aimes bien Théodore.

MITZIE. — Bien sûr que je l'aime !... Mais quant à courir après ou à me faire du mauvais sang... ah ! non, ni pour Dori, ni pour un autre. Les hommes n'en valent pas la peine.

CHRISTINE. — Jamais tu ne m'as parlé comme ça.

MITZIE. — Mais, Christine, j'aurais pas osé. J'avais une frousse de toi, je te dis que ça !... Mais je savais bien que le jour où tu serais pincée tu le serais à fond ! Ah ! oui, ça vous remue la première fois, je sais bien ! Mais aussi tu as de la chance d'avoir une amie comme moi qui te conseille pour ce premier béguin.

CHRISTINE. — Mitzie !

MITZIE. — Quoi ? Tu ne crois pas que je suis une amie ? Si j'étais pas là pour te dire : « Mon petit, c'est un homme comme les autres, et les hommes, faut pas se chagriner une minute pour eux », tu irais croire je ne sais quoi. Mais, je te le répète : faut jamais croire les hommes !

CHRISTINE. — Mais qu'est-ce que tu viens me raconter ? Les hommes, les hommes ! Je ne te parle pas des hommes ! Les autres me sont indifférents, je ne m'intéresse qu'à un seul homme et, toute ma vie, ce ne sera que lui !

MITZIE. — Qu'est-ce qui te prend ?... Est-ce qu'il t'aurait... ? Ah ! tout arrive ! Mais alors il aurait fallu t'y prendre autrement !

CHRISTINE. — Tais-toi !

MITZIE. — Qu'est-ce que tu veux ? J'y suis pour rien. Il aurait fallu en attendre un qui ait la tête d'un épouseur...

CHRISTINE. — Non, je t'en supplie, assez ! Tu me fais mal.

MITZIE, bonne enfant. — Allons...

CHRISTINE. — Laisse-moi, ne te fâche pas... j'aime mieux être seule.

MITZIE. — Me fâcher ! pourquoi ? Je vais m'en aller. Mais je ne voulais pas te faire de peine, vrai. (Elle ouvre la porte.) Tiens, M. Fritz.

Scène VII

LES MÊMES, FRITZ

FRITZ. — Bonsoir.

CHRISTINE, dans un cri de joie. — Fritz, Fritz !

Elle se jette dans ses bras. Mitzie s'esquive, se trouvant inutile.

FRITZ, se dégageant doucement. — Mon petit...

CHRISTINE. — Ils disent tous que tu veux me quitter ! Mais tu ne le feras pas, pas encore, n'est-ce pas ? pas encore ?

FRITZ. — Mais qu'est-ce qui dit ça. Qu'est-ce que tu as ? (Il la caresse.) Chérie ! J'ai pensé que tu aurais peur en me voyant tout d'un coup.

CHRISTINE. — Qu'est-ce que ça fait puisque tu es là !

FRITZ. — Allons, calme-toi, tu m'as attendu longtemps ?

CHRISTINE. — Pourquoi n'es-tu pas venu ?

FRITZ. — J'ai été retenu... et je ne t'ai plus trouvée au jardin... et alors j'ai voulu rentrer... et puis tout à coup j'ai eu envie de revoir ta petite frimousse.

CHRISTINE, heureuse. — C'est vrai ?

FRITZ. — Et puis j'avais envie aussi de voir ta chambre ; oui, c'est vrai, la maison que tu habites, ton entourage ; je n'ai pas pu résister... je suis monté chez toi. Ça t'ennuie ?

CHRISTINE. — Oh !

FRITZ. — Personne ne m'a vu, et je savais que ton père était au théâtre...

CHRISTINE. — Je me moque de ce que disent les gens.

FRITZ. — C'est ici... (il regarde la chambre) alors c'est ça ta chambre ? Elle est jolie.

CHRISTINE. — Tu n'y vois rien.

Elle veut enlever l'abat-jour.

FRITZ. — Non, laisse, c'est aveuglant ! Tu vis ici... et voilà la fenêtre dont tu m'as si souvent parlé ? C'est là que tu travailles, n'est-ce pas ? Oh ! la belle vue : (souriant) des centaines de toits... et cette masse noire au loin, qu'est-ce que c'est ?

CHRISTINE. — La forêt de Vienne qui commence.

FRITZ. — C'est vrai. Tu es mieux logée que moi.

CHRISTINE. — Oh !

FRITZ. — J'aimerais habiter ici, et voir les toits tous les jours... c'est joli... et puis c'est tranquille.

CHRISTINE. — Pas tant que ça.

FRITZ. — Il y a des voitures ?

CHRISTINE. — Non, mais un serrurier à l'étage en dessous.

FRITZ. — Ça, c'est désagréable. (Il s'assied.)

CHRISTINE. — On s'y habitue. Je ne l'entends plus.

FRITZ, se relevant. — Suis-je là pour la première fois ? Il me semble que je suis déjà venu. C'est tout à fait comme ça que je m'imaginais ta chambre.

Il regarde de tout côté.

CHRISTINE. — Non, ne regarde pas.

FRITZ. — Qu'est-ce que c'est que ces gravures ?

CHRISTINE. — Laisse.

FRITZ. — Mais je voudrais les voir.

Il prend la lampe et éclaire les gravures.

CHRISTINE. — *L'Adieu* et *le Retour*.

FRITZ. — Je vois *l'Adieu* et *le Retour*.

CHRISTINE. — Dans la chambre de papa il y a un tableau beaucoup plus joli.

FRITZ. — Ah ! Qu'est-ce que c'est que ce tableau ?

CHRISTINE. — C'est une jeune fille qui regarde par la fenêtre la neige qui tombe, et ça s'appelle *Abandonnée*.

FRITZ. — Tiens... (Il repose la lampe et avise une petite étagère avec des livres.) Voilà ta bibliothèque ?

CHRISTINE. — Non, ne la regarde pas.

FRITZ. — Pourquoi ? Schiller... Goethe, c'est très bien, et le grand dictionnaire.

CHRISTINE. — Il s'arrête à G.

FRITZ, souriant. — C'est toujours ça, et puis « le Livre pour tous », tu regardes les images ?

CHRISTINE. — Bien sûr. Je les ai toutes regardées.

FRITZ, avisant un buste posé sur le poêle. — Qui est ce monsieur ?

CHRISTINE, surprise. — Mais c'est Schubert.

FRITZ. — C'est vrai !

CHRISTINE. — Papa l'aime tant, papa a aussi composé de très belles chansons.

FRITZ. — Il n'en compose plus ?

CHRISTINE. — Non, plus maintenant.

Silence.

FRITZ. — Il fait bon chez toi.

CHRISTINE. — Vraiment ?

FRITZ. — Oui vraiment... Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il saisit un vase avec des fleurs artificielles.

CHRISTINE. — Il a encore trouvé quelque chose !...

FRITZ. — Mon petit, non, des fleurs artificielles chez toi... cela me choque, ça fait poussiéreux...

CHRISTINE. — Non, non, je les époussète tous les jours...

FRITZ. — Des fleurs artificielles ont toujours l'air poussiéreuses... Il te faudrait des fleurs naturelles qui embaument... Je t'enverrai à partir de...

Il s'interrompt et se détourne pour lui cacher son émotion.

CHRISTINE, tendrement. — Quoi ?

FRITZ. — Je voulais dire que demain je t'enverrai des fleurs...

CHRISTINE. — Et tu le regrettes avant de l'avoir

dit ? Pourquoi ? Parce que demain tu ne penseras plus à moi. (Fritz proteste du geste.) Si, quand tu ne me vois pas, tu ne penses pas à moi.

FRITZ. — Veux-tu te taire !

CHRISTINE. — Je le sais, je le sens.

FRITZ. — Quelle idée !... Comment oses-tu penser une chose pareille !

CHRISTINE. — C'est de ta faute ! Tu ne me dis rien... tu as sans cesse des secrets... Qu'est-ce que tu fais toute la journée ?

FRITZ. — Mais, mon petit, c'est très simple. Je suis des cours... quelquefois... Je fais des visites, je sors avec un ami, je vais au café... je joue du piano. Ce n'est pas intéressant, c'est pour ça que je n'en parle pas. Là, je vais te dire au revoir.

CHRISTINE. — Déjà ?

FRITZ. — Ton père va rentrer...

CHRISTINE. — Mais non ! Tu as le temps, reste, Fritz, reste encore une minute !

FRITZ. — Et puis, j'ai... Théodore m'attend... j'ai à lui parler.

CHRISTINE. — Ce soir ?

FRITZ. — Oui, ce soir.

CHRISTINE. — Tu le verras demain.

FRITZ. — Demain, je ne serai peut-être pas à Vienne.

CHRISTINE. — Pas à Vienne ?

FRITZ, sentant son inquiétude, très gai. — Ce sont des choses qui arrivent... je m'absente pour un jour ou deux.

CHRISTINE. — Où vas-tu ?

FRITZ. — Où je vais... n'importe... quelque part... Allons, ne fais pas cette figure-là. Je vais chez mes parents, dans notre propriété... tu es rassurée ?

CHRISTINE. — Tu vois... jamais tu ne me parles de tes parents !

FRITZ. — Quelle enfant tu fais !... Tu ne comprends pas que ce qu'il y a de beau et de bon... c'est d'être seuls tous les deux, de ne parler que de nous. Tu ne le sens pas ?

CHRISTINE. — Non, ce n'est ni beau ni bon à toi de ne rien me raconter... Moi, je m'intéresse à tout ce qui te concerne... à tout. Tu me donnes une heure, le soir, de temps en temps. Ça ne me suffit pas. Quand tu es parti... je ne sais plus rien... la nuit passe... et puis le jour... des heures, des heures... je ne sais rien... alors je suis si triste.

FRITZ. — Pourquoi es-tu triste ?

CHRISTINE. — Parce que je m'ennuie de toi... que j'ai besoin de toi... et que je te sens loin comme si tu n'habitais pas la même ville. Tu es perdu... disparu... je ne te trouve plus...

FRITZ, légèrement impatient. — Allons...

CHRISTINE. — Mais c'est vrai !

FRITZ. — Viens là. (Elle s'assied sur ses genoux.) Tu es comme moi, tous les deux nous ne savons qu'une chose, c'est que nous nous aimons en cette minute... (L'arrêtant.) Ne parle pas d'éternité, (se parlant plutôt à lui-même) il est des minutes qui exhalent un parfum d'éternité... la seule éternité que nous puissions comprendre, la seule qui soit à nous. (Il l'embrasse, se lève, puis subitement, avec enthousiasme :) Ah ! qu'on est bien chez toi, qu'on est bien ! (Près de la fenêtre.) On est si loin du monde au milieu de toutes ces maisons étrangères... je me sens seul enfin... seul avec toi... (bas) et protégé...

CHRISTINE. — Si tu me parlais toujours comme ça... je pourrais croire...

FRITZ. — Quoi, mon petit ?

CHRISTINE. — Que tu m'aimes comme j'ai rêvé d'être aimée le jour où tu m'as embrassée pour la première fois... tu te souviens ?

FRITZ, passionnément. — Je t'aime. (Il l'attire à lui, l'embrasse, puis se dégage violemment.) Il faut que je parte.

CHRISTINE. — Tu regrettes déjà de me l'avoir dit ? Mais tu es libre, Fritz, tu es libre. Tu peux me quitter quand tu voudras. Tu ne m'as rien promis... et je ne t'ai rien demandé. Après... qu'importe ! Je ne sais pas ce que je deviendrai... mais j'aurai été heureuse une fois... je n'en demande pas davantage. Je veux seulement que tu saches et que tu croies que je n'ai aimé personne avant toi... et que jamais plus je n'aimerai personne plus tard... quand tu ne me voudras plus.

FRITZ, se parlant à lui-même. — Ne le dis pas... Ne le dis pas. Ce serait... trop beau... (On frappe. Fritz sursautant.) Ce doit être Théodore.

CHRISTINE, frappée. — Il sait que tu es là ?

Scène VIII

LES MÊMES, THEODORE

THÉODORE. — Bonsoir. (A Christine.) Hein, c'est du toupet ?

CHRISTINE. — C'est donc bien important ce que vous avez à lui dire ?

THÉODORE. — Très important. Je le cherche partout.

FRITZ, bas. — Pourquoi n'as-tu pas attendu en bas ?

CHRISTINE. — Qu'est-ce que tu lui dis à l'oreille ?

THÉODORE, à haute voix pour exclure toute équivoque. — Pourquoi je n'ai pas attendu en bas ?... Mon cher, si j'avais été sûr que tu fusses là... mais comme je ne voulais pas risquer de faire le pied de grue pendant deux heures...

FRITZ, de façon à lui faire sentir le sous-entendu. — Bon... alors tu pars avec moi demain ?

THÉODORE, comprenant. — C'est exact.

FRITZ. — Quelle chance !

THÉODORE. — Je suis à bout de souffle, permettez-moi de m'asseoir dix secondes.

CHRISTINE. — Je vous en prie.

Elle ferme la fenêtre.

FRITZ, bas. — Y a-t-il du nouveau, as-tu appris quelque chose sur elle ?

THÉODORE, même jeu. — Non. Je suis venu te chercher parce que tu es tout simplement inconscient. Tu t'énerves ici au lieu d'aller te coucher pour être reposé demain.

Christine s'approche.

FRITZ. — Théodore, ne trouves-tu pas cette chambre ravissante ?

THÉODORE. — Oui, très gentille. (A Christine.) Et vous êtes toujours là ? La chambre est vraiment jolie, un peu haut perchée pour mon goût.

FRITZ. — C'est justement ce qui me plaît.

THÉODORE. — J'enlève Fritz, vous savez. Nous nous levons tôt demain.

CHRISTINE. — Tu pars Fritz, vraiment ?

THÉODORE. — Il reviendra, Christine.

CHRISTINE. — Tu m'écriras ?

THÉODORE. — Mais s'il revient demain soir ?

CHRISTINE. — Non ! Je sais qu'il part pour longtemps. (Fritz tressaille.)

THÉODORE, qui s'en aperçoit. — Et quand bien même, est-ce une raison pour écrire ? Allons, je ne vous aurais pas crue si sentimentale... pardon, je ne t'aurais pas crue... j'oubliais qu'on se tutoyait. Vite un baiser d'adieu, ne vous gênez pas, faites comme si je n'était pas là. (Fritz et Christine s'embrassent. Théodore prend une cigarette, veut l'allumer et ne trouve pas d'allumettes.) Dites, ma petite Christine, vous n'auriez pas d'allumettes ?

CHRISTINE. — Voilà.

Elle montre une boîte sur la table.

THÉODORE. — Elle est vide.

CHRISTINE. — Je vais aller vous en chercher.

Elle sort.

FRITZ, la suivant du regard, à Théodore. — Des minutes comme celles-ci mentent, Théodore.

THÉODORE. — De quelles minutes parles-tu ?

FRITZ. — Ah ! qu'il est mensonger l'instant que je viens de vivre !

THÉODORE. — Ne dis pas de bêtises, tu en riras demain.

FRITZ. — Je n'en aurai plus le temps.

CHRISTINE, revenant avec une boîte d'allumettes. — Voilà.

THÉODORE. — Merci et au revoir, Christine. Fritz, je t'attends.

FRITZ, long regard circulaire. — C'est dur de se séparer, c'est dur...

CHRISTINE. — Moque-toi de moi !

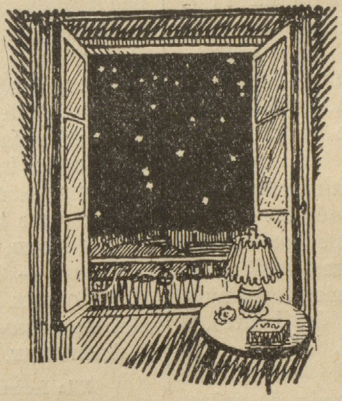
THÉODORE, avec force. — Viens. Au revoir, Christine.

FRITZ. — Au revoir.

CHRISTINE. — A bientôt. (*Exeunt* Fritz et Théodore. Christine s'arrête décontenancée, puis, s'approchant de la porte, elle appelle à mi-voix :) Fritz !

FRITZ revient et la serre contre lui. — Chérie...

RIDEAU



ACTE III

Même décor qu'au second acte. Il est midi environ.

Scène première

CHRISTINE, LINA, puis MITZIE

Christine, seule près de la fenêtre, coud, puis pose son ouvrage. La fille de Catherine, neuf ans, entre.

LINA. — Bonjour, mam'zelle Christine.

CHRISTINE, distraite. — Bonjour, mon petit.

LINA. — Maman m'a dit de passer voir si je pouvais lui rapporter les places pour ce soir.

CHRISTINE. — Papa n'est pas rentré. Veux-tu attendre ?

LINA. — Non, mam'zelle Christine, je reviendrai après le déjeuner.

CHRISTINE. — Bon.

LINA, sur le point de sortir, se retournant. — Et maman vous fait demander, mam'zelle Christine, si votre tête va mieux ?

CHRISTINE. — Beaucoup mieux.

LINA. — Au revoir, mam'zelle Christine.

CHRISTINE. — Au revoir.

Lina veut sortir, entre Mitzie.

LINA. — Bonjour, mam'zelle Mitzie.

MITZIE. — Bonjour, petit crapaud.

Exit Lina.

Scène II

CHRISTINE, MITZIE

CHRISTINE s'est levée et va au-devant de Mitzie. — Ils sont revenus ?

MITZIE. — Comment veux-tu que je le sache ?

CHRISTINE. — Tu n'as pas de lettre... rien ?

MITZIE. — Non.

CHRISTINE. — Ah !... toi non plus tu n'as pas de lettre !

MITZIE. — Je ne vois pas pourquoi ils nous écriraient.

CHRISTINE. — Ça fait deux jours qu'ils sont partis.

MITZIE. — Ben quoi ! ce n'est pas long, et c'est sûrement pas une raison pour faire des histoires. Je ne te comprends pas... Regarde-moi la tête que tu as... le nez rouge, les yeux bouffis. Ton père va s'apercevoir de quelque chose quand il rentrera.

CHRISTINE, simplement. — Mon père sait tout.

MITZIE, effrayée. — C'est pas possible ?

CHRISTINE. — Je lui ai tout dit.

MITZIE. — Ce que tu es bête !... Mais aussi comment pourrais-tu cacher tes sentiments ? Toi, tout ce que tu penses se voit au bout de ton nez... Sait-il qui c'est ?

CHRISTINE. — Oui.

MITZIE. — Il t'a fait une scène ?

CHRISTINE. — Non... il s'en est allé tout doucement comme d'habitude.

MITZIE. — Tu n'aurais pas dû lui dire, tout de même. S'il ne s'est pas fâché, c'est qu'il croit que Fritz t'épousera.

CHRISTINE. — Ne parle pas de ça.

MITZIE. — Tu sais ce que je crois ?

CHRISTINE. — Quoi ?

MITZIE. — Que tout le voyage est une blague.

CHRISTINE. — Comment ?

MITZIE. — Peut-être qu'ils ne sont pas partis.

CHRISTINE. — Ils sont partis, je le sais... j'ai passé devant sa maison hier soir, les volets étaient fermés... il n'est pas là.

MITZIE. — Entendu. Peut-être qu'ils sont partis... mais ils ne reviendront pas... du moins pour nous...

CHRISTINE, effrayée. — Mitzie !

MITZIE. — Enfin, c'est possible, n'est-ce pas ?

CHRISTINE. — Et tu dis ça... comme ça... tout simplement !

MITZIE. — Ecoute, aujourd'hui, demain, dans six mois... ça nous arrivera un jour... alors pourquoi s'en faire ?

CHRISTINE. — Tu ne sais pas ce que tu dis... tu ne connais pas Fritz... il n'est pas comme tu crois... Tiens, l'autre soir, quand il est venu me voir, je m'en suis bien rendu compte. Il fait l'indifférent, mais il m'aime. (Prévenant la réponse de Mitzie.) Je sais, ce ne sera pas toujours... mais ça ne peut pas cesser... comme ça... tout d'un coup.

MITZIE. — Après tout, tu le connais mieux que moi.

CHRISTINE. — Il reviendra. Et Théodore reviendra aussi... j'en suis sûre ! (Mitzie a un geste d'indifférence.) Mitzie, rends-moi un grand service.

MITZIE. — Calme-toi... Qu'est ce que tu veux ?

CHRISTINE. — Va voir Théodore... vois ce qui se passe. C'est tout près, tu demanderas au concierge... s'il n'est pas là ; on saura peut-être quand il revient !

MITZIE. — Moi ! Courir après un homme !

CHRISTINE. — Il n'en saura rien. Et puis peut-être tu le rencontreras par hasard... il va être 1 heure... il doit aller déjeuner !

MITZIE. — Pourquoi ne vas-tu pas te renseigner auprès du concierge de Fritz, toi ?

CHRISTINE. — Je n'ose pas... Fritz déteste les indiscrétions... et il n'est sûrement pas revenu, tandis que Théodore est peut-être là... et il pourra te dire. Oh ! Mitzie, je t'en supplie !

MITZIE. — Ce que tu es enfant !

CHRISTINE. — Fais-le pour moi... vas-y. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

MITZIE. — J'y vais puisque tu y tiens ! Mais ça ne servira à rien. Je te dis qu'ils ne sont pas là.

CHRISTINE. — Et tu reviendras tout de suite ?

MITZIE. — Oui ! Maman m'attendra pour déjeuner.

CHRISTINE. — Merci, Mitzie... tu es bonne !

MITZIE. — Bien sûr que je suis bonne ! Mais toi, sois raisonnable ! A tout à l'heure.

CHRISTINE. — Merci !

Exit Mitzie.

Scène III

CHRISTINE, seule ; plus tard, WEIRING

Christine range la chambre, plie son ouvrage, ouvre la fenêtre et regarde dans la rue. Weiring entre doucement, elle ne s'en aperçoit pas tout d'abord. Weiring semble très ému et contemple avec terreur sa fille, qui lui tourne encore le dos.

WEIRING. — Elle ne sait rien... elle ne sait rien ! (Il s'est arrêté près de la porte sans oser avancer. Christine se retourne, tressaille en le voyant. Il essaie de sourire, fait quelques pas, puis, comme s'il voulait qu'elle vienne près de lui, il dit :) Eh bien, Christine ? (Christine se précipite à sa rencontre, on a l'impression qu'elle va se mettre à genoux. Il l'en empêche.) Eh bien, Christine... (Prenant une résolution.) Nous allons essayer d'oublier ! (Christine lève la tête, le regarde.) Oui, oublier... toi et moi.

CHRISTINE. — Papa, tu ne m'as pas comprise ce matin ?

WEIRING. — Mais, Christine, il faut bien que je te dise ce que je pense, n'est-ce pas ? Par conséquent...

CHRISTINE. — Mais, papa, qu'est-ce que ça signifie ?

WEIRING. — Ma petite fille, écoute-moi tranquillement ; moi aussi je t'ai écoutée ce matin quand tu m'as tout raconté... Il faut que nous...

CHRISTINE. — Papa, ne me parle pas comme ça... Si tu as réfléchi, si tu as compris que tu ne pouvais pas me pardonner... chasse-moi, mais ne me parle pas comme ça.

WEIRING. — Calme-toi, Christine. Quand tu m'auras écouté, tu pourras faire ce que tu voudras... Christine, tu es encore si jeune... N'as-tu pas pensé quelquefois... (hésitation) que tout ça n'était peut-être... qu'une erreur ?

CHRISTINE. — Pourquoi dis-tu ça, papa ? Je sais ce que j'ai fait, et je ne vous demande rien... ni à toi ni... à personne, si c'était une erreur. Je viens de te dire : chasse-moi, mais...

WEIRING, l'interrompant. — Tais-toi, mon petit... Je voulais dire que, même si ça avait été une erreur, une jolie fille comme toi ne devrait pas se désespérer pour ça. Pense à la vie et comme elle peut être belle ! Pense à toutes les choses qui te feront plaisir, à toute la jeunesse qui est devant toi, à tout le bonheur qui t'attend ! Regarde-moi. Crois-tu que je puisse encore beaucoup attendre de la vie ? Eh bien, je l'aime tout de même, je la trouve belle... et beaucoup de choses encore m'attirent et m'amusent. Je pense à notre vie à tous les deux, au printemps, à ton chant qu'il faudra que tu travailles, à nos promenades à la campagne quand les grandes vacances viendront. Et puis à tant d'autres choses qui sont bonnes et belles. Est-ce que c'est vraiment la peine de douter de tout parce qu'il faut renoncer à son premier bonheur ?

CHRISTINE, inquiète. — Pourquoi devrais-je y renoncer ?

WEIRING. — Etait-ce vraiment un bonheur, Christine ? Et crois-tu que ton père ait attendu tes aveux pour tout savoir ?... Tout... je savais tout... même que tu viendrais me le dire. Non, jamais tu n'as été heureuse. Ah ! je les connais tes yeux ! Je ne les aurais pas vus pleurer si souvent... et ces joues n'auraient pas été si pâles si tu avais aimé quelqu'un qui en fût digne.

CHRISTINE. — Comment peux-tu ?... Qu'est-ce que tu sais ? Qu'est-ce que tu as appris ?...

WEIRING. — Rien ! Rien, je t'assure !... Mais tu m'as parlé de lui... Un garçon comme lui ne sait pas apprécier le cadeau qui lui tombe du ciel. Il ne sait pas reconnaître le faux du vrai. Comment veux-tu qu'il ait compris ton grand amour ?...

CHRISTINE, toujours plus inquiète. — Tu lui as parlé ? Tu es allé chez lui ?...

WEIRING. — Jamais de la vie ! Il est parti, n'est-ce pas ? Mais, Christine, j'ai mes yeux et mon sain jugement ! Ma petite fille, oublie, essaie d'oublier. Ton avenir est ailleurs... tu peux trouver encore... tu trouveras sûrement le bonheur que tu mérites ! Tu trouveras un homme qui saura t'apprécier ! (Christine s'est approchée de la commode pour prendre son chapeau.) Que fais-tu ?

CHRISTINE, très vite. — Laisse-moi m'en aller.

WEIRING, de même. — Où vas-tu ?

CHRISTINE. — Le voir... le retrouver...

WEIRING. — Mais qu'est-ce qui te prend ?

CHRISTINE. — Tu me caches quelque chose... il faut que je le voie...

WEIRING, la retenant de force. — Mais enfin, mon petit, essaie de raisonner... il n'est pas là... il est peut-être parti pour longtemps. Reste auprès de moi. Que feras-tu là-bas ? Demain ou ce soir j'irai avec toi ! Mais tu ne peux pas sortir comme ça... Si tu voyais ta pauvre petite figure !

CHRISTINE. — Tu viendras avec moi, papa ?

WEIRING. — Je te le promets ! Seulement, sois raisonnable. Là... assieds-toi, calme-toi. Allons, ne dirait-on pas... c'en est drôle... se mettre dans un état pareil... et pourquoi ? Christine, c'est donc si dur de rester auprès de ton vieux père ?

CHRISTINE. — Mais que sais-tu ?

WEIRING, perdant contenance. — Que veux-tu que je sache ?... je sais que je t'aime, que tu es mon enfant unique... que tu dois rester près de moi... que tu aurais toujours dû rester près de moi.

CHRISTINE. — Assez. (Se dégageant.) Laisse-moi.

Elle ouvre la porte et se trouve face à face avec Mitzie.

Scène IV

WEIRING, CHRISTINE, MITZIE, puis THEODORE

MITZIE pousse un cri. — Tu m'as fait peur !

Christine recule en apercevant Théodore. Théodore s'arrête sur le seuil, il est tout en noir.

CHRISTINE. — Quoi ?... qu'est-ce qui se passe ? (Pas de réponse. Elle cherche le regard de Théodore qui évite le sien.) Où est-il, où est-il ? (Personne ne répond, tous ont le visage triste et contraint ; alors une peur folle la saisit. A Théodore :) Mais parlez donc ! (Théodore essaie de parler, la voix lui fait défaut. Christine le regarde les yeux hagards, puis sa figure trahit peu à peu qu'elle a deviné ; elle pousse un cri terrible.) Théodore !... il est... (Théodore fait un signe de tête affirmatif. Christine se passe la main sur le front, elle a l'air de ne pas comprendre ; elle prend Théodore par le bras et répète comme une folle :) Il est... mort ?...

C'est une question qu'elle semble se poser à elle-même.

WEIRING. — Mon enfant !

CHRISTINE, le repoussant. — Mais parlez donc, Théodore !

THÉODORE. — Vous savez tout.

CHRISTINE. — Je ne sais rien... je ne sais pas ce qui est arrivé... croyez-vous que... qu'à présent je ne puisse pas tout entendre ?... Comment est-ce arrivé... papa... Théodore... (A Mitzie.) Toi aussi, tu le sais !

THÉODORE. — Un hasard malheureux...

CHRISTINE. — Comment... quoi ?

THÉODORE. — Il a été tué !

CHRISTINE. — Qu'est-ce que ça signifie ! Il a été...

THÉODORE. — Il a été tué en duel.

Christine pousse un cri, elle va tomber. Weiring la soutient et fait signe aux autres de partir.

CHRISTINE, s'en apercevant, retient Théodore. — Restez. Dites... dites-moi tout. Croyez-vous que vous ayez encore le droit de me cacher quelque chose ?...

THÉODORE. — Que voulez-vous savoir ?

CHRISTINE. — Pourquoi... pourquoi s'est-il battu en duel ?

THÉODORE. — Je ne sais pas la raison.

CHRISTINE. — Mais avec qui... avec qui ?... Vous devez savoir qui l'a tué !... Eh bien ?...

THÉODORE. — Quelqu'un que vous ne connaissez pas.

CHRISTINE. — Qui ?... qui ?...

MITZIE. — Christine !...

CHRISTINE. — Qui ? Tu le sais, Mitzie, dis-le-moi !... Toi, papa ! (Pas de réponse, elle fait un mouvement vers la porte ; Weiring la retient.) J'aurai tout de même le droit d'apprendre qui l'a tué... et pourquoi !

THÉODORE. — C'était pour une raison... stupide...

CHRISTINE. — Vous ne me dites pas la vérité... Pourquoi, pourquoi ?

THÉODORE. — Ma petite Christine...

CHRISTINE s'avance vers lui, le regarde, ne dit rien, puis subitement. — Pour une femme ?

THÉODORE. — Non.

CHRISTINE. — Si, pour une femme. (A Mitzie.) Pour cette femme... pour cette femme qu'il aimait. Et son mari... oui, son mari l'a tué... Et moi... que suis-je, moi ?... Que lui étais-je ?... Théodore, vous n'avez rien pour moi ?... Il ne vous a rien dit ? Vous n'avez pas trouvé une lettre pour moi ?... un mot ?... (Théodore secoue la tête.) Et le soir... où il était là, où vous êtes venu le prendre... il savait, il savait que peut-être jamais plus... et il m'a quittée, et il s'est fait tuer pour une autre... non, non... ce n'est pas possible... il ne savait donc pas ce qu'il était pour moi ?... Il n'avait donc pas...

THÉODORE. — Il le savait. Le matin du duel... il m'a aussi parlé de vous !

CHRISTINE. — Il a aussi parlé de moi ! De moi aussi ! Et à part cela, de combien de personnes, de combien de choses qui lui étaient chères autant que moi ? De moi aussi ! Ah ! mon Dieu !... Et de son père, de sa mère, de ses amis, de sa chambre, de Vienne, du printemps, de tout ce qui faisait partie de sa vie et qu'il devait quitter... comme il me quittait... Il vous a parlé de tout cela... et de moi aussi !...

THÉODORE, ému. — Il vous aimait certainement beaucoup.

CHRISTINE. — Aimer !... Lui ? J'étais son passe-temps... et il s'est fait tuer pour une autre !... Et moi, je l'adorais, ne le savait-il pas... que je lui avais tout donné... que je serais morte pour lui... qu'il était tout mon bonheur ?... Il ne s'en était pas aperçu ! Il a pu me quitter avec un sourire, quitter cette chambre et se faire tirer un coup de pistolet pour une autre !... Père, est-ce que tu comprends ça, toi ?

WEIRING, l'étreignant. — Christine !

THÉODORE, à Mitzie. — Tu aurais vraiment pu me dispenser de ça. (Mitzie, furieuse, lui tourne le dos.) J'ai eu assez d'émotions depuis quelques jours.

CHRISTINE, prenant une résolution soudaine. — Théodore, conduisez-moi auprès de lui... je veux le voir... je veux le revoir une fois... sa figure. Théodore, vous m'entendez !

THÉODORE hésitant, puis geste de refus. — Non...

CHRISTINE. — Pourquoi non ? Vous ne pouvez pas me le refuser ! J'ai bien le droit de le revoir !

THÉODORE. — C'est trop tard...

CHRISTINE. — Trop tard... pour voir son corps ? trop tard ?... Mais... mais...

Elle ne comprend pas.

THÉODORE. — Nous l'avons enterré ce matin !

CHRISTINE, au paroxysme du désespoir. — Enterré... et je ne l'ai pas su !... On l'a tué... on l'a mis en bière... on l'a mené au cimetière... on l'a enterré... sans que j'aie pu le revoir ! Il est mort depuis deux jours, et vous n'êtes même pas venu me le dire !

THÉODORE, contraint et ému. — Pendant ces deux jours... vous ne pouvez pas vous douter... de tout ce que j'ai fait pendant ces deux jours. Songez que j'ai dû prévenir les parents, j'avais mille choses à penser... sans compter mon propre chagrin.

CHRISTINE. — Votre...

THÉODORE. — Et puis l'ent... enfin, cela a eu lieu dans la plus stricte intimité... Il n'y avait que les parents proches... et ses meilleurs amis.

CHRISTINE. — Les meilleurs... les plus proches... et moi, alors... moi, qui suis-je ?

THÉODORE. — Tout le monde se le serait demandé au cimetière.

CHRISTINE. — Que suis-je ? Moins que ses parents, moins que tous... moins que... vous !

WEIRING. — Mon enfant, mon enfant ! Viens auprès de moi, viens ici.

THÉODORE. — Je suis... (Sa voix s'étrangle.) Je ne me doutais pas...

CHRISTINE. — Vous ne vous doutiez pas que je

l'aimais ? (Weiring l'attire à lui, Mitzie s'approche d'elle, Théodore regarde le vide. Christine, se dégageant de l'étreinte de son père.) Conduisez-moi sur sa tombe.

WEIRING. — Non... non !

MITZIE. — N'y va pas, Christine !

THÉODORE. — Christine... plus tard... demain... quand vous serez plus calme.

CHRISTINE. — Demain ?... Quand je serai plus calme !... Et dans un mois je serai consolée... et dans six mois je rirai de nouveau... c'est ça !... Et à quand le prochain amant ?

Elle éclate d'un rire terrible.

WEIRING. — Christine !...

CHRISTINE. — Ne vous mettez pas en peine... je trouverai le chemin.

WEIRING. — N'y va pas !

MITZIE. — N'y va pas !

CHRISTINE. — Il vaut mieux... il vaut mieux que j'aille... laissez-moi... laissez-moi !

WEIRING. — Reste, Christine.

MITZIE. — N'y va pas... peut-être que l'autre est en train de prier sur sa tombe...

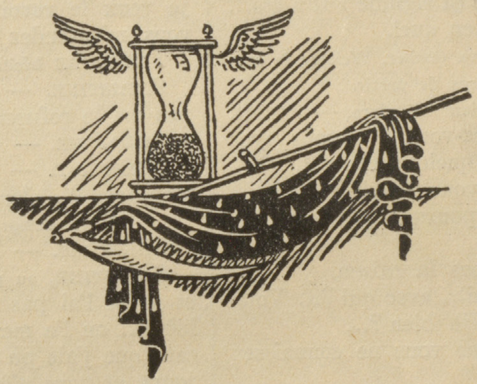
CHRISTINE, le regard fixe. — Je n'y vais pas pour prier... non.

Elle sort brusquement... les autres restent déroutés pendant quelques secondes.

WEIRING se précipite, mais ses jambes fléchissent. A Théodore et Mitzie. — Courez après elle ! (Mitzie et Théodore sortent en courant. Weiring, seul.) Je ne peux pas... je ne peux pas... (Il fait quelques pas péniblement, puis se retient à la fenêtre.) Où va-t-elle ?... (Regardant par la fenêtre.) Elle ne reviendra pas... elle ne reviendra pas...

Il s'effondre en sanglotant.

RIDEAU



Culs-de-lampe de GEORGES BRAUN.

GABRIEL D'HERVILLIEZ

"Argent de suite !"

COMÉDIE EN UN ACTE ET TROIS JOURNÉES

A Madame CLAUDE ROLAND,
dont la sympathie me fut si précieuse,
je dédie avec joie cette petite comédie.

PERSONNAGES

Varino, 45 ans	MM. GAUTIER-SYLLA, de l'Odéon.
Fradet, 35 ans	CHAMARAT, de l'Odéon.
Ledoux, 60 ans	LOUIS TUNC, du Palais-Royal.
Dupont, 30 ans	JEAN CLAIRJOIS, de l'Odéon.

Mise en scène de M. Louis Tunc.

"ARGENT DE SUITE !" A ÉTÉ JOUÉ
POUR LA PREMIÈRE FOIS AU GALA DE LA PIÈCE EN UN ACTE
DONNÉ LE 4 FÉVRIER 1933, AU THÉATRE COMŒDIA

"Argent de suite !"

A Paris. — Le bureau de Varino ; pièce simple, sans luxe : une table-bureau, deux ou trois chaises, un cartonnier. — Bien en apparence, face au public, un grand calendrier porte la date du 23 juin. Une cheminée sur laquelle est placée une pendule.

Trois portes. — Sur la première, à gauche, est écrit en gros caractères : « Contentieux ». — Sur la seconde, à droite : « Bureau du caissier ». — La troisième, au fond, est la porte d'entrée donnant sur l'antichambre.

PREMIER TABLEAU (PREMIÈRE JOURNÉE)

Scène première

LEDOUX seul, puis VARINO

Au lever du rideau, Ledoux, vieil employé, veston d'alpaga, manches de lustrine, range les dossiers, les papiers et met de l'ordre sur le bureau. Un temps. Il a chaud et s'éponge le front. Il va à la porte sur laquelle est écrit : « Bureau du caissier. » Il l'ouvre. C'est un placard. Il en sort une bouteille et un verre. Il boit et place la bouteille sur le bureau, puis reprend sa besogne. Un temps. Entre Varino par la porte « Contentieux », chapeau sur la tête et ganté.

LEDOUX. — Bonjour, monsieur le directeur.

VARINO. — Bonjour, Ledoux. (Il voit la bouteille et s'arrête.) Je vous l'ai répété cent fois : je ne veux pas voir traîner votre bibine sur mon bureau !

Il retire son chapeau, qu'il pose sur le cartonnier.

LEDOUX. — Ce n'est pas de la bibine, patron. C'est du saint-émilion, un cadeau d'un client.

VARINO. — Ça m'est égal. Fourrez-moi tout ça dans la caisse.

LEDOUX, obéissant. — Ça la garnira toujours un peu.

VARINO enlève ses gants et s'installe devant son bureau. Indiquant la porte du fond. — Il y en a de pris ?

LEDOUX. — Oui, patron.

VARINO. — Combien ?

LEDOUX. — Deux.

VARINO. — Je vais les recevoir. Activons. J'ai rendez-vous à 11 heures. Attendez-moi à côté. J'aurai probablement besoin de vous.

LEDOUX. — Bien, patron.

Il sort à gauche par la porte « Contentieux ».

VARINO, ouvrant la porte du fond. — Au premier de ces messieurs !

Scène II

VARINO, FRADET

Entre Fradet, timide et embarrassé. Il tient à la main son chapeau et son parapluie, qu'il conservera pendant toute la scène

FRADET. — Le « Crédit familial », s'il vous plaît ?

VARINO, s'installant à son bureau. — C'est ici. Veuillez vous asseoir.

FRADET. — Merci, monsieur.

Il s'assied sur le bord de sa chaise devant Varino. Il regarde autour de lui. Ses yeux s'arrêtent sur l'inscription « Bureau du Caissier ».

VARINO. — Je vous écoute.

FRADET. — J'ai lu dans le journal votre annonce...

VARINO. — Parfaitement.

FRADET. — Aux personnes gênées momentanément, vous avancez de l'argent ?...

VARINO. — C'est notre raison d'être.

FRADET. — Votre annonce dit : « Argent de suite »...

VARINO. — Elle le dit.

FRADET. — Et c'est vrai ?

VARINO. — Tout ce qu'il y a de plus vrai.

FRADET, avec espoir. — Ah ! je suis bien content !

VARINO. — Vous avez besoin d'argent ?

FRADET. — Oh ! oui, monsieur...

VARINO. — Beaucoup ?

FRADET. — Oh ! non, monsieur... Enfin... je crois que je pourrai m'en tirer avec... (il hésite)... avec 2.000 francs...

VARINO, froid. — 2.000 francs ?

FRADET, craintif. — C'est trop ?

VARINO. — Ce n'est pas assez...

FRADET. — Pas assez ?

VARINO. — Ces petits prêts ne nous intéressent pas.

FRADET, toujours craintif. — Mon Dieu ! je ne suis pas intransigeant sur le chiffre... Je demandais 2.000 francs... parce que je pensais... qu'un prêteur était moins regardant pour une petite somme... mais, enfin, j'accepterai bien...

VARINO. — Combien ?

FRADET, effrayé de son audace. — 3.000...

VARINO. — Nous ne prêtons jamais moins de 5.000.

FRADET. — 5.000 ?... Eh bien, mais... j'emprunterai volontiers 5.000 francs...

VARINO. — D'autant que nos conditions sont plus que raisonnables : 6 pour 100.

FRADET. — En tout ?

VARINO. — En tout.

FRADET. — Sans commission ?... sans frais ?

VARINO. — Sans aucuns frais.

FRADET. — C'est très raisonnable, en effet... et vraiment... il n'y a rien à dire...

VARINO. — Je vais inscrire votre demande.

FRADET. — Si vous voulez bien.

VARINO. — Je vous demanderai de me verser 10 francs pour cette formalité.

FRADET, interloqué. — 10 francs ?

VARINO. — Pour la constitution du dossier...

FRADET, sans comprendre. — Ah !

VARINO. — Quand vous aurez un dossier chez nous vous pourrez emprunter ce que vous voudrez.

FRADET. — Ah ! très bien...

Il lui donne 10 francs.

VARINO. — Merci... (Il sort un carton de couleur et le montre à Fradet.) Votre dossier ! (Il écrit :) *Affaire Fradet... Prêt 5.000.*

FRADET. — Ces 5.000 francs me rendront un fameux service... car, il faut que je vous le dise, monsieur... je vais me marier...

VARINO. — Toutes mes félicitations !

FRADET. — Merci, monsieur, merci. Or, pour se marier... pour se mettre en ménage... il faut de l'argent !

VARINO. — Evidemment. Et je me demande ce que vous auriez pu faire avec 2.000 francs.

FRADET. — Ces 2.000 francs représentent le solde d'un mobilier que j'avais acheté à crédit... et que je dois payer après-demain, 25 juin (il montre le calendrier)... à 5 heures...

VARINO. — Vous n'avez pas d'économies à votre âge ?

FRADET. — J'en avais, monsieur... J'en avais !... On me les a volées...

VARINO. — Vous auriez dû venir me voir avant.

FRADET, ingénument. — Pourquoi ?

VARINO. — Je vous aurais donné un conseil... Et qui vous les a volées ?

FRADET. — C'est toute une histoire, monsieur ! Il faut vous dire que je suis comptable chez M. Dugommier, fabricant d'articles sanitaires... depuis quatorze ans...

VARINO. — C'est une référence.

FRADET. — J'avais réussi, à force de patience et d'économie, à mettre de côté 9.000 francs. C'était beau, monsieur...

VARINO, poli. — C'était beau.

FRADET. — Je les avais placés à la Caisse d'épargne.

VARINO. — Ce n'était pas un mauvais placement.

FRADET. — Malheureusement, je les ai déplacés...

VARINO. — Pourquoi ?

FRADET. — Ma fiancée avait envie d'une cuisinière au gaz émaillée blanc avec four à pâtisserie !...

VARINO. — Ça ne coûte pas 9.000 francs, une cuisinière au gaz émaillée blanc, avec four à pâtisserie !...

FRADET. — Oh ! non, monsieur... 1.500 francs. D'un côté, je voulais lui faire plaisir... d'un autre côté, ça me paraissait bien cher. J'hésitais... et, juste à ce moment, je reçois d'une banque un prospectus alléchant promettant 30 % d'intérêts et le doublement du capital en quinze jours...

VARINO, avec condescendance. — L'éternelle histoire !

FRADET. — Pour avoir une cuisinière au gaz émaillée blanc avec four à pâtisserie de 1.500 francs, j'en ai confié 9.000 au banquier Michoux...

VARINO. — Celui qu'on a coffré il y a trois mois ?

FRADET. — Oui, monsieur.

VARINO. — Vous étiez mal tombé.

FRADET, avec mélancolie. — Je n'ai jamais eu de chance.

VARINO. — Elle vous coûte cher... la cuisinière au gaz émaillée blanc avec four à pâtisserie !

FRADET. — Voilà pourquoi j'ai des ennuis... pourquoi je viens vous voir ! Je dois payer mes meubles après-demain... et je n'ai pas d'argent...

VARINO, catégorique. — Nous allons arranger ça.

FRADET. — Vous pourrez m'avancer la somme aujourd'hui ?

VARINO. — Aujourd'hui... non !... mais demain... je pense... si l'enquête est favorable...

FRADET, étonné. — L'enquête ?...

VARINO. — Evidemment. Vous ne pensez pas que la maison prête comme cela à des taux philanthropiques... sans s'entourer de toutes les garanties ?

FRADET, avec crainte. — Mais ce sera long ?

VARINO. — Non. Notre inspecteur, M. Ledoux, va vous demander les renseignements nécessaires. Il fera son enquête demain matin. J'aurai le rapport à midi. Vous pourrez revenir à 4 heures.

FRADET. — Et j'aurai mon argent ?

VARINO. — Immédiatement... si l'enquête...

FRADET. — Oh ! je suis bien tranquille. Je suis connu, honorablement connu... et tout le monde dans le quartier...

VARINO. — Nous verrons... nous verrons...

FRADET. — Je vous remercie d'avance pour l'immense service que vous me rendez.

VARINO, noblement. — Ne parlons pas de ça !

FRADET. — Je vous serai éternellement reconnaissant.

VARINO. — Il faut bien s'entr'aider dans la vie.

FRADET. — Je suis prêt à donner à votre inspecteur...

VARINO, cordial. — Je vous demanderai, au préalable, de me verser la somme de 50 francs.

FRADET, les yeux ronds. — 50 francs ?...

VARINO. — Pour les frais d'enquête...

FRADET, sans comprendre. — Comment ?

VARINO. — Oui, monsieur. Vous ne pensez pas que notre inspecteur travaille pour la gloire ? Il faut le payer. Et qui doit le payer ? Pas nous, je suppose ?

FRADET. — Ah ! je pensais...

VARINO. — Nous prêtons à des taux trop raisonnables pour assumer ces frais-là. Ah ! si nous étions comme certaines maisons que je connais qui font signer des reconnaissances de 10.000 pour 5.000...

nous pourrions prendre l'enquête à notre charge. Ce n'est pas le genre de la maison !... Du travail propre, des affaires nettes, de l'honnêteté, de la loyauté, de la confiance !

FRADET. — C'est très embêtant... car je vous avouerai qu'en ce moment... Nous sommes le 23 et je ne touche qu'à la fin du mois...

VARINO, avec douceur. — Vous avez bien 50 francs ?...

FRADET. — Pas sur moi...

VARINO, déçu. — Eh bien... allez les chercher. Nous remettrons l'enquête à plus tard...

FRADET, désolé. — Il me faut l'argent demain.

VARINO, sceptique. — Vous n'avez pas 50 francs ?

FRADET. — Mais non...

VARINO, engageant. — Cherchez bien...

Fradet fouille dans ses poches. Il sort quelques petites coupures et un peu de monnaie.

VARINO, avec espoir. — Nous allons y arriver...

FRADET. — Je ne crois pas !

Il continue à se fouiller, mais ne sort plus rien de ses poches.

VARINO. — Et là ?...

Il montre la poche intérieure de son veston.

FRADET, se fouillant. — Il n'y a rien.

VARINO. — Vous êtes sûr ?

FRADET, se refouillant désespérément. — Hélas !

VARINO regarde le petit tas de papier-monnaie posé sur le bord du bureau par Fradet. — C'est tout ?

FRADET. — C'est tout !

VARINO. — Combien avez-vous ?

FRADET, faisant le compte. — 36 francs...

VARINO, l'encourageant. — Il ne manque pas grand-chose... Cherchez bien encore...

FRADET, se refouillant. — On a beau chercher... Quand il n'y en a plus... il n'y en a plus...

VARINO, résigné. — 36 francs ! Ce n'est pas beaucoup... Mais, enfin, vous m'êtes sympathique... Vous avez une bonne figure... Donnez toujours vos 36 francs...

FRADET. — Je n'aurai plus un sou pour rentrer chez moi.

VARINO. — Vous n'en avez pas besoin.

FRADET. — J'habite à l'autre bout de Paris.

VARINO. — Eh bien... je prends les frais de rapatriement à ma charge... Voici un ticket de métro...

Il lui remet un ticket.

FRADET. — Vous êtes bien aimable. Mais je peux compter sur l'argent ?

VARINO. — Je vous le promets.

FRADET. — J'ai votre parole ?

VARINO, avec assurance. — Vous avez ma parole.

FRADET, résigné. — Et vous avez mes 36 francs !

Il lui donne son argent.

VARINO. — Merci.

FRADET, retournant ses poches. — Je ne craindrais pas les voleurs...

VARINO. — En sortant d'ici...

FRADET. — En sortant d'ici, bien entendu !

VARINO. — Ah ! j'oubliais. Recommandation capitale !

FRADET, inquiet. — Quoi donc ?

VARINO. — Avez-vous un répondant ?

FRADET. — Un répondant ?

VARINO. — Oui, quelqu'un qui réponde de votre dette... une caution ?

FRADET. — C'est indispensable ?

VARINO, tranchant. — Indispensable.

FRADET. — Je ne trouverai jamais un répondant... d'ici demain !

VARINO. — Vous avez bien un ami ?

FRADET. — J'ai mon collègue Dupont.

VARINO. — Eh bien, amenez-moi Dupont.

FRADET. — J'essaierai... Pourvu qu'il accepte !

VARINO. — S'il n'accepte pas, amenez-m'en un autre...

FRADET. — On ne trouve pas comme ça un répondant !

VARINO. — Mais si. Quand on a une bonne réputation... les amis se font un plaisir...

FRADET, sans conviction. — Vous croyez ?

VARINO. — Vous verrez...

Varino a appuyé depuis un instant sur un bouton électrique placé sur son bureau. A ce moment, entre Ledoux, habillé en inspecteur. Il porte une redingote solennelle et trop large, une redingote qui manifestement n'a pas été faite pour lui.

Scène III

LES MÊMES, LEDOUX

VARINO, présentant Ledoux. — M. Ledoux, notre inspecteur, chargé du service des renseignements.

FRADET se lève et salue. — Ah ! parfaitement...

LEDOUX s'incline. — Monsieur.

VARINO, à Ledoux. — Monsieur va vous donner les instructions nécessaires pour une enquête.

LEDOUX. — Bien, monsieur le directeur.

VARINO, à Fradet. — A demain donc, monsieur Fradet. Vous pourrez venir à 4 heures.

FRADET. — Je n'y manquerai pas.

Varino lui serre la main et sort à gauche. Ledoux s'installe à la place de Varino devant son bureau.

LEDOUX, prenant le dossier. — *Affaire Fradet. Prêt : 5.000...* C'est bien cela ?

FRADET, avec respect. — Oui, monsieur l'inspecteur.

LEDOUX prend une fiche et une plume. — Vous vous appelez ?

FRADET. — Fradet Adolphe.

LEDOUX écrit. — Quel âge ?

FRADET. — Trente-cinq ans.

LEDOUX. — Profession ?

FRADET. — Comptable.

LEDOUX. — Domicile ?

FRADET. — 142, rue de Belleville.

LEDOUX. — Combien de loyer ?

FRADET. — 1.240 francs.

LEDOUX. — Où travaillez-vous ?

FRADET. — A la maison Dugommier, 215, rue de Paradis, depuis quatorze ans.

LEDOUX. — Combien gagnez-vous ?

FRADET. — 1.300 francs par mois... Mais on m'a promis de l'augmentation.

LEDOUX. — Parfait ! Parfait ! Ces renseignements me paraissent très suffisants.

FRADET. — Alors... c'est vous, monsieur l'inspecteur, qui ferez mon enquête ?

LEDOUX. — C'est moi.

FRADET. — C'est, somme toute, de vous... que dépend la solution de mon affaire ?

LEDOUX. — Comme qui dirait...

FRADET, humblement. — Je me recommande à vous.

LEDOUX, souriant d'un petit air complice. — En principe, je ne connais que mon devoir...

FRADET. — Bien entendu.

LEDOUX. — Je suis ici pour dire la vérité... toute la vérité... rien que la vérité...

FRADET, même jeu. — Ce sera facile. Les renseignements seront bons... J'en suis certain...

LEDOUX. — Je l'espère. Je vous dirais bien que, même pour la vérité, il y a façon de l'habiller... de la présenter...

FRADET. — Comment cela ?

LEDOUX. — Supposons l'enquête excellente... C'est une supposition...

FRADET. — Oui.

LEDOUX. — Si je dis, par exemple, dans mon rapport : *Les renseignements sont bons. M. Fradet est un honnête homme...* Votre affaire est dans le sac... Et vous touchez vos 5.000 francs !

FRADET. — Eh bien... c'est ce qu'il faut dire...

LEDOUX. — Mais si, pour exprimer la même chose au fond... j'écris : *Les renseignements recueillis sur M. Fradet ne sont pas défavorables...* Vous saisissez la nuance ?

FRADET, sans bien comprendre. — Oui.

LEDOUX. — Et si j'ajoute : *M. Fradet passe pour un honnête homme...* Vous comprenez ?

FRADET, même jeu. — Oui.

LEDOUX, insinuant. — «... passe pour un honnête homme » !... c'est une formule dangereuse qui vous a un petit arrière-goût de doute et de suspicion...

FRADET. — Alors il ne faut pas l'employer...

LEDOUX. — Elle satisfait cependant mieux ma conscience. Je répète ce que j'entends dire... Je n'émets pas d'opinion personnelle... Je n'engage pas ma responsabilité...

FRADET. — Et alors ?

LEDOUX. — Alors... On vous cherchera des histoires... On exigera des garanties supplémentaires... et vous ne toucherez peut-être pas vos 5.000 francs !

FRADET, atterré. — Ce serait une catastrophe !

LEDOUX. — Le métier d'enquêteur est un métier terrible !... tout de nuances... et de délicatesses !...

FRADET. — C'est vrai.

LEDOUX, se démasquant. — Et si peu payé !

FRADET, commençant à comprendre. — Ah !

LEDOUX. — J'ai cinq enfants, monsieur... et une femme à nourrir !

FRADET, se tenant sur la réserve. — C'est une lourde charge...

LEDOUX. — Ah ! oui, mon bon monsieur !... Bien lourde ! Remarquez que je ne demande jamais rien à mes clients !...

FRADET, même jeu. — Ah !

LEDOUX, avec conviction. — Et on me couperait plutôt la tête que de me faire dire pour de l'argent une chose que je ne pense pas...

FRADET, approuvant. — C'est très bien.

LEDOUX. — Mais, en général, les intéressés savent reconnaître...

FRADET. — Croyez, monsieur l'inspecteur, que je n'oublierai pas...

LEDOUX. — Je ne suis pas exigeant... Je sais bien que, lorsqu'on vient ici, on ne roule pas sur l'or...

FRADET. — Vous pouvez le dire !...

LEDOUX, patelin. — Je ne taxe personne... On donne ce qu'on peut... La moindre gratification me fait plaisir...

FRADET. — C'est que... monsieur l'inspecteur...

LEDOUX, même jeu. — La plus petite attention me prédispose à l'optimisme... Vous comprenez... ?

FRADET, toujours réservé. — Oui... oui...

LEDOUX, insistant nettement. — C'est moi qui fais l'enquête... Ce sera, en réalité, grâce à moi si...

FRADET. — Eh bien, monsieur l'inspecteur, je vous promets...

LEDOUX, sceptique. — Ah ! les promesses...

FRADET. — Quand j'aurai touché...

LEDOUX, même jeu. — On dit ça !

FRADET. — Je vous assure...

LEDOUX. — Je connais les hommes !

FRADET. — Je ne peux tout de même pas... avant...

LEDOUX. — Quelle confiance voulez-vous que j'aie en vous... après ?

FRADET. — C'est bien embêtant... car je vous avouerai...

LEDOUX, pressant. — Voyons !... 50 francs ? Ça vous gêne ? Ce n'est cependant pas beaucoup !

FRADET, regardant avec circonspection autour de lui puis sortant de la poche de son gilet deux billets de 10 francs. — Ça fait déjà la deuxième fois !...

LEDOUX, feignant l'étonnement. — Ah ?

FRADET. — Et je n'ai plus que 20 francs sur moi...

LEDOUX. — C'est maigre...

FRADET. — Je compléterai quand j'aurai touché...

LEDOUX. — Allons ! je vous fais confiance. Vous m'êtes sympathique, vous avez une bonne figure... donnez toujours vos 20 francs.

Il tend la main.

FRADET, sans lâcher les billets. — Mais je peux compter sur vous ?...

LEDOUX. — Je vous le promets.

FRADET. — J'ai votre parole ?

LEDOUX, solennel. — Vous avez ma parole.

FRADET, en soupirant. — Alors... voici vos 20 francs.

LEDOUX, encaissant. — Vous ne le regretterez pas !

FRADET. — Espérons-le !...

LEDOUX. — Revenez demain à 4 heures. Ne soyez pas en retard surtout !

FRADET. — Ne craignez rien... je serai là !

LEDOUX lui serre la main et le reconduit jusqu'à la porte. — Au revoir, monsieur Fradet...

FRADET. — Au revoir, monsieur l'inspecteur.

Fradet sort par la porte du fond. Ledoux revient au bureau, referme le dossier. Varino entre par la porte de gauche.

Scène IV

LEDOUX, VARINO

VARINO, à Ledoux. — Parti ?

LEDOUX. — Oui.

VARINO. — Ça a marché ?

LEDOUX, très naturel. — Très bien.

VARINO le regarde en riant. — ...

LEDOUX. — Pourquoi M. le directeur est-il si gai ?

VARINO. — Parce que cette fois, mon pauvre Ledoux, vous avez dû en être pour vos frais d'éloquence !

LEDOUX. — Mais non...

VARINO, grave soudain. — Vous en avez extrait quelque chose ?

LEDOUX. — Mais oui !

VARINO, incrédule. — Des promesses ?

LEDOUX. — Mais non !

VARINO. — De l'argent ?

LEDOUX. — De l'argent !

VARINO. — Combien ?

LEDOUX. — Oh ! pas grand-chose... 20 francs...

VARINO, bondissant. — 20 francs ?
LEDOUX. — Oui.
VARINO, furieux. — Il avait encore 20 francs ?
LEDOUX. — Probablement...
VARINO. — Ah ! la fripouille !...

LE RIDEAU TOMBE

DEUXIÈME TABLEAU (DEUXIÈME JOURNÉE)

On frappe les trois coups. Le rideau se relève aussitôt. Sur le calendrier, on lit : *24 juin*. La pendule marque 4 heures. Varino est seul, assis devant son bureau. Il écrit. On sonne à la porte d'entrée. Un temps. Ledoux entre mystérieusement. Il s'approche de Varino.

Scène première

VARINO, LEDOUX

LEDOUX, confidentiel. — C'est M. Fradet...
VARINO. — Seul ?
LEDOUX. — Non... accompagné.
VARINO. — Le répondant ?
LEDOUX. — Je pense.
VARINO. — Je vais les recevoir.
LEDOUX. — Monsieur le directeur... j'ai des scrupules...
VARINO, sceptique. — Ah ! bah !...
LEDOUX. — J'aurais dû faire cette enquête...
VARINO, même jeu. — Qu'est-ce qui vous prend ? Nous n'en avons jamais fait !...
LEDOUX. — J'ai touché 20 francs pour cela... et j'ai des remords de conscience...
VARINO, tendant la main. — Eh bien !... rendez l'argent !
LEDOUX. — Mes remords ne vont pas jusque-là !
VARINO, moqueur. — Je l'aurais parié...

Ledoux se dirige vers la porte du fond et va chercher Fradet et Dupont.

Scène II

VARINO, LEDOUX, FRADET, DUPONT

LEDOUX. — Voulez-vous entrer, messieurs...

Entre Fradet accompagné de Dupont. Ledoux sort à gauche en faisant un petit signe d'intelligence à Fradet.

FRADET, toujours son parapluie à la main. — Bonjour, monsieur le directeur...
VARINO. — Bonjour, monsieur Fradet.
FRADET, timidement. — Je vous présente M. Dupont... mon ami Dupont... mon collègue Dupont...
VARINO. — Ah ! parfaitement. C'est vous le répondant ?
DUPONT. — Oui, monsieur.
VARINO. — Veuillez vous asseoir...

Dupont et Fradet prennent chacun une chaise.

FRADET. — Vous avez les résultats de l'enquête ?
VARINO. — Depuis midi.
FRADET. — Ils sont bons ?
VARINO. — Excellents.
FRADET, triomphant. — Ah ! je vous l'avais bien dit.
VARINO prend le dossier Fradet. Il lit. — Vous vous appelez Fradet Adolphe ?...
FRADET. — Parfaitement...
VARINO. — Vous avez trente-cinq ans ?
FRADET. — Parfaitement.
VARINO. — Vous habitez 142, rue de Belleville ?
FRADET. — Parfaitement.
VARINO. — Vous payez 1.240 francs de loyer ? Vous travaillez depuis quatorze ans chez M. Dugommier, fabricant d'articles sanitaires, et vous gagnez 1.300 francs par mois ?
FRADET. — Tout cela est exact...
DUPONT, admiratif. — Comment peut-on recueillir en si peu de temps des renseignements aussi précis ?
VARINO. — Question d'habitude...
FRADET. — Alors... ça vous suffit ?
VARINO. — Amplement.
FRADET. — Et voici mon ami Dupont qui est prêt à répondre pour moi...

Dupont se lève, fait un petit salut embarrassé et se rassied.

VARINO. — Parfait. (Il prend une fiche et une plume.) Comment vous appelez-vous ?
DUPONT. — Dupont Eugène... D.U.P.O.N.T.
VARINO. — Domicile ?
DUPONT. — 348, avenue du Maine.
VARINO. — Et vous travaillez aussi chez M. Dugommier ?
DUPONT. — Comme comptable... oui, monsieur...
VARINO. — Et vous répondez de votre ami ?
DUPONT, enthousiaste. — Comme de moi-même ! Fradet, c'est pour moi un frère. Vous pouvez avoir confiance en lui... C'est l'honnêteté en personne... Il est même trop honnête !
VARINO, sévère. — On n'est jamais trop honnête !
DUPONT, interloqué. — C'est une façon de parler.
VARINO. — Je l'espère... Nous allons donc prêter 5.000 francs à M. Fradet, remboursables dans un an. Les remboursera-t-il ?
DUPONT, affirmatif. — Je m'en porte garant.
VARINO. — Cela me suffit.
FRADET. — Avez-vous préparé les papiers ?
VARINO. — Il faut d'abord remplir une formalité...
FRADET, inquiet. — Quelle formalité ?
VARINO. — Nous devons prendre des renseignements sur M. Dupont.
FRADET. — Comment ?
VARINO. — Comment... comment ? Mais c'est bien simple. Nous prêtons sur signature garantie par caution. Si la caution ne vaut rien, où est la garantie ?
FRADET. — Mais vous m'aviez dit...
VARINO. — Voyons ! Vous n'êtes pas des enfants... Vous êtes des gens sérieux, posés, rangés, honorables... Prêteriez-vous de l'argent... 5.000 francs ! à quelqu'un que vous ne connaissez pas ?
DUPONT, approuvant. — Evidemment non.
VARINO. — Pourquoi voulez-vous que nous fassions autrement ? Vous affirmez que vous êtes Dupont Eugène, habitant 348, avenue du Maine. Qu'est-ce qui me le prouve ?
FRADET. — Je réponds de lui...
VARINO. — Pardon ! C'est lui qui répond de vous !...
FRADET, désolé. — L'encaisseur passe demain à 5 heures !
VARINO. — Vous aurez l'argent à 3 heures.
DUPONT. — Au fond, ce que Monsieur demande est assez naturel... Tu sais qu'on peut prendre des renseignements sur moi. Tu n'as rien à craindre...
VARINO. — Bravo ! Voilà un homme raisonnable.
FRADET. — C'est bien embêtant tout de même !...
VARINO, à Fradet. — Je vous demanderai donc de me verser la somme de 50 francs.

FRADET, ahuri. — Comment, la somme de 50 francs?
VARINO. — Pour les frais de l'enquête.
FRADET. — Mais je vous ai déjà versé 36 francs !
VARINO. — C'était un prix d'ami...
FRADET, même jeu. — Ça ne suffit pas ?...
VARINO. — C'était pour votre enquête. L'enquête de M. Dupont n'a rien à voir avec la vôtre.
FRADET. — Ah ! tout de même...
VARINO, à Dupont. — Voyons ! Etes-vous Fradet !
DUPONT. — Non...
VARINO, à Fradet. — Etes-vous Dupont ?
FRADET. — Non...
VARINO. — Cette enquête est donc indispensable.
FRADET. — Votre annonce disait : « Argent de suite »...
VARINO. — Eh bien ?...
FRADET. — Vous parlez sans doute de l'argent qu'on verse, mais pas de celui qu'on reçoit ?
VARINO. — Un peu de patience, que diable ! Votre tour viendra.
FRADET. — En tout cas, vous m'avez pris hier 36 francs !...
VARINO, insinuant. — Parce que vous n'aviez pas d'argent sur vous... m'avez-vous dit...
FRADET, désolé. — Je n'en ai pas plus aujourd'hui.
VARINO, conciliant. — Je vous vois venir... Vous voulez un petit rabais sur le tarif ?
FRADET. — Si c'était un effet de votre bonté...
DUPONT, approuvant. — Ça devient, si on peut dire... un abonnement !
VARINO. — Eh bien, je ne sais rien vous refuser. Donnez-moi encore 35 francs.
FRADET. — Vous êtes bien aimable... (Il lui donne 35 francs.) Voilà... monsieur le directeur...
VARINO. — Merci.
FRADET. — Mais je peux compter sur vous, cette fois ?
VARINO, solennel. — Vous pouvez compter sur moi.
FRADET. — J'ai votre parole ?
VARINO. — Vous avez ma parole.
FRADET. — Je dois payer à 5 heures...
VARINO. — Vous serez en mesure. Je vous ferai préparer la somme par le caissier. Vous n'aurez qu'à signer et à encaisser.
DUPONT, bon enfant. — Ce n'est pas difficile... Alors à demain 3 heures !
VARINO. — Entendu. (Poignées de main.) ... Si les renseignements sont bons...
FRADET, riant. — Je réponds de lui !

Ils sortent au fond.

LE RIDEAU TOMBE

TROISIÈME TABLEAU (TROISIÈME JOURNÉE)

On frappe les trois coups. Le rideau se relève aussitôt. Le calendrier porte la date du 25 juin. La pendule marque 3 heures. Varino est assis devant son bureau. Ledoux, à ses côtés, range des papiers.

Scène première

VARINO, LEDOUX

VARINO. — Activons ! Activons !
LEDOUX. — J'ai terminé...
VARINO. — Le téléphone... voyons !... Le téléphone !... Vous oubliez toujours le principal !
LEDOUX, philosophe, prend dans le placard, indiqué comme « bureau du caissier », un appareil téléphonique et le lève ostensiblement pour que le public voie bien que cet appareil n'est relié à rien. Il le pose sur le bureau. — Voilà, patron.
VARINO, montrant l'appareil. — Rien ne vaut un téléphone truqué ! On n'écoute pas les conversations... et les téléphonistes ne vous font pas attendre...
LEDOUX. — Ça devrait même paraître suspect à la clientèle...
VARINO. — Elle a d'autres soucis !
LEDOUX. — Vous avez encore six personnes à recevoir avant 5 heures.
VARINO. — Ah ! ce n'est pas une sinécure que de prêter de l'argent...
LEDOUX. — J'introduis M. Fradet ?
VARINO. — Introduisez M. Fradet.

Scène II

LES MÊMES, FRADET, DUPONT

Ledoux se dirige vers le fond. Varino prend une attitude digne et affairée. Il écrit fébrilement.

LEDOUX, introduisant Dupont et Fradet. Ce dernier tient toujours son parapluie à la main. — M. le directeur vous attend... (Quand Fradet passe devant lui, il lui murmure à l'oreille :) L'affaire est dans le sac !
FRADET, à mi-voix. — Merci !

Ledoux se retire en fermant la porte.

FRADET et DUPONT, ensemble. — Bonjour, monsieur le directeur...
VARINO, sans lever la tête. — Bonjour, messieurs...
FRADET. — Nous ne sommes pas en retard ?
VARINO, levant la tête, solennel. — On n'est jamais en retard quand on vient chercher de l'argent... C'est quand on vient le rembourser que l'exactitude est méritoire !
FRADET. — Je vous jure, monsieur le directeur...
VARINO. — Nous verrons... nous verrons. Veuillez vous asseoir. (Fradet et Dupont prennent chacun un siège.)
FRADET, anxieux. — Vous avez les fonds ?
VARINO. — Oui.
FRADET, joyeux, rapprochant sa chaise du bureau. — Ah ! Et vous allez me les verser ?
VARINO, souriant. — Immédiatement.
FRADET. — Vous avez eu de bons renseignements ?
VARINO. — Excellents...
FRADET. — J'en étais sûr.
DUPONT. — Moi aussi. Mais ça fait toujours plaisir de l'entendre dire.
VARINO. — Comment voulez-vous votre argent ?
FRADET, sans comprendre. — Comment je le veux ?
VARINO. — Oui... Un chèque ?
FRADET. — Mon Dieu ! si ça ne vous fait rien, monsieur le directeur, j'aimerais mieux des espèces.
VARINO. — Si vous voulez. Des billets de 1.000 ?
FRADET, joyeux. — Va pour des billets de 1.000 !
VARINO. — Cinq billets de 1.000 ?
FRADET. — Cinq billets de 1.000.
VARINO. — Ça fera un compte rond.
FRADET. — Voilà !
VARINO. — Je vais faire établir le contrat sur papier timbré...
FRADET, assombri. — Il n'est pas prêt ?
VARINO. — Non, mais, au fond, puisque vous êtes pressé... Il n'y a somme toute que l'argent qui vous intéresse ?

FRADET. — Oui.

VARINO. — Vous me signerez un reçu. Je ferai préparer les contrats ce soir et vous les signerez demain...

FRADET, inquiet. — Mais j'aurai les fonds tout de suite ?

VARINO. — Bien entendu.

FRADET, avec un soupir de soulagement. — Ah ! bon...

VARINO. — Nous disons donc : 3 feuilles de papier timbré à 7 fr. 20, 21,60... Avez-vous 21,60 ?

FRADET. — Oui.

VARINO. — Versez-les-moi... pour ne pas désarrondir le compte...

FRADET. — Si vous voulez.

Il compte 21,60 et les donne à Varino.

VARINO, encaissant. — Plus 1 franc pour le timbre.

FRADET. — Voilà...

VARINO. — Plus 58,75 pour l'enregistrement...

FRADET. — Ah ! diable, vous allez encore me mettre à sec !...

DUPONT. — Heureusement que tu vas toucher cinq billets de 1.000 !

FRADET. — Heureusement ! (A Dupont :) Tu n'as pas 50 francs sur toi ?

DUPONT. — Mais si.

Il lui donne 50 francs.

FRADET. — Voilà 58,75. C'est tout, j'espère ?

VARINO. — Non, hélas !

FRADET, effaré. — Comment... non ?

VARINO. — Il me faut encore 27 francs pour l'assurance.

FRADET. — L'assurance ?... Quelle assurance ?...

VARINO. — Vous pouvez mourrir dans l'année !

FRADET. — Vous êtes gai !

VARINO. — Si vous mourez... qui me paiera ?

DUPONT, approuvant. — C'est vrai.

VARINO. — Je m'assure contre ce risque.

FRADET, à Dupont, amer. — On a bien raison de dire qu'on ne prête qu'aux riches ! Avance-moi encore 30 francs.

DUPONT. — Voilà, mon vieux...

Il lui donne l'argent.

FRADET, donnant les 30 francs à Varino. — Vous me devez 3 francs...

VARINO. — Eh bien... ce sera pour le garçon.

FRADET, sans enthousiasme. — Ce sera pour le garçon.

DUPONT. — Tu as encore un peu d'argent ? de la monnaie ?

FRADET. — Il me reste 20 francs pour rentrer chez moi...

VARINO, sur un ton de regret. — 20 francs ! C'est plus que suffisant... Voyons ! Je n'oublie rien... le papier timbré, le timbre, l'enregistrement, l'assurance... C'est bien tout ?... (Il réfléchit.) Il n'y a pas d'erreur... C'est bien tout.

FRADET. — C'est heureux !

VARINO. — A mon tour, maintenant. Je vais vous établir un bon de versement. Le caissier vous paiera...

FRADET. — Entendu.

VARINO, écrivant. — *Veuillez payer à vue contre ce mandat... à M. Fradet, comptable... la somme de 5.000 francs en cinq billets de 1.000 francs.*

DUPONT, à Fradet, réconfortant. — Tu vois que tout arrive !

FRADET, joyeux. — Tout arrive !

DUPONT. — Tu n'as plus besoin de moi ?

FRADET. — Non.

DUPONT, se levant. — Alors je rentre au galop chez Dugommier ! A tout à l'heure. (A Varino.) Vous m'excuserez, monsieur le directeur, mais, vous savez, quand on est comptable...

VARINO. — Faites donc, cher monsieur... Faites donc !...

DUPONT. — Au revoir, monsieur le directeur...

VARINO. — Au revoir. Et si vous avez des amis gênés... vous voyez comment nous traitons les affaires !... Envoyez-les-moi !...

DUPONT. — Je n'y manquerai pas...

Dupont serre la main des deux hommes et sort par la porte du fond.

VARINO, à Fradet. — A nous deux ! Vous allez présenter ce bon au caissier...

FRADET. — Parfaitement.

VARINO. — Il vous remettra les fonds immédiatement...

FRADET. — Bien.

Varino met sur le bon à payer un impressionnant cachet et sèche avec lenteur. Fradet le regarde, haletant, la main tendue. A ce moment, entre en coup de vent, sans frapper, Ledoux en proie à une vive émotion.

Scène III

VARINO, FRADET, LEDOUX

VARINO. — Vous ne pourriez pas frapper ?

LEDOUX, jouant l'affolement. — Ah ! monsieur le directeur...

VARINO. — Qu'y a-t-il ?

LEDOUX. — Quelle affaire !

VARINO. — Eh bien... quoi ?... Quelle affaire ?

LEDOUX. — Le caissier...

VARINO. — Qu'est-ce qu'il a fait, le caissier ?

LEDOUX, tragique. — Il est parti !...

VARINO, feignant de ne pas comprendre. — Où ça ?

LEDOUX. — Il a levé le pied !

VARINO, jouant l'affolement. — Qu'est-ce que vous dites ?

LEDOUX. — Je viens d'entrer dans son bureau. Vide !... Sur la table... une lettre... Il a joué aux courses !... Il a emporté 200.000 francs !

VARINO, même jeu. — 200.000 francs !... Ah ! le misérable !...

LEDOUX, à Fradet. — Quelle passion funeste que le jeu !... Ne jouez jamais, monsieur Fradet !

FRADET, ahuri. — Mais je ne joue jamais...

VARINO, à Ledoux, fébrilement. — Il faut prévenir la police immédiatement !... Envoyer son signalement partout !...

FRADET, poursuivant son idée. — Excusez-moi, monsieur le directeur... si, dans cette circonstance pénible... Mais pour mes 5.000 francs ?...

VARINO, sans lui répondre, décroche l'appareil. — « Allô ! Allô !... Provence 97-04... 2 fois 2. Oui, 2 fois 2 !... Allô ! Le commissariat ? Bonjour, mon cher commissaire... Ici, Varino. Oui, très bien pour la santé... tout au moins... Mais il m'arrive une aventure effroyable !... Mon caissier... (Il écoute. Un temps.) Oui, Alfred... Il vient de lever le pied... en emportant la caisse !... (Un temps.) Combien ?... 200.000 environ !... C'est un coup dur... (Un temps. Il écoute.) Vous arrivez ?... Bon, je vous attends... (Un temps.) Non, je vous le promets... On ne touchera à rien avant votre arrivée ! Personne n'entrera dans son bureau !... A tout de suite !... » (Il raccroche l'appa-

reil. A Ledoux.) Fermez la caisse ! La justice est saisie !

LEDOUX, fermant le placard indiqué comme bureau du caissier. — On le retrouvera peut-être !

VARINO, jouant toujours la comédie. — Le voleur ?... Oui... peut-être ! Mais sûrement pas l'argent !... C'est un désastre !...

FRADET, timidement. — Je vous demande pardon, monsieur le directeur...

VARINO. — Ce qui m'arrive est épouvantable !

FRADET. — Je le reconnais... mais... pour mes 5.000 francs...

VARINO. — Je suis ruiné !

LEDOUX, le réconfortant en lui prenant la main. — Du courage, patron !

FRADET, à Varino, tenace. — Excusez-moi d'insister... mais... pour mes 5.000 francs...

VARINO. — Je suis sur la paille !

LEDOUX, à Varino, toujours consolant. — Ne vous laissez pas abattre !...

FRADET, suivant son idée. — Pensez-vous pouvoir... malgré cela ...

VARINO. — Si je n'avais pas des devoirs envers mes emprunteurs, je me ferais sauter le caisson !...

LEDOUX, paterne, à Varino. — Allons ! monsieur le directeur !... Du cran !... Soyez homme, que diable !...

FRADET, à Varino, insistant. — Pour mes 5.000 francs ?

VARINO, éludant la réponse. — Tout mon argent perdu !... Tout mon avoir englouti.

LEDOUX, à Varino. — Ne pensez plus à cela !...

VARINO. — Je n'ai plus rien !...

LEDOUX. — Plaie d'argent n'est pas mortelle !...

FRADET, en écho. — Plaie d'argent n'est pas mortelle !... Mais pour mes 5.000 francs ?...

LEDOUX, toujours à Varino. — Avec de la persévérance et du travail vous vous relèverez !...

FRADET, suivant son idée. — Vous vous relèverez... Mais...

VARINO, l'interrompant. — Merci, Ledoux ! Merci ! Vos paroles me font du bien... les vôtres aussi, monsieur Fradet...

FRADET. — Alors... pour mes 5.000 francs ?

VARINO. — Mais quelle canaille ! Quel bandit !...

LEDOUX. — On peut le dire !

FRADET, ne pensant qu'à lui. — Oui... on peut le dire !...

VARINO. — Des gens comme cela... on devrait les guillotiner !

FRADET. — Je suis de votre avis... Mais je voudrais savoir...

VARINO. — Au lieu de cela, on les acquitte, monsieur ! Les tribunaux sont d'une indulgence coupable !...

LEDOUX, dans un grand mouvement. — C'est une honte ! un scandale sans nom !...

FRADET, à Varino, toujours à son idée. — Je vous demande bien pardon, monsieur le directeur... Mais pour mes 5.000 francs ?...

LEDOUX, à Fradet, excédé. — Ah ! vos 5.000 francs... Vos 5.000 francs !... Vous ne pensez donc qu'à ça !

FRADET, intimidé. — Dame !... Mettez-vous à ma place...

LEDOUX. — Egoïste !

VARINO, à Ledoux. — Il a raison, M. Fradet... et je suis au désespoir de ne pouvoir lui rendre ce petit service...

LEDOUX, à Fradet, avec émotion. — Vous l'entendez ?...

FRADET. — Oui... mais ça n'arrange pas mes affaires...

VARINO. — Mon infortune personnelle, je la supporterai encore. Mais celles des autres !... Ah ! mes amis !... Voilà le vrai tourment !

LEDOUX, à Fradet, même jeu. — Vous l'entendez ?

FRADET. — Oui, je l'entends...

LEDOUX, avec reproche. — Et vous n'êtes pas ému ?...

FRADET. — Evidemment... je suis ému... Mais...

LEDOUX, l'interrompant. — A la bonne heure ! Vous êtes meilleur que je ne pensais !

VARINO. — Croyez, mon cher Fradet, que je ferai l'impossible pour vous rendre ce petit service... plus tard !...

FRADET, navré. — Mais je dois payer à 5 heures !...

LEDOUX, avec philosophie. — A l'impossible... nul n'est tenu...

FRADET, désespéré. — Je suis déshonoré !

LEDOUX, avec bonhomie. — Mais non...

FRADET, avec horreur. — Je vais avoir des dettes !

LEDOUX. — N'a pas de dettes qui veut !... Avoir des dettes... c'est avoir du crédit... Et le crédit, monsieur, c'est la base des affaires !

FRADET, montrant Varino effondré, la tête dans les mains. — Il m'avait pourtant bien promis...

VARINO. — C'est ce qui me désespère !...

LEDOUX. — N'aggravez pas sa douleur !

VARINO. — Je ne m'en consolerai jamais.

LEDOUX. — Voyez ! Il ne pense qu'à vous !... Pensez un peu à lui !

FRADET. — Evidemment... je vous plains de tout mon cœur... mais...

LEDOUX, l'interrompant. — Allons ! vous êtes un brave homme.

VARINO se lève sur place, serre la main de Fradet et se rassied. — Oui... vous êtes un brave homme !...

LEDOUX. — Tant qu'il y aura des braves gens sur la terre, vous n'avez pas le droit de désespérer, patron !

VARINO. — C'est vrai...

LEDOUX, à Varino, avec noblesse. — Pour moi, qui ne suis pas riche, à partir d'aujourd'hui je vous donne mon temps... mon travail... Disposez de moi !

VARINO. — C'est dans l'adversité qu'on reconnaît ses amis...

LEDOUX. — Et vous en avez, patron !... Vous en avez ! Tous ceux que vous avez obligés... Et Dieu sait s'il y en a !... Peut-être 10.000 !

VARINO, affirmatif. — Au moins !

LEDOUX. — Il n'y en a pas un... vous m'entendez... pas un qui hésite à faire aujourd'hui le geste nécessaire pour vous sauver !...

VARINO. — Vous croyez ?

LEDOUX. — S'ils donnaient seulement 20 francs chacun... Ça n'est pas beaucoup, n'est-ce pas, monsieur Fradet ?

FRADET, pour dire quelque chose. — Evidemment...

LEDOUX, dans un grand mouvement. — Eh bien, 20 francs multipliés par 10.000... cela fait 200.000 francs !

VARINO. — Mais c'est vrai.

LEDOUX, même jeu. — Je vais me mettre en campagne... Je les verrai tous... Je donnerai l'exemple ! La première souscription sera la mienne !

Il prend le chapeau que Fradet tient à la main et met 20 francs dedans.

VARINO. — Vous êtes un grand cœur, Ledoux !

LEDOUX. — Et je suis sûr que M. Fradet, qui est un brave homme, ne voudra pas être le dernier à souscrire pour cette bonne œuvre !...

FRADET, embarrassé. — Je vous dirai que, n'ayant pas touché mes 5.000 francs...

LEDOUX, l'interrompant. — Ce sera d'autant plus beau de votre part...

VARINO. — Non... vraiment... je ne veux pas...

LEDOUX, à Fradet, énergiquement. — Allons ! insistez !...

FRADET, sans ressort. — Il faut que j'insiste ?

LEDOUX. — Sans quoi, il n'accepterait pas !...

VARINO. — Quel réconfort dans mon malheur !

LEDOUX, tendant à Fradet son propre chapeau qu'il vient de prendre. — Versez-vous tout de suite ?

FRADET, versant ses derniers 20 francs, avec mélancolie. — Au point où j'en suis !... 20 francs de plus...

LEDOUX, encaissant et lui rendant son chapeau. — Ou 20 francs de moins... Et ça vous portera bonheur !

FRADET, sans conviction. — Espérons-le !

VARINO se relève et, resserrant la main de Fradet avec effusion. — Je n'oublierai jamais ce que vous faites aujourd'hui !... Merci !

FRADET, mollement. — Il n'y a pas de quoi !

LEDOUX, à Fradet, avec une émotion contenue. — Voyez-vous, jeune homme, la catastrophe qui lui arrive est peut-être pour vous un grand bien...

FRADET. — Vous en avez de bonnes !

LEDOUX, tendre, le prend par le bras et l'entraîne doucement vers la porte du fond. — Vous alliez suivre une voie bien dangereuse... car ce n'est pas tout d'emprunter... Il faut rendre.

FRADET. — C'était bien mon intention.

LEDOUX. — A l'échéance, vous n'auriez pas été en mesure...

FRADET, protestant. — Ah ! pardon...

LEDOUX. — M. le directeur aurait peut-être été obligé de vous saisir... de vous faire vendre... de vous traîner devant les tribunaux !...

VARINO, protestant. — Jamais je n'aurais fait cela !

LEDOUX, à Varino. — Parce que vous êtes bon, vous, patron ! (A Fradet.) Mais quand on est dans la main des usuriers... on est un homme à la mer !...

FRADET. — Vous auriez dû me dire cela plus tôt !...

LEDOUX. — Vous nous êtes très sympathique, monsieur Fradet. Aussi, laissez-moi vous donner un bon conseil... Voulez-vous ?...

FRADET, sans ressort. — Donnez toujours...

Ils sont sur le seuil de la porte. Ledoux lâche le bras de Fradet.

LEDOUX. — Ce n'est pas le prêteur qui vous parle... c'est un ami !... un ami sincère... désintéressé... (Avec un grand geste plein d'onction.) N'empruntez jamais !...

Fradet lève les bras au ciel et sort. Un temps. Ledoux referme la porte du fond, puis revient près du bureau où se tient toujours Varino.

VARINO, à Ledoux. — Il est parti ?...

LEDOUX. — Oui.

VARINO, relevant la tête et froidement, du ton d'un homme qui en a l'habitude. — Au suivant !

Ledoux, philosophe, se dirige d'un pas traînard vers la porte du fond pendant que tombe le rideau.

Cul-de-lampe de GEORGES BRAUN.

Liebelei au théâtre du Vieux-Colombier

Arthur Schnitzler, qui est mort à Vienne, dans sa soixante-dixième année, à la fin de 1931, est un des écrivains les plus expressifs de la littérature allemande d'aujourd'hui, mais il était en même temps imprégné de culture française. Ses premiers succès remontent à près d'un demi-siècle, à une époque où, chez nous, le naturalisme était en vogue. Il s'en inspira largement tant dans ses pièces de théâtre que dans ses romans. Il se fit le peintre anecdotique de la vie viennoise, alors si brillante en un temps où l'on disait couramment que Vienne était un autre Paris. Peu à peu, pourtant, son talent évolua vers une philosophie plus complexe, d'où une certaine amertume n'était pas absente. L'idée de la mort inséparable de l'amour hantait son esprit. C'est dans cette voie qu'il donna toute sa mesure avec des romans comme *Mademoiselle Else* et *Thérèse*, avec des pièces comme *la Route solitaire*, *le Professeur Bernhardi*, *l'Intermède*, *le Jeune Médard*. Sa réputation avait largement dépassé les pays de langue germanique. Son œuvre, traduite un peu partout, était hautement appréciée. En France, Mme Suzanne Clauser a entrepris de le faire connaître. Elle a déjà donné de quelques-uns de ses romans ou pièces les plus célèbres des traductions excellentes, notamment de *la Ronde*, que la Compagnie Pitoëff a représentée remarquablement l'année dernière au théâtre de l'Avenue, et de *Liebelei*, que vient de donner le théâtre du Vieux-Colombier.

Liebelei n'est pas à proprement parler une œuvre de jeunesse, car Schnitzler avait déjà dépassé la trentaine et atteint sa maturité d'esprit quand la pièce fut créée, le 5 octobre 1895, au Burgtheater de Vienne. C'était la première pièce naturaliste présentée devant la cour et elle y causa quelque scandale par son audace. Schnitzler avait, en effet, souligné l'arrogance de la bourgeoisie devant les petites filles du peuple. Il avait conté l'aventure d'une Mimi Pinson viennoise amoureuse d'un bel officier et victime de cet amour que les préjugés et l'égoïsme de classe persistaient à considérer comme une simple amourette. (*Liebelei*, en allemand, signifie « amourette » et le titre est ici ironique.) La pièce, en Autriche, est demeurée classique et l'on n'a pas cessé, depuis lors, de la jouer. Elle a inspiré récemment un film du metteur en scène autrichien M. Ophuls, qui — il est curieux de le constater — a été moins bien accueilli dans les pays germaniques qu'en France, où il a été projeté pendant plusieurs mois à Paris dans une salle d'exclusivité, le Studio de l'Etoile. C'est sans doute que, pour les Autrichiens et les Allemands, la pièce était trop connue pour qu'on n'imputât pas à sacrilège les libertés que le cinéma prenait nécessairement avec elle. En France, au contraire, le public s'est montré sensible à son intérêt spectaculaire, à l'heureuse reconstitution de la Vienne d'avant guerre, bref, à un pittoresque extérieur qui reléguait un peu au second plan le drame intime. C'est aussi pourquoi la révélation de l'œuvre originale a apporté à certains une demi-déception. Ils n'y ont pas retrouvé ce que l'écran y avait ajouté, et cela les a rendus parfois injustes à l'égard de Schnitzler. Ce n'est pas la première fois qu'un film excellent nuit ainsi à l'ouvrage dont il est tiré. On en a déjà eu un exemple avec *Jeunes filles en uniforme*. Dans les extraits de presse qui suivent, on verra comment les critiques ont été préoccupés, peut-être à l'excès, d'établir une comparaison entre l'écran et la scène. Pour goûter pleinement *Liebelei*, comme les lecteurs de *La Petite Illustration* ne manqueront pas de le faire, il convient de s'affranchir de ces souvenirs cinématographiques et de se rappeler que la pièce, écrite à une époque où la camera n'existait pas, a victorieusement résisté à l'épreuve du temps.

***

M. Antoine, dans *l'Information*, est un de ceux qui mettent en regard la pièce et le film et il félicite l'écran d'avoir apporté à une œuvre littéraire des prolongements et une atmosphère qui la complètent. Il n'en qualifie pas moins *Liebelei* de « chef-d'œuvre du théâtre moderne autrichien » et apprécie ce drame sentimental tout à fait intime, qui se déroule dans le cadre modeste de deux intérieurs quelconques, entre des personnages qui sont des êtres moyens d'une vie coutumière et banale. C'est surtout au troisième acte que, selon lui, la qualité littéraire apparaît :

« La peinture du désespoir de la pauvre fille dégage une émotion intense, encore accrue du jeu tout à fait admirable de l'interprète. Voilà donc l'action toute nue portée à la scène, sans développements extérieurs, dans un cadre modeste et intime, dont la concentration dégage une force d'émotion humaine à laquelle n'échappe aucun spectateur. »

Comparant lui aussi le film et la pièce, M. Etienne Rey, dans *Comœdia*, pense comme M. Antoine que le théâtre prend magnifiquement sa revanche au troisième acte :

« C'est lorsque la situation devient véritablement forte et dramatique, lorsque, au lieu de légères amourettes viennoises, nous nous trouvons en présence d'un grand amour sincère et absolu, coupé brutalement dans sa racine au moment où il ne demandait qu'à s'épanouir, c'est alors que la sensibilité et la profondeur d'une grande artiste comme Mme Pitoëff peuvent nous donner une qualité d'émotion directe qu'on trouve difficilement au même degré au cinéma. Ainsi, nous avons pu constater dans cette même pièce tour à tour les inconvénients et les avantages du théâtre par rapport au film. »

M. Charles Méré, dans *Excelsior*, s'exprime en ces termes :

« Le film a popularisé la pièce du regretté Arthur Schnitzler, mais il n'a pu en exprimer toute la beauté pathétique. C'est un drame d'amour traité avec une franche et solide vigueur et son titre : *Liebelei*, que l'on peut traduire par « amourette », indique tout ce que l'œuvre contient d'ironie amère et de poésie à la fois. »

Selon M. Georges Le Cardonnel, dans *le Journal*, cette pièce, sans avoir une originalité exceptionnelle, reste néanmoins curieusement représentative :

« Elle nous a laissé l'impression d'une honnête œuvre de notre Théâtre Libre qui aurait eu quelque chance de nous paraître hardie aux environs de 1887. La compagnie de M. Pitoëff a bien fait, néanmoins, de nous la faire connaître dans la traduction et adaptation de Mme Suzanne Clauser ; d'abord, parce que ce n'en est pas moins, dans son genre, une bonne pièce et puis parce qu'elle nous permet de surprendre l'influence de nos écoles littéraires à l'étranger. La jeune école autrichienne était naturaliste en 1895 alors que la jeune école française d'alors réagissait déjà contre le naturalisme de la génération précédente. »

M. Edmond Sée écrit, dans *l'Œuvre* :

« Elle est vraiment charmante, cette petite comédie ! Sans afficher

beaucoup de prétentions et tout en se rattachant ingénument à l'école réaliste, comme beaucoup d'œuvres de Schnitzler, elle dégage une grâce effusive, un tendre sentimentalisme, très spécifiquement autrichiens (l'action se situe, au reste, aux environs de l'année 1900), et a de quoi nous plaire, je crois, malgré ou à cause de sa sincère naïveté, si pathétique çà et là !...

» Oh ! l'histoire n'apparaît pas bien compliquée. Elle pourrait même aisément devenir fade, larmoyante, conventionnelle, mais elle vaut par la justesse sensible, la sincérité passionnée de l'accent, le choix heureux des scènes et, surtout, l'éclosion au dernier acte d'une vraie nature de petite femme au grand cœur, qui se révèle à nous — à elle-même peut-être — comme malgré elle, à l'aide de mots simples et déchirants ! Ici, le menu ouvrage se hausse singulièrement, acquiert un sens, une signification, un prolongement pathétiques, et Mme Pitoëff a interprété cette dernière partie en donnant le meilleur d'elle-même. »

M. Fortunat Strowski, dans *Paris-Midi*, estime :

« Toute la gaîté poétique de Vienne, toute la bonne grâce de la ville jadis la plus charmante du monde ; le portrait de Weiring, le vieux et indulgent violoniste ; les jeunes gens, les rieuses fillettes, et, sur ce monde pimpant, la tragédie de la mort, du regret inconsolable, font de *Liebelei* un petit chef-d'œuvre. »

Dans *la Liberté*, M. Robert Kemp avoue qu'il n'a pas vu le film et il s'en montre satisfait pour l'équité de son jugement :

« Jugeons *Liebelei* de « Schnitzler »... L'œuvre des metteurs en écran est autre chose. Si elle l'emporte par le décor, elle n'est rien de plus, évidemment, par la psychologie. Schnitzler croyait à l'amour. Cet amour-là, l'amour du cœur, qui pénètre, imbibe les mélodies de Schubert, qui brûle dans certaines lettres de Beethoven et dans la sonate *Appassionata*, c'est lui que nous retrouvons dans *Liebelei*... »

Dans *le Matin*, M. Fred Orthys voit dans *Liebelei* « une œuvre sentimentale et mélancolique avec des nuances délicates et fraîches de pastel, pleine de sens et de vérité, où le célèbre auteur viennois a laissé les marques d'un talent tour à tour vigoureux et fin ».

C'est aussi, dans *le Journal des Débats*, le sentiment de M. André Bellessort, qui trouve à *Liebelei* « le charme des estampes et des vignettes romantiques ».

On peut enfin conclure par ces lignes de M. Pierre Wolff, dans *Paris-Soir*, car elles constituent une judicieuse mise au point :

« Etrange constatation : tout ce qui est admirable dans le film a été inventé par le metteur en scène ; tout ce qui est admirable dans la pièce de Schnitzler : son amertume et l'âpreté de ses caractères, l'écran l'en a dépouillé. Une pièce a inspiré un film, et la pièce et le film demeurent complètement étrangers l'un à l'autre parce que ces deux arts, du cinéma et du théâtre, sont d'essence si différente qu'ils doivent s'exprimer différemment. »

* *

La réalisation scénique de *Liebelei* était rendue plus difficile par cette concurrence de l'écran, dont le théâtre ne saurait songer à reproduire les moyens. M. Pitoëff, qui apporte à toutes ses mises en scène la marque de son originalité, a cherché seulement à mettre en relief le caractère d'intimité de l'œuvre et il y a réussi par la simplicité expressive des décors, par la recherche délicate des détails.

L'interprétation est dominée par Mme Ludmilla Pitoëff, admirable artiste à laquelle les critiques ont rendu unanimement hommage : « Mme Ludmilla Pitoëff est exquise, dit notamment, dans *Comœdia*, M. Max Frantel, et elle ne peut ne pas l'être : c'est une qualité qui est dans sa nature ; ce rôle de petit oiseau blessé lui convient d'ailleurs à merveille ; sa parole douce, au rythme un peu monotone, une sorte de psalmodie, sans artifices d'ailleurs et très naturelle, lui permet de répandre les plaintes de ces âmes pures et prédestinées au malheur. Elle a joué à la perfection la grande scène du dernier acte. Pas d'éclat, presque pas de surprise à l'annonce du drame, mais la résignation innée de ces êtres qui se sentent marqués par la fatalité. Une douleur exprimée avec beaucoup de spontanéité en même temps que d'harmonie. »

Les autres acteurs de la compagnie Pitoëff ont témoigné eux aussi de beaucoup d'intelligence dans la composition de leurs rôles : M. Balpêtré, humain et nuancé sous l'aspect du vieux musicien Weiring, M. Marcel Herrand, le jeune officier séduisant dont la légèreté de cœur cause le drame, M. Louis Salou et Mlle Agnès Capri, qui incarnent un jeune couple antithétique, à l'insouciance et à la gaîté charmantes.

“Argent de suite !” au théâtre Comœdia

De M. G. d'Hervilliez, qui occupe à écrire pour le théâtre les loisirs que lui laisse sa profession d'avocat à la cour, *La Petite Illustration* a déjà publié, dans son numéro du 5 mars 1932, un petit acte d'une franche gaîté et d'une saveur classique, *la Rente viagère*, qui avait été distingué au concours de pièces en un acte organisé par le Syndicat des sociétaires adjoints et stagiaires professionnels de la Société des auteurs. C'est à un autre gala de la pièce en un acte, donné par le même syndicat, qu'a été représenté, du même M. d'Hervilliez, « *Argent de suite !* » avec un succès non moins vif. Dans *Paris-Soir*, M. Mario Fralie, rendant compte de ce spectacle, estimait qu'il y avait là « des observations dignes de Courteline et une peinture parfaite du milieu ». Dans *Comœdia*, M. Armory jugeait ainsi la pièce et son interprétation :

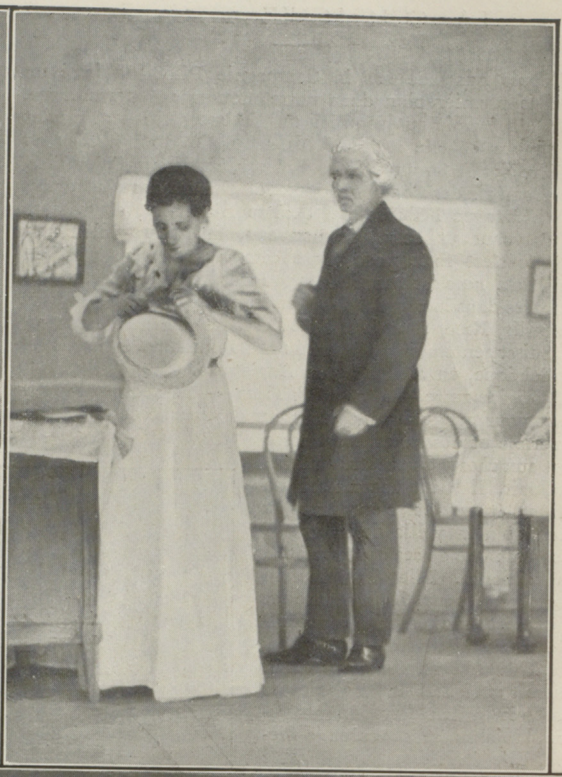
« *Argent de suite !* » est une satire plaisante et mouvante de ces officines dont malheureusement Paris regorge et à l'égard desquelles la police est, paraît-il, impuissante. Pièges à gogos, elles attirent dans leurs filets plus de victimes qu'on ne l'imagine et suscitent des drames parfois terribles. Nous en débarrassera-t-on un jour ? En attendant, elles nous auront valu ce petit acte de M. d'Hervilliez. « *Argent de suite !* » n'atteint pas le drame et ne cesse d'amuser.

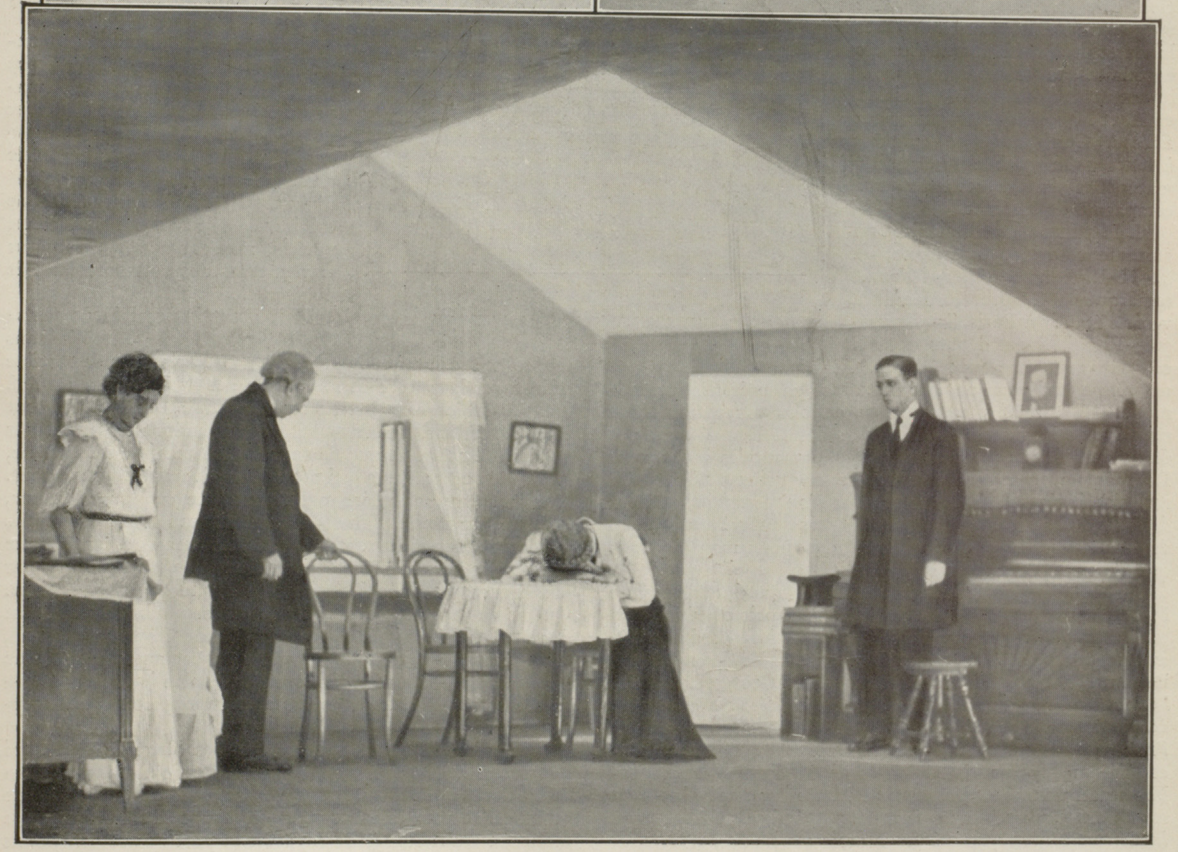
» M. Chamarat jouait Fradet. Son jeu rappelle celui de Jacques Baumer ; ce même naturel, les mêmes moyens qui s'obtiennent par des riens, par un tic, un geste, définissant le personnage, un simple sourire esquissé, voici un excellent comédien de composition. M. Louis Tunc, qui avait mis la pièce en scène, réalise une figure bien amusante de crapule aux petits yeux comme satisfaits de ses crimes répétés. Il fallait de la prestance et de l'estomac pour jouer le rôle de Varino. M. Gautier-Sylla en eut et fit prendre au personnage une belle autorité. Le sourire de M. Jean Clairjois fait penser à celui de Jouvet, ce qui est plus qu'une promesse. »

ROBERT DE BEAUPLAN.

Christine. Mitzie.

Christine. Weiring.





Mitzie. Weiring. Christine. Théodore.

En haut à gauche, Christine : « *Non... il s'en est allé tout doucement comme d'habitude.* » — ACTE III, scène II, page 17.
En haut à droite, Weiring : « *Christine, c'est donc si dur de rester auprès de son vieux père?* » — ACTE III, scène III, page 18.
En bas, Théodore : « *Nous l'avons enterré ce matin!* » — ACTE III, scène IV, page 19.

TROIS SCÈNES DE « LIEBELEI ». — *Photographies E. Clair-Guyot.*

LA COMPAGNIE PITOËFF

Depuis quatorze ans la Compagnie Pitoëff a joué un rôle de premier plan dans notre mouvement dramatique. Elle n'a jamais eu jusqu'ici un théâtre qui lui appartînt en propre et elle a donné ses spectacles tour à tour au théâtre des Arts, au théâtre Moncey, au Vieux-Colombier, à la Comédie des Champs-Elysées, au théâtre des Mathurins, au théâtre de l'Œuvre, au théâtre Albert-Ier, au théâtre de l'Avenue et enfin, de nouveau, au Vieux-Colombier, où elle s'est fixée pour toute cette saison. Son activité, d'ailleurs, ne s'est pas limitée à Paris. Elle a effectué des tournées dans la plupart des grandes villes de France (Lyon, Marseille, Nice, Grenoble, Lille, etc.) et aussi à l'étranger, en Suisse, en Italie, en Autriche, en Roumanie, en Espagne, en Belgique, en Hollande, en Angleterre.

D'origine russe — il est né à Tiflis — M. Georges Pitoëff avait pour père un grand directeur de théâtre de la Russie impériale et dès sa prime jeunesse c'est aux choses du théâtre qu'il se destinait. Il avait fait à Paris de solides études et c'est aussi à Paris qu'à la veille de la guerre il connut une de ses compatriotes, qu'il épousa. Elle était la fille d'un gouverneur de province et avait reçu une éducation accomplie. Elle parlait plusieurs langues, avait déjà beaucoup voyagé et étudiait avec ferveur, sans penser toutefois à en faire sa profession, la danse, le chant et la diction. Elle était d'ailleurs, à cette époque, élève au Conservatoire dans la classe de Paul Mounet. Sur ces entrefaites, la guerre éclata, bouleversant les situations sociales, et M. et Mme Pitoëff, qui s'étaient fixés à Genève, obéirent autant à leurs goûts qu'à des nécessités matérielles en constituant une compagnie dramatique.

Mme et M. Pitoëff. — *Phot. Alban.*

M. Pitoëff se révéla aussitôt un animateur extraordinaire, et M. H.-R. Lenormand, qui l'avait remarqué à Genève, le décida à venir s'établir à Paris. La Compagnie Pitoëff fit ses débuts dans la capitale avec une pièce de M. Lenormand, *le Temps est un songe*, qui marqua une date par sa présentation scénique. M. Pitoëff y réalisait en effet sa conception toute nouvelle de la mise en scène, qui a donné lieu à bien des discussions avant de susciter presque partout des imitations. Rompant avec le réalisme encore en vogue, M. Pitoëff recherchait une mise en scène que l'on pourrait qualifier de suggestive, s'efforçant de faire ressortir l'atmosphère de l'œuvre jouée et l'état d'âme des personnages plutôt que de souligner des formes extérieures.

On peut dire qu'aucun des spectacles que la Compagnie Pitoëff a présentés n'a été indifférent. Après *le Temps est un songe* de M. H.-R. Lenormand, ce furent, du même auteur, *les Ratés*, *le Lâche* et *Mixture* ; de M. Jean-Jacques Bernard, *l'Ame en peine* et *la Louise* ; de M. Georges Duhamel, *la Journée des aveux* ; de M. Jules Romains, *Jean le Maufranc*; de M. Edmond Fleg, *le Juif du pape* ; de M. Charles Vildrac, *l'Indigent* ; de Claude Anet, *Mademoiselle Bourrat*. Si à ces auteurs on ajoute les noms de M. Paul Vialar, dont M. Pitoëff donna *les Hommes*, de M. Boussac de Saint-Marc avec *Sardanapale*, de M. Saint-Georges de Bouhélier avec *la Célèbre Histoire*, de M. Le Marois avec *Marc-Aurèle*, de M. André Gide avec *Œdipe*, de M. Jean Cocteau avec *Orphée*, de M. Jules Supervielle avec *la Belle au bois*, on voit la place que les œuvres françaises tiennent dans le répertoire de la compagnie.

Mais M. Pitoëff s'était aussi donné pour tâche de nous faire connaître le théâtre étranger et principalement le théâtre russe. Il joua, de Tolstoï, *la Puissance des ténèbres*, *le Cadavre vivant* et *Toutes les qualités viennent d'elle*; d'Andréieff, *Celui qui reçoit les gifles* ; de Gorki, *les Bas-fonds* ; de Tchékhoff, *la Mouette*, *les Trois Sœurs*, *Oncle Vania* ; de Tchérikoff, *les Juifs*. En dehors de la littérature russe, M. Pitoëff a été attiré par deux des plus grands auteurs de notre époque : Bernard Shaw et Pirandello. Du premier, il a monté l'admirable *Sainte Jeanne* et aussi *Androclès et le Lion*, *la Charrette de pommes*, *César et Cléopâtre*, *la Maison des cœurs brisés*. De Luigi Pirandello, *Six personnages en quête d'auteur*, *Henri IV* et *Comme ci, comme ça*. On peut citer encore parmi les pièces étrangères jouées par la Compagnie Pitoëff, *Liliom*, de Molnar ; *Au seuil du royaume*, de Knut Hamsun ; *les Criminels*, de l'auteur allemand Brückner, qui eurent plus de deux cents représentations consécutives ; d'Arthur Schnitzler, *la Ronde* et *Liebelei*, et de l'auteur suédois Hjal Bergman, encore inconnu en France, *Joë et Compagnie* et *les Gants blancs*.

Enfin, en même temps que M. Pitoëff révélait au public français ces auteurs d'au delà de nos frontières, il empruntait aux classiques des œuvres qui devaient être parmi les plus gros succès de son répertoire. C'est ainsi qu'il joua, de Strindberg, *Mademoiselle Julie* ; de Goldoni, *la Locanderia* ; d'Ibsen, *les Revenants*, *Brandt* et *Maison de poupée* ; de Shakespeare, *Macbeth* (qui n'a pas encore été monté à Paris), *Mesure pour mesure* et surtout *Hamlet*, dans l'adaptation d'Eugène Morand et Marcel Schwob, sans omettre, pour représenter le classicisme latin, la *Médée* de Sénèque.

Cet effort est d'autant plus considérable que M. Pitoëff n'est pas seulement le directeur de sa compagnie. Il en est aussi le metteur en scène, le réalisateur artistique des décors et des costumes et le principal acteur. Son jeu, imprégné d'une intelligence subtile, est d'une originalité de style qui déconcerte parfois, mais il apporte toujours aux auteurs une collaboration très personnelle.

Mais il est impossible de parler de la compagnie Pitoëff sans rendre un éclatant hommage à la très grande artiste qui en est la parure et le charme : Mme Ludmilla Pitoëff. La hiérarchie des palmarès est toujours arbitraire. On peut dire, cependant, que Mme Pitoëff, en égalant les meilleures actrices de notre temps, ne saurait être comparée à aucune, car il n'en est pas une qui possède la diversité de son talent. Elle sait être aussi bien pathétique que comique, ingénue, coquette ou fatale. Jamais elle ne tire un rôle à elle : elle s'identifie merveilleusement à son personnage, elle lui donne par son esprit, sa sensibilité et son âme autant que par son aspect physique l'incarnation exacte que nous rêvions. Qui ne se souvient, entre autres, de son admirable sainte Jeanne? Si l'on ajoute que cette femme d'apparence frêle, dont l'activité artistique se prodigue, est aussi la mère de sept enfants — l'aîné a dix-sept ans, le plus jeune, quatre — on aura fixé un dernier trait de cette physionomie exceptionnelle.

Il conviendrait aussi de nommer les autres artistes qui ont contribué, auprès de ses deux protagonistes, au renom de la Compagnie Pitoëff. Ils sont nombreux, car, en treize ou quatorze ans, les éléments de la troupe se sont sans cesse modifiés. Qu'il suffise de rappeler la part qui revient, dans quelques-uns de ses succès les plus mémorables, à MM. Michel Simon, Jean Hort, Jim Gérald, Jean d'Yd, Henri Vermeil, ainsi qu'à Mmes Marie Kalff, France Ellys, Germanowa, Raymone, Sylvère — et cette énumération est regrettablement incomplète.

R. DE B.

Imprimerie de *L'Illustration*, 115, route de Saint-Denis, à Bobigny, Seine (France). — L'Imprimeur-Gérant : EMILE ACHARD.
L'Administrateur général : JEAN BASCHET.

N° 649 THÉATRE N° 336 11 NOVEMBRE 1933

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT DES PIÈCES DE THÉATRE ET DES ROMANS INÉDITS
ET ADRESSÉE AUX SEULS SOUSCRIPTEURS DE L'ABONNEMENT N° 1
A « L'ILLUSTRATION »

MICHODIÈRE

Metro : OPERA — 4 bis, Rue de la Michodière — Matinées : 14 h. 45 - Soirées : 21 heures

MARGUERITE DEVAL
RENÉE DEVILLERS
YOLANDE LAFFON
et
VICTOR BOUCHER

LE VOL NUPTIAL

Comédie en 3 Actes de M. FRANCIS DE CROISSET

LLUIS
BERGERON
DORLEAC P. JANVIER
FORGET LOMES MERAL
PAYEN K. VARLEY G. DEVRIES
HELVET JEAN-ROBERT DUBOURG
BONVALLET
et
PIERRE STEPHEN

MATINÉE: Dimanches et Fetes

L'ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS

Ruffec. Duchesne. Tigrand. Maréchal.

Jacqueline. M^me^ de Miremont. Bertier.

En haut, Tigrand à Ruffec : « *Tu as 150 francs d'amende pour avoir écrasé douze pigeons voyageurs en atterrissant à Lyon-Bron.* » — ACTE PREMIER, Scène IV, page 6.
Au milieu, Jacqueline à Mme Duchesne : « *Vous n'étiez pas anxieuse pendant le raid?* » — ACTE II, SCÈNE V, page 17.
En bas, Bertier : « *Alors, les yeux au ciel, n'est-ce pas?* » — ACTE II, Scène VII, page 18.

Photographies E. Clair-Guyot.

FRANCIS DE CROISSET

■

LE VOL NUPTIAL

COMÉDIE EN TROIS ACTES

■

"LE VOL NUPTIAL" A ÉTÉ REPRÉSENTÉ
POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 1er AVRIL 1933,
AU THÉATRE DE LA MICHODIÈRE

PERSONNAGES

Georges Tigrand	MM. VICTOR BOUCHER.
Guy de La Tempête	PIERRE STEPHEN.
Grandvoisin	LLUIS.
Duchesne	BERGERON.
Maréchal	BONVALLET.
Ruffec	PHILIPPE JANVIER.
Belvoix	DORLÉAC.
Bertier	MÉRAL.
Jean	FORGET.
Poiron	PAYEN.
Le Radiotélégraphiste	G. DEVRIÈS.
Premier Journaliste	HELVET.
Deuxième Journaliste	JEAN-ROBERT.
Le Barman	DUBOURG.
Mme de Miremont	Mmes MARGUERITE DEVAL.
Jacqueline	RENÉE DEVILLERS.
Hortense Le Groslier	YOLANDE LAFFON.
Mme Duchesne	LOMES.
La Femme de chambre	KETTY VARLEY.

LE VOL NUPTIAL

PREMIER ACTE

Le bureau du directeur de l'exploitation de la Compagnie des express aériens à l'aéroport du Bourget.

Une pièce simplement meublée : fauteuils d'osier, fauteuils d'avion, en cuir, grand bureau de bois blanc encombré de cartes, de dossiers. Téléphone. Une petite table roulante. Une porte à gauche, premier plan. Au fond, face au public, une grande porte à vitres dépolies s'ouvrant sur le terrain. Au premier plan à droite, porte s'ouvrant sur la cabine de radio. Au fond à droite, petite porte s'ouvrant sur le bureau de Duchesne. A droite, au fond, un placard. A gauche, au fond, à côté d'un portemanteau scellé dans le mur, le tableau de marche des avions. Chaque fois qu'un pilote atterrit et entre, il y émarge à la craie. Aux murs, cartes, planisphères. Sur un chevalet, près du bureau, la dernière carte atmosphérique. Photos d'avions. Au-dessus de la grande porte vitrée, maquette d'avion. Photos de Bajac, Bellonte, Byrd, Codos, Costes, Détroyat, Doret, Favreau, Fonck, Le Brix, Sadi Lecointe, Lefèvre, Lindbergh, Mermoz, Maryse Bastié, Mlle Marvingt, Louis Breguet. Quelques photos de mécènes de l'aviation dont Léon Bailby, Coty, Mlle Deutsch de la Meurthe.

Scène première

DUCHESNE, POIRON, puis GEORGES TIGRAND et le RADIOTELEGRAPHISTE

Au lever du rideau, Duchesne est en scène : une trentaine d'années, uniforme de la compagnie. Il est assis dans un fauteuil et lit des rapports en fumant des cigarettes. Entre Poiron, le chef de piste, quarante-cinq à cinquante ans. Tenue de mécanicien.

POIRON. — Tigrand n'est pas là ?

DUCHESNE. — Ah ! c'est vous, Poiron ?

POIRON. — On m'a dit que M. Tigrand réclamait le chef de piste : me voilà.

DUCHESNE. — Il vient d'être appelé sur le terrain. Il va revenir. Fumez-en une.

Il lui indique les cigarettes.

POIRON. — C'est égal, je peux pas m'habituer.

DUCHESNE. — A quoi ?

POIRON. — A ce que, depuis quatre mois, M. Tigrand soit le directeur de l'Air-Express. (Duchesne lève les yeux, le regarde et ne dit rien.) Un chef pilote, un as comme lui, passer du côté de l'ennemi !

DUCHESNE. — Qu'est-ce que vous appelez l'ennemi ?

POIRON. — Ben, les bureaux.

DUCHESNE. — S'il l'a fait, c'est pour rendre service à la compagnie et ça ne l'empêche pas de voler. Et puis personne n'a à s'en plaindre, hein ?... Depuis que, par intérim, nous avons comme directeur de l'exploitation un chef pilote, nous travaillons, au moins, dans une atmosphère de camaraderie.

POIRON. — Ah ! ça, c'est vrai... Quand c'est-y qu'il va décoller avec vous pour son grand raid ?

DUCHESNE. — Quand il le jugera bon. Nous sommes plus pressés que vous.

POIRON. — Le fait est que Santiago du Chili avec une seule escale, il faut être Tigrand pour tenter ça. Et vous ?

DUCHESNE. — Tenez, le voilà.

Entre Tigrand. Tenue de la compagnie. Rosette de la Légion d'honneur, Croix de guerre, etc.

TIGRAND. — Ah ! Poiron. (A Duchesne.) Tiens, lis ça : le projet du nouveau compas.

DUCHESNE. — C'est bien ?

TIGRAND. — Bien ? C'est... (Il regarde Poiron. Se reprenant.) Rends-toi compte. (A Poiron.) Dites donc, Poiron, faudrait classer vos pilotes.

LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE, sortant de la cabine. — Le F. A. I. B. C. a signalé sa position à Beauvais.

TIGRAND. — Quelle heure ?

LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE. — 2 h. 17.

Il sort.

TIGRAND. — Régulier...

DUCHESNE, chantonnant :

Encor un zinc de posé,
V'là l'Air-Express qui passe...

TIGRAND, à Poiron, en consultant une liste. — Voyons, que pensez-vous de Larville ?

POIRON. — Impossible, en ce moment : il a trois côtes enfoncées.

TIGRAND. — Un accident ?

POIRON. — Oh ! d'auto, hein ! Il est sorti hier avec une poule, il a voulu faire le zigoto.

TIGRAND. — Vous êtes d'avis de le remplacer ?

POIRON. — Oh ! non, chef. Comme mécanicien et comme débrouillard, il n'y a pas mieux. Et puis, c'est un gars qui en demande.

TIGRAND, consultant la liste. — Et Albera ?

POIRON. — Un crasseux. Il ne tourne pas rond.

TIGRAND, lisant. — Jacquemin, non. Ah ! Grandchamp. Il est bien ?

POIRON. — Ça n'a que vingt-six ans.

TIGRAND. — Ce n'est pas un mal. Alors, Grandchamp.

POIRON. — Bien, chef.

Il va pour sortir.

TIGRAND, le rappelant. — Ah ! dites donc : Mlle de Miremont a atterri ?

POIRON. — Oh ! il y a longtemps : elle n'a fait qu'un essai d'une heure.

TIGRAND. — Avec quoi a-t-elle décollé ?

POIRON. — Avec son avionnette *la Mascotte*.

TIGRAND. — Non, mais avec quelle charge ?

POIRON. — Je ne sais pas. Elle doit être en ce moment à casser la croûte au buffet, à moins qu'elle soit à côté, à la T. P. L. G.

TIGRAND. — La T. P. L. G., ce n'est pas à côté.

POIRON. — A la popote, T. P. L. G. : tout pour la g...

DUCHESNE. — Ce n'est pas la T. P. L. G., c'est la T. P. L. F. G. : tout pour la fine g... La T. P. L. G., c'est pas au Bourget, c'est à Orly. Ici on est au Bourget.

POIRON. — On finit par confondre.

Il sort.

LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE, entrant. — On signale l'arrivée à Genève du F. A. X. B. H.

TIGRAND. — Quelle heure ?

LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE. — A l'instant : 2 h. 28.

TIGRAND. — Régulier.

Sort le Radiotélégraphiste.

Scène II

TIGRAND, DUCHESNE

DUCHESNE, chantonnant :

Encor un zinc de posé,
V'là l'Air-Express qui passe...

TIGRAND. — Ah ! non, ne chante pas. Tu chantes faux.

DUCHESNE. — C'est pas l'avis de tout le monde. (Il se lève.) Tiens, je te rends ton compas. Les bureaux se f... du monde. Comment le grand patron sanctionne-t-il ça ?

TIGRAND. — Grandvoisin ? Il ne l'a même pas vu.

DUCHESNE. — C'est ce que je lui reproche.

TIGRAND. — Ne dis pas d'âneries. J'ai autant horreur des administrations que toi, mais Bernard Grandvoisin, lui, je lui tire mon chapeau. C'est quelqu'un dans le genre de Louis Breguet. D'abord, c'est un poète.

DUCHESNE. — Hein ?

TIGRAND. — Et l'as de la technique aéronautique. D'ailleurs, tu es de mon avis.

DUCHESNE. — Oh ! je suis toujours de ton avis. Mais, tout de même, Grandvoisin pourrait s'occuper un peu plus des détails.

TIGRAND. — S'il s'occupait des détails, il ne serait pas l'homme qu'il est.

DUCHESNE. — Regarde son cousin...

TIGRAND. — Hector ? Je te conseille de comparer : un type qui ne pense qu'à la finance et à la réclame ! Si je l'avais écouté, il y a un mois que nous serions partis pour Santiago du Chili et nous n'aurions pas atterri. J'ai raison ?

DUCHESNE. — Oui, tu as raison. Tu cherches quelque chose ?

TIGRAND. — Un bouquin que m'avait prêté Mérane et qu'il faut que je lui rende. T'as pas vu : un bouquin de Pascal ?

DUCHESNE. — C'est sur l'aviation ?

TIGRAND. — Non. Pascal est un type bien plus vieux que l'avant-guerre. Ah ! le voilà. Mon vieux, il y a là-dedans des idées !... On se demande où il est allé chercher ça. C'est un as.

DUCHESNE, regardant la carte du chevalet. — Quel temps, hein ?

TIGRAND. — Quand tu répéteras ça tous les jours...

DUCHESNE. — Cette dépression qui ne s'en va pas.

TIGRAND. — Ça s'améliore.

DUCHESNE. — Je n'ai plus de patience.

TIGRAND. — Qu'est-ce que je dirai, moi ? Toi, au moins, tu fais la ligne. Mais moi, qui suis derrière ma table !

DUCHESNE. — Tu aurais dû faire comme Costes : aller à la pêche.

TIGRAND. — J'ai ma pêche à moi.

DUCHESNE. — Les poules, hein ?

TIGRAND. — Heureusement que ça existe.

DUCHESNE. — Surtout une, pas vrai ?

TIGRAND. — Pour qui dis-tu ça ?

DUCHESNE. — Pour personne.

TIGRAND. — Idiot ! Tu fais allusion à Jacqueline de Miremont.

DUCHESNE. — Dame ! Elle ne quitte plus ton bureau.

TIGRAND. — Naturellement. A-t-elle l'autorisation de garer au hangar, oui ou non ?

DUCHESNE. — Oui.

TIGRAND. — Et de préparer son raid avec le directeur de l'exploitation, oui ou non ?

DUCHESNE. — Oui.

TIGRAND. — Eh bien, alors ?... Jacqueline... Dingo ! va. Est-ce que je suis pour jeunes filles, moi?

DUCHESNE. — Quand elles sont aviatrices... D'ailleurs, les jeunes filles d'aujourd'hui !...

TIGRAND. — Ah ! pas de blagues sur Jacqueline, je te le défends !... Et je te conseille de ne pas parler d'elle de cette manière devant tes autres amis.

DUCHESNE. — Je n'ai qu'un ami, Georges : c'est toi.

Il se lève et va pour sortir.

TIGRAND. — Où vas-tu ?

DUCHESNE. — Dans mon bureau.

TIGRAND. — Rassieds-toi. (Duchesne se rassied.) Quel caractère ! (Il lui tapote la joue.) Crétin !

DUCHESNE. — Si tu as le béguin, épouse-la.

TIGRAND. — Mais je n'ai pas le béguin, je m'en f... ! Et puis, me marier, moi ! J'aimerais mieux me répandre dans les fils télégraphiques.

DUCHESNE. — Je suis marié, moi, je ne m'en plains pas.

TIGRAND. — Chacun son goût ! Oh ! je ne dis pas ça pour ta bourgeoise : elle est gentille. Elle s'inquiète quand tu voles ?

DUCHESNE. — Non. Son oncle a été écrabouillé dans un accident d'auto, son frère a été bousillé dans un accident de chemin de fer, alors, comme elle n'a encore eu personne de descendu dans un accident d'avion, ça la rassure.

TIGRAND. — Et tu dînes tous les soirs avec elle, chez toi ?

DUCHESNE. — Chez nous.

TIGRAND. — Moi, je ne pourrais pas. Après le business, on a besoin de voir des lumières, des poules, de la vie.

DUCHESNE. — Moi, j'ai besoin d'être bien pépère, l'hiver surtout. C'est agréable, tu sais, de rester tous les deux dans des fauteuils et les pieds sur le radiateur. Les miens sont grands, les siens tout petits... Ça n'a l'air de rien ? Eh bien, on regarde ça et on est content.

TIGRAND. — Toi. Mais elle ?

DUCHESNE. — Elle aussi. C'est une sentimentale.

TIGRAND. — Tu as trois mômes ?

DUCHESNE. — Deux. Le plus jeune a la rougeole, l'aîné vient d'avoir les oreillons.

TIGRAND. — Quel métier ! (Regardant sa montre.) Ah ! Marseille doit être arrivé.

DUCHESNE, fredonnant :

Encor un zinc de posé,
V'là l'Air-Express qui passe...

TIGRAND, à Duchesne. — Ah ! Ça va ! Ça va ! (Regardant la carte.) C'est vrai que c'est crasseux.

DUCHESNE. — Quatre mois qu'on se ronge ! Ce qu'on s'embête, tout de même !

TIGRAND. — Oui, mais il y a quelqu'un qui s'embête encore plus que nous.

DUCHESNE. — Qui ?

TIGRAND. — La *Dame-de-Cœur,* notre avion, sous sa bâche, dans le hangar.

Scène III

LES MÊMES, RUFFEC, puis JACQUELINE, puis BELVOIX, puis MARECHAL

La porte de gauche s'ouvre. Entre Ruffec, gros et jovial. Il a un manteau de cuir, un bonnet de cuir, qu'il tient à la main. Il émarge au tableau, puis se débarrasse du manteau et apparaît en uniforme de la compagnie. Légion d'honneur, Croix de guerre, etc.

RUFFEC. — Bonjour, Tigrand !

TIGRAND. — Bonjour, Ruffec !

RUFFEC, à Duchesne. — Ça gaze, Duchesne ?

DUCHESNE. — Ça gaze.

RUFFEC. — Oh ! la belle cravate neuve !

Il la dénoue.

DUCHESNE. — Imbécile !

TIGRAND, à Ruffec. — Quel plafond as-tu eu ?

RUFFEC. — Soixante-quinze vers Lyon, sinon visibilité parfaite. (Au Garçon qui entre avec un plateau, une bouteille de porto et des verres :) Pose ça là. (Le Garçon sort.) A nous le porto !

DUCHESNE. — Poivrot !

RUFFEC, emplissant trois verres. — Jaloux !

DUCHESNE. — Tu nous les offres ?

RUFFEC. — Je vous les fais... Tigrand ?

Il tire de sa poche un cornet et des dés.

TIGRAND. — Quoi ? Ah ! non, pas de dés, je n'ai pas le temps.

RUFFEC. — Pour me faire plaisir ! Un porto qu'on n'a pas joué au poker d'as, ça n'a plus le même goût. (Jouant.) Trois rois, deux dames, ça va. (A Duchesne :) A toi.

DUCHESNE, jouant. — Quatre rois.

RUFFEC. — Veinard ! (Voyant entrer Jacqueline.) Ah ! voilà notre aviatrice.

Entre Jacqueline. Elle a un manteau jeté sur les épaules, un béret et un petit chandail.

JACQUELINE, se débarrassant de son manteau. — Je ne vous dérange pas ? Bonjour !

TIGRAND. — Bonjour. Voici vos cartes. Asseyez-vous là. Comment va *la Mascotte* ?

DUCHESNE. — Et le nouveau moteur ?

RUFFEC. — Quand battez-vous le record d'Amy Johnson ?

JACQUELINE. — Ah ! vous, ne commencez pas à me charrier.

RUFFEC. — Moi, vous charrier ? Le premier jour, je vous l'ai dit : vous serez un as. Et à vous voir, ça paraît une blague.

JACQUELINE. — Pourquoi ? Parce que je suis mince ?

RUFFEC. — Parce que...

JACQUELINE. — Parce que je suis femme ?... Les femmes peuvent en faire autant que vous.

TIGRAND. — Attrape !

JACQUELINE. — Maryse Hilsz est montée à 9.791 mètres ; miss Earhart, qui a traversé seule l'Atlantique, a fait 3.938 kilomètres sans escale ; M^me^ Haizlip, 405 kilomètres à l'heure ; Maryse Bastié a tenu l'air pendant 37 h. 55' et...

TIGRAND. — Et Jacqueline de Miremont fera Paris-Dakar en vingt heures.

JACQUELINE. — Ah ! mon Dieu, touchez du bois !

Sonnerie du téléphone.

TIGRAND. — Asseyez-vous là ! (Au téléphone.) « Allô... Oui... Le rapport ? Vous devez l'avoir chez vous... Ah ! si, j'attends. »

RUFFEC, à Tigrand. — A toi de jouer.

TIGRAND, qui ne l'écoute pas, à Jacqueline. — Faites donc les calques vous-même, ça vous les mettra en tête.

RUFFEC, à Tigrand. — A toi de jouer.

TIGRAND. — Chut ! (Au téléphone.) « Oui, vous l'avez ?... Parfait... Non, de rien. »

Il raccroche.

RUFFEC, à Tigrand. — A toi de jouer.

TIGRAND. — Oh ! quel emm... (Il jette les dés.) Tiens ! cinq rois.

RUFFEC. — Ah ! les v... ! Ils m'ont homologué !

DUCHESNE. — Te voilà bien avancé.

RUFFEC. — Est-ce que je me plains ? J'aime mieux perdre trois portos au poker d'as que d'en boire six à l'œil sans avoir joué.

DUCHESNE, à la porte. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Londres est arrivé ?

TIGRAND. — Pas possible, il n'est pas 3 heures.

DUCHESNE. — 3 heures moins le quart.

RUFFEC. — C'est Belvoix, le nouveau. C'est la deuxième fois qu'il fait la ligne.

TIGRAND. — Et la deuxième fois qu'il arrive en avance.

DUCHESNE. — D'un quart d'heure. Il est piqué !

JACQUELINE. — Ne l'attrapez pas : il est plein de bonne volonté.

TIGRAND. — C'est un flirt à vous ?

JACQUELINE. — Je n'ai pas de flirt.

Entre Belvoix. Très jeune, l'air rayonnant. Uniforme.

BELVOIX, après avoir émargé au tableau. — En 1 h. 30', chef... 1 h. 30' ! Qu'est-ce que vous en dites ?

TIGRAND. — Vous aurez 100 francs d'amende.

JACQUELINE. — Oh !

BELVOIX. — Quoi ?

TIGRAND. — Vous n'êtes pas ici pour faire des records, mais pour assurer le transport des voyageurs.

BELVOIX. — Il me semble que les voyageurs, si j'arrive avant l'heure...

TIGRAND. — Etes-vous parti en retard de Croydon ?

BELVOIX. — Non.

TIGRAND. — Aviez-vous un vent favorable ?

BELVOIX. — Non.

TIGRAND. — Donc, vous avez dépassé sans raison le régime de l'utilisation des moteurs.

BELVOIX, entre ses dents. — Ah ! l'administration !

TIGRAND. — Il ne s'agit pas de l'administration, mais de vos camarades.

BELVOIX. — Comment ?

TIGRAND. — Pour peu que vous recommenciez, savez-vous ce que la compagnie dira ? Elle dira : « Puisque le pilote Belvoix a fait X fois le trajet Paris-Londres en 1 h. 30', c'est donc qu'on peut gagner un quart d'heure. » Et, sans tenir compte de la brume, de la pluie ou de la neige, elle en fera une obligation.

BELVOIX. — Je n'avais pas pensé à ça.

TIGRAND. — Et puis, mon garçon, un conseil : ne blaguez pas encore l'administration. Faites vos preuves d'abord.

BELVOIX. — J'ai six cent vingt-cinq heures de vol. (Rire général.)

RUFFEC. — Jeunesse ! Quand tu en auras quelques milliers, comme nous, ou 800.000 kilomètres, comme Monsieur, (il montre Tigrand) qui n'a pas eu sa rosette dans un fauteuil, tu pourras rouspéter. Compris ?

BELVOIX. — Je vous demande pardon, monsieur Tigrand. Quand je parlais d'administration, je ne pensais pas à vous, bien sûr. (A Jacqueline :) Bonjour, mademoiselle Jacqueline.

JACQUELINE. — Bonjour, mon pauvre vieux.

BELVOIX. — Je vous ai rapporté un petit cadeau de Londres. Un briquet.

JACQUELINE. — Oh ! mais, comme c'est gentil !

Ils causent entre eux. Tigrand les regarde, un peu agacé.

RUFFEC, les yeux à la porte. — Ah ! à propos d'administration, voilà Maréchal !

DUCHESNE. — Qu'est-ce qu'il vient encore faire ?

TIGRAND. — Son petit tour mensuel.

RUFFEC. — Ah ! Maréchal ! Il va entrer avec sa g... de cire et sa barbe d'avant guerre, s'asseoir là et dire : (l'imitant d'une voix flûtée) « Pas de réclamations à formuler, messieurs ? Il n'y a rien que la compagnie ne fasse pour vous être agréable. » Fumiste !

TIGRAND. — Il a tort de venir m'embêter en ce moment.

MARÉCHAL, entrant, quarante ans, barbe. — Monsieur Tigrand, je vous apporte ces notes de la compagnie.

DUCHESNE. — Un porto, monsieur Maréchal ?

MARÉCHAL. — Jamais de boissons alcoolisées.

RUFFEC. — Je vous le fais. (Voyant que Maréchal refuse.) Oh ! pardon.

TIGRAND à Maréchal. — Vous connaissez M^lle de Miremont ?

MARÉCHAL. — C'est Mademoiselle qui a son brevet de transport public ? Malheureusement, nous ne prenons pas les femmes comme pilotes.

JACQUELINE. — Ça viendra.

MARÉCHAL. — Je ne le pense pas.

JACQUELINE à Tigrand. — Je vais à côté, jusqu'à ce qu'il soit parti.

BELVOIX. — Je vais avec vous, mademoiselle Jacqueline.

Ils sortent dans le bureau de Duchesne. Coup d'œil agacé de Tigrand.

Scène IV

TIGRAND, DUCHESNE, RUFFEC, MARECHAL

MARÉCHAL. — Eh bien, messieurs, pas de réclamations à formuler ? Il n'est rien que la compagnie ne fasse pour vous être agréable !

RUFFEC, à Duchesne. — Ça y est, il l'a dit.

TIGRAND. — Des réclamations ? Ça dépend de vos notes. Asseyez-vous là, monsieur Maréchal (Maréchal s'assoit. Tigrand lit.) Tiens !... Ruffec, ceci est pour toi.

RUFFEC. — Quoi ?

TIGRAND. — Tu as 150 francs d'amende pour avoir écrasé douze pigeons voyageurs en atterrissant à Lyon-Bron.

RUFFEC. — Je sais. Je ne les paierai pas.

MARÉCHAL. — C'est la deuxième fois que cela vous arrive, monsieur Ruffec.

RUFFEC. — Oui, monsieur. Mais est-ce que les pigeons volaient dans le sens de la piste ? Non, n'est-ce pas ? Alors, f... les pigeons à l'amende, mais pas moi.

TIGRAND. — Je ne ratifie pas, monsieur Maréchal.

MARÉCHAL. — J'en ferai part.

TIGRAND, regardant les notes. — Quoi, on se plaint de ce que j'aie fait faire deux fois demi-tour à des avions à Beauvais ?

MARÉCHAL. — On ne se plaint pas, monsieur : on constate.

TIGRAND. — Il n'y avait pas 50 mètres de plafond. Vous exigez la régularité des départs, vous n'en avez pas les moyens. Vos bureaux oublient le facteur principal.

MARÉCHAL. — Qui est ?

TIGRAND. — Le temps qu'il fait. Nous sommes obligés de voler en aveugles. Donnez-nous au moins de meilleurs instruments pour naviguer sans visibilité extérieure.

MARÉCHAL. — On n'arrive pas en un jour à la perfection.

TIGRAND. — Et faites-nous équiper des trimoteurs.

MARÉCHAL. — Cela nous fera des passagers en moins. Ça coûterait cher.

TIGRAND. — Moins cher qu'un accident.

MARÉCHAL. — Nous n'avons pas eu d'accident depuis dix-huit mois, ça prouve...

TIGRAND. — Ça prouve que vous avez de la veine.

MARÉCHAL. — Ça prouve aussi que notre matériel est bon.

TIGRAND. — Moins bon que le personnel.

RUFFEC. — Il y a eu plus de progrès réalisés dans le jeu des nerfs, la volonté et l'éducation des pilotes que dans la technique.

DUCHESNE. — Et qu'est-ce qui a été prévu pour la retraite des pilotes ?

MARÉCHAL. — La question est à l'étude.

TIGRAND. — Depuis dix ans. Mais on estime sans doute qu'un dénouement aussi heureux qu'une retraite est déjà une récompense ?

MARÉCHAL. — Permettez-moi de m'étonner qu'à la place où vous êtes vous teniez un pareil langage.

TIGRAND. — C'est que, depuis que je suis ici, je me rends compte de l'insuffisance de vos méthodes.

MARÉCHAL. — Un exemple ?

TIGRAND. — Vous nous faites accepter, contre nos propres intérêts, des surcroîts de charges. Nous sommes assez bêtes pour y consentir...

DUCHESNE. — Ça, oui, alors !...

TIGRAND. — Et aussitôt vous en tirez une règle.

MARÉCHAL. — C'est notre fonction d'établir des statistiques.

TIGRAND. — Possible ! Mais on se f... trop de la vie humaine dans les bureaux : qu'un pilote dégringole ou pas, c'est kif-kif.

MARÉCHAL. — Je ne peux pas écouter cela, monsieur. C'est... c'est illogique. Un pilote descendu, c'est l'appareil démoli et un grand appareil de transport coûte 1.400.000 francs. Alors, dans ces conditions, comment voulez-vous que nous nous f...ions de la vie du pilote ? Il y a là une question d'humanité ! D'ailleurs, les navigateurs ne sont jamais d'accord avec les techniciens.

TIGRAND. — Est-ce notre faute si les techniciens ne connaissent rien à la pratique ? Etablissez donc un roulement : les techniciens dans les avions et les pilotes dans les bureaux ; quinze jours les uns, quinze jours les autres. Vous verriez si votre point de vue changerait.

DUCHESNE. — Et on rigolerait un peu.

Tous rient.

RUFFEC. — Tu parles !...

TIGRAND. — Mais pour ces Messieurs des bureaux, l'avion n'est qu'une épure. Une fois le zinc établi, ils n'y montent jamais ; ils ont la frousse.

MARÉCHAL. — Mais vos pilotes eux-mêmes...

TIGRAND. — Pardon ! Ils décollent par tous les temps, et tous les jours. Eux n'ont pas la frousse : ils ont peur. (Geste de Maréchal.) Ils ont peur et ils partent. C'est ça qui est magnifique. Mais, monsieur Maréchal, vous-même, quand vous allez à Londres, vous prenez le bateau, et quand vous allez à Amsterdam vous prenez le train.

MARÉCHAL. — Ma femme ne veut pas que je prenne l'avion.

TIGRAND. — La mienne non plus.

MARÉCHAL. — Mais vous n'êtes pas marié.

TIGRAND. — Ça dépend des jours.

MARÉCHAL. — Enfin de quoi vous plaignez-vous ?

TIGRAND. — De ce que nous n'ayons pas le maximum de sécurité que nous sommes en droit d'exiger.

MARÉCHAL. — Vous y tenez tant que ça ?

TOUS. — Hein ?

MARÉCHAL. — Allons ! Allons ! Je vous connais mieux que vous-mêmes. Vous êtes des joueurs. Ce n'est pas un métier que vous faites : vous obéissez à une vocation.

DUCHESNE. — Dont vous savez profiter !

MARÉCHAL. — Vous aimez l'émotion, le danger surmonté. Mais le jour où l'aviation présentera une sécurité absolue, comme vous dites, eh bien, qu'est-ce que vous ferez ?

RUFFEC. — Vous en faites pas.

DUCHESNE. — On trouvera autre chose.

MARÉCHAL. — Vous vous direz : « Ce n'est plus drôle, nous ne sommes plus des héros. » Vous regretterez vos heures de risque en soupirant : « C'était le bon temps. » Eh bien, au lieu de rouspéter, félicitez-vous et dites-vous : « Le bon temps n'est pas encore fini. »

TIGRAND. — Ça, monsieur, c'est une chose que nous, nous avons le droit de dire, mais pas vous.

MARÉCHAL. — Ce n'est plus de la discussion, c'est de la polémique. Vous parlez comme un article de journal.

TIGRAND. — Je prends ça pour un compliment, car ce n'est pas ici qu'on blaguera la presse, allez !

MARÉCHAL. — Bien entendu : elle est toujours pour vous, les aviateurs.

TIGRAND. — Ça prouve qu'elle préfère au manche le manche à balai.

MARÉCHAL. — Ça prouve qu'elle se place surtout à un point de vue sentimental.

TIGRAND. — Vous avez une déformation professionnelle.

MARÉCHAL. — Eh bien, et vous ?

RUFFEC et DUCHESNE. — Quoi ?

MARÉCHAL. — C'est vrai, vous êtes trop injustes. Que feriez-vous si nous n'étions pas là ? Vous n'auriez pas d'avions d'abord. Et puis, si vous croyez que c'est une sinécure pour nos constructeurs, nos ingénieurs, les sans-gloire, de peiner sur des plans, d'établir des règlements ! Si vous croyez que c'est de gaîté de cœur que nous assumons nos responsabilités ! Et quand quelque chose va mal, c'est toujours nous qu'on attrape.

RUFFEC. — Voulez-vous ma place ?

MARÉCHAL. — Si j'acceptais, me la céderiez-vous ?

RUFFEC. — Ah ! non.

MARÉCHAL. — Vous voyez bien ! Nous luttons, chacun dans notre partie, pour le renom de nos firmes et le prestige de la France.

DUCHESNE. — Et la galette de la compagnie.

MARÉCHAL. — Alors, ne nous fâchons pas. Nous avons tous raison dans cette histoire !

Il remonte, ouvre la porte.

TIGRAND. — Nous surtout.

MARÉCHAL, haussant les épaules et sortant. — Bonne chance, messieurs. Bonne chance !

RUFFEC. — Hé ! Faites attention au pavé, là : ça glisse.

DUCHESNE. — Pensez à Mme Maréchal.

Maréchal sort.

Scène V

LES MÊMES, moins MARECHAL, puis JACQUELINE, puis POIRON

JACQUELINE, entrant en riant. — Qu'est-ce que vous lui avez passé ?

TIGRAND. — Oui, hein ?

JACQUELINE. — Ma femme ne veut pas que je prenne l'avion ! Si j'avais un mari comme lui, c'est moi qui l'y pousserais !

POIRON, entrant par la porte de gauche. — Chef, on vous demande aux hangars.

TIGRAND. — Qui ça ?

POIRON. — Des Messieurs, des officiels.

TIGRAND. — Oh ! Des raseurs !

POIRON. — Avec de belles dames !

TIGRAND. — Ah ! De belles dames ?

POIRON. — Ils viennent visiter.

TIGRAND. — Dans une minute. (Sort Poiron.)

LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE, entrant de droite. — Monsieur Tigrand, on vous demande au poste général de radio.

TIGRAND, à Duchesne. — Vas-y, toi.

DUCHESNE, à Ruffec. — Tu viens avec moi, toi ?

Sortent Duchesne et Ruffec par la porte de gauche.

Scène VI

TIGRAND, JACQUELINE

JACQUELINE. — Je vais m'en aller aussi.

TIGRAND. — Pourquoi ? Travaillez là. (Il cherche sur la table.) Il me faut mes notes. Travaillez là, personne ne vous dérangera. Vous essayez votre zinc tout à l'heure ?

JACQUELINE. — Oui, pour mon moteur. Je serai ici à 6 heures.

TIGRAND. — A votre retour, après le service, nous piocherons votre raid.

JACQUELINE. — Ce que vous êtes gentil ! J'ai tant besoin de vos conseils. Je crânais, là, devant Ruffec, mais devant vous !... Je me rends bien compte que je ne sais pas grand-chose, au fond.

TIGRAND. — Vous ! Vous avez votre brevet de transport public : il n'y a que trois femmes qui l'aient en France. Que voulez-vous de plus ?

JACQUELINE. — Ce que vous avez : mon brevet supérieur de navigation aérienne, mon brevet de radiotélégraphiste, mon brevet...

TIGRAND. — Vous voulez obtenir tout ça ?

JACQUELINE. — Oui, et je l'obtiendrai. Ce n'est pas trop tard ? A quel âge les avez-vous passés, vous ?

TIGRAND. — Oh ! moi, petit à petit. Je me suis fait mon instruction moi-même. Il a bien fallu.

JACQUELINE. — Vous avez commencé par être journaliste, n'est-ce pas ?

TIGRAND. — Moi ! Qui vous a dit ça ?

JACQUELINE. — Vous n'avez pas été quelque chose dans les journaux ?

TIGRAND. — J'ai commencé par vendre des journaux.

JACQUELINE. — Vous !

TIGRAND. — Oui... ça vous défrise, hein ?

JACQUELINE. — Non, je trouve ça épatant.

TIGRAND. — A tout à l'heure. (Au moment de sortir, il se retourne.) Comme ça, avec votre crayon que vous mordillez, vous avez l'air d'une petite fille.

JACQUELINE. — Ne me dites pas de choses désagréables.

TIGRAND. — Ce n'était pas désagréable. (Il sort. A ce moment, entre Belvoix.) Vous avez oublié quelque chose ?

BELVOIX. — Oui, mes lunettes.

Tigrand le regarde, regarde Jacqueline et sort.

Scène VII

JACQUELINE, BELVOIX

BELVOIX. — Vous n'avez pas vu mes lunettes sur la table ?

JACQUELINE. — Non.

BELVOIX. — Ça ne m'étonne pas : je les ai dans ma poche.

JACQUELINE. — Ah ! C'est pour ça que vous êtes revenu ?

BELVOIX. — C'est pour ça, comme vous dites.

JACQUELINE. — Mon pauvre petit, vous perdez votre temps.

BELVOIX. — Je n'ai jamais éprouvé pour une autre ce que j'éprouve pour vous.

JACQUELINE. — Je vous assure que j'ai à travailler.

BELVOIX. — Vous ne voulez pas qu'un jour on fasse un raid ensemble ?

JACQUELINE. — Ce que vous êtes jeune !

BELVOIX. — J'ai un an de plus que vous.

JACQUELINE. — Vous croyez ça ?

BELVOIX. — Il y a treize mois que je pense à vous, vous savez !...

JACQUELINE. — Vous ne me connaissiez pas il y a un mois.

BELVOIX. — Eh bien, et vos photos ? Il y a treize mois que j'ai le béguin, depuis votre raid Paris-Londres-Paris en trois heures : un chic record !

JACQUELINE. — Ne vous asseyez pas sur mon bloc.

BELVOIX. — Toutes les photos de vous qui paraissent, je les découpe. Elles tapissent ma chambre. Et pour ne pas avoir l'air d'un idiot devant les copains, je les ai dédicacées au fur et à mesure.

JACQUELINE. — Hein ?

BELVOIX. — Je mets : *A Robert mon béguin, sa Jacqueline !*

JACQUELINE. — Quoi ?

BELVOIX. — Ou alors : *A Robert, pour la vie, sa petite Jacqueline.*

JACQUELINE. — Vous ne manquez pas de culot.

BELVOIX. — Vous devriez venir les voir, ne fût-ce que pour ajouter : *Pour copie conforme.*

JACQUELINE. — Mon petit Belvoix, allez-vous-en.

BELVOIX. — Je ne vous ai pas froissée, au moins ?

JACQUELINE. — Non, mais allez-vous-en.

BELVOIX. — Alors à tout à l'heure ?

JACQUELINE. — C'est ça. (Sort Belvoix à gauche. Jacqueline hausse les épaules, sourit et se remet à travailler. Belvoix rentre et ne referme pas tout à fait la porte derrière lui.) Vous avez de nouveau oublié vos lunettes ?

BELVOIX. — Non... Mais il y a une dame qui vous demande.

JACQUELINE. — Une dame ? Qui ? Comment est-elle ?

BELVOIX. — Une petite boulotte, un peu comique.

Il s'efface pour laisser entrer Mme de Miremont.

JACQUELINE. — Toi, maman !

BELVOIX. — Oh ! n... de D... ! (Il sort.)

Scène VIII

JACQUELINE, Mme DE MIREMONT

JACQUELINE. — Pierre n'est pas malade ?

Mme DE MIREMONT. — Ton frère ? Pourquoi ? Il a téléphoné du lycée ?

JACQUELINE. — Mais non, il n'a pas téléphoné. Seulement, comme tu ne viens jamais ici...

Mme DE MIREMONT. — Je suis venue pour une chose très importante. C'est ton bureau ?

JACQUELINE. — Non.

Mme DE MIREMONT. — Tant mieux, il n'est pas féminin. Qu'est-ce que c'est que ces petites choses-là, rouges et vertes ?

Jacqueline. — La carte météorologique : les cyclones et les anticyclones.

Mme de Miremont. — Dire que tu vis là-dedans ! Quelle horreur ! Et quelle torture pour une mère ! Et où est cette machine ?

Jacqueline. — Mon avion ? Dans le hangar.

Mme de Miremont. — Je ne pourrai jamais m'habituer.

Jacqueline. — Alors, vite, qu'as-tu à me dire ? Nous ne serons pas seules longtemps.

Mme de Miremont. — Voilà. J'ai reçu une visite après déjeuner. Tu devines ?

Jacqueline. — Oh ! Pas du tout.

Mme de Miremont. — Guy de La Tempête. Pourquoi souris-tu ?

Jacqueline. — C'est son nom : ce type tellement correct et qui s'appelle Tempête... Et qu'est-ce qu'il voulait ?

Mme de Miremont. — Ta main.

Jacqueline. — Ça, par exemple !

Mme de Miremont. — Tu ne t'y attendais pas ?

Jacqueline. — Pas si vite.

Mme de Miremont. — Il t'adore. Si tu l'avais entendu ! Il est d'une éloquence ! Ah ! mon enfant, comme c'est beau un homme de trente-sept ans à peine chauve !

Jacqueline. — Oui, et alors ?

Mme de Miremont. — Il est nommé ministre au Chili. Il ne veut pas y aller tout seul. Il faut qu'il parte dans deux mois. Il est exquis, tu sais. Tu ne me diras pas le contraire ?

Jacqueline. — Oui, il est très gentil.

Mme de Miremont. — Gentil ! un homme qui a 250.000 francs de rentes et qui sera un jour ambassadeur ! Alors que dirais-tu d'un homme sans situation ?

Jacqueline. — Maman, je n'ai rien contre Guy, je l'aime beaucoup. Mais quant à l'épouser, tu peux lui dire...

Mme de Miremont. — Non, écoute-moi. Nous avons à peine de quoi vivre. Tu es jolie, mais tu as déjà vingt-quatre ans et tu es irrémédiablement compromise.

Jacqueline. — Comment, compromise ?

Mme de Miremont. — Ça t'étonne ? Enfin, est-ce la place d'une jeune fille au milieu de mécaniciens et parmi les plus lourds que l'air ?

Jacqueline. — Pourquoi t'obstines-tu à appeler les avions les plus lourds que l'air ?

Mme de Miremont. — Parce qu'ils sont plus lourds que l'air, mon enfant. Et puis, de mon temps, c'est comme ça que ça s'appelait.

Jacqueline. — Alors, si j'étais une aéronaute...

Mme de Miremont. — Ah ! là, je comprends. Le ballon, ça a quelque chose de léger, de gracieux, de féminin. Il y a une nacelle, on peut mettre un joli chapeau et tout ça est retenu par une corde.

Jacqueline. — Maman, tu es merveilleuse. Quand je t'écoute, il me semble qu'on me raconte des contes de fées.

Mme de Miremont. — Je peux t'en dire autant, mon enfant. Ah ! si ton pauvre père n'était pas mort, il y a trois ans, en te laissant un petit héritage, il aurait su t'empêcher, lui, d'acheter un de ces maudits appareils. Quand je pense que depuis trois ans je n'ai pas dormi une minute !

Jacqueline. — Tu dors dix heures par nuit.

Mme de Miremont. — Avec des calmants et des cauchemars. Enfin, où ça te mènera-t-il si tu ne te maries pas ?

Jacqueline. — Tu crois encore que la carrière d'une femme, c'est le mariage !

Mme de Miremont. — C'est le divorce, peut-être ? Ah ! quand je te compare à ce que nous étions dans notre jeunesse...

Jacqueline. — Mais ça n'a aucun rapport. Est-ce qu'il y avait la crise dans ta jeunesse ? Les jeunes filles du monde n'avaient pas à gagner leur vie : d'ailleurs elles en étaient incapables. Même une femme qui aurait gagné sa vie, c'eût été inconvenant, à moins qu'elle ne se fût discrètement fait entretenir par un ami de son mari.

Mme de Miremont. — C'est ici que tu prends ces petites leçons d'histoire ?

Jacqueline. — Ah ! ici, on s'en f... bien.

Mme de Miremont. — Jacqueline ! Mais, tiens, tu es folle. J'essaie de te tirer de ton cambouis, mais non, tu es là comme Job sur son fumier.

Jacqueline. — Il n'est pas si mauvais, mon fumier. Mon premier raid m'a rapporté 35.000 francs, ce qui nous a permis de payer certaines dettes. Avec mes leçons de pilotage et quelques articles, je me fais 3.500 francs par mois. Et, si mon prochain raid réussit, je serai définitivement lancée et je voyagerai comme représentant de la compagnie.

Mme de Miremont. — Quelle existence ! Et tu préfères cela à être ambassadrice ! Tu n'es donc pas ambitieuse ?

Jacqueline. — Pas comme ça : je ne veux pas être le reflet d'un homme.

Mme de Miremont. — Tu as toujours été une révoltée. On me dirait demain que tu as pris un amant, j'en serais malade, mais cela ne m'étonnerait pas.

Jacqueline. — Moi non plus.

Mme de Miremont. — Quoi ?

Jacqueline. — Au moins, un amant, ce n'est pas définitif.

Mme de Miremont. — Penser à ça quand on est une jeune fille !

Jacqueline. — Qu'est-ce que tu veux ? Dans ta jeunesse, on ne pensait à ça qu'une fois mariée.

Mme de Miremont. — Chaque chose en son temps. On pensait à ça quand on était malheureuse.

Jacqueline. — Mais, justement, je ne veux pas être malheureuse, maman.

Mme de Miremont. — Et puis, ton prochain raid... Quel besoin as-tu d'aborder dans ce pays de roman, dans l'Atlantide ? Car c'est toujours le Hoggar, n'est-ce pas ?

Jacqueline. — Ça n'a jamais été le Hoggar, maman : c'est Dakar.

Mme de Miremont. — Ah !

Jacqueline. — Je veux faire Paris-Dakar en vingt heures.

Mme de Miremont. — Attends, attends ! Que je me rende compte... Paris-Dakar... Il faut combien de temps par le train ?

Jacqueline. — Mais il n'y a pas de train, maman. On prend le bateau.

Mme de Miremont. — Le bateau ! Mais alors, tu vas survoler la mer ? Eh bien, j'aime mieux ça : si tu tombes, ce sera moins dur. Et puis, enfin, tu sais nager.

Jacqueline. — Maman, tu es à encadrer.

Mme de Miremont. — Enfin, le Hoggar ou Dakar, ce n'est toujours pas là que tu trouveras un mari.

Jacqueline. — Tu y reviens ?

Mme DE MIREMONT. — Oui, j'y reviens, car qui t'a demandée, petite malheureuse, en dehors de Guy de La Tempête ? Personne, enfin, personne de bien. Il est vrai que, pour toi, les relations, les alliances, le nom, tout cela ne compte plus, n'est-ce pas ?

JACQUELINE. — Plus beaucoup.

Mme DE MIREMONT. — Quel bolchevisme ! Ah ! si ton père te voyait, lui qui était si traditionnel, si pondéré, si raisonnable et qui nous a tous ruinés à force de précautions ! Car c'est ça aussi qui est inouï, aujourd'hui : c'est par prudence qu'on se ruine ! Et si ton pauvre père avait vécu assez longtemps pour arrondir son portefeuille de père de famille, nous en serions à la mendicité.

JACQUELINE. — Mais, justement, laisse-moi t'expliquer, tâche de piger...

Mme DE MIREMONT. — Non, ne m'explique pas : je ne pige pas, comme tu dis. J'y ai renoncé. Tout est sens dessus dessous. Il n'y a plus rien de solide, de logique. J'ai été hier chez ta cousine de Maupas qui sera duchesse : on y préparait, dans la fumée des pipes, le premier numéro d'un hebdomadaire socialiste. En rentrant chez moi, j'ai trouvé Mme Carchan-Maurin, la femme du banquier ; elle était pressée, elle avait des fleurs plein les bras : c'était pour aller chercher son mari qui sortait de prison. Je viens de voir dans *L'Illustration* la photographie d'une amie à toi, Mlle de Paradol : elle est complètement nue sur un rocher et ça s'appelle *Bain de soleil !* Toi ! une Miremont, tu te laisses photographier dans les journaux en tenue de chauffeur...

JACQUELINE. — D'aviatrice.

Mme DE MIREMONT. — D'aviatrice, si tu veux... Et quand je m'inquiète des études de ton frère, qui a seize ans et qui ne fait rien, il me répond : « Mais on se f... des études, maman, je suis photogénique ! » Ah ! non, mon enfant, je te l'avoue, je ne pige pas. Alors, pour Guy de La Tempête, tu ne veux pas que je l'invite à déjeuner dimanche ?

JACQUELINE. — Oh ! ne reviens pas là-dessus. Comment ? Déjà 4 heures !

Mme DE MIREMONT. — Oui, je pars, mais un dernier mot : jure-moi que tu ne prendras pas un amant avant d'être mariée ?

JACQUELINE. — Ah ! pauvre garçon, il n'y songe pas.

Mme DE MIREMONT. — Comment, pauvre garçon ? Il y a donc quelqu'un ? Tu aimes quelqu'un ?

JACQUELINE. — Rassure-toi : c'est sans danger.

Mme DE MIREMONT. — Il ne t'aime donc pas ?

JACQUELINE. — Si, il m'aime. Seulement, il n'en sait rien.

Mme DE MIREMONT. — Ah ! mon Dieu, tu me mets la mort dans l'âme. C'est par là qu'on sort ?

Elle indique la porte de droite.

JACQUELINE. — On peut sortir par là, mais c'est la radio.

Mme DE MIREMONT. — Ah ! non, j'ai horreur de voir des blessés. (Elles sortent. Le bureau reste vide. On sonne au téléphone.)

Scène IX

LE RADIOTELEGRAPHISTE, puis TIGRAND et HORTENSE

LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE, entrant et au téléphone. — « Allô !... Non, M. Tigrand n'est pas là pour l'instant... Oui, madame... » (Voyant entrer Tigrand et au téléphone :) « Si vous voulez attendre une seconde... »

TIGRAND, entrant avec Hortense. — Je crois que nous avons semé vos amis.

HORTENSE. — Ça n'a aucune importance. Ils ont leur auto pour rentrer et moi j'ai la mienne.

TIGRAND, au Radiotélégraphiste. — Qu'est-ce que c'est?

LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE, parlant sans émettre de son. — C'est une dame.

TIGRAND. — Quoi ?

LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE, même jeu. — C'est une dame. (Tigrand fait signe que non. Au téléphone.) « Non, M. Tigrand n'est pas là pour l'instant, madame... Bien, madame. »

Il raccroche et sort.

Scène X

TIGRAND, HORTENSE

HORTENSE. — Vous êtes sûr que je ne vous dérange pas ?

TIGRAND. — J'ai une grande demi-heure. Alors vous n'étiez jamais venue au Bourget ?

HORTENSE. — Jamais. C'est passionnant. Votre avion, surtout. Et c'est si aimable à vous d'avoir bien voulu enlever sa housse.

TIGRAND. — Sa bâche.

HORTENSE. — La *Dame-de-Cœur*... C'est un joli nom. C'est en l'honneur de quelqu'un ?

TIGRAND. — C'est un hommage universel.

HORTENSE. — Vous savez ce que vous feriez si vous étiez gentil ? Vous m'emmèneriez un jour avec vous là-haut.

TIGRAND. — Pourquoi pas ?

HORTENSE. — Je voudrais savoir si l'avion me donnerait le mal de mer. Mais vous ne me ferez pas faire d'acrobaties ?

TIGRAND. — Oh ! ce n'est pas mon genre. En l'air, je n'aime pas les fantaisies.

HORTENSE. — Et sur la terre ferme ?

TIGRAND. — Ça, c'est autre chose.

HORTENSE. — C'est égal, vous devez en avoir des femmes ! Bien tourné, célèbre comme vous êtes, quand vous arrivez triomphalement dans une ville... Combien en avez-vous eu à Rio, à votre dernier raid ?

TIGRAND. — Je n'ai pas compté. Une cigarette ?

HORTENSE. — Oui.

TIGRAND. — Je vous préviens qu'elles sont fortes!

HORTENSE. — Tant mieux !

TIGRAND. — Pourquoi me regardez-vous comme ça?

HORTENSE. — Je n'avais jamais rencontré d'aviateur professionnel.

TIGRAND. — Et je vous fais l'effet de quoi ?

HORTENSE. — Je vous le dirais bien, mais je ne voudrais pas vous froisser.

TIGRAND. — Oh ! Allez-y !

HORTENSE. — Eh bien, j'ai lu des livres sur l'Espagne, j'y suis allée : j'imagine que les femmes de la société, là-bas, doivent regarder les toréadors un peu comme je vous regarde.

TIGRAND. — A cause du danger ?

HORTENSE. — Oui, aussi.

TIGRAND. — Tous les métiers sont dangereux.

HORTENSE. — Ce n'est pas dangereux d'être épicier.

TIGRAND. — Et alors ? Mon oncle était un petit épicier à Montrassis, sur la route de Limoges. Il ne

venait jamais à Paris et ne sortait que pour prendre l'apéritif au café d'en face. Et il avait l'habitude de dire : « J'aime rester chez moi parce qu'alors on est sûr qu'il n'arrivera rien. » Pascal a dit quelque chose dans ce genre-là.

HORTENSE. — Vous avez lu Pascal ?

TIGRAND. — Et alors ! N'empêche qu'un dimanche que mon oncle était chez lui, bien pépère, regardant les autos qui passaient dans la grande rue — la seule — une Packard, ayant voulu éviter un clebs, est entrée dans la boutique et a écrabouillé mon oncle.

HORTENSE. — Et vous en concluez ?

TIGRAND. — Rien. C'est très triste pour mon oncle, mais quand on est aviateur, ces petites choses-là, tout de même, ça fait plaisir.

HORTENSE. — Vous êtes un type.

TIGRAND. — On fait ce qu'on peut.

HORTENSE. — Je vous ferai observer que je ne vous ai pas encore demandé un autographe.

TIGRAND. — Vous en voulez un ?

HORTENSE. — Oh ! non... ce n'est pas ça que je veux.

TIGRAND. — Oui...

Il la regarde.

HORTENSE. — Est-ce que vous embrassez bien ?

TIGRAND. — Vous voulez un échantillon ? (*Elle fait signe que oui, il l'embrasse.*) C'est bien ?

HORTENSE. — Remarquable. Peut-être plus d'expérience que de conviction.

TIGRAND. — Vous êtes compliquée.

HORTENSE. — Vous avez une liaison ?

TIGRAND. — Ce n'est pas mon genre. En amour, je préfère la rigolade.

HORTENSE. — Et moi, je vous apparais sous les espèces de la rigolade ?

TIGRAND. — Eh bien, j'ai l'impression qu'on ne s'embêterait toujours pas.

HORTENSE. — C'est aussi mon avis. Vous êtes libre demain ?

TIGRAND. — C'est possible.

HORTENSE. — Mon mari ne sera pas à Paris : venez dîner chez moi ? Nous irons voir un film après, ou bien...

TIGRAND. — Moi, je préfère : ou bien.

HORTENSE. — Moi aussi. Sur ce, il faut que je file, mon mari m'attend.

TIGRAND. — Il doit en avoir l'habitude. (*Il lui offre une cigarette.*) Qu'est-ce qu'il fait, votre mari ?

HORTENSE. — Il fait courir.

TIGRAND. — Des autos ?

HORTENSE. — Non, des chevaux. Il a aussi des usines de papier.

TIGRAND. — C'est plus valable. Et qu'est-ce que vous faites, à part l'amour ? (*Geste d'Hortense.*) Je vous ai choquée ?

HORTENSE. — Vous êtes un peu... direct.

TIGRAND. — Excusez-moi.

HORTENSE. — Non, ça me plaît. Eh bien, je fais ce que font toutes les femmes du monde : je reçois, j'ai des obligations, des plaisirs, des corvées et nous nous déplaçons beaucoup.

TIGRAND. — Et vous êtes heureuse ?

HORTENSE. — C'est au petit bonheur. J'ai quelquefois de la chance.

TIGRAND. — Ça ne m'étonne pas, jolie comme vous êtes.

HORTENSE. — Vous me trouvez jolie ?

TIGRAND. — Il n'y a pas de doute.

HORTENSE. — Vous avez bien dit ça. Alors à demain ?

TIGRAND. — Smoking ?

HORTENSE. — Non, veston.

Elle le regarde.

TIGRAND. — Encore un échantillon ? (*Hortense fait signe que oui. Il l'embrasse.*) Pas de déception la seconde fois ?

HORTENSE. — Au contraire. Alors 8 heures ? Au revoir.

TIGRAND. — Oui, mais... votre nom et votre adresse ?

HORTENSE. — Ah ! Baronne Le Groslier, 72, avenue Henri-Martin.

TIGRAND. — Hé !

HORTENSE. — Quoi ?

TIGRAND. — Et votre prénom ?

HORTENSE. — Gardons quelque chose pour demain.

Elle sort. Tigrand regarde la porte par où elle est sortie, sourit et inscrit son adresse sur un petit carnet.

Scène XI

TIGRAND, LE RADIOTELEGRAPHISTE,
puis DUCHESNE, puis JACQUELINE

LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE, *entrant.* — Voilà la dernière carte.

Il enlève celle qui est sur le chevalet et la remplace par celle qu'il apporte.

TIGRAND, *distrait.* — Merci.

LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE. — Elle vaut la peine, monsieur Tigrand.

TIGRAND. — Ah ! (*Il s'assoit et regarde.*) Oh ! ça ! Demandez immédiatement l'Office national météorologique. (*Sort le Radiotélégraphiste. A Duchesne qui entre.*) Duchesne, viens voir.

DUCHESNE. — Quoi ?

TIGRAND. — Là, regarde !

DUCHESNE. — Enfin ! C'est peut-être nettoyé ?

TIGRAND. — Ne nous emballons pas.

DUCHESNE. — Tu n'as pas demandé l'O. N. M ?

TIGRAND. — Si ! (*Le téléphone sonne.*) « Allô ! »

DUCHESNE. — L'O. N. M. ?

Tigrand fait signe que oui, Duchesne prend l'autre écouteur.

TIGRAND, *au téléphone.* — « C'est vous, Davenay ? Ici Tigrand... Ah ! précisément vous me demandiez ?... Attendez. » (*A Duchesne.*) Note, toi. (*Duchesne prend un crayon et du papier.*) « Le régime des vents, combien ?... Bon ! Favorables ?... Oui, sur les trois premiers quarts du parcours... la zone de perturbations ?... Ah ! oui, au sud de Natal ?... A la fois sur l'eau et sur la terre... Oui. Quelle évolution ?... Oui, on ne sait pas encore dans quel sens... Bon. Et les prévisions ? Encore incertaines. Enfin, retéléphonez-moi, je ne bouge pas jusqu'à 7 heures... Qui ? Qui était avec vous ? Grandvoisin ? Ah ! Hector. Il va venir ici ?... Tant pis ! (*Riant.*) Non, je ne m'en fais pas. »

Il raccroche.

DUCHESNE. — Je te le dis : ça va se nettoyer partout. C'est une affaire de vingt-quatre heures.

TIGRAND. — Il faut attendre.

DUCHESNE. — Le patron y croit aussi puisqu'il vient. Tu as entendu ?

TIGRAND. — Ce n'est pas le patron qui vient, c'est Hector.

DUCHESNE. — C'est la même chose.

TIGRAND. — Non.

DUCHESNE. — Eh bien, moi, je te dis...

TIGRAND. — Parlons d'autre chose.

DUCHESNE. — Mais...

TIGRAND. — Discuter le coup est prématuré et malsain. Dis-moi que j'ai raison.

DUCHESNE. — Oui, tu as raison. Mais alors qu'est-ce qu'on va faire ?

TIGRAND. — On va faire une belote.

JACQUELINE, entrant. — C'est vrai ce qu'on dit ? Vous avez de bonnes nouvelles ?

TIGRAND. — Des nouvelles meilleures.

JACQUELINE. — Et vous jouez aux cartes !

TIGRAND. — Nous allions jouer. Mais, puisque vous êtes là, installez-vous.

JACQUELINE. — Je ne veux pas vous déranger en ce moment.

TIGRAND. — Au contraire... asseyez-vous. (A Duchesne :) Ah ! dis donc, quand Hector arrivera, c'est toi qui le recevras.

DUCHESNE. — Moi ?

TIGRAND. — Oui, il m'énerve, il me sort des yeux, ce type-là ! Cette espèce de feu d'artifice pour 14 juillet. Et va surveiller le terrain, ça t'occupera.

DUCHESNE. — Bon. (Il regarde Jacqueline.) Compris ! (Sortant.) Ah ! celui-là !

Scène XII

TIGRAND, JACQUELINE

JACQUELINE. — Alors, ces nouvelles ?

TIGRAND. — Rien de précis encore... mais parlons de vous. (Il la fait asseoir et s'assied à côté d'elle.) Voilà. Je ne comptais vous le dire que dans deux ou trois jours, mais il vaut mieux... Il y a trois jours que je vole sur votre zinc.

JACQUELINE. — Vous ?

TIGRAND. — Oui, pour me rendre compte.

JACQUELINE. — Mais à quelle heure ?

TIGRAND. — Le matin à 7 heures et le soir quand vous êtes partie.

JACQUELINE. — Ce que vous êtes chic, toute de même.

TIGRAND. — N'ayez pas l'air si contente : ça ne va pas.

JACQUELINE. — Quoi ?

TIGRAND. — Votre coucou.

JACQUELINE. — Comment ? Ma cellule est épatante.

TIGRAND. — Oui.

JACQUELINE. — Et mon moteur... Enfin, il est très bon.

TIGRAND. — Trop bon. C'est un mauvais mariage : votre moteur est trop puissant pour la cellule. Donc, fatalement la consommation d'essence est trop élevée et loupe votre distance franchissable !

JACQUELINE. — Mais alors ?...

TIGRAND. — Alors c'est l'instabilité. Il va falloir changer la cellule ou le moteur. A votre place, je changerais le moteur.

JACQUELINE. — Mais c'est une catastrophe !

TIGRAND. — Pourquoi ?

JACQUELINE. — Un nouveau moteur, ça coûte trop cher... C'est impossible.

TIGRAND. — Vous aimez les moteurs Gibson ?

JACQUELINE. — Naturellement, mais...

TIGRAND. — La maison vous en prête un, j'ai téléphoné ce matin.

JACQUELINE. — Oh ! Vous avez fait ça ?... Ecoutez, je ne sais comment vous dire...

TIGRAND. — Perdons pas de temps. Tenez, regardez votre carte. Là, vous allez voler toute une nuit. Eh bien, les conseils, dans ce cas-là, ça se réduit à un ou à deux points, mais c'est vital. Le premier point, c'est d'avoir confiance.

JACQUELINE. — Oh ! j'en ai.

TIGRAND. — Vous avez confiance en vous, ce n'est pas la même chose. Votre premier raid était un raid de vitesse. Vous entreprenez un raid d'endurance : vous allez voler en aveugle. Ne quittez pas de l'œil votre compas, persistez dans votre cap normal.

JACQUELINE. — Oui.

TIGRAND. — Ne dites pas oui comme ça, c'est très calé. Vous vous direz : voilà six heures que je vole, ou dix heures. Comment se fait-il que je ne voie pas tel ou tel repère ? Vous vous impatienterez, si — je m'impatiente bien, moi. Alors vous les chercherez, les points de repère, à droite, à gauche : vous ne les trouverez pas et vous vous affolerez : c'est à ce moment-là qu'on s'égare. Les pilotes qui ratent leur coup et qui disent « ma boussole s'est affolée », ce sont eux qui s'étaient affolés, c'est jamais leur boussole.

JACQUELINE. — Oui.

TIGRAND. — Si vous avez une incertitude en cours de route, volez bas, tâchez de distinguer des fumées de villages, un point lumineux : cela vous fera rectifier votre dérive.

JACQUELINE. — Ça, je crois que je pourrai : j'ai le sens de la navigation.

TIGRAND. — Le sens de la navigation ? Zéro. Est-ce que je l'ai, le sens de la navigation, moi ?

JACQUELINE. — Je pense bien.

TIGRAND. — Non, je ne l'ai pas, personne ne l'a. Le sens de la navigation, savez-vous ce que c'est ? Ce sont les instruments, c'est le raisonnement, c'est la possession complète de tous les éléments du vol et l'automatisme des résolutions des problèmes qui se posent. Vous pigez ?

JACQUELINE. — Oui.

TIGRAND. — Et puis du sang-froid. Ne partez pas trop tôt, même si l'on vous pousse. Ne vous laissez pas influencer.

JACQUELINE. — Soyez tranquille.

TIGRAND. — Ah !... Avec le moteur Gibson, il est nécessaire que vous tourniez à deux mille tours. Travaillez bien en fonction de la charge. Et pour les essais, comme je ne serai pas là...

JACQUELINE. — Ah ?

TIGRAND. — Dame ! Mettez-vous bien dans le lit du vent. Essayez votre vitesse, l'œil sur le chronomètre. Vous faites ça une fois vent arrière, une fois vent debout et vous établissez votre moyenne. Voilà ! c'est tout.

JACQUELINE. — Oui.

TIGRAND. — Maintenant, mon petit, méfiez-vous, hein ? Couvrez-vous bien la tête : c'est là qu'on attrape mal. (Jacqueline le regarde.) Et puis, mettez des genouillères.

JACQUELINE. — J'avais pensé qu'on pourrait me prêter une paire de bottes souples.

TIGRAND. — J'y ai pensé aussi, c'est fait.

JACQUELINE. — Quoi ?

TIGRAND. — Seulement, ce ne sont pas des bottes qu'il vous faut. (Ouvrant son placard et en tirant des chaussons de raid.) Voilà mes chaussons de raid. Oh ! j'en ai une autre paire. Il faudra mettre des gros bas, des souliers de sport et vous enfilerez le tout dans mes chaussons.

JACQUELINE. — Vous avez pensé à ça aussi ?

TIGRAND. — Vous voyez.

JACQUELINE. — Monsieur Tigrand, je voudrais vous demander quelque chose.

TIGRAND. — Oui. Quoi ?

JACQUELINE. — Pourquoi êtes-vous si gentil pour moi ?

TIGRAND. — Parce que vous êtes une chic petite bonne femme.

JACQUELINE. — Il n'y a pas d'autre raison ?

TIGRAND. — Parce que vous m'êtes très sympathique.

JACQUELINE. — C'est tout ?

TIGRAND, embarrassé. — Hum !... Oui. Où en sont vos calques ?

JACQUELINE. — Je ne les ai pas terminés. J'ai pensé que je vous les montrerais demain.

TIGRAND. — Non, il vaut mieux...

Scène XIII

LES MÊMES, DUCHESNE

DUCHESNE, entrant par la porte de gauche. — Dis donc... c'est Hector Grandvoisin. Il veut absolument te voir.

TIGRAND, à Duchesne. — Je t'avais dit... (A Jacqueline :) Entrez là, terminez vos calques. Je vous rappellerai. (Sort Jacqueline. A Duchesne :) Eh bien, qu'il vienne, quoi !

Scène XIV

TIGRAND, DUCHESNE, GRANDVOISIN

GRANDVOISIN, entrant. — Bravo ! Tigrand ! C'est magnifique ! On pavoise ! Ça y est !

TIGRAND. — Qu'est-ce qui y est ?

GRANDVOISIN. — Le grand départ. Le jour de gloire est arrivé ! Je suis venu pour savoir si on peut téléphoner à la presse.

TIGRAND. — Non.

GRANDVOISIN. — Mais j'arrive de l'O. N. M. Toutes les prévisions sont pour nous : il y a quatre-vingt-dix chances sur cent.

TIGRAND. — J'attendrai qu'il y en ait cent. Qu'est-ce que dit votre cousin Bernard de tout cela ?

GRANDVOISIN. — Oh ! mon cousin, c'est un temporisateur. Il est pessimiste, il est comme vous.

TIGRAND. — Je ne suis pas pessimiste : je suis calme et je veux rester calme. Je crois qu'on pourra partir dans trois jours, dans deux jours, peut-être plus tôt... Pour l'instant, je suis calme, et il n'est pas question de téléphoner à la presse.

LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE, entrant. — L'O. N. M. au téléphone, chef.

TIGRAND. — Ah ! bon !

Duchesne et Grandvoisin se précipitent vers l'appareil.

TIGRAND, les arrêtant. — Pardon. Vous permettez... (Au téléphone.) « Allô, c'est vous, Davenay ?... Oui... »

Grandvoisin veut prendre l'autre écouteur.

GRANDVOISIN. — Qu'est-ce qu'il dit ?

TIGRAND, offrant le second écouteur à Duchesne. — « La zone de dépression ?... Oui ?... Vers le nord-ouest ?... Et le plafond vers Natal ?... C'est sûr ?... Oui. Certain ?... Merci. » (Il raccroche, regarde Duchesne et Grandvoisin. A ce dernier.) Vous pouvez téléphoner à la presse.

GRANDVOISIN. — Non, c'est vrai ? c'est vrai ?

TIGRAND, tendant les deux mains à Duchesne. — Ça y est, mon vieux !...

DUCHESNE. — Ah ! mon vieux !

Ils se donnent l'accolade.

GRANDVOISIN. — Ah ! quel malheur que je n'aie pas amené un photographe !

TIGRAND, à Duchesne. — Rentre chez toi voir ta bourgeoise et puis dors.

DUCHESNE. — Et toi ?

TIGRAND. — T'occupe pas. Rendez-vous demain matin à 5 heures sur le terrain.

GRANDVOISIN. — Vous venez à Paris ?

TIGRAND. — Tout à l'heure.

GRANDVOISIN. — Vous dînez avec moi ?

TIGRAND. — Ça dépend.

DUCHESNE, à Grandvoisin. — Laissez-le.

GRANDVOISIN. — Ah !

DUCHESNE. — Oui.

GRANDVOISIN. — Bon. Plus rien à faire comme préparatifs ?

TIGRAND. — Les préparatifs ? Il y a quatre mois qu'ils sont faits.

GRANDVOISIN. — Pour les vivres, tout ce qui a été prévu sera dans le zinc. Moi, je ne dormirai pas cette nuit.

TIGRAND. — Nous, c'est les nuits prochaines.

DUCHESNE. — Ah ! mon vieux, je suis bien content.

TIGRAND. — Moi aussi.

GRANDVOISIN, à Tigrand. — Pas de préférences pour les photos ?

TIGRAND. — Quelles photos ?

GRANDVOISIN. — Les photos de vous à faire passer dans tous les journaux.

TIGRAND. — Non.

GRANDVOISIN. — Vous avez raison : l'important c'est que vous ayez l'uniforme de la compagnie.

TIGRAND. — Bien entendu.

GRANDVOISIN, à Duchesne. — Et vous, pas de préférences ?

DUCHESNE. — Non !

GRANDVOISIN. — D'ailleurs, nous causerons de tout ça en route.

Sortent Duchesne et Grandvoisin.

Scène XV

TIGRAND, JACQUELINE

JACQUELINE, entrant. — Alors, c'est vrai, c'est pour demain ?

TIGRAND. — Vous avez entendu ?

JACQUELINE. — La porte était entr'ouverte.

TIGRAND. — Oui, c'est pour demain.

JACQUELINE. — Ah !

TIGRAND. — Alors jetons un dernier coup d'œil sur vos calques.

JACQUELINE. — Je me moque bien de mes calques.

TIGRAND. — Qu'est-ce que vous avez ?

JACQUELINE. — Vous êtes vraiment tout à fait heureux de partir ?

TIGRAND. — Pas tant que je croyais.

JACQUELINE. — Alors pourquoi me demandez-vous ce que j'ai ? Nous avons tous les deux la même chose.

TIGRAND. — Moi, je ne vous en aurais pas parlé.

JACQUELINE. — Il faut bien que quelqu'un commence.

TIGRAND. — Si je vous disais que ça m'embête de vous laisser sans avoir assisté à vos derniers essais ? Si je vous disais que ça m'embête de vous laisser tout court, à quoi ça nous mènerait-il ?

JACQUELINE. — A ce que vous me l'ayez dit.

TIGRAND. — Je voulais éviter ça pour nous deux.

JACQUELINE. — Pourquoi ?

TIGRAND. — D'abord parce que ce n'est pas une vie pour une femme d'être avec un aviateur.

JACQUELINE. — Si elle-même est aviatrice...

TIGRAND. — Si elle reste aviatrice, ce n'est plus une vie pour l'aviateur. Et puis, il y a autre chose.

JACQUELINE. — Quoi ?

TIGRAND. — Vous êtes une jeune fille. Vous avez droit à du sérieux, à de la fidélité : ce n'est pas mon genre.

JACQUELINE. — Vous n'en savez rien.

TIGRAND. — C'est dangereux.

JACQUELINE. — Je cours le risque.

Elle s'approche de lui, le regarde. Ils s'embrassent.

TIGRAND. — Ma petite Jacqueline !... Ecoutez, puisqu'on s'accorde, puisqu'on se plaît, dans deux mois, à mon retour, en admettant que tout aille bien, si on ne se quittait plus ? Si on se mettait ensemble ?... Enfin, si on...

JACQUELINE. — Si on se mariait ?

TIGRAND. — Ah !

JACQUELINE. — Ce n'est pas ce que vous vouliez dire ?

TIGRAND. — Non, mais si vous y tenez, je le dis.

JACQUELINE. — Vous avez deux mois pour y réfléchir.

TIGRAND, *lui prenant les mains.* — Ma femme !... Ce que Duchesne rigolera. Ma femme ! Seulement à une condition, hein ? Vous ne volez plus ?

JACQUELINE. — Quoi ?

TIGRAND. — Vous ferez votre raid, bien sûr, mais après, fini.

JACQUELINE. — Mais pourquoi ?

TIGRAND. — Pour que je vole, moi, il faut que j'aie l'esprit libre. Si je sens que vous risquez votre vie, je suis f...

JACQUELINE. — Vous m'aimez donc vraiment ?

TIGRAND. — Et alors !

JACQUELINE. — Eh bien, alors, dites-le, bon Dieu, dites-le !

TIGRAND. — Pour le boniment je manque d'habitude.

JACQUELINE. — C'est une habitude qu'il faudra prendre. Allez, dites-le !

TIGRAND. — Je vais le dire très mal.

JACQUELINE. — Essayez.

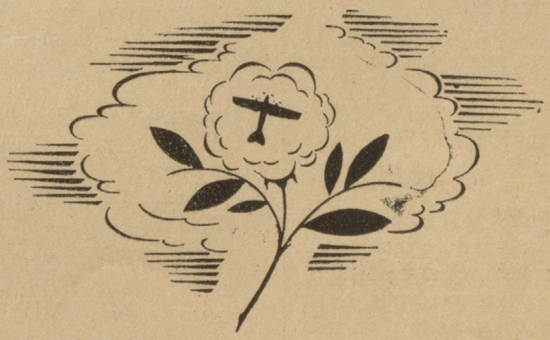
TIGRAND. — Oui, mais ne me regardez pas. Mettez votre tête contre moi, fermez les yeux. Je vous aime, mon petit.

JACQUELINE. — Georges !

TIGRAND. — Je vous aime. *(Il l'embrasse.)* Comment est-ce que je le dis ?

JACQUELINE. — Ah ! merveilleusement !

RIDEAU



ACTE II

Deux ans plus tard, au printemps, un salon moderne chez les Tigrand.
A gauche, porte donnant sur la salle à manger. Au fond, grande baie cintrée qui s'ouvre sur une galerie. Au milieu, une porte à deux battants menant à l'antichambre. De chaque côté de la porte, vitrines contenant des palmes, des décorations. Au-dessus de la porte, dans une niche, une maquette d'avion. Au-dessus de l'archivolte de la baie, une grande hélice avec une pendule au milieu du pas. A droite premier plan, porte de la chambre. A droite deuxième plan, porte ouvrant sur un couloir. Trophée sur la cheminée. A droite très en scène, un grand bureau ; à gauche, table basse avec deux fauteuils. Meubles et sièges divers, T. S. F., corbeilles de fleurs sur le bureau, sur la cheminée, par terre. Environ 8 heures du matin.

Scène première

JEAN, domestique, LA FEMME DE CHAMBRE, RACAN, BERTIER, journalistes, puis RUFFEC, puis GRANDVOISIN

JEAN, introduisant à regret les Journalistes. — Non, messieurs, Monsieur n'est pas arrivé.

BERTIER. — A quelle heure l'attendez-vous ?

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant, à Jean. — Où met-on les télégrammes ?

JEAN, au Journaliste. — Je ne sais pas le train qu'a pris Monsieur. (A la Femme de chambre en indiquant un plateau :) Là !

RACAN. — Et Madame ?

JEAN. — Madame est partie hier attendre Monsieur au terrain d'aviation de Marignane. Elle rentre avec lui.

BERTIER, au Journaliste. — Je vais toujours photographier l'appartement.

RACAN. — Oui, avec les fleurs, ça fera bien.

RUFFEC, entrant, costume de la compagnie. — Eh bien, Jean, ils ne sont pas là ?

JEAN. — Non, pas encore, monsieur Ruffec, et on ne sait pas à quelle heure ils arrivent.

RUFFEC. — Dites à Madame que je suis venu, n'est-ce pas ? Je vais attendre un peu et, tout à l'heure, je téléphonerai du Bourget.

JEAN. — Oh ! ce n'est pas la peine, monsieur, l'interrupteur est mis ; on ne sait plus où donner de la tête.

RUFFEC. — Vous n'avez pas vu une corbeille de roses avec un ruban tricolore ?

JEAN. — Non, monsieur.

RUFFEC. — C'est trop fort. Ils m'avaient promis que...

BERTIER, à Ruffec. — Monsieur Ruffec, n'est-ce pas, le grand aviateur ? Claude Bertier, de *Paris-Midi*. Permettez. (Il photographie.) Vous pourriez peut-être me donner certains renseignements ?

RUFFEC. — Vous les avez tous dans les journaux ce matin.

BERTIER. — Je sais, mais des tuyaux personnels ? Je vois que vous êtes un familier de la maison... (Il tire son carnet.) M^me Tigrand ne vole plus depuis deux ans, n'est-ce pas ?

RUFFEC. — En effet, depuis qu'elle est mariée.

BERTIER. — Et, néanmoins, elle a passé récemment son brevet supérieur de navigation ?

On apporte une corbeille de fleurs.

RUFFEC, regardant les fleurs. — Ah ! voilà mes roses... non...

BERTIER. — Pourquoi ?

RUFFEC. — Son brevet ? Ben, probablement pour suivre en esprit les raids de son mari.

BERTIER. — Ou les préparer avec lui ? (Ruffec inspecte les fleurs.) Ou encore pour tromper ses angoisses ?

RUFFEC. — Oui, ou encore. (A la Femme de chambre :) Dites-moi : vous non plus, vous n'avez pas aperçu une corbeille de roses avec un ruban tricolore ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oh ! monsieur, des corbeilles, il en arrive tout le temps.

RUFFEC. — Quand la mienne arrivera, mettez-la bien en évidence, n'est-ce pas, pour que Madame la voie. (La rattrapant au moment où elle va sortir.) Dites, il n'y a pas un petit porto ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Je vous l'apporte, monsieur.

GRANDVOISIN, entrant. — Je viens de la gare, je les ai ratés. Ils sont là ?

RUFFEC. — Non.

GRANDVOISIN. — Mais quel train ont-ils donc pris, bon Dieu ?

RUFFEC. — Nous ne savons pas.

GRANDVOISIN. — Aussi, cette idée de voyager incognito ! Il y avait là un coup de réclame... Ils ont loupé l'entrée à Paris, tout a été pour Marseille. Quelle heure est-il ?

JEAN. — 8 h. 25, monsieur.

GRANDVOISIN. — 8 h. 25 ! C'est l'heure où ça passe.

Il s'approche de la T. S. F. et met le contact.

LA T. S. F. — « Hier, la Bourse de New York a clôturé en baisse légère. Meilleure tendance des métaux... »

GRANDVOISIN. — Oh !

Il va pour arrêter l'appareil.

LA T. S. F. — « M. Tigrand... »

GRANDVOISIN. — Ah !

Tous s'immobilisent, la Cuisinière et la Femme de chambre sur le seuil de la salle à manger, et écoutent.

LA T. S. F. — « ...l'illustre aviateur du grand raid sensationnel Paris-Pékin, Pékin-Paris, qui a atterri hier soir à Marignane au milieu d'une ovation indes-

criptible, est parti aussitôt pour Paris, accompagné par Mme Tigrand qui, le cœur battant, était venue attendre l'arrivée triomphale de son époux au terrain d'aviation. Parmi la foule délirante, Tigrand et Duchesne, bien que fatigués par leur héroïque randonnée, avaient le sourire. Mme Duchesne, dont un enfant a la coqueluche, était restée à Paris. — Voulez-vous vous habiller à bon marché ? N'hésitez pas à courir aux grands magasins : l'Elégance et la Distinction pour tous. »

GRANDVOISIN. — Oui, c'est bien, mais ça ne nous renseigne pas. (Sortent la Femme de chambre et la Cuisinière. Grandvoisin regarde les fleurs ; à Jean :) Vous n'avez pas vu une corbeille d'orchidées avec un ruban mauve ?

JEAN. — Non, monsieur.

GRANDVOISIN. — Ça, alors !

RUFFEC. — Jean, je me sauve. Seulement, le porto, hein, il est moins bon que quand Monsieur était célibataire. (A Grandvoisin en lui tendant la main :) Au revoir.

Il sort.

GRANDVOISIN, à Jean. — Je suis obligé de partir aussi, mais dites à Monsieur que je reviendrai pour une chose capitale, vous entendez, capitale !

BERTIER, à Grandvoisin. — Pardon, monsieur, vous êtes bien M. Grandvoisin, n'est-ce pas ? Pourriez-vous me donner quelques détails inédits : c'est pour *Paris-Midi*.

GRANDVOISIN, regardant sa montre. — Je suis obligé de partir. Mais je regrette de manquer ici l'entrée de Tigrand. Cette entrée... (il marche de long en large) justement vous pouvez écrire ça, messieurs, (dictant) cette entrée modeste et orgueilleuse à la fois, cette démarche assurée du vainqueur qui retrouve... (Voyant entrer la Femme de chambre avec une corbeille.) Enfin ! la voilà... (dictant) qui retrouve les fleurs de ses amis, les télégrammes, les monceaux de lettres qui lui apportent l'admiration de la France entière, que dis-je ! de l'univers entier. Vous avez écrit ?

BERTIER. — Oui, monsieur Grandvoisin.

GRANDVOISIN. — Je vais vous dire encore un mot. (Voyant que la Femme de chambre a posé la corbeille d'orchidées sous le bureau faute de place dessus, à Bertier :) Je vous rejoins.

Sort Bertier. Grandvoisin enlève vivement du bureau la corbeille de muguet, qu'il glisse dessous, et met à la place sa corbeille bien en évidence. Il sort. La scène reste vide un instant. Jean entre avec des lettres et des journaux et sonne la Femme de chambre, qui entre.

JEAN. — Tenez, portez ça dans la chambre de Monsieur et Madame. Ça fera toujours un peu d'ordre.

La Femme de chambre entre dans la chambre avec le plateau.

Scène II

JACQUELINE, JEAN, LA FEMME DE CHAMBRE, LA CUISINIERE, puis GEORGES TIGRAND

On entend sonner. Jean va ouvrir. On entend parler Jacqueline. Entre Jacqueline. Elle a un manteau de voyage, une petite valise.

JACQUELINE, à Jean qui entre après elle. — Tout est prêt dans la chambre de Monsieur ? Il a dormi douze heures, mais ce n'est pas assez.

JEAN. — Monsieur est là !

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant. — Monsieur est là !

LA CUISINIÈRE, en tablier dans la porte entr'ouverte. — Monsieur est là !

VOIX DE TIGRAND. — Jacqueline, je n'ai pas de monnaie pour le taxi.

JACQUELINE, allant vers la porte. — Quoi ?

VOIX DE TIGRAND. — Et ma valise ?

JACQUELINE. — Laisse tout ça, mon chéri ! (A Jean.) Allez vite.

Elle entre dans la chambre. Entre Tigrand : il a un petit pardessus avec le col relevé ; il n'est pas rasé, il a le cheveu découragé. Il traîne les pieds.

JEAN, entrant avec lui et portant les valises. — Ah ! monsieur, on est si content ! Il y en a des télégrammes.

LA FEMME DE CHAMBRE, même jeu. — Et il y en a des lettres. Et tout à l'heure on a entendu la radio.

LA CUISINIÈRE. — Et il y en a des articles ! Monsieur a vu les journaux ?

JEAN. — M. Grandvoisin est venu.

LA FEMME DE CHAMBRE. — M. Ruffec aussi.

JEAN. — Et voilà leurs corbeilles.

LA CUISINIÈRE. — Monsieur veut une tasse de thé ?

TIGRAND. — Ah ! f...-moi la paix, hein ?

JEAN. — Mais, monsieur...

TIGRAND. — Mon lit est fait ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mais non, monsieur...

TIGRAND. — Mon lit, ne fût-ce qu'une demi-heure. Mais, pour l'amour de Dieu, mon lit !

JEAN. — M. Grandvoisin va revenir. Il y a aussi M. Belvoix...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Et puis deux messieurs de *l'Intran* et du *Temps*.

TIGRAND. — F...-moi la paix.

JEAN. — Mais si ces messieurs reviennent ?...

TIGRAND. — M... !

Il entre dans sa chambre. Les trois domestiques se regardent, consternés.

JEAN. — Eh bien, vrai !

La scène reste vide un instant. Entre Belvoix, uniforme de la compagnie, avec Jean.

Scène III

BELVOIX et JEAN

BELVOIX. — Vous croyez que cela ne dérangera pas Madame ?

JEAN. — Madame doit être dans son cabinet de toilette. Je vais toujours annoncer Monsieur.

BELVOIX. — Vous n'avez pas vu une corbeille de muguet avec un ruban bleu ?

JEAN. — Oh ! on se perd, monsieur, dans les corbeilles. Il y en a encore à l'office.

Il sort. Resté seul, Belvoix va vers le bureau et aperçoit sa corbeille par terre. Il enlève la corbeille de Grandvoisin et remet la sienne sur le bureau.

BELVOIX. — Eh bien, ce n'est pas étonnant.

Scène IV

BELVOIX, JACQUELINE

JACQUELINE, entrant. — Ah ! mon petit Belvoix, c'est gentil.

BELVOIX. — Je vous ai ratés à la gare.

JACQUELINE. — C'est de ma faute. On a garé notre

wagon ; Georges a pu ainsi dormir une heure de plus et dépister les curieux.

BELVOIX. — Il est très fatigué ?

JACQUELINE. — Non, je le connais : son lit, une douche et tout à l'heure il n'y paraîtra plus.

BELVOIX. — Ça a été magnifique, hein ?

JACQUELINE. — L'arrivée à Marignane ? Admirable ! Un vrai délire. Mais, mon ami, avant ça, quelles heures j'ai vécu. Heureusement que j'avais cet examen à passer.

BELVOIX. — Faut-il que vous ayez le métier dans le sang pour piocher un pareil brevet alors que vous ne volez plus !

JACQUELINE. — Si je n'avais pas eu cela, je crois que je serais devenue folle. Ah ! vous ne devriez pas vous marier, vous autres.

BELVOIX. — Vous dites « vous autres », maintenant, en parlant des aviateurs.

JACQUELINE. — Il faut bien.

BELVOIX. — Mais vous-même, vous n'êtes donc pas heureuse ?

JACQUELINE. — Aujourd'hui, si.

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant. — C'est Mme Duchesne, madame.

JACQUELINE. — Comment ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, madame. Elle a l'air inquiète.

JACQUELINE. — Inquiète de quoi ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Je ne sais pas, madame.

Scène V

LES MÊMES, Mme DUCHESNE

Entre Mme Duchesne, créature effacée. Toilette très simple.

Mme DUCHESNE. — Excusez-moi. Je suis tellement anxieuse.

JACQUELINE. — De votre petit garçon ?

Mme DUCHESNE. — Non, sa coqueluche va mieux. De Duchesne ; où est-il ?

JACQUELINE. — Comment, vous ne savez pas ? Il a pris le train après nous, il arrive à 11 h. 18. Il ne vous a donc pas télégraphié ?

Mme DUCHESNE. — Si, mais il a oublié de mettre l'heure.

BELVOIX, à Mme Duchesne. — Bonjour, madame.

Mme DUCHESNE. — Bonjour.

BELVOIX. — Et je vous félicite.

Mme DUCHESNE. — Merci.

JACQUELINE. — Le pauvre ! Il était si éreinté. Vous avez pris votre petit déjeuner ?

Mme DUCHESNE. — Oh ! je ne pourrais rien manger, je me tourmente bien trop de Duchesne.

BELVOIX. — Voyons ! il ne peut rien lui arriver maintenant.

JACQUELINE. — Mais oui, puisqu'il est dans le train.

Mme DUCHESNE. — Ah ! justement, madame. J'ai vu tant d'accidents de chemin de fer. Le train, c'est ce qu'il y a de plus dangereux.

BELVOIX. — Tout de même moins qu'un raid.

Mme DUCHESNE. — Est-ce qu'on sait !

JACQUELINE. — Vous n'étiez pas anxieuse pendant le raid ?

Mme DUCHESNE. — Pas trop. Tout le monde est si exposé. Chaque soir, je lisais les incendies, les tamponnements d'auto, les piétons écrasés. Oh ! madame, quand votre mari repartira, vous devriez essayez cela. Ça calme beaucoup. Et puis, je pensais aux enfants : les raids, c'est des sous, et il en faut pour les mioches. Ça ne vous manque pas de ne pas avoir d'enfants, madame ?

JACQUELINE. — Pas encore.

Mme DUCHESNE. — Bien sûr, il n'y a que deux ans que vous êtes mariés. On est restés ainsi, Duchesne et moi, pendant quatre ans. Et puis vous verrez, ça vient tout d'un coup.

BELVOIX, riant. — Je me sauve.

JACQUELINE, à Belvoix qui sort. — Et merci !

BELVOIX, désignant le bureau. — Ah ! des fleurs ?

JACQUELINE. — Oh ! je vous demande pardon. C'est cette merveilleuse corbeille rose ?

BELVOIX. — Non, c'est la petite corbeille blanche.

JACQUELINE. — Elle est encore plus jolie.

BELVOIX, à Mme Duchesne. — Au revoir, madame. Et encore bravo. C'est splendide ! splendide !

Scène VI

JACQUELINE, Mme DUCHESNE, puis Mme DE MIREMONT

Mme DUCHESNE. — Je vais vous laisser aussi, mais je voulais vous demander quelque chose.

JACQUELINE. — Dites.

Mme DUCHESNE. — Il va sans doute y avoir du monde à la gare... Mon mari m'a télégraphié de Marseille : « Mets un beau manteau », et je n'en ai pas.

JACQUELINE. — Voulez-vous que je vous en prête un ? (Elle sonne. A la Femme de chambre qui entre :) Apportez mon manteau beige. Il est là.

Mme DUCHESNE. — Seulement, pas trop beau tout de même, il ne m'irait pas. (Entre la Femme de chambre avec le manteau.) Oh ! c'est de la chance, il va avec mon chapeau.

JACQUELINE. — Pas comme couleur.

Mme DUCHESNE. — Oh ! dans la photo et au cinéma, la couleur ne se voit pas.

JACQUELINE. — Vous ne voulez pas revenir déjeuner avec nous ?

Mme DUCHESNE, se levant. — Merci, non. J'ai fait faire à Duchesne des petits plats simples. La dernière fois, il m'a ramené une de ces entérites : car les raids, madame, c'est pour l'estomac que c'est dangereux.

JACQUELINE, l'embrassant. — Je n'insiste pas.

Entre Mme de Miremont.

Mme DE MIREMONT. — Je suis contente pour toi, mon enfant, très contente.

JACQUELINE. — Vous connaissez maman ?

Mme DUCHESNE. — Oh ! certainement. (Elle salue.) Madame la comtesse.

Mme DE MIREMONT. — Tiens ! vous avez le même manteau que ma fille.

Mme DUCHESNE. — C'est qu'il est à votre fille.

JACQUELINE. — Eh bien, n'allez pas dire ça à tout le monde ! (Sort Mme Duchesne.)

Scène VII

JACQUELINE, Mme DE MIREMONT, puis JEAN, puis BERTIER

Mme DE MIREMONT. — Mon enfant, il y a trop de fleurs ici.

JACQUELINE. — J'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre.

Mme DE MIREMONT. — Tu n'es pas trop éreintée ?

JACQUELINE. — Moi, non.

Mme DE MIREMONT. — Ton mari, où est-il ?

JACQUELINE. — Il dort.

Mme DE MIREMONT. — Pourquoi ? Il est malade ?

JACQUELINE. — Mais non, il se repose.

Mme DE MIREMONT. — Pauvre garçon ! Enfin, il a terminé sa promenade, c'est l'important.

JACQUELINE. — Tu as déjeuné ?

Mme DE MIREMONT. — J'ai demandé une tasse de thé.

JEAN, entrant avec un plateau. — C'est du thé de Chine, madame la comtesse. Madame la comtesse a vu son portrait dans *le Matin* ? (Il lui passe le journal.) C'est en première page : la belle-mère de Georges Tigrand.

Il sort.

Mme DE MIREMONT. — Me voilà dans l'aviation, maintenant. (Regardant le journal en mettant ses lunettes.) Je ne vois rien.

JACQUELINE, regardant aussi. — Si, là, maman.

Mme DE MIREMONT. — L'assassin de la rue du Rocher ?

JACQUELINE. — Juste au-dessous.

Mme DE MIREMONT. — Comme c'est agréable ! Ah ! j'ai aussi faim que sommeil.

Elle mange.

JACQUELINE. — Aussi, pourquoi es-tu venue si tôt ?

Mme DE MIREMONT. — Je n'ai pas dormi. Sous prétexte que tu mets l'interrupteur, ces messieurs de la presse téléphonent chez moi sans arrêt. Mais sais-tu qui a téléphoné aussi ?... Il a vraiment un cœur, ce garçon-là ! Après tout ce que tu lui as fait !

JACQUELINE. — De qui parles-tu ?

Mme DE MIREMONT. — De Guy de La Tempête.

JACQUELINE, contente. — Guy ! Il est donc à Paris ?

Mme DE MIREMONT. — Il est attaché temporairement au Quai d'Orsay. C'est l'ambassade à courte échéance. Ça, mon enfant, je te l'avais assez dit ! Il paraît qu'il a une grande nouvelle à nous annoncer : il va venir te voir ce matin.

JACQUELINE. — Pauvre Guy ! Ça me fera plaisir.

JEAN, entrant. — Trois télégrammes pour Madame.

Mme DE MIREMONT. — Trois ! Ah ! mon Dieu. Ce n'est pas une mauvaise nouvelle, au moins.

JACQUELINE. — Mais non, maman, ce sont des félicitations.

Mme DE MIREMONT. — Je ne me rendais pas compte de ce qui pouvait arriver à un aviateur. Je reconnais que je me suis trompée.

JACQUELINE. — Tout de même !

Mme DE MIREMONT. — Mais que veux-tu ? Entre un homme qui conduit une locomotive et un homme qui conduit un avion, j'avoue que je ne faisais pas la différence.

JACQUELINE. — Mais il ne s'agit pas de conduire un avion.

Mme DE MIREMONT. — Alors de quoi s'agit-il ?

JACQUELINE. — Mais d'établir des records.

Mme DE MIREMONT. — D'ailleurs, qu'importe puisque je comprends... à peu près. Une femme très compétente m'expliquait ça hier chez Mme de Vieuville : Hortense Le Groslier.

JACQUELINE. — Tu as rencontré Mme Le Groslier ?

Mme DE MIREMONT. — Oui. Qu'est-ce que tu as ?

JACQUELINE. — Rien. Qu'est-ce qu'elle disait ?

Mme DE MIREMONT. — Elle disait : « Ce sont les chevaliers modernes, la croisade de l'air ; ce sont nos paladins d'aujourd'hui. » Cela m'a fait du bien.

JACQUELINE. — C'est curieux, maman, l'influence que les mots ont sur toi.

Mme DE MIREMONT. — Les mots représentent des idées, mon enfant. Ah ! quel dommage que nous ne vivions pas en Angleterre !

JACQUELINE. — Pourquoi ?

Mme DE MIREMONT. — Parce que Georges serait aujourd'hui sir Georges Tigrand et toi lady Tigrand. Ça arrangerait tout !

JEAN, entrant. — Madame, il y a là un journaliste. Il est déjà venu.

JACQUELINE. — Vous ne lui avez pas dit que Monsieur dormait ?

JEAN. — Si, mais il demande s'il peut photographier Monsieur dormant ?

JACQUELINE. — Ah ! non, par exemple.

JEAN. — Dans ce cas, il tient à photographier ces dames.

JACQUELINE. — Eh bien, dites-lui qu'il entre.

JEAN. — Bien, madame.

Mme DE MIREMONT. — Miséricorde !

BERTIER, entrant. — Bertier, de *Paris-Midi*. Madame, toutes mes respectueuses félicitations.

JACQUELINE, très aimable. — Bonjour, monsieur. (Présentant.) Ma mère.

BERTIER. — Madame. Ce ne sera pas long : deux poses seulement. Une avec Mme votre mère, dans la position d'attente. Oh ! parfait, une mappemonde. Vous permettez ?... (Il l'approche des deux femmes.) C'est exactement ce qu'il fallait. Seulement debout. Ce sera charmant et émouvant. Vous évoquez le raid de votre mari. Alors, les yeux au ciel, n'est-ce pas. (Elles lèvent les yeux en l'air.) Non ! le ciel de la mappemonde. (Il rit.) Mme votre mère pourrait vous tenir la main. (Les deux femmes prennent place.) Non, les mains un peu plus bas... là, parfait... Ne bougeons plus. (A Mme de Miremont.) Il y a quelque chose qui ne va pas, madame.

JACQUELINE. — Mais oui : pourquoi as-tu l'air si étonnée ?

Mme DE MIREMONT. — Je ne sais pas.

BERTIER. — Ne bougeons plus... là... Merci... Mme Tigrand seule, maintenant.

Mme DE MIREMONT. — Eh bien, tant mieux.

BERTIER, à Jacqueline. — Oui, les yeux toujours fixés sur la mappemonde ! L'air attendri et bouleversé, n'est-ce pas, madame ? Oh ! parfait. Voilà, madame, je vous remercie. (Prenant congé.) Et encore toutes mes respectueuses félicitations. C'est toute la France qui est heureuse. On ne parle que de Georges Tigrand.

Jacqueline reconduit Bertier jusqu'à la porte du salon et revient en scène.

Scène VIII

JACQUELINE, Mme DE MIREMONT, puis JEAN, puis GUY DE LA TEMPETE

JEAN, entrant. — Il y a un monsieur qui désire voir Madame. Il téléphone de chez le concierge.

JACQUELINE. — M. Grandvoisin ?

JEAN. — Oh ! non, madame. C'est plutôt un nom comme M. de... de l'Orage.

JACQUELINE. — M. de La Tempête ?

JEAN. — C'est ça, madame.

JACQUELINE. — Qu'il monte.

Sort Jean.

Mme DE MIREMONT. — Pauvre garçon ! Sois gentille avec lui. Il t'aime depuis que tu as dix-huit ans, tu sais.

JACQUELINE. — C'est vrai.

Mme DE MIREMONT. — Et toi, à ce moment-là, tu as été coquette avec lui !

JACQUELINE. — Oui. C'est si amusant de rendre un homme malheureux quand on est très jeune !

Mme DE MIREMONT. — Quand on n'est plus jeune aussi. Seulement, c'est tellement plus difficile.

GUY, entrant, très élégant, costume sombre, rosette. Il est très troublé. — Ma chère Jacqueline... madame et chère amie...

Mme DE MIREMONT. — Embrassez-moi, mon enfant.

JACQUELINE. — Mon cher Guy, je suis très contente.

GUY. — Et moi aussi, très content.

Mme DE MIREMONT. — Voulez-vous que je vous laisse ?

GUY. — Au contraire, madame, seulement, excusez-moi... Je suis aussi très troublé.

JACQUELINE, lui prenant la main et le faisant asseoir. — Mon pauvre Guy.

GUY. — J'avais une telle envie de vous revoir... Mais je n'osais pas, il me fallait un prétexte. J'ai choisi le premier qui se présentait : le ministre de l'Air... Je vous demande pardon.

Mme DE MIREMONT. — Voulez-vous un verre d'eau?

GUY. — Avec un peu de thé. Merci.

JACQUELINE. — Il y a là une tasse qui n'a pas servi.

GUY. — Un demi-morceau de sucre.

Mme DE MIREMONT. — Alors, ce prétexte ?

GUY, à lui-même. — Il n'est pas fondu. Tant pis. (Il boit.) Le ministre de l'Air... Le ministre de l'Air, avec qui je dînais hier, connaissant les... sentiments que je vous porte, m'a chargé de vous annoncer que M. Tigrand était promu à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur. M. Duchesne a la rosette.

JACQUELINE. — Vous appelez ça un prétexte ? Ce que Georges va être content ! Tu es contente aussi, maman ?

Mme DE MIREMONT. — Oui. Tu seras mieux placée à table.

GUY. — Alors voilà. Je vous ai transmis le message, je vous ai revue, Mme votre mère va bien. (Il se lève.) Permettez-moi de me retirer.

JACQUELINE. — Voyons ! Attendez au moins que Georges...

GUY. — Ah ! non. Je m'étais préparé à vous revoir, mais non à le rencontrer.

Mme DE MIREMONT. — Comme il s'exprime !

VOIX DE TIGRAND. — Jacqueline !

JACQUELINE. — Oui !

GUY. — C'est lui ?

VOIX DE TIGRAND. — Jacqueline ! (Il ouvre la porte et passe la tête ; on le voit tout ébouriffé.) Deux œufs au miroir, une tasse de chocolat et quatre croissants.

JACQUELINE. — Tout de suite, mon chéri. Mais il y a une grande nouvelle.

TIGRAND. — Non.

JACQUELINE. — Mais le ministre de l'Air...

TIGRAND. — Qu'on me f... la paix, je vais redormir. (Apercevant Guy.) Ah ! pardon, monsieur.

JACQUELINE, présentant. — Le marquis de La Tempête.

TIGRAND. — La tempête, je connais ça !

JACQUELINE. — Mon mari.

TIGRAND, toujours la tête dans la porte. — Enchanté, monsieur, excusez-moi. (A Mme de Miremont.) Ma mère, salut et fraternité !

Il referme la porte.

JACQUELINE. — Je n'ai même pas pu lui dire... (A Jean, à la cantonade.) Jean, qu'on apporte... (Elle va pour sortir. A Guy :) Vous permettez ?

GUY. — Je vous laisse.

JACQUELINE. — Je vous le défends !

Elle sort.

Scène IX

Mme DE MIREMONT, GUY DE LA TEMPETE, puis JACQUELINE

Mme DE MIREMONT. — Mon ami, nous sommes seuls, je peux parler : je vous regrette.

GUY. — Ah !

Mme DE MIREMONT. — Comme aviateur, mon gendre est peut-être la perfection, mais comme mari, c'est un désastre.

GUY. — Il n'est pas gentil avec elle ?

Mme DE MIREMONT. — Si, très gentil, c'est même ce qu'il y a de curieux : j'ai l'impression qu'il l'aime beaucoup, enfin, à sa façon. Seulement une conduite !...

GUY. — Ah !

Mme DE MIREMONT. — Ma pauvre fille ne s'en doute pas, mais voilà six mois qu'il la trompe. Après un an et demi de mariage, c'est dur !

GUY. — Mais vous êtes sûre ?

Mme DE MIREMONT. — Sauf le nom de la dame, je sais tout ; j'ai surpris un coup de téléphone.

GUY. — Puisque vous êtes sûre, je peux vous dire le nom.

Mme DE MIREMONT. — Vous le savez donc ?

GUY. — Tout Paris le sait : c'est Hortense Le Groslier.

Mme DE MIREMONT. — Ah ! mais je comprends, alors. Eh bien, j'ai gaffé, moi. Chut !

Elle s'éloigne de Guy.

GUY. — Ah ! madame...

Jean ouvre la porte. Entre Jacqueline portant elle-même le plateau.

JACQUELINE, à Guy, indiquant la porte de Georges. — Mon petit Guy, vous ne voulez pas m'ouvrir la porte ?

GUY. — Certainement.

Il ouvre la porte. Jacqueline entre.

Mme DE MIREMONT. — Si ce n'est pas malheureux !

GUY. — Vous ne pensez pas qu'il faut que je me retire ?

Mme DE MIREMONT. — Non, mais moi, je m'en vais : il y a des moments où j'ai envie de tout dire à ma fille.

GUY. — Oh ! madame !

Mme DE MIREMONT. — Tant que mon gendre n'est pas là, je me retiens, mais quand je le vois, ça me démange !...

JACQUELINE, ressortant de la chambre. — Je lui ai laissé le plateau sur son lit.

Mme DE MIREMONT. — C'était une fausse faim ?

JACQUELINE. — Il redort.

Mme DE MIREMONT. — Eh bien, je rentre. Tu lui diras bien des choses quand il se réveillera. (A voix basse à Guy qui lui baise la main.) Ce n'est pas vous qui auriez dormi !

Elle sort.

Scène X

JACQUELINE, GUY DE LA TEMPETE

JACQUELINE. — Alors, Guy, parlons de vous. (Ils s'assoient.) Vous ne pouvez pas savoir le plaisir que j'éprouve à vous revoir.

GUY. — Le mien n'est pas exempt d'amertume.

JACQUELINE. — Voyons, ne prenez pas cet air triste.

GUY. — Je vous jure que je fais déjà un effort.

JACQUELINE. — Guy, c'est très touchant, mais c'est absurde. Vous êtes encore jeune, vous aimerez une autre femme.

GUY. — Non. Je suis né fidèle, même au souvenir. C'est une calamité.

JACQUELINE. — Vous n'allez pas me dire que vous n'avez pas d'autres femmes dans la vie.

GUY. — Si, mais les femmes, quand c'est au pluriel, est-ce que ça compte ?

JACQUELINE. — Je vous aiderai à guérir. Nous serons de grands amis. Maintenant que vous êtes à Paris, il faudra nous voir très souvent.

GUY. — A Paris, pas pour longtemps.

JACQUELINE. — Mais vous venez d'arriver.

GUY. — Il est question de moi pour une ambassade.

JACQUELINE. — Eh bien, voilà une grande nouvelle. Vous devez être ravi ?

GUY. — Oui. Heureusement que j'aime mon métier, autant, tenez, que vous aimiez le vôtre. Savez-vous que j'ai encore plus d'admiration pour vous depuis que vous ne volez plus ?

JACQUELINE. — Pourquoi ?

GUY. — Parce que je me souviens de la manière dont vous parliez de votre vocation. Il vous a fallu bien du courage pour accomplir vos raids, mais davantage pour y renoncer.

JACQUELINE. — Ce n'est pas le courage qui m'y a poussée.

GUY. — C'est l'amour ?

JACQUELINE. — Oui.

GUY. — Et vous ne regrettez rien ?

JACQUELINE. — Pas encore.

GUY. — Dieu sait que j'ai porté envie à votre mari ; je l'ai détesté. Mais, étant donné les sacrifices que vous lui avez consentis, il est périlleux d'être à sa place.

JACQUELINE. — Pourquoi ?

GUY. — Il est voué à la perfection.

JACQUELINE. — Alors vous ne m'auriez pas sacrifié votre carrière si je vous l'avais demandé ?

GUY. — Oh ! moi, je suis spécial.

JEAN, entrant avec un petit paquet. — Madame, c'est de la part de M. Grandvoisin. Ce monsieur a dit que c'était urgent et qu'il reviendrait tout à l'heure.

JACQUELINE. — Merci.

Sort Jean.

GUY. — Je m'en vais.

JACQUELINE. — Mais, Guy...

GUY. — Si, si, je m'en vais. Seulement, promettez-moi, si je quitte la France, de réduire la distance : écrivez-moi de temps en temps.

JACQUELINE. — Je vous le promets.

GUY. — Et si jamais, je ne sais pas, moi, vous aviez besoin d'un confident, d'un conseil, d'un appui, jurez-moi que vous vous adresserez à moi tout de suite.

JACQUELINE. — Oui, mais pourquoi dites-vous ça ?

GUY. — Parce que je vous aime.

JACQUELINE. — Il n'y a pas d'autres raisons ?

GUY. — Il n'y en a pas. Adieu, Jacqueline.

Sort Guy. Restée seule, Jacqueline ouvre le paquet qui lui a été remis par Jean et en tire une décoration de commandeur. Elle la cache vivement en voyant s'ouvrir la porte de Georges.

Scène XI

TIGRAND, JACQUELINE

TIGRAND, repassant la tête à la porte. — Ils sont partis ?

JACQUELINE. — Oui.

Entre Tigrand habillé, mais il a un veston de pyjama et tient son plateau à la main.

TIGRAND. — Le chocolat est tout froid, mon petit.

JACQUELINE. — Je pense bien ! (Elle sonne. Tigrand pose son plateau sur une table.) Je vais t'en faire faire d'autre.

TIGRAND, commençant à manger. — Les œufs sont froids aussi.

JACQUELINE. — Mais, attends, ne les mange pas.

TIGRAND. — Si, ils sont bons : ils sont devenus durs. Dis-moi...

JACQUELINE, à Jean qui entre. — Du chocolat très chaud.

Sort Jean.

TIGRAND. — Qu'est-ce que tu avais commencé au sujet du ministre de l'Air ?

JACQUELINE. — Tu es réveillé ? Attends-toi à un coup.

TIGRAND. — Vise !

JACQUELINE. — Lève-toi. Lève-toi ! (Tigrand se lève.) Au nom du président de la République et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés...

TIGRAND. — Hein !

JACQUELINE. — ... je te fais commandeur de la Légion d'honneur !

Elle lui passe la cravate.

TIGRAND. — Sans blague ! Eh bien, ça me fait quelque chose. Mais, Duchesne, on ne l'a pas oublié ?

JACQUELINE. — La rosette.

TIGRAND. — Alors je suis content parce que, pauvre Duchesne... (Il se regarde dans la glace.) Ça fait bien. Pourquoi ris-tu ?

JACQUELINE. — Tu sais, sur le pyjama, c'est vague.

TIGRAND. — Mais comment t'es-tu procuré ?...

JACQUELINE. — C'est Hector Grandvoisin qui me l'a fait porter. Et c'est Guy de La Tempête qui est venu tout exprès m'annoncer la nouvelle. C'est gentil à lui.

TIGRAND. — Il ne me revient pas.

JACQUELINE. — Tu changeras d'avis quand tu le connaîtras mieux.

TIGRAND. — Je ne tiens pas à changer d'avis. Ah ! tu sais, je commence seulement à réaliser. (Il étend les bras.) C'est épatant !

JACQUELINE. — Tu es heureux ?

TIGRAND. — Ah ! ce n'est pas assez dire. Le record battu, la galette, la gloire...

JACQUELINE. — Encore plus !

TIGRAND. — Tu es gentille... Mon petit coin retrouvé, ma petite femme... Oh ! et puis, si tu voyais mon courrier : huit cent quarante-trois lettres, rien que pour ce matin !

JACQUELINE. — Tu les as lues ?

TIGRAND. — Non, mais la concierge les a comptées. Seulement, qu'est-ce que font les copains ? Ils ne sont pas venus ?

JACQUELINE. — Mais si, ils sont venus, mon chéri, mais avant que nous n'arrivions.

TIGRAND. — Crois-tu que ça a été chic, hein, à Marignane ?

JACQUELINE. — Je suis si fière de toi. Tu m'aimes ?

TIGRAND. — Je t'adore, mon chou.

Il l'embrasse. Jean apporte la chocolatière.

JACQUELINE. — Ne mange pas trop, tu n'aurais pas faim pour le déjeuner.

TIGRAND. — Il n'est que 10 heures. Laisse-moi boire un peu de chocolat. (Il boit.) C'est drôle qu'on ne téléphone pas davantage.

JACQUELINE. — L'interrupteur est mis.

TIGRAND. — Ah !... Enfin, on a bien fait. Seulement, c'est drôle qu'il ne soit encore venu aucun photographe.

JACQUELINE. — Comment ! Ça n'a pas arrêté. Il y en a même un qui voulait te photographier dormant.

TIGRAND. — Il est encore là ?

JACQUELINE. — Ah ! non.

TIGRAND. — Ah ! Ah ! bon. J'aimerais être tenu au courant, tu sais. Et il n'y en a pas qui soient revenus ?

JACQUELINE. — Pas encore. Mais tu ne perdras rien pour attendre.

TIGRAND. — Ah ! bien... Que veux-tu ?... Et puis, dis donc, il faudrait relever les noms de tous ces lascars qui nous ont envoyé des fleurs, hein ?

JACQUELINE. — Lascars et belles dames... (Regardant une corbeille.) Baronne Le Groslier. Qu'est-ce que tu dis ?

TIGRAND. — Je ne dis rien. Seulement, à propos de Mme Le Groslier... tu fais même bien de m'en parler. Elle veut donner un dîner pour nous le 14 mai. Elle doit retéléphoner à 11 heures pour la réponse.

JACQUELINE. — Tiens, je croyais que tu n'avais pas lu ton courrier ?

TIGRAND. — Je n'ai pas lu mon courrier, mais j'ai ouvert quelques lettres.

JACQUELINE. — Dont la sienne ?

TIGRAND. — Ben oui, dont la sienne.

JACQUELINE. — Et tu comptes accepter ce dîner-là ?

TIGRAND. — Oui, et sais-tu pourquoi ? Mais tu vas te f... de moi !

JACQUELINE. — Dis toujours.

TIGRAND. — Parce qu'il va y avoir deux ministres et un ambassadeur.

JACQUELINE. — Et alors ?

TIGRAND. — La cravate ! L'occasion de la mettre.

JACQUELINE. — Tu l'auras ce soir au dîner officiel de l'Aéro-Club.

TIGRAND. — Je n'ai pas encore le droit...

JACQUELINE. — Pourquoi ?

TIGRAND. — Parce qu'il faut qu'un parrain m'intronise dans l'ordre, il y a des papiers à signer, toujours la même balançoire ! Les bureaux. Ah ! voyons, la journée. (Tirant son carnet.) Il faut que j'aille à midi à *Paris-Nouvelles*, voir Danvilliers, m'arranger pour mes articles. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

JACQUELINE. — Ce matin ? Essayer ma robe pour ce soir.

TIGRAND. — Oh ! très important. Ah ! il faut que tu dégotes et qu'on dise : « Depuis le début de l'aviation, il n'y a jamais eu une femme plus belle que la femme de Georges Tigrand ! »

JACQUELINE. — Alors tu m'aimes ?

TIGRAND. — Mais je t'adore, mon chou !

JACQUELINE. — Mais tu n'aimes que moi ?

TIGRAND. — Et alors ! mon chéri...

JEAN, entrant. — Monsieur, il y a là des journalistes avec des photographes.

TIGRAND, se levant. — Ah !... (Se reprenant.) Quelle corvée ! (Jacqueline le regarde et rit.) Pourquoi ris-tu ?

JACQUELINE. — Pour rien.

TIGRAND, à Jean. — Où sont-ils, ces messieurs ?

JEAN. — Je les ai fait entrer dans la salle à manger.

TIGRAND, à Jean. — Je vais les voir. Apportez-moi mon veston. (Sort Jean. A Jacqueline :) Tu viens poser avec moi ?

JACQUELINE. — Non, j'ai à sortir, et puis, c'est toi qu'on veut photographier. Moi, je ne suis pas intéressante.

TIGRAND. — Tu es une chic petite bonne femme. (Jean rentre, apportant le veston d'uniforme. Après avoir passé son veston, à Jacqueline :) Il va bien, mon nouvel uniforme, n'est-ce pas ?

JACQUELINE. — Très bien.

TIGRAND. — Le nœud de cravate... ça fait jeune, hein ?

JACQUELINE. — C'est charmant.

TIGRAND. — Et... la tête... pas trop moche ?

JACQUELINE. — Moi, je te trouve très beau.

TIGRAND. — Tu es une chic petite bonne femme. (A Jean :) Ces messieurs sont tous rassemblés ?

JEAN. — Oui, monsieur.

Tigrand boutonne son veston et, d'un pas martial, entre dans la salle à manger.

JACQUELINE, à Jean. — Dites à Marie de m'apporter mon manteau et mon chapeau.

Sort Jean. Jacqueline s'approche des corbeilles, sort les cartes de leurs enveloppes et commence à les examiner. Entre la Femme de chambre avec le manteau et le chapeau.

LA FEMME DE CHAMBRE. — La cuisinière fait demander à Madame s'il y a du monde pour le déjeuner ?

JACQUELINE. — Ah ! non, Monsieur et moi tout seuls. Ah ! mon Dieu, le menu... Je vais la voir. Marie, le plateau et faites le tour...

Sort la Femme de chambre. Jacqueline met vivement son chapeau devant la glace, son manteau et sort à droite. La scène reste vide un instant. Jean introduit Grandvoisin.

Scène XII

GRANDVOISIN, puis GEORGES TIGRAND, puis JACQUELINE

GRANDVOISIN. — Non, non, ne dérangez pas Monsieur. J'attendrai. (Il tire des papiers de sa poche. A Georges Tigrand, qui entre :) Dans mes bras, commandeur !

TIGRAND. — Ah ! vous étiez là !

GRANDVOISIN. — Vous avez reçu mes fleurs ? Vous avez reçu ma cravate ? On vous a dit que j'étais déjà venu deux fois ?

TIGRAND. — Tout ça est fait.

GRANDVOISIN. — Vous êtes l'as des as ! Vous laisserez un nom immortel ! Les avions Grandvoisin vous doivent tout, tout ! Et réciproquement.

TIGRAND. — Une cigarette ?

GRANDVOISIN. — Plus tard. Mon cousin vous a téléphoné ?

TIGRAND. — On a mis l'interrupteur. Ah ! il faut même que... (Il va pour ouvrir le téléphone, mais regarde sa montre.) Non, j'ai le temps.

GRANDVOISIN. — Il vient vous embrasser après déjeuner. Mais il ne s'agit pas de mon cousin : il s'agit de moi, de vous, de nous.

TIGRAND. — Qu'est-ce qu'il y a ?

GRANDVOISIN. — Je viens vous faire part d'une nouvelle sensationnelle et d'un projet formidable. Vous entendez, formidable et pratique.

TIGRAND. — Asseyez-vous.

GRANDVOISIN. — J'aime mieux bouger. Georges, (mouvement de Tigrand) après un raid pareil, je vous appelle Georges, hein ?

TIGRAND. — Si vous voulez.

GRANDVOISIN. — Georges, les lignes aériennes étrangères en Afrique centrale ont vécu.

TIGRAND. — Bravo ! Et qu'est-ce qui les remplace ?

GRANDVOISIN. — L'Hector.

TIGRAND. — Comment ?

GRANDVOISIN. — Ma société est constituée depuis huit jours. Je crée, je lance la ligne qui permet de relier à très grande allure le Congo belge, l'Afrique centrale et Madagascar et de toucher au cœur les lignes aériennes étrangères dans leurs possessions africaines. Ça, c'est du patriotisme !

TIGRAND. — Oui, c'est une idée.

GRANDVOISIN. — Magnifique !

TIGRAND. — Votre cousin est d'accord ?

GRANDVOISIN. — Il a fait le tiers des capitaux, mes amis et moi faisons le reste et sans subvention de l'Etat. L'Hector...

TIGRAND. — Mais qu'est-ce que vous appelez exactement l'Hector ?...

GRANDVOISIN. — Mon superavion.

TIGRAND. — Votre quoi ?

GRANDVOISIN. — Oui, c'est moi qui l'appelle ainsi. C'est ma petite trouvaille. Vous allez piger : je garde la cellule Grandvoisin, j'y colle un moteur Gibson capable de faire du 300 à l'heure, et le tout s'appelle l'Hector. Voilà l'épure.

TIGRAND, l'examinant. — Ce n'est pas un avion de transport ?

GRANDVOISIN. — Pas tout de suite ; la poste et du fret. La ligne passe par l'Afrique du Nord, le Sahara, le Soudan, Kenya, Tanganyika, Mozambique, Madagascar... Cinq jours, cinq étapes : Paris-Colomb-Béchar, Colomb-Béchar-Douala, Douala-Albertville, Albertville-Mozambique, Mozambique-Madagascar.

TIGRAND. — Oui, je connais, j'ai fait en partie cette ligne-là il y a quatre ans. Cela manquait de terrains de secours.

GRANDVOISIN. — On fera le nécessaire.

TIGRAND. — Oui, on m'a dit ça aussi il y a quatre ans et on n'a rien fait, comme toujours.

GRANDVOISIN. — Si vous avez des objections à formuler, allez-y.

TIGRAND. — Oh ! les objections, le pilote qui fera le premier raid vous les formulera.

GRANDVOISIN. — Comment, le pilote qui fera le premier raid ? Mais c'est ce que je suis venu vous dire : c'est vous !

TIGRAND. — Moi ?

GRANDVOISIN. — Oui.

TIGRAND. — Mais quand ?

GRANDVOISIN. — Le temps de faire les essais, et vous partez. Je vous ai même apporté le contrat. Vous n'avez qu'à signer.

TIGRAND. — Eh bien, vous pouvez le reprendre. Non, mais vous ne m'avez pas regardé ?

GRANDVOISIN. — Quoi ?

TIGRAND. — Je viens d'atterrir, et vous voudriez que je décolle ?

GRANDVOISIN. — Mais c'est le moment, mon ami ; il faut battre le succès pendant qu'il est chaud !

TIGRAND. — Pas question.

GRANDVOISIN. — 250.000 francs de prime ?

TIGRAND. — Non.

GRANDVOISIN. — 325.000.

TIGRAND. — Vous pouvez aller jusqu'à 500.000, je refuserai. Non, mais je ne suis pas en bronze, moi ! Repartir tout de suite ! J'aimerais mieux crever. A propos, il n'est pas 11 heures, hein ?

GRANDVOISIN. — 11 heures moins 10. Pourquoi ?

TIGRAND. — Pour rien. (Il va au téléphone, dont il déplace l'interrupteur.) D'abord, partir, je le voudrais que je ne le pourrais pas. J'ai mes articles pour *Paris-Nouvelles*.

GRANDVOISIN. — Ce n'est pas vous qui les rédigez.

TIGRAND. — Je les relis et je les signe. J'ai... j'ai des tas de choses. Et puis ne discutons pas. Je veux profiter de mon succès. Etre pépère.

GRANDVOISIN. — Vous, pépère ?

TIGRAND. — Parfaitement. J'ai une femme, un intérieur. J'aime la vie ! moi ! (On sonne au téléphone.) « Allô, quoi ? »

GRANDVOISIN. — C'est mon cousin ?

TIGRAND. — « Ah ! c'est vous ! Votre lettre, je crois bien... Pour le 14 mai, oui, elle accepte le dîner... Si je peux venir tout de suite ? Avec joie ! Seulement, je n'aurai que quelques minutes... (A voix basse.) Comment ? Non, non, j'ai du monde. A tout de suite... » (Il raccroche et met l'interrupteur. A Grandvoisin.) J'aime la vie, moi !

GRANDVOISIN. — Ce n'était pas mon cousin ?

TIGRAND. — Non, c'était... hum !... Danvilliers, de *Paris-Nouvelles*. Vous avez entendu, hein ? Il m'attend tout de suite. Et là-dessus, si vous avez à faire, mon vieux, je ne vous retiens pas.

Il sonne.

GRANDVOISIN. — Alors, pour le raid, c'est non ?

TIGRAND. — Archi-non !

GRANDVOISIN. — Vous réfléchirez. Je vous laisse le contrat.

TIGRAND. — Inutile. (A Jean qui entre :) Jean, ma casquette, je sors.

GRANDVOISIN. — Prenez garde ! Ce n'est pas le moment de laisser la place à un autre. Vous êtes le premier aviateur de France, mais qu'un autre pilote réussisse ce raid en cinq jours, vous êtes éclipsé.

TIGRAND. — Je m'en f...

Jean apporte la casquette.

JEAN. — Madame rentre à l'instant, monsieur.

GRANDVOISIN. — Ah ! bien, tant mieux. Mme Tigrand est une femme énergique. Je suis sûr qu'elle viendra à ma rescousse.

TIGRAND, riant. — Eh bien, vous pouvez toujours essayer !

JACQUELINE, entrant. Elle a son chapeau et ses gants. — Ah ! Grandvoisin, bonjour. Vous m'avez envoyé des fleurs splendides.

TIGRAND. — Des fleurs intéressées. Devine ce qu'il est venu me demander : que je reparte !

JACQUELINE. — Quoi ?

TIGRAND. — Un nouveau raid : Paris-Colomb-Béchar-Douala-Albertville-Mozambique-Madagascar... et il compte sur toi pour m'y pousser !

JACQUELINE. — Mais, Grandvoisin, vous êtes complètement fou !

TIGRAND. — Vous voyez !

JACQUELINE. — Ah ! non, vous allez me le laisser un peu, hein ?

Elle l'embrasse.

GRANDVOISIN. — Mais c'est un raid splendide, madame. Ma compagnie à lancer : j'irais jusqu'à 330.000 francs de prime.

TIGRAND. — Ah ! non, ça recommence. Je me sauve.

JACQUELINE. — Où vas-tu ?

TIGRAND. — A *Paris-Nouvelles*, voir Danvilliers.

JACQUELINE. — Mais non, justement, je voulais te dire...

TIGRAND. — Mon petit, je suis pressé. Et Danvilliers vient de me téléphoner.

JACQUELINE. — Danvilliers ?

TIGRAND. — Oui. N'est-ce pas, Grandvoisin ?

GRANDVOISIN. — En effet.

JACQUELINE. — Il y a combien de temps ?

TIGRAND. — A la seconde, mon chéri, et lui-même. Alors, tu comprends ? A tout à l'heure. (Regardant Grandvoisin et riant.) Et convainquez-la si vous pouvez, l'Hector !

Il sort.

Scène XIII

JACQUELINE, GRANDVOISIN

GRANDVOISIN. — Madame, j'insiste, mais c'est nécessaire. Une femme comme vous me comprendra. Je vous avais parlé de ce raid, vous m'avez dit : « C'est une chose splendide. » (Jacqueline enlève nerveusement son chapeau.) Georges m'a fait une objection de principe : manque de terrains de secours. Mais c'est un ordre à donner pour les travaux, nous avons ce qu'il nous faut sur place. Qu'est-ce que vous avez, madame, vous n'avez pas l'air très bien ?

JACQUELINE. — En effet.

GRANDVOISIN. — Voulez-vous que je vous laisse et que je revienne ?

JACQUELINE. — Il y a combien de temps exactement que mon mari a reçu ce coup de téléphone ?

GRANDVOISIN. — De Danvilliers ? Une minute avant que vous n'arriviez. Même pas.

JACQUELINE. — Et Georges vous a dit que c'était Danvilliers lui-même qui téléphonait ?

GRANDVOISIN. — Oui, Georges a même accepté une invitation pour le 14 mai. (Mouvement de Jacqueline.) Danvilliers lui demandait de le rejoindre tout de suite. Même que Georges a paru assez content. Pourquoi ?

JACQUELINE. — Parce que c'est Danvilliers lui-même qui vient de me reconduire jusqu'ici.

GRANDVOISIN. — Quoi ?

JACQUELINE. — Oui.

GRANDVOISIN. — Madame, ça ne veut peut-être rien dire.

JACQUELINE. — Vous trouvez ?

GRANDVOISIN. — Il y a des coïncidences...

JACQUELINE. — Oh ! non, je vous en prie. D'ailleurs, cela ne m'apprend rien. Non. Je luttais contre l'évidence... Et puis j'ai reçu des lettres, des lettres anonymes... Ah ! quelle horreur !

GRANDVOISIN. — Madame, je suis désolé.

JACQUELINE. — Quelle horreur !

GRANDVOISIN. — Si je pouvais faire quelque chose pour vous ?...

JACQUELINE. — Non, laissez-moi, ça vaut mieux.

Grandvoisin lui baise la main, va pour prendre le contrat sur la table, puis réfléchit et le laisse.

GRANDVOISIN, revenant en scène. — Madame, je ne voudrais pas paraître abuser d'un épisode... d'une situation... enfin, déplorable, mais laissez-moi vous donner un conseil que vous donnerait un ami, un ami sûr. Si votre mari a... enfin, s'il a quelqu'un d'autre dans la vie que vous, cela ne doit pas être très sérieux. En repartant tout de suite pour un nouveau raid, ça couperait court. (Jacqueline le regarde.) Dame, ces hommes d'action, le meilleur moyen pour qu'ils ne fassent pas de bêtises, c'est encore qu'ils soient occupés... Oui, enfin, madame, pensez-y. Le contrat est là.

Il va pour sortir. Jacqueline, pendant ce temps, est restée assise et réfléchit.

JACQUELINE. — Grandvoisin, restez. Rasseyez-vous.

GRANDVOISIN. — Avec plaisir, madame.

JACQUELINE. — Je réfléchis à quelque chose : ce raid que mon mari a refusé de faire, c'est pour quand ?

GRANDVOISIN. — Le temps de faire les essais. La saison est favorable : trois semaines.

JACQUELINE. — C'est un avion de transport ?

GRANDVOISIN. — Non, madame, c'est un avion postal rapide, l'Hector. Tenez, voici l'épure.

JACQUELINE. — Un moteur Gibson ?

GRANDVOISIN. — Oui, le meilleur moteur qui soit. D'ailleurs, il vous a réussi.

JACQUELINE. — Le trajet est en cinq jours ?

GRANDVOISIN. — Voici les étapes. J'ai apporté les cartes. Je ne négligerai rien, ni la publicité, ni le lancement. Il y a là un côté patriotique à exploi... à utiliser. Et puis c'est quelque chose, une prime de 330.000 francs ! Ah ! croyez-moi, madame : si Georges refuse, c'est la gaffe de sa vie. Il vient d'accomplir un raid héroïque, c'est entendu, mais si j'engage un autre pilote et qu'il boucle ce raid-là — je l'ai dit à votre mari — c'est son prestige compromis. (Jacqueline le regarde.) Un autre prendra sa place.

JACQUELINE. — Oui.

GRANDVOISIN. — Enfin, vous qui avez renoncé à

l'aviation pour l'amour de lui, qui avez autant de souci de sa gloire que lui-même, vous n'êtes pas de mon avis ?

JACQUELINE. — Si.

GRANDVOISIN. — C'est vrai ? Alors vous êtes avec moi ? Vous allez le décider à partir ?

JACQUELINE. — C'est inutile, il ne partira pas.

GRANDVOISIN. — Mais alors...

JACQUELINE. — Je connais quelqu'un qui partirait à sa place.

GRANDVOISIN. — Oh ! ça, moi aussi : Ruffec, n'est-ce pas ?

JACQUELINE. — Non, mieux.

GRANDVOISIN. — Mieux ? Quelqu'un qui ait l'énergie de Tigrand ?

JACQUELINE. — Oui.

GRANDVOISIN. — Et sa science ?

JACQUELINE. — A peu près.

GRANDVOISIN. — Mais qui ?

JACQUELINE. — Moi.

GRANDVOISIN. — Vous !

JACQUELINE. — Oui.

GRANDVOISIN. — Vous ! Mais oui, ce serait merveilleux ! Mais comment n'y ai-je pas pensé plus tôt, moi ? Vous avez votre brevet supérieur de navigation, c'est un petit avion, le même moteur que pour votre raid de Dakar, le nom de Georges Tigrand et en plus vous êtes sa femme ! C'est-à-dire que ça va faire un boucan du tonnerre de chien ! Oui, seulement, est-ce que votre mari consentira ?

JACQUELINE. — Je voudrais bien voir qu'il s'y oppose !

GRANDVOISIN. — Alors, c'est sérieux ?

JACQUELINE. — Oui.

GRANDVOISIN. — Alors vous seriez disposée à signer ?

JACQUELINE. — Tout de suite.

GRANDVOISIN. — Eh bien, alors, madame, voilà le contrat. Et tenez, je vous mets la même prime qu'à votre mari : 330.000 francs.

JACQUELINE. — Donnez-moi votre stylo.

Elle signe.

GRANDVOISIN. — Voulez-vous parapher là, là et là ? Eh bien, madame, je vais vous dire une chose : avec votre mari, c'était formidable, mais avec vous c'est épique ! Je peux annoncer la nouvelle à la presse ?

JACQUELINE. — Je vous en prie.

GRANDVOISIN, *consultant son bracelet-montre.* — Madame, je regarde l'heure.

JACQUELINE. — Comment ?

GRANDVOISIN. — Parce que cette minute est une date dans l'histoire de l'aviation.

Il sort.

Scène XIV

JACQUELINE, *seule, puis* TIGRAND

Restée seule, Jacqueline réfléchit, marche de long en large, puis va au téléphone.

JACQUELINE. — « Allô... Donnez-moi les Affaires étrangères... Allô... Les Affaires étrangères ? Je voudrais parler au marquis de La Tempête. » *(Elle regarde le cornet, hésite, réfléchit et, brusquement, raccroche.)* Non !

Elle s'assied sur le bras d'un fauteuil, réfléchit, se passe la main sur le visage. Entre Tigrand.

TIGRAND. — Eh bien, il n'a pas trop collé, Grandvoisin ?

JACQUELINE. — Pas trop, non. Tu es content de ton entrevue avec Danvilliers ?

TIGRAND. — Ravi ! Quel homme charmant, compréhensif ! Voilà un directeur ! Ah ! madame Tigrand, la vie est belle !

Il va pour l'embrasser.

JACQUELINE. — Ah ! non, je t'en prie.

TIGRAND. — Qu'est-ce qui ne va pas ?

JACQUELINE. — Ce n'est pas de chez Danvilliers que tu viens : tu sors de chez Hortense Le Groslier.

TIGRAND. — Quoi ?

JACQUELINE. — Quand je suis rentrée, ce n'est pas Danvilliers qui téléphonait.

TIGRAND. — Je te donne ma parole...

JACQUELINE. — Tais-toi : c'est Danvilliers qui m'a conduite jusqu'ici.

TIGRAND. — Ah !

JACQUELINE. — Il y a combien de temps que ça dure ? Ne mens pas, je le saurai.

TIGRAND. — Ne te mets pas dans ces états-là.

JACQUELINE. — Réponds-moi.

TIGRAND. — Ça a commencé avant ton temps... Ainsi, tu vois.

JACQUELINE. — Comment ?

TIGRAND. — Oui, toi et moi n'étions pas fiancés. Je l'avais rencontrée au Bourget. On s'est... enfin, on a flirté. Je devais la revoir le lendemain. Mais je partais... Je ne songeais qu'à toi et, depuis, j'avais tout oublié.

JACQUELINE. — Alors ?

TIGRAND. — Alors, il y a six mois, la déveine a fait que je l'ai rencontrée de nouveau.

JACQUELINE. — La déveine est pour moi.

TIGRAND. — Ma petite Jacqueline !

JACQUELINE. — Six mois, il y a six mois que tu me mens. Tu n'aurais pas dû me faire ça, Georges. J'ai été trop chic avec toi. C'est vilain.

TIGRAND. — Mon petit, laisse-moi t'expliquer.

JACQUELINE. — Si encore tu avais eu la carrure de tout de me dire bravement !

TIGRAND. — Je ne l'aimais pas assez pour te le dire, et toi, je t'aimais trop.

JACQUELINE. — Tu as une drôle de façon d'aimer.

Elle pleure.

TIGRAND. — Jacqueline, écoute, t'en fais pas comme ça, ma chérie... Cela me fend le cœur, c'est vrai. Dis-toi... tiens, dis-toi que je n'en vaux pas la peine.

JACQUELINE, *pleurant.* — Oui, mais, moi, j'en vaux la peine.

TIGRAND. — Jacqueline !

Il s'approche d'elle.

JACQUELINE. — Ah ! non, surtout ne m'embrasse pas.

TIGRAND. — Ah ! je sais bien, j'ai tort, c'est entendu. Seulement j'ai des excuses. Je t'avais prévenue.

JACQUELINE. — Quoi ?

TIGRAND. — Rappelle-toi, au Bourget, quand on s'est fiancés, je ne voulais pas. C'est toi qui m'as dit : « Je cours le risque. »

JACQUELINE. — Je croyais avoir des chances.

TIGRAND. — Ah ! tu gardes la bonne part.

JACQUELINE. — Tu trouves ?

TIGRAND. — Tout ça n'est pas une catastrophe.

JACQUELINE. — Je ne suis plus rien pour toi.

TIGRAND. — Plus rien pour moi, mais tu es dingo ! Oui, j'ai eu un béguin pour l'autre, mais, toi, tu es ma préférence. D'abord, on n'a pas fini de s'aimer tous les deux. Mais non. Et puis tu représentes tant de choses pour moi ! Oh ! ce n'est pas du boniment. Tu représentes le copain qui comprend mes projets, le copain avec qui je prépare mes raids, le copain...

JACQUELINE. — Quand tu auras fini de m'appeler le copain !

TIGRAND. — C'est pourtant un bien beau compliment !

JACQUELINE. — Je regrette, mais il ne me suffit pas.

TIGRAND. — Ecoute, mon petit, dès ce soir, je vais rompre avec elle.

JACQUELINE. — Oh ! je commence à te connaître... Demain ce serait une autre.

TIGRAND. — Peut-être pas.

JACQUELINE. — Tu es inconscient.

TIGRAND. — J'ai beaucoup de peine.

JACQUELINE. — Tu as brisé quelque chose de très beau, Georges.

TIGRAND. — Cela peut se raccommoder ?

JACQUELINE. — Ah ! pas tout de suite.

TIGRAND. — Qu'est-ce que je vais devenir ? Tu vas m'en vouloir longtemps comme ça ?

JACQUELINE. — Je n'en sais rien. Je te croyais si net, si intact, si loyal... Je croyais que tu valais mieux que tous les autres. Tu ne vaux pas mieux. Ah ! non, tu ne vaux pas grand-chose.

TIGRAND. — Tu as tort de me dire des choses si dures, Jacqueline. Ce n'est pas le jour. Tu vois pourtant que j'ai du chagrin ?

JACQUELINE. — Non, mais c'est toi qu'il faudra consoler !

TIGRAND. — Ce n'est pas ma faute si j'ai pensé à une autre.

JACQUELINE. — Tu aurais pu penser à moi. Moi aussi, j'aurais pu être une aviatrice célèbre. Je t'ai tout sacrifié... Cela n'a pas compté, n'est-ce pas ?

TIGRAND. — Jacqueline !

JACQUELINE. — Pendant deux ans, moi, je n'ai pensé qu'à toi. J'ai passé des jours à t'attendre, penchée sur des cartes, espérant un télégramme, crevant d'inquiétude et de chagrin. Ah ! oui, quelle vie ! Même quand je te savais en sûreté, entre deux vols, je n'ai pu me distraire. J'ai essayé d'aller avec maman au théâtre : j'en ai entendu des réflexions ! « Elle n'a pas beaucoup de cœur, cette femme-là ! » Ou bien : « Elle s'amuse pendant que son mari risque sa vie ! » Une existence de recluse, voilà ce que j'ai connu pendant deux ans. Eh bien, tu vas connaître ça à ton tour, mon petit ! J'en ai assez !

TIGRAND. — Quoi ?

JACQUELINE. — Toi aussi, tu vas être bouclé. Toi aussi, tu vas passer des mois, je n'ai pas la prétention de dire dans l'angoisse, mais dans l'embêtement ! Et tu ne pourras plus me tromper, tu sais, pendant ce temps-là, ou ta belle popularité sera compromise, tu passeras pour un être odieux. Car ce sera bien pire pour toi. On dira : « Cette pauvre petite qui affronte la mort, et pendant ce temps-là son mari soupe avec des grues ! » Ah ! non, tu ne pourras plus me tromper, mon petit, et je partirai bien tranquille.

TIGRAND. — Tu es folle ! Qu'est-ce que tu veux faire ?

JACQUELINE. — Je ne veux rien faire : c'est fait.

TIGRAND. — Qu'est-ce qui est fait ?

JACQUELINE. — J'ai signé, moi, avec Grandvoisin.

TIGRAND. — Quoi ? (Jacqueline lui montre le contrat.) Donne-moi ça !

Tigrand va pour le déchirer.

JACQUELINE. — Ah ! non, n'y touche pas, c'est à moi.

Elle le lui prend des mains.

TIGRAND. — Oui ? Eh bien, tu as beau avoir signé, tu ne partiras pas.

JACQUELINE. — Je voudrais savoir comment tu m'en empêcherais ?

TIGRAND. — Grandvoisin est un s... et j'irai le lui dire, avec ton contrat dans la figure.

JACQUELINE. — Tu ne feras rien du tout.

TIGRAND. — Parce que ?

JACQUELINE. — Parce que je te donne le choix : ou je divorce, ou je prends un amant, ou je vole.

TIGRAND. — Quoi ?

JACQUELINE. — Ce sera l'un des trois, je te le jure. Choisis.

TIGRAND. — Je ne choisis pas.

JACQUELINE. — Comment ?

TIGRAND. — Si je ne tenais pas à toi, je te dirais : « J'aime encore mieux que tu voles. » Mais c'est un raid à se vomir dans la brousse ; je ne choisis pas.

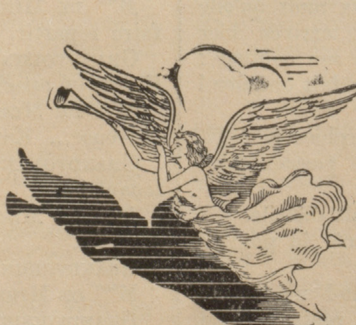
JACQUELINE. — C'est trop fort ! Tu préférerais peut-être que je te trompe ?

TIGRAND. — J'aimerais presque autant ça.

JACQUELINE. — Oui ? Eh bien, à mon retour, j'y penserai !

TIGRAND. — Non... Attends... Jacqueline !... (Elle sort en claquant la porte.) Ecoute... dis... (Seul, revenant en scène et tombant dans un fauteuil.) Ça alors !... Me faire ça !... Le jour de mon retour !...

RIDEAU



ACTE III

Même décor. Deux mois plus tard. Même atmosphère de fête. Fleurs partout. 2 heures de l'après-midi.

Scène première

JEAN, LA FEMME DE CHAMBRE,
Mme DE MIREMONT, BERTIER

Au lever du rideau, Jean est en scène avec la Femme de chambre.

JEAN. — Madame désire qu'on enlève les corbeilles qui sont par terre. Portez celles-là dans le boudoir. Depuis hier, depuis le retour de Madame, il y en a qui sont déjà fanées.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mais le boudoir est déjà plein.

JEAN. — Faites ce que je vous dis.

La Femme de chambre entre dans le boudoir avec deux corbeilles. Jean sort par le fond avec deux autres corbeilles. On entend sonner.

JEAN, à la cantonade. — Je ne pense pas que Madame soit visible, mais je vais m'informer.

Il revient en scène, traverse le salon et frappe à la porte de la chambre.

Mme DE MIREMONT, sortant de la chambre. — Qu'est-ce qu'il y a ?

JEAN. — Des journalistes, madame la comtesse.

Mme DE MIREMONT. — Encore ! Mais ils sont déjà venus ce matin.

JEAN. — C'est probablement pour d'autres journaux.

Mme DE MIREMONT. — Ma fille a donné toutes ses interviews ce matin. Que ces messieurs reviennent demain pour la remise de la croix par le ministre. (A Bertier, qui entre par le fond.) Oh ! non, pas maintenant.

BERTIER. — Mme Tigrand m'avait autorisé à venir la photographier à 2 heures, sitôt le déjeuner.

Mme DE MIREMONT. — Impossible !

BERTIER. — Mme votre fille n'est pas souffrante ?

Mme DE MIREMONT. — Il y a deux mois qu'elle a quitté Paris, monsieur. Elle est arrivée hier soir de son raid ; alors elle est avec son coiffeur : il y a quinze jours qu'elle ne s'est pas fait onduler ! Pauvre petite !

BERTIER. — Si je pouvais photographier Mme Tigrand se faisant onduler, voilà qui passionnerait nos lecteurs.

Mme DE MIREMONT. — Ça me paraît difficile.

BERTIER. — Alors, si, en attendant, je pouvais photographier M. Tigrand ?

Mme DE MIREMONT. — M. Tigrand n'a aucun intérêt. D'ailleurs, il n'est pas encore rentré : il est au Bourget.

VOIX DE JACQUELINE. — Maman ! Veux-tu me passer les Argus ?

Mme DE MIREMONT. — Oui, ma chérie.

BERTIER. — Oh ! madame, aidez-moi.

Mme DE MIREMONT, lui tendant une enveloppe. — Tenez, entrez et portez-lui ça, mais à vos risques et périls.

BERTIER. — Merci, madame.

Il entre dans la chambre de Jacqueline.

Scène II

Mme DE MIREMONT, puis JEAN,
puis GRANDVOISIN

JEAN, entrant. — Madame, c'est M. Grandvoisin.

GRANDVOISIN, entrant. — Salut et bravo à la mère de l'archange !

Mme DE MIREMONT. — Bonjour, monsieur Grandvoisin.

GRANDVOISIN. — Reposées, toutes les deux ! Oui ! A la bonne heure ! Je lui apporte sa presse. Vous l'avez vue ? Ça éclipse Lindbergh, surtout cet article-là. C'est moi qui l'ai inspiré. Il s'intitule : *l'Hector ou le vol de l'archange.*

Mme DE MIREMONT. — Je vous remercie.

GRANDVOISIN. — Et croyez-vous qu'hier soir l'arrivée au Bourget a été splendide, hein ? Enorme !

Mme DE MIREMONT. — Oui, ça a été beau.

GRANDVOISIN. — Enorme ! Quand l'Hector est apparu comme un point noir qui grossissait, que votre fille, parmi les acclamations, est descendue de cet avion incomparable et qu'on l'a portée en triomphe, moi, Hector Grandvoisin, le radical-socialiste, j'ai cru en Dieu, oui, madame ! Mais qu'est-ce que vous avez ? Vous n'avez pas l'air assez enthousiaste.

Mme DE MIREMONT. — Si, si, mais n'allez pas la faire repartir.

GRANDVOISIN. — Et peut-on voir notre archange ? Comment est-elle ?

Mme DE MIREMONT. — A merveille, mais un peu nerveuse... Enfin, préoccupée.

GRANDVOISIN. — Préoccupée ? Mais plus maintenant !

Mme DE MIREMONT. — Oh ! ce n'est pas à cause du raid.

GRANDVOISIN. — A cause du ministre ?

Mme DE MIREMONT. — Comment ?

GRANDVOISIN. — Mais, rassurez-la. Si, comme on le craint, le ministre est appelé en province demain

matin, c'est son chef de cabinet qui lui remettra la croix. Ça aussi, ce sera énorme.

Mme DE MIREMONT. — Ma fille ne veut pas beaucoup de monde.

GRANDVOISIN. — Personne! Deux ou trois amis, une trentaine de journalistes: une cérémonie à la fois intime et mondiale.

Mme DE MIREMONT. — Je vais la prévenir que vous êtes là. Vous pouvez attendre ?

GRANDVOISIN. — Toute la vie. Mais y a-t-il un petit coin où je pourrais rédiger mes communiqués ?

Mme DE MIREMONT. — Venez avec moi.

Ils sortent par la porte du deuxième plan à droite.

Scène III

LA FEMME DE CHAMBRE, puis TIGRAND, puis BERTIER, JOURNALISTES, à la cantonade.

Le téléphone, sonne, resonne. Entre la Femme de chambre avec un plateau chargé de lettres et de télégrammes. Elle pose son plateau, va au téléphone et met l'interrupteur.

TIGRAND, entrant par la porte du fond et à la cantonade. — ... Demain, messieurs. Demain.

PREMIER JOURNALISTE. — Quelques mots seulement.

DEUXIÈME JOURNALISTE. — Vos impressions...

TIGRAND, entrant. — Dites que je suis ravi, messieurs, ravi et fier. Fier et ravi. (Il referme la porte. La Femme de chambre reprend son plateau et va pour entrer dans la chambre de Jacqueline.) C'est pour moi, ce courrier ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Non, monsieur, tout est pour Madame.

TIGRAND. — Madame est seule ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame est avec son coiffeur et un photographe.

Elle entre dans la chambre en s'effaçant pour laisser passer Bertier qui sort.

BERTIER. — Ah ! monsieur Tigrand, je viens d'avoir l'honneur de photographier l'archange...

TIGRAND. — Qui ça ?

BERTIER. — Mme Tigrand : tout le monde l'appelle l'archange depuis l'article. Alors, si je pouvais avoir l'honneur de prendre aussi deux petites poses de vous.

TIGRAND. — Quoi ?... Oui, si vous voulez.

BERTIER. — La première, assis, (il approche la mappemonde) dans la position d'attente, les yeux fixés sur la mappemonde : vous guettez dans le ciel l'arrivée imminente de Mme Tigrand. (Georges prend la pose.) Voilà. Debout, maintenant, le récepteur à la main : vous téléphonez à votre femme.

TIGRAND. — Vous m'avez déjà montré téléphonant.

BERTIER. — Justement, c'est le retour, cette fois. Notre journal consacre un supplément actuel et rétrospectif à votre glorieux ménage. L'air attendri et bouleversé, n'est-ce pas ?

TIGRAND, au téléphone. — « Allô... oui. »

BERTIER. — Oh ! ne parlez pas pendant la pose !

TIGRAND. — Je décroche, alors, la demoiselle... (Au téléphone.) « Non, ce n'est rien, mademoiselle, c'est pour une photo... oui, c'est moi. Merci. Oui. Fier et ravi. » (A Bertier.) Je suis à vous.

BERTIER. — Ne bougeons plus. C'est fait. Et encore toutes mes félicitations respectueusement enthousiastes. C'est toute la France qui est heureuse. On ne parle plus que de Mme Tigrand. (Il sort.)

Scène IV

TIGRAND, JEAN, puis GRANDVOISIN, puis JACQUELINE

Jean entre avec une corbeille qu'il dépose sur un meuble.

TIGRAND. — Jean, vous avez téléphoné à M. Duchesne ?

JEAN. — Oh ! non, monsieur, j'ai oublié.

TIGRAND. — Mais je vous avais dit...

JEAN. — Que Monsieur m'excuse, mais on est débordé avec Madame. (Tigrand va au téléphone.) Je crois que Madame est en communication. Si Monsieur veut me permettre ?... (Il prend le récepteur.) Non, c'est libre. Quel numéro, monsieur ?

TIGRAND. — Inutile, je vais le demander.

JEAN. — Merci, monsieur.

Il sort.

TIGRAND, au téléphone. — « Allô... Wagram 37-02... Comment ?... Vous désirez parler à Mme Tigrand ? De la part de qui ?... De la part de *l'Intransigeant*... Madame ne peut pas parler en ce moment... Non... Allô, Wagram... oh ! allô, oui... Non, c'est M. Tigrand qui est à l'appareil. Vous désirez parler à Mme Tigrand ?... Allô... de la part de Pathé-Natan, pour un film ?... Non, monsieur, Mme Tigrand ne fait pas de cinéma ; pas encore !... Allô... Ah ! enfin : Wagram 37-02... Allô, oui, 37-02. Chez M. Duchesne ? Ah ! c'est vous, madame... Oui, vous avez été bien gentille, votre mari aussi... Oui, ma femme va très bien... oui, fier et ravi... Comment ?... Ah ! Duchesne va venir d'ici trois quarts d'heure. Bon, je vous remercie, madame... »

Il raccroche.

GRANDVOISIN, entrant. — Ah ! vous étiez là ? Dans mes bras, mari de la triomphatrice !

TIGRAND. — Je vous salue, monsieur.

GRANDVOISIN. — Voyons, Tigrand, vous allez continuer à me faire la tête ?

TIGRAND. — Il y a des chances.

GRANDVOISIN. — Non, mais vous êtes formidable ! Grâce à moi, votre femme gagne une fortune, elle se couvre de gloire, le raid est un triomphe, et vous n'êtes pas content ?

TIGRAND. — Ne discutons pas, cela vaut mieux.

GRANDVOISIN. — Ah ! pardon, j'en ai assez ! Je veux savoir ce que vous avez à me reprocher.

TIGRAND. — Vous êtes un s...

GRANDVOISIN. — Qu'est-ce que vous dites ?

TIGRAND. — Un s...

GRANDVOISIN. — Ah ! prenez garde !

TIGRAND. — Savez-vous ce que j'aurais fait en cas de carafe dans la brousse et si ma femme n'en était pas revenue ? Je vous aurais cassé la g..., vous entendez ? Démoli.

GRANDVOISIN. — Mais voyons, puisque le raid est un triomphe, ne revenons pas là-dessus. Et puis, quoi ! on a le droit de compter sur la veine.

TIGRAND. — Ceux qui risquent, oui ; pas ceux qui exploitent. Vous n'aviez pas le droit de l'exposer ainsi.

GRANDVOISIN. — Est-ce moi qui l'ai poussée à partir ? Est-ce que j'y songeais ? C'est elle qui a voulu signer, qui...

TIGRAND. — Oh ! assez, hein ? Vous avez profité d'un moment où elle était désemparée, prête à faire n'importe quoi... Car c'est cela aussi que je vous reproche.

GRANDVOISIN. — Je vous conseille d'en parler !

TIGRAND. — Quoi ?

GRANDVOISIN. — Dame ! Si vous teniez tant que ça à votre femme, il ne fallait pas la tromper.

TIGRAND. — Ah ! vous, vous allez retirer ce mot-là tout de suite, vous entendez, tout de suite !

GRANDVOISIN. — Oui, quoi ! j'ai eu tort. Mais vous êtes là à m'asticoter... On finit par s'emballer.

TIGRAND. — Vous avez de la veine d'être chez moi.

GRANDVOISIN. — Puisque j'ai eu tort... Seulement, vous, de votre côté, vous ne devriez pas garder cette attitude, Tigrand.

TIGRAND. — Parce que ?

GRANDVOISIN. — Parce qu'elle peut faire jaser.

TIGRAND. — Comprends pas.

GRANDVOISIN. — Mais si, mon vieux, et c'est indigne du grand bonhomme que vous êtes. Car ce n'est pas la peur rétrospective d'un échec qui vous irrite.

TIGRAND, élevant la voix. — C'est quoi ? Non, mais, dites voir, c'est quoi ?

JACQUELINE, entrant. — Qu'est-ce qu'il y a ? Vous vous disputez ?

GRANDVOISIN. — Non, chère amie ! Nous discutions.

TIGRAND. — Ah ! pardon, je désire savoir : qu'est-ce qui m'irrite si ce n'est pas le danger que vous lui avez fait courir ? Qu'est-ce qui m'irrite ?

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant avec une corbeille de fleurs et traversant le salon pour se rendre dans le boudoir. — C'est la cinquante-neuvième corbeille depuis hier soir, madame. Dix de plus que pour Monsieur.

Sort la Femme de chambre.

TIGRAND. — Qu'est-ce qui m'irrite ?

GRANDVOISIN. — Rien. J'ai dit ça en l'air... Vous êtes nerveux. (A Jacqueline :) Tenez, chère amie, voici les communiqués, vous verrez s'ils vous conviennent. Je reviendrai à 4 heures. (A Georges :) Et vous, dans huit jours vous m'embrasserez. (A Jacqueline :) A tout de suite, archange !

Il sort.

Scène V

TIGRAND, JACQUELINE

TIGRAND. — Un joli s... !

JACQUELINE. — Georges, ne continue pas : c'est grotesque et injuste.

TIGRAND. — Injuste ! Eh bien, si tu imagines que je lui pardonnerai jamais la bile qu'il m'a fait faire!

JACQUELINE. — De la bile, toi ! Oh ! non, je t'en prie.

TIGRAND. — Quoi, je t'en prie ? Quand tu as quitté Colomb-Béchar, je te voyais ramassée en pâté de foie... Ah ! j'en ai eu de l'inquiétude et du chagrin.

JACQUELINE. — C'est trop fort ! Tu oses m'en parler ?

TIGRAND. — Comment ?

JACQUELINE. — Moi, oui, j'ai eu du chagrin pendant tes raids. Aussi, personne ne m'a vue. Mais toi, pendant mon raid, je le sais, tous les soirs tu dînais en ville et tu soupais, sans parler du reste ! Alors je ne m'attendris pas, tu sais : entre ton chagrin et le mien, il y a une différence de qualité.

TIGRAND. — Pas de qualité : de sexe.

JACQUELINE. — Quoi ?

TIGRAND. — Mais naturellement. Toi, tu as eu un chagrin de femme, tu es restée à la maison. Moi, j'ai eu un chagrin d'homme, je suis sorti.

JACQUELINE. — Et pas rentré.

TIGRAND. — Quoi ?

JACQUELINE. — Et pas rentré.

TIGRAND. — C'est ta mère qui t'a dit ça ?

JACQUELINE. — Si tu crois que ça ne se sait pas dans la maison et ailleurs. Ah ! je n'ai plus d'illusions sur toi, va !

TIGRAND. — Eh bien, oui, j'ai découché, mais sais-tu pourquoi ? Ça me flanquait le cafard de rentrer tout seul ici. Tu n'avais qu'à ne pas partir.

JACQUELINE. — A qui la faute si je suis partie ?

TIGRAND. — Allons, allons, tu serais partie tout de même un jour ou l'autre. Tu as sauté sur le premier prétexte.

JACQUELINE. — Tu appelles ça un prétexte ?

TIGRAND. — Tu étais désolée de ne plus voler. Tu t'en es plainte aux copains.

JACQUELINE. — Je ne me suis jamais plainte.

TIGRAND. — Tu avais une façon de te taire... C'était pire.

JACQUELINE. — Et puis après ? N'avais-je pas le droit de regretter tout ce qui avait été ma vie : la lutte, le sport, l'orgueil après la fatigue , les atterrissages parmi les foules qui vous fêtent, les ovations, les fleurs...

TIGRAND. — Le côté cabot.

JACQUELINE. — Oui, le côté cabot. Tu ne t'es pas vu à ton retour et encore maintenant.

TIGRAND. — Maintenant. Qu'est-ce que ça veut dire ?

JACQUELINE. — Ça veut dire que tu es jaloux.

TIGRAND. — Jaloux de qui ?

JACQUELINE. — De mon succès.

TIGRAND. — De ton succès, moi ! Ah ! laisse-moi rire. Je n'ai à être jaloux de personne, tu sais.

JACQUELINE. — Je le sais. Tu l'es tout de même.

TIGRAND. — J'ai 900.000 kilomètres de vol, ma petite, et huit raids. Compare !

JACQUELINE. — Je suis de ton avis : cela ne se compare pas, mais ça t'agace.

TIGRAND. — Qu'est-ce qui m'agace ?

JACQUELINE. — Tout ! Qu'on mette dans les journaux : M. Tigrand, le mari de l'aviatrice...

TIGRAND. — Ce n'est pas de très bon goût, mais enfin...

JACQUELINE. — Que tu ne sois plus le centre du monde, qu'on parle de mon endurance et de ma science...

TIGRAND. — Ah ! non, ta science... Alors, là, il vaut mieux entendre ça que d'être sourd !

JACQUELINE. — Comment ?

TIGRAND. — Mais tu ne te rends pas compte, ma pauvre petite : tu as eu une veine ! C'est formidable comme coup de veine.

JACQUELINE. — Tu pourrais dire comme tour de force.

TIGRAND. — Des bobards ! Je laisse ça aux journalistes.

JACQUELINE. — Merci !

TIGRAND. — Oh ! je ne nie pas ton culot, ni ton adresse, ni surtout ton inconscience. Car comme inconscience tu es un peu là.

JACQUELINE. — Peut-on savoir pourquoi ?

TIGRAND. — Tu le demandes ? Tu avais 5 litres

d'essence dans ton réservoir et il fuyait quand tu as atterri à Colomb-Béchar et tu voulais continuer au-dessus du désert !

JACQUELINE. — Puisque je n'ai pas continué.

TIGRAND. — A cause de ta boussole que tu croyais faussée, pas à cause du manque d'essence ou de la fuite : tu ne t'en es aperçue que le lendemain.

JACQUELINE. — L'important est que je m'en sois aperçue.

TIGRAND. — Et à 10 kilomètres de Madagascar, quand tu croyais avoir perdu ta route, pourquoi as-tu mis cap au nord ? Tu l'as dit toi-même aux reporters : tu n'en savais rien.

JACQUELINE. — C'est possible, mais puisque c'était ça qu'il fallait faire.

TIGRAND. — C'était ça qu'il fallait faire, mais tu l'as fait par hasard ! C'est effarant, vous autres femmes, vous faites n'importe quoi. Vous ne raisonnez même pas.

JACQUELINE. — C'est notre force.

TIGRAND. — On ne sait vraiment pas ce qui vous guide.

JACQUELINE. — Notre instinct.

TIGRAND. — Logiquement, sur le papier, jamais tu n'aurais dû réussir.

JACQUELINE. — Tu deviens bureaucrate ?

TIGRAND. — Si je vivais longtemps avec toi, je le deviendrais.

JACQUELINE. — Si ?... Tu envisages cela ?

TIGRAND. — Tu trouves qu'on s'entend bien ?

JACQUELINE. — Ah ! non. Ton égoïsme, ta vanité sont intolérables. Et ce n'est que d'hier que je suis rentrée !

TIGRAND. — Tu ne t'attendais pas à ce que je te remercie ! J'ai toujours désapprouvé ce raid. Tu es partie malgré moi.

JACQUELINE. — Et moi, je te répète que je suis partie à cause de toi.

TIGRAND. — Ah ! non, nous n'allons pas recommencer.

JEAN, *entrant avec une corbeille énorme et une lettre.* — C'est un domestique qui a apporté ça, madame. Il y a une réponse.

JACQUELINE. — Oh ! que c'est beau. *(Ouvrant la lettre.)* Oh ! qu'il est gentil ! *(A Jean.)* Qu'on dise à ce monsieur qu'il peut venir tout de suite. N'est-ce pas ? Tout de suite.

JEAN. — Bien, madame.

Il sort.

TIGRAND. — Fichtre ! Pour une corbeille, c'est une corbeille. C'est de qui ?

JACQUELINE. — Guy de La Tempête.

TIGRAND. — Il est donc rentré à Paris, celui-là ?

JACQUELINE. — Il n'est pas parti.

TIGRAND. — C'est un drôle de ministre plénipotentiaire.

JACQUELINE. — Ambassadeur, si ça ne te fait rien. C'est lui qui, maintenant, au Quai d'Orsay, préside la sous-commission chargée de régler les différends financiers au point de vue diplomatique.

TIGRAND. — Ça explique tout !

JACQUELINE. — Ah ! je t'en prie, ne touche pas à mes amis. Moi, je ne discute pas ta maîtresse.

TIGRAND. — Ma maîtresse ? C'est fini avec Hortense. Alors tu vois...

JACQUELINE. — Elle a été vite remplacée.

TIGRAND. — Elle n'a été remplacée par personne.

JACQUELINE. — Tu veux dire par tout le monde. Non, ne proteste pas : *(prenant une lettre dans une corbeille sur le bureau)* voici une lettre pour toi.

TIGRAND. — Tu l'as ouverte ?

JACQUELINE. — Oui, par mégarde. Elle s'était glissée dans mon courrier. Non, je sais ce que tu vas me dire, c'est inutile : cela m'est devenu complètement égal.

TIGRAND, *élevant la voix.* — Si tu n'étais pas partie...

JACQUELINE, *même jeu.* — Oh ! écoute, non.

TIGRAND. — Ça va ! *(Il va pour s'asseoir au bureau et rencontre Jacqueline qui a fait le même geste de l'autre côté.)* Tu as besoin du salon ?

JACQUELINE. — Non. Je peux très bien aller dans mon boudoir. Pourquoi?

TIGRAND. — Parce que je vais travailler à mon raid. Je comptais me reposer, mais ça, c'est le comble ; je suis obligé de battre tes records, maintenant.

JACQUELINE. — Rien ne t'y oblige.

TIGRAND. — Ah ! si ! Et je le battrai, ton record, tu entends ?

JACQUELINE. — Cela vaudra mieux que d'être jaloux. A propos, il y a une nouvelle que je ne t'ai pas dite... Oh ! elle n'intéresse que moi ; le ministre me nomme chevalier de la Légion d'honneur. Mais peut-être que ça t'agace aussi que j'aie la croix ?

TIGRAND. — Ta croix ! C'est moi qui l'ai sollicitée pour toi. Ça t'épate, hein ?

JACQUELINE. — Non. En effet, je crois que ça ne t'agace pas ; tu es commandeur.

TIGRAND. — M... !

JACQUELINE. — Mufle !

Elle sort en claquant la porte.

Scène VI

TIGRAND, *puis* JEAN, *puis* DUCHESNE

TIGRAND, *seul.* — Ah ! j'en ai assez, moi, j'en ai assez !

JEAN, *entrant.* — C'est M. Grandvoisin, monsieur, qui est au téléphone.

TIGRAND. — Ah ! non. Dites à M. Hector Grandvoisin...

JEAN. — Ce n'est pas M. Hector, monsieur ; c'est M. Bernard.

TIGRAND. — Le cousin ? Ah ! bon. *(Il va au téléphone.)* « Allô, oui, c'est moi, Tigrand... Oui, je vous remercie... Oui, fier et ravi. Votre secrétaire vous a transmis mon message... Vous ne demandez pas mieux ? Parfait !... Quand ? Eh bien, le plus tôt possible... L'O. N. M. ? Oui, oui. Très favorable... Ah ! ça, nous discuterons, oui... Alors, entendu. Merci, j'irai vous voir demain... Je suis très content. Merci. »

Il raccroche.

JEAN, *entrant.* — C'est M. Duchesne, monsieur.

TIGRAND. — Oui, je crois bien.

DUCHESNE, *entrant.* — Je suis venu tout de suite. Tu voulais me voir ?

TIGRAND. — Oui, mon vieux. C'est important.

DUCHESNE. — Quelque chose de nouveau depuis hier soir ?

TIGRAND. — Oui.

DUCHESNE. — Ta femme ?

TIGRAND. — Non, non. Voilà ! D'abord, tu te sens bien ? Tu es en forme ?

DUCHESNE. — A peu près, oui. Enfin... un peu mal f..., mais ça passera.

TIGRAND. — Ah ! c'est embêtant. Il faut que ça passe vite.

DUCHESNE. — Tu es gentil, mon vieux.

TIGRAND. — Non, ce n'est pas pour ça.

DUCHESNE. — Comment ?

TIGRAND. — Voilà, j'ai été au Bourget ce matin.

DUCHESNE. — Je t'ai manqué. Oui, je sais.

TIGRAND. — Ce que tu ne sais pas, c'est que je suis arrivé à 6 heures et que j'ai essayé le zinc.

DUCHESNE. — Ah ! pourquoi ?

TIGRAND. — Pour voir s'il gazait : au poil, mon petit. Et la nouvelle hélice, une pure merveille.

DUCHESNE. — N'est-ce pas ?

TIGRAND. — Alors, mon petit gars, j'ai réfléchi. Nous sommes fin mai. Si nous attendons fin juin, nous tombons dans les mois chauds, ce sera la mousson et ce sera trop tard.

DUCHESNE. — Trop tard pour quoi ?

TIGRAND. — Pour notre raid Paris-Sydney.

DUCHESNE. — Quoi ? Mais pas maintenant.

TIGRAND. — Si, mon vieux.

DUCHESNE. — Mais tu es fou : on devait partir l'année prochaine.

TIGRAND. — On partira tout de suite.

DUCHESNE. — Mais c'était arrangé avec la compagnie.

TIGRAND. — C'est dérangé.

DUCHESNE. — Tu ne marches plus pour la Compagnie Grandvoisin ?

TIGRAND. — Si, le cousin, bien entendu, parce que l'autre... D'ailleurs Bernard vient de me téléphoner : c'est fait.

DUCHESNE. — Mais tu ne peux pas partir, mon vieux.

TIGRAND. — Parce que ?

DUCHESNE. — Parce que ta femme vient d'arriver.

TIGRAND. — Ben, justement.

DUCHESNE. — Quoi ?

TIGRAND. — Tu es un vieux copain, on peut parler : ce n'est pas une vie, tu sais. Il n'y a que vingt-quatre heures qu'elle est là, j'en crève !

DUCHESNE. — Explique.

TIGRAND. — C'est compliqué. Il y a tant de choses et puis un tel mélange de sentiments... Du bon et peut-être du mauvais, l'âme humaine, quoi !... Et tout de même, dis-moi. Avais-je raison, oui ou non, de ne pas vouloir qu'elle parte ?

DUCHESNE. — Ah ! ça, oui.

TIGRAND. — Est-ce un coup de veine si elle a réussi ?

DUCHESNE. — Ah ! oui, mon vieux. Tu penses si on en a parlé avec les copains, on ne parle que de ça ! Ta femme, on l'admire tous, hein ? Mais qu'elle ait bouclé l'étape Douala avec un réservoir qui fuyait et la tempête de sable, c'est un miracle. Il n'y a pas un homme qui serait parti.

TIGRAND. — Oui, parce qu'il aurait raisonné.

DUCHESNE. — Ou qu'il aurait eu peur.

TIGRAND. — C'est la même chose. Alors, tu comprends, qu'est-ce qui va arriver ? Ce s... d'Hector Grandvoisin ne doit avoir qu'une idée, c'est qu'elle reparte. A ce moment, j'aurai le choix : ou accepter, et je me dégoûterai ; ou rouspéter, et ce sera le divorce. Mais oui, c'est déjà la brouille. Alors ?... Je ne suis pas heureux, tu sais.

DUCHESNE. — Mon pauvre vieux !

TIGRAND. — Et puis, il y a autre chose, quelque chose de pas beau, mon côté cabot.

DUCHESNE. — Toi !

TIGRAND. — Oui. On en parlait tout à l'heure, elle et moi : le côté cabot de l'aviateur.

DUCHESNE. — Des cabots, nous ! C'est pas vrai ! Toi-même, tu le dis toujours : on vaut mieux que les autres.

TIGRAND. — Quand on vole. Mais après un succès...

DUCHESNE. — Enfin, les aviateurs...

TIGRAND. — Mais f...-moi la paix avec les aviateurs. Il n'y a qu'en l'air qu'on se ressemble.

DUCHESNE. — Mais...

TIGRAND. — Tiens, à la popote, regarde les copains. Ils viennent de tous les coins de la France et de toutes les classes. A table, pas un n'a le même point de vue, la même opinion politique, ni seulement la même manière de bouffer. Mais sitôt le zinc décollé, alors, oui, là ça change. On n'a tous qu'une même idée, on est tous pareils : de chic gars, l'égalité par le haut. Seulement, ça ne dure pas : à peine s'est-on posé après un raid réussi, on se retrouve de pauvres types, comme tout le monde. Et plus le succès est grand, plus on est grisé, et plus sur le moment on le devient, des cabots.

DUCHESNE. — Avec tout de même cette noblesse que, si nous, nous ne jouons pas bien notre rôle, c'est la fin.

TIGRAND. — Oui. Heureusement qu'il y a ça. (Un temps.) Oh ! j'ai essayé de lutter ; c'est plus fort que moi. Tu as lu les journaux ? Je suis le prince consort, mon vieux. Tout ce que j'ai fait, tout ce que nous avons fait ensemble, nos épopées, comme ils disaient alors, tout ça ne compte plus : je suis le mari de l'aviatrice.

DUCHESNE. — Tu exagères...

TIGRAND. — Oui ? (Prenant un journal.) Eh bien, regarde. Ma g... est là, hein ? Georges Tigrand, le mari de la célèbre aviatrice... (Prenant un autre journal.) Tigrand, le mari de l'archange. J'ai épousé un archange, mon vieux ! Seulement quand elle est à terre, elle donne des coups d'aile qui sont un peu là ! Oh ! non, c'est toujours la même histoire : c'est une femme, et on est à Paris... Alors, venant d'une femme, l'imprudence devient du cran, l'inconscience, de l'héroïsme, la chance, du génie ! Et tu as lu là, dans *Gringoire* : *Seule une femme pouvait accomplir ça !* Et il y a ma g... au-dessous ! Ah ! non, ce que je peux encaisser !... Sans compter que je passe pour un mufle.

DUCHESNE. — Oh !

TIGRAND. — Si, si. Parce que, pendant son raid, je ne l'ai pas attendue en faisant de la tapisserie !

DUCHESNE. — Parce que tu as eu des poules.

TIGRAND. — Ça, j'ai peut-être eu tort. Mais quoi, c'est mon tempérament. Et puis, si je l'ai trompée, c'est parce que je tenais à elle. Mais oui, je lui en voulais tellement que, chaque fois que je couchais avec une autre, je lui pardonnais un peu. Mais va donc expliquer ça à une femme !

DUCHESNE. — Ce n'est pas commode.

TIGRAND. — Ah ! tout à l'heure, elle a été dure, tu sais. Elle ne comprend pas. Elle me croit indifférent : je ne suis pas indifférent. Je la gobe ou je la déteste. Mais si ça devait continuer, je la détesterais pour de bon. Tu vois, il est temps que je file.

DUCHESNE. — Oui.

TIGRAND. — Alors, n'est-ce pas, mon vieux, nous allons repartir ensemble tous les deux. Deux hommes. Ça c'est net.

DUCHESNE. — Oui, mais...

TIGRAND. — C'est solide, tu sais, deux hommes. Ça se comprend, ça raisonne. Ce n'est pas impulsif, capricieux, mesquin. Et ce sera beau, tu sais, ce raid-là !

DUCHESNE. — Mon vieux, je ne dis pas ; mais...

TIGRAND. — Qu'est-ce que tu as ?

DUCHESNE. — Ben, je ne m'attendais pas... j'ai pris d'autres arrangements.

TIGRAND. — Quels arrangements ?

DUCHESNE. — J'avais accepté de partir pour un petit record de vitesse...

TIGRAND. — Du crottin !

DUCHESNE. — Et puis, enfin, quoi, moi, je suis marié.

TIGRAND. — Eh bien, et moi ?

DUCHESNE. — Oui, mais moi, ce n'est pas avec une aviatrice et j'aime ma bourgeoise. Et puis, enfin, je ne suis pas très bien.

TIGRAND. — Allons, allons, tu as touché le plafond... repose-toi huit jours, il n'y paraîtra plus.

DUCHESNE. — Ce n'est pas tout. Ce raid, on l'a discuté ensemble, on l'a travaillé : Paris-Sydney sans escale, c'est un vrai casse-g... On est presque sûr de gagner. Ça dépasse comme imprudence tout ce qu'a fait ta femme.

TIGRAND. — Non, pas comme imprudence : comme audace. Duchesne, mon vieux, tu ne vas pas me lâcher ? Tu ne peux pas me faire ça, surtout maintenant.

DUCHESNE. — Je vais en parler à ma femme.

TIGRAND. — Ta femme ! Ta femme ! Tu me l'as dit toi-même : elle n'a jamais peur quand tu es en avion.

DUCHESNE. — Si, maintenant elle a peur. Elle voudrait que j'entre dans les bureaux.

TIGRAND. — Dans les bureaux, toi, ce n'est pas vrai.

DUCHESNE. — Mon Dieu...

TIGRAND. — Dis que ce n'est pas vrai. Allez !, dis-le !

DUCHESNE. — Ce n'est pas vrai.

TIGRAND. — Et dis-le que tu n'es pas dégonflé.

DUCHESNE. — Je ne suis pas dégonflé.

TIGRAND, *posant ses mains sur les épaules de Duchesne.* — Et regarde-moi bien ! Tu pars, oui ou non ?

DUCHESNE. — Oui, je pars.

TIGRAND. — Embrasse-moi.

Les deux hommes s'embrassent.

Scène VII

LES MÊMES, GUY DE LA TEMPETE

GUY, *entrant.* — Oh ! pardon !

TIGRAND, *présentant.* — Monsieur Duchesne, l'as que vous connaissez. Le marquis de La Tempête.

DUCHESNE, *à Guy.* — Monsieur. *(A Tigrand.)* A demain.

Il sort.

Scène VIII

TIGRAND, GUY DE LA TEMPETE

GUY. — Permettez-moi de joindre mes félicitations à toutes celles que vous avez déjà reçues.

TIGRAND. — Vous êtes bien aimable.

GUY. — Vous avez dû passer par de grandes émotions si j'en juge par celles qu'ont éprouvées les amis de M^me^ Tigrand.

TIGRAND. — En effet, monsieur.

GUY. — Enfin aujourd'hui est un beau jour.

TIGRAND. — Je ne souhaite pas qu'il se représente souvent. Ce raid était un truc à se retourner les pinceaux.

GUY. — Pardon ?

TIGRAND. — Oui, enfin, à se vomir dans la jungle. Alors, si vous avez quelque influence sur ma femme — vous êtes un ami de toujours — tâchez qu'elle ne risque plus un coup de trafalgar pareil, hein ? Voilà ! Au plaisir, monsieur.

Il sort.

Scène IX

GUY, puis M^me^ DE MIREMONT

Resté seul, Guy de La Tempête regarde la porte par où est sorti Tigrand, examine la pièce, les fleurs. Entre M^me^ de Miremont.

M^me^ DE MIREMONT, *entrant.* — Ah ! mon bon Guy. Vous, enfin !

GUY. — Ma chère amie, je n'ai pu vous dire mes félicitations que par téléphone, mais je tiens...

M^me^ DE MIREMONT. — Il s'agit bien de félicitations ! Ma fille vient d'avoir une crise de larmes.

GUY. — Oui, la détente, l'émotion.

M^me^ DE MIREMONT. — Pas cette émotion-là. Ça va très mal.

GUY. — Quoi ?

M^me^ DE MIREMONT. — Le ménage. Nous l'avions assez prévu, vous et moi.

GUY. — Mais qu'est-ce qui se passe ?

M^me^ DE MIREMONT. — Tout ! Vous savez ce que je vous avais dit ces jours derniers : qu'il ne rentrait plus chez lui, qu'il courait de l'une à l'autre ?

GUY. — Oui ! Elle sait ?

M^me^ DE MIREMONT. — Tout. Mais ça, ce ne serait rien : c'est la manière. Ah ! l'éducation, mon pauvre Guy ! On s'arrange toujours avec un homme bien élevé ; quand il vous trompe, on n'en est pas sûre. Il sait être hypocrite, il sait dissimuler, il sait mentir... Mon malheureux gendre ne sait rien faire de tout cela !

GUY. — Il m'a paru pourtant un assez brave homme.

M^me^ DE MIREMONT. — C'est une brute.

GUY. — Mais qu'est-ce qu'elle vous dit, elle?

M^me^ DE MIREMONT. — Elle ne dit rien ; elle pleure et elle rage. Dame ! elle est ulcérée de voir que j'avais raison et que son mariage est une faillite.

GUY. — Il vaudrait peut-être mieux que je repasse à un autre moment ?

M^me^ DE MIREMONT. — Au contraire ! Elle vous attend. Elle est touchée aux larmes par vos télégrammes. Dans chaque ville où elle atterrissait, votre dépêche, toujours la même d'ailleurs : *Ma pensée et mon cœur survolent vos ailes. Votre ami condamné, Guy.*

GUY. — Pas condamné : incurable.

M^me^ DE MIREMONT. — Oui, incurable. Ah ! vous, vous l'aimez ! Le malheur, voyez-vous, c'est qu'ils se soient mariés à l'église.

GUY. — Qu'est-ce que vous dites ?

Mme DE MIREMONT. — Elle pourrait refaire sa vie.

GUY. — Elle en est là ?

Mme DE MIREMONT. — Oui. Et je ne sais s'il faut ajouter : je le crains, ou : je l'espère. Mais quelle bénédiction, mon Dieu, que je sois restée en relations avec Mgr Gallopini !

GUY. — Pourquoi ?

Mme DE MIREMONT. — L'annulation ! Il est tout-puissant en cour de Rome.

GUY. — Vous croyez que, vraiment ?...

Mme DE MIREMONT. — Mais vous ne comprenez donc rien ! Il l'a trompée, froissée, blessée... Impulsive comme elle est, nous allons à n'importe quoi. Seulement, si elle rompt, qu'est-ce qu'elle va faire ? Continuer à risquer sa vie sur ces engins ? Etre une saltimbanque du ciel ? Ah ! je n'avais pas mérité ça. (Elle pleure.) Ni vous non plus.

GUY. — Ma pauvre amie !

Mme DE MIREMONT. — Il n'y a qu'un homme qui puisse nous sortir de là, vous !

GUY. — Que me conseillez-vous de faire ?

Mme DE MIREMONT. — Je ne puis vous donner aucun conseil. Je suis sa mère, c'est trop délicat.

GUY. — Mais, pourtant...

Mme DE MIREMONT. — Aucun. Seulement, si j'étais à votre place, si j'étais un homme passionné...

GUY. — Eh bien ?...

Mme DE MIREMONT. — Eh bien, je sais ce que je ferais, moi, si j'étais un homme passionné... Je vais vous la chercher. (Elle va pour sortir.)

GUY, la rappelant. — Madame...

Mme DE MIREMONT. — Quoi ?

GUY. — Je ne suis pas un homme passionné.

Mme DE MIREMONT. — Comment ?

GUY. — Je suis un homme qui aime.

Mme DE MIREMONT. — C'est moins efficace. Mais je vais tout de même vous la chercher. (Elle se dirige vers la chambre de Jacqueline, va pour ouvrir la porte. On entend la voix de Jacqueline.)

VOIX DE JACQUELINE. — Eh bien, j'en ai assez !

VOIX DE TIGRAND. — Eh bien, moi aussi, j'en ai assez. J'en ai jusque-là.

Mme DE MIREMONT. — Vous entendez ? Dès qu'ils se retrouvent, qu'ils se posent, ce sont des coups de bec !... ils se battent !... Ce n'est plus un appartement, c'est une aire !

GUY. — Ils sont à l'étroit !

On entend une porte qui se ferme avec violence.

Mme DE MIREMONT. — Oh !

GUY. — Je crois que je ferais peut-être mieux de me retirer.

Mme DE MIREMONT. — Ah ! non, mon ami, non, on n'aime pas à ce point-là !

JACQUELINE, entrant brusquement. — Maman... Ah ! mon cher Guy, pardon de vous avoir fait attendre. (A sa mère :) Maman, je ne pense pas que je resterai ici ce soir ; est-ce que je peux coucher chez toi ?

Mme DE MIREMONT. — Depuis ton mariage, j'attends ce moment-là, mon enfant. Je vous laisse. (Sortant et bas à Jacqueline :) Et souviens-toi qu'il est ambassadeur ! (Elle sort.)

Scène X

JACQUELINE, GUY

JACQUELINE. — Mon pauvre Guy, vous arrivez dans un moment... Et je ne vous remercie même pas de vos fleurs.

GUY. — Oh !

JACQUELINE. — Ni de vos télégrammes. Que vous avez été bon et tendre !

GUY. — Vous êtes toute pâle.

JACQUELINE. — Ah ! je ne suis pas bien fière. Mon mariage est un beau gâchis.

GUY. — Jacqueline !

JACQUELINE. — Oui. Pour une fille qui se croyait intelligente, pour la grande aviatrice, comme ils disent dans les journaux, c'est joli !

GUY. — Oui, il vous trompe.

JACQUELINE. — Oh ! ce n'est pas ce qu'il y a de plus grave. Je le savais que je serais trompée. Mais je ne croyais pas que je me serais trompée ; c'est ça qui est dur. Non, vous savez, revivre des scènes pareilles, je ne peux pas. Je ne veux pas.

GUY. — Alors vous partez ?

JACQUELINE. — Oui, je crois.

GUY. — Vous n'êtes pas sûre ?

JACQUELINE. — Je ne sais pas. J'ai besoin d'un conseil. Partir maintenant, ce serait un tel scandale, je suis si en vue, n'est-ce pas ? Lui aussi... Mais il vient de nouveau d'être si odieux, si brutal... Le quitter, serait-ce une folie ou un acte de sagesse ?... Alors c'est vous qui allez me dire ce qu'il faut faire ? Vous êtes mon ami, mon seul ami.

GUY. — Je ne suis pas votre ami, Jacqueline ; je vous aime bien trop pour cela.

JACQUELINE. — Comment ?

GUY. — Et je suis le seul qui ne puisse pas vous donner un conseil.

JACQUELINE. — Mais, Guy, vous m'aviez dit...

GUY. — Qu'importe ce que je vous ai dit. Je mentais.

JACQUELINE. — Quoi ?

GUY. — Je n'ai jamais pensé qu'à une chose quand je vous regardais, à une seule chose.

JACQUELINE. — Laquelle ?

GUY. — A moi. J'y étais bien obligé : quand nous étions tous les deux, je me sentais si seul...

JACQUELINE. — Guy...

GUY. — Alors, quand, pour la première fois depuis deux ans, votre chagrin m'offre un espoir, vous voulez que je vous donne un conseil impartial ? Mais je suis un honnête homme, Jacqueline, je ne peux pas.

JACQUELINE. — Oh !

GUY. — Seulement, si je n'étais pas un honnête homme, savez-vous ce que je vous dirais ? Je vous dirais : je me moque pas mal de savoir si vous ferez un acte de folie ou de sagesse, je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime et que vous allez partir avec moi.

JACQUELINE, stupéfaite. — Mais, Guy...

GUY. — Vous avez fait fausse route. Votre bonheur n'est plus ici. Si vous quittez votre mari tout de suite, vous pourrez rompre sans trop d'amertume ; dans quelques jours, il sera trop tard : vous vous détesterez.

JACQUELINE. — Mais, Guy...

GUY. — Et n'allez pas chez votre mère, ce n'est pas une solution. C'est chez moi qu'il faut venir. Si vous retrouvez votre chambre de jeune fille, qu'allez-vous faire ? Continuer à exposer votre vie pour les marques Grandvoisin ? Etre une héroïne pendant quelque temps et après cela une déclassée ? Car cette existence brillante est limitée comme celle de tous les champions ; un feu d'artifice, cela s'éteint

vite. Alors la vieille aviatrice, dépassée par le progrès technique et oubliée ? Quelle horreur, Jacqueline !

JACQUELINE. — Mais, Guy...

GUY. — Au lieu de cela, songez à ce que je vous offre : un foyer, une situation stable, du bonheur, de l'amour... oui, de l'amour. Vous n'avez donc pas envie qu'on vous aime ?

JACQUELINE. — Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

GUY. — Ah ! qu'est-ce que vous voulez ? Je suis déchaîné ! J'en profite ! Vous n'avez donc pas envie d'avoir à vos côtés un homme qui ne pense qu'à vous, qui ne vive que pour vous ? Et ne croyez pas que je vous empêcherais de voler. Mais au lieu de voler pour gagner votre pain, ce serait par plaisir, par distraction, par dilettantisme. Et savez-vous encore ce que je dirais si je ne craignais pas d'abuser de la situation ?... Faut-il abuser ?

JACQUELINE. — Mais, bien entendu.

GUY. — Je vous prendrais dans mes bras, Jacqueline !...

JACQUELINE. — Guy !

GUY. — Contre moi... (Il la prend dans ses bras.) Et je vous dirais : « Je vous aime. Jamais un homme ne vous aimera comme je vous aime... » Et je vous embrasserais... Oui... vous entendez, Jacqueline, je vous embrasserais.

JACQUELINE. — Mais qu'est-ce que vous attendez ?

GUY, l'embrassant. — Jacqueline ! Mon amour, mon seul amour... Il faut partir avec moi. Je vous adore ! Il faut...

JACQUELINE. — Venez me chercher dans une heure. Je serai prête.

GUY. — Oui ! (Fausse sortie.) Jacqueline... Oui !

Scène XI

JACQUELINE seule, puis LA FEMME DE CHAMBRE, puis TIGRAND

Restée seule, Jacqueline sonne. Entre la Femme de chambre.

JACQUELINE. — Préparez mon nécessaire et ma valise.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame part ?

JACQUELINE. — Oui. Faites ce que je vous dis, vous emballerez le reste après.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, madame.

Elle entre dans la chambre de Jacqueline. Jacqueline réfléchit, va pour entrer dans sa chambre. Entre Tigrand.

JACQUELINE. — Ah ! c'est toi.

TIGRAND. — Oui. Ecoute, Jacqueline... J'ai peut-être été un peu fort tout à l'heure. Je m'excuse.

JACQUELINE, avec un geste indifférent. — Oh !

TIGRAND. — Mais conviens que tu as été bien embêtante. Enfin veux-tu qu'on n'en parle plus, qu'on fasse la paix ?

JACQUELINE. — C'est trop tard.

TIGRAND. — Quoi ?

JACQUELINE. — Trop tard à tous les points de vue.

TIGRAND. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

JACQUELINE. — Je te quitte.

TIGRAND. — Tu pars ?

JACQUELINE. — Oui.

TIGRAND. — Avec qui ? Le diplomate ?

JACQUELINE. — Oui, Guy de La Tempête.

TIGRAND. — Ça, alors, ça ! Et tu l'aimes, ce cocolà ?

JACQUELINE. — Avec lui, du moins, je ne serai pas malheureuse.

TIGRAND. — Heureuse non plus.

JACQUELINE. — Pour ce que ça dure, le bonheur ! Et j'ai soif d'une existence apaisée, normale... Il m'aime, il m'a toujours aimée.

TIGRAND. — La Tempête ! Tu te crois faite pour la vie calme ! Mais rien que son nom te f... le cafard !

JACQUELINE. — Oh ! je t'en prie.

TIGRAND. — Tu ne pourras jamais te passer de voler.

JACQUELINE. — Il ne s'y oppose pas.

TIGRAND. — Oui, un avion de tourisme, la promenade du dimanche, l'ex-aviatrice.

JACQUELINE. — Ce n'est pas un métier qu'une femme puisse continuer.

TIGRAND. — Tu es dégonflée ?

JACQUELINE. — Appelle ça comme tu veux.

TIGRAND. — Alors c'est décidé ? Tu t'en vas, c'est vrai ?

JACQUELINE. — Oui.

TIGRAND. — Quand ?

JACQUELINE. — Le plus tôt sera le mieux, aujourd'hui, tout à l'heure.

TIGRAND. — Tu n'as pas pensé à moi, hein ?

JACQUELINE. — Cela me fait beaucoup de peine.

TIGRAND. — Tu me regretteras. Oh ! évidemment, je t'ai trompée, on s'est disputés... Tu aurais pu trouver quelqu'un de mieux comme caractère et comme mari... Mais tu auras tout de même été la femme que j'aurai le plus aimée et le plus longtemps.

JACQUELINE. — Un an et demi.

TIGRAND. — Oui, mais pleins gaz ! L'amour, ce n'est pas un record de durée. Et puis notre sentiment, c'est vrai, s'est un peu éteint, mais il peut renaître. Et puis, enfin, il y aura eu tant de choses entre nous ; des choses belles, des choses fortes qui comptent, des choses douces aussi... Tu ne retrouveras pas ça avec quelqu'un d'autre, ni moi non plus.

JACQUELINE. — Tout cela est inutile.

TIGRAND. — Oh ! ne crains rien, je ne te retiendrai pas de force et je ne vais pas me mettre à chialer, hein ? Ce n'est pas mon genre. Seulement, t'en aller aujourd'hui... Tu aurais tout de même pu penser à l'effet que ça fera, attendre.

JACQUELINE. — Attendre quoi ?

TIGRAND. — Que je sois parti.

JACQUELINE. — Tu pars dans un an.

TIGRAND. — Non, c'est changé ; dans trois semaines, quinze jours, peut-être avant. C'est arrangé avec Bernard.

JACQUELINE. — Ah !

TIGRAND, allant à son bureau. — Il y a un an que j'y travaille à ce raid, tout est au point. D'ailleurs, tout est là.

JACQUELINE. — Laisse-moi voir.

TIGRAND. — Oh ! qu'est-ce que ça peut te faire maintenant ?

JACQUELINE. — Si, laisse-moi voir. Nous ne sommes tout de même pas des ennemis ! Mais nous aurions pu le devenir.

TIGRAND. — Qu'est-ce que tu veux voir ?

JACQUELINE. — Bien, ta carte, ta route.

TIGRAND. — Voilà.

JACQUELINE, regardant la carte et s'approchant davantage. — Tu vas tenter ça !

TIGRAND. — Tu ne le savais pas ?

JACQUELINE. — Je ne me rendais pas bien compte. Sydney !... Où fais-tu escale ?

TIGRAND. — En principe, pas question !

JACQUELINE. — Quoi ?

TIGRAND. — Si c'est indispensable, à Calcutta.

JACQUELINE. — Pas plus d'une escale ?

TIGRAND. — Et alors où serait le raid ?

JACQUELINE. — Mais l'essence ?

TIGRAND. — On fera un jour cette ligne-là avec des passagers ; j'emporte leur poids en essence.

JACQUELINE, regardant la carte et avec une émotion qui va sans cesse grandissant. — L'Irak, la Perse, les Indes, le Siam, Sumatra, la mer... La mer... Au moins trois nuits...

TIGRAND. — Un chic record, hein ?

JACQUELINE. — Oui. C'est Duchesne qui t'accompagne ?

TIGRAND. — Je ne sais pas. Il m'a promis, mais il paraît dégonflé pour la première fois.

JACQUELINE. — Et ce dessin, c'est l'hélice Gobert dont tu m'as parlé.

TIGRAND. — Oui. Je l'ai encore essayée ce matin, elle est épatante.

JACQUELINE. — D'une traite ! Personne n'a jamais osé ça ?

TIGRAND. — Oui. Ça, c'est un raid !

JACQUELINE. — Terrible. Toi qui, d'ordinaire, es si prudent.

TIGRAND. — C'est audacieux, mais on peut le faire.

JACQUELINE. — C'est très beau.

TIGRAND, la regardant. — Tu ne sais pas ce que je m'étais dit ? J'avais rêvé qu'on le ferait ensemble.

JACQUELINE. — Quoi ?

TIGRAND. — Ce raid.

JACQUELINE. — Tu es fou ! Tu m'as dit toi-même que ça t'enlèverait tous tes moyens, que voler avec moi te donnerait une émotion trop grande.

TIGRAND. — Pas plus que de te perdre.

JACQUELINE. — Si j'avais la folie d'accepter, tu le regretterais immédiatement.

TIGRAND. — Non. Tout le malheur vient de ce que nous sommes trop séparés. Tu arrives quand je pars, tu pars quand j'arrive... Si on vole ensemble, ça arrange tout.

JACQUELINE. — Non, c'est trop tard.

TIGRAND. — Ça supprime les rivalités, ça nous rive l'un à l'autre. Nous devenons des frères d'armes.

JACQUELINE. — Non. D'abord, je n'ai jamais volé avec un grand zinc.

TIGRAND. — Tu t'y feras.

JACQUELINE. — Je ne suis sûre de moi que sur un petit avion. Il faudrait que j'y renonce.

TIGRAND. — Ah ! le mariage est fait de concessions réciproques. Et puis, regarde ça : ce sera le plus bel exploit aérien.

JACQUELINE. — Il ne faudrait pas qu'il nous arrive une panne !...

TIGRAND. — Il y a d'autres terrains de secours.

JACQUELINE. — A la dernière étape, on ne pourra pas beaucoup se servir de parachutes.

TIGRAND. — Et alors ! Tu n'as pas pensé au nombre de bateaux qui font la ligne.

JACQUELINE. — Ça paraît impossible.

TIGRAND. — Fie-toi à moi. Et puis, réfléchis ; être les premiers à ouvrir la piste, faire ça ensemble, d'un seul cœur !

JACQUELINE. — Oui...

TIGRAND. — Et pense à l'arrivée, au triomphe, à tout ce qu'on aura vaincu !

JACQUELINE. — Oui.

TIGRAND. — Alors, tu viens ?

JACQUELINE. — Oui (Tigrand la prend par la taille et va pour l'embrasser. Elle se recule un peu.)

TIGRAND. — Ah ! je suis bien heureux. Ecoute. J'ai une idée. Il n'est que 5 heures : tu viens au Bourget voir le zinc ?

JACQUELINE. — Nous l'essaierons ?

TIGRAND. — Et comment !

JACQUELINE. — Il me semble... il me semble que la vie recommence.

TIGRAND. — Parce que nous allons la risquer.

Scène XII

Mme DE MIREMONT, GUY DE LA TEMPETE

Cependant, Guy, entré sur les dernières répliques, s'est arrêté presque au seuil de la porte tandis que Georges et Jacqueline lui tournent le dos. Il les regarde, d'abord stupéfait, puis douloureux. Quand Jacqueline et Georges sortent, il reste debout, appuyé à un fauteuil, effondré.

Mme DE MIREMONT, entrant. — Eh bien ?

GUY. — Eh bien, c'est inutile. Ils ne m'ont même pas entendu entrer : ils se sont remis ensemble.

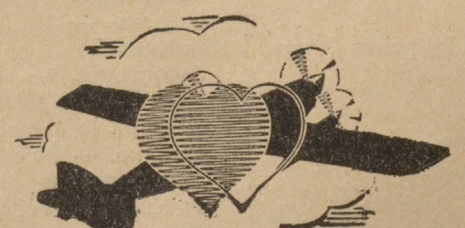
Mme DE MIREMONT. — Quoi ? Mais ils ne s'aiment plus !

GUY. — Peut-être qu'ils ne s'aiment plus, mais ils se comprennent. (*Ils sont d'une autre espèce. Ils recherchent tout ce que nous détestons : l'incertitude, l'aventure, le danger. Pour eux, il y a quelque chose de plus important que la vie et que le bonheur.*) Non, il n'y a rien à faire ; ce sont des aventuriers.

Mme DE MIREMONT. — Non, mon ami, c'est pire, et j'ai enfin compris : ce sont des poètes !

* Supprimé à la représentation.

RIDEAU



Culs-de-lampe de GEORGES BRAUN.

Le Vol nuptial au théâtre de la Michodière

Voici plus de sept mois que *le Vol nuptial* occupe l'affiche du théâtre de la Michodière. Sans doute la valeur d'une pièce ne se juge-t-elle pas seulement à son succès. Mais, quand un auteur de la classe de M. Francis de Croisset, sans s'être proposé autre chose, à l'instar de Molière, que de « divertir les honnêtes gens », y réussit aussi parfaitement, il y a bien des chances pour que ni le public, ni lui-même ne se soient mépris et pour que son ouvrage mérite la faveur qu'il a rencontrée.

En consacrant, dans *L'Illustration* du 20 février 1932, un article à « Francis de Croisset auteur dramatique », on insistait sur cette curiosité d'esprit qui le pousse à s'intéresser à toutes les formes de la vie contemporaine et qui est sans doute le secret de cette jeunesse persistante qui caractérise toutes ses manifestations littéraires. Nul mieux que lui ne sait se mettre, si l'on peut ainsi parler, au diapason de l'époque. Quand il débuta au théâtre il y a trente ans, sa première pièce répondait aux aspirations et aux goûts de la génération d'alors. Si en 1933 son *Vol nuptial* a connu un aussi magnifique essor, c'est que la génération d'aujourd'hui, si différente pourtant de celles d'avant guerre, retrouve dans cette charmante comédie une atmosphère et un ton qui lui sont familiers.

On se rappelle comment, dans *Pierre ou Jack?...* M. de Croisset avait su utiliser, pour en tirer des effets neufs, les milieux du cinéma et de la T. S. F., qui n'avaient pas encore été souvent exploités au théâtre. Dans *le Vol nuptial*, c'est parmi les aviateurs qu'il nous introduit. Ceux-là ont déjà défrayé toute une littérature. Mais sont-ils mieux connus pour cela? Rien de plus conventionnel, généralement, que les traits sous lesquels on se p'aît à les représenter. Tous les poncifs s'y rencontrent, déformant une image où il ne subsiste presque plus rien de la vérité. C'est au contraire par l'exactitude de l'observation que vaut avant tout *le Vol nuptial*. Les aviateurs — non point ceux de la guerre, qui appartiennent déjà à l'histoire, mais les pilotes civils de nos jours, ceux des grands raids comme ceux du trafic commercial — sont étudiés avec une clairvoyance qui ne leur ménage pas la sympathie, mais souligne aussi, non sans humour souriant, des faiblesses ou de petits travers. Les « héros » du *Vol nuptial* restent des hommes...

D'ailleurs, cette peinture d'un milieu n'est pas toute la comédie. Elle sert de fond à une intrigue sentimentale, elle-même assez neuve puisqu'elle nous montre entre un mari et une femme un curieux cas de jalousie professionnelle. Il a fallu les progrès du féminisme pour que ce sujet de mésentente vienne enrichir le répertoire des dissentiments conjugaux. On nous avait déjà représenté des ménages d'artistes troublés par ces querelles de la vanité. M. Francis de Croisset, voyant autour de lui des aviatrices qui ne le cèdent en rien aux hommes par la virtuosité et l'audace, a eu l'idée d'accoupler dans le mariage deux « as » des prouesses aériennes et de rechercher les répercussions inattendues que pourrait avoir sur leur intimité l'émulation de la gloire. Thème ingénieux et piquant, qui renouvelle par son originalité les situations habituelles du théâtre.

*
* *

C'est cette « nouveauté » que M. Etienne Rey, dans *Comœdia*, a fort bien mise en relief :

« André Chénier a dit dans un vers célèbre :

Sur des pensers nouveaux faisons
[des vers antiques.

» M. de Croisset, lui, a voulu introduire dans un milieu nouveau une pièce d'une ancienne formule. Le milieu, c'est celui des aviateurs. Il n'est pas absolument neuf au théâtre, mais, dans la pièce que M. Delance avait tirée de *l'Equipage*, de Kessel, il s'agissait surtout de l'aviation de guerre, tandis qu'aujourd'hui, pour rester dans l'actualité, M. de Croisset ne nous montre que des pilotes de ligne et des pilotes de raid. Pour dépeindre ce monde des aviateurs encore mal connu du public, M. de Croisset s'est renseigné de près, et il nous donne, surtout au premier acte, assez de détails précis et même de renseignements techniques pour nous donner l'impression de la vérité, ou tout au moins de la vraisemblance.

» Il s'est gardé de nous montrer les héros sublimes et à panache, dont les aviateurs sont les premiers eux-mêmes à ne plus vouloir entendre parler. D'autre part, il pouvait, il peut y avoir sur certains dessous de l'aviation une pièce satirique à écrire. Mais M. de Croisset est un esprit trop aimable pour assurer la mission de nettoyer les écuries d'Augias ; il s'est borné à décocher quelques traits contre les bureaux, ce qui plaît toujours au public. Quant à ses aviateurs, il nous les a présentés très simples, très vrais, capables parfois de lassitude, mais en général ardents, enthousiastes et ayant leur métier dans le sang.

» La plus belle lettre de guerre que je connaisse est celle qu'un ouvrier écrivait du front en 1915 à sa famille. Il y disait très simplement, entre autres choses, cette phrase que j'ai lue et retenue : « Maintenant, je vais au feu comme » j'allais au travail. » Eh bien, les pilotes de ligne et de raid vont au danger comme à un travail. C'est ainsi qu'a voulu les montrer M. de Croisset et, sans qu'il ait insisté là-dessus, il a su nous faire sentir l'humaine et véritable grandeur de l'aviation, à laquelle les récits, entre autres, de Kessel et de Saint-Exupéry nous avaient initiés, nous autres profanes. »

Dans *le Journal des Débats*, M. André Bellessort félicite lui aussi l'auteur de son adresse à trouver des sujets actuels :

« M. Francis de Croisset est extrêmement habile et un des auteurs comiques qui saisissent le mieux et avec le plus d'esprit ce qui peut plaire au public dans l'actualité. Ce n'est pas une qualité médiocre. L'actualité est aussi dangereuse qu'attirante, surtout au théâtre où elle risque si souvent de nous ennuyer ou de nous paraître déjà trop vieille d'un jour. Il y a dans *le Vol nuptial* une nouveauté et le rajeunissement d'une situation que notre époque, où la femme est de plus en plus l'égale et la rivale de l'homme, rend certainement plus fréquente.

» La nouveauté, c'est d'avoir mis à la scène le monde des aviateurs. M. de Croisset a senti que par ce temps d'Aéropostale nous ne serions pas fâchés d'être introduits dans ce milieu et initiés à ce genre d'existence. Il a laissé de côté l'aviation militaire et s'est scrupuleusement documenté sur l'aviation civile des transports et des raids. Je suis persuadé qu'il n'a pas commis une seule petite erreur dans le tableau rapide et brillant qu'il nous en a fait. Je lui reprocherais même d'avoir un peu trop usé des expressions techniques. Mais elles auront touché les aviateurs, s'il y en avait dans la salle, et elles ne déplaisent pas au public, qui y trouve une garantie de vérité ou de vraisemblance. Le premier

acte est charmant, et d'autant plus que derrière ces termes spéciaux les aviateurs ne nous apparaissent pas très différents des marins, des explorateurs, des amateurs de la brousse, même des chercheurs d'or, bref, de tous ceux qui s'attaquent aux forces ennemies et mystérieuses de la nature et qui doivent de réussir à leur initiative, leur sang-froid, leur endurance et aussi à cette part d'inconnu que nous nommons le hasard. Ils parlent des plaines du ciel comme les autres de la mer, ou des déserts, ou des contrées sauvages et ils en parlent avec bonne humeur. Les dangers qu'ils affrontent, les qualités que leur métier exige, leur petit nombre, la familiarité dans laquelle ils vivent font de leur groupement un corps d'élite. M. de Croisset nous en a donné l'impression fraîche et vive, et il a adroitement fait passer sur ce tableau l'ombre de l'administration qui, celle-là, manque de fraîcheur. En face de ces hommes dont le gain n'est pas tout le rêve, toute l'ambition, bien qu'ils ne le dédaignent pas, je ne dirai point qu'il a dressé — ce ne serait pas sa manière courtoise et plaisante — il a seulement indiqué les gens d'affaires pour qui avions et aviateurs ne sont que des instruments de fortune. Il en a dit assez : la sympathie de la salle lui était acquise. »

M. Henry Torrès, après avoir enregistré l'« accueil enthousiaste » que *le Vol nuptial* a trouvé au théâtre de la Michodière, écrit, dans *Gringoire* :

« L'auteur a ménagé avec une souriante maîtrise les péripéties d'une action volontairement simple qui laisse tout son éclat à un dialogue étincelant. Sans cesser de nous divertir et de nous émouvoir, M. Francis de Croisset a tenu à nous montrer qu'aucun détail de la construction des prototypes les plus récents ne lui était étranger. En des répliques applaudies, il a souligné avec une éloquence poignante et sobre les inquiétudes et les espoirs de cette admirable phalange de nos pilotes civils qu'il a incarnée avec tant de tact et de justesse dans le personnage de Georges Tigrand.

» Une aimable philosophie anime le dénouement qui, célébrant avec bonne humeur le triomphe apparent de l'amour du métier sur la jalousie, masque à vrai dire l'immanquable soumission de la femme au maître qu'elle s'est choisi. L'auteur est ainsi resté fidèle aux traditions de son œuvre qui, vouée aux détours du cœur féminin, restera comme le miroir charmant où se reflétera la sensibilité de notre époque. »

M[me] Gérard d'Houville, dans *Figaro*, nous dit :

« *Le Vol nuptial*, c'est, on le sait, le nom que l'on donne aux noces des reines abeilles. M. Gabriel de La Rochefoucauld, le premier, a intitulé ainsi un roman très neuf, très intéressant et tour à tour dramatique et ironique où les femmes affirment leurs souverainetés nouvelles et leurs ambitions les plus récentes. M. Francis de Croisset, en donnant à son tour ce titre à la comédie qui remporte un très grand succès au théâtre de la Michodière, nous indique, par ce titre même, qu'il n'a pas voulu écrire une pièce sur l'aviation, mais bien une pièce sur l'importance féminine actuelle et l'évolution du couple humain. Après *Ces nouveaux messieurs* cela aurait très bien pu s'intituler *Ces nouvelles dames*. Mais, pour cette ascension de reine, quelle atmosphère était plus évocatrice que le milieu de l'aviation? »

Selon M. Emond Sée, de *l'Œuvre* :

« Cette comédie nouvelle de M. Francis de Croisset, en trois actes, ou plutôt en trois « raids », a obtenu un vif succès, et l'auteur y prodigue une fois de plus ses qualités de souplesse, d'esprit, d'adresse intelligente, sa parfaite connaissance de la scène et des goûts du public. »

M. Lugné Poe, dans *l'Avenir*, constate que la Michodière « reste le grand théâtre parisien où subsiste l'esprit à la mesure exacte que réclame un certain public ». Il ajoute :

« Le petit monde des ailes, jamais assez magnifié, a aujourd'hui sa pièce. Saluons-la avec émotion. Un souffle de grande bonté la visite. L'auteur l'a marquée de traits, de mots qui rappellent ceux dus souvent à la réserve, à l'élégance de Robert de Flers. L'auteur n'a point travaillé en facilité, mais en franche grâce. Un succès ! »

M. Charles Méré, dans *Excelsior*, ne s'étonne point que la soirée se soit achevée triomphalement :

« Comment aurait-il pu en être autrement? Une comédie vive et étincelante, moderne par son sujet et par son atmosphère (un sujet qui est, on peut le dire, « dans l'air », et une atmosphère artistement et exactement créée), une action conduite et dénouée avec une dextérité sans pareille, un dialogue éblouissant, une interprétation hors pair... Voilà les éléments sûrs d'une réussite complète.

» De ce succès, il faut se réjouir pour plusieurs raisons : victoire du théâtre d'abord, sans le secours d'éléments extérieurs, avec un sujet qui se prêtait pourtant à toutes les exhibitions de mise en scène ; victoire enfin d'un art dramatique essentiellement et purement *français*. Et de cet art Francis de Croisset reste, maintenant que Robert de Flers n'est plus là, le maître incontesté. En l'acclamant, à l'issue de la répétition générale, c'est ce que les spectateurs ont voulu affirmer. »

***

Que l'interprétation du *Vol nuptial* ait aussi été un élément décisif du succès, c'est ce que tous les critiques ont reconnu, dispensant les éloges aux protagonistes comme aux comparses d'une abondante distribution. Tel M. Gabriel Boissy qui écrit, dans *Comœdia* :

« Déjà dans certains de ses plus récents rôles, M. Victor Boucher avait voulu et tenu la gageure de n'être plus constamment lui-même, de devenir, après le fantaisiste ou plutôt le comédien léger et si charmant qu'il était, un comédien de tenue, de style. Avec ce rôle de Georges Tigrand, l'as des grands raids, son dessein est parachevé. La preuve est faite définitivement. Avec une adresse d'une rare mesure, comme il a su se servir du Victor Boucher d'hier pour marquer tantôt le pittoresque laisser aller de l'ancien camelot promu à la gloire des ailes, tantôt un dessous commun mais non vulgaire transparaissant sous la correction de l'uniforme ! Son as des grands raids réalise dans un équilibre parfait le passage à quoi les Français sont presque toujours prêts de l'homme du peuple à l'apprenti aristocrate. Un autre air de Paris, un zéphir futile et charmant souffle sitôt qu'entre en scène l'incomparable M[me] Marguerite Deval. Avec sa comtesse de Miremont voilà toute l'ancienne société, tout un monde frivole et imperméable à tout fait nouveau. M[me] Marguerite Deval fut la joie de la soirée, tandis que M[lle] Renée Devillers, qui de progrès en progrès est arrivée à la perfection, en fut le charme dans Jacqueline. Et quelle pudeur bien actuelle couronnée de crânerie qui arrive à se muer en audace ! M[me] Yolande Laffon avait à réaliser une de ces silhouettes à la page où elle réussit si heureusement. Elle a été exactement Hortense Le Grolsier : minauderies, sensualité snob sont exactement au point. »

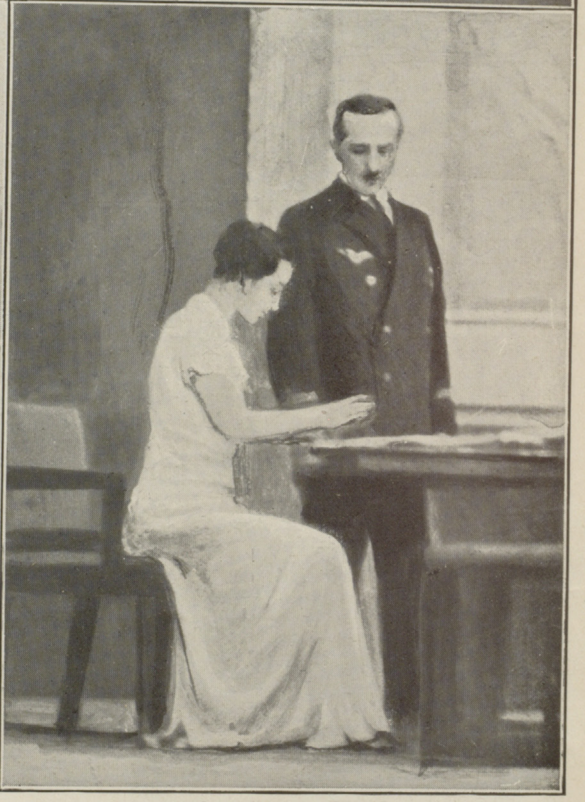
Les autres rôles, moins importants, ont permis d'apprécier le tact de M[me] Lomès, en femme d'aviateur bourgeoise et effacée, le métier de M. Pierre Stephen, auquel a été confié le personnage un peu caricatural du diplomate, l'autorité de M. Lluis, l'industriel Grandvoisin, la netteté de MM. Bergeron, Bonvallet, Philippe Janvier, Dorlac et Devriès, qui sont les autres aviateurs, et le zèle scrupuleux du reste de la troupe.

Robert de Beauplan.

Guy. Jacqueline.

Jacqueline. Grandvoisin.

Guy. Jacqueline.



Jacqueline. Tigrand.

En haut à gauche, Jacqueline : « *Voyons, ne prenez pas cet air triste.* » — Acte II, Scène x, page 20.
En haut à droite, Grandvoisin : « *Cette minute est une date dans l'histoire de l'aviation.* » — Acte II, Scène xiii, page 24.
En bas à gauche, Jacqueline : « *Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.* » — Acte III, Scène x, page 33.
En bas à droite, Tigrand : « *Un chic record, hein?* » — Acte III, Scène xi, page 34.

Photographies E. Clair-Guyot.

Imprimerie de *L'Illustration*, 115, route de Saint-Denis, à Bobigny, Seine. — L'Imprimeur-Gérant : Emile Achard.
L'Administrateur général : Jean Baschet.

NEIGE DES CÉVENNES

CRÈME DE BEAUTÉ POUR LE VELOUTÉ DE LA PEAU

Cette crème, préparée scientifiquement avec toutes les méthodes modernes, doit son succès à ses propriétés indiscutables : non grasse, invisible après l'application, elle donne à la peau et à ses tissus une vigueur nouvelle et rehausse l'éclat du teint immédiatement.

Les qualités incomparables de cette merveilleuse crème de beauté l'ont fait adopter par toutes nos grandes vedettes parisiennes

La neige des Cévennes est ma crème préférée
Suzy Vernon

Pour cette magicienne La Neige des Cévennes
Alice Field

Mon secret? La Neige des Cévennes
Marie Bell

Aux bienfaisants produits de "La Neige des Cévennes" mon admiration
Edith Méra

La neige des Cévennes rend le teint idéalement pur et beau
G. Florelle

Le secret d'un joli teint la "Neige des Cévennes"
Dolly Davis

A la Neige des Cévennes magicienne de la beauté féminine
Marie Glory

Aucune crème n'égale la "Neige des Cévennes"
Marcelle Chantal

Toute mon admiration pour la Neige des Cévennes
Annabella

ainsi que par tous les Instituts de Beauté mondiaux. C'est incontestablement LA CRÈME DES JOLIES FEMMES

EN VENTE PARTOUT

et 121, rue Anatole-France, Levallois-Perret.

N° 652 — THÉATRE N° 337

9 DÉCEMBRE 1933

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT DES PIÈCES DE THÉATRE ET DES ROMANS INÉDITS
ET ADRESSÉE AUX SEULS SOUSCRIPTEURS DE L'ABONNEMENT N° 1
A « L'ILLUSTRATION »

THÉATRE DU GRAND-GUIGNOL

EN CHEMIN DE FER

UNE ROBE DE SOIE

SÉPARATION

PIÈCES EN UN ACTE

PAR

HENRIETTE CHARASSON

L'ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS

Madeleine : « *Et quand vous m'avez annoncé votre départ, je me rappelle comme j'ai eu mal.* » — Page 6.

UNE SCÈNE D' « EN CHEMIN DE FER ».

Germaine : « *Si tu savais comme ça aime, une maman, tu comprendrais!* » — Page 6.

UNE SCÈNE D' « UNE ROBE DE SOIE ».

Photographies G.-L. Manuel frères.

HENRIETTE CHARASSON

EN CHEMIN DE FER

PIÈCE EN UN ACTE

A Monsieur et Madame GEORGES LANG
avec toute ma reconnaissante amitié.

H. CH.

'EN CHEMIN DE FER" A ÉTÉ REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 30 SEPTEMBRE 1933, AU THÉATRE DU GRAND-GUIGNOL

PERSONNAGES

Louis Taillandier, 45 ans	MM. R. de Névry.
M. Bouchaud, 50 ans	Pierre Assy.
Madeleine, 42 ans	Mme Andrée Méry.

EN CHEMIN DE FER

Le rideau se lève sur un compartiment de première classe (1).

Au fond, dans le coin de droite, regardant par la vitre, un homme de quarante-cinq ans, un monsieur « bien », rasé, grand, mince ; des cheveux qui grisonnent aux tempes, quelques rides nettes. En somme, élégant et encore très séduisant : Louis. Sa réserve doit confiner à la froideur. En face de lui, M. Bouchaud, plus âgé, un peu gros, sans coquetterie, mais cossu et ayant l'air important. Il regarde aussi par la portière. Valises, beaux sacs, journaux, pardessus, tout ce que comporte un voyage.

LOUIS, regardant sa montre. — Nous n'en avons plus pour longtemps.

M. BOUCHAUD, riant. — Vous, un peu plus que moi, tout de même.

LOUIS, haussant les épaules. — Si peu ! Douze minutes.

M. BOUCHAUD. — J'ai été rudement content de vous rencontrer. J'ai horreur de ces tortillards. Si mon auto n'avait pas été à la réparation !... Vous qui veniez de Paris... comment se fait-il que votre frère ne vous ait pas fait prendre ?

LOUIS, laconiquement. — Il vient de renvoyer son chauffeur.

M. BOUCHAUD, familièrement. — Quelle plaie, hein ? Si on pouvait s'en passer... Mais, voyons, votre charmante nièce sait conduire !

LOUIS. — Mon frère ne se soucie pas beaucoup de lui laisser sa voiture. Ces jeunes filles sont d'une imprudence...

M. BOUCHAUD. — Ne dites pas de mal des jeunes filles d'aujourd'hui. J'en ai une aussi, vous savez.

LOUIS. — M^lle^ Bouchaud est plus raisonnable que Juliette. Ces Sud-Américaines... (Mouvement de Bouchaud.) Vous savez bien que ma belle-sœur est Brésilienne ?

M. BOUCHAUD, geste vague. — On la voit si peu souvent. Même à la campagne, elle ne sort guère. Alors vous allez passer l'été chez eux ?

LOUIS. — Oh ! quinze jours seulement, comme l'année dernière. Je ne peux pas laisser mon affaire plus longtemps.

M. BOUCHAUD, souriant. — Je connais une jeune fille à qui ça fera bien plaisir. (Louis ne demande rien.) Allons, mon cher, voyons, quand on vous dit quelque chose de ce genre, on répond : « Qui ? qui ? qui ?... » on se montre curieux, on prend un air satisfait. (Déçu.) Vous êtes vraiment trop modeste.

LOUIS. — Croyez-vous que ce soit par modestie ? Dites plutôt que c'est de l'indifférence.

M. BOUCHAUD. — Eh ! dites donc, mon bon monsieur, heureusement que ce n'est pas de ma fille qu'il s'agit, vous me vexeriez.

LOUIS. — Vous ne voudriez pas me faire croire qu'une jeune fille de vingt ans, comme M^lle^ Berthe Bouchaud, pourrait faire attention à un homme de quarante-cinq ans qui ne s'est jamais connu de grands succès féminins ? (Un peu amèrement.) Je ne suis pas mon frère.

M. BOUCHAUD. — Ah ! ah ! votre frère !... (Avec une bourrade et un gros rire.) Encore maintenant ? (Sans attendre la réponse.) Ecoutez, avec une femme aussi indolente que la sienne... Une femme qui veut garder son mari devrait se donner un peu plus de mal.

LOUIS, froidement, l'interrompant. — Oh ! je crois que depuis longtemps mon frère ne pense plus à ça. Non, je veux dire que lorsque nous étions jeunes (nuance d'amertume) il avait bien plus de succès que moi.

M. BOUCHAUD. — Vous êtes déconcertant, mon cher.

LOUIS, très simple. — Pourquoi ?

M. BOUCHAUD, exubérant. — Parce que vous plaisez beaucoup aux femmes et que vous n'avez jamais l'air de vous en apercevoir. Parce que, tout « quadragénaire » que vous êtes... Quel affreux mot, hein ?... vous plaisez en particulier aux jeunes filles. Je l'ai bien vu l'an dernier.

LOUIS, catégorique. — Mais les jeunes filles ne me plaisent pas, elles ! Que voulez-vous, je suis un homme d'un autre âge, je ne suis pas de l'ère des cheveux courts, des mots crus, du nu quasi intégral, du sport frénétique, des figures peintes comme une roue de voiture...

M. BOUCHAUD, à demi-voix. — Maintenant c'est des pneus...

LOUIS. — Je n'ai pas de plaisir à voir les genoux de mon interlocutrice — et même parfois plus haut — et je n'ai pas envie de poser mes lèvres sur une nuque qui pique. Une jeune fille, pour moi, c'était autre chose que ces copains effrontés et autoritaires.

M. BOUCHAUD. — Tut ! tut ! tut ! comme si tout ça n'était pas un simple décor sous lequel elles sont toujours les mêmes ! Et si elles ont changé, moi je dis que c'est en mieux. (Mouvement de sourcils de Louis.) Vos « momies » d'autrefois !... Comme père, mon cher, je suis très fier des jeunes filles de maintenant.

LOUIS, froid et poli. — Mais M^lle^ Bouchaud...

M. BOUCHAUD, l'interrompant avec un gros rire. — Peuh ! M^lle^ Bouchaud est comme toutes les autres, inutile de me faire des politesses. Mais j'avoue que je la trouve très bien, moi, « M^lle^ Bouchaud » ! Et toutes ses amies ! Non, cher monsieur, sous ce

(1) Pour la représentation au Grand-Guignol, la scène entre Louis et M. Bouchaud, pour des raisons propres au spectacle des *Quinze Couples*, avait été supprimée et ne comportait que la dernière réplique.

dédain des jeunes filles il y a autre chose. Et c'est votre secret, bien entendu. Et je le respecte. Mais, sapristi, s'il y a une femme de cachée dans votre vie, elle peut être fière, celle-là ! Vous lui êtes d'une fidélité...

LOUIS, sec. — S'il y avait une femme dans ma vie, elle serait Mme Louis Taillandier. Comme je ne suis pas marié, il n'y en a pas, voilà tout.

M. BOUCHAUD, avec un gros rire. — Un anachorète, quoi ? Allons, ce n'est pas la peine que je vous parle de ma jeune fille, de votre jeune fille, devrais-je dire...

LOUIS. — Il y en a donc vraiment une ? Ce n'est pas une plaisanterie ?

M. BOUCHAUD. — Le voilà tout de même qui s'anime ! C'est si peu une plaisanterie que ma fille m'a dit cet été en partant pour la campagne : « Si Louis Taillandier vient en séjour comme l'an passé chez son frère, il faudra que nous donnions un dîner où on le placera à côté de cette pauvre... (Il s'arrête.)

LOUIS, se penchant. — « Cette pauvre... » ?

M. BOUCHAUD, riant. — Allons, devinez, c'est une jeune fille du pays. Mais rien d'une provinciale renforcée, hein ? Elle est riche, elle est brune, elle a les yeux bleus. Un peu colorée, peut-être, mais avec de la poudre, ça s'atténue. Dame, aussi, elle roule les *r* comme une Bourguignonne qu'elle est... Mais jolie, vous savez, et même du chic ! Par exemple, elle est un peu petite, mais vous êtes grand, vous devez aimer cela, vous, les femmes petites ?

LOUIS, avec un peu d'animation. — C'est ce qui vous trompe, cher monsieur. J'aimais les femmes grandes et minces.

M. BOUCHAUD, riant. — « J'aimais... » « j'aimais... » vous n'avez pas renoncé à tout, j'imagine... Alors avez-vous deviné ?

LOUIS, considérablement déçu. — Comme c'est difficile ! C'est la petite Renard. (Un temps.) Alors vous prétendez que Mlle Renard, avec sa fortune...

M. BOUCHAUD. — Oui, cher monsieur, Mlle Renard en venant à Paris au printemps a dit à ma fille qu'elle avait le béguin pour vous... ou qu'elle en pinçait ; ou quelque phrase de ce cru... je traduis en langage de mon temps, je ne sais guère celui du jour. (Riant.) Moi, ça ne m'arrive plus, ces compliments-là. Je vous donne le sens... Enfin, elle a demandé qu'on vous réunisse tous les deux cet été.

LOUIS. — Elle va fort. De mon temps — je veux dire quand j'étais jeune — les jeunes filles n'avaient pas de ces toupets, elles attendaient que les hommes se déclarent.

M. BOUCHAUD. — Et c'était malin ! Alors, quand ils ne se déclaraient pas, qui est-ce qui s'embêtait ?

LOUIS. — Eh ! tant pis, elles gardaient leur amour pour elles au lieu d'aller se jeter à la tête d'hommes qui ne les avaient même pas remarquées. Dans ce temps-là on avait de la pudeur.

M. BOUCHAUD. — Vous manquez de simplicité, mon bon ami. Faut toujours bien qu'il y en ait un des deux qui commence. Pourquoi serait-ce toujours, forcément, l'homme ? Comme si nous n'aimons pas, souvent, parce que nous nous *savons* aimés ! Tenez, je me rappelle une pièce de Shakespeare... Par exemple, ne me demandez pas le titre ! — les titres, moi, vous savez... — mais enfin, dans cette pièce, un jeune homme et une jeune fille qui se détestent en arrivent à s'aimer rien que parce qu'on leur a fait croire à chacun que l'autre est amoureux.

LOUIS, sec. — Je ne suis pas un héros de Shakespeare.

M. BOUCHAUD, riant. — Marthe Renard non plus.

LOUIS, avec force. — Marthe Renard non plus. Cette petite tonne ! Avec son visage aussi coloré que si elle avait bu la futaille dont elle a l'aspect...

M. BOUCHAUD. — Si on peut dire ! Bien sûr, elle est un peu forte pour la mode, mais (rire gras) en déshabillé ce n'est pas si désagréable.

LOUIS, sèchement. — Je vous en prie...

M. BOUCHAUD, en extase. — Vingt-quatre ans, une grosse dot, une jolie tête, de l'amour, ce n'est pas à un pauvre veuf comme moi qu'il arriverait une chance pareille... Et ça ne vous dit pas ? (Silence.) Eh bien, je conseillerai à ma fille de garder son dîner, nous ne forcerons pas votre célibat. (Lui tapant sur le genou :) Ah ! mon ami, vous êtes le modèle des amants... et des amants discrets ! Un Céladon moderne. Votre maîtresse a de la chance. Ou celle dont vous gardez le souvenir. (Taquin :) Alors nous disons : fidèle à un souvenir ?

LOUIS, rêveusement, avec un sourire mélancolique. — Oui, disons : fidèle à un souvenir.

M. Bouchaud commence à rassembler ses affaires. Il plie ses journaux.

M. BOUCHAUD. — Je vous laisse *le Journal*, hein ? Ah ! mais, *le Pour et le Contre*, c'est à vous. (Il le lance sur la banquette de Louis.) Voulez-vous que je vous prête la *Revue des Deux Mondes* ? Vous me la rendrez quand vous viendrez chez nous. (Il pose la revue sur la banquette de Louis. Le train sifflant à plusieurs reprises, il enfile son pardessus et met son chapeau. On entend encore des sifflets, puis la voix incompréhensible de l'employé qui s'approchera, s'accroîtra et décroîtra en mâchouillant un nom de station. M. Bouchaud, prêt à descendre, tendant la main.) Allons, à bientôt, cher ami, n'est-ce pas ? Vous viendrez tout de même dîner à la maison avec votre frère et sa famille : n'ayez pas peur, nous n'inviterons pas Marthe Renard ! (Il va à la portière et se retournant :) Pauvre petite Renard, votre victime ! (Il descend, Louis lui passe ses affaires, on ne voit plus M. Bouchaud qu'à mi-corps. Il sourit.) Au revoir, séducteur !

Il ferme la portière. Louis hausse les épaules. Un temps. On entend de nouveau ces syllabes absolument incompréhensibles par lesquelles les employés de chemin de fer prétendent faire savoir aux voyageurs le nom d'une station. La voix se rapproche, passe sous les fenêtres, s'éloigne ; on entend encore : « Les voyageurs pour Dijon, en voiture ! » Puis un coup de sifflet se fait entendre. A ce moment, un Employé ouvre brusquement la portière et pousse une voyageuse en avant en disant : « Mais montez donc ! Vous avez juste le temps ! » Il pousse derrière elle un sac de voyage et se rejette vite en arrière. La portière se referme brusquement. La voyageuse est grande et mince. Restée debout, elle se baisse pour prendre son sac, Louis se penche aussi vite qu'elle et le lui prend des mains.

LOUIS. — Permettez-moi, madame...

Il met le sac dans le filet.

MADELEINE, un peu distante. — Vous êtes trop aimable, monsieur.

Elle s'assied sur la banquette de gauche. Pas en face de lui, mais au bord de la scène. Elle a une silhouette jeune, mais on voit mal son visage caché en partie par un petit chapeau très engonçant et le grand col de son manteau.

LOUIS, *empressé.* — Vous avez failli manquer de bien peu le train, madame.

MADELEINE, *brièvement, sans hauteur, mais d'une façon qui marque qu'elle ne tient pas à prolonger l'entretien.* — En effet, monsieur.

Elle se hâte de sortir une revue du petit sac qu'elle avait gardé à la main et commence à lire. Manège de Louis qui reprend un de ses journaux, le parcourt, le replie, ouvre un de ses livres, lit un peu, le repose, non sans jeter des coups d'œil sur sa voisine, qui n'a pas l'air de s'en apercevoir. Soudain, Madeleine déboutonne son col, le rejette en arrière, ouvre son manteau, en écarte un peu les devants. On voit alors le bas de son visage, les coins de sa bouche, un peu tombants, la ligne de son cou qui n'est plus toute jeune. Louis a un mouvement d'étonnement et de curiosité : il la regarde singulièrement.

LOUIS. — Il fait chaud, n'est-ce pas, madame ? Désirez-vous que je baisse un peu la vitre ?

MADELEINE. — Non, non, je vous remercie. Je n'ai qu'à défaire mon manteau.

Elle se hâte de reprendre son livre, puis se décide soudain à enlever ce manteau.

LOUIS, *tout en parlant, la regarde intensément avec une sorte d'anxiété.* — A cette heure-ci, les trains ne sont plus tenables ! *(Un temps.)* Le soleil a tapé tout l'après-midi. *(Insistant.)* Cela suffoque, n'est-ce pas, ces compartiments, quand on arrive du dehors ? *(Un temps. Madeleine ne répond pas. Désappointé :)* Si vous ne craignez pas les courants d'air ?... J'ouvre un peu, n'est-ce pas ? *(Il baisse un peu la vitre.)*

MADELEINE, *après un temps, détendue.* — J'avoue que je sentais la migraine me gagner.

LOUIS, *souriant, sa familiarité ne doit pas glisser vers la vulgarité : il faut qu'on sente l'homme de bonne compagnie.* — Avouez qu'aussi votre chapeau vous serre trop !

MADELEINE, *après un temps.* — J'avoue... Nous y sommes toutes prises ! J'avoue si bien... que je crois que je vais me décider à l'enlever.

Mais elle n'en fait rien.

LOUIS. — Vous allez encore loin, peut-être ? Vous ne changez pas ?

MADELEINE. — Non... J'en ai pour près de deux heures.

LOUIS, *désappointé.* — Je descends à la prochaine station. *(Un temps.)*

MADELEINE. — Ah ! ce chapeau me serre.

Elle se lève, se regarde dans la petite glace du milieu et, enlevant son chapeau et ses gants, arrange un peu ses cheveux. Il sera mieux qu'elle n'ait pas les cheveux coupés, sans que ce soit une obligation. Louis a un brusque mouvement d'étonnement ému et se soulève à demi. Madeleine retourne s'asseoir dans son coin et reprend sa revue. Elle est très jolie, mais son visage est très légèrement fané. Les yeux sont cernés, les paupières un peu flétries, comme une soie trop portée. Un visage émouvant par le contraste de ce qu'il garde d'éternellement jeune avec ce que la vie a dû lui apporter de science et de douleur. Quarante-deux ans élégants, distingués, séduisants encore, mais sans beaucoup d'apprêts : la femme « installée » dans la vie et qui ne cherche plus à plaire, qui n'est plus coquette que par ce qu'elle doit à sa situation mondaine. Louis la regarde, la regarde avec une émotion croissante. A deux reprises il est sur le point de parler et se retient. Madeleine lit avec application, sans s'occuper de lui.

LOUIS, *se décidant.* — Madame...

MADELEINE, *un peu froidement.* — Vous m'avez parlé, monsieur ?

LOUIS, *bouleversé.* — Madame... pardonnez-moi... Madame, n'êtes-vous pas M^lle^ Madeleine Saulnier, du Havre ?

MADELEINE, *devenant toute rose.* — En vérité, comment ?... *(Elle s'arrête et se met à rire.)* C'est si drôle d'être encore « Madeleine Saulnier » pour quelqu'un ! Depuis dix-neuf ans que je suis mariée ! Oui, je suis, j'ai été Madeleine Saulnier. Mais alors qui êtes-vous ? *(Il va pour répondre, l'émotion lui serre la gorge. Continuant :)* Un Havrais alors ? Il y a si longtemps que je ne suis retournée au Havre ! *(Elle se lève et vient se rasseoir plus près de lui.)* Mais qui êtes-vous ? *(Elle rit.)* Quelqu'un qui m'a bien connue, il faut croire, pour me reconnaître maintenant, alors que je suis si changée !

LOUIS, *enthousiaste et ému.* — Vous n'avez pas changé ! Je vous ai reconnue dès que vous avez défait votre col. Et puis à la silhouette. Vous êtes aussi mince qu'autrefois.

MADELEINE, *mélancolique.* — Oui, la silhouette n'a pas beaucoup changé. Mais le visage !

LOUIS. — C'est pourtant au visage que j'ai su avec certitude que c'était vous. Les yeux et... tout. Et puis les mains.

MADELEINE, *intriguée.* — Mais qui êtes-vous, voyons?

LOUIS, *taquin.* — Vous vous rappelez le tennis des Hébert ?

MADELEINE. — Si je me le rappelle ! Ah ! vous étiez de cette bande-là alors ? Voyons... *(Elle réfléchit et le regarde attentivement.)* Vous êtes plus jeune que moi ?

LOUIS, *protestant.* — Oh ! j'ai... j'avais... je crois que j'avais trois ans de plus que vous, alors...

MADELEINE, *riant franchement.* — Vous n'avez pas davantage maintenant, soyez-en sûr. *(Elle s'arrête net, et, après un silence, d'une voix altérée :)* Je vous reconnais maintenant, vous êtes M. Taillandier. *(Louis fait signe que oui sans pouvoir parler. Il se rapproche. Ils sont presque en face l'un de l'autre.)* Ce qui vous change tellement, c'est que vous êtes rasé. Autrefois, vous aviez barbe et moustache. Votre frère aussi.

LOUIS. — Oui, mon frère aussi. Mais lui les a conservées. *(Un silence ; tous deux ont baissé les yeux.)* Je voudrais savoir... si je ne suis pas indiscret ?... Est-ce que vous vous rappelez que j'étais ingénieur à la Westinghouse ? Un pauvre petit ingénieur mal payé, sans fortune... Vous vous rappelez que je suis parti pour le Brésil ?

MADELEINE, *amèrement.* — Ah ! oui, je me le rappelle !

LOUIS. — Je n'ai presque plus rien su de vous. J'ai encore échangé quelques lettres avec des amis du Havre, puis... tout s'est ralenti. Enfin tout a cessé. Et la guerre par là-dessus ! J'avais pourtant appris votre mariage en 1913... avec quelqu'un qui n'était pas du Havre, n'est-ce pas ?

MADELEINE, *d'une voix neutre.* — Oui, un Lyonnais, Henri Dumas.

LOUIS. — Vous habitez Lyon ?

MADELEINE. — Oui, habituellement ; aujourd'hui, je m'en vais auprès de ma fille, qui s'est mariée en Bourgogne et qui attend un bébé.

LOUIS, *geste de stupeur.* — Vous allez être grand-mère !

MADELEINE, *riant.* — Pourquoi pas ? *(Hésitante.)* Et vous, vous êtes marié ?

LOUIS, tristement. — Non. (Un silence.)

MADELEINE, timidement. — Pourquoi ? (Un silence.)

LOUIS, hésitant d'abord un peu et très simplement. — Je vous ai aimée, Madeleine. Je vous ai aimée de tout mon cœur. Vous étiez tellement différente des autres, tellement tout ce que je rêvais ! Je n'ai jamais pu me décider à me marier, parce que la seule femme que j'aurais pu aimer tout à fait, c'était vous. Et, vous voyez... c'était un amour bien sincère et bien solide puisque je suis ému devant vous après vingt ans comme je l'étais là-bas, quand j'arrivais et que j'apercevais votre robe avant toutes les autres.

MADELEINE, après un triste silence. — Si j'avais su !... Moi, j'avais peur de vous. Je vous aimais tellement, voyez-vous ; je vous ai aimé comme vous m'aimiez ! Mais vous n'aviez pas l'air... Et l'on m'avait tant répété qu'une jeune fille sans mère est tenue plus que toute autre à la réserve ! J'attendais toujours ; je me disais : « Peut-être va-t-il se mettre à m'aimer ! »

LOUIS. — Et moi qui croyais que vous me préfériez mon frère !

MADELEINE, riant. — Votre frère ? Ah ! non, par exemple, il m'agaçait. D'abord je ne pensais qu'à vous. Et dire que j'étais plus froide avec vous qu'avec les autres ! On est bête quand on est jeune. On nous ligotait tellement, nous les jeunes filles d'avant guerre. (Un temps.) J'aurais voulu souffrir pour vous, j'aurais voulu... Ah ! que je vous aimais !... Et quand vous avez annoncé votre départ, je me rappelle comme j'ai eu mal. Vous ne me regardiez même pas.

LOUIS. — Je n'osais pas. J'étais pauvre.

MADELEINE. — C'était ce que je me disais parfois. Quand vous avez été parti, j'attendais toujours, je me disais que peut-être notre fortune vous avait fait craindre un refus, mais que, de loin, dans un meilleur poste, vous écririez. Je ne pouvais pas croire qu'un tel amour n'eût pas sa... correspondance. Et toujours rien. Pas même de vos nouvelles.

Sa voix s'étrangle.

LOUIS. — Madeleine !

Il vient s'asseoir à côté d'elle, mais n'ose même pas lui prendre la main.

MADELEINE. — Je n'osais prononcer votre nom de peur qu'on ne me devinât. Etions-nous bêtes de mon temps ! J'ai attendu deux ans.

LOUIS. — Et c'est alors ?... (Court silence.)

MADELEINE, inclinant la tête. — Oui... pour faire plaisir à mon père. J'avais vingt-trois ans, vous comprenez, et il était malade. Oh ! (vivement, avec pudeur) mon mari est bon, dévoué, honnête... (émue) et il m'a donné quatre beaux enfants. D'autres seraient tout à fait heureuses. (Louis a un geste d'interrogation. Madeleine, avec pudeur.) Je l'aime bien malgré nos différences de goûts, d'idées et de caractères. Et puis... (très délicatement) c'est mon mari... Mais j'avais espéré, quand j'étais jeune, une telle union ! Pendant des mois je ne pouvais m'empêcher de rêver à vous en pleurant. Et, peu à peu, le calme est venu... (Elle rêve mélancoliquement, sans le regarder. Lui, extasié, la dévore des yeux. Elle reprend avec une douce petite figure transfigurée.) Et penser que vous m'aviez aimée aussi, et tout ce temps, et que vous ne m'avez pas oubliée ! Il me semble que ma vie ne sera plus la même maintenant avec cette idée... (Avec scrupule.) Ce n'est peut-être pas très bien de vous dire cela ? (Un temps.) C'est peut-être plus amer, et pourtant c'est tellement doux !

LOUIS. — Oui, Madeleine, c'est doux et c'est amer. (Il lui a pris timidement la main, il a un mouvement comme pour la baiser, et n'ose. Silence. Louis, souriant.) Vous vous rappelez la vieille dame Mallard qui voulait toujours que vous jouiez du piano ?

MADELEINE, riant. — La « mère » Mallard, oui... J'avais si peur de jouer quand vous étiez là !

LOUIS, rêvant, heureux. — Je n'ai rien, rien oublié. Je me rappelle votre rire délicieux, au tennis, quand je « servais » mal ou quand je ratais les balles : et cela m'arrivait souvent, chaque fois que vous me regardiez jouer.

MADELEINE, étonnée. — Mais non, vous jouiez très bien, au contraire.

LOUIS, amusé. — Moi ? mais pas du tout, Madeleine, c'était mon frère qui jouait bien, moi j'étais maladroit.

MADELEINE, animée. — Je me rappelle très bien, Pierre, que vous étiez très fort, et...

Louis lui a lâché la main et il s'écarte un peu d'elle et lui fait signe de se taire.

LOUIS, bouleversé. — Je vous demande pardon, madame, je ne suis pas Pierre Taillandier, mais Louis — celui qui était parti deux mois avant Pierre, pour le Brésil aussi. Je ne suis pas Pierre le malicieux, (avec amertume) Pierre le spirituel, je suis Louis : celui qui vous agaçait. (Un silence.)

MADELEINE, soudain, âprement. — Mais alors Pierre... Pierre ne m'a jamais aimée ? Pierre s'est marié, lui ?

LOUIS, avec une morose satisfaction. — Pierre s'est marié là-bas avec une jeune fille du pays dont il s'est épris dès son arrivée. (Un long silence.)

MADELEINE, d'une petite voix trempée de larmes. — Il est revenu en France ?

LOUIS. — Oui, c'est même chez lui que je vais.

A ce moment on entend le train siffler. Louis jette un coup d'œil sur son bracelet-montre et se dépêche d'enfiler son pardessus et de rassembler ses affaires. Il se rassoit dans son coin.

MADELEINE, sans le regarder, bas. — Voulez-vous me promettre, monsieur, de ne pas lui répéter un mot de cette conversation ?

Il ne répond pas. Elle se retourne vers lui et le regarde.

LOUIS, tristement. — Je vous le promets, madame. (On entend plusieurs coups de sifflet, puis, de nouveau, la voix incompréhensible de l'employé qui s'approche, s'accroît et décroît, disant un nom de station mâchouilé, puis : « Les voyageurs pour Dijon, en voiture ! » Louis, son chapeau à la main, a un geste comme pour aller tendre l'autre main à Madeleine. Elle ne le regarde pas, il n'ose pas. Il prend ses bagages et, au moment de descendre, bas :) Adieu, madame.

MADELEINE, avec une expression de lassitude. — Adieu, monsieur.

Il descend et referme la portière. On entend encore dans le lointain : « Les voyageurs pour Dijon, en voiture ! » Des bruits de portières claquées et le long, long sifflement du chef de train. Madeleine écrase une larme au coin de ses yeux du bout du doigt et reprend sa revue avec un soupir.

RIDEAU

HENRIETTE CHARASSON

UNE ROBE DE SOIE

PIÈCE EN UN ACTE

A JACK JOUVIN,
directeur du Grand-Guignol, qui m'a fait confiance,
avec ma gratitude.
H. CH.

"UNE ROBE DE SOIE" A ÉTÉ REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 30 SEPTEMBRE 1933, AU THÉATRE DU GRAND-GUIGNOL

PERSONNAGES

Albert, 48 ans...	M. ROGER VINCENT.
Germaine, 40 à 42 ans..................................	M^me^ JANE CLÉMENT.

UNE ROBE DE SOIE

Un cabinet de travail.

Germaine est encore belle et émouvante ; il peut y avoir une mèche blanche dans ses cheveux. Elle porte un élégant déshabillé. Albert a les tempes blanchissantes. Il travaille à une table, il est en robe de chambre ; une lampe de bureau est allumée, les rideaux de la fenêtre sont fermés.

GERMAINE, ouvrant timidement la porte et se tenant sur le seuil. — Albert, je voudrais te parler.

ALBERT, travaillant. — ... Mmmm...

GERMAINE, timidement, avançant seulement d'un pas. — Je te dérange ?

ALBERT, tout en continuant à écrire. — Evidemment. Du moment que tu me vois à ma table, c'est que je travaille. Et si je travaille, tu me déranges. (Il continue à écrire un instant sans la regarder, puis lève la tête.) Tu ne peux pas attendre à demain ? (Germaine hésite.) Si tu veux de l'argent, dis-moi tout de suite ce qu'il te faut, je te le donnerai, mais, bon sang, laisse-moi travailler !

GERMAINE. — Je n'ai pas besoin d'argent. (Brusquement, avec la décision des timides dont la timidité recouvre du courage, elle ferme la porte et avance.) Albert, la petite pleure.

ALBERT, le visage brusquement durci. — Eh bien, laisse-la pleurer. (Tout en écrivant.) Elle ne pleurera toujours pas toute la nuit.

GERMAINE. — Il ne s'agit pas d'un caprice.

ALBERT, posant son stylo, exaspéré. — Quand j'ai dit non, c'est non. Je n'ai pas l'habitude de revenir sur ce que j'ai dit. (Reprenant son stylo.) C'est compris, n'est-ce pas ?

GERMAINE, tremblante. — Non.

ALBERT, surpris, levant la tête. — Non ?

GERMAINE, courageusement. — Non. (Un temps. Avec un effort, encore, de courage :) Non. Je t'ai dit que j'avais à te parler. (Il a un mouvement de fureur.) Tu ne me fermeras pas la bouche, comme d'habitude, en me faisant peur.

ALBERT, avec dérision. — En te faisant peur ! Croirait-on pas que j'ai l'habitude de te manger ?

GERMAINE, tremblante. — Cette fois-ci il s'agit de mon enfant : je serai moins coulante.

ALBERT, avec dérision. — Ton enfant ! C'est aussi le mien, j'imagine. Je suppose que je suis un bon père. Dis-moi tout de suite que je suis un père dénaturé !

GERMAINE. — Je m'assieds, tu permets ? Je tremble tellement que je ne peux pas me tenir debout.

Elle tombe sur un fauteuil.

ALBERT, se levant, vient à elle et pose la main, en souriant à demi, sur son épaule. — Pas plus de force qu'un poulet ! Et ça veut tenir tête aux hommes ! Pauvre petite !

Il se penche et lui embrasse le front ou les cheveux.

GERMAINE, un peu rassurée. — Tu sais bien que j'ai toujours eu peur de toi. Tu es si cassant, si violent.

Albert s'est assis sur le bras du fauteuil.

ALBERT, gentiment. — Et puis ?

GERMAINE en confiance. — Pour en revenir à la petite...

ALBERT, se levant impatienté. — Encore une fois, je vous ai dit que je ne consentirai jamais à ce mariage. Ce n'est donc pas la peine d'insister. Tu sais bien que quand j'ai dit non, c'est non.

Il retourne travailler.

GERMAINE. — Et pourquoi faudrait-il qu'on accepte tes décisions sans discuter ? Quand il s'agit d'une chose aussi grave ! Un mariage, c'est toute la vie qui est en jeu. Pourquoi serait-ce à toi de décider pour la vie, pour le cœur de ta fille? (Tout en travaillant Albert a un sifflement de dérision. Germaine blessée.) C'est cela, réponds-moi par une grossièreté. Ce n'est pas un argument, la grossièreté. Quand tu vous as fermé la bouche par une grossièreté ou une brusquerie, on n'en pense pas moins.

ALBERT, travaillant à sa table. — Pensez ce que vous voulez pourvu que vous ne parliez pas.

GERMAINE, tremblante. — Albert, tu as tort... tu as tort de croire que ça durera toujours. Tu sais, il y a des moments où je n'en peux plus.

ALBERT. — Ah ! vraiment, Madame n'en peut plus. Et de quoi n'en peux-tu plus ? D'avoir un mari qui t'assure une maison confortable, des domestiques, des robes, l'argent que tu lui demandes...

GERMAINE. — Il n'y a pas que l'argent dans la vie. Et puis, si tu m'as donné le nécessaire, je crois

que je te l'ai bien rendu. Tout le monde me trouve une maîtresse de maison hors de pair...

ALBERT, l'interrompant, sarcastique. — Si tu écoutes ce que dit tout le monde ! Les gens veulent toujours vous flatter.

GERMAINE. — Tu ne peux pas prétendre que, depuis vingt ans que nous sommes mariés, je n'aie pas su bien tenir ton intérieur — et en dépensant moins que d'autres ! Est-ce que je ne t'ai pas toujours épargné tous les ennuis ?...

ALBERT. — Il ne manquerait plus que le contraire ! Quand un homme turbine comme moi sans arrêt dans la journée, et encore presque tous les soirs après le dîner, il a bien le droit...

GERMAINE, tremblante. — J'aurais peut-être préféré un homme qui turbinât moins et qui fût un peu plus avec moi. Moins de confort et... (pensivement) plus d'amour.

ALBERT, ironique. — Oui, n'est-ce pas, des mots ? C'est cela qu'il vous faut, à vous, les femmes : des mots.

GERMAINE, blessée. — Si vous méprisez tellement les femmes, pourquoi vous en servez-vous ? C'est facile de dire avec dédain : « Les femmes, les femmes... », mais il n'y a qu'à vous voir sans femmes dans votre vie. Vous êtes jolis alors ! Tu ne saurais même pas te faire cuire une côtelette, enlever une tache à ton gilet ou te recoudre un bouton.

ALBERT. — Aussi c'est bien pour ça que nous vous subissons avec votre sempiternelle sentimentalité.

GERMAINE. — Tu ne peux toujours pas dire que ma « sempiternelle sentimentalité » t'ait beaucoup accablé. Je ne crois pas avoir été souvent de celles qui ennuient l'homme avec des « tu m'aimes » ! Du jour où j'ai eu ma fille...

ALBERT, la coupant. — Je n'ai plus beaucoup compté pour toi ? Merci.

GERMAINE, décontenancée. — Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire que, lorsque j'ai pu tenir notre premier enfant dans mes bras, cela m'a consolée d'avance de tout.

ALBERT, relevant vivement la tête. — De tout ?

GERMAINE, très vite. — De ta sécheresse, de ta brusquerie.

ALBERT, amèrement. — Dis plutôt que tu étais de celles qui sont bien plus mères qu'épouses.

GERMAINE, violemment. — Qu'est-ce que tu en sais ? Qu'est-ce qui dit que si tu avais été différent ?...

ALBERT, avec colère. — Alors, c'est décidé, je ne pourrai pas travailler ce soir ?

GERMAINE, courageusement. — Non, tu ne travailleras pas pendant que notre enfant pleure.

ALBERT. — Encore ?

GERMAINE. — Oui, encore, et toujours ! Dieu sait que je ne suis pas de celles qui cèdent pour tout aux enfants. La force que je n'avais pas pour te tenir tête, je l'ai eue quand il le fallait, avec Jeannine, quand c'était pour son bien. Et je l'aurai encore aujourd'hui pour elle quand il s'agit de son bonheur...

ALBERT, avec dérision. — Son bonheur ! Toujours les grands mots. Laisse-moi rire. Ah ! l'exagération féminine... Comme si une enfant de vingt ans sait ce qu'il lui faut ! Comme si ça existe, les regrets éternels !

GERMAINE. — Mais...

ALBERT. — Allons donc ! Faut-il t'en donner une preuve à toi ? (Avec une tendresse supérieure.) Mais, ma pauvre femme, est-ce qu'avant de m'épouser tu n'as pas aimé de tout ton pauvre cœur d'innocente Eugène Grandier ? Et quand ton père ne t'a pas permis ces fiançailles parce que son père à lui avait fait faillite — dans ce temps-là, on attachait encore de l'importance à ça — est-ce que tu ne t'es pas laissé marier avec moi ? (Elle a un mouvement pour répliquer, il continue :) Est-ce que ça t'a empêchée de m'aimer ? Est-ce que ça t'a empêchée d'être heureuse ?

GERMAINE, profondément. — Crois-tu que j'ai été heureuse ?

ALBERT, vexé. — Je ne sais pas ce qu'il te faut alors.

GERMAINE, bouleversée. — Non, tu ne le sais pas, en effet. Non, tu ne le sais pas ! Tu ne peux pas te rendre compte. Tu ne peux pas savoir comme aime une jeune fille propre quand elle est aimée très fort par un brave garçon. Tout ce qu'il y a dans ce cœur qui ignore encore les saletés de la vie, l'appauvrissement que nous donnent les déceptions répétées. (Oubliant à qui elle parle.) Aimer pour la première fois, donner tout de soi d'avance, estimer ce qu'on aime, avoir confiance, faire confiance à tout : à lui, à la vie, le trouver beau, le croire bon, n'être que rires, espoir, tendresse...

ALBERT, rageusement, à demi-voix. — Quel chiqué !

GERMAINE, rêvant, tout à ses souvenirs. — On ne sait même pas pourquoi c'est celui-ci et pas celui-là, pourquoi c'est ce visage-là, ces yeux-là, cette voix-là qui vous font cet effet. Qui font que vos genoux tremblent quand on approche; qu'on a délicieusement mal au cœur ; qu'on devient bête, étourdie, éblouie, heureuse... Même si on n'était pas aimée, ce serait déjà merveilleux, rien que d'aimer — d'avoir envie de se dévouer. On mourrait avec le sourire. On a envie de crier : « Merci, mon Dieu », rien que se sentir tout agrandie. Et alors, quand on sait que l'autre aussi vous aime, oh ! alors, ça devient trop beau. Oui, on se dit : « Ce serait trop beau, ça n'arrivera pas, Dieu ne doit pas permettre un tel bonheur... Toute une vie profonde, une pareille union... » (Avec un sanglot.) Et, en effet... Il ne le permet pas. Presque pas. Pas souvent. Moi, il ne me l'a pas permis... Et c'est alors, après, quand papa a tout brisé, que je t'ai épousé.

ALBERT, rageant. — Comme pis-aller ! Eh bien, je te remercie. Ça fait toujours plaisir !

GERMAINE, confuse. — Tu le savais bien que j'avais aimé Eugène Grandier. Je te l'avais dit au moment de nos fiançailles.

ALBERT. — Oui, ben oui. Mais... pas comme cela !

GERMAINE, vivement. — Si purement ! Nous n'avions même pas échangé un baiser, pas même sur la joue. Il tenait ma main dans les siennes, c'était tout.

ALBERT, rageant. — Je trouve que c'était bien suffisant. Du diable si j'aurais cru que tu l'aimais ainsi...

GERMAINE, le coupant vivement. — Me l'as-tu demandé ?

ALBERT, continuant. — Que tu l'avais ainsi dans le cœur ?

GERMAINE, un peu âpre. — Cela existe donc maintenant, le cœur ?

ALBERT. — Si tu crois que cela me fait plaisir de te voir toute tremblante à me parler sur ce ton de ce jeune homme...

GERMAINE, souriant faiblement. — Un jeune homme... de quarante-cinq ans maintenant... et que je n'ai jamais revu.

ALBERT, violemment (1). — Il vaudrait mieux que tu le revoies ! Il est peut-être chauve... avec du ventre ! Cela t'en dégoûterait. (Tapant du poing.) C'est trop fort, après plus de vingt ans de mariage avec une femme, avec sa femme, de l'entendre vous parler ainsi d'un galapiat... d'avant vos fiançailles !

GERMAINE, avec amertune. — Est-ce ma faute à moi si tu n'as jamais effacé son souvenir ? Si tu n'as jamais rien fait pour l'effacer ? Tu croyais que tu n'avais qu'à paraître, qu'à crier...

ALBERT, âcre. — Une honnête femme...

GERMAINE, avec une simplicité émouvante. — Je suis une honnête femme, Albert. Je suis une honnête femme. Je n'ai pas une pensée contre mon devoir à me reprocher. Mais si on est maître même de ses pensées, on ne l'est pas de son cœur.

ALBERT. — C'est complet, maintenant. Dis donc que tu ne m'aimes pas, que tu ne m'as jamais aimé ! Dis-le...

GERMAINE, émouvante. — Pourquoi dirais-je ce qui n'est pas ? Je t'aime beaucoup, Albert, je t'aime comme un homme à qui on a promis toute sa vie devant Dieu, de qui on a eu des enfants, avec qui on a pleuré quand ensemble (sa voix tremble) on a couché un des enfants dans un cercueil...

ALBERT, d'une voix sourde. — Tais-toi.

GERMAINE, profondément. — Je t'aime comme on aime son mari quand on a mesuré, pesé, compris tout ce que ce mot-là représente d'union à travers les peines, les disputes, les joies, les deuils, les succès, les défaites. Je t'aime beaucoup, comme un morceau de moi-même, comme un morceau de mes enfants. Ma vie est liée à la tienne. Tu peux me faire trembler avec tes colères, m'intimider avec tes entêtements, j'ai pu beaucoup pleurer à cause de toi, Albert, sans te le dire, parce que les larmes, ça t'agace : tu es mon mari, je t'aime...

ALBERT, rassuré. — Eh bien, alors ?

GERMAINE, doucement. — Seulement, je ne t'aime pas comme j'aurais pu aimer. Je n'ai pas été heureuse comme j'aurais pu l'être. (Rêvant.) Cette fleur de joie qui m'a été volée, ce duvet de l'amour, cette... chose nacrée, (avec un *crescendo* rapide) cet épanouissement, ces rires, cette joie, cette ardeur, cette confiance, tout ce que je n'ai pas eu, et que je pouvais avoir, et que j'aurais voulu avoir, eh bien (avec décision), on n'en frustrera pas ma fille. Elle aime, elle est aimée, elle peut être heureuse, elle le sera. Ce mariage auquel tu t'opposes, Albert, que tu refuses sans raisons, il se fera. Je le veux.

ALBERT, à son bureau et tapant du poing. — Et moi, je te dis : ce mariage ne se fera pas. Je ne le veux pas. Je suis le maître, je pense ?

GERMAINE. — Non.

ALBERT, stupéfait. — Non ?

GERMAINE. — Non. Tu es le maître de ta vie. Tu n'es pas le maître de la vie de ta fille. Tu n'as pas le droit de la priver de sa joie sans raison.

Un temps.

ALBERT, avec difficulté. — J'ai une raison.

GERMAINE, froidement. — Ah !

ALBERT, s'enhardissant. — Oui, j'ai une raison.

(1) Il faudra qu'Albert soit resté plutôt mince, avec de beaux cheveux.

GERMAINE, ironique, froide. — Et peut-on connaître cette raison ?

ALBERT, décontenancé. — Non.

GERMAINE, de plus en plus ironique. — Ah !

ALBERT. — Non. (Un temps.) Non. Je ne peux pas te la dire. C'est une... une question d'honneur.

GERMAINE, haussant les épaules. — Ah ! vraiment ?

ALBERT, irrité. — Tu peux bien me faire confiance, je pense ?

GERMAINE, singulièrement. — Non. Non, justement, figure-toi, je ne peux pas te faire confiance.

ALBERT. — C'est trop fort ! Et ça veut dire ?

GERMAINE. — Parce que, précisément, je la connais, ta raison.

ALBERT, décontenancé. — Ah !

GERMAINE. — Oui. (Un grand temps. Germaine, ironique.) Eh bien, tu ne me la demandes pas, la raison?

ALBERT, très embarrassé. — Non.

GERMAINE, ironique, doucement. — Non ?

ALBERT. — Non. (Eludant.) Quelque bêtise de femme...

GERMAINE. — Tu crois ? Si tu disais plutôt : une bêtise d'homme, Albert, une bêtise d'homme... (Un petit temps.) Eh bien, tu ne réponds pas ?

Il arrange son stylo, il fourrage dans ses papiers.

ALBERT, rageusement. — Je voudrais travailler, bon sang ! J'ai à travailler, moi.

GERMAINE, avec autorité. — Ton travail attendra. (Profondément.) Jamais, Albert, nous n'avions ainsi touché le fond de nos âmes. Jamais nous ne nous sommes ainsi approchés l'un de l'autre. Tu m'intimidais trop. J'ai tout supporté sans parler. (Un temps.) Tu sais ce que je veux dire quand je dis : « tout » ?

ALBERT, détournant son regard et feignant de travailler. — Non.

GERMAINE, bouleversée. — Jamais je ne t'aurais parlé de cela s'il n'y avait pas eu à défendre le bonheur de Jeannine. J'ai tout supporté sans un mot. C'est aujourd'hui la première allusion. Tu pouvais croire que j'avais tout ignoré.

ALBERT, amer, douloureux. — Si tu te taisais, c'est peut-être que tu ne m'aimais pas assez pour que cela te fasse beaucoup, que je te...

Il s'arrête brusquement.

GERMAINE, tristement. — Achève donc, dis-le : « Que je te trompe. » Je le sais bien que tu m'as trompée, va, et pas pour une fois.

ALBERT, protestant. — Oh !

GERMAINE, avec autorité. — Et pas pour une fois ! Et tu croyais que je n'en savais rien ? Comme si une femme un peu fine ne le sent pas quand son mari pense à une autre, quand il est à une autre !

ALBERT, amer. — Si tu m'avais aimé, tu aurais crié.

GERMAINE, doucement. — Ce n'est pas mon genre. (Presque malgré elle.) Et sais-tu si je ne criais pas quand j'étais seule ? (Un petit temps.) Toutes les larmes que j'ai versées quand tu n'étais pas là... (Frappée.) Mais peut-être, après tout, est-ce vrai, ce que tu dis : peut-être que je n'aurais pas pu le supporter, que j'aurais crié devant toi si je t'avais aimé... davantage, si tu avais été celui que j'avais choisi et non pas le choix de mon père.

ALBERT, douloureusement. — Germaine !

GERMAINE, doucement. — Comprends-tu pourquoi je ne veux pas que ma fille soit comme moi volée de son mariage d'amour ? Pardonne-moi de te dire

cela ainsi, Albert, (avec tendresse) mon mari, mais... peut-être aussi que tu ne m'aurais pas trompée si je t'avais aimé davantage, peut-être que tu es allé chercher ailleurs la flamme, la joie que je ne donnais pas. Mais (vivement) me la demandais-tu ? (Un silence. Germaine, lentement.) Nous avons fait tous deux un mariage de raison, (souriant mélancoliquement) un bon pratique mariage de raison, un article de ménage, tout laine.

ALBERT, vivement. — C'était solide à l'usage.

GERMAINE, souriant mélancoliquement. — Oui, seulement toutes les femmes aiment la soie, vois-tu. C'est d'une robe de soie que je rêve pour ma fille.

ALBERT. — Tu y reviens encore ? Pourtant, Germaine, si tu sais... puisque tu sais... alors je ne comprends pas, je ne comprends plus...

GERMAINE, nette. — Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Tu ne peux pas comprendre que, puisque tu as eu M^me^ Morin pour maîtresse, j'accepte que notre fille épouse Edouard Morin ?

ALBERT, se montant. — Je crois que je suis dans le vrai, sapristi ! Si tu n'as pas de sens moral, moi... j'en ai.

GERMAINE, avec un mélancolique sourire. — Tu crois que de nous deux c'est moi qui ai manqué de sens moral ?

ALBERT, embarrassé. — Ne parlons pas du passé. Ne revenons pas sur le passé. (Autoritaire.) Il n'en reste pas moins que...

GERMAINE, fortement. — Que ?

ALBERT, se reprenant. — Je me suis mal conduit. Je te l'accorde. J'ai... j'ai cédé à la tentation. Mais c'est une vieille histoire, maintenant ! Il y a douze ans.

GERMAINE, avec une âpre ironie. — Oui, il y a prescription. C'est bien ainsi qu'on dit ?

ALBERT. — J'ai tout fait pour ne pas revoir M^me^ Morin. Toi qui es si fine, tu dois bien sentir à quel point toute cette affaire m'est maintenant étrangère. Nous ne voyions plus depuis longtemps les Morin. Est-ce ma faute si les enfants se sont rencontrés, aimés ? Qu'est-ce qui pouvait s'attendre, dans une ville comme Paris... Mais, enfin, comment ne sens-tu pas combien il serait choquant, insoutenable que nos enfants... Et toi-même... si tu m'aimais, rien que cette idée te ferait bondir !

GERMAINE, avec une mélancolique ironie. — Il ne te manque plus que de me faire une scène de jalousie à ce sujet.

ALBERT, douloureusement. — Ah ! ne te moque pas, je t'en prie.

GERMAINE, vibrante. — Je t'assure que je n'ai pas envie de rire. Mais je sais simplement une chose : ma fille souffre. Et j'ai étudié Edouard, il ne ressemble pas à sa mère, c'est un brave petit et c'est un noble cœur. Il est digne de notre enfant. Alors... quand je tense au bonheur de notre enfant, je ne pense plus ni à toi ni à moi... ni à l'amour que cette femme m'a volé durant un temps, ni aux larmes que j'ai versées. Toi, moi, elle, on se recule, vois-tu, dans une sorte d'ombre, nous sommes de la vie qui s'efface auprès de cette vie qui commence. Il y a eux, les petits ; ils s'aiment très fort, ils sont faits l'un pour l'autre. Je pardonne tout, j'oublie tout, je ne sais même plus s'il y a eu quelque chose à pardonner, je ne sais même plus que tu n'as pas été toujours pour moi le mari qu'il fallait. Je ne suis plus qu'une maman qui aime... Si tu avais comme ça aime, une maman, tu comprendrais !

Les larmes l'étouffent doucement, elle enfouit son visage dans ses mains, sur la table.

ALBERT, bouleversé, se levant et lui mettant la main sur l'épaule. — Ma pauvre femme...

GERMAINE, relevant la tête. — Je sais bien que ce sera gênant pour toi, et pour elle... et pour moi. Mais les Morin n'habitent plus Paris. Nous n'aurons pas beaucoup à les voir. Et cette gêne, cette honte, ce remords... tu l'accepteras en expiation du passé, dis ? Et pour que ta fille soit heureuse...

ALBERT, doucement. — Germaine.

GERMAINE, tout bas. — Heureuse... comme je ne l'ai jamais été ! (Leurs regards se prennent. Anxieusement.) Tu veux bien ? (Le regard d'Albert s'attendrit. Alors Germaine, joyeusement, tout épanouie.) Tu permets que j'aille chercher la petite pour lui dire ?

ALBERT, tendrement. — Oui, tout à l'heure. Reste encore un peu. (Elle s'assied près de lui, et lui, comme honteux :) Dis-moi tout de même que tu as eu avec moi de belles années ? Je n'étais pas toujours en colère... ni infidèle. (Un temps.) Moi, je t'ai aimée beaucoup, tu sais, malgré... malgré ce que tu sais. Dis-moi que tu ne regrettes pas tellement de m'avoir épousé ? (Avec une jalousie insconsciemment comique.) Dis-moi que tu ne penses pas tellement à ce petit Eugène ?

GERMAINE, souriant malgré elle, tendrement. — T'es bête !

ALBERT, ému. — Si tu savais, malgré mon caractère... et mes fautes, si tu savais ce qu'il y a pourtant pour toi dans mon cœur. Je sais bien que je ne te l'ai jamais assez dit. On ne se parle pas assez. On n'ose pas. On n'a pas le temps. C'est quelque chose tout de même, un mari. (Elle va pour se lever.) Reste encore un peu.

GERMAINE, tendrement malicieuse. — Je croyais que tu voulais travailler.

ALBERT, penché sur elle, tout bas. — Je... je t'aime beaucoup, ma femme.

RIDEAU

HENRIETTE CHARASSON

■

SÉPARATION

PIÈCE EN UN ACTE

■

A mes chers parents qui, durant tant d'années, m'ont donné l'admirable modèle de leur naïf amour.

« A vous, mes bien-aimés qui n'êtes plus sur terre, avec ma tendresse et mon respect sans cesse grandissants, ce petit acte qui, sans votre exemple, n'aurait sans doute jamais pu être écrit. »

H. CH.

"SÉPARATION" A ÉTE REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 30 SEPTEMBRE 1933, AU THÉATRE DU GRAND-GUIGNOL

■

PERSONNAGES

Jacquot, 76 ans	M. RAYMOND FABRE.
Lili, 70 ans	Mme ANDRÉE MÉRY.

SÉPARATION

... Ce n'est pas aujourd'hui que je suis ta conquête,
Huit lustres ont passé depuis que tu me pris,
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châtains et sous tes cheveux gris.

MAYNARD.

Une toute petite cuisine mansardée. Le strict nécessaire comme mobilier, si l'on veut; mais on peut aussi mettre dans cette misérable pièce deux ou trois vestiges d'un temps où l'on appartenait à la bonne vieille bourgeoisie. En tout cas, un lit au fond, une table, deux chaises de paille, quelques ustensiles de cuisine, un petit poêle de fonte allumé, sur lequel il y a une casserole.

Près de la table, un vieillard aux jambes paralysées, dans un fauteuil. Couverture. Vêtements pauvres, mais très propres. Foulard en guise de col. Peut-être barbe, sûrement une grosse moustache à l'ancienne mode, avec de longues pointes. Lunettes. Il lit ou rêve. C'est Jacquot. Lili entrera tout à l'heure. En noir, manteau droit pas démodé (il lui a été donné), vieux petits gants de fil. Petite cloche mise trop haut sur la tête à la façon des dames à chignon dont le chignon ne veut pas tenir dans la calotte du chapeau. Quand elle l'enlèvera, on verra que ses cheveux sont blancs, coiffés à la mode de 1912 : une raie au milieu, des bandeaux sur les oreilles et un chignon en arrière, sur la nuque. Quand elle enlève son manteau, on lui voit une robe noire avec un petit col blanc bien propre. Elle remplace ses souliers par des pantoufles et attache à sa taille un petit tablier de satinette noire, ou noire à points blancs, à poches. Il faut qu'elle donne une impression de distinction, de pauvreté chez quelqu'un qui fut une dame. Elle porte un sac de toile cirée et un livre de messe.

LILI, l'embrassant. — Tu ne t'es pas trop ennuyé, mon pauvre vieux ? On n'en finit pas de faire ses achats dans cette rue Mouffetard. Il y avait un monde !

Elle vide son filet, seulement du pain et des pommes de terre en plus de ce qu'elle énumérera.

JACQUOT. — Tu dis toujours cela le dimanche, ma Lili.

LILI, tombant assise. — Ouf ! je n'en peux plus. Ce que c'est haut, ces six étages ! J'en ai le cœur qui bat...

JACQUOT. — Ne te plains pas. (Gentiment.) Moi je voudrais bien pouvoir les monter encore.

Elle lui flatte doucement la joue ; il lui prend la main et l'embrasse. Lili se dégage et va à son filet.

LILI, avec satisfaction. — Les pommes de terre ont diminué de 1 sou par livre... Je t'ai acheté deux belles petites sardines fraîches ; elles n'étaient pas chères, figure-toi, 2 sous pièce. Et puis une jolie petite tranche de jambon de Paris de 2 francs, pour Monsieur, et une orange ! J'espère que je te gâte, pour une fois ? C'est une vraie folie : ça te rappellera les jours d'autrefois !

JACQUOT. — Et toi ?

LILI. — Oh ! moi, tu sais, en ce moment je n'ai guère faim. Des pommes de terre, un bout de fromage de temps en temps, c'est tout ce qu'il me faut. (S'illuminant.) Et puis, devine : une marchande m'a fait cadeau d'une fleur qui n'est presque pas fanée !

Elle la met précieusement dans un petit vase ou un verre d'eau.

JACQUOT. — Je ne veux pas que tu dépenses comme cela pour moi quand, toi, tu te prives !

Lili, riant. — Mais je ne me prive pas, gros bêta. Ce qui me priverait, ce serait de te priver. Tu sais bien que je n'ai jamais été aussi gourmande que toi. Après quarante-sept ans de ménage, tu devrais me connaître, voyons !

Jacquot. — Et je te connais, ma chérie, je t'assure. Ah ! oui, je te connais. Mon Dieu, qu'est-ce que je ferais si je n'avais pas ma bonne vieille ?

Lili. — Je n'aime pas que tu m'appelles ta vieille. Ce n'est pas assez élégant.

Jacquot. — Mais, Lili, tu m'appelles bien ton pauvre vieux.

Lili. — Ce n'est pas la même chose ! Moi, j'ai le droit, je suis une femme, j'ai le droit de te parler de haut.

Jacquot, riant. — Voyez-vous ça ! Madame est bien fière d'avoir gardé sa belle taille (1).

Lili. — Et puis, moi, je suis plus jeune que toi. (Il rit.) J'ai six ans de moins que toi, cela compte.

Jacquot. — Ça te fait tout de même autour de soixante-dix, ma beauté.

Lili, anxieuse. — Trouves-tu que je les parais ?

Jacquot. — Ah ! coquette ? il faut encore que ton pauvre vieux, tout paralysé, te fasse des compliments ? Je ne t'en ai donc pas fait assez au long de notre vie ?

Lili. — Pour ça, Jacquot, tu as toujours été bien galant. Comme disait Mme Claude Lemaître : « C'est un charmeur... » (Il frise sa moustache.) Tu savais trouver de ces choses qui plaisent aux femmes. Tiens, ce que tu avais de plus mignon, c'est que tu t'apercevais tout de suite quand j'avais changé ma coiffure, et, chaque fois, tu me trouvais mieux.

Jacquot. — Oui, mais je n'aurais pas permis que tu te fasses couper les cheveux comme toutes ces effrontées d'aujourd'hui.

Lili. — Et moi, crois-tu que j'aurais voulu te voir sans moustache, comme un derrière de nouveau-né ? Ah ! mais, il n'aurait pas fallu que tu t'y risques, mon Jacquot.

Jacquot, plaisamment. — C'est un fait que tu as toujours été assez autoritaire sous tes airs doux. J'ai la sensation que tu me faisais faire ce que tu voulais, sans le paraître. (Elle rit.) Chaque fois, je croyais que c'était moi qui avais tout décidé, et puis, des années après, je m'apercevais que tu avais tout combiné par en dessous. Ah ! graine de femme, va !

Lili, tendrement. — Plains-toi. Est-ce qu'on n'a pas été heureux ? Est-ce que nous ne l'avons pas bien menée, notre barque ? Si on est pauvres maintenant, c'est que les gens ont été malhonnêtes, c'est qu'on a été malchanceux, mais on avait tout de même amassé une jolie aisance : 12.000 francs de rentes qu'on avait, mon petit, en 1914, quand tu t'es retiré... Sans la guerre...

Jacquot. — Cela faisait tout de même plus de 60.000 francs du papier d'aujourd'hui. Cela ne paraît pas croyable ! (Tapant du poing sur la table.) Ah ! les canailles !...

Lili a commencé d'éplucher ses pommes de terre. — Tu peux le dire ! Si on m'avait prévenue alors qu'à près de soixante-dix ans je serais sans bonne, obligée d'éplucher moi-même les légumes, de gratter sur les dépenses les plus nécessaires et de nicher dans un trou à rats ! Et si on m'avait dit que nos enfants ne seraient plus jamais là, qu'il nous faudrait vieillir tout seuls, notre fille mariée en Amérique...

Jacquot, hochant la tête. — Pauvre aussi, et malheureuse...

Lili. — Et nos deux fils mariés avec la terre, l'un en Artois et l'autre à Verdun. (Un temps.) Ah ! c'est dur, la vie.

Jacquot. — Viens m'embrasser, ma beauté. Ne reste pas si loin de moi. J'ai besoin de te voir.

Lili. — Mon Jacquot ! (Ils se prennent la main.) Laisse, que je retourne à mes pommes de terre.

Jacquot. — Vois-tu, il ne nous reste plus que cela, notre amour. Mais on l'a. Mais *on s'a*. Nous nous avons l'un l'autre. Quand tu sors et que je reste seul, il ne faut pas que tu croies que je m'ennuie. Non. Je ne peux pas marcher, mais je pense... Je pense à tout ce que nous avons tenté et comme nous avons lutté, peiné côte à côte, comme deux bons bœufs attachés ensemble pour une grande tâche.

Lili, rêvant et hochant la tête. — Une grande tâche... qui nous dépassait !

Jacquot. — On ne savait pas pourquoi, mais on allait tout de même. On tirait la charrue. Avec tout notre cœur. Oui, je pense à toi, aux enfants, à toute notre vie qui a été si belle et si simple. A des tas de petites choses... (Souriant.) Je me rappelle des détails. Tiens, comme on s'aimait et comme on se disputait, la première année de notre mariage, pour des riens, tu te souviens ? On se disputait bien plus que maintenant !

Lili, souriant. — Je me rappelle surtout... quand nous nous raccommodions !

Jacquot, avec indulgence. — Petite canaille !

Lili. — Et, peu à peu, c'est vrai que nos caractères se sont fondus.

Jacquot, rêvant. — C'était bon de travailler et de s'aimer. (Avec attendrissement.) A-t-on eu du mal quelquefois, dans les débuts, avec les enfants ! (Un temps.) C'était bon de vivre...

Lili. — Toute cette vie... cela a passé si vite et si lentement à la fois. Quand je pense aux enfants, je les vois en même temps grands et petits : les garçons, que je n'ai pas pu nourrir, je les vois avec leurs biberons et avec leurs uniformes de soldats, tout me semble presque de la même époque. C'est près, et c'est loin.

Jacquot. — Oui, c'est près et c'est loin. J'ai du chagrin et puis c'est doux quand même ! Je pense... et c'est comme si je priais. Tu dis toujours, ma beauté, que tu voudrais que je me confesse « pour pas que je vive et que je meure comme un chien » et, je te l'ai promis, je le ferai un jour pour faire comme toi jusqu'au bout, pour t'obéir encore (souriant), pour qu'il ne soit pas dit que tu ne m'as pas mené jusqu'à la fin par le bout du nez.

Lili, le coupant. — Mon chéri !

Jacquot — Mais ma vie a été si calme... Ton curé, quand il sera là, je ne saurai pas quels péchés lui dire. Je lui dirai : « Monsieur le curé, je n'ai jamais pris d'argent à mes clients, je n'ai jamais trompé ma femme, je n'ai jamais vraiment souhaité de mal à personne. Et tout ce que je demande au bon Dieu, quand je serai mort, c'est qu'Il me mette là où sera ma femme. » Parce que ma femme, ah ! parce que ma femme... tu pleures, ma beauté ?

(1) Si l'artiste qui fait Lili est petite, changer ainsi la réplique : « Il faudra alors que Madame monte sur un petit banc, parce que Madame n'a jamais été de la grande espèce, si j'ose ainsi lui parler. »

LILI, contre lui. — C'est parce que je t'aime, mon pauvre vieux, c'est parce que je t'aime. Quand j'étais jeune, si on m'avait dit qu'après plus de quarante-sept ans de mariage on pouvait s'aimer plus fort qu'aux jours des fiançailles, j'aurais ri, ah ! comme j'aurais ri ! Il me semblait que ça devait être sans poésie la vie des vieux. Et avec toi, malgré nos deuils, malgré notre gêne, malgré l'humiliation d'accepter que cette dame paie notre pauvre loyer, je continue à me sentir comme heureuse. C'est un bonheur qui n'a pas besoin de joie.

JACQUOT. — Ma Lili...

LILI. — J'ai de la chaleur là. Tu sais toujours trouver les choses qu'il faut me dire. Alors, tout me plaît avec toi, tu comprends, même d'éplucher les légumes. Je grogne, c'est pour me faire apprécier... parce que... tu te rappelles comme je soignais mes ongles ? Mais au fond cela ne me déplaît pas tellement puisqu'on les mange ensemble, ces légumes... (Tout en disant ces derniers mots, elle a posé son couteau, mis les pommes de terre dans la casserole du poêle et se passe un peu d'eau aux mains. Elle revient à lui.) Et c'est vrai qu'il y a des jours où je suis lasse, lasse... je les sens alors, mes soixante-dix ans ! Mais, quand je m'occupe de toi, je me sens de nouveau comme une jeune maman. Tiens, quand je te débarbouille, c'est comme si je débarbouillais un vieux bébé. (Extasiée.) J'ai tant aimé les bébés... Tu es tout pour moi à la fois, mon enfant et mon beau jeune mari d'autrefois, et mon frère, et un cher grand-papa ! (Ils s'embrassent.) Là, maintenant, je vais les mettre à cuire, les pommes de terre (elle les met dans la casserole du petit poêle tout en parlant) et puis je vais faire mes comptes, parce que, si je ne fais pas mes comptes tout de suite en rentrant, je ne me rappelle plus, après, et je ne comprends pas à quoi mon argent a bien pu passer. (Elle ouvre son sac.) Tiens, je ne pensais plus que la concierge m'avait remis une lettre !

JACQUOT. — C'est de qui ?

LILI. — Je ne sais pas, je n'avais pas mes lunettes. (Elle essaie de lire, à bout de bras.) Je ne distingue rien. Où sont-elles, mes lunettes ? (Elle regarde autour d'elle. S'impatientant.) Où donc ai-je pu mettre mes lunettes ? Ah ! ce que c'est agaçant d'avoir besoin de lunettes !

JACQUOT. — Donne-la-moi, la lettre. Est-ce que c'est un timbre d'Amérique ? (Elle la lui tend.) Non, c'est un timbre français. (Il continue à examiner l'enveloppe.) Ç'a été posté à Paris, place Chopin. C'est dans le XVI^{e}.

LILI, impatiente. — Oh ! ouvre-la, dis ?

JACQUOT. — Ecoute, laisse-moi m'amuser un peu avec ; on n'en reçoit pas tant.

LILI. — Tu as toujours été comme ça ; tu n'en finissais pas d'ouvrir ton courrier, autrefois, même quand tu recevais beaucoup de lettres. Il a toujours fallu que tu fasses durer le plaisir.

JACQUOT. — Ah ! je suis un artiste, un raffiné. Je ne suis pas comme toi, ma beauté. Toi, un vrai glouton. Quand on nous offrait des bonbons, il fallait que je prenne ma part d'avance dans la boîte et que je la sauve, autrement tu mangeais tout en un jour.

LILI, sur les charbons. — Tu m'agaces, oh ! tu m'agaces, Jacquot. Si seulement je pouvais retrouver mes lunettes, c'est moi qui la lirais, cette lettre, et tout de suite !

JACQUOT. — Ne te fâche pas, ma Lili, là, je l'ouvre. (Il regarde la signature.) C'est de cette dame qui nous paie le loyer, Lili, M^{me} Arnoux.

Il lit, et peu à peu son visage se décompose.

LILI. — Eh bien ? (Il ne répond pas, il reste accablé, la lettre crispée dans sa vieille main.) Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qu'elle dit ? Mais parle-moi ! Mais ne me fais pas attendre comme ça, Jacquot ! Cela me fait peur. Tu sais bien comme c'est mauvais pour mon cœur, les émotions.

Jacquot veut parler, il ne peut pas. Après quelques efforts, il dit :

JACQUOT. — Je ne peux... pas... te dire...

LILI met la main dans la poche de son petit tablier pour y prendre un mouchoir et s'essuyer le front couvert de sueur ; en remettant le mouchoir dans sa poche, elle y trouve ses lunettes. — Ah ! mes lunettes ! (Elle en chausse vite son nez et se saisit de la lettre ; elle y jette un coup d'œil affolé.) Mais, Jacquot, ce n'est pas possible, ce que je vois ? Elle ne peut pas vouloir nous séparer. Ce n'est pas possible ? Ce serait trop méchant. Je ne comprends sûrement pas, dis ?

JACQUOT. — Relis-la-moi, sa lettre, du début. Lis-la bien lentement.

LILI. — *Cher Monsieur, Il y a aujourd'hui tant de pauvres à qui il faut faire la charité...*

JACQUOT, interrompant. — Les pauvres ! la charité !

LILI, amèrement résignée. — Oh ! tu sais bien, les gens riches n'ont pas souvent de délicatesse avec les autres dans leurs expressions... Je reprends : *Il y a aujourd'hui tant de pauvres à qui il faut faire la charité que cela devient un devoir de conscience de bien étudier l'emploi de son argent. Il me semble que je devrais utiliser mieux celui que je vous donne pour votre loyer, et sans vous priver vraiment. J'ai donc fait des démarches, qui vont être couronnées de succès, pour vous faire entrer tous deux dans un hospice de vieillards.*

LILI, s'interrompant. — Oh ! Jacquot, nous, nous, dans un hospice !... [Toi qui as les palmes académiques !] (1)

JACQUOT, accablé. — Tu vas voir la fin !

LILI, reprenant sa lecture. — *Vous y serez d'ailleurs, tous deux à votre âge, beaucoup mieux et avec plus de sécurité que dans votre logement. On frémit en pensant à ce que vous deviendriez si l'un de vous mourait dans la nuit...* (Doucement, lentement.) *Oh ! Oh !* (Elle reprend.) *Evidemment il y aura là une grosse privation parce que vous ne serez pas ensemble.* (Dans un cri.) Pas ensemble ! Jacquot ? Pas ensemble ! (Reprenant la lecture de la lettre.) *Il n'existe malheureusement pas en France de maisons de vieillards où les vieux couples pauvres...*

JACQUOT, la coupant. — Pauvres ! Elle y tient !

LILI, sanglotant. — Ah ! on l'est, pauvres, va, Jacquot. On l'est. Sans cela personne ne nous écrirait sur ce ton... (Reprenant sa lecture.) *... où les vieux couples pauvres ne soient pas séparés, même quand ils s'aiment beaucoup. Nulle part la chose n'a été envisagée. Je me suis renseignée : partout les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre.* Mais pourquoi, pourquoi, Jacquot ? Quel mal ferait-on ensemble ? J'irai n'importe où avec toi, moi ! N'importe quelle humiliation... je veux bien, pourvu que je sois avec mon pauvre vieux ! Qu'est-ce qui te

(1) Cette phrase entre crochets a été supprimée à la représentation.

soignerait comme ta Lili ? Comme si tu pourrais supporter quelqu'un d'autre que moi pour... certaines choses ? Mon Jacquot ?

JACQUOT, comme sortant d'un rêve. — Qu'est-ce qu'elle dit encore ?

LILI, lisant. — *Rassurez-vous d'ailleurs, il y a des jours et des heures où vous pourrez vous voir...* (S'interrompant.) Quelle dérision ! (Soudain, la main sur la poitrine.) Ah ! Ah !

JACQUOT. — Qu'est-ce que tu as, ma beauté ?

LILI, essayant de marcher jusqu'à lui et forcée de tomber, défaillante, sur une chaise. — Ah ! je ne me sens pas bien. (Un temps.) Jacquot, Jacquot, viens ! C'est mon cœur. (Un temps.) Je ne me sens pas... bien... (Avec détresse.) Viens !... Viens... viens vite !

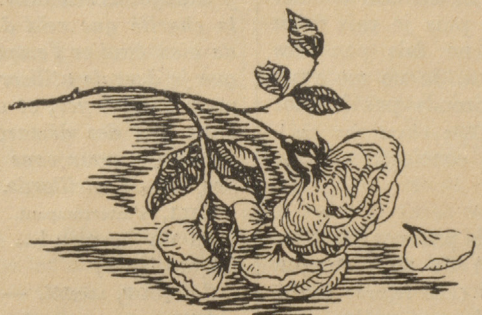
JACQUOT. — Mais tu sais bien que je ne peux pas marcher, Lili ! (Un temps.) Lili... ma Lili... tu ne vas... pas ? Dis... Tu ne vas pas... mou...

LILI, doucement, désespérément. — Je ne... veux... pas... te quitter. (Dans un soupir suppliant.) Mon Dieu, mon Dieu !

Sa tête retombe, elle est morte. Elle glisse à terre.

JACQUOT. — Lili... Lili... qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas... dis ? tu n'es pas morte ? (Désespéré, d'une pauvre voix cassée.) Au secours ! au secours ! Lili ! Lili ! (Sanglotant.) Réponds-moi, ma beauté ?

RIDEAU



Cul-de-lampe de GEORGES BRAUN.

En chemin de fer — Une Robe de soie — Séparation au théâtre du Grand-Guignol

C'est à un de ces « spectacles coupés » qui sont de tradition au Grand-Guignol qu'ont été représentés les trois petits actes de Mme Henriette Charasson que le présent fascicule de *La Petite Illustration* réunit. Par leur qualité littéraire, par la délicatesse des sentiments et la justesse d'observation psychologique qu'on y trouve, ils ont été hautement appréciés de la critique et du public et il nous a paru que nos lecteurs éprouveraient à les connaître le même agrément.

Mme Henriette Charasson, qui a débuté dans les lettres vers 1910, a déjà derrière elle un bagage abondant. Poète, romancière, essayiste, critique littéraire, elle a collaboré à un très grand nombre de revues et de journaux de Paris et de province. A plusieurs reprises, des œuvres d'elle ont été couronnées par l'Académie française. Elle a notamment obtenu en juillet dernier le prix Paul Hervieu qui, comme on le sait, est attribué tous les deux ans à une œuvre dramatique « de haute littérature ». Ce prix récompensait ses deux premières pièces de théâtre : *le Saut du diable*, comédie en trois actes, et *les Réalités invisibles*, un acte d'une noble inspiration spiritualiste. *Le Saut du diable* a été joué pour la première fois, en 1931, au théâtre des Mathurins, par les soins d'une jeune compagnie dramatique, « le Discobole », puis au théâtre de la Comédie de Genève, dont le directeur, M. Fournier, l'avait distingué. Le succès fut des plus vifs. Tous les critiques qui ont alors rendu compte de la pièce ont loué la virtuosité de son dialogue et la vérité de son observation. M. Edmond Sée, en particulier, dans *l'Œuvre*, y découvrait « un ton, un accent que l'on n'entend pas tous les jours au théâtre, une étonnante souplesse et une maîtrise d'exécution, des scènes fines, aiguës, d'une riche substance humaine ». M. Pierre Audiat, dans *Paris-Midi*, soulignait « l'aisance, le brio, le dialogue d'une vivacité naturelle qui séduit et entraîne, la peinture si nuancée des caractères ». Quant aux *Réalités invisibles*, elles ont été retenues pour un prochain spectacle des « Journées d'art chrétien ».

Les trois pièces que l'on trouvera ici formaient au Grand-Guignol des épisodes détachés d'un spectacle d'ensemble dont le titre : *Quinze couples*, indique le caractère. A cinq ou six auteurs différents on avait demandé de nous présenter une suite de saynètes sentimentales, humoristiques, dramatiques ou comiques dont l'aventure d'un couple serait le prétexte. L'intérêt devait précisément naître de la diversité des sujets, de l'inspiration et du ton. Tous se sont accordés à reconnaître que, dans cet original tournoi, Mme Henriette Charasson avait remporté la palme et que les trois actes dont elle est l'auteur ont constitué le meilleur agrément de la soirée.

⁂

Il est toutefois assez malaisé de recueillir ici, dans la forme habituelle, les appréciations de presse dont Mme Henriette Charasson a été l'objet Les critiques, qui avaient à rendre compte, dans le même article, de quinze pièces, ne disposaient pour chacune d'elles que de fort peu de place, et ils ont dû se borner le plus souvent, après avoir rapidement indiqué le sujet, à quelques épithètes. Celles qui ont été décernées à Mme Henriette Charasson sont des plus élogieuses, mais elles se ressemblent sous toutes les plumes et l'on ne peut éviter, en les reproduisant, quelque monotonie. Il semble d'ailleurs qu'une prédilection ait été marquée par la plupart pour l'acte, si profondément émouvant et humain, intitulé *Séparation*.

C'est ainsi que Mme Gérard d'Houville écrit, dans *Figaro* :

« Mme Henriette Charasson signe trois scènes : *En chemin de fer*, habile saynète... *une Robe de soie*, interprétée avec la finesse que méritait le texte, et, enfin, *Séparation*, qui a toutes les faveurs du public et les mérite par sa totale réussite.

» Deux vieux époux, deux pauvres vieux logés par charité dans une mansarde misérable, en sont les héros. Il est infirme, elle est usée, elle est cassée, mais elle le sert, le soigne avec amour. Car leur réconfort, leur dernière richesse, c'est leur amour qui ne s'est jamais démenti pendant tant d'années où ils ont successivement tout perdu : enfants, aisance, joie et santé, leurs souvenirs touchants. Des détails pleins de justesse, d'observation et de sentiment, de malice aimable, tissent ce petit acte. »

M. Lucien Dubech dit, dans *l'Action française* :

« Il y a eu au Grand-Guignol un spectacle abondant, bizarre et inégal. Il a révélé une actrice et une pièce. La pièce s'appelle *Séparation* et elle a pour auteur Mme H. Charasson. Elle met en scène Philémon et Baucis... La salle a été *saisie*, comme si un souffle purificateur l'avait nettoyée. »

M. Pierre Audiat, dans *Paris-soir*, parle en ces termes de la répétition générale :

« L'annonce finale, révélant le nom des auteurs, a pris l'allure d'une lecture de palmarès. Le prix d'émotion va sans conteste à Mme Henriette Charasson pour la scène *Séparation*, Philémon et Baucis dans la misère. Deux vieux qui ont tout perdu, sauf leur amour, et qu'une cruelle philanthrope veut séparer. Baucis meurt de saisissement. Simple, poignant. Mme Henriette Charasson obtient encore une mention d'éloquence pour *une Robe de soie* et *En chemin de fer*. »

De même, dans *l'Ordre*, M. Edmond Sée :

« Le meilleur, c'est à mon sens, et surtout, un petit drame sentimental de Mme Charasson, *Séparation*, qui fut, on peut le dire, le succès de la soirée. C'est simple, mais poignant, et l'on a acclamé à juste titre ce petit acte. »

M. Georges Le Cardonnel, dans *le Journal* :

« C'est à Mme H. Charasson que revient la note profondément humaine, surtout avec deux sketches : *En chemin de fer* et *Séparation* ; ce dernier a été le triomphe de cette soirée variée et d'un intérêt inégal. »

M. Paul Gregorio, dans *le Rempart* :

« Quel piège pour le critique ! Il lui faudrait dix colonnes pour analyser ces quatorze « levers de » rideau ». Il me faut donc me contenter de vous en nommer les mieux venus. Mme H. Charasson nous émeut. *En chemin de fer, une Robe de soie, Séparation* sont de petits bijoux d'observation et d'admirables leçons de philosophie. »

M. Emile Mas, dans *le Petit Bleu* :

« *Séparation* a obtenu le plus grand succès de la soirée. Le sujet est traité avec beaucoup de délicatesse et une très douce sensibilité. *En chemin de fer* est la rencontre, dans un compar-

timent de chemin de fer, de deux voyageurs qui ne s'étaient pas vus depuis vingt ans ; leur conversation provoque un malentendu sentimental d'une émotion sincère et sobre. »

M. Salini, dans *la Volonté* :

« *En chemin de fer* vaut par la fraîche sentimentalité qui l'anime. *Une Robe de soie* est d'une fraîcheur d'inspiration et de sentiments qui continue à nous séduire. Mais *Séparation* fut le gros succès de la soirée. Une sorte de crescendo, qui va de l'attendrissement au dramatique, ne manque pas de nous bouleverser. Les applaudissements les plus enthousiastes durent montrer à M^me^ Charasson qu'elle avait touché « juste. »

M. André Bellessort, dans *le Journal des Débats* :

« Le petit acte de *Séparation* a soulevé une émotion et un enthousiasme qu'on voit rarement. Tous avaient senti que quelque chose de merveilleux et de grand avait passé : l'amour. Est-ce un symptôme ? »

M. François Porché, dans la *Revue de Paris* :

« *Séparation,* de M^me^ Henriette Charasson nous présente, en quelque mansarde, un vieux couple bourgeois réduit à la misère, mais dont les cœurs sont restés unis. Arrive une lettre d'une bienfaitrice qui, jusqu'ici, payait le loyer des vieillards. Cette assistance va cesser. Les deux époux devront se séparer, entrer chacun dans un asile distinct. La femme, en apprenant cette nouvelle, tombe morte sous les yeux du vieil homme paralysé qui appelle au secours. Ce tableau a été très applaudi. M^me^ Charasson a de l'éloquence et de la sensibilité, un goût profond de l'honnêteté, une sincérité évidente. »

Dans *Choisir,* M. Jean Moriendal vante « l'ironie voilée » d'*En chemin de fer* ; de la *Robe de soie,* il dit : « La touchante grandeur de cette admirable scène provoque une émotion irrésistible, la suite des sentiments est remarquablement amenée. Une telle petite pièce est digne de la Comédie-Française, où nous espérons bien la voir un jour. » Et de *Séparation* : « Tendre par les sentiments, grande par sa beauté, vivante et rapide par sa composition, cette tranche de vie a une haute valeur idéale. M^me^ Henriette Charasson, dont nous connaissons déjà des pièces d'une telle valeur que l'Académie française les a récemment couronnées, nous prouve une fois de plus qu'elle est un auteur dramatique de grand mérite. »

M^me^ Henriette Charasson a toujours accordé dans ses préoccupations littéraires une place prépondérante aux questions qui touchent à la femme et à la famille. Aussi les écrivains féminins se sont-ils particulièrement intéressés à ses trois nouvelles pièces de théâtre. Telle M^me^ Régis Leroi, dans *Minerva* :

« Abandonnant le théâtre d'épouvante qui fit sa fortune, la petite chapelle gothique de la rue Chaptal nous offre une suite de sketches qui nous montrent l'homme et la femme aux prises avec la vie, l'amour, l'argent, les regrets, les souvenirs. Une demi-douzaine d'auteurs ont pris part à cette espèce de concours. Le premier prix revient sans discussion à M^me^ Henriette Charasson, qui apporte dans ce spectacle un peu décousu une note d'humanité, d'émotion, d'honnêteté aussi qui est assez rare au théâtre. En abordant la scène, M^me^ Henriette Charasson n'a rien abdiqué de ses idées, de ses goûts, de cette sensibilité très féminine qui ont fait le succès de *Deux petits hommes et leur mère.* Elle garde ce ton pudique de la femme droite qui se refuse à trahir et pour qui l'amour a gardé toutes ses vertus sentimentales. *En chemin de fer, une Robe de soie* et surtout *Séparation* portent à la scène des problèmes graves et émouvants. »

Ou encore M^me^ Suzanne Normand, dans *Marianne* :

« Un sketch de M^me^ Henriette Charasson, *Séparation,* non content de nous arracher des larmes, nous emplit de préoccupations humaines et philanthropiques. Voilà en tout cas un résultat dont on peut dire qu'il passe la rampe ! Il s'agit de deux vieux époux qui n'ont plus comme bonheur que celui de vivre ensemble. Pauvres, âgés, lui infirme, elle malade... mais il y a cette ultime douceur : être deux. Or, une lettre arrive, émanant de l'œuvre qui paie leur loyer. Cette lettre, soit dit en passant, est un chef-d'œuvre dans son insensibilité courtoise. Je vous le demande, y a-t-il au monde quelque chose de plus dur que le cœur de certaines dames du monde qui font la charité ? »

Enfin, dans *la Rampe,* M^me^ Marcelle Maurette a consacré à M^me^ Henriette Charasson un ample article d'où l'on peut extraire ces lignes :

« Poète, critique, M^me^ Henriette Charasson devait être tentée par la forme la plus curieuse de la vie, son expression même : le théâtre. Elle y est arrivée, enrichie de ses jeunes années de luttes, savante des réactions du cœur, calmée par la foi.

» ...Les trois sketches présentés dernièrement au Grand-Guignol sont trois petits instantanés, trois « A la ma- » nière de » Becque. Et quand je dis petits, on comprend que je ne parle que de la durée, non de la matière.

» *En chemin de fer, une Robe de soie...* Deux minutes d'une vie, mais deux minutes à prolongements, sensibles, profondes. Un ancien amoureux dédaigné qu'on prend pour un autre, adoré jadis, au hasard d'une rencontre en wagon... Un mari et sa femme, acculés au bord d'un secret... Deux minutes, je vous dis. Elles font penser... Quant à *Séparation,* ce fut le plus fêté des trois sketches. Et avec justice. Deux vieux époux tombés dans la misère s'adorent toujours. Mais, leur protectrice leur manquant, on va les mettre à l'hospice, les séparer... La femme en meurt, devant son mari paralytique. Une bien jolie réussite, tant M^me^ Henriette Charasson a réuni là de profondeur, de tendresse. »

Ces quelques citations définissent l'impression produite par les trois pièces de M^me^ Henriette Charasson. A elle aussi on peut appliquer ce qu'un biographe de ce charmant écrivain disait à propos de ses poèmes :

« L'art de M^me^ Henriette Charasson est très grand parce qu'il est fait surtout de simplicité. Les choses sont dites comme s'il n'y avait que cette manière de bien les dire, et on a la sensation de les voir elles-mêmes, sans aucun voile de littérature. Cette simplicité, cette pureté, ce reflet exact et direct de la vie dans les mots, on croit qu'il est facile de l'atteindre. Mais, Michelet le disait avec raison, la simplicité, c'est ce qu'on trouve en dernier lieu. Il faut une bien grande science, une bien intime union des sentiments, de l'inspiration, de l'intelligence et du goût pour que naissent, avec cette vie puissante, simple et vraie, des œuvres comme celles-là. »

*
**

Deux des pièces de M^me^ Henriette Charasson ont eu pour principale interprète M^me^ Andrée Méry. Sous des aspects physiques très différents — une femme d'une quarantaine d'années dans *En chemin de fer* et une pauvre vieille dans *Séparation* — cette comédienne de haute classe a su traduire avec autant d'intelligence que de sensibilité toutes les nuances du texte. Elle a eu pour partenaires M. R. de Névry, dont on a apprécié la sobriété expressive, et M. Raymond Fabre, qui a contribué de la façon la plus touchante à faire revivre ce couple de « Philémon et Baucis » modernes. Dans *une Robe de soie,* M. Roger Vincent, le mari, et M^me^ Jane Clément, la femme, ont également figuré avec distinction un autre couple bourgeois, dont l'intimité se renoue à l'évocation de souvenirs douloureux.

ROBERT DE BEAUPLAN.

M^me^ HENRIETTE CHARASSON.
Phot. Pierre Petit.

Lili : « *Si on m'avait dit qu'après plus de quarante-sept ans de mariage on pouvait s'aimer plus fort qu'aux jours des fiançailles, j'aurais ri, ah ! comme j'aurais ri !* » — Page 5.

UNE SCÈNE DE « SÉPARATION ».
Phot. G.-L. Manuel frères.

LE THÉATRE DU « GRAND-GUIGNOL »

En 1786, au milieu de vastes jardins qui couvraient alors un coin de la butte de Montmartre, une confrérie janséniste avait fait édifier un « refuge », puis un couvent qui fut en partie détruit quelques années plus tard, sous la Révolution. Il n'en subsista bientôt plus qu'une petite chapelle. Vers le milieu du dix-neuvième siècle, le R. P. Didon en fit sa chaire d'adoption. Après sa mort, l'immeuble devint la propriété du peintre Rochegrosse. Il servit de local d'exposition à une ferronnerie d'art religieux, puis Rochegrosse y installa son atelier. C'est là qu'il brossa ses deux toiles principales : *la Mort de César* et *la Fin de Babylone*. En 1895, comme il avait abandonné cet atelier, un « théâtre-salon » y fut ouvert par Henri Ludo ; dès l'année suivante, sous la direction d'Oscar Méténier, ce théâtre devenait « le Grand-Guignol ».

On avait, comme aujourd'hui encore, accès à la petite salle par une étroite impasse s'ouvrant sur la rue Chaptal. La soirée d'inauguration fut mémorable. Le programme ne comprenait pas moins de sept pièces et un prologue, soit plus de quatre heures de spectacle. Le prologue était d'Hugues Delorme et s'intitulait : *Boniments de Mademoiselle Guignol*. Puis venaient trois pièces d'Oscar Méténier : *la Brème*, *le Loupiot* et *Mademoiselle Fifi*, d'après Guy de Maupassant, qui fut jouée deux mille fois. Deux pièces de Jean Lorrain furent créées le même jour : *Sans dot* et *Leur frère*. La soirée se terminait par *un Coup de fusil*, de Georges Courteline, et il y avait eu, entre temps, une exhibition du mime Séverin, qui devait créer dans le spectacle suivant son fameux *Chand d'habits*.

Oscar Méténier avait trouvé une formule nouvelle qui allait être appelée à un succès considérable : celle des « spectacles coupés ». Elle consistait à réunir dans un même programme plusieurs pièces courtes, généralement en un acte, parfois en deux, et de caractère très différent. « Théâtre de rire et d'épouvante » allait bientôt s'intituler le Grand-Guignol. Il faut entendre par là qu'il faisait alterner les drames et les comédies. Les drames étaient rapides, violents, cherchant au besoin par des moyens physiques à ébranler les nerfs des spectateurs. Le Grand-Guignol fit parfois sa publicité en disant qu'une infirmière était dans la salle, et, de fait, il arriva plus d'une fois qu'une spectatrice s'évanouît ou que certains sortissent avant le dénouement parce qu'ils ne pouvaient plus supporter l'horreur de la représentation. C'en fut assez pour valoir au Grand-Guignol et au genre qu'il a créé une vogue immense non seulement en France, mais hors de France. Car les étrangers se sont montrés particulièrement friands de ces émotions fortes et, dans leur « tournée de Paris », le Grand-Guignol figure en bonne place.

Quels prodiges d'ingéniosité n'a-t-on pas dépensés sur la petite scène de la rue Chaptal pour créer, avec des ressources pourtant réduites de mise en scène, les atmosphères les plus angoissantes, les plus hallucinantes et pour renouveler des sujets dont la variété ne paraissait pas, de prime abord, inépuisable ! Drames de la folie, de la misère, de l'alcoolisme, de la luxure, mystère de la mort, du spiritisme, des sciences occultes, de la magie noire, possibilités inconnues de la science dans ses applications les plus étonnantes, tragédies dont le secret restera à jamais enseveli dans les sables du désert ou les glaces du pôle, agonie des sous-marins dans les profondeurs de l'océan, tortures savantes des bourreaux chinois, crimes crapuleux des bouges, scènes sanglantes de la révolution russe, catastrophes de chemin de fer, folies mystiques, vengeances paysannes, cercueils, opérations chirurgicales et jusqu'à la guillotine, que ne nous a-t-on pas offert ! Quelques titres sont restés dans les mémoires pour leur pittoresque ou pour les souvenirs qu'ils évoquent : *le Système du professeur Plume et du docteur Goudron*, *Gardiens de phare*, *En plongée*, *un Concert chez les fous*, *Terres chaudes*, *le Laboratoire des hallucinations*, *le Château de la mort lente*, *le Jardin des supplices*, *l'Amant de la morte*, etc.

Depuis 1896, plus de cinq cents auteurs ont ainsi été représentés au Grand-Guignol devant une clientèle à la fidélité persistante. On ne saurait songer à les énumérer. On peut citer toutefois, en s'excusant de tous ceux qu'on néglige : Oscar Méténier, Octave Mirbeau, Courteline, Yves Mirande, Tristan Bernard, H.-R. Lenormand, Georges Nanteuil, Xanrof, Alfred Savoir, Henri Duvernois, Gyp, Max Maurey, Pierre Veber, Aurélien Scholl, Binet-Valmer, Léo Marchès, Clément Vautel, Régis Gignoux, Claude Farrère, Charles Méré, Edmond Sée, Lucien Descaves, Gaston Leroux, André Mycho, Roger Ferdinand et, parmi les pourvoyeurs attitrés de drames « d'horreur », André de Lorde, Pierre Chaine, Maurice Level, etc.

Cependant, malgré la continuité de son genre, le Grand-Guignol n'a pas été sans subir une évolution. A la direction d'Oscar Méténier avaient succédé celle d'Henri Magnier, qui perfectionna la formule, puis celle de M. Max Maurey, qui demeura à la tête du théâtre jusqu'en 1914. Pendant la guerre, le bail fut acquis par M. Charles Zibell, qui s'adjoignit M. Camille Choisy comme directeur artistique. En 1921, M. Jack Jouvin prit une part d'intérêt dans l'exploitation et racheta le bail en 1923. Depuis 1928 M. Jouvin assume seul la direction artistique et il a, de plus, racheté l'immeuble du Grand-Guignol.

C'est surtout sous la direction de M. Jack Jouvin qu'une modification assez sensible a été introduite dans la composition et la nature des spectacles. Tout en conservant le principe de l'alternance et sans renoncer au drame « grandguignolesque » qui avait fait la fortune de la maison, M. Jack Jouvin s'est efforcé de présenter aussi au public, aussi bien dans la note dramatique que dans la note comique, des œuvres en demi-teintes, où le rire fait place au sourire et à la finesse de l'observation psychologique et où l'émotion, au lieu de secouer les nerfs, s'adresse davantage à la sensibilité. En même temps, il se montrait soucieux de donner à ses spectacles une qualité littéraire de bon aloi. Il a aussi eu l'idée d'établir entre les différents actes qu'il représentait une unité plus grande, soit en s'adressant à un seul auteur, comme ce fut le cas pour *la Maison des confidences*, d'Henri Duvernois, soit en faisant traiter par plusieurs auteurs des sujets susceptibles d'être groupés sous un même titre générique, par exemple : *Quinze couples*, auxquels collaborèrent MM. Jean Bastia, Paul Achard, F. de Heeckeren, S. Ramel et Mme Henriette Charasson, dont ce fascicule de *La Petite Illustration* publie les trois petits actes que la critique a unanimement appréciés pour leur délicatesse et leur sensibilité humaine. — R. DE B.

Imprimerie de *L'Illustration*, 115, route de Saint-Denis, à Bobigny, Seine. — L'Imprimeur-Gérant : EMILE ACHARD.
L'Administrateur général : JEAN BASCHET.

Nº 655 — THÉATRE Nº 338

30 DÉCEMBRE 1933

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT DES PIÈCES DE THÉATRE ET DES ROMANS INÉDITS
ET ADRESSÉE AUX SEULS SOUSCRIPTEURS DE L'ABONNEMENT Nº 1
A « L'ILLUSTRATION »

■

L'ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS

Toucas. Devoisy.

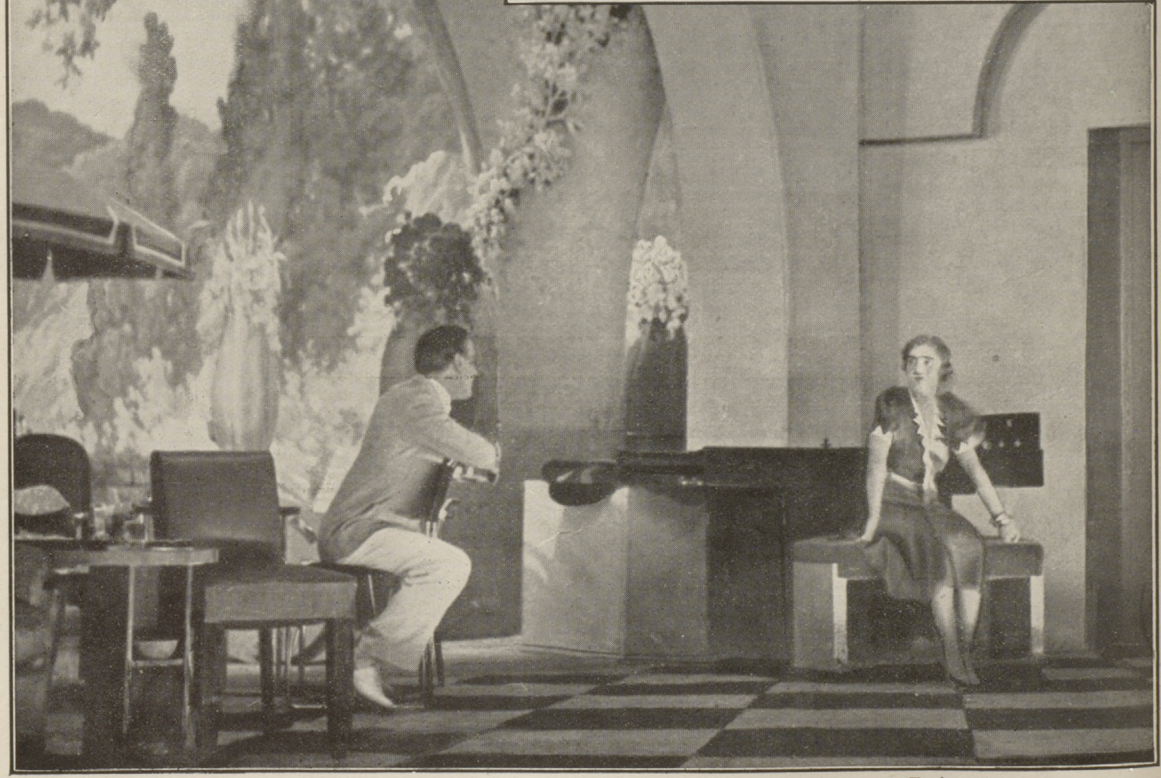
A gauche,
Toucas : « *Ça va !... J'écoute !* »
ACTE PREMIER, scène IV, page 5.

Au milieu,
Devoisy : « *Vous avez failli m'écraser, il y a huit jours, près de Roucas.* »
ACTE PREMIER, scène XI, page 12.

En bas,
Tonia : « *Tandis que moi, je ne suis pas votre amie?* »
ACTE II, scène IV, page 16.

Photographies E. Clair-Guyot.

Jeannine. Devoisy.



Devoisy. Tonia.

CHARLES MÉRÉ

UN HOMME DU NORD

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

"UN HOMME DU NCRD" A ÉTÉ REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE MARIGNY, LE 24 OCTOBRE 1933

PERSONNAGES

Gaëtan Devoisy	MM. ANDRÉ BRULÉ.
Fortuné Toucas	CHARPIN.
Rampal	HENRI VILBERT.
Jules Fenouillet	PIERRE FEUILLÈRE.
Macrias	CAILLABET.
Fenouillet père	EUGÈNE CHEVALIER.
Sigalon	MAUPI.
Esposito	MOURIÈS.
Le Bihan	BARNAULT.
Le Chef de la réception	MÉRET.
Robert	MARC DERIS.
Un Chasseur	ROSSE.
Un Maître d'hôtel	MAILLY.
Louis	DURAND.
Tonia Ghersi	M^mes^ BETTY DAUSSMOND.
Jeannine Toucas	DOLLY DAVIS.
M^me^ Toucas	MILLY MATHIS.
Mrs. Whartson	LAURE DIANA.
M^lle^ Espinasse	HUGUETTE SANDY.
M^me^ Darboussède	HUGUETTE MEUNIER.
M^lle^ Lily Rapugue	DE SYLVA.
M^lle^ Huguette Rapugue	THÉZY D'OREL.

Les trois premiers actes à Marseille. Le quatrième acte à Paris, de nos jours.

UN HOMME DU NORD

ACTE PREMIER

Le bureau de Toucas, quai du Vieux-Port, à Marseille, au premier étage. Porte à droite. Porte au fond donnant sur l'antichambre. Bureau à gauche. Derrière le bureau, large baie vitrée donnant sur le port.

Scène première

TOUCAS, FENOUILLET, RAMPAL,
puis SIGALON

TOUCAS. — Alors ? Vous la faites avec moi, l'affaire, ou vous ne la faites pas ? (Il appelle :) Sigalon !... (Sigalon, le garçon de bureau, entre.) De l'eau fraîche et des verres !... Je sors la bouteille ! (Il sort une bouteille d'un placard.) Et... vous remarquerez !... De l'absinthe, à 65° !... d'avant guerre !... Chut !... un cadeau de la Compagnie hôtelière !.. (Sigalon est sorti.) Eh bien, Fenouillet... Rampal... vous en êtes, oui ou non ?... 300 billets à se partager, je vous dis !... et le fisc... (petit geste sous le nez) pstt !...

FENOUILLET. — Moi, je peux te *faire* 50.000 !... pas plus ! Les affaires, maintenant !...

Il hoche la tête.

TOUCAS, levant les bras. — Il m'en faut 300 !... Je n'ai pas besoin de vous ! C'est par amitié que je vous en cause ! (Sigalon apporte une carafe et des verres.) Allez ! buvons, *té !* et n'en parlons plus ! Vous êtes des gens, vous, qui voyez petit !... Moi, je vois grand !...

RAMPAL, avec modestie. — Eh ! tout le monde n'est pas Toucas !

TOUCAS. — Vous pensez comme des Parisiens, *avé* des préjugés... la peur des responsabilités !... Les Marseillais, pour les gens de Paris, c'est des miteux, des bornés qui mangent des coquillages sur le port ou qui jouent aux cartes en se racontant des histoires... des histoires marseillaises de Paris ! Mais c'est pas ça, Marseille ! Marseille ? C'est le *business*, le négoce, la combine. Marseille ? C'est Chicago !... Ah ! si on ne m'avait pas fait « ostacle », je la faisais, moi, la rénovation des terrains de la Bourse ! J'étais allé deux fois à New York et elle était prête, ma société !... 200 millions ! *Cash !* Sur des terrains vagues, je faisais monter des buildings de vingt-deux étages !... Oui, monsieur !... Comme il n'y en a pas en France ! On les aurait vus du Planier !... Plus fort encore que le canal du Rove ou que l'escalier de la gare !... Et puis, au dernier moment, un pou d'ingénieur — ah ! il était gourmand celui-là, il m'a eu ! — a prétendu que les buildings étaient impossibles : fond de sable à 3 mètres et l'eau au-dessous !...

RAMPAL, riant. — Et tes buildings !... Adieu ! ils *s'escagassaient* dans le port !...

TOUCAS. — Et après ? On était assuré !... L'affaire était belle !... (Il fait claquer ses doigts.) C'est pas beau, l'argent ?

FENOUILLET, grave. — Et les vies humaines ?

TOUCAS. — *Qué ?* les vies humaines ?... (Avec un grand geste méprisant.) Ah ! *vaï !*... (Il s'indigne.) Et tu ne vas pas me donner des leçons d'humanité, toi, vieux *réac*, du cercle républicain !... Je suis socialiste indépendant, moi, socialiste-communiste !

RAMPAL. — Et millionnaire !...

TOUCAS. — Parfaitement !... (Sonnerie du téléphone.) « Allô ! Allô ! Ici Toucas !... C'est toi, Esposito ?... Le bateau est arrivé ! Eh bé, tu as le connaissement ?... *Qué ?* la douane ?... Qui est là ?... Hermite ? C'est un ami ! Tu peux y aller ! Oui !... oui !... Un cigare Toucas roulé dans du papier bleu !... *M'as coumprès ?... O Kay !...* Hein ? Mais

non ! je dis pas au quai... au quai du port !... *O Kay !...* en américain, ça veut dire... ça veut dire : *zou !...* Allez ! Adieu ! » (Il raccroche, puis prend son verre et le hume.) Hein ?... Ce parfum !... (Il trinque.) A la tienne !...

FENOUILLET. — Merci !... A toi !...

TOUCAS. — Et c'est bien meilleur quand c'est défendu !... J'en ai fait goûter l'autre jour au préfet !... Ce brave ami !... Il s'est régalé !...

RAMPAL. — Alors, dis-moi, comment tu la vois, l'affaire ?

TOUCAS. — Quelle affaire ? J'en ai tellement d'affaires ! J'y pense déjà plus !...

FENOUILLET. — Voilà le projet de Toucas !... Un entresol rue Paradis et un fondé de pouvoir... Prêts sur gages et ventes à réméré. Il y a tant de gens qui ont besoin d'argent aujourd'hui !... Des fils de famille, des négociants, des cocottes !... Alors on leur prête 10.000, 20.000... 30.000 francs sur une auto, une fourrure, un bijou. Il est entendu qu'on restitue le gage s'ils rendent l'argent à l'échéance, plus l'intérêt prévu !...

TOUCAS, clignant de l'œil. — Et ils croient tous qu'on la leur prolongera, l'échéance !...

FENOUILLET. — Et puis, quand elle arrive... ils paient pas, et couic !...

Geste d'étrangler.

TOUCAS. — On garde l'auto, la fourrure ou le bijou, qu'on revend le double !

RAMPAL, émerveillé. — Oh ! *fan de Chine !*

TOUCAS, baissant la voix. — Naturellement nous n'y serions pas en nom ! Moi, je suis armateur !... (A Fenouillet :) Lui, il est dans le savon ! (A Rampal :) Et, toi, tu vends du vin !... Mais on se partagerait le bénéfice de la revente !... 300 billets au moins par an ! L'argent de poche pour régaler nos petites... (avec un soupir) *que...* ça coûte cher !...

FENOUILLET. — Mais Rampal n'a pas de maîtresse !

TOUCAS. — Il n'est pas Marseillais alors ?...

RAMPAL. — Tais-toi ! monstre !... Si Rose t'entendait !

FENOUILLET. — Allez, on en reparlera demain à l'apéritif ! 11 heures, au Glacier ?

TOUCAS, les reconduisant. — Diable !... (A Fenouillet :) Et ton fils ? On ne le voit plus ! Qu'est-ce qu'il fait ?...

FENOUILLET. — De la peine !... Admissible à Polytechnique, il vient d'échouer à l'oral !

TOUCAS. — Et toi ? Tu y es allé à Polytechnique ? Eh ! f...-le dans le savon !...

FENOUILLET. — Le povre, il est trop bête !

RAMPAL. — Allez, adieu, mon beau !...

TOUCAS. — Adieu, ami ! (Ils sont sortis.)

Scène II

TOUCAS, SIGALON,
puis BLANCHE ESPINASSE, puis DEVOISY

TOUCAS — Sigalon !... (Sigalon entre.) Il n'est venu personne ?

SIGALON. — Non, monsieur Toucas.

TOUCAS. — Il n'est pas venu Mademoiselle ?

SIGALON. — Laquelle ?... Mademoiselle votre fille ? ou Mademoiselle l'autre ?

TOUCAS, fronçant le sourcil. — *Comme ? Comme ?...*

SIGALON, goguenard. — C'est qu'il en vient beaucoup, ici, de mademoiselles !...

TOUCAS. — Tais-toi, insolent !... Bougre de... Tiens, tu me ferais *déparler* !

SIGALON. — Non, il n'est venu personne.

TOUCAS, assis à son bureau. — Eh bé, dis-le tout de suite ! Et enlève les verres ! Range la bouteille !... Allez, *bouléguan !* (Sigalon est devant la baie.) Et ôte-toi de là, microbe ! que tu me fais ombre ! Vite ! le courrier maintenant ! Et j'y suis pour personne ! Appelle Blanche !

SIGALON, appelant à la porte de droite. — Mademoiselle Espinasse ! Le patron !...

Blanche entre. C'est la dactylo-sténo : une brune piquante, avec l'accent.

TOUCAS. — Allez, prenez, Blanche !... Et puis vous téléphonerez au capitaine Esclangon pour l'exécution ! Et exact, hé ? Pas de blague !... (Il dicte à Blanche, qui prend en sténo.) *Société des Tuilières marseillaises.* (Il lui montre la lettre.) Il y a l'adresse ! *En réponse à votre honorée du 18 courant, j'ai l'avantage de vous informer par la présente qu'un chaland et un remorqueur seront à quai le 25, à 8 heures, à l'îlot n° 2, à Mourepiane, pour enlever le chargement prévu...* (Il s'interrompt.) Et si je fais des fautes, vous les enlèverez aussi, hé !

BLANCHE, aguichante. — Oh ! vous n'en faites pas, monsieur Toucas !...

TOUCAS, épanoui. — Je n'en fais pas, hein ?... (Il la regarde.) Ah ! qu'elle est brave, cette Blanche ! et jolie ! et honnête avec ça !... (Il va se pencher vers elle.) Ah ! coquin de bois ! (Il se contient, tousse et reprend :) Où en étions-nous ?...

BLANCHE, coquette. — *Pour enlever le chargement prévu...*

TOUCAS, regardant la gorge de Blanche. — *Pour enlever le chargement prévu !... Vous trouverez ci-contre...* (Bruit de voix dans l'antichambre.) Chut !...

SIGALON, en coulisse. — Non, monsieur, non, il n'est pas là !

DEVOISY, en coulisse. — Eh bien, sa secrétaire, alors !

TOUCAS, à voix basse. — Chut !... Qui est-ce ?...

SIGALON, en coulisse. — Mais je vous dis qu'il n'y a personne ! Eh ! vous n'allez pas me bousculer, peut-être !... Je vous dis qu'on n'entre pas ! là !...

Sigalon entre au fond vivement et referme la porte.

TOUCAS, à Sigalon. — Qui est-ce ?...

SIGALON. — Un monsieur.

TOUCAS. — Quel monsieur ?

SIGALON. — Je le connais pas !... Un homme... (Avec une grimace.) Un drôle d'homme...

TOUCAS. — Un homme, comment ?...

SIGALON. — Oh ! pas d'ici !... Un homme du Nord...

TOUCAS. — Et qu'est-ce qu'il veut ?

SIGALON. — Ah !... Vous voir !... L'air d'un artiste... ou d'un chômeur...

TOUCAS, épouvanté. — Oh ! Dieu garde !... J'y suis pas !

SIGALON sort, referme la porte. A voix haute en coulisse. — Eh bien, vous avez entendu ? Il n'y est pas !

DEVOISY, en coulisse, criant. — Non, mais tu te f... de moi ?... Veux-tu me laisser passer, n... de D... !...

TOUCAS, se levant, furieux. — N... de D... ?... Qui dit n... de D... chez moi ?... (Il se précipite et ouvre la porte au fond.) Qui est là ?...

DEVOISY. — Moi !...

Il paraît sur le seuil. Chandail, pantalon de flanelle, casquette de soutier américain.

Scène III

TOUCAS, DEVOISY, SIGALON, BLANCHE

TOUCAS. — Et qui demandez-vous ?
DEVOISY, arrogant. — M. Toucas !
TOUCAS. — Eh bien ? M. Toucas n'y est pas ! là !
DEVOISY, le prenant au collet. — Et vous ?... Qu'est-ce que vous êtes, vous ?...
TOUCAS, se débattant, suffoqué. — Ah çà ! mais...
DEVOISY. — Un sosie ! un emplâtre ! Un bouffi !... (Sigalon va se précipiter sur Devoisy.) Allez ! police !... (Tous reculent.) Haut les mains ! (Stupeur de tous. Instinctivement, Toucas, Sigalon lèvent les bras. Devoisy, goguenard :) Eh bien : vous voyez que vous y êtes !...
TOUCAS, sans voix. — Ah çà ! par exemple ! Mais qui êtes-vous ?
DEVOISY, petite chiquenaude à sa casquette. — Devoisy, ancien officier de la marine marchande. (Il s'assied dans le fauteuil, devant le bureau.) Permettez ?
TOUCAS, pas rassuré. — Et... vous êtes de la police ?...
DEVOISY, clignant de l'œil. — C'est une astuce !...
TOUCAS, bondissant. — Une astuce !... Ah ! bien, elle est raide, celle-là ! Ah ! vous allez la connaître, la police !... Sigalon ! Appelle la Sûreté au téléphone ! Ah ! coquin de bonsoir ! La Sûreté ! tout de suite !... Vous allez voir !...
DEVOISY, l'arrêtant d'un geste. — Chut !... Je ne vous le conseille pas ! Dans votre intérêt...
TOUCAS. — Comment ?
DEVOISY, mystérieux. — Chut !...

Il fait signe à Toucas de faire sortir Sigalon et Blanche.

TOUCAS, sidéré. — Quoi ?...

Comme il ne bouge pas, c'est Devoisy lui-même qui leur fait signe de s'éloigner. Sigalon et Blanche sortent et échangent un regard consterné.

Scène IV

DEVOISY, TOUCAS, puis SIGALON

TOUCAS. — Ah çà ! mais... qu'est-ce que ça signifie ?
DEVOISY. — Ça signifie... que vous êtes fait... monsieur Toucas !... fait comme un rat !
TOUCAS. — Comprends pas !...
DEVOISY. — Vous ne savez pas que c'est défendu de pêcher à la dynamite ?
TOUCAS, la main sur le cœur. — Moi ?... A la dynamite ?...
DEVOISY. — Oui, vous, Toucas, armateur ! J'ai lu ça sur la porte !... Vous êtes aussi importateur... fréteur ou affréteur suivant les cas !... Mahonnage, remorquage... que sais-je encore !... membre de la chambre de commerce ! Et vous avez une flottille de pêche... trois chalutiers ?...
TOUCAS. — Oui !... Eh bien ?...
DEVOISY. — Eh bien, vos hommes pêchent toutes les nuits à la dynamite à l'entrée du golfe de Fos... Vous le saviez ?... Je ne savais pas, moi, qu'un riche mariole comme vous pouvait impunément violer la loi !...
TOUCAS, essayant de rire. — Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de brigands ?
DEVOISY. — Juste ! C'est une histoire de brigands ! Ah ! je commence à la connaître, votre ville !... Pourtant je suis de Brest et j'ai bourlingué dur avant d'en arriver où je suis !...
TOUCAS. — Et où êtes-vous ?
DEVOISY. — A quai !... Oui, j'ai un canot automobile, un petit bateau de plaisance... Tout ce qui me reste d'une fortune que j'ai chiquement claquée !... Alors, comme il faut vivre... je fais le taxi dans la rade. Je balade les péquenauds : la visite des bassins et des docks... aller et retour au château d'If !... Connaissez la musique, pas ?...
TOUCAS, reprenant de l'aplomb et cordial. — Oui... oui... Et vous venez à l'embauche ?
DEVOISY, sec. — S'agit pas de ça ! J'ai mon bateau ! J'y mange ! J'y dors ! Je suis libre !... Et, quand ça me chante, je vais la nuit rêver sous la lune, au large !...
TOUCAS, petit sifflement. — Huii !... Comme Gerbault ! Vous êtes un original, à ce que je vois !
DEVOISY, cassant. — Je suis ce que je suis : un j'm'enfoutiste ! Un type qui n'aime pas qu'on l'embête !... Ma famille m'embêtait !... J'ai supprimé la particule de mon nom... Devoisy !
TOUCAS. — Non ? Vous êtes un ancien noble ?
DEVOISY. — J'ai ma noblesse à moi ! Et quand je me serre d'un cran la ceinture, j'ameute pas la foule ! Mais j'aime pas les fricoteurs, les saboteurs et les s... !...
TOUCAS, fronçant le sourcil. — Ça va !... J'écoute !
DEVOISY. — L'autre nuit, vers 1 heure du matin... j'étais au large du cap Couronne... je vois passer deux chalutiers tous feux éteints. Puis, tout à coup, des détonations à vingt brasses de moi, sous l'eau... La première me fait danser ! A la seconde, je reçois des débris dans la coque... qui m'avarient mon platbord !... Ils pêchaient gentiment à la dynamite. Vous parlez d'un coup de râteau !... Où étaient-ils, cette nuit-là, les canots de la police ?... Peinards, derrière les Pomègues ! Ah !... je tire mon pétard !...

Il sort de sa poche le revolver.

TOUCAS, un petit recul. — Ah ! vous portez le... ?
DEVOISY. — Toujours à Marseille ! Et je tire dans le tas ! Raté !... Mais je les ai pris en chasse jusqu'à Méjean, où ils ont débarqué le poisson. Belle pêche ! J'ai tabassé un de vos hommes ! Il ne vous l'a pas dit ? Non ? Mais, à moi, il a dévidé le paquet. Les chalutiers sont à vous et ces gaillards agissent par ordre. Ça rapporte gros, mais ça va vous coûter cher !...
TOUCAS, se levant et riant bruyamment. — Ah ! ah ! vous me faites bien rire ! vous !... Cher ? Combien ? (Changeant de ton et sérieux.) Combien ?
DEVOISY. — Vu ! On se met à table !... Voilà !... Mon bateau a des avaries !...
TOUCAS, généreux. — Ça... je m'en charge !
DEVOISY. — Des avaries ou du bateau ?
TOUCAS, se rasseyant. — Je vous le remets à neuf !
DEVOISY, péremptoire. — Non ! Vous me l'achetez !...
TOUCAS. — Eh ! que voulez-vous que j'en fasse, de votre bateau ?
DEVOISY, goguenard. — Vous le revendrez à la police... pour surveiller vos chalutiers ! Moi, j'ai besoin d'argent ! Et le bateau est vieux !... Je le vends !...
TOUCAS. — Ah ! en fait de bateau... c'est vous qui m'en montez un, je crois, et un beau !...
DEVOISY, le coupant. — Sinon !
TOUCAS. — Sinon ?
DEVOISY, calme. — Je dépose une plainte contre

vous entre les mains du procureur de la République.

TOUCAS, se relevant et essayant de rire. — *Pas maï ?...* (Changeant de ton.) Eh bé, je vais vous dire une chose !... C'est canaille ce que vous faites, hé ? Et pourtant... vous me plaisez !... J'aime les gens comme vous ! Vous m'êtes extrêmement sympathique... monsieur...

Il cherche le mot.

DEVOISY. — Devoisy !...

TOUCAS. — Monsieur (il appuie) de Voisy !... (Il lui tend une boîte de cigares.) Cigare ? (Devoisy en prend un.) Regardez la bague !

DEVOISY. — Cigare... Toucas !

TOUCAS. — *Vouei !...* On me les fait *esprès* pour moi à La Havane ! Et quand j'en offre à un ami... (il reprend un autre cigare) je le lui donne... (il a tiré un billet de 1.000 francs de son tiroir) roulé toujours dans du papier bleu ! Combien en voulez-vous : 2, 3 ?

Devoisy a pris le cigare et déplié le billet.

DEVOISY. — Je voudrais du feu !... (Toucas allume un briquet et le lui tend.) Merci !

Il va allumer le billet au briquet.

TOUCAS, dans un saut. — Oh !... Mais... c'est un vrai !

DEVOISY, le lui rendant. — Pour vos pauvres !... 50 pour mon bateau...

TOUCAS. — 50.000 !... 50.000 francs votre « rafiau » ? Vous vous f... de moi ?...

DEVOISY, allumant son cigare. — Ça !... ou la correctionnelle !

TOUCAS, il éclate. — Oh ! oh ! mais dites... Vous n'êtes pas professeur de chant ? Non ? Pour qui me prenez-vous ? pour un ténor de l'Opéra ? (Il chante :) *Ange pur, ange radieux...* Je le chante quelquefois après le café, à la campagne !... Mais c'est pas vous qui me le ferez chanter ! Ah ! ah !

DEVOISY, calme. — 50.000... et vous gardez le bateau !

TOUCAS, théâtral. — C'est pire que du chantage, monsieur, c'est du vol !

DEVOISY. — 50.000 : c'est ce que vous rapporte un coup de chalut !

TOUCAS, pathétique. — Eh bien ! Allez-y au tribunal ! allez-y !... Ah ! vous ne me connaissez pas !...

DEVOISY. — Si ! si ! très bien ! Je sais qui vous êtes ! et que vous avez été condamné pour ce délit, comme complice, à 1.000 francs d'amende, déjà !...

TOUCAS, indigné, tonitruant. — Qui ? Moi ? Mais où ? quand ? comment ?... (Avec mépris.) Ah ! ah !... j'y suis maintenant !... *Vouei ! Vouei !...* Mais c'était sous l'ancienne municipalité, ça !... du temps de Chanot ! Il y a vingt ans !

DEVOISY, se levant. — Récidive ! Vous réfléchirez !...

TOUCAS, le rattrapant. — Allez ! allez !... (Riant.) *Boudiou !... Qué* mauvais caractère !... On voit bien que vous êtes du Nord, vous !

Entre Sigalon.

SIGALON. — Monsieur Toucas ?

TOUCAS. — Qu'est-ce que c'est ?

SIGALON. — Une dame.

TOUCAS. — *Qué* dame ?

SIGALON. — Mrs. Whartson.

TOUCAS. — Mrs. Grace ?... Qu'elle entre ! (Devoisy se lève avec humeur.) Non, non, restez ! C'est une cliente !... une riche Américaine... amie de mon amie !... et... (signe qu'elle est belle) je ne vous dis que ça !...

Sigalon introduit Mrs. Whartson.

Scène V

LES MÊMES, Mrs. WHARTSON

TOUCAS. — Eh ! Mrs. Whartson ! *Qué* bon vent ?...

Mrs. WHARTSON. — Comment allez-vous, monsieur Toucas ?

TOUCAS. — *Very good !... How are you ?... Sit down, please !*

Mrs. WHARTSON, s'asseyant. — Vous dérange pas ?

TOUCAS. — Jamais. (Il présente :) *My dear friend, captain* de Voisy, Mrs. Grace Whartson ! (A Devoisy.) Remettez-vous, cher ami ! (Devoisy se rassied.) *How now,* Mrs. Whartson ?

Mrs. WHARTSON. — Mais je parle très bien français ! Pourquoi me parlez-vous anglais ?...

TOUCAS. — Oh ! je cause l'américain comme je veux !

Mrs. WHARTSON. — Je ne suis pas Américaine ! Je suis Niçoise ! Mon mari était Américain, mais il est mort ! Enfin, ici, on m'appelle l'Américaine ! Moi, je veux bien !

TOUCAS. — Eh ! justement vous tombez à pic ! Vous n'auriez pas quelquefois envie d'un... canot automobile... un racer d'occasion ?... 60.000 ! Une affaire !

Mrs. WHARTSON. — Non ! j'ai mon yacht !

TOUCAS. — Ça n'empêche pas !... Ah ! le yatch de Mrs. Whartson ! (A Devoisy.) Vous le connaisez ?... Le *Simone* ! Il est à quai sur le sport. Un navire *esplendide !* Mais, si jamais vous avez besoin d'un capitaine, je vous recommande celui-là. (Il montre Devoisy.) Le capitaine de Voisy, un as !... qui a commandé les plus grands paquebots sur la Transat... pas ceux qui ont brûlé ! non ! les autres !

DEVOISY. — C'est totalement faux, madame.

TOUCAS. — Comment ? faux ?... Vous n'avez jamais été commandant sur les transat', vous ?

DEVOISY. — Jamais !

TOUCAS. — Jamais ?... Eh bien, je suis tranquille ! Avec une tête intelligente comme la vôtre vous le deviendrez vite !... (A Mrs. Whartson :) Et vous jugez l'homme, hein ? Franc ! franc comme l'or !

Mrs. WHARTSON, à Devoisy. — Je suis enchantée de vous connaître, capitaine ! Mais précisément je veux me défaire de mon yacht. Il est à vendre !

TOUCAS, machinalement. — Aussi ?... (Il se reprend.) Non, *j'ai* rien dit. Pardon !

Mrs. WHARTSON, à Toucas. — Et c'est un peu pour cela que je viens vous voir !...

TOUCAS. — Mais pourquoi voulez-vous vendre votre yacht ?

Mrs. WHARTSON. — Besoin de monnaie !

TOUCAS, s'esclaffant. — Vous ? Ah ! les femmes sont terribles !... Elle a besoin de monnaie, alors elle vend son yacht ! Et, sans indiscrétion, combien vous l'avez payé, ce yacht ?

Mrs. WHARTSON. — Mon mari l'avait acheté en Angleterre... 20.000 livres, je crois.

TOUCAS. — 20.000 livres ?... (Il prend un crayon.) Avec cette gar... (il se reprend) cette diable de livre... on ne sait jamais.

DEVOISY. — 1.700.000 francs au cours !

TOUCAS. — 1.700.000 ?... Et alors, vous n'allez pas le vendre ?... Faites-vous prêter par un ami la monnaie qu'il vous faut ! Avec un gage comme le yacht, on est tranquille !... (La main à son gousset.) Combien

voulez-vous de monnaie ?... 200.000... 300.000 ?... Un sourire... Mrs. Whartson !... et je suis là !...

Mrs. WHARTSON, radieuse. — Vous êtes gentil ! vraiment très gentil, monsieur Toucas !

TOUCAS. — Ah ! qu'elle est coquine quand elle sourit ! Regardez-moi cette belle figure ! Tenez !... *Very nice !*... Ah ! si je ne me retenais pas, que je l'embrasserais !

Mrs. WHARTSON, lui tendant la joue. — Il ne faut jamais se retenir, monsieur Toucas !

Toucas l'embrasse.

TOUCAS. — Oh ! bonne mère !... Ah ! vous m'en feriez faire, vous, des folies ! Si Tonia me voyait !... Ecoutez, ma belle !... Demain à 3 heures je vous attends ici ! Nous ferons un petit papier... Et vous aurez de moi tout ce que vous voulez !... tout !... tout !...

Mrs. WHARTSON, radieuse, lui tendant la main. — Merci !... A demain !... (A Devoisy :) Bonsoir, capitaine !

DEVOISY. — Mes hommages, madame !...

Mrs. WHARTSON, en partant, à Toucas. — Très sympathique !

TOUCAS, se retournant pour dire à Devoisy. — Voilà ! elle a dit le mot : sympathique !... (A Mrs. Whartson :) Alors, à demain, qué ?... *Good evening !*... Conservez-vous bien !...

Elle est sortie.

Scène VI

DEVOISY, TOUCAS, puis SIGALON

TOUCAS, revenant et dans un flot de paroles que Devoisy essaie à plusieurs reprises de couper. — Et voilà !... Encore une !... Ah ! les femmes à Marseille ! Toutes ! Toutes après moi !...

DEVOISY, regardant sa montre. — Dites donc, monsieur Toucas...

TOUCAS. — Et notez que je suis sérieux, hein ? D'abord, je suis marié... à une femme, si vous la connaissiez !... une sainte créature !...

DEVOISY. — Oui, mais voulez-vous...

TOUCAS, continuant. — Et nous avons une petite fille... peuchère ! Je n'ai pas d'enfant, je n'ai qu'une fille, malheureusement, une petite fille... un bijou, monsieur, un bijou !...

DEVOISY. — Pardon ! je vous demande...

TOUCAS, le coupant encore. — Et puis, alors, j'ai ma maîtresse...

DEVOISY, les bras au ciel. — Oh !

TOUCAS. — ...la plus belle fille de Marseille ! Ah ! elle fait causer, celle-là !... Tonia ! (Un doigt sur les lèvres.) Mais personne ne le sait, hé !... Tonia Ghersi, l'ancienne chanteuse de l'Opéra, un tempérament de feu...

DEVOISY. — Ah çà ! mais ?...

TOUCAS. — Et avec ça une grande... grande artiste !... Vous l'avez peut-être entendue ? Elle a une voix... une...

DEVOISY. — Non ! mais quand vous aurez fini ? Quand vous aurez fini de débagouler vos histoires ? Gardez votre salive pour les clients ! Je suis ici pour autre chose. Vous l'avez déjà oublié ?...

TOUCAS, se rasseyant, penaud. — Eh ! malheureusement non, je ne l'ai pas oublié !... Mais vous êtes bien pressé !

DEVOISY. — Très !

TOUCAS. — Eh ! pas plus que moi ! Vous n'en avez pas plus que moi d'affaires !... et, à mesure qu'elles attendent, elles s'arrangent !... elles s'arrangent toutes seules !

DEVOISY. — Oui ou non, vous me l'achetez le bateau ?...

TOUCAS. — Je vous dis qu'on s'arrangera ! Il s'en est fallu de... de ça... que je ne le lui vende, votre bateau, à l'Américaine... et il n'est pas dit encore...

DEVOISY, furieux. — Je refuse ! C'est vous... vous... qui devez payer ! Et pas un autre ! C'est vous que je veux pénaliser !...

TOUCAS, indigné. — Pénaliser ? Il veut me pénaliser, maintenant !... Il est enragé !... (A Devoisy qui va et vient nerveusement.) Mais ne tournez pas comme ça... que vous me donnez le mal de mer !... Asseyez-vous, là !... (il ouvre son tiroir) et je sors le carnet de chèques !

DEVOISY, se rasseyant. — Ah ! tout de même !

TOUCAS. — Mais vous me ferez un petit papier... parce que...

DEVOISY. — Parce que quoi ?

TOUCAS. — Une fois que vous aurez touché l'argent, je ne voudrais pas que vous alliez dire à la police ou à la douane...

DEVOISY, se levant, menaçant. — Non ! mais voulez-vous ma main sur la figure ?

Entre Sigalon.

SIGALON. — Monsieur Toucas !

TOUCAS. — Quoi ?

SIGALON. — C'est une dame...

Il cligne de l'œil.

TOUCAS, les bras au ciel. — Encore !...

SIGALON. — Une dame qui vous appelle !...

TOUCAS. — *Qué* dame ?

SIGALON. — Mademoiselle... (Il fait signe qu'elle est en bas et montre la baie.) Mademoiselle l'autre !...

DEVOISY, se levant, excédé. — Oh ! Allez ! Zut ! Bonsoir !

Bruit de klaxon dans la rue.

TOUCAS. — Mais ne bougez pas ! Vous vous donnez chaud !

DEVOISY. — Ah ! c'est vous qui me donnez chaud !...

TOUCAS, ouvrant la baie. — Eh bien, j'ouvre un peu ! Tenez !... la brise de mer... un souffle ! un petit souffle !... (On entend en coulisse la voix furieuse de Tonia qui crie : « Toucas ! Toucas ! » Toucas, la main au front.) Oh ! *yayaï !*... Vous le sentez, le souffle !...

Et Tonia entre en tempête.

Scène VII

LES MÊMES, TONIA GHERSI

TONIA. — Alors quoi ?... on est sourd ici ! on n'entend pas ?...

TOUCAS. — *On t'entend pas,* tu dis ?

TONIA. — Mais non !... Depuis une heure, Antoine joue du klaxon dans la rue !...

TOUCAS. — Depuis une heure ?

TONIA. — Oui... depuis une heure, j'attends dans la voiture !

TOUCAS. — Quelle exagération !

TONIA. — Et si j'appelle, si je crie... c'est que j'ai mes raisons !...

Elle s'assied.

TOUCAS. — Mais qu'est-ce qu'il y a ? quoi ? Le feu ?

TONIA, serrant les dents. — Ah ! je préférerais qu'il y eût le feu !

TOUCAS. — En face ? *Vouei !...*

TONIA. — Un verre d'eau !... J'étouffe !... Un verre d'eau !

Toucas s'empresse.

TOUCAS. — Tiens ! tiens !...

TONIA, à Toucas. — Alors quoi ? vous me regardez ! Je vous avais dit ce que je comptais faire aujourd'hui et qui je voulais voir ! Et vous ne m'attendiez pas ? Vous ne vous inquiétez de rien ?... Ah ! bien, vraiment, vous n'êtes pas curieux !...

TOUCAS. — Mais, coquin de bois ! qu'est-ce qui se passe ?...

TONIA. — Il se passe... Ah ! je vais vous le dire, ce qui se passe ! Je vais vous le dire, ce que j'ai puisque vous êtes si pressé de le savoir !

Elle va parler. Il l'arrête.

TOUCAS, comprenant enfin. — Chut ! Ah çà ! voyons ! (Il montre Devoisy.) Une minute ! Je suis en affaires !

TONIA, éclatant. — Et mes affaires à moi ! Vous pensez à mes affaires ?...

TOUCAS. — Chut !... Mais qu'est-ce qui lui prend de dire des choses pareilles ? Mais elle est folle !

DEVOISY. — Ecoutez ! Je vais vous laisser ! Je reviendrai demain !

TOUCAS, le retenant. — Non ! Non !... Réglons tout de suite ! Vous ou moi, d'ici demain, nous pourrions changer d'avis ! Tout de suite ! C'est plus prudent ! Tenez, si vous voulez passer dans le bureau à côté ? Vous trouverez là ma secrétaire, M^lle^ Espinasse... (Il va appeler à droite :) Ho ! Blanche ! (A Devoisy :) mes dactylos ! Vous pourrez rédiger vous-même l'acte de vente et dans cinq minutes on signe...

DEVOISY. — On paie !...

TOUCAS. — Et on n'en parle plus !

DEVOISY. — Voilà !...

TOUCAS. — Alors vous voulez bien m'accorder cinq minutes, cher ami ?

DEVOISY. — Mais comment donc, cher ami !... (Il s'incline devant Tonia.) Pardon, madame !

TONIA. — Bonjour, monsieur !

TOUCAS, à la porte de droite. — Par ici, mon brave !

DEVOISY, en passant. — Merci, mon vieux !

Devoisy sort à droite.

Scène VIII

TOUCAS, TONIA

TOUCAS, revenant à Tonia. — Mais qu'est-ce que c'est... ces façons d'entrer ici ? Voyons, Tonia, voyons ! Tu te crois encore au théâtre ?

TONIA. — Il aurait mieux valu pour moi que je ne le quitte pas, le théâtre ! Elle est belle, ma vie ! la vie que tu m'as faite !

TOUCAS. — Plains-toi ! Depuis cinq ans qu'on est ensemble... j'ai dépensé — j'ai fait le compte — 2 millions pour toi !...

TONIA. — Et voilà ! voilà ce que je suis ! Une femme entretenue !... une femme méprisée, perdue !

TOUCAS. — Perdue ? Mais qu'est-ce qu'il y a ?

TONIA. — Il y a ?... Il y a que je suis enceinte !... Là !... Je viens de voir le docteur !... Trois mois ! Aucun doute : le docteur me l'a dit !

TOUCAS. — Non ?

TONIA. — Oui ! Et voilà, voilà le bouquet ! mon ami, l'apothéose ! Maintenant tu peux danser ! pavoiser ! Il n'y a plus qu'à commander le trousseau et les dragées ! Tu es content ? Ça va ?... (Toucas s'est assis, écrasé.) Et avec ça, monsieur, un petit coup sur l'os pour que ça rentre mieux dans la cocotte !... Ah ! le mufle ! agir ainsi avec moi ! (Avec indignation.) Avec moi !...

TOUCAS. — Toi ! Toi ! Eh ! tu n'es pas faite autrement que les autres ! Ça arrive à tout le monde, ça !... C'est bien arrivé à ta mère !... et à la mienne !...

TONIA. — Egoïste !... Ah ! quel égoïste ! Pouah !

TOUCAS, se levant. — Il faut se faire une raison... quoi !... L'enfant... on l'élèvera, voilà tout... (Il la regarde.) Trois mois, tu dis ?... (Il lui met la main à la taille.) Mais, coquin de sort ! où le places-tu ?...

TONIA, se redressant avec dignité. — Ah ! je te prie de me respecter, n'est-ce pas ? Tu oses plaisanter !... tu oses !... Au moment où mon honneur, ma vie peut-être sont en jeu ?...

TOUCAS. — Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je pleure !... Je suis assez empoisonné comme ça, je te jure !...

TONIA, éclatant de nouveau. — Empoisonné ! Il est empoisonné !... (Avec émotion.) Il y a des hommes qui auraient été émus... à cette nouvelle... bouleversés... qui m'auraient accueillie avec des baisers de reconnaissance, d'amour !...

TOUCAS, haussant les épaules. — Mais... tu en auras des baisers ! *Vouei ! Vouei !*

TONIA. — Mais lui ! Il est empoisonné ! C'est tout l'effet que ça lui fait ! Empoisonné ! Ah ! pouah !

TOUCAS. — Et toi, tu ne l'es pas empoisonnée ?... Si tu t'étais vue dans la glace quand tu es entrée ?...

TONIA. — C'est ça ! Dis que je suis laide maintenant ! C'est le comble !

TOUCAS. — Eh ! qui te le dit ça ? personne !...

TONIA. — Naturellement c'est... c'est... c'est le masque ! Ma jeunesse ! ma beauté ! mon talent, il m'a tout pris ! tout ! (Elle pleure.)

TOUCAS. — Mais ne fais pas ça !... On dirait que tu joues *Madame Butterfly*... comme le soir de tes débuts à Marseille, à l'Opéra !

TONIA, vivement, revenant à elle. — Pas vrai ! C'était dans *Carmen*.

TOUCAS. — Va pour *Carmen* ! Alors, c'est moi Don José !... (Avec émotion.) Depuis cinq ans, *peuchère*, je suis ton pauvre Don José !...

TONIA, implacable. — Mais tu peux être tranquille, va ! Ce n'est pas moi qui t'abandonnerai jamais !...

TOUCAS, avec une nuance de désespoir. — Ah ! Non ?...

TONIA, féroce. — Ah ! maintenant, c'est pour la vie entre nous ! pour la vie !

TOUCAS, même jeu. — Ah ! oui ?

TONIA. — D'ailleurs, tu sais ce qui te reste à faire !... Interroge ta conscience ! Oui !... tu me regardes ?... Tu ne penses pas que je veuille d'un bâtard ?... Non ?... Tu me vois, moi, Tonia Ghersi !... tu me vois mettant au monde un enfant sans père, un malheureux sans famille et sans nom !... (Elle secoue la tête rageusement.) Ah ! Ah !...

TOUCAS, insinuant. — Mais écoute... à trois mois... peut-être... tu peux t'arranger.

TONIA, se cabrant. — Quoi ? Ah ! je l'attendais

celle-là !... N'achève pas ! (Elle a pris un presse-papier et l'en menace.) Je t'assomme !... Et ma santé... dis ? Qu'en fais-tu de ma santé ?... Non ! Non !... l'enfant est là ! Tu me l'as fait !... Boum ! ça y est ! Je le garde ! Seulement, toi, tu vas divorcer !

TOUCAS, ahuri. — Hein ?...

TONIA. — Et m'épouser !

TOUCAS, la main à son front. — Non, mais ?...

TONIA, avec autorité. — Tu vas divorcer ! Ta fille est majeure et aura 1 million de dot ! Ni ta femme ni ta fille n'ont plus besoin de toi que je sache ?... C'est le passé ! Mais tu as une nouvelle famille... qui t'attend !... qui t'appelle !...

TOUCAS, ahuri. — *Qué* nouvelle famille ?

TONIA, les mains à la taille. — Nous !

TOUCAS. — Mais jamais ma femme ne voudra divorcer !...

TONIA. — Ah ! parlons-en de ta femme ! Cette commère !... Ah ! elle te fait honneur, celle-là !...

TOUCAS, furieux. — Je te défends de dire du mal de Rose !

TONIA. — Et moi je te défends de m'en parler !

TOUCAS. — C'est toi qui m'en parles !

TONIA, péremptoire. — Tu vas divorcer, là !

TOUCAS. — A mon âge ? Dans ma situation ? mais ce serait un scandale à Marseille !

TONIA. — Oh ! on en a vu d'autres à Marseille ! Moi je t'en promets un de scandale, et un beau ! si tu nous condamnes, moi à n'être qu'une fille-mère et ton fils un...

TOUCAS. — Oh ! *boudiou !* Mais qui te dit d'abord que ce sera un fils ?...

TONIA. — Je le promènerai dans tout Marseille, ton fils, en criant qu'il est de toi !... La nourrice te l'amènera tous les jours, ton fils, à l'apéritif, au Glacier ! chez toi, dans ta maison ! à ton bureau ! à la chambre de commerce ! partout !... Ah ! tu as peur du scandale ! eh bien, tu vas voir !...

TOUCAS, hors de lui. — Mais, *coquin dé pas Diou !...* Si ma femme ne veut pas divorcer ! Et il suffira que je lui avoue notre liaison... et ton état pour qu'elle refuse !... Tu ne la connais pas, elle aussi ! Elle fera un malheur !... Elle ira te vitrioler, te massacrer ! (Avec gravité.) Elle me tuera peut-être ! Eh ! ça s'est vu, ça, aussi !...

TONIA. — Soit ! Je pourrai dire au moins que l'enfant est de toi ! On saura pourquoi tu es mort ! Pour son honneur ! Pour moi !...

TOUCAS, avec une grimace. — Charmant !

TONIA. — Débrouille-toi ! Arrange-toi !... Avant trois mois, il me faut une dot, un contrat, la mairie et l'église ! Il faut un père à ton enfant ! il faut un mari à sa mère !...

TOUCAS. — Et dans trois mois !... j'aurai divorcé dans trois mois ?... (Un pouce en l'air.) Ah ! ça, alors ! Pourquoi pas bigame ?...

TONIA. — Tu m'as fait quitter le théâtre !... (Elle ricane.) Monsieur était jaloux !... Tu as brisé ma carrière et ma vie !... Eh bien, moi aussi, je veux être à Marseille une femme honorable !... une femme enviée, respectée, qu'on invite et que l'on reçoit ! Je la vaux bien, ta femme ! Mon père avait six galons !

TOUCAS. — *Vouei !* Trois sur chaque manche, on le sait.

TONIA. — Quand le sien vendait des *chichi-fregis* sur le cours ! Tout ce qu'elle a eu de toi, je le veux !... Je veux me marier, là ! ou c'est moi qui te tue ! Tu entends ? Fortuné ! je te tue !...

TOUCAS. — Eh bien, c'est parfait !... Il n'y a plus qu'à commander ! Au choix... la robe de noces ou le tombeau !

TONIA, éclatant en sanglots. — Ah ! misérable que tu es ! lâche qui nous laisserais mourir, l'enfant et moi !... (Elle s'affale dans le fauteuil.) Ah ! Dieu !... mais qu'est-ce que j'ai fait pour être si malheureuse !... Ah ! ah ! je n'y vois plus !... la tête me tourne... Ah !...

Elle va se trouver mal.

TOUCAS, affolé. — Ça y est ! Les douleurs !... (Inquiet.) Tu... tu ne vas pas te trouver mal ici au moins ?... (Il appelle.) Sigalon ! Ho ! Sigalon ! du vinaigre ! un docteur !... (Sigalon entre.)

TONIA, revenant à elle. — Ah !

TOUCAS, à Sigalon. — Non ! rien ! f... le camp ! ça va ! ça va mieux ! (Sigalon sort.)

TONIA, d'une voix mourante. — Fortuné... Fortuné...

TOUCAS, à ses genoux. — Eh *vouei !* ma poulette, je suis là !

TONIA, comme si elle allait mourir. — Je suis malade...

TOUCAS. — Eh vouei ! Ah ! si je pouvais l'être à ta place !... (Serrant les dents.) Ah ! ce serait vite fait avec moi !...

TONIA. — Je souffre...

TOUCAS. — Eh ! pardi !... c'est pour ça que tu as ces troubles... ces envies... l'envie de te marier, par exemple !... C'est une envie stupide... imbécile... comme si tu avais envie de manger... je sais pas... moi... des supions... ou des pois chiches... mais c'est rien, ça !... ça te passera !... ça passe déjà... tu vois, ça passe !...

TONIA, se relevant d'un coup. — Ça passe !... Ah ! oui ?... Eh bien, tu vas voir si ça passe !... Je suis Corse, mon cher, et fille de Corse !... *Guarda te, me guarde !...* Je te donne trois jours pour te décider... Le divorce et tu m'épouses... ou la catastrophe, voilà !... Il n'y a jamais eu de bâtards dans ma famille. Ce n'est pas Tonia Ghersi qui commencera ! Ce n'est pas parce qu'un vieux coureur comme toi m'a séduite...

TOUCAS, levant les bras. — Oh ! séduite !...

TONIA, achevant. — ... que je devrai finir mes jours dans la honte ! Je pars ! Nous nous sommes tout dit !... Adieu !... (Fausse sortie. Elle revient.) Et je reviens dans une heure ! Tu peux téléphoner chez toi ! oui ! Tu ne rentres pas ! Nous dînons ensemble ce soir !...

TOUCAS, ahuri. — Ce soir ?

TONIA. — A la Réserve !... devant tout Marseille, mon cher ! à la face du ciel !... Et puis, d'abord !... donne-moi ton portefeuille ! (Elle le lui prend dans sa poche.) Là !... (Elle prend des billets.) Là ! Voilà ! Je vais commander le trousseau. (En sortant, elle se retourne.) Saligaud !

Toucas est tombé assis, écrasé ; elle est sortie.

TOUCAS, seul. — Oh ! qu'est-ce qui me tombe sur la tête ! Oh !

Sigalon passe la tête par la porte au fond et regarde Toucas.

Scène IX

TOUCAS, SIGALON, puis DEVOISY

SIGALON. — Ça ne va pas, monsieur Toucas ?... Vous avez l'air amorti !

TOUCAS. — Ah ! tu peux le dire, amorti !...

SIGALON. — Et l'autre qui attend là ?

Il montre la porte à droite.

TOUCAS, distrait. — Quel autre ?..

SIGALON. — *L'estraïo-braso !*

TOUCAS. — Ah ! *vouei !*

SIGALON. — Ils n'ont pas l'air de se languir à côté, *Sas !* Elles sont toutes après lui, les petites...

TOUCAS, geste de faire entrer. — Allez ! Zou !

Sigalon va appeler à droite.

SIGALON. — Eh ! jeune homme !

DEVOISY, entrant et à Sigalon. — Voilà, voilà ! papa !

Il s'arrête et regarde Toucas écroulé.

TOUCAS, d'une voix blanche. — Alors vous l'avez fait le papier ?

DEVOISY, le lui donnant. — Un simple reçu contre livraison du bateau...

Toucas lit, hoche la tête, puis commence à remplir un chèque.

TOUCAS, écrivant. — *Monsieur... de... Voisy...* Je vous le barre, le chèque ?

DEVOISY, vivement. — Non, non, ne barrez rien ! (Toucas soupire bruyamment et s'arrête comme s'il étouffait.) Ça ne va pas ?

TOUCAS. — Pas très bien...

Il boit un verre d'eau.

DEVOISY. — Qu'est-ce que vous avez ?...

TOUCAS, hochant la tête. — Vous êtes marié, vous ?...

DEVOISY. — Ah ! bon Dieu, non !...

TOUCAS, se signant. — *Qué pastiss !*

DEVOISY. — C'est M^me^ Toucas qui était là tout à l'heure...

TOUCAS. — Hein ?... Heu... oui... c'est... c'est Madame !... (Il tousse pour se donner une contenance, puis lui tend le chèque, tristement.) Alors, voilà...

DEVOISY va le prendre. — Dites-moi ! Ce ne sont pas des ennuis d'argent que vous avez ?

TOUCAS. — Pourquoi ?

DEVOISY. — Si c'était ce petit chèque qui vous gêne... je... je peux attendre... Je ne suis pas si mauvais diable que j'en ai l'air !...

Toucas retire la main et le chèque.

TOUCAS, avec émotion. — Ah ! c'est très bien ce que vous venez de dire là !... très délicat !... (Chaleureux.) Ça, voyez-vous, ça !... ça me touche !... Oh ! je m'y connais en hommes ! Je ne vous l'avais pas dit tout de suite que vous me plaisiez ?... Vous êtes un brave garçon !

DEVOISY. — Evidemment je ne voudrais pas vous étrangler !...

TOUCAS, les larmes aux yeux, la gorge étranglée par un sanglot. — Ah !... ce ne serait pas le moment !...

Il a mis le chèque dans sa poche.

DEVOISY, stupéfait. — Vous pleurez ?

TOUCAS. — Elle est guère drôle, la vie !...

DEVOISY. — A qui le dites-vous !...

TOUCAS. — Avoir surmonté tant d'obstacles pour en arriver là !... J'en ai eu une, moi !... de jeunesse !

DEVOISY. — Pas comme moi !... J'ai mangé mon pain blanc le premier !

TOUCAS. — A quinze ans, monsieur, je ne savais pas encore ce que c'était qu'une paire de souliers... et jamais je payais sur le tram !... De première, à la resquille... Mon père était navigateur !

DEVOISY. — Le mien aussi ! Capitaine de vaisseau.

TOUCAS. — J'ai fait tous les métiers, moi, monsieur ! garçon de cabine aux Messageries...

DEVOISY. — Et moi, élève à l'Ecole navale, d'où l'on m'a renvoyé...

TOUCAS, intéressé. — Mauvaises mœurs ?

DEVOISY. — Non, j'avais cassé deux dents à un officier marinier.

TOUCAS. — Oh ! Pile !

DEVOISY. — Puis mon service... dont un an aux compagnies de discipline...

TOUCAS. — Et moi, à bord des bateaux ! Oh !... qu'est-ce que j'ai fait comme trafic : le change, les bibelots ! les femmes ! Oh ! *boudiou !* Et avec ça le mal de mer ! J'ai toujours eu le mal de mer !

DEVOISY. — Moi, j'ai fait la guerre... blessé à Dixmude.

TOUCAS. — J'aurais pu devenir pacha à Zanzibar !

DEVOISY. — Et moi, rentier à la mort de ma mère ! Mais j'ai bouffé tout l'héritage avec des filles !

TOUCAS. — Eh bien, moi, ce sont elles qui m'ont fait ce que je suis ! Une petite que je connaissais à bord du *Macédonien* et à qui j'ai fait la main, pour la marier au directeur d'une maison de jeu à Hong Kong !... 10.000 francs !... cadeau d'adieu !

DEVOISY. — J'en ai claqué 200.000 au bac !

TOUCAS. — Et c'est avec ces 10.000, *té !* que j'ai commencé ma fortune ! La pêche...

DEVOISY, le coupant. — ...à la dynamite ?...

TOUCAS. — Parbleu !... J'ai commandé à bord !

DEVOISY. — Et moi je commandais un cargo pour la contrebande, à Frisco !

TOUCAS, avec admiration. — A San Francisco ?...

DEVOISY. — ...Où j'ai failli être poissé... canonné !... et j'ai mis les voiles... à la nage !... Frisco, Yokohama, Marseille... Rentré en France comme soutier !

TOUCAS. — Et le bateau que vous avez ?...

DEVOISY. — Ma dernière planche ! C'est un ami de mon père, un vieux frégaton retiré à Toulon, qui me l'a donné ! Je suis depuis deux mois à Marseille. Mais j'en ai marre, de la vie, du bateau et de tout !... avec les cinquante billets que je touche...

Il s'arrête.

TOUCAS. — Eh bien ?...

DEVOISY. — Je vais tirer une bordée... pépère !... Je flambe le tout en huit jours... et puis bonsoir !... (Geste expéditif.) J'irai voir ce qui se passe de l'autre côté !

TOUCAS, se levant, impressionné. — Oh ! *coquin !* à votre âge ?...

Pause.

DEVOISY. — Vous n'auriez pas un cigare ?...

TOUCAS, lui tendant la boîte. — Servez-vous... (Il le regarde.) Vous m'êtes de plus en plus sympathique !... (Il réfléchit et se frappe le front.) Oh !... mais attendez ! attendez !...

DEVOISY, allumant son cigare. — Quoi ?...

TOUCAS, comme à lui-même. — De Voisy !... en deux mots, hé ? *avé* la particule ? Et votre prénom ?

DEVOISY. — Gaétan.

TOUCAS, admiratif. — C'est bien, ça ! Gaétan de Voisy !

Il le regarde.

DEVOISY. — Pourquoi me regardez-vous comme ça ?...

TOUCAS. — Je pense... à *quèque* chose !... (Vivement.) Vous êtes comte ou vicomte ?

DEVOISY. — Chevalier.

TOUCAS. — ... de la Légion d'honneur ?

DEVOISY. — Chevalier... tout court...

TOUCAS. — Chevalier du roi ?... Alors ? (Petit

sifflement.) Pfui !... (Il s'assied et, baissant la voix :) Dites-moi, vous ne voudriez pas...

Il s'arrête.

DEVOISY. — Quoi ?

TOUCAS. — Vous ne voudriez pas vous marier, par hasard ?

DEVOISY, riant. — C'est une blague ?

TOUCAS. — Non, non !

DEVOISY, goguenard. — Et contre qui ?

TOUCAS, théâtral. — Ah ! écoutez-moi, pour l'amour du ciel ! Ecoutez-moi ! C'est une idée de génie qui me vient !... de génie !... J'ai un ami très riche, marié, père de famille, mais ce saligaud... oui, c'est le mot... a une maîtresse... et, va te faire fiche ! voilà que la maîtresse est enceinte maintenant ! Et cette femme, c'est quelqu'un, vous savez, à Marseille !... Alors, comme elle ne peut pas accoucher d'un bâtard, tout de même... et comme le père ne peut pas reconnaître l'enfant... il s'agit de lui trouver un mari... un homme comme il faut... qui ne soit pas connu à Marseille !... et pour qui ce serait une situation magnifique !

DEVOISY. — Et vous avez pensé à moi ?

TOUCAS. — Eh ! pourquoi pas ?... Un beau nom pour l'enfant ! Un noble ! Eh ! dites ? on serait assuré pour ça... et pour le reste... de votre discrétion... L'ami pourrait présenter sa maîtresse et le mari de sa maîtresse à sa femme — car naturellement sa femme ne sait pas qu'il a une liaison — alors on se fréquenterait... on se réunirait le dimanche, les deux ménages et l'enfant !... Et *zou !* les parties à la campagne... les gueuletons... On deviendrait intimes ! Ce serait charmant ! charmant !

DEVOISY. — Bien marseillais, en tout cas !... Et... l'ami en question, c'est vous, n'est-ce pas ?

TOUCAS, clignant de l'œil. — Ho !... qui vous l'a dit ?...

DEVOISY. — Elle est jolie ?...

TOUCAS. — Qui ?

DEVOISY. — La demoiselle ?

TOUCAS. — Un ange !... Elle va venir ! Vous la regarderez. Mais, pardon, hé ?... Pour ce que vous pensez... chasse gardée ! Le mariage serait blanc, ce serait dans nos conventions !

DEVOISY. — Et mon intérêt dans tout ça ?

TOUCAS. — Votre intérêt ? Malheureux !... Vous vivriez comme un pacha !... Je vous ferai une place ici, dans mes affaires !

DEVOISY. — La pêche à la dynamite ?

TOUCAS. — Mais ne me parlez pas toujours de dynamite ! J'en ai d'autres d'affaires, allez ! J'en ai tellement que ma tête éclate !

A ce moment, entre, en coup de vent, Esposito, suivi de Sigalon.

Scène X

LES MÊMES, ESPOSITO, SIGALON

ESPOSITO, lugubre. — Ho ! patron !...

TOUCAS. — Té ! Esposito !... (S'inquiétant.) Quoi ?... tu en fais une tête !...

ESPOSITO, bégayant, avec peur. — Oh ! c'est la ca... catastrophe !... C'était pas Hermite... l'officier de douane !...

TOUCAS, se levant, saisi. — *Comme ?...*

ESPOSITO. — Alors... il est juste tombé sur un des sacs de riz... qui était « sucré » au fond !

TOUCAS, les mains aux cheveux. — Aïe !

ESPOSITO. — *Qué scénasse !...* « Et qu'est-ce que c'est que ça ?... de l'opium ! » il voulait me fiche dedans !

TOUCAS. — Et alors ?... parle, *banaste !*

ESPOSITO. — J'ai dit : voyez M. Toucas.

TOUCAS. — Ah ! *bougro d'aï ! Sies couyoun coumo un aï !* Je te l'avais pas dit de faire mettre les sacs sur le quai d'embarquement pour Sète ! On coupait à la douane ! *Baboite !...* Espèce de rien du tout !... (Il l'a pris à la gorge, puis se calme.) Qui est-ce, le galonné ?

ESPOSITO. — Faggiole.

TOUCAS. — Le cousin de Trotobas, qui a épousé la petite Fine ?... J'y vais !... (A Devoisy :) Excusez-moi, dites : un saut jusqu'à la douane et je reviens ! Vous réfléchirez ! D'abord, qu'est-ce que vous faites ce soir ? On dîne ensemble à la Réserve, tous les deux ! tous les trois !... Sigalon ! Téléphone chez moi que je ne rentre pas dîner (Important.) Je suis en affaires !... (Poussant Esposito.) Et, toi, marche, marche devant, fainéant !... que tu mériterais des coups de barre !...

Il sort avec Esposito.

Scène XI

DEVOISY, SIGALON, puis JEANNINE

SIGALON. — Alors ça s'arrange avec le patron ? (Devoisy le regarde et ne répond pas.) Si vous voulez les journaux du soir ?... je les ai lus...

DEVOISY, prenant les journaux. — Merci !...

SIGALON. — *Qué* journée aujourd'hui ! Je suis mort de fatigue ! (Il roule une cigarette. Un temps.) Vous n'avez pas soif ? On peut faire monter l'apéritif ?

DEVOISY, il lit un journal. — Merci !

SIGALON, allumant sa cigarette. — Vous n'êtes guère liant... causeur, je veux dire ! De quel pays vous êtes ?

DEVOISY. — Pas de Marseille !

SIGALON. — Ça se voit ! Oh ! pas à l'accent, parce qu'à Marseille il y en a qui n'en ont guère... Tenez, moi, j'ai travaillé six mois à Valence, je l'ai perdu !... Tandis que vous en avez ici qui, quand ils parlent, on dirait qu'ils *tirassent de la mouffe !*

Entre Jeannine, très élégante, très délurée. Elle parle avec autorité.

JEANNINE. — Bonjour !

SIGALON. — Tiens ! bonjour, mademoiselle !

JEANNINE, montrant le bureau. — Il n'est pas là ?

SIGALON. — Vous l'avez pas rencontré ? Il vient de descendre à la minute ! Il va revenir, il est à la douane.

Devoisy s'est levé. Il regarde avec attention et curiosité Jeannine qui n'a pas daigné encore remarquer sa présence.

JEANNINE. — M. Fenouillet n'est pas arrivé ?

SIGALON. — Le père ?... Oui, il est venu...

JEANNINE, sèchement. — Le fils ! J'ai rendez-vous avec lui à 6 heures. Nous devons aller au Sporting.

SIGALON. — Je peux lui téléphoner ?

JEANNINE. — Oh ! il viendra ! Je suis tranquille ! (Enfin elle aperçoit Devoisy, qui s'incline.) Bonjour !... (Bas à Sigalon, montrant Devoisy :) Qui est-ce ?

SIGALON, avec mépris. — *Sabi pas !*

Il sort. Devoisy s'est rassis et lit son journal. Jeannine s'installe au bureau de Toucas, regarde des papiers, allume une cigarette. A la dérobée, du coin de l'œil, Devoisy l'observe. Un temps. Devoisy attire à lui la boîte de cigares et en choisit un. Etonnement sur place de Jeannine. Devoisy cherche du regard le briquet.

JEANNINE. — Vous cherchez du feu ?... Voici, monsieur !

Elle lui jette le briquet.

DEVOISY. — Merci !

Il allume tranquillement son cigare. Elle se lève, agacée, et fait quelques pas en toisant Devoisy. Tout à coup, Devoisy pense au chèque. Il fouille ses poches... réfléchit, se lève et va devant le bureau regarder si le chèque ne s'y trouve pas. Etonnement nouveau, presque indigné, de Jeannine.

JEANNINE. — Qu'est-ce que vous cherchez encore, monsieur ?

DEVOISY, relevant le mot. — Encore ? Je cherche un chèque...

JEANNINE, deux pas vers lui. — Un chèque ?

DEVOISY, cherchant toujours. — Oui... un chèque à mon nom. Il a dû l'emporter.

Pause.

JEANNINE. — Je vous demande pardon de vous poser cette question indiscrète... mais, comme je n'ai pas l'honneur de vous connaître...

DEVOISY. — Hein ?... Oh ! mais, moi, je vous connais !... ou plutôt... je vous reconnais. Vous avez failli m'écraser il y a huit jours près de Roucas.

JEANNINE. — Moi ?

DEVOISY. — Oui, c'est bien vous, le coach à spider, la petite américaine rouge à deux places que vous conduisez, d'ailleurs, de façon si originale !...

JEANNINE, piquée. — Qu'est-ce que vous voulez dire ? que je conduis mal ?

DEVOISY. — Vous avez manqué m'emboutir... je ne trouve pas que vous conduisez bien !... A mon goût !... Et vous ne vous êtes même pas retournée pour voir si j'étais vivant... Vous aviez pris la descente en roue libre et les virages sur les chapeaux de roue, ce qui, laissez-moi vous le dire, est assez imprudent... Enfin, vous avez une manière, je l'ai remarqué, de couper les tramways en zigzag qui n'appartient qu'à vous !

JEANNINE, de haut. — Vous êtes donc wattman ?

DEVOISY. — Non, madame, non ! Je suis un homme à marier ! A votre disposition !

JEANNINE. — En tout cas, vous êtes bien insolent !... et d'un sans-gêne !

DEVOISY. — Vous êtes chez vous, madame ! je ne vous répondrai pas !

Entre Jules Fenouillet, un grand garçon prétentieux et timide à la fois.

Scène XII

LES MÊMES, JULES FENOUILLET

JEANNINE, regardant sa montre. — Dites donc ! Vous êtes en retard de cinq minutes, mon petit !

JULES. — Je vous supplie de m'excuser ! J'ai tant de travail actuellement ! Vous savez que j'ai échoué à l'oral à Polytechnique. Alors papa veut que je prépare les Ponts et Chaussées.

JEANNINE, ironique. — C'est mignon tout plein, ça !

JULES. — Et puis j'ai failli ne pas venir ! J'ai grand-mère qui est fatiguée !...

JEANNINE. — Qu'est-ce qu'elle a ?...

JULES. — Eh ! un peu la fièvre... un peu les médecins ! Elle est fatiguée... Le docteur a dit qu'elle ne passerait pas la nuit ! Encore un deuil dans la famille ! C'est bien pénible !

JEANNINE. — Alors vous ne venez pas au Sporting ?...

JULES. — Si ! Maintenant que je vous l'ai promis !

JEANNINE. — Oh ! mais, si vous ne voulez pas venir... j'irai seule ! moi ! je m'en fiche !

JULES. — Pas moi ! dites ! Nous avons si peu l'occasion de sortir ensemble ! Vous êtes si demandée !

JEANNINE. — Pas de boniments, mon petit Jules ! *Go !*

JULES, apercevant Devoisy qui n'a pas bougé. — Oh ! pardon ! j'ai oublié de saluer Monsieur ! Mais j'étais tellement contrarié d'être en retard... et avec ça, grand-mère fatiguée... (Il va redescendre.) Bonjour, monsieur ! Je...

JEANNINE, le coupant et l'entraînant. — Mais venez donc ! Ça n'a aucune importance ! Aucune !

Ils sortent tous les deux. Devoisy se lève.

DEVOISY, seul, entre ses dents. — Petit poison ! va !...

On entend en coulisse un bruit de voix dans lequel domine celle de Toucas : « Té, te voilà ! Je viens de la douane ! — Oh ! oui, nous allons au Sporting. — Allez ! adieu ! je te la confie !... » Et Toucas entre, réjoui.

Scène XIII

DEVOISY, TOUCAS, puis SIGALON

TOUCAS. — Et toutes mes excuses ! Je vous fais languir !...

DEVOISY. — Ça c'est arrangé ?

TOUCAS. — Quoi ?...

DEVOISY. — La douane ?

TOUCAS, négligemment. — Oh ! oui !... Entre amis ! Alors vous avez réfléchi ?... (Il baisse la voix.) Pour le mariage ?...

DEVOISY. — Oui... Je refuse !

TOUCAS, consterné. — Et pourquoi ?

DEVOISY. — Elle ne me plaît pas du tout, la particulière !... Et même, si vous voulez mon sentiment, elle me tape sur les nerfs ! Ses chichis, sa façon de vous toiser !... Oh ! là là !... Notre petit entretien, là, m'a édifié !... Des claques, madame, des claques !...

TOUCAS. — Ah çà ! mais... vous lui avez parlé ? quand ?

DEVOISY. — A l'instant.

TOUCAS. — Ah ! pauvre de vous ! Mais c'est pas celle-là !... La petite que vous avez vue, c'est Nine, ma fille !

DEVOISY. — Ah ! c'est... Alors ce n'est pas celle-là que j'épouse ? (Déçu.) Ah ! je croyais !... Mais elle n'a pas l'accent !

TOUCAS, avec orgueil. — Quel accent ? Ma fille a été élevée dans le plus riche pensionnat d'Europe, à Lausanne... Tonia non plus n'a pas l'accent... Elle est Corse. (Klaxon violent dans la rue.) Tenez, j'entends le klaxon ! c'est elle ! (Il va regarder par la baie.) Oui... (Il crie :) Monte !... (A Devoisy :) Chut ! je lui

fais signe de monter !... (Il crie :) Monte !... (Il appelle Sigalon :) Sigalon ! Tu as téléphoné que je ne rentrais pas dîner ?

SIGALON. — Oh ! *botto !* je l'ai oublié !

TOUCAS. — Et tu ne pouvais le dire à ma fille quand elle était là ?

SIGALON. — Eh ! vous aussi, vous pouviez le lui dire !

TOUCAS. — Tais-toi, insolent !... (Il entend des pas dans l'antichambre.) Ah ! la voilà !...

Entre Tonia.

Scène XIV

LES MÊMES, plus TONIA, moins SIGALON

TONIA. — Oh ! je suis dans une colère !

TOUCAS, les bras au ciel. — *Aqui maï !*

TONIA. — J'ai failli mourir, mon cher !... en miettes ! écrasée, broyée par un tacot, un bolide rouge, qui a manqué nous couper en deux, rue de la République ! Et c'était votre fille qui conduisait ! votre fille !

DEVOISY. — Ça ne m'étonne pas !

TOUCAS. — Ma chère amie, je vous présente M. le chevalier Gaétan de Voisy, avec qui je suis en train de traiter une grande affaire...

TONIA. — J'ai déjà vu Monsieur !

Elle lui tend sa main, que Devoisy baise.

DEVOISY. — En effet, madame !...

TOUCAS. — Et nous dînons ce soir tous les trois !

TONIA, entre ses dents, à Toucas. — Oui... tu as peur de te compromettre...

DEVOISY, prenant Toucas à part. — Ah ! mais... (A Tonia :) Je vous demande pardon, madame... (A Toucas :) Pour l'affaire, j'y pense ! Vous ne m'avez pas donné le chèque !

TOUCAS, feignant d'avoir oublié. — *Qué* chèque ?

DEVOISY, souriant. — Le bateau ?

TOUCAS. — Ah ! vous voulez le chèque aussi ?

Il cherche le chèque dans sa poche.

TONIA. — Dans sa poche, toujours ! Il vous le donne d'abord, puis vous le reprend.

DEVOISY. — L'élastique !

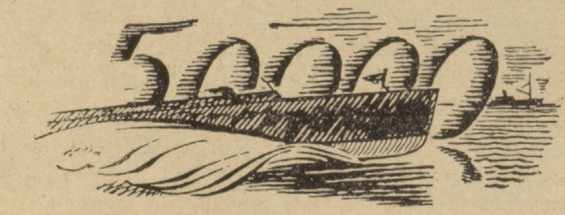
TOUCAS, donnant le chèque à Devoisy. — Quel appétit !

DEVOISY, prenant le chèque. — Mais c'est moi qui vous invite à dîner !

TOUCAS. — Eh ! bé ! vous pouvez !... Pour un homme du Nord, vous le perdez pas, vous, le nord !

Ils vont sortir tous les trois en riant.

RIDEAU



ACTE II

La villa des Toucas à Cassi s. Un hall-salon donnant par une large baie sur la terrasse et le jardin qui descend vers la mer, visible à travers les arbres. Décoration et ameublement de style provençal moderne. Un petit billard japonais à droite. Pergola sur la terrasse. Pinède à gauche.

Grande porte à droite donnant sur la salle à manger. A gauche, porte menant aux appartements.

Il est 3 heures et demie de l'après-midi. C'est l'été.

Scène première

TOUCAS, puis SIGALON, puis ESPOSITO, puis Mme TOUCAS

TOUCAS, paraissant à droite et appelant par la terrasse à gauche. — Sigalon !

SIGALON, paraissant à gauche, la serviette au cou, la bouche pleine. — Voilà, voilà, patron !

TOUCAS. — Téléphone à Bandol, au Casino ! Demande à quelle heure le concours de maillots. Ces dames veulent y aller !

SIGALON. — Bien, monsieur Toucas !

TOUCAS. — Les pintadons étaient bons ?

SIGALON. — Extra !

TOUCAS. — Tu as bien mangé ?

SIGALON, la main sur l'estomac. — Oh ! bonne mère !

TOUCAS, avec satisfaction. — Nous aussi ! Où est Esposito ?

SIGALON. — Il mange toujours... (Un geste vers la gauche.) Il mange...

Pendant ce temps, une Femme de chambre dispose des tables dans le hall pour le café.

TOUCAS. — On sera bien là, hé ? pour prendre le café ?

A ce moment Esposito paraît. Il est en manches de chemise, la bouche pleine.

ESPOSITO. — Vous m'appelez, patron ?

TOUCAS. — Non, mange !... (Il va sortir, il le rappelle.) Oui, viens ! dis à Madame (il montre la porte à droite) de venir me parler. Elle est à table ! Dis-le-lui... discrètement.

Esposito sort à droite.

SIGALON. — Alors je vais téléphoner ?

TOUCAS. — Et recommande aux deux mécaniciens de ne pas s'écarter d'ici comme l'autre dimanche... que si on a besoin d'eux on n'ait pas à les chercher dans tous les bars de Cassis ! (Entre, à droite, Mme Toucas. Esposito reparaît sur la terrasse, à droite.) Ah ! te voilà, Rose ! Ecoute !

Mme TOUCAS. — Mais pourquoi tu quittes la table ? C'est guère poli pour tes invités !

TOUCAS, important. — Ce qui n'est pas poli, permets-moi de te le rappeler, c'est ta façon de leur dire à tout propos, à nos amis Devoisy : « Embrassez-vous ! allez ! embrassez-vous ! » (Il l'imite.) « Pour des *novis* vous n'êtes guère tendres ! » C'est pour ça que je te fais appeler ! Ne leur dis plus rien, s'il te plaît. Car ce n'est agréable ni pour eux... ni pour moi !

Mme TOUCAS. — Pour toi ! Eh ! qu'est-ce que ça peut te faire ?

TOUCAS. — Ça me fait... ça me fait beaucoup que tu ne te tiennes pas comme il faut, là !

Mme TOUCAS. — Tu avoueras que, pour des nouveaux mariés, ils sont bien froids l'un envers l'autre ?

TOUCAS, furieux. — Ça te regarde ?

Mme TOUCAS. — Et elle, Tonia, elle en souffre, tu sais, elle en souffre !

TOUCAS, agacé. — Oh !... assez ! Appelle-les pour le café !...

Mme TOUCAS, se retournant pour lui dire. — Encore si elle le nourrissait, son petit ! Mais ils ont une nourrice ! Rappelle-toi, nous, lorsque Nine avait cinq mois... ça ne t'empêchait pas d'être amoureux ! Tu m'embrassais tout le temps quand il y avait du monde !...

TOUCAS. — Oui, mais eux !... ce sont des gens bien élevés ! là !...

Il ponctue cette affirmation d'une tape amicale sur la hanche de sa femme. Elle sort.

ESPOSITO, avide. — Je peux retourner manger, patron ?

TOUCAS. — Oui, va manger, va !... (Quand il est sorti.) Ah ! celui-là !... je préfère le payer que le nourrir !

Entrent à droite, dans un brouhaha joyeux, les invités de Toucas : Tonia, Macrias et Mrs. Whartson, par la terrasse ; Mme Toucas, Jeannine et Devoisy, par la porte.

Scène II

TOUCAS, TONIA, DEVOISY, Mme TOUCAS, JEANNINE, Mrs. WHARTSON, MACRIAS

Mrs. WHARTSON, regardant la mer. — Ah ! la vue est magnifique !

MACRIAS, accent oriental. — Magnifique !

TOUCAS. — Venez ! Venez, amis ! le café vous attend !

Mme TOUCAS. — Ah ! je suis amoureuse de votre robe, Tonia ! Je vais me commander la pareille !

TONIA. — Je vous conseille le jaune ! Vous serez splendide !

Mme TOUCAS, minaudière. — Taisez-vous, flatteuse !... Mais jaune ? Vous croyez que ça ira à mon teint ?

Mrs. WHARTSON. — Rouge, madame Toucas, rouge !

MACRIAS, debout sur la terrasse. — Si je vous disais que ces rochers, ce port me rappellent mon pays. C'est tout à fait la Grèce !

TOUCAS. — C'est pourquoi l'ami Macrias voudrait bâtir un casino ici. Il en a cinq déjà, dont trois en Italie et deux en France. Mais il est insatiable... ce *trustee* !... (Répondant à un mouvement de Devoisy.) Oui... en français vous dites trusteur !... insatiable !...

MACRIAS. — Comme vous ! cher ami... comme vous ! Les affaires !... (A Jeannine qui lui offre des alcools :) Non, merci !...

TOUCAS, à Macrias. — Vous n'allez pas comparer votre fortune à la mienne ! Macrias est l'homme le plus riche de la Riviera !

Protestation discrète de Macrias.

DEVOISY. — Et c'est pour ça qu'il boit de l'eau ! (A Jeannine.) De la fine, mademoiselle !

JEANNINE. — Laquelle voulez-vous ?

DEVOISY, montrant la fine Napoléon. — Vive l'Empereur !...

Jeannine lui verse de la fine.

TONIA. — Vous avez tort de boire ainsi, Gaétan !

DEVOISY. — Merci pour votre sollicitude, Tonia. J'en fais le plus grand cas.

Il boit d'un trait.

Mme TOUCAS. — Ça y est ! Ils sont encore en train, les deux tourtereaux, de se *décapigner*.

DEVOISY. — De se quoi ?... Ah !...

TONIA, pincée. — Très drôle !

Mme TOUCAS. — Ah ! embrassez-vous ! Allez !

TOUCAS, l'arrêtant, sévère. — Encore !... (Un temps.) Assieds-toi, Nine, et prends ton café tranquille !

Mrs. WHARTSON. — Votre fille est ravissante, monsieur Toucas !

TOUCAS, à Tonia et Mrs. Whartson, galant. — Pas plus que vous, mesdames !

Mme TOUCAS. — Eh bien, et moi ?

TOUCAS. — Toi, tu es comme un astre ! (Il respire fortement.) Ah ! ça repose du travail de la semaine, hein, Gaétan ! une bonne journée à la campagne ?... (A Mrs. Whartson :) *Very good, indeed,* Mrs. Whartson !...

Mme TOUCAS, à Mrs. Whartson. — Comme il cause bien l'anglais, hein ?

TOUCAS. — Et puis tous ensemble... là ! (Du geste, il montre Tonia, sa femme, Devoisy et sa fille.) Ah ! comme on est bien en famille !

Mme TOUCAS. — Votre petit va bien, Tonia ? Il fallait le mener avec la nourrice !... Son parrain... (elle montre Toucas) est toujours si content de le voir !

Mrs. WHARTSON. — Son filleul ! c'est tout naturel !

MACRIAS. — Ah ?... Il s'appelle Fortuné ?

TONIA. — Et il chante du matin au soir !

TOUCAS. — Comme sa mère !

TONIA, amère. — Il y a longtemps, hélas ! que je ne chante plus !

MACRIAS, près d'elle, galant. — Et c'est une grande perte pour le théâtre... chère amie, et pour nous tous !

TONIA, reconnaissante. — Merci !... Que voulez-vous, il faut faire une croix là-dessus... et sur bien d'autres choses !...

Grand soupir.

Mme TOUCAS, à Devoisy. — Et vous, vous aimez les enfants, monsieur de Voisy ?

DEVOISY, affirmatif. — Quand ils ne crient pas trop !

Mme TOUCAS. — Et le vôtre crie, le pauvre ?

DEVOISY. — Oui, mais avec deux tapes il se calme !

TOUCAS, sursautant. — Comment ? deux tapes ? Vous le battez ? (A Tonia :) Non ? c'est vrai ? il le frappe, le petit ?...

JEANNINE, avec un regard hostile à Devoisy. — Eh bien, si l'enfant était à moi, je voudrais voir ça, par exemple !

Mme TOUCAS. — Il dit ça pour rire !

En coulisse bruit d'une arrivée d'auto.

TOUCAS. — Té ! voilà les Fenouillet, je parie ?... (Il regarde.) Oui ! *avé* Rampal !

DEVOISY, maussade. — Ah ! on va bien rigoler !

Mrs. WHARTSON. — Comme vous êtes sauvage, Devoisy !

TONIA. — Un ours !

Apparaissent sur la terrasse Fenouillet et son fils Jules et Rampal.

Scène III

LES MÊMES, FENOUILLET, JULES FENOUILLET, RAMPAL

TOUCAS. — Eh ! adieu ! collègues ! Vous avez fait bonne route ?

Salutations, poignées de main.

FENOUILLET. — Par la Gineste ! J'ai cru que Jules nous *préfondait* dans le ravin... (A Mme Toucas :) Bonjour, madame ! Bonjour, Nine !

TOUCAS. — Et pourquoi vous n'avez pas mené vos dames ?

JULES. — Eh ! maman ne supporte pas l'auto ; elle a une maladie de cœur très avancée !

RAMPAL. — Et puis, *vaï* ! les dames, elles restent à la maison !

JULES, à Jeannine. — Bonjour, Jeannine ! Oh ! que je suis content ! On va au concours de maillots, il paraît ?

JEANNINE. — Eh bien, oui !... Mais ne me regardez pas avec ces yeux-là ! Attendez 5 heures !

JULES. — Ah ! quand je vous vois... j'en oublie les Ponts et Chaussées, vous savez !...

Ils vont sur la terrasse tous les deux.

Mme TOUCAS. — Eh ! regardez-le, le *calignaïre !*

TOUCAS, à Fenouillet. — Un peu de café ?

Fenouillet dit non d'un geste.

RAMPAL. — Non ! mais j'ai bien soif !... Où est le puits ?

TOUCAS, choqué. — Le puits ?... Nous avons un frigidaire !... Venez vous rafraîchir au bar !...

MACRIAS. — Vous avez un bar ?...

Mme TOUCAS, modeste. — Eh ! c'est la mode à Paris !...

Mrs. WHARTSON. — Allons visiter le bar !... (A Devoisy :) Vous venez ?

DEVOISY, ne bougeant pas. — Oh ! je le connais ! c'est moi qui l'ai installé !... (Tous sortent à droite.) C'est d'ailleurs ce qu'il y a de mieux ici !...

TONIA, à Mrs. Whartson, en sortant. — Oui, il ne boit que lorsqu'il est seul. Il fait le suisse !

Bruit de conversations en coulisse : « Mais c'est splendide !... — Qu'est-ce que vous prenez ?... Un peu d'eau fraîche ! — Eh ! ça a dû lui coûter cher !... » etc. Devoisy s'est levé et se verse un verre de fine. Et presque aussitôt réapparaissent Toucas, Macrias et Tonia. Toucas et Macrias traversent la terrasse et sortent à gauche. Tonia regarde Devoisy.

TOUCAS. — Vous voyez, Macrias, les terrains dont je vous parle sont de l'autre côté de la calanque, là !...

MACRIAS. — Combien d'hectares ?

TOUCAS. — Dix !

MACRIAS. — En plein midi ?...

TOUCAS. — Merveilleux pour un casino !...

Ils sont sortis.

Scène IV

TONIA, DEVOISY

TONIA, regardant Devoisy boire. — Encore !... (Baissant la voix.) Vous savez que votre froideur à mon égard choque les gens les moins avertis.

DEVOISY. — Vous parlez de Mme Toucas ? Elle n'est avertie de rien, la malheureuse !

TONIA. — Ne comptez pas sur moi pour la plaindre ! C'est moi, moi que je plains !

DEVOISY. — Et moi donc... Je n'ai qu'à vous regarder !... Je me plains... Je me plains tous les soirs...

TONIA. — ... Sans rien faire, d'ailleurs, qui puisse adoucir ma situation...

DEVOISY. — ... Ni la mienne ! Et cela représente un grand effort sur moi-même ! Car vous êtes ravissante, Tonia ! Mais je dois respecter les conventions, la parole donnée...

TONIA. — Ce ne sont pas des conventions ni une parole donnée qui retiendraient un homme comme vous... s'il lui plaisait d'agir autrement !...

DEVOISY. — Cela me plairait infiniment, je vous jure... Je ne suis pas aveugle... Et je connais peu de femmes qui soient aussi désirables que vous !... Ce qui me déplairait davantage, ce serait de trahir un homme qui est devenu mon ami !

TONIA. — Tandis que, moi, je ne suis pas votre amie ?

DEVOISY. — Vous êtes ma compagne de chaîne, Tonia !

TONIA. — Il hésiterait, lui, à vous trahir ! (Elle se lève.) Ah ! j'ai fait un beau marché !... Toucas et vous, vous m'avez joliment mise en boîte !... (Il rit. Elle se fâche.) Ne riez pas ou je fais un éclat ! Jamais je n'aurais dû consentir à cette combinaison révoltante !... révoltante comme tout ce qu'il imagine ou ce qu'il fait... Mais, voilà, il vous a présenté à moi en même temps que son projet de mariage. Le projet ne me plaisait guère... mais vous m'étiez très sympathique !... J'ai accepté un peu pour lui... surtout pour vous !

DEVOISY. — Très touché !... Mais... il y avait les conventions !

TONIA, haussant les épaules. — Oh ! les conventions !... nous autres femmes, vous savez !... Je me disais, vous voyant si empressé et si galant auprès de moi... que vous seriez un compagnon charmant... bien mieux que lui, à tous égards... un mari idéal !... un mari... quoi ! un vrai mari !

DEVOISY, avec un soupir. — Eh ! je voudrais bien !...

TONIA. — Et vous n'êtes finalement rien pour moi... rien qu'un associé... glacial et poli. Avant de vous connaître, j'avais un ami, Toucas ! Il était ce qu'il était !... Je ne l'ai jamais aimé d'amour, mais j'avais de l'affection pour lui. Je suis une bourgeoise, une sentimentale, moi !... Et je n'ai jamais eu une vie bien compliquée... Le Conservatoire, une liaison de deux ans avec un camarade... Et puis Toucas ! Et pour lui j'ai tout quitté : le théâtre, mon amant ! Tout ! Mais maintenant !... maintenant qu'il me faut le subir publiquement... et en famille ! que je le vois en liberté... là !... pinçant la taille de sa femme et caressant sa fille... il m'est devenu odieux !... odieux !... J'ai l'impression de n'être plus qu'un numéro... de son harem ! Je ne suis pas jalouse, je suis dégoûtée ! Je ne suis pas déçue, je suis furieuse ! Je n'ai plus d'amant !... je n'ai pas de mari ! J'ai un enfant qui ne porte ni mon nom ni celui de son père... et dont un homme qui n'est ni mon mari ni son père... me dispute déjà l'affection...

DEVOISY. — Le petit s'appelle de Voisy.

TONIA, prête à pleurer. — C'est une situation... intolérable !... Et quand je vous dis mon désarroi et mon chagrin... vous souriez... (Les larmes aux yeux.) C'est... c'est très méchant !...

DEVOISY, ému. — Ma petite Tonia...

TONIA. — Ah ! tiens, pour la première fois... il y a un peu de tendresse dans votre voix...

DEVOISY, assis près d'elle, lui a pris les mains dans les siennes. — C'est que la vie ne m'a guère rendu tendre !

TONIA, câlinement. — Mais maintenant ? Rien ne vous manque... Vous pourriez... (elle rectifie) nous pourrions être très heureux... si... si vous vouliez ?...

DEVOISY. — Et... Toucas ?

TONIA, excédée. — Oh !

DEVOISY. — Qui tromperiez-vous ?... Toucas ou moi ?... Les deux ?... Pourriez-vous renoncer à ce luxe, à l'argent ?... Ou bien essaieriez-vous de tout conserver à la fois... Toucas le jour et moi la nuit ? Un tel partage, en ce qui me concerne, impossible ! Vous avez jugé la combinaison révoltante... Elle deviendrait vite malpropre si nous cessions d'être loyaux ! Je tiens, en tout bien tout honneur, l'emploi du mari de paille !... C'est un emploi tout

indiqué pour le déclassé que je suis. Mais si, prenant l'argent, je prenais, aussi, la femme... je sortirais tout à fait de mon rôle... et... je n'aime pas le barbeau !

TONIA. — Ni moi, le requin !... Je n'aime plus Toucas ! Et ça, depuis que vous êtes entré dans ma vie, depuis que j'ai un mari... un homme qui vit avec moi... chez moi... qui dort dans ma maison et sur qui j'ai des droits, il me semble ?... des droits que j'entends exercer !...

DEVOISY, reculant d'un pas. — Ah ! vous me mettez dans une situation, Tonia !...

TONIA. — Je peux être amoureuse de vous... n'est-ce pas mon droit ? mon devoir ?...

DEVOISY. — Ce serait délicieux pour moi !... mais pour vous catastrophique !...

TONIA. — Alors c'est que vous avez une maîtresse ? une maîtresse que vous cachez !... Qui est-ce ?... Je veux au moins le savoir !... Vous ne me ferez pas croire, non, que vous vivez comme un moine !...

DEVOISY. — J'ai prononcé un vœu... sur l'autel de Toucas... un vœu de chasteté...

TONIA, furieuse. — Mais, moi, je n'en ai pas prononcé de vœux ! Et je vous préviens : je n'ai jamais trompé Toucas !... Ça vous étonne ?

DEVOISY. — Pas du tout !

TONIA. — Je suis une honnête fille ! Mais, si vous persistez à ne pas être mon mari, ah ! je prendrai un amant ! Ça, je vous le dis !

DEVOISY, s'efforçant d'être sérieux. — C'est un aspect nouveau de la question.

TONIA. — Si je n'avais pas conservé l'espoir de devenir votre femme, ce serait déjà fait ! Depuis un mois je ferme l'oreille et les yeux à la cour pressante que me fait Macrias. Il est aussi beau que vous, Macrias !... et il a une autre situation que Toucas ! Il m'aime !... Et il ne demande qu'à me le prouver !

DEVOISY. — Je vous remercie de cette confidence. Je n'en ferai pas état !... (Il lui baise la main et avec douceur :) Je vous aime beaucoup plus que vous ne le croyez...

TONIA, attirant son visage. — Alors... embrassez-moi !... (Bruit de voix en coulisse au fond.) On vient ! Faites au moins semblant de m'embrasser...

Il va l'embrasser, mais s'arrête. M^me^ Toucas et Mrs. Whartson sont entrées et bavardent sur la terrasse.

DEVOISY. — Semblant ?... C'est que... (Il la regarde.) évidemment, j'en ai envie. Ne me croyez pas insensible... à ce que je vois... et à ce que vous me dites ! J'en ai tout à fait l'envie. Et je me rends compte que ça gazerait très bien !... Mais voilà !...

TONIA. — Quoi ?...

DEVOISY. — Je pense à la glissade, moi !... je ne suis pas de bois !...

TONIA, câline. — Faites voir !

DEVOISY, reculant vers le fond. — Et c'est précisément parce que je ne suis pas de bois... (il soupire) et... et que j'ai chaud ! oui !... je vais rafraîchir mes idées au bar !...

Jeannine est entrée par la terrasse.

Mme TOUCAS. — C'est nous qui vous faisons fuir ?...

DEVOISY. — Non !... c'est... c'est... la chaleur !...

Il sort.

Mme TOUCAS. — Et alors ? C'est pas bon, la chaleur ?

Scène V

TONIA, Mme TOUCAS, JEANNINE, Mrs. WHARTSON

Mme TOUCAS. — Tonia !... le concours de maillots est à 5 heures et demie ! On vient de téléphoner à Bandol ! Alors zou ! on va se mettre en pyjama... Un petit bain de soleil sur les roches pour se faire la peau !...

JEANNINE. — Tu es enragée, maman !

Mme TOUCAS. — ...Et on partira tous ensemble, dans les trois voitures, avec nos voisins, les Rapugue et les Darboussède.

Mrs. WHARTSON. — Mme Toucas nudiste !

Mme TOUCAS. — Eh! *coquinasse !* Ça leur fait plaisir aux hommes de nous voir sous toutes les figures ! (Avec prétention.) C'est le supplice de Cancale ! J'ai un pyjama ! le même que celui de Tonia ! Une splendeur !... Viens, Nine !... Vous ne venez pas, Tonia ?...

TONIA s'est assise, et avec humeur. — Tout à l'heure !...

Mme Toucas et Jeannine sortent.

Scène VI

TONIA, Mrs. WHARTSON, puis TOUCAS et DEVOISY

Mrs. WHARTSON. — Il a l'air de bouder, ton époux !

TONIA. — C'est son air habituel ! Il déteste les femmes !

Mrs. WHARTSON. — Pas possible !

TONIA. — Ah !... je finis par le croire ! Ce garçon qui, à l'entendre, a mené une vie orageuse et qui affecte des façons d'aventurier est en réalité l'homme le plus prude, le plus à cheval sur les principes, le plus... le plus gelé !...

Mrs. WHARTSON, amusée et curieuse. — Non ?...

TONIA. — Ou alors c'est qu'il cache son jeu !... et qu'il me trompe !... Il a peut-être une maîtresse... qui sait ?... (Après un temps, elle la regarde.) Ce n'est pas toi ?

Mrs. WHARTSON. — Tu veux rire ?

TONIA. — Non ! je voudrais être fixée ! C'est une énigme pour moi. Mon mari !... qui est-ce ?... Un... comment dit-on ? un... misogyne ou un tartufe ? Savoir ce qu'il a dans la tête ! Essaie, tu verras !...

Mrs. WHARTSON. — Tu veux que je mette sa vertu à l'épreuve ?

TONIA. — Pourquoi pas ?

Mrs. WHARTSON. — Mais sans aller plus loin ?

TONIA. — Ah ! bien, j'espère !...

Mrs. WHARTSON. — C'est amusant, ton idée !

TONIA. — On va voir !

Mrs. WHARTSON. — On va voir si ça mord !

Entre par la galerie à gauche Toucas. Il porte un « short » de couleur et un veston de plage sous la chemise. Exclamations et rires des deux femmes. Devoisy est revenu par la terrasse, il lève les bras au ciel.

TOUCAS. — Ça y est ! Je suis prêt ! Allez, mesdames, allez ! Dans cinq minutes, tout le monde en tenue !

TONIA, à Devoisy. — Et vous ?

DEVOISY. — Comme lui ?... Ah !... aucune envie !

TONIA. — Dommage ! C'était une occasion de vous connaître un peu mieux !... Même pas ça !... Enfin !... (A Mrs. Whartson :) Tu viens, Grace ?...

Elle sort avec Mrs. Whartson.

Scène VII

TOUCAS, DEVOISY, puis Mme TOUCAS, puis JEANNINE, puis SIGALON

TOUCAS. — Ah ! Gaétan, vous avez tort ! Mon grand succès auprès des femmes, c'est à mon galbe... hé ?... que je le dois !... (Il va et vient en cambrant le mollet.) Il est vrai... qu'il y a une façon... de le porter, le short !... oui !... je lance le short à Marseille !... (Après un regard vers le fond.) Ah ! A propos, je crois que je l'ai, Macrias ! (Il cligne de l'œil.) Il est Grec !... et moi, Phocéen ! Plus grec encore que lui ! Je lui vends le terrain pour son casino !... Un terrain que j'achète... Du 30 % !...

DEVOISY, sévère. — Toucas ! je vous interdis toute opération malhonnête ! Je suis dans vos affaires maintenant ! Et je n'ai accepté d'y entrer qu'à condition de les moraliser !

TOUCAS, ahuri. — *Comme ? Comme ?*

DEVOISY. — Défense d'empiler le client !

TOUCAS. — C'est vous qui m'empilez !

DEVOISY. — Oh ! mais je ne vous empile pas, moi, je vous nettoie !... J'assainirai vos entreprises... et votre vie ! Ah ! ça, je l'ai juré !...

TOUCAS, suffoqué. — Il est terrible !...

Entre, à gauche, Mme Toucas. Elle est en pyjama.

Mme TOUCAS, avec légèreté. — Et voilà...

DEVOISY, consterné. — Oh ! oh !

Mme TOUCAS. — Je suis pas belle, dis, Fortuné ?

TOUCAS. — Oh ! Vierge pure !... Tu as l'air d'une *cougourde !...*

Mme TOUCAS, vexée. — Et toi ? de quoi tu as l'air ? D'un pêcheur de clovisses ?...

TOUCAS. — Allez ! allez ! quand on est grosse comme toi... *on a un peu plus de chose !...* Tourne-toi... tiens ! on dirait le fort Saint-Nicolas !...

Mme TOUCAS. — Et le tien ? tu l'as vu ? il est petit, peut-être, le tien ?

Entre Sigalon.

SIGALON, le cherchant des yeux. — Monsieur Toucas !...Oh ! pardon, *té !* je ne vous remettais pas !... (Avec stupeur devant Mme Toucas.) Oh ! par exemple !... Mme Toucas ?... (Il pouffe.)

Mme TOUCAS, sévèrement. — Sigalon !

TOUCAS, à Sigalon. — Eh bien, quoi ? parle !

SIGALON. — M. Fenouillet et M. Rampal demandent où sont les boules !...

Mme TOUCAS, indignée. — Mon Dieu !... Les boules ?... Ils n'ont pas la prétention de jouer aux boules ? Où se croient-ils ici ? au cabanon ?

TOUCAS. — Oh ! mais qu'ils sont bêtes !... qu'ils sont...

Toucas et Mme Toucas sortent par le fond avec Sigalon. Entre, à gauche, Jeannine. Elle est en maillot sous son peignoir.

Scène VIII

DEVOISY, JEANNINE, puis TOUCAS, puis Mrs. WHARTSON

JEANNINE ôte son peignoir et s'étire. — Ah ! ça va mieux !... (Voyant Devoisy qui détourne la tête.) Comment trouvez-vous mon maillot ?

DEVOISY, sans regarder. — Dégoûtant !

JEANNINE, dans un sursaut. — Hein ?... Qu'est-ce qui vous dégoûte ? moi ?

DEVOISY. — Cette façon de s'exhiber pour une jeune fille, oui ! je trouve ça dégoûtant. Vous me demandez mon avis, je vous le donne !

JEANNINE. — Vous n'êtes pas mon père !...

DEVOISY. — Ni vous ma fille !... (Il appuie.) Heureusement !

Il va sortir.

JEANNINE, à mi-voix. — Quel voyou !...

DEVOISY, se retournant et revenant. — Comment, mademoiselle ?...

JEANNINE. — J'ai dit : voyou !

DEVOISY. — Ah ?

JEANNINE, hors d'elle. — Oui ! parfaitement ! et moi aussi ! je vous le donne, mon avis !... Vous êtes un grossier personnage ! ...

DEVOISY. — Tiens...

JEANNINE. — Et un triste individu, capable de toutes les audaces, de toutes les saletés ! Un...

DEVOISY, lui donnant une petite gifle. — Voilà, mademoiselle !

JEANNINE, sur place. — Oh !

DEVOISY, riant. — Voilà... comment on corrige les enfants mal élevés !

JEANNINE, se précipitant sur lui et le frappant à coups de poing en criant. — Oh ! brute ! goujat ! sale type ! tiens ! tiens !...

Aux cris, Toucas est accouru par le fond et Mrs. Whartson en maillot rentre à gauche.

TOUCAS. — Hé là ! Hé ! Mais qu'y a-t-il ? Vous êtes fous ? non ?

Mrs. WHARTSON. — Qu'est-ce qui se passe ?

JEANNINE, montrant Devoisy. — Il m'a frappée !

TOUCAS, indigné. — Vous frappez ma fille, maintenant ?

DEVOISY. — Demandez-lui pourquoi ?...

JEANNINE. — Il m'a traitée de dégoûtante !...

TOUCAS, furieux. — Dégoûtante ?

DEVOISY. — Regardez-la ! Elle est nue !

TOUCAS, furieux. — Eh oui ! je la vois !... (Un temps et du même ton furieux à sa fille :) Va prendre un peignoir ! ou un pyjama !... Tu mettras ton maillot sur la plage, pas avant !

JEANNINE, protestant. — Mais, papa, je...

TOUCAS, déchaîné. — Obéis ! Et tout de suite ! je te prie !... Obéis !... (Il lève la main.) Ou tu en as une autre !... Allez, marche !... Elle a pas honte, ta mère ! Et toi, tu n'as pas honte !... (Il la pousse vers la porte de gauche en la cachant pudiquement avec son peignoir.) Oh ! *qué* famille ! *qué* famille !...

Il sort derrière elle en grondant.

Scène IX

DEVOISY, Mrs. WHARTSON

Mrs. WHARTSON. — Eh bien, vous allez fort, vous ! Vous battez les femmes ?

DEVOISY. — A votre disposition !

Il va regarder par la baie au fond.

Mrs. WHARTSON, petit rire. — Eh ! ce n'est peut-être pas désagréable ! (Elle l'a rejoint et le ceinture de ses deux bras.) Mais je suis forte, vous savez !

DEVOISY, se retournant et la regardant. — A quoi ?...

Mrs. WHARTSON. — Mon maillot est à votre goût ? Pas trop nu ?

DEVOISY. — Juste ce qu'il faut !

Mrs. WHARTSON, provocante. — Ce qu'il faut pour quoi ?

DEVOISY. — Pour se rendre compte !

Mrs. WHARTSON. — Et le résultat de l'examen ?

DEVOISY. — Favorable !...

Il se dégage et descend. Pause.

Mrs. WHARTSON. — Gaétan !...

DEVOISY. — Ma chère Grace ?

Mrs. WHARTSON s'est étendue sur le divan. — Je cherche un amoureux...

DEVOISY. — Très bonne idée !...

Mrs. WHARTSON, coquette. — Mais pas n'importe qui !...

DEVOISY. — Faites passer une annonce dans les journaux !...

Mrs. WHARTSON. — Ah ! vous faites passer une annonce, vous ?... quand ?...

DEVOISY. — Oh ! mais, moi, je ne trompe pas ma femme !

Mrs. WHARTSON, insistant. — Sans blague ?

DEVOISY, catégorique. — Jamais !

Entrent par le fond Mme Toucas, Macrias, Jules Fenouillet.

Scène X

LES MÊMES, Mme TOUCAS, JULES FENOUILLET, puis TOUCAS, TONIA, JEANNINE

Mme TOUCAS. — Alors on y va au *grilladou* ? 35° à l'ombre ! Un régal !

Mrs. WHARTSON. — Nous attendons Tonia et Jeannine.

TOUCAS, entrant à gauche suivi de Tonia en pyjama. — La voilà, Tonia ! Elle arrive !

Mme TOUCAS. — *Eh bé ?* Elle a le même pyjama que moi !... Exactement !... (Elle se place à côté d'elle.) On dirait les deux sœurs !

TOUCAS, haussant les épaules. — Tais-toi, grosse chose !... (Entre Jeannine en pyjama. A sa fille:) Ah ! enfin présentable !...

JEANNINE, un mauvais regard à Devoisy. — Savoir si je plairais à Monsieur !...

Mme TOUCAS, étonnée à Toucas. — *Comme ? Comme ?...*

Toucas lui explique à voix basse ce qui s'est passé.

Mrs. WHARTSON, à Tonia, bas. — Ton mari est formidable ! Il a giflé la petite et m'a déclaré qu'il ne trompait pas sa femme !

TONIA, ravie. — Non ? Il a dit ça ?

Mme TOUCAS. — Allez ! Nine ! tu viens sur les rochers ?

JEANNINE s'assied et boude. — Inutile ! Je suis en pyjama !

JULES, s'empressant. — Je vous tiens compagnie si vous voulez ?

Mme TOUCAS, en sortant. — Tu viens, Fortuné ?...

TOUCAS, hésitant. — Bé !... Rampal et Fenouillet jouent aux boules. En attendant 5 heures, je vais faire une belote avec Gaétan ?... (Mme Toucas, Tonia, Mrs. Whartson et Macrias sont sortis. A Devoisy qui s'est assis sur la terrasse :) Alors : oui ?

DEVOISY, secouant la tête. — Je dors ! Allez prendre un bain de soleil ! allez !

TOUCAS, baissant la voix. — Un bain de soleil ? Vous me prenez pour un *fada ?* Je ne suis pas Parisien, moi !... Un bain d'ombre ! oui !... (un doigt sur les lèvres) là... sur le divan !...

Il sort sur la pointe des pieds à gauche.

Scène XI

JEANNINE, JULES FENOUILLET, DEVOISY

Devoisy est installé dans un fauteuil sur la terrasse, dos au public.

JULES. — Ah ! enfin, nous sommes seuls !... Vous avez reçu une lettre poste restante ?

JEANNINE, montrant Devoisy qui feint de dormir. — Chut !

JULES. — Oh ! laissez-moi vous embrasser !... Oh ! si ! Jeannine ! Si !

JEANNINE, un regard vers Devoisy. — Attention !... J'ai du rouge !

JULES. — Ça ne fait rien ! J'ai porté deux mouchoirs ! Ah ! ma Jeannine !... (Il va l'embrasser. Devoisy tousse et se remue dans son fauteuil. Jules s'arrête.) Si vous saviez comme je vous aime ! Ah ! un amour comme ça, ça n'a pas de nom !

JEANNINE, inquiète. — Oui, mais faites attention !... Est-ce qu'il dort ? (Elle montre Devoisy.) Ah ! quel goujat, celui-là ! J'ai vu le moment où il allait me gifler, tout à l'heure !

JULES, indigné. — Non ? Oh !... vous auriez dû m'appeler !... Ah ! vous parlez d'une correction ! Il s'en serait souvenu ! Je l'écrasais !

Devoisy se remue sur sa chaise.

JEANNINE. — Il s'éveille ?

JULES, avec un peu de frayeur. — Vous croyez ?... (Il s'avance sur la pointe des pieds.) Non, il dort !

JEANNINE. — Depuis que ce de Voisy est ici... la maison est devenue impossible !... Il m'espionne ! Ah ! j'en ai assez de cette vie !

JULES, pressant. — Je vous l'ai dit, ce qu'il faut faire ! Mon père ne veut pas que je me marie sous prétexte que je n'ai pas de situation !... Et s'il faut que j'attende d'être ingénieur, j'en ai pour trois ans !

JEANNINE. — Et papa ne veut pas que je vous épouse parce que vous êtes trop jeune !...

JULES. — Et je vous aime... moi ! je vous adore ! j'en périrai de cet amour !... (Il veut l'embrasser. Elle l'écarte.) Je vous dis qu'il n'y a qu'une solution ! Je vous enlève ! Vous prenez chez vous tout ce que vous pouvez trouver d'argent de poche... de bijoux... ou de titres... Moi je vide la caisse de mon père ! et puis on part en voiture tous les deux ; on s'en va...

JEANNINE. — Où ?...

JULES. — A Avignon !...

JEANNINE. — Et après ?...

JULES, ricanant. — Après ? Quand nous aurons passé une ou deux nuits ensemble, je vous jure qu'ils y consentiront au mariage ! Et les Ponts et Chaussées, je m'en f... ! Je préfère entrer dans les

affaires de votre père !... Celui-là, oui, il sait le gagner, l'argent !

JEANNINE. — Oh ! écoutez, nous ne pouvons rester là !... Allons dans la pinède !...

JULES. — Mais si vous tombez sur mon père ou sur Rampal ! Une idée ! Allez-y la première !... S'il n'y a personne vous criez : « Coucou ! » et je viens !... Et moi si je vois du danger... je crie : « Coucou ! » et vous revenez !...

JEANNINE. — Mais vous serez sage dans la pinède? Ce ne sera pas comme l'autre fois ?

JULES. — Oh ! vous avez un baiser qui grise !... (Avec vanité.) Et pourtant j'en ai eu des maîtresses, hé ? mais près de vous... je deviens fou !... Ah ! ma Jeannine !...

JEANNINE. — Chut ! Alors « coucou » ?...

JULES. — Vite ! Vite ! que j'en fonds d'envie !...

Elle s'éloigne par le fond à droite.

Scène XII

DEVOISY, JULES

Dès qu'elle est sortie, Jules va devant le billard en se frottant les mains. Devoisy s'est levé doucement et vient derrière lui.

JULES, se retournant. — Oh !... monsieur de Voisy ! ...

DEVOISY. — Quelle heure avez-vous, jeune homme ?

JULES, regardant l'heure à son poignet et tremblant un peu. — Exactement... j'ai pris l'heure à la Bourse...

DEVOISY, lui prenant le poignet et regardant. — 4 heures et demie ! Vous avez un train à 5 heures et quart pour Marseille... Et, d'ici à la gare, une demi-heure à pied.

JULES, s'asseyant en s'efforçant de rire. — Oh ! mais... je ne pars pas encore...

DEVOISY, menaçant. — Je vous donne deux minutes pour mettre les voiles... sans tambour ni trompette ! Si dans deux minutes vous n'avez pas vidé l'*ostau*... je vous fends en deux comme une noix !

JULES s'est levé et recule. — Oh ! par exemple ! Mais qu'est-ce que je vous ai fait ?

DEVOISY, éclatant. — Vous m'avez empêché de dormir !... Et puis vous avez une figure qui ne me revient pas.

JULES. — Oh !

DEVOISY, retroussant ses manches. — Alors deux minutes pour vous numéroter !

JULES. — Mais... mais... je ne vais pas partir à pied, tout de même ! De quoi j'aurais l'air ?

DEVOISY. — L'air d'un... l'air de revenir de la revue !

JULES. — Oh ! c'est trop fort ! Je ne veux pas me colleter ! Mais nous nous retrouverons ! Je suis ingénieur, monsieur !

DEVOISY. — Et, moi, je suis arthritique ! Besoin d'exercice ! vous comprenez ? (On entend Jeannine crier en coulisse : « Coucou » ! Jules va crier aussi : « Coucou ! » mais Devoisy l'arrête.) Ah ! faites pas l'oiseau ! ou gare au quiqui !...

Il le serre à la gorge.

JULES, avec dignité. — Je pars... je pars ! mais je me plaindrai à mon père !... aux Toucas !... Je ne vous salue pas... (Sur un mouvement menaçant de Devoisy.) Bonsoir, monsieur !

DEVOISY, lui criant quand il est sorti à gauche. — La route en face... Tournez à gauche !... puis tout droit... à la gare ! (Il se tourne vers la droite et crie :) Coucou !...

Un petit temps. Jeannine arrive en courant par la droite. Elle entre, regarde dans la pièce qui est déserte. Devoisy sur la terrasse dit : « Coucou ! » Elle se retourne, stupéfaite.

Scène XIII

DEVOISY, JEANNINE

JEANNINE. — Comment ? C'est vous !

DEVOISY. — Coucou, c'est moi ! J'ai pris un grand carré de papier ! Je l'ai bien empaqueté, ficelé !... et j'ai envoyé le ballot à la gare !

JEANNINE. — Oh !...

DEVOISY. — Et si jamais il s'avise de vous écrire... ou si vous lui écrivez !... s'il tente de vous revoir... ou si vous le revoyez... baisers... roucoulades... enlèvements à la flan, et la suite... alors vite ! achetez des mouchoirs ! Je l'éteins pour un terme ! Voilà !... Mademoiselle ! « Coucou ! » Rideau !...

JEANNINE, suffoquée et furieuse. — Ah ! non ! non !... Ça !... Ce que vous venez de faire là ! Ah ! ça, ça dépasse tout ! Et de quel droit, monsieur, de quel droit ? Mais vous êtes un être abominable, abject !...

DEVOISY. — Si vous voulez ! Mais je ne vous laisserai pas duper et enlever par ce jocrisse !...

JEANNINE, hors d'elle. — Et si je l'aime, moi, monsieur, si je l'aime ?

DEVOISY. — Impossible ! Dites-moi que vous aimez n'importe qui parce qu'il est beau, intrépide ou charmant !... Mais celui-là... avec sa face de pain sec !... Ce n'est pas vrai !... (avec force :) et vous ne l'épouserez pas !

JEANNINE. — Eh bien, nous verrons !

DEVOISY. — Moi, je verrai votre père.

JEANNINE, dans un cri. — Mouchard !... Depuis des semaines, vous vous acharnez après moi ! Je suis la bête noire ! l'ennemie !... Eh bien, moi aussi, je vous hais !...

DEVOISY, calme. — Vous avez des défauts détestables !... Le temps les corrigera. Le malheur serait irréparable si vous tombiez entre les mains de ce pantin !...

JEANNINE. — Mais qu'est-ce que ça peut vous faire ? Allez donc surveiller votre femme, tenez, au lieu de m'espionner ! Allez donc voir ce qu'elle fait sur la plage couchée près de Macrias !

DEVOISY. — Oui... mais, ça, je n'y puis rien !

JEANNINE. — Ah ! oui ? Elle peut faire tout ce qu'elle veut, elle ! Tandis que moi...

DEVOISY. — Oui, vous... c'est autre chose !... (Elle le regarde, saisie, et commence à comprendre. Elle fait quelques pas, s'arrête, le regarde encore, puis, comme anéantie par cette révélation, elle réfléchit. Un temps. Il s'approche d'elle.) Alors ? voulez-vous que je le rappelle ? Il est parti un peu vite... mais on peut le rattraper...

Elle dit « non » de la tête, regarde Devoisy, puis baisse la tête. Il essaie de lui prendre la main. Elle se dégage vivement sur place. A ce moment apparaissent par la baie Tonia et Macrias. Jeannine se retourne, les voit et vivement sort à gauche.

Scène XIV

DEVOISY, TONIA, MACRIAS

TONIA, ironique. — Ah ! vous êtes là ? (Montrant la porte par où est sortie Jeannine.) Mais pourquoi s'enfuit-elle ? Je lui fais peur ?

DEVOISY. — Je ne sais pas.

TONIA, nerveuse. — Mais, moi, je sais maintenant ! je sais pourquoi vous n'êtes pas descendu avec nous sur la plage !... Ah ! c'est très bien !

MACRIAS, souriant et gêné. — Voilà !... je vais retrouver nos amis... M^{me} de Voisy s'inquiétait de ne pas vous voir... Et je l'ai accompagnée jusqu'ici !... A tout à l'heure !...

Il va sortir.

DEVOISY. — Mais non ! Restez, cher ami ! restez donc ! On va faire une partie de billard tous les trois. C'est une idée, tiens !

Tonia va et vient nerveusement.

MACRIAS, de plus en plus gêné. — Vous... vous croyez ?... (Il regarde Tonia, qui hausse les épaules.) Hein ?... Oui... Alors, c'est cela !... A tout à l'heure !...

Il sort par le fond. Devoisy s'est installé au billard japonais. Il joue.

Scène XV

TONIA, DEVOISY

TONIA. — Eh bien, je commence à comprendre ! je cherchais la femme : la voilà !... Bravo ! je vous félicite ! Vous faites concurrence au petit Fenouillet? Seulement, lui, c'est pour le bon motif... et vous pour l'autre ! Décidément vous êtes complet ! Vous épousez la maîtresse !... et puis vous courtisez la fille ! Parfait ! Quand il s'agit de moi, ah ! vous ne transigez pas avec les principes !... Fidèle aux conventions, à la parole donnée !... Mais, dès qu'il s'agit de la fille, de la fille de votre ami, alors vous laissez les préjugés au vestiaire et vous jouez le grand jeu !...

DEVOISY, devant le billard. — Eh ! vous voyez, c'est ce que je fais ! Vous n'en faites pas une avec moi ?

TONIA, avec colère. — Zut !... (Elle va et vient.) Je comprends maintenant votre manège... et le sien !... ces bouderies, ces discussions, cette antipathie réciproque !... la gifle que vous lui avez donnée !... c'était de l'amour, tout ça, de l'amour !...

DEVOISY, jouant et lançant sa boule. — Par la bande !... Et voilà !...

TONIA, furieuse, s'emparant d'une des boules et l'en menaçant. — Voulez-vous me répondre, oui ou non ? ou je vous la jette à la figure !

DEVOISY, calme. — C'est ça ! prenez la blanche !... et je pose la rouge !... A vous de jouer !...

TONIA. — Vous flirtez avec cette petite, n'est-ce pas ?

DEVOISY. — Absolument faux !

TONIA. — En tout cas, vous l'aimez ?

DEVOISY. — Comme un père. (Il a lancé sa boule.) Pan ! dans le mille !

TONIA. — Oh ! oh !... (Elle s'assied.) Et dire que j'ai failli vous aimer ! Ah ! sotte, aveugle que je suis ! Je vous ai aimé !... (Devoisy s'arrête de jouer et la regarde.) Tenez : quand vous prenez l'enfant dans vos bras... je suis tellement émue... tellement heureuse... j'en viens, par moment, à croire que c'est vous le père !

DEVOISY, levant les bras. — Ah ! ça, par exemple !... Dieu le père, alors !...

TONIA, avec émotion. — Oui, c'est ainsi !... Il y a en moi un tel besoin de vie régulière... et normale ! Je vous ai aimé quand vous avez dit « oui » le jour du mariage... quand vous m'avez embrassée sur les deux joues le soir des noces... quand pour la première fois vous avez dit en parlant de moi : « Ma femme ! » Oui ! j'ai souhaité d'être votre femme... Et vous n'en auriez pas eu de plus aimante ni de plus fidèle...

DEVOISY, sincère. — Ni de plus charmante...

TONIA. — Si je vous disais qu'avec Toucas... depuis notre mariage...

DEVOISY, l'arrêtant. — Ne le dites pas !

TONIA. — J'ai l'air de vous tromper... impossible !... Cet instinct d'honnêteté qui est en moi, c'est bête, hein ? et cet aveu que je vous fais est bien naïf... Mais vous voyez la maladroite que je suis... J'ai couru ma chance avec l'espoir de vous gagner !... J'ai joué mon bonheur dans l'aventure... et j'ai perdu !...

DEVOISY. — Tonia... Je voudrais être votre ami !... votre vieux copain, voulez-vous ?... Vous êtes la femme la meilleure et la plus droite que je connaisse !...

TONIA. — Mais vous ne m'aimez pas !

DEVOISY. — Je ne dois pas vous aimer !

TONIA, se cabrant. — Mais vous pouvez l'aimer, l'autre !... Eh bien, essayez !... et vous l'aurez ma réponse ! La combinaison de Toucas, je l'abats comme un château de cartes ! Fini pour vous, le bon temps, fini !... D'ailleurs, je vais le prévenir, Toucas !

DEVOISY. — Allez-y ! Vous lui direz tout, par exemple !... votre flirt avec Macrias...

TONIA, hors d'elle. — Vous êtes un maître chanteur ! voilà ce que vous êtes !

DEVOISY, se remettant à jouer. — Mouchard ! Maître chanteur ! Ah ! c'est ma fête aujourd'hui !...

TONIA. — Un hypocrite et un voyou !... Qu'est-ce que vous attendez pour me gifler !

DEVOISY, calme, lui donnant les boules. — J'attends que vous commenciez !

TONIA, prenant les boules et les jetant sur le billard. — Tenez ! voilà ce que j'en fais de votre jeu !

Attiré par les cris, Toucas est entré à gauche.

Scène XVI

LES MÊMES, TOUCAS

TOUCAS. — Oh ! mais il n'y a pas moyen de dormir ! On passe son temps à se battre, ici !...

DEVOISY. — Voilà sa façon de jouer au billard, à ma femme !

TONIA. — Je ne suis pas votre femme !

TOUCAS, affolé. — Chut !... pour l'amour du ciel !

TONIA, à Devoisy, criant. — Ah ! vous me le paierez !

DEVOISY. — Mais, si vous n'êtes pas contents, je m'en vais !

TOUCAS, criant pour dominer leurs cris. — Oh ! oh ! mais ne criez pas si fort !

TONIA, à Toucas. — C'est ça ! Ameutez le quartier, maintenant ! Idiot !

TOUCAS, ahuri. — Moi ? Eh ! qu'est-ce que j'ai fait ?

TONIA. — Ce que vous avez fait ? Regardez-nous ! nous !... Voilà votre œuvre... Mais je l'aurai, ma revanche ! je l'aurai ! Ah ! vous serez cocus ! cocus tous les deux !... (A Toucas :) Vous, en fait ! (A Devoisy :) Lui, en titre !... Vous le serez... (Elle se retourne pour dire :) Et ça ne vous portera pas bonheur !

Elle sort à droite.

Scène XVII

TOUCAS, DEVOISY

TOUCAS, inquiet, à Devoisy. — Oh ! pas de blagues ! Vite ! Vite ! Allez la calmer !...

DEVOISY. — Ah ! si je vous prenais au mot !

TOUCAS. — Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

DEVOISY. — Rien ! c'est bien ce qui l'embête !... Mais j'ai eu le tort de jeter à la porte le petit Fenouillet... oui, Jules ! que j'ai pincé en train d'embrasser votre fille. Il voulait l'enlever !

TOUCAS, furieux. — Oh !... Et le père qui joue aux boules ! Ah ! je vais le vider, celui-là !

DEVOISY. — Et l'autre père, vous ? qu'est-ce qu'il fait, l'autre père ? Une paire d'imbéciles, oui ! Cette maison est une foire !... Votre femme une folle, votre fille... Oh !... Et à qui la faute ? A vous !... qui installez ici, à ce foyer, votre maîtresse ! C'est Tonia qui donne le ton, qui fait la loi ! Votre femme l'admire, la cajole ! C'est amoral ! insensé !

TOUCAS, haussant les épaules. — Vous dramatisez tout !

DEVOISY. — Et moi ? quel est mon rôle là-dedans ? Ah ! il est beau, mon rôle !

TOUCAS. — Fallait pas l'accepter !

DEVOISY. — Vous avez profité du désarroi dans lequel je me trouvais ! Mais j'en ai assez !... assez !... Et je dirai la vérité ! je la crierai !

TOUCAS. — Chut ! pas si fort !

DEVOISY. — Vivre dans ce perpétuel mensonge !... Je n'en peux plus ! Je pars !

TOUCAS, l'arrêtant. — Quoi ? Vous voulez faire un petit voyage ?... une croisière en mer, votre marotte ?... Eh bien, vous l'aurez votre yacht... Je vous l'offre, à Tonia et à vous !

DEVOISY. — Quel yacht ? Vous m'offrez un yacht ?

TOUCAS. — Celui de M^me^ Whartson, le *Simone* ! Les 300.000 francs que je lui ai prêtés !... Elle ne peut pas me les rendre ! Alors je garde le yacht !

DEVOISY. — Oui... Une canaillerie ?

TOUCAS. — Une affaire !...

DEVOISY. — Le yacht lui a coûté 1.700.000 !...

TOUCAS. — Plus... 100.000 d'entretien par an !... En le prenant je lui fais faire une économie !

DEVOISY. — Vous lui donnerez 200.000 de plus ou je refuse !

TOUCAS. — Voilà ! c'est ce qu'il appelle moraliser mes entreprises ! Il me ruine simplement, il me ruine ! Quand je n'aurai plus que la peau sur les os...

DEVOISY. — Et votre conscience nette, alors vous serez mon ami...

TOUCAS. — Ah ! vous mériteriez d'être curé... Embrassez-moi !

DEVOISY, l'arrêtant dans son mouvement. — Non ! je n'aime pas les petits garçons !... Quand vous serez habillé... ou épilé !...

A ce moment arrivent par la terrasse tous les invités.

Scène XVIII

LES MÊMES, M^me^ TOUCAS, Mrs. WHARTSON, TONIA, MACRIAS, M^me^ DARBOUSSEDE, M^lles^ LILY et HUGUETTE RAPUGUE, en maillot de bain, puis JEANNINE

M^me^ TOUCAS. — Fortuné ! Fortuné ! C'est l'heure ! Té ! voilà M^lles^ Rapugue et M^me^ Darboussède qui arrivent ! (Elle présente :) M^me^ de Voisy, M^me^ Whartson, M. Macrias !... (Salutations, poignées de main.) Mon Dieu ! qu'elles sont fraîches !... Regardez-moi cette belle chair !...

Les demoiselles en maillot descendent et vont serrer la main à Toucas.

TOUCAS, les admirant. — Oh ! *Sian de Diou !*... Venez ici que je vous embrasse !... Bonjour, ma belle !... Oh ! *coquin de bois !*... Des anges ! elles semblent des anges !

JEANNINE, entrant à gauche. — Bonjour, Huguette !... Bonjour, Lily !... Comment allez-vous, madame ? (A M^me^ Darboussède :) Oh ! il est ravissant ce maillot !

TOUCAS. — C'est le maillot feuille de vigne ! Ah ! moi ! je lui donne le premier prix !

DEVOISY. — A qui, au maillot ?

TOUCAS, clignant de l'œil. — Au reste !... Et Tonia aussi, elle aura le premier prix ! Et M^me^ Whartson ! et toutes ! toutes, vous aurez un prix ! Soyez tranquilles ! Le jury, c'est moi !... A Bandol ! on me connaît ! et on sait vivre !... (Montrant la baie au fond.) Par ici la sortie !

SIGALON, paraissant par le fond. — En voiture, mesdemoiselles !

JEANNINE, en sortant. — Je vous prends dans mon coach, Huguette... Lily ?

Mrs. WHARTSON. — Et moi je vais avec M^me^ Toucas, Tonia et de Voisy... (Elle appelle Tonia, qui ne bouge pas.) Tonia !...

TOUCAS. — Allez ! Macrias ! je vous emmène !... (Sur la terrasse.) Esposito ! Ils sont là, les mécaniciens ?...

ESPOSITO, en coulisse. — Oui ! patron ! ils sont là !...

TOUCAS. — Allez, *bouléguan, bouléguan !*

Ils sortent tous.

Scène XIX

TONIA, MACRIAS, puis TOUCAS

TONIA, avec rage. — Non ! et non !... je n'irai pas !

MACRIAS. — Si je pouvais rester auprès de vous ? mais comment faire ?... Venez, je vous en prie ! venez pour moi !

TONIA. — Ah ! je suis lasse !... si vous saviez !... si vous saviez l'affreuse vie qui est la mienne !

MACRIAS. — Je vous adore !

TONIA. — Merci !... mais... taisez-vous ! Non ! non !... c'est impossible !

MACRIAS. — Impossible ? Rien n'est impossible

pour un homme comme moi, qui vous aime... qui vous désire... de toutes ses forces... de toute son âme !...

TONIA. — Mon ami...

MACRIAS. — Ah ! Tonia !

Il l'étreint brusquement et l'embrasse sur la bouche. Long baiser. Pendant ces dernières répliques on a entendu en coulisse la voix de Toucas.

TOUCAS, à la cantonade. — Alors ils viennent ? ou ils ne viennent pas ? C'est pour demain ou pour aujourd'hui ?... (Il apparaît brusquement sur la terrasse et les aperçoit. Ils se dégagent. Il a un haut-le-corps de stupeur.) Oh !...

TONIA, le bravant. — Voilà ! C'est pour aujourd'hui !...

TOUCAS, hors de lui. — Ah ! canaille de bois ! Ah ! brigand !...

MACRIAS, allant au-devant de lui. — Pardon, cher ami, pardon, pour ce petit élan de sympathie...

TOUCAS. — Vous dites ?...

MACRIAS. — Votre discrétion m'est acquise ? Pas un mot au mari ?... n'est-ce pas ?...

TOUCAS. — Ma discrétion ?... Ah ! bien ! N... de D... ! vous allez voir !... (Il appelle.) De Voisy !... De Voisy !...

MACRIAS, indigné. — Oh ! Ce que vous faites là, Toucas, c'est...

TONIA, l'arrêtant. — Mais laissez-le ! laissez-le donc ! Tant mieux !

TOUCAS, hurlant. — De Voisy !

Devoisy entre.

Scène XX

LES MÊMES, DEVOISY

DEVOISY. — Ne criez pas si fort ! Quoi ? Qu'y a-t-il ?

TOUCAS, suffoqué. — Il y a... Il y a !... Ah ! bonne mère !... si je ne me retiens pas, je vais avoir un coup de sang !... Il y a... que je viens de surprendre M. Macrias, ce Grec, cet *estrasson*...

MACRIAS. — Dites donc ?...

TOUCAS. — ... en train d'embrasser votre femme... et sur la bouche, hé ? sur la bouche !... voilà ce que j'ai vu !...

DEVOISY, imperturbable. — Ah ? Eh bien, moi, je n'ai rien vu...

Il va partir.

TONIA, l'arrêtant, dans un cri. — Vous n'avez rien vu ?... Eh bien, tenez !... vous voyez maintenant ?...

Elle embrasse Macrias sur la bouche.

TOUCAS. — Oh ! Vierge pure ! ce qu'il faut voir !... (A Devoisy :) Et alors, vous ? vous, le mari ? qu'est-ce que vous faites ?

DEVOISY, calme. — Je regarde.

TOUCAS. — Vous ?... Ah ! ça ! comme dégoûtation, alors !... Et à part ça !... à part ça ?... vous n'avez aucune réaction ?

DEVOISY. — Aucune réaction.

TOUCAS. — Ah ! pauvre de moi ! C'est ma chance, ça ! Mais quel homme vous êtes ?... Vous n'avez pas de sang dans les veines ?

DEVOISY, dans une menace, calme. — Ah ! Toucas ! attention !...

TOUCAS. — En mie de pain !... C'est un homme en mie de pain !... Et qu'est-ce que vous avez au bout du bras... dites ?... au bout du bras ?...

Il lui parle sous le nez.

DEVOISY, le giflant. — Ça !...

Toucas hurle. Aux cris sont accourus par le fond tous les personnages.

Scène XXI

LES MÊMES, M^me^ TOUCAS, JEANNINE, Mrs. WHARTSON, FENOUILLET, RAMPAL, SIGALON, ESPOSITO

Brouhaha. Les personnages entrent successivement. Paroles confuses : « Qu'est-ce que c'est ? Vous l'avez vu ? — Mais quoi ? — Ils se battent ? », etc.

TOUCAS. — Oh ! voleur !... Ah ! je le tue, cette fois, je le tue !...

Rampal, Fenouillet, Esposito et Sigalon se précipitent pour le retenir.

FENOUILLET. — Mais qu'est-ce qu'il t'a fait ?

TOUCAS. — Il m'a fait ?... Il m'a fait ?... Ah ! levez-le-moi de devant ou j'en fais du poussier.

Devoisy n'a pas bougé.

RAMPAL, à Devoisy. — *Garcez* le camp, de Voisy ! ou je réponds plus de rien !

M^me^ TOUCAS, pleurant. — Parle ! Pour l'amour de Dieu ! qu'est-ce qu'il t'a fait ?

TOUCAS. — Ce qu'il m'a fait ?... (Il se dégage avec force.) Ah ! laissez-moi, feignants, ou je vous écrase tous !... (Calme et solennel.) M. de Voisy surprend sa femme en train d'embrasser Monsieur ! (Il montre Macrias.) Et c'est moi qu'il calotte ! Voilà ce qu'il m'a fait !

DEVOISY, avec un salut de la main. — Bonsoir, messieurs, dames !

TONIA. — C'est ça ! Bonsoir !

M^me^ TOUCAS, s'accrochant à lui. — Mais pourquoi vous partez, monsieur Gaétan !... Pour une pique !... une petite contrariété ?... Mais c'est rien, ça !...

JEANNINE, le retenant. — Monsieur Gaétan !...

DEVOISY, se dégageant. — Je regrette... Bonsoir !...

TOUCAS, désespéré. — Et il part maintenant ! monsieur ! il part !...

TONIA. — Mais oui ! Qu'il s'en aille ! Au diable s'il veut ! qu'il s'en aille !...

TOUCAS, à Tonia, avec désespoir. — C'est tout ce qu'il trouve à répondre !... Il part !... (Pathétique.) Et où allez-vous, malheureux, où allez-vous ?...

DEVOISY. — Prendre l'air !...

Il sort par le fond. Stupeur. Exclamations. Consternation générale.

RIDEAU

ACTE III

A bord du yacht de Devoisy, le Simone. *On voit une partie de l'intérieur du yacht en coupe verticale. Au centre, au-dessus du rouf, une cabine-salon avec cosy-corner, table, tabourets. A droite, cage de l'escalier menant sur le pont. A gauche, petit bar et, dans le bar à gauche, porte menant aux cabines. Ces trois compartiments communiquent par des portes à coulisse, ouvertes au début de l'acte.*

Sur le pont, en silhouette, la coupe du rouf, le bastingage tribord et l'amorce de la mâture.

Il est 11 heures du soir. Le yacht est à quai au Vieux-Port, à Marseille. On voit au loin les maisons du quai Rive-Neuve et leurs fenêtres éclairées, les établissements du quai et la colline de Notre-Dame-de-la-Garde.

Scène première

JEANNINE, Mme TOUCAS, LE BIHAN, puis DEVOISY

Sur le pont pavoisé et éclairé, un petit orchestre joue et l'on voit danser Tonia avec Jules Fenouillet, Toucas avec Mme Darboussède, Mlle Huguette Rapugue avec Fenouillet père, Mlle Lily Rapugue avec Rampal. A l'intérieur du yacht, Jeannine, Mme Toucas et Le Bihan sont en train de boire au bar. Le Barman vient de les servir.

JEANNINE, levant son verre. — Tchin ! Tchin ! commandant !

LE BIHAN, très empressé auprès de Jeannine. — Tchin ! Tchin !... mademoiselle !... Je ne suis pas commandant !... Ici, je ne suis que le second !...

Mme TOUCAS. — A la vôtre !...

Elle commence à boire, puis va s'asseoir sur le divan, dans la cabine-salon.

LE BIHAN, à Jeannine. — Mais nous nous connaissons depuis quinze ans !

JEANNINE, riant. — Qui ? nous ?

LE BIHAN. — De Voisy et moi !... (Jeannine a fait tomber son sac. Il se baisse et le ramasse.) Pardon !

Il le pose sur la tablette du bar. A ce moment, Devoisy paraît à droite sur le pont et crie aux danseurs.

DEVOISY, avec humeur. — Allez donc danser sur la plage arrière !... Vous aurez plus de place et vous serez moins en vue !

Il descend rapidement l'escalier tandis que les couples qui dansent disparaissent sur le pont à droite. Il entre dans la cabine-salon et s'arrête à la vue de Jeannine et de Le Bihan.

Mme TOUCAS. — Alors, Gaétan ? Toujours de mauvaise humeur ?

Devoisy va jusqu'au seuil du bar.

DEVOISY, sèchement. — Le Bihan !... Va donc voir ce qui se passe sur le pont !

LE BIHAN. — Bien, commandant ! Vous venez, mademoiselle ?

JEANNINE, buvant. — Une minute !...

Ils sortent tous deux par la coursive du fond.

Scène II

Mme TOUCAS, DEVOISY

Mme TOUCAS. — Vous n'êtes jamais content, en somme...

DEVOISY, regardant sortir Jeannine derrière Le Bihan, puis revenant dans la cabine. — En somme, non !

Mme TOUCAS. — Et pourquoi ?

DEVOISY, s'arrêtant. — Je vais vous le dire, madame Toucas...

Mme TOUCAS. — Appelez-moi Rose !...

DEVOISY. — Je ne vous appellerai pas Rose !... Je vous dirai aussi pourquoi, mais plus tard !

Mme TOUCAS, coquette. — Oh ! vous m'intriguez !...

DEVOISY. — Je ne suis pas content, non, de voir mon yacht transformé en dancing. Et je trouve l'idée de Toucas grotesque !... Racoler les musiciens ambulants du quai... et faire danser nos invités sur le pont, c'est peut-être très original...

Mme TOUCAS, l'interrompant. — Pour pendre la crémaillère, toujours, après le dîner, l'on danse !

DEVOISY, achevant. — ... mais il y a de quoi se faire acheter par tous les « rafiaux » de la rade ! Allez voir l'attroupement sur le quai ! On a l'air de bêtes curieuses ! Un yacht n'est pas fait pour ça !...

Mme TOUCAS. — Et *pour quoi il est* fait ?

DEVOISY. — Pour naviguer, madame ! Et puis je suis furieux qu'on n'ait pas invité Mme Whartson !

Mme TOUCAS. — Mais on l'a invitée ! Elle n'est pas venue. Elle a le cœur gros, vous pensez ! Son yacht !... ça lui rappelle des souvenirs. Pourtant vous le lui avez acheté et bien payé !... Elle n'a rien à dire !

DEVOISY, entre ses dents. — Acheté ? Enfin ! oui !...
Mme TOUCAS. — Oh ! Fortuné ne lui en veut pas ! Il est si bon !... D'ailleurs à Marseille on n'est pas rancunier !
DEVOISY. — En effet ! le petit Fenouillet lui-même est revenu... Et il est d'une gentillesse avec moi !
Mme TOUCAS. — Maintenant il courtise votre femme...
DEVOISY. — Il a compris !
Mme TOUCAS. — Mais le Grec, lui, n'a pas reparu ?... (Mouvement de Devoisy.) Macrias !... Toucas lui aurait bien dit de venir, mais il n'a pas osé à cause de vous, *peuchère* !...
DEVOISY. — On aurait dû l'inviter !...
Mme TOUCAS, minaudant. — Oh ! tout de même, non !... Il est reparti pour Nice, à ce qu'il paraît. Je crois qu'il est bien fâché, celui-là !...
DEVOISY. — Avec qui ?...
Mme TOUCAS. — Avec vous !...
DEVOISY. — Pas du tout !
Mme TOUCAS, stupéfaite. — Non ? Eh bien, vous non plus, vous n'êtes pas rancunier !

Scène III

LES MÊMES, TOUCAS

TOUCAS, revenant de la plage arrière et criant aux invités restés sur le pont. — Vous savez qu'il y a un buffet sur la plage arrière ? Allez vous rafraîchir ! allez ! (Les danseurs qui restaient sur le pont disparaissent à droite tandis que Toucas descend l'escalier et entre dans la cabine-salon.) Alors les amoureux ?... Je viens de danser une rumba !... (Il baise le bout de ses doigts.) Je la danse, la rumba, à la perfection !... (A sa femme :) C'est pas vrai, *chichourle* ?... (Il commande au Barman :) Petit-Louis, un jus d'orange ! (A Devoisy :) Allez danser ! Allez, commandant !... Votre femme danse avec le petit Fenouillet, et Jeannine avec votre second, M. Le Bihan ! Il est bien élevé, ce garçon, mais il a une drôle de tête ! C'est encore un homme du Nord !... Dire que vous n'avez pas engagé un seul Marseillais dans votre équipage !... Ça, c'est vexant ! (Le Barman donne à Toucas un verre d'orangeade.)
DEVOISY. — Tous les hommes que vous m'avez envoyés étaient Italiens !...
TOUCAS, buvant. — Et alors ? Ils habitent Marseille, c'est pas des Marseillais ? Il y a 200.000 Italiens à Marseille et, s'ils n'y étaient pas, qui ferait le travail? *c'est* pas les *nervis*, non ? *c'est* tout de même pas nous ? on n'est pas en nombre ! Une ville, pensez, où l'on est obligé de faire voter les morts ! Marseille n'est pas une ville ordinaire, comme vous diriez Lyon... ou Paris !
DEVOISY. — Marseille ne sera jamais une ville ordinaire !
TOUCAS, avec orgueil. — Ah ! vous direz tout ce que vous voudrez, c'est une ville bien agréable !... Vous qui avez vécu à San Francisco, vous m'avez compris ! Et la vie y est si facile... les gens si gais, si obligeants !... Quand vous lisez : *Défense de... Interdiction de... Règlement... Ordonnance...* ne vous faites pas de mauvais sang, c'est pour la foule ! Mais pour ceux qui savent se débrouiller, *cocagne* ! Et dans tous les domaines, vous m'entendez ?... travaux publics, adjudications, transit, commerce... Parlez ! Proposez ! Vous trouverez toujours une oreille qui vous écoute !... (Lyrique.) Ah ! ne dites pas de mal de Marseille, *vé* ! s'il vous plaît !

Jeannine, Le Bihan et Rampal sont descendus ; ils entrent.

Scène IV

LES MÊMES, JEANNINE, LE BIHAN, RAMPAL

JEANNINE. — Vous ne dansez pas, monsieur de Voisy ?
DEVOISY. — Non, mademoiselle ! Non ! Quand il m'arrive de danser sur un pont, c'est une tout autre danse !
TOUCAS, avec effroi. — Oh ! *malheur* ! ne me parlez pas de celle-là !
DEVOISY, voyant Le Bihan parler bas à Jeannine. — Le Bihan !... Ecoute ici !

Il entre dans le bar et fait signe au Barman de sortir.

LE BIHAN, le suivant. — Voilà, commandant !

Le Bihan et Devoisy sont dans le bar.

JEANNINE. — M. Le Bihan me disait qu'il connaît M. de Voisy depuis quinze ans. Il était avec lui en Afrique.
TOUCAS. — En Afrique ?
JEANNINE. — Oui... aux disciplinaires !
Mme TOUCAS, effrayée. — Oh ! Bonne mère !
TOUCAS. — Chut !
DEVOISY, dans le bar, à Le Bihan. — Envoie la couleur !...
LE BIHAN. — Et toi ? qu'est-ce que tu prends ?
DEVOISY. — Whisky !
LE BIHAN. — Deux !

Devoisy sert à boire.

JEANNINE, dans le salon, à ses parents. — Et M. Le Bihan a été sous ses ordres aussi en Amérique... sur un cargo qui...
TOUCAS, la coupant. — Oui ! Oui ! Chut ! Ça va !... Va danser ! Va !
JEANNINE. — Il n'y a pas de danseurs !
RAMPAL, se récriant. — Pas de danseurs ! Je vais vous la faire tourner, moi, la valse !

Toucas, Rampal et Jeannine sont au pied de l'escalier. Mme Toucas dans la cabine-salon ; elle se poudre devant la glace.

LE BIHAN, dans le bar, à Devoisy. — Dis donc, elle est *mignarde*, la môme ?... La fille du caïd !
DEVOISY, sèchement. — Pas pour ton *gniace* !

Il a pris sur la tablette du bar le sac à main que Jeannine y a oublié et le met dans sa poche.

LE BIHAN, qui a compris. — Ah ! bon ! bon !

Jeannine et Rampal montent l'escalier. Toucas va les suivre.

DEVOISY. — Ferme la porte !... (Il lui fait signe de pousser le verrou.) Oui !... et arrive ici !... Tu vas la boucler d'abord et faire ce que je te dis.
LE BIHAN. — Bien, commandant.

Au bruit de la porte qu'on a fermée, Mme Toucas s'est retournée.

DEVOISY. — T'auras pas les foies ?
LE BIHAN. — Non, mais ?...

Ils continuent un moment la conversation à voix basse, puis vont disparaître par la coursive au fond.

Mme TOUCAS, appelant son mari. — Toucas !... (Toucas revient.) Ils se sont enfermés !
TOUCAS. — Eh bien ?
Mme TOUCAS. — Il te plaît, cet homme ?
TOUCAS. — Qui ?
Mme TOUCAS. — Le second ? (Geste vague de Toucas,

qui va sortir.) Je parlais avec Gaétan avant que tu n'arrives ! Il est d'une humeur !... Le pauvre, aussi, est bien à plaindre ! C'est triste, à son âge, d'être cornard !

TOUCAS, se retournant brusquement. — Cornard ? pourquoi ?... (Rouge de colère.) Mais pourquoi tu dis ça ?...

Mme TOUCAS. — Ah ! *vaï* ! cette Tonia, si tu veux mon avis, c'est une *pas grand chose !*

TOUCAS. — Et voilà !... Oh ! quand j'entends ça... je bous !... Ça te ferait plaisir qu'on dise ça de toi ?

Mme TOUCAS. — Mais moi, je n'ai pas d'amant !...

TOUCAS. — Et Tonia en a un, elle ?

Mme TOUCAS. — Il n'y a que toi, alors, qui l'ignores !... *Vouei* !... elle a un amant !... tu ne le sais pas ?...

TOUCAS, inquiet. — Comment veux-tu que je le sache ?

Mme TOUCAS. — Mais c'est toi !...

TOUCAS, pâlissant. — Moi ?...

Mme TOUCAS, achevant. — C'est toi qui l'as surprise avec Macrias !...

TOUCAS, respirant, soulagé. — Ah !... Ah ! oui !... L'année dernière ?... Le baiser ?... Un petit baiser au passage ? mais *c'est* rien, ça ! Et la preuve, c'est que de Voisy lui a pardonné !

Mme TOUCAS. — Et tu crois qu'il n'y a que le baiser ?

TOUCAS, furieux. — Parfaitement !... C'est indigne de dire des choses pareilles quand *c'est* pas vrai !...

Mme TOUCAS. — Pas vrai ?... Depuis un an ça dure sa liaison avec Macrias ! Tout Marseille le sait !... Ils sortent ensemble !... Elle découche trois fois par semaine... C'est une de ses bonnes qui l'a dit à Sigalon ! Demande-le-lui !

TOUCAS, s'emportant. — Mais tu l'as vue, toi ? Non ? Alors tais-toi au lieu de calomnier ainsi une amie !...

Mme TOUCAS. — Et pendant ce temps le pauvre mari se ronge le sang !... Mon Dieu !... et il ne dit rien ! Il souffre en silence ! Il est sublime !...

TOUCAS, allant et venant. — Sublime?... tu trouves?... Je ne sais pas si les infamies que tu débites sont vraies ; en tout cas, s'il la surveillait un peu, sa femme, ça n'arriverait pas !... Mais il s'en f... !... Il se f... de tout, celui-là !... Surtout depuis qu'il a son yacht !...

Mme TOUCAS. — Et tu sais ce qu'elle m'a dit l'autre jour ?

TOUCAS, serrant les poings. — Allez ! encore un cancan !... Oh ! *qué rapporte-paquet* !

Mme TOUCAS. — Elle veut refaire du théâtre... mais plus à l'Opéra ! Il paraît que M. Franck va l'engager pour chanter à l'Alcazar dans la revue de cet hiver.

TOUCAS. — *Boudiou* ! on le sait, ça !... Les journaux l'ont annoncé !...

Mme TOUCAS. — Eh ! c'est encore une pique terrible avec son mari !

TOUCAS. — Qu'est-ce que ça peut lui faire ?

Mme TOUCAS. — Ce que ça peut lui faire ?... qu'elle chante sous le nom de de Voisy ?... mais ce n'est guère agréable pour cet homme qui est noble !... de voir son nom affiché avec celui d'un tas de *cagoles* à l'Alcazar... Et tu parles, alors, s'il en portera des cornes !... Mais il paraît que Macrias est fou d'orgueil, au contraire ! C'est lui qui veut qu'elle refasse l'artiste !

TOUCAS, crispé. — Tu es bien renseignée !...

Mme TOUCAS. — Elle l'a dit à Mme Darboussède, qui l'a répété à Rampal, et Rampal à sa femme... Et Gaétan est obligé de supporter tout ça !... Je te dis que cet homme est *estoïque* !

TOUCAS, rectifiant. — Stoïque ! on dit !... Stoïque !... Ah ! c'est moi qui le suis stoïque !... (Il heurte la table.) Oui ! pour entendre ainsi traiter une femme... dont tu aimes l'enfant comme s'il était ton fils !...

Mme TOUCAS, sidérée. — *Comme* ?... Ah ! elle est forte, celle-là !... Oui, je l'aime bien, le petit !... Mais c'est ton filleul, c'est pas le mien ! Et puis un filleul n'est pas un fils !

TOUCAS, éclatant. — Eh ! il fallait m'en donner un de fils, toi qui parles tant !

Mme TOUCAS. — Oh ! mais si j'avais eu autant d'amants qu'elle, je t'en aurais donné, moi, un régiment !...

TOUCAS, serrant les dents et grondant. — Ecoutez-moi ça, *té* !... Oh ! *qué* langue de vipère !

Revient rapidement par l'escalier Jules Fenouillet. Il frappe et entre.

Scène V

LES MÊMES, JULES FENOUILLET, puis LE BIHAN

JULES. — Monsieur Toucas ! venez vite !... Mme de Voisy va nous chanter quelque chose !

Devoisy revient par le bar à droite.

TOUCAS. — Où ?

JULES. — Sur le pont, *avé* l'orchestre !...

TOUCAS, s'agitant. — Oh ! *boudiou* ! (Il appelle :) de Voisy !... (Devoisy ouvre la porte.) Et tout ce monde qui regarde du quai !... Ça va être sensationnel !...

DEVOISY, traversant la cabine et donnant un coup de sifflet. — Le Bihan ! (Le Bihan descend précipitamment l'escalier.) Allez ouste ! Les lances d'incendie !... On va balayer le pont !...

TOUCAS. — Vous êtes fou ?...

LE BIHAN donne un coup de sifflet et remonte l'escalier. — Pour la manœuvre d'incendie, à vos postes !

Des matelots armés de lances d'incendie apparaissent sur le pont.

Mme TOUCAS. — Mon Dieu !... Ils vont nous incendier ! (Elle crie :) Au feu !

Grand brouhaha. Les invités courent sur le pont en désordre. Rampal, Jeannine, Tonia descendent l'escalier.

LE BIHAN redescend. — Paré, commandant !...

Scène VI

LES MÊMES, puis RAMPAL, JEANNINE, puis TONIA

RAMPAL. — Au feu ? Où est-il le feu ?

DEVOISY, à Le Bihan. — Au temps pour la manœuvre !...

LE BIHAN remonte l'escalier et répète l'ordre. — Au temps pour la manœuvre !...

FENOUILLET, aux invités. — Du sang-froid, mesdames !... Nous sommes là !...

LE BIHAN, aux invités. — Rassurez-vous !... Ce n'est qu'une manœuvre ! Allez danser, mesdames !

Jeannine et Rampal remontent l'escalier et vont disparaître sur le pont à droite avec les invités et Le Bihan.

JULES, à Devoisy, avec peur. — Si... si j'ai bien compris... co... commandant !... vous préférez que Mme de Voisy... chante ici... dans le salon ?...

DEVOISY, le poussant vers le bar et lui fermant la porte au nez. — Ni ici, ni ailleurs ! nulle part !...

TOUCAS, à Devoisy. — Et pourquoi vous ne voulez pas qu'elle chante ?

DEVOISY. — Ah ! vous ! fichez-moi la paix, hein ?

TOUCAS, ahuri. — Mais c'est un porc-épic, cet homme !... Allons danser !... Tonia !...

TONIA, regardant Devoisy. — Tout à l'heure !...

Mme TOUCAS, à Toucas. — Tu pourrais me faire danser un peu, moi aussi ?

TOUCAS. — Mais *vouei* !... je te ferai danser !... Tu crois que tu me fais peur ?... En avant, bon Dieu ! pour la France !... En avant !...

Il a enlacé Mme Toucas et ils sortent en dansant... puis disparaissent par l'escalier à la suite de Jeannine, de Rampal et des autres invités.

Scène VII

TONIA, DEVOISY, puis JULES

TONIA. — Vous avez l'air furieux !

DEVOISY, poursuivant son idée. — Moi ?... Ah !... je jubile !...

TONIA. — Et vous voulez m'interdire de chanter ? Vous avez cette prétention ?

DEVOISY. — Sous mon nom, oui ! A part cela, je serai ravi de vous applaudir !

TONIA, le coupant. — Je jouerai sous mon nom, c'est-à-dire sous le vôtre ! Si je vous ai épousé, c'est que votre nom m'a plu !... Je l'ai acheté, je le garde !

DEVOISY, serrant les dents. — Bon ! Bon !

TONIA. — Vous ne pouvez pas tout avoir, mon cher ! et jouir des avantages d'une situation... magnifique, sans en subir les inconvénients !

DEVOISY, s'efforçant d'être calme. — Je suis extrêmement courtois avec vous... pourquoi êtes-vous méchante ?...

TONIA, avec une colère sourde. — Parce que... parce que vous m'irritez ! Rien de ce qui est arrivé ne se serait produit si vous aviez agi autrement avec moi !

DEVOISY. — Quand pourrons-nous, ma chère Tonia, nous regarder sans colère ? Je veux votre bonheur !

TONIA. — Mon malheur, vous voulez dire !

DEVOISY. — Non ! Non ! Vous verrez !...

Jules est reparu à droite, il passe la tête par la porte ouverte.

JULES. — Madame de Voisy !...

TONIA. — Une seconde !

L'orchestre joue un tango.

JULES. — Je sais que vous aimez le tango...

Devoisy de nouveau va lui fermer la porte au nez. Jules s'assied près de l'escalier.

DEVOISY, revenant près de Tonia. — Seulement... vous avez tort de vous afficher avec ce jeune oison... J'en ai déjà débarrassé Jeannine, mais vous...

TONIA. — Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

DEVOISY. — Si Macrias vous voyait, il serait furieux... Ce n'est pas prudent ! Attention !

TONIA, le toisant avec mépris. — Oh ! décidément !... vous êtes... (Avec dégoût.) Ah !... (Elle sort. Au bruit de la porte qui s'ouvre, Jules qui attendait se lève précipitamment. Surprise, Tonia pousse un cri d'effroi.) Vous m'avez fait peur ! Idiot !

Tonia et Jules sortent par la coursive au fond. Resté seul, Devoisy semble réfléchir, puis il décroche le tube acoustique.

DEVOISY. — « Le Bihan ?... fin prêt ?... Paré à mon commandement ?... Bien !... ne bouge pas ! attends mes ordres ! »

Et il s'allonge sur le divan du salon. Jeannine en fredonnant descend l'escalier, frappe et entre.

Scène VIII

DEVOISY, JEANNINE

JEANNINE. — Pardon ! J'ai dû oublier mon sac sur une table du bar.

Elle passe et va jusqu'au bar, cherche le sac.

DEVOISY, il n'a pas bougé. — Vous l'avez trouvé ?

JEANNINE, revenant. — Non !...

DEVOISY, lui tendant le sac qu'il a sorti de sa poche. — Le voilà !

JEANNINE, le prenant. — Ah ! c'est malin ! (Elle va sortir en fredonnant, elle se retourne.) Vous êtes souffrant ?

DEVOISY. — Non... le cafard !

JEANNINE. — Faut pas !... Faut pas être triste !

DEVOISY, s'asseyant sur le divan. — Savez-vous l'envie qui m'obsède depuis deux heures, depuis que je les entends se trémousser, chanter et rire ?... L'envie d'amorcer une cartouche de dynamite dans la cale et de tout faire sauter ! le yacht !... et ce qui est dessus, moi compris ! Ah ! vous parlez d'une danse !

JEANNINE. — Vous dites ça sérieusement ?

DEVOISY. — J'ai toujours été un peu... anarchiste !

JEANNINE. — Qu'est-ce qu'on vous a fait ? qui vous a rendu anarchiste ?

DEVOISY, il ne répond pas tout de suite. — La vie, mademoiselle. (Un petit temps.)

JEANNINE. — Vous n'avez jamais été heureux dans la vie ?

DEVOISY, secouant la tête. — Heureux ?... Non... je ne crois pas...

JEANNINE. — Vous demandiez peut-être l'impossible ?

DEVOISY. — Ah ! c'est dur à trouver l'équilibre !... Le commandant de Voisy, mon père, était un être inflexible et glacial... Tous les mots qu'il prononçait commençaient par un D !... Discipline !... Devoir ! Maman, elle, était charmante ! une tête folle !...

JEANNINE. — Et c'est d'elle que vous tenez ?

DEVOISY. — Pas complètement !... Dans cette mer agitée qu'est ma vie, de temps en temps le papa de Voisy revient à la surface ! Je n'ai jamais, voyez-vous, au milieu des pires avatars, commis une seule action... malhonnête !...

JEANNINE. — Vous devriez donc être heureux !... Ou c'est que vous n'avez rien fait pour l'être !

DEVOISY. — J'ai fait exactement le contraire !...

JEANNINE, riant. — Ah ! bien, comment vous croire, alors ?... Vous qui donnez des conseils aux autres !...

DEVOISY, hochant la tête. — Vous avez raison !... (Il la regarde.) D'ailleurs, il s'améliore en vieillissant, ce petit Fenouillet !

JEANNINE, vivement. — Ah ! surtout, ne me parlez pas de cet imbécile !

DEVOISY. — Je croyais que vous l'aimiez !...

JEANNINE, avec colère. — Oh !

DEVOISY. — Eh bien, voyez-vous, depuis qu'il fait la cour à ma femme... il me devient sympathique...

JEANNINE. — Ah ! oui ?... (avec une nuance de dédain) Ah ! vous êtes vraiment très curieux !

DEVOISY. — Au fond, pourquoi ne l'épouseriez-vous pas ?

JEANNINE. — Je ne veux plus me marier.

DEVOISY. — Pourquoi ?

JEANNINE. — On m'a dégoûtée du mariage !

DEVOISY. — Qui, on ?

JEANNINE. — Vous !...

DEVOISY. — Pas possible !...

JEANNINE. — Je ne vous parle pas de mes parents... ni de ce que j'ai vu autour de moi, chez moi !... Il n'y a que l'argent ici qui compte !... Et c'est lourd à porter une dot !

DEVOISY. — Plaignez-vous !...

JEANNINE. — Une dot, c'est une amorce pour les malins et un épouvantail pour les autres !... Je n'ai pas encore entendu une seule voix qui fût sincère ! Aussi, allez ! vous pouvez faire sauter le yacht ! et moi avec ! ça m'est bien égal !

DEVOISY. — Non ! j'attendrai pour cela que vous soyez partie... Je ne tue pas les gens que j'aime... (Petit mouvement de Jeannine.) Oh ! vos parents aussi, je les aime bien !...

JEANNINE, avec humeur, déçue. — Alors vous ne ferez rien sauter du tout ! Vous aimez tout le monde !

DEVOISY, se rapprochant d'elle. — C'est-à-dire...

JEANNINE. — Quoi ?

DEVOISY, lui prenant la main. — Pas de la même façon... (Elle ferme les yeux, prête à s'abandonner.) Ah ! voilà Fenouillet qui descend, je crois...

JEANNINE regarde vers l'escalier, se retourne et voit Devoisy qui rit. — Oh ! oh ! ce que vous pouvez m'agacer !... Je comprends que vous n'ayez jamais été heureux dans la vie, vous !... Je me souviens, la première fois que je vous ai vu, dans le bureau de papa, j'avais une envie de vous calotter !...

DEVOISY. — Moi aussi, figurez-vous ! Seulement, moi, j'ai réalisé mon désir... un peu plus tard... mais... oui !... Et depuis, j'avoue... ça va mieux... (Il lui tend sa joue.) Aussi, si le cœur vous en dit...

JEANNINE va lever sa main et se contient. — Ah çà ! j'avoue... (Elle en a très envie.)

DEVOISY. — Allez-y !... mais prenez garde... après ça, vous tomberez amoureuse de moi ! Ah ! c'est inévitable... (Il prend un temps et la regarde.) Et... comme je suis un homme marié !... et de plus... un sale type !...

JEANNINE, le regardant, les yeux dans les yeux et avec ironie. — Non !... Non ! je vais vous dire, monsieur de Voisy ! Vous n'êtes ni l'un ! ni l'autre !

DEVOISY. — Hein ? qu'est-ce que ?...

Il va lui reprendre la main quand descendent de l'escalier Toucas et M^me Toucas. Pendant cette scène, l'orchestre s'est arrêté de jouer.

Scène IX

LES MÊMES, TOUCAS, M^me TOUCAS, puis TONIA

TOUCAS. — Vous savez l'heure qu'il est? Minuit!... Vos invités s'en vont, de Voisy !... Heureusement que Tonia était là pour dire adieu à ces dames...

M^me TOUCAS. — Les Rapugue, M^me Darboussède et les Fenouillet vous envoient le bonjour. J'ai dit que vous aviez mal à la tête.

DEVOISY. — Vous n'avez pas menti !

TOUCAS. — Et nous, nous allons nous coucher ! Allons, petite, en route !

DEVOISY. — Vous êtes pressé, Toucas ?

TOUCAS. — Hein ?... Non ?... Pourquoi ?

DEVOISY. — J'aurais voulu vous parler !

TOUCAS. — De quoi ?

DEVOISY. — Affaires !... (Il regarde Toucas en clignant de l'œil.) Mais ces dames peuvent rentrer !...

TOUCAS, comprenant. — Diable !... Elles ne vont pas rester là à bâiller pendant que nous établirons les plans de construction (avec importance) les chiffres... les bilans... le...

JEANNINE, vivement, à son père. — Pourquoi ? Si ! on peut t'attendre !... On est très bien sur le pont !... (Elle appuie.) Nous resterons avec Tonia !

TOUCAS. — Et moi j'ai dit non, là ! Vous allez rentrer à la maison toutes les deux !

JEANNINE, pincée. — Ah ! bon, je comprends !

M^me TOUCAS, résignée, à Jeannine. — *Eh bé*, oui ! s'il le veut comme ça, ton père !...

TOUCAS. — Prenez la voiture... et renvoyez-la-moi au quai !... Dans... (il regarde sa montre) une demi-heure au plus !... Voilà !... (A sa fille :) Adieu, petite ! (Il embrasse sa femme.) Bonne nuit, ma belle !

Jeannine va serrer la main à Devoisy.

M^me TOUCAS. — Et conservez-vous bien, monsieur de Voisy !...

JEANNINE, à Devoisy. — A demain, peut-être !

DEVOISY. — Qui sait !...

TOUCAS, en faisant passer sa fille. — Fais de beaux rêves, mon enfant !

Elles sortent au moment où Tonia descend l'escalier. Elles remontent toutes les trois.

TONIA. — Vous partez ?

M^me TOUCAS, à Tonia. — Eh oui ! Ils se sont enfermés tous les deux... C'est pour affaires ! Alors on s'en va, *peuchère*...

Elles disparaissent par le pont à droite.

Scène X

DEVOISY, TOUCAS

TOUCAS, écoutant à la porte. — Ça y est ! Elles partent !... (Il revient près de Devoisy et, joyeux :) Ah ! qu'il est malin, ce Gaétan !... et comme c'est gentil de m'avoir ménagé un petit tête-à-tête avec Tonia... (Lyrique.) « Baiser du soir, espoir ! »

DEVOISY, bref. — Il ne s'agit pas de ça !

TOUCAS, étonné. — Ah ?

DEVOISY. — J'ai à vous parler, Toucas ! et très sérieusement ! (Il parle dans le tube acoustique.) « Le Bihan ?... » (Il écoute.) « Bon !... Bon !... »

On entend en coulisse un commandement lointain : « Larguez arrière ! » Allées et venues des matelots sur le pont. Puis tout à coup Tonia descend précipitamment l'escalier.

Scène XI

LES MÊMES, TONIA

TONIA, en coulisse encore criant. — Non ! mais qu'est-ce qui leur prend ? Ils sont fous !... Toucas !... Gaétan !... (Elle entre dans le salon.) Qui a donné l'ordre d'enlever la passerelle ?

DEVOISY, calme. — Je croyais que ces dames étaient parties ?

TONIA. — Oui, elles sont parties ! mais pourquoi enlève-t-on la passerelle ? Nous n'allons pas passer la nuit ici, je suppose ?

TOUCAS, ahuri. — On enlève la passerelle ?

TONIA. — Eh bien, quoi, tu ne comprends pas ? On largue l'amarre !

TOUCAS, s'efforçant de rire. — Non ?... Il *galège !*...

DEVOISY, parlant dans le tube acoustique. — « Paré ?... Bon !... En avant ! Bâbord deux ! »

Sifflet de départ. Bruit de la chaîne de l'ancre. Ronflement du moteur. On voit le navire remuer. Et les maisons du quai défiler à l'horizon. Le navire quitte le port. Affolement de Toucas et de Tonia.

TOUCAS. — Ah çà ! mais !... n... de D... !... mais ! mais !... (Il va jusqu'à l'escalier.) On part ?

TONIA. — Je me tue à te le dire !

TOUCAS, revenant. — Mais qu'est-ce qui se passe ? qu'est-ce qu'il y a ?

TONIA. — Nous quittons le port !

TOUCAS. — Oh ! Bonne mère ! Mais où allons-nous ?

TONIA, à Devoisy qui ne répond pas. — On vous parle ! répondez !...

DEVOISY, souriant. — Eh bien... nous allons faire une promenade en mer... le tour des îles ! Objectif : le château d'If. Temps superbe ! un peu de houle, mais il fait beau. (A Toucas :) Nous avons un petit compte à régler tous les deux !

TOUCAS. — *Qué* compte ?... Vous auriez aussi bien pu me le dire à quai.

DEVOISY. — Non ! moi, j'ai besoin d'air, figurez-vous !... de mouvement ! de liberté !... J'aime ça, moi, la mer ! (Dans le tube acoustique :) « Vas-y ! Le Bihan ! Pleins gaz !... » (Il s'étire.) Ah ! Fi de garce ! Voyez déjà ! je ne suis plus le même homme !

TOUCAS. — Oui ? eh bien, moi, j'ai horreur de ça !... Rien que ce *gangassement !*... (Il titube à un mouvement que fait le bateau.) *Oh ! voleur !*... Vous allez me donner le mal de mer ! Voilà tout ce que vous aurez gagné ! Vous serez content, après ?... (Il tangue lui aussi.) Oh ! oh !... oh !... Et il choisit la nuit, encore ! et *avé* le mistral ! Il va nous fiche sur un roc ou sur un bateau ! Oh ! que j'ai peur des collisions la nuit !

DEVOISY, à Tonia. — Chère amie... voulez-vous nous laisser seuls un instant, Toucas et moi ? Vous serez très bien sur le pont... Le vent est au norois !

TONIA, irritée. — Merci ! Je préfère m'étendre dans ma cabine ! Vous êtes complètement maboul.

Elle va sortir à gauche.

DEVOISY, lui tendant des journaux. — Quelques illustrés ? Tenez ! *le Rire* !... très indiqué ; on va rigoler ! Prenez *le Rire* !...

TONIA. — Je n'ai pas envie de rire ! Mais dans une heure au plus j'entends être rentrée à la maison ! Vous entendez ! Dans une heure !

Elle sort à gauche en traversant le bar.

Scène XII

DEVOISY, TOUCAS

TOUCAS, protestant. — Dans une heure ? J'ai dit une demi-heure pour la voiture ! Je ne veux pas me coucher à 2 heures, non ?

DEVOISY. — Ça va dépendre de vous !...

TOUCAS. — De moi ?... Ah ! bien alors, ça sera vite fait ! *Vé !* On rentre toute de suite... (Il appelle en montant l'escalier à droite.) Le Bihan !... (Mais il est arrêté par un coup de tangage plus accentué qui le rejette dans la cabine.) Oh ! voilà la passe ! (On voit défiler à l'horizon la silhouette du fort Saint-Nicolas et du Pharo.) Oh ! coquin ! si ça tangue !... Ah ! je vais vous le rendre votre dîner ! (Un temps. Tangage accentué ponctué de gémissements de Toucas.) Alors quoi ?... parlez !... Oh ! mais dites ! vous n'auriez pas un peu d'alcool de menthe ?

DEVOISY. — Non ! Non ! Je vais vous remettre d'un coup ! Asseyez-vous, vous allez voir !

TOUCAS, presque suppliant. — Mais faites vite, *qué* ?

DEVOISY. — Très vite !... Je veux divorcer ! voilà !

TOUCAS, se levant. — Comment ? divorcer ?

DEVOISY. — Vous voyez, ça va déjà mieux !

TOUCAS. — Non ! Non ! ça ne va pas mieux ! mais je ne comprends pas !

DEVOISY. — Alors je vais vous faire un petit dessin !... (De sa main, il figure deux cornes sur sa tête.) Vu ?... J'en ai assez d'être cocu !... et j'en ai marre d'être ridicule ! L'histoire de Macrias et la coucherie qui s'ensuit, déjà ça faisait vinaigre... Mais s'il me faut encaisser maintenant la publicité de Madame et le tour de chant à l'Alcazar !... Alors, stop ! Je coupe les gaz !...

TOUCAS. — Vous le lui avez dit, ça ?

DEVOISY. — Je n'ai rien à lui dire ! Elle est libre ! J'entends être libre aussi !

TOUCAS, haussant les épaules. — Et vous y croyez, vous, à ce qu'on raconte... d'elle et de Macrias ?

DEVOISY. — Si j'y crois ?... Mais tâtez-vous le front, mon vieux ! (Toucas instinctivement porte la main à son front.) Il me manque la preuve !... la preuve décisive !... le flagrant délit... ou son consentement !... Mais pour la décider au divorce, je n'ai pas besoin de commissaire de police, moi, vous allez voir...

TOUCAS. — Ah ! miséricorde ! Et c'est pour m'annoncer ça que vous m'emmenez au château d'If ?

DEVOISY. — Oh ! attendez !...

TOUCAS. — Il est diabolique ! cet homme ! sadique !... (Il titube dans le tangage et s'assied.) Oh ! là ! Je ne sais pas si c'est ce coup de masse !... ou le roulis !... mais ça tourne !... Oh !... que ça tourne !... Ah ! je vais être malade !... c'est sûr !...

DEVOISY. — Les surprises de l'amour !...

TOUCAS. — De l'amour ? Mais je m'en moque bien de l'amour ! Il y a beau temps que le feu m'a passé pour Tonia ! Je ne suis pas en peine de femmes !... Allez !... Il y en a d'autres à Marseille... d'aussi jeunes... d'aussi jolies...

DEVOISY. — Eh bien, alors ?

TOUCAS, il éclate. — Mais, malheureux ! et le petit ?... Qu'est-ce que vous en faites, du petit ? Oui !... Fortuné ! mon petit ! vous l'oubliez ?... Ah ! vous ne savez pas ce que c'est, vous, de l'avoir, la fibre ! Pour l'avoir, cet enfant, j'aurais payé un million !... (A lui-même.) Il m'a coûté plus que ça, d'ailleurs ! — Et vous voudriez maintenant que je le perde ?... que je lui laisse à elle et à Macrias ?...

DEVOISY. — Oui ! mais pour l'enfant, attendez !...

TOUCAS, poursuivant. — D'abord il n'aime que moi, le petit !... Regardez-le quand il me voit... il rit... le mignon... il rit !... (En riant.) Rien que de me voir, ça le fait rire ! (Emu.) Et moi... alors... j'ai envie de pleurer !... Quand il dit : « pa... pa... »

ce n'est pas à vous, allez, qu'il pense ! Non ! il veut dire « parrain » !...

DEVOISY. — D'accord, mon vieux Toucas ! d'accord !...

TOUCAS. — Et quand, à quinze ans, vous lui annoncerez... — c'est dans nos conventions, hein ? — « Fortuné ! voilà ton père !... ton vrai père... » Vous verrez le bond qu'il fera, ce bond de joie !... Et moi... je ne vis plus que pour l'attendre, ce moment !... (Il mime la scène.) « Fortuné...? Papa !... »

DEVOISY. — Et qui vous en empêchera ?

TOUCAS. — Mais Tonia ! Si on divorce, elle le garde, le petit !... Et puis, le divorce ?... Vous voyez d'ici ce scandale !... Rien que d'y penser, j'en oublie le mal de mer... (Tangage.) Aïe !... oh ! malheur ! non ! je l'oublie pas ! (Il reprend.) Elle se gênera de parler, elle, après... Elle me fera chanter ! et payer !... ah ! le divorce ! jamais !

DEVOISY. — Et si elle l'accepte ?

TOUCAS. — Moi je refuse ! Et je vous interdis formellement à tous les deux de divorcer ! Sinon, je vous coupe les vivres ! Pas de divorce, monsieur de Voisy, c'est mon dernier mot !...

DEVOISY, hochant la tête. — Ah ! alors, c'est grave ! Ça va devenir grave !...

TOUCAS, la main à son estomac. — Ah ! j'en ai peur...

DEVOISY. — Nous n'allons plus au château d'If !

TOUCAS, gémissant. — Ah ! autre chose maintenant ! Et où allons-nous ?

DEVOISY. — Nous filons sur Suez d'abord... puis...

TOUCAS s'est dressé d'un bond. — Qu'est-ce que vous dites ?

DEVOISY. — Puis un petit tour en Chine... à moins que vous ne préfériez la mer Noire ?...

TOUCAS, affolé. — La mer Noire ? Ah çà ! vous rêvez ?... La mer Noire ? Mais c'est vous qui êtes noir ? (Inquiet.) Oh !... oh !... mais il déménage ! (Il appelle à la porte de gauche :) Tonia !... Tonia !... Viens vite !... Ah ! écoutez, si c'est une blague, de Voisy, je vous jure qu'elle n'est guère aimable... surtout dans l'état où je suis !... (Il s'éponge le front en gémissant :) Quand j'étais jeune, encore !... mais en prenant de l'âge, je ne peux plus supporter la mer !... (Il crie encore :) Tonia !... (au moment où elle entre à gauche).

Scène XIII

LES MÊMES, TONIA

TONIA. — Eh bien, je suis là !

TOUCAS, suffoquant. — Arrive ! Arrive !... Sais-tu ce qu'il a trouvé, ton mari ?... (A Devoisy :) Oh ! je ne lui dis pas tout, elle vous tuerait !... (A Tonia, avec emphase :) Monsieur veut divorcer ! Voilà !...

TONIA, défiant Devoisy du regard. — Il faut être deux pour cela !... et même trois !...

DEVOISY. — Nous sommes quatre !... en comptant Macrias !... J'y suffirai seul !

TONIA. — Curieuse de le voir !

DEVOISY. — Votre liaison avec Macrias est certaine !

TONIA. — La preuve ?...

DEVOISY. — Les torts sont à vous ! C'est clair !

TONIA. — Vous oubliez les vôtres ?

DEVOISY. — Ça, c'est une autre histoire ! (A Toucas :) Vous saisissez ce qu'elle veut dire ?... Tandis que pour Macrias, je vais l'obtenir de vous, la preuve ! L'aveu !...

TONIA. — Ah ! oui ?...

DEVOISY. — Donc ! le divorce ? Et le divorce à mon profit ! J'aurai la garde de l'enfant !

TONIA et TOUCAS, ensemble, dans un cri. — Hein ? Quoi ?...

TONIA. — Ah ! ça, c'est le comble !

TOUCAS. — Il a un coup de soleil, c'est sûr !...

TONIA. — Cet enfant qui est à moi !

TOUCAS. — Le mien !...

TONIA. — ... Qui ne peut pas être le vôtre !...

TOUCAS, grondant. — Bien assez qu'il porte son nom !

DEVOISY. — Mais il le porte !

TONIA. — Il veut me l'enlever !

TOUCAS. — Me le prendre !

DEVOISY, net et calme. — Je le garde !...

Un petit temps.

TONIA, riant. — Ah ! Ah !... Eh bien, nous plaiderons !

DEVOISY. — Oh ! vous rigolez ?...

TOUCAS, hors de lui. — Mais qu'est-ce qu'il se croit ? le roi ? le pape ?...

DEVOISY. — Alors vous refusez ?

TONIA. — Catégoriquement !

TOUCAS. — Oui ! Voilà ! Nous nous solidarisons contre ce coup de force !

DEVOISY. — Sans réfléchir et dans le feu de la colère vous prenez position tous deux à l'encontre de vos intérêts !

TOUCAS. — Mon intérêt ? Où est-il, mon intérêt ?

TONIA. — Et le mien ? Je le cherche !... Le vôtre, oui !... L'enfant entre vos mains, c'est un gage ! Il se paie !...

DEVOISY, haussant les épaules. — Mais je vous remettrai tous deux à la raison. Il vous faut du repos. Vous l'aurez !...

TONIA. — C'est-à-dire ?...

DEVOISY. — Je vais vous laisser choir gentiment... où ?... Je ne suis ni pressé, ni fixé...

TOUCAS, comprenant. — Oh ! *qué* canaille !...

DEVOISY. — J'ai mon plein d'essence et mes vivres ! Je suis sûr de mon équipage.

TOUCAS. — Des brigands comme vous !

TONIA. — Il l'a recruté pour ça !...

DEVOISY. — Je vous débarquerai... je cherche... sur la côte des Somalis ? Vous auriez de la compagnie, là : tribus sauvages, captivité, rançon... Tout un roman à vivre !

TONIA et TOUCAS, suffoqués. — Oh !...

DEVOISY. — Ou bien sur un îlot désert dans l'océan Indien... Je chercherais un beau paysage... L'isolement, le calme !... Très bon pour les nerfs !...

TONIA. — Et nous allons nous laisser faire ?... Ah ! vous croyez ?...

TOUCAS. — Ah ! feu de Dieu !...

TONIA. — Et vos hommes ?

DEVOISY, riant. — Essayez !...

TONIA, s'affolant. — Je vais appeler !

TOUCAS. — Oui ! sur le pont ! Et vous entendrez si je g... !... A moi ! Au secours !

Ils se sont précipités vers la porte à droite. Devoisy leur barre la route.

DEVOISY. — Ah ! Stop ! Pas de cris, pas de gigotage ! Je suis le maître à mon bord ! Et, foi de Breton, si l'on bouge, je vous f... tous les deux aux fers !... (Ils s'arrêtent, médusés. Devoisy va parler dans le tube acoustique. Il appelle :) « Le Bihan ?... »

TOUCAS, suppliant. — Gaétan ? Non ? Gaétan, vous n'allez pas me mettre aux fers ?

DEVOISY, les regardant. — Sages ?... Bon !... (Penauds, Tonia et Toucas s'assoient côte à côte sur le divan.) Alors aux escales, seulement ! (Tonia et Toucas se relèvent ensemble.) « Plan n° 2 !... par Bonifacio et Messine ! Forcez la marche ! »

TONIA et TOUCAS, répétant avec stupeur. — Bonifacio ?... Messine ?

TONIA. — Oh ! je vous tuerai ! je vous jure que je vous tuerai !

TOUCAS — Ah ! fripouille !

Il cherche fiévreusement un objet pouvant servir d'arme. Il a décroché d'une panoplie un yatagan, dégaine et fait un moulinet avec la lame.

DEVOISY, la main sur son revolver, dans sa poche. — Eh là ! tiens-toi peinard, mon vieux, ou je t'en mets un ! Je suis le mari ! Et toi l'amant ! Je vous pince ! C'est simple !

TONIA. — Voilà l'homme !

TOUCAS, gémissant, allant et venant. — Jamais... jamais... je n'aurais cru ça de lui ! J'ai beau le regarder... Ah ! il me semble que je rêve... (Il a un hoquet.) Et avec ça le mal de mer qui me reprend ! Oh ! Oh !... Oh là !...

Il s'accroche à Tonia, qui avec dégoût le repousse.

DEVOISY, souriant à Tonia qui va et vient. — Un peu de champagne ?

TONIA, exaspérée. — Zut !...

TOUCAS, criant à Devoisy. — Un criminel ! Voilà ce que vous êtes !... Un gangster !... Savez-vous comment on appelle ce que vous faites ?... De la séquestration arbitraire ! Oui, monsieur ! du rapt !... Ah ! oh ! on voit que vous venez d'Amérique, vous !... Mais il y a des juges, heureusement, en France !... Des cours d'assises !

Il s'est levé, frémissant.

DEVOISY. — Et vous avez peur du scandale ?

TOUCAS. — Je sais, moi, où vous finirez ! Au bagne, monsieur ! au bagne !

DEVOISY, calme, s'est assis. — Oh ! mon Dieu ! non ! Après vous avoir... (petit geste de laisser tomber) déposés... je retourne à San Francisco !... (il cligne de l'œil) avec mon yacht ! Je suis tranquille !...

TOUCAS, regardant Tonia. — Ah ! nous sommes beaux aux mains d'un coco pareil !... Qu'est-ce que tu veux, ma pauvre Tonia ! Il faut y passer ou crever !

TONIA, serrant les poings avec rage. — Oh ! Oh !

TOUCAS, à Devoisy. — Ah ! sale bougre ! ingrat ! J'aurais préféré m'amputer des deux bras plutôt que de lui céder ! Mais, une fois amputé, il faudrait lui céder quand même !... (Résigné.) Alors !...

TONIA, se révoltant. — Lui céder ?... Et qu'est-ce que je deviens, moi, dans tout ça ?

DEVOISY, avec douceur. — Vous, chère amie, mais... (Avec un sourire.) Réfléchissez au lieu de vous emporter !... Vous épousez Macrias !... Il vous aime. Il vous demande de divorcer !... Rappelez-vous ses lettres ? Les lettres que vous m'avez fait lire !

TOUCAS écoutait, assis. Il se lève, indigné. — Et moi qui reçois ça en pleine face !... (A Devoisy avec un trémolo comique :) Ah ! Ah !... misérable !...

TONIA, à Toucas, sèchement. — Ah ! non ! pas de mélo ! hein ? Laissez Gaétan s'expliquer ! Lui, au moins, il est calme !

TOUCAS, dans une protestation indignée. — Calme !

Tonia le fait taire du geste.

DEVOISY. — Vous épousez Macrias... Il est beau, il a des millions, vous l'aimez !... Vous serez heureuse ! Le seriez-vous davantage avec l'enfant ? Macrias le détesterait. J'ai le souci de votre bonheur ! Croyez-moi !

TONIA. — Mais je ne veux pas vous laisser mon...

DEVOISY. — Faites confiance à mon amitié ! Vous verrez votre fils tous les jours s'il vous plaît... (Mouvement de Tonia.) Mais c'est moi — et pas Macrias ! — qui l'élève !

TOUCAS. — Vous ? Ah ! vous en ferez quelque chose de propre... un bandit comme vous !

DEVOISY, gentiment. — Ah ! Toucas, soyez poli ! ou je me fâche !

TOUCAS. explosant. — Poli ? Il dit : poli !... Ah ! *Troun dé Diou* !... si je ne me retenais pas... je... je briserais tout !

Grand moulinet de ses bras. Il tourne sur lui-même comme fou et heurte la cloison.

DEVOISY. — N'abîmez pas mon yacht, s'il vous plaît !

TOUCAS, les bras au ciel. — Son yacht ! Il me le prend ! il me prend tout !... Le yacht !... le petit ! tout !... (Gémissant.) Oh ! Vierge pure !...

TONIA, agacée. — Oh ! ça va ! ça va !

TOUCAS. — Et Tonia ! ma belle Tonia ! il me la prend aussi !... il me la prend pour la donner à Macrias !... (Avec un sanglot.) Ah ! ça, c'est trop ! c'est trop ! c'est...

TONIA, nerveuse. — Mais oui ! c'est trop !... ne pleurez donc pas comme ça ! D'abord vous n'en avez aucune envie...

TOUCAS, s'arrêtant de sangloter et très calme. — Comment ?

TONIA, sèchement. — Non ! Et puis, vous nous tapez sur les nerfs !

Un temps.

TOUCAS. — Il n'y a que moi, ici... *peuchère* !... qui aie du cœur ! (Changeant de ton et presque dégagé.) Alors, puisqu'on est d'accord... (il se lève, et presque gaiement) on rentre, hein ? on rentre à Marseille ?

DEVOISY. — Minute !

TOUCAS, reprenant de l'assurance et protestant. — Mais je suis pressé ! Ma femme m'attend... ma voiture aussi !

DEVOISY, le calmant d'un geste. — Il me faut une déclaration écrite de Tonia... reconnaissant ses torts, acceptant le divorce... et me laissant la garde de l'enfant !...

TONIA, ironique. — Il pense à tout !

DEVOISY. — Plus... un petit accord entre vous deux !... (A Tonia :) Je pense à vous ! (A Toucas :) En échange de son silence... vous garantissez à Madame le paiement, deux fois par an, d'une rente qu'il reste à fixer !

TONIA. — Ah ! ça... c'est juste !

TOUCAS, s'asseyant, écrasé. — Complet ! Complet partout !

DEVOISY, très maître de lui. — Je pense aussi à Macrias... Il est à Nice ? (A Tonia, galamment :) Nous allons vous y déposer !... (Parlant dans le tube acoustique.) « Le Bihan !... »

TOUCAS, revenant de sa stupeur. — A Nice ? Qu'est-ce qu'il dit ? A Nice ? (Furieux.) Il veut nous emmener à Nice ?

DEVOISY. — Préférez-vous Suez ?

TOUCAS, s'indignant. — A Nice ? et par le bateau ? Mais...

DEVOISY, parlant dans le tube acoustique et faisant taire

TOUCAS. — Chut !... (Dans le tube.) « Le Bihan ? Plan n° 3 ! Nice ! »

TOUCAS. — Et ma femme ! et ma fille ! qui m'attendent... qui m'espèrent ?

TONIA, le faisant taire. — Oh ! la paix !

DEVOISY, à Toucas. — Et puis du calme !... ou sinon gare au mal de mer ! (Gaîment.) On va prendre un peu de champagne !... (Il appelle à la porte du bar.) Petit-Louis ! (Le Barman entre.) Une bouteille et des verres !... Musique !... (Il tourne le bouton d'un appareil de T. S. F.) Au choix !... Milan ?... Stuttgart ?... Paris ?... Hein ? je l'ai moi aussi, mon orchestre !... Voilà !... (On entend l'air chanté : *Je vous emmènerai sur mon joli bateau.*) Soyez heureuse, Tonia ! (Le Barman apporte sur un plateau la bouteille de champagne et les verres. Devoisy, à Toucas qui va et vient près de l'escalier :) Et vous, faites pas cette bobine de croque-mort !

Il lui tend un verre de champagne.

TOUCAS, prenant le verre. — Je vous hais !

Il boit.

DEVOISY. — Quelle blague !

TOUCAS. — Je vous hais !

DEVOISY. — Mais tout ça va s'arranger très bien !

Tout à coup la figure de Toucas s'est contractée. Il blêmit.

TOUCAS. — Vous croyez ?... (Il a un hoquet.) Oh ! pardon !...

Et précipitamment il monte par l'escalier sur le pont. La musique continue.

RIDEAU

ACTE IV

Un petit salon attenant à la grande salle de restaurant d'un palace à Paris.
Une table dressée et deux couverts à droite. Porte à gauche.
Par la grande porte à double battant, ouverte au fond, on voit l'antichambre de la salle de restaurant. Allées et venues de garçons, maîtres d'hôtel, chasseurs. On entend, à de courts intervalles, la musique de l'orchestre du restaurant.

Scène première

LE CHEF DE LA RECEPTION, ROBERT, puis DEVOISY

Robert, le chauffeur, est debout sur le seuil, au fond, la casquette à la main. Le Chef de la réception paraît par le fond.

LE CHEF DE LA RÉCEPTION. — Vous attendez quelqu'un ?

ROBERT. — M. de Voisy !

LE CHEF DE LA RÉCEPTION. — Ah ! vous êtes son mécanicien ? Monsieur a fait réserver ce salon. Deux couverts pour lui et Madame. Voulez-vous monter à leur appartement ou l'attendre ? (Robert fait signe qu'il préfère attendre.) Ils vont à l'Opéra-Comique ce soir. Ils ont fait retenir une loge par le portier. (Il regarde sa montre.) Oh ! vous avez le temps !

ROBERT. — Mince ! ils s'appuient le théâtre après sept heures de voiture ?

LE CHEF DE LA RÉCEPTION. — Vous arrivez de Marseille ?

ROBERT. — Oui, mais on a couché la nuit dernière à Lyon.

LE CHEF DE LA RÉCEPTION, regardant à gauche. — Tenez ! voilà votre patron.

Devoisy entre. Il est en habit.

DEVOISY. — Ah ! bonsoir, Robert ! Vous avez ramené la voiture du garage ? (Signe affirmatif de Robert.) Vous avez dîné ? Non ?... Bien, allez dîner et soyez devant l'hôtel à 9 heures moins dix ! (Il le rappelle :) Pstt ! qu'est-ce que vous avez écrit exactement à M. Toucas dans la lettre que vous lui avez laissée au départ ?

ROBERT. — Ce que vous m'avez dit, monsieur ! que vous partiez tous les deux et que je vous avais entendu téléphoner à Paris pour retenir un appartement. J'ai dit le nom de l'hôtel.

DEVOISY. — Bien, merci ! (Au Chef qui donne un coup d'œil à la table, à gauche :) Dites-moi, ce monsieur ?... quand est-il arrivé ?...

Robert sort par le fond.

LE CHEF DE LA RÉCEPTION. — M. Toucas ? Hier soir, monsieur !... par avion !

DEVOISY a envie de rire. — Par ?... Oh ! le malheureux !...

LE CHEF DE LA RÉCEPTION. — Oh ! ce pauvre monsieur était dans un état !... On a dû faire appeler le docteur... Oui ! Oui !... Enfin, ce matin, il allait mieux. Mais hier soir il était tout étonné de ne pas vous trouver ici !... D'autant que vous ne nous aviez pas prévenus de votre arrivée !... Ce matin il a téléphoné à une agence de renseignements et il doit faire le tour de tous les hôtels de Paris !

DEVOISY, amusé. — Allons donc ?...

LE CHEF DE LA RÉCEPTION. — Il cherche Monsieur et Madame !... Et comme il ne sait pas que vous êtes là... il n'est pas encore rentré...

DEVOISY. — C'est bien, merci !... (Le Chef sort. Devoisy téléphone à l'appareil qui est posé sur une table à droite.) « Allô !... la réception ! allô !... le 245 s'il vous plaît !... le 245 ?... Madame de Voisy ? Ah ! c'est vous, chère amie !... Oui... je vous ai reconnue à votre voix ! Vous êtes bientôt prête ?... Ah ! bravo ! je suis au restaurant... Vous demanderez le salon que j'ai retenu... Je vous attends !... » (Le Chef de la réception revient.) Qu'est-ce que c'est ?

LE CHEF DE LA RÉCEPTION. — C'est M. Toucas

qui vient de téléphoner il y a dix minutes... oui... de Versailles !

DEVOISY. — De ?... Oh ! sapristi !

LE CHEF DE LA RÉCEPTION. — Oui... Pour savoir si vous étiez là !... Le portier a répondu que Madame et Monsieur étaient arrivés cette après-midi... Et ce monsieur a dit que... qu'il accourait...

DEVOISY. — Il accourt ?... Oh !... le pauvre vieux !... Merci !...

Entre, par le fond, Jeannine, en robe de soirée. Le Chef s'efface pour la laisser passer.

Scène II

JEANNINE, DEVOISY, UN MAITRE D'HOTEL

JEANNINE. — Je ne suis pas en retard ?

DEVOISY, lui baisant la main. — Exacte !... (il l'admire) et ravissante !

LE MAITRE D'HÔTEL, sur le seuil. — Nous pouvons servir ?

DEVOISY. — Un instant ! (Ironique.) J'attends du monde !

JEANNINE. — Je n'ai apporté que cette robe, vous savez ?... Ça... et mon costume de voyage...

DEVOISY. — Le strict nécessaire pour un enlèvement ! (Il l'étreint.) Je t'aime, tu sais ?... (Il l'embrasse.) Je t'aime !...

JEANNINE, se dégageant et réfléchissant. — C'est horrible ce que nous faisons !

DEVOISY, riant. — Horrible ! Mais pourquoi riez-vous quand on vous appelle M^me^ de Voisy ?

JEANNINE. — Je pense à votre femme !

DEVOISY. — Ma femme ?... (Il se souvient.) Ah ! M^me^ de Voisy ?... J'avais totalement oublié cette histoire ! Mais comme avant un mois... — oui ! j'ai de très bonnes nouvelles de notre instance en divorce ! — Tonia ne sera plus ma femme, et comme deux semaines après, ma femme ce sera vous, je n'ai pas du tout la sensation, je vous assure, d'être marié !

JEANNINE, ironique. — Et moi je n'ai pas davantage l'impression que vous l'êtes ! Sans cela... je ne vous aurais pas suivi sur les routes de France avec ce cynisme et cette légèreté...

DEVOISY. — ... Comme vous auriez suivi le petit Fenouillet.

JEANNINE. — Oh ! il n'était pas dangereux, le petit Fenouillet, et puis, je ne l'aimais pas... Ce n'était pas grave !

DEVOISY. — Tandis que moi...

JEANNINE. — C'est plus grave... (Elle l'embrasse.) Très !... (Elle se dégage, les mains sur son visage.) Oh ! je suis complètement folle ! Seulement vous avez tort de me rappeler l'affaire Fenouillet ! Au fond, vous n'êtes qu'un plagiaire... Vous vous êtes borné à exécuter son plan !

DEVOISY. — Pardon ! avec lui vous ne dépassiez pas Avignon ! Moi je vous ai emmenée à Paris ! (Il fredonne :) *A Paris, tous les deux ...*

Un petit temps.

JEANNINE. — Oh ! la tête de mon père !

DEVOISY. — Vous allez la voir !

JEANNINE. — Je sais d'avance tout ce qu'il va dire !

DEVOISY. — Moi aussi !

JEANNINE. — Il nous refusera son consentement !

DEVOISY. — C'est Jeannine, alors, qui décide ! Ma vie, mon bonheur sont entre les mains de Jeannine !

JEANNINE, riant. — Oh ! avec un type comme vous, je suis tranquille ! C'est moi qui déciderai, hein ?

DEVOISY. — Ah ! parole !

JEANNINE. — Alors Jeannine, qui est bien libre de faire sa vie comme elle l'entend, hein ?... après tout ?... Jeannine... fera ce que vous voudrez. Elle attendra sa majorité... Oh ! ce n'est pas long huit mois !... et elle vous suivra !

DEVOISY. — Et pendant ces huit mois, ah ! quelle virée, ma petite chérie, quelle nouba !... huit mois d'amour intense, en liberté ! Ça ne sera pas une lune de miel... ce sera une constellation, un soleil ! Non ? mais vous réalisez ce qu'on peut faire tous les deux en huit mois... on peut même avoir un enfant !

JEANNINE, gamine. — Vous croyez ?... (Sincère.) Oh !... alors !... il faut qu'il refuse ! Ce serait navrant de manquer ça !

DEVOISY, joyeusement. — Il acceptera !

JEANNINE, indignée. — Il refusera ! C'est son devoir !... On ne laisse pas sa fille, sa fille unique, épouser un homme divorcé... et qui a un enfant... surtout quand cet homme...

Elle s'arrête.

DEVOISY. — ... Est un sacripant dans mon genre ?

JEANNINE. — Oh !... Et s'il me plaît, à moi, ce genre ? (Elle lui donne une petite gifle.) Ah ! bien ! voilà ! je vous l'ai rendue !... (Ils rient tous les deux.) S'il me plaît d'épouser le père... et d'élever le petit... puisqu'il faut prendre les deux... ou rien...

DEVOISY. — Ah ! oui ! mademoiselle, oui ! On ne détaille pas ! c'est un lot !

JEANNINE. — Je le prends !... et je vous assure que je l'aimerai, cet enfant, comme s'il était mon... mon fils !

DEVOISY. — Ah ! ma chère Jeannine, ce que vous dites là... vous ne pouvez savoir combien ça me touche !... Je commence à vous connaître... à connaître le petit être courageux et chic que vous êtes !

JEANNINE, faisant la moue. — Chic ?... peut-être !... c'est une autre affaire ! mais courageux, pourquoi ? Je vous aime !... J'aurais préféré que vous disiez : « Tiens, elle n'est pas bête, cette petite... Elle comprend bien des choses !... »

Elle a dit cette phrase entre deux tons.

DEVOISY, étonné. — Comment ça ?

JEANNINE, haussant les épaules. — Voyons, mon vieux, voyons ! Vous ne pensez pas que je pourrais le chérir, ce gosse, si je savais qu'il était de vous et de Tonia... (elle se reprend) d'elle, oui !... il est son fils !... Mais il n'est pas le vôtre !... Il ne vous doit rien que son nom !...

DEVOISY, stupéfait. — Qu'est-ce que vous racontez ?

JEANNINE. — D'abord, votre parole que rien de ce que je vous dis là ne sera répété par vous à mon père. Je ne veux pas qu'il le sache... Il aurait trop de peine... et trop de gêne vis-à-vis de moi, et je l'aime bien, mon papa, je l'aime !... Non ! Non ! Il ne faut pas !

DEVOISY s'est assis. — C'est juré !

JEANNINE. — Alors, v'lan ! Je lâche mon secret !... D'ailleurs, c'est le secret de Polichinelle ! A Marseille, il n'y avait, je crois bien, que M^me^ Toucas qui ignorait la liaison de mon père avec Tonia !

DEVOISY. — Comment, vous saviez ?...

JEANNINE, passant derrière lui. — Mais tout, mon

ami, tout. Ne me croyez pas aussi gourde que j'en ai l'air. Je suis la fille de mon père, vous savez ?... Et Fortuné aussi est le fils de mon père !... (Mouvement de Devoisy. Elle l'arrête en posant ses deux mains sur sa bouche.) Et vous — heureusement pour vous et pour notre amour — vous n'y êtes pour rien ! J'ai tout compris, votre mariage, votre froideur à l'égard de Tonia... Et comme je vous aime... ma foi, je suis heureuse — et je ne fais aucun effort pour cela !... — je suis heureuse de vous aider à vous tirer de là, papa et vous ! J'aimerai Fortuné comme s'il était — ah ! je peux le dire maintenant — comme mon frère ! Mais je suis horriblement jalouse ! je vous aurais détesté si j'avais su que vous étiez... réellement le mari ou l'amant de Tonia... Jamais je n'aimerai un enfant de vous ! (Mouvement de Devoisy.) Ah ! à l'exception, bien sûr, de ceux qui seront aussi de moi ! Ceux-là, oui, je les aimerai !... mais les autres, même s'ils s'appelaient Devoisy... Ah ! non ! ça ! jamais !... (Un temps.) Eh bien, vous êtes muet ?... c'est tout ce que vous trouvez à dire ?...

DEVOISY, l'étreignant. — Je t'adore...

Bruit de voix en coulisse. On entend les voix du Gérant et de Toucas.

Scène III

LES MÊMES, TOUCAS, Mme TOUCAS

TOUCAS, encore en coulisse. — Inutile ! Inutile de m'annoncer ! Il me connaît, allez !... Ils vont me connaître !... (Et il entre.) Ah !

DEVOISY. — Eh ! bonjour, beau-père ! (A Mme Toucas.) Comment ! vous êtes venue aussi ?

Mme TOUCAS, ouvrant les bras à sa fille. — Jeannine !

TOUCAS. — Ah ! gredin !...

Mme TOUCAS. — Mais ne crie pas !

TOUCAS, hors de lui. — Vous ne vous attendiez pas à me trouver ici, hein ?

DEVOISY. — J'y comptais bien !

TOUCAS, pathétique. — Et sans le sursaut de dégoût de votre chauffeur indigné...

DEVOISY, le coupant. — Dévoué, vous voulez dire ? C'est moi qui lui ai donné l'ordre de vous écrire !

TOUCAS, à Mme Toucas. — Tu l'entends ?

Mme TOUCAS, se lamentant. — Jeannine, ma fille !... *avé* un homme marié !

TOUCAS, montrant Devoisy. — Et celui-là encore !

JEANNINE. — Puisqu'il divorce !

Mme TOUCAS, à Jeannine. — Et tu crois que ça se fait comme ça, toi !...

TOUCAS, à Devoisy. — Et après ?... osez me le dire, à moi !... Après ?...

DEVOISY. — Après ?... je l'épouse !

Il montre Jeannine.

TOUCAS et Mme TOUCAS, scandalisés. — Oh !...

TOUCAS. — Jamais ! Vous entendez ! jamais ! Vous me passerez plutôt sur le corps* !

DEVOISY. — Je préfère autre chose !...

TOUCAS. — Ah ! fripon !... on est arrivé à temps !... (A Mme Toucas :) Hein ? tu vois ?...

DEVOISY, avec sollicitude à Toucas. — Vous avez fait un bon voyage ?

TOUCAS, rouge de colère, dans un sursaut. — J'ai failli mourir, monsieur !

DEVOISY. — Le mal de l'air ?

Mme TOUCAS. — Ah ! *je sais* pas le mal que *c'est !* Mais c'est bien le même que l'autre, allez ! Oh ! *qué* cataclysme !

TOUCAS. — Mais je suis là, maintenant ! Allez, ouste !... Lui en prison ! (A sa fille :) Et toi sous clef !... Suis ta mère, fille indigne !...

JEANNINE. — Mais !...

DEVOISY, près de Jeannine. — Obéissez, Jeannine ! Suivez le guide !

TOUCAS, remontant et à sa femme. — Emmène-la dans ta chambre et confesse-la pendant que je vais dire deux mots à Monsieur ! (Il se retourne et voit Jeannine dans les bras de Devoisy. Il les sépare.) Qu'est-ce que... ? (A Mme Toucas :) Heureusement qu'on était là à l'arrivée, hein ?

DEVOISY. — Mais vous n'étiez pas à Lyon hier soir ?

TOUCAS, furieux. — Quoi ?... (A sa femme :) Ah ! emmène-la !... ou je...

Elles sortent.

Scène IV

DEVOISY, TOUCAS, puis UN CHASSEUR

DEVOISY, commençant avec solennité, comme pour une demande en mariage. — Mon cher Toucas, j'ai l'honneur...

TOUCAS, avec autorité. — Taisez-vous !... Ah ! nous ne sommes plus à bord du yacht ici ! Et vous ne me débarquerez pas comme l'autre fois sur un îlot sauvage...

DEVOISY. — Qui ? moi ? je vous ai... ?

TOUCAS, le coupant encore. — Ma fille est mineure, monsieur, et votre acte tombe sous le coup des lois ! Ah ! j'ai vu quelques forbans dans ma vie...

DEVOISY. — Je m'en doute...

TOUCAS. — J'ai vu des empoisonneurs ! des incendiaires ! des naufrageurs !... des assassins !... mais... des culottés comme vous... Ah ! jamais !...

DEVOISY, souriant. — Je ne comprends pas votre colère... Vous m'aviez jugé digne d'épouser votre maîtresse... En quoi suis-je indigne d'épouser votre fille ?

TOUCAS, faisant claquer son ongle sur ses dents. — Pas ça... de sens moral !...

DEVOISY. — J'aime votre fille !... sincèrement, profondément ! et Jeannine m'aime. La vie ne nous paraît pas possible, à elle sans moi, à moi sans elle ! Que faut-il faire ?

TOUCAS. — Tout ! monsieur ! Ça m'est égal ! Disparaissez !... pendez-vous ! noyez-vous ! Engagez-vous dans la légion ! et faites-vous tuer en expiant vos fautes ! Tout mais pas ça !

DEVOISY. — Vous êtes bon, vous ?... et pourquoi pas ça ?

TOUCAS. — Pourquoi ?... Il demande pourquoi ?... Parce que vous êtes le mari de ma maîtresse, monsieur, et le père de mon enfant ! Et ça ne vous suffit pas, non ?... Vous voudriez aussi épouser ma fille ?... Oh ! n... de D... !... Et demain ce serait ma femme ?... Et puis, moi peut-être ?... Toute la famille ! Oh ! mais d'où sortez-vous, monstre ? Du bagne ou de l'enfer ?...

DEVOISY. — Le mari de Mme Ghersi, je cesse de l'être puisque je divorce ! Et vous savez bien qu'en fait, et fidèle à la parole donnée, je ne l'ai jamais été !

TOUCAS, ricanant. — Ça me fait une belle jambe !

DEVOISY. — Eh ! tout le mal vient de là, mon bon

ami ! J'ai été trop honnête !... Si j'avais rempli mes devoirs conjugaux, j'aurais certainement aimé ma femme et, occupé ailleurs, je ne serais pas tombé amoureux de votre fille !...

TOUCAS. — Eh ! ça va être ma faute !...

DEVOISY. — Je ne vois qu'une solution !... Attendre que le divorce soit prononcé... — c'est l'affaire de quelques semaines — et épouser Jeannine...

TOUCAS, hors de lui. — Jamais ! je le jure sur la tombe de ma...

DEVOISY, l'arrêtant gentiment. — Ne jurez pas ! C'est la solution la plus correcte, la plus normale ! Bien taillé ! Maintenant, il faut coudre !...

TOUCAS, frappé par le ton de Devoisy. — Quoi ?... Qu'est-ce que vous dites ?

DEVOISY. — Vous devez bien penser que depuis hier matin... nous n'avons pas fait que de la vitesse !

TOUCAS, angoissé. — Hein ?...

DEVOISY. — Nous avons passé la nuit dernière à Lyon !... (Un temps. Toucas regarde Devoisy.)

TOUCAS. — Non ? Ce n'est pas vrai ?...

DEVOISY. — Dame !...

TOUCAS, s'effondrant. — Oh ! Oh !... (Les dents serrées.) Et si je vous collais une balle dans la peau ?

DEVOISY, calme. — Ça n'arrangerait pas les choses !...

TOUCAS, pathétique. — Jeannine !... Jeannine !... la maîtresse... du père... de son frère !... Ah ! c'est pire que le choléra, ça !...

DEVOISY. — Mais puisque je l'épouse !...

TOUCAS. — Non ! Je la chasse ! je la renie ! je n'ai plus de fille !...

DEVOISY. — Vous refusez de faire le bonheur de Jeannine... le mien !... et le vôtre !... je dis bien, le vôtre ! par entêtement, par orgueil !... Vous ne me pardonnez pas d'avoir constamment raison contre vous !...

Entre un Chasseur.

LE CHASSEUR. — Monsieur de Voisy !... Un télégramme pour vous !...

Devoisy le prend. Le Chasseur sort.

DEVOISY, ouvrant le télégramme. — De Marseille ! Tiens !... c'est de Victoire, la nurse... (Il lit.) Ah !...

Il donne le télégramme à Toucas.

TOUCAS, le lisant avec une série d'exclamations. — *Enfant enlevé hier soir 5 heures par Madame, parc Chanot !... En vain essayé aujourd'hui le reprendre... Madame partie destination inconnue !...* (Il s'assied, écrasé.) Le coup final ! Celui-là me vole... ma... fille... Et l'autre... mon fils !... Ma vie... n'est plus qu'un monceau de ruines !...

DEVOISY, reprenant le télégramme et le relisant. — Ah ! la mâtine !

TOUCAS, se levant, désespéré. — Le petit ! On a enlevé le petit !... Ah ! cette fois ! j'y passe !... (Il suffoque.) Un verre d'eau !...

DEVOISY, calme et poli, s'empressant à le servir. — Avec un peu de sucre ?

TOUCAS, avec indignation, refusant, en le toisant. — Oh !... du poison ! Oui !...

DEVOISY. — C'est Tonia qui se venge !...

TOUCAS. — Si, au lieu de courir les routes avec ma fille... vous aviez fait votre devoir de père... Ah ! il était bien gardé, votre enfant !

DEVOISY. — Ce n'est pas le mien ! c'est le vôtre !

TOUCAS, s'agitant. — Et c'est tout !... c'est tout ce que vous trouvez à dire en recevant ce faire-part ?... Vous ne courez pas au télégraphe, à la gare ? Non, rien !... Vous avez peur d'abîmer votre frac ?

DEVOISY. — Eh ! que voulez-vous que je fasse ? Ce n'est pas votre attitude à mon égard ni votre résolution inflexible qui peuvent m'inciter à intervenir !... Je ne suis pas le père de l'enfant ! Je ne suis ni votre fils ni votre gendre... Je m'en désintéresse, moi !

TOUCAS. — Vous raisonniez autrement quand vous faisiez votre coup d'Etat sur le yacht ?...

DEVOISY. — La situation a changé !

TOUCAS, ricanant. — Changement à vue !... Et plan n° 4, sans doute ? On épouse Jeannine... et on balance Fortuné...

DEVOISY, l'interrompant poliment. — Je vous demande pardon... Vous dînez avec nous ?...

TOUCAS, indigné. — Moi... avec ?... Je m'étranglerais, dites ?... Alors, c'est ça... votre plan ? hein, c'est ça ?...

DEVOISY. — C'était tout le contraire !... J'étais d'accord avec Jeannine. Nous gardions et élevions l'enfant !... Je devenais votre gendre... et Fortuné votre petit-fils...

TOUCAS, ahuri. — Mon... petit-fils ?... Ah ! elle est forte, celle-là !... (Il réfléchit.) Et ma fille... la belle-mère... de mon fils ?... de son frère ?... (Il touche son front en regardant Devoisy.) Non, mais...?

DEVOISY. — Réfléchissez !... Je vous assure qu'on ne pouvait trouver mieux pour tout remettre en place et en ordre !... Cet enfant que vous avez eu hors du mariage... et qui n'a aucun lien légal avec vous rentrait ainsi dans la famille ! Vous n'aviez pas pu être son père... Vous deveniez son grand-père ?

TOUCAS, réfléchissant, bouche bée. — Son grand-père ?... Eh oui !...

DEVOISY, triomphant. — Ah !...

TOUCAS. — J'avoue que ça... ce n'est pas mal... pas mal trouvé... (Se redressant et, solennel.) Seulement, monsieur de Voisy !... quand on veut réussir une combinaison de cette envergure, séduire la fille de son ami... l'enlever... et l'épouser... on en parle d'abord à cet ami... (Devoisy rit) ne serait-ce que par courtoisie !... On n'agit pas comme vous l'avez fait !... Vous êtes un impoli ! (Devoisy rit) et, de plus, un maladroit !...

DEVOISY, intéressé. — Expliquez-vous !...

TOUCAS, triomphant à son tour. — Ça, monsieur !... (il lui montre le télégramme) ce télégramme vous l'explique !... Avez-vous remarqué — je remarque tout, moi ! — le jour et l'heure où Tonia a fait enlever l'enfant ? Le jour même où vous enleviez ma fille !... Comment ! vous détournez une mineure, vous qui êtes marié ? car vous l'êtes encore, vous l'êtes ! Mais c'est ça, le changement à vue ! Les torts sont maintenant pour vous !... Et la réplique ne se fait pas attendre !... elle arrive foudroyante ! L'enfant ? Vous ne l'aurez plus... Elle vous le reprend ! Mal joué, monsieur de Voisy ! Vous êtes dedans !...

DEVOISY. — Pas du tout !... Je conduis à Paris, dans ma voiture, la fille de mon associé, que m'ont confiée ses parents ? Où est le mal ? Ah ! évidemment, si vous me tirez dans les jambes, je suis fichu ! Mais vous aussi, vous l'êtes ! Vous perdez et la fille... et le fils !... J'avais envisagé autre chose !... J'avais pensé que nous nous mettrions très vite d'accord... et si nous sommes d'accord...

TOUCAS, impatient. — Oui... Oui... mais pour Fortuné ?... Qu'est-ce que vous faites ? (Un temps. Devoisy

regarde Toucas en souriant.) Qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

DEVOISY, avec l'accent marseillais et un grand geste. — Un malheur !...

TOUCAS, satisfait. — Ah ! eh bien, là, au moins, je vous retrouve ! (Il téléphone.) « Allô !... donnez-moi le 164 !... Le 164 ?...... C'est toi, Rose ?... Arrive ! arrive vite !... Il y a un drame ?... Oui ! Un drame épouvantable !... Oh ! *boudiou,* ne crie pas comme ça !... Mais qu'est-ce qu'elle a ?... Rose ? Allô ?... Allô !... » Plus rien !

DEVOISY. — Vous lui dites : un drame épouvantable !...

TOUCAS, haussant les épaules. — Ah ! c'est bien d'elle, ça !... Qu'elle est bête !... (Il fait quelques pas, réfléchit, puis s'arrête.) Eh bien, voyez-vous, elle a dû croire que je vous avais tué !... Ah ! c'est qu'elle me connaît, moi !...

Entrent en courant, affolées, Mme Toucas et Jeannine.

Scène V

LES MÊMES, Mme TOUCAS, JEANNINE, puis LE CHASSEUR

Mme TOUCAS, criant en entrant. — Fortuné !... Fortuné !... (Grand soupir de soulagement à la vue de Devoisy vivant.) Ah !...

JEANNINE. — Ah ! tu vois !...

Mme TOUCAS. — Mon Dieu ! que j'ai eu peur !...

TOUCAS, olympien, les bras croisés. — Et alors ?...

Mme TOUCAS. — Toucas, écoute ! Je viens de confesser la petite !... Elle a pleuré, tu sais, elle m'a tout dit... Alors nous *se* jetons toutes les deux à tes genoux...

TOUCAS, furieux, les relevant. — Oh ! mais qu'est-ce que c'est ? Tu te crois au « théâtre Chichois », ici ? (Elle veut parler, il la coupe.) Tais-toi d'abord, et lis !

Il lui donne le télégramme.

Mme TOUCAS, avant de le lire. — Mon Dieu ! un télégramme !... je tremble !...

TOUCAS. — Ah ! il n'est plus question d'amour ni de mariage à présent ! Lis !...

Mme TOUCAS, lisant. — Mon Dieu !...

JEANNINE. — Qu'est-ce que c'est ?

Mme TOUCAS. — On lui a pris son petit !...

JEANNINE, prenant le télégramme. — Mais qui ?

TOUCAS. — Voilà ce qu'on lui fait, à cet homme !... Il est vrai qu'il m'en fait autant !... (Indigné.) Mais un bébé, un malheureux petit garçon qui ne peut même pas se défendre... ça, c'est honteux !

JEANNINE, ayant lu. — *Parti pour une destination inconnue.* (A Devoisy :) Qu'allez-vous faire ?...

TOUCAS, déchaîné. — Nous allons faire... un malheur !

DEVOISY. — Je rentre d'abord à Marseille !

Il va au téléphone.

JEANNINE, allant auprès de Devoisy. — A Marseille ?...

TOUCAS. — Très bien !... (A sa femme :) Tu vois ! ça n'a pas été long pour les séparer ! Ah ! mais ! (Il se retourne et voit Jeannine dans les bras de Devoisy.) Hein ?... Qu'est-ce que c'est ?... (Il prend sa fille par le bras et la fait passer.) Viens ici, toi !... Et assieds-toi là, à côté de ta mère !

DEVOISY, téléphonant. — « Allô ! Ici M. de Voisy... Je suis au salon n° 3... Appelez-moi la gare de Lyon, les renseignements... »

A ce moment, entre le Chasseur.

LE CHASSEUR. — Monsieur de Voisy !... Une dame est là qui vous demande !

DEVOISY. — Moi ?

LE CHASSEUR, lui donnant une enveloppe cachetée. — Voici de sa part, monsieur !...

DEVOISY, décachetant l'enveloppe et lisant la carte. — C'est elle !

TOUCAS. — Tonia?

JEANNINE. — Elle est à Paris ?

Mme TOUCAS. — Eh ! elle le poursuit, tiens !

DEVOISY, à Toucas. — Vous voulez la voir ?

TOUCAS, plastronnant pour dissimuler sa gêne. — A quel titre ?

Il secoue la tête.

DEVOISY, au Chasseur. — Il y a un salon libre à côté ?

LE CHASSEUR, allant ouvrir la porte à gauche. — Oui, monsieur !

DEVOISY, aux Toucas. — Voulez-vous m'y attendre ?...

Il fait signe au Chasseur d'introduire Tonia. Le Chasseur sort.

TOUCAS, à sa femme et à sa fille. — Passez ! Je vous suis ! (Il revient près de Devoisy et bas:) Vous êtes armé ?

Les deux femmes sont sorties.

DEVOISY. — ... De courage !... Donc, c'est dit ? Si je reprends l'enfant, on est d'accord, beau-père ?

TOUCAS, avec solennité. — Non, monsieur ! Il y a deux pères en moi ! Vous avez obligé l'un, mais vous offensez l'autre !... Vous êtes battu pour l'instant ! battu sur les deux fronts ! Et je n'aime pas les *fadas* ! (On entend la voix de Tonia en coulisse : « Par ici ? Bon, merci ! ») *Té ! vé...* voilà l'oiseau !... Oh ! Dieu garde !...

Il sort très vite à gauche.

Scène VI

TONIA, DEVOISY

DEVOISY, accueillant Tonia. — Quelle surprise !...

Il lui baise la main.

TONIA. — Vous étiez en famille ?

DEVOISY, ironique. — Pas encore !

TONIA, montrant la table. — Ah ! deux couverts ?... Un dîner d'amoureux !

DEVOISY. — On ne peut rien vous cacher !...

TONIA. — Comme c'est vrai ! Depuis deux mois que nous vivons séparés... je sais exactement et jour par jour ce que vous faites... Hier à midi, j'étais avisée de votre équipée !... Ah ! les domestiques !... je savais tout !... votre itinéraire... et l'hôtel où vous descendriez !... J'ai bénéficié des précieux renseignements laissés par vos soins à Toucas... (Elle sourit, triomphante.) Vous connaissez la suite ?

DEVOISY, montrant le télégramme. — Très bien !

TONIA. — Ah ! J'ai agi en bonne mère !... Et je fais mon devoir d'épouse ! Les Toucas poursuivent leur fille... Moi, je suis mon mari ! (Elle s'est assise.)

DEVOISY. — Plus on est de fous, plus on rit !

TONIA. — Rendez-vous au tournant !

DEVOISY. — Nous y sommes !

TONIA. — Comment trouvez-vous que j'ai joué ?

DEVOISY. — Ah ! vous avez très bien *contré* !

TONIA. — J'aime vous l'entendre dire ! La victoire a changé de camp ! Je ne suis plus en pleine mer, à la merci d'un capitaine révolté, et nos torts, si torts il y a, nos torts respectifs s'équilibrent. Si je suis une épouse infidèle, vous avez cessé d'être

un saint... Engagements, conventions, promesses... rien ne tient plus !

DEVOISY, se levant, un peu pincé. — Nous plaiderons !

TONIA. — Je vous avais dit cela à bord du yacht, et vous vous rappelez ce que vous m'avez répondu ?

DEVOISY. — Non.

TONIA. — Vous m'avez répondu (elle l'imite) « Oh ! oh ! vous rigolez ! »

DEVOISY, agacé. — Eh bien ! Rigolons !...

Un temps.

TONIA. — En somme, vous êtes complètement dégonflé !...

DEVOISY, regardant vers la porte à gauche. — Résigné !...

Un petit temps.

TONIA. — Et... vous ne répondrez pas à ma question si elle est indiscrète — Toucas consent-il au mariage ?

DEVOISY. — Pas encore. Vous êtes contente ?

TONIA, son visage s'éclaire. — Très contente !

DEVOISY. — Et — si je ne suis pas indiscret ? — Macrias est toujours décidé à vous épouser ?

TONIA. — Plus que jamais. Nous voulons aller vite ! Vous êtes content ?

DEVOISY. — Très !... et je vous le dis sincèrement !... très content pour vous, Tonia !...

Il lui tend la main.

TONIA. — Merci, Gaétan, merci... (Elle a gardé sa main dans la sienne.) Vous ne me demandez pas pourquoi je suis venue à Paris ?

DEVOISY, retirant sa main. — Je m'en doute.

TONIA, soupirant. — Ah ! Gaétan... Nous aurons vécu un an et demi ensemble sans nous connaître ! Je suis venue ici...

DEVOISY. — Pour m'embêter ?

TONIA. — Pour vous aider !... Oui ! ma façon à moi de prendre ma revanche !

DEVOISY, secouant la tête. — Ah ! je vous avoue que je ne...

TONIA. — J'ai été amoureuse de vous, Gaétan... mais il a fallu me rendre à l'évidence : cet amour était impossible... La roue a tourné... J'aime maintenant Macrias. Je vais refaire ma vie avec lui. Et c'est vous qui aviez raison !

DEVOISY. — Toujours !

TONIA. — De ce fiasco et de cette réussite je garde un souvenir amer... et doux... Comme on se trompe sur vous ! Vous êtes un faux mauvais garçon ?... En réalité, l'homme le plus scrupuleux, le plus juste ! Un peu de tendresse, beaucoup d'estime survivent, vous voyez, à mon amour !... Et puis, je vous suis très reconnaissante ! (Mouvement de Voisy.) Mais oui ! Si vous m'aviez écoutée, quelle vie fausse et médiocre eût été la nôtre !... Vous m'avez tirée de l'impasse où Toucas nous avait jetés... Je n'aurais pas aimé Macrias si je vous avais appartenu !... Et Macrias n'aurait peut-être pas songé à m'épouser si je n'avais pas été votre femme... Vous avez fait mon bonheur, malgré moi !...

DEVOISY. — Je le savais !

TONIA. — Et comme je suis très fière... et que je ne veux rien vous devoir... je vais vous aider à faire le vôtre !

DEVOISY. — Ah ! maintenant, je ne comprends plus !

TONIA. — Ni vous, ni moi, ni même sa fille ne comptent guère pour Toucas ! Un seul être existe pour lui désormais... c'est son fils, Fortuné !... Appelez Toucas !

DEVOISY. — Qu'allez-vous faire ?

TONIA. — Je veux que nous soyons amis, Gaétan... Nous pourrons l'être quand je serai M^{me} Macrias et que Jeannine sera M^{me} de Voisy !

DEVOISY. — Eh !... ma chère Tonia, c'est très grave pour Macrias et pour Jeannine ce que vous dites là !...

TONIA, avec un sourire énigmatique. — Chut !... Ce que femme veut !... Appelez Toucas !

DEVOISY, ouvrant la porte à gauche. — Toucas !

Toucas entre.

Scène VII

LES MÊMES, TOUCAS

TOUCAS, feignant la surprise. — Oh ! c'est vous, chère amie...

TONIA, sèchement. — Oui ! et faisons vite, s'il vous plaît. Mon mari est l'amant de votre fille...

TOUCAS, protestant. — Mais !...

TONIA, le coupant. — Il ne le nie pas ! Cet événement modifie du tout au tout nos positions dans l'instance en divorce ! Il n'est pas question que je confie bénévolement mon fils à un mari indigne. D'ailleurs, je vais avec Macrias quitter la France ! M. de Voisy n'a plus de famille. Mais j'en ai une, moi ! Mon mari et moi venons de nous mettre d'accord. L'enfant sera placé sous la garde de ma mère, à Rochefort !

TOUCAS, bondissant. — A Rochefort ? Eh bien ? et moi ?

TONIA. — Vous n'êtes rien pour l'enfant ! Quoi ? son parrain ? Nous allons changer son prénom ! Fortuné, c'est horrible !

TOUCAS, suffoqué. — Ah ! par exemple ! (A Devoisy :) Et alors, vous ? vous la laissez faire ?

Devoisy va parler, Tonia l'arrête.

TONIA. — Ah ! sauf le cas — j'oubliais — où Gaétan épouserait Jeannine... avec votre consentement, bien entendu !

TOUCAS, faisant une grimace, comprenant. — Ah !... Et... dans ce cas ?

TONIA. — J'aime beaucoup Jeannine ! Dans ce cas, je ne m'opposerai pas à ce que l'enfant soit confié à Gaétan et élevé par lui — pourvu que Fortuné me soit laissé cinq heures par jour !

TOUCAS, ironique. — Ah ! bon ?... Et dans ce cas... vous ne quitteriez plus la France ?

TONIA, même jeu. — Ni même Marseille ! et je renoncerai, dans ce cas, à la rente que vous me servez et dont je n'ai vraiment nul besoin !

TOUCAS, regardant Devoisy avec admiration. — Ah ! ah ! ah !... Eh bien ! mon ami, vous êtes fort, vous !... (Avec un geste du pouce.) De première !

DEVOISY, modeste. — Je n'ai rien fait pour ça, je vous assure !

TONIA, à Devoisy. — Vous avez tout fait ! (A Toucas :) Alors, réfléchissez, je suis descendue au Claridge... L'enfant peut être ramené chez vous demain !

TOUCAS, radieux. — Demain ?

TONIA. — Je repars lundi... J'ai quelques emplettes à faire !...

TOUCAS. — Un petit cadeau pour Macrias, qu'?... (Il feint d'essuyer une larme dans le coin de son œil.) Ah ! Tonia !

TONIA. — Oui... Un cadeau que je fais à mon fiancé, justement ! Devinez quoi ?... Une layette !... une layette pour Désiré !...

TOUCAS. — Désiré ?...

TONIA. — C'est le prénom que nous avons choisi pour mon second... Désiré ! Avec un *e...* si c'est une fille !...

TOUCAS, *sidéré.* — Hein ?

DEVOISY — Encore !...

TOUCAS. — Ça y est ?... Encore ?

TONIA. — Ça y est ! Je me dépêche, vous voyez ! Mais il faut vite qu'on divorce !

DEVOISY, *vivement.* — Ah ! bien ! Je comprends !

TONIA. — Et je suis heureuse ! heureuse ! Je veux que tout le monde le soit !

DEVOISY. — Tous mes vœux de bonheur, Tonia !...

TONIA. — Et vous savez, le music-hall ?... le tour de chant ?... Fini !... fini tout ça !... Je vais commander le trousseau !...

Elle sort, radieuse.

Scène VIII

TOUCAS, DEVOISY,
puis Mme TOUCAS et JEANNINE

TOUCAS. — Oh ! cette phrase ! quel souvenir !

DEVOISY, *au Maître d'hôtel qu'il a appelé.* — Deux couverts de plus ! en vitesse !...

TOUCAS, *appelant à la porte de gauche.* — Rose ! Nine !... vite !... venez !... Venez vite !... *(Elles entrent.)* Voilà ! C'est fait !... *(Avec un geste triomphant.)* On nous rend Fortuné demain !...

Mme TOUCAS. — Alors sois brave jusqu'au bout ! Il faut les marier puisqu'ils s'aiment !

TOUCAS. — Tais-toi, *grosse chose !...* Il y a longtemps que j'ai consenti au mariage !... Je t'ai attendue, peut-être, pour prendre une décision !

JEANNINE, *des bras de sa mère, aux bras de Devoisy.* — Oh ! maman ! quel bonheur !...

Mme TOUCAS, *sanglotant, à sa fille qui rit.* — Oui, pleure ! pleure ! ma petite, ça te fait du bien !

TOUCAS, *théâtral.* — Mais quel exemple pour l'humanité ! *(Il montre Devoisy.)* C'est le triomphe du brigand !

DEVOISY. — Ah ! vous me jugez mal, beau-père ! Je suis homme d'honneur, et fidèle à la tradition !

TOUCAS, *ironique.* — Oui ! Oh !...

DEVOISY, *à Toucas, le prenant à part.* — Ainsi, ce que je vous ai dit pour Jeannine et pour moi...

TOUCAS. — Quoi ?

DEVOISY. — Qu'elle était ma maîtresse ?...

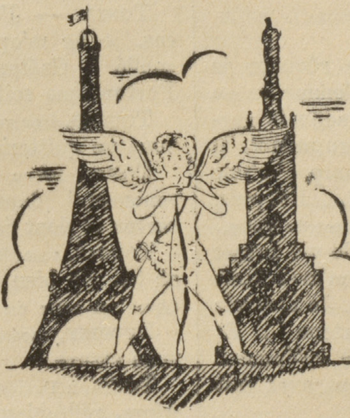
TOUCAS. — Eh bien ?

DEVOISY. — Vous l'avez cru ... Oh !... C'est ma fiancée que je veux épouser et non ma maîtresse ! Pourtant nous avons passé la nuit ensemble à Lyon... Nos deux chambres communiquaient... Eh bien... non ! J'ai été maître de moi, correct, irréprochable !... *(Toucas hausse les épaules.)* Ça vous épate, hein, Toucas ?... Mais... qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

TOUCAS. — J'aurais fait comme toi !... menteur !...

Il l'embrasse.

RIDEAU



Culs-de-lampe de GEORGES BRAUN.

Un Homme du Nord au théâtre Marigny

Pour rendre au théâtre la salle de Marigny que le cinéma avait, depuis quelques années, annexée à son envahissant domaine, M. Léon Volterra a fait choix d'*un Homme du Nord*, de M. Charles Méré, et le succès remporté par cette pièce atteste que ce choix était judicieux.

C'est encore à Marseille que l'on nous transporte. Après le *Marius* et la *Fanny* de Marcel Pagnol, il pouvait sembler que l'entreprise était hasardeuse et que tout avait été dit, pour un temps du moins, sur la souriante patrie des galéjades. Mais Marseille a plus d'un visage. Provençal comme M. Pagnol, M. Charles Méré connaît et aime autant que lui la grande cité phocéenne, mais il ne la considère pas tout à fait sous le même angle, et la peinture qu'il nous en offre, pour être aussi savoureuse, n'en reste pas moins originale.

Dans quel esprit il a écrit *un Homme du Nord*, M. Charles Méré l'a, au surplus, expliqué lui-même dans une avant-première publiée par *le Journal* :

« Les scandales les mieux fournis, les faits divers les plus atroces empruntent à Marseille un tour comique. Miracle du soleil et de la mer bleue ! Mais on a tort de ne pas prendre les gens gais au sérieux...

» On accuse les Provençaux, spécialement les Marseillais, d'être d'incorrigibles vantards. C'est un argument de vaudeville. Nul peuple n'a plus le sens de la mesure, ni plus de maîtrise de soi sous la passion apparente que le Provençal...

» Marseille, capitale de la Provence, a son « climat », ses mœurs et son caractère particuliers. C'est le grand port marchand, l'ancienne ville grecque, uniquement commerciale sous l'antiquité, la vieille alliée de Rome, cité libre au moyen âge, creuset où depuis deux mille ans se rencontrent et se fondent toutes les races de la Méditerranée.

» Rien n'est plus différent d'un Marseillais qu'un Aixois, qu'un Toulonnais ou qu'un Arlésien. Toulonnais par l'ascendance et la formation, Marseillais par l'état civil et l'habitat, j'en parle avec expérience. Pour bien juger et comprendre Marseille, il faut être avant tout Provençal, mais pas tout à fait Marseillais...

» Les Marseillais, conquérants d'affaires, négociants, grands agioteurs, ont leur temple, la bourse de commerce, et un champ d'action illimité : les routes maritimes dont Marseille est le point de départ et d'arrivée. C'est à eux-mêmes, à leur département, à leur ville et non à l'Etat que l'on doit la construction de ce prodigieux canal souterrain du Rove. Comment ne seraient-ils pas orgueilleux de leur puissance et fiers de leurs profits ? Les Marseillais sont les Américains du Midi. Aux Etats-Unis, on dit d'un homme qu'il *vaut* le chiffre de sa fortune. A Marseille, on ne lui demande pas ce qu'il vaut, mais « ce qu'il gagne ».

» Ville énorme et mystérieuse, ville inconnue ou méconnue, comment pourrait-on ne pas l'admirer et l'aimer jusque dans ses cruautés ou ses laideurs ? Elle est la vie elle-même.

» Ce n'est pas en flânant sur la Canebière ou en dégustant des coquillages sur le quai que vous ferez sa découverte. Mais allez à la bourse, à la grande et à la petite, l'officielle, celle des potentats, et l'autre, celle des cafés et des bars où se traitent les affaires tout à fait « hors cote », et des plus variées... Vous serez là au cœur de la ville.. j'allais dire à son ventre.

» Les admirateurs de Marseille — ou ses détracteurs — ont dit d'elle souvent qu'elle était notre Chicago. Le héros d'*un Homme du Nord* peut vérifier tout ce qu'il y a d'exact ou d'excessif dans cet audacieux rapprochement. »

Il n'y a pas, au reste, que Marseille dans *un Homme du Nord*. Il y a aussi l' « homme du Nord ». L'habileté de M. Charles Méré a été précisément d'introduire dans l'ambiance marseillaise un personnage fort différent, dont il nous montre les réactions. Ce personnage est un héros de roman d'aventures et pourrait l'être d'un drame si l'auteur n'avait pas délibérément maintenu sa pièce dans le ton de la comédie. La fiction romanesque se superpose ainsi à l'observation des mœurs et des caractères. Elle permet le développement d'une intrigue sentimentale qui, peu à peu, passe au premier plan et renouvelle l'intérêt. Les deux thèmes, loin de se contrarier ou de se nuire mutuellement, s'enchevêtrent et se complètent pour le divertissement du spectateur.

*
**

Devançant le public, qui a pris à *un Homme du Nord* le plus vif plaisir, les critiques se sont montrés sympathiques pour ce nouvel ouvrage. C'est ainsi que M. Etienne Rey opine, dans *Comœdia* :

« Encore une histoire marseillaise, direz-vous. Mais la saveur comique, le pittoresque bon enfant, l'ingéniosité un peu fripouillarde de la Canebière sont loin d'être encore épuisés, et à constater la joie du public, à entendre une fois de plus le fameux accent, à voir le succès qui a accueilli hier la pièce de M. Méré, on peut être assuré que le théâtre gai n'est pas encore près de lâcher les gensses du Midi pour les hommes du Nord.

» Il était assez surprenant qu'étant de Marseille — ou presque — M. Charles Méré n'eût pas encore songé à exploiter les richesses de son pays. Les conflits dramatiques qu'il se plaisait jusqu'ici à imaginer l'en détournaient. Mais le voici revenu — peut-être simplement en passant — à ses compatriotes. Il n'aura pas à s'en repentir, et il a montré des dons et des qualités d'auteur comique, cette faconde, cette bonne humeur, cette indulgence qui ont fait déjà le succès de M. Pagnol... »

Au jugement de M. Antoine, dans *l'Information* :

« En qualifiant de « pièce » cet *Homme du Nord* que vient de nous donner le théâtre Marigny, l'auteur, M. Charles Méré, nous a judicieusement laissé le choix de qualifier son œuvre. Une comédie ? Pas tout à fait, malgré l'observation minutieuse du milieu et des personnages. Vaudeville ? Oui, peut-être, bien que le postulat de M. Charles Méré, avec ce mariage blanc, relève plutôt de la comédie et fasse songer à d'autres œuvres, que l'auteur nous pardonnera de situer sur un plan supérieur à la sienne, de François de Curel ou de Lemaître. En tout cas, une pièce abondante et véritablement amusante par l'heureux emploi de cet accent marseillais qui, à lui seul, éclairerait la soirée. »

M. Pierre Veber écrit, dans *le Petit Journal* :

« Tout cela ne va pas sans péripéties cocasses, sans galéjades marseillaises qu'interrompent de jolis duos d'amour. C'est très adroitement fait par un dramaturge de grande valeur. M. Charles Méré, l'un des maîtres de la comédie dramatique, nous a prouvé qu'il pouvait aussi triompher dans la comédie légère. Et puis, nous avons vu qu'un homme du Nord pouvait rouler un Marseillais ! Il faut être Marseillais soi-même pour affirmer une chose pareille. »

M. Franc-Nohain, dans *l'Echo de Paris*, observe qu'il aurait fallu bien peu de chose pour que l'action qui

nous est contée cessât d'être comique :

« S'il est vrai que M. Charles Méré, dramaturge véhément, n'a guère accoutumé de nous donner des pièces gaies, il convient de remarquer que les deux personnages principaux d'*un Homme du Nord*, pièce gaie, pourraient être aussi bien les héros du drame le plus sombre...

» Mais il y a l'accent qui transforme tout, ce précieux et miraculeux accent marseillais grâce à quoi tout s'apaise et tout s'égaie : sans accent, *un Homme du Nord* est un sombre drame ; avec accent, le même devient un vaudeville aimable et plaisant.

» Et, mieux, le vaudeville ne devient-il pas comédie légère grâce à la seule présence de M. André Brulé dans le rôle de Gaétan, M. Brulé qui « surclasse » le vaudeville de toute sa charmante désinvolture ?... »

Selon M. Pierre Audiat, de *Paris-soir* :

« Du vaudeville et de la comédie sentimentale que M. Charles Méré a cousus l'un et l'autre avec sa dextérité habituelle, on peut, sans honte, préférer le vaudeville. Celui-ci, d'ailleurs, est à la mode : on le voit pointer dans les comédies à succès. Il est vrai que le vaudeville n'est qu'une carcasse sur laquelle on peut tout construire. »

M. André Le Bret, dans *le Petit Parisien*, relève combien *un Homme du Nord* diffère du genre habituel de l'auteur :

« M. Charles Méré a tenté une expérience qui n'est point commune. Dramaturge puissant, maître des situations fortes, mettant à nu les caractères et burinant des figures de grande comédie dramatique, il s'essaie soudain dans un genre tout à fait différent de celui auquel il doit ses meilleurs succès et nous donne une œuvre de fantaisie. Ce n'est pas sans risque que l'on rompt ainsi brusquement avec ses habituelles conceptions littéraires.

» Après Marcel Pagnol, M. Charles Méré, qui connaît bien Marseille et l'aime pour tout ce qu'elle dispense de pittoresque haut en couleurs, de drôlerie, de cocasserie et d'émotion, situe son action scénique dans cette ville étonnante où tout finit par le bon mot. »

Dans *Gringoire*, M. Henry Torrès brosse ce tableau coloré, qui s'achève par des compliments :

« Sur la scène de Marigny, heureusement restituée au théâtre, un éclair de soleil marseillais troue le manteau de l'hiver commençant.

» C'est là une joyeuse surprise pour tous ceux qui ne se lasseront jamais du charme de la grande cité multicolore et multanime, qui force l'indulgence par ses spontanéités et ses candeurs autant que par ses calculs et ses duplicités, et à laquelle les routes de la mer, ces routes éternelles sitôt oubliées que parcourues, font, depuis les colons phocéens, leurs apports incessants de marchandises et d'aventures.

» Sur le port s'échangent des échantillons de tous les regards humains. L'Afrique, l'Asie, le monde s'y déversent et les civilisations vieilles ou neuves s'y mêlent au souvenir de celles, disparues, qui ont laissé leurs traces de marbre au bord des déserts ou dans les îles de l'Egée.

» Comme pour compenser ces désordres et ces dissolutions, qui naissent du contact des races et qui vouent à la destruction des cités qui ne les refrènent pas, la vallée du Rhône amène à Marseille les disciplines occidentales. Avec ses bouges et ses comptoirs, avec ses immondices en bas, ses hardes aux balcons et, en haut, son profil sur la lumière, chaque ruelle est une occasion de conflit entre le droit romain et les coutumes de l'Orient.

» Pour notre plus grande joie, ce n'est pas dans les lois profondes qui ont régi les destinées de la ville que M. Charles Méré a puisé son inspiration, mais bien dans la diversité de ses aspects et dans le pittoresque inépuisable qui jaillit de tant de rencontres et de contrastes.

» M. Charles Méré a conduit cette intrigue d'aimable tradition avec cette autorité sans défaillance qui, pour être rompue aux règles tyranniques du drame, ne s'en adapte pas moins au libre ton de la comédie. »

M. Emile Mas observe, dans *le Petit Bleu* :

« Ce qui ressort de la représentation d'*un Homme du Nord*, c'est la fertilité, la fécondité de l'invention que Charles Méré affirma dans ses ouvrages dramatiques et qu'il a cette fois mises au service d'une pièce gaie. »

Et voici enfin, dans *Excelsior*, le jugement de M. Emile Vuillermoz :

« Charles Méré a traité avec beaucoup d'adresse ce sujet délicat. Le personnage de Brulé, en particulier, était extrêmement difficile à dessiner. Et il fallait pouvoir analyser sans amertume et sans puritanisme cette sorte d'amoralité souriante des grands resquilleurs phocéens pour qui les articles du code et les préceptes de l'honnêteté courante n'ont pas du tout la même valeur que pour les peuplades septentrionales.

» Méré a su doser merveilleusement le mélange d'insouciance, de banditisme ingénu et de bonhomie qui explique la mentalité de son héros. Et le verbalisme tumultueux et magnifique de cette race éloquente qui a l'illusion d'éprouver un sentiment dès qu'elle l'a formulé a été pour l'auteur un thème extrêmement riche en observations amusantes et en fines remarques psychologiques. Le dialogue fourmille de trouvailles plaisantes que cette troupe d'élite met splendidement en valeur. »

***

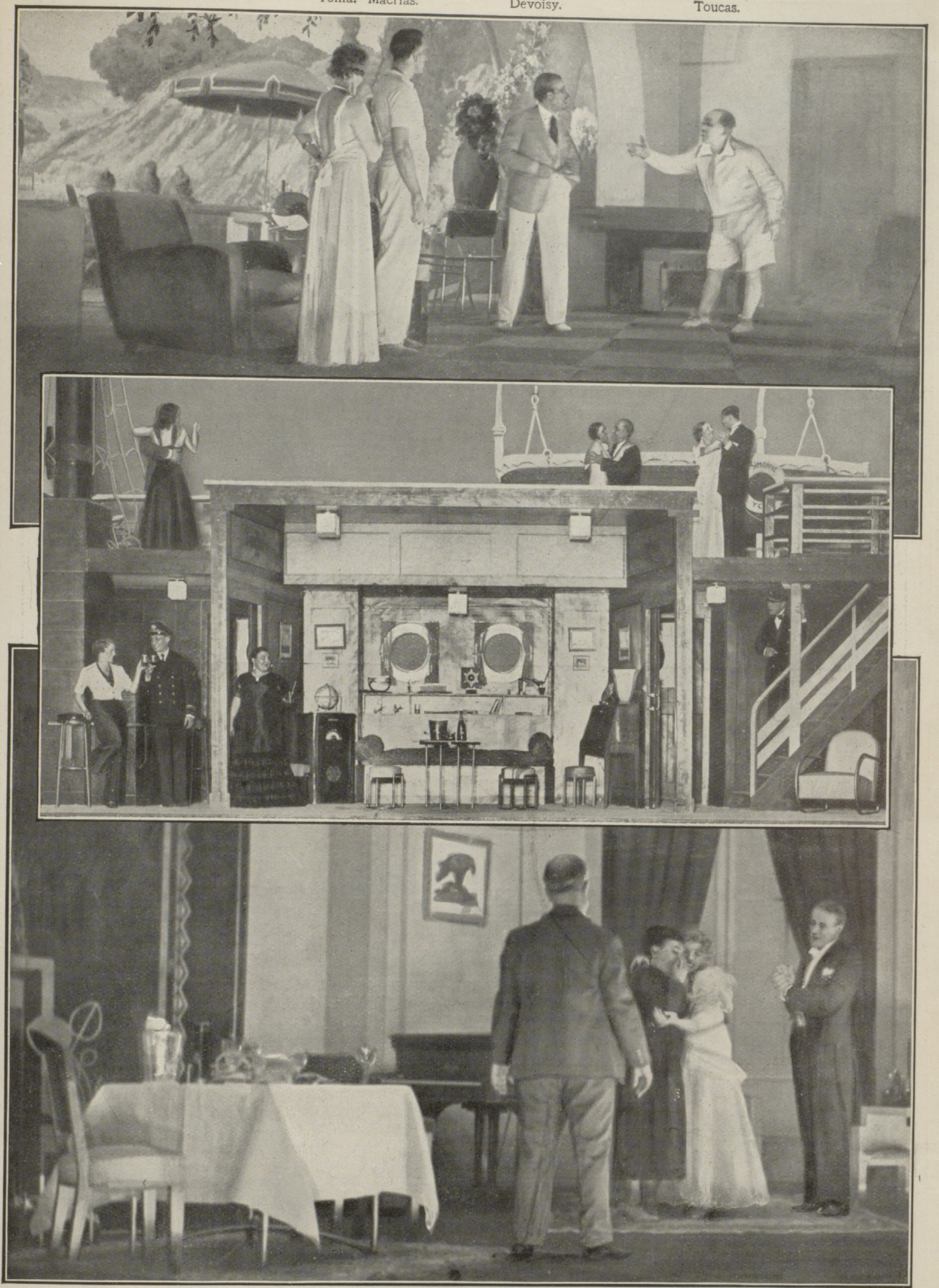
Une pièce de ce genre vaut beaucoup, à la représentation, par l'animation et la verve qu'y déploient les acteurs. Il en est deux surtout qui apportent à l'auteur une précieuse collaboration : M. Charpin, qui fut le Panisse de *Marius* et le César de *Fanny*, a campé un Fortuné Toucas qui ne rappelle en rien ses anciennes créations tout en demeurant de pur terroir. Il a toujours l'accent et la bonhomie communicative. Mais il nous fait sentir avec l'art le plus subtil tout ce que M. Charles Méré a mis en plus dans le personnage : la roublardise, la friponnerie de l'homme d'affaires habitué à rouler les gens, le goût de la vie facile et joyeuse et — par une sorte de paradoxe — un attachement sincère aux affections familiales. La composition a été parfaite. M. André Brulé trouvait en Gaétan Devoisy un de ces types d'aventurier racé et d'amoureux romantique où il excelle. Son élégance naturelle, sa séduction un peu fatale, sa fantaisie brillante et jusqu'aux inflexions chantantes de sa voix ont fait merveille.

M^me^ Milly Mathis, qui est M^me^ Toucas, est une Marseillaise de cru, dont les moindres effets portent. M^me^ Betty Daussmond a prêté son abatage coutumier et sa pétulance comique à la demi-mondaine assoiffée de respectabilité bourgeoise. M^lle^ Dolly Davis, vedette de l'écran qui débutait au théâtre, s'y est retrouvée, avec aisance, une charmante ingénue. MM. Pierre Feuillère, Eugène Chevalier se détachent par leur pittoresque et les yeux sont ravis par l'essaim de jolies femmes groupées autour de M^me^ Laure Diana.

Mais on ne saurait oublier la part qui revient aussi à la mise en scène. Le tableau du yacht de plaisance, qui s'éloigne du rivage où peu à peu disparaît le panorama de Notre-Dame de la Garde, puis, en pleine mer, se met à tanguer et à rouler sous nos yeux, dans le crissement des cordages et des bois, est à lui seul une attraction aussi réussie que les meilleurs prodiges de machinerie du Châtelet.

ROBERT DE BEAUPLAN.

Tonia. Macrias. Devoisy. Toucas.



Toucas. M^me^ Toucas. Jeannine. Devoisy.

En haut, Toucas à Devoisy : « *Et alors, vous? vous, le mari? qu'est-ce que vous faites?* » — ACTE II, scène XX, page 23.

Au milieu, M^me^ Toucas à Devoisy qui descend l'escalier : « *Alors, Gaétan ? c'est pas fini cette mauvaise humeur ?* » ACTE III, scène première, page 24.

En bas, M^me^ Toucas : « *Oui, pleure ! pleure ! ma petite, ça te fait du bien.* » — ACTE IV, scène VIII, page 38.

Photographies E. Clair-Guyot et Waléry.

Imprimerie de *L'Illustration*, 115, route de Saint-Denis, à Bobigny, Seine (France). — L'Imprimeur-Gérant : EMILE ACHARD.
L'Administrateur général : JEAN BASCHET.

L'ART CHEZ SOI (7e *article, 9e série*). ATELIERS GOUFFÉ

DRESSOIR RUSTIQUE EN MERISIER

PIÈCE principale d'une salle à manger, ce buffet 4 portes est en bois de merisier, dont les chatoiements s'harmonisent agréablement avec les sobres coloris des tapisseries et les riches décors des faïences d'autrefois.

Facile à entourer de meubles anciens ou copie d'ancien, il permet, suivant les goûts, de créer un ensemble du plus heureux effet.

SI vous êtes à la veille de meubler votre maison ou votre appartement, ou si vous avez seulement l'intention d'en transformer une ou plusieurs pièces, demandez notre premier numéro de L'ART CHEZ SOI, *nous nous ferons un plaisir de vous l'adresser.*

" GOUFFÉ ", 46-48-50, Faubourg-Saint-Antoine, PARIS

Maison fondée en 1828.

N° 656 - THÉATRE N° 339 6 JANVIER 1934

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

1916
THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS
SACHA GUITRY
CHARLOTTE LYSÈS
et RAIMU

—

1918
THÉATRE DU VAUDEVILLE
SACHA GUITRY
GEORGETTE ARMAND
et GALIPAUX

FAISONS UN RÊVE...

Comédie en trois actes de SACHA GUITRY

1921
THÉATRE ÉDOUARD-VII
SACHA GUITRY
YVONNE PRINTEMPS
et OUDART

—

1931
THÉATRE DE LA MADELEINE
SACHA GUITRY
YVONNE PRINTEMPS
et MARCEL SIMON

L'ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS

Lui. Elle.

Elle. Lui.

En haut, Lui : « *Je suis heureux, mon Dieu, de penser que vous aimez un peu les choses qui sont ici...* »
ACTE PREMIER, page 8.

Au milieu, Lui : « *Elle sera ici dans... pas tout à fait cinq minutes.* » — ACTE II, page 11.

En bas, Lui : « *Je tends mes lèvres vers les tiennes...* » — ACTE II, page 14.

Photographies Waléry.

SACHA GUITRY

■

FAISONS UN RÊVE...

COMÉDIE EN TROIS ACTES

■

" FAISONS UN RÊVE " A ÉTÉ REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 3 OCTOBRE 1916, AU THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

PERSONNAGES

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

Lui	MM. SACHA GUITRY.
Le Mari	RAIMU.
Elle	Mme CHARLOTTE LYSÈS.

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Lui	MM. SACHA GUITRY.
Le Mari	GALIPAUX.
Elle	Mme GEORGETTE ARMAND.

THÉATRE ÉDOUARD-VII

Lui	MM. SACHA GUITRY.
Le Mari	OUDART.
Elle	Mme YVONNE PRINTEMPS.

THÉATRE DE LA MADELEINE

Lui	MM. SACHA GUITRY.
Le Mari	MARCEL SIMON.
Elle	Mme YVONNE PRINTEMPS

FAISONS UN RÊVE...

ACTE PREMIER

Au lever du rideau, la scène est vide. On sonne. Un instant plus tard, le Valet de chambre introduit le Mari et la Femme.

La Femme est jolie, elle est jeune, elle est élégante — et, sans être spirituelle, elle est très fine. Le Mari, lui, n'est pas très fin, mais il se croit spirituel. C'est un homme du Midi qui n'a jamais pu se débarrasser complètement de son accent. Comme il est très bien habillé, il se trouve élégant — et ce qui le rend assez sympathique c'est qu'elle ne cesse de se moquer de lui.

LE MARI

Comment, il n'est pas là ?

LE VALET DE CHAMBRE

Non, monsieur, Monsieur n'est pas encore rentré. Mais que Monsieur et Madame veuillent prendre la peine de s'asseoir. Monsieur m'a prévenu qu'il attendait Monsieur et Madame à 4 heures moins un quart.

LE MARI

Il appelle ça nous attendre à 4 heures moins un quart... il en a de bonnes.

Le Valet de chambre est sorti.

C'est que je n'aime pas beaucoup attendre, moi.

LA FEMME

Mais pourquoi es-tu toujours de mauvaise humeur, voyons ?

LE MARI

Je ne suis pas de mauvaise humeur, mais je trouve inconcevable que, nous ayant donné rendez-vous chez lui, ce garçon n'y soit pas.

Un temps.

Ça t'amuse, toi, d'attendre ?

LA FEMME

Non, ça ne m'amuse pas d'attendre ! Seulement je n'y attache pas une aussi grande importance que toi, voilà tout. Et puis, enfin, sois juste, nous n'avons pas encore attendu bien longtemps. Ce garçon nous a demandé de passer chez lui à 4 heures moins un quart...

LE MARI, montre en main.

Eh ! bien, il est juste 4 heures moins un quart.

LA FEMME

Eh ! bien, il ne sera donc en retard que dans quelques secondes...

LE MARI

Pourquoi « quelques » ?... Il est en retard, ça y est.

LA FEMME

Eh ! bien, ça y est, il est en retard. Et puis, après ? En voilà une affaire.

LE MARI

Tu prends gaiement la chose, toi.

LA FEMME

Fais comme moi, va. C'est très joli chez lui.

LE MARI

C'est gentil, oui.

LA FEMME

Je trouve ça mieux que gentil. C'est arrangé avec beaucoup de goût. On sent que les choses sont entrées ici une à une. Ce qu'il y a d'agréable dans un intérieur, c'est de sentir la personnalité de celui qui l'habite. Mettre à côté les uns des autres des meubles d'époques différentes, c'est très difficile. Tout cela est charmant. Tu n'es pas de mon avis ?

LE MARI

Hein... ?

LA FEMME

Rien.

LE MARI

Quoi, tu crois que je n'ai pas entendu ce que tu m'as demandé ?

LA FEMME

Eh ! bien, qu'est-ce que je t'ai demandé ?

LE MARI

Eh ! bien, tu m'as demandé, à propos des meubles...

LA FEMME

Et alors ?

LE MARI

Et alors, oui, quoi, tu as raison... c'est arrangé

avec beaucoup de goût. Ce qui m'étonne même, c'est que lorsqu'on a un appartement arrangé comme ça, on aille dehors. Moi, si j'avais des meubles comme ceux-là, je ne sortirais jamais de chez moi.

LA FEMME

Il a peut-être été retenu...

LE MARI

Où veux-tu qu'il ait été retenu ?

LA FEMME

Mais je n'en sais rien...

LE MARI

Il n'a rien à faire dans la vie...

LA FEMME

Il est tout de même avocat...

LE MARI

Avocat ! Penses-tu...

LA FEMME

Il m'a dit qu'il était attaché au barreau de Paris...

LE MARI

Attaché ? Pas solidement...

Il rit.

Il est amusant comme mot celui-là, hein ?... Non, il a fait son droit, pour faire quelque chose, comme la plupart des hommes du monde qui ne veulent rien faire. D'ailleurs, ça le regarde. Il a un nom, de la fortune... il a bien raison de ne pas se la fouler. La vie lui est facile... il aime les femmes...

LA FEMME

Tu crois qu'il aime les femmes ?

LE MARI

Je l'espère pour lui. Depuis qu'il est avec la petite Martini...

LA FEMME

Il est toujours avec la petite Martini ?

LE MARI

Il me semble.

LA FEMME

Non, je crois que c'est fini. Je ne sais plus qui m'a parlé de ça, mais je crois que c'est fini...

LE MARI

Alors, il est avec une autre.

LA FEMME

Avec qui ?

LE MARI

Mais je n'en sais rien, je le suppose.

Un temps.

LA FEMME

Je le trouve très agréable comme homme, très bien élevé, très gentil...

LE MARI

Oui, oui, et si, en plus, il était exact, il serait parfait.

LA FEMME

Oh ! Que tu es turbulent, mon Dieu ! Qu'est-ce que ça peut te faire d'attendre cinq ou six minutes ? Nous n'avons rien à faire, n'est-ce pas ?

LE MARI

Nous n'avons rien à faire ?... Parle pour toi, mon enfant.

LA FEMME

Qu'est-ce que tu as donc à faire, toi ?

LE MARI

Hé... j'ai à faire.

LA FEMME

Oui, mais quoi ?

LE MARI

Ben... j'ai un rendez-vous à 4 heures...

LA FEMME

Où ça ?

LE MARI

Dans Paris.

LA FEMME

Ça, je l'aurais parié...

LE MARI

Pourquoi l'aurais-tu parié ?... Je pourrais très bien avoir rendez-vous à Saint-Cloud...

LA FEMME

Ou à la Garenne-Bezons...

LE MARI

Eh ! Pourquoi pas ! Je t'ai répondu « dans Paris », parce que l'endroit où j'ai rendez-vous se trouve dans le cœur de Paris.

LA FEMME

Et... qu'est-ce que tu appelles « le cœur de Paris » ?

LE MARI

L'Opéra.

LA FEMME

Tu as rendez-vous avec une danseuse ?

LE MARI

Oh ! Dieu m'en préserve. Je dis « l'Opéra », pour le quartier de l'Opéra, tu comprends. Car c'est à côté de l'Opéra que j'ai rendez-vous.

LA FEMME

Chez le marchand de nouilles, en face ?

LE MARI

Non, non, non, pas chez le marchand de nouilles...

LA FEMME

Alors, où as-tu rendez-vous ?

LE MARI

Un peu plus haut, à gauche...

LA FEMME

Dis-moi où ?...

LE MARI

Qu'est-ce que ça peut te faire ?

LA FEMME

Qu'est-ce que ça peut te faire de me le dire ?

LE MARI

J'ai rendez-vous... devant... la banque Sud-Américaine.

LA FEMME

Avec qui ?

LE MARI

Avec un Américain du Sud, pardi.

LA FEMME

Comment s'appelle-t-il ?

LE MARI

Comment il s'appelle ?...

LA FEMME

Oui, il a un nom, cet homme-là ?

LE MARI

Oh ! là, là, tu penses... il en a même trois... il s'appelle... c'est bien simple... il s'appelle... heu...

LA FEMME

Comment ?

LE MARI

Attends, je ne l'ai pas encore dit. Il s'appelle tout bonnement Lopez Quita de la Mañana...

LA FEMME

Quoi ?

LE MARI

Eh ! oui, qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça. Je n'y suis pour rien, moi.

LA FEMME

C'est la première fois que j'entends ce nom-là.

LE MARI, *à part.*

Moi aussi.

LA FEMME

Mais qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

LE MARI

Oh ! ça, tu sais, les Américains du Sud, on ne sait jamais la vérité sur eux. On ne sait jamais s'ils sont Brésiliens, Chiliens, Argentins... ou autre chose. Quand ils ont dit : « Américains du Sud », ils ont tout dit. D'ailleurs, ils ne le savent pas eux-mêmes. Les Brésiliens ayant généralement leurs parents au Chili, leurs pénates en Argentine et leur fortune au Guatemala... comment veux-tu qu'ils s'y reconnaissent ! Ce sont des gens très intelligents, du reste.

LA FEMME

Comment est-il celui-là ?

LE MARI

Très intelligent, comme les autres.

LA FEMME

Je veux dire : il est grand ?

LE MARI

Assez.

LA FEMME

Comment « assez » ? Est-ce que je n'ai plus le droit de te questionner, maintenant ?

LE MARI

Mais, mon petit, ce n'est pas à toi que je dis « assez ». Tu me demandes s'il est grand... Je te réponds : « Assez... assez grand, oui. »

LA FEMME

Il est brun ?

LE MARI

Oh !... Plus que brun... c'en est même...

LA FEMME

Gênant.

LE MARI

Non... pas gênant... ça ne peut pas me gêner qu'il soit brun, ce garçon, si ça l'amuse.

LA FEMME

Tu le connais depuis longtemps ?

LE MARI

Oh ! Depuis... avant-hier. Je fis sa connaissance au cercle. Nous parlâmes d'un tas de choses de Bourse... Car, entre nous, cet homme-là, c'est tout simplement un financier...

LA FEMME

Allons donc ?

LE MARI

Mais oui. Et formidable ! Je lui ai demandé des renseignements sur la Dos Estrellas, en le flattant, bien entendu, sur sa compétence notoire en matière de finance... et j'ai tellement bien manœuvré qu'il a fini par me dire : « Voulez-vous me voir vendredi à 4 heures ? »

LA FEMME

Il a l'accent anglais ?

LE MARI

Mais non, il n'a pas l'accent anglais. Mais tu sais bien que c'est le seul accent étranger que je puisse prendre. Ne me taquine pas, voyons... Oh ! là, là, 4 heures moins cinq, je file...

LA FEMME

Tu ne peux pas faire ça, voyons.

LE MARI

Comment, je ne peux pas faire ça ?... Tu vas voir !... Est-ce que tu t'imagines que je vais rater un rendez-vous de cette importance pour... pour... pour je me demande quoi, d'ailleurs ?... Qu'est-ce qu'il a à nous dire... celui-là, je n'en sais rien.

LA FEMME

Moi non plus, je n'en sais rien.

LE MARI

N... de D..., quand on donne un rendez-vous, on y est. Qu'est-ce qu'il t'a dit dans le téléphone ?

LA FEMME

Il m'a dit : « Vous me feriez le plus vif plaisir en passant tous les deux chez moi à 4 heures moins le quart. J'ai quelque chose à vous montrer. »

LE MARI

Quelque chose à nous montrer ?... Ça va encore être une gravure ancienne, ça, tu vas voir. Il m'a déjà fait le coup, une fois. Je m'en f..., moi, des gravures anciennes.

LA FEMME

Non, ç'avait l'air d'une chose vraiment importante...

LE MARI

Pour lui, peut-être. En tout cas, je sais que, pour moi, le rendez-vous que j'ai tantôt a une importance considérable. Ce banquier peut me rendre un immense service... et je tiens à le ménager. Tu ne serais pas mécontente, n'est-ce pas, si je te disais dans quarante-huit heures que j'ai réalisé un bénéfice de deux à trois cent mille francs ?

LA FEMME

J'avoue que je ne serais pas mécontente.

LE MARI

Eh ! bien, alors, mon petit, laisse-moi faire.

LA FEMME

Mais je te laisse faire, mon chéri.

LE MARI

Non, je veux dire... laisse-moi agir au mieux de nos intérêts. Tu comprends ?... On peut, sans avoir une nature basse ou vile, faire un petit plaisir à un homme dont on attend un grand service. Deux ou trois cent mille francs, c'est quelque chose, ça.

LA FEMME

Mais je ne t'empêche pas de faire un petit plaisir à ce monsieur, moi.

LE MARI

Non, bien sûr, mais tu comprends, n'est-ce pas, ce que je veux dire ?

LA FEMME

Non, pas très bien.

LE MARI

Eh ! bien, supposons... oui, supposons une chose. Supposons que ce monsieur me dise : « Je voudrais me distraire un peu ce soir... où me conseillez-vous d'aller ? » Qu'est-ce que tu veux que je lui réponde ?

LA FEMME

« Venez à la maison ! »

LE MARI

Mais non, tu es folle, voyons. Se distraire, c'est aller au théâtre.

LA FEMME

Ah ! Bon, bon. Eh ! bien, alors, tu lui indiques tout simplement le théâtre où l'on joue la meilleure pièce en ce moment... et tu lui souhaites d'y passer une bonne soirée. Hein ?

LE MARI

Oui... oh ! évidemment, je peux faire ça... je peux me contenter de lui indiquer, comme tu dis, un théâtre... mais ce n'est peut être pas suffisant... ce n'est peut-être pas très adroit. Car enfin, tiens, renversons les rôles. Je suis à Buenos Ayres et ce monsieur se contente de m'indiquer un théâtre sans me proposer de m'accompagner. Eh ! bien, je pense : voilà un mufle !

LA FEMME

Ah ! Je comprends. Ce que tu voudrais, en somme, dans le cas où ce monsieur te dirait qu'il a envie de sortir ce soir, c'est pouvoir lui répondre : « Mais, cher monsieur, dites-moi où vous serez vers 8 heures et demie... »

LE MARI

Parfaitement...

LA FEMME

« ... afin que je puisse passer vous prendre... »

LE MARI

Voilà...

LA FEMME

« ... avec ma femme... »

LE MARI

Av... v... heu... ça... tu sais...

LA FEMME

Ah ! ah ! Tu crains que ma présence...

LE MARI

Non, mais je crains que tu ne t'amuses pas beaucoup...

LA FEMME

Oui. Tandis que, seule à la maison, je risque de me tordre toute la soirée.

LE MARI

Non, ne plaisante pas. Mais, tu sais, ce genre d'homme-là, parlant mal le français, pas très bien élevé, pour une femme comme toi... je crains bien que...

LA FEMME

Oui, et dans le fond, tu préférerais renoncer à sortir avec lui, ce soir, plutôt que de m'infliger sa présence.

LE MARI

Ah ! oui. Je fais tout de même passer les affaires après ton plaisir, je l'avoue.

LA FEMME

Tu es bien aimable.

LE MARI

Et, ma foi, si ça t'embête que j'y aille seul... je resterai tranquillement ce soir à la maison, voilà tout... et je n'en mourrai pas.

LA FEMME

Je l'espère.

LE MARI

Seulement... c'est peut-être un peu bête de flanquer en l'air deux ou trois cent mille francs... Parce que, enfin, c'est une somme... C'est une somme qui représente une belle voiture neuve... un joli bijou pour toi... un gentil cadeau pour ta maman...

LA FEMME

Mon chéri, mon chéri, ne te donne pas tant de peine. Tu penses bien que je te taquine en ce moment, voyons... et tu sais parfaitement que tu peux aller au théâtre, si tu le veux, ce soir... et comme tu l'entends.

LE MARI

Vraiment ?

LA FEMME

Mais oui, vraiment. Fais ce que tu dois faire et ce qui peut te faire plaisir, je t'en supplie. Ou bien je me coucherai tout de suite, ou bien je ferai venir Henriette à la maison pour bavarder avec moi en t'attendant... ou bien j'irai chez elle...

LE MARI

Mais... comme tu dis ça drôlement...

LA FEMME

Drôlement ?

LE MARI

Bizarrement.

LA FEMME

Qu'est-ce que j'ai de bizarre ?

LE MARI

Je ne sais pas... tu as comme un petit sourire en coin.

LA FEMME

Moi ?

LE MARI

Oui !... Germaine ?

LA FEMME

Mon ami ?

LE MARI

Tu ne t'imagines pas, je suppose, que je veux cette soirée pour faire des frasques ?

LA FEMME

Oh ! Voyons...

LE MARI

Tu me connais, Germaine. Tu sais quelle sainte horreur j'ai du mensonge et de l'hypocrisie...

LA FEMME

Tu es sérieux ?

LE MARI

Mais oui...

LA FEMME

Alors, ne continue pas, veux-tu.

LE MARI

Pourquoi ?

LA FEMME

Parce que... parce que je ne veux pas que nous parlions sérieusement de ces choses-là. Ça me gêne. Je n'ai pas beaucoup d'expérience, je ne me crois ni plus forte ni plus maligne qu'une autre, mais j'ai bien l'impression qu'il y a certains sujets qu'il est préférable de ne jamais aborder. Et, puisque nous en avons tout de même parlé sérieusement, veux-tu que nous nous fassions une petite promesse mutuelle ? Je crois que le moment en est parfaitement choisi... et, ainsi, nous en aurons parlé pour la dernière fois.

LE MARI

Quelle promesse ?

LA FEMME

Celle-ci : tu ne mettras jamais en doute ma parole et je ne mettrai jamais ta parole en doute. Hein ? Qu'en penses-tu ?

LE MARI

Mais... je pense que c'est très bien.

LA FEMME

Alors, c'est promis ?

LE MARI

C'est promis.

LA FEMME

A condition, bien entendu, de ne pas dépasser les limites de la vraisemblance...

LE MARI

Evidemment.

LA FEMME

Je crois que la vie n'est possible à deux...

LE MARI

... que sous le régime d'une confiance absolue et réciproque...

LA FEMME

... puisqu'on ne peut rien empêcher, et que ce qui doit arriver arrive.

LE MARI

C'est vrai. Mais... je ne te savais pas aussi fataliste.

LA FEMME

Mais moi non plus, figure-toi. On apprend à se connaître chaque jour davantage et l'on découvre en soi des ressources insoupçonnées.

LE MARI

C'est parfaitement exact. Et, en tout cas, ce que je puis te certifier, c'est que ta sagesse, dont tu viens de me donner une preuve évidente, est la meilleure des tactiques.

LA FEMME

Mais ce n'est pas une tactique...

LE MARI

Oh ! Mais je ne dis pas ça... je dis... je dis que ce serait la meilleure des tactiques si je me trouvais en faute... tu comprends ? Tiens, en ce moment, je me mets dans la peau d'un homme qui aurait envie de se payer ce soir une petite bombe. Eh ! bien, le seul fait de lui dire, à cet homme-là : « Fais ce que tu voudras... il n'arrive que ce qui doit arriver...»

LA FEMME

Ça calme ?

LE MARI

Ça calme, oui, comme tu dis... et ça trouble un peu aussi...

LA FEMME

Chut ! Chut ! Fais attention, mon chéri... n'oublie pas que tu es dans la peau d'un autre en ce moment... et que tu vas rater ton rendez-vous avec ton Américain du Sud.

LE MARI

Bigre, tu as raison.

Regardant sa montre.

4 h. 10 !

LA FEMME

Aïe ! Il est raté, hein ?

LE MARI

J'en ai bien peur...

LA FEMME

Oh ! Que c'est bête.

LE MARI

Bête, non... c'est peut-être un peu dommage...

LA FEMME

Est-ce que tu as son adresse ?

LE MARI

Son adresse ?...

LA FEMME

Je veux dire... enfin... sais-tu à quel hôtel il est descendu ?

LE MARI

Oui, oh ! je sais où le retrouver... Seulement, avoir l'air de courir après lui, comme ça... hum !

LA FEMME

Je te proposerais bien de ne plus y penser... et d'abandonner cette affaire, car on en retrouve tant qu'on veut des Américains du Sud. Il n'y a pas que celui-là, n'est-ce pas ?

LE MARI

Certes, non... Alors tu me conseillerais de...

LA FEMME

Non, je ne te conseillerais pas, mais je te proposerais bien d'y renoncer, car je sens que tu n'as plus très envie d'aller retrouver... ce monsieur... seulement, voilà, c'est grave, ça...

LE MARI

C'est grave ?

LA FEMME

Mais oui, comme responsabilité pour moi, c'est très grave. Et puis, vois-tu que, tout à coup, je me

mette à me demander si tout cela était bien vrai ? Ça peut peut-être m'inquiéter...

LE MARI

T'inquiéter ?

LA FEMME

Mais oui, ça peut m'inquiéter de te voir abandonner comme ça, de gaîté de cœur, deux ou trois cent mille francs... toi qui es si sérieux.

LE MARI

Evidemment.

LA FEMME

Comme nous le disions tout à l'heure, il faut que les choses soient vraisemblables pour qu'il n'y ait pas dans notre esprit le moindre doute...

LE MARI

C'est certain.

LA FEMME

Et puis, de ton côté, ne regretterais-tu pas d'avoir été faible ? Ne m'en voudrais-tu pas de t'avoir, en somme, retenu ?... Va vite, va... je crois que c'est encore le plus sage. Si tu dois regretter quelque chose, je préfère que tu regrettes d'y être allé. Va-t'en vite.

LE MARI

Mais alors, toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

LA FEMME

Moi ? Je vais attendre notre ami pendant cinq minutes encore, ne fût-ce que pour t'excuser... et, si dans cinq minutes il n'est pas là, je rentrerai à la maison.

LE MARI

Bon.

LA FEMME

Alors, laisse-moi la voiture.

LE MARI

Bien entendu. Mais... de toute façon, je repasse par ici... et si je vois la voiture en bas, je monte.

LA FEMME

C'est ça... et nous aurons peut-être encore le temps d'aller faire ensemble le tour du lac.

LE MARI

Pourquoi pas !

LA FEMME

A moins que l'idée de dîner avec ce monsieur...

LE MARI

Ah ! non, tout de même...

LA FEMME

Pas tout le même jour ?

LE MARI

Certes, non ! Il ne faut pas qu'il me cramponne !... Moi, je veux bien être bon... mais...

LA FEMME

...tu ne veux pas être bête !

LE MARI

Eh ! Pardi, non !... Alors, à tout à l'heure...

LA FEMME

Mais oui.

LE MARI

C'est ça...

LA FEMME

Allons, allons, courage. Deux ou trois cent mille francs, c'est quelque chose...

LE MARI

Eh ! C'est bien ce que je me dis. Alors... à tout de suite !

LA FEMME

A tout de suite.

Et le Mari s'en va.

Et dire que cet homme-là est intelligent en affaires !

Elle reste seule un instant. Elle regarde tout autour d'elle. Elle examine chaque meuble, chaque objet, puis, rêveuse, elle s'assied — et, alors, la petite porte qui est à gauche s'entr'ouvre et quelqu'un paraît. C'est Lui. Trente ans, pas joli garçon si on veut, mais cela revient au même. Heureux de vivre, content des autres, enchanté de soi — si on lui demandait quelle est sa profession, il répondrait : « Faire l'amour ! »

Il est entré sans être vu par Elle. Il la regarde. Elle lui plaît et il trouve sa robe ravissante. Sa main gantée est posée sur le bras du fauteuil qu'elle occupe. Il se met à genoux près d'elle, sans faire de bruit, et il pose un baiser sur cette main.

ELLE

Oh...

LUI

Bonjour...

ELLE

Comment... vous êtes là ?

LUI

Non.

ELLE

Comment, non ?

LUI

Non, enfin... oui... c'est-à-dire que je suis là, dans la salle de bains... où je fume depuis une demi-heure... et comme l'air y est devenu irrespirable... je sors !... Bonjour.

ELLE

Vous étiez là !

LUI

Oui, j'étais là... bien sûr que j'étais là... et je vous entendais... car on entend très bien de la salle de bains... et tout de suite, il faut que je vous dise à quel point je suis heureux, mon Dieu, de penser que vous aimez un peu les choses qui sont ici... et qui sont parfaitement entrées une à une... vous aviez raison de le dire... Ah ! et puis, que je vous dise aussi que M^lle^ Martini et moi, c'est fini, fini complètement... C'était une femme...

ELLE

N'en dites pas de mal...

LUI

Oh ! Je n'en dis pas de mal... elle était très gentille... elle avait un petit type anglais... maintenant, elle a un grand type espagnol !... En tout cas, c'est fini avec elle, fini, fini !... Ah ! et puis, que je vous dise ceci aussi pendant que j'y pense... je ne plaide pas, parce que je ne veux pas plaider... Je ne peux pas arriver à m'intéresser aux ennuis des autres, moi ! Seulement, en ce moment, tenez, si je plaidais ma cause... il me semble que je ne m'en tirerais peut-être pas trop mal... surtout si, d'un regard, le jury voulait bien m'encourager un peu...

ELLE

Eh ! bien, le jury va vous poser une question...

LUI

Oh ! Que le jury a une jolie voix !... Si j'avais la voix du jury, je serais sauvé...

Toutes ces choses qu'il lui dit, et toutes celles qu'il va lui dire jusqu'à la fin de l'acte doivent être dites avec une extrême volubilité et la plus grande gaîté possible, car elles ne sont que le témoignage d'une bonne humeur inaltérable. Ce n'est pas un homme d'esprit qui parle, c'est un homme gai qui improvise pour son plaisir une déclaration d'amour — et si l'on me demandait s'il est sincère, je répondrais qu'il est sincèrement gai.

ELLE

Voulez-vous me dire, je vous prie, pourquoi vous vous cachiez dans votre salle de bains ?

LUI

Oh ! mais je ne me cachais pas dans ma salle de bains... mais non ! j'étais en train de m'y laver les mains, dans ma salle de bains.

ELLE

Votre valet de chambre nous a dit que vous n'étiez pas là...

LUI

Le témoin s'est trompé... ou alors il ne m'avait pas entendu rentrer ! En tout cas, j'étais vraiment rentré, puisque la salle de bains n'a qu'une porte... celle-là !... Ma parole, j'étais en train de me laver les mains... ce qui n'est ni répréhensible, ni injurieux pour qui que ce soit... lorsque vous êtes entrés. J'ai continué de me laver les mains... Vous vous êtes assis, vous avez bavardé... je me suis essuyé les mains... je ne pouvais pas arriver avec les mains trempées... Tout en m'essuyant les mains, j'ai tendu l'oreille... Avez-vous remarqué comme on tend bien l'oreille en s'essuyant les mains ? C'est presque instinctif... J'ai tendu l'oreille afin de me rendre compte que vous ne vous disputiez pas... parce que, moi, j'ai horreur d'interrompre une dispute... c'est vrai, ça peut empêcher les choses de s'envenimer...

ELLE

Pourquoi nous serions-nous disputés ?

LUI

Vous êtes mariés !

ELLE

Vous auriez pu entrer, puisque nous ne nous disputions pas.

LUI

Oui, seulement, j'avais les mains humides...

ELLE

Et vous avez horreur des mains humides...

LUI

Peut-être encore plus que des mains mouillées ! Alors, je les ai secouées comme ça, un peu, en l'air pour qu'elles sèchent... puis de nouveau j'ai tendu l'oreille... à ce moment-là, tous deux, vous parliez de... d'un Américain du Sud... Ça ne m'a pas intéressé. Alors, ma foi, j'ai allumé une cigarette... Quelques instants plus tard, je l'ai entendu qui disait : « Eh ! N... de D..., quand on donne un rendez-vous, on y est ! » Je me suis dit : « Ce n'est peut-être pas le moment... attendons encore un peu ! » J'ai fumé quelques bouffées... puis, de nouveau, j'ai tendu l'oreille... et alors ces mots, ces mots tant espérés sont venus jusqu'à moi : « Eh ! bien, écoute mon chéri, va à ton rendez-vous, moi, je vais attendre notre ami pendant cinq minutes encore !... » Vraiment, mettez-vous à ma place !... Pouvais-je faire mon entrée à l'instant même où il s'en allait ?... C'eût été le mettre en retard davantage... ç'eût été faire attendre l'Américain du Sud... et vous savez, moi, je n'aime pas faire attendre une femme... En tout cas, je pense que vous ne doutez pas de tout ce que je viens de vous dire ?

ELLE

Non...

LUI

Vous croyez, n'est-ce pas, ce que je viens de vous dire ?

ELLE

Oui...

LUI

Vous croyez que j'étais, là, en train de me laver les mains dans ma salle de bains...?

ELLE

Mais oui...

LUI

Oh...

ELLE

Quoi ?

LUI

Vous ne croyez pas ça ?

ELLE

Mais si...

LUI

Mais il ne faut pas croire ça...

ELLE

Pourquoi ?

LUI

Mais parce que c'est complètement faux !

ELLE

Comment, c'est faux ?

LUI

Mais oui. Et voici maintenant la vérité. Figurez-vous qu'hier au soir, après le dîner, chez vous, votre mari m'a dit dans un coin en s'étirant : « Ah ! N... de D... ! je voudrais bien être à demain 4 heures ! » L'Américain ! Alors, moi, je me suis dit : si je leur demande de venir tous les deux demain chez moi, à 4 heures moins un quart... et si je ne suis pas là... je suis sûr qu'à 4 heures moins cinq cet homme-là s'en ira... et je suis presque sûr que, elle, elle restera... J'ai risqué le coup... le coup a réussi !

ELLE

Oh !...

LUI

Je vous le dis, parce que, vous comprenez, moi, j'aime mieux passer à vos yeux pour un malin... que pour un homme qui se lave les mains vers 4 heures... d'autant que j'ai les mains extrêmement propres, je vous prie de le remarquer.

ELLE

Mais pourquoi avez-vous fait ça ?

LUI

Pourquoi j'ai fait ça ?... Vous me demandez pourquoi j'ai fait ça ?...

ELLE

Mais oui, je vous le demande...

LUI

Oh ! voyons... j'ai fait ça pour vous avoir un peu ici chez moi... pour causer avec vous !... Vous devez bien comprendre que je ne pourrais pas vivre davantage dans l'état où je suis ! Je n'en peux plus !...

ELLE

Dans quel état ?

LUI

Oh ! Ecoutez... cet homme-là va revenir... nous n'avons peut-être que dix minutes... profitons-en, je vous en supplie... et ce sera fini quand il reviendra...

ELLE

Quoi, fini ?

LUI

Vous m'aurez dit « oui » ou « non »... je serai fixé... ce sera fini !... Ça ne peut plus durer !... Depuis un an et demi que je vous connais et que je vais chez vous... vingt fois... trente fois j'ai eu l'occasion de bavarder seul avec vous... seulement, c'est comme un fait exprès, depuis trois semaines... depuis que c'est devenu... aigu... grave... il m'a été impossible de vous parler bas une seconde !... Les yeux... toujours les yeux... nous ne nous parlons qu'avec les yeux depuis trois semaines !... Ça fait des conversations extrêmement limitées, à la fois vagues et précises... si précises soudain qu'on se dit : « Ça y est, nous sommes d'accord... et elle m'aime aussi ! »... et tout à coup si vagues qu'on se dit : « Nom d'un chien, elle va me demander tout haut ce que je désire... ça va être affreux ! » Alors, aujourd'hui, je brise les vitres, tant pis ! Et si j'ai le courage de le faire... c'est parce que, tout à l'heure... une phrase que j'aie entendue, là, m'a donné un espoir inouï... prodigieux... insensé, je l'avoue, mais...

ELLE

Quelle phrase ?

LUI

Quand il a dit qu'il allait aller au théâtre sans vous, ce soir !... Eh ! bien, à ce moment-là, moi, je me suis dit : « Si je ne me suis pas trompé, si je ne suis pas devenu complètement fou... si mes yeux ont réellement compris les siens... cette femme-là sera ici, chez moi... ce soir à 9 heures ! » Oh ! je sais bien que c'est fou, mais je me le suis dit tout de même... et puisque j'étais décidé à parler, je me suis dit aussi que je n'avais pas un instant à perdre... Remarquez que ce que je fais, en ce moment-ci, est peut-être stupide, oui, je viens peut-être de tout gâter... je viens peut-être de perdre en quelques secondes, en quelques mots, tout le chemin que j'avais acquis depuis trois semaines avec mes yeux !... Tant pis, que voulez-vous !... Je dis « tant pis », mais dans le fond je ne suis pas fier et, tout à coup, j'ai peur... j'ai peur affreusement... de la première phrase que vous allez prononcer !... Vos lèvres vont s'ouvrir... et quelques mots vont sortir... qui vont peut-être briser net, à jamais, trois semaines d'espoirs échafaudés... Oh ! non, pas encore... pas encore... attendez... attendez... ne répondez pas encore... je ne vous ai dit que des choses vagues... sans signification... attendez ! Attendez... Et en même temps que je vous demande d'attendre, je me dis que c'est peut-être bête de vous empêcher de parler... c'est peut-être maintenant qu'il faudrait vous laisser parler... Et pourtant, non, ça ne peut pas déjà être maintenant, puisque je ne vous ai pas encore dit un seul mot d'amour !... D'ailleurs, des mots d'amour... vais-je en trouver ?... Vont-ils venir à mon appel, à mon secours... tous ceux que, depuis trois semaines, je mets de côté pour vous ?... Oui, ils viennent, je sens qu'ils viennent, seulement je n'ose pas les laisser passer... car enfin, voyez-vous que je me sois trompé... ce serait horrible, ça ! Voyez-vous que vos yeux n'aient pas exprimé tout ce que j'y lisais comme en un livre ouvert !... Car, vous savez, c'est inouï, depuis trois semaines, ce que j'ai cru lire dans vos yeux... et avouez, avouez que si je me suis trompé, je suis ridicule maintenant... pour toujours, à vos yeux... à vos yeux que j'adore... et qui me regardent fixement exprès... pour que je ne puisse pas deviner ce qui se passe en vous... Oh ! écoutez, vous ne voulez pas être gentille, vous ne voulez pas me répondre d'abord un peu avec vos yeux pour que je devine ce qui se passe en vous ? Vous ne voulez pas... non... ?... Non, elle ne veut pas me répondre avec ses yeux... elle me laisse patauger, exprès... et j'ai l'impression que je m'enlise en ce moment !... Vous savez que j'aimerais mieux une paire de claques qu'un mot trop méchant !... Qu'est-ce que j'ai fait en parlant ?... Oh ! mon Dieu... qu'est-ce qu'elle va me dire ?... Qu'est-ce qu'elle va me répondre ?... Avec ces yeux-là, avec ce sourire-là... qu'est-ce qu'elle va me répondre ?... Ça ne fait rien, allez-y, maintenant... tant pis... dites... allez... dites... dites... dites...

ELLE

Je t'aime !

LUI

Oh ! non, ce n'est pas vrai ! Oh ! non... c'est trop beau... c'est vrai ?...

ELLE

Je t'aime... embrasse-moi !

LUI

Je vais le faire... tu sais que je vais le faire... Je le fais.

Il l'embrasse follement.

Et ce soir ?

ELLE

Je serai ici à 9 heures !

LUI

Tu seras ici à 9 heures... ââh !

Et c'est un véritable hurlement de joie qu'il pousse. A ce moment exact le Mari ouvre la porte et paraît.

LE MARI

Qu'est-ce qu'il y a ?

LUI

Rien, rien... c'est une histoire que je raconte à votre femme... l'histoire d'un lion qui faisait : « Aâh ! »

Et il retrouve pour ce second « Aâh » l'intonation du premier, tandis que

LE RIDEAU TOMBE

ACTE II

Quelques heures plus tard.

Au moment où le rideau se lève, il est, Lui, seul en scène. Il porte un vêtement d'intérieur. Les rideaux de la fenêtre sont fermés — et le divan est devenu un lit. Il y a beaucoup plus de fleurs qu'à l'acte précédent. Il se promène de long en large en vaporisant du parfum. Puis il va à la porte du fond et il l'ouvre. Il parle à son valet de chambre, qu'on ne voit pas.

LUI

Emile, vous pouvez aller au cinéma, je n'ai plus besoin de vous. Demain matin, réveillez-moi à 10 heures et demie, 11 heures... 11 heures et demie, midi... Ne me réveillez donc pas, d'ailleurs. Je suis bien assez grand pour me réveiller tout seul !

Il a refermé la porte. Il regarde maintenant tout autour de lui.

L'œil du maître... qui se méfie de l'œil de la maîtresse !... Ah ! c'est qu'elles voient si bien, les femmes, en une seconde, la chose qu'on n'aurait pas dû laisser traîner !... Non, tout ça est bien, tout ça est très bien. Il n'y a qu'une photo, elle est de moi, elle ne peut rien dire.

Consultant la pendulette qui est sur son bureau.

Oh !... 9 heures moins cinq... elle part de chez elle !... Si elle tient sa promesse... et elle va la tenir, j'en suis sûr... elle sera ici dans... pas tout à fait cinq minutes. Elle descend... Oh ! que j'ai bien fait de parler aujourd'hui, moi... de lui dire que je l'aimais !... C'était le jour... c'était l'heure... c'était juste !... Ah ! dame, on sent ces choses-là !... La voilà qui sort de chez elle... elle regarde à droite... elle regarde à gauche... traverse le trottoir... appelle un taxi : « Psst... taxi !... 25, avenue de Messine ! »... « Bien, madame... » Elle tourne le coin de l'avenue de l'Alma... Je la vois dans le fond du taxi : elle tremble tellement elle a peur. Elle traverse les Champs-Elysées... premier refuge... second refuge... elle prend la rue Washington... La rue Washington représente à peu près deux minutes. J'ai donc le temps d'éteindre, là... et d'allumer la petite lampe qui est ici.

Il fait ce qu'il dit.

Ça doit être mieux comme ça, hein ? Oh ! oui, sûrement, c'est mieux, c'est beaucoup mieux comme ça !... La lumière, ou, plutôt, l'obscurité joue un grand rôle dans l'amour !... Ce n'est pas une pensée, c'est une réflexion.

Retournant à la pendulette.

Elle est toujours rue Washington !... En voilà une rue qui est longue !... Et pourquoi, mon Dieu... pour ce qu'elle est jolie !...

Il s'assied.

Pourvu qu'elle ne prenne pas froid dans le taxi. Ah ! ça, si elle chipe un rhume, je suis fichu. Elle sera d'une humeur épouvantable... et ce sera ma faute si elle a laissé les deux vitres ouvertes !... Je pense que ça doit être assommant de faire l'amour avec une femme qui a un rhume. Sûrement. On lui dit : « Je t'aime ! Et toi, chérie ?... » et elle vous répond : « Boi, je t'adore... att-choum ! »

Il retourne à la pendulette.

Ah ! la voilà enfin qui tourne le coin de la rue Washington. Elle traverse maintenant la petite place où il y a ces nouveaux refuges qui sont si compliqués, comme tout ce qui est destiné à simplifier la vie. Elle passe devant l'horloge de précision qui retarde d'une heure trente-cinq depuis un an et demi. Elle prend le boulevard Haussmann. Prends-le, mon amour, il est à toi, tiens, je te le donne, le boulevard Haussmann... prends-le et descends-le !... Fais attention aux tramways, toi, idiot... ne me l'abîme pas surtout !...

Tout ce trajet qu'il imagine, il s'amuse à le mimer.

Continue... continue, descends toujours le boulevard Haussmann... Tiens, elle passe devant mon tailleur... qui veut un acompte... Penses-tu ! Ce n'est pas le moment. Ce n'est d'ailleurs jamais le moment. Elle passe devant un deuxième tailleur... Passe, le front haut, je ne lui dois rien à celui-là... Elle passe devant un troisième tailleur !... Quel quartier, mon Dieu ! Et on s'étonne que ce coin-là soit désert. Continue... continue... Ah ! Shakespeare, statue de Shakespeare. Elle tourne autour de Shakespeare... Ne soyons pas étonnés si demain Shakespeare a la tête à l'envers !... Elle prend l'avenue de Messine... le chauffeur met en seconde. Elle monte l'avenue de Messine... Allez, monte..., monte encore, encore, encore... Mais non, pas au 23, on t'a dit au 25 !... Va... va... maintenant freine, arrête, arrête... c'est ça !... Descends, mon amour... je t'ouvre la portière... descends... paye... ah ! ça, il faut payer, il n'y a rien à faire. Il y a 6 fr. 50... c'est pas cher... donne-lui quarante sous pour lui... c'est ça... oui... à présent, traverse le trottoir... mais non, on ne te regarde pas, mon chéri... à cette heure-ci, qui veux-tu qui te regarde ?... Sonne à la

porte d'entrée... impatiente-toi... resonne... pousse la porte... referme la porte... traverse le vestibule... prends l'ascenseur...

Il tend l'oreille.

Non, tu préfères monter à pied les vingt et une marches qui nous séparent ?... Ça ira aussi vite, tu as bien raison. Vas-y... 21, 20, 19, 18, 17, 16, 15, 14, 13, 12, 11, 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2... une... sonne... sonne... allez, va... sonne... sonne... Elle se met de la poudre, peut-être. Assez de poudre... allez, sonne... mais sonne donc !...

Un temps. Il est navré.

Qu'est-ce qu'elle peut f..., n... de D... ?...

On sonne. Il bondit de joie.

Ah ! la voilà !... J'étais bien sûr qu'elle viendrait !

On resonne.

Voilà, voilà !...

Il est dans l'antichambre. On entend d'abord : « Merci », puis le bruit de la porte d'entrée qu'il fait claquer, et il rentre, une carte-pneumatique à la main, désolé, vexé.

Ça y est, le pneu !... Le sale petit pneu, implacable, fatal !... Douze lignes d'excuses qui ne disent rien... ou un seul mot : impossible, qui dit tout !... Ah !... Et dire que j'étais sûr qu'elle viendrait ! Faut-il être bête, mon Dieu !...

Il décachette le pneu et le lit tout haut.

« Entendu, mon cher vieux, à demain déjeuner. Adrien. » Ah ! le s... !... Oh ! ce qu'il m'a fait peur !... Eh ! bien, non, je n'irai pas déjeuner demain avec lui ! Je ne veux plus le voir... jamais... non, il m'a fait trop peur !... Mais, c'est drôle, comme on est, tout de même : ce pneumatique d'un autre me donne à présent la certitude qu'elle viendra ce soir, puisque le pneu n'est pas d'elle alors qu'il aurait pu être d'elle. Seulement, elle est en retard tout de même. Et ça, c'est bête, c'est très bête.

Il se met à marcher de long en large.

Mon Dieu, que les femmes sont assommantes !... Une !... J'en ai connu une qui était exacte. D'ailleurs, je ne pouvais jamais arriver à être à l'heure avec elle !

Il se laisse tomber dans un fauteuil.

Ah ! oui, elles sont assommantes. C'est même inouï qu'on puisse adorer les femmes comme je les adore... et les trouver assommantes à ce point-là. Car je les adore, et c'est, du reste, ce qui me donne le droit de dire qu'elles sont assommantes. Etre marié !... Ça, ça doit être terrible. Je me suis toujours demandé ce qu'on pouvait bien faire avec une femme en dehors de l'amour. Chacun est comme il est, n'est-ce pas, et j'ai l'impression qu'il y a plus de différence entre un homme qui est marié et un homme qui n'est pas marié qu'entre un Chinois et un Portugais !... Si quelqu'un me disait : « Tu étrangleras, un jour, un facteur sur la route du Vésinet... », je dirais : « Peut-être ! » Si quelqu'un me disait : « Tu seras, un jour, archevêque de Clermont-Ferrand... », je dirais : « C'est possible. » Mais si quelqu'un me disait : « Tu seras marié un jour... », je dirais : « Non, mon général !... », à condition, naturellement, que ce soit un général qui m'ait dit ça !... Mais qu'est-ce qu'elle peut faire ?... Elle n'a peut-être pas trouvé de taxi... Ah ! qu'elle ne dise pas ça, voyons, il y en a toujours au coin de l'avenue de l'Alma... Pourvu qu'elle ne soit pas malade !... Elles ont toujours quelque chose, c'est vrai. On dirait qu'elles ont deux fois plus d'organes que nous !... Pourvu, surtout, mon Dieu, qu'elle n'ait pas réfléchi. Car elles ne font que des bêtises quand elles réfléchissent !... Et ce serait une bêtise de ne pas venir. Elle le regretterait. Peut-être pas autant que moi, mais elle le regretterait sûrement.

Il a repris sa promenade.

Non, n'est-ce pas, ce qui est stupide c'est l'heure qui passe !... Admettons qu'elle soit là à la demie... eh ! bien, le temps de... heu... (Il fait le simulacre de prendre quelqu'un dans ses bras et de l'embrasser.)... nous ne serons pas couchés avant 10 heures. Et, tout à coup, à 11 heures, elle sautera du lit en disant : « Vite, vite ! » Et, pendant ce temps-là, elle m'aura demandé l'heure au moins dix fois. (Ayant d'un coup d'œil mesuré la distance qui sépare le lit de la pendulette, il ajoute :) D'ailleurs, à ce propos, je vais mettre mon bracelet-montre... (Il fait ce qu'il dit.) car je ne tiens pas à me relever tout le temps. Non, ce qui est bête, c'est de rater une chose qui pouvait être charmante... une occasion que nous ne retrouverons peut-être jamais !... Et le mari, lui, je le connais, le mari, il est sûrement parti à 9 heures moins vingt !... J'ai presque envie de lui téléphoner, parce qu'elle est peut-être dans un fauteuil en train d'hésiter... et qu'elle est capable d'hésiter comme ça pendant une heure... et puis, tout à coup, dans une heure, elle se décidera... et elle arrivera, souriante, sans même se rendre compte que nous ne pourrons plus rien faire ! Et, d'un autre côté, si elle ne doit pas venir, j'aimerais autant le savoir ! Je n'ai pas envie de passer toute ma soirée comme ça, comme un idiot, dans l'obscurité !... Non, c'est vrai... c'est charmant, les femmes et l'amour... mais, enfin, il ne faut pas en être l'esclave à ce point-là. Il ne faut pas tout subordonner à ça. C'est bien simple, depuis 5 heures, ce soir, je n'ai pas pu m'occuper d'autre chose. J'avais un rendez-vous avec Chabrier, je n'y suis pas allé... J'ai acheté des fleurs... des draps de soie... je m'en suis f... pour 1.500 francs... J'ai à peine dîné pour ne pas être gonflé... Je me suis rasé en sortant de table, j'ai horreur de ça... ça me congestionne... sûrement, demain, j'aurai des petits boutons blancs !... Non, vraiment, elle aurait mieux fait de me dire : « Je ne peux pas venir, je ne peux pas venir ! » Je n'en serais pas mort, quoi ! C'est une femme délicieuse, c'est entendu... mais, moi aussi, je suis un homme délicieux... et je n'aime pas beaucoup qu'on me fasse poireauter comme ça. (S'apercevant que l'heure passe, passe...) Oh ! regardez-moi ça !... Ah ! non, non, non... Eh ! bien, dans ces conditions-là, j'aime autant qu'elle ne vienne plus !... Zut de zut, j'en ai assez, moi, à la fin !... Je ne plaisante pas. Je ne suis vraiment plus en état, à présent, de supporter des minauderies, des : « Oh ! pardon, je suis en retard... » des...

On entend, venant de la rue, le bruit d'une trompe d'automobile.

La voilà !...

Il a bondi à la fenêtre, joyeux.

C'est elle, c'est elle... oh ! sûrement, c'est elle !... J'étais bien sûr qu'elle viendrait !... Chérie, va !... Elle vient de tourner autour de Shakespeare... elle monte l'avenue de Messine... le chauffeur met en seconde, comme l'autre... comme l'autre, il ne distingue pas les numéros... Ah ! l'imbécile, il l'arrête devant le 23 !... Elle va descendre là tout de même. Elle ouvre la portière. Je vois déjà le bas de sa jupe... Oh ! m... c'est un curé !... Qu'est-ce qu'il

vient f... avenue de Messine, celui-là !... Est-ce que je vais rue des Saints-Pères, moi !...

Il est dans un état de rage indescriptible.

Ah ! tant pis, je vais lui téléphoner. Je n'en peux plus !

Il s'assied, décroche, ou plutôt arrache le récepteur, et, prenant ses désirs pour des réalités, il dit, gravement :

Allô, c'est vous chérie ?

Puis, souriant lui-même de son excessive nervosité, il ajoute :

Ce serait trop beau, ça ! C'est pour plus tard.

Cherchant à se souvenir du numéro.

Passy... Passy... Oh ! que c'est bête... je sais que ça finit par : 02...

Il consulte, dans un memento, sa liste personnelle de numéros.

Ah ! non, pas tout à fait : Passy 14-33. Allô ?... Allô ?... Allô ?... Qu'est-ce qu'elles peuvent faire !... Elles doivent jouer aux cartes entre elles, ce n'est pas possible !... Allô ?... Allô ?... Ah ! enfin !!! — Comment, ce que je veux ?... Je veux un numéro, pardi ! — Oui, mademoiselle, je sais le numéro que je veux, figurez-vous !... Donnez-moi, s'il vous plaît, Passy... heu...

Le memento s'est refermé et il ne se souvient plus du numéro.

Comme si je ne savais pas le numéro que je veux !...

Il le cherche.

Voulez-vous avoir l'obligeance... de bien vouloir... me donner...

Il ne trouve pas.

... s'il vous plaît... mademoiselle... le plus rapidement possible... le numéro... heu...

Il trouve.

...Passy 14-33 !... Oui, mademoiselle, 33 : l'âge du Christ !... Non, pas 46... Non, allô ?... Allô ?... Passy 14-33 : les deux bossus. C'est ça.

Il se lève brusquement, le récepteur à l'oreille.

Ah ! oui, mais, attention... si elle arrive pendant que je la demande et que je ne l'entende pas sonner ! Ce serait horrible, ça. J'ai bien envie d'aller mettre ma clef sur la porte. Oui. C'est tout de même plus prudent. Allô ?... Allô ?

La longueur du fil lui permet d'aller jusqu'au tiroir où se trouve sa clef.

Allô ?

Il a posé le récepteur sur son bureau, puis, très vite, il est sorti de scène et est allé mettre sa clef sur sa porte, sans pourtant cesser de crier, de hurler même : « Allô ? ». Il rentre en scène, toujours très vite et il reprend le récepteur.

Allô ?... Non, pas encore.

Il regarde tout autour de lui.

Où sont mes cigarettes ?... Je passe une heure ou deux par jour à chercher mes cigarettes...

Elles sont sur une petite table, près de la fenêtre.

Ah... là-bas !...

De la main gauche ayant pris son appareil téléphonique, et le récepteur collé à l'oreille droite, il profite de la longueur du fil pour aller jusqu'à la table où sont ses cigarettes.

Allô ?... Je suis sûr qu'elle n'a rien demandé, cette fille-là !

Il a pris une cigarette.

Où sont les allumettes, maintenant ?

Il aperçoit la boîte à l'autre bout du salon — et il traverse la scène, comme un homme qui a l'habitude de se promener ainsi tout en téléphonant.

Quelle patience il faut avoir !

Il est assis maintenant devant le petit meuble sur lequel se trouve la boîte d'allumettes.

Elles aussi, d'ailleurs, les malheureuses, il leur en faut de la patience ! Quel métier elles font ! Etre entouré de gens nerveux qu'on ne voit pas et qui vous parlent par chiffres...

Il a allumé sa cigarette, non sans peine, n'ayant qu'une main de libre.

Ce qui m'étonne... Allô ? — Comment ? — Maison quoi ? (Victime d'une erreur, mais s'en amusant.) Oui, monsieur, c'est ici. — De la cerisette ? Bien, monsieur. — Un litre de cerisette ? Bon. — Oh ! oui, monsieur, bien fraîche, comme toujours. — Dans un quart d'heure chez vous ? Parfaitement. — Voulez-vous me rappeler votre nom et votre adresse. — Je prends tout ça par écrit. Voilà qui est fait. Comptez bien là-dessus. Au revoir, monsieur !...

Il agite le petit crochet de son appareil comme s'il envoyait une dépêche urgente par le télégraphe Morse.

Je t'en ficherai, moi, de la cerisette !... Allô ?... Allô ?... Allô, mademoiselle ? Mais qu'est-ce que vous faites, voyons ?... Je vous demande Passy 14-33 et vous me donnez un type qui veut de la cerisette. Je n'ai pas de cerisette, moi ! — Causer ?... Avec qui voulez-vous que je cause ? — Mais je ne vous dis pas que vous m'avez coupé, mademoiselle, vous ne me l'avez pas encore donné ! — Oui, mademoiselle, Passy 14-33... Attendez une seconde !

Il se dresse et tend l'oreille vers la fenêtre car il a cru entendre le bruit d'un taxi. Il s'est trompé. Il se rassied.

Non, donnez-le-moi... Allô ?... Allô ?...

Il dit « Allô » sur toute une gamme de tons qui va de l'impatience à l'anxiété. Tout à coup, son visage s'éclaire et sa voix devient tendre.

Allô, c'est vous, chérie ? — Oui, c'est moi. Mais qu'est-ce qui se passe ? — Comment, rien ? Mais vous savez l'heure qu'il est ? — Oh ! pourquoi ? — Mais pourquoi ? — Oh !... pourquoi ? — Oh !!! Pourquoi ? — Ho... mais pourquoi ? — Qu'est-ce que vous voulez qu'il arrive ? — Il y en a toujours au coin de l'avenue de l'Alma. — Ecoutez, mon chéri adoré, je... Comment ? — Non, n'ayez pas peur, on n'entend jamais que des commandes par le téléphone. Ecoutez, mon amour, je ne vous comprends pas. Tantôt, vous m'avez répondu « oui » d'une façon si spontanée, votre ton était catégorique... — Non : ton... — Mais non : ton... — Non, je dis ton ton... pardon votre ton... — Oui, c'est ça. Eh ! bien, il était catégorique, tantôt, ton ton. Alors, qu'est-ce qu'il y a eu ? — Oh ! (A part.) Ça y est, elle a réfléchi ! (Haut.) Mais il ne faut pas réfléchir, mon amour, il ne faut jamais réfléchir, il faut... allô ?... Je croyais qu'on avait coupé. Je vous disais qu'il fallait toujours se laisser guider par son instinct. Ecoutez-moi bien, mon chéri adoré, je ne veux vous dire qu'un mot, parce que ce mot-là me vient du cœur. (Tendrement.) Ecoutez... (Sèchement.) N'écoutez pas, mademoiselle. (Tendrement.) Ecoutez-moi bien... (Sèchement.) N'écoutez pas, je vous prie, mademoiselle... (Tendrement.) Ecoutez... (Sèchement.) Mais fichez-nous la paix, mademoiselle, à la fin, voyons ! (Tendrement.) Allô, chérie, écoutez ce mot, ce mot qui me vient du cœur et qui tout doucement me monte aux lèvres, c'est tout simplement le mot... allô... elles ont coupé, les s... ! (Hurlant.) Allô ?... Allô ?... (Menaçant.) Je vous jure que... (Radouci.) Oh... c'est vous ? Pardon. Je vous jure que jamais un être au monde n'a jamais

été désiré comme je vous désire en ce moment, mon aimée ! Ecoutez-moi. Je vous assure qu'il vous faut à peine cinq minutes pour être ici. — Non, non, pas plus, croyez-moi. J'en ai fait vingt fois l'expérience en allant chez vous. — Eh ! bien, une heure, pensez... pense donc, en une heure à tout ce que nous pouvons fai... nous dire ! Comment êtes-vous habillée, d'abord ? — Eh ! bien, remettez-le votre chapeau... — Moi ? Mais, mon amour, je suis en... complet veston comme j'étais tantôt. — Le même, exactement. — Comment, le lit ? D'abord, ce n'est pas un lit, c'est un divan. — Oui, bien sûr que je peux le transformer en lit si je veux... mais, oh ! vous ne pensez pas que j'ai fait une chose pareille !... Je sais trop la femme que j'attends, vous savez ! — Oui, pour les autres, on prépare le lit, on éteint les lumières et on se met en robe de chambre, mais pas pour vous ! — Comment ? — Que j'aille, moi, chez vous ?... Oh ! non... — Parce que... le temps de me rhabil... oh ! et puis, non, il faut que ce soit ici, chez moi, tu le comprends bien... — Comment ? — Je n'entends pas. — Quoi ?... Que je prenne mes deux... quoi ? — Ah ! bon. Je ne comprenais pas. (Il porte son second récepteur à sa seconde oreille.) Oui, maintenant j'ai les deux, chérie. Mais j'entends à peine ce que vous me dites. Pourquoi parlez-vous si bas ? — Vous n'êtes donc pas seule ? — Mais qui est-ce qui est là ? — Votre femme de chambre ! Ah ! bon. Vous m'avez fait peur. Elle est auprès de vous ? — Dans la pièce à côté ?... Et alors ? — Vous ne voulez pas qu'elle cache quoi ? — Ah ! qu'elle sache, pardon. Oui, mais qu'elle sache quoi ? — Que vous téléphonez si longtemps !... — Comment ? — Il faut... quoi ? — Que je vous parle !... Mais je ne fais que ça depuis une heure. — Que je vous parle comme ça jusqu'à minuit ? Ah ! non, vous n'allez pas me faire ça ! — Sur votre lit ? Pourquoi vous mettez-vous sur votre lit ? — Pour m'entendre ? Vous êtes bien aimable, mais... — Il faut que je vous parle tout seul ? — Pourquoi n'allez-vous plus me répondre ? — Comment, c'est fini ?... Allô ? chérie, répondez-moi : vous ne voulez plus me répondre ?... Chérie ?... Allô ?... Chérie ?... Elle ne veut plus me répondre !... Mais pourquoi me faites-vous ça ?... Qu'est-ce que ça veut dire ?... Qu'est-ce que je vous ai fait, moi, pour que vous me fassiez ça ?... Pourquoi me privez-vous de cette joie que je désirais, que j'escomptais plus que jamais de ma vie je n'ai désiré une chose ? Allô ?... Eh ! bien, puisque tu ne veux plus me répondre, puisque tu m'infliges ce plaisir spécial et cruel, puisque par ta volonté j'ai cette impression étrange d'être loin de toi et de pouvoir pourtant te parler à l'oreille, eh ! bien, alors, je vais en profiter pour te dire tous les mots qui me viendront, comme ils viendront, sans les choisir. Mais, tu sais, tiens-toi bien, et tant pis si je te fais rougir. Ecoute-moi. Sais-tu ce que c'est que d'être désirée, tu entends, follement, incroyablement désirée par un homme dont le... allô ?... Oh !!! Mais, f...-moi la paix avec votre cerisette, n... de D... ! — Non, monsieur, ce n'est pas ici ! — Mais je n'en sais rien, moi. Demandez votre numéro correctement, voilà tout ! Allez-vous-en, monsieur... sortez... je vous chasse !... Allô ?... Vous êtes là, chérie !... Naturellement, on a coupé maintenant... Allô ?... Allô, mademoiselle... vous m'avez coupé avec Passy 14-33 ?... — Non ?... Je suis toujours avec Passy 14-33 ?...

Exaspéré, il crie dans l'appareil et sa voix est étranglée par l'émotion.

Vous en êtes sûre ?... Sonnez-le tout de même, voulez-vous ! — Pourquoi ce n'est pas la peine ? — Vous êtes certaine qu'il est décroché et qu'on écoute... — Bon... — Mais... — Pardon... — Je... — S... Mais laissez-moi placer un mot, mademoiselle, s'il vous plaît !... Pourquoi me dites-vous que vous êtes sûre qu'il est décroché ?... — Ah... vous entendez la sonnerie dans l'appartement ?... — Et ça prouve que l'appareil est décroché et qu'on écoute ? Bon. Merci. Alors, au revoir, mademoiselle, et portez-vous bien. Alors, chérie, vous êtes là ?... Je vous en supplie, si vous êtes là, dites-le-moi... Ayez pitié de mes nerfs, pour l'amour du Bon Dieu ! (A part.) Je n'en peux plus... et j'ai une crampe dans le bras !

Il fait, avec son bras, quelques mouvements de gymnastique qui donnent, à son récepteur, l'air d'une petite haltère.

Chérie, chérie, ce que vous faites en ce moment n'est pas digne de vous, et je ne méritais pas d'être traité de cette façon, je vous le jure. Vraiment, ça n'a pas de sens ! Et vous vous imaginez que je vais vous parler comme ça, jusqu'à minuit, sans même avoir la certitude que vous m'écoutez ! Ah ! non, par exemple !... Oh !... et savez-vous ce que je vois en ce moment ? Eh ! bien, je vois qu'il y a exactement six minutes que je parle tout seul, six minutes que je n'entends plus votre voix... Donc, vous pourriez être ici depuis déjà une minute si vous n'étiez pas le méchant petit être adoré que vous êtes !... Ecoutez, mon amour, si vous ne voulez pas parler, tapez au moins sur l'appareil, faites quelque chose afin que je n'aie pas cette impression affreuse de parler dans le vide !... Tenez, j'ai une idée, chérie. Je prends les deux récepteurs et je ferme les yeux...

Elle vient, à l'instant même, de paraître. Elle a refermé, sans bruit, la porte derrière elle, et, comme il lui tourne le dos, elle peut s'approcher de lui sans être vue, sans qu'il l'entende.

Là... maintenant, penche-toi sur ton appareil et fais le bruit d'un baiser... fais-le, je t'en supplie... fais-le pour que j'aie un peu l'impression que tu es là près de moi...

Elle se penche vers lui.

J'ai les yeux fermés et je tends mes lèvres vers les tiennes...

Elle pose ses lèvres sur les siennes.

Ah ! ! !

Il a poussé un cri. Il se dresse et la prend dans ses bras tandis que :

LE RIDEAU SE FERME

ACTE III

Quelques heures plus tard.

Ils sont, Elle et Lui, couchés — et ils dorment enlacés.
L'éclairage est le même qu'à l'acte précédent — et ses vêtements à Elle, inanimés, gisent çà et là.
Un instant après le lever du rideau on entend en coulisse le bruit que fait une chaise en tombant, puis l'on perçoit d'autres bruits encore.
Elle se réveille la première.

ELLE

Eh !... Eh !... Ecoutez...

LUI, *s'éveillant à son tour.*

Hein ?...

ELLE

Il y a quelqu'un dans l'antichambre...

LUI

Qu'est-ce que vous dites ?...

ELLE

J'entends du bruit dans l'antichambre...

LUI

Comment, du bruit dans l'antichambre... à cette heure-ci, c'est impossible...

ELLE

Je vous assure...

LUI

Ah ! ça, mais... je m'étais donc endormi ?

ELLE

Oui. Et j'allais m'endormir aussi... Tenez, on vient de remuer un meuble...

LUI

Tiens... mais qu'est-ce que ça veut dire, ça...?

Il saute à bas du lit.

ELLE

Vous avez un revolver !...

LUI

Pff !... Un revolver !...

ELLE

N'y allez pas comme ça !

LUI

Laissez-moi écouter... je voudrais me rendre compte...

Il écoute et il entend des bruits qui lui semblent anormaux à une heure pareille.

LUI

Oui, il y a sûrement au moins une personne !... On a dû forcer la porte...

ELLE

Mais non... vous aviez laissé la clef dessus...

LUI

C'est-à-dire que je l'avais mise pour vous sur la porte... et nous avons oublié de la retirer. En tous cas, vous comprenez bien qu'à cette heure-ci si ce n'est pas un locataire qui s'est trompé de porte, c'est sûrement un assassin.

ELLE

Ce n'est peut-être qu'un cambrioleur.

LUI

Oui, mais un assassin, c'est un cambrioleur qu'on dérange.

Il prend son revolver.

ELLE

Oh ! mon Dieu !...

LUI

Alors... adieu, peut-être !... Embrasse-moi...

Ils s'embrassent.

Bouche-toi les oreilles pour ne pas entendre si je tire... Ils ont ouvert le bahut... c'est là-dedans qu'on met les balais. Qu'est-ce qu'ils vont faire avec ça ?... Pourvu qu'ils ne soient pas une douzaine... On m'a dit qu'il fallait toujours tirer le premier...

Il est allé à pas de loup jusqu'à la porte du fond, il l'ouvre brusquement en disant :

Haut les mains !

Et il se trouve en face de son valet de chambre.

LE VALET DE CHAMBRE

Mais, Monsieur...

LUI

Comment, c'est vous, espèce d'idiot !

LE VALET DE CHAMBRE

Mais, oui, Monsieur.

LUI

Qu'est-ce que vous faites là ?

LE VALET DE CHAMBRE

Je fais le ménage, Monsieur...

LUI

Le ménage ?... A cette heure-ci !... Je vais vous flanquer dehors, moi, pour vous apprendre à faire le ménage pendant la nuit...

LE VALET DE CHAMBRE

Mais, Monsieur, il est 8 heures.

LUI

8 heures de quoi ?

LE VALET DE CHAMBRE

Mais du matin, Monsieur.

LUI

Oh ! N... de D... !...

LE VALET DE CHAMBRE

Je regrette d'avoir réveillé Monsieur...

LUI

Je regrette que vous ne l'ayez fait plus tôt !

Il lui ferme la porte au nez. Mais il la fait claquer si violemment qu'Elle croit à un coup de feu et fait :

ELLE

Ah !...

LUI

Qu'est-ce qu'il y a ?

ELLE

Vous l'avez tué ?...

LUI

Non, c'est mon valet de chambre... et je ne le tue jamais...

ELLE

Comment, c'est votre valet de chambre qui est là... ?

LUI

Oui, mais il n'y a peut-être pas de quoi tellement s'en réjouir... car... demandez-moi pourquoi il est là, mon valet de chambre...

ELLE

Pourquoi est-il là, votre valet de chambre ?

LUI

Parce qu'il fait le ménage !... Maintenant, par curiosité, demandez-moi pourquoi il fait le ménage ?

ELLE

Parce qu'il est fou.

LUI

Non. Parce qu'il est 8 heures du matin.

ELLE

Quoi ?

LUI

Et maintenant, puisqu'on joue aux questions... demandez-moi si ce n'est pas une plaisanterie ?

ELLE

Ce n'est pas une plaisanterie ?

LUI

Non... regardez bien la fenêtre... une, deux... trois !

Il ouvre les rideaux, et le soleil, qui n'attendait que ce signal, fait, radieux, son entrée.

Elle pousse un grand cri.

ELLE

Oh !... Nous avons dormi toute la nuit ! ! !

LUI

Comme des anges !

ELLE

Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

LUI

Mon amour adoré... ne nous affolons pas... surtout, ne nous affolons pas...

ELLE

Mais, mon ami, il ne s'agit pas de savoir s'il faut ou non s'affoler... il est 8 heures du matin... et nous avons passé la nuit ensemble... ce n'est pas un problème à résoudre, ça... c'est un fait !...

LUI

C'est un fait... c'est un fait — acquis... c'est même un fait exquis... eh ! bien, devant un exquis fait — acquis, il ne faut pas s'affoler...

ELLE

Qu'est-ce qu'il faut faire ?

LUI

Il faut s'asseoir comme ça... et tâcher de ne pas rire, si on peut...

ELLE

Rire ?...

LUI

Oui...

ELLE

Vous avez envie de rire, vous ?

LUI

Oh ! oui...

ELLE

Eh ! bien, pas moi !

LUI

Oh ! si !

ELLE

Ah ! non... Vous trouvez ça drôle ?

LUI

Oh ! oui !

ELLE

Mais vous ne vous rendez donc pas compte...

LUI

Mais si...

ELLE

Vous vous rendez compte que je suis mariée et que j'ai découché ?...

LUI

Oui...

ELLE

Vous vous rendez compte de ce qui va se passer ?

LUI

Je me rends compte de tout, mon amour, mais vous ne vous rendez pas compte d'une chose, vous, c'est qu'en ce moment vous êtes dans mon lit... avec une chemise de nuit à moi... et que c'est un spectacle ravissant !... Vous ne vous rendez pas compte que nous sommes en train de vivre des minutes incomparables... inoubliables... charmantes...

ELLE

Ah ! vous trouvez que c'est charmant ?

LUI

Prodigieusement...

ELLE

C'est abominable, voyons...

LUI

Oui, aussi... Une aventure a d'ordinaire plusieurs côtés... Eh ! bien, la nôtre a un côté abominable et un côté charmant. Ne m'en veuillez pas trop — chacun a son caractère — ne m'en veuillez pas trop si malgré moi je vois d'abord le côté charmant de notre aventure !

ELLE

Comment... comment... il est 8 heures du matin... je ne suis pas encore rentrée à la maison...

LUI

Ça, c'est le côté abominable...

ELLE

Nous avons passé toute la nuit ensemble...

LUI

Ça, c'est le côté charmant de l'aventure...

ELLE

Quand je vais rentrer chez moi...

LUI

Qu'est-ce que vous allez prendre !... Ça, c'est le

côté abominable... Mais lorsque je vous demande : « Qu'est-ce que tu prends, le matin ? », avouez que ça, c'est le côté charmant !... Qu'est-ce que tu prends, mon chéri ? Veux-tu du thé, du chocolat ?

ELLE

Est-ce que je sais...

LUI

Bien, alors, tu auras du café au lait... (A la porte du fond.) Emile, deux cafés au lait complets, s'il vous plaît.

LE VALET DE CHAMBRE, en coulisse.

Bien, Monsieur.

ELLE

Ecoutez, je vous supplie...

LUI

... de m'embrasser !...

ELLE

Non... non... non... voyons... Qu'est-ce que nous allons faire ?

LUI

Rien !

ELLE

Comment, rien ?

LUI

Mais, mon amour, qu'est-ce que vous voulez faire ?... Il n'y a rien à faire... à moins de recommencer ce que nous avons fait cette nuit...

ELLE

C'est très joli, mon ami, de plaisanter... et j'admire votre bonne humeur... mais vous conviendrez qu'il est peut-être temps, maintenant, d'examiner les moyens d'essayer d'arranger...

LUI

D'arranger quoi, mon chéri ?... Je vous dis qu'il n'y a rien à faire... croyez-moi donc...

ELLE

Oh ! Voyons, ce n'est pas possible !... Il faut que nous fassions tout au monde pour... pour...

LUI

Pour quoi, mon amour ?... Je vous supplie d'examiner avec un peu de sang-froid... à défaut de bonne humeur... la situation dans laquelle nous nous trouvons ?...

ELLE

Du sang-froid !...

LUI

Oui, mon chéri !... Qu'est-ce que tu as dit en partant de chez toi, hier soir... car tu es partie de chez toi, hier soir... je t'adore !... Qu'est-ce que tu as dit hier soir en partant de chez toi ?

ELLE

J'ai dit à ma femme de chambre que j'allais chez Henriette...

LUI

Bon, parfait !... Ton mari est rentré à minuit et quart, minuit et demi, il a été surpris de ne pas te voir...

ELLE

Oh !...

LUI

Il n'y a pas à lui en vouloir de ça... Il a dit à ta femme de chambre : « Hé bé, où est Madame ? »

ELLE

Oh !...

LUI

Et ta femme de chambre lui a répondu que tu étais allée chez ?...

ELLE

Que j'étais allée chez Henriette !

LUI

Alors, qu'est-ce qu'il a fait ? Il a dû téléphoner à ton amie Henriette.

ELLE

Oh ! Tu crois ?

LUI

Dame !... Je le suppose... Et Henriette, betement, lui a dit qu'elle ne t'avait pas vue de la soirée...

ELLE

Oh ! mon Dieu, mon Dieu !... Alors, qu'est-ce qu'il a dû faire ?

LUI

Eh ! bien, mon amour, il a dû se mettre pendant une heure sur le balcon... le temps de chiper un rhume... et, au bout d'une heure, ou bien il s'est couché en disant avec l'accent du Midi : « Ça y est, je suis cocu ! »

ELLE

Oh !

LUI

Ce qui est absolument faux, n'est-ce pas ?... Ou bien, alors, il a téléphoné à tous les postes de police de Paris...

ELLE

Oh ! Le malheureux !

LUI

Et pourtant, remarque que ce qui lui est arrivé entre 10 heures et 11 heures du soir est bien plus épouvantable pour lui que ce qui lui est arrivé entre 11 heures et 8 heures du matin !

ELLE

Comment ça ?

LUI

Dame, si j'ai bonne mémoire, c'est entre 10 heures et 11 heures qu'un véritable malheur a frappé son front... et pourtant cet homme-là n'a commencé à s'inquiéter que vers minuit un quart... alors que nous dormions comme des anges. C'est tout de même curieux !

ELLE

Je vous trouve fantastique, vous savez, d'oser plaisanter dans un moment pareil !...

LUI

C'est que, je vais vous dire, nous ne sommes pas d'accord. Vous estimez qu'il vient de vous arriver un grand malheur... moi, j'estime qu'un grand bonheur vient de nous arriver !

ELLE

Un grand bonheur !

LUI

Mais oui. Ecoutez-moi bien. Je vous jure que je ne l'ai pas fait exprès et que je ne me suis pas endormi volontairement... mais je vous jure aussi que si j'avais pu souhaiter une chose... jamais, vous entendez, jamais je ne l'eusse souhaitée plus belle... plus complète !... Comprenez donc que c'est irrémédiable... et qu'il n'y a rien à faire...

ELLE

Vraiment ?... Eh ! bien, nous allons voir !... Voulez-vous avoir la gentillesse de me passer un...

LUI

Un quoi, mon petit, je ne sais pas si j'en ai.

ELLE

Un peignoir et des pantoufles...

LUI

Bien, mon amour.

Il fait ce qu'elle lui demande.

Mais je crains bien que mes peignoirs vous aillent aussi mal que mes chemises de nuit !

ELLE

Je me soucie fort peu d'élégance, en ce moment, je vous le jure !

Il lui passe le peignoir.

LUI

Bien, mon chéri... Voici le peignoir et voici les pantoufles demandées. Une seule suffirait pour les deux pieds.

ELLE

Merci.

LUI

Maintenant si voulez bien vous glisser dans cette robe de chambre nous verrons s'il y a quelques petites retouches à faire. Oh ! Venez vous regarder dans une glace, je vous en prie...

ELLE

Je n'ai pas envie de rire, moi, vous savez...

LUI

Quel dommage !... Mon Dieu, que vous ririez si vous aviez envie de rire !... Enfin, je vais attendre, je vais attendre que vous ayez compris ce que notre aventure... a de divin dans sa fatalité.

ELLE

Vous attendrez longtemps !

Elle va pour décrocher le récepteur du téléphone.

LUI, l'arrêtant.

Qu'est-ce que vous faites ?

ELLE

Je vais téléphoner chez moi...

LUI

Pour quoi faire ?... Pour que votre mari vous demande d'où vous lui téléphonez ?... Oh ! non, ne faites pas une bêtise pareille !

ELLE

Une bêtise ?...

LUI

Oui, une bêtise, mon amour... Affolez-vous, mais sur place... ne faites rien !... Téléphoner chez vous !...

Un temps.

Ecoutez... Ecoutez...

ELLE

Quoi ?

LUI

Ecoutez...

ELLE

Eh bien, oui, j'écoute.

LUI

Je vous demande pardon, je réfléchis... Ecoutez... il vous reste peut-être une chance... d'arranger tout...

ELLE

Laquelle ?

LUI

Je dis une chance pour vous faire plaisir... parce que je vous vois tellement affolée...

ELLE

Quelle chance ?... Dites vite !...

LUI

Eh ! bien, à mon avis, la seule chance que vous ayez, c'est que votre mari n'ait pas téléphoné chez votre amie... heu... j'ai oublié son nom...

ELLE

Henriette.

LUI

Oui, Henriette.

ELLE

Ah ?... Pourquoi ?

LUI

Parce que vous allez le faire, vous allez téléphoner à votre amie Henriette et lui dire la vérité...

ELLE

Quoi ?

LUI

Oui... sans lui dire mon nom, naturellement, vous allez lui dire ce qui nous est arrivé... Elle peut vous sauver...

ELLE

Mais je ne peux rien lui dire du tout à Henriette.

LUI

Pourquoi ? Elle est sourde ?

ELLE

Non, elle n'est pas sourde... mais c'est sa sœur !

LUI

Sa sœur ?

ELLE

Oui !

LUI

C'est la sœur de votre mari, Henriette ?

ELLE

Mais oui ?...

LUI

Aïe ! Aïe ! Aïe ! Je croyais que c'était une amie... Ah ! Ben, alors, il n'y a plus rien à faire !...

ELLE

Et si je rentrais tout simplement ?...

LUI

Comme ça ?

ELLE

Mais non... Si je rentrais en disant que j'ai eu un accident de voiture ?

LUI

Où ça ?

ELLE

Dans la rue...

LUI

Je pense bien... parce que dans les appartements, les accidents de voiture... Mais à quel endroit, l'accident ?

ELLE

Boulevard Haussmann...

LUI

Non, pas à quel endroit de Paris, à quel endroit

du corps ?... Car vous comprenez bien que si vous avez eu un accident et que vous n'êtes pas blessée... vous ne pouvez pas avoir mis onze heures pour rentrer chez vous !

ELLE

Bon... bon, tout ce que je trouve est idiot... eh ! bien, trouvez donc quelque chose, vous qui êtes si malin, trouvez donc quelque chose, plutôt que de rester là, comme ça...

LUI

Moi ?... Comment voulez-vous que je trouve, je ne cherche pas !...

ELLE, rageuse.

Ah !...

LUI

Je vous dis qu'il n'y a rien à faire... Vous ne voulez pas me croire, tant pis !...

On frappe.

Entrez...

ELLE

Où ça ?

LUI

Ce n'est pas à vous que je dis : « Entrez », c'est à lui.

Au domestique, qui a le sourire et qui apporte le café au lait.

Qu'est-ce que vous avez à rigoler ? Voulez-vous sortir... en voilà des manières.

Le Valet de chambre sort.

ELLE

Ah ! c'est abominable !

LUI

Un, deux ? Un, deux ? Un, deux ?

ELLE

Qu'est-ce que vous avez ?

LUI

Je vous demande combien de pièces de sucre vous voulez... une ou deux ?...

ELLE

Non, trois !

LUI

Ruiné ! Voulez-vous beaucoup de café ?... Non, très peu, vous êtes assez énervée comme ça... Lui va en avoir davantage, parce que Lui a conservé son sang-froid... Mais, en revanche, Elle va avoir tout le lait, moins 10 % pour Lui qu'il va garder comme intermédiaire... Maintenant, mon amour, voulez-vous que nous cessions de blaguer un instant ?

ELLE

Oh ! Mais je ne blague pas, je vous jure.

LUI

Bien, mon chéri. Voulez-vous considérer que vous avez en face de vous un homme parfaitement honnête et loyal, incapable d'une action vile ?

ELLE

Oui !

LUI

Vous voulez bien le considérer ?

ELLE

Oui !

LUI

Je vous remercie... Eh ! bien, cet homme honnête et loyal peut-il espérer de vous une réponse précise à une question qu'il va vous poser ?

ELLE

Oui...

LUI

Alors, je vous pose la question suivante : voulez-vous oui ou non du beurre sur le pain ?...

ELLE

Oh !...

LUI

Je t'aime, c'est mon excuse, mais je n'ai pas eu de réponse... Voulez-vous du beurre sur le pain ?

ELLE

Oui, sur un seul côté...

LUI

Bien, Madame. J'aurai fait tout au monde pour la distraire...

ELLE

Et si je téléphonais à la Préfecture ?

LUI

Quelle préfecture, mon chéri ? Il y a le choix.

ELLE

Je ne sais pas !

LUI

Eh ! bien, quand vous aurez trouvé une préfecture amusante, nous ferons ça !

ELLE

Mais comment se fait-il qu'il n'ait pas encore téléphoné, lui, chez vous ?

LUI

Qui ça ? Votre mari ? Pourquoi il n'a pas encore téléphoné chez moi ? Tout à l'heure... ne soyez pas impatiente comme ça... il va téléphoner tout à l'heure !

ELLE

Pourquoi, tout à l'heure ?

LUI

Parce qu'en ce moment il a d'autres soupçons à liquider.

ELLE

Dites donc, vous, sur qui, des soupçons ?

LUI

Comment, sur qui ? mais sur tous ceux chez qui vous n'avez pas passé la nuit !... Je parie qu'il a fait cette gaffe-là au moins vingt fois depuis ce matin... et, à l'heure qu'il est, tout Paris sait que vous avez découché. Moi, je vais être le dernier... c'est toujours comme ça !... C'est l'éternelle injustice des maris, il n'y a rien à faire. Maintenant, mon amour, je vous annonce brutalement une nouvelle qui sera sans doute dans les journaux du soir : vous êtes servie... Permettez-moi de vous accompagner à la salle à manger. Nous allons y aller deux par deux. Traversons la bibliothèque, la salle de billard, le salon...

Il la promène à son bras tout autour de la pièce.

Maintenant, nous voilà dans la salle à manger. Je vous souhaite bon appétit.

ELLE

Votre calme est effrayant !

LUI

Je suis désolé de voir que mon calme augmente

encore votre nervosité... pourtant, au nom du ciel, soyez gentille et ne me gâtez pas mon plaisir davantage !

ELLE

Votre plaisir ?

LUI

Il est si grand, si merveilleux, mon plaisir !... Pensez donc, hier, à 4 heures, ici... là... j'ai eu l'incroyable toupet de vous dire que je vous aimais... vingt-quatre heures ne se sont pas encore écoulées... et vous êtes ma maîtresse... et nous avons passé toute une nuit ensemble... et vous avez dormi dans mes bras... et vous voulez m'empêcher d'estimer que le bonheur qui m'arrive est cent millions de fois supérieur à tous les petits ennuis que vous allez avoir !

ELLE

Ah ! Vous êtes admirable !...

LUI

Vous êtes bien gentille, mais ne me jugez pas comme ça, le matin, au réveil.

ELLE

Vous appelez ça des petits ennuis ?

LUI

Mais oui ! Croyez-moi bien : de tout petits ennuis.

ELLE

Ah !... Mais, voyons, qu'est-ce que je vais devenir ?

LUI

Ma femme !...

ELLE

Vous êtes marié...?

LUI

Moi, non, grâce à Dieu, pas encore...

ELLE

Qu'est-ce que vous avez dit, alors ?

LUI

Je vous ai dit : « ma femme », en réponse à votre question. Vous m'avez demandé : « Qu'est-ce que je vais devenir ? » Alors, je vous ai répondu : « Ma femme... vous allez devenir ma femme ! »

ELLE

Oh ! non !...

LUI

Comment, non ? Mais si, voyons !

ELLE

Vous dites ça... sérieusement ?

LUI

Sérieusement, non... je le dis gaiement !... Mais, mon amour chéri, nous y sommes amenés par la forme même des choses !... Encore une fois, je vous donne ma parole d'honneur que je ne l'ai pas fait exprès... que je ne me suis pas endormi volontairement, mais je vous jure aussi une chose, c'est que lorsque mon valet de chambre m'a annoncé qu'il était 8 heures du matin... il n'avait pas prononcé la seconde syllabe du mot « heure », que ma décision déjà était prise... Mais sans l'avoir voulu, vous, mon amour chéri, vous avez retardé une chose rare et admirable...

ELLE

Quelle chose ?

LUI

Quelle chose !... Mais l'explosion de joie de deux amants nouveaux qui s'éveillent... et voient en s'éveillant que le Destin les a unis pour toute la vie !... Vous ne voyez pas cette nuit, vers minuit, le Destin allant chercher le Marchand de sable et lui disant : « Morphée, veux-tu être gentil, viens un instant... viens m'endormir ces deux types-là... je sens qu'ils vont s'aimer... et demain matin, tu les verras se réveiller, tu verras leur joie... tu la verras sourire dans les bras de son amant !... » Souris-moi, mon amour... et bois à la santé du Destin qui vient de nous unir pour toute la vie !... Ouvre ta petite gueulette...

Il lui fait avaler une gorgée de café au lait.

C'est bon ? C'est comestible ?

ELLE

Ecoutez !...

LUI

Quoi qui n'y a ?

ELLE

Je ne sais pas si c'est parce que je dors encore...

LUI

Mais...

ELLE

Mais... je n'ai pas l'impression que tout ça est vrai !...

LUI

En effet c'est trop beau, on n'ose pas y croire.

ELLE

Tout à l'heure, je me suis énervée, j'ai tremblé... j'ai même failli me mettre en colère... mais, à aucun moment, dans le fond, je ne me suis rendu compte de la gravité des choses !

LUI

C'est le sommeil, évidemment, qui fait ça... On est tout comme ça, on ne se rend pas compte.

ELLE

Quand on pense que je suis là... près de vous... dans cette tenue incroyable...

LUI

Quel souvenir ça va être, ça !

ELLE

... et que nous parlons presque en souriant, maintenant... d'une aventure épouvantable...

LUI

Merveilleuse !...

ELLE

Quand on pense à ce que nous avons fait...

LUI

Ah ! ça, c'était très bien !

ELLE

Quand on pense à la rapidité de tout cela...

LUI

J'ai été aussi vite que j'ai pu...

ELLE

Quand on pense que vous m'avez peut-être dit la vérité...

LUI

Oh ! sûrement. Je ne sais pas ce que j'ai dit, mais c'est sûrement la vérité. C'est tellement plus facile !

ELLE

... que je vais divorcer... et que je vais vous épouser, tout simplement...

LUI

Oh ! oui, tout simplement ! Vous savez, les choses

semblent compliquées... après, quand on les raconte, parce qu'on les complique en les racontant... mais les choses vécues, pendant qu'on les vit, sont très simples !... Les scènes d'amour... les scènes de séparation... c'est au théâtre qu'on voit ça ! Dans la vie, il y en a très rarement.

ELLE

Vous avez vraiment la sensation que nous allons nous marier ?

LUI

Oh ! oui... et l'idée de vous consulter à ce sujet ne me vient même pas à l'esprit ! D'ailleurs, je ne me consulte pas moi-même... je me fie au Destin qui vraiment me favorise trop bien... depuis vingt-quatre heures !... Laissons-le faire, croyez-moi... et mangeons ! Vous ne mangez pas assez pendant les repas, vous !

Il lui glisse entre les lèvres un morceau de biscotte beurrée.

Vous parlez la bouche pleine, c'est un signe d'amour et de confiance.

ELLE

Nous allons vivre ensemble, tous les deux ?

LUI

Oui !... Nous allons vivre ensemble...

ELLE

Vous ne savez rien de moi... je ne sais rien de vous...

LUI

Tout de même, il y a un petit point sur lequel nous sommes bien fixés !... Et si, par hasard, vous avez de moi une aussi bonne opinion que moi de vous... l'avenir doit vous paraître assez rose... Mais à propos, on n'a pas parlé de ça... Quelle est votre opinion sur moi au sujet de ce que je pense ? Nous sommes seuls, dis-moi ça à l'oreille.

ELLE

Pas mauvaise...

LUI

Pas mauvaise !... Mais c'est magnifique !

ELLE

Ça a une grosse importance, je sais bien... seulement, il y a tout le reste...

LUI

Quoi ?... L'argent ?...

ELLE

Oh !...

LUI

J'en ai...

ELLE

Je ne pensais pas à ça...

LUI

Mon nom n'est pas lourd à porter, et s'il n'est pas absolument nécessaire que j'aie l'accent du Midi...

ELLE

Non ! Ce n'est pas nécessaire...

LUI

Alors...

Si tu veux, faisons un rêve,
Montons sur deux palefrois.
Tu m'emmènes, je t'enlève,
L'oiseau chante dans les bois...

Oh ! dis, veux-tu ?... Faisons un rêve... et vivons-le ! Pendant quelque temps, tous les deux, nous voyagerons... sous mon nom, afin que tu t'y habitues... et, un beau matin, un merveilleux matin, je te dirai : « Chérie, veux-tu te dépêcher ! Viens à la mairie... on nous attend, ne soyons pas en retard, comme toujours... »

ELLE

Ça va être un scandale... tout le monde le saura... il faudra publier les bans...

LUI

Les bans... on s'assoit dessus, d'abord !... Ce qui t'arrive, dans le fond, n'est même pas original : tu changes de mari, et puis voilà tout...

ELLE

Où habiterons-nous ?

LUI

Nous trouverons un rez-de-chaussée dans lequel nous organiserons un grenier ravissant !... J'ai un peu moins d'argent que ton mari... seulement, je le dépense... ça revient au même !...

ELLE

Oui... mais, voyez-vous qu'il ne veuille pas divorcer...

LUI

Oh ! Elle a peur ! Merci d'avoir peur ! Il voudra, n'aie pas peur...

ELLE

Vous êtes absolument sûr qu'il est tout à fait inutile que je fasse le moindre effort pour essayer d'arranger les choses ?

LUI

Oh ! Vous n'allez pas recommencer avec cette idée... n'y pensez plus... et songez donc... une nuit... une nuit entière !... Un homme peut trouver, au besoin, la justification d'une nuit passée hors de chez lui... mais une femme, voyons... il faudrait que vous trouviez une chose tellement incontrôlable... que je ne souhaite même pas que vous la trouviez d'ailleurs. Car, comprenez-le bien, une femme comme vous ne vit pas avec un homme qu'elle peut tromper et à qui l'on peut mentir aussi facilement que ça. Ce serait un encouragement au mal. Dites-vous plutôt que vous avez failli devenir ma maîtresse... que les circonstances vous en empêchent, que vous devenez ma femme et que c'est bien mieux ainsi. Oui, en un mot, dites-vous qu'une femme comme vous ne vit pas avec un cocu... même le sien.

ELLE

C'est vrai... c'est très vrai... j'allais faire une chose pas bien !... Je ne veux pas être votre maîtresse...

LUI

Faut pas... dépêchons-nous, mais il ne faut pas.

ELLE

Ce ne serait pas digne de moi ! En effet, si je lui mentais... ou bien il ne me croirait pas... et ce ne serait pas la peine de lui avoir menti... en plus... ou bien il me croirait... et ce serait m'encourager à continuer !

LUI

Puissamment raisonné !

ELLE

Soyons propres...

LUI

Soyons élégants.

ELLE

En dépit même du costume.

LUI

Oh ! Elle a souri ! enfin !... Sonnez, clairons ! ma maîtresse a souri... Veux-tu me faire un plaisir ?...

ELLE

Je n'hésite pas...

LUI

Un grand plaisir...

ELLE

Oui !

LUI

Recouchons-nous et refaisons tout ça !... J'entends par là : on se couche, on fait comme si on dormait, on fait comme si on se réveillait... et on simule l'explosion de joie réelle de deux amants nouveaux qui s'éveillent et voient en s'éveillant que le Destin les a unis pour toute la vie !

ELLE

Oh ! Toute la vie !

LUI

Allez coucher !...

Ils s'allongent tous les deux sur le lit, dans les bras l'un de l'autre.

Et pour commencer, on dort. On dort comme des gens bien élevés, sans faire de bruit.

ELLE

Comment est-ce qu'on s'éveille ?

LUI

Je suis en train de me le demander, car, en effet, c'est la grande question. Il faudrait trouver quelque chose de rigolo pour se réveiller...

ELLE

Oui... trouve...

LUI

C'est toujours à moi de trouver...

On frappe.

Ah ! Ah ! Ce n'est peut-être pas mal, ça...

ELLE

Heu...

LUI

Ça dépend de ce qu'il va dire !... Qu'est-ce que c'est ?

LA VOIX DU MARI

Hé ! Bé... c'est moi...

ELLE

C'est lui !...

LUI

Ton mari ! C'est inespéré ! Une seconde, s'il vous plaît... n'entrez pas...

ELLE

Ça y est !...

LUI

Chut ! ne parle pas...

ELLE

Qu'est-ce qu'il faut faire ?

LUI

File par là... prends tes vêtements... et disparais.

ELLE

Tu vas le recevoir ?

LUI

Naturellement.

ELLE

Tu vas essayer de nier ?

LUI

Nier ?... Oh ! tu ne me connais pas !

ELLE

Fais attention, il est très violent.

LUI

J'ai mon revolver. Je ne m'en servirai pas, n'aie pas peur.

ELLE

Qu'est-ce que tu cherches ?

LUI

Une carte de visite...

ELLE

Pourquoi ?

LUI

Ça, je ne pourrai pas l'éviter... Seulement, écoute bien : n'écoute pas !

ELLE

Comment ?

LUI

Oui, écoute bien en ce moment ce que je te dis : tout à l'heure n'écoute pas ce que nous dirons.

ELLE

Pourquoi ?

LUI

Parce qu'il se peut très bien qu'il y ait entre nous des mots possibles... grossiers peut-être et je ne veux pas que tu en conserves le souvenir. Et puis, dis-toi bien ceci... je t'aime et f...-toi du reste.

Il l'a embrassée. Elle est sortie. Il referme derrière elle la porte de la salle de bains. Il a dans sa main gauche sa carte de visite et à sa main droite il a son revolver. On frappe.

Entrez !

Le Mari entre. Il a son chapeau sur les yeux, et son col de pardessus est relevé. Son regard est fixe et son attitude est dramatique — c'est-à-dire comique. Il hoche la tête de haut en bas comme quelqu'un qui va dire : « Qu'est-ce que vous pensez de ça ! » L'Amant, qui hoche aussi la tête, a l'air de penser : « Que voulez-vous, c'est la vie ! »

LE MARI

Vous vous demandez sans doute ce que je viens faire chez vous à cette heure-ci ?

LUI

Ben...

LE MARI

Ou bien, peut-être, à mon attitude, l'avez-vous deviné ?

LUI

Ben...

LE MARI

Ce qui m'arrive... est effroyable...

LUI

Mais oui...

LE MARI

Epouvantable...

LUI

Mais oui...

LE MARI

Affreux !

LUI

Mais oui, mais oui...

LE MARI

Je ne suis pas encore rentré chez moi !

LUI

Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

LE MARI

Je ne suis pas encore rentré chez moi !...

LUI

Vous n'êtes pas...

LE MARI

J'ai passé la nuit dehors !... Oui !... J'ai fait la folie... la grande folie... la nouba... stupide... insensée... Je me suis saoulé comme un imbécile... J'ai... enfin, je n'ai pas besoin de vous raconter tout ce que j'ai fait...

Depuis un moment l'Amant a fait disparaître sa carte et son revolver.

LUI

Non... je vois ça d'ici.

LE MARI

... Il vous est facile de l'imaginer !... Alors, je viens vous trouver, vous, vous qui êtes mon ami... qui êtes garçon, pour vous supplier de faire tout au monde pour me tirer de cette aventure !

LUI

C'est moi que vous avez choisi pour ça...

LE MARI

Oui !... Tout à l'heure, je suis arrivé jusqu'à la porte de chez moi... j'ai même mis la clef dans la serrure... mais, tout doucement, je l'ai retirée... et je suis ressorti... car, au moment de rentrer chez moi, je me suis aperçu que je n'avais rien trouvé à dire à ma pauvre femme... et que j'allais me dresser devant elle... comme un grand idiot, sans savoir quoi lui dire... Je dois avouer que j'ai la tête brisée et que je suis complètement abruti !

LUI

Bon...

LE MARI

Comment, bon ?

LUI

Je veux dire par là que vous avez bien fait de ne pas rentrer chez vous à une heure à la fois si tardive et si matinale.

LE MARI

Alors, voilà...

LUI

Voilà quoi ?

LE MARI

Je crois que le plus simple...

LUI

Ah ! vous avez une idée ? Je croyais que vous veniez me demander un conseil.

LE MARI

C'est plutôt un service qu'un conseil. Et je crois que le plus simple est que vous téléphoniez à ma femme tout de suite...

LUI

Non...

LE MARI

Attendez !

LUI

Je veux bien attendre, mais je vous préviens que ce n'est pas le plus simple.

LE MARI

Attendez une seconde !... Si vous lui disiez que nous nous sommes retrouvés au théâtre hier au soir... que je suis rentré boire un verre chez vous... que j'ai eu une syncope... et que je viens à l'instant de revenir à moi...

LUI

Oui, eh ! bien, non, ça ne va pas.

LE MARI

Il me semble pourtant que...

LUI

Non... n'insistez pas... Remarquez que l'idée de la syncope est amusante, mais je ne peux pas téléphoner à votre femme pour lui dire que vous avez passé la nuit chez moi.

LE MARI

Pourquoi ?

LUI

Parce qu'elle ne le croirait pas ! Permettez-moi de vous dire que si les choses pouvaient s'arranger ainsi, ce serait trop commode !

LE MARI

Ah ?

LUI

Je veux bien par amitié pour vous essayer de vous tirer de ce mauvais pas où vous vous êtes fourré... mais je ne prêterai pas la main à une combinaison fragile... qui risquerait d'être éventée tout de suite ! Ça, je ne le ferai pas, sous aucun prétexte... Qu'est-ce qu'il y a ?

LE MARI

Pourquoi parlez-vous si bas ?

LUI

J'ai parlé bas ? Je ne m'en suis pas rendu compte... Eh ! bien, j'ai parlé bas parce que...

Désignant la porte de la salle de bains.

... Je ne suis pas seul !

LE MARI

Ah ?

LUI

Il n'y a pas que vous !... Et il est, à mon sens, inutile qu'une étrangère soit mise au courant de vos histoires.

LE MARI

En effet. Et, dites-moi... belle fille ou jolie fille ?

LUI

Ça m'est difficile d'en parler... Disons : le charme même !

LE MARI

Courtisane ?

LUI

Pas du tout !

LE MARI

Danseuse ?

LUI

Non.

LE MARI

Actrice ?

LUI

Aucunement.

LE MARI

Femme du monde ?

LUI

Voilà...

LE MARI

Mariée ?...

LUI

Parfaitement.

LE MARI

Dont le mari est en voyage ?

LUI, *à part.*

C'est une idée ça !

LE MARI

Ça ne fait jamais qu'un cocu de plus...

LUI

Ah ! N'est-ce pas ?

LE MARI

Et sur le nombre...

LUI

Je suis content de vous entendre dire ça. Ça réconforte.

LE MARI

Ami intime à vous, le mari ?

LUI

Hum... oui !

LE MARI

Du coup, il le devient davantage.

LUI

Voilà ! Mais revenons à vous.

LE MARI

Nous en voilà bien loin, c'est vrai.

LUI

Etes-vous décidé à faire exactement ce que je vais vous dire ? Parce que généralement les gens demandent des conseils et puis ils ne les suivent pas !

LE MARI

Moi, je ne suis pas comme ça.

LUI

Alors, que je comprenne bien, vous n'êtes pas du tout rentré chez vous ?

LE MARI

Mais non, pas du tout. Je ne pouvais pas rentrer à moitié.

LUI

Non... je veux dire par là : vous n'avez pas téléphoné chez vous ?

LE MARI

Non, pas encore.

Il avance la main.

LUI, *le retenant.*

Il n'est pas question de le faire. Ne le faites surtout pas. Pensez à la brusquerie d'un coup de téléphone, pensez à elle !

LE MARI

Pauvre petite !... Dans quel état doit-elle être !

LUI

Ah ! ! !

LE MARI

Qu'est-ce que vous croyez qu'elle a dû faire cette nuit ?

LUI

Quelle drôle de question vous me posez là ! Je n'en sais rien, mon ami.

LE MARI

C'est vrai, vous n'étiez pas avec elle.

LUI

Il me semble ! Mais je pense néanmoins, que ne vous voyant pas rentrer à minuit un quart, je pense, oui, qu'elle a dû se mettre sur le balcon pendant une heure... le temps de chiper un rhume, et, au bout d'une heure... ou bien elle s'est couchée en se disant : « Ça y est ! »

LE MARI

Oh !

LUI

Ou bien elle a téléphoné à tous les postes de police de Paris, à toutes les préfectures de France... à la Morgue même...

LE MARI

Ah ! Pauvre petite malheureuse !...

LUI

Et c'est en pensant à elle, voyez-vous... à la femme infiniment délicate et charmante qu'elle est... que je me permets de vous dire : « N'employons pas un moyen grossier comme votre histoire de syncope... ne la traitons pas comme une petite provinciale bébête... donnons-nous la peine, enfin, de lui éviter à la fois un chagrin... et une mortification ! » L'excuse que nous allons, ou plutôt que je vais trouver... car je vais la trouver... il faut qu'elle puisse la croire... il faut même qu'elle ne puisse pas ne pas la croire ! Dans ces conditions-là, mon rôle alors n'est plus le rôle d'un complice... il devient un rôle d'ami... et il ne me déplaît pas de le remplir !

LE MARI

Comme vous parlez facilement le matin, vous... c'est épatant !

LUI

C'est que je suis avocat...

LE MARI

C'est vrai... je l'oublie toujours.

LUI

Même quand vous avez des procès !

LE MARI

Maintenant, je m'en souviendrai !

LUI

Je vous y ferai penser, au besoin. Mais, dans cette affaire-là, je veux, pour vous, un acquittement... ou, alors je ne m'en mêle pas.

LE MARI

Mon cher Maître, je me fie complètement à vous.

LUI

Eh ! bien, mon ami... il n'y a qu'une solution... il n'y en a pas deux !

LE MARI

Laquelle ?

LUI

Attendez... c'est une chose d'avocat, ça... je dis qu'il n'y a qu'une solution pour que vous n'hésitiez pas à l'adopter.

LE MARI

Mais vous ne savez pas encore laquelle ?

LUI

Non, pas encore. Je la cherche en ce moment. Donnez-moi deux minutes.

Un temps.

LE MARI

Voulez-vous me permettre de vous poser une petite question...

LUI

Allez-y.

LE MARI

Quelle est votre tasse ?

LUI

Ma tasse ?... Voyons, j'étais là... c'est celle-ci.

LE MARI

Alors, celle-là... c'est celle de la dame qui est là à côté ?

LUI

Oui... Qu'est-ce qu'elle a d'extraordinaire ?

LE MARI

Oh ! Elle n'a rien d'extraordinaire, seulement comme je crève de soif et de faim, je voudrais vous demander si vous ne trouveriez pas justement extraordinaire, vous, que je boive dans la tasse de cette dame.

LUI

Euh... non, dans le fond, je ne trouve pas ça extraordinaire.

LE MARI

Comme ça je vais peut-être savoir ce que cette charmante dame pense de vous.

LUI

Vous me le direz, vous serez gentil.

LE MARI

Et maintenant, je suis sérieux et je vous écoute.

LUI

Alors, je vais vous poser une dernière question. Quelle raison aviez-vous donnée à votre femme pour sortir sans elle hier soir ?... Un beau mensonge, hein ?

LE MARI

Je lui ai dit que j'avais rendez-vous avec un Américain du Sud.

LUI

Et l'Américain du Sud, naturellement...

LE MARI

C'est une ravissante petite femme.

LUI

Eh ! bien, alors... comme je vous le disais, il n'y a qu'une solution. La voici. Est-ce que, par hasard et par bonheur, vous auriez en province, pas trop loin de Paris, un parent ou quelque chose d'approchant ?

LE MARI

Oui.

LUI

Qu'est-ce que vous avez ?

LE MARI

J'ai une vieille tante à Orléans...

LUI

Admirable !

LE MARI

Vous ne diriez pas « admirable » si vous voyiez la g... qu'elle a !

LUI

Oui... mais elle nous sauve. Alors, qu'importe !... Voyons...

Il fouille dans un tiroir et en sort l'indicateur des chemins de fer.

Il le feuillette.

Orléans... Orléans...

LE MARI

Superbe cathédrale.

LUI

Oui... Eh ! bien, vous allez la revoir...

LE MARI

La cathédrale ?

LUI

Oui... et la tante aussi... car vous avez un train qui part de Paris-Quai d'Orsay à 10 h. 32... et qui vous met à Orléans-Les Aubrais à midi 5... C'est inespéré.

LE MARI

Qu'est-ce que vous dites ?

LUI

Suivez-moi bien. A midi et quart, vous voilà donc à Orléans. Vous sortez de la gare et vous allez directement à la poste...

LE MARI

Rue Grande...

LUI

Ne m'interrompez pas... Vous allez à la poste, vous demandez la communication téléphonique avec Paris, avec votre femme... Au bout de vingt minutes, vous l'obtenez... et vous lui dites ceci : « Je te téléphone d'Orléans, ma chérie, car je t'ai menti hier : il n'y a pas d'Américain du Sud... Voici la vérité... J'avais reçu hier matin une dépêche d'Orléans m'annonçant que ma pauvre tante était au plus mal, et je n'ai pas voulu te le dire... J'ai pris le train pour Orléans... Je suis près de ma tante qui n'est pas morte, mais qui n'en vaut guère mieux... Je la soigne... Je te tiendrai au courant, par dépêche, de son état de santé... »

LE MARI

Oh ! ce n'est pas bête, ça !...

LUI

Attendez, attendez... Et pendant deux jours, deux fois par jour, le matin et le soir...

LE MARI

Je prends une cuiller à café de... ?

LUI

Voulez-vous être sérieux. Pendant deux jours, matin et soir, vous envoyez à votre femme des dépêches de plus en plus rassurantes sur la santé de madame votre tante... et, enfin, mardi soir elle reçoit de vous un dernier télégramme ainsi conçu : « Tante définitivement hors de danger, serai Paris demain. Tendresses. Gaston. » Et comme ça vous êtes sauvé !

LE MARI

Oui, mais, malheureusement, je ne peux pas faire ça !

LUI

Pourquoi ?

LE MARI

Parce qu'elle n'y comprendrait plus rien.

LUI

Mais pourtant...

LE MARI

Votre idée est magnifique, mais le dernier mot gâte tout.

LUI

Le dernier mot ?

LE MARI

Oui. Je peux aller à Orléans, je peux télégraphier à ma femme deux fois par jour... mais je ne peux pas signer mes dépêches : Gaston.

LUI

Pourquoi ?

LE MARI

Parce que je m'appelle Gustave !

LUI

Pardon. Excusez-moi. Alors, signez Gustave !... Ça va, comme ça ?

LE MARI

Ça va... heu... enfin... ça peut aller, bien sûr... mais, au fond, est-ce bien nécessaire que j'aille pendant deux jours à Orléans ?...

LUI

Comment ? Mais...

LE MARI

C'est que je vais me raser terriblement là-bas !

LUI

Ah ! ça, c'est bien possible... mais, que voulez-vous, tout se paye !... Ne pensez pas qu'à vous, mon cher... pensez à elle...

Et comme il s'est emporté pour dire ces derniers mots, voilà que d'un geste il désigne la porte derrière laquelle elle est cachée.

LE MARI

Qu'est-ce que vous me montrez par là ?

LUI

Votre femme.

LE MARI

Ma femme ? ! ? !

LUI

Dame ! Où habitez-vous ?... Quand on sort de chez moi pour aller chez vous... est-ce qu'on va par là, ou par là ?

LE MARI

On va par là...

LUI

Voilà pourquoi j'ai fait ce geste. Et je le répète... pensez à elle, à votre malheureuse petite femme qui est en train de pleurer chez vous et dites-vous bien qu'il ne faut pas que le moindre doute subsiste dans son esprit. Or, jamais, elle ne pourra admettre que vous vous soyez infligé un sacrifice pareil... Orléans deux jours... uniquement pour la ménager ! Quand on fait un mensonge, il faut le soigner, croyez-moi.

LE MARI

Oui, oui... il faut le rendre vraisemblable, c'est très juste.

LUI

C'est d'abord un hommage que l'on rend à la personne que l'on trompe. Alors, c'est décidé ? Vous disparaissez jusqu'à mardi ?

LE MARI

Oui.

LUI

Allez, hiup !

LE MARI, avec beaucoup d'accent tout à coup.

Alors, à quelle heure le traing ?

LUI

Je ne sais pas le patois.

LE MARI

Je ne parle pas patois, je demande à quelle heure le train ?

LUI

Ah ! le train ! Pardon ! A 10 h. 32...

LE MARI

Je le prends... Et puis, vous savez, ma vieille tante va être bougrement contente de me revoir... Il y a neuf ans que je ne l'ai pas vue !...

LUI

Neuf ans ! Quel âge a-t-elle ?

LE MARI

Quatre-vingt-quatre ans !

LUI

Elle a quatre-vingt-quatre ans ! Et elle ne vous a pas vu depuis neuf ans ? C'est épatant ! Votre arrivée peut lui f... un coup, elle peut en mourir... et, là, vous êtes sauvé !

LE MARI

Ce serait trop beau. Ne demandons pas l'impossible !...

LUI

Allez... à la gare !... Accompagnez...

Il accompagne le Mari qui s'en va, puis il revient et ouvre la porte de la salle de bains.

Venez... La voie est libre... Ça y est... Il est parti!

ELLE, paraissant.

Il est parti ?... Alors, alors... nous avons toute la vie devant nous ?

LUI

Tu n'as pas écouté ! Que tu es gentille... Nous avons mieux que ça, mieux que toute la vie !...

ELLE

Mieux que toute la vie ?

LUI

Oui, nous avons deux jours !

Il a dit cela joyeusement, sans se rendre compte de son horrible muflerie. Elle a eu presque un haut-le-cœur et les larmes lui sont venues aux yeux.

Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qu'il y a ? Oh ! non... Pardon... J'avais cru bien faire... Chérie... Pardon... ça m'a échappé...

ELLE

Eh ! oui...

LUI

Pardon, pardon...

ELLE

Nous l'avons fait le rêve !

RIDEAU

Faisons un rêve... aux théâtres des Bouffes-Parisiens, du Vaudeville, Édouard-VII et de la Madeleine.

C'est en 1916 que la comédie de M. Sacha Guitry : *Faisons un rêve...*, fut créée sur la scène des Bouffes-Parisiens. A cette époque, le théâtre des opérations faisait quelque tort aux théâtres et la presse commentait davantage les communiqués que les pièces nouvelles. L'œuvre remporta néanmoins un grand succès et les nombreux permissionnaires qui vinrent l'applaudir y trouvèrent le plus agréable des divertissements. Il en fut de même à une nouvelle série de représentations données en 1918 au Vaudeville. Quelques années plus tard, en 1921, le théâtre Edouard-VII reprit *Faisons un rêve...* pour compléter un copieux spectacle dont *Jacqueline* était le morceau de résistance. *La Petite Illustration* a publié dans son numéro du 7 janvier 1922 *Jacqueline* en même temps que la nouvelle de M. Henri Duvernois : *Morte la bête,* dont M. Sacha Guitry avait tiré cette pièce dramatique et émouvante. C'était la première fois que le merveilleux « amuseur » se révélait sous un aspect nouveau. Délaissant la fantaisie et le sourire, il nous montrait la vie même, avec son pathétique, ses douleurs, son égoïsme cruel. Les critiques, qui avaient repris leur plume, parlèrent alors longuement de *Jacqueline,* d'autant que le rôle principal y était créé par le grand acteur Lucien Guitry, mais cela même les empêcha de faire dans leurs comptes rendus à *Faisons un rêve...* toute la place qui lui aurait été due. Une autre reprise de cette exquise fantaisie eut lieu en 1931, au théâtre de la Madeleine. Cette fois, *Faisons un rêve...* qu'accompagnait au programme une courte et amusante revue de MM. Sacha Guitry et Albert Willemetz, eut les honneurs de la soirée et la presse abonda en éloges sur cet ouvrage qui datait pourtant d'une quinzaine d'années et qui avait déjà connu devant le public une brillante carrière, mais qui s'attestait aussi jeune, prime-sautier et spirituel qu'au premier jour.

Le sujet de *Faisons un rêve...* n'est qu'une très mince anecdote, qui se déroule entre trois personnages : le trio classique de la femme, de l'amant et du mari. Le fil est ténu et un acte tout entier est fait du monologue de l'amant attendant avec impatience la femme aimée. Mais M. Sacha Guitry a dispensé de la façon la plus éblouissante son esprit, son ironie, l'humour délicat de son observation, le feu d'artifice perpétuel de ses « mots » avec tant de naturel et de spontanéité que l'on n'a pas l'impression de voir jouer une pièce *écrite,* mais plutôt d'assister à une véritable improvisation.

Faisons un rêve... apparaît ainsi comme un petit chef-d'œuvre de ce théâtre léger où M. Sacha Guitry excelle et qu'il a si profondément marqué de son originalité que l'on dira un jour le « genre Sacha Guitry » pour caractériser une des formes les plus attrayantes de la production théâtrale au premier quart du vingtième siècle. A ce titre, *Faisons un rêve...* devait figurer dans la collection de *La Petite Illustration.* Des circonstances fortuites en ont retardé jusqu'ici la publication. C'est cette lacune que nous réparons aujourd'hui.

⁂

Pour donner une idée de la chaleureuse sympathie que *Faisons un rêve...* a toujours rencontrée auprès de la critique comme du public, on a le choix entre les articles parus à diverses époques. Ce sont les mêmes éloges qui s'y retrouvent.

Robert de Flers, par exemple, écrivait dans *le Gaulois* :

« C'est une fantaisie d'une verve, d'une adresse et d'une jeunesse qui ne se démentent pas une seconde. Il faut être auteur dramatique pour apercevoir tout le mérite de ce tour de force, qui est un tour de grâce ; mais il suffit d'être spectateur pour y prendre un plaisir extrême. »

Dans *l'Information,* M. Antoine déclarait de son côté :

« Cette toute petite aventure, qui n'aurait peut-être fourni à un autre qu'une légère fantaisie, est, par tant de gaieté, de jeune fraîcheur et d'observation malicieuse, l'un des ouvrages les plus charmants de Sacha Guitry. Et en écoutant ce dialogue étincelant, libéré de nos conventions scéniques, où les traits les plus profonds voisinent avec un laisser aller délicieux, je sentais l'évolution profonde que Sacha aura déterminée, comme en se jouant, dans le métier dramatique. »

Dans *Comœdia,* M. Georges Bourdon disait, en des termes analogues :

« C'est une comédie dans la manière de M. Sacha Guitry, pimpante, gaie, spirituelle, sensible et tendre, toute fleurie de grâce et emportée dans le dialogue le plus brillant qui soit. »

Cependant, dans *le Journal des Débats,* M. Henry Bidou consacrait à *Faisons un rêve...* la majeure partie d'un ample feuilleton :

« C'est une œuvre charmante, à la fois naturelle et ingénieuse, aisée avec de la combinaison, concertée avec un air de fantaisie, merveilleusement adroite et pourtant vraie, finissant par un apologue qui a la bonne fortune d'être un cri du cœur ; ouvrage gai et triste, fiction véritable, comédie variée avec une abondance de traits nouveaux : une des plus jolies pièces, en vérité, qui soient aujourd'hui au théâtre et qui deviendra classique. »

Ces lignes datent de 1921. Dix ans plus tard, M. Henry Bidou, dans le même *Journal des Débats,* ajoutait :

« Le théâtre de la Madeleine a repris un des plus jolis ouvrages de M. Sacha Guitry. Ce mélange de la comédie, du sentiment et de la féerie, signe même de ce charmant génie, s'y fait avec une dextérité et une aisance qui ne sont qu'à lui. L'adresse prend un air de fraîcheur ; la tendresse, un air de théâtre. Les artifices les plus évidents se dissolvent dans un irréel qui est la vérité même. Et ce jeu ambigu du vrai et de l'inventé, du sincère et du chimérique, qu'est-ce donc sinon la poésie ? »

Et c'est aux articles les plus récents — ceux de 1931 — que sont empruntés les extraits suivants :

De M. Etienne Rey, dans *Comœdia* :

« Cette reprise aura le même succès que les précédentes, car nulle pièce ne représente mieux que celle-ci ce qu'il y a de spontané, d'inimitable dans le talent et dans l'esprit de Sacha Guitry. Il règne dans ces trois petits actes un naturel, une fantaisie, un art exquis : le sujet est peu de chose, mais, sur la trame légère d'une intrigue sans importance, Sacha Guitry a brodé ces variations brillantes, ces notations rapides et justes où il excelle, dans un dialogue d'une grâce, d'une jeunesse et d'un tour si libre et si vrai qu'il nous a semblé plus d'une fois n'être pas au théâtre tant cet art donne l'impression de la vie. On a dit, je crois, que *Faisons un rêve...* était le modèle des riens charmants. Si l'on veut. Mais ces « riens »-là, allez donc les écrire si vous pouvez. »

De M^me^ Gérard d'Houville, dans *Figaro* :

« Un succès éclatant salue la reprise de ce délicieux *Faisons un rêve...*, une des plus jolies pièces de

Sacha Guitry. Quelle belle surprise si on ne l'a pas entendu ! Quel nouveau plaisir si on l'entend pour la deuxième fois ! Il y a bien peu d'œuvres théâtrales, en dehors des œuvres classiques, auxquelles on puisse faire un si sincère compliment C'est que je viens d'écrire le mot « classique » et que le talent de Sacha Guitry, avec toute sa grâce fantaisiste et son modernisme aigu et souvent d'un cynisme assez nu, est aussi classique que possible. Classique par la qualité de son dialogue, par le mouvement de ses reparties, par son style, par son bon français, sa clarté et par cette morale secrète qui sort tout naturellement, telle la Vérité de son puits, de ces situations parfois impayables — telle celle de *Faisons un rêve...* — de ces caractères si profondément humains et de ce merveilleux don scénique qui peut paraître de l'adresse, mais qui est, avec la plus belle simplicité, le talent. »

De M. Edmond Sée, dans *l'Œuvre* :

« Sacha Guitry n'a qu'à puiser dans son répertoire pour — entre deux pièces inédites — se maintenir en heureuse, en joyeuse communication avec le public, renouveler sa moisson de lauriers, et ceux-ci ne se fanent point en dépit des années écoulées. Il y a bien des années, en effet, que l'on n'avait écouté *Faisons un rêve...* et, pour beaucoup de gens, l'ouvrage a tout l'attrait de l'inédit. A nos yeux, il n'a rien perdu de sa fraîcheur, de sa grâce ironique, de sa tendre légèreté. »

De M. Léon Treich, dans *l'Ordre* :

« Que Sacha Guitry soit l'incarnation même du théâtre, nous n'en doutions plus depuis belle lurette. Nous en avons depuis hier une preuve de plus, car nous ignorions jusqu'ici *Faisons un rêve...* Et quel prodigieux auteur dramatique que celui qui peut, quinze ans, vingt ans, trente après, reprendre une à une toutes ses pièces: *Nono, le Veilleur de nuit, Debureau, la Jalousie, Faisons un rêve...*, n'y rien toucher et nous les montrer aussi jeunes, aussi nettes, aussi fraîches qu'au premier jour ! Encore un fois, nous ne pouvons dire l'agrément infini de ce badinage, la sûreté de main avec laquelle il est conduit, l'autorité prestigieuse que déploie M. Sacha Guitry, comédien inégalable, dans le rôle écrasant, et qui paraît si léger, de l'amant. »

De M. Pierre Veber, dans *le Petit Journal* :

« En trois petits actes, M. Sacha Guitry a ramassé tout le drame de l'amour et c'est délicieux ! Il est parti d'une idée vaudevillesque, celle qui avait jadis fourni le premier acte de *la Main passe,* de Feydeau. Le dénouement un peu féroce, mais combien conforme à la réalité ! résume une idée charmante, pleine de détails finement observés, de répliques cruellement justes. »

De M. Robert de Thiac dans *l'Ami du Peuple du Soir* :

« Une des vertus capitales des pièces de Sacha Guitry est de pouvoir résister victorieusement à l'épreuve du temps. Ce qui prouve bien que cette mousse légère, pétillante, spirituelle, qui ne semble destinée, de prime abord, qu'à divertir, est d'essence profondément humaine. La fantaisie charmante de M. Sacha Guitry, en laquelle on a toujours voulu reconnaître la caractéristique de son talent, n'est, en somme, chez lui qu'un art de présenter sous une forme originale des sujets puisés dans la vie et marqués de son sens aigu de l'observation. J'ignore le succès que *Faisons un rêve...* obtint à la création en 1916, étant à cette époque, comme tant d'autres, absent de Paris ! Mais la reprise de cette pièce, qui eut lieu hier, a reçu un accueil enthousiaste. »

De M. Pierre Audiat, dans *Paris-Midi* :

« L'attente de l'amant qui est sûr de la venue de sa maîtresse, puis s'inquiète, s'irrite de ne pas la voir arriver; sa conversation au téléphone, ce mélange de traits véridiques et de cocasseries, cet humour si proche de la vie sont d'une force comique irrésistible. Les deux autres actes sont pleins d'invention, mais celui-ci est vraiment un feu d'artifice d'autant plus étonnant que c'est une seule pièce qui lance toutes ces gerbes de soleils et d'étoiles. »

De M. Duliani, dans *Paris-Nouvelles* :

« M. Sacha Guitry a eu parfaitement raison de reprendre au théâtre de la Madeleine *Faisons un rêve...* Une mousse délicieuse à la surface et un tantinet d'humanité et d'amertume dans l'arrière-goût. Les années, loin de vieillir cette adorable comédie, l'ont bonifiée. »

De M. Maurice Rostand, dans *le Soir* :

« C'est une des plus jolies pièces de Sacha Guitry que ce *Faisons un rêve...* que le théâtre de la Madeleine a eu l'heureuse idée de reprendre : on y retrouve cette « manière » de Sacha qui est unique et qui fait, comme pour certains tableaux, toute la valeur du sujet. En effet, à peine de sujet et ce soupçon de sujet lui-même à peine traité ; trois petits actes aussi rapides que les petits tours des marionnettes, et c'est exquis, et il n'en faut pas plus pour que le don miraculeux de Sacha s'impose une fois de plus. Et, en effet, ne lui suffit-il pas de ce prétexte — de tous les prétextes — pour être à la fois désinvolte et amer, charmant et presque douloureux, impertinent et même profond !... »

De M. Paul Reboux, enfin, dans *Paris soir* :

« *Faisons un rêve...* est une sorte de chef-d'œuvre. D'ailleurs pourquoi « une sorte » ? D'où me vient cette hésitation, cette timidité, cette restriction ? *Faisons un rêve...* est un chef-d'œuvre. Pendant ces trois actes, j'ai éprouvé une délectation ininterrompue. On ne peut rien imaginer de plus spirituel, de plus brillant, de plus sensible, de plus humain, de plus délicieux et pourtant de plus vrai. L'homme qui a écrit ces trois actes — et tant d'autres ! — est un grand artiste. S'il était un étranger, la foule de ses concitoyens l'acclameraient. Il serait considéré comme une gloire nationale. En France, il n'en est pas de même. Nous n'aimons pas qu'on réussisse avec continuité. Nous marquons notre hostilité aux grands hommes qui honorent notre pays. Nous préférons le médiocre quand nous avons le choix entre lui et un être d'élite mondialement estimé. Mais qu'importent à Sacha Guitry les criailleries des jaloux ! Il joue la comédie pour son plaisir. Tant mieux pour ceux que cela amuse. Tant pis pour ceux qui boudent contre leur zygomatique. Ces trois actes, donc, sont un enchantement, et principalement ce surprenant deuxième acte qui ne comporte qu'un seul acteur : Sacha Guitry. C'est un monologue d'un acte... Oui... D'un écueil Sacha Guitry a fait un piédestal. »

***

Il est impossible, lorsqu'on parle d'une pièce de M. Sacha Guitry jouée par lui-même, de séparer l'interprète de l'auteur. L'un et l'autre font merveilleusement corps. Ils se complètent, se prolongent, les moindres intentions du texte prennent une valeur inattendue. Ce n'est plus du théâtre, c'est la vie même. On aurait peine à imaginer le rôle principal de *Faisons un rêve...* tenu par un autre que M. Sacha Guitry, et c'est lui, d'ailleurs, qui l'a constamment joué, aussi bien à la création, en 1916, qu'aux trois reprises de 1918, de 1921 et de 1931. Par contre, ses partenaires ont changé. Dans le rôle de la femme ce furent successivement Mme Charlotte Lysès, Mlle Georgette Armand et Mme Yvonne Printemps ; dans celui du mari, MM. Raimu, Galipaux, Oudart et Marcel Simon. Tous ces artistes sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de dire avec quel brio ils ont su, chacun dans la note particulière de son tempérament, donner la réplique au prestigieux acteur-auteur.

Robert de Beauplan.

Elle. Lui.

Lui. Elle.

En haut, Elle : « *Et si je rentrais tout simplement?...* » — ACTE II, page 18.
Au milieu, le Mari : « *Je prends une cuiller à café de...?* » — ACTE III, page 25.
En bas, Elle : « *Mieux que toute la vie?* » — ACTE III, page 26.

Photographies Waléry.

Imprimerie de *L'Illustration*, 115, route de Saint-Denis, à Bobigny, Seine (France). — L'Imprimeur-Gérant : EMILE ACHARD.
L'Administrateur général : JEAN BASCHET.

EMPLOYEZ LA CREME DE BEAUTÉ IDÉALE

NEIGE DES CÉVENNES

LA CRÈME PRÉFÉRÉE DES JOLIES FEMMES

Elle convient aux épidermes les plus délicats et leur conserve un éclat incomparable, une pureté et une fraîcheur idéales.

■

EN VENTE PARTOUT ET

Parfumerie NEIGE DES CÉVENNES

121, rue Anatole-France, LEVALLOIS-PERRET (Seine)

N° 660 — THÉATRE N° 340 3 FÉVRIER 1934

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT DES PIÈCES DE THÉATRE ET DES ROMANS INÉDITS
ET ADRESSÉE AUX SEULS SOUSCRIPTEURS DE L'ABONNEMENT N° 1
A « L'ILLUSTRATION »

L'ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS

César. Fanny.

Panisse M. Brun César

En haut, Fanny, lisant : «*En dessous, il y a :* «*Ne te fais pas de mauvais sang, je suis heureux comme un poisson dans l'eau.*»
ACTE PREMIER, PREMIER TABLEAU, Scène XIV, page 11.

Au milieu, Claudine : « *Peuchère ! Elle est blanche comme une morte !* »
ACTE PREMIER, DEUXIÈME TABLEAU, Scène VI, page 17.

En bas, Panisse : « *Vous garantir que* le Pitalugue *ne chavirera jamais, je ne le peux pas.* » — ACTE II, Scène III, page 22.

Photographies E. Clair-Guyot.

MARCEL PAGNOL

■

FANNY

PIÈCE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

■

A ORANE DEMAZIS

JE DÉDIE CETTE PIÈCE

« *Elle a été* Fanny *elle-même, tellement* Fanny *que nous ne pourrions pas l'imaginer différente. L'émotion profonde avec laquelle elle a lancé, au dernier tableau, le couplet sur la naissance de l'enfant a magnifié sa création. Si l'ombre de Réjane erre encore sur le proscénium de ce théâtre, elle a dû frémir de joie.* — René FAUCHOIS. »

" FANNY " A ÉTÉ REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 5 DÉCEMBRE 1931, SUR LA SCÈNE DU THÉATRE DE PARIS

PERSONNAGES

César	MM. HARRY-BAUR.
Panisse	CHARPIN.
Marius	BERVAL.
Escartefigue	DULLAC.
M. Brun	VATTIER.
Le Chauffeur	MAUPI.
Le Facteur	E. VILBERT.
Le Docteur	E. DELMONT.
Marius Tartarin	MERET.
Richard	H. HENRIOT.
Le Chinois	MARC DERRIS.
L'Italien	VANOLLI.
Fanny	Mmes ORANE DEMAZIS.
Honorine	CHABERT.
Claudine	MILLY MATHIS.
La Commise	THÉRÉSA RENOUARD.

FANNY

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le décor représente le bar de César.

Il est 2 heures de l'après-midi, au mois d'août. Au dehors, un soleil écrasant sur le port.

A gauche, au premier plan, M. Brun, Panisse et Escartefigue sont assis. M. Brun boit un café-crème. Panisse et Escartefigue boivent du vin blanc qu'ils versent dans un enonnoir rempli de glace.

Au comptoir, le chauffeur d'Escartefigue, déguisé en garçon de café, rince les verres.

César, debout, l'air sombre, les cheveux plus blancs qu'autrefois, se promène, sort et rentre. Il porte à la main une petite raquette en toile métallique pour tuer les mouches. De temps à autre, il frappe brusquement sur le comptoir ou sur une table.

Scène première

CESAR, M. BRUN, PANISSE, ESCARTEFIGUE

PANISSE. — Moi, monsieur Brun, si j'étais Napoléon — pas Napoléon Barbichette, je veux dire le vrai Napoléon — si j'étais Napoléon...

CÉSAR, brusquement. — Il est mort.

PANISSE, interloqué. — Oui, je sais. Mais je dis simplement : « Moi si j'étais Napoléon... »

CÉSAR, avec force. — Il est mort. On te dit qu'il est mort !...

M. BRUN, aimable, à César et à Panisse. — Oui, nous savons qu'il est mort. Mais vous voulez dire : « Si j'avais été Napoléon pendant que Napoléon vivait encore... »

PANISSE, ravi. — C'est ça ; si j'avais été Napoléon pendant que Napoléon vivait encore... Eh bien, moi, j'aurais...

Il cherche ce qu'il allait dire.

CÉSAR, précis. — Qu'est-ce que tu aurais ?...

PANISSE. — J'aurais... j'aurais... (Découragé.) Ça y est... Tu m'as fait oublier ce que j'allais dire...

M. BRUN. — Quel dommage !

CÉSAR, en sortant. — Gâteux ! Simplement gâteux !

ESCARTEFIGUE, à voix basse. — Ça y est ! Tu as ton paquet. Ça recommence ! Depuis un mois que son fils est parti, on ne sait plus par quel bout le prendre ! Il n'est plus possible de venir dans ce bar sans se faire... Attention, le voilà !

César entre et fait lentement le tour de la salle.

M. BRUN, à haute voix. — Alors, capitaine, vous ne travaillez pas aujourd'hui ?

ESCARTEFIGUE. — Non, je vais au concours de boules du *Petit Provençal.*

PANISSE. — Nous sommes du jury. Nous attendons le président, M. Gadagne, qui va venir nous chercher.

CÉSAR, avec pitié. — Du jury ! On aura tout vu !

M. BRUN, admiratif. — Du jury ! Fichtre !

ESCARTEFIGUE, modeste. — Eh ! oui, fichtre !

M. BRUN. — Mais votre ferry-boat ? Est-ce que vous ne devez pas faire vingt-quatre traversées par jour ?

ESCARTEFIGUE. — Eh ! oui, je dois les faire

puisque je suis payé pour ça. Mais chaque année, au moment du concours, mon bateau a besoin de passer au radoub pour rafraîchir la peinture sous-marine. Et ça dure quatre jours.

M. BRUN. — Exactement comme le concours !

ESCARTEFIGUE, clin d'œil. — Etrange coïncidence ! Exactement comme le concours. Et voilà pourquoi pendant ce temps mon chauffeur fait des extra !

Il montre le Chauffeur au comptoir.

M. BRUN, au Chauffeur. — Tiens, petit, donne-moi encore un croissant.

LE CHAUFFEUR. — Voilà, monsieur Brun.

César s'approche.

CÉSAR. — Félix, tu as l'heure juste ?

ESCARTEFIGUE. — Mais je crois que ta pendule va bien. Il est 8 heures précises.

CÉSAR. — Si ma pendule marchait bien, je ne te demanderais pas l'heure qu'il est. Et si ça te fait peine à tirer ta montre, merci quand même !

ESCARTEFIGUE, serviable. — Oh ! mais je la tire, la montre ! Je la tire ! Eh bien, il est 8 heures précises, exactement comme ta pendule !

CÉSAR, sèchement. — Merci !

ESCARTEFIGUE. — D'ailleurs, ce n'est pas étonnant : c'est sur ta pendule que je l'ai réglée ce matin.

CÉSAR, les bras au ciel. — O bougre d'emplâtre ! Mais où vas-tu les chercher, dis, jobastre !

ESCARTEFIGUE. — Jobastre ? Mais je ne vois pas pourquoi tu m'insultes quand je me donne un mal de chien pour te faire plaisir.

M. BRUN, il tire sa montre. — Tenez, César. Il est exactement 8 h. 4 à l'horloge des docks.

CÉSAR. — Merci, monsieur Brun. Ça, c'est un renseignement, 8 h. 4. J'aurais dû savoir qu'il ne faut rien demander d'intelligent à M. Escartefigue, amiral de banquettes de café, commodore de la moleskine !

Il sort.

Scène II

LES MÊMES, moins CESAR

PANISSE, avec bonne humeur. — Eh bien, dis donc, tu l'as toi aussi, ton paquet !

ESCARTEFIGUE. — Mais qu'est-ce qu'il a besoin de savoir l'heure astronomique ? Est-ce qu'il veut faire le point ?

PANISSE. — Tu ne vois pas qu'il attend le facteur ?

M. BRUN. — Comme tous les matins !

LE CHAUFFEUR, en grand secret. — Et comme tous les soirs. Il l'attend tout le temps.

ESCARTEFIGUE, éclairé. — C'est donc ça ! Son fils lui envoie une lettre tous les jours ! Et alors, peuchère, il se languit de l'avoir !

PANISSE. — Moi, je crois plutôt qu'il se languit d'avoir la première et que son fils ne lui a pas encore écrit.

LE CHAUFFEUR, confidentiel. — Tout juste ! Et chaque fois que le facteur passe là-devant sans s'arrêter, c'est une scène de tragédie. Oui, monsieur Brun, de la tragédie. Il devient pâle comme la mort. Et quand il n'y a personne dans le bar, il vient regarder ce chapeau.

Il montre un chapeau de paille accroché dans un coin.

PANISSE. — Oui, le chapeau de Marius.

LE CHAUFFEUR. — Il est resté là depuis le départ. Il lui parle, il lui dit des choses que ça met les larmes aux yeux. C'est vrai que moi je suis beaucoup sensible...

PANISSE. — Peuchère ! Et la petite Fanny, c'est la même chose !

LE CHAUFFEUR. — Oh ! elle, elle va sûrement mourir d'estransi. Té, ils vont mourir tous les deux !

ESCARTEFIGUE, indigné. — C'est curieux tout de même que son fils ne lui ait pas encore écrit.

M. BRUN. — Mais non, capitaine, c'est tout naturel. Il est parti sur un voilier, et leur première escale, c'est Port-Saïd. Il est donc logique de penser que sa première lettre...

LE CHAUFFEUR. — Attention, le voilà...

César fait le tour du bar, dans un grand silence, et sort de nouveau.

M. BRUN. — Cet homme-là va certainement mourir de chagrin.

PANISSE. — Ecoutez, monsieur Brun, il ne mourra pas, non. Mais si cette lettre tarde encore quinze jours, il deviendra fada. Tu verras ce que je te dis.

ESCARTEFIGUE, tristement. — Oh ! je le crois, il va de plus pire en plus pire. (Scientifique.) Moi, j'en ai connu un comme ça, que son cerveau se ramollissait... Ça se fondait tout, là-dedans... Et à la fin, quand il remuait la tête pour dire « non », eh bien, on entendait « flic-flac... flic-flac ». Ça clapotait.

M. BRUN, sceptique. — Voilà un cas extrêmement curieux.

PANISSE, sceptique. — Oui, c'est bien curieux.

ESCARTEFIGUE. — Tu ne me crois pas ?

PANISSE, grave. — Oh ! que si, je te crois ! Parce que moi j'en ai connu un encore plus bizarre ; au lieu de se ramollir, comme le tien, eh bien, le mien, son cerveau se desséchait.

ESCARTEFIGUE, stupéfait. — Par exemple !

PANISSE, lugubre. — Ce pauvre cerveau, petit à petit, il est devenu comme un pois chiche. Et alors, peuchère, quand il marchait dans la rue, ce petit cerveau lui sautait dans la grande tête — et ça sonnait comme un grelot de bicyclette.

ESCARTEFIGUE, horrifié. — Drelin ! Drelin !

PANISSE. — Surtout quand il marchait sur des pavés !...

Escartefigue reste béant de stupeur et d'horreur. Mais M. Brun éclate de rire. Alors Escartefigue, un peu vexé, se tourne vers Panisse, qui rit lui aussi.

ESCARTEFIGUE. — Tais-toi, va, fada. Tu vois bien que c'est incroyable, ton histoire !

PANISSE. — Elle est certainement aussi vraie que la tienne !

ESCARTEFIGUE, se levant, digne. — Honoré, si tu es un homme, dis-moi tout de suite, et devant tout le monde, que tu me prends pour un menteur.

PANISSE, calme et souriant. — Mais naturellement que je te prends pour un menteur.

ESCARTEFIGUE. — Bien. Dans ce cas, c'est tout différent.

Il se rassied et allume un ninas. César, sur la porte, tourne le dos au public.

Scène III

LES MÊMES, CESAR, HONORINE

CÉSAR. — Bonjour, Norine.

HONORINE, entrant, renfrognée, l'œil mauvais. — Bonjour.

CÉSAR. — Vous venez commencer la vente ?

HONORINE, sèchement. — Comme vous voyez.

PANISSE. — Alors, la petite est encore fatiguée ?

HONORINE. — Ah ! ne m'en parlez pas, vé ! Elle a encore une mine de papier mâché. Alors, je suis venue faire l'ouverture, et elle viendra me remplacer dans une heure. (Au Chauffeur, qui lui fait passer ses paniers.) Merci, petit.

ESCARTEFIGUE. — Fanny est malade ?

CÉSAR. — Oui. Elle a pris un froid sur l'estomac.

PANISSE. — Tu n'as donc pas remarqué qu'elle n'est pas venue hier et que c'est Norine qui a vendu ?

ESCARTEFIGUE. — Non, tiens. J'avais pas remarqué.

M. BRUN. — J'espère que ce n'est pas grave ?

CÉSAR. — Mais non, mais non. C'est un peu de grippe... Une attaque de grippe...

HONORINE. — Oui, une attaque de grippe. Et puis, il faut dire aussi qu'à cause de certain petit voyou de navigateur la petite a le cœur brisé — elle a le cœur brisé, la petite. Elle a le cœur brisé, elle en mourra. Et voilà le père de l'assassin ! Assassin !

César hausse les épaules tristement et sort. En scène, tandis qu'Honorine prépare les paniers de coquillages qu'elle va mettre à l'éventaire, Panisse, Escartefigue et M. Brun l'entourent pour la consoler à voix basse.

PANISSE. — Mais non, Norine. Elle n'en mourra pas... Le temps arrange tout, vous savez...

ESCARTEFIGUE. — Et puis, il ne faut pas en vouloir à César, Norine. Il est encore plus malade que la petite. Nous le disions tout à l'heure encore : nous le voyons déjà parti du ciboulot !

HONORINE, violente. — Oh ! ça, c'est sûr, et ça sera bien fait.

M. BRUN. — Mais non, mais non. Il ne faut rien dramatiser. Fanny est charmante, elle ne manque pas de prétendants... Elle finira par se consoler...

HONORINE. — Mais elle ne mange plus rien ; elle est pâle comme une bougie.

PANISSE. — Et vaï, la jeunesse triomphe de tout !

M. BRUN. — Allez, on ne meurt pas d'amour, Norine. Quelquefois, on meurt de l'amour de l'autre, quand il achète un revolver — mais quand on ne voit pas les gens, on les oublie...

HONORINE, en sortant, ses paniers dans les bras. — On ne les oublie pas toujours, monsieur Brun. J'en ai connu au moins deux qui sont mortes d'amour. Par pudeur, pardi, elles ont fait semblant de mourir de maladie, mais c'était d'amour ! (Elle sort sur la terrasse, on la voit regarder vers la rue et dire :) Déjà ?

Scène IV

LES MÊMES, FANNY

FANNY paraît. — Je m'ennuyais à la maison. Bonjour, César.

CÉSAR. — Bonjour, petite... Tu te sens mieux ?

FANNY. — Mais oui, je me sens très bien... Bonjour, messieurs !

HONORINE. — Pourquoi tu n'es pas restée couchée une demi-heure de plus ?

FANNY. — Mais parce que je me sens très bien, maman. C'est toi qui me crois malade, mais je n'ai rien du tout !

PANISSE. — A la bonne heure !

HONORINE, grommelant. — Rien du tout ! rien du tout !

M. BRUN. — Votre mère vous croyait déjà morte !

FANNY. — Oh ! vous savez, maman exagère toujours ; les huîtres sont arrivées ?

HONORINE. — Oui. Tu as ici les deux paniers de Bordeaux et une caisse de moules de Toulon.

FANNY. — Bon.

HONORINE. — Alors, je peux aller à la poissonnerie ?

FANNY. — Mais bien sûr, voyons !

PANISSE. — Nous vous la gardons, Norine !

HONORINE. — Bon. Alors j'y vais... Mais, si la fièvre te reprend, tu fermes la baraque et tu rentres te coucher ?

FANNY. — Oui, si la fièvre me reprend. Mais je te dis que c'est fini !

HONORINE. — Fini, fini... Enfin, ça va bien. (Elle prend sa balance et sort. Elle revient.) Tu as bu le café au lait que je t'avais mis sur la table de nuit ?

FANNY. — Mais oui !

HONORINE. — Bon, bon... Alors, je peux y aller ?

ESCARTEFIGUE. — Mais oui, vous pouvez y aller. Vous ne l'abandonnez pas en pleine mer !

HONORINE. — Bon. Alors j'y vais. J'y vais. A tout à l'heure, petite !

César s'approche de Fanny et caresse ses cheveux.

Scène V

LES MÊMES, moins HONORINE

CÉSAR. — C'est vrai que tu te sens mieux ?

FANNY. — Mais oui, c'est vrai. Vous ne le voyez pas ?

CÉSAR. — Oui, tu es peut-être mieux, mais tu n'es pas encore bien brillante ! Ah ! non... Ah ! non.

FANNY. — Et vous, César, ça va bien ?

CÉSAR, avec force. — Ça va très bien. Ça va le mieux du monde. J'ai dormi comme un prince. Comme un prince !

PANISSE, bas. — Peuchère ! Il en a tout l'air.

A ce moment, un gros homme s'approche de l'éventaire de Fanny. Il est vêtu du costume classique de Marius : guêtres de cuir, casque colonial. Il est ventru et porte la barbe à deux pointes. Il parle avec un extraordinaire accent de Marseille.

Scène VI

LES MÊMES, LE GROS HOMME

LE GROS HOMME. — Hé biengue, mademoiselle Fanylle, est-ce que votre mère n'est pas ici ?

FANNY. — Non, monsieur. Elle vient de partir à la poissonnerie.

LE GROS HOMME. — A la poissonnerille ?

O bagasse tron de l'air ! Tron de l'air de bagasse ! Vous serez bien aimable de lui dire qu'elle n'oublille pas ma bouillabaisse de chaque jour, ni mes coquillages, bagasse ! Moi, c'est mon régime : le matin, des coquillages ; à midi, la bouillabaisse ; le soir, l'aioli. N'oubliez pas, mademoiselle Fanylle.

FANNY. — Je n'oublierai pas de le lui dire. Mais à qui faut-il l'envoyer ?

LE GROS HOMME. — A moi-même : M. Mariusse, 6, rue Cannebière, chez M. Olive.

FANNY. — Bon.

LE GROS HOMME. — Et n'oubliez pas, ô bagasse ! Tron de l'air de mille bagasses ! O bagasse !

Il sort. Tous se regardent, ahuris.

Scène VII

LES MÊMES, moins LE GROS HOMME

ESCARTEFIGUE. — Mais qu'est-ce que c'est que ce fada ?

CÉSAR. — C'est un Parisien, peuchère. Je crois qu'il veut se présenter aux élections.

ESCARTEFIGUE. — Mais pourquoi il dit ce mot extraordinaire : bagasse ?

FANNY. — Il le répète tout le temps.

PANISSE. — Tu sais ce que ça veut dire, toi ?

FANNY. — Je ne sais pas, moi, je suis jamais allée à Paris. Nous aussi nous avons des mots qu'un Parisien ne comprendrait pas.

CÉSAR. — Bagasse ? Pour moi, c'est le seul mot d'anglais qu'il connaisse, alors il le dit tout le temps pour étonner le monde.

M. BRUN. — Eh bien, c'est bizarre, mais je le croyais Marseillais.

CÉSAR. — Marseillais ?

PANISSE. — Oh ! dites, vous êtes pas fada ?

M. BRUN. — Dans le monde entier, mon cher Panisse, tout le monde croit que les Marseillais ont le casque et la barbe à deux pointes et qu'ils se nourrissent de bouillabaisse et d'aioli en disant « bagasse » toute la journée.

CÉSAR, brusquement. — Eh bien, monsieur Brun, à Marseille, on ne dit jamais bagasse, on ne porte pas la barbe à deux pointes, on ne mange pas très souvent d'aioli et on laisse les casques pour les explorateurs — et on fait le tunnel du Rove, et on construit 20 kilomètres de quai pour nourrir toute l'Europe avec la force de l'Afrique. Et en plus, monsieur Brun, en plus, on em... tout l'univers. L'univers tout entier, monsieur Brun. De haut en bas, de long en large, à pied, à cheval, en voiture, en bateau et vice versa. Salutations. Vous avez bien le bonjour, Gnafron.

Il sort.

Scène VIII

LES MÊMES, moins CESAR

M. BRUN. — C'est pour moi, tout l'univers ?

PANISSE. — Ce n'est pas spécialement pour vous, mais tout de même vous en faites partie.

M. BRUN. — Et Gnafron, c'est dur.

ESCARTEFIGUE. — On ne peut plus venir dans ce café sans se faire insulter.

PANISSE. — Qué, insulter... Tu vois bien que c'est un homme qui souffre. Va, sûrement, le chauffeur a raison : son fils ne lui a pas écrit.

M. BRUN. — Et ce qui lui fait le plus de mal, c'est qu'il ne veut pas l'avouer à personne : voilà le pire.

PANISSE. — Naturellement. Il se garde tout son chagrin sur l'estomac, alors ça fermente, ça se gonfle et ça l'étouffe.

ESCARTEFIGUE, sentencieux. — Au fond, voyez-vous, le chagrin, c'est comme le ver solitaire : le tout, c'est de le faire sortir.

PANISSE. — Tu as raison, Félix. Mais nous, nous n'allons pas le laisser mourir sur place parce qu'il ne veut pas parler. Il faut le sauver.

ESCARTEFIGUE. — Et comment tu veux faire ? Tu ne peux pas lui rendre son fils ?

PANISSE. — Non. Mais il faut provoquer ses confidences. Habilement, comme tu penses. Mais moi, je suis sûr que s'il nous en parle ça le soulagera, ça lui dégagera le cerveau.

M. BRUN. — Fort bien raisonné.

ESCARTEFIGUE. — En somme, tu veux lui ouvrir la soupape pour lâcher un peu de vapeur et diminuer la pression ?

PANISSE. — C'est ça.

M. BRUN. — Ce ne sera pas facile, mais on peut toujours essayer.

ESCARTEFIGUE. — Après tout, il ne nous mangera pas.

PANISSE. — Non, mais peut-être il va nous lancer le siphon à la figure.

M. BRUN. — Non, moi, je ne crois pas. Il va tout simplement g...

ESCARTEFIGUE. — Oh ! ça, cocagne !

PANISSE. — Monsieur Brun, vous ne le connaissez pas. Il est violent, vous savez...

ESCARTEFIGUE. — Oui, quand il s'y met, c'est terrible.

PANISSE. — Ecoute, Félix, la situation est grave. Dans huit jours, ça sera trop tard.

ESCARTEFIGUE. — Honoré, tu as raison. Il va g..., il va faire un scandale, il va peut-être tout casser, mais tant pis. Hésiter une seconde, ça serait une lâcheté. Nous devons le faire, nous allons le faire. Vas-y, Honoré.

PANISSE. — Moi ?

M. BRUN. — Pourquoi pas ?

PANISSE. — Bon, j'y vais. Tu me soutiendras ?

ESCARTEFIGUE, stratégique. — Compte sur moi — je suis la deuxième escadre sous-marine. Je te suis... de loin, et pendant qu'il répond à ta bordée, moi, je plonge... et pan ! je le torpille !...

PANISSE. — Alors, on y va... Qué, monsieur Brun ?

M. BRUN. — Ne craignez rien, j'interviendrai.

PANISSE. — Allons-y.

ESCARTEFIGUE. — Fais-y l'attaque.

Panisse tousse, il affermit sa voix.

Scène IX

LES MÊMES, CESAR

PANISSE. — César, tu attends quelqu'un ?

CÉSAR, brusquement. — Moi ? Pourquoi veux-tu que j'attende quelqu'un ?

PANISSE. — Je ne sais pas, moi. Depuis une heure, tu es là à t'agiter, à regarder la pendule...

CÉSAR. — Moi ? J'ai regardé la pendule ?

PANISSE. — Eh bien, il m'a semblé que tout à l'heure...

CÉSAR, doucement. — Monsieur Panisse, pourquoi m'espionnes-tu ? Par qui es-tu payé ? A quoi ça te sert ?

PANISSE. — Monsieur César, je ne t'espionne pas.

CÉSAR. — Pourquoi viens-tu avec des yeux luisants de policier me demander si j'attends quelqu'un ?

PANISSE. — Mais, César, dans le fond, que tu attendes quelqu'un ou que tu n'attendes personne, j'ai l'honneur de vous informer que je m'en f... complètement.

CÉSAR. — Je ne te demande rien d'autre.

PANISSE. — Eh bien, tu es servi.

CÉSAR. — Je pourrais, à la rigueur, te prier de ne pas employer, quand tu me parles, des mots aussi grossiers que « je m'en f... ». Mais enfin, comme ta délicatesse naturelle n'est pas assez grande pour te faire sentir les nuances, passons là-dessus. Passons.

Il sort.

PANISSE, à Escartefigue. — Et la torpille ?

ESCARTEFIGUE. — Attends, attends. Toi tu t'es échoué du premier coup. Mais moi, je vais y aller de face.

PANISSE. — Ça m'étonnerait.

M. BRUN. — Moi aussi.

ESCARTEFIGUE. — Bon. Regardez et écoutez... Soutiens-moi. Pan, je le torpille ! César !... (César se retourne.) Dis donc, César, moi j'ai comme l'impression que tu attends le facteur ?

CÉSAR, glacé. — Moi, j'attends le facteur ? Et pourquoi j'attendrais le facteur ?

ESCARTEFIGUE, avenant et souriant. — Je ne sais pas, moi... Peut-être pour voir s'il ne t'apporte pas une lettre de ton fils ? Pas vrai, Panisse ?

CÉSAR. — Halte-là, Félix ! Je te défends de te mêler de mes affaires de famille.

ESCARTEFIGUE. — Tu sais, je n'ai pas voulu...

CÉSAR. — Moi, par exemple, je ne te demande pas si c'est vrai que ta femme te trompe avec le président des Peseurs-Jurés, n'est-ce pas ? Est-ce que je te le demande ?

ESCARTEFIGUE. — Tu ne me le demandes pas, mais tu me l'apprends ! O coquin de sort !

Il tombe sur une chaise.

PANISSE. — O Félix ! la torpille t'a pété dans la main ! Pan !... Mais non, ce n'est pas vrai, Félix !

ESCARTEFIGUE, inquiet. — Vous l'avez entendu dire, monsieur Brun ?

M. BRUN. — Mais jamais de la vie ! Et je suis bien sûr que ce n'est pas vrai !

CÉSAR, doucement. — Que ça soit vrai ou pas vrai, ça ne nous regarde pas. C'est une affaire personnelle entre M. Escartefigue, capitaine du feriboite, et M^{me} Fortunette Escartefigue, son épouse, et aussi M. le président des Peseurs-Jurés, celui qui a la belle barbe rousse. Moi, je ne veux rien en savoir.

ESCARTEFIGUE. — Coquin de sort !

CÉSAR. — Eh bien, toi, Félix, imite ma discrétion. Pas de questions sur Marius. (A Panisse :) Et toi, beau masque, prends-en de la graine.

PANISSE. — Moi, je ne t'ai rien demandé.

M. BRUN. — Ni moi non plus.

CÉSAR. — Vous ne me demandez rien, mais vous avez une façon de dire : « Je ne t'ai rien demandé » qui signifie : « Nous voulons absolument savoir. » Et vous essayez de me forcer à vous faire des confidences !

M. BRUN. — Oh ! mais pas du tout, César !

CÉSAR. — Il y a longtemps que ça dure, c'est une véritable conspiration ! Vous voulez tout savoir ? Vous ne saurez rien.

PANISSE. — Je t'assure que, pour moi, je ne veux rien savoir du tout.

CÉSAR. — Tu ne veux rien savoir du tout ?

PANISSE. — Je ne veux pas me mêler de tes affaires de famille.

CÉSAR. — C'est-à-dire qu'après une amitié de trente ans tu te f... complètement de tout ce qui peut m'arriver ?

PANISSE. — Mais non, César... Mais non...

CÉSAR. — Mais oui, Honoré, mais oui ! Ce sont les propres mots que tu as dits tout à l'heure. Tu as dit : « Je m'en f... complètement. »

PANISSE. — Mais j'ai dit ça pour te faire plaisir ! Si tu ne veux rien nous dire, ne dis rien, et si tu veux nous dire quelque chose, eh bien, parle !

CÉSAR, triomphant. — Et voilà ! « Eh bien, parle ! » Je savais bien que vous finiriez par me questionner, j'en était sûr ! Eh bien, puisqu'on me force à parler, je vais te répondre.

PANISSE. — Non, César, non. On ne te force pas.

CÉSAR. — Mais si, mais si. On me force.

M. BRUN. — Mais dans le fond...

CÉSAR. — Ah ! non, taisez-vous, maintenant. Puisqu'on me *force* à parler, au moins qu'on me laisse la parole !

ESCARTEFIGUE. — C'est ça, parle, César. Parle.

CÉSAR. — Bon. Donc, je vois dans vos yeux et dans ceux de tout le monde — même dans les yeux des passants — que vous avez pitié de moi. Je sens très bien ce que vous devez dire quand je ne suis pas là. Vous dites : « Il doit pleurer la nuit, tout seul, dans cette grande maison vide... il ne s'occupe plus du bar, il attend des nouvelles de son fils, qui ne lui écrit jamais, et ça brise le cœur de cet homme. » Eh bien ! puisque vous pensez des choses pareilles, puisque vous attachez de l'importance à une histoire qui n'en a pas, et à laquelle je ne pense jamais, il faut que je m'explique une fois pour toutes.

M. BRUN. — C'est ça, expliquez-vous. Ça mettra tout au point.

CÉSAR. — Tout à l'heure, tu m'as demandé si j'attendais le facteur ! Eh bien, non, je n'attends pas le facteur. D'abord, quand un garçon a eu le courage d'abandonner son vieux père et de ne pas lui écrire une seule fois depuis cinquante-neuf jours, il n'y a guère d'espoir qu'il lui écrive le soixantième.

PANISSE. — D'abord, il ne pouvait pas t'écrire avant sa première escale, et sa première, c'est Port Saïd.

CÉSAR. — Eh bien ? D'après les journaux, *la Malaisie* a touché Port Saïd le 7 août. Il y a douze jours.

ESCARTEFIGUE. — Pour que la lettre te revienne, il faut presque deux semaines.

CÉSAR. — Allons donc ! Il y a un courrier qui fait le voyage en neuf jours !

M. BRUN. — Mais il ne le fait pas tous les jours !

Un temps.

CÉSAR, qui change de visage. — Ah ? Vous croyez ?

M. BRUN. — Mais naturellement, j'en suis sûr !

CÉSAR. — Et puis, d'ailleurs, pourquoi perdre son temps à parler de ces choses ? Ça ne m'intéresse absolument pas !

Entre un petit bonhomme d'Annamite vêtu à la mode de son pays. Il est chargé de fleurs en papier, de poupées en papier, de moulinets en papier de couleur piqués autour de son chapeau. Il va vers le comptoir. César passe derrière pour le servir.

L'ANNAMITE. — Café, bon café, chaud ! chaud !

César prend la « verse » après avoir jeté une tasse et du sucre sur le comptoir. Il va remplir la tasse lorsque Panisse parle.

PANISSE. — Allons, César, ça ne t'intéresse absolument pas ?

Il fait mine de remplir la tasse. L'Annamite attend d'un air impatient et ravi.

CÉSAR. — Absolument pas.

ESCARTEFIGUE. — Allez, vaï !

CÉSAR. — Comment « allez vaï » ? Pourquoi dis-tu « allez, vaï » ? (Il dépose la « verse ».) Ah ! vous me croyez faible ? Vous me prenez pour un molasson ! (Il reprend la « verse ».) Vous croyez qu'on peut me tromper, me bafouer, m'abandonner ? Je vous ferai voir qui je suis ! (Il verse un gros jet de café bouillant sur le pied nu de l'Annamite, qui bondit en arrière et gazouille d'incompréhensibles injures. César le regarde avec fureur.) Tu n'es pas content, dis, jaunâtre ? (L'Annamite invoque les dieux et profère des malédictions véhémentes.) Allez, ouste ! F...-moi le camp !

Il a saisi une matraque. L'Annamite s'enfuit, entouré du tourbillon de ses moulinets de papier.

PANISSE. — Alors, César, ça ne t'intéresse absolument pas ?

ESCARTEFIGUE. — Allez ! vaï !

CÉSAR. — Tenez, une supposition que ce garçon ait eu l'idée d'écrire tous les jours une petite lettre à son père, un petit mot, pour dire : « Je me porte bien, je pense à toi, je me figure ton chagrin... etc. » Une supposition que chaque soir il ait mis sa petite lettre de côté et que la semaine dernière, en arrivant à Port Saïd, il les ait toutes mises à la poste d'un seul coup ; enfin, une supposition que le facteur se présente à l'instant dans ce bar et qu'il dise : « Voilà pour vous, monsieur César ? » Et qu'il me donne un paquet de lettres de 3 kilos — de quoi lire toute la nuit, en les lisant trois fois chacune — eh bien, je prendrais le paquet, et je le f...rais sous le comptoir, et je ne l'ouvrirais même pas parce que ça ne m'intéresse pas !

ESCARTEFIGUE. — Allez, vaï !

PANISSE. — Allez, vaï ! Tu ne nous feras pas croire que tu n'aimais pas ton fils !

CÉSAR. — Je ne dis pas ça, au contraire. C'est vrai, je l'aimais beaucoup, cet enfant. Mais, après ce qu'il m'a fait, c'est fini.

M. BRUN, nettement. — Mais, en somme, qu'est-ce qu'il vous a fait ?

PANISSE. — Oui, en somme ?

ESCARTEFIGUE. — En somme ?

CÉSAR, au comble de la stupeur et de l'indignation. — En somme ! En somme ! O coquin de pas Dieu ! En somme !

M. BRUN, doucement. — Mais oui, en somme, que vous a-t-il fait ?

CÉSAR, rugissant. — Il m'a fait qu'il est parti !

M. BRUN. — Eh bien ? A vingt ans ce garçon n'avait pas le droit de partir ?

CÉSAR. — Il n'avait pas le droit de partir sans me le dire.

ESCARTEFIGUE. — Ça, c'est vrai. Ce qu'il a fait là, ce n'est guère poli.

PANISSE. — Mais s'il te l'avait dit, qu'est-ce que tu aurais fait ?

CÉSAR. — Je lui aurais expliqué qu'il n'avait pas le droit.

PANISSE. — Et même, au besoin, tu le lui aurais expliqué à grands coups de pied au c... ?

CÉSAR. — Naturellement. Je te garantis bien qu'en moins d'un quart d'heure je lui aurais fait passer le goût de la marine !

M. BRUN. — Vous voyez donc qu'il a *bien fait* de ne rien vous dire.

CÉSAR, rugissant. — Il a bien fait ! C'est ça, vous approuvez le révolté, vous félicitez l'ingrat ! Encore un bolchevik, qui veut détruire la famille ! Et il faut entendre dire ça dans mon bar ! C'est inouï !

M. BRUN. — Mais enfin, César, après tout, si cet homme veut naviguer ?

CÉSAR, sincère. — Cet homme ? Quel homme ?

M. BRUN. — Marius est un homme.

CÉSAR, éclatant de rire. — Un homme ! Un homme ! Marius !...

M. BRUN. — Il a vingt-trois ans. A cet âge, vous étiez déjà marié ?

CÉSAR. — Moi, oui.

M. BRUN. — Vous étiez un homme ?

CÉSAR. — Moi, oui.

M. BRUN. — Alors, ce qui était vrai pour vous n'est pas vrai pour lui ?

CÉSAR, avec force. — Non.

M. BRUN. — Et pourquoi ?

CÉSAR. — Pour moi, j'ai toujours raisonné différemment, parce que moi, je n'étais pas mon fils.

M. BRUN. — Eh bien, César, permettez-moi de vous dire, avec tout le respect que je vous dois, que vous êtes un grand égoïste.

PANISSE. — En voilà un qui ne te l'envoie pas dire.

ESCARTEFIGUE. — Et il parle bien, ça !

M. BRUN. — Si cet homme veut naviguer, vous n'avez pas le droit de l'en empêcher !

CÉSAR. — Mais s'il veut naviguer, qu'il navigue, bon Dieu ! Qu'il navigue où il voudra, mais pas sur l'eau !

ESCARTEFIGUE, ahuri. — Mais alors où veux-tu qu'il navigue ?

CÉSAR. — Je veux dire : pas sur la mer. Qu'il navigue comme toi, tiens, sur le vieux port. Ou sur les rivières, ou sur les étangs, ou... et puis nulle part, sacré n... de D... ! Est-ce qu'on a besoin de naviguer pour vivre ? Est-ce que M. Panisse

navigue ? Non, pas si bête ! Il fait les voiles, lui ! Il fait les voiles pour que le vent emporte les enfants des autres !

Le Facteur paraît sur la porte. Il tend à César une lettre épaisse et un journal. Fanny, qui l'a suivi des yeux, fait un pas vers lui.

Scène X

LES MÊMES, LE FACTEUR

LE FACTEUR. — Monsieur César, voilà pour vous !

César fait un pas vers lui, prend la lettre et le journal et ne bouge plus.

FANNY, au Facteur. — Vous n'avez rien pour moi ? Fanny Cabanis ?

LE FACTEUR. — Oh ! mais je vous connais, mademoiselle ! Non, je n'ai rien pour vous.

FANNY. — Vous m'avez peut-être laissé une lettre chez moi, au 39, quai du Port ?

LE FACTEUR. — Ah ! si ! J'ai laissé un prospectus des Nouvelles Galeries.

FANNY. — Rien d'autre ?

LE FACTEUR. — Rien d'autre pour aujourd'hui. Ce n'est pas ma faute, vous savez... Moi, je les porte, les lettres. Mais ce n'est pas moi qui les écris ! (Il sort une lettre de sa boîte et s'adresse à toutes les personnes présentes.) Est-ce que quelqu'un connaît señor Miraflor y Gonzalès y Cordoba, 41, quai du Port ?

PANISSE. — C'est Tripette, le tondeur de chiens.

LE FACTEUR. — Tripette s'appelle comme ça ?

PANISSE. — A ce qu'il paraît.

LE FACTEUR. — Et il habite au 41 ?

ESCARTEFIGUE. — Non, peuchère ! Il habite nulle part. Mais comme il est toujours assis sur la porte du 41, il donne cette adresse, té, pour de dire d'en avoir une.

LE FACTEUR. — Ah ? C'est Tripette ? Merci. (Il sort.) O Tripette ! O Tripette ! O Tripette !

César pose la lettre sur le comptoir, d'un geste décidé. Il garde le journal et va s'asseoir sur la banquette pour le lire. Fanny va lentement au comptoir, regarde la lettre et pâlit.

Scène XI

LES MÊMES, moins LE FACTEUR

FANNY. — Une lettre de Port-Saïd !... César, elle est lourde...

César sourcille du coin de l'œil.

CÉSAR. — Et après ?

FANNY. — César, c'est de lui, c'est de Marius. C'est écrit derrière...

CÉSAR. — Et après ?

FANNY. — César, lisez-la... Vite, lisez-la.

CÉSAR. — Laisse ça, je te prie.

FANNY. — Lisez-la.

CÉSAR. — Je préfère mieux lire mon journal, *le Journal des limonadiers.*

PANISSE, avec douceur. — Allons, César.

CÉSAR. — Quoi, « allons César » ?

PANISSE. — Si tu veux lire cette lettre, nous te chinerons pas.

ESCARTEFIGUE, bon enfant. — On sait bien que ce que tu as dit, c'était pour parler.

PANISSE. — César, je me mets très bien à ta place : tu as envie de lire cette lettre, et tu luttes contre cette envie à cause de nous, parce que nous sommes là ; permets à ton vieil ami de te dire que c'est de l'amour-propre mal placé.

CÉSAR. — Quoi ?

ESCARTEFIGUE. — Je te dirai, César — et pourtant, il faut du courage — mais je te dirai... puisque c'est mon devoir, je te dirai... exactement comme Panisse, qui l'a dit le premier : c'est de l'amour-propre mal placé.

CÉSAR. — Les observations d'un ancien c... et d'un c... de l'active n'ont sur moi aucune influence.

Il va s'asseoir et déplie son journal.

PANISSE, vexé. — A qui fait-il allusion ?

ESCARTEFIGUE, perplexe. — Je me le demande.

CÉSAR, lisant son journal. — *Le Journal des limonadiers.* Té, on nous augmente le picon. 16 sous par bouteille. Naturellement. (Il calcule.) Dans une bouteille, il y a seize verres. Ça va faire, pour les clients, 4 sous par verre. Et l'anisette, même romance. Enfin, tant pis. Que faire ? Nous sommes bien forcés d'accepter. N'est-ce pas ? Tiens, il y aura le Congrès des limonadiers au mois de février, à Toulon. Ça, je ne le manquerai pas.

PANISSE. — Allons, César !

CÉSAR. — Quoi, « allons César » ! Parfaitement, j'irai au Congrès des limonadiers. Ce n'est pas toi qui vas m'en empêcher, peut-être ?

PANISSE. — Non, certainement. Mais enfin tu as là des nouvelles de ton fils, et tu devrais bien...

FANNY, doucement suppliante. — César, ouvrez la lettre.

PANISSE. — Pour faire plaisir à la petite !

CÉSAR, à Fanny. — Ça t'intéresse donc tant que ça d'avoir des nouvelles de ce navigateur dénaturé ? Moi, non.

M. BRUN, prenant la lettre. — Voyons, César ? Si vous ne l'ouvrez pas, je vais l'ouvrir !

CÉSAR. — Oh ! n... de D... ! Vous allez tous m'empoisonner avec cette lettre ! Eh bien, té, moi, je m'en vais la mettre à l'abri.

Il s'enfuit dans la cuisine. Fanny veut le suivre, mais on l'entend fermer la porte à clef.

M. BRUN. — Il va la lire dans la cuisine !

PANISSE. — Oh ! ça, certainement.

M. BRUN. — Et nous, vous ne savez pas ce que nous devrions faire maintenant ?

ESCARTEFIGUE. — Non ?

M. BRUN. — Eh bien, nous devrions nous en aller, discrètement, pour ne pas gêner sa rentrée.

PANISSE. — Bonne idée.

M. BRUN. — Nous sommes d'accord ?

ESCARTEFIGUE, s'asseyant. — Oui, nous sommes d'accord !

M. BRUN, sarcastique. — Nous sommes d'accord, mais vous vous asseyez ! Vous voulez tout voir. Eh bien, monsieur Escartefigue, j'ai entendu dans ce bar assez de calomnies contre les Lyonnais pour avoir le droit de formuler ceci : à Lyon, on sait ce que c'est que la pudeur et la discrétion. Au revoir, messieurs.

Il sort.

Scène XII

LES MÊMES moins CESAR et M. BRUN

ESCARTEFIGUE, stupéfait. — Qué pudeur ? Pudeur ?...

PANISSE. — Dis donc, Félix, tu devrais aller voir si Cadagne est réveillé.

ESCARTEFIGUE. — Tu crois qu'il faut que j'y aille ?

PANISSE. — Les premières parties commencent à 9 heures. Quand on est du jury, il faut avoir la politesse des rois. Va chercher Cadagne, va.

ESCARTEFIGUE. — Alors, j'y vais. J'y vais.

PANISSE. — Ce n'est pas tellement loin, il y a 40 mètres.

ESCARTEFIGUE. — Il y a 40 mètres en passant par là-devant. Mais, en passant par la place de Lanche, il y a au moins 200 mètres.

PANISSE. — Et pourquoi tu irais faire le tour ?

ESCARTEFIGUE. — Eh ! c..., en faisant le grand tour, je reste à l'ombre.

Il sort.

Scène XIII

PANISSE, FANNY, puis ESCARTEFIGUE

PANISSE. — Fanny ! (Elle s'approche de lui, elle sourit, toute pâle.) Ne tremble pas comme ça ! Il y a sûrement beaucoup de choses pour toi dans cette lettre.

FANNY. — Oh ! non, Panisse... Je ne crois pas...

PANISSE, avec douceur. — Tu ne le crois pas, mais tu l'espères. C'est bête l'amour, tout de même.

FANNY. — Ce n'est pas bête, mais c'est mauvais.

PANISSE. — Je sais bien que c'est surtout de l'imagination, mais ça peut faire souffrir quand même... Tu es bien pâlotte, Fanny... Tu devrais bien voir le docteur.

FANNY. — Bah ! Pourquoi ?

PANISSE. — Mais parce qu'un docteur te renseignera. Il te dira si tu n'as pas de l'anémie, il te marquera des choses pour te donner de l'appétit, *exétéra*...

FANNY. — Vous connaissez ma mère. Si je parle d'aller au docteur, elle me croira perdue.

PANISSE. — Eh bien, qui t'empêche d'y aller toute seule ? Va chez le Dr Venelle. Il habite dans ma maison, c'est un bon papa... Vas-y un après-midi... Si tu veux, je te donnerai les sous...

FANNY. — Oh ! non, merci. J'en ai...

Paraît Escartefigue.

ESCARTEFIGUE. — Il est réveillé. Il est même tout prêt à partir.

PANISSE. — Il n'est pas saoul, au moins ?

ESCARTEFIGUE. — Oh ! non ! Il s'est mis le col et la redingote, et il s'est ciré les souliers que je te dis que ça... Il nous attend, hé.

PANISSE. — Alors on y va. (Il se llève.) Ne sois pas inquiète pour la lettre, Fanny. Aie patience quelques minutes. Dans un quart d'heure, il va te la lire et avant ce soir il va la réciter à tout Marseille.

ESCARTEFIGUE. — Allez, Honoré, tu viens ?

Panisse sort.

Scène XIV

CESAR, FANNY, puis L'ITALIEN

A ce moment, la porte de la cuisine s'ouvre et César paraît, illuminé. Il tient la lettre à la main.

CÉSAR. — Fanny ! Il est bien ! Il se porte bien ! Viens ici, viens. Assieds-toi là. Tu vas me relire la lettre, bien comme il faut. Tiens. (Il lui donne la lettre. Il va s'asseoir pour écouter la lecture. A ce moment, paraît sur le seuil un client. C'est un Italien. César va vers lui.) Non, non. On n'entre pas... On ne sert pas...

L'ITALIEN. — Perché ?

CÉSAR, montrant les bouteilles. — Mauvais ! Les bouteilles, empoisonnées !

L'ITALIEN. — Ma qué ? Ma qué ?

CÉSAR. — Empoisonnato ! La colica frénética et la morte ! Allez chez Mostégui, au coin. Excellentissimo ! Grazîossimo, minestrone !

L'ITALIEN. — Esta pa un poco mato ?

CÉSAR. — Si, si. Completemente fada ! absoloutamente ! (L'Italien hausse les épaules et s'en va.) Frisepoulet ! Sers tout ce qu'on voudra sur la terrasse, mais ne laisse entrer personne !

FANNY, lisant. — *Mon cher papa, pardonne-moi, mon cher papa, la peine que j'ai pu te faire : je sais bien comme tu dois être triste depuis que je suis parti, et je pense à toi tous les soirs...*

CÉSAR, parlant au chapeau de paille. — Bon. Il pense à moi tous les soirs, mais moi, grand imbécile, je pense à toi toute la journée ! Enfin, continue.

FANNY. — *Pour dire de t'expliquer toute la chose et de quelle façon j'avais cette envie, je ne saurais pas te l'écrire. Mais tu n'as qu'à demander à Fanny : elle a connu toute ma folie.*

CÉSAR, parlant au chapeau. — Folie, c'est le mot. Ça me fait plaisir de voir que tu te rends compte !

FANNY. — *Maintenant, laisse-moi te raconter ma vie... Quand je suis parti, on m'avait mis aide-cuisinier.*

CÉSAR. — Aide-cuisinier ! Ils ont dû bien manger sur ce bateau ! Au bout d'un mois il n'y aura plus que des squelettes à bord. Ça va être le bateau-fantôme.

FANNY. — *Mais au bout de quelques jours ils m'ont remplacé par un autre homme de l'équipage, qui s'était blessé à la jambe en tombant dans la cale, et moi, j'ai pris sa place sur le pont.*

CÉSAR. — Bon. Maintenant, attention, ça va devenir terrible !

FANNY. — *Je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que, en arrivant à Port Saïd, nous avons eu de gros ennuis. Comme un matelot du bord était mort d'une sale maladie, lès autorités ont cru que peut-être c'était la peste, et on nous a mis en quarantaine.*

CÉSAR, exorbité. — La peste ! Tu entends, la peste ! Coquin de sort ! La peste sur son bateau ! Et dire que quand un de ses camarades de l'école communale attrapait les oreillons je gardais M. Marius à la maison pendant un mois pour le préserver ! Et maintenant il s'en va nager dans la peste ! De la peste jusqu'au cou !

FANNY. — Mais il ne l'a pas eue, lui, puisqu'il vous écrit.

CÉSAR. — Il ne l'a pas eue, mais il a bien failli l'avoir ! Et puis ça n'empêche pas que c'est une maladie terrible. La peste, le cou gonflé, la bouche ouverte, la langue comme une langue de bœuf ! Et

le corps couvert de pustules et l'estomac en pourriture et le nombril tout gonflé et noir comme un oursin ! Ah ! coquin de sort ! Ah ! Marius ! tu n'as pas fini de nous faire faire du mauvais sang ! Va, continue !

FANNY. — *Mais les docteurs du port ont tout démantibulé le pauvre mort pour voir ce qu'il avait, et ils ont dit que ce n'était pas la peste.*

CÉSAR. — Tant mieux !

FANNY. — *Maintenant nous voilà délivrés, et nous allons repartir pour Aden. Ce voyage est merveilleux ; si je voulais te raconter tout ce que je vois, je n'en finirais pas de te le raconter. Mais, malheureusement, on ne s'est pas arrêté en route, ce qui est bien regrettable, surtout que nous sommes passés au large de plusieurs îles, où se trouve la célèbre ville grecque d'Athènes, qui était autrefois la grande forteresse des Romains.*

CÉSAR, fier. — Ça se voit qu'il est avec des savants.

FANNY. — *Enfin, tout va très bien, et ma nouvelle vie me plaît beaucoup. Je suis maintenant au service des appareils océanographiques.*

CÉSAR. — Ah ! celui-là, je n'avais pas pu le lire !

FANNY. — *Nous allons nous en servir bientôt pour mesurer les fonds de l'océan Indien.*

CÉSAR, ravi. — Tu t'imagines ce petit qui faisait semblant de ne pas savoir mesurer un picon-grenadine et qui va mesurer le fond de la mer ! Qu'est-ce que je dis, la mer ? L'océan ! Le fond de l'océan.

FANNY. — *Tous ces messieurs les savants sont très gentils avec moi. Celui des appareils m'a pris en amitié, je lui ai raconté toute mon histoire : il dit que cette envie de naviguer, ça ne l'étonne pas, parce que, comme je suis Marseillais, je suis sûrement le fils de Phénicien.*

CÉSAR, inquiet. — Félicien ? Où ? Où ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

FANNY. — Il y a bien : le fils de Phénicien.

CÉSAR. — Le fils de Félicien ? Et moi, alors, je ne serais pas son père ? (Brusquement.) Ah ! je comprends ! je t'expliquerai. Continue, il y a quelque chose pour toi un peu plus loin...

FANNY. — *Enfin, tout ça va très bien et j'espère que ma lettre te trouvera de même, ainsi que Fanny.*

CÉSAR, affectueux. — Ainsi que Fanny ! Tu vois qu'il pense toujours à toi.

FANNY. — *Donne-moi un peu des nouvelles de sa santé et de son mariage avec ce brave homme de Panisse. Elle sera sûrement très heureuse avec lui, dis-le-lui bien de ma part.*

CÉSAR. — Tu vois, « dis-le-lui bien de ma part ». Tu vois, il pense à toi.

FANNY. — *Ecris-moi à mon nom : bord de la* Malaisie. *A Aden. Nous y serons le 15 septembre. Je t'embrasse de tout mon cœur. Ton fils, Marius.*

CÉSAR, avec émotion. — Ton fils, Marius.

FANNY. — En dessous, il y a : *Ne te fais pas de mauvais sang, je suis heureux comme un poisson dans l'eau.*

CÉSAR. — Eh ! oui, il est heureux... Il nous a laissés tous les deux et pourtant il est ravi... (Fanny pleure. César se rapproche d'elle.) Que veux-tu, ma petite Fanny, il est comme ça... et puis, il faut se rendre compte qu'il ne doit pas avoir beaucoup de temps pour écrire, et puis, sur un bateau, c'est difficile ; ça remue tout le temps, tu comprends... Evidemment, il aurait pu mettre quelque chose de plus affectueux pour moi — et surtout pour toi... Mais peut-être que juste au moment où il allait écrire une longue phrase exprès pour toi, une phrase bien sentimentale, peut-être qu'à ce moment-là on est venu l'appeler pour mesurer l'océanographique ? Moi, c'est comme ça que je me l'explique... Et puis, c'est la première lettre... Il y en aura d'autres ! Té, maintenant, nous allons lui répondre. Et comme je n'écris pas très bien, parce que j'ai la main un peu grosse pour le porte-plume, tu vas écrire la lettre pour moi, tiens, cherche un sous-main et du papier, pendant que je mets le guichet, comme ça nous serons plus tranquilles. (Il va verrouiller la porte. Fanny apporte un encrier, des plumes et du papier. Il s'assoit et il dicte :) *Mon cher enfant, enfin, je reçois ta première lettre. Elle n'est pas bien longue... et j'espère que la prochaine durera au moins dix pages ou même vingt. Ce que tu me dis sur ton voyage est tout à fait intéressant et tes savants ne sont pas bêtes, surtout celui qui t'a dit que tu dois être le fils de Félicien, il ne s'est pas trompé de beaucoup, puisque Félicien, c'était le père de ta mère et par conséquent, tu as un peu de son sang.* Regarde un peu ce que c'est, ces savants, rien qu'à le voir, ils sont allés deviner le nom de son grand-père !

On frappe à la porte.

UNE VOIX. — Oou ! Il n'y a personne ?

CÉSAR. — C'est Hippolitre ! O Hippolitre !

HIPPOLITRE. — Pourquoi tu es fermé ?

CÉSAR. — Si tu veux boire, reviens dans une heure.

HIPPOLITRE, doucement, insistant. — Mais pourquoi tu es fermé ?

CÉSAR. — Fermé pour cause de correspondance !

On entend Hippolitre éclater de rire.

HIPPOLITRE. — Oyayaï ! Oyayaï !

CÉSAR. — Voilà ce que c'est qu'un illettré ! Où j'en étais-je ? Continuons, attention : *Quand tu vas commencer à mesurer le fond de la mer, fais bien attention de ne pas trop te pencher et de ne pas tomber par-dessus bord — et là où ça sera trop profond laisse un peu mesurer les autres.* Je le connais, moi, M. Marius ; quand il avait quatre ans, un jour que je l'avais mené à la pêche sur la barquette de Panisse, il se penche pour regarder sa ligne — et, pouf ! un homme à la mer ! C'est vrai qu'à ce moment-là il avait la tête plus lourde que le derrière et que depuis ça s'est arrangé. Relis-moi la dernière phrase.

FANNY. — *Laisse un peu mesurer les autres.*

CÉSAR. — Souligne les autres. Bien épais. Bon. *Et si quelqu'un... à bord, avait la peste, ne lui parle que de loin et ne le fréquente plus, même si c'était ton meilleur ami. L'amitié est une chose admirable, mais pas la peste, c'est la fin du monde. Ici, tout va bien et je me porte bien, sauf une colère terrible qui m'a pris quand tu es parti, et qui n'est pas encore arrêtée. La petite Fanny ne va pas bien. Elle ne mange pour ainsi dire plus rien et elle est toute pâlotte. Tout le monde le remarque et dans tout le quartier les gens répètent toute la journée : « La petite s'en ira de la caisse, et César partira du ciboulot. » Aussi, Honorine me fait des regards sanglants, et chaque fois qu'elle me regarde je me demande si elle ne va pas me tirer des coups de revolver, et j'en ai le frisson de la mort.* Pourquoi tu n'écris pas ?

FANNY. — Ecoutez, César, ça, je ne crois pas que ce soit nécessaire de le mettre — parce que ça va lui faire de la peine.

CÉSAR, hargneux. — Eh bien ? Il ne nous en a pas fait, à nous, de la peine ?

FANNY. — Oui, mais ça ne sert à rien de la lui rendre.

CÉSAR. — Au fond, c'est vrai, ça ne sert à rien... Alors, qu'est-ce que nous mettrons à la place ?

FANNY. — Attendez : je vais vous l'écrire.

CÉSAR. — Non, non, ne l'écris pas. Dis-le-moi d'abord.

FANNY. — Nous mettrons : la petite Fanny est comme d'habitude. Pour son mariage avec Panisse, je crois bien que rien n'est encore fait, mais, peut-être, je ne sais pas tout.

CÉSAR. — Excellent.

FANNY. — En attendant, elle est comme d'habitude. De temps en temps, nous parlons de toi gentiment, sur la terrasse du café — et quelquefois, le soir, quand tout est calme, pendant qu'Escartefigue fait la conversation avec Panisse et M. Brun, il nous semble réellement que tu n'es pas parti si loin, que tu es tout juste monté à la gare pour lui descendre ses paniers d'huîtres et que tu vas paraître sur la porte avec ton chapeau de paille et ton petit mouchoir autour du cou...

Elle pleure. César se lève, lui tourne le dos et se mouche horriblement.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Le décor représente la cuisine d'Honorine, éclairée par des cuivres et des carreaux rouges.

Au milieu, Claudine est assise. C'est une belle commère de trente-cinq ans. Elle a une belle robe verte, par-dessus laquelle elle a mis un tablier. Et tout en parlant avec sa sœur elle tourne vigoureusement l'aioli dans un mortier qu'elle serre entre ses genoux. Honorine s'occupe de la marmite en bougonnant.

Scène première

HONORINE, CLAUDINE

HONORINE. — Et comment ça se fait qu'elle n'est pas à son éventaire ce matin ? Elle s'est encore fait remplacer par la femme d'Escartefigue.

CLAUDINE. — Oh ! écoute, ma sœur, quand elle veut aller travailler, c'est toi qui lui dis de rester couchée ou d'aller se promener ; et si, par hasard, elle a envie de faire une petite promenade, alors tu protestes. Ce n'est pas juste. Tu as peur qu'elle soit allée avec un galant ?

HONORINE. — Malheureusement, ce n'est pas ça qui m'inquiète ! Si elle pouvait prendre un galant et se marier le plus tôt possible ! Qu'elle épouse un singe si elle veut, mais qu'elle se marie !

CLAUDINE. — Moi, je trouve qu'il n'y a pas le feu à la maison. Après tout, elle a dix-neuf ans et s'il faut qu'elle attende son fiancé pendant deux ans il n'y a pas de quoi s'arracher les cheveux !

HONORINE, sèchement. — Ce monsieur-là n'est pas son fiancé. Et elle ne peut pas attendre deux ans.

CLAUDINE. — Et pourquoi ?

HONORINE. — Parce qu'elle est déshonorée. Il n'y a qu'un mariage pour lui rendre sa réputation. Tout le monde le sait qu'elle a été la maîtresse de ce petit mastroquet. Tout le quartier ne parle que de ça.

CLAUDINE, innocente. — Mais qu'est-ce qu'ils peuvent savoir ?

HONORINE, rageuse. — Que le soir, à 10 heures, Marius entrait ici avec la petite et qu'il en sortait vers les 7 heures du matin.

CLAUDINE. — Et qu'est-ce que ça prouve ? Quand deux personnes sont toutes seules dans une chambre, va-t'en un peu savoir ce qu'elles font !

HONORINE, avec mépris. — Tais-toi, vaï, tais-toi !

CLAUDINE. — Moi, je n'ai pas le mauvais esprit et je me dis : peut-être ils se parlaient tendrement, peut-être ils faisaient des projets, ou peut-être ils se disputaient.

HONORINE. — Ou peut-être ils jouaient aux cartes ! Tais-toi, va, tu n'es qu'une grosse bête !

CLAUDINE. — Ça, il y avait longtemps que tu ne me l'avais pas dit ! Et toujours il faudra que j'entende ça ! La pauvre maman, elle, m'appelait coucourde ! A l'école, quand je me trompais, la maîtresse disait : « Ne riez pas, soyez charitables, ce n'est pas de sa faute si elle est bête ! » J'en ai assez, moi, à la fin ! Tu crois que ça ne me ferait pas plaisir d'être intelligente comme toi ?

HONORINE. — Ne te fâche pas, va, ma belle Claudine !

CLAUDINE, en larmes. — Laisse-moi, laisse-moi. C'est bien possible que je sois bête, mais tout ce que je fais, je le fais de bon cœur.

On entend sonner le timbre de la porte d'entrée. Honorine tire le cordon.

Scène II

LES MÊMES, LE FACTEUR

On entend dans le corridor une voix sonore.

LE FACTEUR. — Madame Cabanis.

HONORINE. — C'est le facteur.

Honorine ouvre la porte. Le Facteur paraît.

LE FACTEUR. — Une lettre recommandée, et ça vient de Toulon.

HONORINE. — C'est de mon fournisseur de moules. (Elle prend le petit carnet.) Où c'est que je signe ?

LE FACTEUR. — Là. (Pendant qu'Honorine signe, le Facteur se tourne galamment vers Claudine.) Alors, madame Claudine, vous êtes un peu Marseillaise, aujourd'hui ?

CLAUDINE. — Eh oui ! Je viens passer la journée chez ma sœur.

LE FACTEUR. — Elle est si brave votre sœur !

CLAUDINE. — Ah ! oui, qu'elle est brave !

LE FACTEUR, machiavélique. — Moi, vous savez comment je le sais qu'elle est brave ?

CLAUDINE. — Non, je ne sais pas.

LE FACTEUR. — Eh bien, je le sais parce que chaque fois que je lui apporte une lettre recommandée, c'est rare si elle m'offre pas un verre de petit vin blanc ?

HONORINE. — Mais c'est tout naturel ! et aujourd'hui, ça sera comme les autres fois !

LE FACTEUR, digne. — Ah ! non, pas aujourd'hui.

HONORINE. — Et pourquoi ?

CLAUDINE. — Vous êtes malade ?

LE FACTEUR. — Oh ! non, pas du tout ; seulement, après ce que je viens de dire, vous pourriez vous imaginer que je l'ai demandé. Ça ne serait pas délicat.

HONORINE. — Qué délicat ! Tenez, c'est du bon petit vin de Cassis !

Elle verse un verre de vin.

LE FACTEUR. — Parce que les choses qu'on vous offre, ça fait toujours plaisir. Mais s'il faut les demander, eh bien, moi, ce n'est pas mon genre. A la vôtre.

Il boit.

CLAUDINE, à voix basse, à Honorine. — Demande-z'y !

HONORINE. — Quoi ?

CLAUDINE. — Ce que tu me disais tout à l'heure, il le sait, lui.

HONORINE. — C'est vrai. (Elle s'approche du Facteur.) Dites, facteur, il faudrait que je vous demande un renseignement.

LE FACTEUR, se versant un verre de vin blanc. — Bon. Allez-y, Norine.

HONORINE. — Est-ce que ma fille reçoit des lettres du fils de César ?

LE FACTEUR, digne. — Ah ! permettez. Cette question, je n'ai pas le droit d'y répondre.

CLAUDINE. — Et pourquoi ?

LE FACTEUR. — Et le secret professionnel, qu'est-ce que vous en faites ? Vous savez ce que c'est, vous, le secret professionnel ? Non. Moi je le sais.

HONORINE. — Ecoutez, il s'agit de ma fille. Il s'agit de choses très importantes pour moi. Dites-moi seulement oui ou non.

LE FACTEUR, solennel. — Honorine, malgré toute mon amitié pour vous, et malgré mon respect pour votre vin blanc, je ne peux rien vous dire. Impossible. Je voudrais parler, mais je ne peux pas. Figurez-vous que j'ai sur la bouche un de ces gros cachets de cire rouge qu'on met sur les lettres chargées. Simplement. Alors je voudrais parler, j'essaie, mais je ne peux pas.

HONORINE. — Allez ! vaï !

CLAUDINE. — Ce n'est pourtant pas difficile de dire oui ou non.

LE FACTEUR. — Mais, malheureuse, réfléchissez une demi-seconde. Dans cette boîte, il y a chaque matin les secrets de toutes les familles du quai de Rive-Neuve. Si j'allais dire, même à ma femme, même dans l'obscurité, même à voix basse, que M. Lèbre reçoit *à son bureau* de petites lettres roses comme celle-ci. (Il brandit une lettre.) Elle vient d'Antibes, du casino où chante M^lle^ Félicia. Si j'allais dire que cette lettre (il brandit une autre lettre), adressée à M^me^ Cadolive, vient de la prison d'Aix où son fils aîné finit ses trois ans pour cambriolage... qu'est-ce que vous penseriez de moi ? Non, non, ça, c'est le secret professionnel ! et celui qui ne le respecte pas, c'est un mauvais facteur qui mérite d'aller en galère. Aussi, moi, je ne lis même pas les cartes postales ; je ne lis que l'adresse, de l'œil droit.

CLAUDINE, lui versant un autre verre de vin. — Mais ce que ma sœur vous demande, ça ne risque pas de faire un drame.

HONORINE. — Si vous me le dites, vous me donnez un renseignement bien précieux pour le bonheur de me petite. Allez, vaï ! soyez brave ! dites-le-moi !

LE FACTEUR, digne. — Revêtu de cet uniforme, je suis l'esclave du devoir, Honorine, esclave. Mais peut-être qu'avec un peu d'intelligence nous pourrions nous arranger. Fermez la fenêtre. Attention ! Regardez-moi bien. Et posez-moi votre question.

HONORINE. — Est-ce que Fanny reçoit des lettres de Marius ?

LE FACTEUR. — Attention au mouvement.

De la tête, il dit non.

HONORINE. — Vous êtes sûr qu'elle n'en reçoit pas ?

LE FACTEUR. — Attention. Regardez-moi bien.

De la tête, il dit oui.

CLAUDINE. — Vous en êtes sûr qu'elle n'en a jamais reçu ?

LE FACTEUR. — Regardez-moi bien.

De la tête il dit oui.

HONORINE. — Même si jamais elle en reçoit une, vous me préviendrez ?

LE FACTEUR, indigné. — Mais non, mais non, je n'ai pas le droit. Je ne vous préviendrai pas.

CLAUDINE. — Allez, vous n'êtes pas gentil.

LE FACTEUR. — Tant pis ! Moi, je ne tiens pas à être gentil. Je fais mon devoir, voilà tout ! Si Marius lui écrit et que je le voie par les tampons sur l'enveloppe, je ne vous le dirai pas. Seulement, n'est-ce pas, elle a le même nom que vous. Alors, il pourrait arriver par hasard que je me trompe et que je vous donne la lettre à vous ! Mais ça ne serait pas de ma faute.

HONORINE. — Ah ! ça serait parfait !

LE FACTEUR. — Ce serait parfait si ça arrivait. Alors, au revoir, Norine. Et excusez-moi.

HONORINE. — De quoi ?

LE FACTEUR. — De n'avoir pu vous donner le renseignement. Si j'avais pu, ça aurait été avec plaisir. Mais qu'est-ce que vous voulez, je n'ai pas le droit. C'est le secret professionnel.

Il sort.

Scène III

CLAUDINE, HONORINE

CLAUDINE. — Eh bien, tant mieux qu'il ne lui écrive pas. Parce que comme ça, ça va lui passer. Elle l'oubliera.

HONORINE. — Oui, elle l'oubliera ou bien elle va mourir de mauvais sang.

CLAUDINE, rêveuse. — Tu crois ? Mais alors ça serait un amour comme au cinéma. Une passion. C'est terrible, mais quand même c'est beau.

HONORINE. — Ah ! tu trouves que c'est beau, toi ?

Ça te paraît beau, ma situation ? Elle est désespérée, ma situation. Je ne dors plus, je ne mange plus, je n'ose plus regarder mes amies.

CLAUDINE. — Va, n'exagère pas, Honorine. Moi, dans ma petite jugeote, je ne m'effrayais pas trop jusqu'à maintenant. Je me pensais : petit à petit, elle va l'oublier et à la fin des fins, si elle n'en trouve pas un qui soit mieux, elle épousera maître Panisse.

HONORINE. — Ah ! moi aussi, je l'espérais !

CLAUDINE. — Eh bien, tu vois que je ne suis pas si bête que ça puisque je pensais comme toi.

HONORINE. — Eh oui, mais moi, quand je pensais ça, j'étais aussi bête que toi. Parce que maintenant, même si elle reprend le dessus, même si elle accepte maître Panisse, eh bien, ça ne se fera pas, parce que c'est Panisse qui ne voudra pas.

CLAUDINE. — Et pourquoi il ne voudrait plus ?

HONORINE. — Mais à cause de toute la comédie, parbleu ! Tu crois que c'est rassurant pour un homme de cinquante ans d'épouser une jeune fille qui meurt d'amour en public pour un autre ?

CLAUDINE, inquiète. — Il te l'a dit ?

HONORINE. — Mais non, il ne me l'a pas dit, mais quand je le rencontre il ne me dit plus rien.

CLAUDINE, même jeu. — Il ne te parle plus ?

HONORINE. — Il me parle de la pluie et du beau temps, mais de la petite plus un mot ! (Le timbre de la porte d'entrée retentit. Honorine se lève en disant :) Qu'est-ce que c'est ? (Puis elle va tirer sur le levier qui ouvre la porte. Enfin elle ouvre la porte de la salle à manger, regarde dans le corridor et dit avec étonnement :) C'est un monsieur avec un chapeau gibus.

CLAUDINE, effrayée. — Moun Diou ! C'est peut-être un huissier !

HONORINE. — Mais pourquoi ce serait un huissier ? Moi, je dois rien à personne !

La porte s'ouvre, entre Panisse en habit et chapeau gibus et gants blancs.

Scène IV

LES MÊMES, PANISSE, puis LE CHAUFFEUR

HONORINE. — Mon Dieu, c'est vous, Panisse ?

PANISSE, souriant. — Eh oui, c'est moi. Bonjour, mesdames.

CLAUDINE. — Bonjour, maître Panisse, et comment ça va ?

PANISSE. — Mais ça va très bien, chère madame Claudine, et vous-même ?

CLAUDINE. — Comme vous voyez, ça ne va pas mal !

PANISSE, galant. — Moi, je vous trouve très en beauté.

HONORINE. — C'est vous qui êtes beau. Quand je vous ai vu dans le couloir, vous m'avez fait peur.

PANISSE. — C'est-à-dire que je viens du mariage d'un vieil ami, Ulysse Pijeautard, le gantier de la rue Paradis. Et voilà pourquoi je suis en habit.

CLAUDINE, admirative. — Et gants blancs.

PANISSE, charmé. — Et gants blancs, comme vous voyez.

CLAUDINE. — Ça vous va bien, vous savez ?

PANISSE, désinvolte. — Oui, l'habit, ça flatte toujours ; et ce n'est pas moi qui suis élégant, c'est mon costume.

CLAUDINE, flatteuse. — Ah ! ne dites pas ça, maître Panisse ! Il faut savoir le porter ! Et vous, vous le portez bien. Pas vrai, Norine ?

Les deux sœurs ont échangé un coup d'œil d'intelligence.

HONORINE. — Ah ! oui, pour ça, il le porte bien. Mais comment ça se fait que vous ne soyez pas resté au banquet de la noce ?

PANISSE. — Parce qu'aujourd'hui c'était le mariage à la mairie. Le banquet, ça sera demain, et d'abord ça ne sera pas un banquet. Ça sera un « lonche ». C'est un mot anglais. Ça veut dire banquet, d'ailleurs, mais c'est beaucoup plus distingué.

HONORINE. — Et c'était joli, cette noce ?

PANISSE. — C'était charmant. C'était même émouvant. Pour moi, surtout. Pijeautard était veuf comme moi. Et à peu près de mon âge, comme moi. Et il a épousé une jeune fille ravissante. Oui, sa caissière. Toute jeune.

CLAUDINE, enthousiaste. — Il a bien fait.

PANISSE, machiavélique. — Il y avait deux ou trois personnes à la sortie de la mairie qui ont eu un peu l'air de se f... de lui. Moi, il me semble que ces personnes n'ont pas eu raison. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

CLAUDINE. — C'est des jaloux, voilà ce que c'est !

PANISSE. — Qu'est-ce que vous en pensez, vous, Honorine ?

HONORINE. — Si ça fait plaisir à la petite, tout est pour le mieux !

CLAUDINE. — Quand un homme de cinquante ans a envie de se marier, et quand sa situation lui permet de s'offrir une jeunesse, pourquoi voulez-vous qu'il aille chercher une femme vieille et laide, qui dépense 20 sous par jour de tabac à priser ?

PANISSE. — Alors, vous, vous approuvez Pijeautard ?

CLAUDINE, rayonnante. — Moi, je le félicite.

PANISSE. — Parfaitement raisonné. Ma chère Claudine, vous avez toujours eu du bon sens ; et vous, Norine ? Est-ce que vous le blâmez ce cher, ce bon, ce sympathique Pijeautard ?

HONORINE. — Ma foi, non, je ne le blâme pas, s'il la rend heureuse et s'il lui a donné toutes les garanties de bonheur et de fortune.

PANISSE. — Mais naturellement qu'il les lui a données et même il est tout prêt à lui en donner d'autres si elle l'exige ou si ça peut faire plaisir à sa mère ! C'est la moindre des choses. Donc, nous sommes tous d'accord, n'est-ce pas ? Nous approuvons hautement ce mariage et nous félicitons Pijeautard ?

CLAUDINE. — Té, s'il était là, je l'embrasserais.

PANISSE. — Eh bien, ma chère Honorine, puisque je vois qu'ici le bon sens règne désormais, je pense que l'occasion est bien choisie pour renouveler aujourd'hui une démarche dont le résultat aura sur tout mon avenir une importance capitale. Je pensais vous trouver seule ; mais M^me^ Claudine est de la famille, elle ne me gêne pas, au contraire.

CLAUDINE, à Honorine. — Hum !

HONORINE. — Attendez une seconde, Panisse. Donnez-moi le temps d'enlever mon tablier. (Elle enlève son tablier, tandis que Panisse attend appuyé sur sa canne et le chapeau à la main. Puis il ôte ses gants et les jette au fond de son chapeau. Honorine se rassoit.) Allez-y !

PANISSE. — Je veux épouser votre fille. Vous le savez très bien puisque je vous l'ai déjà demandée. Et aujourd'hui j'ai profité de l'habit pour renouveler ma demande. Vous me la donnez ou vous ne me la donnez pas ?

CLAUDINE, enthousiaste. — Mais oui, on vous la donne !

HONORINE. — De quoi tu te mêles, grosse bête ? (Un temps.) Mon cher Panisse, il ne serait guère convenable que je vous donne une réponse si brusquement... Il faut me laisser au moins un jour pour réfléchir... Et d'ailleurs, avant de commencer à réfléchir, il faut que je vous pose des conditions. Oh ! pas la question d'argent, puisque nous l'avons déjà discutée.

PANISSE. — Ben, je comprends ! Vous êtes même venue au magasin pour regarder ma comptabilité ! Alors, à propos de quoi, ces conditions ?

HONORINE. — Vous savez ce qui s'est passé depuis notre dernière conversation à ce sujet ?

PANISSE, pudique. — Oui, je le sais.

HONORINE, mystérieuse. — Marius, n'est-ce pas, Marius...

PANISSE, gêné. — Oui, oui, je sais, je sais.

CLAUDINE. — N'insiste pas, Norine. Il te dit qu'il sait.

HONORINE. — Mais peut-être vous ne savez pas tout.

PANISSE, impatient. — Mais oui, Norine, je sais tout ce que j'ai à savoir !

HONORINE. — Tout ? Panisse ? Tout ?

PANISSE, brusquement. — Ecoutez, Norine, Marius c'est un sujet de conversation que je n'aime pas beaucoup. Parlez-moi de la pluie, du beau temps, de la vie chère, ou même des impôts, mais ne me parlez pas de Marius.

HONORINE. — Et moi, vous croyez que ça me plaît de parler de lui ? Moi, c'est par honnêteté que je fais allusion au fait que j'ai trouvé ma fille couchée avec lui.

PANISSE, désespéré. — Oh ! couquin de pas Diou ! Il a fallu qu'elle me le dise ! Vous ne pouvez pas la tenir, votre langue ?

CLAUDINE. — Norine ? Norine ?

HONORINE. — Ma langue, je la tiens quand je veux. Mais je voulais vous le dire pour que, ensuite, vous n'alliez pas nous faire des scènes en disant qu'on vous l'avait caché. Et maintenant, j'irai plus loin. Comme il s'agit d'une affaire très grave, je vais être franche jusqu'au bout. Ce que je vais vous dire, je ne l'ai jamais dit à personne, et il ne faut pas que vous le répétiez jamais.

PANISSE. — Bon. Jamais.

HONORINE. — Jurez-le-moi.

PANISSE. — Je vous le jure.

HONORINE. — Sur qui ?

PANISSE, ému. — Sur la tombe de ma première femme, Norine.

HONORINE, à voix basse. — Eh bien, Panisse, la petite a tout le caractère de ma sœur Zoé.

PANISSE, inquiet. — Pas possible !

CLAUDINE. — Mais pas du tout !

HONORINE. — Tais-toi, toi. Oui, mon beau. Pour le physique, elle tire plutôt du côté de son père. Mais pour le caractère, c'est Zoé toute crachée.

PANISSE, songeur. — Hé...

CLAUDINE. — Mais jamais de la vie, Norine !

HONORINE. — Zoé aussi, quand elle avait quinze ans, elle était sage, elle jouait toute seule avec ses poupées... elle n'aimait pas les garçons, et si un essayait de l'embrasser dans un coin, elle lui graffignait la figure comme une furie... Et puis, après, quand elle a connu l'Espagnol, adiou botte ! Ça lui a pris comme un coup de mistral, et elle est devenue ce que vous savez : elle était comme un parapluie fermé, qui ne peut pas tenir debout tout seul.

PANISSE, solennel. — Les parapluies tiennent très bien debout, Norine, quand ils ont un mur pour s'appuyer.

HONORINE. — C'est vous le mur ?

PANISSE. — Oui, c'est moi le mur.

CLAUDINE. — Vous êtes brave, Panisse.

PANISSE. — Pas tant que ça, pas tant que ça ! Mais je l'aime bien.

HONORINE, touchée. — C'est vrai, Panisse ?

PANISSE. — Et puis, il faut un peu risquer dans la vie quand on veut avoir quelque chose...

HONORINE. — Peut-être que vous prenez un grand risque...

CLAUDINE, éclatant. — Enfin, ça, c'est son affaire, après tout ! Ne le décourage pas, cet homme !

HONORINE. — En tout cas, vous allez me promettre une chose.

PANISSE. — Laquelle ?

HONORINE. — Promettez-moi que si elle vous trompe, vous ne me la tuerez pas.

PANISSE, solennel. — Je suis un brave homme, vous venez de me le dire. Mais ce droit-là, je ne peux pas y renoncer. Non, je ne peux pas !

HONORINE. — Assassin !

CLAUDINE. — Mon Dieu !

PANISSE. — Mais vous me demandez une promesse impossible ! Et la tradition, alors ? Je ne suis pas un Anglais, moi. J'ai l'âme orientale. Et si j'étais Turc ?

CLAUDINE. — Qué Turc ?

PANISSE. — A Constantinople, Norine, il n'y a pas de cocus : il n'y a que des veufs.

HONORINE. — Alors, pourquoi vous n'avez pas tué votre première femme ?

PANISSE. — D'abord, parce qu'elle ne m'a jamais trompé. Et ensuite, parce qu'elle me faisait ma comptabilité. Voici mon dernier mot, Norine. J'épouse la petite, je fais n'importe quoi pour elle, mais, si elle me trompe, il y aura du cadavre dans la maison.

CLAUDINE. — Quel sauvage !

HONORINE. — Alors, c'est non, et c'est non, et c'est non !

CLAUDINE. — Non ! Non ! Non !

PANISSE. — Attendez ! Naturellement, je ne chercherai jamais à savoir si elle me trompe : cette sorte de surveillance serait indigne de moi. Et si on vient me donner n'importe quelle preuve, et même si on me la montrait dans les bras d'un galant, eh bien, j'ai tellement confiance en elle que je ne le croirai jamais.

CLAUDINE. — Bravo !

PANISSE. — Voici l'exacte position de la question.

HONORINE. — Ça, c'est différent ! Eh bien, écoutez, j'irai vous porter ma réponse demain au soir chez vous.

PANISSE. — Bien ! Puis-je avoir un petit espoir ?

CLAUDINE. — Oh ! un gros, Panisse, un gros espoir.

PANISSE. — Je me retire donc, ma chère Honorine : la démarche officielle est terminée. Sachez que chez moi, parmi les voiles et les cordages, j'attends. J'attends dignement. (Une orange crevée, traîtreusement lancée par la fenêtre par le Chauffeur, fait tomber le mirifique chapeau. Panisse se retourne brusquement, fou de rage.)

O boumian ! O mange-punaises ! Et c'est le chauffeur d'Escartefigue, encore !

Honorine a ramassé le chapeau, et elle l'essuie avec son tablier.

HONORINE. — Le plus malheureux, c'est que l'orange était pourrie.

PANISSE. — L'orange était pourrie ! (Avec plus de force.) O braconnier, tu ne pouvais pas prendre une orange neuve pour un chapeau de 300 francs !

LA VOIX DU CHAUFFEUR, éperdu. — Monsieur Panisse, je vous avais pas reconnu !

PANISSE. — Viens ici ! Viens ici, sinon j'appelle le commissaire ! Viens ici ! (Le Chauffeur entre par la fenêtre.) Tourne-toi que je te donne le coup de pied que tu mérites !

LE CHAUFFEUR, qui se tourne. — Pas trop fort, monsieur Panisse !

PANISSE, terrible. — Tourne-toi !

LE CHAUFFEUR, en se tournant à demi et pendant que Panisse prend son élan. — Je l'ai pas fait exprès... Je vous avais pris pour un Américain ?

PANISSE, arrêtant ses préparatifs. — Tu m'avais pris pour un Américain ?

LE CHAUFFEUR. — Par derrière, monsieur Panisse... Si vous pouviez vous voir.

PANISSE, ravi. — Dites, Norine, il me prenait pour un Américain...

HONORINE. — Après tout, c'est possible !

Honorine lui rend son chapeau. Le Chauffeur, qui se sent pardonné, tend son derrière avec une bonne volonté touchante.

PANISSE. — Repos ! Au fond, ce n'est pas tout à fait de ta faute, va ! Au revoir, Norine. Au revoir, Claudine. Mais, à l'avenir, chaque fois que tu verras un Américain, fais bien attention que ce ne soit pas moi !

Il sort digne et souriant.

Scène V

LES MÊMES, moins PANISSE

CLAUDINE. — Eh bien, ça y est, tu vois que ça y est, j'en étais sure. Mais la petite, elle, est-ce qu'elle voudra ?

HONORINE. — J'en sais rien, té ! maintenant, quoi qu'il arrive, nous sommes parées. Si elle ne veut pas Panisse, qu'elle en trouve un autre. Si elle n'en veut pas d'autre, qu'elle prenne Panisse. Je ne sortirai pas de là. (Au Chauffeur qui est assis sur la fenêtre.) Oh ! Frise-poulet ! tourne un peu la tête du côté du bar et dis-moi si tu ne vois pas venir Fanny ?

LE CHAUFFEUR. — Qu'est-ce que vous me donnez si je regarde ?

HONORINE. — Comment : qu'est-ce que je te donne ?

LE CHAUFFEUR. — Ça vaut bien 5 sous, allez !

CLAUDINE. — Quel toupet !

LE CHAUFFEUR. — Ecoutez, madame Claudine, si j'avais pas le torticolis, c'est un travail que je vous ferais pour rien, je n'aurais qu'à tourner la tête, mais, avec ce que j'ai, il faut que je me tourne tout entier, ça vaut bien 5 sous ! ou alors, un bout de pain.

HONORINE. — Tu n'as pas de quoi manger ?

LE CHAUFFEUR. — Je n'ai plus d'argent. Je l'ai tout perdu en jouant à sèbe.

HONORINE, lui lançant un gros morceau de pain. — Tiens, malfaisant ! Tu la vois, Fanny ?

LE CHAUFFEUR. — Oui, je la vois... Ah ! non, té, c'est pas elle, c'est la charrette des balayures.

HONORINE, la main levée. — Tout aro ti mandi un basseou !

LE CHAUFFEUR. — Allez, vaï, rigolez pas... Je vous ai dit ça pour rire... Si elle paraît, je vous le dirai. Dites, qu'est-ce que je vais manger avec ça ?

HONORINE. — Si des fois tu voulais un poulet rôti ?

LE CHAUFFEUR. — Ah ! oui, té... Ça c'est gentil, Norine... Mais bien cuit, qué ? Autrement, je le veux pas.

HONORINE. — Tiens, voilà un bout de fromage !

CLAUDINE. — Et ne casse plus les chapeaux du monde !

LE CHAUFFEUR, essayant de mordre le fromage. — Merci, Norine... O coquin de sort, qu'il est dur ! Il n'y manque que le manche pour faire un marteau... Té, voilà Fanny qui s'amène de ce côté. (Il saute dans la rue.) Merci qué, Norine !

Il part en dansant et en chantant :

Madame de Limagne
Fai dansa lei chivaou frus :
Li doune des castagnes
Disoun que n'en voulon plus !

CLAUDINE, à la fenêtre. — La voilà qui vient ! Ne lui parle pas de Panisse tout de suite. Attends que nous soyons à table. Ça sera plus en famille.

Scène VI

HONORINE, CLAUDINE, FANNY

Entre Fanny. Elle est très pâle, elle marche comme une somnambule.

HONORINE. — Enfin, Mademoiselle arrive ! Et où tu étais, petite coquine ? Tu vas te faire remplacer tous les jours, maintenant ?

Fanny ne répond pas. Elle traverse la pièce, elle va s'asseoir sur le fauteuil et elle regarde fixement devant elle.

CLAUDINE va l'embrasser. — Bonjour, petite !

FANNY, avec effort. — Bonjour, tante...

HONORINE, aigre. — Elle ne t'a pas fait beaucoup de bien, la promenade ! Tu ne peux plus nous parler maintenant ?

CLAUDINE. — Mais oui, elle peut parler ! Mais nous ne lui laissons pas le temps de dire un mot ! (A Fanny :) Alors, tu es allée faire un petit tour ?

FANNY. — Oui.

CLAUDINE. — Et qu'est-ce que tu regardes ?

FANNY. — Rien.

HONORINE. — Ah ! écoute, vé ! aujourd'hui que tante Claudine vient nous voir, ne recommence pas à faire le mourre, s'il te plaît !

CLAUDINE. — Mais non, Norine, elle ne fait pas le mourre !

HONORINE. — Mais regarde-la ! Elle fait un mourre de six pieds de long !

CLAUDINE. — Allez, vaï, ne la gronde pas ! (A voix

basse.) Tu ne vois pas que c'est la passion ? (A haute voix.) Nous allons bavarder à table toutes les trois, en famille... D'abord, moi, j'ai faim. Té, Fanny, aide-moi à mettre le couvert ! (Elle a pris une nappe dans un tiroir, elle la déploie.) Tu n'as pas faim, toi ?

Fanny la regarde sans la voir. Puis, brusquement, elle se lève, elle va à sa mère et elle parle.

FANNY. — Maman, je vais avoir un enfant.

HONORINE, figée. — Qu'est-ce que tu dis ?

CLAUDINE. — Fanny ? Mais qu'est-ce que c'est que cette idée ?

FANNY. — Je vais avoir un enfant. Le docteur vient de me le dire.

HONORINE. — Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! (Elle tombe sur une chaise. Elle se relève brusquement.) Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas vrai !

CLAUDINE. — Un enfant !

HONORINE court à la porte et l'ouvre toute grande. — Va-t'en, fille malhonnête ! Va-t'en, fille perdue ! Si ton pauvre père était là, il te tuerait ! Moi, je t'ouvre la porte !

CLAUDINE. — Et où veux-tu qu'elle aille ?

HONORINE. — A la rue les filles des rues ! Moi, tu n'es plus ma fille, je ne veux plus te voir !

FANNY. — Maman !

HONORINE. — Monte dans ta chambre, va faire tes paquets et file !

CLAUDINE. — Norine, ne dis pas des folies... Tais-toi, Norine... Tais-toi !

HONORINE. — C'est encore pire que Zoé ! C'est la honte sur la famille ! Va-t'en tout de suite ou je te jette dehors à coups de bâton, petite cagole !

CLAUDINE. — Norine !

Pendant que Claudine retient sa sœur, Fanny chancelle. Elle va tomber.

HONORINE s'élance pour la retenir. — Et la voilà qui s'évanouit, maintenant ! (Elle la retient dans ses bras.) Du vinaigre ! Vite, du vinaigre !

Claudine court prendre la bouteille de vinaigre.

CLAUDINE. — Tu n'as pas honte, dans la position qu'elle est ? Tu veux la tuer ?

HONORINE. — Fanny !

CLAUDINE. — Peuchère ! Elle est blanche comme une morte !

HONORINE, affolée. — Fanny ! Ma petite Fanny ! Ma fille !

CLAUDINE. — Fanny !

HONORINE. — Ma fille ! Ma petite fille chérie ! Fanny ! Ne meurs pas ! Vite, ouvre les yeux, ne meurs pas ! Fanny, je te pardonne, mais ne meurs pas !

Fanny ouvre les yeux.

FANNY. — Maman ! Ce n'est rien, maman... Là, tu vois, c'est passé...

CLAUDINE. — Respire, tiens, respire... La couleur lui revient...

HONORINE, de nouveau déchaînée. — Ah ! c'est de honte que tu devrais rougir ! Tu devrais t'étouffer de honte !

CLAUDINE, violente. — Ah ! toi, tais-toi ! Dès qu'elle tourne de l'œil, tu sanglotes, et dès qu'elle va mieux, tu recommences ! Laisse-la tranquille.

HONORINE. — Alors, toi, tu trouves tout naturel qu'une fille rentre chez elle avec un polichinelle sous le tablier ?

CLAUDINE. — D'abord ne crie pas, que tout le quartier nous écoute.

Elle va fermer la fenêtre.

HONORINE, à Fanny. — Tu n'as pas honte ?

CLAUDINE. — Mais oui, elle a honte, tu le vois bien ! Evidemment, ce qui arrive, c'est un grand malheur. Mais enfin, après tout ce que tu m'as raconté, tu pouvais un peu t'y attendre ! Quand une fille a un amant, elle attrape un enfant plus facilement que le million ! Ça, ça prouve son innocence, au contraire ! Laisse-moi lui parler. Ecoute, Fanny, ne t'effraie pas. Réponds bien doucement, sans te fatiguer. Tu en es sûre, de ce malheur ? (De la tête, Fanny dit oui.) Bon. Et cet enfant, de qui est-il ? De Marius ?

HONORINE, avec fureur. — Et de qui veux-tu qu'il soit ? Elle n'a quand même pas encore couché avec tout Marseille !

CLAUDINE. — Bon. Il est de Marius.

HONORINE. — Ah ! celui-là, si je le tenais ! Elle a tort, elle, naturellement. Mais c'est une enfant, elle ne savait pas, il l'a trompée, il a dû se jeter sur elle comme une bête sauvage ! Oh ! mais j'irai me plaindre à la justice, moi ! Au bagne, à casser des pierres ! Au bagne, les forçats, les s..., les assassins, les satyres ! Bonne mère, que les diables de la mer lui mangent son bateau sous les pieds ! Que les favouilles le dévorent, celui qui a ruiné la vie de ma pauvre petite innocente ! (Elle prend Fanny dans ses bras et l'embrasse.) Ma pauvre petite !

CLAUDINE. — Ah ! évidemment ça prouve bien que ce garçon n'a guère de délicatesse... Faire un enfant à une jeune fille, c'est un gros sans-gêne. Mais le mal est fait et bien fait.

HONORINE. — Oui, on peut dire que c'est réussi.

CLAUDINE. — Mais maintenant il faut trouver le remède, pas plus...

HONORINE, sarcastique. — Et oui, pas plus ! Dis-moi, ma petite, dis-moi, maintenant, depuis quand tu le sais, ce malheur ?

FANNY. — Depuis qu'il est parti, je me sentais malade... Je n'étais plus comme d'habitude... J'avais mal au cœur tous les matins...

HONORINE. — O bonne mère !

FANNY. — Et puis je mangeais beaucoup.

HONORINE. — Mais à table tu ne prenais rien !

FANNY. — Je mangeais par caprice, n'importe quand, n'importe quoi. Du pain, du chocolat, des fruits, des coquillages, ça me prenait comme ça tout d'un coup... Et puis j'avais l'air très maigre et, quand je me suis pesée, j'ai vu que je n'avais pas maigri. Au contraire.

CLAUDINE. — Moun Diou ! Ça y était !

FANNY. — Alors, j'ai eu peur, une peur horrible... J'y pensais le jour, j'y pensais la nuit... Je pleurais tant que j'en étais saoule... Marius ne m'écrivait pas... J'ai pensé à me jeter à la mer.

HONORINE. — Malheureuse ! Ne fais jamais ça ! Va, comme tu as dû souffrir de porter ton secret toute seule !

FANNY. — Et enfin, ce matin, je me suis décidée. Je suis allée voir un docteur. Le Dr Venelle.

HONORINE, découragée. — Un bon docteur. Un savant, celui-là ! Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

FANNY. — Que ça serait pour le mois de mars.

HONORINE, découragée. — Eh bien ! Un joli mois !

Le mois des fous ! Et après, qu'est-ce que tu as fait ? Je parie que tu es allée raconter la chose à César ?

FANNY. — Non. Après, je ne sais pas. Je suis partie dans les rues, j'ai marché... Je ne sais pas où je suis allée... A la fin, j'ai bu du rhum dans un café et je suis venue ici pour tout te dire.

HONORINE. — Eh bien, nous sommes propres ! Ne pleure pas, vaï. Ça ne sert à rien. Après tout, l'honneur, c'est pénible de le perdre. Mais quand il est perdu, il est perdu. Que voulez-vous y faire ?

CLAUDINE. — Et puis, tant que personne ne le sait, il n'y a pas de déshonneur ! Si on criait sur la place publique les fautes de tout le monde, on ne pourrait plus fréquenter personne !

HONORINE. — Toi, maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire ?

FANNY *se jette dans ses bras.* — Je ferai ce que tu voudras pourvu que tu me gardes.

HONORINE. — Alors, c'est tout simple, et nous sommes sauvées. Epouse Panisse.

FANNY. — Tu crois qu'il me voudrait encore ?

CLAUDINE. — Il t'a redemandée ce matin !

HONORINE. — Et cette fois-ci, c'est : « Oui ! Oui ! Oui ! »

CLAUDINE. — Mariage dans quinze jours.

HONORINE. — J'irai lui porter la réponse tout à l'heure.

CLAUDINE. — Qu'est-ce que tu en dis, toi ?

FANNY, *hésitante.* — Moi, je pense que je gagne très bien ma vie ; je suis capable de travailler, de me débrouiller toute seule. Mon idée, si maman me le permettait, ce serait de ne pas me marier et d'élever mon enfant par mon travail en attendant que son père revienne, s'il revient.

CLAUDINE. — C'est beau, mais c'est difficile.

HONORINE. — Difficile ? Impossible, tu veux dire. Qu'elle fasse un enfant sans avoir un mari ? Ne perdons pas notre temps à dire des choses qui n'ont pas de sens !

FANNY. — Maman, et la fille du brigadier des douanes, Madeleine Cadot, est-ce qu'elle n'a pas une enfant sans père ? Elle l'élève très bien et elle n'est pas malheureuse !

HONORINE. — Ce n'est pas la même chose. Le père est mort juste comme ils allaient se marier, tandis que le tien est parti à la nage à toute vitesse, de toutes ses forces, pour ne pas t'épouser. Et puis tu ne vas pas comparer la famille Cadot avec la nôtre. Les Cabanis !

CLAUDINE. — Eh oui, c'est vrai ! Vous autres, vous êtes des Cabanis ! Et puis, fais bien attention, Fanny : dans toutes les familles, il peut y avoir une fille-mère ou une garce. Ça se pardonne parce que c'est naturel. Mais maintenant, chez nous, c'est impossible parce que notre sœur Zoé a déjà pris le tour !

HONORINE. — Si tu n'acceptes pas Panisse, nous sommes tous déshonorés et moi je mourrai de chagrin par ta faute !

CLAUDINE. — Si tu en as un autre en vue qui te plaise et qui t'aime assez, dis-le ! Le petit Victor, par exemple ?

FANNY. — Oh ! non, pas Victor.

HONORINE. — Il n'y a point de santé dans cette famille... C'est vrai que la santé du père n'a pas une grande importance puisque l'enfant est déjà tout fait ! Mais le fils de Cadoret, qui te fait les yeux blancs depuis le catéchisme ? Il est riche ! il est beau garçon...

FANNY. — Non, non, je n'en veux pas un jeune. Si tu me forces à me marier, alors, je préfère Panisse.

HONORINE. — Et tu as raison.

FANNY. — Mais lui, est-ce qu'il me voudra ?

HONORINE. — Puisqu'on te dit qu'il te redemande !

FANNY. — Oui, mais il ne savait pas.

HONORINE. — Il sait très bien tout ce qui s'est passé avec Marius. J'ai pris la précaution de le lui rappeler tout à l'heure !

FANNY. — Il ne peut pas savoir que j'attends un enfant !

HONORINE. — Heureusement qu'il ne peut pas le savoir ! Ça sera un enfant de sept mois, voilà tout !

FANNY, *stupéfaite.* — Tu veux que je l'épouse sans lui dire la vérité ?

CLAUDINE. — Mais toi, tu serais assez bête pour aller lui raconter la chose ?

FANNY. — Mais il le faut, voyons ! Ce serait un crime !

HONORINE. — Elle est folle, ou alors elle le fait exprès. Tu ne sais plus qu'inventer pour nous mettre dans l'ennui.

CLAUDINE. — Fanny, tu te rends bien compte que cet homme, c'est notre seul espoir. Si tu vas lui dire qu'il faut qu'il épouse deux personnes à la fois, il ne voudra plus.

HONORINE. — Si tu parles, c'est terminé, c'est fini.

CLAUDINE. — Et d'abord, pourquoi lui dirais-tu ? Tu n'es même pas absolument sûre que c'est vrai.

HONORINE. — Mais naturellement qu'elle n'en est pas sûre !

FANNY. — Le Dr Venelle me l'a dit.

HONORINE. — Mais il est gâteux, le Dr Venelle ! Il a soixante ans !

CLAUDINE. — C'est peut-être nerveux ce que tu as !

HONORINE. — Mais oui, c'est les nerfs ! Ou alors c'est un air qui passe... Une espèce de grippe... Ne te fais pas une montagne d'une chose qui n'est peut-être pas vraie !

FANNY. — Alors, si ce n'est pas ça, je ne suis pas forcée de me marier.

HONORINE. — Mais il n'y a pas besoin d'être enceinte pour se marier ! Il y a même de véritables jeunes filles qui se marient ! Prends Panisse, puisqu'il se présente, et ne lui dis rien.

FANNY. — Non, maman, ce serait malhonnête, ce serait un mensonge abominable !

HONORINE. — Mais tu n'auras pas besoin de mentir ! Il ne te demandera jamais rien ! Ah ! si tu connaissais la vanité des hommes et surtout sous ce rapport ! Il trouvera tout naturel d'avoir un bel enfant après six ou sept mois de mariage !

CLAUDINE. — Oh ! ça, sûrement ! Et il ne sera pas le premier ! Et puis, Fanny, réfléchis un peu : Panisse, c'est un homme très bon, n'est-ce pas ?

FANNY. — Oui.

CLAUDINE. — Il faudrait que tu n'aies guère de cœur pour le priver d'une grande joie. La joie d'être père. Il le mérite bien, va.

FANNY. — Et moi, qu'est-ce que je penserais de lui pendant ce temps ? qu'est-ce que je penserais de moi ? Non, non. Je ne veux pas être malhonnête à ce point.

HONORINE. — Une femme n'est jamais malhonnête avec un homme. Si nous sommes dans cette misère, c'est à un homme que nous le devons. Eh bien, faisons payer la faute par un homme.

FANNY. — Ce n'est pas le même !

HONORINE. — Allons donc ! C'est toujours le même ! Ils sont tous pareils ! Et d'ailleurs, celui-là, s'il veut t'épouser, c'est parce que tu es jeune et jolie. Ne le prends pas pour un saint. Est-ce que ça ne vaut pas quelque chose, ça ?

FANNY, violemment. — Non, non, j'ai commis une faute grave, je le sais. J'ai gâché ma vie. Tant pis pour moi. C'est moi que ça regarde. C'est à moi de me débrouiller. Alors, parce que Panisse est bon, parce qu'il m'aime, j'irais mettre un bâtard chez lui ? Et tu veux que je lui vole son nom pour l'enfant d'un autre ? Mais c'est ça qui serait un crime ! Si je faisais une chose pareille, je n'oserais plus regarder personne dans les yeux, je me croirais la dernière des dernières, je serais une vraie fille des rues ! Et c'est vous qui me proposez ça ?

HONORINE, scandalisée. — C'est ça ! Donne-nous des leçons de morale à présent ! Tu n'as pas tant fait de chichis quand tu menais ton gigolo dans ta chambre de jeune fille ! De mentir à ta mère, ça ne te faisait rien ! Va, tu es une ingrate, tu es une méchante fille, tu es...

CLAUDINE. — Tais-toi, Norine. Nous n'allons pas recommencer la comédie. Tout ça est horriblement tragique, mais on peut manger quand même. Fanny, assieds-toi là.

FANNY. — Je n'ai pas faim.

HONORINE. — Après ce que tu nous as dit tout à l'heure ?

FANNY. — Je mangerai plus tard. Il faut que j'aille remplacer Fortunette. Elle est à l'éventaire depuis ce matin. J'y vais.

Elle sort.

HONORINE. — Fanny !

Fanny ne répond pas.

Scène VII

LES MÊMES, moins FANNY

HONORINE. — Et où elle va ?

CLAUDINE, à table, servant la soupe. — Où elle t'a dit.

HONORINE, assise. — Quand on n'a pas d'enfants, on est jaloux de ceux qui en ont et quand on en a, ils vous font devenir chèvre ! La Sainte Vierge, peuchère, elle n'en a eu qu'un et regarde un peu les ennuis qu'il lui a faits !

CLAUDINE. — Et encore, c'était un garçon !

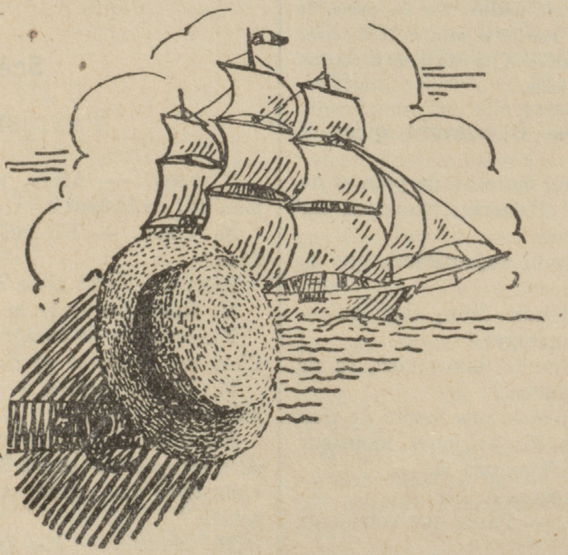
HONORINE. — Elle est pas allée se noyer, au moins ?

CLAUDINE. — Non. Si elle voulait le faire, son petit la retiendrait. (Elle commence à manger.) Assieds-toi, Norine ! (Honorine s'assoit et prend une cuillère.) Dis, Norine, les petits bâtards, ils sont moins jolis que les autres ?

HONORINE. — Non, au contraire, souvent ils sont plus forts et plus intelligents.

CLAUDINE, mangeant sa soupe. — Et alors, de quoi tu te plains ?

RIDEAU



ACTE II

LES VOILES

Le décor représente le magasin de Panisse, maître voilier. Le magasin est très long et très étroit. Au plafond, les grosses poutres en bois, rondes, très apparentes. Au fond, la porte, entre deux vitrines. Les vitrines sont cachées par des rideaux de toile à voile, à cause du soleil. A droite, perpendiculairement à la rampe, un comptoir en bois. Il est très long, très large et très vieux. Au fond, au bout du comptoir, il y a la caisse, qui est beaucoup plus haute.

Derrière le comptoir il y a de hautes étagères chargées de coupons de toile à voile, de toutes les nuances de blanc et de crème. Au fond, à gauche, sur un socle, un modèle de goélette, toutes voiles dehors, et un scaphandre.

Contre le mur de gauche, une haute vitrine qui contient de nombreux petits modèles de bateaux à voile. Dans les coins, des ancres de toutes les dimensions, des chaînes en fer et en cuivre — et dans un coin, pareil à une énorme botte d'asperges, un fagot de mâts pour canot de plaisance. Au premier plan, à droite, un énorme gouvernail en bois, très ancien.

Scène première

PANISSE, LE CHAUFFEUR

Quand le rideau se lève, maître Panisse est assis sur le comptoir et il mange paisiblement, son assiette à la main. Autour de lui, sur le comptoir, des assiettes sales, une miche, une bouteille de vin, un verre, une salière. Un temps, Panisse mange. Sur la porte, le Chauffeur, assis à terre, mange le pain et le fromage que lui a donnés Honorine. A la machine à coudre, une ouvrière coud une voile.

PANISSE, la bouche pleine. — O galavard, qu'est-ce que tu manges ?

LE CHAUFFEUR. — C'est un morceau de pain et un bout de fromage que M^{me} Honorine vient de me donner.

PANISSE. — Tu es bien poli aujourd'hui, que tu dis « M^{me} Honorine ».

LE CHAUFFEUR. — Oh ! mais dites, c'est qu'aujourd'hui elle m'a donné à manger !

PANISSE. — Alors, si je ne te donne rien, tu ne m'appelleras jamais M. Panisse ?

LE CHAUFFEUR. — Vous n'avez pas besoin de rien me donner. Vous, je vous dis toujours monsieur Panisse, même quand vous n'êtes pas là.

PANISSE, flatté. — Et pourquoi ?

LE CHAUFFEUR, respectueux. — Parce que vous avez le gros ventre.

PANISSE. — Oh! dis, Marrias, j'ai le gros ventre, moi ? (Il descend du comptoir, rentre son ventre.) Regarde un peu si j'ai le gros ventre, ô myope !

LE CHAUFFEUR. — Oh ! allez, il est gros. Vous avez beau le rentrer, mais quand même il est gros. Allez, vaï, donnez-moi quelque chose à manger.

PANISSE. — Tiens, il reste de la salade de poivrons, si tu la veux, prends-la.

LE CHAUFFEUR, au comble de la joie. — O coquin de sort ! des poivrons ! Merci, monsieur Panisse !

Entre M. Brun. Panisse va vers lui.

PANISSE, en passant, à la commise, montre les assiettes éparses. — Té, petite, arrange un peu ça.

Scène II

PANISSE, M. BRUN

PANISSE. — Alors, monsieur Brun, vous l'avez bien vu, ce bateau ?

M. BRUN. — Eh oui ! Je viens de l'examiner à fond.

PANISSE. — Et alors ?

M. BRUN. — Pour le prix, il me paraît très bien.

PANISSE. — Je comprends, dites, qu'il est bien !... C'est un véritable lévrier des mers !

M. BRUN, perplexe. — Le moteur me paraît bien petit.

PANISSE. — Mais c'est bien ce qu'on vous a dit : ce n'est pas un canot à moteur, c'est un bateau à voile avec un moteur auxiliaire. Alors, vous l'avez acheté ?

M. BRUN. — Eh oui. J'ai donné 300 francs d'arrhes.

PANISSE. — Alors, je vous fais le jeu de voiles complet, comme convenu.

M. BRUN. — Naturellement.

PANISSE. — Voilà la maquette. (Il va prendre un petit

canot et le met sur le comptoir.) Tout simple, un joli foc et une voile latine. (Il regarde le numéro de la maquette.) N° 24 — et ici j'ai les mesures du bateau. (Il prend un coupon derrière lui, et en déplie 1 mètre.) Et voilà la toile que je vous ai choisie. Touchez-moi ça, monsieur Brun, ça a du corps, c'est léger, c'est solide et ça ne mouille pas dans l'eau. Et regardez-moi le grain.

Il pose sur la toile un petit appareil en cuivre à deux loupes. M. Brun applique son œil sur la première loupe.

M. Brun. — Oui, ça me paraît bien, mais c'est un peu raide, vous ne trouvez pas ?

Panisse. — Ecoutez, monsieur Brun : c'est une voile que vous voulez ou bien un pantalon pour Madame ? Si c'est pour un pantalon, ne prenez pas ça. Mais, pour une voilure, je vous le conseille : une voile, ça supporte de l'épaisseur. Et puis, cette toile, ça va vous faire des voiles qui vont claquer dans le vent : chaque fois que vous changerez de bord, vous allez entendre s'envoler toute une compagnie de perdreaux. (Il imite le bruit d'une compagnie de perdreaux « Frr... Frr... ») C'est poétique.

M. Brun. — Oui, c'est poétique. Mais qu'est-ce que ça va me coûter pour une voilure complète ?

Panisse. — 1.000 francs.

M. Brun. — C'est poétique, mais c'est cher.

Panisse. — Un tout petit, mais tout petit billet de 1.000 francs. Le plus petit billet de 1.000 francs possible.

M. Brun. — Qu'est-ce que c'est, le plus petit billet de 1.000 francs possible? Un billet de 100 sous?

Panisse. — Ooou ! Non, non ! Je veux dire que, comparé à une voilure, c'est si petit un billet de 1.000 francs, monsieur Brun ! Plié en quatre, c'est rien du tout ! Pensez que pour ce petit bout de papier je vous fais tout ça ! Réellement, c'est un cadeau entre amis.

M. Brun. — Un cadeau, pas précisément. Mais enfin, tout de même...

Il palpe la toile, il réfléchit. Entre César, dans son costume de ville.

Scène III

Les mêmes, CESAR

Panisse, un peu ennuyé. — Té, bonjour, César !

César. — Bonjour, messieurs !

M. Brun. — Bonjour, César !

César. — Vous achetez des voiles, monsieur Brun ?

M. Brun. — Je fais choix d'une voilure pour mon bateau.

César. — Vous avez acheté un bateau ?

M. Brun. — Je viens d'acheter *le Pitalugue*, sur les conseils de maître Panisse.

César, stupéfait. — *Le Pitalugue* ? Le grand canot blanc ?

M. Brun. — Oui. Vous le connaissez ?

César. — Vous pensez si je le connais ! Mais tout le monde le connaît ici. C'est l'ancien bateau du Dr Bourde. Depuis, il a eu au moins quinze propriétaires !

Panisse, faisant signe à César de se taire. — Allons, César, allons !

M. Brun. — Ah ! c'est curieux.

César, goguenard. — Oui, c'est curieux. Mais le bateau lui-même est encore bien plus curieux.

M. Brun. — Et pourquoi ?

César, à Panisse. — Comment, tu ne l'as pas averti ?

M. Brun. — Mais de quoi ?

César rit.

Panisse, gêné. — Ecoutez, monsieur Brun. J'ai peut-être oublié de vous dire qu'il est un peu jaloux.

M. Brun. — César est jaloux ?

Panisse. — Non, le bateau est jaloux. Ça veut dire qu'il penche facilement sur le côté, vous comprenez ?

M. Brun, inquiet. — Et il penche... fortement ?

Panisse, confiant. — Non, monsieur Brun. Non.

César. — C'est-à-dire que quand on monte dessus il chavire, mais il ne fait pas le tour complet, non ! Dès qu'il a la quille en l'air, il ne bouge plus. Il faut même une grue pour le retourner du bon côté !

M. Brun. — Oh ! mais dites donc ! Et ça lui arrive souvent ?

Panisse. — Mais non, monsieur Brun. Mais non !

César. — C'est-à-dire que ce bateau est célèbre pour ça depuis ici jusqu'à la Madrague et qu'on l'appelle *le Sous-Marin*.

M. Brun. — Allons, César, vous plaisantez !

Panisse. — Mais certainement qu'il plaisante ! Il est certain que ce bateau a chaviré quelquefois parce qu'il n'était pas lesté comme il faut — et puis, il faut savoir s'en servir, parce que c'est un fait qu'il est jaloux.

M. Brun, perplexe. — C'est curieux, parce qu'il n'en a pas l'air.

César. — Oh ! non, il n'en a pas l'air, mais c'est un petit cachottier.

M. Brun, à César. — Alors vous prétendez que dès que je mettrai le pied dessus ce bateau va chavirer ?

César. — C'est probable, mais ce n'est pas sûr. Après tout, il a tellement chaviré que peut-être maintenant il en est dégoûté. Il ne voudra plus, té.

M. Brun. — Quelle blague ! Et pourquoi chavirerait-il systématiquement ?

César, sérieux. — Parce qu'il a une hélice trop grosse pour lui; elle prend trop d'eau. Alors, si vous forcez la vitesse, au lieu que ça soit l'hélice qui tourne, c'est le bateau — et alors, il se dévire.

Panisse, furieux. — Mon cher César, tes plaisanteries sont ridicules. Ce bateau-là, M. Brun ne l'a pas fait faire sur commande ; et il ne l'a pas payé au prix d'un canot inchavirable. Il l'a payé 1.500 francs ; c'est une occasion !

M. Brun, à César. — Vous ne trouvez pas qu'à ce prix-là, même avec ses défauts, c'est une belle occasion ?

César. — Oh ! oui ! C'est une belle occasion de se noyer.

M. Brun, direct. — Voyons, Panisse, vous connaissez fort bien ce bateau et c'est vous qui me l'avez fait acheter. Franchement, est-ce que ce bateau chavire ?

Panisse, philosophique. — Mais, mon cher monsieur Brun, les royaumes chavirent, les jolies femmes chavirent et nous finirons tous par chavirer au cimetière ! Tout chavire dans la nature et, naturellement, surtout les bateaux.

CÉSAR. — Et surtout celui-là.

PANISSE. — Vous garantir que *le Pitalugue* ne chavirera jamais, je ne le peux pas.

CÉSAR. — Oh ! que non !

PANISSE. — Ce sont les risques de la navigation. Si vous voulez aller sur la mer sans aucun risque de chavirer, alors n'achetez pas un bateau : achetez une île !

CÉSAR. — C'est ça, achetez le château d'If et Panisse vous fera les voiles !... M. Brun, capitaine du *Sous-Marin* ! Ah ! on vous a bien embarqué, monsieur Brun !

M. BRUN, piqué. — Mon cher César, depuis un quart d'heure, vous essayez de me mettre en boîte. Eh bien, permettez-moi de vous dire que ça ne prend pas.

PANISSE. — Bravo !

M. BRUN, qui se monte. — D'ailleurs, pour couper court à toutes ces galéjades, je vais l'essayer immédiatement, je m'en vais le sortir du port.

PANISSE, inquiet. — Mais non, monsieur Brun, ce n'est pas la peine ! D'abord, vous ne pouvez pas, vous êtes tout seul !

M. BRUN. — J'irai avec le petit chauffeur. (Au Chauffeur.) Dis donc, phénomène, veux-tu venir avec moi essayer *le Pitalugue* ?

LE CHAUFFEUR. — Oui, mais, après ce que César vient de dire, vous comprenez que ce sera 5 francs.

M. BRUN. — Soit. Ce sera 5 francs. Et vous, Panisse, vous nous accompagnez ?

PANISSE, très gêné. — Je voudrais bien, mais je ne peux pas.

CÉSAR. — Pas si bête !

PANISSE. — Ce serait avec le plus grand plaisir, mais je ne peux pas quitter le magasin. Nous travaillons, ici. Tenez, monsieur Brun, emportez tout de même une bouée. Je sais bien que vous ne vous en servirez pas, mais ça ne peut pas vous faire du mal.

M. BRUN. — Au fait, oui.

Il prend la bouée.

PANISSE. — Et je donne immédiatement des ordres à l'atelier pour couper les voiles.

M. BRUN. — Non, non. Attendez donc le résultat de l'expérience.

CÉSAR. — Oui, attendons le résultat.

M. BRUN, à César. — Je suis d'ailleurs bien tranquille, car je sais ce que c'est qu'un bateau, je suis un connaisseur de bateaux.

CÉSAR. — Vous en avez tout l'air.

M. BRUN. — J'ai vu ce bateau-là, je l'ai examiné, je l'ai jugé. D'après sa ligne, sa coupe, son gabarit, ce bateau-là ne peut pas chavirer, il ne chavirera pas. Et pourtant je vais faire tout mon possible pour le faire chavirer.

CÉSAR. — Allez, monsieur Brun, ne forcez pas votre possible. Ça se fera tout seul. Vous savez nager ?

M. BRUN. — Mon cher César, je suis heureux de vous donner une preuve de la confiance que j'ai dans ce bateau. Je ne sais pas nager du tout.

CÉSAR. — Alors, adieu, monsieur Brun.

M. BRUN. — Comment, adieu ?

CÉSAR. — Nous nous reverrons au ciel.

M. Brun hausse les épaules.

M. BRUN, au Chauffeur. — A nous deux !

Ils sortent.

Scène IV

PANISSE, CESAR

PANISSE, furieux. — Et voilà comme tu es ! Avec tes racontars et tes calomnies, tu me fais perdre une occasion de lui vendre une voilure complète !

CÉSAR. — Oh ! toi, pour vendre 6 mètres de toile, tu ferais noyer n'importe qui. Tu es un assassin, Panisse, un véritable assassin.

PANISSE. — En tout cas, grâce à toi, voilà 1.000 francs que j'ai ratés.

CÉSAR. — Si le bateau ne chavire pas, tu les retrouveras.

PANISSE. — Oui, mais tu le sais aussi bien que moi qu'il va chavirer !... Tu avais bien besoin de venir maintenant, avec ta canne et ton joli chapeau !

CÉSAR. — J'ai ma canne et mon joli chapeau parce que je viens de faire des courses. Et je suis ici parce que j'ai à te parler très sérieusement.

PANISSE. — Eh bien, tu aurais pu me parler sans épouvanter la clientèle.

CÉSAR. — La clientèle est en train de se noyer par ta faute.

PANISSE. — Se noyer ! Allons donc ! Se noyer !... Et qu'est-ce que c'est que tu veux me dire ?

Le Facteur passe devant le magasin. Il ouvre la porte et se penche.

LE FACTEUR tend un paquet. — Maître Panisse ! (Panisse va vers lui, prend le courrier, le Facteur voit César.) Tiens, vous êtes là, monsieur César ? J'ai une lettre pour vous. Ça vient de Macassar.

CÉSAR. — Donnez...

Il prend la lettre et la regarde avec émotion.

PANISSE. — C'est de Marius !

César ne répond pas.

CÉSAR. — Ecoute, ce que je voulais te dire, je reviendrai te le dire tout à l'heure. Je vais d'abord chez moi lire la lettre de mon fils.

PANISSE. — Ce que tu voulais me dire, ça a un rapport avec ton fils ?

CÉSAR. — Oui.

PANISSE. — Bon. Mais tu ne peux pas lire cette lettre ici ?

CÉSAR. — Non. Non. J'aime mieux être seul.

PANISSE. — Mais, si tu veux, tu n'as qu'à aller à la salle à manger.

CÉSAR. — Non. Non. Une lettre du petit, ça doit se lire à la maison.

PANISSE. — Bon.

CÉSAR. — Alors, à tout à l'heure.

PANISSE. — A tout à l'heure.

César sort. Panisse va derrière son comptoir mesurer ses coupons.

Scène V

PANISSE, ESCARTEFIGUE

Panisse est derrière son comptoir. Dehors, passe Escartefigue. Il se penche dans la porte entr'ouverte.

ESCARTEFIGUE. — Adieu, Panisse !

PANISSE. — Adieu, Félix, où tu vas ?

ESCARTEFIGUE. — Je vais vite m'installer à la terrasse chez César pour jouir du coup d'œil.

PANISSE. — Qué coup d'œil ?

ESCARTEFIGUE. — M. Brun a acheté *le Sous-Marin*... Il va l'essayer et il y a beaucoup d'espoir qu'il soit noyé.

PANISSE. — Fais attention qu'il a emmené ton chauffeur !

ESCARTEFIGUE. — Oh ! lui, il sait nager ! J'espère bien qu'il va tomber à l'eau parce que je le verrais au moins une fois avec la figure propre, et ça me ferait plaisir de faire sa connaissance !

PANISSE. — Méfie-toi que peut-être tu ne le reconnaîtras plus !

ESCARTEFIGUE regarde du côté du port. — Té, les voilà qui partent ! M. Brun a déjà mis la ceinture de sauvetage !

PANISSE. — Oh ! comme il a bien fait !

Le téléphone sonne. Panisse va au téléphone.

PANISSE. — « Allô, oui, oui. Je vous l'envoie tout de suite. » (A la Commise.) Dis, petite, on demande le foc à l'atelier. Tu es prête ?

LA COMMISE. — Oui, maître Panisse.

PANISSE. — Porte-le tout de suite et dis-leur que pour les voiles de M. Brun, ce n'est pas la peine de commencer. J'ai l'impression que c'est f...

LA COMMISE. — Bien, maître Panisse.

Elle sort jusqu'à la porte de la rue.

PANISSE, criant. — Et dis-leur qu'ils se dépêchent pour les voiles du canot de la douane. Il nous les faut demain matin.

Panisse revient à son comptoir en chantonnant. Entre Fanny.

Scène VI

PANISSE, FANNY

PANISSE. — Bonjour, ma belle !

FANNY. — Bonjour, maître Panisse !

Elle reste sur la porte, toute pâle.

PANISSE. — Mais entre donc, voyons !

FANNY. — Dites, Panisse, est-ce que je puis vous parler ?

PANISSE. — Mais naturellement que tu peux me parler !

FANNY. — J'ai quelque chose d'extrêmement grave à vous dire. Mais ne restons pas ici, nous serons sûrement dérangés...

PANISSE. — Attends. C'est bien facile. (Il va fermer la porte et en retire le bec de cane. Puis il baisse les stores des vitrines et de la porte.) Nous voilà en pleine tranquillité. Alors, toi aussi, tu as quelque chose de grave à me dire ? C'est peut-être la même chose que César ?

FANNY. — Non. Ce que je veux vous dire, César ne le sait pas.

PANISSE. — Alors, ça me fait deux gravités pour aujourd'hui ! C'est une journée chargée !... Mais cette gravité-là je sais ce que c'est : ta mère t'a dit que je t'ai redemandée ce matin ?

FANNY. — Oui, elle me l'a dit.

PANISSE. — Et tu viens me porter ta réponse ?

FANNY. — Oui...

PANISSE. — Et tu as l'air tout ennuyée, et tu n'oses pas dire un seul mot; va, je sais bien pourquoi et je vais te faciliter la chose; tu viens me dire non encore une fois. Eh bien, tant pis, il ne faut pas te faire du mauvais sang pour moi : si c'est non, c'est non, et puis, c'est non, té, voilà tout ! Tant pis, que faire ?

FANNY. — Vous vous trompez, Panisse. Je ne viens pas vous dire non.

PANISSE, tremblant. — Est-ce que tu viens me dire oui ?

FANNY. — Je viens vous dire que, si c'était encore possible, je dirais oui. Mais ce n'est plus possible.

PANISSE. — Et pourquoi ?

FANNY. — Parce qu'il y a une chose grave que vous ignorez, et, quand vous saurez cette chose, c'est vous qui ne voudrez plus.

PANISSE. — Moi, je ne voudrais plus ? Ça m'étonnerait. Dis un peu cette chose, pour voir ?

FANNY. — Il me faut beaucoup de courage pour vous dire la vérité ! Mais, cette vérité, je vous la dois ! Même si vous devez ensuite me mépriser.

PANISSE. — Te mépriser ? Mais non, mais non. Et d'abord, cette chose-là, je la sais déjà. Et même plusieurs personnes la savent. Deux fois, on a vu Marius sortir de chez toi à la petite pointe du jour. Eh bien, quoi ? Et après ? Si quelqu'un venait me dire : « Maître Panisse, vous avez épousé une jeune fille que vous n'avez pas été le premier. » Je lui répondrais : « Eh bien, dites donc, et moi, est-ce que j'étais vierge ? » Non, n'est-ce pas ? Alors ?... Et ceux qui épousent des veuves, ou des divorcées ? Qu'est-ce que ça peut faire, ça, après tout ?... Pour moi, c'est tout le contraire, ça ne me fâche pas, et je vais t'expliquer pourquoi : quand un monsieur de mon âge épouse une fillette comme toi, ce n'est pas très joli parce que ce n'est pas juste. Elle, elle va lui apporter la jeunesse et la beauté; elle s'amène toute fraîche et toute neuve. Et lui, qu'est-ce qu'il offre en échange ? Un intérieur, une situation sociale, une affection et une moustache grise — je veux dire, grisonnante. Eh bien, ce n'est pas une affaire très honnête. Mais du moment que la jeune fille a eu, pour ainsi dire, un amant, eh bien, ça rétablit un peu l'équilibre et je peux me marier avec toi sans perdre ma propre estime. Je me garde toute ma sympathie... ma sympathie qui m'est personnelle et que j'y tiens énormément... Voilà ma façon de penser...

FANNY. — Vous êtes bon, Panisse, mais il y a autre chose : quelque chose de plus terrible, quelque chose qui ne peut pas s'effacer...

Un temps.

PANISSE. — Bon, ça te gêne de parler. Mais moi, je vais parler pour toi. Parce que je comprends ce que tu veux dire : il y a que tu penses toujours à lui et que, par délicatesse, tu tiens à m'avertir et à me le répéter. Eh bien, répète-le-moi tant que tu voudras. Après tout, ce n'est pas de ta faute et ce n'est pas de la mienne. Je te réponds que d'ici deux ans tu seras une femme différente, que s'il revient nous l'inviterons à la maison et que tu seras étonnée de voir qu'il n'est pour toi qu'un étranger.

FANNY. — C'est vrai, je pense encore à lui; mais il y a encore quelque chose de plus grave... une conséquence irréparable...

PANISSE. — Et quoi ?

FANNY. — Ne me forcez pas à le dire. Tâchez de comprendre...

PANISSE, plein de bonne volonté. — Eh bien, tu vois, je tâche, j'essaie, je cherche...

FANNY, se levant. — Non, vous ne cherchez pas, vous avez compris, je le vois. Vous prenez l'air de

celui qui ne veut pas comprendre parce que je vous fais horreur, comme à tout le monde. Je le savais... Et si je suis venue ici, ce soir, c'est à cause de ma mère...

PANISSE, *perplexe*. — Qu'est-ce que je fais semblant de ne pas comprendre ?

FANNY. — Allez, vous avez raison, Panisse, ne me prenez pas ! Je suis une fille perdue, perdue... Et je n'ai même plus le droit de me tuer.

Il s'approche d'elle — et, sans le vouloir, il parle en provençal. Elle sanglote. Il est en proie à une grande émotion.

PANISSE, *à voix basse*. — Es un pichon, Fanny ? Digo mi, Fanny, es un pichon ? (*Elle dit « oui » d'un signe de tête.*) Tu en es sûre ? C'est le docteur qui te l'a dit ? (*Même jeu.*) C'est donc pour ça que tu étais malade !

Fanny dit « oui » d'un signe de tête.

FANNY. — Ne me méprisez pas trop, Panisse. Vous m'avez demandée ce matin, je n'avais qu'à vous dire « oui », mais j'ai voulu vous avertir. Je serais bien heureuse maintenant si je devenais votre femme. Mais j'ai un petit enfant qui me mange le ventre. Il veut naître, et il naîtra.

PANISSE. — Et tu accepterais quand même de m'épouser ?

FANNY. — J'accepterais d'être votre servante, je vous obéirais comme un chien. Et j'aurais tant de reconnaissance pour vous que je finirais par vous aimer !

PANISSE. — Mais, ce petit, tu me le donnerais ? Il serait mien ? Il aurait mon nom ?

FANNY. — C'est la seule chose que je vous demande.

PANISSE, *en extase*. — O bonne Mère !

FANNY. — Vous me voulez quand même ? C'est vrai ?

PANISSE. — Ecoute, Fanny. Tu n'as jamais remarqué mon enseigne ? Il y a : « Honoré Panisse » et en dessous « Maître voilier ». Est-ce que tu as remarqué que les lettres sont un peu trop serrées sur la gauche et qu'il reste au bout comme un espace vide ?... Eh bien, regarde ça ! (*Il est allé derrière le comptoir et il ouvre un tiroir fermé à clef.*) Regarde. (*De ce tiroir, il sort de grandes lettres d'enseigne, jadis dorées.*) Ça, c'est « et ». Ça, c'est « leu ». (*Il place les lettres sur une planche.*) Ça, c'est « i », ça c'est « feu ». Ça, c'est « seu ». (*Il les a placées dans leur ordre et il lit.*) Et fils. Il y a trente ans qu'elles sont dans ce tiroir, et je n'ai jamais pu les sortir. (*Un grand temps. Panisse gesticule sans rien dire. Fanny se tait.*) Attends, Fanny. Un peu de précision. Est-ce que tu as dit ton secret à quelqu'un ?

FANNY. — Le docteur le sait.

PANISSE. — Bon. Mais lui ne pourra rien dire puisqu'il est docteur. Et ensuite ?

FANNY. — Il y a ma mère et ma tante Claudine.

PANISSE. — Celles-là ne diront rien à personne à cause de l'honneur de la famille. Il n'y a personne d'autre qui le sache ?

FANNY. — Non, personne.

PANISSE. — Bon. Et maintenant, quand est-ce qu'il va naître, *mon* petit ?

FANNY. — Au mois de février ou au mois de mars.

PANISSE, *joyeux*. — Mais ça tombe très bien. Ce sera donc un enfant de sept mois. Et alors, à quand la noce ?

FANNY. — Quand vous voudrez.

PANISSE. — Le plus tôt possible, à cause de l'enfant. Si on faisait ça dans la quinzaine ?

FANNY. — Vous dites bien la vérité, Panisse ? Avez-vous bien réfléchi avant de dire oui ? Vous allez sauver ce petit bâtard ?

PANISSE. — Fanny, puisque nous sommes d'accord, je vais te dire tout et tu comprendras que je ne fais pas un sacrifice. Lorsque j'ai épousé ma pauvre Félicité, elle avait ton âge et moi j'en avais guère plus. Nous avions acheté ce magasin en monnaie de papier, tu comprends ? En signant des traites à l'avance. Oh ! pas cher, bien sûr ; à ce moment-là, le magasin ne valait pas grand chose. Nous, nous avons eu d'abord une ouvrière, puis deux, puis cinq, puis dix, et comme ça jusqu'à trente. Et l'argent rentrait bien. Et alors, au bout de sept ans, un beau soir, j'ai dit à ma femme : « O Félicité, tu vois comme notre magasin est beau ?... — Oui, il est beau. — Le commerce va très bien. — Oui, il va très bien. — Eh bien, écoute, Félicité, l'argent et le magasin, nous ne l'emporterons pas sous la terre. — Bien sûr, qu'elle me dit. — Et si nous faisions un petit ? » Alors, elle devient toute rouge, peuchère, et elle se cache un peu la figure et elle me fait : « Honoré, il y a longtemps que j'y pense, mais je n'osais pas t'en parler... » Mais alors, baste ! Ma pauvre Fanny, impossible de faire un enfant. Je ne te dirai pas tous les docteurs qu'on a vus, toutes les sources minérales, tous les cierges, tous les pèlerinages, toutes les gymnastiques suédoises... et je gaze, naturellement, je gaze... Mais voilà la vérité : pendant longtemps nous avions eu peur d'avoir un petit ; et puis, quand nous l'avons voulu, nous ne l'avons pas eu : nous avions dégoûté le bon Dieu. (*Un temps.*) Alors, une véritable folie m'a pris : la folie des enfants. Depuis ce moment-là chaque fois que j'ai vu dans la rue un grand couillon avec un panama qui pousse une petite voiture, tu ne peux pas t'imaginer comme j'ai été jaloux. J'aurais voulu être à sa place, avoir cet air bête et ces gestes ridicules... J'aurais voulu faire : « Ainsi font, font, font... » C'était une grande souffrance... Et Félicité, je la regardais de travers — et pour la moindre des choses, nous nous disputions. Surtout à table. Je lui disais : « C'est bien la peine d'avoir un estomac comme deux monuments et de ne pas pouvoir faire un enfant. » Et alors elle me répondait : « Si tu n'avais pas tant bu de picons et de rinçolettes, peut-être tu serais bon à quelque chose. » Et enfin, petit à petit, nous nous sommes habitués à ce désespoir. Mais le magasin ne nous intéressait plus du tout. Nous n'avons vendu que l'article courant. Je n'ai plus pris la peine de dessiner des voiles spéciales selon la personnalité et le tempérament de chaque bateau, des voiles merveilleuses, des voiles signées de mon nom, comme des peintures de musée... Et alors, pendant que je jouais aux cartes dans les cafés, comme un imbécile, les autres en ont profité. Certains MM. Renault, Dion-Bouton, Peugeot et tutti quanti se sont mis à faire des moteurs ; et voilà pourquoi notre beau vieux port est empuanti de pétrole : c'est parce que Félicité était stérile. Tout simplement. Et voilà pourquoi ce magasin ne travaille plus comme autrefois, c'est parce que je n'avais personne à nourrir. Mais maintenant, sainte Bonne Mère, ça change tout... Une femme et un petit, à moi ?...

FANNY. — Ah ! vous êtes bon, je vous remercie.

Mais pensez-y encore deux jours avant de me donner votre réponse.

PANISSE. — Et pourquoi ? Tu recules déjà ? (Inquiet.) Tu attends une lettre de Marius ?

FANNY. — Je n'attends plus rien de personne, sauf de vous. Mais je ne voudrais pas que vous engagiez votre parole sur un mouvement de pitié.

PANISSE. — Pitié ? Qué Pitié ? Alors tu n'as pas compris ce que je t'ai dit ? Fanny, je te jure que jamais un homme n'a fait une action aussi égoïste que moi en ce moment. *Je me fais plaisir*, voilà la vérité. Ses enfants, bien entendu, il vaut mieux se les faire soi-même ; mais quand on attrape la cinquantaine, qu'on est pas bien sûr de réussir et qu'on en trouve un tout fait, eh bien, on se le prend sans avertir les populations. Je ne te pose qu'une condition, Fanny : c'est que tu ne dises à personne, même pas à ta mère, que tu me l'as dit. Comme ça, je pourrais prendre l'air que cet enfant est à moi devant tout le monde. Tu ne le diras pas ?

FANNY. — Je ne dirai rien.

On frappe à la porte du magasin et on entend la voix de César.

CÉSAR. — Oou, Panisse ! C'est comme ça que tu m'attends ?

PANISSE. — Vouei, j'arrive.

FANNY, effrayée. — César ! je ne veux pas le voir...

PANISSE. — Tiens, passe dans la salle à manger qui sera bientôt la tienne... Va faire connaissance avec notre grande pendule et le beau vieux buffet de mon père... (César frappe à la porte avec violence. Panisse s'interrompt pour lui crier : « Vouei ! J'arrive ! ».) Mais fais bien attention, moi, je ne sais rien... tu ne m'as rien dit. Je vais ouvrir à cette grosse brute, qu'il va me ruiner la devanture !

Fanny sort. Panisse va ouvrir.

Scène VII

PANISSE, CESAR

PANISSE. — Oou ! Ne casse pas les vitrines, sauvage !

CÉSAR. — Et pourquoi tu t'enfermes comme ça ? C'est pour compter tes sous, vieux grigou ?

PANISSE. — Tout juste, vé — que si je les comptais devant toi, tu m'en volerais la moitié.

CÉSAR. — Ou peut-être, c'est pour pincer le croupion à ta commise, què, vieux chaspeur ?

PANISSE, digne. — Ce serait encore de mon âge si c'était dans mon caractère. Alors tu viens pour me parler sérieusement ?

CÉSAR. — Oui. Tu as cinq minutes ?

PANISSE. — Tout l'après-midi si tu veux.

CÉSAR, solennel. — Et d'abord, une grave nouvelle, une nouvelle sinistre. M. Brun vient de se noyer.

PANISSE. — Comment, comment ? Noyé mort ou noyé mouillé ?

CÉSAR. — Mouillé, noyé et mort.

PANISSE, affolé. — César, mais qu'est-ce que tu me dis ?

CÉSAR. — Je te dis que tu es un assassin.

PANISSE, sanglotant. — M. Brun ! Pauvre M. Brun ! Par ma faute ! Pour 1.000 francs.

CÉSAR. — Il est là-bas, étendu sur le quai. Et il a peut-être encore quelque chose qui bat : mais on ne sait pas si c'est son cœur ou si c'est sa montre.

PANISSE. — Mais alors, peut-être, il n'est pas mort ?

CÉSAR, riant. — Mais non, il n'est pas mort ! Je te disais ça pour te faire peur ! Il a bu un coup, voilà tout ! Ne t'inquiète pas, Honoré, ne t'inquiète pas, et parlons sérieusement. Dis donc, je sais que, il y a quelque temps, tu avais demandé la main de Fanny à Honorine.

PANISSE. — Oui.

CÉSAR. — La petite t'avait dit non à cause de Marius. Elle croyait que mon fils allait l'épouser tout de suite. Si je dis quelque chose qui n'est pas vrai, arrête-moi.

PANISSE. — Bon, ça va, continue.

CÉSAR. — Là-dessus, mon fils est parti sur la mer. Il est parti — pour longtemps.

PANISSE. — Oui. Et alors ?

CÉSAR. — Alors, j'entends dire par-ci, par-là, et je le vois aussi par moi-même, car je n'ai pas les yeux dans ma poche et je connais bien le vieux lascar que tu es — j'entends répéter, dis-je, et je *vois* que tu continues — discrètement — à faire la cour à la petite — et tu m'as tout l'air d'avoir l'intention de la demander encore une fois. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans ?

PANISSE, très calme. — Pourquoi me demandes-tu ça ?

CÉSAR. — Parce que ça m'intéresse beaucoup. C'est vrai, ou ce n'est pas vrai ?

PANISSE. — César, quoique tu sois mon voisin et mon ami, je pourrais parfaitement te répondre que ça ne te regarde pas... et d'une !

CÉSAR. — Ça ne me regarde pas ?

PANISSE. — Pas du tout. Oh ! mais pas du tout. Seulement, comme ce que je fais est parfaitement honnête et que je n'ai rien à cacher, je préfère te le dire tout de suite. Oui, j'ai redemandé la main de la petite. Et, cette fois, on ne me l'a pas refusée et nous allons fixer ce soir officiellement la date des noces.

CÉSAR. — Tu en es déjà là ?

PANISSE. — J'en suis même encore plus loin que ça puisque je suis en mesure de fixer la date tout de suite. La chose aura lieu dans seize jours exactement : pas vendredi, l'autre, si tu veux des précisions.

CÉSAR. — Eh bien, Panisse, ce mariage ne se fera pas.

PANISSE. — Il ne se fera pas ?

CÉSAR. — Non.

PANISSE, effrayé. — Pourquoi ? Ton fils revient ?

CÉSAR. — Malheureusement non. Mon fils ne reviendra que dans vingt-six mois, quand il aura fini l'océanographique. Mais ce mariage ne se fera pas parce que je ne veux pas.

PANISSE. — Ah ! tiens ! Eh bien, tu es drôle, toi ! De quel droit tu ne veux pas ?

CÉSAR. — Du droit que Fanny, c'est la femme de Marius. Il ne l'a pas épousée devant M. le maire, mais, ça, ce n'est qu'une formalité et nous la ferons quand il reviendra.

PANISSE. — Et si la petite ne veut pas attendre ?

CÉSAR. — Elle voudra parce qu'elle l'aime.

PANISSE. — Elle voudra si bien qu'elle vient de me dire « oui ».

CÉSAR. — Elle t'a dit « oui », à toi ?

PANISSE. — Parfaitement, à moi.

CÉSAR, abasourdi. — La petite elle-même t'a dit oui ?

PANISSE. — La petite elle-même m'a dit oui, parlant à ma personne.

CÉSAR, abattu. — Alors ça, je n'y comprends plus rien. Rien, rien. Ou plutôt, oui, je comprends très bien : tu l'as achetée à sa mère. Tu es allé voir cette vieille g... d'Honorine, et tu lui as promis une rente pour elle — et elle te l'a vendue, sa fille — vendue comme une petite négresse d'Afrique. Dis la vérité — vieux négrier : c'est ça que tu as fait ?

PANISSE. — Voyons, César, est-ce que tu crois qu'on peut acheter une fille si cette fille ne veut pas ? Surtout Fanny, avec le caractère qu'elle a ! Voyons, rends-toi compte !

CÉSAR. — Je me rends compte que sa mère a dû lui monter le coup, lui dire qu'elle était déshonorée et qu'il lui fallait un mari tout de suite, et elle te la jette dans les bras.

PANISSE. — Mais non, pas du tout, pas du tout. C'est du roman.

CÉSAR. — Voyons, Honoré. Tu sais que ce mariage serait un scandale, une énormité, une sinécure, une gabegie. Tu le sais bien que ce serait une gabegie.

PANISSE, perplexe. — Qu'est-ce que c'est, une gabegie, d'après toi ?

CÉSAR. — Ça veut dire quelque chose de criminel, de honteux, quelque chose qui ne va pas bien. Et d'ailleurs je ne suis pas ici pour te donner des leçons de français, mais pour te rappeler à ton devoir. Si ces deux femmes sont folles, tu ne vas pas profiter de leur folie. Réponds-moi, Honoré. Est-ce que tu l'épouseras ?

PANISSE. — Tout juste.

CÉSAR. — Et pourquoi ?

PANISSE. — Parce que tel est mon bon plaisir.

CÉSAR. — Oh ! n... de D... (Il se maîtrise.) Ecoute, Panisse, ne nous disputons pas. Soyons calmes, causons, causons comme deux vieux amis. Je sens que nous sommes sur le point de crier comme deux marchands de brousses et qu'à la fin je t'étranglerais une fois de plus. Bien calmes, bien posément.

PANISSE. — Mais je veux bien, moi.

CÉSAR. — Eh bien, permets à ton vieil ami de te dire que ce que tu veux faire, ce n'est pas joli, joli.

PANISSE. — Qu'est-ce qui n'est pas joli, joli ?

CÉSAR. — Qu'un homme vieux soit le mari d'une fillette. Ce n'est pas propre.

PANISSE. — J'y ai pensé.

CÉSAR, avec un immense dégoût. — C'est tout à fait déplaisant. C'est une chose qui déplaît.

PANISSE, souriant. — Moi, ça ne me déplaît pas.

CÉSAR. — Tu vois ! Tu viens de montrer le fond de ton idée ! Tu épouses Fanny parce qu'elle est jeune et que ça te ferait plaisir de frotter sa jolie peau fraîche contre ton vieux cuir de sanglier.

PANISSE. — Mais non, mais non, ce n'est pas que pour ça.

CÉSAR. — Ce n'est pas que pour ça, mais c'est un peu pour ça, tu viens de le dire. Eh bien, tu me dégoûtes. Je suis dégoûté.

Il regarde Panisse avec un immense dégoût.

PANISSE. — Eh bien, c'est ton droit. Sois dégoûté ! Que veux-tu que j'y fasse ?

CÉSAR. — Je veux que tu ne me dégoûtes pas. Je veux que dans ces circonstances graves et familiales tu te conduises comme un gentilhomme provençal et non pas comme le dernier des margoulins.

PANISSE. — Et si ça me plaît de me conduire comme le dernier des margoulins ?

CÉSAR. — Si tu refuses de suivre les conseils de ton vieil ami, alors je serai dans l'obligation, le jour de la noce, de t'attendre devant l'église !

PANISSE. — A la sortie ?

CÉSAR. — Non. A la rentrée.

PANISSE. — Et qu'est-ce que tu me diras ?

CÉSAR. — La première parole que je te dirai, ce sera un coup de marteau sur le crâne ! Et ensuite je te saisis, je te secoue, je te piétine et je te disperse aux quatre coins des Bouches-du-Rhône.

PANISSE. — C'est entendu. Moi, si tu me donnes le moindre coup de marteau, même avec un marteau d'horloger, je te f... deux coups de revolver et pas un revolver miniature : un rabattan.

Il sort du comptoir un énorme revolver d'ordonnance.

CÉSAR, ahuri. — Coquin de sort, il ne lui manque que deux roues pour faire un canon.

PANISSE, qui se monte peu à peu. — Ecoute, César, il y a quarante ans que je te connais, et, depuis quarante ans, tu te dis « mon vieil ami ». Mon vieil ami. C'est mon vieil em... qu'il faudrait dire !

CÉSAR. — Quoi ?

PANISSE. — Depuis l'âge des chaussettes, tu m'empoisonnes, tu me tyrannises, tu me tortures, tu me supprimes ! A dix ans, tu m'empêchais de jouer aux jeux qui me plaisaient et tu me forçais de jouer aux tiens ! Pendant que je jouais aux billes avec d'autres et que je me régalais, toi, tu apparaissais tout d'un coup et tu criais : « Honoré, viens jouer à sèbe ! » Et j'y allais, comme un mouton... Et ça me dégoûtait de jouer à sèbe. J'avais horreur de jouer à sèbe... J'en ai tant souffert de ces amusements forcés que, même maintenant, quand je vois des enfants qui jouent à sèbe, je les disperse à coups de pied dans le c...

CÉSAR. — Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de sèbe ? Est-ce que tu deviens fou ?

PANISSE, lancé. — Dans la rue, tu me forçais à porter ton cartable. Quand tu attrapais deux cents lignes en classe, tu venais jusque chez moi pour m'obliger à les faire à ta place — et toi, pendant ce temps, tu me mangeais mes berlingots. Tu m'en as tellement fait, de misères, qu'à un moment donné je les écrivais sur un petit carnet et je me disais : « Peut-être qu'en grandissant, un jour, je serai plus fort que lui — et alors, quelle ratatouille je lui f...rai ! » Malheureusement, c'est toi qui as grandi le premier...

CÉSAR, consterné. — Folie, folie de la persécution.

PANISSE. — Et plus tard... quand j'ai connu Marie Frisette, et que j'en étais amoureux fou, et que je lui plaisais beaucoup — toi, tu as tout fait pour nous séparer — tout. Parce que tu étais jaloux !

CÉSAR. — Moi, j'étais jaloux de Marie Frisette ? Mais, malheureux, elle était horrible à voir, Marie Frisette ! Elle était maigre comme une bicyclette et elle louchait !

PANISSE. — Elle n'était pas maigre, elle était mince et elle ne louchait pas, elle avait ce que l'on appelle une coquetterie dans l'œil.

CÉSAR. — Et à part ça elle était ravissante !

PANISSE. — Mais ce n'est pas d'elle que tu étais jaloux : c'était de moi !

CÉSAR. — Moi, j'étais jaloux de toi ? Mais qu'est-ce que tu insinues ?

PANISSE. — Oui, de moi. Parce que, quand j'étais

avec, tu perdais ton esclave... Voilà pourquoi tu nous as fâchés... Et cette tyrannie abominable, elle a duré plus de trente ans !

CÉSAR. — Mais pourquoi m'as-tu supporté puisque tu me détestais à ce point ?

PANISSE. — Parce que tu as une grande g... Oui, tu as une grande g... et rien d'autre ! Et maintenant tu t'imagines que ça va continuer ? Tu as la prétention d'empêcher mon mariage ? Mais, n... de D..., avec deux balles de ce revolver, je te la fais éclater, la coucourde !

Il pose violemment le revolver sur le comptoir. Le coup part, la balle fait éclater la tête du scaphandre, qui s'effondre. Panisse est stupéfait, César reste calme.

CÉSAR. — Tu as déjà tué l'escaphandre...

PANISSE, *flageolant.* — Que ça te serve de leçon, parce que moi je te tuerai comme j'ai tué celui-là.

Il va le ramasser.

CÉSAR. — Pauvre marteau, va... Va boire un coup, que ce revolver t'a fait tellement peur que tu ne tiens plus sur tes jambes !... Au fond, j'ai bien tort de discuter avec un agité de cette espèce. Ce n'est pas à lui qu'il faut que je parle : lui, il ne comprend rien. C'est à la petite que je vais parler et je te donne ma parole que ce mariage ne se fera pas.

Il va sortir.

PANISSE, *brusquement décidé.* — Tu veux parler à la petite ? Eh bien, écoute, tu peux lui parler tout de suite.

Il va ouvrir la porte et il appelle Fanny.

CÉSAR. — Elle est ici ?

PANISSE. — Fanny, César veut te parler !

Fanny entre.

Scène VIII

LES MÊMES, FANNY

CÉSAR, *stupéfait.* — Tu es ici ?

PANISSE. — Fanny, César a la prétention d'empêcher notre mariage par tous les moyens, même par des violences illégales. Il pense avoir des droits sur toi et il affirme que tu lui appartiens parce que son fils t'a fait le grand honneur de t'abandonner. Dis-lui ta façon de penser.

CÉSAR. — Attends, Fanny, ne réponds pas encore. Il te présente mal la chose parce qu'il est de mauvaise foi. Moi, je dis simplement que tu es la fiancée de Marius. Il t'a quittée momentanément, mais, toi, tu attends qu'il revienne parce que tu sais qu'il reviendra. Voilà, c'est tout simple. N'est-ce pas que j'ai raison ?...

FANNY. — César, je ne peux pas l'attendre encore deux ans.

CÉSAR. — Tu ne peux pas ?... Oui, tu languis, je le sais... Mais tu es bien forcée de l'attendre puisque tu l'aimes !

FANNY. — Oui, je l'aime. Panisse le sait ! Mais à cause de ma mère, à cause de ma famille, je ne peux plus attendre !

CÉSAR. — Ça y est ! Ils lui ont monté le coup ! J'en étais sûr !

FANNY. — Non, César, ma mère a raison. Vous, vous ne pouvez pas comprendre.

CÉSAR. — Je comprends qu'à cause du qu'en dira-t-on elle veut te mettre au lit de Panisse. Mais qu'est-ce que ça peut nous faire, les commérages de quatre vieilles déplumées qui tricotent sur les portes ? Et ta mère ? Elle devient bien chatouilleuse tout d'un coup ! Est-ce qu'on ne disait pas autrefois qu'elle était la maîtresse de ton père avant leur mariage ? Et après ? Est-ce que ça les a empêchés d'être heureux ? Allons, dis à Panisse qu'on t'a effrayée : il est assez vieux pour comprendre la chose. Il te rend ton « oui », va. Et pour ta mère, moi, je vais lui expliquer.

FANNY. — Non, César, non. Il me faut un mari.

CÉSAR. — Et c'est toi qui dis ça ? Il te faut un mari ? Et tu accepteras le premier singe venu en chapeau melon pourvu qu'il t'épouse et qu'il ait de l'argent ?

FANNY. — César, je l'attendrais dix ans si je pouvais l'attendre. Mais maintenant je ne peux plus. Si Panisse veut encore de moi, je suis prête à l'épouser.

CÉSAR. — Mais ce n'est pas possible, n... de D... ! C'est donc ça que tu mijotais tout le temps ! C'est donc pour ça que tu as fait partir Marius ! Car c'est toi qui l'as fait partir, tu me l'as dit toi-même... Et tu me disais : « Je l'ai fait pour son bonheur. » Et moi je pleurais avec toi... Non, tu l'as fait partir pour t'en débarrasser. Et maintenant tu sautes sur les sous de Panisse, et l'imbécile est tout content !

PANISSE. — Allons, tu déparles, tu dis des bêtises !

CÉSAR. — Va, tu es bien la nièce de ta tante Zoé ! Elle s'y entendait celle-là pour faire danser les vieux pantins !

FANNY. — César !

CÉSAR, *avec une douleur profonde.* — Tiens, je suis bien content que mon fils soit parti ! Il a eu raison. Il a très bien fait.

FANNY. — César, je vous en supplie...

CÉSAR. — Oui, prends ton air d'enfant martyre au moment où tu devrais rougir de honte. Tu n'as jamais aimé mon fils et tu ne le méritais pas ! Ah ! je vais lui écrire, à mon petit ! Je vais lui expliquer la chose ! Et s'il avait gardé le moindre regret je te garantis qu'il n'en aura plus.

Brusquement Panisse marche vers César. Il est pâle et tremblant de colère.

PANISSE. — Est-ce que tu as fini d'insulter cette petite ? Est-ce que tu vas la fermer, ta g..., grande brute ?

Il se jette sur César, qui vient à sa rencontre, les mains ouvertes. Fanny s'élance et se met entre eux.

FANNY. — Panisse ! (*Les deux hommes s'arrêtent.*) Panisse, dites-lui tout... Dites-lui tout...

PANISSE. — S'il n'a pas encore compris, c'est qu'il est aussi bête que méchant.

CÉSAR. — Compris quoi ?

FANNY. — Panisse, dites-lui, dites-lui...

CÉSAR. — Qu'est-ce qu'il y a ?

PANISSE. — Eh bien, il y a que la petite Fanny se trouve dans une position qui n'est guère intéressante pour une jeune fille.

CÉSAR. — Comment ? Comment ?

PANISSE. — Et qu'il faut bien qu'il se trouve un brave homme pour réparer le crime de ton galapiat de navigateur !

CÉSAR. — Un petit ? Tu portes un enfant de Marius ? (*Rugissant.*) Comment ! Elle va avoir un enfant, et tu veux me le prendre ?

PANISSE. — Comment, te le prendre ?

CÉSAR. — Mais il est mien ! C'est le petit de mon petit ! Et vous voulez me le voler ? (*Hurlant.*) Mais

vous êtes fous, n... de D... ! Mon petit-fils ! Fanny, est-ce que tu y penses ?

FANNY. — Je pense à ma mère et à ma famille.

CÉSAR. — Je me f... de ta mère et de la famille. Ta famille, c'est Marius et ton petit, et moi. Quant à ce monsieur, qu'il se taise, il n'en est pas. Allons, viens à la maison.

FANNY. — Non, non, César. Ecoutez-moi. Vous n'avez pas pensé à tout... Marius ne peut pas revenir avant deux ans et si j'ai un enfant sans avoir un mari, ma mère mourra de honte...

CÉSAR. — Mais non, on ne meurt pas comme ça...

PANISSE. — Tu connais Honorine... Tu sais comme elle a été malade lorsque sa sœur Zoé a mal tourné. Si sa fille est déshonorée, ça sera pire.

CÉSAR. — Déshonorée ! Ah ! vaï, déshonorée !

FANNY. — Mais oui, déshonorée... Je ne serai qu'une fille perdue et méprisée...

PANISSE. — Dans trois mois, quand elle passera sur le port, on ne se gênera pas pour dire : « Tiens, la petite Fanny a attrapé le ballon ! » Ou bien : « Ça doit être un moustique qui l'a piquée... »

FANNY. — Et ma mère, à la poissonnerie, vous pensez ce que les autres vont lui dire !

CÉSAR. — Mais puisqu'on saura que c'est l'enfant de Marius !

FANNY. — Justement. Tout le monde sait bien que Marius est un honnête garçon et on pensera que s'il m'a quittée après une chose pareille c'est qu'il y a une vilaine raison.

CÉSAR. — Mais pourquoi ?

PANISSE. — On lui dira : « S'il l'a quittée, c'est qu'il a vu qu'il n'était pas arrivé le premier. » Ou alors qu'il n'était pas sûr que l'enfant soit de lui... et on dira aussi : « D'ailleurs, c'est l'habitude dans la famille. Il y a déjà eu sa tante Zoé qui n'a jamais eu le temps de remettre ses pantalons... » Et voilà le calvaire que tu prétends imposer à ces deux femmes ?

CÉSAR. — Si elle ne devait jamais se marier, je ne dis pas non. Mais d'abord, moi, je suis là pour les protéger et les défendre. Et ensuite, elle aura un mari dans deux ans.

PANISSE. — Elle l'aura, ou elle ne l'aura pas. Admettons que ton fils revienne. Es-tu sûr qu'il voudra épouser la petite ?

CÉSAR. — Mais parfaitement j'en suis sûr.

FANNY. — Depuis qu'il est parti, il a écrit deux fois. Pas à moi, à vous.

CÉSAR. — C'est naturel. Mais il parle toujours de toi dans ses lettres.

FANNY. — Oui, comme d'une étrangère.

PANISSE. — Et dans la lettre que tu as reçue tout à l'heure, est-ce qu'il en parle de la petite ? Non, il ne t'en parle pas.

CÉSAR. — Qu'est-ce que tu en sais ?

PANISSE. — S'il t'en parlait, tu l'aurais déjà dit. Est-ce qu'il te parle de son retour ? Non, il ne t'en parle pas. Allons, César, il s'agit de l'honneur et de la vie de Fanny. Sois de bonne foi. Dis la vérité.

CÉSAR. — C'est la vérité, il ne parle pas beaucoup d'elle, cette fois-ci. Il lui envoie le bonjour.

PANISSE. — Oh ! c'est bien gentil de sa part. (Fanny se lève et va pleurer sur le comptoir.) Regarde comme ça lui fait plaisir à la petite. Ça règle tout : il t'envoie le bonjour.

CÉSAR, à Fanny. — C'est par ta faute qu'il est parti. Tu lui as fait croire que tu préférais l'argent de Panisse. C'est toi-même que me l'as dit.

FANNY. — Mais non, César... Je le lui ai dit, mais il ne l'a jamais cru vraiment... Il voulait une excuse, je la lui ai donnée, mais, s'il avait voulu comprendre, il aurait compris...

CÉSAR. — Mais quand il saura qu'il a un fils, il épousera la mère tout de suite... Ou alors je lui casse la g...

PANISSE. — Ça n'arrangerait rien. Et puis, là, nous parlons comme s'il revenait sûrement dans deux ans. Et déjà, nous ne sommes pas sûrs du mariage. Et s'il ne revient pas ?

CÉSAR. — Comment, s'il ne revient pas ? (Terrible.) Et tu oses penser à ça ?

PANISSE. — Et toi, tu oses ne pas y penser ? Est-ce que c'est toi, par hasard, qui fabriques les tempêtes, les typhons, les tornades et les cyclones ? Est-ce que c'est toi qui les lâches sur la mer quand ça te fait plaisir ? Et si son bateau sombrait ? Voyons, César, peux-tu nous jurer que tu es sûr que ton fils reviendra et qu'il épousera la petite ?

CÉSAR. — Honoré, il y a huit chances sur dix pour que ce mariage se fasse — mettons sept chances sur dix.

PANISSE. — Mettons six, ou même cinq.

FANNY. — Et il en reste beaucoup pour que la vie de cette enfant soit gâchée.

PANISSE. — Maintenant, personne ne le sait et n'importe qui peut épouser Fanny et donner un nom au petit sans être ridicule.

FANNY. — Mais quand il sera né ? Qu'est-ce que ça sera ?

PANISSE. — Un petit bastardon, rien de plus.

CÉSAR. — C'est vrai, ça, c'est vrai...

FANNY. — Et plus tard, à l'école, ses petits amis lui diraient : « Moi, mon père est mécanicien ou boulanger. Et le tien, qu'est-ce qu'il fait ? » Et le pauvre petit deviendra tout rouge et il dira : « Moi ? J'en ai pas. »

CÉSAR, pâle. — Oh ! bon Dieu !

FANNY. — J'ai pensé longtemps à toutes ces choses. Je pense à ma mère, je pense à l'enfant, à toute ma famille... Il vaut mieux que je devienne Mme Panisse, et tout le monde sera content, même Marius.

CÉSAR, faiblement. — Mais non, mais non...

PANISSE, vivement. — D'abord, si j'épouse la petite, cet enfant aura un père et un nom. Il s'appellera Panisse.

CÉSAR. — Si par hasard il s'appelait Panisse, en tout cas il s'appellerait Marius Panisse. César-Marius Panisse.

PANISSE. — Ça, si tu veux, puisque tu serais le parrain. Comme ça, tu ne le perdrais pas, tu t'occuperais de lui tant que tu voudrais. De plus, il serait riche. Il y a une chose que personne ne sait parce que j'en ai un peu honte. D'habitude, au café, quand on parle de la fortune des uns et des autres, moi, je dis toujours que j'ai 600.000 francs. Eh bien, c'est pas vrai, César, j'en ai plus du double.

CÉSAR. — Toi ? Mais tu es millionnaire ?

PANISSE. — Plus la valeur du magasin, ce qui fait 1 million et demi. Fanny elle-même ne le savait pas. Maintenant je le dis parce que c'est utile à la conversation.

CÉSAR. — Et tu laisserais tout ça au petit ?

PANISSE. — Naturellement puisque c'est mon fils.

CÉSAR. — Et moi si je lui laissais le bar ? Ajouté à toi, ça ne ferait pas loin de 2 millions... Fanny, ce garçon, à vingt ans, il pourra fumer des cigares comme le bras !

PANISSE. — Si ce n'est pas une fille.

CÉSAR, *scandalisé.* — Une fille ? Qu'est-ce que tu vas chercher ? O porte-malheur !

Entre Honorine, suivie de Claudine.

Scène IX

LES MÊMES, plus HONORINE, CLAUDINE

HONORINE. — Alors, il faudra que je passe ma vie à te chercher ?

PANISSE. — Elle n'est pas en danger, Norine, quand elle est ici ! Té, bonjour, Claudine, vous allez bien ?

CLAUDINE. — Mes jambes me portent plus, vé ! Il faut que je m'assoie !...

HONORINE. — Alors ? Vous faisiez la conversation avec César ?

CÉSAR. — Eh oui, nous parlions. Ils viennent de m'annoncer la nouvelle...

HONORINE. — Quelle nouvelle ?

CÉSAR. — Qu'ils vont probablement se marier dans une quinzaine.

HONORINE, *à Fanny.* — C'est vrai ?

FANNY. — Oui, c'est vrai.

PANISSE. — La petite vient de me dire qu'elle consent.

CLAUDINE. — Bravo ! Honoré ! Oh ! ce coquin, il a toujours eu de la chance !

CÉSAR. — Allons, Noré, maintenant, fais la bise à ta tante !

PANISSE. — Quelle tante ?

CÉSAR. — Mais voilà ta tante, et voilà ta mère !

CLAUDINE. — Mon Dieu de ce César !...

HONORINE, *bas à Fanny.* — Tu lui as dit ?

FANNY. — Non.

HONORINE. — Tu as bien fait. Il n'aurait pas voulu.

CÉSAR. — Au fond, toute la famille est réunie. Il n'y a que moi qui n'en suis pas. Mais peut-être un jour, j'en serai.

HONORINE. — Dites, vous avez l'intention de m'épouser, peut-être ?

CÉSAR. — Ça, c'est encore possible : mais surtout, s'ils ont des enfants, c'est moi qui serai le parrain. Pas vrai, Panisse ?

PANISSE. — C'est juré, ça, César, mais attends au moins que le premier soit commencé.

HONORINE, *à César.* — Vous croyez, vous, qu'ils auront des enfants ?

CÉSAR. — Mais certainement qu'ils en auront !

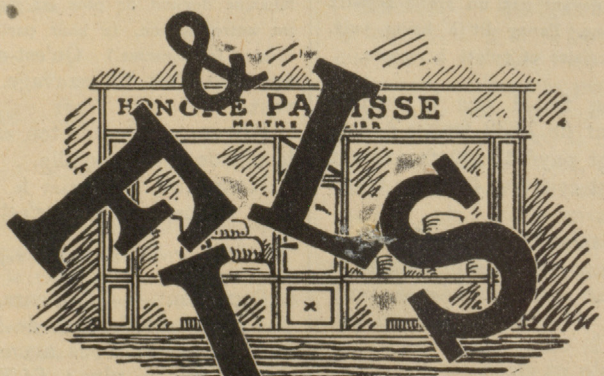
CLAUDINE. — Pourquoi pas ? Ce Panisse est tellement coquin. Peut-être ils en auront une demi-douzaine !

HONORINE, *à Panisse.* — Ça vous étonnerait, vous, d'avoir des enfants ?

PANISSE. — Une demi-douzaine, ça m'étonnerait. Ça m'inquiéterait même !... Mais un, ça ne m'étonnerait pas du tout !

CÉSAR. — Je vous dirai même qu'il y compte !...

RIDEAU



ACTE III

La salle à manger chez Panisse.

C'est une vaste salle meublée de vieux meubles provençaux : pétrin, huche, buffet, haute pendule, éclairés par des cruches de cuivre très anciennes et des pots d'étain.

Sous la vieille suspension, transformée en lustre électrique, une grande table de chêne.

Scène première

FANNY, RICHARD, puis HONORINE

Sous la lampe, Fanny est assise en face de Richard, le vieux comptable de l'atelier. Elle porte un déshabillé bleu. Richard a son pardessus, sur la tête une calotte noire. Sur la table, à côté de lui, un chapeau melon. Tous deux ont ouvert devant eux un grand registre à couverture de lustrine. Fanny lit à haute voix. Richard suit sur son registre et pointe à mesure.

FANNY. — Comment se fait-il que le compte Lambert frères soit débiteur de 7.832 francs ?

RICHARD. — Ils nous ont payé 47.000 francs sur la facture. La différence est couverte par une traite à 30 jours de fin de mois.

FANNY. — Vous l'aviez mise en banque ?

RICHARD. — Non, madame, je vais la mettre en banque cinq ou six jours avant l'échéance pour éviter des frais d'agio ou d'escompte.

Entre Honorine.

HONORINE. — Ça y est, il dort.

FANNY. — Il est bien ?

HONORINE. — Il est un peu chaud, mais c'est sa dent qui le travaille. Ce n'est rien. Alors, c'était joli, *la Juive* ?

FANNY. — Oui, c'était bien. Honoré m'a présentée à M. le maire.

HONORINE. — Moun Diou ! M. le maire ! — Té, si cela ne te dérange pas, je vais faire un peu de musique, mais bien doucement.

Elle va à l'appareil de T. S. F., elle met la prise de courant, elle tourne les boutons. Une musique assez forte retentit.

FANNY. — C'est trop fort. Tu vas le réveiller.

HONORINE. — Attends. (Elle tourne le bouton, la musique devient de plus en plus forte. Elle tourne en hâte un autre bouton, le haut parleur rugit. Fanny se lève et coupe le courant.) Qu'est-ce que tu veux ? Cet appareil c'est un sauvage. Il ne fait que ce qu'il veut !

FANNY. — Prends ton casque, va, comme ça tout le monde est tranquille.

HONORINE, se mettant le casque sur la tête. — Oui, c'est moins joli, mais c'est plus silencieux.

Elle s'installe. Fanny reprend ses comptes.

RICHARD. — D'ailleurs, madame, nous n'avons pas besoin de l'argent de Lambert frères. La situation est saine. Nous avons un disponible immédiat de 140.952,75 plus : 64.751,75 qui seront rentrés pour le mois prochain, sans parler de la valeur du stock. Tout va bien.

FANNY. — Oui, tout va bien. Vous pouvez aller dormir, Richard.

RICHARD. — Merci, madame. (Il met son chapeau melon sur sa calotte.) Il n'y a rien à dire à l'atelier demain matin ?

FANNY. — Faites commencer les voiles de course

pour l'Obéron. Nous sommes d'accord pour les prix. Voici les échantillons.

Elle lui donne plusieurs morceaux d'étoffe.

Scène II

FANNY, HONORINE

Après la sortie de Richard, Fanny continue ses calculs. Soudain Honorine, le casque sur la tête, perdue dans une extase, se met à chanter avec la musique une vieille valse. Fanny l'arrête.

FANNY. — Maman !

Honorine n'entend rien et continue. Fanny se lève et va la tirer par le bras.

HONORINE. — Quoi ?

FANNY. — Tu vas finir par le réveiller !

HONORINE. — Té, je crois que je ferais mieux d'aller me coucher ! (Elle ôte son casque, elle se prépare à sortir.) Dis donc, j'ai reçu une lettre de Zoé.

FANNY. — Quand ?

HONORINE. — Ce matin. Elle est à Bourges, là-haut, dans les brumes du Nord. Elle me dit qu'elle est très riche. Elle a su que tu avais un enfant et alors elle pense que c'est une occasion pour nous réconcilier.

FANNY. — Pourquoi pas ?

HONORINE. — Elle dit qu'elle est tout à fait rangée et tout ce qu'il y a de bien avec les curés. Elle est la marraine des pénitents noirs et elle brode des nappes d'autel. Tu te rends compte ? Des nappes d'autel ! D'hôtels meublés, oui !

FANNY, l'embrassant sur le front. — Si le petit avait quelque chose cette nuit, n'aie pas peur de me réveiller.

HONORINE. — Naturellement, mais il n'aura rien. S'il est un peu chaud, un peu fiévreux, depuis trois jours, ne t'inquiète pas. Ce sont les dents qui le travaillent. Il a une grosse molaire, qu'on ne la voit pas, mais qu'on la sent avec le doigt. Té, bonsoir, petite.

FANNY. — Bonsoir, maman.

Honorine sort.

Scène III

FANNY, puis MARIUS

Fanny reste seule. Elle renferme les registres dans le coffre. Puis elle prend un livre, elle s'assoit, elle lit. Au dehors, sur le quai, des matelots chantent. De temps à autre, on entend passer devant la fenêtre des gens qui parlent entre eux, qui rient, qui courent. Soudain la fenêtre s'ouvre doucement. Fanny lève la tête.

FANNY. — Qu'est-ce que c'est ?

MARIUS. — C'est moi, Fanny... N'aie pas peur... C'est Marius...

FANNY fait un pas en arrière et éclaire d'un seul coup la suspension. — Marius ! C'est toi ?

Elle est toute pâle, mais elle sourit.

MARIUS, toujours à la fenêtre. — Oui, je suis revenu cette nuit... J'ai vu mon père... Et puis j'ai eu envie de te parler... Enfin, de te dire bonsoir...

FANNY. — Tu es seul ?

MARIUS. — Oui, je m'étais couché et puis je n'ai pas pu dormir... Alors je suis parti par la fenêtre, comme quand j'étais un petit jeune homme... Il y a un bon moment que je te regarde à travers les volets.

FANNY. — Entre donc... je vais t'ouvrir la porte...

MARIUS. — Oh ! pas la peine !

Il saute à l'intérieur par la fenêtre.

FANNY. — Assieds-toi. Tu vas bien boire un petit verre de quelque chose ?

MARIUS. — Volontiers. (Fanny sort du buffet un verre et une bouteille.) Et ton mari, il ne boira pas avec nous ?

FANNY. — Non. Il est couché. Il se lève de bonne heure chaque matin pour son travail. Tu es revenu pour toujours ?

MARIUS. — En principe, je dois repartir demain matin, c'est-à-dire dans deux heures. Je dis « en principe » parce que si je voulais rester je pourrais.

FANNY. — Ton bateau est revenu.

MARIUS. — Non, il est à Sydney. Nous avons eu des avaries assez graves. Alors, on l'a mis en cale sèche, et là nous avons rencontré un contre-torpilleur français qui rentrait. Alors, comme il y avait des avaries assez graves. Alors on l'a mis en cale mis sur le contre-torpilleur avec trois hommes pour les convoyer. (Il se donne de l'importance.) Tu comprends, ces appareils, on ne peut pas les réparer n'importe où. Il faut les ramener à ceux qui les ont faits. Parce que, ça, c'est de la précision. C'est scientifique... Un pastis terrible, quoi ! Et moi, j'ai fait partie de la mission parce que j'ai demandé. Je me languissais...

FANNY. — Tu te languissais de revoir ton père ?

MARIUS. — Oui, mon père et Marseille, et tout le monde, quoi. Tout le monde. Mais, si je voulais, je pourrais rester parce que ça me serait très facile de trouver un permutant.

FANNY. — Qu'est-ce que c'est, un permutant ?

MARIUS. — Quelqu'un qui change sa place pour la mienne. Il y en a beaucoup qui voudraient parce que sur *la Malaisie* nous avons une solde très élevée et le service n'est pas pénible... Tiens, ici, je connais Chauveau, qui est à bord sur *l'Ile-de-Beauté,* le service de la Corse. Il m'a écrit souvent et moi je lui répondais. Eh bien, il partirait tout de suite, et ça pourrait s'arranger en huit jours. Il a cette envie, lui. Tu sais ! Cette envie du loin.

FANNY. — Et, toi, tu ne l'as plus maintenant ?

MARIUS. — On ne peut pas dire que je ne l'ai plus. Mais les envies, tu sais, c'est toujours pareil, dès qu'on a ce qu'on voulait, on se demande un peu pourquoi on l'a voulu si fort !

FANNY. — Alors tu n'es pas heureux sur la mer ?

MARIUS. — On est toujours heureux quand on est là où on a voulu aller. Et si on disait qu'on est malheureux, ça voudrait dire qu'on a été bien bête, pas vrai ? Je suis très heureux, au contraire. Et toi, tu es heureuse ?

FANNY. — Mais oui. J'ai un bon mari.

MARIUS. — Et une belle maison.

FANNY. — Oui, une belle maison.

MARIUS. — Une belle maison et un bel enfant.

FANNY. — Oui, un bel enfant. C'est ton père qui te l'a dit ?

MARIUS. — Oui, il vient de me le dire. Ça m'étonne qu'il ne me l'ait pas écrit plus tôt.

FANNY. — Et puis qu'est-ce qu'il t'a dit encore ?

MARIUS. — Qu'il était le parrain, et qu'à cause de ça le petit s'appelait Marius-César.

FANNY. — Oui, c'est ton père qui nous l'a demandé.

MARIUS. — Ça me fait plaisir.

FANNY. — Et puis qu'est-ce qu'il t'a encore dit, ton père ?

MARIUS. — A propos de quoi ?

FANNY. — A propos de mon fils.

MARIUS. — Qu'est-ce que tu voulais qu'il me dise de plus ?

FANNY. — Je ne sais pas, moi.

MARIUS. — Ah ! oui, comme c'est ton fils, tu crois que c'est la merveille du monde et qu'on ne peut pas s'arrêter de parler de lui !

FANNY. — Mais bien sûr que c'est la merveille du monde ! Il commence à marcher maintenant. Il marche presque tout seul.

MARIUS. — Déjà ? Mon père m'a dit qu'il avait huit mois. Ça marche, les enfants, à huit mois ?

FANNY. — Il a un peu plus de huit mois... Et puis il est très précoce.

MARIUS. — En somme, tu es très heureuse. Et Panisse aussi doit être heureux.

FANNY. — Je crois qu'il est très heureux.

MARIUS. — Alors, tout est pour le mieux. Pas vrai ? Ça me fait plaisir de te voir si contente et en si bonne santé.

FANNY. — Toi aussi tu te portes bien.

MARIUS. — Moi, c'est l'air de la mer.

FANNY. — Et moi, c'est ma vie tranquille.

MARIUS. — Ta vie tranquille et ton bonheur.

FANNY. — Oui. Ma vie tranquille et mon bonheur.

MARIUS. — Alors, au revoir, ma petite Fanny.

FANNY. — Au revoir, Marius. En revenant de Paris pour t'embarquer, tu repasseras par ici ?

MARIUS. — Non, nous repartons là-bas par un bateau anglais. L'*Australia*. Un paquebot. C'est bien, les bateaux anglais. C'est propre... Ça marche. Alors, fais bien mes amitiés à ton mari, et dis-lui que je n'ai pas voulu le réveiller pour ne pas le déranger.

FANNY. — Je le lui dirai.

MARIUS. — Alors, au revoir.

FANNY. — Au revoir, Marius. (Pendant les dernières répliques, on a entendu deux voix qui chantent la chanson de la cousteleto. Le timbre de la porte de la rue sonne violemment.) Qu'est-ce que c'est ?

Marius se retire dans un coin. Fanny ne bouge pas. Le timbre sonne encore un fois. Puis la fenêtre s'ouvre et l'on voit paraître le chauffeur d'Escartefigue, coiffé d'un chapeau melon défoncé. Il est visiblement ivre.

LE CHAUFFEUR. — M^{me} Panisse ! Ouvrez donc à mon amiral ! Il a quelque chose pour vous. A mangea, a mangea, a mangea la cousteleto !

Le Chauffeur ne peut pas voir Marius. Fanny ouvre la porte en tirant sur un levier. Puis elle ouvre la porte de la salle à manger. Escartefigue paraît, mais elle ne le laisse pas entrer. Il est ivre et tient à la main un bouquet de fleurs.

Scène IV

LES MÊMES, LE CHAUFFEUR, ESCARTEFIGUE

ESCARTEFIGUE. — Chère madame Panisse, je t'apporte ce bouquet de fleurs de la part de ton mari. Et je vais t'expliquer comment ça s'est passé. Comme je sortais du buffet de la gare, où nous venions d'assister au banquet du personnel ferroviaire, je vis soudain maître Panisse sauter légèrement d'une voiture automobile avec sa valise à la main. A ce moment précis, une femme assez mal vêtue lui fit l'offre de ces fleurs modestes, mais embaumées. Et alors il me dit poliment : « Grand couillon, porte ce bouquet à ma femme si tu vois encore de la lumière à sa fenêtre. » Et voilà, c'est fait !

FANNY. — Merci.

LE CHAUFFEUR. — Honneur à la plus belle !

ESCARTEFIGUE. — A l'heure qu'il est, le rapide est parti. Et M. Panisse s'en va-t-à-Paris. C'est un long voyage. Que Dieu le protège, notre maître voilier ! Moi, personnellement, j'aime beaucoup à donner mon opinion sur les affaires qui ne me regardent pas : attends, tu vas voir. Je n'approuve pas du tout cette affaire de moteurs à pétrole. J'aime bien mieux ma machine à vapeur. En veux-tu une preuve ?

LE CHAUFFEUR. — Oui !

ESCARTEFIGUE. — Attends, tu vas voir : si M. Hispano-Suiza (écoute bien ce que je te dis). Si M. Hispano-Suiza, par un geste sportif, par une fantaisie amicale, m'offrait un de ses grands moteurs entièrement nickelés (fais bien attention) pour le mettre sur mon fériboite, je lui dirais : (il ôte sa casquette) « Monsieur Suiza, j'apprécie la délicatesse du procédé. Mais — ne vous fâchez pas — je refuse. » Et pourquoi ? me direz-vous !

LE CHAUFFEUR. — Oui, pourquoi ?

ESCARTEFIGUE. — « Parce que votre pétrole, ratatatata, ça pète ! Tandis que ma vapeur, flouff tchii, flouff tchii, ça pousse... Flouff tchii... »

Il sort en continuant ses flouff tchii. On entend fermer la porte. Il s'éloigne avec le Chauffeur en chantant à tue-tête la chanson de la cousteleto.

Scène V

MARIUS, FANNY

Marius sort de l'encoignure. Il s'avance vers Fanny.

MARIUS. — C'est vrai que ton mari est parti ?

FANNY. — Oui.

MARIUS. — Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? (Fanny ne répond pas. Il veut s'approcher d'elle. Elle s'écarte et, à partir de ce moment, elle va manœuvrer pour que la table soit toujours entre eux.) Tu as peur de moi ?

FANNY. — Non, Marius. Je n'ai pas peur de toi.

MARIUS. — Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

FANNY. — Et toi ?

MARIUS. — Moi, je t'ai écrit cinq ou six lettres ; mais je les ai toutes déchirées au moment de te les envoyer.

FANNY. — Pourquoi ?

MARIUS. — Je ne voulais pas gêner ton mariage avec Panisse.

FANNY. — Tu y croyais, toi, à ce mariage ?

MARIUS. — C'est toi qui m'avais dit : « Je préfère Panisse. » Et sur le moment je l'ai cru.

FANNY. — Parce que tu avais envie de le croire.

MARIUS. — Après, j'ai eu des doutes. J'ai pensé : « Peut-être elle m'a dit ça pour me rendre ma liberté. Peut-être je l'ai cru trop vite parce que ça m'arrangeait de le croire... » Mais, malgré tous ces doutes, ce mariage s'est fait. Et ça n'a pas traîné : six semaines après mon départ. Est-ce que tu ne pouvais pas m'attendre ?

FANNY. — Va, Marius, tout ce que nous pourrions dire maintenant, ça ne peut plus servir à rien. Va-t'en, va. Ne remuons pas le passé.

MARIUS. — Il n'y a pas besoin de le remuer. Il bouge bien assez tout seul. Ecoute, peut-être tu as raison. Tu as une maison, un mari, une famille, il vaut mieux que je m'en aille. Mais, avant, il faut que je te pose plusieurs questions : comme ça, je pourrai partir tranquille.

FANNY. — A quoi ça peut te servir de poser des questions ?

MARIUS. — Pourquoi t'es-tu mariée si vite avec Panisse ? (Elle se tait.) Pourquoi mon père ne m'a pas écrit que tu avais un fils ? Comment ça se fait que Panisse, qui n'a jamais pu avoir d'enfant avec sa première femme, soit devenu père à plus de cinquante ans ?

FANNY. — Je ne sais pas. Va-t'en, Marius.

MARIUS. — Comment se fait-il que cet enfant soit né moins de sept mois après ton mariage ?

FANNY. — Comment le sais-tu ?

MARIUS. — Là, derrière, j'ai vu une boîte de dragées d'un baptême. Il y a écrit dessus, en lettres d'or : *Marius*, et il y a la date du baptême et la date de naissance.

FANNY. — C'est vrai. Il est né très en avance... Ce sont des choses qui arrivent, Marius.

MARIUS. — Oui, ce sont des choses qui arrivent, mais alors pourquoi tout à l'heure m'as-tu dit qu'il avait huit mois ? Ce n'est pas vrai, il en a dix. Mais tu voulais m'empêcher d'avoir des idées.

FANNY. — Va-t'en, Marius. A quoi ça sert maintenant ?

MARIUS. — Ou bien cet enfant est le fils de Panisse — et tu étais déjà sa maîtresse avant mon départ — ou bien il est mien. Il n'y a que ces deux solutions.

FANNY. — Peut-être. Mais il y en a deux.

MARIUS. — Alors, toi, tu étais la maîtresse de Panisse ? Allons donc ! Maintenant je suis sûr que je sais la vérité, Fanny. Cet enfant est mien et je suis un criminel.

FANNY. — Non, tu n'es pas un criminel. Ce n'est pas de ta faute.

MARIUS. — Alors, c'est vrai ?

FANNY. — Qu'est-ce que cela peut faire maintenant ?

MARIUS. — Pourquoi ne me l'as-tu pas dit au lieu de me faire partir ?

FANNY. — Je ne savais pas. Je n'y pensais pas... Je n'étais pas très bien quand tu es parti. Mais je croyais que c'était l'énervement, le chagrin... Je n'ai su qu'après...

MARIUS. — Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

FANNY. — Tu étais parti pour deux ans. Alors, à cause de ma mère, j'ai tout dit à Honoré. Et il m'a prise comme j'étais.

MARIUS. — Fanny... ma petite Fanny... Pardonne-moi... Je t'en supplie, pardonne-moi...

FANNY. — Va, il y a longtemps que je t'ai pardonné, parce que tu n'avais pas compris mon amour...

MARIUS. — Ni le mien. Je ne savais pas comme je t'aimais. Quand je suis parti pour *la Malaisie*, j'étais heureux...

FANNY. — Je sais, j'ai lu tes premières lettres.

MARIUS. — Je ne pensais pas très souvent à toi. Pour moi, c'était une chose réglée, finie... Et puis, petit à petit, ça m'a commencé. Ça me venait surtout le soir, dans mon hamac. Je pensais à toi.

FANNY. — Tais-toi, Marius...

MARIUS. — A ce moment, j'ai commencé à croire que j'avais fait une bêtise. Mais je me disais : « C'est la fin... C'est un petit restant d'amour... Ça va te passer. » Et puis, non. Ça ne s'est pas passé. Au contraire. A mesure qu'on entrait dans les mers du Sud, c'est devenu de plus en plus pire. Dès que je fermais les yeux, ça me reprenait. Je te voyais derrière tes coquillages, sous tes grands chapeaux de paille frangée... Je te voyais marcher le long des quais, j'entendais claquer tes petits sabots, je sentais l'odeur de tes joues...

FANNY. — Non, Marius, ce n'est pas bien, il ne faut pas... Puisque c'est trop tard maintenant, ne dis rien...

MARIUS. — Je te voyais partout, partout. Et puis, un jour, juste au large des Carolines, comme nous relevions des récifs de corail, il m'est arrivé une chose terrible, je n'ai pas pu penser à toi : j'avais oublié ta figure. Je te cherchais, je ne te trouvais plus. Je me prenais la tête dans les mains, je fermais les yeux de toutes mes forces ; je voyais du noir, je t'avais perdue. Alors je suis devenu comme fou — et j'ai vite écrit à mon père pour qu'il m'envoie une photographie de toi. Mais comme j'allais lui envoyer ma lettre, en arrivant à Tahiti j'ai trouvé le courrier de France — mon père m'envoyait une photographie : la photographie de ta noce. Tu étais mariée depuis un mois. Alors, comme je ne savais pas pourquoi, j'ai pleuré.

FANNY. — Moi ausi, j'ai pleuré, Marius.

MARIUS. — Si je suis revenu, c'est pour te revoir. Je pensais que peut-être tu n'aimais pas Panisse, que peut-être tu pensais toujours à moi... Et maintenant je vois que j'avais raison, je vois que tu m'aimes toujours... Fanny... (Il la prend dans ses bras, elle met sa tête sur son épaule. Il essaie de lui relever la tête pour l'embrasser.) Fanny, laisse-moi t'embrasser... Fanny, il y a deux ans que j'en ai envie...

FANNY. — Non, Marius, ce n'est pas bien... C'est malhonnête, Marius...

Il l'embrasse passionnément. Elle ne dit plus rien. Elle s'abandonne. Soudain la porte s'ouvre. Entre César,

Scène VI

LES MÊMES, CESAR

CÉSAR. — Non, Marius... Non, non, mes enfants... Pas de ça ici... Il est brave, Panisse, il n'est pas

là. Ne le rendez pas ridicule devant les meubles de la famille... Ça ne serait pas joli. Bonsoir, Fanny. (Un temps.) Alors, tu l'as vu, le fada ? (Il montre Marius.) Je ne te demande pas si ça t'a fait une impression ; je m'en rends compte. Hum.

MARIUS, agressif. — Qui t'a dit que j'étais ici ?

CÉSAR. — Comme toujours, mon petit doigt. Quand tu es allé te coucher, moi je suis monté dans ma chambre, mais tu penses bien que je ne me suis pas endormi. Je t'écoutais à travers le plafond, je t'ai entendu t'asseoir sur le lit. Mais je n'ai pas entendu tomber tes souliers. Alors, je me suis dit : « Il est tellement fatigué qu'il s'est endormi tout habillé. Peut-être je devrais descendre pour lui enlever au moins son col. » Je descends, j'écoute à la porte. Silence. Alors, tout d'un coup, il me vient une peur imbécile comme quand tu étais petit : « Il ne respire plus, il est mort ! » Je suis entré et j'ai compris tout de suite : « Il m'a refait le coup de sauter par la fenêtre pour courir chez une demoiselle ! » Et ça n'était pas difficile de savoir où tu étais allé.

MARIUS, brusquement. — Pourquoi ne m'as-tu pas dit que cet enfant était de moi ?

CÉSAR, démonté. — Cet enfant ? Quel enfant ?

FANNY. — Je lui ai tout dit.

CÉSAR. — Tu n'as peut-être pas bien fait.

MARIUS. — Et pourquoi ? Dans quel but veux-tu me cacher que j'ai des droits sur elle et sur son enfant ?

CÉSAR. — Des droits ? Je ne sais pas si tu as des droits...

MARIUS. — Ecoute, papa. Je t'aime bien, mais, en ce moment, je te prie de me f... la paix.

CÉSAR, avec une tendresse amère. — Tu as bien dit ça, Marius. Ça prouve que maintenant tu as de la barbe au menton, tu es un homme puisque tu ne respectes plus ton père. C'est normal. Mais maintenant viens avec moi. En l'absence de son mari, tu n'as rien à faire chez M^me^ Honoré Panisse. Viens.

MARIUS. — Non, je ne m'en vais pas. Je reste.

CÉSAR. — Non, tu ne restes pas. Tu viens avec ton père. Panisse a fait tout ce qu'il devait faire. Il a recueilli ta femme, il a donné son nom à ton fils. Et, pendant qu'il est en voyage pour assurer l'avenir de ton enfant, toi, tu viens dans la nuit pour essayer de lui voler sa femme ? Marius, il y a eu de tout dans notre famille : des corsaires, des douaniers, des contrebandiers, des imbéciles et même des vulgaires mastroquets comme ton père, mais il n'y a jamais eu de s... Puisque tu restes, moi, je reste aussi.

MARIUS. — Ecoute papa. Il y a bien des choses que tu ne sais pas et qu'il faut que je t'explique.

CÉSAR. — Ce n'est pas à moi qu'il faut expliquer.

FANNY. — Ton père a raison, Marius... (Elle s'interrompt, elle tend l'oreille. On vient d'ouvrir la porte de la rue. On entend un pas dans le vestibule.) Mon mari !

Un temps. Ils se taisent et se regardent, gênés.

Scène VII

LES MÊMES, PANISSE

Panisse, dans le vestibule où il quitte son manteau et son chapeau, parle, invisible, à sa femme.

PANISSE. — C'est moi, Fanny. Tu travailles encore à ces heures-ci ?

FANNY. — Tu as manqué le train ?

PANISSE. — Non, mais figure-toi que comme j'allais monter dans mon sleeping, je rencontre le D^r^ Cigalon. Et il me dit à brûle-pourpoint... (Il est entré sur les derniers mots. Il voit Marius. Il s'arrête, étonné et troublé, à la vue de Marius. Il se domine vite et sourit.) Tiens !

FANNY. — Tu vois, nous avons des visites !

PANISSE, qui sourit. — Marius ! Bonsoir, Marius.

MARIUS. — Bonsoir, maître Panisse.

PANISSE. — Te voilà de retour, maintenant ?

CÉSAR, rassurant. — Il est de passage seulement. Une sorte de permission très courte.

PANISSE. — Tu es superbe dans cet uniforme... Tu es plus grand, plus fort... Tu as changé... N'est-ce pas, Fanny, qu'il a changé ?

FANNY. — C'est vrai... On le reconnaît à peine.

MARIUS. — Vous aussi, vous avez changé.

CÉSAR. — Je le lui disais encore ce soir ; il a rajeuni de vingt ans ! (A Panisse :) Et alors, finalement, qu'est-ce qui s'est passé à la gare que tu n'as pas pris le train ?

PANISSE. — Eh bien, figure-toi que je rencontre le D^r^ Cigalon, et qu'il me dit que le petit de Miette a une coqueluche terrible depuis dix jours. On craint même pour sa vie !

CÉSAR. — Pauvre pitchounet !

PANISSE, indigné. — Oui, pauvre petit, naturellement. Mais qu'est-ce que tu penses de sa mère qui ne nous a rien dit et qui vient chez nous presque tous les jours ?

FANNY. — Et qui m'emprunte les jouets du petit, et qui me les rapporte le lendemain ? Tiens, elle a rapporté cette poupée ce matin !

CÉSAR. — Coquin de sort ! Et la coqueluche, ça s'attrape rien qu'en regardant ! C'est une espèce de microbe voltigeant, cent millions de fois plus petit qu'un moustique ! Même si un docteur te le fait voir et qu'il te dit : « Il est là », eh bien, tu as beau regarder, tu ne le vois pas. Et c'est un monstre qui a des crochets terribles... Et dès qu'il voit un petit enfant, cette saloperie lui saute dessus, et il essaie de lui manger le gosier, et il lui fait des misères à n'en plus finir !

PANISSE, prenant la poupée. — Il l'a touchée cette poupée ?

FANNY. — Non, non.

Panisse jette la poupée dans la rue par la fenêtre.

PANISSE. — Alors, vous pensez bien que je ne suis pas parti. J'ai voulu vous avertir que cette femme ne remette plus les pieds ici ! Et que ta mère ne lui parle plus, même dans la rue ! Je prendrai le train demain soir. Comment est-il, le petit ?

FANNY. — Il était un peu chaud, ce soir.

PANISSE. — Moun Diou ! Moun Diou !

CÉSAR, indigné. — L'infamie de cette Miette, avec sa coqueluche secrète ! Té, je vais lui dire deux mots demain !

PANISSE. — Enfin, espérons que la contagion n'a pas encore eu lieu.

CÉSAR. — Et puis le petit est sain, il est résistant.

PANISSE. — Excuse-nous, Marius, de parler devant toi de tous ces détails domestiques. Mais, pour nous, c'est très important ! La chose est grave, comme tu vois. Ou du moins, elle pourrait le devenir.

FANNY. — Mais non, Honoré... N'aie pas peur...

PANISSE. — Oui, n'aie pas peur... Seulement, tu m'as dit toi-même qu'il était un peu chaud... Té, va lui prendre la température.

CÉSAR. — Oui, c'est ça. Prends-lui la température. Vas-y, vaï.

Fanny sort.

Scène VIII

LES MÊMES, moins FANNY

Un petit temps gêné.

PANISSE. — Alors, elle sera longue, cette permission ?

MARIUS. — Ça dépend, n'est-ce pas, ça dépend ?

PANISSE. — Ça dépend de ton capitaine ?

CÉSAR. — C'est-à-dire que son bateau est resté là-bas, au feu de Dieu.

MARIUS. — Et, si je veux, je pourrais rester à Marseille, sur les lignes de Corse.

PANISSE. — Oui, rester à Marseille. Et alors qu'est-ce qui te plaît le plus ?

MARIUS. — Ça dépend de certaines choses. Ça dépend de Fanny et de vous.

CÉSAR. — Bon. Ça au moins, c'est franc, c'est net.

PANISSE. — Je ne comprends pas très bien.

MARIUS. — Eh bien ! moi, autrefois comme aujourd'hui, et même quand j'étais loin d'elle, j'ai toujours considéré Fanny comme ma fiancée.

PANISSE. — Considéré, c'est un joli mot. Mais, moi, je ne considère rien du tout. Je sais qu'elle est ma femme, tout simplement. Elle est ma femme et la mère de mon fils.

MARIUS. — Est-ce que vous êtes bien sûr que cet enfant est votre fils ?

Panisse devient très pâle. Il ne répond pas, il appuie son front dans ses mains, puis, avec effort :

PANISSE. — Ce retour, Marius, il y a deux ans que je l'attends. Je peux dire que depuis deux années pas un soir je ne me suis couché sans penser : « Et si c'est demain qu'il revient ? Et s'il essaie de tout me prendre, qu'est-ce que je vais lui répondre ? » Et depuis ces deux années je t'ai préparé toutes mes réponses... Et maintenant que je te vois ici, je ne sais plus quoi te dire, je suis tout surpris...

Entre Fanny.

Scène IX

LES MÊMES, FANNY

FANNY. — Il n'a pas l'air malade, Honoré. Il est un peu rouge, voilà tout.

PANISSE. — Et la température ?

FANNY. — Maman s'en occupe.

PANISSE. — Bon. Assieds-toi. Fanny. (A Marius :) Alors, toi, en somme, qu'est-ce que tu réclames ?

MARIUS. — Ecoutez, maître Panisse. J'ai fait une folie, il y a deux ans. Mais j'ai des excuses. D'abord, Fanny m'avait menti. Ensuite, personne ne savait que cet enfant allait naître. Mais maintenant, parce que j'ai été bête pendant une heure, il faut que la vie de plusieurs personnes soit gâchée ?

PANISSE. — Quelles personnes ?

MARIUS. — Fanny, moi, mon père et mon fils.

PANISSE. — Et moi, qu'est-ce que je deviens là-dedans ?

MARIUS. — Vous, vous avez été heureux pendant deux ans, et vous avez été heureux en faisant une bonne action. Ce que vous avez fait, je vous en remercie. Mais maintenant il faut prendre votre courage et me rendre ce qui m'appartient.

CÉSAR. — Oh ! tu vas vite, Marius !

PANISSE. — Oui, il a beaucoup de courage pour les sacrifices qu'il demande aux autres. Mais voilà ma réponse. Lorsque je vous vois tous les deux, lorsque tu viens me dire que tu veux rester à Marseille, je sens bien que je suis un gêneur...

FANNY. — Honoré !

PANISSE. — Oui, je suis un gêneur. Et il y a une chose que je devrais bien faire pour me rendre sympathique : ce serait d'aller me noyer par accident. Je le ferais bien volontiers, Fanny, pour te rendre heureuse. Seulement, si je meurs, je ne verrai plus le petit. Alors, moi, té, je refuse de me noyer. Je le refuse absolument.

CÉSAR. — Mais personne ne te le demande.

PANISSE, avec douceur. — Non, personne ne me le demande, mais moi je viens de me le demander. (Un temps.) Eh bien, je refuse. D'autant plus qu'il y a peut-être une autre solution. Une solution que j'avais presque acceptée au moment où j'ai épousé Fanny.

CÉSAR. — Quelle solution, Honoré ?

PANISSE, à Marius. — Lorsque tu réclames « ta femme et ton fils », tu ne réclames pas ton fils, tu ne sais pas ce que c'est qu'un enfant. Et tu ne réclames même pas ta femme. Ce que tu veux, c'est ta maîtresse. C'est la petite fille que tu embrassais sur les quais en jouant aux cachettes. N'est-ce pas, c'est bien ça que tu veux ?

MARIUS. — Je veux Fanny parce qu'elle est à moi, parce que je l'aime toujours, parce que...

PANISSE, le coupant. — ...Oui, je sais, mais de l'aimer, ce n'est pas difficile. Ce qui est important, ce sont ses sentiments à elle. (Il se tourne vers Fanny.) Fanny, n'aie aucune pitié pour moi. Si tu aimes toujours ce garçon, si tu crois que ton honheur est là, tant pis pour moi. Tu sais que tu es libre, tu sais que jamais je ne m'opposerai à un de tes désirs. Si tu veux que nous nous séparions, ce ne sera pas difficile : je prendrai tous les torts sur moi.

CÉSAR. — C'est beau ce qu'il dit. Ce n'est pas égoïste. Mais l'enfant ?

PANISSE, stupéfait. — L'enfant ?

MARIUS. — Eh bien, l'enfant, il est à nous !

PANISSE. — Que je donne l'enfant ? Pourquoi tu me demandes pas aussi mes yeux, ma rate, mon foie, mon cœur ?

MARIUS. — Ah ! vous êtes malin, Panisse. Vous faites le grand généreux et vous dites : « Je donne la femme, mais je garde l'enfant. » Parce que peut-être, sans l'enfant, la femme ne partira pas... Eh bien, si vous êtes honnête, vous me rendrez mon fils parce qu'il est mien.

PANISSE. — Non, Marius, non, Marius ! Le petit, tu ne l'auras pas. Peut-être que tu seras plus fort que moi pour parler à sa mère. Si tu restes ici, peut-être qu'elle-même, un jour, viendra pour me le demander... Non, Marius, ne fais pas ça, ne cherche pas à me le prendre. Tu es jeune, si tu veux des petits, tu en auras d'autres. Mais, le mien, laisse-le-moi. C'est mon seul, c'est mon unique, c'est mon premier et mon dernier.

FANNY. — Honoré, qui peut te le prendre ? Tu me connais si peu ?

PANISSE, dans un cri de désespoir. — Et encore, si c'était un enfant ordinaire, comme ceux que l'on voit dans les jardins publics ! Mais justement, celui-là, c'est la merveille du monde !

CÉSAR. — Ça, c'est vrai, Marius. Quand tu étais petit, tu étais beau, mais celui-là, il est peut-être encore plus beau que toi !

PANISSE. — Comment ? Peut-être ? Mais tu peux chercher dans toute la ville de Marseille, tu en trouveras des plus gras et des plus gros, mais, des plus beaux, il n'y en a pas ! Non, il n'y en a pas ! (Un temps. Tout à coup Panisse prête l'oreille et dit brusquement :) Il a toussé !

FANNY. — Il a toussé ?

CÉSAR. — J'ai pas entendu.

PANISSE. — Oui, personne ne l'entend, mais, moi, je l'entends !

Il sort.

Scène X

LES MÊMES, moins PANISSE

MARIUS. — Té, le voilà parti ?

CÉSAR. — Dis donc, si l'enfant a toussé, c'est tout de même plus intéressant que nos histoires !

MARIUS. — Mais puisqu'il est mien, cet enfant, ce serait à moi de me faire du mauvais sang !

Un temps. César le regarde fixement.

CÉSAR. — Et justement, tu ne t'en fais pas !

FANNY. — Non, Marius, il n'est pas tien. Tu étais son père avant qu'il naisse. Mais, depuis qu'il est né...

MARIUS. — Quand on est le père de quelqu'un, c'est pour toujours !

CÉSAR. — Quand il est né, il pesait 4 kilos... 4 kilos de la chair de sa mère. Mais, aujourd'hui, il pèse 9 kilos, et tu sais ce que c'est, ces 5 kilos de plus ? Ces 5 kilos de plus, c'est 5 kilos d'amour. Et pourtant, c'est léger l'amour ! C'est une chose qui vous environne, qui vous enveloppe, mais c'est mince et bleu comme une fumée de cigarette. Et il en faut pour faire 5 kilos... Moi, j'en ai donné ma part ; elle aussi. Mais celui qui a donné le plus (il montre la porte par où Panisse est parti), c'est lui. Et toi, qu'est-ce que tu as donné ?

MARIUS. — La vie.

CÉSAR. — Oui, la vie. Les chiens aussi donnent la vie... Les taureaux aussi donnent la vie à leurs petits. Et d'ailleurs, cet enfant, tu ne le voulais pas. Ce que tu voulais, c'était ton plaisir. La vie, ne dis pas que tu lui as donnée. Il te l'a prise : ce n'est pas pareil.

MARIUS. — Comment ! toi aussi ! Mais, n... de D..., qui c'est le père ? Celui qui a donné la vie ou celui qui a payé les biberons ?

CÉSAR. — Le père, c'est celui qui aime.

FANNY. — Tu étais le père d'un petit bâtard dont la naissance était un désastre pour une famille. Le père d'un enfant sans nom, porté par une pauvre fille dans la honte et le désespoir... un pauvre enfant de dispensaire ou d'hôpital. Où est-il cet enfant ? Il n'existe plus, ce n'est pas le mien. Le mien il est né dans un grand lit de toile fine, entre la grand-mère et les tantes. Et il y avait deux grandes armoires pleines de langes et de robes, et de lainages tricotés par les cousines de Martigues, et les grands-tantes de Vaison et la marraine de Martigues. Et mon beau-frère de Cassis, il était venu tout exprès pour entendre le premier cri. Et de Marseille jusqu'en Arles, partout où vivent les parents de mon mari, il y avait une grande joie dans trente maisons parce que, dans le lit de maître Panisse, un tout petit enfant venait de naître, tout juste à la pointe du jour, le matin des cloches de Pâques. Va, Marius, tu as les dents pointues, mais n'essaie pas de mordre des pierres. Cet enfant, tu ne l'auras pas. Il est planté en haut d'une famille comme une croix sur un clocher.

MARIUS. — Alors, toi aussi, tu me trahis ?

FANNY. — Trahir ton amour... Non, Marius, je ne l'ai pas trahi. Puisque ton père est là, puisqu'il me protège contre notre folie, je peux tout te dire : Marius, je t'aime toujours, je t'aime comme avant, peut-être plus encore et, chaque matin, je vois ta figure dans le sourire de mon fils. Quand tu as paru tout à l'heure devant cette fenêtre, j'ai cru que je tombais vers toi... Je ne pouvais plus respirer... mes jambes ne me portaient plus. Si tu m'avais prise par la main sans dire un seul mot, je t'aurais suivi n'importe où, mais après, Marius ? Et mon fils ?

MARIUS, brutal. — Il est nôtre, tu n'as qu'à le prendre.

FANNY. — Je n'ai pas le droit. Ni devant la loi, ni devant le bon Dieu. Lorsque j'étais perdue, Panisse m'a sauvée, il m'a donné son nom, il m'a rendu le respect que j'avais perdu. Et pendant la nuit où l'enfant est né, je tenais sa main et j'enfonçais mes ongles. Le docteur lui dit : « Elle va vous faire mal... », alors j'ai lâché cette main, mais il me l'a vite rendue et il m'a dit : « Griffe-moi, mords-moi si tu veux, plus tu me feras mal et plus ce petit sera mien. » Et alors, toute la nuit, sans le vouloir, je lui ai enfoncé mes ongles... Il en porte encore les marques... ces marques, c'est lui qui les a, ce n'est pas toi ! Marius, va-t'en sur la mer, c'est là que tu as voulu aller, laisse-moi ici avec notre enfant. (Marius regarde son père, stupéfait.) Et si ça peut te consoler, pense que chaque soir il y a une femme qui pense à toi, une femme qui voudrait s'étendre contre toi, sentir l'odeur de tes cheveux et s'endormir dans ta chaleur.

MARIUS. — Fanny...

FANNY. — Une femme qui voudrait s'éveiller le matin avec ton bras autour du cou, te recoiffer quand

tu t'éveilles et mettre sa main sur tes lèvres encore toutes molles de sommeil.

Marius veut s'élancer vers elle. Son père le retient. Entre Panisse, qui est très pâle ; il paraît épouvanté.

Scène XI

Les mêmes, PANISSE

Panisse. — 39,5.

Fanny. — Honoré ! Va chercher le docteur ! Tout de suite, va le chercher ! (Elle se précipite dans la chambre.) Mon petit ! Mon petit... (Panisse s'élance dans la rue.)

Scène XII

MARIUS, CESAR

Marius. — Qu'est-ce que ça veut dire, 39,5 ?

César. — Ça veut dire que le petit a la coqueluche.

Marius. — Oh ! la coqueluche, après tout, ce n'est qu'une espèce de rhume !

César. — Oui, une espèce de rhume ou une espèce de mort... 39,5, mais c'est presque 40 ! Oh ! bonne mère, vous n'allez pas faire un mort aussi petit que ça ! Té, je m'en f... de voir Honorine en chemise après tout, je suis le grand-père et j'ai le droit de me rendre compte.

Il disparaît dans la chambre. Marius reste seul. Il paraît stupéfait. Il se promène dans la salle à manger. Puis, sur la table, il prend le petit bonnet. Il le regarde, il l'examine, il en coiffe son poing, le flaire, le remet sur la table. Puis il s'appuie au mur et murmure : « Ça, alors ! ça, c'est trop fort ! » Soudain, entrent Panisse et le Docteur. Panisse est en avance et, de la porte, il crie :

Scène XIII

Les mêmes, PANISSE, LE DOCTEUR

Panisse. — Mais dépêchez-vous, n... de D... ! Une minute de perdue c'est peut-être une catastrophe !

Entre le Docteur. Il met son col. Il est en redingote, mais en pantoufles.

Le Docteur. — Attendez tout de même que je mette mon col pour paraître devant ces dames !

Panisse, violent.— Mais, monsieur, on s'en f... de votre col ! Il y a là un enfant qui est peut-être à l'agonie.

Le Docteur, mettant son col devant la glace. — Tiens, Marius !

Panisse. — Mais oui, mais on s'en f... de Marius ! Est-ce que vous voulez vous occuper du petit, oui ou non ?

A ce moment, César paraît sur la porte, le thermomètre à la main, suivi de Fanny.

Scène XIV

Les mêmes, CESAR, FANNY

César. — 37,2 !

Panisse. — Quoi, 37,2 ?

César. — Ta belle-mère ne sait pas lire un thermomètre. C'est vrai qu'elle n'avait pas ses lunettes. L'enfant a 37,2. Il est superbe ! Il a autant de coqueluche que moi.

Le Docteur, après un temps. — Eh bien, alors, m... !

Panisse. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Le Docteur, grave. — Je dis : m... ! On ne dérange pas un homme qui dort pour rien du tout, surtout que c'est la dixième fois. Cet enfant est fort comme un Turc et il est toujours sur le point de mourir à 3 heures du matin ! Et on me force à m'habiller à l'aube, comme un condamné à mort. Total : c'est pour rien ! Alors, quoique je ne sois pas grossier puisque je suis docteur et membre de l'Académie de Marseille, je dis m... ! Et je n'ajoute pas un mot de plus.

Panisse, à César. — Mais regarde-le, celui-là : il est fâché parce que le petit n'agonise pas pour de bon.

Fanny. — Sois tranquille, Honoré, il n'a rien !

César, au Docteur. — Oui, eh bien, puisque vous êtes là, vous allez le voir quand même.

Panisse fait entrer le Docteur dans la chambre, puis, avant d'entrer avec lui, il dit. — Un docteur, même quand c'est un idiot et même quand il est grossier, c'est toujours une garantie !

Il sort.

Scène XV

FANNY, MARIUS, CESAR

Fanny est allée s'asseoir à la table. Un temps assez long.

Marius. — Moi, je tombe au milieu de tout ça et, malgré que j'aie tous les droits et que j'aie raison, je me fais l'effet d'un imbécile.

César. — C'est peut-être que tu en es un.

Marius, violent. — Je vais te faire voir si j'en suis un. Tous ces discours, c'est très joli, mais je sais très bien une chose : je n'ai qu'à rester ici à Marseille : dans quinze jours, j'aurai Fanny ; et, dans six mois, Panisse me rendra tout ce qu'il nous a pris. Alors je reste. (Un grand temps. César se tait.) Toi, qu'est-ce que tu voudrais que je fasse ?

César. — Je voudrais que tu ne manques pas ton train.

Marius. — Comment, toi aussi, tu me f... à la porte ?

César. — Non, mon petit, ce n'est pas moi.

Marius. — Oh ! je sais, il n'y a pas que toi. Il y a Fanny aussi. Elle attend que je m'en aille.

César. — Ne sois pas méchant avec elle. Elle t'aime, elle te l'a dit. Mais son cœur s'en va d'un côté et son ventre s'en va de l'autre. Ce qui t'aime, ce n'est pas son cœur. C'est la plus à plaindre de tous. Non, Marius, ce qui te fait partir, ce n'est pas moi.

ce n'est pas elle, ce n'est pas Panisse : mais tu es un danger pour l'avenir de ton enfant. Alors, c'est lui qui te renvoie.

MARIUS. — Et, toi, tu ne me défends pas ? Papa, tu ne m'aimes plus !

CÉSAR. — Mais oui, je t'aime encore, grand imbécile ! Seulement, toi, tu es grand et tu as la barbe qui pique. Tandis que lui, il est petit... il est si petit ! D'ailleurs, c'est pour ça qu'il est fort. Ces petits-là, ça vous prend tout. Mais quand on est brave, Marius, on n'attend pas qu'ils vous le prennent : on le leur donne.

Un grand temps.

MARIUS, *brusquemment.* — Té, tu as raison. Je monte à la gare.

CÉSAR. — Dis bonsoir à Mme Panisse.

MARIUS. — Bonsoir, Fanny.

FANNY. — Bonsoir, Marius.

MARIUS. — Fanny, je n'aimerai jamais que toi.

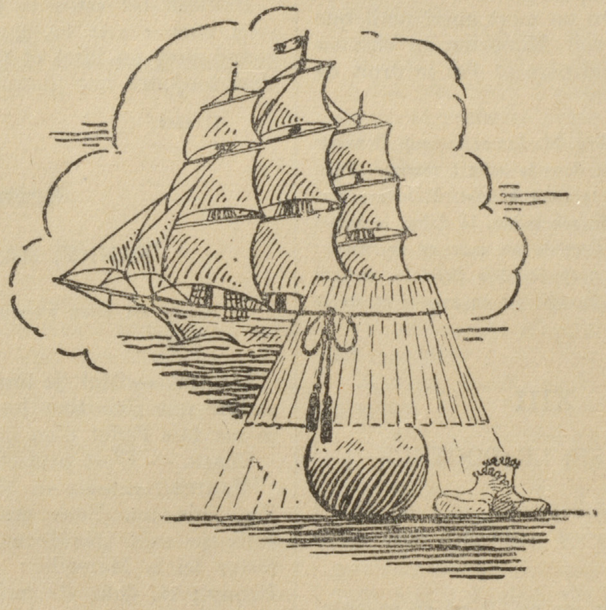
FANNY. — Marius, je n'ai jamais aimé que toi.

MARIUS. — Papa, tu m'accompagnes ?

CÉSAR. — Mais tu penses bien ! Allons, viens, mon fils.

César lui met un bras autour du cou et il l'emmène.

RIDEAU



Culs-de-lampe de GEORGES BRAUN.

Fanny au Théâtre de Paris

Quand, avec le recul de quelques années ou de quelques mois, on relit la « presse » qui a enregistré l'apparition d'une nouvelle pièce de théâtre, on éprouve souvent des surprises : tantôt la critique s'est montrée sévère ou peu compréhensive à l'égard d'une œuvre dont le temps a, au contraire, confirmé la valeur, tantôt ses éloges apparaissent excessifs et ses pronostics de succès démentis par les événements. Rien de tel pour *Fanny*, la suite de *Marius*, que M. Marcel Pagnol a donnée, en décembre 1931, au Théâtre de Paris. Cette comédie est désormais aussi célèbre que sa devancière. Elle a été popularisée par une longue série de représentations, tant à Paris qu'au cours de tournées provinciales, et par son adaptation à l'écran. Mais dès le premier jour ceux qui en rendirent compte avaient discerné avec clairvoyance ses mérites et prédit sa brillante carrière. Ils n'auraient sans doute pas grand chose à modifier dans leurs articles s'ils les écrivaient aujourd'hui.

*
**

« Un nouveau triomphe », assurait M. Etienne Rey dans *Comœdia* :

« Dès le lever du rideau, nous sommes repris par l'enchantement de Marseille, de son vieux port et du bar de la Marine, où nous retrouvons nos vieilles connaissances de *Marius*, César, Panisse, Escartefigue, M. Brun, Honorine et Fanny... Dans ce cadre familier, que le cinéma a achevé de populariser, nous entendons de nouveau, avec un plaisir immédiat, l'accent du cru, les histoires marseillaises, les disputes pittoresques, tout ce qui donne tant de saveur à cette vie méridionale que M. Pagnol sait si bien dépeindre avec tant de naturel et une verve si heureuse...

» Mais la couleur locale, le pittoresque marseillais ne sont pas les seuls éléments de l'accueil triomphal qu'on a fait hier à *Fanny*... Il y a aussi autre chose, une histoire très simple, contée avec beaucoup de sincérité et de vérité... Dans *Marius*, il y avait surtout de la joie et du soleil. Le ton de *Fanny* est différent... La gaîté fait place souvent à l'attendrissement, à la mélancolie... On côtoie même la sentimentalité du mélo... L'histoire de Fanny abandonnée par Marius, découvrant qu'elle est enceinte et épousée par un brave homme qui endosse la paternité d'un autre pourrait aisément, entre des mains moins adroites, tomber dans le genre du vieil Ambigu, le plus conventionnel, le plus fabriqué de tous. Mais le talent de M. Marcel Pagnol est d'avoir su rendre au contraire cette aventure touchante, et même émouvante, tout en lui conservant son accent de terroir... C'est que tous les personnages y sont représentés au naturel ; ils sentent, pensent et s'expriment avec justesse, dans la ligne de leur caractère ou de leur tempérament... En un mot, ils sont vivants, et là réside le grand mérite de l'ouvrage, qui se trouve, en plus, admirablement fait au point de vue métier... L'alliance du pittoresque extérieur, des sentiments simples et humains et d'un langage savoureux fait tout le charme de *Fanny*, comme elle faisait celui de *Marius*... Et le succès ne sera pas moindre. »

M. Paul Reboux, dans *Paris-Soir*, déclarait semblablement :

« Chef-d'œuvre... c'est un bien grand mot. Oui... mais *Fanny* est une bien grande pièce ! Ne vous laissez pas illusionner par sa légèreté. De ce qu'elle n'est pas ennuyeuse, ne concluez pas qu'elle soit d'un genre secondaire.

» *Fanny* est admirable parce que la bonne humeur et l'émotion s'y mêlent, comme en ces averses de printemps traversées de rayons de soleil. Dans le moment où la salle se pavoise de mouchoirs et où se propagent les reniflements, voilà que des risées de rires sèchent les larmes et détendent les cœurs. Et c'est un des principaux mérites de *Fanny* que de présenter ainsi, à l'exemple de la vie elle-même, ces alternatives de joie et d'émotions pathétiques. »

Au jugement de M. Antoine, dans *l'Information* :

« M. Marcel Pagnol, après le très vif succès que vient de remporter sa nouvelle pièce, *Fanny*, semble définitivement parti pour l'une de ces grandes carrières d'auteur dramatique dont chaque ouvrage nouveau est un événement et un triomphe, car chaque fois l'auteur des *Marchands de gloire*, de *Topaze*, de *Marius* et de *Fanny* a incontestablement triomphé aussi bien devant l'élite que devant la foule et aucun écrivain de sa génération n'aura montré cette continuité dans le succès.

» Cependant, l'auteur triomphant de *Marius* risquait une dangereuse gageure en entreprenant de nous donner une « suite », et cette hardiesse n'était point sans provoquer une certaine inquiétude parmi ses amis, peut-être aussi quelques espoirs chez ses rivaux ; on a, en effet, peu d'exemples d'une pareille réussite, sauf peut-être avec le père Dumas. Or, il s'est trouvé que *Fanny* égale en agréments et en séductions la pièce précédente et que certaines parties, telle l'admirable scène de César et de Panisse inclinés sur la maternité de la pauvre Fanny, sont d'une humanité, d'une émotion profondes, supérieures à tout ce que l'auteur nous avait montré jusqu'ici. »

Pour M. Lucien Dubech, dans *Candide* :

« Après *Fanny*, il est maintenant certain que l'art dramatique français possède un maître en M. Marcel Pagnol. *Fanny* marque un progrès certain sur *Topaze*, où la matière était supérieurement indiquée, mais où l'on pouvait arguer que le sujet était contourné plutôt que développé, et sur *Marius*, où il y avait plus de comique anecdotique et plus d'à-coups, où le sujet peut-être aussi sonnait avec moins de bonheur et de plénitude.

» Le tour de force est d'autant plus étonnant que *Fanny* est la suite de *Marius*. Il est rare que la seconde mouture d'un sujet soit meilleure que la première ; il est même rare qu'elle soit bonne. Il y a *le Mariage de Figaro*, auquel on pense d'autant plus volontiers qu'on a, au cours de la soirée, au moins deux raisons, qu'on va voir tout à l'heure, de penser à Beaumarchais. *Le Mariage de Figaro* reprend les personnages du *Barbier de Séville*, mais dans une situation différente. Dans *Fanny*, c'est la situation de *Marius* qui continue. Les deux pièces pourraient presque n'en composer qu'une, en une dizaine d'actes, ou en deux journées, si ce mot s'appliquait, comme les drames de Wagner, au nombre des soirées nécessaires pour dérouler l'ensemble. C'est le milieu de Marius, les mêmes personnages, le même comique. La pièce originale commence au second tableau quand paraît, si l'on peut dire, le personnage nouveau qui va être à présent le héros et maître invisible : l'enfant. L'enfant que Marius a laissé en partant, sans le savoir, mais aussi sans y penser. Telle est l'idée sur laquelle M. Pagnol a relancé l'aventure et dont il va tirer des sons d'une plénitude et d'une maîtrise auxquelles il n'avait pas atteint encore. »

M. Pierre Brisson écrivait, dans *le Temps* :

« Le succès de *Fanny* reste aussi peu douteux que possible. Tous les attraits de *Marius* s'y retrouvent avec la même faconde, la même couleur, le même accent, les mêmes artifices et avec plusieurs épisodes qui trouvent dans le réalisme local

une réussite encore plus complète.

» En tant qu'animateur des scènes de la vie marseillaise, M. Pagnol demeure imbattable. Il a du sang d'écrivain de théâtre mêlé de jus de bouillabaisse. L'éloquence de la Canebière lui sort par tous les pores. Il est là-dedans comme un poisson dans l'eau. Le milieu offre un pittoresque inépuisable. L'événement le plus banal, en s'y inscrivant, prend du relief et de la gaieté... M. Pagnol folkloriste est un vrai plaisir. »

Et M. André Bellessort, dans *le Journal des Débats* :

« *Fanny* me semble une peinture à la fois très plaisante, très émouvante et très vraie du caractère méridional, côté Italie. Rien n'y manque, ni la menterie qui ne trompe personne là-bas et qui n'est donc plus qu'un innocent ornement de l'existence, un concours d'ingéniosité; ni les emportements qui satisfont à l'idéal guerrier de chaque homme bien né, mais qui sont suivis de revirements pacifiques conformes à l'antique sagesse ; ni l'impossibilité de se taire, même quand le secret professionnel est en question ; ni la mauvaise foi commerciale, surtout à l'égard des gens du Nord, qui date du temps où les marchands avaient pour dieu Hermès ou Mercure ; ni l'esprit pratique qui veille toujours et ne s'éteint jamais, même dans les orages de l'éloquence; ni les vieux et fiers sentiments, ni la douceur humaine hérités des anciens municipes. Ce que j'aime en cette pièce, c'est que tout y est naturel. De la comédie nous passons au drame et du drame nous revenons à la comédie de plain-pied, comme dans la vie. Ce réalisme adapté à l'optique du théâtre n'est pas faussé par une idée de thèse, n'est pas assombri par le pessimisme qui, chez nous, lui semble être inhérent. »

Non moins chaleureux, les éloges de M. Fortunat Strowski, dans *Paris-Midi* :

« De cette histoire, M. Marcel Pagnol a dégagé tous les incidents comiques ou sentimentaux qui peuvent agir sur le public. Avec une habileté ou plutôt un goût merveilleux, il s'est toujours arrêté au moment où le rire perd sa qualité et l'émotion sa mesure. Il y a ajouté la force du parler marseillais, dont il joue en maître. Ce n'est pas son style à lui, ce n'est pas sa langue propre, c'est le style et la langue d'un peuple très ancien, bon enfant, artiste, inventeur, vivant sous le soleil, dans le mistral qui sent la garigue ou dans la brise qui sent la mer chaude et parfumée. Et puis, il y a cette poésie ingénue, un peu ironique, mais profondément humaine, qui est la marque même de M. Marcel Pagnol, lorsqu'il se laisse aller à son cœur. Topaze faisant la classe ou le héros de Jazz expliquant Platon à ses élèves. »

De M. Franc-Nohain, dans *l'Echo de Paris* :

« La pièce de M. Marcel Pagnol vaut, précisément, par ce qui éclate en elle de simple et d'humain. J'ai parlé de « charme » ; c'est bien ce charme que nous subissons, avec quelque réticence au début : — Encore ces histoires de Marseille !... — Mais le miracle marseillais n'avait pas tardé à opérer à nouveau, et à nouveau nous avions été conquis, « charmés », par tant de saveur et de couleur, et ce langage imagé et dru dont s'habille une pensée abondante et saine.

» Car, en tout état de cause, ceci d'abord, que l'on constatera et que l'on aura plaisir à constater, c'est que les deux pièces triomphales de M. Marcel Pagnol n'ont pas épuisé sa verve et que l'abondance, en effet, la richesse de son inspiration et de son invention lui promettent et nous promettent une floraison magnifique. »

De M. Charles Méré, dans *Excelsior* :

« Quelle belle victoire pour le théâtre ! Et je ne pense pas aux concurrents supposés de celui-ci. Je ne pense qu'au théâtre. Voilà une pièce solide, riche d'observation et d'humanité, une pièce saine et bien équilibrée qui ne passe pas seulement la rampe, mais qui touche les cœurs, qui nous divertit et nous émeut tour à tour, qui fera rire et pleurer le grand public. Les auteurs qui appartiennent à la génération de Marcel Pagnol pourront venir au Théâtre de Paris prendre une fructueuse leçon d'art dramatique — et analyser les raisons de ce succès : *Fanny,* comme *Marius* et comme *Topaze,* est une magnifique pièce de théâtre. Réjouissons-nous de son triomphal succès. »

De M. Jean Prudhomme, dans *le Matin* :

« Le public attendait cette *Fanny,* suite de *Marius.* Disons tout de suite qu'il sera amplement récompensé de sa patience. Admirablement construite et écrite avec le plus sûr talent, tour à tour — et si humainement — divertissante et touchante, elle se classe parmi les meilleures œuvres de théâtre de ce temps. Un succès enthousiaste l'escortera dans sa longue carrière. »

De M. Lucien Descaves, dans *l'Intransigeant* :

« C'est une pièce charmante d'un bout à l'autre, une pièce où l'esprit et l'observation abondent en traits qui portent sur le public, le déridént et l'émeuvent tour à tour, avec un sens du théâtre qui apparente Marcel Pagnol à Sardou, je l'ai toujours dit. »

De M. Léon Treich, dans *l'Ordre* :

« Ah ! nous n'avons pas fini d'entendre dire que M. Marcel Pagnol fait du théâtre facile ! Comme si c'était si facile que ça de faire du théâtre facile ! Mais M. Marcel Pagnol se contentera de hausser les épaules et, pour notre plaisir, il continuera.

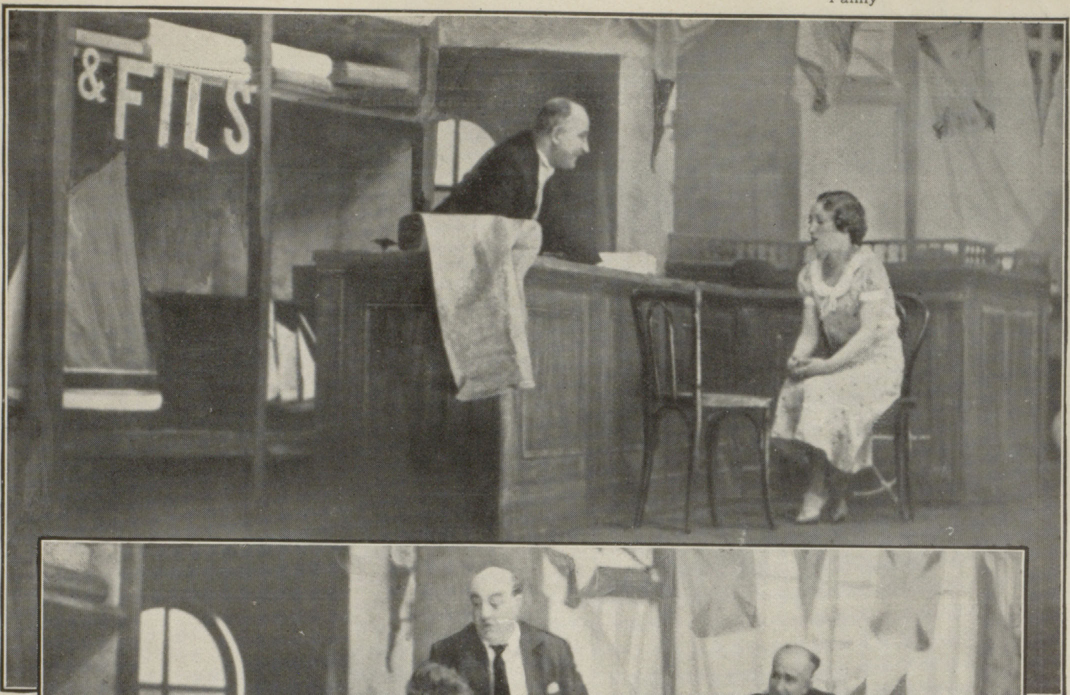
» *Fanny* nous paraît une réussite encore plus éclatante que ce *Marius* qui vécut au Théâtre de Paris de si longs soirs. Quelques légères coupures pratiquées au début de la pièce et tout à la fin et nous aurons la construction dramatique la plus parfaite qui soit, qui puisse être. Avec une aisance souveraine, M. Marcel Pagnol, du premier lever du rideau au dernier baisser, se promène du rire aux larmes, des larmes au rire, sans s'attarder ici ni là, preste, léger, charmant. »

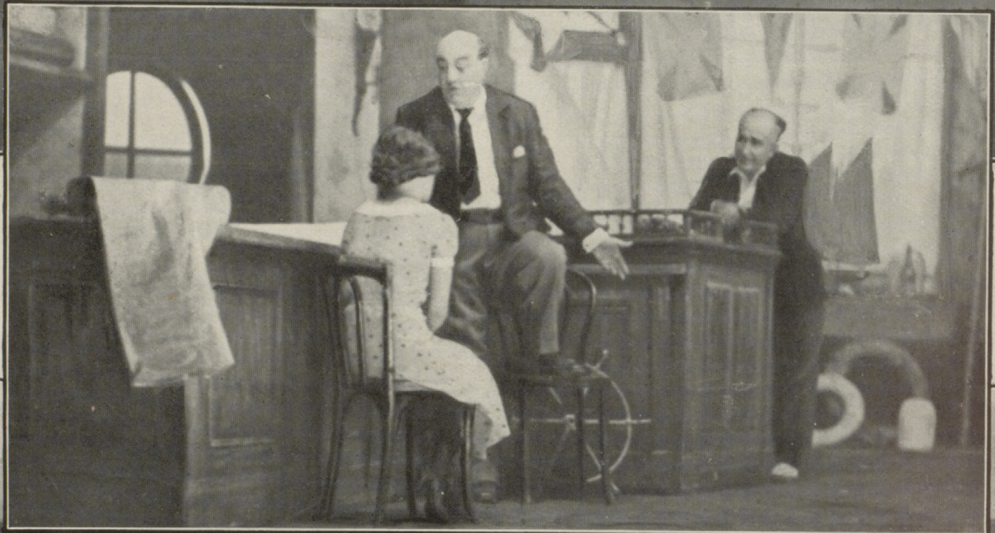
***

L'interprétation de *Fanny* piquait la curiosité par le fait que le rôle de César, tenu dans *Marius* par M. Raimu, qui semblait lui avoir imprimé sa marque définitive, était dévolu, cette fois, à M. Harry-Baur. Ce fut pour le public un plaisir particulier que de comparer les deux compositions. Elles se ressemblent par certains points, diffèrent par d'autres, mais correspondent exactement au personnage, qui, d'ailleurs, d'une pièce à l'autre, a quelque peu évolué. Une figure qui, dans *Marius,* était secondaire, est devenue, dans *Fanny,* prépondérante : celle de Panisse. Elle a valu à M. Charpin un succès considérable pour l'art avec lequel il a su mêler le pittoresque comique à l'humanité émouvante. Marius, absent des premiers tableaux, n'apparaît plus ici qu'au dénouemennt. Il est comme le pigeon de la fable, meurtri de son aventure. M. Berval l'a rendu avec un très juste sentiment. L'Escartefigue de M. Dullac, l'amusant M. Brun de M. Vattier et tous les autres types n'ont pas été moins goûtés. Du côté féminin, M^lle^ Orane Demazis, qui était déjà, dans *Marius,* une Fanny si touchante, a trouvé, dans un rôle amplifié et porté au premier plan, l'occasion de déployer sa sensibilité vibrante et l'heureuse variété de ses dons. M^me^ Chabert, en Honorine, et M^me^ Milly Mathis, en Claudine, sont de pur terroir marseillais ; c'est tout le Midi sonore et jovial qui a revécu avec elles.

ROBERT DE BEAUPLAN.

Panisse Fanny





Panisse César Marius Fanny

En haut, Fanny : « *Vous me voulez quand même ? C'est vrai ?* » — ACTE II, Scène VI, page 24.

Au milieu, César à Fanny : « *C'est par ta faute qu'il est parti. Tu lui as fait croire que tu préférais l'argent de Panisse.* »
ACTE II, Scène VIII, page 28.

En bas, Panisse : « *Que je donne l'enfant? Pourquoi tu me demandes pas aussi mes yeux, ma rate, mon foie, mon cœur ?* »
ACTE III, Scène IX, page 35.

Photographies E. Clair-Guyot et Waléry.

Imprimerie de *L'Illustration*, 115, route de Saint-Denis, à Bobigny, Seine (France). — L'Imprimeur-Gérant : EMILE ACHARD.
L'Administrateur général : JEAN BASCHET.

POUR VOTRE TEINT

EMPLOYEZ LA CRÈME DE BEAUTÉ IDÉALE

NEIGE DES CEVENNES

NEIGE DES CEVENNES

NEIGE DES CEVENNES

D'un parfum délicat, elle convient à tous les épidermes et leur conserve un éclat incomparable, une pureté et une fraîcheur idéales.

EN VENTE PARTOUT

PARFUMERIE NEIGE DES CÉVENNES

121, rue Anatole-France, LEVALLOIS-PERRET (Seine)

N° 661 — THÉATRE N° 341 10 FÉVRIER 1934

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT DES PIÈCES DE THÉATRE ET DES ROMANS INÉDITS
ET ADRESSÉE AUX SEULS SOUSCRIPTEURS DE L'ABONNEMENT N° 1
A « L'ILLUSTRATION »

1680 **COMEDIE-FRANÇAISE** 1933

SAMEDI 9 DECEMBRE 1933

SOIRÉE

Les Bureaux ouvriront à **7** h. **1/4** — On commencera à **8** heures

(Le Spectacle sera terminé vers minuit)

Première Représentation

CORIOLAN

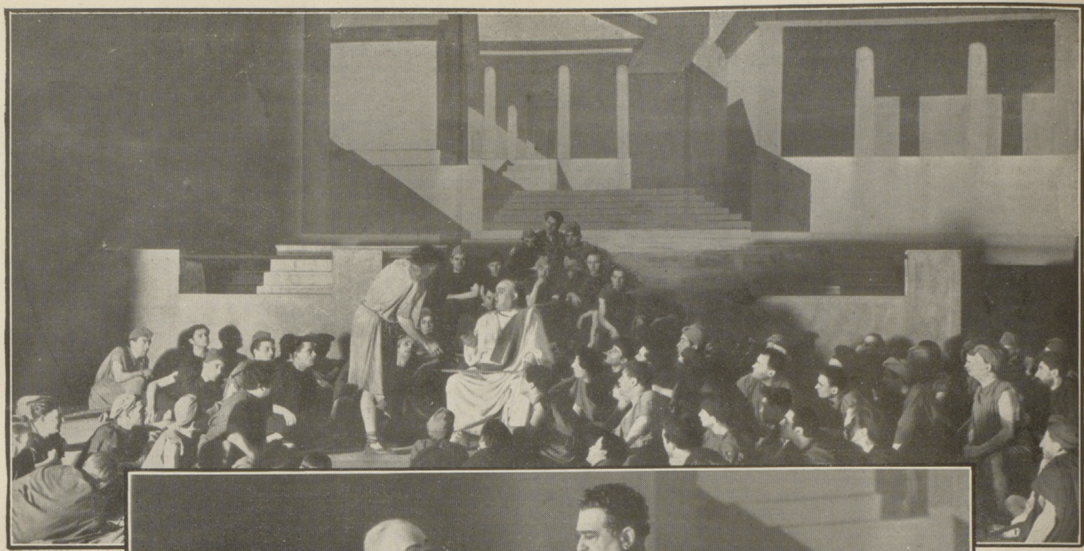
de **SHAKESPEARE**
Traduction de *M. RENÉ-LOUIS PIACHAUD*

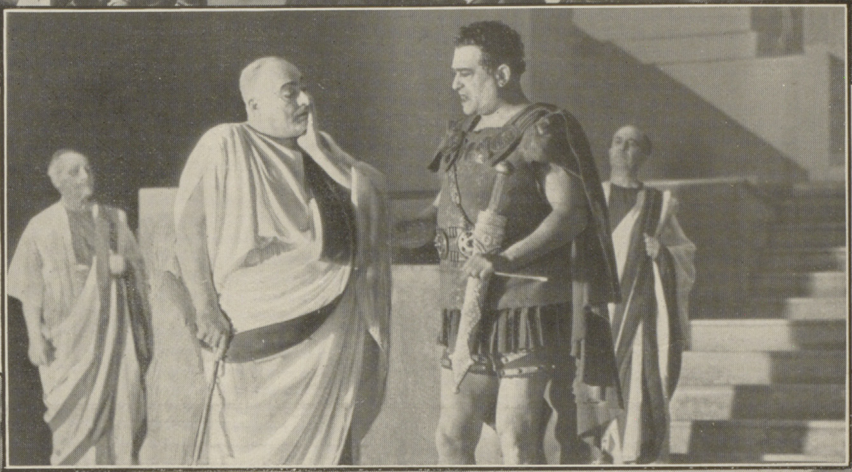
MM. Léon **BERNARD**, *Menenius Agrippa* - Georges **LE ROY**, *un Seigneur Volsque*
ALEXANDRE, *Caius Marcius (Coriolan)* - Denis **d'INES**, *Sicinius Velutus*
Charles **GRANVAL**, *Brutus* - Jean **HERVE**, *Tullus Aufidius* - **LEDOUX**, *1er Citoyen*
DORIVAL, *1er Sénateur* - **CHAMBREUIL**, *Titus Lartius* - André **BACQUE**, *Cominius*
DE RIGOULT, *un Sénateur* - Maurice **DONNEAUD**, *Lieutenant d'Aufidius*
Lucien **DUBOSQ**, *un Citoyen* - M. **LE MARCHAND**, *un Serviteur* - **LE GOFF**, *un Sénateur*
Pierre **DUX**, *un Serviteur* - Jean **MARTINELLI**, *Sentinelle Volsque*
Robert **VIDALIN**, *Sentinelle Volsque* - Claude **LEHMANN**, *un Messager*
ECHOURIN, *un Citoyen* - Jean **VALCOURT**, *un Héraut*
Mmes **COLONNA ROMANO**, *Volumnie* Tonia **NAVAR**, *une Suivante* - Vera **KORENE**, *Virgilie*
Germaine **ROUER**, *Valérie* - **LHERBAY**, **ROUSSEL**, *Femmes du Peuple*
Elèves du Conservatoire MM. Lupovici, Barré, Carretier, Ducornoy, Eymond, Manuel, Rivierre, Scipion, Darlhot

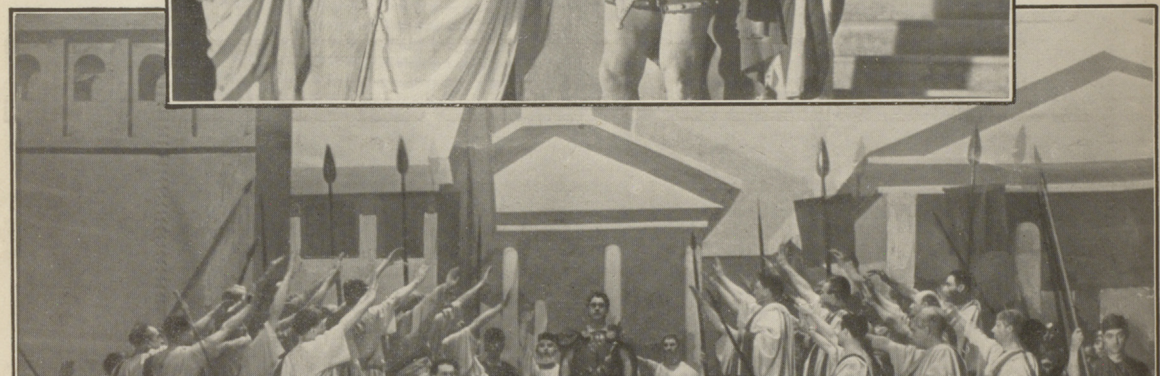
DIMANCHE 10 Décembre, en Matinée à 2 heures : **LA NUIT DE MAI - UN CAPRICE - PHEDRE**
DIMANCHE 10 Décembre, en Soirée à 8 heures : **CORIOLAN**
LUNDI 11 Décembre, en Soirée à 8 heures *(Réception du Service de Seconde)* : **CORIOLAN**
MARDI 12 Décembre, en Soirée à 8 heures *(Abonnement Série A)* : **CORIOLAN**
MERCREDI 13 Décembre, en Soirée à 8 h. 3/4 : **LA BELLE AVENTURE**
JEUDI 14 Décembre, en Matinée à 2 heures *(Abonnement Billets Blancs)* : **POLYEUCTE - LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD**
JEUDI 14 Décembre, en Soirée à 8 heures *(Abonnement Série A)* : **CORIOLAN**

Location de **11** heures (matin) à **6** heures (soir) et, pour le Spectacle du jour, jusqu'à l'ouverture des Bureaux - *Téléphone Gutenberg 02-22, à partir de 1 heure*

L'ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS







En haut, Menenius : « *Allons, il faut que je vous conte une petite fable.* » — PREMIÈRE PARTIE, Scène première, page 6.
Au milieu, Marcius à Menenius : « *Voyez-vous, Menenius, c'est ainsi qu'on énerve un pouvoir, le plus fort et le mieux établi.* »
PREMIÈRE PARTIE, Scène première, page 8.
En bas, la Foule : « *Bienvenue ! Bienvenue au grand Coriolan !* » — PREMIÈRE PARTIE, Scène IX, page 15.

Photographies G.-L. Manuel frères.

LA TRAGÉDIE
DE
CORIOLAN

Traduite librement de l'anglais
de SHAKESPEARE et
adaptée à la scène française
par RENÉ-LOUIS PIACHAUD

■

A LÉON BERNARD,
comme un petit témoignage d'admiration.
d'amitié et de reconnaissance.
R.-L. P.

" LA TRAGÉDIE DE CORIOLAN " A
ÉTÉ REPRÉSENTÉE POUR LA PRE-
MIÈRE FOIS, LE 9 DÉCEMBRE 1933,
A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

PERSONNAGES

Menenius Agrippa	MM.	LÉON BERNARD.
Un Seigneur volsque		GEORGES LE ROY.
Caius Marcius (Coriolan)		ALEXANDRE.
Sicinius Velutus		DENIS D'INÈS.
Brutus		CHARLES GRANVAL.
Tullus Aufidius		JEAN HERVÉ.
Un Citoyen		LEDOUX.
Un Sénateur		DORIVAL.
Titus Lartius		CHAMBREUIL.
Cominius		ANDRÉ BACQUÉ.
Un Sénateur		DE RIGOULT.
Lieutenant d'Aufidius		MAURICE DONNEAUD.
Un Citoyen		LUCIEN DUBOSQ.
Un Serviteur		LE MARCHAND.
Un Sénateur		LE GOFF.
Un Serviteur		PIERRE DUX.
Sentinelle volsque *Sénateur volsque*		JEAN MARTINELLI.
Sentinelle volsque *Sénateur volsque*		ROBERT VIDALIN.
Un Messager		CLAUDE LEHMANN.
Un Citoyen		ECHOURIN.
Un Héraut		JEAN VALCOURT.
Volumnie	Mmes	COLONNA ROMANO.
Une Suivante		TONIA NAVAR.
Virgilie		VERA KORÈNE.
Valérie		GERMAINE ROUER.
Femmes du peuple		LHERBAY. ROUSSEL.

Romains et Volsques : seigneurs volsques, sénateurs romains, patriciens, édiles, licteurs, soldats, citoyens, messagers, serviteurs de la maison d'Aufidius, etc.

La scène est tour à tour à Rome et dans ses environs, à Corioles et dans ses environs, et à Antium.

NOTE DU TRADUCTEUR

sur

LA TRAGÉDIE DE CORIOLAN

Le grand Corneille était un enfant au berceau dans le temps où Shakespeare composa la tragédie cornélienne de Coriolan.

Il n'a pas écrit d'ouvrage plus dépouillé que celui-ci, et c'est le seul ouvrage de Shakespeare dont on peut hasarder de dire qu'il est régulier.

Drame de la volonté d'héroïsme considérée en sa noblesse lorsque cette volonté sert les intérêts de la patrie, en sa vanité et en sa folie lorsque le héros ne sait plus obéir qu'à la vertu violente qui est en lui, le Coriolan *de Shakespeare est d'une simplicité, d'une rigueur antiques pour le dessin et le mouvement, si bien soutenus et tout ensemble si fortement contrastés.*

Les romantiques ont entrepris de dresser Shakespeare contre les classiques français. Tel avait déjà été le propos de Le Tourneur dans la fameuse préface que Voltaire lui reproche tant. Sans vouloir rechercher si la prétention du romantisme à s'annexer Shakespeare peut être ailleurs fondée sur une apparence de raison, il faut bien admettre qu'entre le Shakespeare de Cymbeline *et le Shakespeare des tragédies romaines, et singulièrement le poète de* Coriolan, *il y a un monde. N'apparaît-il pas clairement que le Shakespeare de* Coriolan *annonce le Corneille des tragédies romaines comme le Shakespeare des* Joyeuses Commères *annonce le Molière des grandes farces inspirées de l'antique?*

Shakespeare classique et Shakespeare cornélien : la rencontre est remarquable, sans doute. Elle est naturelle. Les hommes de la Renaissance anglaise et ceux du classicisme français ont eu les mêmes maîtres. L'influence de Sénèque sur le plus antithétique des dramaturges est particulièrement évidente dans Coriolan. *On sait ce que Shakespeare doit à Montaigne. Il se rencontrera un philologue pour montrer un jour, textes en main, ce qui est moins connu : tout ce que l'anglais de Shakespeare doit ici au français d'Amyot,*

interprète de Plutarque, à travers la traduction de Thomas North. Et c'est que North avait restitué en anglais, avec l'extrême fidélité à la lettre que la langue anglaise permettait en son temps, le tour même et les beautés exactes de ce style d'Amyot dont La Bruyère dit si bien qu'il est grave, sérieux, scrupuleux.

Le poète de Coriolan *a suivi presque constamment le grand récit de Plutarque avec assez de docilité. Plutarque lui a fourni l'idée et la conduite du drame, la diction des personnages en maint endroit et les caractères, sauf le multiple personnage de la Plèbe, et cet admirable Menenius, que Shakespeare a mis auprès de Coriolan, comme Molière mettra Philinte auprès du Misanthrope. Il est remarquable que le rôle de Menenius est tout entier de l'invention de Shakespeare.*

Dans la présente traduction de la Tragédie de Coriolan, *on s'est attaché à rendre le double rythme du modèle, le réalisme quotidien de sa prose, le lyrisme sublime et familier des mouvements qu'il a traités en vers. A-t-on réussi à donner quelque idée de la poésie humaine que Shakespeare a jetée dans cette prodigieuse tragédie politique, avec la sereine impartialité qui est le propre de son génie? On l'espère, en se rappelant le mot profond et joli de Voltaire : « Malheur aux faiseurs de traductions littérales, disait-il. Mais souvenez-vous, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau. »*

R.-L. P.

LA TRAGÉDIE

DE

CORIOLAN

PREMIÈRE PARTIE

Scène première

ROME — L'ÉMEUTE DANS LA RUE

La Plèbe en loques et en armes. Les Citoyens ont pris ce qui leur est tombé sous la main : bâtons, matraques, piques. La rumeur de cette foule irritée d'où va monter la voix du Premier Citoyen, qui s'époumone :

PREMIER CITOYEN. — Silence, à la fin ! Oui ou non, avant d'aller plus loin, voulez-vous m'écouter ?

PLUSIEURS VOIX. — Silence !... Chut !... Il va parler !... Taisez-vous !... Silence, là !... Ecoutez-le.

PREMIER CITOYEN. — C'est dit, alors ? Nous sommes bien décidés : plutôt que la faim, la mort ?

LA PLÈBE. — Oui, oui. Tous d'accord ! Parfaitement ! Plutôt la mort ! Allons-y !

PREMIER CITOYEN. — D'abord, Caius Marcius, c'est le grand ennemi du peuple.

LA PLÈBE. — A bas Caius !

PREMIER CITOYEN. — Camarades, il n'y a qu'à supprimer Caius et nous aurons le blé à des prix populaires.

LA PLÈBE. — Bravo ! A bas Caius ! Mort à Caius ! Des actes, maintenant, des actes ! En avant ! Mort à Caius !

DEUXIÈME CITOYEN. — Camarades, un mot, un seul. Vous êtes tous d'honorables citoyens...

PREMIER CITOYEN. — Hein ? Tu veux rire ? Nous, l'ami, on est les pauvres diables, on ne compte pas. Les citoyens honorables à Rome, c'est les patriciens, qui exploitent le peuple. Si encore ils faisaient quelque chose pour nous, ceux-là : ils ont de quoi. Nous ne serions pas tous en train de crever ici et on pourrait croire qu'il y a encore de l'humanité chez les riches. Malheur ! ils trouvent toujours que nous leur coûtons les yeux de la tête. Ils sont contents quand ils nous voient maigres comme des coucous, guenilleux ! Parce qu'alors ils sentent mieux leur richesse, comprends-tu ? Notre misère les engraisse, ils le savent. Et moi, je dis : c'est une injustice, vengeons-nous ! Tout de suite : demain, nous n'aurons même plus la force de tenir nos piques. Et vois-tu, camarade, si je parle comme je parle, ce n'est pas, au fond, que j'aie soif de vengeance. Non, mais j'ai faim de pain.

DEUXIÈME CITOYEN. — En somme, vous en voulez surtout à Caius Marcius ?

LA PLÈBE. — Mort à Caius ! Commençons par Caius ! Un chien enragé qu'ils ont lancé contre le peuple !

DEUXIÈME CITOYEN. — Et les services qu'il a rendus au pays ? Vous ne pouvez pas lui ôter cela.

La Plèbe marque une incertitude, soudain partagée entre sa haine du patricien et son admiration pour le soldat.

LA PLÈBE. — C'est pourtant vrai. Allons donc ! Rappelez-vous la dernière campagne. Caius est un brave !

PREMIER CITOYEN. — D'accord, d'accord. Il a rendu des services. Nous serions les premiers à dire bravo, mais il ne nous a pas attendus. Ses services ! Il en parle assez lui-même sans qu'on l'aide.

Deuxième Citoyen. — Citoyen, vous êtes une mauvaise langue.

Premier Citoyen. — Tout ce qu'il a fait de bien, il l'a fait par orgueil, et moi, je vous le dis. Vous m'avez l'air, vous, d'un de ces bons nigauds qui racontent partout qu'ils travaillent pour la patrie. Eh bien, non, citoyen, non et non ! Caius pense à faire plaisir à Mme sa mère et à se faire plaisir à lui. Un point, c'est tout. Il a du courage. Naturellement. Tenez, il a autant de courage que d'orgueil ! Etes-vous content ?

Deuxième Citoyen. — C'est son caractère : il n'en peut rien, cet homme-là. Ne lui faites pas un crime d'un défaut de sa nature. Il a ses beaux côtés. Vous n'allez pas dire qu'il est intéressé, par exemple ?

Premier Citoyen. — Non. Parce qu'il ne l'est pas. N'empêche qu'il a tous les défauts. S'il fallait les compter, on s'épuiserait à la tâche. (Une clameur au loin.) Hep ? Qu'est-ce qui se passe là-bas ? On se soulève aussi dans l'autre partie de la ville ? Et nous, ici, nous restons à bavarder ! En avant, camarades, au Capitole !

La Plèbe. — Au Capitole !... A bas les patriciens !... Allons, venez !... Mort à Caius !...

Premier Citoyen. — Halte ! Qui vient là ?

Deuxième Citoyen. — Menenius Agrippa. Il a toujours été l'ami du peuple, lui.

Premier Citoyen. — Ma foi, il est assez honnête. Dommage que les patriciens ne soient pas tous comme ça.

Entre Menenius Agrippa.

Menenius. — Oh ! oh ! mes chers concitoyens, que faites-vous ? Où voulez-vous aller ? Voici bien des triques et bien des piques. Dieux bons, pourquoi ? pour qui ?

La Plèbe s'est tue.

Premier Citoyen. — Le Sénat le sait parfaitement, où nous voulons aller. Il y a quinze jours qu'il connaît nos intentions. Alors, à présent, le peuple passe aux actes. (Un mouvement d'approbation dans une partie de la Plèbe.) On a répondu à nos revendications que les pauvres diables devaient avoir les poumons solides pour pouvoir crier misère comme nous faisons. On va leur montrer, aux sénateurs, que les bras aussi sont encore solides.

Une partie de la Plèbe approuve encore, mais déjà sans violence.

Menenius. — Ecoutez... écoutez. Mes chers voisins, mes bons amis, savez-vous bien, si vous risquez cela, que vous courez à votre perte ?

Premier Citoyen. — Pas besoin d'y courir, monsieur. Perdus, nous le sommes déjà.

Voix dans la Plèbe. — C'est vrai... on ne fait rien pour nous...

Menenius. — Je vous assure, mes enfants, que les patriciens pensent à vous. Oui, bien sûr, vous souffrez. Mais dans cette famine, voyez-vous, autant vaudrait battre le ciel de vos bâtons que d'oser les brandir contre l'Etat romain. Rome suivra le cours des destinées en broyant mille et mille obstacles autrement terribles que vous, ô mes pauvres enfants ! La famine ? Ce sont les dieux qui l'ont voulue, et non les patriciens, vos amis et vos pères. A genoux, croyez-moi, et priez. Simplement. Vos prières pour vous feront plus que vos armes.

Premier Citoyen. — En attendant, nos amis, nos pères nous laissent crever de faim et les magasins de l'Etat sont remplis de la cave au grenier. On se moque du peuple ! Le Sénat publie des édits sur l'accaparement, oui, mais c'est pour défendre les accapareurs. Et tous les jours on abroge une loi qui ne gênait que les riches. Et tous les jours on en fait une pour étrangler un peu plus le pauvre monde. Quand ce n'est pas la guerre qui nous dévore, le Sénat se charge de nous manger. Voilà comme on nous aime en haut lieu.

La Plèbe approuve.

Menenius. — Je vous trouve animés d'une malice étrange. Ou seriez-vous devenus fous, mes chers amis, tout bonnement ? Allons, il faut que je vous conte une petite fable. Vous l'avez peut-être entendue ? N'importe, elle sert mon propos et je veux hasarder de la redire ici.

La Plèbe marque une certaine curiosité.

Premier Citoyen. — Bien, monsieur, bien. Allez-y puisque ça vous fait plaisir. Seulement, il ne faudrait pas se figurer qu'on va nous endormir avec des fables. Non ! La misère, vous savez, elle ne se laisse pas oublier.

Menenius. — Un jour, au temps jadis, tous les membres du corps contre Bedon (c'est l'estomac) firent cabale. Tous étaient las, recrus, au bout de leurs efforts : Bedon prospérait seul que c'en était scandale. « Eh quoi ? toujours trimer pour ce monstre béant, disaient-ils, et Bedon, toujours prêt à la sieste, installé dans le corps comme un roi fainéant, pour la communauté ne ferait pas un geste ? Organes, membres, tous enfin, tant que nous sommes, nous travaillons sans cesse au bien-être de l'Homme. Tel a charge de voir, tel est là pour ouïr ; celui-ci pour parler, celui-là pour sentir. Grâce à l'un, l'Homme pense ; il marche grâce à l'autre. Et Bedon cependant, que fait Bedon ? Eh bien... mais... Bedon ne fait rien. Repu, sire Bedon dans le sommeil se vautre. »

Premier Citoyen. — Ah ! c'est bien ça, les riches, les repus : gros, gras, fainéants. Tous les mêmes !

Rires, approbations parmi la Plèbe.

Menenius. — Mais l'Estomac ne s'émut point. Il répondit...

Premier Citoyen. — Oui ? Je voudrais savoir, moi, ce qu'il pouvait répondre, l'infâme Estomac ?

Menenius. — Monsieur, je vais avoir l'honneur de vous le dire. Bedon ne s'émut point, et Bedon répondit, avec un tranquille sourire... N'est-ce pas, du moment que je fais parler notre Estomac, il m'est aussi permis de le faire sourire ?... C'est donc avec une douce ironie que Bedon répondit aux Membres révoltés, parce qu'en le voyant recevoir tant de biens les Membres lui portaient envie... Pareille envie, et qui n'est pas moins admirable, vous irrite à présent contre vos sénateurs. Pourquoi ? Pour la forte raison qu'ils ne sont pas ce que vous êtes.

La Plèbe, non sans ironie, excite le Meneur à répondre : « Allons, dis quelque chose... toi qui as la langue bien pendue... Réponds-lui... »

Premier Citoyen. — Mais... mais l'autre, l'abject Estomac, qu'est-ce qu'il a répondu à tous les organes réunis ? Comment ! La tête souveraine, l'œil vigilant, le cœur... et ce bras qui me défend, et cette jambe qui me porte ; et la langue, notre avocat, pour ainsi

dire... et je ne parle pas de tous les petits ressorts qui font aller notre machine... Comment ! les parties nobles... les parties, enfin, qui travaillent... présentent leurs revendications... euh ! et... l'Estomac, enfin... il ne veut pas... non, il voudrait...

MENENIUS. — Parle, achève. Ce compagnon, je crois, m'a coupé la parole ! Eh bien ? après ? voyons ?

PREMIER CITOYEN. — Enfin, quoi ! les parties qui travaillent n'ont pas de leçon à recevoir de l'Estomac, cette espèce de cloaque. Et moi, je soutiens... je soutiens...

MENENIUS. — Qu'est-ce que tu soutiens ?

PREMIER CITOYEN. — L'Estomac n'a qu'à se taire, là, voilà. D'abord, qu'est-ce qu'il aurait pu répondre, hein ?

MENENIUS. — Accordez-moi, de grâce, un peu de patience, et vous saurez la réponse de l'Estomac.

PREMIER CITOYEN. — Vous nous faites languir.

MENENIUS. — Admirez, jeune homme, admirez comme votre Estomac demeure digne, pondéré, devant ses détracteurs gonflés d'ire et de haine. Il leur répond : « C'est vrai, messieurs, mes chers collègues, je reçois avant vous toutes les nourritures. Ces nourritures, dont il est bien entendu que chacun doit céans profiter comme moi, je les ai, moi, d'abord. Mais n'est-ce pas justice ? Ne suis-je point du corps entier le magasin et le grenier ? On le reconnaîtra pour peu qu'on réfléchisse : force m'est d'absorber d'abord les aliments si j'en dois concentrer ce principe de vie que je renvoie après, par les canaux du sang, jusques au cœur où trône le génie. Puis, du cœur, dans le corps et toutes ses parties. En sorte qu'il n'est pas de muscle si puissant ni de si mince veine qui travaille et subsiste autrement que par moi. Hélas ! je vois que je vous ai fâchés. Pourquoi ? J'en ai beaucoup de peine. D'honneur, je suis ami des accommodements, je veux tous les progrès et toutes les réformes. Oui, messieurs, croyez-m'en. Le régime vous lasse ? Eh bien, qu'on le transforme !... *Un pour tous, tous pour un.* Ne vous souvient-il pas ? Ce fut longtemps notre formule. Je la trouve très bonne, et vous fort ridicule. Dites un mot, mes chers collègues, je m'en vais. » Vous entendez, n'est-ce pas, notre ami, que c'est toujours votre Estomac qui parle ?

PREMIER CITOYEN. — Oui, oui, monsieur. Ensuite ?

MENENIUS. — Ensuite, l'Estomac se résume ; il achève : « Mais avant de cesser, dit-il, mes fonctions, j'insiste sur un point, et me crois un devoir : c'est de vous avertir. Messieurs, attention ! Il est trop naturel que vous ne puissiez voir, considérés ensemble et pris tous à la fois, ce qu'en particulier chacun de vous me doit. Or, mes comptes sont là pour qu'on les examine. Mes comptes sont à jour. Ils prouveront ceci : j'entretiens tout le monde ici. Dispensateur de la farine, il m'en reste le bran quand vous avez la fleur. Là-dessus décidez, messieurs, et serviteur ! » Ainsi parla Bedon. Sa réponse vous plaît ?

Rires parmi la Plèbe ; il y a dans l'argument de l'Estomac de quoi la contenter, en somme.

PREMIER CITOYEN. — C'est une réponse, bien sûr. Mais... conclusion ?

MENENIUS. — Voyez vos sénateurs, leur bons sens, leur expérience. Les privilèges dont chacun jouit à Rome, de qui, mes bons amis, de qui les tenez-vous ? Est-ce du Sénat, oui ou non ? Méditez, digérez un peu dans vos cervelles tant de problèmes dont dépend le bien public : sans le Sénat, que ferions-nous ? Messieurs, nous devons tout à sa sollicitude. Messieurs, notre estomac, c'est le Sénat romain. Et vous êtes ici, vous, les membres rebelles. Qu'en penses-tu, toi, le gros orteil de la bande ?

La Plèbe rit.

PREMIER CITOYEN. — Le gros orteil, pourquoi ?

MENENIUS. — Parce qu'étant sans contredit l'un des plus vils et l'un des plus ignares dans l'entreprise absurde où j'ai chagrin de voir que le peuple s'engage, c'est toi qui te mets en avant. (Une partie de la Plèbe recommence à gronder sourdement.) Toi, va-nu-pieds, c'est toi qui veux mener l'émeute ! Dans l'espoir, n'est-ce pas ? d'en tirer ton profit ? Ah ! vous faites du beau travail. Allez, mes enfants, à vos triques. Courage ! Voici Rome en guerre avec ses rats : voyons sur le carreau qui premier restera. (Entre Caius Marcius. La Plèbe a un mouvement de recul : il y a dans les uns de la haine rentrée ; dans les autres, ceux qui aiment à être matés, une sorte d'épanouissement naïf à sentir sur eux la dure main d'un maître.) Marcius ! Salut, noble Marcius !

MARCIUS. — Merci. Eh bien, racaille, eh bien ? On se démène, on crie ? Une opinion qui nous démange ? Vous n'avez qu'à ne pas vous mêler d'avoir une opinion. Mais vous verrez qu'ils se gratteront tant, parbleu ! qu'ils en attraperont la gale.

PREMIER CITOYEN. — Il a toujours pour nous un mot vraiment aimable.

MARCIUS. — Un mot aimable ? Pour toi ? Regarde-toi, maraud. Que veulent aujourd'hui messieurs de la canaille ? La paix, la guerre ? On ne sait pas, on ne saura jamais. La guerre leur fait peur, la paix les rend hargneux. Ah ! quelle engeance ! Qui se confie en eux et leur croit du courage compte sur des lions que l'aspect du danger, dans l'instant, change en lièvres. Fait-on crédit à leur astuce ? Il se découvre que ces renards sont fins comme des oies. Jamais ils ne sauront se donner à personne, ou s'attacher à rien. La plèbe ? C'est braise sur la neige et grêlons au soleil. Par exemple, toutes les fois qu'il s'est agi de porter un forban aux nues, la plèbe enthousiaste était derrière lui. Il faut, pour être aimé de toi, Plèbe imbécile, rêver ta perte en caressant tes bas instincts. Mais qu'un homme de cœur se distingue, s'élève ; qu'il mérite la gloire : il est ton ennemi ! Et l'on voudrait sur vous faire fonds ? Allez, allez, croquants, vous n'êtes bons qu'à pendre. Présentement, peut-on savoir pourquoi l'on vous rencontre aux quatre coins de Rome en train de criailler contre notre Sénat ? Lequel, grâce au ciel, vous impose, sans quoi vous en seriez depuis longtemps à vous manger les uns les autres. Enfin, que veulent ces braillards ?

MENENIUS. — Du blé, mais à leur prix. Les magasins de Rome en sont pleins, à ce qu'ils disent...

MARCIUS. — Ils disent ? Ah ! vraiment ? Ça n'est bon qu'à croupir au coin du feu, et ça prétend savoir ce qui se passe au Capitole. Ils décident entre eux qui prospère ou décline ! Ils arrangent nos mariages ! Ils se déclarent en faveur de tel parti, contre tel autre qui n'a pas l'heur de leur plaire : aussi le traînent-ils à leurs pieds dans la boue. De quoi se mêlent-ils ? Ils disent que le blé ne manque pas à Rome ? Si le patriciat dépouillait sa pitié, s'il

laissait faire à mon épée, je mettrais ces chiens-là en pièces par douzaines.

MENENIUS. — Cher Marcius, ne vous emportez point. Les voici, je m'assure, à peu près raisonnables. Ils n'ont guère de retenue, mais vous voyez qu'ils filent doux. Quand ils ont peur, ils deviennent prudents. Dites-moi, je vous prie, que réclamaient là-bas les autres factieux ?

Menenius a désigné la direction d'où partaient les cris qu'on a entendus dans le lointain, quand il est entré.

MARCIUS. — On les a dispersés. Ce qu'ils disaient ? Qu'ils crèvent de faim. Ils m'ont abasourdi de maximes stupides : « La faim renverse les murailles. » « Nourris ton chien ou crains qu'il ne te morde. » « La bouche est faite pour qu'on mange. » « Le blé ne lève pas seulement pour les riches. » Et puis des cris, des doléances. On leur a fait la grâce d'y répondre. Et plus : on a reçu leur pétition. Pétition baroque, s'il en fût. Pouah ! quel écœurement ! Voyez-vous, Menenius, c'est ainsi qu'on énerve un pouvoir, le plus fort et le mieux établi. Il fallait voir exulter la canaille. Tous les bonnets volaient au ciel. On aurait dit qu'ils les voulaient suspendre aux cornes de la lune. Et d'aboyer à qui mieux mieux !

MENENIUS. — Cher Marcius, qu'est-ce qu'on leur accorde ?

MARCIUS. — Cinq tribuns de leur choix pour soutenir les intérêts de la crapule. Ils ont élu Junius Brutus, Sicinius Velutus et je ne sais qui d'autre. Mort de ma vie ! Ils auraient décoiffé Rome de tous ses toits avant de m'extorquer semblable privilège. Vous verrez, Menenius. Ces gens-là peu à peu vont gagner du terrain, trouver tous les jours de nouvelles, de plus fortes raisons de fomenter des troubles. Les cinq tribuns, c'est le commencement de l'anarchie, Menenius, vous verrez...

MENENIUS. — Etrange, oui...

MARCIUS. — Allez vous cacher, tourbe infecte.

La Plèbe est au fond du théâtre, hostile et subjuguée. Entre, en courant, un Messager.

LE MESSAGER. — Caius Marcius ?

MARCIUS. — C'est moi.

LE MESSAGER. — Les Volsques ont repris les armes. La nouvelle est confirmée.

MARCIUS. — Vraiment ? Tant mieux. La guerre ! Nous tenons le moyen d'assainir cette ville. Voici nos anciens.

Entrent Cominius, Titus Lartius, généraux, accompagnés de plusieurs Sénateurs. Derrière eux, les nouveaux Tribuns du peuple : Junius Brutus et Sicinius Velutus.

PREMIER SÉNATEUR. — Vous aviez raison, Marcius. Les Volsques ont repris les armes.

MARCIUS. — Tullus Aufidius les commande et vous aurez du fil à retordre avec lui. C'est un chef. J'ai la faiblesse d'envier sa valeur. Si je n'étais ce que je suis, je voudrais être ce qu'il est.

COMINIUS. — Mais vous vous êtes déjà battu contre lui.

MARCIUS. — Si la moitié du monde entrait en guerre avec l'autre moitié et que je me trouvasse du côté d'Aufidius, par les dieux ! je déserterais pour le plaisir de le combattre encore. C'est un gibier qu'il y a de la gloire à traquer.

PREMIER SÉNATEUR. — Suivez la guerre. Cominius a besoin de vous.

COMINIUS. — Vous me l'avez promis.

MARCIUS. — Je l'ai promis, monsieur, je n'ai qu'une parole. Et toi, Titus Lartius, tu vas nous revoir face à face, Aufidius et moi. Quoi ! tu ne te sens pas d'attaque ?

TITUS. — Caius Marcius, j'irai, dussé-je me traîner à deux béquilles et m'appuyer sur l'une en combattant de l'autre. Avec toi, je suivrai la guerre.

MARCIUS. — A ce mot-là, je reconnais Titus.

PREMIER SÉNATEUR. — Venez au Capitole. On nous attend là-haut.

TITUS, à Cominius. — Précédez-nous. (A Marcius :) Marchez derrière Cominius, et nous viendrons après. Si, si ! vous dis-je. Prenez le pas devant, l'honneur vous en est dû.

COMINIUS. — Certes.

PREMIER SÉNATEUR. — Et vous, à vos logis ! Retirez-vous...

Il s'est adressé à la Plèbe, qui se dispose à obéir.

MARCIUS. — Non, s'il vous plaît, ceux-là ne nous quitteront pas. Il y a beaucoup de blé chez les Volsques : nous emmenons nos rats pour vider leurs greniers. Venez, messieurs les émeutiers : enfin, vous servirez enfin à quelque chose. De grâce, allons, venez, faites-nous compagnie.

Sortie des Sénateurs, puis de Cominius, Marcius et Titus Lartius dans l'ordre. La Plèbe s'est dispersée.

SICINIUS. — Est-ce qu'on a jamais vu, dites, un individu plus insolent que ce Marcius ?

BRUTUS. — Il n'a pas son pareil.

SICINIUS. — Quand nous avons été élus tribuns du peuple...

BRUTUS. — Hein, n'est-ce pas ? Vous avez remarqué : ce regard, ce rictus !

SICINIUS. — Non, mais j'ai entendu comme il nous arrangeait.

BRUTUS. — Il insulterait jusqu'aux dieux quand il est en colère.

SICINIUS. — Il traiterait comme catin la chaste Lune.

BRUTUS. — Qu'est-ce que vous voulez ? C'est un soldat. Le sentiment de sa valeur l'a rendu fou d'orgueil. Qu'il y coure à sa guerre et surtout qu'il y reste !

SICINIUS. — Des hommes comme lui, pour peu que la chance les serve, en sont bientôt à mépriser même leur ombre quand ils marchent dessus à l'heure de midi. Je m'étonne, avec sa fierté, qu'il consente à servir sous les ordres de Cominius.

BRUTUS. — Sicinius, vous êtes naïf. Vous ne comprenez pas ? Un général en chef a toujours tous les torts, mon ami. Fautes, revers, on les mettra sur le dos de Cominius. Et la critique s'écriera tout d'une voix : « Ah ! si Marcius avait mené l'affaire... » Vous saisissez ?

SICINIUS. — Parbleu ! Tandis que si les choses tournent bien, l'opinion, qui ne jure que par Marcius, ôte encore à Cominius le mérite de la victoire ?

BRUTUS. — Exactement.

SICINIUS. — Inutile de moisir ici, Brutus. Montons voir au Sénat comment la campagne s'emmanche et comment se comporte en cette occasion Marcius, notre très personnel Marcius.

Ils sortent.

Scène II (*)

SOUS LES MURS DE CORIOLES

Caius Marcius et Titus Lartius, des capitaines, des soldats. Tambours et enseignes. Un Messager accourt.

MARCIUS. — Des nouvelles ? Parions qu'ils se sont battus là-bas.

LARTIUS. — Gage que non. Mon cheval contre votre cheval ?

MARCIUS. — Tenu. *(Au Messager :)* Cominius a-t-il rencontré l'ennemi ?

LE MESSAGER. — Les deux armées sont en présence, mais la conversation n'est pas engagée.

LARTIUS. — Ah ! ah ! il est à moi, votre beau cheval.

MARCIUS. — Je le rachète.

LARTIUS. — Non, Marcius. Je ne le vends ni ne le donne. Je vous le prête pour cinquante ans, si vous voulez. En attendant, sommons la place de se rendre.

MARCIUS. — Cominius est à quelle distance ?

LE MESSAGER. — Deux mille pas.

MARCIUS. — Bon. Nous entendrons sa bataille, et lui la nôtre. O Mars, accorde-nous d'être prompts en besogne, que nous puissions porter secours à nos amis sans remettre au fourreau notre épée encore fumante. Et maintenant, vous autres, la sommation.

Sonnerie de trompettes. Le rideau se ferme. Aussitôt, devant le rideau fermé, de part et d'autre de la scène, Marcius et Titus Lartius, d'un côté, et en face d'eux les Seigneurs de Corioles.

LARTIUS. — Grands de Corioles, rendez-nous la ville à merci.

MARCIUS. — Tullus Aufidius est-il dans Corioles ?

PREMIER SEIGNEUR. — Non. Mais vous ne nous faites pas plus peur qu'à lui. *(Au loin des tambours battent.)* Tendez l'oreille ! Les tambours lancent nos jeunes gens à la bataille. Et nous, pensez-vous bien nous tenir enfermés dans la ville comme en une prison ? Nous abattrons plutôt les murs de Corioles. Vous croyez nos portes fermées ? Romains, nous n'avons voulu contre vous les étayer que de roseaux. Elles vont s'ouvrir d'elles-mêmes. *(Au loin, des tambours et la rumeur vague d'une bataille.)* Entendez-vous ? Aufidius est à l'ouvrage. Ecoutez comme il est en train d'écraser votre armée.

MARCIUS. — Cette fois, c'est sûr : ils se battent.

Les Volsques sortent à gauche.

LARTIUS. — Imitons-les. Holà ! Des échelles, vite !

Marcius et Lartius sortent à droite. Le rideau se rouvre sur le même décor que précédemment et sur les derniers rangs de l'armée romaine.

MARCIUS. — Ils n'ont pas peur de nous. Et les voilà qui font une sortie ! Allons ! devant vos cœurs mettez vos boucliers et que les cœurs soient forts comme les boucliers. Titus, on se moque de nous, on nous brave : j'en sue de rage. Hardi, garçons ! Le premier qui recule, je le traite comme un Volsque : il a mon épée dans le ventre. *(Tumulte. On se bat. Les Romains sont repoussés. Marcius éclate en malédictions, les rallie, les ramène au combat, et, avançant à travers les dos et les boucliers :)* La peste et tous les fléaux du Midi sur vous, honte de Rome ! Sur vous, les chancres et les plaies, que je vous voie pourrir debout ! Et vous puerez, gredins, à vous empoisonner les uns les autres à mille pas contre le vent ! Ha ! ils vont détaler comme un troupeau d'esclaves qu'une tribu de singes rosseraient. Tous frappés par derrière. La déroute et la peur font blêmes les visages, mais toutes les fesses sont rouges. Réparez-moi cet affront tout de suite ou, par le tonnerre du ciel, je passe à l'ennemi pour vous tomber dessus. Gare à vous ! Tenez bon ! En avant, en avant ! *(La bataille reprend de plus belle. Les Volsques, invisibles, sont repoussés. Marcius, à travers les rangs des Romains :)* Les portes... ils ont ouvert leurs portes. Montrez que vous êtes capables de me donner un coup de main. La fortune est à qui me suit, les lâches n'auront rien. Regardez-moi, faites comme je fais. En avant, suivez-moi, en avant !

Il s'est élancé et il a disparu en criant. Tout aussitôt :

PREMIER SOLDAT. — Mais c'est de la folie. Suivre Marcius ? Ah ! non, pas moi.

DEUXIÈME SOLDAT. — Moi non plus.

TROISIÈME SOLDAT. — Voyez, ils l'ont enfermé dans la ville.

VOIX DIVERSES. — Il est pris ?... Enfermé... Il est dans la marmite, il n'en sortira pas vivant... Prisonnier... On le tue.

Rentre Titus Lartius.

LARTIUS. — Marcius, qu'est devenu Marcius ?

VOIX DIVERSES. — Tué... C'est certain... Il est mort, monsieur. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute...

PREMIER SOLDAT. — On l'a vu entrer dans la place sur les talons des fuyards. Et tout à coup ils ont fermé les portes. Marcius est là, dans Corioles, et seul contre toute la ville.

LARTIUS. — Marcius, Marcius ! Brave et droit comme ton épée : mais alors que le fer obéit sous le fer, ton âme, à toi, demeurait indomptable ! Faut-il qu'on t'abandonne ainsi ? O grand soldat... Dans la bataille, il frappait fort et sans pitié. Et son regard encore était si formidable, si formidable le tonnerre de sa voix, que la peur secouait les ennemis à son approche : devant lui, c'était comme si le monde, pris de fièvre, eût tremblé.

PREMIER SOLDAT. — Regardez, monsieur, regardez !

VOIX DIVERSES. — Marcius ! Le voilà... Il revient.

LARTIUS. — Marcius !... L'ennemi le serre de près. Courons et sauvons-le, ou mourons avec lui.

Tumulte. Bataille. Les Romains entrent dans Corioles.

Scène III

ROME — DANS LA DEMEURE DE MARCIUS

Sa mère et sa femme, Volumnie et Virgilie, assises sur des sièges bas, tirent l'aiguille.

VOLUMNIE. — Il ne faut pas se laisser aller, ma fille. Chantez, dites quelque chose. Ah ! si j'étais à votre place et que Marcius fût mon mari, je me réjouirais de le savoir où il est. Oui, cette absence glorieuse vaudrait pour moi le bonheur d'être à lui, dans sa couche, serrée entre ses bras, et quand il m'y prendrait avec le plus d'amour. Tenez, quand il était petit... et je n'avais que cet enfant : tout le monde l'admirait, si gracieux, si brave... enfin, un enfant comme celui-là, une mère, quand un roi l'en prierait tout un jour, ne voudrait pas, pendant une heure, se priver du plaisir de le voir et de l'avoir à elle... eh bien, moi, je pensais à tout ce que la

(*) Cette scène peut être supprimée à la représentation.

gloire ajouterait un jour à la beauté de mon fils ! Sans la gloire, voyez-vous, je sentais qu'à mes yeux il ne vaudrait jamais mieux qu'une peinture bonne à pendre à la muraille. Aussi, plus tard, ai-je été trop heureuse de l'envoyer moi-même à une guerre dangereuse : il y devait trouver los et honneur. Il m'en est revenu la tempe ceinte de chêne ! Sache-le, ma fille, je n'avais pas senti une joie plus forte à sa naissance, en apprenant que c'était un garçon, que le jour où mon fils a montré qu'il était un homme.

VIRGILIE. — Hélas ! madame, si on vous l'avait tué dans cette guerre.

VOLUMNIE. — Alors, au lieu de mon enfant perdu, c'était sa gloire qui revenait s'asseoir à mon foyer, et je le retrouvais en elle. Je te le dis en vérité : eussé-je douze fils égaux devant mon amour, chéris comme nous chérissons Marcius, ton Marcius et le mien, j'aimerais mieux les savoir morts jusqu'au dernier pour la patrie que d'apprendre qu'ils vivent tous, mais que l'un d'eux préfère la mollesse à la vie héroïque.

Paraît une Suivante.

LA SUIVANTE. — M^me^ Valérie, madame, vient vous rendre visite.

VOLUMNIE. — Dites que nous aurons grand plaisir à la voir.

La Suivante sort.

VIRGILIE. — Permettez que je me retire, s'il vous plaît.

VOLUMNIE. — Non, ma fille, restez... D'ici je crois entendre les tambours de votre mari. Il me semble que je le vois. Il empoigne Aufidius aux cheveux, il l'abat, il le traîne par terre à ses genoux. Et les Volsques fuient, comme fuiraient des gamins fous devant un ours. Et Marcius frappe du pied, ainsi ; Marcius encourage ses hommes : « Scélérats, leur dit-il, vous êtes nés Romains. En avant, canaille, en avant ! Lâches, me suivra-t-on ? » Il va, et de son gantelet de fer je le vois essuyer parfois son front qui saigne. Il va, pareil au moissonneur dont la tâche est de tout faucher s'il ne veut perdre son salaire. Il va, il va : et devant lui Marcius fauche tout.

VIRGILIE. — Son front qui saigne ! Dieux, madame, pas de sang...

VOLUMNIE. — Niaise, taisez-vous. Le sang est beau sur le front d'un soldat.

VIRGILIE. — O que les dieux le protègent contre l'affreux Aufidius !

VOLUMNIE. — Aufidius ? Eh, je vous dis, ma fille, que votre mari lui mettra le pied sur la nuque.

Entre Valérie, introduite par la Suivante.

VALÉRIE. — Mes chères dames, je vous souhaite le bonjour.

VOLUMNIE. — Chère madame...

VIRGILIE. — Madame, je suis bien aise de vous voir.

VALÉRIE. — Comment allez-vous, chères amies ? Quelles maîtresses de maison vous faites ! Toujours l'aiguille aux doigts. C'est ravissant, dites-moi, cet ouvrage... Et votre petit garçon ?

VIRGILIE. — Il va bien, madame, très bien. Je vous remercie.

VOLUMNIE. — Je crois fort que les épées et les tambours l'intéressent beaucoup plus que les préceptes de son maître.

VALÉRIE. — Son père ne peut pas le renier pour son enfant. Il est délicieux, ce bout d'homme. L'autre jour, figurez-vous que je me suis amusée à l'observer, oh ! pendant une bonne demi-heure, au moins. C'était... c'était mercredi dernier. Quel petit air résolu ! Je le trouve adorable. Je le regardais courir après un papillon. Il l'attrapait, et puis il le lâchait, l'attrapait de nouveau pour le lâcher encore. Tout à coup (je ne sais ce qu'il y eut, c'est peut-être qu'il venait de tomber), il est entré dans une colère... Il en grinçait des dents. Et il a déchiré son papillon. La pauvre bestiole, il n'en est rien resté.

VOLUMNIE. — Tout à fait les façons et l'humeur de son père.

VALÉRIE. — Il est extraordinaire, ce petit-là.

VIRGILIE. — Oh ! il est assez dégourdi pour son âge.

VALÉRIE. — Dites, laissez là cet ouvrage, venez, donnez-moi votre après-midi. Nous allons faire un peu les paresseuses, et cela vous changera.

VIRGILIE. — Chère madame, non, je ne sors pas.

VALÉRIE. — Vous ne sortez pas ?

VOLUMNIE. — Elle sortira, il faut qu'elle sorte.

VIRGILIE. — Madame, excusez-moi. Mais je ne passerai pas le seuil de la maison que mon mari n'y soit rentré.

VALÉRIE. — Enfin, vous n'êtes pas raisonnable. Il ne faut pas se claquemurer de la sorte. Tenez, nous irons voir notre amie, qui fait ses couches.

VIRGILIE. — J'espère de tout mon cœur qu'elle se relèvera bien vite, bien heureusement. Je prie pour elle, je suis avec elle en pensée. Mais l'aller voir, je ne saurais, vraiment.

VALÉRIE. — Et pourquoi pas, grands dieux ?

VIRGILIE. — Ce n'est pas faute de l'aimer, au moins.

VALÉRIE. — Vous voulez faire ici la Pénélope. Mais, vous savez, on dit que toute cette laine qu'elle a filée en attendant Ulysse n'a jamais servi qu'à remplir Ithaque de mites. Venez !

VIRGILIE. — Non, chère madame, pardonnez-moi...

VALÉRIE. — Si l'on consent à me faire compagnie, ah ! ah ! on aura des nouvelles, de bonnes nouvelles...

VIRGILIE. — Ah ! dites... Mais non, il ne se peut pas qu'on ait déjà des nouvelles ?

VALÉRIE. — Si fait, petite, on en a, d'hier au soir. Vous pensez bien que je ne plaisanterais pas là-dessus.

VIRGILIE. — O madame, est-ce possible ?

VALÉRIE. — On en a, vous dis-je, on en a. Moi, je les tiens d'un sénateur. Et voici : les Volsques ont une armée en campagne ; Cominius marche contre elle avec une partie de nos forces romaines ; votre mari et Titus Lartius, eux, campent devant Corioles. On est sûr que les nôtres ne tarderont pas à l'emporter, en sorte que la guerre sera bientôt finie. Voilà, et c'est la vérité, je vous en donne ma parole. A présent, venez avec nous. Je vous en prie !

VIRGILIE. — Chère, chère madame, s'il vous plaît, ne m'en veuillez pas. Quand mon mari sera là, je vous promets de vous obéir sur toutes choses.

VOLUMNIE. — Laissons-la, madame. Dans les dispositions où elle est, elle gâterait notre plaisir.

VALÉRIE. — Oui, vraiment... Portez-vous bien, chère esseulée. Et nous, madame, allons... Virgilie, alors, c'est tout à fait décidé ? Tu ne veux pas secouer un peu cette mélancolie, tu ne viens pas avec nous, bien vrai ?

VIRGILIE. — Madame, je ne puis, je vous assure. Amusez-vous bien.
VALÉRIE. — Tant pis, tant pis. Adieu.

Volumnie et Valérie sortent.

Scène IV (*)

DANS CORIOLES — UNE RUE

Rumeur de bataille au loin. Des Soldats romains passent, chargés de butin.

PREMIER SOLDAT. — Ça, je l'emporte à Rome.
DEUXIÈME SOLDAT. — J'ai aussi mon petit souvenir.
TROISIÈME SOLDAT. — Moi, voyez... Malheur ! Je croyais que c'était de l'argent.

Il jette un vase de métal. Entrent, sur la sortie des trois Soldats, Marcius et Titus Lartius.

MARCIUS. — Tenez, voilà de nos déménageurs ! Qu'est-ce qu'ils ont maraudé là, dans Corioles conquise ? Des coussins, des cuillers de plomb, de la ferraille, toute une friperie que le bourreau enterrerait avec les gueux qui portèrent ces nippes. Riche butin, ma foi. Les brutes en sont déjà tout empêtrées et le combat n'est même pas fini ! Sus à ces drôles ! Nous allons leur casser les reins, voulez-vous ?... Oh ! Oh ! Ecoutez-moi ce bruit, là-bas ? C'est Cominius. Et contre lui, Aufidius. Enfin ! le voilà, l'homme de ma haine : il est là-bas, il taille en pièces nos Romains. Vite, il y faut aller. Titus, gardez les troupes nécessaires pour occuper la ville. Et moi, je cours aider Cominius.
LARTIUS. — Mais tu saignes, Marcius, tu viens de t'épuiser dans un premier combat ; tu n'es pas en état d'en engager un autre.
MARCIUS. — Bon, c'est à peine si je commence à m'échauffer. Mes blessures ? N'en parlons pas : une saignée, et qui me fait plutôt du bien. Adieu, mon cher ami.

Il sort.

LARTIUS. — Brave, brave Marcius... (Au Buccinateur :) Toi, va sonner l'appel à tous les capitaines. Rassemblement sur la grand-place de la ville, où je leur donnerai mes ordres. Allons, va.

Ils sortent.

Scène V

PRÈS DE CORIOLES — LE CAMP DE COMINIUS

Cominius et ses soldats en retraite, mais se retirant en bon ordre.

COMINIUS. — Halte ! Bien combattu. Amis, soufflons un peu. Nous venons de nous battre en Romains : intrépides dans l'action, sans folle audace comme sans peur dans la retraite nécessaire. Vous pouvez être sûrs, messieurs, que nous allons subir une seconde attaque. Mais tout à l'heure, au plus fort du combat, vous avez entendu par intervalles, dans le vent, les échos de l'autre bataille, du côté de Corioles. M'est avis que là-bas nos amis chargeaient ferme. Dieux de Rome, accordez aux nôtres le succès que nous espérons pour nous-mêmes. Grands dieux, veuillez que nos armées se rejoignent ce soir victorieuses, le sourire sur tous les fronts, pour vous louer ensemble et vous offrir un sacrifice. (Un Messager accourt.) Tes nouvelles ?
LE MESSAGER. — Ceux de Corioles ont fait une sortie. Ils ont livré bataille à Lartius et à Marcius. J'ai vu les nôtres refoulés jusque dans nos tranchées. A ce moment, je suis parti.
COMINIUS. — Quand ?
LE MESSAGER. — Voici une heure environ, général.
COMINIUS. — Il n'y a qu'un instant, nous entendions encore leurs tambours. Une heure ? Il te faut donc une heure, à toi, pour courir 1.000 pas et m'apporter si tard des nouvelles urgentes ?
LE MESSAGER. — C'est qu'on m'a poursuivi...

Cominius aperçoit Marcius, encore invisible au public.

COMINIUS. — Qu'est-ce que c'est que cet écorché ? Dieux ! On dirait Marcius.
VOIX DE MARCIUS. — Arrivé-je trop tard ?
COMINIUS. — C'est lui, c'est Marcius, pour moi reconnaissable à sa voix entre tous les hommes. Un berger n'entendrait pas mieux la différence du fracas du tonnerre au son d'un tambourin...

Paraît Marcius.

MARCIUS. — Arrivé-je trop tard ?
COMINIUS. — Oui, si vous n'arrivez couvert du sang des Volsques, et si c'est votre sang qui vous fait ce manteau.
MARCIUS. — Ah ! que je vous embrasse ! Je n'ai pas senti plus de joie, au beau soir de mes noces, quand j'ai pris dans mes bras ma femme pour la conduire au lit en suivant les flambeaux.
COMINIUS. — Cher Marcius, fleur des guerriers, honneur de Rome, qu'est devenu Lartius ?
MARCIUS. — Il a fort affaire, sans doute, à rendre des décrets, à condamner les uns à mort, les autres à l'exil. Il fixe les rançons, il menace, il gracie. Enfin, au nom de Rome, il tient Corioles en laisse, comme un chien.
COMINIUS. — Ça, qu'on m'amène le coquin qui m'est venu conter que vous étiez battus, refoulés jusque dans vos tranchées. Où se cache-t-il, ce joli messager ?
MARCIUS. — Non, laissez-le. Il a dit la vérité. C'est messieurs de la Plèbe... La peste les étouffe ! Et penser qu'il leur faut encore des tribuns... Jamais devant le chat les souris n'ont filé comme fuyaient ces misérables. Devant qui, je vous le demande ? Devant des gueux de leur espèce, qui ne les valent même pas.
COMINIUS. — Alors, comment avez-vous fait pour l'emporter ?
MARCIUS. — Faut-il perdre en récits des moments précieux ? Non, n'est-ce pas ? Cominius, l'ennemi, où est l'ennemi ? Et sommes-nous les maîtres du champ de bataille ? Oui ? Non ? Alors qu'attendons-nous pour le devenir, dites ?
COMINIUS. — La bataille, pour nous, était mal engagée et nous nous sommes retirés selon nos plans, cher Marcius.
MARCIUS. — J'entends, mais l'ennemi, quel est son ordre de bataille ? De quel côté ont-ils placé leurs meilleurs hommes ?
COMINIUS. — Autant qu'on peut s'en rendre compte, ils ont à l'avant-garde les Antiates, tous soldats éprouvés, sous le commandement d'Aufidius, et vous savez qu'ils n'espèrent qu'en lui.
MARCIUS. — Cominius, mon frère d'armes, au

(*) Cette scène est à supprimer à la représentation si l'on a supprimé la scène II.

nom de notre amitié, en souvenir du sang que nous avons versé ensemble, je vous en prie, envoyez-moi contre Aufidius. Tout de suite, Cominius ! L'occasion est là : vite, profitons-en.

COMINIUS. — J'aimerais mieux vous voir prendre un bon bain et faire panser vos blessures. Mais quoi ! je ne saurais vous refuser. Prenez les hommes qu'il vous faut, les plus capables de vous bien seconder.

MARCIUS. — Qui le veut davantage y sera plus habile. S'il y a parmi vous quelqu'un qui prise la couleur dont il me voit fardé ; quelqu'un qui tienne moins à sa peau qu'à la gloire et dise qu'une belle mort vaut mieux qu'une méchante vie ; quelqu'un qui aime sa patrie plus que lui-même : à moi ! Et qu'avec lui ceux qui pensent comme nous lèvent l'épée : ainsi. Et ceux-là suivront Marcius. (Un grand mouvement d'exaltation. Les Soldats acclament à l'envi Marcius, en levant leurs épées.) Si cet enthousiasme atteste la disposition de vos cœurs, chacun ici vaut à lui seul quatre ennemis. Marchons !

Fanfare. L'armée se forme en ordre de bataille. Des cris de guerre. Un tumulte héroïque.

Scène VI

UN CHAMP DE BATAILLE ENTRE LES CAMPS DES ROMAINS ET DES VOLSQUES

Entrent Marcius et Aufidius.

MARCIUS. — C'est toi, enfin, là, devant moi, et seul. Je te hais comme le mensonge.

AUFIDIUS. — Te voilà. Je te hais. L'Afrique n'a pas de serpent que j'abhorre à l'égal de ta gloire maudite. Affermis ton pied.

MARCIUS. — Celui de nous deux qui recule meurt l'esclave de l'autre ; et que les dieux après lui soient inexorables.

AUFIDIUS. — Si je fuis, Marcius, chasse-moi comme un lièvre.

MARCIUS. — Trois heures, trois ! Tullus, je me suis battu seul dans les murs de Corioles, et j'ai fait la besogne au gré de mes souhaits. Va, ce n'est pas mon sang qui masque mon visage : c'est le sang de tes frères ; pour les venger, Tullus, ramasse bien toutes tes forces.

AUFIDIUS. — Quand tu serais Hector, cet ancêtre fameux dont vous osez vous prévaloir, vantards de Rome, ici tu ne peux plus m'échapper. Allons, viens. (Ils s'attaquent, mais les Volsques viennent au secours d'Aufidius. Tandis qu'ils l'entraînent, lâchant pied devant Marcius, Aufidius crie :) Lâches ! Qui vous demande appui ? Vous m'aurez fait perdre l'honneur.

Scène VII

PRÈS DE CORIOLES
LA TENTE D'AUFIDIUS AU CAMP DES VOLSQUES

Entre Aufidius, blessé, soutenu par deux Soldats et son Lieutenant.

AUFIDIUS. — Et j'ai revu Marcius face à face. Et, blessé, j'ai dû lâcher pied. J'avais juré pourtant que l'un de nous, lui ou moi, resterait sur le champ de bataille. Jour fatal ! Et, là-bas, Corioles est prise.

LE LIEUTENANT. — Elle nous sera rendue à des conditions acceptables, sans doute.

AUFIDIUS. — Des conditions ! Quelles conditions ? Nous sommes à leur merci. O Marcius, Marcius ! Cinq fois nous nous sommes battus, tu m'as vaincu cinq fois. Et toujours, je le sens, tu me vaincras comme naguère et tout à l'heure encore. Marcius ? Il faudra bien un jour qu'il m'abatte ou que je l'écrase. Seulement, je n'espère plus de l'emporter sur lui dans un combat loyal. Tant pis ! Mon âme est tout empoisonnée de trop d'affronts subis, que lui seul m'infligea. Contre lui, tout m'est bon, et même un guet-apens. Mais je veux que Marcius meure.

LE LIEUTENANT. — Eh ! C'est un vrai démon.

AUFIDIUS. — S'il en montre l'audace, il n'en a pas l'astuce. Et moi, ma haine désormais ne connaît plus l'honneur. Ah ! qu'il dorme ou qu'il prie ; que je le trouve nu, malade et désarmé, et fût-ce dans un temple, et fût-ce au Capitole, rien, ni la présence des prêtres, ni le sacrifice fumant, rien ne peut m'arrêter. Rien ! Oui, je foule aux pieds le droit et la coutume, les usages les plus sacrés : je le rencontrerais dans ma propre maison, sous la protection de mon frère... eh bien, là, même là, vois-tu, malgré toutes les lois de l'hospitalité, je laverais mes mains dans le sang de son cœur, impitoyablement. Allez jusqu'à la ville. Voyez comment l'occupent les Romains. Sachez lesquels d'entre les nôtres iront à Rome en qualité d'otages.

LE LIEUTENANT. — Mais vous-même...

AUFIDIUS. — Moi, je suis attendu dans la combe aux cyprès, au midi des moulins. Allez, et revenez me dire, je vous prie, ici, comment marchent les choses. Que je sache où je dois aller.

LE LIEUTENANT. — Ce sera fait, monsieur.

Scène VIII

PRÈS DE CORIOLES — LE CAMP ROMAIN

Rumeur guerrière. On sonne la retraite. Marcius, le bras en écharpe, et des Romains. Entrent Cominius et d'autres Romains.

COMINIUS. — Je te raconterais tes exploits d'aujourd'hui que tu refuserais d'y croire. Aussi gardé-je mon récit pour Rome. Nous y verrons nos sénateurs rire et pleurer de joie à m'écouter. Plus d'un patricien, que jamais rien n'étonne, commencera par hausser les épaules : « Bah ! Ce n'est pas croyable ? » Puis, avec tout le monde, il faudra qu'il admire. Les dames auront peur d'abord ; mais, tout heureuses de frémir, elles voudront bien vite en savoir davantage. Et les mornes tribuns qui détestent ta gloire, dignes représentants de cette plèbe infecte dont ils sont les élus, malgré leur cœur, les tribuns devront dire : « Louons les dieux d'avoir donné à notre Rome un tel soldat. »

Entre Titus Lartius, ramenant ses troupes, qui ont poursuivi l'ennemi.

LARTIUS, désignant Marcius. — Ah ! général, le voici, le héros de cette grande journée. L'avez-vous vu...

MARCIUS. — Assez, je vous en prie. N'imitez pas ma bonne mère ; ses éloges me mettent à la gêne. Chers amis, j'ai fait de mon mieux, comme vous, et comme vous pour le pays. Alors ?

COMINIUS. — Vous n'enterrerez pas en vous votre mérite, et Rome doit savoir ce que valent ses fils. Sur vos exploits, on ferait le silence ? Non, Marcius. Ah ! certes, quelques beaux éloges qu'on vous donne, votre conduite est au-dessus de tout éloge. C'est pourquoi je vous prie, à présent, d'écouter l'hommage que je veux vous rendre en présence de nos armées.

MARCIUS. — J'ai sur le corps quelques blessures, général, qui me cuisent dès qu'on en parle.

COMINIUS. — Et si je m'en taisais, croyez-vous pas qu'une si noire ingratitude ulcérerait ces nobles plaies ? Et la gangrène s'y mettant, vous en pourriez mourir. Marcius, de tous les chevaux pris sur l'ennemi, et nous en avons pris beaucoup et de très bons, ainsi que de tout le butin qui provient de la ville et du champ de bataille, le dixième vous appartient. Vous choisirez à votre convenance, vous prélèverez votre part avant le partage commun.

MARCIUS. — Général, je vous remercie et je refuse. Mon cœur ne permet pas qu'on paie mon épée. Je ne veux d'autre part que la part de chacun. (L'armée acclame. On crie : « Marcius ! Vive Marcius ! » Cominius et Lartius écoutent découverts. Sur leur signe, fanfare et tambours.) Ces tambours, ces buccins, mais vous les profanez ! Faut-il que ces voix de la guerre se mettent à flatter sur le lieu du combat ? Alors, mieux vaut qu'elles se taisent à jamais. Nos camps vont-ils donner le spectacle des villes ? Verra-t-on le soldat de fer se plier à la courtisanerie, comme un parasite de soie ? Assez, vous dis-je, assez. Quoi ! Parce que je n'ai point eu le temps de me laver le nez ? Parce que j'ai jeté par terre quelque racaille bien débile?... Eh ! combien d'autres aujourd'hui, dont on ne parle pas, en ont fait tout autant ! Mais c'est moi qu'on acclame, et l'on me porte aux nues, comme si je pouvais satisfaire mon cœur d'éloges excessifs, outrés jusqu'au mensonge !

COMINIUS. — Vous êtes trop modeste, et vous êtes injuste, et pour vous et pour nous, Marcius, car nous vous admirons sincèrement. Si vous vous emportez ainsi contre vous-même, tout comme un furieux qui veut sa propre perte, je vous fais menotter pour pouvoir sans péril raisonner avec vous. Silence, ami. Et maintenant, qu'il soit connu de tous comme de nous, soldats, que Marcius est le héros de cette guerre. Et qu'il reçoive en signe de reconnaissance mon cheval, avec son harnais. Et dès ce jour, Marcius, en souvenir de tes hauts faits devant Corioles, aux applaudissements de l'armée unanime, je te donne un surnom dont tu sauras demeurer digne : tu es et resteras Caius Marcius Coriolan !

Enthousiasme. Sonnerie de trompettes. Les tambours battent.

CRI DE L'ARMÉE. — Caius Marcius Coriolan !

CORIOLAN. — Je vais me laver, général. Quand ma figure sera nette, on verra sa rougeur et ma confusion. Merci pourtant, merci.

COMINIUS. — Là-dessus, Marcius, allons nous reposer. Mais, avant toute chose, il faut mander notre victoire à Rome.

CORIOLAN. — Général, j'ai une grâce à vous demander.

COMINIUS. — D'avance, elle vous est accordée. Qu'est-ce que c'est ?

CORIOLAN. — J'ai logé quelque temps, naguère, à Corioles, chez un modeste citoyen. Mais il en usait avec moi comme avec un ami. Dans la bataille, aujourd'hui, je l'ai vu prisonnier. Il appelait vers moi. A ce moment Aufidius m'est apparu, et soudain la fureur éclipsa la pitié. Je demande la liberté du pauvre homme qui fut mon hôte.

COMINIUS. — Généreux Marcius ! Va, quand cet ennemi aurait tué mon propre fils, il est libre comme le vent. Titus, libérez-le.

LARTIUS. — Comment s'appelle-t-il ?

CORIOLAN. — Par Jupiter... je ne sais plus. Tout à coup, je me sens à bout de forces, oui... Et ma mémoire est lasse, lasse. Vous n'avez pas de vin, ici ?

COMINIUS. — Conduisons-le dans notre tente. Déjà le sang de ses blessures se caille sur son front. Il est grand temps qu'on s'en occupe.

Scène IX

ROME — UNE PLACE PUBLIQUE

Entre Menenius avec les deux Tribuns du peuple Sicinius et Brutus.

MENENIUS. — L'augure m'annonce des nouvelles pour cette nuit.

BRUTUS. — Bonnes ? Mauvaises ?

MENENIUS. — Eh ! eh ! Le peuple n'en sera pas enchanté. Le peuple n'aime guère Marcius.

SICINIUS. — Dites donc, Menenius... La nature apprend même aux bêtes à reconnaître leurs amis.

MENENIUS. — Oui. Et dites donc, Sicinius, s'il vous plaît, l'animal que le loup aime bien... qu'est-ce que c'est ?

SICINIUS. — Euh... L'agneau ?

MENENIUS. — Voilà... Pour le manger, n'est-il pas vrai ? Exactement comme vos plébéiens, qui ont la dent longue, souhaitent de manger le noble Marcius.

BRUTUS. — L'agneau Marcius ! Il bêle comme un ours, cet agneau-là.

MENENIUS. — C'est un ours, en effet, qui vit comme un agneau. Voyons, vous avez tête grise tous les deux. Moi aussi. Il y a quelque chose que je voudrais vous demander. Entre nous.

SICINIUS. — Demandez, monsieur.

MENENIUS. — Qu'est-ce que vous avez contre Marcius ? Quel vice énorme lui voyez-vous, que vous ne le puissiez trouver en vous, l'un et l'autre ? Et, qui sait ? plus énorme encore.

BRUTUS. — Un vice ? Mais il n'en a pas qu'un ! Il en est pourri de vices, pourri.

SICINIUS. — D'abord, il est fier.

BRUTUS. — Je vous répète qu'il a tous les vices. Surtout, il est d'une insolence...

MENENIUS. — Vrai ? Là, vous m'étonnez. Mais vous, savez-vous comment vous êtes jugés en ville ? Je veux dire jugés par nous, qui ne sommes pas de votre bord ?

BRUTUS et SICINIUS. — Non ? Comment ?... On nous reproche quelque chose ?

MENENIUS. — Ma foi, en fait de fierté et d'orgueil, puisque nous en parlons... Seulement, vous allez vous fâcher ?

BRUTUS et SICINIUS. — Mais non, voyons... Bien sûr que non.

MENENIUS. — Aussi bien, fâchez-vous ou ne vous fâchez point, cela n'a guère d'importance. Vous n'avez pas appris l'art d'être patients. Et, du

naturel dont vous êtes, si vous trouvez plaisir à vous mettre en colère, mettez-vous en colère autant qu'il vous plaira. Vous reprochez à Marcius son orgueil ?

BRUTUS. — Nous sommes les seuls, peut-être ?

MENENIUS. — Eh non, vous n'êtes pas les seuls. On sait bien que vous ne faites jamais rien tout seuls. L'orgueil de Marcius... S'il vous était donné de voir un peu la poutre que vous avez dans l'œil !

BRUTUS. — Eh bien ?

MENENIUS. — Eh bien, vous ne seriez pas longs à découvrir céans deux élus du peuple qui sont assurément parmi les plus indignes, c'est-à-dire les plus imbus d'eux-mêmes, les plus virulents, les plus butés, les plus nigauds enfin, que l'on ait jamais vus dans Rome.

SICINIUS. — Vous savez, Menenius, vous aussi, on commence à vous connaître...

MENENIUS. — Moi ? Oh ! moi on me connaît très bien. J'ai l'honneur de passer pour un patricien de bonne humeur. Capable d'affronter même un grand rouge-bord, à condition pourtant qu'on n'y mêle pas d'eau. J'ai, dit-on, le tort d'être vif, inflammable, toujours prêt à céder au premier mouvement. On dit aussi, mais on dit tant de choses, que je vois plus souvent les fesses de la nuit que le front de l'aurore. Et quand cela serait ? Ce que je pense, je l'exprime librement. Toute la malice que j'ai s'évapore en paroles. Si d'aventure je rencontre des législateurs de votre trempe, je ne peux pourtant pas les appeler des Lycurgues. Et s'ils me servent, de surcroît, un plat de leur façon, tel qu'il rebute le palais, je ne puis autrement que faire la grimace. Je ne saurais louer dans vos deux seigneuries la profondeur de l'esprit et des propos, vu qu'à mon sentiment vous raisonnez tous deux comme bourriques. Là-dessus, du moment que vous me connaissez si bien, puis-je apprendre un peu quelles tares, messieurs, vos bons yeux d'aveugle discernent dans mon caractère ?

BRUTUS. — Allez ! On vous connaît, Menenius, on vous connaît !

MENENIUS. — Eh bien, non, vous ne me connaissez pas du tout. Vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, d'ailleurs. Et pour tout dire, vous n'entendez rien à rien. Ce que vous voulez, c'est qu'un tas de pauvres diables vous tirent leur bonnet en pliant le genou : voilà votre ambition. Vous perdrez toute une matinée à considérer les faits d'un litige entre une vendeuse d'oranges et un marchand de canules, à propos de quelques deniers. Encore sera-ce pour ajourner à nouvelle audience une cause d'un intérêt si capital. Ah ! je vous vois jugeant : pour peu que la colique vous pince la tripe, quelles têtes, soudain ! Deux masques de momon. Et de quitter toute patience ! Et de crier au pot de chambre ! Et de renvoyer les parties au plus chaud du procès... qui, d'embrouillé, va devenir inextricable, grâces en soient rendues à votre science juridique. Tout ce dont vous êtes capables, en fin de compte, pour mettre les plaideurs d'accord, c'est de les injurier aussi grossièrement l'un que l'autre. Ah ! ah ! vous êtes bons tous les deux, vous faites la paire.

BRUTUS. — Allez toujours, allez. On sait que vous êtes très fort dans les banquets pour amuser la compagnie. Au Capitole, quand il y a une décision à prendre, c'est autre chose : plus de Menenius, envolé Menenius !

MENENIUS. — Voyez-vous, mes amis, vos discours les moins sots ne valent vraiment pas que vous preniez la peine de remuer vos barbes pour les dire. Vieilles barbes, bientôt elles rembourreront le matelas de quelque savetier, ou peut-être le bât d'un âne : et ne serait-ce pas, en somme, beaucoup d'honneur pour vous ? L'orgueil de Marcius... Eh, malheureux, Marcius, à le sous-estimer, vaut tous les vôtres mis ensemble, depuis Deucalion. Il est vrai que les meilleurs de vos ancêtres furent sans contredit les bourreaux et les fils de bourreaux. Nous aurions bon besoin de quelques-uns d'entre eux, ici, spécialement pour des gaillards de votre espèce. Le bonsoir à vos seigneuries. Un plus long entretien m'infecterait l'esprit. Je vous tire ma révérence. Adieu, mauvais bergers du troupeau populaire. (Il les quitte. Brutus et Sicinius se retirent un peu à l'écart. Entrent Volumnie, Virgilie et Valérie.) Eh bien, belles dames, aussi belles que nobles... et si Diane descendait du ciel sur la terre, on ne l'y verrait pas plus noble ni plus belle... eh bien, qu'est-ce que vous cherchez de vos grands yeux émus ?

VOLUMNIE. — C'est, digne Menenius, que mon garçon revient de guerre. Pour l'amour de Junon, ne nous retenez pas.

MENENIUS. — Marcius rentre à Rome ?

VOLUMNIE. — Oui, Menenius. Avec les honneurs du triomphe.

MENENIUS. — Ah ! Jupiter, merci. Tiens, reçois mon bonnet. (Menenius jette son bonnet en l'air.) Bravo ! Notre Marcius rentre à Rome ?

VALÉRIE et VIRGILIE. — Oui, oui... C'est bien vrai.

VOLUMNIE. — Regardez : une lettre de lui. Il a aussi écrit au Sénat et à sa femme. Et je crois bien qu'il y a une lettre de Marcius pour vous.

MENENIUS. — Pour moi, une lettre de Marcius ? Ce soir, chez moi, c'est une fête à tout casser dans la maison.

VIRGILIE. — Il y a une lettre pour vous, j'en suis sûre. Je l'ai vue.

MENENIUS. — Une lettre pour moi ! Voilà qui me donne au moins sept ans de joie et de santé. Arrière, médicastres. L'ordonnance la plus sublime de Galien, auprès de cette lettre pour moi, compte autant comme une drogue de cheval. Est-ce qu'il n'est pas blessé ? Il est toujours blessé, lui, quand il revient de guerre ?

VIRGILIE. — Dieux, non, non, faites qu'il ne soit pas blessé !

VOLUMNIE. — Si fait, il est blessé. J'en remercie les dieux.

MENENIUS. — Bon, bon. Je les en remercie aussi. Pourvu que Marcius ne soit pas trop blessé ! Il a proprement corrigé Aufidius, hé ?

VOLUMNIE. — Titus Lartius écrit qu'ils se sont battus, lui et Aufidius : Aufidius s'est sauvé.

MENENIUS. — Ma foi, je le comprends. Eût-il fait la mauvaise tête, Marcius l'arrangeait comme je ne voudrais pas l'être pour tous les trésors de Corioles. Est-ce que le Sénat a tenu la nouvelle ?

VOLUMNIE. — Allons, mesdames, dépêchons-nous. Oui, oui, le Sénat a reçu des lettres du général. C'est à mon fils que revient tout l'honneur de la victoire. Caius s'est surpassé. Il a fait deux fois mieux qu'il n'avait jamais fait dans ses meilleurs combats.

VALÉRIE. — On raconte de lui des choses étonnantes.

MENENIUS. — Etonnantes ? Je parie, moi, qu'on dit l'exacte vérité, tout bonnement.

VIRGILIE. — Oh ! pourvu que ce soit la vérité. Plaise aux dieux...

VOLUMNIE. — Sotte ! Naturellement que c'est la vérité.

MENENIUS. — Parbleu ! Vous dites qu'il est blessé ? (Aux Tribuns :) Le Ciel protège vos seigneuries ! Marcius rentre à Rome et il a d'être fier une raison de plus. Gare ! Il est blessé, où ?

VOLUMNIE. — A l'épaule et au bras gauche. Il aura là deux grandes cicatrices pour les montrer au peuple quand il réclamera la place qu'on lui doit. Vous vous rappelez, quand il a chassé Tarquin, il a reçu sept blessures au corps.

MENENIUS. — Je lui en connais neuf : une au cou, deux dans la cuisse...

VOLUMNIE. — En tout, avant cette dernière expédition, il avait déjà vingt-cinq blessures.

MENENIUS. — Cela fait vingt-sept. Et chacune de ces blessures est comme le tombeau d'un ennemi de Rome. (On entend une clameur et une sonnerie de buccins.) Les buccins !

VOLUMNIE. — C'est lui ! Voyez, là, ses gens. Marcius ! Il marche : devant lui, une rumeur de gloire. Et derrière ses pas tout se tait dans les larmes. La mort, ce noir esprit, habite son bras fort ; il le lève, le tend, l'abat : un homme est mort.

Une musique guerrière. Entrent le généralissime, Cominius, et Titus Lartius. Entre eux, Coriolan, dont le front est ceint d'une couronne de chêne, des capitaines, des soldats, un héraut. Puis la Foule.

LE HÉRAUT. — Apprends, Rome, ceci. Seul, enfermé dans Corioles, Marcius combattit et fut vainqueur. Avec une nouvelle gloire, il a gagné le surnom de Coriolan, que voici joint au nom de Caius Marcius, dès maintenant et pour jamais. Dans Rome, bienvenue au grand Coriolan.

LA FOULE. — Bienvenue ! Bienvenue au grand Coriolan !

L'ARMÉE et LA FOULE. — Vive Coriolan !

CORIOLAN. — Ah ! que vous me gênez ! Je vous en prie. Assez.

COMINIUS. — Votre mère, monsieur, voyez !

CORIOLAN. — O mère, vous avez, je le sais, prié pour moi les dieux.

Il s'agenouille.

VOLUMNIE. — Mon grand soldat, debout ! Caius, noble Caius, mon cher enfant... Marcius ! Non, ce n'est pas cela depuis que ta prouesse te vaut l'honneur d'un nouveau nom. Comment disent-ils ? Coriolan ? Est-ce de ce nom-là qu'il faut que je t'appelle ? Mais regarde : ta femme !

CORIOLAN. — C'est toi, mon gracieux silence, te voici ! Eh bien ? Tu pleures de me voir revenir en triomphe ? Il faut laisser ces yeux en larmes, ma chérie, aux veuves de Corioles, aux mères qui là-bas ont perdu leur enfant.

MENENIUS. — Caius, tu as pour toi les dieux !

CORIOLAN. — Tiens, vous êtes encore de ce monde ? Ah ! mon vieux Menenius, salut ! (A Valérie :) Aimable madame, pardon.

VOLUMNIE. — On ne sait plus où donner de la tête. Caius, sois le bienvenu ! Et soyez le bienvenu, général ! Et tous ! Je vous souhaite à tous la bienvenue !

MENENIUS. — La bienvenue à tous... Je ne sais pas si j'ai plutôt envie de rire ou plutôt envie de pleurer. Je me sens la tête légère et tout ensemble le cœur lourd. A tous, la bienvenue ! Maudit celui qui peut te voir, Caius, et n'en est pas heureux. Vous êtes trois hommes, ici, que Rome doit chérir. Il y a bien, parbleu, certaines vieilles bûches à qui votre retour ne cause aucun plaisir, admirables soldats ! Bon, qu'importe ! Appelons un chat un chat, et le fait d'un crétin une crétinerie.

COMINIUS. — Il a raison.

CORIOLAN. — Menenius ? Il a toujours raison.

LE HÉRAUT. — Place, place. Avançons.

CORIOLAN, à Volumnie et à Virgilie. — Votre main, et la vôtre, chérie.

VOLUMNIE. — Ainsi, j'aurai pu vivre assez pour voir réalisés les plus chers de mes vœux. Il est bâti, le monument de mes longs rêves. Il n'y manque plus qu'une chose, mais cette chose-là, c'est Rome qui la donne, et notre Rome, à présent j'en suis sûre, te la donnera, mon enfant.

CORIOLAN. — Vous le savez, ma bonne mère, j'aime mieux servir Rome à mon gré, de mon mieux, que d'y gouverner les Romains.

COMINIUS. — Au Capitole, allons !

Sonneries. Acclamations. Ils sortent comme ils sont entrés. Brutus et Sicinius s'avancent.

BRUTUS. — On ne parle plus que de lui. Et tout le monde veut le voir. Celui qui n'y voit goutte achète des besicles. La nourrice, à la promenade, en oublie un marmot qui braille à s'étouffer, tellement le héros fait travailler les langues. Les maritornes quittent l'ombre des cuisines (Vite, mon beau mouchoir ! Qu'on ne remarque par la crasse de ma peau !), et les voilà qui grimpent sur les murs pour applaudir Coriolan ! On s'écrase aux remparts, aux balcons, aux fenêtres ; les toits sont noirs de monde, sans distinction de classe. Sicinius, prenez-y garde. Rome n'a plus qu'une pensée : Marcius ! Les flamines — vous savez s'ils se montrent rarement ! — les flamines sont là, jouant des coudes, au beau milieu de la cohue, pour trouver une place. Et les belles dames de Rome, elles qui vont toujours voilées, à cause de leur teint de roses blanches, n'est-ce pas ?... Eh bien, figurez-vous qu'elles livrent leurs joues aux plus rudes baisers d'un soleil égrillard. Quelle presse, quel bruit dans Rome autour de Marcius ! Ma parole ! on croirait qu'il va parmi les hommes porteur d'un dieu qui se révèle en lui.

SICINIUS. — Tout à l'heure, il sera consul, c'est moi qui vous le dis.

BRUTUS. — Oui, et tant qu'il tiendra le pouvoir, notre devoir le plus urgent, à nous, sera de rester bien tranquilles.

SICINIUS. — Brutus, il ne saura jamais, dans l'exercice du pouvoir, garder une juste mesure. Il y perdra bientôt sa popularité.

BRUTUS. — Parbleu, j'y compte bien. C'est ce qui me console.

SICINIUS. — Voyons, c'est évident. Le peuple qui nous a élus, nous, Brutus, vous comprenez bien que le peuple reviendra vite à ses vieilles rancunes. Pour dégoter Marcius, il ne faut qu'une occasion. Comptez, fier comme il est, qu'il va la faire naître. Vous verrez, vous verrez.

BRUTUS. — Moi, je l'ai entendu jurer, s'il postulait le consulat, qu'il ne descendrait pas sur la grand-place et qu'il ne mettrait pas la robe blanche. Il la trouve, à ce qu'il paraît, trop modeste pour ses épaules. Et il a dit aussi qu'il ne montrerait pas ses blessures au peuple pour mendier des suffrages qui lui pueraient au nez.

SICINIUS. — Bon, ça, très bon.

BRUTUS. — Je répète ses propres termes. Plutôt que le devoir au peuple, il laissera tomber le consulat. Il ne veut le tenir que des patriciens.

SICINIUS. — Eh ! qu'il essaie et qu'il s'obstine ! Moi, c'est tout ce que je demande.

BRUTUS. — Oh ! il s'obstinera...

SICINIUS. — Bien, bien. Alors, pour lui, c'est très exactement ce que nous souhaitons : le désastre à brève échéance.

BRUTUS. — De deux choses l'une : ou bien Marcius tombe, ou bien nous perdons, nous, toute espèce d'autorité. Il faudra manœuvrer sans bruit, et pour commencer, faire en sorte qu'on se rappelle dans le peuple à quel point Marcius l'a toujours détesté. Nos braves plébéiens, s'il avait pu, il en aurait fait des mulets. Il aurait contraint au silence leurs défenseurs, vous, Sicinius, moi. Et le peuple y laissait ses droits, ses privilèges. Aux yeux du grand Coriolan, le pauvre monde, s'il veut vivre, ne sera jamais bon qu'à trimer sous les coups. Voilà ce qu'il faut faire entendre au peuple. Doucement.

SICINIUS. — Doucement, oui, comme vous dites. C'est ce qu'il faudra faire entendre au peuple doucement. Une fois que Marcius, par son intransigeance, se sera mis à dos ce peuple qui présentement l'acclame, mon cher Brutus, ce ne sera pas long...

Entre un Messager.

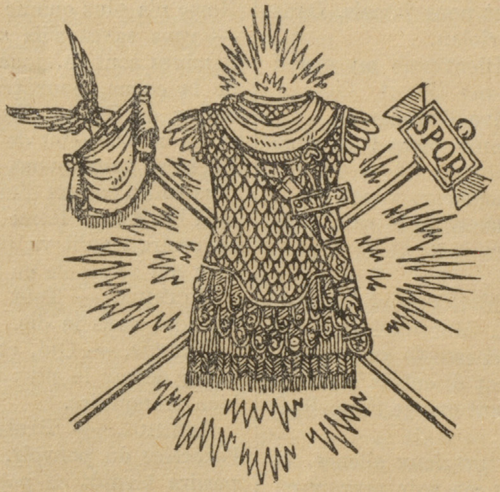
BRUTUS. — Qu'est-ce qu'il y a, vous ?

LE MESSAGER. — On vous demande au Capitole. Il paraît que Marcius va devenir consul. Il y a là-bas des muets qui se bousculent pour le voir et des aveugles qui se cognent pour l'entendre. C'est à qui, parmi les matrones, les dames et les jeunes filles, lui jettera son gant, son mouchoir, son écharpe. Les nobles devant lui courbent le front comme devant la statue de Jupiter. L'enthousiasme populaire est à son comble : les bonnets s'envolent, tombent dru comme grêle, dans un tonnerre d'acclamations. Moi, je n'ai jamais rien vu de pareil.

BRUTUS. — Fort bien. Montons au Capitole. Il s'agit, Sicinius, d'ouvrir l'œil et le bon. Et, le moment venu d'agir, on aura du cœur à l'ouvrage.

SICINIUS. — Allons-y, Brutus, allons-y.

Ils sortent.



DEUXIÈME PARTIE

Scène X

A ROME — AU CAPITOLE
LA SALLE DES ASSEMBLÉES DU SÉNAT

Le Sénat siège. Cominius, qui est le consul en charge, Menenius, les sénateurs, les tribuns du peuple Brutus et Sicinius, un peu à l'écart. Tous sont assis, à l'exception de Coriolan.

MENENIUS. — ... Maintenant que le sort des Volsques est fixé, il nous reste à louer la conduite admirable de ce Romain à qui Rome doit sa victoire. Plaise à nos Anciens, très sages et très vénérables, inviter le consul en charge et notre général en chef dans cette heureuse guerre à rapporter quelques-uns des faits d'armes où s'illustra Caius Marcius Coriolan.

Il fait signe à Coriolan de s'asseoir. Coriolan s'y résigne.

PREMIER SÉNATEUR. — Cominius, parlez. (Aux Tribuns :) Chefs du peuple, écoutez, le Sénat vous en prie.

SICINIUS. — Nous sommes tous, dans cette enceinte, animés d'un esprit de cordiale entente, et tous venus pour honorer le héros de cette assemblée.

BRUTUS. — D'autant plus volontiers que Marcius, nous l'espérons, se souciera de témoigner à l'avenir des sentiments plus charitables pour le peuple. Je propose que Marcius s'engage...

MENENIUS. — Halte ! Ceci n'a rien à voir avec la question. Brutus, vous auriez mieux fait de vous taire. Oui ou non, voulez-vous écouter Cominius ?

BRUTUS. — Sans doute ! Avec plaisir ! N'empêche pas que ma motion venait très à propos. Tandis que vos impertinences...

MENENIUS. — C'est bon. Il aime votre plèbe. Mais, enfin, ne lui demandez pas de coucher avec elle. Cominius... (Cominius se lève et se recueille un instant, au moment de parler. Coriolan se lève comme pour se retirer.) Ami, vous, tenez-vous tranquille, s'il vous plaît.

BRUTUS. — Eh ! monsieur, ce n'est pas à cause de ce que j'ai dit que vous vous levez, là, comme pour nous quitter ?

CORIOLAN. — Certes non. Vous, du moins, vous ne me louez point. Et, voyez-vous, je n'ai pas peur des coups, mais je crains les éloges : je les crains d'autant plus qu'ils sont moins mérités. Quant à votre plèbe, monsieur, je l'estime ce qu'elle vaut.

MENENIUS. — Est-ce que vous allez vous asseoir, à la fin !

CORIOLAN. — Non, je n'y tiendrais pas, Menenius. Je m'en vais.

Il sort.

MENENIUS. — Chefs du peuple, comment voulez-vous, celui-là, qu'il descende jamais à flatter votre engeance ? Laquelle peut bien croître et se multiplier: c'est en vain qu'on y chercherait, entre mille hommes, un seul homme de bien ! Mais lui, vous le voyez, il risquera ses quatre membres pour la gloire d'un bel exploit plutôt que d'ouvrir une oreille au récit que l'on veut en faire devant lui. Cominius, parlez.

COMINIUS. — Je manquerai de voix pour dire sa prouesse. Si le courage est la première des vertus, s'il confère au héros la suprême noblesse, Coriolan n'a pas son égal dans ce monde. A seize ans, quand Tarquin menaçait Rome, Marcius le combattit de façon qu'entre tous Rome le distingua. Le dictateur d'alors (il est ici, je le désigne à votre vénération), a vu Marcius dans cette affaire. Il peut en témoigner : contre Marcius adolescent, imberbe comme une Amazone, les vieux, les durs guerriers, velus, gonflés de muscles ! C'est eux qui reculaient. Sous les yeux du consul, le même Marcius, couvrant de sa poitrine un Romain renversé, jeta morts à ses pieds trois de ses adversaires, puis courut à Tarquin lui-même, l'attaqua et mit Tarquin sur les genoux. Oui, ce mémorable jour-là, étant d'un âge, d'une taille, d'un visage à paraître sur le théâtre dans les personnages de femmes, Marcius se révélait dans un rude combat le meilleur de nos hommes : il méritait la couronne de chêne. Ainsi, virilement, naquit à sa jeunesse, Marcius ! Depuis, dans le tumulte de dix-sept batailles, il est devenu grand comme la mer. Maintenant, ce qu'il vient encore d'accomplir devant et dans Corioles... Allons, mieux vaut que je l'avoue : cela, je ne peux pas trouver les mots qu'il faudrait pour le dire. D'abord, il rallia nos gens. Ils allaient fuir : tel fut sur eux le pouvoir de son haut exemple que les poltrons se firent un vrai jeu de leur poltronnerie. Comme des algues sous l'étrave d'un vaisseau quand il fend l'eau toutes voiles dehors, les hommes sous ses pas cèdent et disparaissent ; la mort marque partout les coups de son épée ; où l'on a vu son bras s'abattre monte le cri d'une agonie. Seul, il est

entré seul dans la ville ennemie, et seul il est sorti de l'enceinte fatale, laissant derrière lui, peint de sang frais sur les murs de Corioles, le signe d'un destin dès lors inévitable. C'est qu'il va ramener à l'assaut nos soldats qui, soudain, grâce à lui, reprennent confiance ; c'est qu'il va tomber sur Corioles ainsi qu'une comète, irrésistiblement. Et la ville est à lui ! Marcius tient Corioles. Oui... mais ce n'est pas tout. Pendant ce temps, Aufidius nous avait attaqués, nous, en rase campagne. Nous faiblissions. Marcius, attentif, écoute, s'inquiète : l'écho lui vient, lointain, de cette autre bataille. Sa grande âme aussitôt s'irrite, se renflamme. Et le voici, recru, tout à coup ranimé. Voici Marcius prêt pour un nouveau combat. Il accourt, il est parmi nous. Sur son corps, la sueur, le sang fument ; devant lui, l'ennemi recommence à mourir. Et le héros ne s'arrêtera point, même pour prendre haleine (à présent que, là-bas, Corioles est à nous), avant qu'ici nous soyons maîtres de la plaine.

MENENIUS. — Ah ! quel homme, quel homme !

PREMIER SÉNATEUR. — Il n'est honneur si haut que le Sénat ne doive l'accorder à Marcius.

COMINIUS. — Qu'a-t-il fait après la victoire, sa victoire? Le butin que nous lui offrons, il le repousse: il méprise comme la boue des biens très précieux. Qu'est-ce donc qu'il demande ? Il ne demande rien. Hors la grâce d'un prisonnier. Parce qu'il se souvient que ce modeste citoyen de Corioles a été autrefois son hôte. A ses yeux, ses exploits portent leur récompense en eux-mêmes. Il veut donner son temps, ses forces et sa vie pour rien, pour le plaisir qu'il trouve à les donner.

MENENIUS. — C'est qu'il est noble, vraiment noble! Qu'on le fasse venir.

PREMIER SÉNATEUR. — Appelez Coriolan.

UN OFFICIER. — Voici Coriolan.

Coriolan rentre.

MENENIUS. — Le Sénat de Rome t'élève au Consulat. Telle est sa volonté.

CORIOLAN. — Que le Sénat dispose en toute circonstance de ma vie et de mes services.

MENENIUS. — Il reste maintenant que vous devez solliciter le peuple.

CORIOLAN. — N'exigez pas cela, je vous en prie. Montrer au peuple mes blessures ? Revêtir la robe candide ? Nu-tête, quémander les suffrages du peuple... Plaise au Sénat me dispenser de la coutume !

MENENIUS. — Caius...

SICINIUS. — Mais le peuple a le droit de vote. Il votera, monsieur, et dans toutes les formes. Nous ne permettrons pas qu'on déroge à l'usage.

MENENIUS. — Ah ! surtout, n'allez pas leur fournir ce prétexte. Recevez les honneurs que le Sénat vous offre et, comme en pareil cas tous les autres consuls, pliez, Caius, à la coutume.

CORIOLAN. — C'est que c'est une comédie à me faire monter le rouge au front. Peut-on pas priver les Romains d'un spectacle de cette sorte ?

BRUTUS, à Sicinius. — Vous l'entendez, hein ?

CORIOLAN. — Quoi, je m'irais vanter sur la place publique : j'ai fait ceci, j'ai fait cela ! Je produirais mes petites blessures ! Eh ! ce n'est certes pas pour les beaux yeux du peuple qu'il m'a plu de les recevoir, mes blessures...

MENENIUS. — Ne vous butez donc pas là-dessus. (Aux Tribuns du peuple :) A vous, Tribuns, nous vous demandons, nous, Sénat, de soutenir auprès du peuple notre ferme propos. A notre consul, joie et gloire !

LES SÉNATEURS. — Joie et gloire à Coriolan !

Fanfare. Pendant que tout le monde sort, Sicinius et Brutus restés à l'écart :

BRUTUS. — Vous voyez sa manière, et comme celui-là médite d'en user avec la classe pauvre.

SICINIUS. — Pourvu que le peuple le sente, Brutus, et il le sentira !

BRUTUS. — Allons ! Dépêchons-nous. Il faut expliquer à nos gens notre attitude, les préparer. Ils nous attendent sur la place.

Ils sortent.

Scène XI

ROME — LE FORUM

Les Citoyens attendent.

DEUXIÈME CITOYEN. — C'est entendu. S'il nous demande de voter pour lui, nous ne pouvons pas refuser.

PREMIER CITOYEN. — Tiens ! Si on veut refuser, on peut.

DEUXIÈME CITOYEN. — Evidemment, on peut. C'est-à-dire que c'est un droit que nous avons : seulement, ce que nous n'avons pas, c'est le pouvoir de nous en servir. Il va nous montrer ses blessures ; il nous racontera ce qu'il a fait. Il faudra bien lui dire merci, n'est-ce pas ? L'ingratitude, messieurs... l'ingratitude est monstrueuse. Si la masse populaire est ingrate, le peuple n'est qu'un monstre. Et nous alors, les membres de la masse, nous aurions l'air de quoi ?

Approbations parmi la Plèbe.

PREMIER CITOYEN. — Comme si Marcius s'était jamais gêné pour nous traiter plus bas que terre. Rappelez-vous, quand il y a eu l'émeute à propos du blé. Il nous appelait l'Hydre de l'anarchie et le Monstre aux cent têtes.

Réaction d'une partie de la Plèbe, favorable au Premier Citoyen.

DEUXIÈME CITOYEN. — Ça, ce n'est pas lui qui l'a trouvé... On nous donne ces noms-là, oui. Mais ce n'est pas parce les uns sont bruns et les autres blonds, sans parler de ceux qui sont chauves. C'est parce que nous avons des idées de toutes les couleurs; et si un beau jour on pouvait les voir s'envoler en même temps, toutes les idées de la masse, eh bien, on les verrait filer à la fois de tous les côtés, à l'est, à l'ouest, au nord et au midi.

PREMIER CITOYEN. — Ah ! Vous croyez, vous ? Et, s'il vous plaît, mes idées, à moi, de quel côté estimez-vous qu'elles voleraient ?

DEUXIÈME CITOYEN. — Savoir, d'abord, si elles voleraient ! Ce n'est pas sûr. Elles m'ont l'air bien trop solidement coincées dans une tête de bûche, vos idées.

PREMIER CITOYEN. — Tâchez d'être poli...

DEUXIÈME CITOYEN. — Enfin, mettons qu'elles s'envolent : vos idées, citoyen, c'est le chemin du nord qu'elles prendraient, sans faute.

PREMIER CITOYEN. — Ah ! bah ! Pourquoi, du nord ?

DEUXIÈME CITOYEN. — A cause des brouillards. Et quand elles auraient fondu aux trois quarts,

là-bas, dans une humidité pourrie, ce qu'il en resterait vous reviendrait à tire-d'aile pour vous aider à trouver une femme qui vous mènerait par le bout du nez.

PREMIER CITOYEN. — Oh ! naturellement ! La blague, toujours la blague. Allez, allez, blaguez tant que vous voudrez.

DEUXIÈME CITOYEN. — Parlons sérieusement. Camarades, c'est dit, tout le monde vote pour lui ? Non ? Tant pis. Après tout, n'est-ce pas ? la majorité emporte le morceau. Coriolan sera consul et moi je dis que si seulement il se met à aimer le peuple il n'y aura jamais eu à Rome un consul plus brave... (Entrent Coriolan, qui a revêtu la robe des candidats, et Menenius.) Voilà Coriolan. Vous voyez ? Il a la robe ! Ecoutez : au lieu de rester tous ensemble à piétiner sur place allons à lui l'un après l'autre et que chacun puisse lui parler. Vous n'avez qu'à me suivre... je vais vous montrer comment il faut l'aborder.

Le reste se perd dans les approbations des Citoyens, tandis qu'ils se préparent à aborder Marcius.

MENENIUS. — Vous avez tort, Caius, grand tort. Savez-vous pas que tous, et les plus grands, l'ont fait ?

CORIOLAN. — Que faut-il que je dise ? « Eh, monsieur, s'il vous plaît... » S'il vous plaît ! Tête et sang, ma langue s'y refuse. « Voyez, monsieur, là, mes blessures. Je les reçus à servir la patrie, cependant qu'au seul bruit de nos propres tambours, hélas ! monsieur, beaucoup de vos très dignes frères prenaient en rugissant leurs jambes à leur cou. »

MENENIUS. — Dieux justes, au secours ! Non, ce n'est pas cela du tout qu'il leur faut dire. N'ayez en tête qu'une idée : le consulat. Pensez à moi, leur direz-vous...

CORIOLAN. — Hein ? Comment ? Eux, penser à moi ? Mais qu'ils aillent se faire pendre ! Je demande, moi, qu'ils m'oublient, au contraire ; je...

MENENIUS. — Vous allez tout gâter, Caius. Par infortune, force m'est à présent de vous laisser. Tâchez de leur parler un peu aimablement. Caius, je vous en prie.

Menenius sort. Sur sa sortie :

CORIOLAN. — Priez-les, voulez-vous, de se laver les dents. (Trois Citoyens s'avancent.) En voilà trois, pour commencer. Hum ! Messieurs... vous savez pourquoi je suis ici ?

DEUXIÈME CITOYEN. — Oui, monsieur, bien sûr. Mais dites-nous comment vous avez mérité le consulat.

CORIOLAN. — Il paraît que je l'ai mérité.

PREMIER CITOYEN. — Vous l'avez mérité ? Oui... Mais...

CORIOLAN. — Mais le ciel m'est témoin que je n'y tenais guère.

TROISIÈME CITOYEN. — Quoi, vous ne teniez pas au consulat ?

CORIOLAN. — Non, monsieur, pas le moins du monde. Je n'eus jamais de goût pour la mendicité.

PREMIER CITOYEN. — Si nous vous accordons quelque chose, monsieur, c'est bien avec l'espoir d'y trouver un profit...

CORIOLAN. — Bon ! Vous vendez le consulat, alors ? Combien ?

TROISIÈME CITOYEN. — Il n'en coûte, monsieur, que de le demander au peuple... aimablement.

CORIOLAN. — Aimablement ! Messieurs, je vous en prie, accordez-moi le consulat. J'ai mes blessures. Je pourrais vous les montrer. Pas ici, par exemple... Donnez-moi votre voix, cher monsieur...

DEUXIÈME CITOYEN. — Monsieur, nous voterons pour vous.

CORIOLAN. — J'y compte. Allons ! Trois belles voix, proprement racolées. Merci, messieurs. Adieu.

PREMIER CITOYEN. — Ouais ! drôle de façon de demander aux gens leur suffrage.

TROISIÈME CITOYEN. — Ma foi, si c'était à refaire... Mais c'est fait.

Les trois Citoyens s'en vont. Deux autres Citoyens s'avancent.

CORIOLAN. — S'il peut vous agréer qu'on me nomme consul, remarquez, s'il vous plaît, que j'ai mis la robe d'usage. Alors... voilà !

QUATRIÈME CITOYEN. — Voilà...

CORIOLAN. — Et... voilà.

QUATRIÈME CITOYEN. — Monsieur, vous avez noblement servi votre patrie, et vous ne l'avez pas servie avec noblesse.

CORIOLAN. — Pardon ? C'est une énigme ?

CINQUIÈME CITOYEN. — Vous avez été un fléau pour les ennemis de Rome, et pour nous autres un fouet toujours cinglant. Vous n'aimez pas le petit peuple.

CORIOLAN. — Je suis prêt à flatter, monsieur, le petit peuple. Puisqu'il préfère, en sa haute sagesse, à la vérité de mon cœur un grand salut de mon bonnet, je me vais exercer à saluer le peuple bien bas, afin de réunir sur moi tous les suffrages. Que faut-il pour cela ? Feindre, tromper, mentir ? Soit ! Je feindrai, je tromperai, je mentirai. On me verra, monsieur, imiter les grimaces de vos grands hommes populaires. Parbleu, je charmerai les Romains, moi aussi ! Que réclame le peuple ? Des sourires. Il aura des sourires, et tant qu'il en voudra. Mais, de grâce, mon consulat, qu'on me donne mon consulat !

QUATRIÈME CITOYEN. — Monsieur, nous espérons de trouver en vous un ami.

CORIOLAN. — Votez pour moi, je vous supplie.

CINQUIÈME CITOYEN. — N'avez-vous pas reçu mainte blessure pour le service du pays ?

CORIOLAN. — Puisque vous le savez, inutile que je vous les montre, n'est-ce pas ?

QUATRIÈME CITOYEN. — Nous voterons pour vous, monsieur, bien volontiers.

CORIOLAN. — Croyez que je sens tout l'honneur que vous me faites en me donnant vos voix. Et maintenant, messieurs, je m'en voudrais vraiment de vous retenir davantage.

QUATRIÈME CITOYEN. — Que les dieux vous gardent en joie !

CINQUIÈME CITOYEN. — C'est ce que je souhaite aussi de tout mon cœur.

Ils s'éloignent.

CORIOLAN. — O voix suaves ! Mieux vaudrait crever de faim... C'est moi qui suis ici, dans cette robe ignoble, à solliciter la canaille. Ainsi l'exige la coutume... Si l'on devait toujours plier à la coutume, la poussière des temps anciens, qui l'essuierait ? Eh quoi ! la sottise et l'erreur seraient donc à jamais, ainsi qu'une montagne haute, sur l'éternel écrasement des vérités ? C'est trop jouer ici l'imbécile et le pitre. Laissons là cette charge, et laissons ces honneurs à qui peut consentir les bassesses qu'il faut pour s'y voir élever. Grand bien lui fasse ! Et pourtant, non. Ma tâche est à moitié remplie. Persévérons. Le plus dur n'est pas fait, mais j'irai jusqu'au bout. (D'autres

Citoyens viennent à lui.) Mes chers messieurs, vos voix, je vous en prie. C'est pour les obtenir que je me suis battu. J'ai deux douzaines de blessures, et même plus : vos voix. Pour elles, dans dix-huit batailles, j'ai payé de ma peau : accordez-moi vos voix pour que je sois consul.

SIXIÈME CITOYEN. — Il s'est admirablement conduit. Les honnêtes gens votent pour Coriolan.

SEPTIÈME CITOYEN. — Très bien. Il faut qu'il soit consul. Que les dieux le protègent et qu'ils fassent de lui le bon ami du peuple !

LES CITOYENS. — Bravo !... Coriolan, l'ami du peuple !... Vive le consul... Coriolan... Bravo !

Les Citoyens se retirent.

CORIOLAN. — Ah ! les belles, les belles voix !

Menenius revient avec Sicinius et Brutus.

MENENIUS. — Coriolan, vous avez satisfait à la coutume. Les tribuns vous assurent l'assentiment du peuple. Il n'est plus que de revêtir les insignes de votre charge et de vous présenter tout à l'heure au Sénat.

CORIOLAN. — C'est bien fini, cette fois ?

SICINIUS. — Tout est en règle. Le peuple est convoqué pour confirmer l'élection.

CORIOLAN. — Où ? Au Sénat ?

SICINIUS. — Au Sénat.

CORIOLAN. — De sorte que je peux quitter cette robe, à présent ?

SICINIUS. — Il vous est loisible, monsieur.

CORIOLAN. — Je vais le faire sur-le-champ. J'ai hâte de rentrer en moi-même. Ensuite, je me rends au Sénat.

MENENIUS. — Bien, je vous accompagne. (Aux Tribuns :) Venez-vous ?

SICINIUS. — Nous vous rejoindrons. A tout à l'heure. (Coriolan et Menenius se retirent.) C'est qu'il le tient, son consulat. Il en a chaud au cœur : on voit ça dans ses yeux.

BRUTUS. — Oh ! L'arrogance qu'il gardait sous la robe des candidats ? Vous allez renvoyer le peuple ?

La Plèbe est revenue.

SICINIUS. — Eh bien, mes bons amis, voilà Coriolan consul. Si vous avez promis vos voix ?

DEUXIÈME CITOYEN. — Il a nos voix, monsieur, oui.

BRUTUS. — Fort bien. Prions les dieux qu'il mérite votre confiance.

PREMIER CITOYEN. — Moi, voyez-vous, j'ai beau n'être qu'un pauvre homme qui ne sait pas grand-chose, mon avis, c'est qu'en nous demandant de voter pour lui il se moquait de nous.

TROISIÈME CITOYEN. — En plein !

DEUXIÈME CITOYEN. — Mais non. Il ne se moquait pas du tout. C'est une façon de parler qu'il a.

PREMIER CITOYEN. — Allons donc ! Il nous méprise, je vous dis. Vous êtes le seul à ne pas vous en être aperçu. D'abord, il devait montrer ses blessures !

SICINIUS. — Voyons ! mais c'est ce qu'il n'a pas manqué de faire, j'en suis sûr ?

PREMIER CITOYEN. — Non, justement. Personne ici ne les a vues.

TROISIÈME CITOYEN. — Il a dit qu'il en avait, qu'il pouvait les montrer, mais que ce n'était pas la peine. Il jouait avec son bonnet, ainsi, d'un grand air de dédain : « Vos voix, nous disait-il, pour que je sois consul. Vous voterez pour moi ? Vous me faites bien de l'honneur. Et maintenant que j'ai vos voix, messieurs, au revoir et merci. » Est-ce que ce n'est pas ce qui s'appelle se moquer des gens, par hasard ?

SICINIUS. — Vous êtes des enfants de n'avoir pas vu cela tout de suite. Ou, si vous l'aviez vu, qu'est-ce qui vous a pris d'accorder vos suffrages ?

BRUTUS. — Quoi ! vous n'avez pas su répondre (on vous avait pourtant fait la leçon !) qu'avant, quand il n'était qu'un petit serviteur de l'Etat, il s'est toujours montré votre adversaire ? Qu'il n'a fait que déblatérer contre le peuple ? Et qu'alors, à présent qu'il devient quelque chose, qu'il arrive au pouvoir, si c'est pour travailler contre nous qu'il le prend, vous n'allez pas voter pour lui ? Parce que ce serait lui mettre dans la main des verges pour qu'il vous fouette ! Vous ne pouviez pas lui dire ça, non ?

SICINIUS. — Evidemment. Voilà comme il fallait parler. Là, vous le mettiez à l'épreuve. Vous connaissiez les sentiments qu'il a pour vous. Mieux ! Vous lui tiriez des promesses, qu'on se serait chargé de lui faire tenir.

BRUTUS. — Ou bien, alors, vous le piquiez au bon endroit : Coriolan montrait son charmant caractère. Il perd la tête dès qu'il croit qu'on tente d'exercer sur lui quelque contrainte. Comprenez-vous ?

SICINIUS. — La rage le prenait : vous en profitiez, vous, pour le laisser tomber.

BRUTUS. — L'a-t-il assez montré combien il nous méprise, nous, les humbles ? C'est-à-dire qu'il va nous écraser, s'il peut. Hein, vous vous rendez compte ? Il vous a mis dedans, Marcius ! On n'a pas osé lui dire : non, monsieur ! On était tout intimidé, on ne pouvait plus remuer sa langue, ici, pour la défense du bon sens.

SICINIUS. — Enfin, voyons, ce candidat... Vous en avez écarté d'autres ? Et qui ne s'étaient pas moqués de vous, ceux-là ?

PREMIER CITOYEN. — Eh ! c'est vrai, au fond : l'élection n'est pas encore confirmée ; on peut très bien lui retirer nos voix.

TROISIÈME CITOYEN. — Bien sûr. D'abord, moi, je dispose des voix de cinq cents citoyens.

PREMIER CITOYEN. — Moi, j'en ai deux fois plus, et je ne compte pas tous les amis de mes amis, qui voteront comme eux.

BRUTUS. — Ne perdez pas une minute. Allez leur dire, à vos amis, que l'homme qu'on voudrait leur donner pour consul les traitera comme des chiens, s'il est élu.

SICINIUS. — Assemblez tout le monde. Et revenez sur votre choix... après mûr examen, cela va bien sans dire. Il y a, n'est-ce pas ? sa fierté, ses mépris, sa vieille haine pour le peuple. Hélas ! vous l'avez constaté : Coriolan vous déteste plus que jamais.

BRUTUS. — Chargez-nous... Oui, chargez vos tribuns responsables. Dites que nous avions tout fait pour imposer Coriolan à votre choix.

SICINIUS. — Dites que vous l'avez élu de confiance, pressés par nous et par respect pour vos tribuns, mais que le cœur n'y était pas. Chargez-nous sans remords.

BRUTUS. — Tant pis pour nous, ne nous épargnez pas. C'est notre faute aussi. Nous avons fait valoir devant vous, citoyens, les services qu'il a rendus, tout jeune, à la patrie. Nous avons insisté sur la noblesse de son sang. Car il est de cette maison des Marcius dont sortit Ancus Marcius, né de la fille de

Numa, et notre roi, après l'auguste Hostilius. Par là, Marcius s'apparente à Publius et à Quintus, qui firent amener par des conduites fameuses la meilleure eau que Rome ait jamais bue. Et nous n'avons eu garde, en vous parlant de Marcius, d'oublier son aïeul, le glorieux Censorinus, ainsi nommé parce qu'il fut deux fois censeur. C'était le bon ami de la plèbe romaine.

Sicinius. — Issu d'une si belle race, digne par ses exploits des honneurs les plus grands, tel était à nos yeux Coriolan : et c'est pourquoi nous avions cru devoir le soutenir auprès de vous. Mais, citoyens, il vous a plu d'examiner son attitude à votre égard, dans le passé, dans le présent : et cet examen vous révèle qu'il a été, qu'il est votre pire ennemi. Alors, comme on vous avait pris, en somme, par surprise, vous révoquez l'élection. Tout bonnement.

Brutus. — Tout bonnement. Précisez que jamais, jamais, vous ne l'auriez élu de votre chef, mais que vos deux tribuns vous poussaient à l'élire. Et là-dessus, quand vous serez en nombre, allez au Capitole.

La Plèbe. — Très bien... Il n'aura pas nos voix... L'élection n'est pas valable... C'est le pire ennemi du peuple... A bas Coriolan !

Sur la sortie de la Plèbe.

Brutus. — Il n'y a qu'à les laisser faire. Pour moi, je crois qu'il faut tabler sur notre chance tout de suite, plutôt que de risquer, en voulant trop prévoir, de trop attendre. Comme vous connaissez notre homme, ce changement soudain le mettra hors de lui. Qu'il cède à la fureur, nous le tenons !

Sicinius. — Brutus, au Capitole ! Nous arrivons là-bas avant le flot du peuple : du coup, le peuple a l'air d'agir spontanément. Et les tribuns du peuple? Ils sont là comme tout le monde, très surpris. Les tribuns n'ont rien dit, les tribuns n'ont rien fait, les tribuns n'ont rien vu, les tribuns n'ont rien su !

Ils sortent dans un mouvement de fièvre et de gaîté violente.

Scène XII

A ROME — UNE RUE

Fanfare. Entrent Coriolan, Menenius, des Patriciens, des Sénateurs.

Coriolan. — Ah, ah ? Aufidius recommence à faire des siennes ? Et les Volsques sont prêts à nous tomber dessus ?

Cominius. — Pour cela, non. Les Volsques sont vaincus, finis. Et les gens de mon âge ne reverront jamais flotter leurs étendards. Tullus Aufidius, lui, ne désarme pas.

Coriolan. — Vous dites qu'il s'est retiré à Antium ?

Cominius. — Oui, après la chute de Corioles.

Coriolan. — Antium... J'irais volontiers l'y chercher et m'exposer un peu aux effets de sa haine. (Entrent Sicinius et Brutus.) Voici les avocats de la canaille. Regardez-moi comme ils se carrent dans l'autorité de leur charge : ah ! ce tribunat, quelle insulte à toute âme bien née !

Sicinius. — Arrêtez.

Coriolan. — Hein ? Qu'est-ce que c'est ?

Brutus. — Oui, n'allez pas plus loin. Ce serait dangereux.

Coriolan. — Voilà du nouveau.

Menenius. — Dangereux ? La raison ?

Cominius. — Comment ? Elu consul de par la noblesse et le peuple...

Brutus. — Non, justement, Cominius. Le peuple revient sur son vote.

Coriolan. — Hein ? Ce sont des enfants qui m'ont promis leurs voix ?

Premier Sénateur. — Place, tribuns. Le consul se rend au Forum.

Brutus. — Le peuple est furieux.

Sicinius. — Encore une fois, arrêtez. Ou c'est la bagarre.

Coriolan. — Il est beau, votre peuple, il est digne de vous ! On a promis sa voix, on manque à sa parole : c'est exercer son droit de vote ! Et les tribuns sont là pour ne rien dire, alors ! Vous, oui, les voix du peuple ! Vous ne pouvez donc pas lui fermer la g... à ce monstre ! Et qui sait si ce n'est pas vous qui l'avez excité ?

Menenius. — Du calme, très cher, du calme.

Coriolan. — Eh ! cela saute aux yeux ; c'est encore un complot pour bafouer la volonté de la noblesse. Messieurs, si le cœur vous en dit, avalez la couleuvre, et vivez désormais comme vit cette espèce, qui ne saura jamais servir ni commander.

Brutus. — Non, s'il vous plaît, pas ce mot de complot. Le peuple dit qu'il voit qu'on s'est moqué de lui. Il n'y a pas si longtemps, paraît-il, lorsqu'on distribuait le blé gratis, vous avez, non content de jeter les hauts cris, traîné les orateurs des humbles dans la boue. Vous les auriez traités de complaisants, de pleutres, de pieds plats, d'ennemis du patriciat, que sais-je !

Coriolan. — Je ne m'en cache pas, et après ? Vos plébéiens savaient fort bien ce que je pense.

Brutus — Oh ! plus d'un l'ignorait.

Coriolan. — Bah ! Par fortune, vous étiez là pour informer les gens ?

Brutus — Moi ? J'étais là ? J'informais ?

Coriolan. — C'est un métier pour quoi vous semblez assez fait.

Brutus — Autant que vous, monsieur, pour celui de consul.

Coriolan. — Au fait, il a raison. Pourquoi suis-je consul ? Aussi bien, si je dois m'acquitter de ma charge comme vous de la vôtre, ah ! messieurs, qu'on me nomme tribun du peuple à vos côtés ! Je ne l'aurais pas volé.

Sicinius. — Dissimulez un peu votre mépris du peuple. Sans cela, voyez-vous, jamais vous ne serez de nos consuls. Et Brutus n'aura même pas le plaisir et l'honneur d'avoir au tribunat Marcius pour collègue.

Menenius. — Du calme, allons, voyons.

Cominius. — Le peuple ? Mais c'est lui qu'on trompe, qu'on égare. Cette palinodie est indigne de Rome. Coriolan n'avait pas mérité qu'on dressât dans la voie ouverte à sa valeur cet obstacle, ce piège à le déshonorer. Il y a là une perfidie...

Coriolan. — Ah ! L'histoire du blé, voilà qu'on en reparle. Eh bien, oui, je l'ai dit, je le veux répéter : la crapule...

Menenius. — Pas ici, mon ami, taisez-vous.

Premier Sénateur. — Non, pas ici, monsieur. Surtout en ce moment.

Coriolan. — Je veux parler : aussi vrai que je vis, je parlerai. Mes chers amis, pardon, mais, cette plèbe immonde, elle qui n'a ni vergogne ni foi, je

veux qu'elle me voie, ici, tel que je suis. Qu'elle entende comment je la flatte et l'adule ! Oui, je l'ai dit : notre mansuétude à l'égard de la plèbe entretient dans la ville et contre le Sénat un ferment d'insolence, un germe de révolte. Oui, je l'ai dit que nous semons la haine et l'anarchie à Rome, et quand nous nous commettons avec la populace. Sommes-nous sans vertu, sommes-nous impuissants? Non, certes : mais déjà nous avons trop donné du meilleur de nous-mêmes pour la race des gueux.

MENENIUS. — Il suffit, cher Caius...

CORIOLAN. — Je parlerai. Sans peur et de toutes mes forces, ainsi que je me suis battu pour mon pays, je veux jusqu'au bout de mon souffle crier leur fait à ces galeux. Ils viennent se frotter à nous ; et nous, la gale nous dégoûte, mais nous les laissons faire : le vrai moyen d'attraper, nous aussi, leur sale maladie !

BRUTUS. — Dirait-on pas, quand vous parlez du peuple, que vous êtes un dieu vengeur au lieu d'un homme comme nous ?

SICINIUS. — Mais le peuple saura...

MENENIUS. — Saura quoi, malheureux ? Qu'il s'est mis en colère ?

CORIOLAN. — En colère ? Fussé-je calme comme le sommeil de minuit, je parlerais de même et n'aurais pas d'autre pensée.

SICINIUS. — Que le poison d'une telle pensée, quand un cœur la conçoit, n'empoisonne que lui ! Et nous, tribuns, disons et déclarons qu'il faut...

CORIOLAN. — « Qu'il faut » ? L'entendez-vous, ce Triton de la poissonnaille ? Son « qu'il faut » sonne comme un ordre, ma parole !

MENENIUS. — Eh, pas du tout : c'est le terme légal.

CORIOLAN. — « Qu'il faut » ! O bons, trop bons patriciens, ô vous, Sénateurs paternels, voilà l'effet d'une indulgence déplorable : on fait litière ici de votre autorité. Cet homme ose venir vous jeter au visage son « qu'il faut », son très populaire « qu'il faut ». Et l'opposer au vœu formel d'une assemblée comme la vôtre, vénérable entre toutes ! Mais, par les dieux ! voulez-vous dégrader vous-mêmes vos consuls ? Serait-ce à celui-ci (il désigne Sicinius) de nous faire la loi ? Enfin, du peuple ou du Sénat, qui donc gouverne à Rome ?

COMINIUS. — Au Forum !

CORIOLAN. — Le blé, le blé ? Les gens qui conseillaient de le livrer gratis disent qu'on l'a vu faire en Grèce, quelquefois...

MENENIUS. — Bien, bien, mais laissez donc cette histoire.

CORIOLAN. — D'accord, je sais cela comme eux. Seulement le peuple avait un pouvoir, en Grèce, que la plèbe à Rome n'a point. En sorte que les gens dont je viens de parler nous conseillaient ici de nourrir la révolte. Parfaitement ! Ils travaillaient à démolir l'Etat.

BRUTUS. — Voilà l'homme ! Et l'on demande que le peuple vote pour lui.

CORIOLAN. — Je produis mes raisons, tribun. En pleine guerre, et l'ennemi nous avait durement touchés, on n'a jamais pu décider la plèbe à sortir de la ville pour combattre. Est-ce un tel dévouement à la patrie, au moment du danger, qui mérite le blé gratis ? Nous avons dû, vos plébéiens, les traîner ensuite à la guerre. Ils s'y sont distingués, oui bien : par leur indiscipline sous les armes. Et quelle fut, depuis, dans Rome, leur conduite ? Ignorez-vous les basses invectives, les stupides griefs dont ils ont bouche pleine à l'égard du Sénat ? Ah ! nous avions sujet de les récompenser, vraiment ! Mais on leur a donné le blé, quand même. Alors les gueux ont dit : « Nous l'avons réclamé, nous l'avons obtenu. Il ne s'agit que de crier toujours plus fort. Nous sommes le nombre, la masse et le Sénat a peur de nous. » Patriciens et sénateurs, voilà, votre don libéral, comment ils l'ont reçu. Telle est la gratitude populaire, et tel l'effet de votre bienveillance : la crapule en est enhardie et toutes les bontés que vous aurez pour elle sont à ses yeux dès lors autant de lâchetés. Demain, vous verrez cette plèbe forcer les portes du Sénat : et les corbeaux viendront y défier les aigles !

MENENIUS. — Allons, venez, Caius. C'est assez, maintenant.

BRUTUS. — Assez ? Plus qu'il n'en faut, voulez-vous dire ?

CORIOLAN. — Non, ce n'est pas assez. Je prétends dire encore ceci... après quoi, satisfait, je consens à me taire : Partout, quand le pouvoir se trouve divisé, partout, quand le savoir, le rang et la noblesse voient leurs décisions dépendre, en fin de compte, ou d'un « oui » ou d'un « non » de la foule imbécile, je dis que là, fatalement, la faiblesse est chez elle et le désordre règne. Les intérêts de la patrie ? On les néglige, on les oublie : les partis n'ont loisir que de s'entre-manger ! L'esprit d'obstruction sévit dans toute emprise ; rien ne se peut plus faire au moment opportun : c'est la débâcle inévitable de l'Etat. Oh ! saurez-vous, patriciens et sénateurs, dans votre amour pour Rome et nos traditions, les soutenir, s'il faut, par un grand changement ? Votre douceur nous perd, elle nous déshonore. Semblable politique ôte au gouvernement l'unité hors laquelle il n'est pas de gouvernement. Vous désirez le bien, et vous ne pouvez plus faire le bien, car vous vous soumettez au contrôle du mal. Je vous adjure de tenter le suprême remède. Sans doute, il peut hâter la fin, mais c'est le seul aussi qui sauve Rome en nous, si Rome doit être sauvée : abolissez le tribunat du peuple.

BRUTUS. — Oh ! cette fois, c'est trop.

SICINIUS. — Son discours est d'un traître. Il nous en répondra devant le peuple.

CORIOLAN. — Tais-toi, gredin, et puisses-tu crever un jour de male honte. Quel besoin peut avoir le peuple de ces deux tribuns déplumés ? C'est pourtant sur eux qu'il s'appuie pour manquer au Sénat romain. Et comment les a-t-on élus, ces drôles ? Quand ? A la faveur d'une émeute, dans un de ces moments où la nécessité fait loi contre toute justice. Bon, corrigeons cela. Proclamons que ce qui est juste est nécessaire aussi ! Et, renversant leur tribunat grotesque, nous rendrons à la boue ce qui est de la boue.

BRUTUS. — Trahison, trahison manifeste !

SICINIUS. — Consul, il serait consul ? Non, jamais.

BRUTUS. — Ediles ! Les édiles ! Arrêtez-le.

SICINIUS. — Vite, appelez le peuple. (Brutus va chercher les Citoyens, qui accourront aussitôt.) Au nom du peuple, je t'arrête, en tant que traître et novateur et comme l'ennemi juré du bien public. Suis-moi, je te l'ordonne, et viens répondre au peuple...

Il veut mettre la main sur Coriolan.

CORIOLAN. — Arrière !

LES SÉNATEURS et LES PATRICIENS. — Le Sénat est garant... Nous nous portons caution...

COMINIUS. — A bas les mains, vieillard.

CORIOLAN. — Arrière, ou je fais, moi, sortir tes os de tes guenilles.

SICINIUS. — Au secours, citoyens.

Brutus accourt avec la Plèbe et les Ediles.

MENENIUS. — Voyons, voyons, du calme... un peu de dignité.

SICINIUS, à la Plèbe. — Cet homme veut vous dépouiller de tous vos droits.

BRUTUS. — Ediles, qu'on l'arrête !

LA PLÈBE. — A bas Marcius ! A bas !... A mort !...

LES SÉNATEURS. — Des armes !

Sénateurs et Patriciens entourent Coriolan pour le protéger.

MENENIUS, LES SÉNATEURS, dans le tumulte. — Tribuns... Patriciens... Citoyens... Hola, ho ! Sicinius ! Brutus ! Coriolan !... Halte !... Silence !... Arrêtez, citoyens !

QUELQUES CITOYENS. — Arrêtez, arrêtez, silence !

MENENIUS. — Silence... Où allons-nous ? Je n'ai plus la force de crier. C'est la révolution, la... Vous, tribuns, vous, parlez au peuple. Coriolan, patience ! Sicinius, dites quelque chose.

SICINIUS. — Peuple de Rome, écoutez-nous. Silence.

LA PLÈBE. — Ecoutez les tribuns... Silence !... C'est lui qui va parler... Sicinius... écoutez-le !

SICINIUS. — Vous êtes à la veille de perdre ici vos libertés, vos droits et vos prérogatives. Marcius vous en privera. Marcius ! Pour vous remercier de l'avoir fait consul.

Sur la rumeur indignée de la Plèbe :

MENENIUS. — Oh ! oh ! oh ! Vous n'avez pas honte ? Vous jetez de l'huile sur le feu.

PREMIER SÉNATEUR. — Vous voulez la ruine de la cité ?

SICINIUS. — La cité, c'est le peuple.

LA PLÈBE. — Bien dit... La cité, c'est le peuple... Bravo ! A bas Marcius !

BRUTUS. — Au consentement de tous, nous avons été élus tribuns du peuple...

UNE VOIX. — Vous resterez tribuns du peuple.

LA PLÈBE. — Bravo... Oui, oui !... Brutus ! Sicinius !

MENENIUS. — Ils resteront tribuns sans se faire prier.

CORIOLAN. — La cité, c'est le peuple ? Admirable doctrine ! Autant démolir Rome tout de suite, et n'en laisser pierre sur pierre !

SICINIUS. — Ah ! ceci mérite la mort.

BRUTUS, bas, à Sicinius. — Il faut jouer le tout pour le tout. (Haut.) Nous, tribuns, les élus du peuple, disons et déclarons que Marcius a mérité la mort.

SICINIUS. — Qu'on le saisisse et le conduise sur-le-champ à notre roche Tarpéienne, pour en être aussitôt précipité.

BRUTUS. — Ediles, allons, allons ! Empoignez-le.

LA PLÈBE. — A mort Marcius... Rends-toi... A mort, à mort !

MENENIUS. — A moi, patriciens. Défendons Marcius. A moi, les jeunes et les vieux. (Les Patriciens se font menaçants. La Plèbe hésite.) Tribuns, je n'ai qu'un mot à dire. Un mot.

LES EDILES, sur un signe de Sicinius. — Silence !

MENENIUS. — Au nom de la Patrie... (Un temps.) ... Si vous la respectez, si vous l'aimez vraiment, souvenez-vous de procéder avec mesure. Observons la légalité. La modération, mes chers concitoyens...

BRUTUS. — Nous n'écouterons pas ! Emparez-vous de Marcius ! A la roche, Marcius !

LA PLÈBE. — A mort... Tue, tue !... A mort... A la roche !

CORIOLAN. — Non. Moi, je meurs ici.

Il tire son épée. Les Patriciens entourent Coriolan, prêts à le défendre. Ils arrêtent la Plèbe, la feront reculer et couvriront la sortie de Coriolan.

MENENIUS. — Abaissez votre épée. Ecartez-vous, tribuns. Caius, retirez-vous. Sinon, tout est perdu.

Couverts par les Patriciens et les Sénateurs, Menenius, Cominius, le Deuxième Sénateur s'efforcent de prendre à part Coriolan.

PREMIER SÉNATEUR. — Oui, partez vite.

CORIOLAN. — Comment ? Il faut tenir bon, au contraire. Nous avons bien autant d'amis que d'ennemis.

MENENIUS. — Rentrez chez vous, Caius. Ici, vous ne pouvez plus rien. Laissez-nous faire.

COMINIUS. — Venez, monsieur. Nous irons avec vous.

MENENIUS. — Oui, Caius ! Ah ! je vous en prie, allez. Moi je vais essayer de leur parler raison, à ces gaillards, hélas ! qui n'en ont guère : et si mon vieux bon sens ne peut plus rien, tant pis ! On leur dira n'importe quoi : car, n'importe comment, il faut, il faut absolument raccommoder les choses. Mais vous, Caius, allez, allez !

COMINIUS. — Venez, monsieur, venez.

CORIOLAN, qui se laisse emmener. — En terrain découvert, je garantis que j'en abats au moins quarante...

Coriolan et Cominius sont sortis ; la Plèbe suivra le mouvement, tandis que Menenius et les Patriciens reviennent.

MENENIUS. — Ma foi, je me sens très capable, quant à moi, d'en éreinter deux des plus braves. Par exemple, les deux tribuns.

UN PATRICIEN. — Coriolan vient de perdre sa chance.

MENENIUS. — Eh ! c'est qu'il est trop noble pour ce monde. Dût-il avec un mot de flatterie aux dieux obtenir en retour le trident de Neptune ou le tonnerre tout-puissant de Jupiter, il ne flatterait pas les dieux. Sa bouche, c'est son cœur. Ce qu'en son âme il pense, il faut qu'il s'en avoue en criant sur les toits. Et l'on dirait, sitôt qu'il se met en colère, qu'il n'a jamais ouï parler de cette chose qui s'appelle la mort. (Vociférations de la Plèbe qui va derechef envahir le théâtre.) Allons, la fête continue.

UN PATRICIEN. — J'aimerais que tous ces gens-là fussent dans leur lit, bien tranquilles !

MENENIUS. — Ils le seraient, s'il ne dépendait que de moi, tranquilles ! Oui. Mais au fond du Tibre. C'est qu'ils veulent sa peau, les imbéciles ! Ah ! s'il avait voulu leur parler gentiment...

La Plèbe est revenue.

SICINIUS. — Où est-il ? Où l'a-t-on caché, le serpent qui rêvait d'avaler Rome pour prendre à lui tout seul, ici, la place de tout le monde.

MENENIUS. — Honorables tribuns...

SICINIUS. — Oui ! Il sera précipité du plus haut de la roche par les bras forts du peuple. Il a bravé la loi : mais la loi désormais l'ignore et l'abandonne à la juste rigueur de ce peuple qu'il nargue, qu'il trahit !

PREMIER CITOYEN. — Et on va lui montrer que nos tribuns, c'est la bouche du peuple, et que nous sommes, nous, les bras.

LA PLÈBE. — Bien dit... bravo !... Mort au traître !

MENENIUS. — Monsieur, messieurs...

SICINIUS. — Vous, taisez-vous.

MENENIUS. — Et vous, occupez-vous de modérer la meute qui vous suit.

SICINIUS. — Comment, monsieur, comment a-t-il pu s'échapper ? Vous l'avez aidé, bien sûr ? Hein ?

MENENIUS. — Ecoutez : aussi bien que son grand courage, moi qui vous parle, je connais les défauts du consul...

SICINIUS. — Le consul ? Quel consul ?

MENENIUS. — Le consul Coriolan.

LA PLÈBE. — Non, non !... Jamais... A bas Coriolan... Mort à Coriolan !

MENENIUS. — Tribuns, avec votre licence, et la vôtre, mes bons amis, j'ai quelque chose à dire. Un mot ou deux. Mais il faudrait au moins qu'on m'entendît.

SICINIUS. — Est-ce bien utile, à présent ?

MENENIUS. — En tout cas, vous n'y perdrez rien, Sicinius, qu'un peu de temps peut-être, à m'écouter.

SICINIUS. — Dites, mais soyez bref. Nous avons hâte d'écraser cette vipère. Ecoutez Menenius.

MENENIUS. — A tous ceux de ses fils qui surent la servir, Rome s'honore d'avoir su, jusqu'à ce jour, marquer sa gratitude en leur donnant la gloire ; et leurs noms sont inscrits dans les temples des dieux. Tribuns et citoyens, voulez-vous aujourd'hui, pouvez-vous bien vouloir que Rome, notre Rome, se renonce en manquant à la tradition qui la fait noble, forte et grande entre les villes ? Quoi, notre glorieuse Rome, louve à présent dénaturée, Rome dévorerait ses enfants, citoyens ! et ceux de ses enfants pour qui, tout justement, Rome se doit d'avoir plus de reconnaissance ? Allons, cela, les dieux ne le permettront point.

Quelques-uns, parmi la Plèbe, semblent près d'approuver.

SICINIUS. — Coriolan est un danger public.

MENENIUS. — Coriolan, je vais vous dire : c'est le bras droit de Rome. Mettons qu'il a un peu de fièvre, ce bras-là : le guérir est facile. Mais, si vous le coupez, nous pouvons en mourir. Aussi bien, qu'a-t-il fait qui mérite la mort ? Il a vaincu nos ennemis. Il a donné son sang pour la communauté. Et ce sang généreux, on voudrait le lui prendre ? Aux dieux ne plaise ! Si nous voyons cela, si nous souffrons cela, Rome est déshonorée et l'avenir nous juge.

SICINIUS. — Allez, ce raisonnement ne tient pas debout.

BRUTUS. — Il est fou. Courez chez Marcius, vous autres. Sortez-le de sa maison. Cet homme-là, c'est une infection : empêchons-le d'empester Rome tout entière.

MENENIUS. — Attention ! Un mot encore, un mot ! Vous l'avez vu : il est prompt comme un tigre. Les coups qu'il porte en ses colères formidables, il les regrette, mais trop tard. Ah ! gare à vous ! Tribuns, soyez plus sages. Procédez dignement, tribuns, légalement. Souvenez-vous qu'il est aimé, Coriolan : craignez ses partisans, nombreux, déterminés. Faudra-t-il voir les factions déchirer Rome ?

BRUTUS. — Oh ! dans un cas pareil...

SICINIUS. — Que venez-vous parler de procédés légaux ? Comment se comporte-t-il, lui ? Prétendez-vous qu'il respecte la loi, par hasard ? Hé ? Nos édiles frappés, nous-mêmes bousculés...

MENENIUS. — Vous ne tenez pas compte aussi des circonstances. Du jour qu'il a pu tenir une épée, il a vécu la vie des camps et des batailles. Ce n'est pas là, convenez-en, une école à développer bonne grâce et douceur des manières dans l'homme. J'accorde qu'il s'exprime un peu vertement, oui. Je ne dis pas qu'il est commode, non. Mais, écoutez, j'ai mon idée. Laissez-moi l'aller voir, voulez-vous ? Moi d'abord. Je me fais fort de le ramener tout à l'heure au Forum pour y répondre de ses actes. Tranquillement. Légalement. A ses périls et risques.

PREMIER SÉNATEUR. — Honorables tribuns, n'est-ce pas le parti le plus sage, le plus humain ? Autrement, que de sang ! Pour aboutir à quel inconnu redoutable...

SICINIUS. — Soit, honorable Menenius. Nous considérons que vous représentez le peuple en cette occasion. Nous, camarades, bas les armes !

BRUTUS. — Ne rentrez pas chez vous. Tenez la rue.

SICINIUS. — Rendez-vous, tout le monde, au Forum. Menenius, amenez-nous Coriolan. Nous y comptons. Ou le peuple usera de la manière forte !

MENENIUS. — J'amènerai Coriolan. (Aux Sénateurs :) Messieurs, faites-moi compagnie. Il faut absolument qu'il vienne. Ou bien, alors, attendons-nous au pire : Rome à feu et à sang !

PREMIER SÉNATEUR. — Allons persuader Coriolan.

MENENIUS. — Au prix d'un mot gentil il avait leurs suffrages et tout allait au mieux pour tout le monde ici. (Ils vont pour sortir.) Enfin, ces grands braillards m'ont l'air presque tranquilles. Ils ont crié, ils sont contents. Grand bien leur fasse ! Mais c'est Coriolan qu'il s'agit de calmer. Tout peut encore s'arranger, s'il nous écoute !

PREMIER SÉNATEUR. — Il vous écoutera.

MENENIUS. — Je l'espère, et j'en doute.

Scène XIII

A ROME — UN APPARTEMENT DANS LA DEMEURE DE CORIOLAN

CORIOLAN. — Tous tant qu'ils sont, quand ils s'acharneraient sur moi, quand je serais sous la menace de la roue, quand ils mettraient l'une sur l'autre dix roches tarpéiennes, de façon que l'abîme en devînt insondable, eh bien, par le ciel, non, je ne changerais pas à l'endroit de la plèbe.

UN PATRICIEN. — Voilà qui est parler.

CORIOLAN. — Vous ne m'approuvez point, ma mère. Mais puis-je, moi, mentir à ma nature ? Non, n'est-ce pas ?

VOLUMNIE. — O Caius, ô Coriolan, j'aurais voulu vous voir d'abord affermir ce pouvoir... Déjà, vous l'avez compromis.

CORIOLAN. — Tant pis, ma mère. Et peut-être tant mieux.

VOLUMNIE. — O Caius, l'homme que vous êtes, puisque c'est l'homme aussi que vous voulez paraître, fallait-il tant d'efforts pour qu'on le reconnût ? Que n'avez-vous patienté ? Quel besoin de montrer vos

sentiments si vite ? Il n'était que d'attendre un peu, et personne bientôt ne pouvait plus rien contre vous.

Entrent Menenius et les Sénateurs.

MENENIUS. — Ami, vous avez été dur, là-bas, un peu trop dur. Il faut y retourner, et replâtrer cela.

PREMIER SÉNATEUR. — Autrement, notre pauvre Rome se fend en deux moitiés ; elle s'écroule et périt avec nous.

VOLUMNIE. — Laissez-vous conseiller, Caius, je vous en prie. Ah ! du naturel dont je suis, pas plus que vous je ne suis faite pour céder. Mais mon esprit, maître de mes colères, a toujours su les tourner à profit.

MENENIUS. — Bien parlé, noble femme ! (Il désigne Coriolan :) Et moi-même, n'était que le salut de Rome le commande, plutôt que de le voir plier devant la plèbe, j'irais endosser ma cuirasse. J'ai pourtant aujourd'hui du mal à la porter.

CORIOLAN. — Enfin, qu'est-ce que je dois faire ?

MENENIUS. — Retourner auprès des tribuns, Caius...

CORIOLAN. — Bien. Mais après ? Après ?

MENENIUS. — Rétracter vos paroles...

CORIOLAN. — Je n'y consentirais pas pour les dieux. Et vous voulez, pour eux, pour ces tribuns, que je rétracte...

VOLUMNIE. — Vous êtes intraitable ! Certes, j'admire, et jusqu'en ses excès, une intransigeance hautaine. Mais comprenez qu'ici nécessité fait loi. Je vous ai moi-même entendu déclarer qu'à la guerre l'esprit d'adresse allait de pair avec l'honneur. Et dans la paix, quel mal y aurait-il à les combiner; dites?

CORIOLAN. — Allons, allons !

MENENIUS. — Fort bien. La question est posée comme il faut.

VOLUMNIE. — Eh bien, Caius ?

CORIOLAN. — Pourquoi me pressez-vous de la sorte, ma mère ?

VOLUMNIE. — Parce que vous pouvez parler à cette plèbe non pas selon votre grand cœur, mais seulement du bout des lèvres. Croyez-vous que j'hésiterais, mon fils, à biaiser à ma conscience pour sauver mes amis en même temps que moi ? Non, sur l'honneur, je n'hésiterais point. Et par ma voix, Caius, c'est votre femme qui vous parle, et votre enfant, et le Sénat de Rome, et nos patriciens. Caius, il faut user d'adresse, ou vous nous perdez tous en vous perdant. Mais non ! Il aime mieux faire voir à la plèbe comment il fronce le sourcil, alors qu'il suffit d'un sourire pour détourner le coup qui, sans cela, nous tue.

MENENIUS. — Noble femme ! Venez, Caius, venez parler au peuple sans rudesse. Une bonne parole et vous arrangez tout ; vous conjurez le péril où nous sommes, et...

VOLUMNIE. — Va, mon fils, ta mère t'en prie. Et qu'ils te voient venir le bonnet à la main. Ainsi. De loin déjà tu les salues, en pliant le genou jusqu'à toucher les pierres. Car, en un pareil cas, la meilleure éloquence est encore celle du geste. Un ignare a toujours deux yeux pour voir ce qu'il ne peut entendre. Baisse le front. Ne manque pas de frapper plusieurs fois ta poitrine intrépide. Montre-leur que tu vas être humble, docile au peuple, prompt à céder, comme vient un fruit mûr à la main qui le cueille. Et puis, tu leur diras que tu es leur soldat.

MENENIUS. — Voilà ! Faites ce que l'on vous conseille, vous gagnez tous les cœurs. Caius, écoutez votre mère. On reçoit aisément du peuple son pardon : un rien l'irrite, il crie ; et puis, un rien l'apaise.

VOLUMNIE. — Je sais ce qu'il en coûte à ta fierté, mon fils. Et pourtant, va.

Entre Cominius.

COMINIUS. — J'arrive de la place. Il faut, monsieur, ou former un parti puissant contre la plèbe ; ou vous rendre auprès d'elle et présenter votre défense avec le plus grand calme ; ou vous abstenir de paraître, et fuir. Le fait est qu'ils sont furieux.

MENENIUS. — Allez leur parler gentiment.

COMINIUS. — C'est sans doute ce qu'il pourrait faire de plus sage. Mais saura-t-il se contenir ?

VOLUMNIE. — Il le doit, il le veut. Dis-le que tu le veux, mon pauvre enfant, je t'en supplie. Et va !

CORIOLAN. — Je le dois ? Bien, si je le dois... Mais vous me chargez là d'un rôle... Comment ferai-je pour le feindre au naturel ?

MENENIUS. — Nous sommes là pour vous souffler.

CORIOLAN. — Arrière donc toute fierté ! Allons mendier sur la place. Tantôt la larme à l'œil, et tantôt le sourire aux lèvres. Souvenez-vous, mon âme, de vous montrer exacte au métier des p... Et ce genou couvert de fer ? Jusqu'aujourd'hui, je ne l'ai pas fléchi, sauf à cheval, pour chausser l'étrier. Mais c'est devant la plèbe, tout à l'heure, qu'il faudra plier le genou. Car je vais demander à la plèbe l'aumône... Eh bien, jamais. Non, jamais mon âme étonnée ne me verra mettre dans un tel geste une pareille vilenie. Jamais.

VOLUMNIE. — A ton aise, mon fils. Je cesse de prier. Ta mère, enfin, s'est trop humiliée. Toi, tu ne l'étais pas, Caius, à m'exaucer. Marchons droit à la ruine, et que ton dur orgueil retombe sur ta mère. Du même cœur que toi, je me ris de la mort. Tu me dois ta grande bravoure : tu l'as sucée avec mon lait. Mais ton orgueil, Caius, ton orgueil n'est qu'à toi.

CORIOLAN. — Mère, j'irai. Ne grondez plus, je vous en prie, et calmez-vous. Là, je vais sur la place escamoter les cœurs et je rentre chez moi chéri du petit peuple. Je pars, voyez, j'y vais. S'il vous plaît, rassurez ma femme. Et tenez pour certain que je vous reviendrai consul, ou c'est alors qu'il faut désespérer de ma diplomatie.

VOLUMNIE. — Oh ! faites ce que vous voudrez.

COMINIUS. — Armez-vous de douceur. J'ai ouï dire que l'on tient prêtes des accusations plus graves que celles qui déjà pèsent sur vous.

CORIOLAN. — De la douceur : c'est le mot d'ordre. Partons, et qu'ils inventent ce qu'ils veulent : je serai là pour leur répondre avec honneur.

MENENIUS. — Avec douceur.

CORIOLAN. — Avec douceur. Bon. Bien. Avec douceur !

Scène XIV

ROME — LE FORUM

BRUTUS. — Son attitude ! Il veut faire ici le tyran ! Sur ce point, vous pouvez l'attaquer à fond. S'il se tire de là, rabattez-vous sur le mépris haineux qu'il montre pour le peuple. Et puis, n'oubliez pas

l'affaire des Antiates : le butin n'a jamais été distribué. (Entre un Edile.) Alors ? Il vient ?

L'EDILE. — Il vient.

BRUTUS. — Et avec lui ?

L'EDILE. — Le vieux Menenius et plusieurs sénateurs, ceux qui l'ont soutenu de tout temps.

SICINIUS. — La liste de nos voix contre lui, vous l'avez ?

L'EDILE. — Elle est prête, je l'ai.

SICINIUS. — Et vous avez classé les voix par tribus ?

L'EDILE. — Oui.

SICINIUS. — Bien. On peut assembler le peuple. Quand vous m'entendrez prononcer : « de par le peuple, ainsi sera-t-il fait... » que ce soit pour la mort, ou l'amende, ou l'exil, tout le monde crie aussitôt : « l'amende ! » si j'ai dit l'amende ; et si j'ai dit : la mort, il faut crier : « la mort ! » En insistant sur les droits anciens du peuple et la justice de l'arrêt.

L'EDILE. — Je vais les prévenir.

Il va pour sortir.

BRUTUS. — Hep ! Une fois qu'on a commencé de crier, on ne s'arrête plus : on réclame au milieu du tumulte l'exécution de la sentence tout de suite.

L'EDILE. — Très bien.

SICINIUS. — Remontez-les. Nous donnons le signal et, là-dessus, chacun y va de tout son cœur.

L'EDILE. — Comptez sur moi.

Il sort.

BRUTUS. — Mettez-le d'emblée en colère. Il ne peut pas souffrir la contradiction. Un mot l'échauffe, il part et plus rien ne l'arrête. Il nous vide son sac, il se casse les reins.

SICINIUS. — Parfaitement. Attention, c'est lui.

Entrent Coriolan, Menenius, Cominius, des Sénateurs et des Patriciens.

MENENIUS. — ... et du calme, du calme ! Restez maître de vous.

CORIOLAN. — Oui, comme un gargotier : permis, pourvu qu'on lui donne la pièce, de l'insulter tout à loisir. Que les dieux vénérés protègent toujours Rome ! Qu'à jamais la justice y soit rendue en tout par des hommes de bien ! Et... aimons-nous les uns les autres ! Et puisse la concorde encombrer tous les temples ! Mais plus de guerres dans nos rues...

MENENIUS. — Très bien, très bien.

PREMIER SÉNATEUR. — *Amen.*

L'Edile ramène la Plèbe.

SICINIUS. — Peuple, approchez.

L'EDILE. — Ecoutez nos tribuns. Silence !

CORIOLAN. — Je veux parler d'abord.

BRUTUS. — Ah ! ah ! Bon.

SICINIUS. — Bien. Parlez. Silence, là.

CORIOLAN. — A-t-on d'autres griefs que ceux que je connais ? Et va-t-on en finir aujourd'hui ?

SICINIUS. — Avant tout, je demande, moi, si vous vous soumettez au vote populaire ? Si vous reconnaissez les magistrats du peuple ? Et si vous acceptez leur juridiction sur telles fautes dont on pourrait administrer les preuves contre vous ?

CORIOLAN. — Oui.

MENENIUS. — Oui ! Citoyens, vous l'entendez, il a dit : oui ! Vous considérerez ses états de services. Vous penserez à ses blessures glorieuses dont tout son corps porte les cicatrices comme un cimetière sacré montre ses tombes.

CORIOLAN. — Egratignures...

MENENIUS. — Et vous saurez vous souvenir, si ce n'est pas en citadin qu'il parle, que vous avez sous les yeux un héros. Son discours est parfois un peu rude, sans doute, mais il n'y met ni haine ni malice : il s'exprime en soldat.

COMINIUS. — Laissez parler Coriolan.

CORIOLAN. — Voyons ! A l'unanimité, l'on me nomme consul, et moins d'une heure après vous me faites l'affront de m'enlever le consulat. Pourquoi ?

SICINIUS. — Mais, s'il vous plaît, c'est à vous de répondre, et non d'interroger.

CORIOLAN. — C'est juste. Eh bien, parlez.

SICINIUS. — Vous êtes accusé d'avoir, pour usurper dans Rome un pouvoir tyrannique, tramé l'écrasement des pouvoirs établis. En conséquence de quoi nous vous déclarons traître à la patrie...

CORIOLAN. — Hein ? Traître ? Moi ?

MENENIUS. — Non, Caius. Doucement ! Votre promesse...

SICINIUS. — ... Au nom du peuple...

CORIOLAN. — Le peuple ? Au tréfonds de l'enfer, le peuple, dans les flammes ! Traître, je suis un traître ! Misérable tribun, tu serais la mort en personne que je te le dirais encore en plein visage : tu mens. Je parle ici comme sous le regard des dieux, selon la vérité de mon âme : tu mens !

SICINIUS. — Peuple, connaissez-le.

LA PLÈBE. — A la roche ! A la roche...

SICINIUS. — Silence. Point n'est besoin d'ajouter une charge aux charges qui, déjà, l'accablent. Vous l'avez vu, vous l'avez entendu. Il a frappé vos magistrats, insulté le peuple romain. Il oppose à nos lois l'arbitraire et la violence. Il vient ici narguer l'autorité suprême qui le juge. Il n'est qu'un châtiment pour chacun de ces crimes : le dernier châtiment.

La Plèbe approuve.

BRUTUS. — Toutefois, comme il a bien servi Rome...

CORIOLAN. — Quoi, qu'est-ce qu'il radote, celui-là ? Servir Rome ? Est-ce à lui...

BRUTUS. — Je sais ce que je dis.

CORIOLAN. — Vous !

MENENIUS. — Votre promesse à votre mère, voilà comme vous la tenez !

COMINIUS. — Ecoutez, je vous en conjure...

CORIOLAN. — Je n'écoute plus rien. Qu'ils la prononcent, leur sentence : le précipice ou le vagabondage de l'exil, l'écorchement tout vif ou la mort lente, en prison, par la faim ! Je n'achèterai pas ma grâce au prix du moindre mot qui les pourrait flatter. Et pour les plus grands biens qu'ils voudraient m'accorder je ne descendrais pas à leur dire : bonjour !

SICINIUS. — Parce qu'en toute occasion il a marqué sa haine et son mépris au peuple ; qu'il a concerté les moyens de réduire à néant nos droits et privilèges ; et qu'il vient encore, ici même, d'attenter contre la justice, la bafouant dans les ministres qui la rendent : en vertu des pouvoirs que la loi nous confère, nous, tribuns, déclarons au nom du peuple qu'à compter d'à présent Marcius est banni de Rome, à peine, s'il tente jamais de repasser les portes de la ville, d'être précipité du haut de notre roche Tarpéienne. De par le peuple, ainsi sera-t-il fait.

LA PLÈBE. — L'exil, l'exil... Les droits du peuple... Privilèges !... Exil... Il est banni...

COMINIUS. — Plébéiens, mes amis, écoutez-moi...

SICINIUS. — La sentence est formelle et nous n'écoutons plus.

La Plèbe crie toujours.

COMINIUS, dont la voix domine le tumulte. — Qu'on me laisse parler... J'ai été consul et je veux dire...

SICINIUS. — Dire quoi ? Qu'il est votre ami ? Eh bien, on le sait.

BRUTUS. — Et il n'y a plus rien à dire. On le chasse comme l'ennemi du peuple et comme un traître à la patrie. De par le peuple, ainsi soit-il !

LA PLÈBE, en chœur. — L'exil, l'exil !

Mais Coriolan fait deux ou trois pas au-devant de la Plèbe étonnée.

CORIOLAN. — Vous n'avez pas fini d'aboyer, mauvais chiens ? De souffler jusqu'à nous votre haleine empestée ? Arrière ! Vous empuantissez le jour que je respire. Va, Plèbe, ta faveur, je l'estime son prix : ni plus ni moins que boue et pourriture. Arrière, tous ! C'est moi qui vous renie, et moi qui vous bannis ! Restez, et restez seuls : je vous livre à votre inconstance. Lâches ! Qu'un écho le plus vague, une rumeur la plus lointaine jettent au désarroi vos cœurs toujours tremblants ! Ici, vos ennemis dès lors n'ont qu'à paraître : qu'ils secouent seulement les plumes de leurs casques, ils font sur vous lever le vent du désespoir ! Je pars. Votre droit de chasser les défenseurs de Rome, gardez-le bien, ce droit très précieux : jusqu'au jour où votre sottise vous soumettra, esclaves-nés ! à quelque nation qui vous vaincra sans coup férir. Romains dégénérés, vos pires ennemis, c'est vous-mêmes. Maintenant, à cause de vous, cette cité, je la méprise et lui tourne le dos. Adieu. Rome n'est pas le monde.

Sur la sortie de Coriolan, de Cominius, de Menenius, des Sénateurs et des Patriciens :

L'EDILE. — L'ennemi du peuple est parti, parti !

LA PLÈBE. — Parti !... Banni !... Parti... Hoo, hoo, bravo !

La Plèbe exulte. Les bonnets volent de toutes parts.

SICINIUS. — Allez et suivez-le de vos huées ! Rendez-lui mépris pour mépris ! Nous, qu'une escorte nous accompagne à travers Rome !

LA PLÈBE. — Sicinius !... Brutus !... Conspuez Coriolan !... Vive les tribuns du peuple ! A bas le traître, à bas Coriolan !

Scène XV

ROME
DEVANT UNE DES PORTES DE LA VILLE

Paraissent Coriolan, Volumnie, Virgilie, Menenius, Cominius.

CORIOLAN. — Trêve de pleurs. Ecourtons cet adieu. Mère, qu'avez-vous fait de votre ancien courage ? C'est dans les grands revers que l'on connaît les âmes grandes, vous l'avez toujours dit. Et vous disiez aussi qu'à se montrer stoïque aux coups du sort contraire un homme digne de ce nom mérite de gagner la maîtrise de soi.

VIRGILIE. — Dieux, dieux !

CORIOLAN. — Allons, ma femme, je t'en prie...

VOLUMNIE. — Si la peste rouge pouvait frapper soudain tous les métiers de cette ville. Périsse...

CORIOLAN. — Là, ma mère, apaisez-vous. Quand je serai parti, on m'aimera ici. Cher, cher Menenius, tu te brûles les yeux. Cominius, pas de faiblesse. Vous avez vu, mon général, bien des spectacles faits pour durcir le cœur ; et vous gardiez à travers les batailles un visage d'airain. Dites à ces femmes navrées que la fortune a des retours inévitables. Comme il est sot d'en rire, il est vain d'en pleurer. Mère, souvenez-vous que vous avez toujours aimé les beaux hasards où j'engageai ma vie. Cette fois, je pars seul. Mais, n'en doutez point, seul encore, du fond de sa retraite, votre fils fera parler de lui ; pourvu qu'on ne le prenne par cautèle et par trahison, sa gloire passera la mesure ordinaire.

VOLUMNIE. — Enfant, je n'ai que toi. Tu pars tout seul. Où vas-tu ? Où vas-tu ? Ecoute : Cominius voudrait t'accompagner. Pendant les premiers jours. Pour établir un plan, pour choisir une route. Tu ne peux pas aller sans savoir où, à travers les périls des pays inconnus.

CORIOLAN. — Mère...

COMINIUS. — C'est dit. Pendant un mois, je te fais compagnie, et nous arrêterons le lieu de ton séjour. Que tu puisses là-bas tenir de nos nouvelles et nous donner des tiennes. Ainsi, dès que l'événement permet qu'on te rappelle, nous savons où te prendre, et sans perdre un temps précieux à te courir après aux quatre coins du vaste monde, on peut saisir ici l'occasion, battre le fer quand il est chaud. Ton absence, autrement, compromet tout.

CORIOLAN. — Cher Cominius... Non. Je vois sur toi beaucoup d'années, les travaux de toutes tes guerres. Ami, tu n'es plus fait pour courir l'aventure aux côtés de quelqu'un dont la force est intacte. Et maintenant, passons la porte de la ville. Venez, ma femme bien-aimée. Et vous, mère chérie, venez. Et venez, mes amis, restés francs comme l'or. Je veux vous voir sourire en me disant adieu. Aussi longtemps que je serai debout sur cette terre, je resterai celui que vous avez connu. Un homme fidèle à son âme.

MENENIUS. — On n'a rien dit de plus profond et de plus noble. Allons, nos pleurs sont vains. Si je pouvais, de mes bras amollis et de mes jambes lourdes, secouer seulement sept années, par les dieux ! je voudrais le suivre pas à pas.

CORIOLAN. — Donne ta main. Et viens.

Ils franchissent la porte. Sur leur sortie, un temps. Puis :

Scène XVI

MÊME LIEU

Entrent Sicinius et Brutus, avec un Edile.

SICINIUS à l'Edile. — ... Maintenant, vous pouvez leur dire de rentrer chez eux. Tous. Dites que l'ennemi du peuple est parti, qu'il est loin : ils viennent de sauver leurs droits et privilèges.

BRUTUS. — Oui. Et renvoyez les citoyens chez eux.

L'Edile sort.

SICINIUS. — La noblesse n'est pas contente. Au fond, elle est pour Marcius.

BRUTUS. — En attendant, nous leur avons montré qu'ils doivent compter avec nous. A présent que l'affaire est dans le sac, évidemment, il vaut mieux nous tenir tranquilles, et nous faire au besoin tout petits, tout petits. Oh ! oh ! voilà M^me^ sa mère.

Entrent Volumnie et Virgilie, en larmes, et Menenius.

SICINIUS. — Tâchons de l'éviter. Il paraît qu'elle est folle.

BRUTUS. — Ils nous ont vus. Faites comme si de rien n'était. Allez droit devant vous.

VOLUMNIE, aux Tribuns. — Ah!... Ah! vous, je vous trouve avec joie. Plaise, plaise aux grands dieux faire sur vous tomber la peste !

MENENIUS. — Doucement, s'il vous plaît. Les cris sont inutiles.

VOLUMNIE. — Je ne peux pas parler. C'est à cause des larmes. Autrement... Mais vous m'entendrez tout de même ! (A Brutus, en lui barrant la route :) Vous seriez trop content si je vous laissais aller, vous.

VIRGILIE, à Sicinius. — Vous aussi, vous resterez. C'est mon mari qui ne devait pas nous quitter. Oh ! mon mari...

SICINIUS. — Eh ! là, c'est une vraie furie !

VOLUMNIE. — Regardez-moi cet imbécile ! Par quelle fourberie, hein, dis ? fais-tu bannir de Rome un homme qui pour elle a frappé plus de coups que tu n'as jamais, toi, su dire de paroles...

SICINIUS. — Dieux protecteurs, vous l'entendez !

VOLUMNIE. — ... de paroles sensées ? Ce qu'il faudrait, vois-tu... Ote-toi de ma vue... Eh, non, tu ne t'en iras pas ! Il faudrait que mon fils te tînt là, où tu es, avec toute ta race, et qu'il eût bien en main sa bonne épée.

SICINIUS. — Et puis, après ?

VIRGILIE. — Et puis, tout serait dit pour ta postérité, après !

VOLUMNIE. — Oui, tout y passerait, les bâtards et le reste. Mon brave Marcius ! Penser que c'est pour Rome qu'il a reçu tant de blessures !

MENENIUS. — Calmez-vous, chère dame. Venez.

SICINIUS. — Si Marcius avait continué de servir la patrie ainsi qu'il avait commencé ! Ce noble ouvrage, pourquoi l'a-t-il défait lui-même ?

BRUTUS. — Oui, s'il avait continué...

VOLUMNIE. — Quoi ? S'il avait continué ? Mais c'est vous, c'est vous seuls, mauvais finauds, qui vous êtes chargés d'ameuter la canaille. Un homme comme lui, des fripons comme vous ! Est-ce que vous pouviez comprendre son mérite ? Pas plus que moi ces mystères du ciel, que le ciel ne veut pas découvrir à la terre.

BRUTUS. — Allons-nous-en, s'il vous plaît, Sicinius.

VOLUMNIE. — Oui, s'il vous plaît, monsieur, allez-vous-en. Vous pouvez être fiers de votre bel exploit ! Mais, avant de partir, écoutez bien ceci : autant le Capitole est au-dessus des masures de Rome, autant mon fils... le mari de cette dame, oui, là, vous la voyez ?... autant mon fils, que vous avez banni, est au-dessus de vous, de vous tous.

BRUTUS. — Bon, bon. C'est entendu. Retirons-nous.

SICINIUS. — Retirons-nous. A quoi bon s'entendre agonir par une femme qui n'a plus sa tête à elle.

Les Tribuns rebroussent chemin. Sur leur sortie :

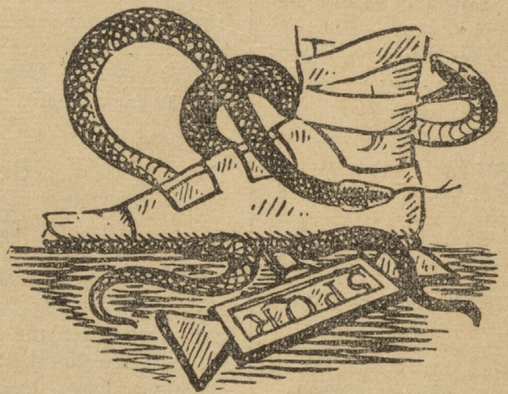
VOLUMNIE. — Mes malédictions vous accompagnent, misérables !

MENENIUS. — Vous les avez criées de la bonne manière. Hélas ! vous en avez sujet. Voulez-vous dîner avec moi ?

VOLUMNIE. — Je dîne de ma seule haine. J'en vis et j'en mourrai. Assez piaillé, ma fille. Plaignez-vous, oui, mais plaignez-vous comme je fais : en criant votre haine. Allons, venez, venez.

Elles sortent, suivies de Menenius.

MENENIUS. — Fi du monde, fi de la vie !



TROISIÈME PARTIE

Scène XVII

A ANTIUM
DEVANT LA DEMEURE D'AUFIDIUS

La nuit noire. Lumière et musique, voix confuses dans la maison d'Aufidius. Coriolan paraît, déguisé sous de pauvres vêtements.

CORIOLAN. — Elle est belle, cette cité d'Antium. J'ai fait ici des veuves.

VOIX DU PREMIER SERVITEUR, dans la maison. — Du vin, du vin... Quel service dans cette maison ! Ah çà ! dormez-vous ?

DEUXIÈME SERVITEUR, qui se montre sur le seuil pour rentrer aussitôt. — Cotus ! Où se cache-t-il, le pendard ? Ton maître t'appelle, eh, Cotus !

CORIOLAN. — Monde, monde, tu n'es que changements, retours, incertitude ! Deux amis sont liés par de profonds serments. On croirait qu'un seul cœur bat dans leurs deux poitrines. Les jeux et les travaux, la couche, les repas, ils ont tout partagé. Il suffit, pour quelque sottise, qu'une dispute entre eux s'anime : en un moment, les voilà séparés. Ils se détesteront toute leur vie. Au contraire, voici deux ennemis jurés. Leur haine, les projets qu'ils font l'un contre l'autre occupent leur journée et, la nuit, les réveillent. Que faudra-t-il pour les unir soudain d'une amitié si tendre qu'ils se voudront encore unir dans leurs enfants ? Que faudra-t-il ? Un rien, un tout petit hasard. Ainsi de moi. Je suis ici. J'abhorre la patrie où j'ai reçu le jour. J'aime déjà cette cité dont je rêvai l'écrasement naguère. (Passe un citoyen d'Antium.) Monsieur, les dieux vous gardent.

LE PASSANT. — Et vous aussi, monsieur.

CORIOLAN. — Enseignez-moi, s'il vous plaît, le chemin pour me rendre à la maison de l'illustre Aufidius ? Est-il à Antium ?

LE PASSANT. — Voyez. Il reçoit, cette nuit, les grands de la cité.

CORIOLAN. — Comment, c'est là qu'Aufidius habite?

LE PASSANT. — Oui, monsieur.

CORIOLAN. — Ah ! je vous remercie. Adieu.

LE PASSANT. — Adieu.

Il sort.

CORIOLAN. — La maison est bonne. L'odeur de ce festin... Mais, moi, je ne viens pas en invité. Non, certes !

Il se dirige vers la maison. Le Premier et le Deuxième Serviteur reparaissent sur le seuil.

PREMIER SERVITEUR. — Que voulez-vous, l'ami ? Passez votre chemin.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Il est encore là ? Et le portier, où est-ce qu'il a les yeux, le portier ? On ne laisse pas approcher des compagnons de cette espèce. Au large, vous !

CORIOLAN. — Toi, tu commences à m'ennuyer.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Il fait le fier encore ! Attendez, je m'en vais vous aider.

CORIOLAN. — Tais-toi.

PREMIER SERVITEUR. — Il n'a pas l'air d'un rôdeur ordinaire. Il faudrait peut-être prévenir le maître ?

Paraît un Troisième Serviteur.

TROISIÈME SERVITEUR. — Qu'est-ce que c'est que ce personnage ?

DEUXIÈME SERVITEUR. — Il est drôle, ma foi. Pas moyen de se débarrasser de lui.

TROISIÈME SERVITEUR. — Dites donc, camarade, vous ne pouvez pas vous en aller, non ?

CORIOLAN. — Je ne gêne personne.

TROISIÈME SERVITEUR. — Enfin, qui êtes-vous ?

CORIOLAN. — Un patricien.

TROISIÈME SERVITEUR. — Hein ? Minable comme il n'est pas permis...

CORIOLAN. — Justement.

TROISIÈME SERVITEUR. — Minable patricien, faites-moi le plaisir d'aller gîter ailleurs. Ouste ! videz les lieux.

Il fait mine de l'empoigner. Coriolan l'écarte rudement.

CORIOLAN. — Occupe-toi de tes devoirs, maraud. Va-t'en bâfrer les restes.

TROISIÈME SERVITEUR. — Quoi, vous ne voulez pas ?... (Aux autres Serviteurs.) Dépêchez-vous d'avertir notre maître qu'il nous tombe là un drôle d'invité.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Osez-vous y aller ?

PREMIER SERVITEUR. — Je crois qu'il faut...

Ils sont sortis.

TROISIÈME SERVITEUR. — Où loges-tu ?

CORIOLAN. — A l'enseigne de la belle étoile.

TROISIÈME SERVITEUR. — De la belle étoile ?

CORIOLAN. — Oui.

TROISIÈME SERVITEUR. — Où mets-tu cette auberge-là ?

CORIOLAN. — Dans l'empire des corbeaux.

TROISIÈME SERVITEUR. — Dans l'empire... Ah çà ! il est idiot ! Et tu vis aussi avec les buses, peut-être !

CORIOLAN. — Non, mon garçon, je ne sers pas chez ton maître. Assez jasé. Retourne à ton buffet. (Il le secoue et le repousse. Le Troisième Serviteur, effaré, rentre dans la maison.) Entrons. Aufidius me tue ? Il use de son droit. Et s'il m'accueille ? Alors je suis son homme et je sers son pays.

Il va pour entrer, et recule, car Aufidius, le Premier et le Deuxième Serviteur paraissent sur le seuil.

AUFIDIUS. — Où est cet homme ?

DEUXIÈME SERVITEUR. — Ici, monsieur. Je l'aurais battu comme un chien, mais je n'ai pas voulu, à cause du bruit, pour ne pas déranger...

AUFIDIUS. — D'où viens-tu ? Que veux-tu ? Allons, parle. Ton nom ?

CORIOLAN. — Je porte un nom, Tullus, qui sonne mal à l'oreille d'un Volsque. A la tienne, surtout.

AUFIDIUS. — Dis-le. Je vois ta pauvreté. Je vois en même temps que ton maintien annonce un chef. Comment t'appelles-tu ?

CORIOLAN. — Regarde-moi. Tu ne me connais pas ?

AUFIDIUS. — Je ne te connais pas. Ton nom ?

CORIOLAN. — Caius Marcius. Et depuis que je t'ai battu à Corioles, on m'appelle Coriolan. Un dur service, maint danger, la victoire et mon sang, un surnom les a trop payés aux yeux de Rome. Et maintenant je n'ai plus rien, hors mon surnom, Coriolan : cela dit tout, et je devine ton plaisir ; c'est ton pire ennemi qui tombe en ton pouvoir. Je suis seul. La plèbe romaine vient d'assouvir sur moi sa basse jalousie et sa longue rancune. La noblesse en sa veulerie a laissé faire. La noblesse a permis qu'on me chassât sous les huées. Dans cette extrémité, me voici sur ton seuil. Tullus, je ne viens pas sauver ma vie. Si je redoutais de mourir, n'es-tu pas, toi, l'homme que je fuirais avec le plus de soin ? Je ne viens pas sauver ma vie : non, je viens me venger de ceux qui m'ont banni. Si la même rancœur, toujours, t'anime contre Rome, si tu désires de punir terriblement tant d'affronts que par Rome a soufferts ta patrie, sers-toi de moi ; hâte-toi d'employer pour elle contre Rome la honte, la misère où tu me vois réduit. Car je la combattrai, cette cité pourrie, avec l'acharnement d'un démon plein d'ennui. Mais peut-être es-tu las d'oser et d'entreprendre ? Las d'avoir tenté trop longtemps la fortune toujours contraire ? Alors je suis las, moi aussi, las enfin d'aller et de vivre ; je tends la gorge à ton épée et à ta vieille haine. Frappe, ou tu n'es qu'un sot. Rappelle-toi que j'ai tiré du flanc de ta patrie le meilleur de son sang. En sorte que tu ne peux plus, Tullus, me laisser vivre, sinon dans ton service ou pour ton déshonneur.

AUFIDIUS. — Marcius, Marcius, j'écoute, et chacune de tes paroles déracine en mon cœur un grief ancien. Embrassons-nous. Cinq fois, Marcius, tu m'as vaincu. J'avais juré, dussé-je y perdre le bras droit, de t'arracher enfin ton bouclier. Eh bien, rivaux, nous le restons, mais c'est d'amitié. N'eussions-nous à venger que ton exil sur Rome, tous les nôtres prendraient les armes, de quinze à septante ans, et nous irions, comme un torrent déborde, répandre au loin la guerre, la porter jusqu'au cœur de ta ville ingrate. Or, mon armée est prête et demain nous partons. Seul, je n'espérais pas arriver devant Rome. Avec toi, Marcius...

CORIOLAN. — Dieux, vous comblez mes vœux !

AUFIDIUS. — Grande âme, grand soldat, te plaît-il de mener ta guerre et ta revanche ? Partageons les pouvoirs de mon commandement. Qui mieux que toi connaîtrait ton pays en sa force et dans sa faiblesse ? Choisis tes moyens et tes voies. Va tout droit, si tu veux, battre les murs de Rome. Ou préfères-tu l'investir et, désolant au loin la campagne autour d'elle, jeter l'effroi dans Rome avant de la détruire ? Tu feras à ton gré. Cher Marcius, entre dans ma maison. Tu trouveras les grands d'Antium : ils sont venus ce soir me faire leurs adieux. Ta main, mon frère d'armes. Sois ici le très bienvenu.

Coriolan et Aufidius entrent dans la maison.

PREMIER SERVITEUR. — Tout est changé. Du blanc au noir.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Moi qui allais cogner !

PREMIER SERVITEUR. — Quelle poigne ! Il m'a pris entre un doigt et le pouce : j'ai tourné comme une toupie.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Moi, en le voyant, je me suis dit : Attention ! Avec une tête comme ça, n'est-ce pas ? une tête... Enfin, vous comprenez ?

PREMIER SERVITEUR. — Oui, oui, oui. Avec cette tête-là ! Je veux être pendu si je n'ai pas vu tout de suite qu'il avait, ce particulier, quelque chose de plus que ce que je pouvais voir.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Oh ! c'est bien simple : un homme comme lui, il n'y en a pas deux.

PREMIER SERVITEUR. — D'accord. Mais, comme soldat, il y a encore mieux. Vous savez qui c'est.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Qui ? Aufidius ?

PREMIER SERVITEUR. — Parbleu ! On ne compare pas.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Aufidius, notre général, il en vaut six comme celui-ci.

PREMIER SERVITEUR. — Six, non, peut-être pas. N'empêche que notre Aufidius n'a pas son pareil.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Une ville... quand il s'agit de défendre une ville, Aufidius...

PREMIER SERVITEUR. — Bien sûr ! Et dans les assauts, hein ?

Entre le Troisième Serviteur.

TROISIÈME SERVITEUR. — Dites donc, mes enfants, vous ne savez pas ? Il y a du nouveau.

PREMIER SERVITEUR. — Qu'est-ce que c'est ?

DEUXIÈME SERVITEUR. — Raconte.

TROISIÈME SERVITEUR. — Moi, je ne voudrais pas être dans la peau d'un Romain.

PREMIER SERVITEUR. — Parce que ?

DEUXIÈME SERVITEUR. — Pourquoi ?

TROISIÈME SERVITEUR. — Eh bien, parce qu'il est ici, l'homme qui a toujours flanqué la pile à notre général : Caius Marcius. Mais maintenant il va marcher avec nous contre les Romains !

PREMIER SERVITEUR. — Flanqué la pile à notre général ? Répète un peu...

TROISIÈME SERVITEUR. — Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais, enfin, il s'est arrangé pour n'être jamais battu par Aufidius, quoi !

DEUXIÈME SERVITEUR. — Oh ! tu peux y aller : on est entre camarades. Marcius lui a flanqué la pile cinq fois à notre général. Aufidius est le premier à le dire. Je l'ai entendu.

PREMIER SERVITEUR. — C'est vrai que, devant Corioles, Aufidius n'en menait pas large.

TROISIÈME SERVITEUR. — L'autre est trop fort pour lui, allons, c'est clair.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Quelles têtes font-ils, là-haut ?

TROISIÈME SERVITEUR. — Il faut les voir. Marcius est assis au bon bout de la table. Nos sénateurs se lèvent pour lui parler. Le général lui fait des politesses comme à une belle dame. Il l'écoute la bouche ouverte et les yeux blancs. Mais le plus fort, c'est qu'il s'est coupé en deux, notre général. Oui. Figurez-vous que Marcius partage le commandement. Il dit qu'il ira prendre le portier de Rome par les oreilles.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Ma foi, il en est bien capable.

TROISIÈME SERVITEUR. — Il le fera. Et vous comprenez la situation ? Il a des amis à Rome, autant d'amis que d'ennemis. Seulement, ses amis n'osaient plus se montrer, n'est-ce pas ?

PREMIER SERVITEUR. — Ah ! voilà !

TROISIÈME SERVITEUR. — Oui, mais dès qu'ils vont retrouver leur homme en pleine forme et qu'ils verront qu'il a de nouveau la crête en l'air, c'est alors qu'ils sortiront de leurs trous, comme les lièvres après la pluie, et tout contents d'entrer dans la danse avec lui.

PREMIER SERVITEUR. — Ce sera magnifique. A quand la fête ?

TROISIÈME SERVITEUR. — Bientôt. Ils partent ce matin. Tout à l'heure, vous entendrez les tambours. Ils vont sortir de table pour entrer en campagne : ils sont pressés, vous savez. Ils ne prendront même pas le temps de s'essuyer la bouche.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Tant mieux. La paix, on commençait à en avoir assez. Ah ! la paix... Les tailleurs font fortune ; les écrivailleurs mangent tous les jours. Pendant ce temps-là, les épées se rouillent. Et la paix n'a jamais servi à autre chose.

PREMIER SERVITEUR. — Vive la guerre ! La guerre et la paix, voyez-vous, c'est le jour et la nuit. A la guerre, on se réveille, on se secoue. Il y a du bruit, du mouvement. C'est vif, c'est excitant, la guerre. Tandis que la paix, on s'embête, on s'endort. C'est le marasme, le noir, la léthargie.

TROISIÈME SERVITEUR. — Juste. Ah ! mes amis, la guerre, et vitement ! Ecoutez : ils sortent de table, là-haut.

PREMIER et DEUXIÈME SERVITEURS. — Allons-y... Vite... Dépêchons.

Scène XVIII

ROME — LA RUE

Une fin d'après-midi dorée. Une agréable rumeur de vie. Des Citoyens passent. Entrent à petits pas, tout aises, les deux Tribuns du peuple.

SICINIUS. — Mais non, mais non. L'homme n'est plus à craindre. C'est fini Marcius, c'est oublié. Ses partisans ne sont pas fiers, je pense. Dame, ils voyaient déjà Rome à feu et à sang, les factions aux prises dans nos rues. Ils en auraient pâti, du reste, autant que nous. Vaut-il pas mieux voir ici l'ordre et la concorde ? Nos braves commerçants chantent dans leurs boutiques. La paix règne dans Rome et le peuple est content. Tout va bien, Brutus, tout va bien. Grâce à qui ? Grâce à nous.

BRUTUS. — Eh, eh, nous avons fait ce qu'il fallait, au bon moment. Tiens, voilà Menenius.

Entre Menenius.

SICINIUS. — Mais oui, mais oui, c'est Menenius. Il a mis de l'eau dans son vin, le patricien de bonne humeur. Bonsoir, monsieur, bonsoir.

MENENIUS. — Bonsoir, messieurs.

SICINIUS. — Eh bien, notre Coriolan, dites-moi ? on se passe de lui à Rome. Sauf ses amis, bien entendu. Mais la république : elle est toujours debout, la république. Et, vous savez, c'est pour longtemps, dût le héros, là-bas, devenir enragé.

MENENIUS. — Les dieux l'ont voulu : tout est bien. Et tout serait mieux, peut-être, s'il avait su plier aux circonstances.

SICINIUS. — A propos, que fait-il, notre Coriolan ?

MENENIUS. — Je n'en sais rien. Sa mère et sa femme non plus, du reste.

Passent des Citoyens.

LES CITOYENS. — Les tribuns... C'est Brutus... Sicinius... les tribuns du peuple...

PREMIER CITOYEN. — Les dieux protègent nos tribuns !

SICINIUS. — Salut, voisins.

BRUTUS. — Bonsoir, mon bon ami. Mes bons amis, bonsoir.

PREMIER CITOYEN. — Nous prions pour vous tous les jours à la maison, messieurs les tribuns. Moi, ma femme, les enfants.

SICINIUS. — A tous les citoyens joie et prospérité.

BRUTUS. — Dire que le pauvre Coriolan ne l'aimait pas, ce cher petit peuple de Rome. Tant pis pour lui. Allons, au revoir, camarades.

LES CITOYENS. — Vive la république et vivent nos tribuns !

LES TRIBUNS. — Bonsoir, bonsoir. Portez-vous bien.

Les Citoyens s'en vont.

SICINIUS. — Voilà... voilà... La vie est belle maintenant. Hein, Menenius, qu'est-ce que vous en dites ? Regrettez-vous l'époque où ces gaillards affolés, furieux s'agitaient par les rues ?

BRUTUS. — A la guerre, Caius était un brillant officier, oui. Mais ici ! D'une arrogance, d'un orgueil... Ambitieux comme il n'est pas permis de l'être. Egoïste...

SICINIUS. — Et quelle prétention ! Il voulait tout faire lui-même, être en tout et partout le seul maître.

MENENIUS. — Il ne voulait rien de pareil.

SICINIUS. — Lui ? Allons donc ! Vous l'auriez vu s'il avait pris le consulat. On s'en mordrait les doigts. Vous comme tout le monde.

BRUTUS. — Mais les dieux ne l'ont pas permis. Depuis qu'il n'est plus là, votre Coriolan, Rome n'est pas moins forte ni moins sûre. On ne nous parle plus de guerre. L'ordre règne.

Entre un Edile.

L'EDILE. — Honorables tribuns, j'ai cru devoir vous avertir : un esclave, qu'on vient d'incarcérer d'ailleurs, affirme que nos ennemis, les Volsques, avec deux armées, ont franchi la frontière et qu'ils saccagent le pays.

MENENIUS. — Aufidius ! Il fallait s'y attendre. Tant que Marcius était là pour défendre Rome, l'autre est resté dans sa coquille. Il a eu vent de l'exil de Marcius : le voilà qui montre ses cornes.

SICINIUS. — Il n'est pas question de Marcius.

BRUTUS. — Les verges, tout de suite, à ce colporteur de fausses nouvelles. Les Volsques, eux, oser rompre avec nous ? Et le traité de paix, qu'est-ce que vous en faites ? Impossible, je vous dis que c'est impossible.

MENENIUS. — C'est tout à fait possible, au contraire. Et la preuve, c'est que j'ai déjà vu cela trois fois, moi, dans ma vie, avec ces mêmes Volsques. Avant de le punir, interrogez l'esclave. Demandez d'où part sa nouvelle...

SICINIUS. — Les alarmistes...

MENENIUS. — Et s'il dit vrai, ce messager ? Allez-vous faire fouetter sur sa personne un avis salutaire ?

BRUTUS. — Impossible, je vous répète que c'est impossible.

Entre un Messager.

LE MESSAGER. — Honorables tribuns, on vient de recevoir un rapport angoissant. Les nobles se rendent en masse au Sénat. L'émotion est grande.

SICINIUS. — L'esclave, naturellement. Faites-le crever sous les verges en présence de tout le peuple. C'est le rapport de ce menteur !

LE MESSAGER. — Le rapport de l'esclave est confirmé, monsieur. Mais ce n'est rien auprès de ce qu'on vient d'annoncer, et qui est terrible, terrible !

SICINIUS. — Quoi ? Qu'est-ce qu'on annonce de terrible ?

LE MESSAGER. — Que Marcius a fait alliance avec Aufidius, qu'il commande lui-même une des deux armées et qu'il marche sur Rome. Il aurait fait serment d'exterminer jusqu'aux vieillards, jusqu'aux enfants.

SICINIUS. — Pure fable !

BRUTUS. — Des histoires ! Il s'agit de redonner du cœur à la minorité : on lui fait espérer le retour de Marcius.

SICINIUS. — Brutus, vous touchez juste.

MENENIUS. — Lui ? avec Aufidius ? Non. Invraisemblable, absurde. Marcius, Aufidius alliés ? Comme le feu et l'eau.

Entre Cominius.

COMINIUS, aux Tribuns. — Ha, vous avez bien travaillé, vous deux.

MENENIUS. — Alors, alors... les nouvelles ?

COMINIUS. — On vient vous enlever vos filles, vous violer vos femmes sous le nez ! Vos temples...

MENENIUS. — Les nouvelles ?

COMINIUS. — ...rasés, brûlés ! Vos droits, vos fameux privilèges, vous allez voir ce qu'il en restera !

MENENIUS. — Mais les nouvelles, les nouvelles ? Hélas ! vous avez fait belle besogne, j'en ai peur. (A Cominius :) Voyons, si Marcius marchait avec les Volsques...

COMINIUS. — Si ? Mais il est leur dieu. Il les mène, à leurs yeux plus fort que les forces de la nature. Ils le suivent dans l'allégresse et la confiance. Nous faisons sur eux tout l'effet des papillons d'été sur l'enfant qui les chasse, ou des mouches sur le boucher qui les écrase.

MENENIUS. — Nous voilà bien. Et qui va nous tirer d'affaire ? Un vote du petit commerce ? Le suffrage des mangeurs d'ail ?

COMINIUS. — Il vient démolir Rome sur vos trognes.

MENENIUS. — Avec la parfaite aisance d'Hercule secouant à l'automne un pommier lourd de pommes. Ah ! messieurs les tribuns, vous ne travaillez guère, mais quand vous travaillez, les résultats sont beaux.

BRUTUS. — Alors, monsieur... enfin, c'est vrai ce qu'on raconte ?

COMINIUS. — Oui, vous avez de quoi pâlir, et puis verdir, car nous ne sommes pas au bout. Sachez qu'à son passage à travers les provinces, partout c'est la révolte heureuse contre Rome. Qui lui résiste prête à rire, tombe et meurt bafoué pour sa folle constance. Et le blâmerons-nous, lui, Marcius ? Même ses ennemis ont rendu témoignage à sa vertu : cet homme est plus qu'humain.

MENENIUS. — A moins que Marcius ne nous fasse merci, nous sommes perdus, tous.

COMINIUS. — Merci ? Qui l'ira demander ? Les tribuns ? La pudeur le défend. Quant à la plèbe, elle mérite sa clémence comme le loup la pitié des bergers. Nous, ses meilleurs amis ? Nous n'irons pas. Si nous pouvions lui dire : « Epargne Rome ! » Marcius nous prendrait en haine. Il ferait bien.

MENENIUS. — Je le verrais mettre le feu à ma maison que je sens que j'aurais vergogne de m'en plaindre. Là, messieurs, vous avez bien opéré, vraiment !

COMINIUS. — Rome, par votre faute, est à la veille d'un désastre sans précédent.

SICINIUS. — Ah ! je proteste.

BRUTUS. — Ce n'est pas notre faute.

MENENIUS. — C'est la nôtre, peut-être, à nous qui l'aimions tant ? Et pourtant, pourtant, oui, c'est aussi notre faute : nous, la noblesse, lâchement, comme des brutes, nous avons ce jour-là laissé faire la masse ; et Marcius, chassé de Rome, en est sorti sous les huées.

COMINIUS. — Tullus Aufidius, grand soldat et grand chef, obéit à Coriolan. En fait de stratégie et de défense, Rome ne peut leur opposer qu'un morne désespoir. (Entrent un groupe de Citoyens.)

MENENIUS, aux Tribuns. — Messieurs, votre majorité. (A Cominius :) Aufidius avec Coriolan : ah ! pauvre Rome ! Donc, vous l'avez hué, peuple romain, conspué de la bonne sorte ? Comme on battait des mains, comme un hurlait de joie, comme volaient au ciel tous vos crasseux bonnets ! On montrait, ce jour-là, plus d'entrain qu'aujourd'hui. Car voilà qu'il revient : il arrive, il est là, il va vous rendre la monnaie de vos suffrages en vous assommant, foutriquets ! Nous y passerons tous, et nous ne l'aurons pas volé.

LES CITOYENS. — Affreux... Les nouvelles sont vraies ?... Confirmées !... Avec Aufidius, Coriolan... Rome est perdue.

DEUXIÈME CITOYEN. — Moi, quand j'ai dit qu'il fallait le bannir, j'ai dit aussi que c'était dommage.

TROISIÈME CITOYEN. — Tout le monde l'a dit. En votant contre lui, on croyait faire pour le mieux. Au fond, ce n'était pas du tout ce qu'on voulait. Seulement, n'est-ce pas ? il fallait bien voter.

COMINIUS, aux Tribuns. — Le droit de vote est une belle chose.

MENENIUS. — L'exil de Marcius, tribuns, quel coup de maître ! Cominius, montons-nous au Capitole ?

COMINIUS. — Hélas ! nous n'avons rien de mieux à faire.

Ils sortent. Sicinius, dans leur dos, harangue les Citoyens :

SICINIUS. — Rentrez chez vous, mes amis. Haut les

cœurs ! Ceux-là sont d'un parti qui serait trop heureux, mettez-vous bien ça dans la tête, si les malheurs qu'ils font semblant de redouter pouvaient fondre sur Rome et sur vos défenseurs. Rentrez chez vous et montrez à cette noblesse que nous, le peuple, nous sommes tranquilles, tout à fait tranquilles.

Les Citoyens, qui se retirent :

TROISIÈME CITOYEN. — En attendant, j'avais bien dit qu'il ne fallait pas le bannir.

PREMIER CITOYEN. — Et moi aussi ! Et tout le monde...

Ils sont sortis.

BRUTUS. — Sicinius, je n'aime pas du tout ces nouvelles.

SICINIUS. — Non ? Eh bien, moi non plus.

BRUTUS. — Montons au Capitole, voulez-vous ? Moi, ces nouvelles, pour qu'elles fussent démenties, je donnerais la moitié de mon bien.

SICINIUS. — Oui, Brutus, oui. Montons au Capitole.

Scène XIX

PRÈS DE ROME — LE CAMP DES VOLSQUES DANS LA TENTE D'AUFIDIUS

LE LIEUTENANT. — Cette influence du Romain sur nos soldats tient du prodige. En somme, général, vous n'êtes plus que le second ici. Ce partage de vos pouvoirs...

AUFIDIUS. — Oui, c'était une erreur, je l'ai compris trop tard. Mais, à présent, que faire ? Sinon prendre la chose en patience. Nous sommes sous les murs de Rome... J'attends. Je n'ai pas dit mon dernier mot. Je le regarde aller : et toujours et partout, il triomphe. En vain ! J'aurai mon heure.

LE LIEUTENANT. — Mais croyez-vous qu'il emporte la place ?

AUFIDIUS. — Et pourquoi non ? Les villes, pour se rendre à lui, n'attendent même pas le siège et les assauts. Il peut compter sur le Sénat et sur les nobles : ils travaillent dans Rome au succès de ses armes. Les tribuns ? Les tribuns ne sont pas des soldats. Le peuple ? On lui verra demain autant d'empressement à rappeler Marcius qu'il mit hier de hâte à le bannir. En bref, il a toutes les chances. Oui, mais il est de ceux qui se perdent eux-mêmes : un violent orgueil le mène à sa ruine. Quand tu seras maître de Rome, Caius, c'est moi qui te tiendrai.

Ils sortent.

Scène XX

ROME
LA RUE, PRÈS D'UNE PORTE DE LA VILLE

Soldats sur le rempart.

MENENIUS. — Non, non, je n'irai pas. Vous savez la réponse qu'il a faite à Cominius ? Cominius qui a été son général ? Dont il était le favori ? Marcius, il est vrai, m'appelait quelquefois son père. Bah, à présent, est-ce que cela compte ? Allez, vous qui l'avez banni, allez vous aplatir à mille pas devant sa tente, et traînez-vous sur les genoux jusques à lui. S'il vous écoute et vous fait grâce, eh bien, tant mieux, bravo ! Mais, après sa réponse à Cominius, moi, messieurs, je me tiens tranquille et je reste chez moi.

COMINIUS. — Il avait l'air de ne pas me connaître.

MENENIUS. — Là, vous voyez.

COMINIUS. — Pourtant, il y a peu de jours, Marcius m'aimait. Notre vieille amitié, nos plus belles batailles, le sang que nous avons perdu ensemble, tout, j'ai tout évoqué. En vain. Même son glorieux surnom : Coriolan ! Il veut tout oublier. Il dit qu'il n'est plus rien, et qu'il n'a plus de nom, jusqu'au jour où, dans Rome incendiée, il reviendra chercher le titre qu'il lui faut.

MENENIUS. — Joli travail, tribuns. Vous entrez tout vifs dans la gloire. Tantôt dans Rome le charbon sera pour rien. Grâce à qui ? Grâce à vous.

COMINIUS. — J'ai plaidé la clémence : elle est digne des rois. Coriolan a dit : « L'Etat qui m'a chassé s'avilit s'il m'implore. »

MENENIUS. — Il a dit ce qu'il devait dire. C'est parfait.

COMINIUS. — Ses amis : j'ai voulu parler d'eux. « A quoi bon ! » m'a-t-il répondu. « On ne saurait trier dans un fumier pareil : il ne faut qu'y mettre le feu. Pour un bon grain ou deux, on perd son temps, sa peine, et cela sent mauvais. »

MENENIUS. — Pour un bon grain ou deux. Eh ! je suis un bon grain. Et sa mère, et sa femme, et son enfant ! Et vous, Cominius, son frère d'armes ! Nous sommes les bons grains. Alors que le fumier, parbleu ! c'est vous et c'est vos gens : vous puez jusqu'au ciel et plus haut que la lune. Marcius nous tiendra parole. Autant dire à présent que nous sommes flambés. Chefs du peuple, vous avez bien des droits à notre gratitude.

SICINIUS. — Ecoutez, Menenius, la catastrophe est là, sur nous. Il n'y a pas de quoi sourire et vous moquer. Nous sommes très, très malheureux. Ah ! si vous vouliez, Menenius, vous faire l'avocat de la patrie ? Marcius vous écouterait... Mieux qu'une armée (où la prendrions-nous, grands dieux ?) votre éloquence, Menenius, peut encore arrêter notre compatriote.

MENENIUS. — Je ne m'en mêle pas.

SICINIUS. — Allez-y, je vous en supplie.

MENENIUS. — Pour quoi faire ?

SICINIUS. — Vous êtes son ami. Tentez tout ce que peut sur lui votre amitié. Pour le salut de Rome !

MENENIUS. — Mettez qu'il me renvoie, comme il a renvoyé Cominius, sans m'écouter. Qu'en auriez-vous de plus ? Et moi, son vieil ami, je reviendrais navré de son indifférence. Non, non, je ne veux pas risquer cela.

SICINIUS. — Mais Rome ne verra que votre intention. Elle vous saura gré de votre bon vouloir. Menenius, au nom de la patrie...

MENENIUS. — Eh bien, soit ! Après tout, j'essaierai, là ! Sans doute, son accueil au cher Cominius n'est pas encourageant. C'est aussi qu'on l'a pris au plus mauvais moment : il n'avait pas dîné. Or, il est tout à fait constant, lorsqu'on a bien mangé et bu de même, que le sang réchauffé circule à l'aise dans les veines : l'âme devient meilleure et à l'esprit plus commode. Oui, j'attendrai qu'il ait dîné.

BRUTUS. — Le voilà, le moyen de lui toucher le cœur. Menenius, vous réussirez.

MENENIUS. — Nous verrons bien. Adieu.

Il sort.

COMINIUS. — Il ne le recevra même pas.

SICINIUS. — Quoi, vous pensez, vraiment ?

COMINIUS. — J'en suis sûr. Si vous l'aviez vu ! Il trône dans l'or comme un roi étranger. Je me suis mis à genoux devant lui. A peine s'il m'a dit : « Relevez-vous. » Presque aussitôt il m'a congédié d'un simple geste. Et déjà, dans ses yeux, je voyais brûler Rome.

Scène XXI

LE CAMP DES VOLSQUES DEVANT LA TENTE DE CORIOLAN

PREMIÈRE SENTINELLE. — Qui va là ? Passez au large !

DEUXIÈME SENTINELLE. — Halte, là-bas.

Paraît Menenius.

MENENIUS. — Sentinelles, bravo. Vous faites tout votre devoir comme des braves. C'est bien. Mais, s'il vous plaît, je viens, en ma qualité de parlementaire, m'entretenir avec Coriolan.

PREMIÈRE SENTINELLE. — D'où venez-vous ?

MENENIUS. — De Rome.

DEUXIÈME SENTINELLE. — On ne passe pas.

PREMIÈRE SENTINELLE. — Votre Rome, vous la verrez flamber avant d'être introduit auprès du général.

MENENIUS. — Voyons, camarades, vous avez dû l'entendre parler de Rome, votre général ? De Rome et des amis qu'il y a laissés ? Alors, il a prononcé mon nom, sans doute : Menenius ?

PREMIÈRE SENTINELLE. — Menenius ou non, au large.

MENENIUS. — Je te répète que ton général est mon ami. On m'a vu le vivant registre de sa gloire. Et même, il a pu m'arriver, dans l'éloge de ses exploits, d'aller un peu plus loin que la vérité vraie. Je doute, au demeurant, que cela fût utile, car le mérite d'un tel homme paraît sans qu'on le prône et sans qu'on l'exagère. Mais quoi ? Louanger son ami, le cas n'est pas pendable. Va l'avertir que c'est Menenius qui le demande. Ah ! dis-moi, s'il te plaît : sais-tu s'il a dîné ? Parce que, s'il n'a pas dîné, j'attendrai.

PREMIÈRE SENTINELLE. — Vous êtes Romain, n'est-ce pas ?

MENENIUS. — Comme Coriolan, oui.

PREMIÈRE SENTINELLE. — Si vous étiez Romain comme le général, vous ne pourriez plus sentir Rome. Dame, vous savez comment il en est sorti, je pense ? Elle est condamnée, votre ville de Rome. Et pour empêcher le général d'y mettre le feu, il faudrait autre chose que les radotages d'un vieux débris de votre espèce.

MENENIUS. — Maroufle, si ton général savait que je suis ici, il me ferait traiter avec respect.

PREMIÈRE SENTINELLE. — Mon général ? Il se moque de vous comme d'une guigne. Assez causé. Déguerpissez, ou je vous saigne à blanc. Arrière !

MENENIUS. — Voyons, mon ami...

Paraissent Coriolan et Aufidius.

CORIOLAN. — Eh bien, que se passe-t-il là-bas ?

MENENIUS. — A présent, mon gaillard, je vais vous recommander à votre général. Vous allez mesurer l'estime où l'on me tient. Ah ! jean-f..., tu veux trancher de l'homme d'importance et m'interdire de parler à mon fils Coriolan ? Regarde bien comment il me reçoit, ton général, et tombe à la renverse, foudroyé ! (Menenius s'avance vers Coriolan, qui, de son côté, s'est approché.) Puissent les dieux t'aimer toujours autant que ton vieux père Menenius ! Mais toi, c'est toi, Caius, qui prépares cet incendie où tu veux que nous mourions tous ? Tiens, pour l'éteindre, j'ai seulement l'eau de mes yeux. Mon enfant, ô mon pauvre enfant... (Il pleure.) Ecoute, j'ai beaucoup hésité à venir. On a fini par me persuader que si quelqu'un pouvait toucher ton cœur, c'était ton vieil ami. Et les soupirs des nôtres m'ont poussé hors de Rome. J'implore son pardon. Pitié, Caius : les Romains se repentent. Pour eux, pour moi, je te supplie. O que les dieux désarment ta colère ! Et mieux : que les dieux la détournent sur cette brute épaisse, là, mon Caius, qui voulait m'empêcher de te voir.

CORIOLAN. — Va-t'en.

MENENIUS. — Va-t'en ? Tu dis : Va-t'en ?

CORIOLAN. — Amis, épouse, mère, enfant, je ne les connais plus. J'ai d'autres intérêts qui m'obligent ailleurs. Vos affaires, Romains, ne me concernent pas. Va-t'en. A vos prières, je saurai fermer l'oreille mieux que Rome, demain, sa porte à mes assauts. Pourtant, et parce que je t'ai aimé, emporte cette lettre. Tiens. Je l'ai écrite pour toi : j'allais te l'envoyer. (Il remet un pli à Menenius.) Pas un mot de plus, Menenius. Tais-toi, je te l'ordonne. Et va, va-t'en. (A Aufidius :) Ce vieillard, Aufidius, fut mon plus cher ami lorsque j'étais à Rome. Et maintenant, tu vois ?

AUFIDIUS. — Vous demeurez vous-même en toute circonstance.

Coriolan et Aufidius entrent dans la tente de Coriolan.

PREMIÈRE SENTINELLE. — Vous tenez toujours beaucoup à vous appeler Menenius, monsieur ?

DEUXIÈME SENTINELLE. — C'est un nom qui porte bonheur, apparemment. Et nous avons mesuré l'estime où l'on vous tient.

PREMIÈRE SENTINELLE. — A propos, vous savez le chemin pour retourner à Rome, oui ?

DEUXIÈME SENTINELLE. — Eh ! Toi qui t'es permis d'interdire le passage à monseigneur, qu'est-ce que tu attends pour tomber à la renverse ?

PREMIÈRE SENTINELLE. — Qui pis est : foudroyé ! Pour un homme foudroyé, merci, je me porte assez bien.

DEUXIÈME SENTINELLE. — Voyez ici Menenius, le grand ami du général !

Alors Menenius parle avec sérénité :

MENENIUS. — Le monde, votre général ? Il faut m'en détacher. Vous ? Mais vous êtes comme si vous n'étiez pas. Un homme qui s'apprête à mourir de sa main peut-il craindre la mort qui lui viendrait d'un autre ? Comment le pourrait-il ? Que votre général coure à l'assouvissance de sa haine. Et vous, pauvres diables, vivez. Vivez longtemps dans la misère obscure de vos âmes : vous vieillirez, elle ira grandissant. Pour moi, j'ai fait mon temps, j'ai trop vécu, je me retire. Seul. A mon tour de vous dire à tous : Arrière, arrière, arrière.

Il est sorti.

PREMIÈRE SENTINELLE. — On dira ce qu'on voudra : voilà un homme.

DEUXIÈME SENTINELLE. — Un homme, c'est notre général. Un vrai chêne : fort contre le vent.

Coriolan et Aufidius sortent de la tente.

CORIOLAN. — ... Aufidius, vous qui m'avez prêté la main dans cette heureuse guerre, vous pourrez dire aux grands d'Antium et de Corioles si j'ai fait mon devoir et tenu mon serment.

AUFIDIUS. — Oui, vous avez en tout servi nos intérêts. Vous êtes resté sourd aux prières de Rome. Vous n'avez même pas voulu recevoir privément vos amis les plus chers.

CORIOLAN. — Ce vieillard, Menenius... Pour lui, j'étais un dieu. Devoir le repousser comme j'ai dû le faire, Aufidius, quelle tristesse ! Ils le savaient, ceux qui l'ont envoyé, qu'ils tentaient leur dernière chance. Or, dans la lettre qu'il emporte, je propose encore une fois les conditions que les Romains ont déjà refusées. Mon pauvre Menenius ! Dorénavant, suppliques et prières, je n'écoute personne et n'ai d'égard à rien. Je le jure... Eh ! qu'est-ce que c'est, là-bas ? Ces cris, ce mouvement ? Vais-je être encore tenté d'enfreindre mon serment dans le temps où je le prononce ? Ce que j'ai dit est dit. (Paraissent en vêtements de deuil Virgilie, Volumnie, conduisant le petit Marcius par la main, Valérie et des Suivantes.) Ma femme vient d'abord. Derrière elle, celle qui m'a donné la vie. Elle tient par la main mon fils, l'avenir de son sang. Tendresse filiale, amitié paternelle, suave amour, retirez-vous de moi. Toutes les voix, toutes les lois de la nature, silence ! Fends-toi, mon cœur humain, mais que je reste inexorable. Ma femme... qu'elle est belle ! Et je ne suis qu'un homme, enfin, comme les autres : ce port et ce regard attendriraient les dieux. Je fléchis. Ma mère devant moi s'incline, elle salue. C'est comme si le mont Olympe s'abaissait devant une taupinière. Mon fils est là, dans sa charmante nouveauté. Son regard, qu'il me cache, et sa gêne m'implorent. Et la nature crie : « Epargne ton enfant ! » Non. Je ne plierai point. Et je verrai mes Volsques labourer dans la cendre où Rome fut debout. Et je verrai l'effondrement, au loin, de l'Italie entière. Aux lâches, aux niais de souffrir que l'instinct les mène ! Quant à moi...

VIRGILIE. — Mon maître, mon mari !

CORIOLAN. — Je vous regarde et ne vous connais pas.

VIRGILIE. — Ce grand chagrin nous a changées.

CORIOLAN. — Mauvais comédien, je ne sais plus mon rôle tout à coup. Beauté, chair de ma chair, ne dites pas qu'il faut que je pardonne à Rome. Un baiser, je ne veux à présent qu'un baiser. Mais long comme l'exil, doux comme la vengeance. (Il l'embrasse.) Mais, là ! ma mère attend que son fils la salue.

Il va pour s'agenouiller.

VOLUMNIE. — Relève-toi, mon fils, et sois aimé des dieux. (Elle le relève.) C'est à moi de me mettre à genoux sur les pierres puisqu'en ces tristes jours les mères doivent montrer à leurs enfants qu'elles les craignent.

Elle s'agenouille.

CORIOLAN. — A genoux devant moi, ma mère ? Pas cela, pas cela, je ne veux pas.

Il la relève.

VOLUMNIE. — Va, tu es mon soldat, élevé par mes soins pour la guerre et la gloire. Connais-tu cette dame ?

CORIOLAN. — C'est la sœur de Publicola. Pure comme la neige. Vous, chère Valérie !

VOLUMNIE, désignant l'enfant. — Cet enfant, tu le fus. Que le temps l'accomplisse, il sera l'homme que tu es.

CORIOLAN. — Que le dieu des soldats l'inspire noblement. Grandis, mon fils, et reste incorruptible. Et sois un jour, dans le tumulte des batailles, debout ainsi qu'un phare sur la mer : pour le salut de ceux qui regardent vers toi.

VOLUMNIE. — Enfant, votre genou.

L'Enfant s'agenouille.

CORIOLAN. — C'est mon brave petit garçon.

VOLUMNIE. — Il supplie avec nous son père...

CORIOLAN. — Ah ! ma mère, souvenez-vous qu'il ne faut pas me demander ce qu'il est impossible, à présent, que j'accorde : de renvoyer mes troupes, ou de capituler encore devant la canaille de Rome. J'ai juré, je tiendrai mon serment : je me venge. Il n'est plus de raisons capables d'arrêter le cours de mes rancœurs et l'élan de ma haine.

VOLUMNIE. — Assez. Vous l'avez dit : vous n'accorderez rien. Vous entendrez pourtant notre prière. Après, que votre cruauté retombe sur vous-même. Veuillez nous écouter.

CORIOLAN. — Aufidius, et vous, Volsques, soyez témoins. Nous ne recevons pas les envoyées de Rome privément. (Il se concerte un instant avec Aufidius pendant qu'on apporte des sièges pour Aufidius et pour Coriolan.) S'il vous plaît, madame, maintenant vous pouvez parler.

VOLUMNIE. — Regarde-nous. Vois, nous sommes ici les plus misérables des femmes. Car nous te retrouvons enfin, et nous ne pouvons pas pleurer de joie. Nous n'osons plus prier les dieux. La consolation nous en est refusée : c'est à cause de toi. Dis, pouvons-nous prier pour le salut de Rome contre toi ? Contre elle, pouvons-nous prier pour ta victoire ? Caius, nous te perdons ou nous perdons notre patrie. Demain, nous te verrons traîner de rue en rue à travers Rome, les fers aux mains, comme un rebelle et comme un traître ! Ou c'est alors, triomphateur, que tu pourras fouler les ruines de Rome, en portant haut la palme, n'est-ce pas ? pour avoir bien baigné ta haine dans le sang de ta femme et le sang de ton fils. Ta guerre, quant à moi, je n'en attendrai pas l'issue. Si je ne puis te décider à la clémence, sache et rappelle-toi ceci : avant d'atteindre au cœur de la mère patrie, Caius, il faudra que tu marches sur le ventre qui t'a porté.

VIRGILIE. — Et vous m'écraserez sous vos pieds, moi aussi.

CORIOLAN, à part. — Celui qui ne veut pas faiblir comme une femme, qu'il se détourne de la femme et de l'enfant. (Haut.) Adieu. Je n'ai déjà que trop tardé.

Il se lève et veut s'éloigner.

VOLUMNIE. — Caius ! Ecoute, comprends-moi. Nous ne demandons pas que tu trahisses les maîtres que tu t'es donnés. Nous demandons une paix honorable : cela, mon fils, et seulement cela. Rome se déclare vaincue. Toutes les guerres, mon enfant, sont incertaines. Mais sois bien sûr, hélas ! si tu prends Rome, que ton nom est maudit jusqu'à la fin des siècles. L'homme avait été longtemps noble, dira-t-on, mais son crime est de ceux où se perd toute gloire : cet homme a pu vouloir, il a pu consommer le désastre de sa patrie. Caius, tu ne dis rien ? Pour-

quoi ? Est-ce le fait d'un soldat au grand cœur de ne savoir jamais oublier une injure ? Il se tait. Vous, ma fille, essayez de lui dire... Mais que lui diriez-vous, puisqu'il vous voit pleurer sans répondre à vos larmes ? Alors, toi, mon petit, parle, parle à ton père : ta jeunesse... A quoi bon ? Il n'écoutera rien. Malheureuse ! Voilà l'enfant pour qui j'ai fait plus qu'aucune autre mère. Et voilà comment il me traite. Me laisser là gémir et supplier, comme on laisse crier au pilori les créatures ! Jamais, non, tu n'as jamais eu le moindre égard pour moi. Tu es sans cœur et sans vergogne. Tu n'as que de l'orgueil : c'est ton surnom, sans doute, ton surnom de Coriolan qui te monte à la tête ! Coriolan n'a point de pitié, n'est-ce pas ? Eh bien... eh bien, à genoux, femmes ! Aux pieds de ce monstre ! A genoux, pour l'humilier. (Elle s'agenouille, véhémente :) Et toi, écoute. Nous allons rentrer à Rome... Tu ne veux pas nous regarder ? Tu ne veux pas voir ton enfant ? Il se détourne. Allons mourir dans Rome avec les autres. (Elle se relève.) Cet homme eut pour mère une Volsque. L'épouse qui l'attend l'attend à Corioles. Son fils ? C'est par hasard que son fils lui ressemble. Maintenant, je me tais. Et nous partons. Mais quand la ville brûlera, vous m'entendrez, Coriolan, vous m'entendrez pour toute votre vie.

Coriolan prend par la main sa mère désespérée et, après un silence :

CORIOLAN. — Mère, qu'avez-vous fait ? Voyez là-haut le ciel qui s'ouvre. Et les dieux du ciel nous regardent. Ce spectacle contre nature les fait rire. C'est dit, Rome l'emporte et vous doit sa victoire. Elle m'est dangereuse et peut-être fatale. Mère, qu'avez-vous fait ? Mais que l'événement ici-bas s'accomplisse. Aufidius, vous le voyez : il faut renoncer à ma guerre. Toutefois, cette paix que nous allons conclure, j'entends qu'elle le soit au gré de vos souhaits. Cher, cher Aufidius, c'est ma mère. A ma place, dites, n'auriez-vous pas cédé tout comme moi ?

AUFIDIUS. — Moi-même, à l'écouter, j'étais ému.

CORIOLAN. — Oui, vous l'étiez, je l'ai bien vu. Ami, conseillez-moi sur la paix qu'il faut faire ? Après, je ne rentrerai pas à Rome, non. Je retourne avec vous...

Les Dames romaines font des signes à Coriolan, qui va à elles. Aufidius, à l'écart :

AUFIDIUS. — Bien. La pitié, l'amour viennent de prévaloir contre l'honneur. Il le sent, il l'avoue. C'est de quoi nous saurons tirer parti. Il est perdu, et ma fortune rétablie !

Coriolan invite les Dames romaines à entrer dans sa tente.

CORIOLAN. — Entrez avec nous, je vous prie. Vous emporterez tout à l'heure un gage plus certain que toutes les promesses : le traité. Et ce traité, tous les glaives de l'Italie et la coalition de toutes ses armées n'auraient pu l'obtenir de nous. En vérité, mesdames, vous aurez mérité qu'on vous élève un temple.

Ils entrent dans la tente de Coriolan.

Scène XXII

ROME — LA RUE

Menenius et Sicinius conversent.

MENENIUS. — Vous voyez là-bas, au pied du Capitole, la pierre d'angle qui le porte ?

SICINIUS. — Oui. Eh bien ?

MENENIUS. — Eh bien, si vous pouvez la remuer avec le petit doigt, j'admettrai qu'il reste une chance pour que les dames romaines, et singulièrement sa mère, le fassent revenir sur ce qu'il a juré. Nous sommes condamnés, mon bel ami. Il n'y a plus qu'à tendre la gorge.

SICINIUS. — Enfin, voyons, est-il possible, en si peu de temps, qu'un homme change à ce point-là ?

MENENIUS. — Entre une chenille et un papillon vous voyez de la différence, n'est-il pas vrai ? Pourtant, le papillon a commencé par être sa chenille. D'homme qu'il fut, Marcius est devenu dragon. Il a des ailes, Sicinius, et nous rampons.

SICINIUS. — Il aimait bien sa mère.

MENENIUS. — Moi aussi, Marcius m'aimait bien. Il ne me connaît plus. L'expression de son visage ferait tourner à l'aigre une vendange. Il ébranle en marchant la terre sous ses pas : on croirait voir une machine de guerre. Le regard de ses yeux vous traverserait une cuirasse. Il parle, et son murmure annonce le tonnerre. Enfin, il n'a plus rien à envier à un dieu, hormis l'éternité, et un ciel pour y trôner plus à l'aise.

SICINIUS. — S'il est vraiment ce que vous dites...

MENENIUS. — Je vous l'ai peint au naturel et trait pour trait. Sa mère, l'attendrir ? Impossible, à présent. Il n'y a pas plus de pitié en Marcius que de lait dans un tigre mâle.

SICINIUS. — Dieux bons, secourez-nous !

MENENIUS. — Ouais ! comptez là-dessus. Les dieux, nous nous sommes assez moqués d'eux quand nous avons banni Marcius ! Eh bien, le voici revenu pour nous casser les reins ; au tour des dieux de se moquer de nous.

Entre un Premier Messager.

PREMIER MESSAGER, à Sicinius. — Courez, monsieur, filez et sauvez votre tête ! Les plébéiens ont attrapé votre collègue, le tribun. Ils le tiraillent, ils le secouent ; c'est à croire qu'ils vont l'écarteler tout vif. Ils ont juré, si les dames romaines n'apportent pas une promesse de salut, qu'ils le feront mourir par petits bouts.

Entre un autre Messager, hors de souffle.

SICINIUS. — Que va-t-il encore arriver ? Dis tes nouvelles, vite.

DEUXIÈME MESSAGER. — Bonnes, bonnes nouvelles ! Les dames romaines...

SICINIUS. — Ah ?

DEUXIÈME MESSAGER. — Elles ont réussi. Les Volsques... décampés ! Marcius est parti. Rome n'a jamais vu plus heureuse journée. Jamais, non. Pas même lorsqu'on a expulsé les Tarquins.

SICINIUS. — Ami, es-tu bien sûr de ce que tu dis là ? Sûr, sûr, tout à fait sûr ?

DEUXIÈME MESSAGER. — Sans doute. Ah çà ! Vous n'avez donc rien vu, rien entendu, ici ? Tout le monde s'écrase aux portes de la ville : on dirait, cette foule humaine sous leurs voûtes, une marée rapide et qui sans cesse monte. Ecoutez... (Acclamations. Musique à la cantonade.) Les tambourins, les fifres, les cymbales et toutes ces clameurs de joie font là-haut danser le soleil ! Ecoutez-les, écoutez-les !

MENENIUS. — Je me hâte au-devant des dames. Cette Volumnie ! Elle vaut, elle seule, deux consuls, le Sénat et les patriciens de toute une cité. Quant aux tribuns, s'ils sont de votre acabit, je ne crois

pas qu'il soit utile d'en parler. Toujours est-il qu'aujourd'hui vous n'avez pas perdu vos prières. Allons, tant mieux !

Il sort.

SICINIUS. — Ouf ! Les dieux bons vous bénissent, mon ami. Les nouvelles, ma foi, sont excellentes. Excellentes ! Croyez bien à ma gratitude personnelle.

LE MESSAGER. — Oh ! en fait de remerciements, monsieur, nous avons tous grand sujet d'en faire aux dieux.

SICINIUS. — Assurément. Les dames romaines sont tout près, maintenant ?

LE MESSAGER. — Elles doivent entrer dans Rome.

SICINIUS. — Allons au-devant d'elles, et mêlons notre joie à l'allégresse populaire...

Entrent Menenius et deux Sénateurs, précédant les Dames romaines, les patriciens et la foule. Les Dames romaines traversent le théâtre.

MENENIUS. — La voici, la mère de la patrie. Admirez-la : Rome lui doit de vivre. Assemblez vos tribus. Louez les dieux. Flambez partout des feux de joie. Semez des fleurs sous les pas de nos dames. Et pour faire oublier les cris qui chassèrent Marcius, peuple de Rome, en acclamant sa mère qui nous sauve, rappelez, rappelez Coriolan.

Une longue acclamation où l'on distingue les cris de : « Salut, salut et bienvenue aux Dames de Rome », puis de : « Vive Coriolan ! ». Le rideau se ferme sur cette explosion de joie et le passage de la foule en liesse.

Scène XXIII

CORIOLES — LA PLACE PUBLIQUE

PREMIER CONJURÉ. — ... Vous savez de quel cœur nous sommes avec vous. Commandez, et le Romain tombe : sa chute vous relève aux pouvoirs qu'il usurpe.

AUFIDIUS. — J'ai fait dire à nos grands que je suis de retour et que je les attends ici, avec le peuple, pour confondre publiquement le félon.

DEUXIÈME CONJURÉ. — Il vous traitait comme son subalterne. L'armée en restait stupéfaite.

AUFIDIUS. — Ainsi m'a-t-il payé de toutes les bontés que j'eus pour lui. Je faisais sa fortune en l'associant à la mienne. Mais lui, pour se grandir et l'emporter sur moi, il a su feindre, se contraindre, plier à la flagornerie un caractère qui passait pour inflexible, séduire jusqu'à mes amis.

TROISIÈME CONJURÉ. — Et quand il tenait Rome, où nous allions chercher de la gloire, sans doute, mais aussi du butin...

AUFIDIUS. — Oui, pour quelques larmes de femmes, qui l'ont pris à leurs momeries, il a vendu le sang et les peines des nôtres. Par ses soins, nous avons échoué dans le port. Mais je l'attends et nous allons régler nos comptes.

Acclamations. Fanfare au loin.

PREMIER CONJURÉ. — C'est lui. Vous revenez, vous, dans la ville où vous êtes né : pour vous faire accueil, pas une âme. Mais il arrive, le Romain ! Aussitôt, que de bruit, que de cris : l'air en tremble.

AUFIDIUS. — Ecoutez-moi les hurlements de cette racaille imbécile. Ils se feront sauter le gosier, ma parole. En l'honneur de qui, s'il vous plaît ? De l'assassin de leurs enfants.

TROISIÈME CONJURÉ. — Donc, général, au moment propice, sans lui donner le temps de se justifier (et, qui sait ! d'émouvoir le peuple ?), vous frappez, et nous sommes tous là prêts à vous soutenir. Une fois le Romain par terre, permis à vous de raconter toute l'histoire à votre gré. Pour les arguments de notre homme, nous les enterrerons avec lui. Ainsi, messieurs...

AUFIDIUS. — Silence. Les seigneurs.

Entrent les Grands de la Cité.

LES GRANDS DE LA CITÉ. — Aufidius, salut... Soyez le très bienvenu, général... Cher Aufidius...

AUFIDIUS. — Seigneurs, merci. Vous avez tenu mon message ?

PREMIER SEIGNEUR — Nous en sommes surpris et peinés grandement. Les fautes qu'il avait commises jusque-là ne semblaient pas irréparables. Mais s'arrêter comme il a fait devant le but à l'instant de l'atteindre ; mais sacrifier tout l'avantage acquis au long d'une campagne, prétendre nous payer de notre propre argent et traiter enfin avec Rome, traiter dans le temps même où Rome se rendait : non ! Voilà qui n'admet aucune excuse, aucune.

AUFIDIUS. — Il vient. Vous l'entendrez.

Entre Coriolan, au son des tambours, toutes bannières déployées. La foule suit en applaudissant.

CORIOLAN. — Salut, seigneurs de Corioles. A tout jamais guéri de mon autre patrie, je reviens et je suis dès lors votre soldat. Vous savez que j'ai pu mener sanglante et bonne guerre jusqu'aux portes de Rome. Le butin que nous rapportons passera d'un grand tiers les frais de la campagne. Enfin, nous avons pu conclure, à la gloire de Corioles, à l'humiliation totale des Romains, le traité que voici : signé par les Consuls et le Patriciat, il porte le sceau du Sénat. Recevez-le.

AUFIDIUS. — Seigneurs, ne lisez pas. Non. Flétrissez le traître. Cet abus inouï des pouvoirs à lui confiés...

CORIOLAN. — Que parle-t-il d'un traître ?

AUFIDIUS. — Le traître, oui, le traître Marcius.

CORIOLAN. — Marcius !

AUFIDIUS. — Marcius, toi, Caius Marcius. Tu ne te flattes pas, je pense, que je vais te donner ici, dans Corioles, ton beau surnom volé, Coriolan ! Je l'accuse, seigneurs, chefs de l'Etat...

CORIOLAN. — Tu m'accuses ! Vraiment ?

AUFIDIUS. — Ce félon a cédé votre ville de Rome, oui, votre ville, je dis bien, à sa femme, à sa mère. Cet homme, ce soldat a rompu son serment comme il eût fait d'un écheveau de soie pourrie. Seigneurs, il a tout décidé de son chef, sans l'aveu du conseil de guerre : pour quelques larmes de sa mère, ce geignard a lâché, gâché notre victoire. Les valets de l'armée en ont rougi de honte et les hommes de cœur n'en croyaient pas leurs yeux.

CORIOLAN. — Mars, dieu Mars, tu l'entends ?

AUFIDIUS. — N'invoque pas le dieu. Tu t'es comporté là comme un petit garçon.

CORIOLAN. — Ha !

AUFIDIUS. — Pleurnicheur...

CORIOLAN. — Menteur, ô monstrueux menteur... Mon cœur enfle, m'étouffe, il est près d'éclater. Misérable ! Pardonnez-moi, seigneurs, mais c'est qu'il ment, il sait qu'il ment. Comme un petit garçon... Le mauvais chien, ne l'ai-je pas roué de coups dont la marque lui restera toute sa vie ?

Cris de haine parmi les Conjurés.

PREMIER SEIGNEUR. — Silence, tous les deux. Je vous ordonne...

CORIOLAN, *aux Conjurés.* — Volsques, vous aussi ! *(A Aufidius :)* Comme un petit garçon... Canaille ! *(Aux Conjurés :)* Il est écrit pourtant dans vos annales, si vos annales sont sincères, qu'un jour, ici, dans Corioles, tous ! je vous ai vus, tous, vous sauver devant moi : alors, comme à présent, j'étais seul.

AUFIDIUS. — Seigneur, allez-vous tolérer que ce vantard rappelle à notre honte l'affreux exploit qu'il dut à sa chance insolente...

LES CONJURÉS. — Qu'il meure, et sur-le-champ... Le Romain nous insulte ! A mort !

LES CITOYENS. — A mort... Mon fils, c'est lui qui l'a tué... Il a tué mon père... A mort, à mort !

PREMIER SEIGNEUR. — Silence ! Pas d'outrages. Taisez-vous. Cet homme est de sang noble et son nom est fameux. Nous ferons son procès selon toute justice. Mais vous, Aufidius, halte. Vous venez de troubler ici la paix et l'ordre.

CORIOLAN. — Aufidius ? Celui-là, que je l'aie, avec dix autres Aufidius, avec sa tribu tout entière, oh ! que je l'aie au bout de ma loyale épée !

AUFIDIUS. — Misérable !

LES CONJURÉS. — Tue, tue... A mort ! Tue !

Coriolan a disparu dans un remous de foule. Cris de mort et cliquetis d'armes. Les magistrats, qui ont d'abord crié en vain « Arrêtez ! Arrêtez ! », réussissent à se faire entendre. Les Conjurés s'écartent. Aufidius est debout, le pied sur la nuque de Coriolan, mort.

AUFIDIUS. — Mes maîtres et seigneurs, sachez...

PREMIER SEIGNEUR. — Tullus, ô Tullus, qu'as-tu fait ?

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Ah ! respectez son corps... Ecartez-vous. Citoyens, silence.

PREMIER SEIGNEUR, *à Aufidius.* — Qu'as-tu fait, Tullus ?

TROISIÈME SEIGNEUR. — Il y a de quoi navrer tous les hommes de cœur.

Aufidius s'écarte un peu du mort et, d'une voix lasse, en rêvant :

AUFIDIUS. — Seigneurs, vous saurez tout et je vous ferai voir quel péril en cet homme a menacé Corioles. Vous jugerez.

PREMIER SEIGNEUR. — Emportez sa dépouille et nous suivrons le deuil. Un héros meurt ici.

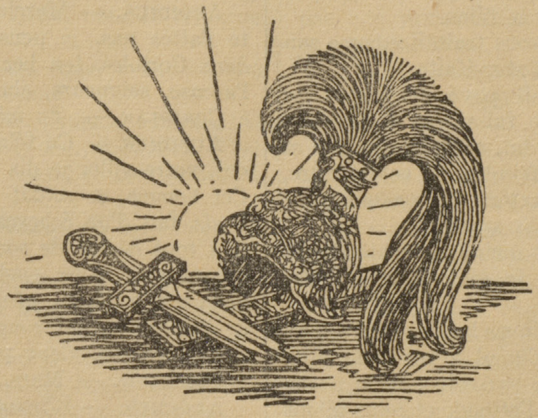
DEUXIÈME SEIGNEUR. — Il faut, pour être juste, considérer qu'il provoquait Aufidius.

Tandis qu'on place le mort sur un bouclier :

AUFIDIUS. — Ma colère, ma haine avec lui sont tombées. Relevez-le. Trois chefs le porteront avec moi. Tambours, battez une marche funèbre. Le fer en bas, toutes les lances. Bien qu'il ait fait ici plus d'une veuve, bien que beaucoup de mères pleurent encore les enfants qu'il leur a pris, ses funérailles seront dignes de sa gloire. Et c'est à nous, soldats, d'honorer sa mémoire. Aidez-moi.

Marche funèbre. Aufidius et trois chefs emportent Coriolan sur un bouclier.

FIN



Culs-de-lampe de GEORGES BRAUN.

La Tragédie de Coriolan à la Comédie-Française

Quelque soin scrupuleux que la Comédie-Française ait apporté à cette présentation nouvelle du *Coriolan* de Shakespeare, elle ne s'attendait peut-être pas au succès considérable qui a récompensé son effort. Depuis deux mois, la pièce, toutes les fois qu'elle est affichée — c'est-à-dire deux ou trois fois par semaine — fait salle comble. Pourtant il s'agit d'une œuvre connue, qui avait déjà eu les honneurs de notre scène, notamment à l'Odéon, il y a une vingtaine d'années, sans jamais y susciter ce mouvement exceptionnel de faveur et de curiosité. C'est que les circonstances, cette fois, sont un peu différentes.

Il y a d'abord la qualité de la traduction. Pour en vanter les mérites, on ne saurait mieux faire que de reproduire ces quelques lignes de M. Jacques Copeau, dans *les Nouvelles littéraires* :

« La Comédie-Française s'adresse aujourd'hui à l'un des hommes les plus qualifiés pour ranimer Shakespeare en français, M. René-Louis Piachaud, bon connaisseur de la langue anglaise, shakespearisant averti, écrivain solide en notre langue, poète auquel rien du théâtre n'est étranger, car il tient encore aujourd'hui la chronique dramatique du *Journal de Genève*, et, dans la même ville, je l'ai vu jouer la comédie il y a une vingtaine d'années. Nous devions déjà à M. Piachaud plusieurs traductions d'un mérite rare, parmi lesquelles je citerai un *Othello* que j'estime particulièrement. Comme il arrive lorsqu'on s'adonne à l'étude d'un grand poète entre tous élu, René-Louis Piachaud est entré de plus en plus profondément dans la connaissance de Shakespeare, chacune de ses traductions a profité des progrès accomplis à l'occasion de la précédente et celle de *Coriolan*, autant que j'en puis juger sur une simple audition, est sans doute la meilleure de toutes. »

Il y a, en second lieu, la perfection de la mise en scène, où l'on sent la main de M. Emile Fabre, admirable animateur de théâtre, les décors de M. André Boll, d'une impressionnante et sobre grandeur, les costumes de M. Betout, la musique de scène de M. Raymond Charpentier. Tout cela contribue à créer une atmosphère dans laquelle le jeu des acteurs atteint comme naturellement à de magnifiques effets.

Mais, par-dessus tout, *Coriolan* a profité d'une actualité imprévue que lui donnaient les préoccupations publiques. L'œuvre de Shakespeare est, dans certaines de ses parties, une diatribe véhémente contre les excès de la démagogie. Le général révolté fustige durement le peuple et ses élus, les assemblées démocratiques et — pourrait-on presque dire — les mœurs parlementaires. Certains ont fait grief à M. Piachaud d'avoir avec quelque malignité accentué ce caractère et modernisé les apostrophes shakespeariennes de manière que des allusions contemporaines puissent s'y raccrocher. Le traducteur s'est défendu contre ce reproche. Sans doute, comme c'était son droit, ne s'est-il pas borné à donner du texte anglais une version littérale. Il a recherché les équivalences verbales, les termes par lesquels nous désignons aujourd'hui les mêmes choses, mais sans jamais dénaturer l'esprit de l'original. Quoi qu'il en soit, par la vertu du génie qui sait donner à tous les sujets qu'il traite une généralité expressive pour toutes les époques, le *Coriolan* de Shakespeare, en nous contant une histoire qui remonte au cinquième siècle avant notre ère, a ému les passions politiques et suscité chez les spectateurs des manifestations contradictoires comme le fit, naguère, le *Thermidor* de Victorien Sardou. Mais *Thermidor* parlait de la Révolution française, qui n'a point le même recul dans le temps.

Toutes ces raisons ont valu à *Coriolan* une abondance de commentaires comme rarement une pièce de théâtre en provoque. Par delà l'œuvre elle-même, on a disserté à l'envi sur la démocratie, sur la dictature, sur les généraux factieux, sur le suffrage universel, thèmes inépuisables. La place manque ici pour reproduire ces discussions, qui déborderaient le cadre de notre habituelle revue de presse.

***

Pour s'en tenir aux citations les plus significatives, c'est avec une sorte d'allégresse que, dans *Comœdia*, M. Gabriel Boissy considère la répétition générale de *Coriolan* comme une grande date du théâtre :

« C'est une grande journée pour la Comédie-Française. D'un seul coup ce théâtre, dont on disait naguère qu'il est le premier du monde et qui si souvent déméritait, le voilà d'un coup redevenu le premier. C'est peut-être aussi une grande journée pour la France. Chaque fois que notre pays se trouve à la croisée des chemins, qu'il hésite et qu'il ne sait trop d'où s'élève la vérité, on a vu, soit de la littérature, soit du théâtre, paraître un de ces appels qui orientent les esprits timides ou incertains. C'est miracle que la Comédie-Française soit le lieu d'un tel spectacle et miracle aussi que ce soit Shakespeare l'auteur, sublime pavillon qui couvrira l'audace et interdira l'interdiction. Chaque phrase, chaque réplique, chaque image fait balle. Un vrai tir de mitrailleuse d'un cerveau fulgurant. »

M. Antoine, dans *l'Information*, après avoir curieusement relaté l'indifférence qui avait accueilli, jusqu'ici, en France, les autres *Coriolan*, et même celui de Shakespeare, observe :

« Avec les mouvements actuels d'une opinion inquiète, impressionnée par le retour aux dictatures en d'autres pays, le public a pris cette fois nettement parti pour Coriolan contre la plèbe. Et l'on est resté émerveillé de retrouver dans ce drame vieux de quatre siècles tous les problèmes politiques de l'heure présente. Il est probable que ce saisissant caractère d'actualité va donner à la belle reprise de la Comédie-Française un succès assez passionné. »

Dans *Figaro*, M^me^ Gérard d'Houville écrit :

« Nous devons à la Comédie-Française et à ses artistes une vraie reconnaissance — et n'oublions pas celle que nous devons au nouveau traducteur, dont la version en prose et en « vers blancs » suit, paraît-il, d'après les autorités en la matière, de très près le texte original — pour avoir monté et représenté *Coriolan*. Ils en sont récompensés par un très grand et vif succès. Le public afflue et applaudit avec fureur tous les passages politiques, qui semblent d'une actualité brûlante. »

Dans *le Temps*, M. Pierre Brisson fait un parallèle entre le caractère de Coriolan et celui d'Alceste dans *le Misanthrope*. Après quoi, il développe un point de vue assez personnel :

« La pièce, quoi qu'on ait prétendu, ne pose aucun problème social ; elle pose un problème humain. Coriolan n'est pas l'homme d'un parti. Il se sent hostile aux patriciens. Il leur reproche la petitesse de leur caractère, leur manque de courage, leur goût des transactions, leur facilité de mensonge. L'excès même des louanges qu'il reçoit d'eux lui donne la nausée. Il les plante là, en pleine cérémonie sénatoriale. En fait, il ne parle jamais de la noblesse des autres, il parle de la sienne. Il ne s'intéresse qu'à sa supériorité personnelle. Ce serait un esthète de la solitude morale, un champion du nietzschéisme intégral

s'il n'était doué d'un tempérament sanguin et d'une vigueur toute militaire. Sans tendresse et sans amitié, sa droiture, aussi hérissée de pointes qu'une chaîne de récifs, reste aussi sans scrupules. Il n'a de loyalisme qu'envers lui-même. Il se veut fidèle à son caractère, et pour rester incorruptible il massacrerait sa famille, ses concitoyens, sa patrie. Fort de son droit et de la justice, il devient une sorte de machine à châtier. »

M. Edmond Sée écrit, dans *l'Œuvre* :

« Une belle, une glorieuse après-dîner, et tout à l'honneur de notre théâtre national, cette Comédie-Française si injustement décriée, houspillée, attaquée parfois ! Mais je vous prie de croire qu'elle a pris hier sa revanche ! D'acte en acte, presque de tableau en tableau, le succès s'est dégagé, affermi, amplifié, et il a pris au baisser du rideau (on l'a relevé à vingt reprises) les allures d'un triomphe, puisque, après avoir rappelé sans fin les artistes, la salle entière, d'un mouvement unanime, s'est tournée vers la baignoire de l'administrateur en l'acclamant par son nom ! Voilà une journée, pour lui aussi, réparatrice et comme vengeresse !... »

Pour M. Lucien Dubech, dans *Candide* :

« *Coriolan* est une des plus belles pièces de Shakespeare. Ce n'est pas une des plus célèbres, d'abord parce que c'est une des moins propres à porter un commentaire romantique, ensuite parce qu'elle n'était guère du goût politique du temps d'où nous venons. Par un retour comme l'histoire en est pleine, elle pourrait bien être au goût politique du temps où nous allons. Le jour de la répétition générale à la Comédie-Française, elle a déchaîné un enthousiasme qui n'allait pas au chef-d'œuvre littéraire. On applaudit une des plus impitoyables critiques de la démocratie qui ait jamais été tracées et celle-ci a été tracée par le génie. »

M. Lucien Descaves, dans *l'Intransigeant*, félicite aussi chaleureusement la Comédie-Française de sa belle réussite, ce qui ne l'empêche pas d'ajouter : « Clemenceau a fait interdire *Thermidor* sur les mêmes planches pour moins que cela. »

L'actualité politique de *Coriolan* est également ce qui frappe le plus, dans *la Liberté*, M. Robert Kemp :

« Dans cette Rome primitive, le génie de Shakespeare, encore plus sûr et plus vigoureux que celui de Corneille, a aperçu les lois politiques éternelles... Cette plèbe mobile, à qui des tribuns envieux de toute grandeur, soupçonneux de toute supériorité font faire les sottises qui les servent ; cette plèbe qui vote n'importe quoi parce qu'elle a le droit de voter et qu'elle veut voter ; ce gouvernement que les résistances des gouvernés affaiblissent et qui glisse à la ruine ; cette cité que les luttes intestines énervent devant le péril étranger ; l'écœurement de l'élite, impuissante à imposer sa loi aux nombreux ; l'imprévoyance des flatteurs du peuple ; la haine des tribuns contre les soldats... C'est nous-mêmes, messieurs, sans nulle vanité ! Aussi, quelles acclamations ! Le parlementarisme et le suffrage universel en ont pris hier pour leurs erreurs... Qui donc me disait, dans l'entr'acte, que les révolutions commencent quelquefois au théâtre ?... »

M^me^ Colette, dans *le Journal*, souligne combien l'adaptation de M. Piachaud lui a paru heureuse :

« A qui n'a lu, comme moi, que la traduction compassée de Montégut, celle de Piachaud ragaillardit le cœur. L'emploi du vers blanc que le traducteur réserve à la tirade, aux scènes où le ton s'élève, selon que la situation approche du tragique ou du tendre, fait office de clavier colorant, si j'ose écrire. Le poète vigoureux veille constamment sur le texte qu'il adapte, tantôt enfle, tantôt étouffe sa propre musique, use avec goût de certaines formes empruntées au dix-septième siècle :

...un démon plein d'ennui...

enfin laisse voir tout l'amour lucide qu'il porte à Shakespeare et à la langue française. »

Pour M. Fortunat Strowski, de *Paris-Midi* :

« Shakespeare va directement à toutes les scènes violentes ou pathétiques de cette histoire. Il n'en craint aucune ; il les affronte avec un génie toujours vainqueur. Cette Comédie-Française, qui est la première compagnie du monde pour jouer les pièces poétiques et irréelles de Musset, les nobles tragédies de Racine, les comédies de Molière, a joué ce drame énorme avec une couleur, une animation, une vie, une force, une brutalité extraordinaires. »

Dans *l'Echo de Paris*, M. Franc-Nohain relève comme beaucoup d'autres l' « accent d'actualité » que Shakespeare n'avait pas prévu, mais c'est pour dire que les réactions du public ne lui semblent pas devoir constituer un sérieux péril pour le régime républicain :

« Aussi bien, les indignations de Coriolan se trouvent perdre singulièrement de leur autorité et de leur valeur lorsque nous le voyons, pour venger son orgueil blessé et réparer l'injustice dont il a été victime, s'adresser aux ennemis de sa patrie, leur porter le secours de son bras, et marcher avec eux contre Rome, que seul l'amour de sa mère l'empêchera de réduire en cendres.

» Ce héros est tout de même un traître, et si ingrats que se fussent montrés à son égard certains de ses concitoyens, même parmi les plus méprisables, il n'est ingratitude qui excuse une trahison.

» C'est le génie de Shakespeare que, néanmoins, Coriolan ne soit pas odieux et que nous puissions supporter de nous intéresser au conflit qui le dresse contre la plèbe romaine. »

Ce n'est là qu'un très insuffisant reflet des innombrables articles dont *Coriolan* a été l'occasion. La presse étrangère s'en est occupée presque autant que la presse française, en particulier la presse suisse, car M. Piachaud est le critique dramatique du *Journal de Genève.* Avant que son *Coriolan* ne soit représenté dans la capitale des nations, en septembre prochain, devant les délégués de l'Assemblée, on ne peut mieux clore cette revue de presse que par les lignes suivantes du correspondant parisien du grand journal genevois :

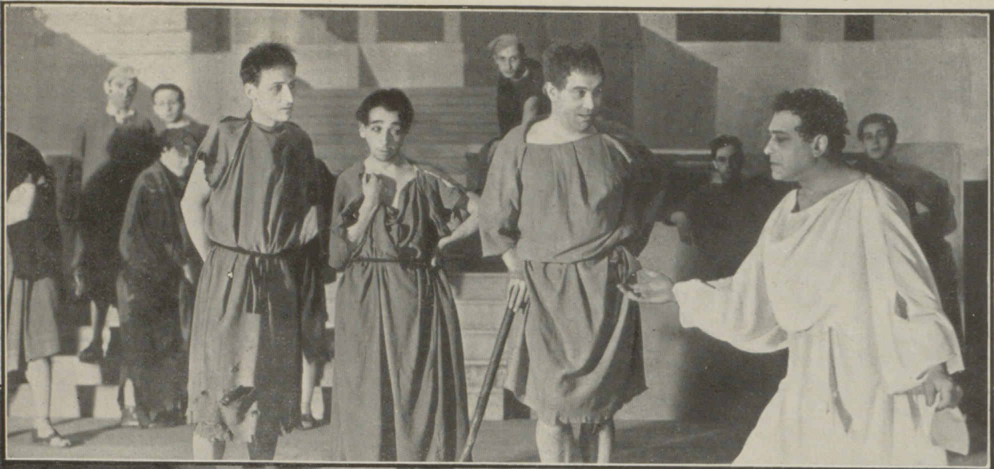
« La traduction de M. Piachaud est de premier ordre. Souple, agile, variée, elle prend tous les tons, elle devient, quand il le faut, familière ou sublime. La phrase est dense et naturelle, toujours significative, sans aucune de ces complications qui, chez d'autres, sentent l'effort d'un traducteur hésitant. Elle sonne dans sa plénitude et passe la rampe. On y retrouve à chaque instant l'invention verbale, le raffinement savant, la goguenardise, la sainte colère, l'ampleur et la force et, soudain, l'envol lyrique qui sont les dons mêmes de Piachaud. »

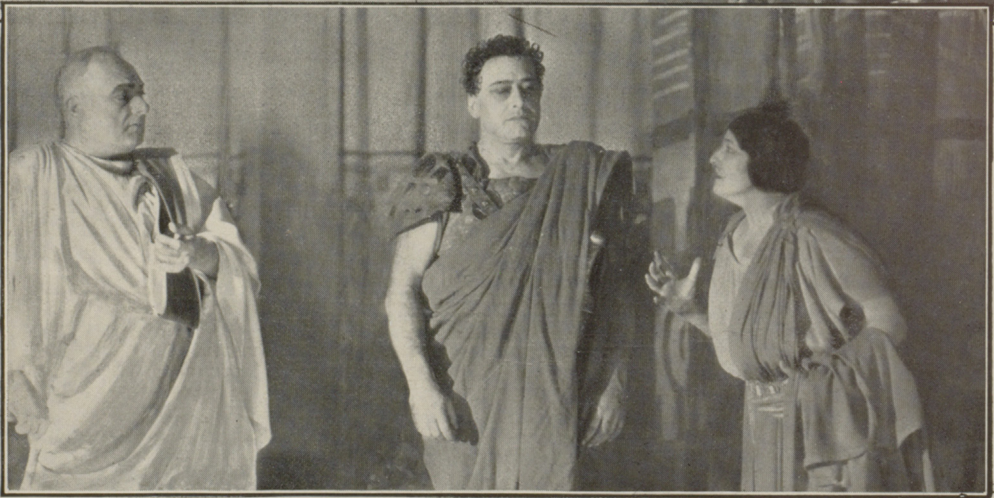
***

On a dit plus haut — et les critiques ont unanimement loué — la présentation scénique de *Coriolan.* L'interprétation ne fait pas un moindre honneur à la Comédie-Française. Le Coriolan splendide, vivant et humain de M. Alexandre, le Menenius insinuant, souple et finement ironique de M. Léon Bernard, les deux tribuns incarnés par MM. Denis d'Inès et Charles Granval, le plébéien de M. Ledoux, la pathétique Volumnie de M^me^ Colonna Romano, l'émouvante Valérie de M^me^ Germaine Rouer sont des compositions de premier ordre, et il faudrait associer à ces éloges tout le reste de la troupe : MM. Georges Le Roy, Jean Hervé, Chambreuil, André Bacqué, Dorival, M^mes^ Véra Korène, Tonia Navar, Lherbay et une dizaine d'autres encore qui complètent une distribution hors de pair.

ROBERT DE BEAUPLAN.

Troisième Citoyen. Deuxième Citoyen. Premier Citoyen. Coriolan.





Menenius. Coriolan. Volumnie.

En haut, Coriolan : « *Bon ! Vous vendez le Consulat, alors? Combien?* » — DEUXIÈME PARTIE, Scène XI, page 19.
Au milieu, Menenius : « *Silence... Où allons-nous ?... Je n'ai plus la force de crier.* » — DEUXIÈME PARTIE, Scène XII, page 23.
En bas, Volumnie à Coriolan : « *Il faut user d'adresse, ou vous nous perdez tous en vous perdant.* »
DEUXIÈME PARTIE, Scène XIII, page 25.

Photographies G.-L. Manuel frères.

Imprimerie de *L'Illustration*, 115, route de Saint-Denis, à Bobigny, Seine (France). — L'Imprimeur-Gérant : EMILE ACHARD.
L'Administrateur général : JEAN BASCHET.

N° 665 — THÉATRE N° 342 10 MARS 1934

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT DES PIÈCES DE THÉATRE ET DES ROMANS INÉDITS
ET ADRESSÉE AUX SEULS SOUSCRIPTEURS DE L'ABONNEMENT N° 1
A « L'ILLUSTRATION »

■

STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Métro : ALMA 13, Avenue Montaigne, 13 Tél. : ÉLYSÉES 72-42 à 44

TOUS les SOIRS à 21 h. - Dimanches et Fêtes, MATINÉES à 15 h.

METRO

4 Actes de Patrick KEARNEY

Adaptation Française de Georges JAMIN

DISTRIBUTION

REYNA CAPELLO
SOLANGE SICARD
NICOLE REY
ANDRÉE WENDLER
LUCIE GREG
JEAN SERVAIS
GEORGES JAMIN
G.-A. MARTIN
GUY DECOMBLE
H. WANNER

Mise en Scène

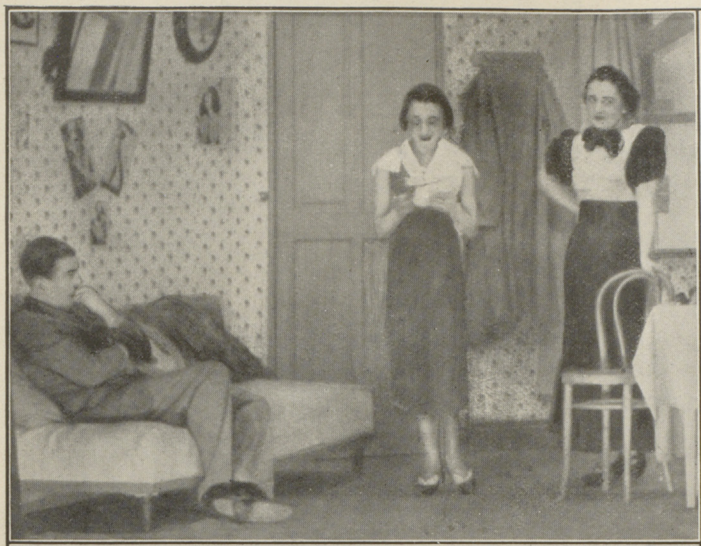
Georges JAMIN Jean SERVAIS

Places de 10 à 30 francs

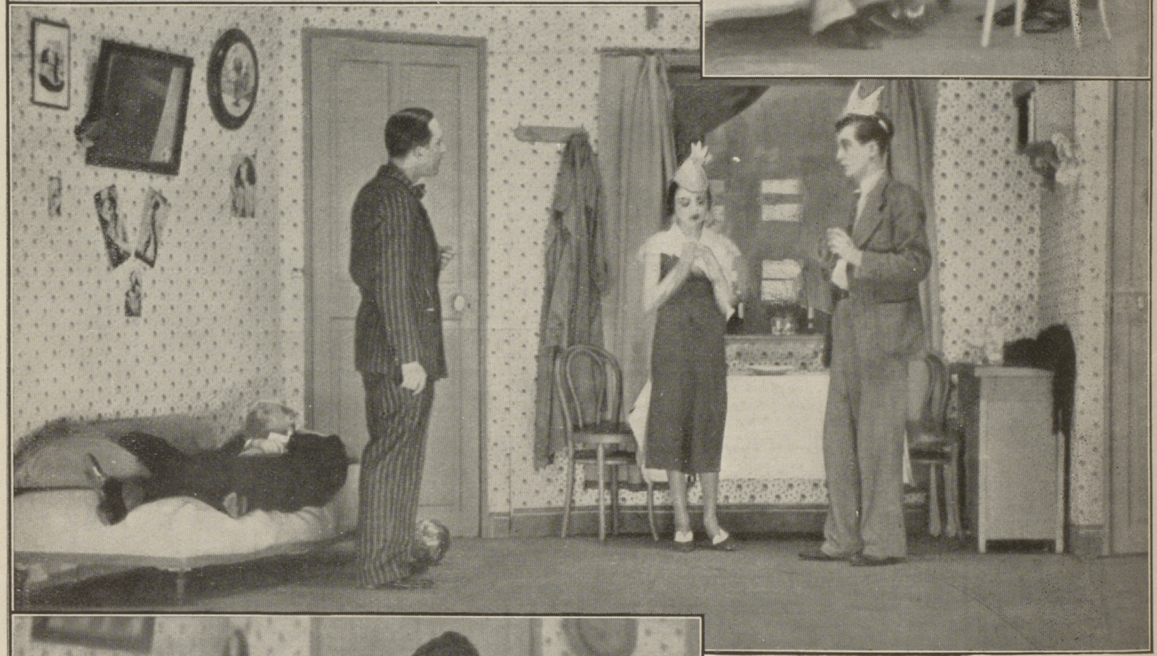
Location par Téléphone, tous les jours de 11 heures à 19 heures

L'ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS

Mel. Edie. Hazel.



Mel. Edie. Blackstone.



Charlie. Edie.

En haut, à gauche,
Edie : « *Oh !... Mel ! Ton nom est imprimé !* »
Acte premier, page 6.

En haut, à droite,
Blackstone : « *Qu'y a-t-il de faux dans ce dessin ?* »
Acte premier, page 8.

Au milieu,
Edie : « *Mel, tais-toi, tu divagues.* »
Acte II, page 13.

En bas, Edie,
« *Il serait jaloux, je te dis... Va-t'en avant qu'il rentre.* »
Acte III, page 17.

Photographies E. Clair-Guyot.

PATRICK KEARNEY

■

"MÉTRO"

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Adaptation française de Georges JAMIN

■

"MÉTRO" A ÉTÉ REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS EN LANGUE FRANÇAISE, LE 12 DÉCEMBRE 1933, AU STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES, A PARIS.

DISTRIBUTION

(par ordre d'entrée en scène)

Margaret Tuttle....................................	Mmes LUCIE GREG.
Edie Tuttle..	REYNA CAPELLO.
Hazel Williams....................................	SOLANGE SICARD.
Mel Tuttle..	MM. JEAN SERVAIS.
S. Barrett Blackstone...........................	GEORGES-ANDRÉ MARTIN.
Charlie Groff......................................	GEORGES JAMIN.
Mabel Plant..	Mme NICOLE REY.
Joë Plant...	MM. GUY DECOMBLE.
Herbert Brown....................................	HUGUES WANNER.
Evelyn Elkins.....................................	Mme ANDRÉE WENDLER.

■

MISE EN SCÈNE

M. GEORGES JAMIN. M. JEAN SERVAIS.

■

Décor de Félix Labisse.

"MÉTRO"

ACTE PREMIER

La salle à manger des Tuttle dans l'appartement qu'ils occupent dans la 127e rue Est, à New York. En août 6 heures de l'après-midi. Cet appartement se trouve à Harlem, dans une vieille maison à loyers bon marché. La salle à manger a une fenêtre qui donne sur une cour. Des rideaux vulgaires en passementerie très ornée. On sent les meubles en série : une table de bureau sur laquelle est posée une coupe imitant des fruits, une chaise de repos, un sofa, quelques autres chaises, etc. Au mur, des reproductions de tableaux comme la Tempête, l'Espoir *et quelques dessins découpés dans des couvertures de magazines; une photo encadrée du dernier banquet annuel de la Fraternelle des employés de librairie, une eau-forte représentant le parc d'Asbury, un rayon avec quelques livres. Çà et là, quelques photographies de vedettes de cinéma très connues; une de Mary Pickford, encadrée, posée sur la table. Du premier coup d'œil, on doit se rendre compte que c'est l'appartement meublé, sans air, sans soleil, sans goût, d'un couple de jeunes mariés ignorants et pauvres.*

Au lever du rideau, on entend passer le Métro. Margaret Tuttle enlève la coupe de la table au moment où entre Edie. Edie est pâle, mince ; près de trente ans. Sa toilette est un pauvre effort vers l'élégance : depuis plus d'un an, c'est ce qu'elle a de mieux ; cela a dû coûter dans les 18 dollars dans une boutique de la 125e rue. Ses cheveux blonds se dressent en broussailles.

EDIE. — Pourquoi enlèves-tu la coupe, m'man ?

MARGARET. — Pour dresser la table, voyons !

Elle continue.

EDIE. — Pas besoin de dresser la table. Laisse la coupe.

MARGARET. — Tu ne vas pas donner à manger à tes invités ?

EDIE. — Si. Mais pour des soirées de ce genre on ne dresse pas la table.

MARGARET. — Comment mange-t-on, alors ?

EDIE. — Les sandwiches et le reste sont dans de petits plats, et on se sert soi-même.

MARGARET. — Où as-tu trouvé ça ?

EDIE. — C'est comme ça qu'on fait, m'man. Tu n'as jamais vu un buffet dans une soirée, au ciné ?

MARGARET. — Un buffet dans une soirée ? Non.

EDIE. — Quand on donne une soirée, c'est toujours comme ça qu'on fait.

MARGARET. — Tu dois avoir raison. Moi, je n'ai jamais eu une grande expérience en matière de réceptions.

EDIE. — Oh ! m'man !

MARGARET. — C'est vrai. Quand on a eu cinq enfants à élever comme moi, les seules soirées qu'on désire, c'est de les fourrer tous au lit.

EDIE. — Ça, tu as fait tout ce qu'il fallait pour tes gosses.

MARGARET. — Et nous ne nous en sommes pas si mal tirés, quand on pense que le père de Mel ne gagnait que 1 dollar et demi par jour quand nous nous sommes mariés. Je peux être fière ! Cinq enfants ! Et les deux qui restent, regarde-les ! Ils marchent bien ! Sténographe et libraire ! Nous nous étions toujours dit que nous donnerions à nos enfants les chances qui nous avaient manqué, et je crois que nous l'avons fait.

EDIE. — Je crois.

MARGARET. — Comment va Mel ?

EDIE. — Oh ! très bien, m'man. Au bureau aussi ça va bien, seulement...

MARGARET. — Il ne gagne pas assez d'argent pour t'habiller ? Tu ne peux tout de même pas t'attendre à tout dès le début ! Pense à l'avenir qu'il a devant lui avec son éducation. Je t'assure que, si son père en avait seulement connu la moitié, il serait riche

aujourd'hui. Tu n'as jamais travaillé très dur, je crois, et tu ne te rends pas compte de ton bonheur...

EDIE. — Si, m'man...

MARGARET. — Non, tu ne t'en rends pas compte ! Des buffets, des soirées, des sandwiches, tout cela au bout d'un an de mariage ! Moi, j'ai célébré notre première année en mettant au monde Mel.

EDIE. — Tiens, vous avez eu Mel à votre premier anniversaire ?

MARGARET. — Nous n'avons jamais perdu de temps. Ah ! les enfants amènent des soucis, mais ils en valent la peine ! Regarde Mel ! Tu ne peux pas comprendre la satisfaction qu'on éprouve à voir son gosse prendre sa place dans le monde ; il faut en avoir eu. Est-ce que ce n'est pas l'heure de Mel ? J'aurais aimé l'attendre, mais je dois partir pour préparer le dîner de p'pa.

Métro.

EDIE. — Oh ! tu n'es pas si pressée ? Le jour de notre premier anniversaire de mariage !

MARGARET. — Mariage ou enterrement, p'pa dîne à 6 heures. (Sonnette en bas.) Mon Dieu, un de tes invités, déjà ?

EDIE, poussant le bouton d'entrée. — Non, ils ne viendront pas avant 6 heures et demie. C'est probablement une de mes amies. Elle m'a téléphoné qu'elle passerait.

MARGARET, allant vers le hall. — Je m'en vais.

EDIE. — Reste pour voir Hazel, non ?

MARGARET, en sortant. — Non, dis bonjour à Mel de ma part et que je regrette de l'avoir manqué.

EDIE, penchée sur la balustrade. — C'est toi, Hazel ? Monte.

HAZEL, d'en bas. — C'est moi.

EDIE. — Au revoir, m'man. Merci d'être venue. Nous habitons près du toit, Hazel.

MARGARET, d'en bas. — Au revoir. Amuse-toi bien.

EDIE. — Merci. Dis-donc, Hazel, tu parviens à monter jusqu'ici, oui ?

HAZEL. — Je n'y arrive pas.

EDIE. — Encore un petit effort. Embrasse papa de ma part.

MARGARET. — Merci.

EDIE. — Eh bien, Hazel, je suis contente de te voir ! (Hazel entre. Elle est très brune, très maquillée, habillée d'une façon voyante, brusque et en dehors dans ses manières, tandis qu'Edie est timide, réservée et tranquille. La brusquerie de Hazel rend Edie encore plus tranquille que de coutume.) C'est chic !

HAZEL, haletante, tombant dans un fauteuil. — Dis, tu permets, je reprends mon souffle !

EDIE. — Enfin, tu te décides à venir ! Tu sais que ça fait presque un an qu'on ne s'est vues ? Tu n'es pas montée depuis que je suis mariée, hein ?

HAZEL. — Non... Et... toujours mariée ?

EDIE. — Evidemment ! Et, aujourd'hui, ça fait un an ; c'est notre anniversaire ! C'est ma belle-mère que tu as croisée dans l'escalier.

HAZEL. — Ah ! J'espère que ce n'est pas moi qui l'ai chassée ?

EDIE. — Non, elle était prête à partir. Je te jure que j'ai été surprise quand tu as téléphoné.

HAZEL. — J'avais envie de te voir. Hier, j'ai rencontré des poules du bureau ; elles parlaient de toi et on se demandait ce que tu devenais.

EDIE. — Je suis contente que tu sois venue. Il n'y a pas beaucoup de gens qui montent nous voir. Je me sens un peu seule. Je crois que je n'ai pas vu une seule des anciennes depuis que je suis mariée.

HAZEL. — J'étais dans les environs aujourd'hui et j'ai pensé à toi. Je viens de Fort Lee par le pont de la 125e rue. Tu parles d'une trotte !

EDIE. — Oh ! oui.

Métro.

HAZEL. — Tu es bien installée ici. C'est un peu près du Métro, non ? Ça ne t'embête pas, ce bruit, tout le temps ?

EDIE. — Non, on s'y habitue. Même, Mel dit quelquefois (elle rit) que si ça s'arrêtait il se réveillerait au milieu de la nuit !

HAZEL. — Là alors, je le reconnais ! Il a toujours adoré les blagues. Tu te rappelles, au bureau, ce qu'il nous faisait rigoler ?

EDIE. — Oui, il a toujours été blagueur. Qu'est-ce que tu faisais à Fort Lee ?

HAZEL. — Je travaillais.

EDIE. — Ah ! Tu as trouvé un emploi par là ?

HAZEL. — Je te crois ! Et puis, ma fille, fini les paperasses avec moi ! Je suis comédienne maintenant !

EDIE, intéressée. — Comédienne ? Où ça ?

HAZEL. — Je fais du ciné. C'est pour ça que j'étais à Fort Lee.

EDIE. — Au... ciné...! Ce n'est pas possible, Hazel !

HAZEL. — C'est la pure vérité.

EDIE. — Hazel ! Vraiment, tu es...? Je peux à peine le croire !

HAZEL. — Même que je viens tout droit du studio, et je te fiche mon billet que je suis claquée ! Ces metteurs en scène n'ont aucune considération pour les comédiens. Nous avons tourné beaucoup de scènes très longues aujourd'hui.

EDIE. — Vraiment... ah !... c'est extraordinaire... Quels rôles joues-tu ?

HAZEL. — Les dactylos et les tartes à la crème.

EDIE. — Quoi ?

HAZEL. — Enfin, les jeunes filles. Mais je ne veux pas me spécialiser là-dedans. Tiens, ce matin, Cecil me disait...

EDIE. — Cecil... qui ?

HAZEL. — Cecil de Mille. C'est mon metteur en scène.

EDIE. — Mon Dieu...! Tu travailles avec lui ?

HAZEL. — Parfaitement. Un peu trop blagueur pour mon goût, d'ailleurs. Eh bien, pas plus tard qu'aujourd'hui, il me disait : « Je vous ai remarquée, mon petit. Nous ferons quelque chose de vous. » Hein, qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce que Gloria Swanson n'a pas débuté comme figurante ?

EDIE. — C'est magnifique !... Oh ! j'aimerais tant faire du ciné !

HAZEL. — Et, hier, Clark me disait...

EDIE. — Clark... qui ?

HAZEL. — Clark Gable. C'est mon partenaire dans ce film.

EDIE. — Hazel... comment est-il ?

HAZEL. — Oh ! comme tout le monde. Par exemple, c'est un chic type. On a fait des tas de blagues ensemble.

EDIE. — Tu... le... connais... vraiment ?

HAZEL. — Est-ce que je ne tourne pas dans le même film que lui ?

EDIE. — Ça m'étonne que je n'aie pas vu ta photo dans un magazine de ciné, je les achète tous. Alors, tu es sa partenaire ?

HAZEL. — Oui, mais c'est un rôle très à part... Ah ! c'en est fini du bureau !

EDIE. — Hazel... crois-tu... que je pourrais faire du ciné ?

HAZEL. — C'est pas la place d'une femme mariée, mon petit. Occupe-toi de ton mari et laisse le ciné tranquille.

EDIE. — Il doit y avoir des tentations pour une femme là-bas ?

HAZEL. — Tu parles... et j'adore ça !

EDIE. — Ça doit être merveilleux tout de même de faire du ciné !

HAZEL. — Quelquefois.

EDIE. — Je ne peux pas me figurer que ça pourrait m'arriver un jour. J'en ai tant envie.

HAZEL. — Alors... mariée depuis un an... et déjà assez ?

EDIE. — Non, ce n'est pas cela. Mais la journée est parfois un peu longue...

HAZEL. — Tu ne vas plus à ce sacré bureau. Tu devrais déjà être contente rien que pour cela.

EDIE. — Tiens, Hazel, vois-tu, être mariée... c'est drôle. C'est difficile à expliquer, mais tu me comprends ?

HAZEL. — Non, je n'ai jamais été mariée.

EDIE. — Eh bien, je vais te dire... vois-tu, c'est drôle...

HAZEL. — Oui, j'imagine...

EDIE. — Tu vois ce que je veux dire ? On n'a pas assez à faire.

HAZEL. — Oui...

EDIE. — Tu restes assise toute la journée à regarder par la fenêtre.

HAZEL. — Il n'y a pas assez à voir par la fenêtre ?

Métro.

EDIE. — C'est ça. Il n'y a rien à voir.

HAZEL. — Tu as ton ménage et ton mari. Tu n'es pas obligée de t'esquinter au bureau toute la journée et te creuser la tête pour te demander où tu vas trouver l'argent pour ton déjeuner du vendredi et pour payer ta chambre.

EDIE. — Evidemment, c'est très bien dans un sens... Mais être mariée, ce n'est pas ce que tu penses.

HAZEL. — Esquive-toi un soir et paie-toi une bonne rigolade. C'est comme ça que font les femmes mariées pour être heureuses.

EDIE. — Oh ! non, je ne voudrais pas faire cela. Et puis, il n'y a pas d'hommes. C'est vrai, quand vous êtes mariée, les hommes n'ont même plus l'air de savoir que vous existez... Enfin, j'avais toujours un tas de types derrière moi ! Rappelle-toi, au bureau ? Ils me demandaient d'aller danser avec eux au Pep Club, ils voulaient m'embrasser... Et puis, quand on est mariée, ils ne font même plus attention à vous.

HAZEL. — Tu n'as pas rencontré les vrais hommes, mon petit.

EDIE. — Non, je ne voudrais pas faire cela, j'aime trop Mel. C'est autre chose... Quand tu vas te marier, les gens font tant d'histoires que tu te figures que quelque chose d'extraordinaire va arriver. Tu crois que ça va être comme au cinéma ou dans les romans. Et puis, avant même que tu t'en rendes compte, tu es là, assise... et tu attends...

HAZEL. — Tu attends quoi ?

EDIE. — Je ne sais pas... Tu attends... J'aime beaucoup Mel, tu comprends. C'est pas ça. Mel est très chic... Seulement, il a un peu changé. Il parle moins. Toujours soucieux pour une chose ou une autre.

HAZEL. — Mauvais, ça !

EDIE. — Tu comprends, être mariée, c'est drôle... Si seulement j'avais une occupation... Même aller au bureau, c'était plus gai. On sortait tous les soirs pour aller danser ; il y avait là de chic types, on les taquinait, ils essayaient de vous embrasser, on faisait semblant de ne pas avoir envie. Tous les matins, on voyait la bande au vestiaire et on s'amusait des petites histoires qui arrivaient. Tous les jours c'était différent... Maintenant, c'est comme si je n'attendais plus rien... tu comprends ?

HAZEL. — Oui, je crois que tu as raison. Qu'est-ce que tu veux, il y en a qui aiment ça et d'autres, pas, hein ?

EDIE. — Si seulement je pouvais faire du ciné, Hazel ! Vraiment, je crois que j'ai un certain talent de comédienne. Tu ne peux pas m'y faire entrer ?

HAZEL. — Faut être pistonnée.

EDIE. — Si je faisais du ciné, je gagnerais des tas d'argent, et puis je serais occupée, au moins... Je crois que de ne pas avoir d'argent, ça y fait aussi quelque chose.

HAZEL. — Tu parles ! Et Mel, qu'est-ce qu'il fait ? Toujours dans la boîte ?

EDIE. — Oui. Il gagne 30... 35 dollars maintenant. S'il a son augmentation le 1^er^ janvier, ça ira tout à fait bien. Ils ne paient pas assez là-bas. Vraiment, Mel ne gagne pas ce qu'il vaut. Je lui dis quelquefois que s'il les quittait ils verraient qui ils perdent.

HAZEL. — Veux-tu que je te dise ? C'est triste !

EDIE. — Et puis, Mel est bizarre. Il ne s'affirme pas. Si seulement il se faisait un peu plus valoir... Il est trop réservé. Hazel, je voudrais que tu me fasses entrer au ciné !

HAZEL. — Tu n'as pas la moindre chance. Il faut être pistonnée.

EDIE. — Moi, je m'étais toujours dit : « Si tu te présentes bien et que tu sois adroite, tu pourras y entrer. » Alors, un jour, je suis allée à un cours de cinéma. Je ne l'ai jamais dit à Mel, je voulais lui faire la surprise. Eh bien, sais-tu ce qu'ils m'ont dit ?

HAZEL. — Non !

EDIE. — Que j'avais un grand talent pour l'écran ! Vois-tu, Hazel, je ne sais pas si tu l'as déjà remarqué... mais... ne trouves-tu pas que j'ai une certaine ressemblance avec... Mary Pickford ?

HAZEL. — Eh bien... maintenant que tu le dis...

EDIE. — Naturellement, je ne suis pas coiffée comme elle... mais...

HAZEL. — Ecoute ce que je te dis et oublie tout ça, mon petit.

EDIE. — Je crois que tu as raison... Je ne sais que faire... Quelquefois je me sens si misérable...

Métro.

HAZEL. — Sors, je te dis, et paie-toi une bonne rigolade. Je vais arranger une soirée avec toi. Tu mettras une belle robe... Gratte un peu sur le ménage...

EDIE. — Mais nous n'avons pas d'argent. Naturellement, quand Mel gagnera davantage... Il essaie sérieusement de se perfectionner. Il étudie tout le temps. Tu vois, là, ses livres ?

HAZEL. — Il les lit ?

EDIE. — Oui, quinze minutes par jour, régulièrement. Je regarde l'heure et je l'avertis quand il peut cesser. Quelquefois, il dit que ces quinze minutes lui semblent aussi longues que trois heures.

HAZEL. — Et qu'est-ce que c'est, ces livres ?

EDIE. — Mais la fameuse « Bibliothèque du millionnaire ». Tu n'en as jamais entendu parler ?

HAZEL. — Non. Ça doit coûter cher, dis donc ?

EDIE. — On paie tous les mois, par petites sommes. Dans deux ans, tout sera payé. Et alors, Mel gagnera beaucoup d'argent s'il a assez lu. Ils le promettent formellement dans l'annonce. Ils racontent l'histoire d'un homme qui ne gagnait que 30 dollars par semaine ; il a lu tous leurs livres, et, trois mois après, il en gagnait 100 !

HAZEL. — Mon Dieu ! Et qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

EDIE. — Eh bien, voilà... de l'instruction.

HAZEL. — Ah !... Ça doit être extraordinaire !

EDIE. — Oh ! oui ! Tu les lis et tu es instruite. Et, alors, tu réussis en tout. Je crois que Mel deviendra bientôt directeur général de la maison, tellement il lit régulièrement ses livres.

HAZEL, en ouvrant un. — Curieux ! (Elle lit :) *Un Sérieux Appel vers une vie dévote et sainte.* Mon Dieu !

EDIE. — Oui, c'est bizarre, hein ? Mel n'est pas encore arrivé à celui-là. Il ne comprend pas tout, mais il lit tout. Il vient d'en finir un qui s'appelle *les Confessions de saint Augustin.* En ce moment, il lit celui dans lequel il y a le plus de profondeur, dit-il.

HAZEL. — Comment s'appelle-t-il ?

EDIE. — *L'Enterrement de l'urne,* de Mr. Thomas Browne. Mel n'y comprend pas un traître mot. C'est écrit entièrement en grandes phrases baroques. Mais il dit que, si cela doit le faire devenir directeur général, il les lira tous, qu'il y comprenne quelque chose ou rien.

HAZEL. — Ça me semble une curieuse façon de réussir dans les affaires.

EDIE. — C'est parce que toi et moi, nous ne sommes pas instruites. Mais la vérité se trouve dans les livres, je le sais. Cela a été dit par un président de collège. Celui de Harvard.

HAZEL, impressionnée. — Alors ça doit être vrai !

EDIE. — Certainement.

HAZEL. — Il est temps de m'en aller. (Sonnette en bas.) Nous avons passé quelques instants comme dans le temps, Edie.

EDIE. — Ecoute, Hazel, nous avons des gens qui viennent ce soir, à l'occasion de notre anniversaire, tu comprends ? Je voudrais que tu restes. Mel a invité un type qu'il connaît et qui te plaira certainement.

HAZEL. — Je suis si sale et si fatiguée ; traîner toute la journée dans ces studios dégoûtants. Ce serait une honte pour toi de me présenter à tes amis. J'ai besoin de rentrer et de prendre un bain pour me sentir mieux.

EDIE. — Reste, tu prendras ton bain ici. Pourquoi pas ? Ça ne nous dérange pas. Si... je voudrais que tu restes. Mel serait content de te voir, lui aussi.

HAZEL. — Eh bien, si ça te fait plaisir.

Sonnette de l'entrée.

EDIE. — Oh ! voyons ! Et nous avons du gin !

HAZEL. — Non ! Eh bien, ça promet !

EDIE. — Ça doit être Mel. Il sera étonné. Je crois que tu ne l'as plus vu depuis que tu as quitté le bureau ?

HAZEL. — Je ne crois pas.

Edie ouvre la porte et Mel entre. Il a dans les trente ans. Il est mince, pâle, insignifiant, avec une bonne figure stupide. Sous-alimenté de corps et d'esprit depuis le berceau, c'est un de ceux qui iront dans la vie — nous le voyons du premier coup — bousculés et repoussés par tous ceux qui s'en donneront la peine. Il est habillé d'un complet de 15 dollars, vieux d'un an. Quand il l'a acheté — pour sa lune de miel — c'était le summum de l'élégance qu'il a pu trouver dans une boutique à bon marché. Primitivement vert, il est devenu d'une couleur sale, fade et indéfinissable. D'abord trop étroit pour lui, il a maintenant une tendance à prendre des proportions grotesques. Mel est étroit d'épaules, courbé, fatigué déjà de visage et l'on a l'impression qu'il est toujours prêt à se précipiter, effrayé et soumis, aux ordres de quelqu'un. Il entre sans voir personne et commence à enlever son pardessus.

MEL. — Hello !

EDIE. — Hello ! Tu as encore oublié ta clef, hein ? Voilà Hazel, tu te la rappelles ?

MEL. — Oh !... oui, certainement. Comment ça va, Hazel ?

HAZEL. — Pas mal et vous, Mel ?

MEL. — Ça va. Je suis content de vous voir.

HAZEL. — Toute la bande est toujours là au bureau ?

MEL. — Toujours. C'est la même chose. Le vieux Hardy a pris sa retraite. Vous saviez ça ?

HAZEL. — Non, il y a bien huit mois que je suis partie.

MEL. — Eh bien, à part ça, c'est toujours la même petite vie.

Silence. Il enlève son pardessus et, ce faisant, tire d'une des poches une revue pliée. Il pend son pardessus et prend la revue avec une expression de contentement sur le visage.

HAZEL. — C'est une sale vieille boîte. Je ne voudrais pas même songer à y retourner.

MEL. — Dites donc, c'est pas tout ça. Venez, j'ai quelque chose à vous montrer. Regarde, Edie.

Il lui tend le magazine.

HAZEL. — Non ! Mais c'est cette vieille feuille de chou du bureau ! Je ne l'ai plus vue depuis mon départ. Ça paraît toujours, ce truc-là ?

MEL. — Certainement ! Et... attendez... regardez là... en première page...

EDIE. — Où ça ?

MEL. — Regarde. Tu verras.

EDIE. — Oh !... Mel ! Ton nom est imprimé !

MEL. — Voilà !

EDIE. — Regarde, Hazel, on parle de Mel. (Elle va vers Hazel et lit :) *Nous apprenons de source autorisée que Melville Tuttle, membre distingué du département* Efficience *de notre maison d'édition, célébrera vendredi son premier anniversaire de mariage. Nous*

nous rappelons tous qu'il nous a enlevé notre charmante collègue Edie Miller, le plus bel ornement du bureau de Mr. Balston. Bravo, Mel, félicitations pour vous et votre charmante conjointe. Et à quand les rejetons ? Nous en attendons toute une ribambelle !

HAZEL. — Ça c'est jeté ! Je parie que c'est de Paul Benjamin. Il a des idées pour écrire.

MEL. — Pas mal pour moi, hein, Edie ?

EDIE. — C'est magnifique ! Tu dois être fier qu'on ait écrit tout ça sur toi, et en première page !

MEL. — Oui, je crois que c'est assez bien. On m'apprécie là-bas.

HAZEL. — Ça m'épate tout de même que vous y soyez resté si longtemps.

MEL. — Hazel, vous avez tort. Vous ne faites que dire du mal. Il faut reconnaître que cette compagnie poursuit un grand idéal et que les gens qui y travaillent sont bien traités.

HAZEL. — Des blagues ! Vous ne voyez pas qu'ils se paient votre tête ?

MEL. — Pas du tout. Ecoutez plutôt ça. Un éditorial du président lui-même. Ecoutez. (Il s'éclaircit la voix, prend le magazine des mains d'Edie et lit d'un ton d'orateur :) *Mes chers collègues. Je vous appelle mes chers collègues parce que je sens que tous nous formons une grande famille, que tous nous faisons de notre mieux pour le bien de la communauté, sans mesquines visées égoïstes. Nous sommes ici pour un idéal : l'idéal du travail. C'est pour cela et rien que pour cela que nous travaillons. S'il en est un seul parmi vous, dans cette vaste organisation, qui travaille uniquement pour gagner de l'argent, qu'il le dise : je veux le connaître. Il n'y a pas de place ici pour lui. Tous, tant que nous sommes, nous nous efforçons de rendre ce vieux monde un peu plus heureux, un peu meilleur. L'argent que vous gagnez chaque semaine n'est pas, ne peut pas être votre unique but. Nous vivons...*

HAZEL. — Oh ! ça va !

EDIE. — Qu'est-ce qu'il y a, Hazel ? Je trouve tout cela très beau.

MEL. — Hazel, vous êtes de parti pris. Si vous pouviez voir juste, vous apprécieriez un grand homme comme Mr. Blenkins.

HAZEL. — Dites donc, mes enfants, si vous voulez que je reste à votre soirée il faut que je prenne mon bain. Veux-tu me montrer où est l'eau chaude, Edie ?

EDIE. — Par ici, viens. Ah ! Mel, une lettre pour toi.

MEL, curieux. — Ah !

Edie sort avec Hazel. Métro. Mel va à la table et prend la lettre, qu'il ouvre avec curiosité. Il la lit quand Edie rentre.

EDIE. — Qu'est-ce que c'est ?

MEL, très intéressé. — Edie... c'est magnifique ! Ecoute ça ! *Le secret du succès. Le voulez-vous ? Enfin, après de longues années d'études, le professeur Shaftesbury va communiquer le fruit de son travail à une élite soigneusement choisie. Les secrets des forces invisibles qui gouvernent le monde dévoilés aux ambitieux qui osent !* Hein, Edie ? Et ils m'ont choisi ! Et le fameux professeur Shaftesbury veut m'initier à ses secrets !

EDIE. — Oui... mais l'autre cours que tu as suivi, « la Clef du monde », ça ne t'a pas fait avancer.

MEL. — Il n'y a pas encore assez longtemps. Même, juste à la fin du cours, il est dit : *Ne soyez pas découragé si vous n'avez pas gagné un million demain. Rappelez-vous que rien ici-bas ne se fait en un jour.* Qu'est-ce que tu attendais d'autre ? D'ailleurs, j'ai quelque chose à te raconter, et, quand tu l'auras entendu, tu verras que « la Clef du monde » m'a déjà rendu service.

EDIE. — Tu as obtenu ton augmentation ?

MEL. — N...on... ce n'est pas tout à fait ça. C'est une surprise... oui, une surprise.

EDIE. — Une surprise, vraiment ?

MEL. — Oui... quelque chose de merveilleux aussi, quelque chose que j'attendais depuis longtemps.

EDIE. — Qu'est-ce que c'est, Mel ? Continue, raconte !

MEL. — Je crois que tu pourras être fière de moi maintenant. Si je n'avais pas suivi ce cours de « la Clef du monde » pour apprendre à dominer les hommes...

EDIE. — Oh ! je parie qu'on t'a augmenté ! Je le parie !

MEL. — Non, ce n'est pas cela. Ceci, c'est beaucoup plus. C'est différent. Quelque chose que j'ai désiré très longtemps. Même, je me demandais si ça m'arriverait jamais.

EDIE. — Oh ! tu m'énerves, dis-moi !

MEL. — Devine...

EDIE. — Comment veux-tu ? Dis vite !

MEL. — Eh bien... Edie...

EDIE. — Vite !

MEL, dans un cri. — Je vais être élu membre du Club des Bisons !

EDIE. — Non ?

MEL. — Je vais être élu Bison. Tu n'as pas entendu ?

EDIE, sans enthousiasme. — Si... certainement... C'est bien ?

MEL. — Si c'est bien ? Je te crois ! Tu pourrais être un peu plus contente. Tu n'as pas l'air de te douter de ce que ça signifie : être Bison ! Des choses extraordinaires !

EDIE. — Je te crois.

MEL. — Je vais te dire, moi. Ça signifie que je suis un as. Voilà !

EDIE. — Je comprends.

MEL. — Les Bisons sont de grands hommes, des types qui réussissent, des hommes qu'on est fier de connaître. Et, tu m'entends, quand on est Bison, on peut aller où l'on veut dans les affaires. Pense à la chance de pouvoir rencontrer tous ces grands types comme des égaux ! Vois-tu, si un homme est membre de ta loge, il fait tout pour toi, tout. Vraiment... vraiment... je t'assure, Edie, c'est la chose la plus épatante qui me soit jamais arrivée !

EDIE. — Je te crois, Mel.

MEL. — Tu devrais voir leur maison. Alors, là, je suis sûr que tu serais contente. Et chaque Bison peut y aller quand il veut. Et voir tous les grands types, prendre des douches et des bains de vapeur, manger dans la salle à manger. Il y a une piscine. Tout, quoi !

EDIE. — C'est très cher ?

MEL. — Encore assez... mais il faut le faire. Je suis sûr que d'être un Bison m'aidera à obtenir mon augmentation. On me donnera... 35 dollars par semaine. Attends, tu verras !

EDIE. — Ce serait bien.

Mel. — Et puis, on a des uniformes. Des uniformes élégants. Il y a une parade tous les ans. On porte de grands chapeaux avec des plumes et de vraies épées. Tu ne les as jamais vus ? Je les ai rencontrés bien des fois, mais je n'avais pas beaucoup d'espoir de jamais défiler avec eux. Et maintenant... Dis, qu'est-ce que tu dirais de me voir dans la parade avec les Bisons, en uniforme et tout ? C'est magnifique !

Edie. — Je serais fière de toi, Mel !

Mel. — Tiens... tiens... je ne peux pas t'expliquer. Vois-tu, c'est une chose si énorme, on se sent tout à coup si important... qu'on se sent comme quelqu'un qui a envie de crier. Tu me comprends ?

Edie. — Oui, Mel.

Mel. — Tout ce que ça signifie pour moi ! J'ai toujours désiré être un Bison.

Edie. — Et tu vas en être un. C'est beau.

Mel. — Et je sais que c'est ce cours de « la Clef du monde » qui m'a aidé... Ils disent qu'on a droit, après le dernier examen, à un diplôme qu'on peut encadrer et mettre chez soi pour montrer qu'on va réussir. Tu ne crois pas que j'aurais droit à un de ces diplômes ?

Edie. — Oh ! si. Tu n'as qu'à leur écrire que tu vas être un Bison. Dis-moi, comment ça s'est-il fait ?

Mel. — Je ne le suis pas encore tout à fait. Mais c'est en bon chemin. Charlie dit que c'est l'affaire de quinze jours tout au plus. C'est lui, Charlie Groff, qui va me présenter. C'est un type, tu sais !

Edie. — C'est ton ami qui vient ce soir ?

Mel. — Oui. Je n'osais pas croire qu'il viendrait, mais, quand je le lui ai demandé, il m'a dit que ce serait un plaisir pour lui. Je suis fier de connaître un homme comme lui. Il est très bien avec les Bisons. Quelle veine de l'avoir rencontré, ce vieux Charlie ! Tu vois, si je ne l'avais pas croisé comme ça, dans la rue... je n'aurais peut-être jamais de ma vie été un Bison. (Sonnette en bas.) C'est peut-être lui. Je suis sûr que c'est tout à fait le genre d'homme que tu aimes, tu verras.

Edie. — Ça doit être un chic type.

Mel. — Je te le dis, moi, on se sent tout content de l'avoir comme ami. Dès que je lui ai dit que j'aimerais être un Bison, il m'a répondu qu'il arrangerait ça. Et il le fera. Tu verras, je suis certain qu'il te plaira.

Edie. — J'en suis sûre.

Mel, qui ouvre la porte au coup de sonnette. — Bonjour !

Entre S. Barrett Blackstone, agent de librairie. Il est méphistophélique, ministériel, propret ; c'est une sorte de charlatan entre deux âges, en redingote ; il parle avec onctuosité.

Blackstone. — Bonsoir, Mr. Tuttle ; bonsoir, exquise Mrs. Tuttle ! Je viens toucher la quittance de la « Bibliothèque du millionnaire ».

Mel. — Parfait. Ce qui est dû est dû. Qui paie ses dettes s'enrichit.

Il le paie.

Blackstone. — Et comment vous trouvez-vous de vos lectures ? Sentez-vous dans le commerce des grands hommes cette inspiration qui se retrouve jusque dans les parties les plus infimes de leurs phrases, si j'ose m'exprimer ainsi ?

Mel. — Oui. Oh ! oui, c'est magnifique !

Blackstone. — Croyez-moi, Mr. Tuttle, il n'y a rien de tel que l'instruction. Dites-moi, que seraient devenus César, Napoléon, Shakespeare sans instruction ?

Mel. — Ah ! oui, l'instruction est une belle chose; ça, pas d'erreur !

Blackstone. — Des hommes comme vous, Mr. Tuttle, iront loin. Vous êtes un de ceux qui pétriront la vie dans leurs mains et la courberont à leurs volontés.

Mel. — Sans blague, vous pensez cela, Mr. Blackstone ?

Blackstone. — Si je le crois ? Si je le crois ? Mais j'en suis sûr ! Mr. Tuttle, vous connaissant comme je vous connais, et vous sachant sérieux, je me permettrai peut-être d'attirer votre bienveillante attention sur un point.

Mel. — Dites, je vous en prie.

Blackstone. — Avez-vous déjà songé aux possibilités sociales qui s'offriront à vous quand vous avancerez, quand vous prendrez votre vraie place dans le monde des affaires ? Etes-vous préparé à toutes les situations mondaines devant lesquelles vous pourriez vous trouver ? En un mot, et pour dire la chose crûment, êtes-vous familier avec les usages de la bonne société ?

Mel. — Eh bien... franchement... je n'y ai pas encore pensé.

Blackstone. — L'étiquette, Mr. Tuttle, l'étiquette gouverne le monde.

Mel. — Oui, je sais, le côté usages est très important dans la vie.

Blackstone. — Permettez-moi de vous poser quelques petites questions. Vous voyez ceci ? Qu'y a-t-il de faux dans ce dessin ?

Il tient un livre ouvert et tous deux le regardent attentivement.

Mel. — De faux ? Je ne sais vraiment pas...

Blackstone. — Voulez-vous me permettre, Mr. Tuttle ? (Il s'assied sur le sofa.) Mrs. Tuttle, asseyez-vous ici, s'il vous plaît. Voilà. Maintenant, supposez que vous conduisiez votre voiture dans la 5e avenue. Le sofa représente votre voiture. Maintenant, mes chers amis, je le répète, qu'y a-t-il d'inexact dans ce dessin ? (Mel et Edie sont embarrassés. Ils regardent leurs pieds, leurs mains, se regardent, essayant de ne pas montrer leur ignorance devant Blackstone. Finalement, ils le regardent tous deux bêtement, interrogativement, pendant que lui les contemple d'un air sardonique.) Vous renoncez ? Eh bien, je vais vous le dire. Vous êtes à droite, Mr. Tuttle, vous êtes à droite ! Le propriétaire de la voiture est assis à gauche. (Pointant de l'index.) Voilà !

Mel et Edie rient nerveusement.

Mel. — Ça, c'est curieux ! Je n'aurais jamais pensé à ça.

Blackstone. — Ne vous excusez pas. Comment pouviez-vous le savoir ? Mais notre livre : *De l'étiquette*, vous apprendra tout ce que vous avez besoin de savoir, tout ce que vous devez savoir. La disposition de l'argenterie dans un grand dîner, les cartes à envoyer à chaque occasion, les vins à servir avec chaque plat...

Mel, qui regardait le livre. — Regarde, Edie, ils disent comment se conduire quand on est présenté à un duc !

EDIE. — Nous ne connaissons pas de duc !

BLACKSTONE. — Mais vous en connaîtrez et il faut vous y préparer ! Les bonnes manières sont le passeport pour entrer dans la bonne société.

MEL. — Oui, oui, vous avez raison... surtout que je vais devenir un Bison. Je peux être amené à rencontrer des tas de gens et c'est bien agréable de savoir comment il faut leur parler.

EDIE. — Combien ça coûte-t-il ?

BLACKSTONE. — 3 dollars. Une bagatelle quand on songe que c'est la porte ouverte sur le monde des belles manières et de la splendeur.

MEL. — Je crois que nous allons en prendre un, hein, Edie ?

EDIE. — C'est beaucoup d'argent, mais tu as peut-être raison.

BLACKSTONE, prenant l'argent. — Voici. Merci. Dans un an... même pas... dans six mois, vous me remercierez. Ma seule crainte est que... dans très peu de temps vous ne fréquentiez des cercles tellement fermés du grand monde que vous ne voudrez même plus reconnaître un pauvre agent de librairie comme moi.

MEL, lui prenant la main. — Ne dites pas ça, Mr. Blackstone, nous vous serons toujours profondément reconnaissants.

BLACKSTONE. — Je sais... Je regarde l'avenir et je vous vois entrer dans votre vraie sphère, Mr. Tuttle, avec son coup d'œil dominateur, Mrs. Tuttle, avec sa blondeur dorée, présidant la table d'honneur dans des dîners d'apparat ! Je me sauve ! Au revoir, au revoir !

MEL et EDIE. — Au revoir !

BLACKSTONE. — Je reviendrai le mois prochain !

Il sort. Métro.

MEL, un peu soucieux, regardant le livre. — C'est un peu cher, hein ? Mais, quand on y songe, c'est vraiment un placement. Eh bien, nous allons l'étudier jusqu'à ce que nous connaissions les bonnes manières.

Hazel entre.

HAZEL. — Ah ! je me sens mieux. Qu'est-ce que vous avez là ? *De l'étiquette* ! Mon Dieu !

MEL. — C'est un livre que tout le monde devrait avoir chez soi.

HAZEL. — Mais vous êtes un rat de bibliothèque, vous ?

MEL. — Le seul moyen de progresser dans la vie, c'est de lire de bons livres. (Sonnette en bas. Il va au bouton en parlant.) Ça doit être Charlie Groff.

HAZEL, à Edie. — C'est ce type dont tu m'as parlé ?

EDIE. — Oui, c'est un très bon camarade de Mel.

MEL, du dehors. — C'est toi, Charlie ? Monte !

CHARLIE, dans l'escalier. — C'est moi, vieille branche !

HAZEL. — Tu as beaucoup de monde ce soir ?

EDIE. — Cinq ou six amis.

MEL, toujours dehors. — Nous habitons près du toit, Charlie.

CHARLIE, toujours dans l'escalier, mais plus près. — Tu vises haut !

MEL rit et se retourne vers les femmes. — Vous avez entendu ! J'ai dit que nous habitions au dernier étage et Charlie m'a répondu que je visais haut !

EDIE, riant. — Ah ! Mel !

MEL, à Charlie qui est tout près. — Comment ça va ? Entre, vieille noix !

CHARLIE, entrant en parlant. — Salut, bébé ! Comment vas-tu ?

Charlie Groff est un peu plus grand que la moyenne, assez musclé et habillé de vêtements voyants, bon marché, dans le style des dancings de Broadway. De son propre avis, il s'habille bien. Il a un visage brutal, sa voix est vilaine, criarde, tyrannique. C'est un grand braillard, conscient du charme spécial qu'il dégage. Ses intimes le tiennent pour un grand homme.

MEL. — Très bien. Tu ne connais pas ma femme, je crois ? Edie, voici mon ami Charlie Groff.

CHARLIE. — Alors, c'est la jeune dame ? Charmé de vous connaître.

EDIE. — Charmée. Mr. Groff, voici mon amie Hazel.

CHARLIE. — Charmé de vous connaître.

HAZEL. — Tout le plaisir est pour moi.

CHARLIE. — Certainement... Dites donc, vous êtes rudement bien installés ici. Et, si j'ose dire, la jeune dame est charmante comme une miniature. Tu as mis dans le mille, vieux. Le mariage et un foyer, voilà la formule.

MEL. — Ah ! tais-toi, va ! Pourquoi n'es-tu pas marié toi-même si tu penses ça ? Hein, Edie ?

Edie rit nerveusement.

CHARLIE. — Un jour, je ne dis pas. Quand j'aurai rencontré une femme aussi charmante que la tienne.

MEL. — Je suis sûr que tu la trouveras. Ne te presse pas... Voilà un an aujourd'hui que nous sommes mariés, Charlie !

CHARLIE, avec éclat. — Eh bien, ça vous fait une belle existence en perspective si vous tenez le coup !

MEL. — Charlie, tu es déchaîné !

CHARLIE. — Je suis un peu là pour la réplique.

EDIE. — C'est gentil à vous d'être venu, Mr. Groff.

CHARLIE. — C'est un plaisir pour moi. C'est si charmant de se trouver chez des gens heureux comme vous, je vous assure.

Métro.

MEL. — Nous apprécions ta visite, Charlie. C'est un beau jour pour moi, à cause de ce que tu m'as dit tout à l'heure.

CHARLIE. — A propos des Bisons ?

MEL. — Oui.

CHARLIE. — Vous pouvez être fière de votre mari. Nous allons en faire un bon Bison. Tout est préparé, c'est uniquement une question de temps.

EDIE. — Nous vous sommes très reconnaissants.

CHARLIE. — N'en parlons plus. Ça me fait toujours plaisir de pouvoir obliger un ami.

Mel et Hazel sont au fond, occupés à préparer un cocktail, Charlie et Edie au premier plan.

EDIE. — Ça doit être agréable de pouvoir rendre service ?

CHARLIE. — Je vous assure, quand j'ai l'occasion d'obliger un copain, de faire donner un coup d'épaule à quelqu'un ou de présenter une camarade à Flo Ziegfield, c'est pour moi un plaisir qui n'a pas son pareil.

EDIE. — C'est très chic de votre part.

MEL. — Qu'est-ce que tu dirais d'un petit verre, Charlie ? Un peu de gin ?

CHARLIE. — C'est pas de refus !

Sonnette en bas.

EDIE. — Ça doit être ma sœur et son mari.
MEL. — Je vais leur ouvrir.
EDIE. — Nous les avons invités aussi. Elle est charmante.
CHARLIE. — Elle ne vous vaut certainement pas.
EDIE. — Je vous en prie !
CHARLIE. — Vous êtes une des femmes les plus exquises que j'aie jamais rencontrées.
EDIE. — Flatteur !

Mel introduit sa belle-sœur et son mari avec de grandes démonstrations d'amitié.

MEL. — Charlie, je te présente Mabel Plant, la sœur de ma femme, Charlie Groff.
CHARLIE. — Charmé de vous connaître.
MABEL. — Charmée.
MEL. — Tu te rappelles Hazel Williams ? Et voici Joë, le mari de Mabel.
CHARLIE. — Charmé de vous connaître.
JOË. — Très heureux.
MABEL, allant vers Hazel. — Alors, Hazel ? Voilà des mois que je ne t'ai vue.
JOË, à Edie. — Comment va la gosse ? Toujours aussi charmante ! Ça conserve, la vie de famille !
HAZEL. — Tu te portes bien. Tu as l'air de bien t'accommoder de la vie de famille !
MABEL. — J'ai entendu dire que tu avais quitté le bureau ?
EDIE. — Hazel a bonne mine aussi, tu ne trouves pas ?
HAZEL. — J'aime beaucoup ton chapeau. Et cette rose, là.

Mabel va vers Edie et Joë va vers Hazel.

JOË. — Hello, Hazel !
MABEL. — Alors, ça fait un an. Et tu ne succombes pas sous le fardeau ? Comment te sens-tu en vieille mariée ?
EDIE. — J'adore ton chapeau. Où l'as-tu acheté ?
JOË. — Qu'est-ce que tu deviens ? Il y a des siècles qu'on ne s'est vu.
HAZEL. — Oh ! rien d'extraordinaire.
MABEL. — Tu l'aimes vraiment ? Je l'ai fabriqué moi-même.
CHARLIE. — Vous avez des doigts de fée.
MEL. — Nous allons d'abord tous boire un verre avant de commencer à manger.
CHARLIE. — Pour que nous célébrions cet heureux anniversaire pendant de longues années !
TOUS, buvant. — Hurrah ! Hurrah !

Métro.

MEL. — Les plats sont dans la cuisine. Viens m'aider à les apporter Edie.
HAZEL. — Non, moi, j'y vais.
JOË. — Je vais prendre le cake.
MABEL. — Moi, je veux aider !
EDIE. — Moi, j'irai.

Tous sont sortis, excepté Charlie et Edie. On les entend crier et rire dans la cuisine. Edie veut les suivre, sur sa dernière réplique, mais Charlie lui touche l'épaule au moment où elle franchit la porte.

CHARLIE. — Ne vous sauvez pas pour moi. Nous venons de faire connaissance.
EDIE. — Il faut que je les aide.
CHARLIE. — Restez avec moi, je veux que nous devenions des amis.
EDIE. — Flatteur !
CHARLIE. — Non... Savez-vous ce que je suis occupé à me dire ?
EDIE. — Comment voulez-vous que je le sache ?
CHARLIE. — Je me dis que vous devriez faire du ciné !
EDIE. — Oh !... Charlie !
CHARLIE. — Ecoutez-moi, mon petit. C'est moi qui vous le dis : au ciné, vous les mettriez toutes dans votre poche.

Edie le regarde. Temps pendant lequel il observe l'effet de ses paroles. Puis entre toute la bande, apportant des assiettes de sandwiches, des saladiers, des compotiers, etc. Tous rient et parlent bruyamment. Edie est comme dans un rêve.

MABEL. — On va manger !
JOË. — Retenez-la, elle mangerait tout !
HAZEL, regardant Edie. — Eh bien, Edie ?
EDIE, s'avançant. — Je... je vais passer les sandwiches.

Elle va à la table au fond. Sonnette en bas.

MEL. — Que quelqu'un pousse le bouton d'entrée. Ça doit être Herbert Brown.
MABEL. — Encore un verre pour tout le monde !
MEL. — Servez-vous !
HAZEL, dans le hall, penchée sur la balustrade. — Monte ! Nous venons de commencer à manger.
EDIE. — Un peu de musique.

Elle va au phono.

MEL. — Un sandwich, Charlie ?
CHARLIE. — Si tu insistes.

Le phono commence un air de jazz très bruyant. Ton général très animé de conversations et de rires. On entend le Métro jusqu'à la fin du tableau.

EDIE. — Je crois que je ferais bien de presser encore quelques oranges, Mabel.
CHARLIE. — Voulez-vous me permettre ? Je suis un grand presseur d'oranges, je suis né à Orange, New Jersey !
MEL. — Charlie, tu es déchaîné. Allons, les enfants, encore un round !
JOË. — J'ai apporté deux bouteilles de gin si tu te trouves à court, Mel...

RIDEAU

ACTE II

Même décor, quelques heures plus tard. La soirée qu'on a vue commencer à la fin du tableau précédent bat son plein. La scène est parsemée de napperons en papier, de verres, de bouteilles, etc.

Au lever du rideau, on entend passer le Métro. Sur le sofa, contre un des côtés du décor, on voit un couple d'amoureux étroitement enlacés. Ils ne bougent pas, ne disent rien. Ils portent des bonnets rouges en papier. Des bouffées de rire et d'éclats de voix viennent de la pièce voisine. En scène, un phono joue un air de jazz très connu. Il cessera peu après le lever du rideau. Mel, coiffé d'un bonnet de papier, traverse la scène un peu saoul et va tourner la manivelle du phono, qu'il remet en mouvement. Il porte un petit ballon. Mabel entre, un peu grise elle aussi. Elle s'approche de Mel.

MABEL. — Je voudrais boire ! (Elle approche sa cigarette du ballon de Mel, qui explose.) Viens, dansons. (Ils dansent.) Oh ! dis, continue !

MEL, riant bruyamment. — Toi, tu as la permission de minuit !

MABEL. — Dis, tu permets, quand le chat est parti, les souris dansent !

Mel et Mabel sortent en dansant. La femme du couple d'amoureux repousse tout à coup son compagnon.

LA FEMME. — Bas les pattes !

L'HOMME. — Je n'en ferai rien !

Ils reprennent leur attitude amoureuse. Hazel, Charlie et Joë entrent et vont vers les liqueurs. Charlie seul n'est pas gris.

HAZEL. — On va boire un verre !

Ils s'assemblent près des liqueurs.

JOË. — Je boirais toute la bouteille à moi seul.

HAZEL. — Ça, c'est vilain !

JOË. — Toi, tu dois avoir la permission de minuit !

HAZEL. — Ah ! dis donc, quand le chat est parti, les souris dansent !

MABEL, rentrant. — Ah ! je voudrais boire ! (Elle fait éclater un ballon que Charlie tenait à la main. Tout le monde rit.) Venez, dansons.

Elle agrippe Charlie et ils dansent.

CHARLIE, en dansant. — Moi-z-et mon cœur !

MABEL. — Il croit que j'ai bu !

CHARLIE. — Vous, vous avez la permission de minuit !

Ils sortent en dansant.

EVELYN, entrant en chantant. — Je voudrais boire !

HAZEL. — Tu as assez bu. Tu finis tout de même toujours par être malade.

EVELYN. — Je n'ai pas encore bu. (A Charlie :) Elle croit que j'ai bu !

JOË. — Ne te laisse pas faire !

LA FEMME, repoussant l'Homme. — Bas les pattes !

L'HOMME. — Je n'en ferai rien !

Ils se réenlacent.

MABEL, rentrant. — Ah ! je voudrais boire ! (Elle fait éclater le ballon d'Evelyn avec sa cigarette. Tout le monde rit.) Viens, dansons.

Elle danse avec Evelyn.

HAZEL. — Elle a la permission de minuit !

MABEL, en dansant. — Ah ! dis, quand le chat est parti...

EVELYN. — ... les souris dansent !

MABEL. — Moi-z-et mon cœur !

Elles sortent en dansant. Edie et Charlie entrent et vont vers Joë et Hazel.

HAZEL. — Ça, c'est une chic soirée, Edie. Tu ne bois pas ?

EDIE. — Merci, je n'ai pas soif. Je suis un peu ennuyée à cause de Mel. Il devient si bizarre quand il a bu.

CHARLIE. — Je vais aller voir ce qu'il fait. Il ne faut plus le laisser boire.

EDIE. — Merci. C'est gentil. (Charlie sort.) Je suis un peu ennuyée. Ils sont tous si vite saouls.

HAZEL. — C'est toujours comme ça.

JOË. — Viens, Edie, dansons. (En dansant :) Moi-z-et mon cœur.

Ils sortent en dansant.

LA FEMME, repoussant l'Homme et se levant. — Ah ! finissez. Si c'est pour me peloter que vous m'avez amenée ici, vous pouviez rester où vous étiez.

L'HOMME. — Je n'en ferai rien !

LA FEMME, gémissant tout à coup. — Aaaah... Je me sens malade... Aaaah...

HAZEL, se précipitant vers elle. — Viens, c'est par ici.

LA FEMME, en hoquetant. — Je ne suis pas saoule. Je ne voudrais pas que vous croyiez ça. Je ne suis pas saoule.

Elles sortent. Métro. L'Homme, resté seul, debout devant le sofa, retombe et s'endort. Entrent Mel et Charlie. Mel est plus saoul qu'au début. Il titube légèrement.

MEL. — Dis, vieille noix, je voudrais encore un verre.

CHARLIE. — Doucement, mon petit vieux.

MEL. — Chic soirée, hein ?

CHARLIE. — Chic.

MEL. — C'est mieux qu'une soirée, c'est une cérémonie ! Oui, une cérémonie. Etre marié depuis un an avec la femme la plus épatante du monde, c'est pas magnifique ? Elle n'est pas chouette, dis ?

CHARLIE. — Très.

MEL. — C'est la femme la plus épatante du monde, mon vieux. Moi, je l'adore, tu sais. Quelquefois, je me dis que je n'agis pas toujours avec elle comme je devrais. Tu comprends mes scrupules, hein, vieux ?

CHARLIE. — Ne t'en fais pas pour ça. Tu fais tout ce qu'il faut, tout.

MEL. — C'est sérieux ce que tu dis là, Charlie ? Vois-tu, si j'étais sûr que tu m'admires...

CHARLIE. — Est-ce que je ne vais pas te présenter chez les Bisons ?

MEL. — Oui. Bon, Charlie, je voudrais te dire quelque chose. Ecoute-moi. Voilà, je voudrais te dire... Tu m'écoutes ? Bon. Voilà : ce que je voulais te dire... dis, c'est pas une chic femme, Edie ? Non, mais ce que je voulais te dire... aucune importance. Il n'y a qu'une chose qui compte, hein, vieux. Je vais être un. Bison !

CHARLIE. — Dès que tu m'auras donné les 35 dollars dont j'ai besoin pour les premières formalités.

MEL. — Oh ! tu crois que je ne les ai pas ? Tu crois ça, hein ? Tiens, les voilà. Prends. Prends tout ce que j'ai. Voilà comme je suis avec toi. Je vais te dire, Charlie : tu peux prendre tout ce que j'ai. Tu es exactement le type d'homme que j'admire.

CHARLIE, prenant les billets que Mel lui tend fébrilement. — Tu as dévalisé une banque ?

MEL. — Ce n'est rien, ça. L'argent ? Rien du tout. J'en ai des tas. Si toi ou les Bisons en voulez davantage, vous n'avez qu'à le dire.

CHARLIE. — Ces 35 là feront l'affaire pour commencer. D'ici une semaine, ils en demanderont peut-être encore un peu. Tu es sûr que tu pourras m'en donner ?

MEL. — Dis, pour qui me prends-tu ? Ne t'en fais pas, Charlie, ne t'en fais pas pour moi. (Il se promène à travers la pièce.) Ecoute, je te dirai quelque chose si tu le gardes pour toi.

CHARLIE. — Tu me connais.

MEL. — Pas un mot à ma femme, hein ? C'est un secret.

CHARLIE. — Tu peux avoir confiance en moi, vieux.

MEL. — Eh bien, je vais te dire... Je ne dirais ça à personne d'autre, tu sais, Charlie. Et tu sais pourquoi je te le dis à toi ? Parce que tu es mon copain, voilà. Mon meilleur copain sur la terre. Je vais te dire un secret. Tu sais d'où vient cet argent ? Dis un peu, pour voir ?

CHARLIE. — Tu l'as probablement épargné.

MEL. — Je savais que tu dirais ça. Non. Laisse ça aux types qui n'ont pas de cran. Pas à moi, je te le dis, Charlie. Un petit coup de dix contre un, c'est tout. Un petit coup de dix contre un.

CHARLIE. — Quoi ? Tu joues aux courses ?

MEL. — Ce n'est pas du jeu pour moi. C'est un placement. J'en ai ramassé 500 aujourd'hui ! 500 dollars.

CHARLIE, avec un intérêt croissant. — Non ? 500 ! Tu es un type, toi !

MEL. — Tu ne me connais pas. Je sais, je n'ai pas l'air de ce que je suis. Je t'ai épaté, hein ? J'en épate d'autres. Alors, tu comprends que je t'en donne un peu, comme ça, de temps en temps...

CHARLIE. — Tu es un rude type, je te le dis.

MEL. — Je n'en dis pas plus, Charlie, mais j'ai l'œil. Pas un mot à ma femme. Pas un mot.

CHARLIE. — Promis.

Edie entre pendant que Mel se verse un verre. Métro.

EDIE. — Fais attention, Mel, ne bois pas tant.

MEL. — Je suis assez grand pour me conduire tout seul.

CHARLIE. — Voulez-vous me permettre ?

EDIE. — Mais certainement.

Ils dansent. Mel les regarde un instant, puis sort en titubant.

CHARLIE. — Un chouette type, votre mari.

EDIE. — Oui, n'est-ce pas ? C'est gentil d'être venu.

CHARLIE. — Pourquoi ? Je suis heureux de connaître la femme de mon ami, surtout quand elle est comme vous.

EDIE. — Je vous en prie. Je me sens stupide quand vous me parlez ainsi.

CHARLIE. — Si Mel n'était pas un copain... C'est bien ma veine. Les femmes charmantes sont toutes mariées.

EDIE. — Vous êtes stupide, ne dites pas ça.

CHARLIE. — Pourquoi pas ? Je vous assure que vous devriez faire du ciné, vous enfonceriez bien des vedettes.

EDIE. — Ce n'est pas vrai. Ne vous moquez pas de moi.

CHARLIE. — Je dis la vérité. Vous êtes réellement exquise.

EDIE. — Vous ne devriez pas dire ça. Personne ne m'a jamais parlé ainsi depuis mon mariage.

CHARLIE. — Croyez-moi, mon petit, si vous n'étiez pas mariée, je ferais des folies pour vous...

EDIE, essayant de se dégager de son étreinte plus étroite. — Non... ce n'est pas bien... Dites... est-ce que vous vous moquiez de moi en parlant de cela... du ciné...

CHARLIE, essayant de l'embrasser. — Je vous jure...

Edie se détourne, troublée. Mel revient.

MEL. — Je veux encore boire un verre avec mon vieux copain Charlie. Verse, Charlie.

EDIE. — Mel, ne bois plus... je t'en prie...

MEL. — Qu'est-ce qui te prend ? Et toi, pourquoi ne bois-tu pas ? Allez, amuse-toi, ris...

EDIE. — Non, Mel, je t'en prie. Tu dis des bêtises quand tu as bu.

MEL. — Je ne dis pas de bêtises. Je m'amuse, tout simplement. Je m'amuse. Voilà mon copain Charlie, voilà ma femme. Le meilleur copain sur la terre, la meilleure femme sur la terre. Je veux que vous soyez aussi des amis. Vous êtes des amis.

Il se soutient en mettant une main sur l'épaule de chacun.

CHARLIE. — Ne t'en fais pas, je te tiens.

MEL. — Soyez amis tous les deux. J'ai jamais eu un copain comme toi, Charlie. Je ne sais pas ce

que j'aurais fait sans toi. Je suis fier de te connaître. Je me sens quelqu'un.

EDIE. — Nous savons, Mel. Ne bois plus maintenant.

MEL. — Plus qu'un. Après, j'irai manger un sandwich. Vous autres, restez ici et soyez des amis. Je serais fier si vous étiez des amis. Elle n'est pas délicieuse, Charlie ?

CHARLIE. — Exquise.

MEL. — J'aime que tu saches que j'ai une femme charmante. Je veux que tout le monde sache que j'ai une femme charmante. D'avoir une femme comme ça, ça veut dire que je suis quelqu'un moi aussi, pas, Charlie ?

EDIE. — Mel, tais-toi, tu divagues.

MEL. — Elle n'en croit pas un mot, tu sais, Charlie. Elle est réellement très fière de moi, tu sais. Je vais devenir un grand réalisateur, voilà. Charlie, dis-moi la vérité. Je ne suis pas un type régulier ?

CHARLIE. — Cent pour cent, vieux.

MEL. — Et je supporte la boisson. Regarde-moi avaler celui-là.

EDIE. — Charlie, vous ne pouvez pas le faire cesser ?

MEL. — Vois-tu, Charlie, les femmes ne comprennent pas ces choses-là.

Tout à coup, en trébuchant, il se précipite dehors comme un projectile. Métro.

HAZEL, entrant et voyant l'Homme endormi sur le sofa. — Qu'est-ce qui se passe dans ce coin ? D'ici une demi-heure, ça va ressembler à un dortoir.

L'HOMME, se réveillant, se levant et sortant avec une dignité d'ivrogne, en disant. — Je n'en ferai rien.

EDIE. — C'est terrible. Mel a tellement bu que je ne sais plus qu'en faire.

HAZEL. — Je viens de quitter Margaret, elle revenait à elle. Je vais chez Mel voir ce que je peux faire.

EDIE. — Oui, fais cela. Je n'ai plus aucune influence sur lui.

HAZEL. — Je m'en charge.

Elle sort.

EDIE. — J'espère que Mel ne sera pas malade. Je suis si honteuse quand il est comme ça.

CHARLIE. — Mais, lui, il n'a aucune raison d'être honteux de vous, et c'est cela qui compte.

EDIE. — Ne dites pas ça.

CHARLIE. — Je ne peux pas m'en empêcher... Vous n'êtes pas dans votre milieu ici.

EDIE. — Je m'y trouve très bien.

CHARLIE. — Je pensais... Tenez, la première seconde où je vous ai vue, savez-vous ce que j'ai pensé ?

EDIE. — Non. Quoi ?

CHARLIE. — Si je n'avais pas été sûr du contraire, j'aurais juré que je me trouvais devant Mary Pickford.

EDIE, troublée et désespérée. — Vous vous moquez de moi, j'en suis sûre.

CHARLIE. — C'est la pure vérité. Rien d'autre. Et je la connais bien.

EDIE. — Vous... la... connaissez ?

CHARLIE. — Si je la connais ? Si je la connais ? Elle est bonne ! Croyez-vous que ce soit pour rien que je travaille dans une compagnie de cinéma, hein ?

EDIE. — Ça doit être magnifique... de connaître toutes ces vedettes.

CHARLIE. — Vous les mettriez toutes dans votre poche, je vous le dis franchement. Vous n'auriez besoin que d'un peu de piston.

EDIE. — Oui, on doit être poussée. Quelle chance est-ce que j'ai, alors ?

CHARLIE. — Ne sommes-nous pas des amis ? Si je peux faire quelque chose pour vous, vous n'avez qu'à me le dire.

EDIE. — Oh ! Charlie, vous pourriez réellement m'aider à faire du ciné ?

CHARLIE. — Si je pourrais vous aider ? Est-ce que je ne travaille pas aux « Films Merveil » ?

EDIE. — Je ne savais pas que c'était chez eux que vous étiez ! Vous croyez vraiment que je pourrais devenir une vedette ?

CHARLIE. — Je vous le dis. Hier encore, je bavardais avec notre directeur de production, et savez-vous ce qu'il me disait ? L'écran a besoin de nouveaux visages. Le public est fatigué de nos vedettes actuelles. Si vous avez des amis qui veulent faire du ciné, amenez-les-nous. N'importe lesquels de vos amis.

EDIE. — Oh !... et vous voudriez bien ?

CHARLIE. — Voulez-vous que j'arrange ça ? Plus un mot !

Métro.

EDIE. — Oh ! c'est magnifique ! Si j'étais au ciné... nous aurions beaucoup d'argent, n'est-ce pas ? Et nous ne vivrions plus dans un appartement comme celui-ci... avec ce Métro qui passe tout le temps. Parfois j'en deviendrais malade.

CHARLIE, voulant l'embrasser. — Vous ne profitez pas assez de la vie. Si vous étiez gentille avec un rigolo comme moi...

EDIE, se dégageant. — Gentille ? Que voulez-vous dire ?

CHARLIE. — Vous le savez très bien... N'êtes-vous pas mariée ? Alors, vous savez ce que je veux dire.

EDIE. — Je vous défends de me parler ainsi.

CHARLIE. — Ecoutez, mon petit. Il faut que nous nous comprenions bien. (Il essaie de l'embrasser, elle le repousse.) Nous allons devenir des amis, n'est-ce pas ?

EDIE. — Pas ce genre d'amis-là.

CHARLIE. — Vous voulez faire du ciné... Alors, venez chez moi et vous ferez du ciné en cinq sec.

EDIE. — Vous n'avez pas le droit de me parler ainsi. Si je disais à Mel...

CHARLIE. — Vous ne lui direz rien.

EDIE. — Finissez... il peut entrer d'un instant à l'autre. (Il l'embrasse.) Non... je vous en prie... Mon Dieu, il peut entrer d'un instant à l'autre... S'il entrait maintenant...

CHARLIE. — Il ne viendra pas. Il a son compte.

EDIE. — Ce n'est pas bien. Je vous prenais pour un gentleman.

CHARLIE. — Allez toujours.

EDIE. — Ce n'est pas bien, voilà. (Charlie la tient dans ses bras.) Si Mel nous trouvait...

CHARLIE. — Ne vous en faites pas pour ça. Je n'ai pas encore fait crier une femme.

EDIE. — Allez-vous-en, allez-vous-en. Je me demande pourquoi je reste là.

CHARLIE. — Ecoutez-moi, mon petit. Je vous présenterai à notre directeur de production et, dans quelques mois, votre photo sera dans tous les magazines. Pensez à cela, la nouvelle grande vedette : Edie Tuttle !

Long temps.

EDIE, soudain, d'une voix désespérée. — Vous pourriez vraiment, Charlie, vous pourriez vraiment ? Jurez-moi de me dire la vérité. Pourriez-vous m'introduire au ciné ?

CHARLIE. — Embrassez-moi une seule fois...

EDIE, changeant soudain d'attitude. — Je vous dis que non. Ce n'est pas bien. Vous devriez être honteux d'oser me proposer cela.

Entre Mel.

MEL. — Bravo, ça c'est bien. Je voulais que vous vous connaissiez. Soyez des amis. Elle est gentille, pas, Charlie ? Encore un verre.

EDIE. — Tu ne devrais pas être saoul le jour de notre anniversaire, Mel. Tu n'as donc plus aucune tenue ?

MEL. — Laisse-moi un peu m'amuser pour notre anniversaire. Tu me rends malade. Charlie, elle ne me comprend pas. Tu ne m'aimes pas, Edie.

EDIE. — Je t'assure que je t'aime, Mel. Je ne veux pas te voir saoul. Tu ne peux pas t'arrêter de boire pour moi ?

MEL. — Si tu ne me comprends pas, je ne ferai rien pour toi. Charlie, toi, tu es un type. Un vrai copain. Toi, tu me comprends.

CHARLIE. — Dis, vieux, ça suffit comme ça.

MEL, pleurant. — Je suis si malheureux, Charlie. Ma femme ne me comprend pas. Personne ne me comprend.

EDIE. — Mel, tu sais bien que je te comprends. Mais je n'aime pas te voir dans cet état.

MEL. — Ah ! tais-toi. Tu ne m'aimes pas. Tu gâtes tous mes plaisirs. Je n'aurais pas dû me marier, voilà l'erreur. Je célèbre aujourd'hui la plus grande erreur de ma vie. Je n'aurais jamais dû me marier, Charlie. Erreur terrible.

EDIE, sanglotant. — C'est épouvantable... de parler comme ça... le jour de notre anniversaire.

CHARLIE. — Vous savez bien qu'il n'en pense pas un mot. Il a trop bu... c'est tout.

MEL, pleurnichant. — Si, si, je le pense... Je ne suis bon à rien, voilà. Ma femme ne m'aime pas. Personne ne croit que je vaille quelque chose. Je ne vaux rien. Pas la peine de me tromper moi-même. Je ne suis bon à rien, si ce n'est à rester toute ma vie un pauvre petit employé !

EDIE, se dressant, va à lui et le secoue par les épaules. — Mel, Mel, tais-toi. Tais-toi, tu entends ?

MEL. — Va-t'en... laisse-moi seul... Tu ne m'aimes pas. Tu ne m'as jamais aimé. Personne ne se soucie de moi. Je ne suis qu'un misérable.

Il pleure.

EDIE. — Oh ! tu me dégoûtes... je te hais... tu m'entends... je te hais... Je - te - hais !

CHARLIE. — C'est pas la peine de vous monter la tête...

EDIE. — Tu n'es qu'un pauvre idiot... un idiot... qui gâche tout... partout où il passe... je te hais !

Et, sanglotant, elle tombe sur le sofa. Mel reste debout, hébété de ce qui vient de se passer. Charlie va consoler Edie. Hazel et les autres rentrent, la plupart éméchés, bruyants et rieurs.

HAZEL. — Je parie qu'il s'est passé une scène, non ? (Allant vers Edie, à Charlie :) Vous feriez mieux de ramener cette bande de fous chez eux. La soirée finit mal.

CHARLIE. — Vous avez raison. Hé, les copains, écoutez ! La messe est finie, je crois qu'on pourrait se tirer. C'est pas votre avis ?

MABEL, éclatant de rire. — Il est marrant !

EVELYN. — Venez tous chez moi, ça sera une vraie soirée !

JOË. — Magnifique idée ! Allons-y tous !

EVELYN. — Allons tous à la maison, venez dîner à la maison. (Elle chante :) *Je préfère, bien qu'il soit humble, mon foyer aux plaisirs et aux palais.* (La Femme rentre et chante aussi. Evelyn, pendant qu'elle chante :) Viens, Hazel, tu m'avais demandé de t'accompagner.

HAZEL. — Non, je reste encore un peu.

JOË

Je suis le roi de Siam,
Un vrai bon diable je suis.

EDIE. — Va, Hazel, si !

MABEL

Oh ! je me sens quelqu'un.
Je sais que Jésus m'aime,
Parce que la Bible me l'a dit.

MEL. — Ecoutez tous, je voudrais vous dire quelque chose !

JOË. — Bravo !

MEL. — Je voudrais vous mettre en garde contre le mariage !

HAZEL. — Taisez-vous, vous avez bu !

JOË. — Laisse-le dire.

LA FEMME. — Je voudrais rentrer.

L'HOMME. — Me voici !

MEL. — Je vous le dis, ne vous mariez jamais. C'est une erreur terrible !

JOË. — Riche idée. Hurrah !

MABEL. — Ferme ça, pauvre imbécile.

EVELYN, montant sur une chaise. — Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, le poste radiophonique B. V. D. vous présente le fameux quatuor...

Elle tombe de la chaise sur Charlie, qui la repousse, dégoûté.

MEL. — Voilà un an que je suis marié et ma femme ne me comprend pas. Elle n'a pas la moindre idée du type que je suis. Je suis un des plus grands types du monde. Quelqu'un dit le contraire ? Un des plus grands types du monde.

BROWN. — Mesdames, messieurs, à ma droite, voici Battling Vantard, l'enfant de Hoboken, du sauvage Hoboken...

MABEL. — Certainement, tu es un grand petit homme !

JOË. — Continue !

CHARLIE. — Ça va, vieux, ça va...

MEL. — J'ai une personnalité dominatrice. Parfaitement. Les hommes, les femmes, partout... des tas d'hommes... des hommes d'action... des Bisons... tous, ils disent que je suis extraordinaire... des tas

de femmes sont folles de moi... chaque femme que je rencontre tombe dans mes bras.

MABEL. — Pacha !

MEL. — Elles savent que je suis un grand type. Je peux me battre contre n'importe qui, contre des gens qui ont deux fois mon poids... je peux me battre contre n'importe qui sur la terre.

Il donne un grand coup de poing dans le vide dans la direction de Charlie, qui le rattrape.

CHARLIE. — Tiens-toi tranquille, tu ne veux pas te battre avec moi !

Mel tombe dans les bras de Charlie, pleurant comme un hystérique, sauvagement, d'une manière absurde.

JOË. — L'enfant vantard de Battling Hoboken va maintenant vous chanter la petite ballade intitulée...

EVELYN. — Venez tous chez moi.

MABEL. — Quand j'enlève mes bas et mes souliers, je peux faire une vraie danse orientale. Vous allez voir...

EVELYN. — Viens, tu feras ça chez moi.

Elle l'agrippe.

MABEL. — Laisse-moi, je m'amuse !

JOË, les prenant et les poussant vers la porte.

Je suis le roi de Siam,
Un vrai bon diable je suis.

MABEL. — On ne vous laisse jamais vous amuser comme vous le voulez !

LA FEMME. — Je suis Annette Kellerman. Je vais descendre sur la rampe !

EVELYN. — Allô, allô, tous les jours à la même heure, le fameux quatuor d'Alabama chantera la touchante petite ballade intitulée...

Tous les invités sortent, riant et chantant. Dans le silence, le phonographe, qui vient de finir un disque, gratte interminablement les dernières stries.

HAZEL. — Tu ferais mieux d'aller te coucher, Edie.

EDIE. — Merci, tu es gentille. J'ai eu tort de m'énerver.

HAZEL. — Pas d'importance. Une bande de soulauds.

EVELYN, passant la tête par la porte. — Tu viens, Hazel ? On t'attend tous en bas.

Elle sort.

EDIE. — Tu as été bien gentille, Hazel. Ne reste pas pour moi. Je m'arrangerai. Merci encore et bonsoir.

Charlie entre.

HAZEL. — Mel va mieux ?

CHARLIE. — Ça va. C'est passé maintenant. Avant de partir, je vais encore donner un coup d'œil.

Il sort.

HAZEL. — Bonsoir, chérie.

EDIE, absente, ne la regardant pas. — Bonsoir. (Métro. Hazel sort. Au bout d'un instant, Charlie revient, s'assied sur le sofa à côté d'Edie, lui met la main sur les épaules, la rapproche de lui, la tient serrée un moment. Puis Edie se lève, ne le regardant pas. Elle remonte. Charlie la suit des yeux. Edie commence à ranger les objets comme un automate, se rend compte qu'elle a toujours son chapeau en papier, l'enlève. Charlie n'a pas bougé, ne l'a pas quittée de l'œil. Quand il sent le moment venu, il se lève, s'approche tout près d'elle. Ils sont au milieu de la scène, Edie ne le regardant pas, Charlie la fixant. Un temps, puis :) Il n'aurait pas dû faire ça le jour de notre anniversaire...

CHARLIE. — Ne vous en faites pas pour ça.

Un temps.

EDIE. — J'en deviendrai malade... je suis fatiguée... Mon Dieu, que je suis fatiguée...

Charlie l'agrippe au moment où elle tombe lourdement, résignée, sans passion, sur son épaule. Le Métro passe.

RIDEAU

ACTE III

Même décor, quelques mois plus tard. 6 heures du soir. Rien n'a changé, si ce n'est qu'on voit maintenant, pendu au mur, encadré, un énorme diplôme, avec les mots « succès » en grandes lettres d'or.

Au lever du rideau, le Métro passe. La scène est vide. Puis la porte de la chambre à coucher s'ouvre et Charlie entre, suivi de près par Edie. Ils parlent tous deux en entrant. Elle a l'air un peu effrayée, assez pitoyable. Lui est ennuyé, impatient, irrité ; il fait de grands gestes. Edie a les cheveux arrangés comme Mary Pickford, avec de grandes boucles blondes dans le cou.

CHARLIE. — Ecoute, mon petit, je t'ai déjà demandé de cesser ces histoires. Une fois pour toutes, j'ai promis de m'occuper de toi.

EDIE. — Je sais que tu l'as dit, mais voilà plus d'un mois que tu dois me présenter à ce directeur que tu connais...

CHARLIE. — Je ne t'ai pas dit qu'il avait été appelé en province ? Oui, madame, un télégramme de Doug. Fairbanks lui-même qui lui demandait de venir diriger son prochain film. Tu n'as qu'à attendre jusqu'à son retour. Il te regardera une fois, une fois, tu m'entends, et tu seras vedette. Tu seras vedette.

EDIE. — Oui... je suis presque aussi bien que Mary Pickford maintenant, avec mes cheveux arrangés comme elle, n'est-ce pas ?

CHARLIE. — Elle n'existe pas à côté de toi. Je te l'ai déjà dit. Elle n'existe pas. Elle a des rides. Ne t'en fais pas, poupée.

EDIE, avec un retour de la terrible crainte qu'elle a eue. — Tu ne te moques pas de moi... Charlie ?

CHARLIE. — Pour qui me prends-tu ?

EDIE. — Tu ne crois pas que Mel va se douter de quelque chose, à propos de ça, Charlie ?... Tu comprends... je ne lui ai même jamais montré mes cheveux arrangés comme ça... il me trouverait ridicule. Mon Dieu, j'espère qu'il ne se doutera pas...

CHARLIE. — Ça m'étonne que tu penses cela. Je ne suis pas le genre de type à dénoncer une femme.

EDIE. — Je n'ai jamais pensé que tu lui dirais, Charlie. Seulement... fais-moi seulement faire du ciné. J'ai tout fait pour toi, tout ce que tu désirais. Si je ne deviens pas une vedette... je n'ai plus... je n'ai plus qu'à me tuer !

CHARLIE. — Tu ne t'en ferais pas si tu savais l'influence que j'ai. Je t'ai dit que j'appelais la moitié des directeurs et des metteurs en scène par leur prénom. Et dès que celui dont je te parlais reviendra de la côte...

EDIE. — On dirait toujours qu'il va arriver quelque chose. Je me suis habituée maintenant à cette idée de devenir célèbre. Une chose entraîne l'autre. D'abord, je n'aurais jamais voulu avoir cette idée... je pensais que tu te moquais de moi... quand tu disais que j'étais exquise...

CHARLIE. — Ai-je dit le contraire depuis ?

EDIE. — A partir de ce moment-là, j'ai espéré et j'ai attendu... Je pensais aussi... que j'étonnerais Mel en devenant une vedette et en gagnant beaucoup d'argent.

CHARLIE. — Tu l'étonneras bientôt, tu verras. Tu as été gentille pour moi, je m'occuperai de toi.

EDIE. — Mais si Mel apprenait quelque chose sur nous... ce serait bizarre, lui et toi, copains comme vous l'êtes...

CHARLIE. — Je lui rends service à lui aussi. Et les Bisons, tu les as oubliés ? Dis-toi bien que ce que Mel ne sait pas ne lui fait aucune peine. Et si, de plus, tu désires gagner de l'argent, pour Mel, je ne vois pas de quoi il pourrait se plaindre. Tu le fais pour lui, n'est-ce pas ?

EDIE. — Oh ! oui. Quand je serai une grande vedette, je lui dirai tout. Il me pardonnera, tu ne crois pas ?

CHARLIE. — Eh bien... moi, à ta place, je ne me presserais pas pour lui raconter. Quand tu seras une

vedette, je ne dis pas. Il comprendra quand je me serai effacé et que je vous aurai laissé vous deux.

Métro.

EDIE. — Tout est prêt pour son élection chez les Bisons ?

CHARLIE. — Je venais justement le voir pour ça ce soir.

EDIE. — Tu vas le voir ce soir ?

CHARLIE. — Mais oui. Il va arriver, n'est-ce pas ? C'est lui que j'attends.

EDIE. — Tu ne peux pas l'attendre ici, Charlie. Il pourrait trouver ça étrange.

CHARLIE. — Laisse donc. Je lui dirai que je suis arrivé un peu trop tôt.

EDIE. — Je t'en prie, ne reste pas. Il trouvera ça bizarre, j'en suis sûre. Crois-tu que je ne connaisse pas mon propre mari ? Il serait jaloux, je te dis... Va-t'en avant qu'il rentre.

CHARLIE. — Mais il ne pensera rien du tout.

EDIE. — Je te dis que si. Te voyant seul ici avec moi et... (Sonnette en bas.) Mon Dieu ! je suis sûre que c'est lui !

Elle cache ses boucles.

CHARLIE. — Et puis ? Ne t'en fais donc pas. Il sait que je dois venir ce soir. Je lui ai téléphoné au bureau ce matin pour lui dire que je venais.

EDIE. — Il trouvera étrange que tu sois déjà là. Fais comme si tu étais arrivé trop tôt.

Elle va pour ouvrir la porte.

CHARLIE. — Fie-toi à moi.

Sonnette.

EDIE, ouvrant la porte. — C'est toi, Hazel !

HAZEL, en entrant. — Oui, c'est moi. Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai l'air d'un revenant ?

EDIE. — Non... c'est la surprise.

HAZEL. — Tu as du monde ? Tiens, c'est vous ?

CHARLIE. — Hello, Hazel, ça va ?

EDIE. — Tu te rappelles Charlie, Hazel ?

HAZEL. — Oui. Je crois que vous étiez là la dernière fois que je suis venue.

EDIE. — Charlie est venu voir Mel.

CHARLIE. — Je crois que je suis arrivé un peu trop tôt.

HAZEL. — Ah ! Je m'imaginais que tu prenais des pensionnaires maintenant, Edie.

EDIE. — Oh ! Hazel ! (Elle rit.) Tu as été au studio ?

HAZEL. — Toute la journée. Je suis crevée ; je voudrais ne jamais être entrée dans un studio de ma vie.

EDIE. — Quel est ton metteur en scène ?

HAZEL. — C'est King Vidor qui dirige ce film.

EDIE. — Je parie que Charlie le connaît. N'est-ce pas, Charlie ?

CHARLIE. — Oh ! King et moi, nous sommes comme deux doigts de la même main.

Il fait le geste.

HAZEL. — Ah ! oui ! C'est un chic type, pas ?

CHARLIE. — Très chic. Lui et moi, nous avons passé des nuits entières ensemble.

EDIE. — Tu sais, Charlie connaît tous les gens de ciné.

HAZEL. — Oui, j'ai entendu dire que vous travailliez là-dedans.

CHARLIE. — Je suis aux « Films Merveil ». Si je peux vous aider...

HAZEL. — Allez dire ça aux gosses, mon vieux.

EDIE. — Comment, Hazel, Charlie a poussé des tas de gens...

HAZEL. — J'ai connu des tas de types qui voulaient faire de moi une vedette. Fini ça ! Je ne suis pas une étoile, mais je ne fais pas d'heures supplémentaires la nuit !

CHARLIE. — Je disais simplement que si je pouvais dire à un ami un mot en votre faveur...

HAZEL. — Vous avez encore beaucoup d'histoires de couchage à me raconter ?

EDIE. — Hazel te taquine, Charlie. Elle adore taquiner les gens.

CHARLIE, troublé et nerveux. — Je vois, vous êtes une petite farceuse, hein ?

HAZEL. — C'est ça, nous nous comprenons parfaitement, n'est-ce pas ?

EDIE, ne comprenant pas et riant nerveusement. — Tu restes à dîner, Hazel ?

HAZEL. — Merci. J'ai surtout envie de dormir ce soir.

EDIE. — Tu ne veux pas rester ?

HAZEL, d'un ton significatif. — Non. Je vois que tu as du monde... J'aime autant m'en aller.

EDIE. — Pourquoi ?... D'ailleurs, Charlie, ce n'est pas du monde...

CHARLIE. — Que je ne vous chasse pas !

HAZEL. — Vous n'êtes pas le type à faire ça !

EDIE. — Charlie, tu ne veux pas raccompagner Hazel, je crois que vous allez tous deux du même côté !

HAZEL. — Oui ! Eh bien, venez si vous êtes prêt.

CHARLIE. — Je peux vous reconduire jusque chez vous si vous ne mordez pas.

HAZEL. — Oh ! j'aurais cet honneur ? Allez, dépêchez-vous !

Elle sort.

EDIE, doucement à Charlie. — Maintenant, va-t'en, Charlie.

CHARLIE. — Pourquoi ?

HAZEL. — Vous venez ?

EDIE. — Oui, il arrive, Hazel.

HAZEL. — Je vous attends en bas.

EDIE, allant vers le palier. — Je voudrais que tu restes, Hazel.

HAZEL, qui descend. — Ça va, mon petit, n'insiste pas. J'ai compris.

EDIE, revenant plus énervée. — Mon Dieu, Charlie. C'est terrible que Hazel t'ait vu ici !

CHARLIE. — Oh ! tu exagères. Elle ne s'est aperçu de rien.

EDIE. — Ça me rend malade. Va-t'en maintenant, comme je te le demande, avant que Mel revienne. Il sera ici dans quelques minutes.

CHARLIE. — Qu'est-ce qui te prend ? Je lui fais un grand honneur en l'attendant.

EDIE. — Je t'en prie, va-t'en ! Tu accompagneras Hazel jusqu'au Métro. Et puis tu reviendras quand Mel sera rentré et tu diras que tu arrives. Tu ne veux pas faire cela pour moi ?

CHARLIE. — Oh ! ça va, ça va. Tous les ennuis qu'on s'attire en rendant service aux gens !...

EDIE. — Je sais ce que tu fais pour nous. Mais

je ne veux pas que Mel se doute de quelque chose. Oh ! je suis terriblement ennuyée à cause de Hazel !

CHARLIE. — Elle n'a rien vu.

EDIE. — Charlie... Charlie... je t'en prie. C'était bizarre ce qu'elle a dit. Ah ! si quelqu'un commençait à se douter...

CHARLIE. — Ne t'en fais pas.

EDIE. — Va-t'en, maintenant, elle t'attend en bas. Pour l'amour du ciel, tu me feras faire du ciné, dis, Charlie ?

CHARLIE, l'embrassant distraitement. — Laisse-moi tranquille, tu veux ? J'arrange ça à ma façon. A tout à l'heure.

Il sort.

HAZEL, d'en bas. — Dites donc, j'attends toujours.

CHARLIE, dans l'escalier. — Ça va, la gosse, ça va, j'arrive !

Métro. Edie reste un moment la main sur la poignée de la porte, l'air malheureux. Elle se prend la tête dans les mains comme pour rassembler ses idées. Elle s'assied en regardant dans le vide. Elle regarde la photo de Mary Pickford et arrange ses cheveux. Se regarde dans le miroir. Rêve pendant un moment. Elle se rappelle tout à coup que Mel va arriver et remet ses cheveux en ordre. Puis elle débarrasse la table et commence à dresser le couvert. Elle sort, puis revient avec de la vaisselle. Elle va la poser sur la table quand Mel entre.

MEL, l'air absent. — Hello.

EDIE, la vaisselle dans les mains, ne le regardant pas. — Hello.

Soudain, une impulsion irrésistible lui fait déposer les plats sur la table, se précipiter vers lui, lui jeter les bras autour du cou et l'embrasser. Mel, surpris, une manche seulement du pardessus enlevée, fait un pas en arrière, ébahi.

MEL, stupidement. — Qu'est... qu'est-ce qui arrive ?

EDIE, embarrassée et comme prise en faute, reculant. — Rien...

MEL. — Qu'est-ce qui te prend ?

EDIE. — Rien, Mel. Je suis contente de te voir, tout simplement. Je peux bien être contente de te voir sans qu'il y ait rien d'arrivé, non ?

MEL, sans intérêt. — Oh ! si. (Il achève d'enlever son pardessus et son chapeau, prend le journal et s'assied dans le fauteuil. Edie continue à dresser le couvert.) C'est bientôt prêt le dîner ? L'équipe des Géants a gagné aujourd'hui, Edie. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

EDIE. — Oui ?

MEL. — Oui, 4 à 0. J'aurais voulu voir cette partie.

EDIE. — Oui ? Le dîner est prêt.

Métro. Mel va s'asseoir à table. Edie apporte à manger et, pendant ce qui suit, ils mangent.

MEL. — Charlie Groff vient ce soir.

EDIE. — Ah ! oui. Pourquoi ?

MEL. — A propos des Bisons. Je crois que tout est arrangé maintenant. Charlie s'est bien débrouillé pour moi.

EDIE. — Oui, je crois.

MEL. — Il m'a téléphoné tout à l'heure pour me dire qu'on avait voté cette nuit. Il vient ce soir pour me raconter tout ça. C'est bien de sa part de venir tout le temps ici me tenir au courant.

EDIE. — Oui, il est gentil avec toi.

MEL. — C'est un vrai copain, un grand type. J'avais toujours senti que c'était le genre d'homme que tu admirais. Tu n'es pas de mon avis ?

EDIE. — Mais, certainement, il est gentil...

MEL. — Je n'avais presque aucun espoir de faire partie des Bisons, ça me semblait tellement formidable... mais voilà, il a tout arrangé.

EDIE. — Il tient ses promesses, dirait-on ?

MEL. — Lui ? On peut avoir toute confiance en lui. Il a des tas de relations. Il connaît des tas de gens très bien. Il plaît. Il a une personnalité de dominateur. Je crois qu'il doit gagner gros. C'est un grand bougre.

EDIE. — Tu as raison.

MEL. — Un grand bougre. C'est le genre d'hommes qui ne font qu'une bouchée des hommes... et des femmes aussi, je te le dis.

EDIE. — Vraiment ? Tu sais... il t'a raconté quelque chose ?

MEL. — Non, pas lui. Ce n'est pas un type à se vanter. Mais les copains m'ont raconté l'autre jour une histoire... à propos d'une femme... c'est rigolo, tu sais. La chose la plus crevante qu'on m'ait jamais racontée. Ce qu'on a pu rigoler ! C'est un type. Ah ! il s'est bien payé la tête de la dame.

Il rit tout seul.

EDIE. — Comment, payer la tête ?

MEL. — Oui, oui, se moquer un peu d'elle, c'est tout. C'est crevant.

EDIE. — Raconte-moi...

MEL. — C'est une histoire tellement crevante que Charlie a dû la raconter à quelqu'un. Et ce type-là n'a pas dû tenir sa langue. Lui, il ne m'en a jamais rien dit, c'est un copain qui me l'a racontée. Elle a fait le tour de la bande. Oh ! c'est inouï. Moi, j'admire un type comme ça.

EDIE. — A propos de cette femme dont il s'est moqué... ?

MEL. — Oui... Eh bien, vois-tu, Charlie travaille pour une compagnie de cinéma.

EDIE. — Je sais, il a une grosse situation.

MEL. — Pas du tout. Le plus clair de son argent vient d'ailleurs. Là, il est assistant.

EDIE. — Assistant ?

MEL. — Oui, assistant aux « Films Merveil ». Tu sais comment sont les gens : quand un type travaille dans une maison de ciné, on s'imagine qu'il peut en faire faire à n'importe qui. Tu sais comment ça se passe.

EDIE. — Oui... certainement...

MEL. — Eh bien... alors... Charlie est blagueur, tu le connais. C'est un type comme il y en a peu. Alors, voilà qu'un jour il rencontre cette femme...

EDIE, très vite. — Comment s'appelle-t-elle ?

MEL. — Je ne sais pas. Le copain ne savait pas non plus. Il n'a pas dû dire son nom. Il rencontre donc cette femme-là... et figure-toi... ah ! c'est trop crevant, mon Dieu, mon Dieu ! (Il se tord.) Elle croyait qu'elle ressemblait à Mary Pickford ! Mon Dieu, mon Dieu ! (Paroxysme de rire.) Tu te représentes, Edie, tu te représentes cela ? Elle croyait ressembler à Mary Pickford !

EDIE, après un temps pendant lequel Mel continue à se tordre. — Euh... oui... oui...

Métro.

MEL. — Alors, c'était tout cuit pour Charlie. Tu te rends un peu compte de tout ce qu'il a fait. Il lui a tenu de grands discours où il lui disait qu'il pourrait lui faire faire du ciné ! Mon Dieu, mon Dieu, c'est l'histoire la plus crevante que je connaisse ! Tu ne trouves pas, Edie ? Quoi, tu ne comprends plus la blague, à présent ?

EDIE, rire affreux. — Oui... c'est drôle... aha...

MEL. — Il lui a dit qu'il pourrait en faire une vedette. Il lui racontait les plus grosses bourdes de la terre et elle avalait tout. Mon Dieu ! Et je crois que Charlie était du dernier bien avec elle... il faut te dire qu'elle était mariée, mais ça ne gêne pas Charlie. Pas le moins du monde. Il lui a offert de venir chez lui et que, si elle était bien gentille, il en ferait une vedette de cinéma. Tu vois l'histoire ? Charlie lui court derrière, se payant sa tête, lui parlant de la limousine qu'elle aura quand elle sera vedette, et tout et tout. Et (paroxysme de rire), oh ! oh ! depuis que Charlie...

EDIE, criant. — Comment sais-tu cela ? Comment le sais-tu ?

MEL. — Comment je le sais ? Mais c'est le copain qui me l'a raconté. Charlie est le type à faire ça. Et avec une femme mariée. Il s'y entend à les attraper, je t'assure. Et son mari ne sait rien ! Ah ! Charlie est vraiment un type ! Non, mais tu te représentes cette femme qui croit ressembler à Mary Pickford ? Tu ne trouves pas ça drôle ? Tu ne sais plus ce qui est comique ?

EDIE. — Si... seulement... ce n'est pas très joli...

MEL. — Oh ! évidemment, si tu le prends comme ça ! Il n'aurait pas dû le faire. C'est pas une chose à faire, là nous sommes d'accord. Mais, bon Dieu, est-ce que ce n'est pas tordant ?

EDIE. — Oh ! si ! Seulement, ce n'est pas très beau...

MEL. — Oh ! ça va ! Un homme comme Charlie, tu ne le comprends pas comme moi je le fais. C'est un célibataire, un type plein d'attrait. Et si une femme mariée n'a pas plus de sens commun que cela, Charlie serait bien bête de refuser ce qui s'offre à lui. Il n'y a pas un homme qui ferait fi de cela. Pas un seul.

EDIE. — Alors, c'est la faute de la femme ?

MEL. — Je te crois. Vois-tu, si elle se respectait un peu, elle ne ferait ça pour rien au monde. Et si elle ne se respecte pas, pourquoi est-ce que Charlie n'en profiterait pas ? Tu ne comprends pas Charlie, je vois ça. Je vais te dire, Edie... vois-tu... c'est un as. Un type un peu extravagant, peut-être. Mais c'est une chose qu'il faut admirer chez un homme. Je suis fier de le connaître. Et tu admettras qu'il a fait quelque chose pour moi ?

EDIE. — A ta place, je n'aurais pas trop confiance en un type pareil.

MEL. — Dis donc, qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que tu veux dire avec ta confiance ?

EDIE. — Rien... rien... seulement si...

MEL. — Seulement quoi ? Non, mais, qu'est-ce que tu as ?

EDIE. — Je n'ai rien, je te dis. Si je ne peux même plus ouvrir la bouche sans me faire bousculer.

MEL. — Qu'est-ce que ça veut dire tout ça ? C'est bizarre. Oui, c'est bizarre. Je te raconte une histoire tordante sur Charlie et te voilà toute montée contre lui.

EDIE. — Je te dis que je n'ai rien. Tu ne peux pas me croire quand je te dis quelque chose ?

MEL. — Tu es si bizarre tout à coup. Il ne faut pas toucher à Charlie, c'est mon meilleur copain.

EDIE. — Je n'ai rien dit et je suis bizarre.

Sonnette en bas. Edie sursaute, la respiration coupée.

MEL. — Je parie que c'est Charlie. Pourquoi sursautes-tu ? Je t'ai dit que je l'attendais.

EDIE. — Je suis un peu nerveuse. C'est la sonnette qui me fait tressaillir. Ce n'est rien.

MEL, poussant le bouton. — Je veux que tu sois très gentille avec Charlie. Il a beaucoup fait pour moi.

EDIE. — Oh ! oui... Reste et tiens-lui compagnie. Moi, je vais faire la vaisselle, tu permets ?

Elle sort.

MEL. — Est-ce que je te l'ai défendu ? Mais sois gentille avec Charlie. Voilà le plus grand événement de ma vie. (Sonnette et Mel va ouvrir.) Eh bien, qu'est-ce que tu racontes ?

CHARLIE, entrant. — Comment vas-tu, vieille noix ?

MEL. — Assieds-toi, Charlie. Edie ! Edie ! Charlie est là. Viens ici !

CHARLIE. — Comment va ta femme ?

MEL. — Très bien. (Edie paraît sur le seuil, nerveuse, effrayée.) Voilà Charlie, Edie.

EDIE. — Hello, Charlie.

CHARLIE. — Comment va la jeune dame ?

EDIE. — Très bien.

MEL. — Viens, assieds-toi, Edie.

EDIE. — Je vais faire la vaisselle. Continuez, parlez affaires.

Elle sort avec des assiettes.

MEL. — Eh bien, je suis curieux, Charlie !

CHARLIE. — Voilà, vieux. Tout est arrangé.

MEL. — Vrai ? C'est magnifique !

CHARLIE. — A la séance de nuit, tu as été élu à l'unanimité. A l'unanimité. Pas une seule opposition.

MEL. — Tu ne peux pas savoir comme je te suis reconnaissant.

CHARLIE. — N'en parlons plus. Ce que j'ai fait, je l'ai fait parce que tu es un vieux frère, voilà. N'en parlons plus.

MEL. — Je vais être un Bison !

CHARLIE. — Certainement. Elu à l'unanimité.

MEL. — C'est magnifique. Dis, Charlie, alors ça veut dire... que ces types-là... je leur plais, hein ?

CHARLIE. — Sans aucun doute. Il n'y a plus qu'une petite chose et ça y sera. D'abord, tu vas porter un uniforme et tout.

MEL. — Je pourrai porter un insigne aussi ?

CHARLIE. — Tu en auras le droit.

MEL. — Toute ma vie j'ai rêvé de ce jour.

CHARLIE. — Je sais ce que tu penses à propos de tout ça. C'est pourquoi je suis venu ce soir pour arranger la dernière petite chose.

MEL. — Je t'ai causé bien des ennuis, Charlie.

CHARLIE. — C'est moins que rien. Voilà, il reste à payer le droit d'entrée. Si tu me le donnes...

MEL. — Comment... comment... mais je croyais avoir tout payé ?

CHARLIE. — Le droit d'entrée est de 100 dollars. Après ce sera tout.

MEL. — Mais je t'en ai déjà donné près de 100 !

CHARLIE. — Et ne t'ai-je pas dit pourquoi c'était ? Le droit d'inscription, les pourboires à l'huissier, les timbres, l'acte...

MEL. — Oui... 35 dollars.

CHARLIE. — Et les renseignements ? Ils doivent se renseigner sur les gens. Ça coûte cher. Ils doivent engager des détectives.

MEL, ébahi. — Ils ont envoyé des détectives pour me surveiller, vraiment, Charlie ?

CHARLIE. — Tu peux en être sûr. Les Bisons font les choses régulièrement.

MEL. — Quel magnifique groupement, hein ?

CHARLIE. — Et tu vas bientôt en faire partie... dès que tu m'auras donné ces 100 dollars.

MEL. — Oui... c'est cher, tu ne trouves pas ? Je n'aurais jamais pensé que ça me coûterait tant que cela...

CHARLIE. — Tu trouves que ça ne vaut pas si cher ?

MEL. — Je pensais que... ce que je t'avais donné suffirait.

CHARLIE. — Qu'est-ce que 100 autres dollars pour un débrouillard de ton espèce ! Est-ce que je ne sais pas où tu les gagnes ? Tu m'as raconté comment tu en avais ramassé 500 aux courses.

MEL. — Oui, je sais... seulement...

CHARLIE. — Ce n'est pas comme si tu n'avais pas d'argent.

Edie entre pour prendre le reste de la vaisselle. Mel fait signe à Charlie de se taire.

MEL, pour Edie. — Alors je vais être un Bison.

Métro. Edie sort.

CHARLIE. — Si tu ne peux pas me les donner ce soir...

MEL. — Je ne m'attendais pas à cela ce soir, vraiment...

CHARLIE. — Tu les as ? Non ? Ne fais pas l'idiot.

MEL. — Evidemment... je les ai.

CHARLIE. — Un type qui gagne 500 dollars aux courses et qui ne veut pas en lâcher 100 pour devenir un Bison ! Veux-tu mon avis ? C'est un type qui ne vaut pas cher !

MEL. — Charlie, je ne suis pas de ce genre-là, moi... seulement, ce soir !... Tu dois les avoir ce soir ?

CHARLIE. — Absolument. C'est comme ça qu'ils sont, les Bisons. Si tu n'as pas l'argent tout prêt, ton nom est rayé et tu ne peux plus jamais être Bison, plus jamais.

MEL. — Mais... la semaine prochaine, ça n'irait pas ?

CHARLIE. — J'ai dit ce soir. Dis, est-ce que tu es un type régulier ou pas ?

MEL. — Tu sais... que je le suis... seulement...

CHARLIE. — Paie alors. Dis, qu'est-ce que tu crois qui arriverait si j'allais chez les Bisons et que je leur disais comme tu lésines sur ton droit d'entrée ? Qu'est-ce que tu en penses ?

MEL. — Mon Dieu, Charlie... je ne peux pas te les donner ce soir... je ne peux vraiment pas...

CHARLIE. — Tu as peur que ta femme sache cette histoire de gain aux courses ? Elle ne peut pas nous entendre.

MEL. — Non, ce n'est pas cela...

CHARLIE. — Tu n'as pas dépensé ces 500 dollars, je le sais...

MEL. — Non... non...

CHARLIE. — Alors ? Paie. J'ai besoin de ces 100 dollars ce soir.

MEL. — Est-ce que tu ne peux pas dire aux Bisons...

CHARLIE, visiblement troublé. — Ah ! ça va. Je t'ai dit que je devais avoir ces 100 dollars ce soir même, je dois les avoir et tu vas me les donner.

MEL. — Charlie... je ne les ai pas.

CHARLIE. — Finis, dis. J'ai perdu mon temps pour te rendre service. Je dois avoir ces 100 dollars ou ça va faire du vilain !

MEL. — Ça va faire du vilain ? Que veux-tu dire ? Avec les Bisons ?

CHARLIE, furieux. — Evidemment !

MEL. — Ne fais pas d'histoires. Je te dis que je ne les ai pas.

CHARLIE. — Est-ce que tu mentais alors quand tu me racontais cette histoire de 500 dollars aux courses ? Hein ?...

MEL. — Non... je ne mentais pas...

CHARLIE. — Tu sais, si je croyais...

MEL. — Charlie, je t'en prie...

CHARLIE. — Si je croyais...

MEL. — Je les aurai.

CHARLIE. — J'ai dit, *ce soir* !

MEL. — Je t'en prie, Charlie. Je ne les ai pas.

CHARLIE. — Si tu ne me les donnes pas, je te balance mon poing à travers la g... Tu as compris, pauvre chiffe !

Il le prend aux épaules.

MEL. — Ce n'est pas ma faute. Ne m'en veux pas.

Edie entre et les regarde en silence. Ils ne la voient pas.

CHARLIE. — Si tu m'as menti en disant que tu as gagné cet argent... je te casserai la tête, tu entends ! Donne-les, je te dis. Donne-les, n... de D... ! les 100 dollars !

EDIE, éclatant. — Ne lui donne pas d'argent, Mel !

CHARLIE, se retournant vers elle. — Eh bien, jeune fille, de quoi nous mêlons-nous ?

MEL. — Ça ne te regarde pas, Edie.

EDIE. — Mel n'a pas d'argent à vous donner, vous pouvez vous en aller.

MEL. — Edie, tais-toi !

CHARLIE. — Vous, fillette, tenez-vous tranquille si vous ne voulez pas d'histoires... compris ?

MEL. — Va-t'en, Edie. Nous parlons affaires.

CHARLIE. — Je me démène pour le faire élire chez les Bisons et puis il ne veut pas payer son droit d'entrée.

MEL. — Je ne les ai pas, Charlie, je te jure, je ne les ai pas.

CHARLIE. — Tu n'as pas dépensé 500 dollars en deux mois.

EDIE. — Nous n'avons jamais eu 500 dollars.

CHARLIE. — Il les a gagnés aux courses.

MEL. — Tais-toi, je t'en prie !

EDIE. — Mel... tu ne m'as jamais rien dit !

MEL. — Mais... je ne les ai jamais eus. Je mentais. Je n'ai jamais joué aux courses. Je t'ai dit ça pour que tu croies que j'étais un type à la hauteur

et que tu me présentes chez les Bisons. Tout ce que j'avais, c'étaient les 100 dollars que je t'ai donnés.

CHARLIE. — Et ceux-là, d'où venaient-ils ?

MEL, parlant par bribes. — Je les ai empruntés... à la caisse de prêt... des fonctionnaires...

CHARLIE. — N... de D... !

MEL. — Je dois les rembourser... 2 dollars par semaine... que je retiens sur ma paie... ça durera un an... je ne voulais pas te tromper, Charlie... Je voulais seulement devenir... un Bison.

Long temps. Métro.

CHARLIE. — Quel imbécile j'ai été ! N... de D... ! Et je t'ai cru. Je te jure que je t'ai cru.

MEL. — J'ai fait ça sans mauvaises pensées, tu sais... je t'assure. Je ne voulais qu'entrer chez les Bisons. Dis, tu n'es pas fâché parce que je t'ai trompé ?

CHARLIE. — N... de D... ! Dire que je me suis fait rouler par un pauvre imbécile comme toi ! Je parie que tu n'as même jamais vu une course !

MEL. — Ne m'en veux pas, Charlie. Je t'en prie, ne t'en va pas, ne me laisse pas tomber. Tu vas tout arranger pour moi, hein ? Après le vote et tout ?

CHARLIE. — Tu peux te vanter d'appartenir à une loge. Tu es membre au troisième degré de l'ordre royal des Idiots. Ah ! je ne sais pas ce qui me retient... je devrais te casser la figure !

MEL. — Mais tu me feras entrer chez les Bisons, hein ?

CHARLIE. — Oublie ça !

MEL. — Je t'ai déjà donné 100 dollars...

CHARLIE. — Fais comme s'ils étaient perdus, n'y pense plus, voilà.

MEL. — Alors... tu ne vas pas me faire devenir un Bison ?

CHARLIE. — F...-moi la paix avec tes Bisons, réveille-toi, pauvre idiot ! Est-ce que tu t'imagines que je fréquente ce pauvre petit club ?

MEL. — Tu veux dire... que tu n'as pas de relations chez les Bisons ?

CHARLIE. — Si tu crois que je voudrais me balader avec une pareille bande de gâteux !

MEL. — Oh !... oh !... tu m'as trompé ! N'est-ce pas ? N'est-ce pas, Charlie ?

CHARLIE. — Réveille-toi, pauvre idiot !

MEL. — Mais... et les 100 dollars que je t'ai donnés ?

CHARLIE, presque à la porte. — Fais comme s'ils étaient perdus.

EDIE, faisant un pas vers Charlie. — Pourquoi ne le frappes-tu pas, Mel ? Allez, va, frappe-le !

CHARLIE. — Toi, la petite... tu ferais bien de ne pas parler si haut ou il pourrait arriver quelque chose.

MEL, faiblement, essayant d'être un homme. — Charlie, tu n'as pas le droit de parler ainsi à ma femme !

CHARLIE. — Et qui me fera taire ? Je dis ce que je veux ! Dis-lui un peu de me faire taire, dis-lui, pour voir ?

MEL. — Je ne sais pas ce que tu veux dire.

CHARLIE. — Demande-le-lui seulement, hein, poupée !

EDIE, étranglée de colère. — Sale individu !

CHARLIE, la porte ouverte, une main sur la poignée. — Eh... tata... Mary Pickford ! Va te promener dans ta limousine !

Edie bondit vers lui, avec un cri inarticulé de rage. Charlie referme la porte sur son dernier mot, au moment où Edie va l'atteindre, de sorte qu'elle se ferme juste devant elle. Mel est resté debout, sans mouvement, incapable de réaliser la situation d'un seul coup. Ce qui suit est long à décrire, mais se passe dans un rythme accéléré, de sorte qu'en réalité cela ne dure que quelques secondes. Après que la porte s'est refermée, Edie reste là, verte de rage. Tout à coup, elle se détourne, sa tension nerveuse lui commandant impérieusement de faire quelque chose. Elle se dirige vers la table et, d'un mouvement brusque qui dénote sa rage, elle prend une pile d'assiettes et va se diriger vers la cuisine. Un instant, il semble qu'elle va les jeter à terre. Puis Mel parle :

MEL, d'abord lentement, sa voix s'accélérant et montant de ton de sorte qu'il finit presque en criant. — Qu'est-ce qu'il... veut... dire... Edie ? Qu'est-ce qu'il veut... dire ? Qu'est-ce qu'il veut dire ? Qu'est-ce qu'il veut dire ?

Au son de sa voix, Edie oublie tout à coup sa rage. Elle repose les assiettes sur la table, son esprit et son énergie semblant l'avoir abandonnée ; elle s'appuie des deux mains à la table comme si, sans ce soutien, elle ne pourrait tenir debout. Mel ne l'a d'abord pas regardée, mais, à la fin de ses questions répétées, il s'est tourné vers elle, de sorte qu'ils sont face à face de chaque côté de la table. Lorsque sa voix monte, Edie est tirée de son hébétude aveugle et elle se détourne, par un réflexe animal de crainte, contre cette violence physique. Un temps. Puis leurs yeux se rencontrent. Elle revient à la notion des choses.

EDIE, criant plus fort que lui. — Il n'a rien voulu dire... c'est un menteur !

MEL, hurlant. — Oh ! toi...

Il l'agrippe, les cheveux cachés se déroulent et tombent sur les épaules d'Edie. Voyant cela, il s'arrête de parler. Il prend les boucles dans ses mains, les regarde. Elle comprend qu'elle ne peut nier plus longtemps. Avec de sauvages sanglots, elle s'abat dans le fauteuil, cache sa tête dans ses mains et pleure. Une de ses boucles traîne sur la table. Mel est debout, tremblant, la regardant. Il se retourne et voit la photo de Mary Pickford. Avec un cri étranglé, il se précipite dessus et de toutes ses forces la jette sur le plancher. Puis, après un instant, la souffrance physique sort presque malgré lui et, tout son corps abandonné, il s'abat misérablement dans l'autre fauteuil. Métro. Long temps coupé par leurs sanglots. Puis elle reprend un peu conscience pour lui dire à travers ses larmes :

EDIE. — Je ne l'ai jamais aimé, Mel... je te le jure. Je l'ai fait uniquement parce que je pensais... tu vas me croire ? Mel, tu ne dis rien ? (Elle relève la tête.) Mel, regarde-moi. Dis-moi qu'il n'y a rien de changé...

MEL, sourdement, très loin d'elle. — Ça ne fait rien... tout est changé... il n'y a plus rien...

EDIE. — Ecoute-moi. Dis-moi que tout va bien. Je te le dis, je ne l'ai jamais aimé. C'est un immonde individu. Et, tu peux me croire, tu peux te présenter chez les Bisons sans avoir besoin de lui. Vraiment,

tu le peux. Ils seraient contents de t’avoir chez eux... Ils seraient contents... Mel... Mel...

Elle se lève et va vers lui.

MEL, *comme avant.* — Il n’y a plus rien... je ne serai jamais un Bison... tout est par terre...

EDIE. — Mel, pour l’amour du ciel, ne sois pas comme ça. Ça me fait de la peine de te voir ainsi... je t’en prie... je t’en prie... je n’ai pas voulu faire mal, tu peux me croire... Dis-moi que tu me pardonnes ? *(Elle l’entoure de ses bras, agenouillée. Lui regarde dans le vide.)* Je t’en prie... oh !... Mel... !

MEL, *à son contact, sa fureur revenant.* — Ne porte pas la main sur moi... ne me touche pas ! Hors d’ici !

EDIE. — Tu me fais mal !

MEL. — Va-t’en avant que je te tue ! Entends-tu ? Je voudrais vous tuer tous les deux...

EDIE, *criant.* — C’est lui qu’il faut tuer, Mel, c’est lui qu’il faut tuer !

MEL, *se levant hors de lui.* — Je vais le tuer !

EDIE. — Si quelqu’un a jamais mérité la mort, c’est bien lui !

MEL. — Je vais le tuer ! Tu vas voir. Ah ! vous me preniez pour un nigaud !

EDIE. — Non, non, Mel, je n’ai jamais dit ça.

MEL. — Je sais... je sais... tu ne me comprends pas..., je vous montrerai à tous les deux. Je sors... je vais tuer ce type.

Il prend son manteau et son chapeau.

EDIE. — Ne t’en va pas, Mel, oublie tout ça !

MEL. — C’est un s... toi aussi... un s... il va voir... je vais le tuer...

EDIE. — Mel, il va te faire du mal !

MEL. — Il ne me touchera pas. Tu vas voir. Je lui ferai souhaiter dix fois la mort. Attends, que je le trouve.

EDIE. — Ne t’en va pas comme ça, je ne veux pas que tu te battes avec lui !

MEL. — Va-t’en. C’est fini. Je vais tuer ce type... rien que pour te montrer que je ne suis pas un pauvre idiot...

EDIE, *essayant de le retenir.* — Il te fera du mal !

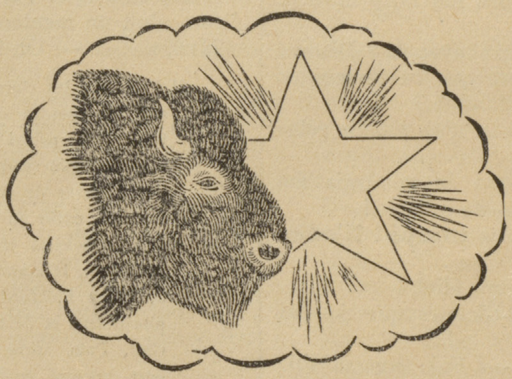
MEL. — Bas les pattes ! Ne me touche pas, n... de D...

Il la repousse violemment en ouvrant la porte et sort.

EDIE. — Oh !... Mel... Mel...

Elle court derrière lui. On l’entend · ier dehors. Métro.

RIDEAU



ACTE IV

Même décor, une demi-heure plus tard.

Au lever du rideau, on entend le Métro. Edie est en scène, seule, hébétée. Elle regarde la photo de Mary Pickford qui est toujours par terre. Elle traîne dans la chambre en reniflant et, se séchant les yeux, va se regarder dans le miroir. Elle se regarde un moment, puis, doucement, se passe la main dans les cheveux pour enlever ses boucles. Elle a un gros sanglot ; elle essaie de se ressaisir, puis retombe en larmes dans le fauteuil. Au bout d'un moment, on entend une clé dans la serrure. Edie se lève rapidement, sèche ses yeux et essaie de faire bonne contenance. La porte s'ouvre et Mel entre. Il a un œil poché, son pardessus est plein de boue, son chapeau est cabossé ; du premier coup d'œil, on voit qu'il a été rossé. Mel voudrait bien se laisser aller et se plaindre, sa lèvre tremble, mais il essaie bravement de prendre un air crâne. Ils se regardent en silence.

EDIE, après un temps, le cœur brisé de pitié et d'amour, se précipitant sur lui et lui jetant les bras autour du cou en criant. — Oh ! Mel, Mel !

MEL, hésitant un instant, puis la repoussant. — Ne me touche pas... ne me touche pas, tu entends ? (Edie reste misérablement devant lui à se tordre les mains ; elle voudrait lui dire des tas de choses, mais elle ne trouve pas de mots. Mel, incapable de dire autre chose :) Bas les pattes, compris ?

EDIE, tout à coup. — Dis, Mel, tu t'es battu avec lui ?

MEL, après un temps, sans la regarder. — Oui... oh ! oui... Je me suis battu.

EDIE. — Il t'a... il t'a fait beaucoup de mal ?

MEL, furieux. — Ferme ça !

EDIE. — Oh ! Mel !

MEL. — Ferme ça, je te dis ! Je ne veux pas que tu me parles !

EDIE. — Mel, dis-moi... il t'a fait mal ?

MEL, brave et pitoyable. — Moi, m'avoir fait du mal ? Ah ! elle est bonne !

EDIE. — Ecoute, Mel...

MEL. — A moi, du mal ? Et de lui, tu ne demandes rien, non ? C'est cependant lui qui t'intéresse, hein ? C'est lui. Pourquoi ne le demandes-tu pas ? Va, demande-moi ; allez, demande. C'est tout ce qui t'intéresse...

EDIE. — Je t'en prie, Mel. Je voudrais que tu l'aies tué. Tu en avais le droit. Tu sais que je ne l'ai jamais aimé.

MEL. — Oh ! tu me rends malade ! Je n'ai plus rien à faire avec toi. Tu as compris, je...

EDIE. — Mel, ne m'accable pas. Tu sais que c'est toi seul dont je me préoccupe. Evidemment, j'ai eu tort, je le sais. Je t'en prie...

MEL. — Ah !... j'ai eu tort... tiens, tu me rends malade ! J'en ai fini de toi.

EDIE. — Je savais que cela retomberait sur moi.

MEL, avec une fureur croissante. — Toi, ressembler à Mary Pickford ! Toi, ah ! Elle est bien bonne ! Toi, ressembler à Mary Pickford ! Va te balader dans ta limousine ! Toi, une vedette ? Tu as une haute idée de toi-même. Tu ne t'es jamais regardée dans un miroir ?

EDIE. — Je sais, je sais. Tu ne peux pas me pardonner !

MEL. — Tu ne ressembles à rien, à rien. Tu n'es rien. Rien qu'une pauvre idiote, voilà ! (Métro. Edie pleure.) Eh bien, tu ne réponds pas ? Tu ne m'entends pas ? Dis ? Tu ne m'entends pas ?

EDIE. — Si... je t'entends, Mel. Cela devait retomber sur moi. Mais... je ne l'ai jamais aimé... je n'ai jamais aimé personne d'autre que toi. Je te jure...

MEL. — Ne jure pas.

EDIE, allant près de lui. — Mel... je t'en prie... je voudrais t'embrasser.

MEL. — Je ne veux plus avoir affaire avec toi. Va-t'en...

EDIE, tremblante devant lui. — Je ferai tout ce que tu voudras...

MEL. — Bon. Alors laisse-moi seul. (Il essaie de se ressaisir, rajuste sa cravate. Edie reste près de lui, tremblante.) Je ne veux plus avoir affaire avec toi. C'est

fini. Je ne suis revenu que pour chercher quelques affaires.

EDIE. — Mais tu ne sais pas où aller ?

MEL. — A l'hôtel.

EDIE. — Tu n'as pas d'argent pour aller à l'hôtel !

MEL, *de nouveau furieux.* — Ah ! je n'en ai pas ? Et pour qui me prends-tu ? Tu crois que je suis un imbécile, que je vais rester à traîner ici après tout ça ? Je ne resterai pas plus longtemps. Tu vas voir !

EDIE. — Et moi, Mel... qu'est-ce que je vais devenir ?

MEL, *sauvagement.* — Toi ! Tu vas devenir une vedette de cinéma. Tu vas te balader dans ta limousine ! Hein, puisque tu ressembles tant à Mary Pickford ! Quelle idiote !

EDIE. — Crois-tu que je ne le sache pas ?... Mais... je t'aime tant...

MEL. — Oh ! Je te hais... petite garce.

Il va vers elle comme pour la battre.

EDIE. — C'est ça. C'est ça. Tue-moi ! Je voudrais être morte ! C'est ce qui peut m'arriver de mieux. Vas-y.

MEL, *faiblissant, mais trop fier pour l'admettre.* — Ah !... tu n'en vaux pas la peine.

EDIE. — Mel... Mel... ne vas-tu pas me pardonner ?

MEL, *après un temps.* — Ne t'en fais pas. Je ne te toucherai pas. Je me suis battu pour toute la journée.

EDIE. — Tu l'as... tu l'as battu ?

MEL, *un temps, puis essayant de mentir.* — Battu ? Je te crois ? Ça alors, je l'ai battu. Ce type-là ne remettra plus jamais les pieds ici.

EDIE, *essayant bravement de faire semblant de le croire.* — Ah ! je suis contente, Mel. Il méritait d'être battu. Tu aurais pu le tuer. Lui, je m'en fiche, pourvu que tu ne sois pas blessé.

MEL. — Crois-tu par hasard que je le sois ?

EDIE, *très vite.* — Non, je sais que tu n'es pas blessé... je n'ai rien voulu dire.

MEL. — Je ne le suis pas. Je l'ai fichu en l'air et je l'ai battu comme plâtre et lui ne m'a même pas effleuré.

EDIE. — Je suis bien contente. Est-ce qu'il a eu peur quand il t'a vu arriver ?

MEL. — S'il a eu peur ? Je te crois... Je l'ai trouvé dans la salle de jeu. Il était épouvanté.

EDIE, *anxieuse.* — Je comprends ça.

MEL, *commençant à expliquer.* — Ce type est devenu vert quand il m'a vu arriver.

EDIE, *essayant de pousser une note de gaîté à travers ses larmes.* — Je parie qu'il a voulu se sauver quand il t'a vu !

MEL. — C'est ça... et moi, je suis allé droit sur lui...

EDIE. — Oui... je vois ça...

MEL. — Et puis, je lui ai dit : « Regardez-moi... »

EDIE. — Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

MEL. — Eh bien, il a répondu... il a répondu : « Laissez-moi tranquille. » Il y avait un tas de gens qui écoutaient et qui regardaient...

EDIE. — Oui.

MEL. — Alors, moi, je lui ai dit : « Nous avons une petite histoire à régler. »

EDIE. — Ça c'est bien ! Je te vois d'ici.

MEL. — Oui. Alors, je l'ai traîné dehors et je lui ai collé un de ces coups ! Il est tombé par terre.

EDIE. — Il a dû être étonné ?

MEL. — Il me prenait pour une pauvre chiffe... Il ne croyait pas que je savais me battre. J'espère lui avoir montré. Ah ! il croyait que je ne savais pas me battre !

EDIE. — Je n'ai jamais pensé ça, moi ! J'ai toujours su que tu étais très fort à la boxe.

MEL. — Eh bien, pour lui, ç'a été une surprise. J'ai attendu qu'il se relève, tu comprends, et puis je lui ai dit : « Venez, allez, venez, je n'en ai pas fini avec vous. »

EDIE. — Alors, il t'a frappé ?

MEL. — Oh !... il a essayé ! Mais il ne m'a pas touché ! Un tout petit peu, peut-être. Mais il ne m'a pas fait le moindre mal.

EDIE. — Oui... je vois que tu n'as pas grand mal... à part... peut-être... ton œil...

MEL. — Oh ! ça... Ah !... mon œil... Ça c'est... c'est quand je l'ai raté, tu comprends... je me suis fait ça sur le coin de la table de jeu... j'ai glissé... tu vois comment c'est arrivé...

EDIE. — Oui, oui... je vois ça... Tu ferais mieux de me laisser mettre quelque chose dessus.

MEL. — Non, je n'ai besoin de rien...

Un temps.

EDIE. — Mel... est-ce que je peux... t'embrasser... maintenant... ?

MEL. — Non, va-t'en ! Voilà, j'ai réglé son compte à ce type-là ; je ne suis revenu ici que pour prendre quelques affaires.

EDIE. — Tu ne vas pas vraiment... t'en aller ?

MEL. — Mais si, je suis revenu prendre quelques petites choses, c'est tout.

EDIE. — Tu dois être fatigué... de l'avoir battu comme cela. Tu ferais peut-être mieux de te reposer ici jusqu'à demain.

MEL. — Je ne veux pas rester. N'essaie pas de me retenir. Je dois m'en aller...

EDIE, *le sentant faiblir.* — C'est bien... j'aurais voulu que tu restes. *(Mel a une envie folle de rester. Elle le touche craintivement.)* Je... je t'aime... Mel.

MEL, *se remettant en colère pour ne pas faiblir.* — Ça suffit. Je vais prendre mes affaires.

Il se précipite dans la chambre à coucher.

EDIE, *restant au milieu de la scène, regardant vers la porte... regardant autour d'elle, désespérée. Soudain, tombant à genoux.* — Mon Dieu, mon Dieu, ne le laissez pas partir ! *(Métro. Au bout d'un moment, Mel revient avec une valise et quelques vêtements. Edie se relève en hâte et sèche ses yeux.)* Tu peux bien t'asseoir encore un instant ?

MEL. — Je dois m'en aller.

EDIE. — Mel... où vas-tu dormir si tu pars cette nuit ?

MEL. — Ne t'en fais pas pour ça.

EDIE. — Tu vas prendre... tout... ce qui t'appartient ?

MEL. — Oui.

EDIE. — Tu vas prendre tes livres ?

MEL, *les regardant avec hésitation.* — Je... je les enverrai prendre quand je serai installé...

EDIE. — Et ton diplôme de « la Clef du monde » ? Je suppose que tu le veux ?

MEL, *refoulant un sanglot.* — Oui... il m'a rapporté beaucoup...

EDIE. — Je crois.

MEL, *de plus en plus fort.* — Certainement... chaque

fois que je le regarde, il me dit... « Tu réussiras »... Voilà ce qu'il me dit. « Tu as passé avec grande distinction l'examen des hommes dominateurs... tu peux partir dans le monde et cueillir les fruits de la vie... » Je me sens quelqu'un de le voir là... c'est vrai, Edie, je t'assure que c'est vrai... je n'étais pas le même homme avant de suivre ce cours... je n'aurais jamais pu battre Charlie si je ne l'avais pas suivi... j'aurais eu peur de le toucher. (Sa voix se brise, il dépend le diplôme.) Et, maintenant, je l'ai mis knock-out... complètement knock-out... c'est vrai, tu sais, Edie. Tu ne me crois pas, mais c'est vrai...

EDIE. — Mais si, je te crois, Mel. Je suis sûre que tu es le type le plus extraordinaire qui existe. Tu es un grand homme. Charlie Groff, lui, c'est pas un homme.

MEL, de plus en plus bas. — Oui... je suis... un grand homme... certainement... je dépasse ce type-là... oh ! oui... je vais lui marcher sur la tête... attends... tu vas voir...

EDIE, luttant désespérément. — Oui, je sais, j'ai toujours pensé que tu étais un grand homme ; tout le monde le pense, on n'a qu'à te regarder...

MEL, de plus en plus bas. — Oui... tu as raison... tu as raison...

EDIE, enhardie, décrochant un dessin du mur et s'approchant de lui en le tenant à la main. — Tu ne veux pas prendre la vue du parc d'Asbury ? Ça te rappellerait notre lune de miel... on était heureux alors, hein ? (Mel n'ose pas regarder.) Je voudrais que tu le prennes... tu pourrais te souvenir de moi... grâce à cela... et non... par ce qui est arrivé...

MEL, bêtement. — Oui, c'est ça...

EDIE. — Je suis triste... je suis triste de ne pas avoir été une meilleure femme pour toi... tu méritais quelqu'un de mieux... (Mel essaie de parler, mais les mots ne passent pas.) Tu étais trop bon pour moi, sans doute... j'ai toujours senti cela... Tu étais ambitieux, si plein d'idées et d'instruction... tu lisais des livres...

MEL. — Oui...

EDIE. — Oui...

Métro.

MEL. — Je crois... que je ferais mieux... de partir...

Il met son chapeau et son manteau en silence, prend la valise d'une main, le diplôme sous le bras et le dessin de l'autre main et se dirige vers la porte.

EDIE. — J'espère que tu vas continuer ton chemin... dans les affaires...

MEL. — Oui... je vais continuer...

EDIE. — J'ai confiance... Tu seras un grand homme, Mel... Je le sais...

MEL. — Ne t'en fais pas pour moi.

Il ouvre la porte.

EDIE. — Alors... au revoir... Mel.

MEL. — Au revoir... Edie...

EDIE. — Tu ne... m'embrasses pas avant... de partir... ? (Mel ne répond pas, mais ne s'en va pas. Edie va vers lui pas à pas, effrayée, attendant, espérant. Il ne bouge pas, ne la regarde pas. Elle l'entoure de ses bras. Visiblement, il faiblit, il lutte. Ils restent un moment ainsi. Il lutte toujours. Puis, dans un cri qui lui monte des entrailles, qui emplit toute la salle, un cri d'agonie, d'amour, de désespoir :) Mel, Mel... mon chéri... mon amour... mon petit...

Victoire ! Mel faiblit, son corps se détend et doucement, sans regarder, il s'abîme par terre, en tas avec sa valise et ses dessins. Edie l'accable de caresses, murmurant, criant, pleurant, riant. Elle lui enlève son manteau et son chapeau ; lui reste là, essayant de ne pas pleurer. Un temps. Puis il commence tout doucement à pleurer ; ses larmes iront en augmentant jusqu'à ce qu'il pleure comme un gosse qui est puni. Edie le console d'un air triomphant.

MEL. — Je ne suis bon à rien, Edie. Je ne suis bon à rien, je ne veux pas te tromper plus longtemps.

EDIE. — Ne dis pas cela. Tu es mon amour... tu ne me quitteras plus jamais... tu m'aimeras de nouveau...

MEL. — Je ne te mérite pas... mais je t'aime tant...

EDIE. — Ne dis rien... laisse-moi seulement t'embrasser et soyons de nouveau heureux...

MEL. — Edie...... je dois te dire... quelque chose...

EDIE. — Plus rien... plus rien n'a d'importance... tout est très bien maintenant...

MEL. — Il y a une chose que je dois te dire... après tu ne voudras plus m'aimer... mais je dois le dire...

EDIE. — Je t'aimerai toujours... toujours...

MEL. — Edie...

EDIE. — Ne pense plus à rien, mon chéri...

MEL. — Je dois te dire... Edie (avec de nouveaux sanglots), je ne l'ai pas battu...

EDIE. — Mel... mon chéri...

MEL. — Je ne l'ai pas battu, Edie... je devais te le dire...

EDIE, comme un refrain. — Ça ne fait rien, mon chéri, ça ne fait rien...

MEL. — Je t'ai menti... tu ne vas plus m'aimer maintenant... j'ai essayé de le battre, tu sais... ça c'est vrai... j'ai essayé... je suis allé le trouver...

EDIE. — Je te crois.

MEL. — Mais je t'ai menti... C'est... c'est lui qui m'a battu !

Edie le console et lui remet les cheveux en ordre pendant qu'il pleure comme un gosse.

EDIE. — Tu ne vois pas que je t'aime, puisque quand tu as voulu me mentir...

MEL. — Tu savais que je mentais ?

EDIE. — Mais oui. Ça me crevait le cœur, mais je t'aimais davantage de me mentir ainsi. Tu comprends cela ? (Mel pleure.) Je m'en fiche que tu l'aies battu ou pas. Ça n'a aucune importance. Il n'y a que nous deux qui comptions. Nous allons être heureux... J'ai retrouvé mon chéri...

MEL. — Edie... tu m'aimes encore... même en sachant... qu'il m'a battu ?

EDIE. — Plus que tout au monde...

MEL. — Je ne me trouve plus bon à rien... si ce n'est à m'en aller et à mourir... tu toucherais ma prime d'assurance !

EDIE. — Tu ne vois pas que tu es tout pour moi ? C'est moi qui ne suis bonne à rien... Mel... dis, tu vas me pardonner ?

MEL. — Ne pense plus à cela... je t'aime...

EDIE. — Viens, je vais bassiner ton œil. Tu dois être fatigué.

Ils se lèvent. Elle mouille une serviette et lui bassine l'œil.

MEL. — Je pense à ce type qui n'est même pas un Bison. Je suis sûr qu'ils ne voudraient pas de lui chez eux...

EDIE. — Je te crois qu'ils n'en voudraient pas ! Ce serait une honte pour eux.

MEL. — Je crois que nous serions plus heureux tous les deux si nous cessions de nous mentir...

EDIE. — Oui, tu as raison... Aussi, je vais te dire, Mel...

MEL. — Quoi ?

EDIE. — Nous avions toujours décidé d'avoir de l'argent devant nous avant d'avoir un enfant...

MEL. — Oui...

EDIE. — Eh bien, tes parents en ont eu cinq et ils s'en sont tirés.

MEL. — Tu as raison.

EDIE. — Tu sais ce que ta mère dit toujours : « Quand tu auras un enfant, tu auras un but dans la vie. »

MEL. — Oui... Si nous...

EDIE. — Je pourrais m'arranger. Tu verras. Nous l'élèverons bien... ce ne sera pas dur... Je t'assure. Et...

MEL. — Nous pourrons peut-être l'envoyer au collège ?

EDIE. — Mais certainement !

MEL. — Ce gosse-là aura plus d'atouts dans son jeu que je n'en ai eu. Vois-tu, Edie... c'est peut-être comme cela que ça doit être... tiens... je pense...

EDIE. — Oui... qu'est-ce que tu penses ?

MEL. — Eh bien, c'est difficile à expliquer... mais ce que je veux dire... c'est... voilà, tu comprends, moi, je suis un peu mieux que mon vieux bonhomme de père, pas ?...

EDIE. — Oui... je vois ce que tu veux dire...

MEL. — Tiens, quand on y songe, il n'a pas eu la moindre instruction... Il disait toujours qu'il ne voudrait pas que je sois livreur toute ma vie... comme lui... Il a toujours voulu que j'aille à l'école du soir pour pouvoir travailler dans un bureau...

EDIE. — Oui... et voilà, tu travailles dans un bureau...

MEL. — Oui... c'est ce que je pensais... Et mon fils, lui, il ira au collège...

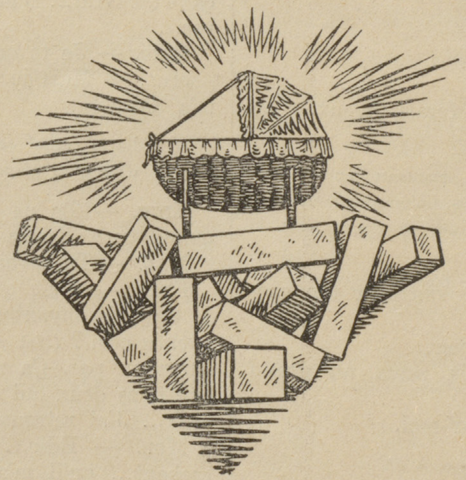
EDIE. — C'est ça... et si c'est une fille... peut-être qu'elle pourra faire du cinéma...

MEL. — Ce petit-là, vois-tu... ça ne sera pas un Bison ordinaire. Pas du tout. Ce ne sera pas un Bison ordinaire. Je le vois déjà grand maître des Bisons...

EDIE. — Oh !... oui !

Ils se taisent, tout à leur rêve.

RIDEAU



Culs-de-lampe de GEORGES BRAUN.

“*Métro*” au Studio des Champs-Elysées

En publiant « *Métro* », *La Petite Illustration* a voulu accueillir dans sa collection un spécimen fort représentatif de la jeune littérature dramatique aux Etats-Unis, en même temps qu'une étude de mœurs américaines d'un vigoureux relief.

L'auteur de cette pièce, Patrick Kearney, a eu une destinée mouvementée qui devait s'achever tragiquement avant qu'il n'eût atteint la quarantaine. Il était né à Columbus, dans l'Etat d'Ohio, en 1894. Il commença par étudier la médecine, puis vint à New York en 1915. Il débuta dans l'art dramatique en écrivant de courtes pièces en un acte dont les premières furent montées par *The Washington Square Players*. Bientôt les directeurs de Broadway le remarquèrent et cette réussite l'encouragea à composer des œuvres de plus longue haleine, dont la plus importante : *A Man's Man*, obtint un grand succès en 1925. Elle fut jouée un nombre considérable de fois à Broadway et l'on en fit même un film dont la vedette fut William Haines. Devenu un auteur coté, Patrick Kearney fut tenté par la direction théâtrale. En janvier 1932 il se passionna pour la pièce de l'auteur allemand Bruekner : *le Mal de la jeunesse*, que la Compagnie dramatique du Marais présenta à peu près vers la même époque à Paris, au théâtre de l'Œuvre, où elle eut une retentissante carrière. Il la traduisit et la monta à ses frais au théâtre de Cherry Lane. Ce fut un échec total. Sans se laisser abattre, Kearney reprit deux de ses pièces : *A Regular Guy* et *A Man's Man*, mais la chance avait tourné et elles ne retrouvèrent plus la faveur du public. Il préparait un quatrième spectacle avec une œuvre inédite de lui : *Veiled Eyes* (Yeux voilés), sur laquelle il fondait les plus grands espoirs, quand se produisit le krach bancaire qui provoqua de si soudaines perturbations dans la vie américaine. Complètement ruiné, Patrick Kearney tomba dans une sombre neurasthénie, à laquelle n'étaient peut-être pas non plus étrangères les tribulations de sa vie privée, car il avait divorcé deux fois et s'était séparé de sa troisième femme. Le 28 mars 1933, la propriétaire du meublé où il habitait, inquiète de ne pas le voir, alerta un policeman, qui le trouva étendu tout habillé sur le plancher de sa chambre. Il avait encore dans la bouche le tuyau de gaz dont il s'était servi pour s'asphyxier. Aucun papier n'expliquait son acte de désespoir.

« *Métro* » est le titre donné dans la version française à *A Man's Man* (littéralement : un Homme d'homme), assez intraduisible en notre langue. La découverte de cette pièce est due à M. Georges Jamin qui, étant l'un des principaux comédiens de la troupe du Marais, avait été mis en relations avec Patrick Kearney à l'occasion de la traduction faite par celui-ci du *Mal de la jeunesse*. Lorsque *La Petite Illustration* a publié dans son numéro du 15 juillet 1933, *l'Envers vaut l'endroit*, de M. André Declercq, elle a assez longuement parlé du théâtre du Marais, cette fort intéressante compagnie dramatique belge dont MM. Raymond Rouleau et Aimé Declercq étaient les animateurs. Depuis que le Marais a émigré à Paris, il s'est quelque peu disloqué. M. Raymond Rouleau s'est tourné vers le cinéma et ses camarades se sont plus ou moins éparpillés sur différentes scènes parisiennes. Ce sont toutefois deux acteurs du Marais que nous retrouvons avec « *Métro* » : M. Georges Jamin, à la fois adaptateur et l'un des principaux interprètes, et auprès de lui, dans le rôle de Tuttle, M. Jean Servais.

Ce titre de « *Métro* », adopté faute de mieux par M. Jamin, a une signification symbolique, que M. Franc-Nohain explique ainsi : « Ce « *Métro* » est celui de New York qui, à chaque passage, ébranle avec un bruit d'avalanche le petit appartement des Tuttle, situé à côté, et l'existence des Tuttle, elle aussi, sera secouée par l'avalanche. » On peut également penser que ce mot de Métro évoque pour nous la population des faubourgs, le monde des petits employés qui regagnent le soir leur domicile suburbain par les transports en commun, et qui est le milieu où se déroule l'action. M. Jamin avait d'ailleurs songé d'abord à un autre titre : *un As*, dans une acception tout ironique, puisque le héros de la pièce est au contraire le type même du raté, quelque chose comme le Pécuchet moderne de l'Amérique standardisée.

***

Bien que les représentations de « *Métro* » au Studio des Champs-Elysées aient été remarquées, l'œuvre méritait peut-être d'avoir une destinée plus longue. La critique, du moins, l'a appréciée à sa valeur et elle a fort bien dégagé ce qui fait son originalité et son attrait.

Un de ceux qui en ont parlé avec le plus de justesse est M. Robert Brasillach, dans *1934*, le nouveau périodique édité par la librairie Plon :

« Le spectacle du Studio des Champs-Elysées est un des meilleurs que nous ayons vus au théâtre depuis plusieurs années. Sans doute, avons-nous pu entendre des œuvres plus grandes que cette pièce américaine, où se stylise avec tant de bonheur la morne tragédie d'un peuple sans âme. Nons n'avons que bien rarement contemplé un ensemble aussi parfait et aussi émouvant (pièce, décors, acteurs). Il importe, pour tous ceux qui aiment vraiment le théâtre, d'aller dans cette petite salle délicieuse du Studio apprendre en quoi consiste un tel miracle. Miracle, car s'il y a des pièces plus belles, des acteurs plus forts et plus savants il ne peut y avoir d'harmonie aussi entière. On retrouve devant de telles soirées l'idée qu'on se fait à douze ans du théâtre, cette image bouleversante de la vie. On redevient naïf, prêt à tout croire et à s'émouvoir pour des êtres de papier.

» La pièce de Patrick Kearney est entièrement désespérée, au moins autant qu'un drame de Tchékhof, à quoi elle fait parfois songer. En elle se résument tous ces épais et grossiers romans où les écrivains américains, de Sinclair Lewis à Theodore Dreiser, ont essayé de traduire leur pays. Elle dispense d'une bibliothèque et d'un voyage transatlantique. On y voit ce que peut devenir un apprenti Babbitt dans cette terre extravagante où les destinées se règlent communément par les annonces de journaux et les prospectus. Rien ne peut être plus navrant que cet échec de primaires.

» L'histoire est simple : un jeune homme naïf, rêvant de faire partie d'un de ces clubs absurdes dont l'Amérique est pleine et de devenir « Bison », une jeune femme qui veut être vedette de cinéma, sont dupés par un escroc qui soutire de l'argent au mari et fait sa maîtresse de la femme. Après quoi, ils restent seuls devant leur vie manquée, à jamais manquée. Peut-être leurs enfants seront-ils plus heureux...

» Certes, ce n'est pas une leçon d'optimisme. Mais on y lit, à travers toutes les répliques, à travers cette fête pitoyable d'invités vulgaires et ivres d'alcool, un désespoir humble qui nous touche profondément. Sans doute n'est-ce là qu'une « tranche » de vie » et l'esthétique de « *Métro* » est-elle assez naturaliste. Mais nous ne connaissons guère de « tranche » de vie » où se lise aussi clairement avec ces appels à de grotesques divinités de remplacement, cinéma ou

prospectus, le manque terrible de consolation, de foi — de Dieu. Et cela sans un seul mot de moralisme, avec un métier parfait (peut-être un peu trop parfait). Cette œuvre simple, ce fait divers, si l'on veut, est justement chargé de sens comme un fait divers et bouleverse d'une manière aussi directe. »

Dans *l'Ordre*, M. Lucien Farnoux-Reynaud, qui lui aussi connaît bien la littérature américaine, voit dans la pièce de Patrick Kearney une peinture très véridique de certains exemplaires d'humanité fort répandus aux Etats-Unis, bien qu'ils nous soient assez étrangers :

« *Métro* » est une comédie si spécifiquement américaine qu'elle risquerait de déconcerter le spectateur non prévenu, n'étaient son excellente interprétation et la légèreté de la traduction. Nous concevons un peu trop l'Américain selon les films ou les polémiques que des voyageurs engagent. Les films cherchent par le romanesque à séduire le public ; les voyageurs se laissent emporter par leur humeur personnelle plus que par le souci de nous renseigner. Ainsi nous ignorons tout de l'existence de l'Américain moyen comme de sa psychologie... La satire sociale de la pièce échappe évidemment un peu au public français, comme échapperait sans doute au public américain l'ironie de *la Folle Journée* ou du *Bourgeois romanesque*. Il reste néanmoins une curieuse comédie excellemment jouée dans un décor heureux. »

M. Max Frantel, dans *Comœdia*, insiste sur le caractère chimérique de ces personnages et il ajoute :

« Mais ces lunaires sont délicieux et leur psychologie, si finement et si fortement dessinée par Patrick Kearney, est constamment vivante. Le public prendra un grand plaisir à les voir dans toute leur exquise ingénuité. Quel piquant contraste ! Ils sont vraiment, à cette époque de « *Métro* », « vêtus de probité candide et de lin blanc » ! Ils en sont attendrissants. Il en résulte une qualité de comique très particulière et savoureuse. »

M. Fortunat Strowski, dans *Paris-Midi*, situe l'œuvre dans son atmosphère en montrant ce qu'elle peut représenter pour les compatriotes de Patrick Kearney et ce qu'elle évoque pour nous :

« *Métro* » est une pièce spécifiquement américaine. Elle doit avoir, au delà de l'océan, les allures d'une grande comédie satirique. L'auteur y raille la réclame éhontée qui promet aux jeunes gens ignorants et naïfs le succès et la puissance. Il raille aussi cette manie des fraternités, loges et clubs, qui tourne souvent à une vanité plus sotte encore que celle des décorations en Europe. Et surtout, il met en scène l'horrible ivrognerie ou plutôt l'horrible empoisonnement produit par l'alcool frelaté de la prohibition. Tout cela rythmé sur l'obsédant roulement de l'*elevated*. Quand on a vécu en Amérique, on se rend compte que là-bas cette pièce a été courageuse et belle. Ici, elle est un drame, touchant et ingénu, qu'on écoute avec un vif plaisir dès que la peinture des mœurs laisse la place à l'histoire du bonheur et du malheur d'un petit ménage. »

M. Franc-Nohain, dans *l'Echo de Paris*, est également sensible à ce don d'évocation qui lui paraît être celui de « *Métro* » :

« Cette petite comédie, toute pleine de traits délicats, émouvants ou comiques, est adaptée avec la plus spirituelle adresse et jouée à ravir. Depuis *le Mal de la jeunesse* — et « *Métro* » est évidemment d'une autre inspiration et autrement saine — je ne pense pas qu'aucune pièce nous ait donné une impression d'atmosphère reconstituée avec cette poignante, cette suffocante exactitude. »

Pour M. André Le Bret, du *Petit Parisien* :

« Cette pièce de Patrick Kearney, que M. Georges Jamin a adaptée avec la plus intelligente autorité, est excellente. Peut-être s'étonnera-t-on de certaines candeurs qui font sourire. C'est que l'adaptateur a voulu conserver à cette œuvre son caractère spécifiquement américain, et on ne saurait lui en vouloir. « *Métro* » est le drame émouvant de l'ambition irréalisée, des âmes saintes et des vies manquées. »

Selon M. Fred Orthys, du *Matin* :

« Voilà une pièce qui mériterait d'avoir le succès du *Chant du berceau*, tant elle a de fraîcheur et de grâce. Peut-être un peu longue, elle gagnerait à quelques coupures çà et là. Mais c'est bien le seul reproche qu'on puisse lui faire. Elle plaira avant tout pour sa délicatesse, le charme de la psychologie des deux héros candides et un ton d'une simplicité savoureuse auquel on n'est guère habitué. Le troisième acte est très dramatique ; le quatrième revient aux nuances plus douces et grises des deux premiers, et cela donne à cette œuvre une agréable et peu commune impression d'unité. »

A ces quelques citations on peut ajouter encore ces lignes de M^me^ Germaine Rey, dans *Minerva* :

« Voici que des transfuges du Marais nous reviennent avec une pièce américaine qui les a enthousiasmés et qu'ils nous présentent avec cette ardeur, cet amour du théâtre qui sont toujours si touchants. « *Métro* » est une pièce simple, humaine, avec une ironie désespérée et un accent de sincérité qui nous ont conquis. C'est un peu puéril parfois, mais, emportés par le mouvement et le jeu des interprètes, nous avons suivi avec intérêt les aventures du ménage Tuttle. »

De M. Pierre Audiat, dans *Paris-Soir* :

« Quoique foncièrement américaine par les mœurs et l'atmosphère qu'elle dépeint, la pièce de Patrick Kearney demeure, même transportée outre-mer, d'une émouvante simplicité. Elle valait la peine d'être traduite, elle mérite d'être vue. »

De M. Jacques d'Antibes, dans *Paris-Sport* :

« C'est une pièce colorée, un document en raccourci sur un milieu défini : celui de la jeunesse américaine en face d'une époque de richesses promises. C'est la peinture du milieu de Babbitt ; le dessin en est ferme, impressionnant de vérité. »

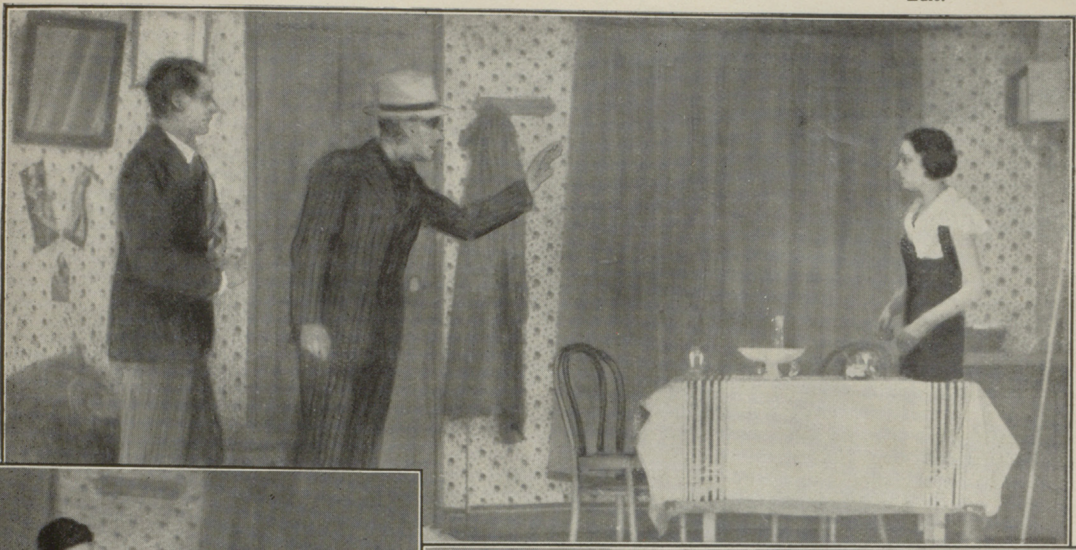
*
**

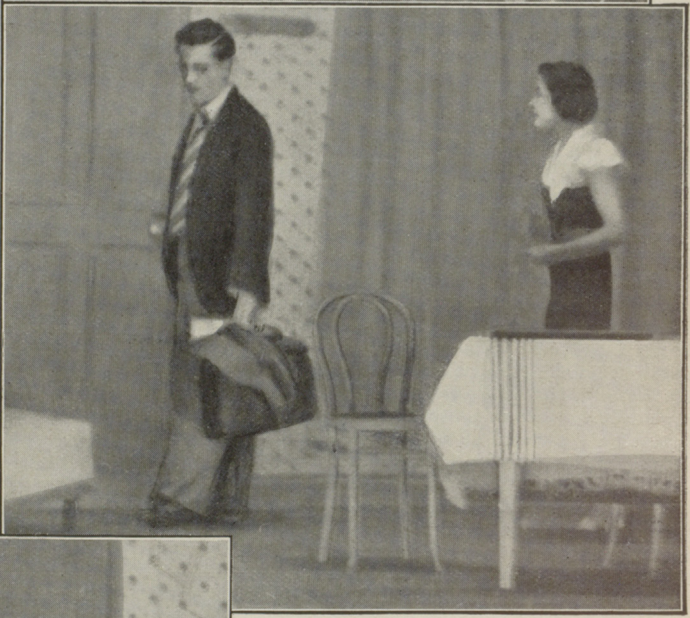
Autant que la pièce elle-même, l'interprétation de « *Métro* » a ravi les critiques. Elle a, de fait, été remarquable jusque dans les moindres rôles, tenus avec une exactitude minutieuse par MM. G.-A. Martin, Guy Decomble, Hugues Wanner, M^mes^ Solange Sicard, Nicole Rey, Andrée Wendler, tous à citer. Mais de cette troupe remarquable par son homogénéité, son naturel et sa discipline se détachent les trois protagonistes.

En premier lieu, M. Georges Jamin, à qui nous devons de connaître cet ouvrage de qualité et qui était mieux à même que quiconque de le mettre à notre portée. Il en a réglé très pittoresquement la réalisation scénique et s'est réservé, pour sa part, le personnage de Charlie, l'inquiétant suborneur, le cynique exploiteur de la naïveté et de la vanité de l'humble ménage. Il a campé un type d'un étonnant relief. M. Jean Servais est le mari. Il nous fait sourire par son ingénuité, par son application bornée, puis, dans la scène d'ivresse où il devient puéril et méchant, il se montre d'une saisissante vérité, pour nous attendrir à la fin par sa douleur sincère. Enfin M^lle^ Reyna Capello a rappelé à beaucoup la grande artiste qu'est Gaby Morlay. Comme elle, elle est sensible, vibrante, simple et juste. Elle ne joue pas, elle vit son rôle sous nos yeux. Son concours de Conservatoire l'avait déjà fait remarquer. Elle a un tempérament qui laisse présager une brillante carrière.

ROBERT DE BEAUPLAN.

Mel. Charlie. Edie.





Mel. Edie.

En haut,
Charlie : « *Toi, la petite... tu ferais bien de ne pas parler si haut...* »
ACTE III, page 21.

Au milieu, à gauche,
Edie : « *Mel, regarde-moi. Dis-moi qu'il n'y a rien de changé...* »
ACTE III, page 21.

Au milieu, à droite,
Mel : « *Ne t'en fais pas pour moi.* »
ACTE IV, page 25.

En bas,
Edie : « *Tu ne vois pas que tu es tout pour moi ?* »
ACTE IV, page 25.

Photographies E. Clair-Guyot.

LES SUPPLÉMENTS DE THÉATRE DE « LA PETITE ILLUSTRATION »

Depuis le 16 avril 1898, où paraissait *l'Aimée*, de Jules Lemaître, *L'Illustration*, puis *L'Illustration théâtrale* et enfin *La Petite Illustration* ont publié environ 700 pièces de théâtre. Chaque année, actuellement, notre collection s'enrichit de quelque 25 pièces nouvelles. Sans doute, existe-t-il à Paris une trentaine de salles qui donnent des spectacles de comédie et qui changent leur affiche deux ou trois fois par an pour le moins. Mais, dans cette surabondance, combien de pièces méritent-elles d'être retenues? Privées de la présentation scénique et de l'attrait de l'interprétation, la plupart ne supporteraient pas la lecture. D'ailleurs, parmi ceux qui, professionnellement ou par goût, suivent de plus près la production théâtrale, en est-il beaucoup qui pourraient citer en ces trente dernières années une centaine de pièces dont ils aient conservé le souvenir? La collection théâtrale de *L'Illustration*, avec ses 700 pièces, est donc en définitive la plus complète qui soit. Elle permet à quiconque s'y reporte de prendre une connaissance exactement documentée du mouvement dramatique contemporain. En fournissant en outre pour chaque pièce une introduction critique et les citations caractéristiques de la presse qui l'a accueillie elle offre aux historiens de théâtre eux-mêmes un instrument de travail dont ils ne trouveraient pas ailleurs l'équivalent.

Aussi, nos suppléments théâtraux ont-ils toujours rencontré la faveur de notre public. Ceux qui fréquentent le théâtre aiment à relire des œuvres dont la représentation les a intéressés, divertis ou émus. Un plus grand nombre encore, à qui l'éloignement rend malaisée la familiarité des scènes parisiennes, goûtent comme une primeur le « spectacle dans un fauteuil » que nous leur apportons fidèlement. C'est le cas notamment pour nos abonnés et nos lecteurs des colonies ou de l'étranger. Nous pourrions donner bien des exemples de cette pénétration mondiale de nos suppléments. En voici un, parmi les plus récents. La direction du poste d'Etat radiophonique de Norvège ayant connu, par *La Petite Illustration*, *la Moisson verte* — la pièce émouvante de Gaston Sorbets représentée à Genève devant un « parterre de nations » — l'a fait traduire et diffuser par ses émissions, le 11 novembre dernier, rendant ainsi hommage à sa propagande généreuse.

En choisissant les pièces que nous destinons à la publication, nous sommes guidés par des préoccupations diverses. Tout d'abord de ne négliger aucun ouvrage qui s'impose véritablement par sa qualité littéraire et dont l'absence constituerait une regrettable lacune. Cette règle n'a souffert que de très rares exceptions, justifiées presque toujours par l'audace excessive du sujet traité ou par des hardiesses de situation ou de dialogue qui, surtout quand le mouvement scénique ne crée pas l'atmosphère, risqueraient de choquer. Nous ne pouvons, évidemment, exercer ici le même contrôle strict que sur les textes paraissant dans le corps même du journal, qui est un journal de famille et ne doit pas perdre ce caractère. C'est aussi pourquoi les pièces que nous publions forment un fascicule séparé, qu'il est loisible à chacun de retrancher de son numéro. D'ailleurs, depuis l'année dernière, les suppléments en question ne sont plus encartés dans la vente au numéro, et seuls les abonnés qui le désirent — ceux de la catégorie A — continuent à les recevoir. Nous avons adopté ce système en partie pour satisfaire à des observations qui nous avaient été présentées et pour nous assurer à nous-mêmes une plus grande liberté, dont profitent les amateurs de théâtre.

Un autre de nos soucis est de recueillir les pièces qui, par le succès qu'elles ont obtenu ou pour une autre circonstance, ont occupé l'attention publique, comme aussi les principales œuvres des auteurs en vogue. En feuilletant notre collection d'avant guerre, on constatera, par exemple, la place prépondérante qu'y tiennent des auteurs comme Paul Hervieu, Henry Becque, Alfred Capus, Henry Bataille, Jules Lemaître, Eugène Brieux, Courteline, Anatole France, Jean Richepin, Porto-Riche, Edmond Rostand, Victorien Sardou, Catulle-Mendès, Maurice Donnay, Henri Lavedan, Henry Bernstein, Abel Hermant, Pierre Veber, Pierre Wolff, Paul Gavault, Tristan Bernard, Sacha Guitry, Robert de Flers et G.-A. de Caillavet, François de Curel, Francis de Croisset, André Rivoire, Henry Bordeaux, Georges Feydeau, Pierre Frondaie, Edmond Sée, Lucien Descaves, Nozière, Lucien Népoty, Maurice Hennequin, François Porché, Edmond Fleg, Gustave Guiches, Yves Mirande, Miguel Zamacoïs, André Picard, Emile Fabre, Edmond Guiraud, René Fauchois, Marcel Gerbidon, Henry Kistemaekers, pour ne citer que ceux-là. Beaucoup d'entre eux ont continué à alimenter la production d'après guerre, mais d'autres talents aussi se sont confirmés ou manifestés, et la liste de nos auteurs habituels s'est élargie et enrichie avec des écrivains comme Paul Raynal, Jean Sarment, Jules Romains, Denys Amiel, Marcel Pagnol, Maurice Bourdet, Paul Géraldy, Lucien Besnard, H.-R. Lenormand Jacques Deval, Charles Méré, Alfred Savoir, Edouard Schneider, René Benjamin, Félix Gandéra, Jean-Jacques Bernard, Henri Duvernois, Mme Colette, Léopold Marchand, André Birabeau, Henri Clerc, Paul Demasy, Paul Vialar, Charles Vildrac, Paul Fort, Claude-Roger Marx, Paul Nivoix, Jean Giraudoux, Louis Verneuil, Saint-Georges de Bouhélier, Régis Gignoux, André Lang, Roger Ferdinand, Marcel Achard, Stève Passeur, Jacques Natanson, André-Paul Antoine, Claude-André Puget, Yvan Noé, Andrée Méry, Gaston Sorbets — et ce n'est là qu'une énumération bien incomplète. Mais il ne semble pas que dans l'héritage dramatique que notre époque léguera aux âges futurs il y ait quelque auteur représentatif qui nous ait échappé.

Depuis une quinzaine d'années surtout, d'intéressantes tentatives se sont manifestées pour rajeunir les vieilles formules de théâtre, briser les anciens moules et rechercher un art nouveau. C'est à quoi s'emploient principalement les pièces dites « d'avant-garde ». Elles sont souvent intéressantes, mais généralement imparfaites ou quelque peu déconcertantes pour un large public, et c'est pourquoi, sans les éliminer de parti pris, nous évitons d'en abuser. Mais nous n'en suivons pas moins attentivement l'effort des théâtres d'art, les théâtres d'à côté, des jeunes compagnies dramatiques, et il nous est arrivé à plus d'une reprise d'assurer une large divulgation à tel spectacle représenté seulement une ou deux fois devant une chambrée restreinte parce que sa qualité nous l'avait fait remarquer.

Un autre élément de renouveau a été apporté au théâtre contemporain par l'adaptation des pièces étrangères. Jadis elles étaient l'exception. Aujourd'hui elles sont si nombreuses que l'on se plaint parfois de leur envahissement. Sans parler des grands classiques comme Shakespeare ou d'auteurs comme Maurice Maeterlinck ou Gabriele d'Annunzio, que l'art français peut presque revendiquer, qui pourrait nier l'avantage qu'il y a eu à acclimater chez nous un Bernard Shaw ou un Luigi Pirandello, Tolstoï ou le Dostoïewsky de *Crime et châtiment*? Mais l'Angleterre, l'Allemagne, la Scandinavie, l'Amérique, la Hongrie, l'Autriche, l'Espagne même, nous ont valu de connaître dans leur adaptation française des comédies romanesques, des études de mœurs ou de sentiments, qui ont agrandi notre horizon un peu étroit. Sans remonter au delà des cinq ou six dernières années, nous pouvons ainsi citer, parmi ces pièces étrangères ou inspirées de l'étranger que nous avons publiées : *le Rosaire*, *Au grand large*, *Fanny et ses Gens*, *le Gentleman de l'Ohio*, *la Comédie du bonheur*, *Sainte Jeanne*, *le Renard bleu*, *Week-End*, *le Cercle*, *le Procès de Mary Dugan*, *Karl et Anna*, *le Grand Voyage*, *la Veine d'or*, *la Lettre*, *la Châtelaine de Shenstone*, *Aux jardins de Murcie*, *le Chant du berceau*, *le Cyclone*, *Signor Bracoli*, *Edition spéciale*, *145*, *Wall Street*, *Karma*, *l'Envers vaut l'endroit*, *Lundi huit heures*, *le Locataire du troisième sur la cour*, *Crime et châtiment*, *Liebelei* et enfin — dans ce numéro — « *Métro* ».

C'est dans cet esprit que *La Petite Illustration* poursuivra, en la faisant alterner avec des romans, sa publication de pièces de théâtre. Nos prochains fascicules seront réservés à *la Servante sans gages*, de M. Jean Yole, une pièce d'intimité bourgeoise distinguée par la jeune compagnie dramatique Aide et Protection, *Pétrus*, de M. Marcel Achard, *un Tour au paradis* et *le Renard et la Grenouille*, de M. Sacha Guitry, *Tovaritch*, de M. Jacques Deval, et le dernier grand succès de la saison : *les Temps difficiles*, de M. Maurice Bourdet.

Imprimerie de *L'Illustration*, 115, route de Saint-Denis, à Bobigny, Seine (France). — L'Imprimeur-Gérant : EMILE ACHARD.
L'Administrateur général : JEAN BASCHET.

N° 667 — THÉATRE N° 343 24 MARS 1934

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT DES PIÈCES DE THÉATRE ET DES ROMANS INÉDITS
ET ADRESSÉE AUX SEULS SOUSCRIPTEURS DE L'ABONNEMENT N° 1
A « L'ILLUSTRATION »

■

L'ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS

En haut,

Blanche : « *Vous trahissez un peu votre patrie pour la mienne.* »

ACTE PREMIER, scène XI, page 7.

Au milieu,

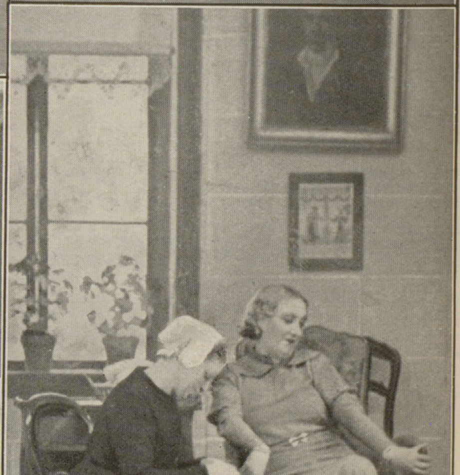
Blanche : « *Mes chers enfants... Venez... venez.* »

ACTE PREMIER, scène XIV, page 10.

Sosthène. Blanche.

Gérard. Alfred.

Gérard : « *Au fond de tout cela, il n'y a qu'une question d'intérêts.* » — ACTE III, scène V, page 20.



Magotte. Blanche.

Magotte : « *Comme vous avez changé, mademoiselle !* » ACTE III, scène VIII, page 22.

Photographies E. Clair-Guyot.

JEAN YOLE

■

LA SERVANTE SANS GAGES

PIÈCE EN CINQ ACTES

■

A M. JEAN CALVET,
AU MAITRE ET A L'AMI,
AFFECTUEUX HOMMAGE.
J. Y.

"LA SERVANTE SANS GAGES" A ÉTÉ REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 28 FÉVRIER 1934, AU THÉATRE DE LA MADELEINE PAR LA COMPAGNIE « AIDE ET PROTECTION »

PERSONNAGES

Sosthène Benoit-Rivaire, 42 ans, industriel	MM. MARCEL CHABRIER.
René Lemorgenet, 45 ans, inspecteur des eaux et forêts.	JACQUES BERLIOZ.
Gérard Lemorgenet, 34 ans, officier colonial.	ANDRÉ VARENNES.
Alfred Benoit-Rivaire, 47 ans, industriel.	CHARLES BERTEAUX.
Henri Benoit-Rivaire, 23 ans, fils d'Alfred.	GUY PARZY.
Canada, horloger.	FABRY.
Blanche Lemorgenet, 36 ans.	Mmes JULIETTE-VERNEUIL.
Geneviève Lemorgenet, 19 ans, fille de René.	JEANNINE CRISPIN.
Magotte, 54 ans, servante.	LOUISE GIRON.

Une autre Servante et un Jardinier, que l'on apercevra, au cours des premiers actes, traversant le jardin ou y travaillant.

Venant de couvents tout proches, carillons, sonneries réglementaires.

Au logis de Brebière, à Saint-Laurent-sur-Sèvre.

Mise en scène de M. PIERRE ALDEBERT.

LA
SERVANTE SANS GAGES

ACTE PREMIER

La salle, dans un vieux logis. Vaste pièce carrelée de rouge, un peu basse, aux poutres apparentes.

Au milieu de la pièce, dans le fond, une porte-fenêtre à deux battants donnant par un perron de trois marches sur une allée sablée et un jardin à la française. Même vue par une fenêtre située à gauche de la porte.

Beaux meubles où domine le Louis XIV de campagne. Sièges Restauration et Second Empire. Aux murs, quelques portraits peints un peu naïvement dans des attitudes solennelles.

Le tout formant un ensemble qui n'a rien d'une reconstitution, mais qui évoque un milieu provincial de haute aisance et de vieille distinction.

Particularités : portes intérieures à droite et à gauche ; entre la porte et la fenêtre du fond, une horloge comtoise, bien en vue ; une grande glace au-dessus de la cheminée ; près de la fenêtre, une table à ouvrage ; en avant, table à tirettes ; deux meubles de coin.

Sur le meuble de droite, une gerbe dans un pichet ancien. Belle matinée de juin.

Scène première

GENEVIEVE, MAGOTTE

La porte est grande ouverte. Magotte, à genoux près d'un buffet, sa boîte d'encaustique et ses chiffons près d'elle, frotte énergiquement les pieds du meuble. Geneviève entre, venant du jardin.

GENEVIÈVE, à Magotte, en souriant. — Encore !... Pourquoi frottes-tu celui-ci plus longtemps que les autres ?

MAGOTTE. — C'est son jour.

GENEVIÈVE. — C'est son jour ?

MAGOTTE, se relevant. — Oui, chaque meuble a le sien.

GENEVIÈVE. — Et pour rien au monde tu ne le renverrais au lendemain ?

MAGOTTE. — A quoi bon ?

GENEVIÈVE. — Je ne sais pas, moi... Pour la fantaisie.

MAGOTTE. — La fantaisie cause plus de tracas que la coutume.

GENEVIÈVE. — Tu es philosophe, Magotte.

Elle se laisse glisser à terre et va vers la gerbe de fleurs, qu'elle arrange dans le vase.

MAGOTTE. — Vous tuez le pauvre monde, avec de grands mots. Philosophe, je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais ce que je sais bien, c'est que, si en tricotant mon bas je laisse passer un point, ça paraît tout le temps que je le porte.

GENEVIÈVE, se retournant. — Oh ! avec tes jupes longues...

MAGOTTE. — Evidemment, mais le trou y est quand même. (Elle regarde Geneviève occupée à ses fleurs.) Trop de fleurs, ma belle fiancée, trop de fleurs !

GENEVIÈVE, d'un ton de reproche. — Oh !... Magotte !

MAGOTTE. — Si. Si. A la veille des reposoirs...

GENEVIÈVE. — Ah ! oui... Il est vrai qu'Henri me gâte. (Revenant vers Magotte et d'un ton appelant une confidence :) Est-ce vrai que tante Blanche a failli épouser M. Sosthène Benoit-Rivaire ?

MAGOTTE, réservée. — On l'a prétendu, autrefois.

GENEVIÈVE. — Qu'est-ce qui a fait manquer le mariage ?

MAGOTTE. — Je ne l'ai pas su.

GENEVIÈVE. — Ça m'étonnerait !... Tu ne veux pas me le dire ?... Ce ne serait pas une indiscrétion puisque je vais devenir la nièce de M. Sosthène en épousant son neveu.

MAGOTTE. — Il n'en a jamais été sérieusement question. Je suis même persuadée que dans votre famille on ne s'en souvient plus.

GENEVIÈVE. — Encore un secret ! Sous leur air tranquille, ces vieilles maisons de province sont pleines de mystères. (Interrogeant :) Une amourette ?

MAGOTTE. — Même pas. Quand un jeune homme et une jeune fille habitent des logis voisins, on a tôt fait de les marier ensemble.

GENEVIÈVE. — Je le demanderai à tante Blanche.

MAGOTTE, vivement. — A quoi bon ?... C'est si loin !... Il est mieux de n'en point parler.

GENEVIÈVE. — Ah !... De toute façon, pour moi le résultat est le même. Il était décidé de tout temps que je serais la nièce de M. Sosthène... Un bien brave homme.

MAGOTTE. — Oui, un bon monsieur.

GENEVIÈVE. — Et mon fiancé, comment le trouves-tu ?

MAGOTTE. — Très bien aussi.

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas une réponse.

MAGOTTE, les poings sur les hanches. — Ce qui me plaît en lui, c'est qu'il est du pays.

GENEVIÈVE, souriant, et avec emphase. — De Saint-Laurent-sur-Sèvre !

MAGOTTE. — Et que vous y resterez après votre mariage.

GENEVIÈVE. — Tu le trouverais moins bien si nous partions ?

MAGOTTE. — Assurément. On nous enlève les unes après les autres toutes les belles filles de nos bourgs, depuis les petites couturières qui travaillent à la fenêtre, le rideau relevé, en se mirant dans la vitre, jusqu'aux demoiselles qui se font la main une heure par jour au piano.

GENEVIÈVE. — Tandis que moi, je reviens de la ville à la campagne.

MAGOTTE. — C'est notre revanche.

GENEVIÈVE. — Dis-moi, Magotte, on ne s'ennuie pas, à la longue, dans ces vieilles demeures ?

MAGOTTE. — Pour moi le bonheur se mesure au plaisir qu'on y trouve.

GENEVIÈVE. — Avoue, c'est un peu sévère...

MAGOTTE. — D'apparence.

GENEVIÈVE. — ... avec ces salles carrelées...

MAGOTTE. — Commodes l'hiver, tu verras, quand la glaise colle aux sabots et que les messieurs reviennent de la chasse.

GENEVIÈVE. — ... ces plafonds bas qu'on touche presque de la main...

MAGOTTE. — Même riche, on économisait, autrefois, sur la bâtisse.

GENEVIÈVE. — ... quelques rares fenêtres...

MAGOTTE. — L'intérieur occupait plus que le dehors.

GENEVIÈVE. — ... ce couvent, à côté, avec ses sonneries réglementaires.

MAGOTTE. — Ça sert à régler les pendules.

GENEVIÈVE. — Oh ! je mettrai un peu de gaîté dans tout cela.

MAGOTTE. — C'est ton rôle. Tu es la première pousse au printemps, une fleur qu'on regarde, mais à ton tour tu deviendras autre, meilleure, un fruit sous les feuilles, qui se cache.

GENEVIÈVE. — De la poésie, maintenant ! Où trouves-tu les jolies choses que tu contes ?

MAGOTTE. — Si c'est joli, pas dans mon esprit, bien sûr, mais dans votre vieille maison, plutôt, où depuis plus de quarante ans je fais tous les jours la même chose. (Un coup de sonnette à la grille d'entrée. Elle regarde par la porte et, se retournant vers Geneviève :) Voilà le monsieur... et le bouquet. (A la jeune fille, qui s'est levée précipitamment et court vers le perron :) Ne parle de ce mariage à personne, crois-moi.

GENEVIÈVE, au passage. — Ah ! Ah !... (A son fiancé, qu'elle voit venir :) Bonjour !

HENRI, avant qu'on ne le voie, répond en écho. — Bonjour !...

Scène II

GENEVIEVE, MAGOTTE, HENRI

Henri paraît sur le seuil, une gerbe à la main, embrasse Geneviève et lui remet les fleurs.

GENEVIÈVE. — Qu'elles sont jolies ! (A Magotte :) N'est-ce pas qu'elles sont belles ?

MAGOTTE. — Oui. Oui. Ce sont des fleurs de Paris. (Elle ramasse son encaustique et ses chiffons, et, en s'en allant :) Il faut encore que je t'apporte un vase.

Les jeunes gens sourient en regardant Magotte sortir.

GENEVIÈVE, à Magotte, quand elle a disparu. — Avec de l'eau tiède dedans.

Scène III

LES MÊMES, moins MAGOTTE

HENRI. — Elle vous tutoie encore.

GENEVIÈVE, déposant sa gerbe sur une table. — Oui, et je trouve à ce tutoiement comme un bon goût de pain de ménage. C'est un de mes plaisirs de vacances.

HENRI. — Elle tient plus, paraît-il, à cette privauté qu'à ses gages.

GENEVIÈVE. — Je le crois. A force de servir, elle est devenue maîtresse.

HENRI. — Et on ne fait rien ici sans lui demander conseil.

GENEVIÈVE. — Rien. Elle blâmait à l'instant la débauche de fleurs que vous me sacrifiez chaque jour.

HENRI. — Oh !

GENEVIÈVE. — A cause des reposoirs.

HENRI. — Ah ! oui. Les reposoirs sont ici une date, pour les fleurs. Avant il n'en faut point cueillir, mais après on peut tout prendre.

GENEVIÈVE. — C'est très touchant.

Scène IV

HENRI, GENEVIEVE, RENE, puis MAGOTTE

Entre René Lemorgenet. Tenue de citadin sur sa terre. Chapeau cassé, mais beau feutre. Veste de chasse. Culotte de cheval, molletières, souliers cloutés. A la main, une badine.

HENRI, allant à lui. — Bonjour, monsieur.

RENÉ. — Bonjour, Henri. (Il lui serre la main.) Votre oncle ne vous a pas accompagné ?

HENRI. — Il me suit.

RENÉ. — Ah ! bien. (A Geneviève :) Tu sais où est ta tante ?

GENEVIÈVE. — Au jardin, sans doute. On taille ce matin le buis des bordures.

MAGOTTE, qui rentre avec le vase et qui a entendu. — Oui, derrière la charmille, avec le jardinier. Mademoiselle tient le cordeau pendant que l'autre taille.

GENEVIÈVE, taquine. — C'est leur jour ?

MAGOTTE. — Au jardin, on compte par semaines. Celle des buis va de la Saint-Jean à la Saint-Pierre, après la première pousse.

RENÉ, à sa fille. — Veux-tu lui dire que je l'attends ici ?

GENEVIÈVE. — J'y vais. Vous venez, Henri ?
HENRI. — Bien volontiers.
MAGOTTE, qui place les fleurs dans le vase qu'elle vient d'apporter. — Naturellement.
GENEVIÈVE, sur le seuil, à Magotte. — Moins serré, Magotte. (Elle fait le geste d'élargir... d'étoffer...) Un peu d'air.
MAGOTTE. — Ne crains rien. J'en ai l'habitude. Voilà trois semaines que je ne fais que ça.

Les jeunes gens sortent en riant.

Scène V

RENE, MAGOTTE

RENÉ, à Magotte. — Une belle gerbe !
MAGOTTE. — Si on veut, mais je n'en prendrai point de boutures.
RENÉ. — Pourquoi ?
MAGOTTE. — C'est délicat comme un enfant au biberon. Il nous faut ici des fleurs plus sérieuses, des fleurs de couvent, de bonne femme.
RENÉ. — Qu'on coupe sans ménagement et qui repoussent toujours.
MAGOTTE. — Qui vivent d'une année à l'autre sans que l'on s'en occupe.
RENÉ. — Des fleurs qu'on exploite, quoi !
MAGOTTE. — Les meilleurs sont ceux qui ont le moins souvent besoin des autres.
RENÉ. — Comme M^lle^ Blanche et toi.
MAGOTTE, en riant. — Oui, dans notre genre.

Un léger temps de silence.

RENÉ. — Tu ne trouves pas, Magotte, que ma sœur est moins gaie qu'à l'ordinaire ?
MAGOTTE. — Peut-être... un peu nerveuse.
RENÉ. — Tu n'en devines pas la cause ?
MAGOTTE. — Qui connaît le cœur des autres ?

Scène VI

LES MÊMES, BLANCHE

Blanche entre par le perron. Elle porte un chapeau de jardin, comme Geneviève. Sur sa robe, un tablier de maison. Dans ses mains gantées négligemment, un sécateur.

BLANCHE, en entrant. — Va me remplacer, Magotte. Tiens le cordeau bien droit.
MAGOTTE, s'en allant. — Je connais le métier.
RENÉ, en badinant. — Au millimètre près.
BLANCHE. — Ne crains pas de faire rabattre.

Elle se dégante et enlève son tablier.

RENÉ, à Magotte qui descend les marches. — Sois sans miséricorde.

Scène VII

LES MÊMES, moins MAGOTTE

BLANCHE. — Mon Dieu, oui. La ligne droite entraîne toujours des sacrifices... Tu te disposes à sortir ?
RENÉ. — Oui, et je voulais te voir auparavant. Sosthène va venir.
BLANCHE. — Alors, reste pour le recevoir.
RENÉ. — Je t'en laisse le soin.
BLANCHE. — Voyons, René, c'est ton rôle plus que le mien.
RENÉ. — En ceci comme en toute chose, j'ai plus confiance en toi qu'en moi-même.
BLANCHE a eu un geste de protestation. — Quel est le but de sa visite ?
RENÉ. — Je viens de voir Alfred Benoit-Rivaire, et nous avons pensé que son frère Sosthène et toi régleriez au mieux, comme vous avez réglé le reste, les derniers détails concernant le mariage des enfants.
BLANCHE. — Tout n'est-il pas déjà réglé ?
RENÉ. — Sans doute, mais la liste des invités est, paraît-il, à revoir, et l'on insiste pour que tu désignes toi-même les pièces que le jeune ménage occupera ici.
BLANCHE. — Si ce n'est que cela !
RENÉ. — Et puis, il est une question délicate, qui te concerne... (Il s'assied.) Je donne, comme tu sais, à Geneviève une dot de 200.000 francs. Cette somme, dont tu avais approuvé l'importance, a pu, à la réflexion, te paraître exagérée.
BLANCHE. — Oh !... en ce qui me regarde... ces questions d'argent...
RENÉ. — Songe que j'ai cinq enfants à pourvoir !... Si je l'ai fixée à ce chiffre, c'est que je compte avec nos héritages... Notre sœur Marguerite, retirée dans son cloître, nous abandonnera la plus grande partie de sa fortune. C'était, du reste, le désir de nos parents. Et j'ai pensé que... toi-même... à ton âge... tu ne songeais pas à te marier.
BLANCHE, lentement. — Trente-six ans !... Une telle pensée, de ta part, est tout à fait naturelle et s'accorde, d'ailleurs, avec mes intentions... Mais pourquoi me demandes-tu cela aujourd'hui ?
RENÉ. — J'aurais dû, sans doute, m'en inquiéter plus tôt... Depuis mon arrivée, je te trouve distraite... presque triste à certaines heures... Peut-être as-tu des regrets ?
BLANCHE. — Non, tranquillise-toi, je ne songe pas à me marier.
RENÉ. — J'en étais sûr... mais j'ai jugé préférable de t'en parler.
BLANCHE. — Tu as bien fait.
RENÉ. — D'un autre côté — finissons-en une fois pour toutes avec ce débat d'intérêts — la situation des Benoit-Rivaire est tout juste suffisante — tu m'as conté leur embarras en face des échéances du mois dernier — et chez Alfred aussi les enfants sont nombreux. Il est bien à souhaiter que Sosthène reste vieux garçon.
BLANCHE, à peine ironique. — Evidemment ce serait plus avantageux.
RENÉ. — Peut-être pourrais-tu... indirectement... sonder ses intentions.
BLANCHE, vivement. — Oh ! que me demandes-tu là !
RENÉ. — Il ne s'agit pas de lui poser brutalement la question ; mais, ton cas s'apparentant au sien, il te serait facile de provoquer une confidence.
BLANCHE. — Adresse-toi à son frère. Il doit être renseigné.
RENÉ. — Eh ! non, précisément. Bien qu'associés et vivant sous le même toit, leur intimité, comme tu sais, n'est pas grande.
BLANCHE. — Et il faut que ce soit moi, une femme, une étrangère, qui tente une démarche plus qu'indiscrète, indélicate, dont son frère se défend !
RENÉ, souriant. — Oh ! une étrangère... Sosthène n'a-t-il pas été ton amoureux autrefois ?

BLANCHE, très grave. — Si c'était vrai, tu serais sans excuse.

Un temps de silence.

RENÉ, se levant et allant vers sa sœur. — Je t'ai froissée ?

BLANCHE. — Du tout, mais il faut être raisonnable.

RENÉ. — C'est bien vrai, tu ne m'en veux pas ?

BLANCHE. — Tu sais bien qu'il ne saurait être question de froissement entre nous.

RENÉ, redevenu gai. — Alors je te quitte.

BLANCHE. — Ne t'en va pas !

RENÉ. — Je pars ce soir. Laisse-moi le plaisir de fouler un instant mon herbe.

BLANCHE, insistant. — Je ferai ce que tu voudras, mais reste.

RENÉ. — Il me faut voir aussi, dans le Pré-Bas, les arbres plantés à l'automne.

BLANCHE. — Nous irons ensemble après la visite de Sosthène.

RENÉ. — L'herbe est grande et la rosée n'en finira pas de tomber.

BLANCHE. — Je prendrai mes sabots de fermière.

RENÉ. — Fais-moi ce plaisir après tant d'autres. Tiens, mets-toi là... (il dirige vers la fenêtre sa sœur, qui se laisse faire) dans le fauteuil de notre mère. (Il l'y fait asseoir.) Prends ce tricot. (Blanche obéit.) Voici sa table à ouvrage... (il pousse la table près de sa sœur) ... son tabouret où c'était pour nous, tu t'en souviens, une récompense de s'asseoir tout près d'elle, dans ses jupes. (Avec émotion :) Nous étions là, autour, bien sages dans nos chaises d'enfants. Elle nous donnait sa laine à peloter, les jours de pluie. Quand il faisait beau, elle nous regardait jouer sur le sable de l'allée, et, par la fenêtre ouverte, nous arrivaient ses mots de tendresse, ses cris d'effroi si l'un de nous tombait, ses encouragements, ses conseils quand dans nos disputes nous la prenions pour juge.

BLANCHE. — C'est un jeu, René !

RENÉ. — Peut-être, mais comme un jeu d'amants qui n'est qu'un prétexte... Tricote, pour achever la ressemblance. (Blanche, prise elle-même par cette évocation, fait aller ses aiguilles.) Te voilà pareille, avec ton fin visage qui d'année en année rappelle davantage le sien.

BLANCHE, souriant. — Tu comptes les rides.

RENÉ. — Non, tu sais, on dit d'ordinaire : une ride, une bonté. Toi, tu as toutes les bontés sans les rides. Les bonnes pensées qui me viennent, maintenant comme jadis, tombent pour moi de cette fenêtre... C'est une chance, pour nous, de posséder un être comme toi. (Blanche, tour à tour, fera quelques points et s'arrêtera.) Tu entretiens ici un fonds de permanence où les usages domestiques accordés au sang maintiennent une tradition. Cette bande de terre qui garde sa ligne, ce domaine de six métairies d'un seul tenant et que, grâce à toi, n'entameront pas encore les partages, cette maison où toute nouveauté doit faire antichambre, prendre le ton avant d'être admise, c'est pour nous le cadre nécessaire à tout homme qui, loin de son port d'attache, se recueille aux heures mauvaises, cherchant un appui... Les Lemorgenet ont toujours aimé les métiers d'aventure. Avec Brebière à soi, on peut aller au bout du monde. L'assise reste solide comme le banc de pierre au fond du jardin, que l'on évoque, au loin, pour imaginer la pose que l'on y prendra... Brebière gardé par toi, c'est ce qui nous empêche, Gérard et moi, d'être des vagabonds. Voilà ton œuvre. (Il salue cérémonieusement, exagérant ce jeu pour cacher son émotion, et, à petits pas, se dirige vers la porte.) Bonne tante Blanche... Sainte tante Blanche...

BLANCHE, se levant quand elle voit René sur le seuil. — Tu t'en vas ?

RENÉ, revenant sur ses pas. — Oui, n'insiste pas... n'écourte pas ma journée de vacances. Je redeviens enfant chaque fois que je franchis ce seuil. Les champs m'appellent, où j'ai trouvé des nids... Cède à mon caprice si c'en est un. Je suis encore sous le charme de l'accueil, chaque fois renouvelé : le chien de garde qui se colle aux grilles en aboyant de joie quand on entre ; l'allée que tu as fait ratisser la veille, je le devine ; les couverts d'argent au chiffre, que tu remettras après mon départ, poudrés de blanc d'Espagne, dans leur gaine de cuir ; la nappe choisie plus belle, plus fine... Je n'ai pas encore épuisé la douceur de cette solennité. Je veux voir maintenant ma maison du dehors, dans son cadre, comme un tableau qui demande du recul.

BLANCHE. — Tu es peu sérieux.

RENÉ. — Tu l'es pour moi, cela suffit... (Il est sur le perron. Il lève la tête vers la corniche du toit, et, la montrant de sa badine :) Il y a là une tuile cassée.

BLANCHE. — Je le sais. J'ai fait prévenir le maçon.

RENÉ. — Tu vois ! tu ne me laisses même pas le mérite de découvrir une tuile cassée. (Il descend la première marche, et, se retournant, salue sa sœur avec la même gaminerie affectueuse :) Ma chère Blanche...

BLANCHE, suppliante. — René... crois-moi...

RENÉ, même jeu que précédemment. — Soyez sage... Notre-Dame de Brebière !

Il dégringole les dernières marches en courant.

Scène VIII

BLANCHE, seule.

BLANCHE laisse tomber ses bras de découragement. — Suis-je donc si vieille qu'ils se croient si sûrs ! (Elle va vers la cheminée et se regarde dans la glace.) Le miroir ne donne que l'âge qu'on a pour les autres...

Scène IX

BLANCHE, MAGOTTE

MAGOTTE, venant du jardin. — Faudra-t-il tailler les laurelles du fond ?

BLANCHE, devant la glace, sans se retourner. — Comme d'habitude, après la fleur, évidemment.

MAGOTTE, surprise, regarde Blanche. — C'est bien la première fois que vous vous mirez en plein jour. (Regardant plus attentivement.) Vous pleurez !

BLANCHE. — Un moucheron que j'ai pris au jardin.

MAGOTTE. — Mieux vaut un moucheron qu'un chagrin. (On entend la sonnette à la grille d'entrée. Magotte va à la porte et, se tournant vers Blanche :) M. Sosthène Benoit-Rivaire.

BLANCHE, toujours devant la glace, nerveuse. — Dis que je n'y suis pas.

MAGOTTE, étonnée. — Son neveu témoignera du contraire.

BLANCHE, comme excédée. — Tant pis.

MAGOTTE. — Je dirai ce que vous voudrez...

Un temps d'hésitation. Elle va pour sortir.

BLANCHE, l'arrêtant. — Tu as raison, fais-le entrer. (Elle se regarde encore dans la glace... se tamponne les yeux.) Dans quel état je me suis mise !... C'est ridicule.

Scène X

MAGOTTE, SOSTHENE

Magotte apparaît devant le perron, suivie de Sosthène. Celui-ci, boiteux, s'appuie sur une canne, marchant assez difficilement, à la manière des gens atteints d'un pied bot paralytique. Magotte reste au bas du perron pendant que Sosthène monte lentement les marches.

MAGOTTE. — Mademoiselle vient de rentrer. Elle était au jardin en grand travail.

SOSTHÈNE. — Ah !...

MAGOTTE. — Oui... on taille les buis.

SOSTHÈNE. — Ah ! très bien.

MAGOTTE. — Elle y a même gagné un moucheron dans l'œil.

SOSTHÈNE. — C'est bien douloureux. (S'arrêtant.) Elle ne pourra peut-être pas me recevoir.

MAGOTTE. — Si. Mademoiselle s'est enlevé la petite bête toute seule devant la glace.

SOSTHÈNE. — Une feuille de papier à cigarette. C'est ce qu'il y a de meilleur.

MAGOTTE. — C'est bon à retenir. (Sosthène est à présent sur le perron, tout prêt de la porte d'entrée.) J'ai cru devoir prévenir Monsieur. Si Monsieur trouve à Mademoiselle les yeux rouges, voilà l'explication.

SOSTHÈNE. — Merci, Magotte, merci.

Magotte s'en va.

Scène XI

BLANCHE, SOSTHENE

BLANCHE, qui jusque-là n'a pas été vue de Sosthène, se rend à sa rencontre. — Magotte vous détaille mon bulletin de santé.

SOSTHÈNE, saluant. — Mademoiselle... En effet... Je vous présente mes hommages.

BLANCHE, lui tendant la main. — J'ai même entendu votre recette... Une feuille de papier à cigarette.

SOSTHÈNE. — Oui, ou bien encore un anneau.

BLANCHE, gênée. — Il faut en avoir.

SOSTHÈNE, gêné à son tour. — Evidemment.

Court silence, accentuant cette gêne.

BLANCHE. — Veuillez vous asseoir... René m'avait annoncé votre visite.

SOSTHÈNE. — Mon frère, de son côté, m'avait prié de vous voir.

BLANCHE. — Au sujet des invitations, je crois.

SOSTHÈNE. — Oui... mais vous avez notre liste.

BLANCHE. — Et je vous ai remis la mienne.

SOSTHÈNE. — Je ne vois rien à y changer.

BLANCHE. — Moi non plus.

SOSTHÈNE. — Ma visite est donc sans objet. J'en ai fait la remarque à Alfred, et je m'excuse de vous déranger ce matin au milieu de vos occupations ménagères.

BLANCHE. — Entre voisins et amis, vous savez bien que cela ne compte pas.

SOSTHÈNE. — Vous êtes bien aimable de me le dire.

Leur gêne diminue.

BLANCHE. — Il y a aussi le choix de l'appartement que les enfants occuperont ici.

SOSTHÈNE. — Mais ceci, mademoiselle, ne regarde que vous.

BLANCHE, en souriant. — Vous avez au moins, vous, droit de regard.

SOSTHÈNE. — Le plaisir, tout au plus, d'approuver votre choix.

BLANCHE. — Les enfants décideront.

SOSTHÈNE. — Leur convenance pourrait ne pas être la vôtre.

BLANCHE. — Je n'ai pas de préférence.

SOSTHÈNE. — C'est un tort. Il faut en avoir une, et s'y tenir.

BLANCHE. — A quoi bon, à mon âge.

SOSTHÈNE. — La main fermée fait plus d'amis que la main ouverte.

BLANCHE. — Oh !...

SOSTHÈNE. — C'est une prudence que la vie conseille.

BLANCHE. — Je ne m'en doutais pas.

SOSTHÈNE. — Un homme qui se réserve maintient ses défenses. Quand il a tout laissé prendre de son argent, de son esprit ou de son cœur, il n'intéresse plus personne. On ne rêve pas devant une porte ouverte.

BLANCHE. — Vous êtes un curieux ambassadeur.

SOSTHÈNE. — Je dis les choses comme je les pense.

BLANCHE. — Vous trahissez un peu votre patrie pour la mienne.

SOSTHÈNE. — C'est peut-être que nous avons tous les deux la même.

Leur gêne réapparaît. Nouveau silence. On entend, venant du salon voisin, quelques notes de piano, rapides, sans mesure, comme sous le doigt de quelqu'un qui déchiffre un air, *Chanson de Marinette*, puis les voix de Geneviève et d'Henri. Ils chanteront durant toute cette scène avec une emphase voulue, un ton ampoulé, une sensibilité exagérée, prolongeant démesurément les finales, à la manière des Compagnons du Tour de France. Blanche et Sosthène prêteront à moitié l'oreille. Le dialogue s'en trouvera ralenti. Après chaque réplique, un temps d'arrêt qui permettra de suivre les chansons.

GENEVIÈVE

Un jour je fis une chanson,
Une chanson pour Marinette,

BLANCHE. — Nos propos ont pris un tour bien singulier.

SOSTHÈNE. — En effet... Et je vous ai scandalisée, avec ma leçon de morale utilitaire.

BLANCHE. — Nullement. Je n'y vois qu'un simple badinage.

SOSTHÈNE. — C'est toute l'importance qu'il faut y attacher.

GENEVIÈVE et HENRI

Marinette, Marinette en chantait une autre.

Eclats de rire.

BLANCHE, expliquant. — Geneviève a trouvé mon recueil de chansons... mon recueil de jeune fille, et depuis quelques jours elle s'en amuse.

Geneviève et Henri prennent à deux voix : *le Temps des cerises.*

SOSTHÈNE. — Un cahier vert, je m'en souviens... j'en ai tourné les pages...

BLANCHE. — Au fait, vous l'avez feuilleté avec moi.

SOSTHÈNE. — ...copiées en belle ronde de couvent...

BLANCHE. — Autrefois les jeunes filles soignaient leur recueil comme elles soignaient leur linge.

SOSTHÈNE. — ...avec un buvard à la dernière page écrite (Blanche fait un signe d'assentiment) ... et des barres tirées à la règle au-dessous de chaque couplet.

BLANCHE. — Vous avez bonne mémoire.

GENEVIÈVE et HENRI

Et les amoureux... du soleil au cœur.

Nouveaux éclats de rire.

SOSTHÈNE. — Mais pourquoi cette moquerie ?

BLANCHE. — C'est la parodie de nos chansons que raillent nos neveux... Ils imitent notre voisin Canada.

SOSTHÈNE. — Canada, l'horloger ?...

BLANCHE. — Oui... Mes chansons ont eu le sort de toutes les chansons. On les chante dans la salle durant un été... puis elles passent à l'office où les fredonnent les servantes... Au printemps suivant, le jardinier les siffle sur ses plates-bandes un jour de soleil... une petite couturière vient demander à les copier la veille d'un mariage...

GENEVIÈVE et HENRI.

Le bel anneau d'argent...

SOSTHÈNE. — ... et on les échange entre voisins comme on échange des graines...

BLANCHE. — ... et elles finissent aux noces ou dans les foires, déformées, méconnaissables... comme un vêtement de bonne coupe au dos d'un pauvre.

SOSTHÈNE. — Nos neveux pourraient leur épargner cette profanation.

BLANCHE. — Ils ne savent pas qu'un peu de notre jeunesse (elle se reprend) ... de ma jeunesse, reste accroché à ces vieux airs.

Ils écoutent l'un et l'autre, silencieux, la fin du couplet qui se termine par ces mots : *Lui seul m'a consolée en mes heures moroses.* Nouvelles fusées de rires.

SOSTHÈNE. — Je me souviens d'un soir où cette musique était pour moi toute tendresse.

BLANCHE, excédée, se levant. — Cette parodie est intolérable. (Elle crie :) Geneviève !

Étonnement marqué de Sosthène. Le piano et le chant s'arrêtent court. Bruits de chaises.

Scène XII

LES MÊMES, GENEVIEVE

GENEVIÈVE, accourant. — Tante ?... (Elle va à Sosthène.) Monsieur...

SOSTHÈNE. — Ma petite Geneviève, bonjour.

Poignée de main.

BLANCHE, sans bonne grâce. — M. Benoit-Rivaire voulait te saluer avant son départ.

SOSTHÈNE, regardant Blanche d'un air surpris. — Oui, je voulais vous saluer.

GENEVIÈVE. — Nous vous savions en conférence... diplomatique. Sans cela, je serais déjà venue... Je craignais de vous déranger.

SOSTHÈNE, mi-plaisant, mi-sérieux. — Soyez tranquille, ma petite amie, le piano y suffisait.

GENEVIÈVE. — Nous avons fait du bruit ?... Tante Blanche n'est pas contente, je le vois.

BLANCHE. — Il est vrai qu'à certains moments on ne s'entendait pas parler.

GENEVIÈVE. — Je m'excuse ...

SOSTHÈNE. — Mais non, ça n'en vaut pas la peine.

GENEVIÈVE. — Nous allons être bien sages.

SOSTHÈNE. — Mais non ! chantez encore, chantez toujours. Quand le rossignol se fait entendre, c'est le printemps pour tout le monde.

Geneviève sort en regardant Sosthène et Blanche, comme intriguée.

Scène XIII

LES MÊMES, moins GENEVIEVE

BLANCHE, balbutiant. — Je suis sans excuse... pour une chanson.

SOSTHÈNE, bas. — Ce trouble aurait-il le sens que je souhaiterais de lui donner ?

Un temps.

BLANCHE, cédant. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

SOSTHÈNE. — Vous m'attendiez ?

BLANCHE. — Tous les jours depuis ce temps-là.

SOSTHÈNE. — C'est un grand malheur, mon amie, mais vous n'en laissiez rien voir.

BLANCHE. — Je croyais que vous m'aviez oubliée.

SOSTHÈNE. — Moi ! Vous êtes comme autrefois au bout de toutes mes fiertés, pour en recevoir l'hommage, et de mes découragements, pour y apporter secours.

BLANCHE. — Je n'ai rien remarqué, et pourtant j'étais attentive.

SOSTHÈNE. — C'est ma faute. C'est à l'homme d'oser.

BLANCHE. — Trop tard !

SOSTHÈNE. — J'ai une excuse, Blanche ; souvenez-vous du pauvre être que j'étais...

BLANCHE. — Je me souviens de vous si différent des autres.

SOSTHÈNE. — Jeune homme qu'on entourait de soins comme un enfant, choyé, dorloté, enfoncé dans ma déchéance par les attentions, les gâteries des miens, des étrangers. La tendresse aveugle de ma mère n'allait pas plus loin. Je restais pour elle l'enfant paralytique qui ne grandissait pas, parce que je n'avais pas guéri. Elle zézayait en me parlant, comme si elle se fût adressée à un tout-petit. A quinze ans, elle me bordait encore... Ah ! mes révoltes, en secret, pour rejeter cette défroque d'enfant malade, et plus tard d'homme amoindri, qu'on m'ajustait de jour en jour plus étroite !

BLANCHE. — Vos belles colères m'émerveillaient. J'étais alors, devant vous, comme une petite fille craintive devant les garçons qui grimpent aux arbres.

SOSTHÈNE. — Seule vous aviez deviné ma misère ; seule, car dans ma famille ce qui était aveuglement chez ma mère était calcul chez les autres.

BLANCHE. — Croyez-vous ?

SOSTHÈNE. — Si je n'étais bon à rien par moi-même, il fallait bien que je serve à quelque chose. Le secret de l'industrie, c'est l'art d'utiliser les déchets. Ma fortune grossirait les capitaux d'Alfred. La maison Benoit-Rivaire, avec ses trois minoteries formant bloc, garderait ainsi toute sa solidité. En retour, je recevrais au foyer de mon frère une place... honorable.

BLANCHE. — N'êtes-vous pas devenu un grand homme d'affaires ! On vante partout votre maîtrise et la sûreté de vos vues.

SOSTHÈNE. — J'ai voulu m'élever. Je l'ai voulu comme on souhaite une revanche, et aussi pour une

raison secrète, pour vous, Blanche, pour que vous ayez des regrets, à certains jours, en pensant à moi.

BLANCHE. — J'ai eu souvent... cette pensée, sans songer à votre réussite.

SOSTHÈNE. — Alors elle aura été inutile, car auprès des miens non plus elle n'a pas servi. Je suis resté pour eux le parent pauvre, celui qu'on accepte comme une charge dans une succession.

BLANCHE. — Je suis sûre que vous exagérez.

SOSTHÈNE. — Non. J'ai surpris un jour mon frère à faire la leçon à son fils aîné qui semblait prendre plus plaisir en ma compagnie qu'en la sienne. Il cherchait à lui expliquer qu'il était le père, lui, et que moi je n'étais que l'oncle, c'est-à-dire presque un étranger.

BLANCHE. — Votre part n'a pas été meilleure ?

SOSTHÈNE. — Mais, ma chère amie, on a agi de même envers vous. Comme vous êtes meilleure que moi, vous ne l'avez pas remarqué.

BLANCHE. — On a été très bon pour moi.

SOSTHÈNE. — Qu'êtes-vous ici, sinon une servante ?

BLANCHE. — Oh !...

SOSTHÈNE. — Oh ! une précieuse servante... une servante en livrée de famille... régisseur de leurs terres, bonne hôtesse aux vacances.

BLANCHE. — Seriez-vous plus sévère pour les miens que pour les vôtres ?

SOSTHÈNE. — Peut-être sont-ils plus coupables... car moi je méritais apparemment mon sort.

BLANCHE. — Je vous défends, mon ami, d'établir cette différence.

SOSTHÈNE. — Ma famille, en me recueillant, a fait un geste de pitié ; la vôtre vous a sacrifiée à sa parure. (Geste de dénégation de Blanche.) Mais si. Mais si. C'est mon infirmité qui a décidé de mon sort. C'est, au contraire, une qualité rare qui a décidé du vôtre, une bonté native, un désintéressement si marqué pour votre propre personne qu'on en a fait, dès votre enfance, un signe de vocation... Que de fois j'ai entendu dire à votre père : « C'est Blanche qui restera avec nous quand nous serons vieux. » Vous ne saviez rien refuser et on ne se gênait pas. Rappelez-vous. Si on allait en promenade et que la voiture fût trop petite, c'était vous qui restiez, toujours vous... Jamais on n'acceptait rien de pareil de votre sœur Marguerite... Les enfants de votre frère exigeaient pour s'endormir votre présence près de leur berceau.

BLANCHE. — Ce n'était, de leur part, qu'une preuve d'affection.

SOSTHÈNE. — C'est ainsi que l'expliquaient les autres, qui restaient au repos, après le dîner, les coudes sur la table desservie.

BLANCHE. — On dirait que vous avez plus d'indignation que de regret... Et notre aveu ?...

SOSTHÈNE. — J'ai cru qu'il n'avait été aussi qu'un mot de pitié tombé de votre bon cœur.

BLANCHE. — J'ai cru, moi, que vous aviez exercé votre puissance d'homme sur une amie à l'abord facile, que j'avais été pour vous une pierre de touche, un moyen de contrôle.

SOSTHÈNE. — Je vous savais capable de mentir pour me consoler.

BLANCHE. — Puisque nous nous sommes trompés sur nous-mêmes, pourquoi reprocher la même erreur aux autres ?

SOSTHÈNE. — Je leur reproche, précisément, de nous l'avoir rendue possible... Une fois votre sœur entrée au cloître, vos frères partis, Alfred à la tête de notre maison, nos familles n'éprouvèrent plus le besoin de rencontres de bon voisinage. L'arbre, à leur sens, avait jeté toute sa graine. Les semailles étaient finies. Nous étions, nous, le grain qu'on broie pour nourrir la maison... Alors, Brebière s'est refermé sur vous, jalousement, comme sur une chère proie.

BLANCHE. — A quoi bon rappeler ce passé qui vous irrite ?... Et notre amour ?... vous n'en parlez pas ?

SOSTHÈNE. — Pardonnez-moi. Ma rancune d'infirme se réveille quand elle devrait se taire.

BLANCHE. — Il ne faut pas qu'une parcelle en soit perdue.

SOSTHÈNE. — Généreuse envers nous-mêmes comme envers les autres.

BLANCHE. — Il semblerait que nous ne savons plus les mots qui le disent.

SOSTHÈNE. — Oui, nous sommes comme deux enfants devant un trésor.

BLANCHE. — Mon amour a été si intimement mêlé à ma vie quotidienne que, si j'en parlais d'abondance, vous croiriez entendre une femme qui raconte le soir à son époux les petites choses de la journée. Si je voulais mieux dire, il vous semblerait que je récite une prière.

SOSTHÈNE. — C'est que vous partagiez votre temps entre les soins à la maison et votre livre d'heures.

BLANCHE. — Ou bien là, sur cette chaise basse, m'employant à de menus ouvrages, comme ces femmes qui ont eu un grand deuil et dont le travail n'occupe que les mains... Trop tard.

SOSTHÈNE, avec autorité. — Non, il n'est pas trop tard. Blanche, quand serez-vous ma femme ?

BLANCHE, avec hésitation. — Jamais peut-être.

SOSTHÈNE. — Oh !...

BLANCHE, se reprenant très vite. — Quand vous voudrez, mon ami.

SOSTHÈNE. — Pourquoi cette hésitation ?

BLANCHE. — Ne le devinez-vous pas ! Il y a la moitié de ma vie qui ne m'appartient plus et que pour vous donner il faut reprendre aux miens, à des coutumes que j'ai laissées s'établir...

SOSTHÈNE. — Cela se fera tout seul puisque vous m'aimez.

BLANCHE. — Sans doute, mais pour être tout à fait heureuse je voudrais que notre amour trouvât un écho chez les autres, dans le plein accord de nos amitiés passées.

SOSTHÈNE. — Vous songez encore aux autres !

BLANCHE. — Pourquoi les exclure ?

SOSTHÈNE. — Vous pensez bien, chère amie, qu'ils n'applaudiront pas à notre mariage et que, peut-être, ils s'excluront d'eux-mêmes.

BLANCHE. — C'est bien cela qui est cruel. Pourquoi faut-il que le bonheur fasse toujours, à côté, une ombre plus grande que lui ?

SOSTHÈNE. — Il n'y a pas de lumière sans ombre.

BLANCHE. — Le ver dans le fruit.

SOSTHÈNE. — C'est trop de pureté d'intention.

BLANCHE. — Non, de l'impuissance à vous suivre, alors que mon cœur vous devance. Je me sens retenue par mille liens, désireuse, moi aussi, de vols magnifiques, avec des ailes qui s'entr'ouvrent mais qui ne prennent pas le vent.

SOSTHÈNE. — Vous exagérez leur importance.

BLANCHE. — Non. Tout ce qui m'entoure me

retient... les murs de cette maison où sont pendues de vieilles images choisies pour être des exemples... cette clôture (elle montre le jardin) qui limite le regard aux arbres fruitiers, aux seuls arbres utiles... Les semaines, les mois s'écoulent là au rythme de travaux saisonniers consignés dans un carnet de ménage... Tout est réglé, mesuré, tout a son jour, son heure, comme chaque clé a son étiquette et sa pointe. Tenez, l'avance ou le retard de cette horloge étonne : on en parle tout un jour, comme d'un scandale... Ah ! cet ordre, partout cet ordre, cet ordre qui était mon but jusqu'ici, ma raison d'être, mon pauvre idéal dont j'étais si fière... Le voilà désormais contre moi. Depuis que vous êtes revenu, il me fait sentir son dur servage, et maintenant, à certaines heures, je suis, au centre de cette oppression, comme un soupir.

Un temps.

SOSTHÈNE. — Il n'y a là qu'un ensemble d'images auquel votre solitude donnait un sens étroit.

BLANCHE. — Il y a bien plus. (S'exaltant.) Il y a tous mes efforts passés pour rentrer dans la ligne... mon sens religieux qui s'est appliqué à donner à tout cela une valeur spirituelle. Il y a toutes mes prières pour endormir les tressaillements de mon cœur, qui m'ont créé une susceptibilité ombrageuse pour les choses d'amour... (Les cloches du couvent de la Sagesse se mettent à sonner à toute volée.) Il y a les voix de ces cloches, tumultueuses ou discrètes, dont je connais le langage et dans lesquelles il me plaisait d'entendre le rappel de la brièveté du temps et l'avertissement grave des vérités éternelles... Il me semble que je suis presque une religieuse, que d'autres ont prononcé des vœux pour moi et que toute ma vie en témoigne.

SOSTHÈNE. — Jusqu'à ce nom de « Tante Blanche » qu'on vous donna comme un voile de nonne...

BLANCHE. — Oui, on dirait un nom de professe.

SOSTHÈNE. — ... Je n'aurais pas deviné tant d'obstacles venant de vous.

BLANCHE. — Ce n'est pas aujourd'hui que je les redoute. Tout chante en moi, mais ma joie n'est pas sereine. On dirait une joie défendue, tellement elle est tumultueuse. On dirait que mon cœur n'en est pas le seul siège, que mon esprit s'en est mêlé et en a fait la rançon d'une vieille croyance. On dirait la volupté suprême d'une abjuration devant l'amour. (Sosthène entr'ouvre les bras. Blanche s'y blottit plutôt qu'elle ne se livre à l'étreinte, et, s'écartant presque aussitôt, elle continue d'une voix ardente :) Nous serons bons pour les autres, dites, il faut me le promettre... oh ! oui, très bons, mais sans y penser sans cesse... à notre tour... comme tout le monde. On les aidera... mais à nos loisirs... pas tous les jours. (Elle le regarde. Lui, fait un signe d'acquiescement.) A ce compte, je suis libre et je me donne à vous.

Elle se jette dans ses bras.

Scène XIV

LES MÊMES, GENEVIEVE et HENRI

Henri et Geneviève paraissent au bas du perron. Ils s'arrêtent, interdits, graves, comme devant une faute surprise chez des parents.

GENEVIÈVE. — Oh !

A ce cri, Blanche et Sosthène s'écartent.

BLANCHE, honteuse, balbutiant. — Mes chers enfants... Venez... venez.

Henri et Geneviève montent les marches.

SOSTHÈNE, qui s'est repris. — Vos fiançailles nous ont rappelé les nôtres. Tante Blanche et moi nous nous marierons en même temps que vous.

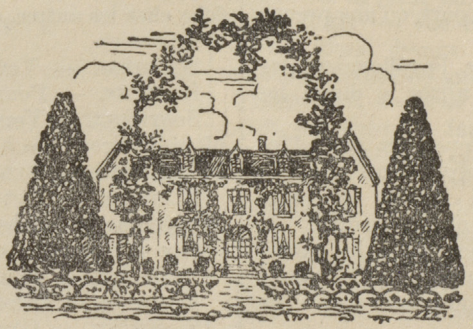
Court silence.

HENRI, très froid. — Ce n'était pas à nous à recevoir une pareille confidence.

BLANCHE. — Pourquoi ce ton de reproche, Henri ?... Viens m'embrasser, Geneviève. (La jeune fille s'approche sans élan, se laisse embrasser par Blanche et retourne près de son fiancé. A Sosthène :) Expliquez-leur donc... Ils n'ont pas l'air de comprendre.

SOSTHÈNE. — Déjà !

RIDEAU



ACTE II

Même décor. Huit jours plus tard. Sur le meuble de coin de droite, une gerbe de fleurs ; sur celui de gauche, un gros bouquet paysan.

Scène première

GERARD, MAGOTTE

GÉRARD, en négligé, culotte de cheval, sans molletières, pantoufles, fume la pipe. — Un pari, Magotte !

MAGOTTE, qui range des assiettes dans le vaisselier. — Allez-y, monsieur Gérard.

GÉRARD, montrant successivement le bouquet et la gerbe. — Celui-ci est de l'oncle, et l'autre, du neveu.

MAGOTTE, riant. — Beau malheur ! Ça se voit tout de suite. (Elle prend le bouquet de Sosthène.) Un bouquet de brave homme. (Elle le soupèse.) On en a plein la main... C'est ainsi qu'on les faisait dans ma jeunesse.

Elle le passe à Gérard, puis elle va vers l'autre meuble de coin.

GÉRARD. — Un vieux bouquet d'église et de fête à grand-père.

MAGOTTE, qui a pris la gerbe d'Henri. — Il y a de quoi en faire dix comme celui-ci. (Faisant le geste d'en évaluer le poids.) 400 grammes !

GÉRARD, même jeu. — Trois bonnes livres !... La jeunesse devient avare et l'âge mûr, prodigue.

MAGOTTE, avec un soupir qu'elle exagère. — Tout change !

GÉRARD, même jeu. — Eh ! oui.

Ils remettent les fleurs dans les vases. Un temps.

MAGOTTE. — Quand vous avez appris, hier soir, à votre arrivée, le mariage de M^lle^ Blanche, quelle impression ça vous a-t-il produit ?

GÉRARD. — Quelle impression ?...

MAGOTTE, légèrement narquoise. — Oui...

GÉRARD. — J'ai été très très content.

MAGOTTE. — Ah !

GÉRARD. — Oui. Et toi ?

MAGOTTE. — Moi aussi. (Exagérant.) J'ai été très, très heureuse. (Ton naturel.) Je me suis dit que c'était bien son tour d'avoir un peu de bonheur.

GÉRARD. — Evidemment.

MAGOTTE. — Elle a tant songé aux autres qu'il est bien juste qu'elle songe un peu à elle-même.

GÉRARD. — C'est exactement la pensée que j'ai eue ; mais, de toi, je n'aurais pas cru...

MAGOTTE. — Pourquoi ?...

GÉRARD. — Pas... Une impression. (Il aperçoit Geneviève passant sur le perron.) Bonjour, ma jolie nièce !

Scène II

LES MÊMES, GENEVIEVE

GENEVIÈVE. — Bonjour, tonton !

Elle monte les marches et entre.

GÉRARD, chantonnant. — *Tonton... tonton... tontaine... tonton...* C'est ridicule d'être appelé tonton, à trente-quatre ans, par une grande jeune fille comme toi.

GENEVIÈVE, souriant. — Oui, mais quand on le chante, c'est beaucoup moins grave.

GÉRARD. — Voilà !

MAGOTTE, sortant. — Moi, je vais vous faire une surprise.

GÉRARD. — On verra bien !

Scène III

LES MÊMES, moins MAGOTTE

GENEVIÈVE, à son oncle. — Quelle grosse pipe !

GÉRARD. — La pipe, c'est la femme du colonial.

GENEVIÈVE. — C'est pourquoi elle est de couleur.

GÉRARD. — Naturellement... Mais où est la mariée ?

GENEVIÈVE, perdant tout d'un coup sa gaîté. — Vous en avez une devant vous, mon oncle.

GÉRARD. — Je le sais bien, parbleu ! puisque je suis venu d'Afrique pour assister à son mariage ; mais c'est de l'autre que je voulais parler.

GENEVIÈVE. — Evidemment.

GÉRARD. — Pourquoi évidemment ?

Il veut lui prendre la main.

GENEVIÈVE, se dégageant sans brusquerie. — Rien.

GÉRARD, affectueux. — Voyons, qu'as-tu ?...

GENEVIÈVE. — Vous êtes comme les autres... On ne s'occupe plus ici que de tante Blanche. J'ai l'air, moi, d'une vieille fiancée.

GÉRARD. — Tu es folle, ma petite Geneviève !

GENEVIÈVE. — Alors que mon doigt n'est pas encore fait à ma bague.

GÉRARD. — ...ou bien jalouse.

GENEVIÈVE. — Pas jalouse, triste seulement.

GÉRARD. — Mais pourquoi ?

GENEVIÈVE. — Mon mariage est devenu une petite chose insignifiante, qui n'intéresse plus personne, une chose classée.

GÉRARD. — Une chose classée ! (Riant.) Tu en as de bonnes !

GENEVIÈVE. — Mais oui. Et pourtant...

Elle hésite à poursuivre.

GÉRARD. — Pourtant ?

GENEVIÈVE. — ... j'étais si heureuse auparavant ! C'était si bon de passer le temps de mes fiançailles, là, entre ces murs... Mon amour se greffait sur les amitiés de Brebière, des souvenirs d'enfant, des histoires qu'on me contait quand j'étais toute petite, une gravité émouvante qui m'enveloppait. Il me semblait là que le bonheur me venait de très loin, des êtres et des choses, d'un nid tout fait, de bonnes aïeules qui auraient signé au contrat... Quand je les regardais dans leurs cadres, elles ne me paraissaient plus aussi sévères, avec leurs bonnets ruchés et leurs robes de brocart. Je découvrais, au delà de leurs poses de cérémonie, un sourire très doux... un sourire de bonnes fées qui auraient donné leur consentement.

GÉRARD, discrètement ému. — Tu es adorable.

GENEVIÈVE. — Et maintenant on dirait que tout le monde m'a un peu trompée, les bonnes fées comme les autres.

GÉRARD, semblant ne pas prendre au sérieux le chagrin de Geneviève. — Déjà ! (Chantonnant :) ... *Plaisir d'amour ne dure...*

GENEVIÈVE, grave. — Ne me traitez pas en petite fille.

GÉRARD. — C'est si sérieux que cela ?

GENEVIÈVE. — Plus que vous ne croyez.

GÉRARD. — Le mariage de ta tante n'est qu'une joie de plus pour nous tous.

GENEVIÈVE. — Oui, mais une joie qui serait arrivée comme un malheur... Tante m'a priée de n'en rien dire. Elle n'a pas encore prévenu mon père. Il semblerait qu'elle n'osât pas... Du reste, on ne la voit presque plus. Chacun vit de son côté. Les bruits les plus ordinaires ont pris soudain de l'importance. Un coup de sonnette à la grille, une porte qui se ferme, et on s'arrête, dans l'attente. Comme la terre avant un orage, on dirait que la maison écoute.

GÉRARD. — Un petit nuage blanc a passé et tu prends peur de son ombre.

GENEVIÈVE. — Oui, j'ai peur pour moi, pour nous. Henri, de son côté, a la même impression. Il a surpris, avant-hier, les bribes d'une discussion entre son père et son oncle.

GÉRARD. — Que disaient-ils, les vilains ?

GENEVIÈVE. — Henri, je l'ai deviné, n'a pas voulu tout m'avouer, mais j'ai compris que son père était... sans bienveillance pour ce qui s'est passé ici.

GÉRARD. — Qu'est-ce que ça peut lui faire ?

GENEVIÈVE. — Je ne sais pas.

GÉRARD, du ton d'un homme qui veut rassurer un enfant. — Si jamais tu as à te plaindre de quelqu'un tu peux compter sur moi.

GENEVIÈVE. — C'est vrai ?... Vous serez très bon.

GÉRARD. — Peux-tu en douter ? Je me suis fabriqué, pour faire peur à mes hommes quand j'ai à m'en plaindre, un petit modèle de colère qui réussit toujours.

GENEVIÈVE. — Il ne faut pas plaisanter.

GÉRARD. — Je suis très sérieux, et je t'aime beaucoup.

GENEVIÈVE. — Merci, tonton. (Souriant.) Ah ! non, pardon. (Chantonnant, à son tour.) *Tonton... tonton... tontaine... tonton.*

GÉRARD. — Nous nous comprenons à merveille. (Avec une pointe de gravité.) Mieux, peut-être, que tu ne penses.

Scène IV

LES MÊMES, MAGOTTE

Magotte est entrée, cachant quelque chose dans ses mains jointes. L'air de quelqu'un qui veut faire plaisir.

GÉRARD. — Qu'apportes-tu là ?

MAGOTTE. — Des fraises !

GÉRARD, avec une joie de collégien. — Des fraises dans une feuille de chou !... Comme autrefois quand il n'y en avait plus guère. On la choisissait profonde comme une main qui se creuse, et on offrait la cueillette aux vieux, aux enfants ou aux malades.

MAGOTTE. — ... Ou au nouveau venu.

Elle lui offre les fraises.

GÉRARD. — Tu ne pouvais pas me faire un plus grand plaisir.

MAGOTTE. — Je le savais bien.

Gérard met les fraises sur la table.

GENEVIÈVE. — Une petite gourmandise.

GÉRARD. — Moins pour la bouche que pour le cœur. Nous allons les manger ensemble, en dînette... Assieds-toi là, Geneviève. Toi, Magotte, ici... au milieu... C'est toi qui présides.

MAGOTTE. — Quel enfant vous faites !

GÉRARD, regardant les fraises. — Combien y en a-t-il ?

MAGOTTE. — Douze.

GÉRARD. — Douze. (A Geneviève :) Alors, cinq pour toi... quatre à Magotte et trois pour moi.

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas de jeu !

GÉRARD. — Pardon, c'est l'arithmétique de Brebière. Tu me ferais de la peine si tu n'acceptais pas... Te rappelles-tu, Magotte, quand il n'y avait qu'un seul beau fruit sur la table... On le coupait en tranches bien égales. Mais, comme nous étions nombreux, il n'y en avait pas pour tout le monde. Alors on se faisait des politesses, gentiment, chacun offrait un quartier à son voisin, à sa voisine. L'assiette passait, repassait, et, souvent, à force d'insistances, c'était celui qui le désirait le moins qui en mangeait le plus. (Ils rient. Gérard présente les fraises à Magotte et à Geneviève.) Prenez. Ça doit se manger très vite, comme du fruit défendu.

GENEVIÈVE. — Elles ont un parfum de violette.

MAGOTTE. — Le voisinage.

GÉRARD. — Elles laissent un peu de rosée au bout des doigts.

MAGOTTE. — Elles étaient encore à l'ombre au soleil de 10 heures.

GÉRARD. — La dernière. (A Geneviève :) A toi, ma belle, puisque tu te maries dans l'année.

GENEVIÈVE, croquant la dernière fraise, comme prise d'un remords. — On aurait dû attendre tante Blanche.

GÉRARD. — C'est vrai... personne n'y a songé.

MAGOTTE, entendant quelqu'un venir, prend la feuille de chou et la glisse dans la poche de son tablier pendant qu'ils se lèvent tous les trois. — Et moi qui occupe sa place entre vous !

Scène V

LES MÊMES, BLANCHE

BLANCHE, entrant par la porte de gauche, va droit à Gérard sans paraître remarquer Geneviève et Magotte. — Ah ! te voilà, Gérard !

GÉRARD. — J'ai couru tout le matin de la cave au grenier.

Magotte s'en va sans mot dire.

BLANCHE. — Tu as voulu tout revoir ?

GÉRARD. — Oui, j'ai renoué connaissance.

Geneviève s'échappe à son tour.

BLANCHE. — Et tu as trouvé tout pareil ?

GÉRARD. — Oui, le grenier est toujours sonore comme un essaim d'abeilles et, comme d'habitude, ici, en fermant la porte, j'ai entendu le silence.

BLANCHE, regardant autour d'elle pour s'assurer qu'ils sont seuls. — Sosthène va venir. (Elle jette un coup d'œil à l'horloge.) Il devrait même déjà être ici.

GÉRARD, comme s'il voulait se retirer. — Alors, je sais ce qui me reste à faire.

BLANCHE. — Non, reste, au contraire. Reçois-le un instant, seul, veux-tu ? Je souhaiterais tant que vous fussiez bons amis, en dehors de moi, sans que je vous y invite.

GÉRARD. — Mais nous le sommes déjà.

BLANCHE. — Oui, mais autrement.

GÉRARD, souriant. — Frères, et non pas beaux-frères.

BLANCHE, souriant à son tour. — C'est ça.

GÉRARD. — C'est idiot, du reste, d'appeler des gens... beau-frère, belle-sœur, beau-père, belle-mère... Tu ne trouves pas ?... Beau... belle...

BLANCHE. — Si.

GÉRARD. — D'autant que le plus souvent ça n'est pas vrai.

BLANCHE. — J'aime à te trouver en belle humeur.

GÉRARD. — Pourquoi voudrais-tu que je n'y fusse pas !

BLANCHE. — Brebière te manquera bien. Après mon départ, ce ne sera plus la même chose.

GÉRARD, avec enjouement. — Que veux-tu dire ? Il n'y aura qu'un motif de plus pour m'attirer à Saint-Laurent puisque je serai sûr de t'y trouver heureuse.

BLANCHE. — L'annonce de mon mariage ne t'a pas surpris ?

GÉRARD. — Ce qui m'étonne, c'est que ma sœur, jolie comme elle est, n'ait pas rencontré plus tôt un homme de goût pour l'épouser.

BLANCHE. — C'est bien vrai, mon mariage ne te causera aucun regret ?

GÉRARD. — Voyons !, Blanche, tu es une enfant... D'ailleurs, si tu découvres une jeune fille qui te ressemble point pour point — tu vois que je suis difficile — tu me la donneras pour femme.

BLANCHE, surprise. — ... Tu m'avais toujours laissé à entendre que tu ne te marierais pas avant d'avoir fini ton temps de colonies.

GÉRARD. — J'ai changé d'avis.

BLANCHE. — Tu quitterais la coloniale ?

GÉRARD. — Ce ne serait pas indispensable. Et puis, pourquoi pas ? La biffe n'est pas déshonorante.

BLANCHE. — Je suis sûre que tu as des regrets... Tu crois me perdre ; mais tu sais bien qu'il n'y a pas, pour nous, de liens nouveaux qui puissent diminuer notre affection.

GÉRARD. — Tu me fais mal augurer de mes épousailles en montrant à l'approche des tiennes une telle nervosité.

BLANCHE. — Sosthène a pour toi beaucoup d'amitié.

GÉRARD, prenant les mains de sa sœur. — Je l'aime en toi de tout mon cœur. Là, es-tu contente ?

Un coup de sonnette.

BLANCHE. — Ce doit être lui. Je te laisse. (Montrant la pièce voisine.) Je suis là.

Scène VI

GERARD, seul.

GÉRARD. — Qu'est-ce que je vais lui dire ?... Je me fais l'effet d'un père de famille qui reçoit une demande en mariage, et, évidemment, je n'ai pas l'habitude... Ma parole, on dirait que j'ai le trac.

Sosthène paraît, conduit par Magotte, qui s'arrête au bas du perron.

Scène VII

GERARD, SOSTHENE

GÉRARD, allant à la rencontre de Sosthène, officiellement empressé. — Bonjour, monsieur.

SOSTHÈNE. — « Monsieur » ! entre nous, Gérard, de vieux amis !

GÉRARD, moitié rieur, moitié sérieux. — Je n'oublie pas que huit printemps nous séparent.

SOSTHÈNE. — C'est une façon polie de me faire comprendre que je serai un vieux marié.

GÉRARD. — Vous !... (il le menace du doigt comme un enfant que l'on gronde) vous êtes susceptible comme autrefois.

SOSTHÈNE. — C'est sans doute que j'ai eu des raisons de le demeurer.

Un temps.

GÉRARD, comme en prenant son parti. — Ah ! et puis... zut ! (Il saute au cou de Sosthène.) Bonjour, mon vieux Sosthène.

SOSTHÈNE. — Voilà le bon accueil que je souhaitais de vous.

GÉRARD. — On se tutoie ?

SOSTHÈNE. — Eh ! oui, comme autrefois... malgré les huit printemps.

GÉRARD. — Ah !... pas de rancune, par exemple.

SOSTHÈNE. — Voyons !

GÉRARD, avec une sincérité voulue. — Je suis très heureux de ce qui arrive.

SOSTHÈNE. — Blanche et moi, nous avons failli

passer à côté du bonheur. Sans ce mariage des enfants... qui nous a rapprochés... il est bien à croire...

GÉRARD, coupant court. — Oui, je sais. (Riant.) Il est certain que la famille a manqué de prudence.

SOSTHÈNE. — Attention ! Tu viens de l'accuser de calcul.

GÉRARD. — Nullement. Notre bonne affection pour Blanche peut bien se montrer un peu jalouse.

SOSTHÈNE. — Alors j'accepte ce regret comme un hommage.

Scène VIII

LES MÊMES, BLANCHE

BLANCHE, entrant. — Je vous ai entendus rire.

SOSTHÈNE, allant à Blanche et lui baisant la main. — Au début, notre rencontre a été très cérémonieuse.

GÉRARD, un peu vexé. — J'ai été ridicule.

SOSTHÈNE, à Blanche. — Non, il a été charmant.

GÉRARD. — Mais si ! J'ai pris un air de circonstance pour recevoir... « Monsieur ».

SOSTHÈNE, à Blanche. — C'est vrai, il m'a dit « monsieur ».

BLANCHE. — Gérard ! que pensais-tu ?

GÉRARD. — Je te dis que j'ai été ridicule... et, pour ne pas l'être davantage, je m'en vais.

Il fait quelques pas pour sortir.

SOSTHÈNE. — Tu viendras me voir à Plassard ?

GÉRARD. — Dès demain.

SOSTHÈNE. — J'y passe toutes mes soirées. On arrange là-bas ma vieille maison. Blanche veut bien s'en contenter. Je te montrerai ça.

GÉRARD. — J'irai à cheval. Gouane a besoin d'être remise en main. On peut passer à travers champs ?

SOSTHÈNE. — Je le crois.

GÉRARD. — Alors j'irai en explorateur reconnaître le plus court chemin qui reliera désormais Brebière à Plassard.

Il sort.

Scène IX

LES MÊMES, moins GERARD

SOSTHÈNE. — Un grand enfant sensible...

BLANCHE. — Je suis heureuse de votre bon accord.

SOSTHÈNE. — ... un peu jaloux.

BLANCHE. — Vous croyez ?...

SOSTHÈNE. — Oui, mais il l'est si gentiment qu'on ne saurait lui en vouloir.

BLANCHE. — Je me le suis demandé...

SOSTHÈNE. — Vous aussi, vous l'aviez remarqué ?

BLANCHE. — Non. En l'interrogeant, j'ai obéi seulement à une crainte que j'avais dès avant son arrivée... Du reste, je ne remarque plus rien. En fin de journée, je me demande ce que j'ai pu dire à Geneviève, aux servantes... je ne m'en souviens pas... L'heure qui sonne, autrefois, me faisait m'empresser ; elle me laisse maintenant inactive... Je n'entends même plus les cloches. La règle est abolie. Ce clos ne blesse plus mes regards.

SOSTHÈNE, avec un sourire. — Il n'y a pas si longtemps que vous vous en plaigniez devant moi.

BLANCHE. — Et maintenant c'est moi qui élèverais les murs.

SOSTHÈNE. — Vous me donnez là une grande preuve d'affection.

BLANCHE. — Alors elle s'y trouve sans que j'aie voulu l'y mettre.

SOSTHÈNE. — Elle m'est d'autant plus précieuse.

BLANCHE. — Non, vraiment, je n'en finis pas de regarder au-dedans de moi-même... Notre amour garde à mes yeux un air étrange de surprise, un éclat de lumière brusquement dévoilée... J'en suis tout éblouie... C'est comme une joie pour laquelle je ne serais pas faite.

SOSTHÈNE. — Alors moi, que dirais-je ?

BLANCHE. — Oh ! vous, vous l'avez accueilli tout naturellement, comme une chose qui vous était due.

SOSTHÈNE. — Vous avez cependant plus que moi le culte du bonheur.

BLANCHE. — Vous en avez le courage... c'est bien plus utile.

SOSTHÈNE. — Vous mettrez votre main dans la mienne et nous irons du même pas.

BLANCHE. — Si je pèse à votre bras, il ne faudra pas m'en vouloir.

SOSTHÈNE. — Non, mon amie... mais le bonheur aussi veut qu'on lui fasse violence.

BLANCHE. — Oh !... cela vous regarde.

SOSTHÈNE. — Mais vous aussi, Blanche. Avez-vous fait part de nos projets à René ?

BLANCHE. — Pas encore.

SOSTHÈNE. — Le temps presse, croyez-moi.

BLANCHE. — J'ai commencé deux ou trois brouillons... mais c'est si différent des choses que je lui écris d'ordinaire que je n'en suis pas venue à bout. Ma lettre partira demain, je vous le promets.

SOSTHÈNE. — Il pourrait se montrer froissé d'un plus long retard. Songez... voilà huit jours...

BLANCHE. — Demain. Je vous promets.

SOSTHÈNE. — Je crains, d'ailleurs, qu'il n'ait été prévenu par d'autres.

BLANCHE. — Par qui ?... Les enfants m'ont promis de ne rien dire.

SOSTHÈNE. — Par mon frère.

BLANCHE. — Vous lui avez annoncé... ?

SOSTHÈNE. — Oui.

BLANCHE. — Et quel accueil en avez-vous reçu ?

SOSTHÈNE. — Celui auquel je m'attendais. (Voulant éviter toute explication.) Ne vous inquiétez pas ; de ce côté, tout ira bien.

BLANCHE. — Je vais écrire sitôt que vous serez parti.

SOSTHÈNE. — Alors, je vous laisse.

BLANCHE. — Vous allez à Plassard ?

SOSTHÈNE. — Oui. Vous n'y viendrez pas avant notre mariage ?

BLANCHE. — A quoi bon !

SOSTHÈNE. — J'aurais aimé que vous décidiez vous-même de chaque chose.

BLANCHE. — Pour cela encore je m'en remets à vous.

SOSTHÈNE, expliquant. — J'ai fait avancer de 2 mètres le nouveau pavillon, sur la façade.

BLANCHE, indifférente. — Très bien.

SOSTHÈNE. — Et, de l'autre côté...

BLANCHE, l'arrêtant du geste. — Laissez-moi le plaisir de la surprise.

SOSTHÈNE, lui baisant la main. — A demain, Blanche.

BLANCHE. — A demain, mon ami.

SOSTHÈNE, sur le seuil, se retournant. — Vous allez écrire !

BLANCHE. — Oui. Je m'y mets à l'instant.

Sosthène sort.

Scène X

BLANCHE, RENE

Blanche s'assied à une petite table, ouvre devant elle un buvard et se dispose à écrire. René Lemorgenet entre par la porte de droite.

BLANCHE, se levant précipitamment. — Toi !

RENÉ, sans élan. — Bonjour, Blanche.

BLANCHE, troublée. — Tu es arrivé depuis... longtemps ?

RENÉ. — Non, à l'instant. J'attendais que tu fusses seule pour entrer.

BLANCHE, faisant effort. — Et moi, je me disposais à t'écrire pour t'annoncer une grande nouvelle.

RENÉ. — Je suis renseigné, et, tu le devines, c'est ce qui explique ma venue aujourd'hui à Saint-Laurent.

BLANCHE, très vite. — Je te fais part de mon mariage avec Sosthène Benoit-Rivaire.

RENÉ. — Je sais.

Un temps de silence.

BLANCHE. — C'est toute la joie que tu manifestes ?...

RENÉ. — Parle plutôt de mon chagrin.

BLANCHE, allant à lui. — Alors dis-moi tes regrets. Le regret aussi est une preuve d'affection.

RENÉ, sans répondre au geste de Blanche. — J'aime mieux te dire dès le début toute ma pensée. Blanche, tu vas commettre une faute, et je m'étonne que toi, habituellement si judicieuse, tu n'y aies pas échappé d'instinct.

BLANCHE. — Une faute !

RENÉ. — Oui. En apprenant ce projet de mariage, il m'a semblé que tu perdais d'un coup toute ta perfection... que tu devenais une femme ordinaire.

BLANCHE. — Mais ne suis-je pas une femme comme les autres ?

RENÉ. — Non... rappelle-toi... (Avec émotion :) Sainte tante Blanche.

BLANCHE. — Un nom d'amitié, que vous ne me donniez jamais sans un sourire.

RENÉ. — Sous le sourire il y avait de la vénération.

BLANCHE. — Mais je ne méritais rien de pareil !

RENÉ. — Si... Tu étais le signe sur la maison par quoi celle-ci ne ressemblait à aucune autre, une richesse qu'on nous enviait.

BLANCHE. — C'était votre affection qui me prêtait ce rôle.

RENÉ. — Peut-être y ajoutions-nous... C'est possible. En tout cas, tu étais de celles qui donnent naissance à ces légendes qui parent un foyer.

Un temps de silence très court.

BLANCHE. — On dirait, à t'entendre, que j'ai démérité.

RENÉ, lentement. — Ne crois-tu pas que chez une femme telle que toi il y a... comme une inconvenance dans tout amour qui vient tard ?

BLANCHE. — Je t'en prie !

RENÉ, avec une sincérité émue. — Je n'ai pas l'intention de te blesser, crois-moi.

BLANCHE. — Alors nous allons nous entendre. Il n'est pas possible qu'il en soit autrement. (Affectueuse:) Assieds-toi... causons comme de bons amis... là, dans le fauteuil du père... (Elle l'y conduit doucement.) A mon tour !... Voici la petite table où il déposait son journal, sa pipe, les lettres du jour, qu'il relisait tout haut deux fois, trois fois, quand elles étaient de vous... Moi, je vais me mettre là où tu aimes à me voir. (Elle va s'asseoir près de la fenêtre, devant sa table à ouvrage.) Tiens, regarde (elle prend son tricot), je prends mon tricot... pour achever la ressemblance. (Ils composent ainsi un tableau de chaude intimité. Elle fait quelques points, puis replie ses mains sur son ouvrage.) De toi à moi, maintenant, que peut-il y avoir qui nous sépare ?

RENÉ. — Tout ce passé que tu évoques.

Il se lève, brisant le tableau.

BLANCHE. — Je reste assise, René, plus soumise que toi.

RENÉ. — Notre belle ordonnance domestique, ce beau travail de patience fait par les âmes de Brebière... Ton départ fait tomber les Lemorgenet au rang des autres... Et c'est sous ton règne que se produira cette déchéance. Je dis sous ton règne, car les vrais chefs de famille furent, chez nous, ceux qui ne se marièrent pas... la tante Louise, qui mena ici, pendant quarante ans, une vie de ménagère passionnée, cette bonne tante Louise qui n'a jamais voulu, par économie, qu'on fît son portrait et qui (il va vers un petit cadre suspendu au mur) ne nous a laissé d'elle que cette petite photographie effacée, discrète comme sa vie, une tombe sans nom. (Montrant un autre portrait.) Celui-ci, qu'on appelait « le Vieux Chouan » parce que, timide à la ville, il était à l'aise sur les guérets, son fusil de chasse à la main, comme un chef de bande au revers d'un hallier... Et les autres, plus anciens, que nous n'avons pas connus...

BLANCHE. — Sais-tu s'ils n'ont pas eu de regrets ?

RENÉ. — Pourquoi diminuer leur mérite ?

BLANCHE. — Moi qui leur ressemble, j'ai cherché leur secret.

RENÉ. — Tu leur prêtes aujourd'hui le tien.

BLANCHE. — N'est-ce pas la meilleure manière de plaindre les autres ?

RENÉ. — Ils n'auraient rien compris, crois-moi, à ta pitié.

BLANCHE, se levant à son tour. — Il te semble, René, parce que tu ne les as vus dans leur rôle qu'aux grands jours, dans nos réunions de famille, dans ces assises solennelles où se dressaient les inventaires et se réglaient les comptes alors que s'additionnaient d'un coup tous les actes de leur vie. Cela faisait une telle somme de bonté qu'on en était ému, si ému qu'on ne regardait pas au delà... Mais les jours ordinaires, où on ne les voyait pas... (René, tournant le dos à sa sœur, regarde la photographie de tante Louise.) Tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre, toujours attendre, quand on ne sait pas soi-même ce que l'on attend... Etre là comme une graine au sec qui étouffe peu à peu son germe en se ridant chaque jour davantage... Tu ne sais pas ce que c'est que de fermer les volets, le soir, en se penchant inutilement dans la nuit, sans que rentre jamais le bon compagnon qui vous eût dit dès le seuil un mot d'amitié, un petit mot sans importance, mais qui tombe si juste qu'il est la réponse à toutes les questions qu'on s'est posées dans la journée... (Implorant.) René !... (Avec une grande émotion, la gorge serrée, la voix

sourde :) Moi aussi (elle montre la fenêtre) j'aurais aimé les voir jouer sur le sable de la cour... Eux aussi, ils auraient été là, autour, bien sages dans leurs chaises d'enfants... Je leur aurais donné ma laine à peloter, les jours de pluie... et, en récompense, j'aurais mis dans leurs petites mains de belles images.

RENÉ, de nouveau tourné vers la photographie de tante Louise. — Bonne tante Louise !...

BLANCHE, froissée, avec amertume. — Pour toi, une tombe sans nom.

RENÉ. — Ce brave oncle Pierre !

BLANCHE, même jeu. — Le vieux Chouan ! C'est tout ce qui reste de lui... un surnom de bravoure !

RENÉ. — Ah ! les braves gens !... Tu étais de leur lignée, Blanche, toi aussi la providence de la maison, avec quelque chose de plus qui lui faisait un ornement. Tu vois que je te place très haut dans mon esprit et dans mon cœur.

BLANCHE, ironique. — Un certificat de bonne conduite... un compliment... la petite émotion qu'on avait devant les autres aux soirées d'inventaires.

RENÉ. — Non, un hommage que tu refuses et qui semblait jusque-là te combler.

BLANCHE. — Je ne puis plus. J'étouffe, vois-tu, sous un flot de tendresse où vous ne pouvez plus puiser et que je n'arrive pas à perdre au cours de mes journées solitaires.

RENÉ. — Alors, Blanche, il te faut suivre ton inclination. Pardonne-moi mon insistance... Je m'étais trompé.

BLANCHE. — C'est pour toi un pis aller... une concession que tu m'accordes.

RENÉ. — Je me demande si tu ne subis pas une crise de vocation.

BLANCHE. — On dirait, à t'entendre, que j'ai prononcé des vœux et pris le voile à tes couleurs.

RENÉ. — Mais oui... on pouvait le croire.

BLANCHE. — N'est-ce pas vous qui m'avez imposé cette vocation, comme tu dis, plutôt que moi qui l'ai choisie ?

RENÉ. — Comment cela s'est-il fait ? Il est difficile de le dire. C'est ton cœur tout seul qui livrerait le secret.

BLANCHE. — Je ne renie rien. Votre affection m'a payée de ce que j'ai fait pour vous, mais vouloir me garder encore, c'est exiger du luxe.

RENÉ. — C'est bien cela que tu étais, le luxe de la maison. (Il s'approche de sa sœur et, avec émotion, lui caressant les cheveux du bout des doigts :) Sois heureuse, Blanchette.

BLANCHE, anxieuse. — Tu ne m'en veux pas ?...

RENÉ, après un geste lent de dénégation. — Non.

BLANCHE. — Tu n'as pas trop de chagrin ?... Je ne veux pas que tu aies du chagrin.

RENÉ. — Ah ! ça, c'est autre chose... Un appui qui manque tout à coup... une conscience en dehors de soi où l'on voyait clair comme dans un miroir...

BLANCHE. — Mais rien ne sera changé entre nous.

RENÉ. — Apparemment, mais je ne viendrai plus te demander conseil, comme le soir où je suis venu à Brebière, cinq ans après mon veuvage. Une femme m'avait troublé avec laquelle j'aurais pu refaire ma vie. Tu m'as dit doucement des choses très graves. Tu m'as parlé de la famille, de mes enfants. J'ai pleuré là, ma tête entre tes mains... J'ai cédé.

BLANCHE. — C'est une leçon que tu me donnes.

RENÉ. — Non, un rappel de notre intimité... de la manière qu'on avait avec toi... de ce que tu étais pour nous...

BLANCHE. — C'étaient... tes enfants.

RENÉ. — Oui, et non pas les tiens, mais c'est la première fois que tu établis cette différence... Ils auront du chagrin, eux aussi... Geneviève surtout.

BLANCHE. — Pourquoi Geneviève plus que les autres ?

RENÉ. — Parce que son mariage est devenu impossible, du moins présentement.

BLANCHE. — Impossible ?

RENÉ. — Tu m'obliges à rabaisser le débat... à parler d'argent, et je le regrette.

BLANCHE. — A parler d'argent ?...

RENÉ. — Des étrangers habitués à la justice étroite, soucieux entre héritiers du partage au compte-gouttes, crieraient au scandale en m'entendant. Mais il faut bien tout dire... Nous comptions aussi sur ta fortune.

BLANCHE. — Ne serait-ce pas la vraie raison ?

RENÉ, blessé. — Non. Ceci ne vient qu'après, et loin du reste, tu le sais bien ; mais nous avions élevé nos enfants en conséquence. Le mariage de Geneviève, le montant de sa dot, au fond, tous nos projets se réglaient sur cette croyance, que tu as laissée s'accréditer, que tu ne te marierais pas. Il y a huit jours je t'ai interrogée à ce sujet. Ta réponse fut celle que j'attendais...

BLANCHE. — Je ne savais pas alors ce que l'avenir me réservait.

RENÉ. — Et toi-même, combien de fois, plus exigeante que je ne l'étais, as-tu refait les mêmes comptes, là, sur cette table, un crayon à la main, en ménagère économe et dure, des comptes comme en faisait la tante Louise, des comptes plus serrés que les miens !... Et voilà que tes projets détruisent la logique d'événements dont tu avais réglé la succession.

BLANCHE. — Si vous désirez ma part d'héritage, prenez-la, je vous l'abandonne.

RENÉ. — Tu raisonnes comme une enfant. Crois-tu que je veuille te dépouiller ?

BLANCHE. — Non, mais tu préfères, au lieu d'accepter mon marché, qui te ferait mal juger et qui gênerait ton honnêteté, tu préfères que je meure vieille fille auprès de mon trésor, pour le recueillir avec la dignité d'héritiers naturels.

RENÉ. — Blanche, je ne te reconnais plus.

BLANCHE. — Mon argent dans un plateau de la balance et votre affection dans l'autre, et c'est l'argent qui l'emporte.

RENÉ. — Si tu ramènes tout à une pesée !

BLANCHE. — N'est-ce pas ainsi que tu poses le problème ?

RENÉ. — Tout différemment, au contraire ; mais puis-je empêcher que l'argent serve parfois de mesure et me donne apparemment tort ?

BLANCHE, se rapprochant de René. — Cette menace que tu lances à l'adresse de ta fille, tu ne l'exécuteras pas ?

RENÉ. — Ce n'est pas une menace, encore une fois, mais une conséquence de la situation nouvelle.

BLANCHE. — Tu ferais cela ?...

RENÉ. — Je serais un père peu prévoyant si je ne m'opposais pas maintenant à cette union.

BLANCHE. — Tu ferais cela ?...

RENÉ. — La situation des Benoit-Rivaire n'est pas si brillante... Tu m'en avais toi-même expliqué tout

au long les difficultés, en me conseillant de bien réfléchir avant d'agréer leur demande. Ce mariage ne te plaisait qu'à moitié.

BLANCHE. — Tu reprendrais ta parole ?

RENÉ. — Alfred et moi nous sommes d'accord.

BLANCHE. — Vous êtes d'accord !... Tu l'as vu avant de venir ici... avant de m'entendre ?

RENÉ. — Qui mieux que lui pouvait me renseigner ?

BLANCHE. — Alors, c'est un complot.

RENÉ. — Il a reconnu que divisée entre Sosthène et lui leur fortune devenait insuffisante ; et tu sais bien que Sosthène n'apportera aucune bonne grâce au règlement de la liquidation. Il va lui falloir, en pleine crise, remonter son affaire, en diminuer l'importance ou emprunter à gros intérêts. De toutes façons, ce n'est pas le moment d'associer Henri à l'entreprise.

BLANCHE. — Tu veux m'intimider...

RENÉ. — Je m'en garderais bien. Je te vois trop différente, toi si douce d'ordinaire, tu trouves trop aisément des mots de bataille pour que je ne m'incline pas devant la force du sentiment qui a bouleversé ta vie. (Avec une grande émotion :) Je te jure, Blanche, que, par delà mon chagrin, ma déconvenue, je fais des vœux pour ton bonheur.

BLANCHE. — Alors, n'aie pas la cruauté de m'imposer ce marché : le mariage de Geneviève ou le mien.

RENÉ. — Ce n'est pas moi qui suis cruel, mais la vie qui a de ces duretés à quoi on ne peut rien.

Il fait quelques pas vers la porte.

BLANCHE, implorant. — Tu vas t'en aller comme ça ?... (Il fait un geste d'impuissance.) Sois généreux, René... rappelle-toi... (Avec des larmes dans la voix :) Songe à ce que nous avons été les uns pour les autres... à ce que j'ai été pour vous... (Indécision de René.) Songe à sainte tante Blanche...

RENÉ, très ému, à mi-voix. — C'est à elle seule que je pense.

Il s'en va.

BLANCHE, dans un sanglot. — Notre-Dame de Brebière !

RIDEAU

ACTE III

Même décor. Sur la table, une musette, avec des outils d'horloger.

Scène première

CANADA, MAGOTTE

Canada, perché sur un escabeau, examine attentivement les rouages de l'horloge comtoise. Magotte le surveille, les poings sur les hanches.

CANADA, se retournant et avec un sourire entendu. — Est-ce vrai ce qu'on raconte de Brebière ?

MAGOTTE, le rabrouant. — Si c'est du bien, il ne faut pas s'en étonner ; si c'est du mal, il ne faut pas le croire.

CANADA, à mi-voix. — Mlle Blanche se marie ?

MAGOTTE. — Vieux fou ! Occupe-toi de tes aiguilles.

CANADA, en riant. — Le boiteux Sosthène a de la chance... On en sourit quand...

MAGOTTE, fâchée. — On sourit ?

CANADA, décontenancé. — Oh ! bien plus à cause de M. Benoit que de Mlle Blanche.

MAGOTTE. — Le contraire m'aurait étonnée... On sourit... Des imbéciles et des jaloux, des mazettes et des sacs à vin comme toi. Je voudrais bien savoir qui se permet de sourire.

CANADA. — Je n'avais pas l'intention de vous froisser.

MAGOTTE. — Finis ta besogne si tu en es capable.

CANADA, regardant l'horloge et se grattant la tête, puis se tournant vers Magotte. — Voulez-vous me passer cet instrument qui est sur la table ?

MAGOTTE, lui donnant l'instrument. — Il te faut bien des outils pour faire peu d'ouvrage !

CANADA. — Un métier difficile que le mien !

MAGOTTE. — Trop difficile pour toi.

CANADA. — Pourquoi venez-vous me chercher ?

MAGOTTE. — Une idée de M. Gérard. Il aime à entendre sonner les heures à cette horloge. Ça lui manque. (A part :) Je le comprends bien.

CANADA, perplexe. — Tout est pourtant bien en place.

MAGOTTE. — Oui, comme chez un mort, mais le cœur ne bat plus.

CANADA, réfléchissant. — Il doit y avoir un secret...

MAGOTTE, à part. — Je le connais bien, le secret. C'est de chagrin qu'elle est morte.

CANADA. — Oui, il doit y avoir un secret.

Scène II

LES MÊMES, GERARD

GÉRARD, à Canada, en entrant. — Eh bien ?

MAGOTTE. — Il paraît qu'il y a un secret, mais Canada ne peut pas le trouver.

GÉRARD. — Ah !

CANADA. — Pour moi, monsieur Gérard, elle a dû être bousculée au passage et dérangée dans son aplomb.

MAGOTTE. — Vas-tu m'accuser d'avoir fait le coup?

CANADA, haussant les épaules en souriant et s'adressant à Gérard. — C'est capricieux une vieille horloge... Ça marche tant qu'on n'y touche pas, mais dès qu'on les bouge...

GÉRARD. — Evidemment.

CANADA. — Et il faut toujours que ce soit la même main qui la remonte.

MAGOTTE. — Ah ! ça, tu es plus intelligent que tu le parais.

CANADA. — Avec vous, on ne sait jamais si l'on doit rire ou se fâcher.

MAGOTTE. — A ton choix, mon garçon. Les plus malins devinent.

GÉRARD. — Alors, on va attendre. Elle s'est arrêtée sur un caprice, elle repartira peut-être de même.

MAGOTTE. — C'est bien possible.

GÉRARD, à Magotte. — Verse-lui un verre de vin.

MAGOTTE. — Non, il ne le mérite pas.

Canada met sa musette d'outils sur son épaule.

GÉRARD. — Voyons !...

MAGOTTE, têtue. — Pas aujourd'hui.

GÉRARD, à Canada, en souriant. — C'est Magotte qui est maîtresse des rasades. Je n'y peux rien.

CANADA. — Je me rattraperai une autre fois.

GÉRARD, lui offrant une cigarette. — En attendant...
CANADA. — Merci, monsieur Gérard.

Il montre sa cigarette à Magotte d'un air malicieux et la met à son oreille comme un porte-plume.

MAGOTTE. — Ce n'est pas moi qui te l'ai donnée.
CANADA, prenant son échelle et s'en allant. — Au revoir, monsieur Gérard.
GÉRARD. — Au revoir, Canada.

Magotte hausse les épaules.

Scène III

LES MÊMES, moins CANADA

GÉRARD. — Pourquoi cette humeur ?
MAGOTTE. — On ne parle que de cela en ville.
GÉRARD, agacé. — Que veux-tu que j'y fasse ?
MAGOTTE. — C'est vrai, nous n'y pouvons rien.
GÉRARD. — C'est Canada qui vient de te l'apprendre ?
MAGOTTE. — Lui et les autres. Quand je passe, les rideaux remuent sous les doigts des curieuses qui les poussent aux fentes. Je devine, derrière, les sourires... Ah ! ces femmes, ces vieilles filles surtout, méchantes, jalouses, vexées, dont M^lle Blanche honorait le célibat !
GÉRARD. — Tu t'occupes de ces potins de quartier?
MAGOTTE. — Pas jusqu'ici, mais c'est la première fois qu'ils visent Brebière. Avant, on n'avait jamais osé.
GÉRARD. — Et maintenant on se venge, c'est tout naturel.
MAGOTTE, convaincue. — On est plus dur pour les Benoit que pour nous.
GÉRARD, souriant. — C'est une consolation.
MAGOTTE. — A propos... vous n'avez pas rencontré M. Alfred Benoit-Rivaire ?
GÉRARD. — Non. Je me suis présenté trois fois chez lui, à la demande de Geneviève ; aux trois fois il était absent.
MAGOTTE. — Vous allez le voir dans un instant.
GÉRARD, étonné. — Comment le sais-tu ?
MAGOTTE. — Par M. Henri.
GÉRARD. — Geneviève et lui continuent de se voir ?...
MAGOTTE. — Ils ont tellement de chagrin, les pauvres petits.
GÉRARD. — ... malgré la défense de René ?... Et tu te prêtes à ce jeu !
MAGOTTE. — En amour, ce sont toujours les jeunes qui ont raison.
GÉRARD. — D'ailleurs, ça ne durera jamais longtemps. (Devant le regard surpris de Magotte :) René exige que je lui conduise Geneviève. J'ai depuis deux jours sa lettre dans la poche sans savoir à quoi me résoudre.
MAGOTTE. — M^lle Geneviève est prévenue ?
GÉRARD. — Pas encore. J'attendais d'avoir vu le père de son fiancé.
MAGOTTE. — Alors, c'est la fin.

Un temps de silence.

GÉRARD, avec une légère irritation. — Ma sœur devrait comprendre !
MAGOTTE, vivement. — Ah ! non, monsieur Gérard, pas de colère sur elle. Elle est la meilleure de vous tous.
GÉRARD. — Eh ! je le sais bien, parbleu !
MAGOTTE. — Nous autres, paysans, quand nous parlons d'une fille qui est très amoureuse, nous disons qu'un charme est tombé sur elle, et c'est une excuse pour tout ce qui se passe après.
GÉRARD. — Alors ?
MAGOTTE. — C'est tout.
GÉRARD. — Et dire qu'il y a des gens qui passent leur temps à marier les autres !
MAGOTTE. — Oh ! le métier n'est pas dangereux. Ces mariages-là, ce sont des marchés comme dans les foires. (Un coup de sonnette répété trois fois.) C'est le Benoit.
GÉRARD. — Tu crois ?
MAGOTTE. — Oui, trois coups, c'est sa manière, trois coups nets, comme au *Sanctus*. (En sortant pour aller à la grille :) Ne le ménagez pas, celui-là.

Scène IV

GENEVIEVE, GERARD

GENEVIÈVE, accourant par la porte de droite, affolée, et se précipitant vers son oncle. — Nous n'avons plus confiance qu'en vous.
GÉRARD. — Tu écoutais, petite fille.
GENEVIÈVE, les bras autour du cou de Gérard. — Non. Et puis, qu'est-ce que ça peut faire ? Si vous saviez !
GÉRARD, écartant affectueusement Geneviève. — Je sais que tu as beaucoup de peine.
GENEVIÈVE. — Dites-lui que nous sommes très malheureux.
GÉRARD. — Oui, mais laisse-moi, il va entrer.
GENEVIÈVE. — Dites-lui bien...
GÉRARD. — Oui. Mais oui.
GENEVIÈVE. — De cette rencontre va dépendre...
GÉRARD, la poussant hors de la salle, du côté par lequel elle était entrée. — Sois tranquille. Va. Compte sur moi.

Scène V

ALFRED, GERARD

ALFRED, homme très froid, très maître de soi. — Bonjour, Gérard.
GÉRARD, réservé avec excès. — Bonjour.

Ils se serrent la main.

ALFRED. — Je m'excuse d'avoir manqué trois fois votre visite.
GÉRARD. — J'ai moi-même beaucoup regretté votre absence.
ALFRED. — A l'insistance que vous avez mise ces derniers jours à me rencontrer, j'ai compris qu'il ne s'agissait pas d'une simple visite de bon voisinage, et c'est pourquoi je suis venu.
GÉRARD. — Vous avez très bien jugé. Mais veuillez donc vous asseoir.
ALFRED. — Vous êtes bien cérémonieux, mon ami. Ne croyez-vous pas... qu'un peu de cordialité entre nous, comme à l'accoutumée...
GÉRARD. — Je ne demande pas mieux, mais ceci dépendra de vous, de ce que nous allons dire.
ALFRED. — Je vous écoute.
GÉRARD, un peu nerveux. — J'ai pris mon congé pour assister au mariage de ma nièce et de votre fils, et j'ai été, vous le concevez, fortement déçu à mon arrivée.
ALFRED. — Nous avons été aussi surpris que vous par les événements auxquels vous faites allusion.

Gérard. — Peut-être, mais vous en avez moins souffert (geste d'étonnement d'Alfred) puisque, avouez-le, vous avez ajouté à leur malice.

Alfred. — Que voulez-vous dire ?

Gérard. — Que vous vous entendez, mon frère et vous, pour exploiter à votre profit des circonstances auxquelles vous n'aviez, comme les autres, qu'à vous soumettre. Parce que le mariage de votre frère et de ma sœur contrarie vos projets, vous partez en guerre contre des amoureux. (Il se lève.) Belle querelle, ma foi ! Vous jouez avec le cœur de vos enfants, et cela sous prétexte de ménager leur avenir et d'accroître leur dot. J'ai entrevu votre fils ces derniers jours ; je vis près de Geneviève ; le désespoir de ces enfants me fait mal. Vous espérez qu'à la longue votre frère et ma sœur en seront attendris et qu'ils se sacrifieront pour leurs neveux. De sang-froid vous spéculez sur cette abnégation. Vous en observez chaque jour les signes comme d'une valeur de Bourse qui monte ou qui baisse. Mais vous perdez votre temps. Ceux que vous voulez atteindre ne voient rien. Vous créez de la souffrance inutile, et j'ai le regret de vous dire que ce procédé, venant de vous, les pères, est une monstruosité, quelque chose contre nature.

Alfred, qui a écouté sans signes de protestation, se levant à son tour. — Il me semble que ce n'était pas à moi à entendre de tels reproches, que je ne tolérerais pas, du reste, si je ne reconnaissais dans vos paroles le désir d'être utile à tous. Votre frère était tout désigné...

Gérard. — Evidemment ! Mon frère me renvoie à vous et vous me renvoyez à mon frère !

Alfred. — Je suis heureux de constater que nous sommes tous deux du même avis.

Gérard, plus violent. — Parbleu ! vous vous abritez l'un derrière l'autre. Pour votre famille, c'est mon frère qui fait de l'opposition ; pour la mienne, c'est vous qui êtes intransigeant. A ce jeu, on récolte tout profit sans encourir de risques.

Alfred. — Vous vous emportez, Gérard, vous avez tort. Puisque vous m'accusez de lâcheté — je ne parle que pour moi — je vais vous faire une déclaration très franche : je ne donnerai jamais mon consentement au mariage de mon frère.

Gérard. — J'aime mieux ça.

Alfred. — Vous cherchez un adversaire, me voici... Et mes raisons sont plus fortes que les vôtres.

Gérard. — Je serais curieux de les connaître.

Alfred. — C'est une attitude chevaleresque de se poser en défenseur des opprimés. C'est une tradition chez les militaires, chez vous surtout, les coloniaux, qui montrez pour les détails matériels de l'existence une coquetterie dédaigneuse, qui s'appuie, d'ailleurs, assez souvent, sur la solidité de rentes bien placées ou sur la commodité d'un célibat. Vous ignorez la dureté de la vie.

Gérard. — Je ne tiens pas à votre expérience si elle aboutit à un tel résultat.

Alfred. — Je vous ai écouté sans vous interrompre, Gérard, et vous étiez plus violent que je ne le suis.

Gérard. — Allez.

Alfred. — J'ai sept enfants. Leur avenir est mon seul souci. Je ne pense jamais à moi. Je ne me permets aucune de ces distractions qui s'offrent aux hommes de mon âge et de ma situation, et cela, pour ainsi dire, par devoir d'état. Je perds même, à ce compte, certaines joies familiales que l'austérité de mes manières met mal à l'aise à mon foyer. Des gestes d'impatience qui m'échappent quand un tracas me tenaille rendent le dîner triste et me font passer pour un père sévère. Ma maison n'est peut-être pas gaie, mais je cherche à la rendre solide ; c'est préférable. Et vous voudriez que le jour où mon frère, en partant, en me privant brusquement de son appui, ruine cette maison j'en accepte la nouvelle avec bienveillance ? Allons donc !... D'autre part, quand Henri prendra ma succession, il devra apporter des capitaux qui lui permettent de se libérer envers ses frères.

Gérard. — Vous parlez comme un jour d'inventaire.

Alfred. — Je comprends que ce langage ne vous soit pas familier. Vous êtes dans votre rôle ; mais ne vous indignez pas contre ma manière d'agir. Evidemment le mariage de mon frère se fera. J'y assisterai même, comme cela se doit, tâchant que rien ne transpire de nos démêlés. Je ne puis pas davantage. Quant à l'autre mariage, celui auquel nous tenions tous, il n'y faut plus songer... Les enfants sont très malheureux, me dites-vous. Je le sais, et j'en souffre autant que vous.

Gérard. — Au fond de tout cela, il n'y a qu'une question d'intérêts.

Alfred. — De notre côté, peut-être. Mon frère et moi, je peux bien vous l'avouer, nous ne sommes, en fait, que des associés... Du vôtre, il y a autre chose, mais... (avec un sourire légèrement ironique) ce n'est pas à moi à vous le dire.

Gérard. — Mais si, c'est une question d'argent...

Alfred. — Soit, mais avec cette réserve que j'ai faite à votre profit.

Gérard. — ... et je vais la résoudre. J'abandonne ma fortune à mes neveux. Elle est égale à celle de ma sœur. Je vous promets de ne pas me marier.

Alfred, ému. — Vous êtes un brave homme, Gérard. Vous poussez le rôle jusqu'à l'héroïsme.

Gérard. — Je vous le promets.

Alfred. — Vous tiendriez peut-être votre promesse, mais c'est en l'acceptant que nous serions sans excuse. Votre frère et moi-même, depuis que ce projet de mariage m'autorise à regarder dans votre famille, nous n'avons jamais compté avec votre célibat, tandis que nous avons tablé sur celui de votre sœur. Un long passé nous autorisait à juger de la sorte. Vous le savez aussi bien que moi. C'était une opinion reçue dans notre entourage. Il y a peu de temps encore, Mlle Lemorgenet la confirmait elle-même devant René. Nous n'avons pas créé cette situation, comme vous semblez le croire, nous l'avons seulement utilisée.

Gérard. — Mais puisque je prends sa place dans vos prévisions !

Alfred. — Ne vous fâchez pas de ce que je vais dire — je suis sûr que votre sincérité est aujourd'hui complète — mais, Mlle Lemorgenet — cette appréciation ne vous blessera pas — Mlle Lemorgenet est meilleure que vous, et elle avait promis.

Gérard, décontenancé. — Alors ?

Alfred. — Alors ! il n'y a rien à faire, qu'à se résigner.

Gérard. — Mais c'est intolérable.

Alfred. — Je le reconnais. (Il fait un geste indiquant qu'il n'y peut rien.) Venez me voir... J'achèverai de vous convaincre. Vous viendrez ?

Gérard, cédant à moitié. — Oui.

ALFRED. — Alors... amis ?

GÉRARD. — Amis.

ALFRED. — Vous voyez bien ! (Il se dirige vers la porte tout en parlant.) En laissant à chacun la libre disposition de son bien, on a rendu l'argent cruel. Un dissipateur peut mettre sa femme et ses enfants sur la paille, on s'en indigne à peine. Le sept de pique entre ses mains, au lieu de l'as, et le tour est joué. Et l'on trouve l'homme très chic parce qu'il se loge une balle dans la peau ou ruine les siens en payant dans les vingt-quatre heures. L'imbécile !... Si l'on veut, au contraire, faire de l'argent une chose familiale, une puissance commune, on ne le peut, évidemment, qu'à la condition de s'imposer certaines disciplines ; mais, devant ces sacrifices, la foule crie à l'injustice.

GÉRARD. — Egoïsme des deux côtés.

ALFRED. — Soit, mais l'égoïsme familial est un égoïsme déjà épuré, un égoïsme qui a subi certaines contraintes, au fond... l'amorce d'une vertu.

GÉRARD. — C'est une explication.

ALFRED, brusquement. — Adieu, Gérard. (Il fait quelques pas. Gérard le suit.) Ne m'accompagnez pas.

GÉRARD. — Laissez-moi vous reconduire.

ALFRED. — Non, je suis très pressé, et notre conversation reprendrait en route. Adieu.

Il sort après avoir serré la main de Gérard.

Scène VI

GERARD, GENEVIEVE

GENEVIÈVE, accourant. — Que vous a-t-il dit ?

GÉRARD, gêné. — Oh ! pas grand-chose.

GENEVIÈVE. — Comment !

GÉRARD, geste vague. — Des idées générales.

GENEVIÈVE, plus froide. — Vous ne lui avez pas parlé de nous ?

GÉRARD. — Je n'ai fait que cela.

GENEVIÈVE. — Alors ?...

GÉRARD. — Oh !... alors... (Se décidant :) Ecoute, ma petite Geneviève... (Très affectueusement :) La vie est devenue trop pénible ici pour toi. Un bon conseil ! un conseil d'ami, de grand frère. Crois-moi, quitte Brebière pour quelques jours.

GENEVIÈVE. — Quitter Brebière !

GÉRARD. — Oui, pour quelques jours seulement. Quand tu reviendras, les choses se seront arrangées. On verra plus clair. Nous vivons ici dans un état d'énervement qui nous rend injustes les uns envers les autres.

GENEVIÈVE. — Je ne veux pas quitter Brebière.

GÉRARD. — Il le faut, crois-moi... Du reste, c'est le désir de ton père.

GENEVIÈVE. — ... Ah !

GÉRARD. — Oui, il a lui aussi pitié de toi. Il veut te soustraire momentanément à ce milieu où tu vis dans une perpétuelle contrainte. Il a raison. Ta santé s'altère. (Geste d'indifférence de Geneviève.) Si. Si. Tu es toute pâlotte... Tes yeux sont cernés...

GENEVIÈVE. — Il vous l'a écrit ?

GÉRARD. — Oui... avant-hier. Je ne te l'avais pas dit pour ne pas... parce que... Enfin, si tu voulais être bien raisonnable, nous partirions demain. J'irai te conduire.

GENEVIÈVE. — Demain ?

GÉRARD. — Oui, demain. Quand on a décidé une chose, le mieux est de s'en acquitter le plus tôt possible.

GENEVIÈVE, résolue. — Alors, demain.

Elle va pour sortir, se contenant mal, trébuchant.

GÉRARD, la suivant, empressé. — Rien n'est perdu pour ça... En somme, ton départ ne change rien... Oh ! pas cet air, Geneviève, je t'en prie...

GENEVIÈVE, faisant front et se raidissant. — J'obéis, que voulez-vous de mieux ?

GÉRARD. — ... pas cet air de martyre !

GENEVIÈVE, apercevant Blanche qui entre par l'autre côté, se détourne et s'en va avec l'intention évidente de la fuir. — Je vais faire mon bagage.

Scène VII

GERARD, BLANCHE

Gérard, en se retournant, se trouve en présence de sa sœur. Il se fait très froid.

BLANCHE, sur un ton d'indifférence. — Geneviève s'en va ?

GÉRARD. — Oui, il est préférable qu'elle ne prolonge pas ici un séjour à tous égards pénible pour elle.

BLANCHE. — Oh ! évidemment.

GÉRARD. — Elle maigrit à vue d'œil.

BLANCHE. — Tu trouves ?

GÉRARD. — Elle offre tous les signes d'une extrême lassitude.

BLANCHE, ingénument. — Je ne l'ai pas remarqué. (Gérard fait un geste qui signifie : « Comme les meilleures peuvent être cruelles ! ») Tu l'accompagnes ?

Elle s'assied face au public.

GÉRARD. — Naturellement.

BLANCHE. — Tu resteras quelques jours chez René ?

GÉRARD. — Il le faudra bien.

BLANCHE. — Longtemps ?

GÉRARD. — Je ne sais pas... une semaine.

BLANCHE. — Toi aussi !

GÉRARD. — Comment, moi aussi ?

BLANCHE. — Vous m'abandonnez tous quand vous devriez m'entourer.

GÉRARD, légèrement agacé. — Je ne puis pas laisser cette petite, dans l'état où elle est, voyager seule.

BLANCHE. — Je ne te vois presque plus... à peine quelques instants à table durant les repas, que tu écourtes. Autrefois, tu ne pouvais pas faire un pas dans le clos sans que je sois à tes côtés... et maintenant c'est Geneviève ou Magotte qui me remplacent.

GÉRARD. — Il ne faut pas penser seulement à soi.

BLANCHE, sur un ton de reproche. — C'est à moi que tu dis cela !

GÉRARD. — J'ai des obligations qui me prennent tout mon temps, comme d'habitude, mes premiers jours de congé, des amis à visiter... mes fermiers...

BLANCHE. — Nous allions les voir ensemble.

GÉRARD, comme se souvenant tout à coup. — Tiens, cela me rappelle que je suis attendu au Bois-Chabot. (Il tire sa montre.) Je suis même en retard.

BLANCHE. — Et moi qui allais te demander...

GÉRARD. — Quoi ?

BLANCHE. — De passer l'après-midi avec moi, ici, tout l'après-midi.

GÉRARD. — Tu vois que la chose m'est impossible et que je n'y mets pas de mauvaise volonté.

BLANCHE. — C'est bien plus grave.
GÉRARD. — Comment ?
BLANCHE. — Tu refuses d'avance.
GÉRARD. — Oh !... Blanche !
BLANCHE. — Va, mon ami, va.
GÉRARD. — Veux-tu que je te montre le carnet où j'ai marqué mon rendez-vous ?

Il fait le geste de chercher dans sa poche.

BLANCHE, doucement. — Va... Tu seras en retard.
GÉRARD. — Je reviendrai de bonne heure.
BLANCHE. — On ne sait jamais. Ne te presse pas... Et puis, ça n'a plus d'importance. Quand on sort, l'après-midi est toujours perdu. (Gérard, en sortant, se heurte, sur le perron, à Magotte. Celle-ci l'interroge du regard. Gérard répond par un haussement d'épaule qui traduit sa déconvenue, son énervement et la hâte qu'il a de s'en aller. Magotte s'avance sans bruit vers Blanche, qui ne la voit pas.) ... Et me voilà seule, comme tous les jours.

Scène VIII

BLANCHE, MAGOTTE

MAGOTTE, lui touchant l'épaule et tendrement. — Je suis là, moi, Blanchette.
BLANCHE, s'interrogeant. — Je ne t'ai pas appelée. Je ne me souviens plus.
MAGOTTE. — Non.
BLANCHE, attendrie. — Tu es venue sans que je t'appelle !... Que tu me fais plaisir ! Assieds-toi... Tiens, là.
MAGOTTE, s'asseyant près de Blanche de telle manière qu'elle puisse, en tournant légèrement la tête, surveiller la porte du perron. — J'ai apporté mon ouvrage.

Elle tire de la poche de son tablier un mouchoir à ourler, qu'elle fixe avec une épingle sur son genou, et, durant toute cette scène, elle fera de temps en temps quelques points.

BLANCHE. — Tu as ton ouvrage ! (Avec une excitation de petite fille contente.) C'est bien vrai, alors, que je ne t'avais pas appelée... Nous allons passer une bonne soirée... comme autrefois. Moi, par exemple, je n'ai pas le cœur au travail.
MAGOTTE. — Repose-toi, Blanchette, tu l'as bien mérité.
BLANCHE, se calant dans son fauteuil, presque gamine. — Tu vois ! je ne fais rien (elle laisse pendre ses mains en dehors des bras du fauteuil), rien de mes dix doigts... C'est très doux de paresser près de quelqu'un qu'on aime.
MAGOTTE, en souriant. — En pensant à un autre.
BLANCHE, sérieuse. — A lui, à toi. Le bonheur a plus d'un visage. Moi, je voudrais que le mien me vînt de tout le monde, d'une foule qui lui apporterait son consentement.

Un temps de silence pendant lequel Blanche rêve et Magotte coud.

MAGOTTE, posant l'aiguille. — Nous aurions pourtant nos livres de comptes à mettre à jour.
BLANCHE. — Ah ! non, pas aujourd'hui.
MAGOTTE. — Comme vous voudrez, mais voilà trois semaines que nous n'avons pas relevé nos dépenses.
BLANCHE. — Quelle révolution, hein ! Il est vrai que ça ne nous était jamais arrivé.
MAGOTTE. — Je me perdrai dans les additions. Il y aura trop de chiffres.
BLANCHE. — Je les ferai pour toi.
MAGOTTE. — Mon arithmétique, à moi, est une arithmétique pour une semaine et pour une page, pas plus.
BLANCHE. — Ma bonne Magotte !
MAGOTTE. — Si pour tout marquer il faut que je tourne la page, je suis perdue.
BLANCHE. — Ne t'inquiète pas, on s'y retrouvera. Et puis, qu'est-ce que ça peut faire ?... (Brusquement :) Mais tu n'as peut-être plus d'argent dans la bourse de l'office ?
MAGOTTE. — Voilà huit jours que j'emprunte à la mienne.
BLANCHE, se soulevant. — Il faut que je te rende ton argent.
MAGOTTE, la faisant asseoir. — Rien ne presse. Vous savez bien que c'est de ne pas compter entre nous qui fait notre amitié.
BLANCHE, se laissant aller dans son fauteuil. — Tu as raison... Alors, je ne veux rien faire. Toi aussi, Magotte, repose-toi. Je veux que tu te reposes. (Elle met ses deux mains sur les mains de Magotte pour l'empêcher de travailler.) Tes pauvres mains, qui ne se sont jamais arrêtées !
MAGOTTE. — Elle ne sauraient pas comment s'y prendre pour ne rien faire.
BLANCHE. — Elles frémissent, au repos, comme deux pigeons qu'on prend au nid.
MAGOTTE. — L'âge les fait trembler.
BLANCHE. — L'âge, et le travail aussi qui les a usées.
MAGOTTE. — Et maintenant c'est fini, elles ne se reposeront jamais.

Un temps.

BLANCHE. — As-tu remarqué, Magotte, que je ne m'inquiète plus pour qu'on soit à l'heure ?... Je souhaite maintenant que l'on soit en retard. (Magotte hoche la tête.) Jean a oublié de tailler les deux cyprès de l'allée...
MAGOTTE. — Oh ! lui, si on n'est pas toujours sur ses talons !
BLANCHE. — Il a bien fait. Ça me fait plaisir de ne pas voir ces pauvres arbres taillés, rognés comme tous les ans, réduits à l'état de cadavres, de formes géométriques. Et devant ces pousses gourmandes qui n'ont pas obéi, qui débordent l'allée, qui gênent, car elles gênent, je suis émue, si tu savais... comme s'il allait y pousser des roses.
MAGOTTE, s'arrêtant de coudre et mettant à son tour sa main sur celle de Blanche. — Oh ! bonnes gens !

Un temps.

BLANCHE. — La tuile cassée, là, devant...
MAGOTTE. — Le maçon ne l'a pas réparée ?
BLANCHE. — Son échelle était trop courte. Il allait en chercher une autre. Je lui ai dit d'attendre, que ça ne pressait pas... que je le ferais prévenir.
MAGOTTE. — Oui, mais, aux premières pluies, nous aurons une gouttière.
BLANCHE. — Voilà ! (Avec un peu de fierté.) Oh ! évidemment, c'est un peu de désordre. (Un temps.) Sais-tu que l'on brise une montre, une pendule pour marquer jusqu'à la fin des temps l'heure à laquelle s'est produit un événement solennel : la naissance d'un prince... la mort d'un grand homme, par exemple ?... (Magotte fait de la tête un geste qui signifie : « Drôle d'idée ! ») Notre horloge comtoise, elle, a mieux fait : elle s'est arrêtée toute seule.

Un temps.

MAGOTTE. — Comme vous avez changé, mademoiselle !

BLANCHE, joyeuse. — N'est-ce pas que j'ai changé ? (Elle prend la main de Magotte, la porte à son visage et sanglote doucement.) Tu ne pouvais pas me dire quelque chose qui me fît plus plaisir... Tu ne me reconnais plus, dis... Mais pour toi je suis pareille. Je t'aime encore davantage. (La regardant affectueusement :) Veux-tu me dire un secret ?

MAGOTTE. — Je n'en ai pas pour vous.

BLANCHE. — Pourquoi ne t'es-tu pas mariée ?

MAGOTTE, riant. — Si je m'attendais à celle-là !

BLANCHE. — Tu aurais pu, comme les autres.

MAGOTTE. — Oh ! assurément. Vous savez bien que le loup se marierait s'il avait une culotte.

BLANCHE, insistant. — Dis-moi.

MAGOTTE. — Mais je ne sais pas... Comme vous êtes drôle !... Je n'y ai jamais pensé.

BLANCHE. — Cherche.

MAGOTTE. — Que voulez-vous que je vous dise ?... (Elle s'arrête de coudre et se fait sérieuse.) Quand je suis entrée à Brebière, voilà quarante ans, je venais de la métairie du Haut-Pas où j'étais bergère à l'année à 20 francs de gages et une paire de sabots.

BLANCHE. — 20 francs !

MAGOTTE. — A l'époque, c'était beaucoup d'argent pour mon âge, et les sabots de fillette coûtaient 13 sous, 15 avec les liures et les clous... Ici, je fus émerveillée par les belles chambres, les beaux meubles, les armoires pleines, les verres de cérémonie qui sonnent comme de l'or... tout ce qu'il y a dans les contes des paysans, qui ne peuvent en imaginer davantage. Ce que j'admirais le plus, c'était l'étage... ce premier étage. (Elle montre le plafond.) Je n'avais habité jusque-là que des maisons basses. Je montais et je descendais l'escalier, en dehors du service, rien que pour mon plaisir.

BLANCHE. — Comme c'est gentil !... Tu ne m'avais jamais parlé de ça.

MAGOTTE. — Je l'avais moi-même oublié... Votre mère était très bonne pour moi. De temps en temps, elle me donnait du linge, une jupe, un corsage — ce qui n'était pas dans nos conditions. Plus tard, elle me fit des confidences, d'abord des petites, et puis des grandes. On me disait pourquoi l'on était gai et pourquoi l'on était triste... Avec vous, ce fut pareil... Ah ! ce n'est pas votre argent qui peut nous dédommager de nos peines ! Ce n'est qu'avec vos secrets que vous pouvez nous payer, avec vos secrets que nous gardons mieux que vous, parce qu'ils nous honorent. (Un temps.) Combien me donnez-vous par an ?

BLANCHE. — Au juste, je ne sais pas.

MAGOTTE. — Moi non plus. Mais, quand la note de mon neveu, chez le boulanger, est trop lourde, vous la réglez en même temps que la vôtre. Quand son fils eut besoin d'être... Comment dites-vous ?

BLANCHE. — Radiographié.

MAGOTTE. — Oui, radiographié... vous l'avez conduit trois fois à la ville et je n'ai jamais su le prix que ça vous a coûté. Si bien qu'à la fin de l'année j'ai voulu qu'on mette les deux comptes l'un pour l'autre et qu'on fasse une croix dessus.

BLANCHE. — Je me souviens que nous nous sommes presque fâchées ce jour-là.

MAGOTTE. — Par trop d'amitié !

BLANCHE. — Par trop d'amitié.

MAGOTTE. — Ma famille se prolonge dans la vôtre sans qu'on puisse en établir le partage dans la vie de tous les jours... (Avec fierté :) Servir ! c'est faire votre ouvrage, soit ; mais c'est vous avoir dans le deuil quand nous suivons nos morts et à la table d'honneur, aux repas de noces, quand nous marions nos fils... Servir ! c'est dire avec respect « Monsieur », « Madame », mais c'est tutoyer les enfants des maîtres quand ils sont petits et, quand ils sont grands, n'en pas perdre complètement l'habitude, entre soi, quand il n'y a pas d'étrangers, bien entendu... Servir, c'est être debout quand vous êtes assise... d'accord !... mais c'est avoir le droit de prendre place à vos côtés à certaines heures tout naturellement, en toute amitié, et de pouvoir vous embrasser comme son enfant, une fille à soi, une belle fille qui aurait fait fortune.

Elle l'embrasse en maman.

BLANCHE. — Tu es ma meilleure amie, Magotte. Mais pourquoi me dis-tu tout cela ?

MAGOTTE. — Mais, mademoiselle, parce que vous me l'avez demandé.

BLANCHE. — Ah ! non. Je t'ai demandé pourquoi tu ne t'étais pas mariée.

MAGOTTE. — C'est pour tout cela que je ne me suis pas mariée. (Blanche cesse de sourire et, de nouveau, se laisse aller au fond de son fauteuil. Un temps. Magotte s'est penchée sur sa couture. Soudain elle se récrie :) ... Mais si, je me suis mariée !... J'ai épousé un vieux bonhomme, encore vert le gaillard, exigeant, un peu rude, mais si bon que ce serait péché de lui faire de la peine... (En souriant :) Un vieux monsieur qui, sur la fin, épouse sa servante, est plein de finesse. Il n'y perd point, le rusé. Il n'a plus guère à donner et tout à recevoir... Vous ne devinez pas ?... (Blanche, rêveuse, ne répond pas.) Il a pour chapeau un toit de tuiles rouges... (Elle regarde Blanche, qui paraît insensible.) Il est vêtu de lierre bien ajusté qui le serre à la taille... si accueillant que son seuil est usé...

BLANCHE. — Quel est ce jeu ?

MAGOTTE. — Votre vieux logis. Et le meilleur de son âme, c'est toi, Blanchette.

BLANCHE, à mi-voix. — Magotte de Brebière.

MAGOTTE. — C'est ainsi que m'appelle le voisinage... Je lui ai donné mon nom, il m'a donné le sien, comme de juste. Voilà. Vous avez trouvé.

BLANCHE. — Ton jeu est plus cruel que leur calcul.

MAGOTTE. — Je disais bien qu'il était parfois exigeant.

BLANCHE. — Tu as du chagrin... Je suis sûre que tu as du chagrin.

MAGOTTE. — Alors c'est que le vieux en aurait.

BLANCHE. — Toi aussi tu m'en veux.

MAGOTTE. — Moi ! mademoiselle... Parce que je vous ai raconté mes amours !

BLANCHE, avec vivacité. — Tu viendras avec moi à Plassard !

MAGOTTE, s'excusant. — Les femmes de Brebière ne se remarient pas.

BLANCHE, froissée. — Il n'y a plus de Brebière. Ils l'ont tué, avec leur égoïsme et leur orgueil. (A ce moment, Henri passe à pas de loup devant le perron, se dirigeant de gauche à droite. Magotte l'aperçoit, mais feint de ne pas le voir. Quand il a disparu, elle se lève sans hâte, va se placer entre la porte et la fenêtre et guette. Blanche n'a rien remarqué.) Alors, je m'en irai seule... Je m'en irai

comme ces filles qui, pour suivre leur amant, quittent la maison la nuit, leurs sabots à la main.

Henri repasse, portant une valise et, devant le perron, ne voyant dans la salle ni Blanche ni Magotte, fait un signe vers la droite pour appeler quelqu'un, qu'il rassure. Quelques secondes après, Geneviève, hésitante, entre par la porte de droite, son chapeau à la main, et se dirige vers le perron.

Scène IX

LES MÊMES, GENEVIEVE

MAGOTTE, se dressant devant Geneviève, bas. — Où allez-vous, mademoiselle ?

GENEVIÈVE, balbutiant. — Au jardin.

MAGOTTE, rudement. — Au jardin qui mène à la route ! (Elevant la voix et appelant Blanche.) Mademoiselle !

BLANCHE. — Qu'y a-t-il ?

MAGOTTE. — Mlle Geneviève s'en va.

BLANCHE, de son fauteuil, sans se retourner. — Mais non. C'est demain, m'a-t-on dit, que Gérard doit la conduire à son père.

MAGOTTE, criant. — Elle s'en va avec M. Henri. Venez !

Blanche s'est levée. Henri escalade le perron et entre, brutal.

Scène X

BLANCHE, HENRI, GENEVIEVE

HENRI. — Oui, nous partons parce que la vie nous est rendue intolérable.

BLANCHE, qui a enfin compris, portant la main à sa poitrine. — Oh ! mes enfants !... quelle faute alliez-vous commettre !

HENRI. — S'il y a faute, nous en sommes tous les deux innocents. Les coupables, vous les connaissez bien.

BLANCHE, de plus en plus affolée. — Geneviève... ce n'est pas possible... Henri, vous n'aimez pas Geneviève pour arriver à elle par un scandale.

HENRI. — Ce scandale, comme vous dites, est plutôt une preuve du contraire. (A Geneviève :) Ce départ correspond-il à votre désir ? L'approuvez-vous comme le seul parti à prendre ?

GENEVIÈVE, faiblement. — Oui.

HENRI. — Vous voyez ! Laissez-nous.

Ils font quelques pas vers la sortie.

BLANCHE. — Ça, jamais ! (Elle va à Geneviève, lui prend le bras. Celle-ci se dégage sans ménagement. Sur un ton de reproche:) Oh ! (Implorant:) Ma petite Geneviève... (Les jeunes gens continuent à s'éloigner.) Mais que demandez-vous donc ?

HENRI, se retournant. — Vous le savez bien, mademoiselle. On nous l'a assez répété : notre mariage ou le vôtre.

BLANCHE, haletante. — C'est vous, Henri, qui me faites cette proposition !... Revenez demain... je vous expliquerai.

HENRI. — Demain ! Demain, vous feriez garder Geneviève.

Il prend le bras de Geneviève. Ils s'en vont.

BLANCHE, en proie à la plus atroce souffrance, les laisse aller jusqu'au perron et descendre les marches ; mais alors elle crie. — Non, pas ça !... Geneviève !... Geneviève, reviens... reviens ! (Sourdement.) Je ne me marierai pas.

Ils s'arrêtent.

HENRI, sans pitié. — Vous le jurez ?

BLANCHE. — Puisque vous y tenez, oui, je le jure. Mais partez seul, maintenant... c'est dans le marché. Partez... Mais partez donc. Allez-vous-en.

Blanche reste droite, raidie, le bras tendu, impératif jusqu'à ce que le jeune homme ait disparu. Alors elle vacille. Magotte se précipite pour la recevoir dans ses bras, tandis que Geneviève, honteuse, les yeux baissés, remonte lentement les marches du perron.

RIDEAU

ACTE IV

Même décor. Quelques jours après.

Scène première

GERARD, BLANCHE

Gérard lit un journal étalé sur la table. Blanche entre, pâle, le visage défait.

GÉRARD, apercevant sa sœur, va vers elle, empressé, affectueux. — Ma chère Blanche !

BLANCHE. — Je te cherchais, Gérard.

GÉRARD. — Es-tu reposée ?

BLANCHE, répondant par un geste d'indifférence. Un temps. — Je voulais te parler des enfants... Ils ont failli commettre une faute très grave.

GÉRARD. — Ils ont été si malheureux que j'excuse presque leur conduite.

BLANCHE. — Il faudra, à l'avenir, veiller sur eux davantage.

GÉRARD. — Il n'en est plus besoin puisque, grâce à ton désintéressement, leur sort est désormais assuré.

BLANCHE. — Aurais-tu prévenu René ?

GÉRARD. — J'ai cru de mon devoir de lui écrire.

BLANCHE. — Quand lui as-tu écrit ?

GÉRARD, embarrassé, semblant réfléchir. — Mardi... oui, mardi.

BLANCHE, indignée, presque violente. — Le soir même !... Sans me voir, sans m'entendre, d'après les racontars de Geneviève et de Magotte !... Comme tu étais pressé, toi aussi, de te réjouir !

GÉRARD. — Moi !

BLANCHE. — Ne proteste pas... Toi, cependant, tu as fait des efforts, je le reconnais. Mais ta réprobation m'était d'autant plus pénible que je ne m'y attendais pas.

GÉRARD, gêné. — J'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu.

BLANCHE. — Tu es là, devant moi, comme un enfant pris en faute... La conduite des autres, je me l'explique encore ; mais toi, Gérard, si désintéressé, pourquoi penses-tu comme eux ?

GÉRARD. — Je pense si peu comme eux que je me suis mis tout le monde à dos en défendant ta cause.

BLANCHE. — Oui, je sais, tu as essayé... tu as parlé fort... Et puis, ma cause, comme tu dis, est-elle donc si difficile à défendre ?

GÉRARD, sentant qu'il faut dire quelque chose. — Je compatis de tout mon cœur à ta peine.

BLANCHE. — Et pourtant, durant ces trois jours, tu m'as laissée seule dans ma chambre de malade où tu n'es pas venu.

GÉRARD. — C'était par discrétion.

BLANCHE. — Pour me laisser dormir, n'est-ce pas ? comme si j'avais eu la migraine ! Prétexte commode, alors que j'étais accablée par ce silence que vous respectiez, ce silence plus cruel qu'une injure... Je n'ai jamais entendu, pendant ces longues veilles où l'angoisse me battait aux tempes, ces frôlements près de la porte, ces pas feutrés qui s'arrêtent. Tu sais, on n'a qu'à tousser légèrement, à faire un peu de bruit et, à cet appel discret, la porte s'ouvre et les amis entrent.

GÉRARD. — Si j'avais su que ma présence...

BLANCHE, lui coupant la parole. — A la fin, vous me donneriez des doutes, si je n'étais pas aussi sûre. (D'un ton appelant une confidence :) Dis-moi, Gérard, le devoir qu'on voudrait m'imposer m'obligerait-il réellement ?

GÉRARD, répondant volontairement à côté. — Je regrette bien sincèrement de ne rien pouvoir pour toi.

BLANCHE. — Ah ! tu n'as pas eu le cri de protestation que j'attendais ! C'était un piège, pour savoir. Toi aussi tu me crois liée. Cette sœur que vous prétendez tant chérir n'est qu'une mercenaire préposée à vos plaisirs délicats et à la garde de vos intérêts.

Ah ! il me l'avait bien dit, lui ! Je ne voulais pas le croire, mais comme il avait raison ! René en veut à mon héritage. Toi, tu souhaites que je ne me marie pas pour que tes congés se passent là où tu as coutume de les prendre, dans cette maison que ta pensée embellit au cours de tes longues absences. Ta nièce essaie d'un scandale, et elle réussit, la malheureuse, à me faire parler contre mon cœur.

GÉRARD. — Tu peux reprendre ta parole.

BLANCHE. — Reprendre ma parole ! Cette expression dans ta bouche ne comporte qu'un blâme. Tu ne trouves que cela.

GÉRARD. — Blanche, tu es injuste.

BLANCHE. — Injuste ! mais en quoi, mon Dieu ?... Vous ne pensez qu'aux légers dérangements que mon mariage peut apporter dans vos habitudes bourgeoises. Vous ne pensez qu'à vous, jamais à moi, jamais à lui.

GÉRARD, *compatissant.* — Comme je voudrais...

BLANCHE. — Oui, tu voudrais l'ordre rétabli, je le sais, la maison rebâtie toute pareille à l'ancienne, avec moi dans les fondations comme une pierre d'angle bien fixée, rivée, garrottée, portant encore tout le mur.

GÉRARD. — Je préfère te quitter plutôt que de t'entendre te déchirer à plaisir.

Il est très ému. Il a les larmes aux yeux. Il fait quelques pas pour sortir.

BLANCHE, *allant à lui, lui mettant les deux mains sur les épaules et le regardant fixement.* — Tu as pourtant tes bons yeux... (*Plus bas :*) Il a ses bons yeux ! (*Se détournant brusquement :*) Le voilà sincère, maintenant... c'est atroce !... Gérard, va-t'en !... Ne vois-tu pas que votre égoïsme m'aide à me tenir à fleur d'eau et qu'avec ta pitié tendre je m'enfonce, tu me perds ?...

GÉRARD. — Je donnerais toutes mes joies à venir pour t'épargner une si cruelle épreuve.

BLANCHE, *le poussant peu à peu dehors.* — Ah ! non... garde tes joies, je t'en prie, défends-les jalousement, et laisse-moi les miennes... C'est notre lot à tous... Ah ! méchant Gérard, va-t'en !

GÉRARD, *se retournant, faisant front, et montrant un écrin.* — Vois ce que j'ai retrouvé ce matin.

BLANCHE. — La bague que, petit collégien, tu m'apportas, un jour, aux vacances.

GÉRARD. — Tout un trimestre d'économies, sou par sou.

BLANCHE. — Amourette d'enfant qui ne sait où placer sa tendresse et qui l'accroche à la plus jeune femme de la maison... (*Examinant de plus près la bague :*) Tiens !... Regarde à ton tour. La petite pierre est morte.

GÉRARD. — Alors, il ne faut pas m'en vouloir si je porte son deuil. (*Un temps de grande émotion. Se ressaisissant.*) Geneviève voudrait te parler.

BLANCHE. — Geneviève ! Non, je ne veux pas la voir, ni elle ni Magotte. (*Gérard, désolé, hausse les épaules. Il s'en va, tandis que Blanche continue et achèvera alors qu'il aura disparu.*) Je les sens qui rôdent autour de moi depuis ce matin pour m'offrir, sans doute, leurs condoléances. Qu'elles les gardent ! Je ne veux pas les voir. Tu le leur diras. Va le leur dire...

Se retournant, elle aperçoit Geneviève qui est entrée par la droite et qui se tient immobile, confuse, dans une attitude humiliée.

Scène II

BLANCHE, GENEVIEVE

BLANCHE. — Toi ! maintenant... Tu ne m'as pas entendue ?

GENEVIÈVE. — Si.

BLANCHE. — Alors pourquoi restes-tu ?

GENEVIÈVE. — Tante, pardon.

BLANCHE. — C'est à ton père qu'il faut demander pardon, à ton oncle, aux autres, mais pas à moi. Moi, je ne suis plus de la famille.

Elle va s'asseoir dans un fauteuil, tournant le dos à Geneviève.

GENEVIÈVE, *venant s'agenouiller près de Blanche.* — Tante, pardon.

BLANCHE, *esquissant un geste violent pour la repousser, puis la regardant attentivement et, alors, son visage se détend.* — Tu as tes bons yeux... toi aussi !... Ah ! c'est curieux comme ils sont sincères, tous, le même jour... Qu'avez-vous donc aujourd'hui à m'accabler ?

GENEVIÈVE. — Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

BLANCHE. — Tu ne comprends pas ! mais tu trouves d'instinct les mots qui me blessent le mieux.

GENEVIÈVE. — Henri et moi nous avons regret de notre faute.

BLANCHE, *ironique.* — Maintenant que vous croyez le but atteint.

GENEVIÈVE, *d'un ton de sincérité forçant l'attention.* — Nous ne voulons pas être un obstacle à votre mariage.

BLANCHE. — Allons donc ! Toi qui aurais été si déçue, l'autre soir, si je ne t'avais pas rappelée... Avoue-le.

GENEVIÈVE. — ...

BLANCHE. — Au lieu de passer par la fenêtre, en fille bien décidée, tu as passé par cette salle avec le secret espoir que l'on t'arrête... Est-ce vrai ?

GENEVIÈVE. — ...

BLANCHE. — Alors, que viens-tu m'offrir ?

GENEVIÈVE. — De ne pas nous marier, pour que cela vous serve.

BLANCHE, *calmée.* — Une générosité pour faire contrepoids... la gêne de trop devoir... un besoin de netteté qui se satisfait à bon compte.

GENEVIÈVE, *plus fière.* — Je ne puis pas faire davantage.

BLANCHE. — Mais ce n'est pas mal, Geneviève... Ce n'est pas mal du tout. C'est mieux que les autres.

GENEVIÈVE. — Je n'obéis pas aux raisons que vous croyez...

BLANCHE. — Alors, pourquoi veux-tu te sacrifier à ton tour ?

GENEVIÈVE. — Parce qu'on a été injuste envers vous.

BLANCHE. — Le crois-tu vraiment ?

GENEVIÈVE. — Autrement, serais-je là à m'humilier ?

BLANCHE, *touchée.* — Tu ferais cela ?

Elle lui caresse les cheveux d'un geste machinal.

GENEVIÈVE, *baissant la tête.* — Et, aussi, parce que votre amour est plus grand que le nôtre.

BLANCHE. — J'en suis sûre, mais c'est bien, à toi, de le dire... N'est-ce pas que, toi aussi, tu le crois ?

GENEVIÈVE. — Vous ne me ménagez guère.

BLANCHE. — Jalouse ?...

GENEVIÈVE. — Oui, vous m'avez rendue jalouse... Il me semblait que vous m'aviez volé quelque chose réservé à ma jeunesse... Vous aviez veillé sur mes fiançailles avec une émotion, une délicatesse qui en rehaussaient le prix. Vous y apportiez une attention si grave qu'au delà de mes moyens je découvrais, grâce à vous, que je portais un trésor. Je me trompais. C'était le vôtre que vous honoriez en moi. Je croyais vous faire des confidences et, sans le savoir, je recevais les vôtres.

BLANCHE. — Tu as compris cela !...

GENEVIÈVE. — Oui, et ç'a été pour moi une grande désillusion.

BLANCHE, presque affectueuse. — Si je t'ai froissée, crois bien que je l'ai fait sans le vouloir.

GENEVIÈVE. — Vous étiez si distraite que je n'existais plus pour vous. Quand j'étais à vos côtés, vous ne me voyiez pas. Quand nous nous rencontrions, je m'arrêtais et vous passiez indifférente.

BLANCHE. — Apparemment, mais je n'y mettais point malice.

GENEVIÈVE. — Dans le marché dont nous avons été l'objet, j'ai voulu courir ma chance. C'est vous qui avez cédé, mais c'est moi qui ai le plus perdu.

BLANCHE, la mettant en confiance. — Dis-moi toutes tes pensées.

GENEVIÈVE. — Dès le lendemain je m'en suis rendu compte. Henri et moi nous n'avons pas eu à nous revoir la joie que nous nous promettions. (Plus bas :) Il y avait entre nous comme la honte d'un amoindrissement...

BLANCHE. — C'est encore bien d'avoir eu cette honnête pensée.

GENEVIÈVE. — Et voilà pourquoi je viens vous demander de ne pas vous sacrifier pour nous.

BLANCHE. — Non, Geneviève, non, je ne veux pas de ta générosité. Je ne puis pas. Je sais trop ce qu'il en coûte, vois-tu... Et puis, que dirait ton fiancé ?

GENEVIÈVE. — Nous sommes d'accord.

BLANCHE. — Vous êtes d'accord ?... Ah ! c'est encore pis. Comment ! Henri si violent, si brutal, qui a été pour moi, l'autre soir, sans pitié, Henri pense comme toi ? (Geneviève fait oui de la tête.) Laissez-moi m'arranger toute seule. J'ai l'habitude de l'attente... Toi-même, tu n'as pas pris au sérieux la promesse qui m'a échappé devant vous.

GENEVIÈVE. — Mais pourquoi ne voulez-vous pas ?

BLANCHE. — Pourquoi ? (Très gravement :) Parce qu'il faudrait être bien sûr... entends-tu... bien sûr que ton amour ne vaut pas le mien.

GENEVIÈVE. — ...

BLANCHE. — De la révoltée ou de la soumise, laquelle l'emporte ?

Court silence.

GENEVIÈVE, timidement. — Tante, qu'est-ce que c'est que l'amour ?

BLANCHE, se voilant la face de ses deux mains, comme honteuse. — Et moi, petite, qui allais te le demander.

GENEVIÈVE. — Vous !

BLANCHE. — Oui.

GENEVIÈVE, rassérénée. — Dites.

BLANCHE. — L'amour... je ne sais pas... Quand je regarde en toi et que je m'interroge, ce n'est pas la même chose. (Se reprenant, elle se lève et, d'un ton violent :) Mais pourquoi me demandes-tu cela ? Qu'est-ce que cette comparaison à quoi tu m'obliges ? Est-ce que ta jeunesse ne te suffit pas, qui te donne apparemment raison ? Pourquoi veux-tu davantage ? (S'animant de plus en plus :) Tu ne trouves pas que ta part soit assez belle ?... Pourquoi viens-tu fouiller dans mon chagrin pour t'enrichir encore ?

GENEVIÈVE, dans une plainte. — Si j'avais su, je ne serais pas venue.

BLANCHE, matée. — Mais si, tu as bien fait. J'ai tort de te parler de la sorte. (A elle-même :) Je ne peux pourtant pas la renvoyer comme les autres... (Elle s'approche de Geneviève, lui prend la tête de ses deux mains et, les yeux dans les yeux :) Ah ! cet éclair qui perce dans tes yeux battus, cette ardeur sûre de soi, cette petite flamme qui surnage !... Je ne pèse pas lourd, moi, devant cette petite flamme... (Sur un ton de grande intimité :) Dis-moi, serais-tu partie vraiment, l'autre soir ?

GENEVIÈVE, bas. — Oui.

BLANCHE. — Malgré le scandale... la honte pour toi, pour nous ?

GENEVIÈVE, même ton. — Oui.

BLANCHE. — Malgré ta pureté... tu aurais suivi un homme ? (Simple geste affirmatif de Geneviève.) Tu avais dit ta prière le matin, comme d'habitude ? (Même geste de Geneviève. Blanche, dans un sanglot, doucement, comme cherchant à se convaincre :) Eh bien, petite, c'est ça, l'amour... Il suffit d'être cruel une fois, rien qu'une fois, la fois qu'il faut... Devenir soi-même, se déprendre franchement avant de se donner... Le coup de tranchet qui sépare le jeune plant de la souche et en fait un arbre à part... (avec une émotion admirative) un bel arbre à part. Après, tout est facile, tout s'arrange.

GENEVIÈVE. — Je veux que vous soyez heureuse.

BLANCHE. — Contente-toi de l'être. Ne pense pas à nous... Va sur la route, droit devant toi ; ce qu'on laisse ne vaut pas la peine qu'on se retourne... Ne berce pas les enfants des autres : ça ne suffit pas et ça éveille trop de regrets... Tu as de la chance, toi ! Tu seras un vase d'élection. Tu auras des joies et des peines pour toi toute seule. (Presque impudique :) Un jour, tu élargiras ta robe sous le fruit qui se gonfle et tu vieilliras radieuse sous les chagrins que te causeront tes fils. Moi, j'ai vieilli sans raison. Mes rides ne me viendront pas de beaux tourments quotidiens, mais de l'âge tout seul, de la rouille de mon corps.

GENEVIÈVE, très émue.— A vous entendre, un peu de votre amour passe dans ma jeunesse.

BLANCHE, se reprenant. — Qu'en ferais-tu ?... Qu'ai-je dit ?... Non, j'ai fini de donner et je veux qu'on me donne à mon tour. J'ai reçu de toi une fière leçon... Tu as bien fait de venir. Tu as osé à peine, toi, en petite fille... Tu vas voir. Tu vas voir ! (A ce moment, Sosthène apparaît devant le perron. Geneviève, qui l'a vu, s'écarte de Blanche. Celle-ci, surprise de cette retraite, regarde autour d'elle. Elle aperçoit Sosthène. Très troublée, distraitement, à Geneviève :) Va.

Geneviève sort par la droite, saluant Sosthène qui entre et qui répond à peine à son salut.

Scène III

BLANCHE, SOSTHENE

BLANCHE, allant à la rencontre de Sosthène. — Je vous attendais.

SOSTHÈNE, triste plutôt que sévère. — Vous m'attendiez ?

BLANCHE. — Oui, pour que vous me sortiez d'ici. (Avec exaltation :) Je ne peux plus vivre entre ces murs. Ils finiront par me prendre à vous si vous m'y laissez.

SOSTHÈNE. — Vous vous débattez comme si, déjà, vous étiez prise...

BLANCHE. — Je veux partir.

SOSTHÈNE. — ... dans le piège que l'on vous a tendu.

BLANCHE. — On vous a dit... ?

SOSTHÈNE. — Ils m'ont annoncé à demi-mots leur triomphe, mais s'ils ne me l'avaient pas appris je l'aurais su par la joie insolente que je lis depuis trois jours dans leurs yeux.

BLANCHE, violente. — Leur triomphe ! Avez-vous pu le croire ?... Ah ! ils ont bien tort de se réjouir.

SOSTHÈNE. — Ils ont cependant votre promesse.

BLANCHE. — Une promesse ? le cri que l'on pousse dans le danger...

SOSTHÈNE. — La vérité aussi qui jaillit malgré soi.

BLANCHE. — C'était pour éviter ce scandale, on vous l'a bien expliqué ?

SOSTHÈNE. — Un coup de tête de petite fille !

BLANCHE. — Ils partaient et je n'avais que cet argument pour les retenir.

SOSTHÈNE. — C'est à de telles heures qu'on proclame ses préférences secrètes.

BLANCHE, dont l'exaltation est tombée peu à peu, désemparée. — Je me jette à vous et vous me parlez en juge. Et pourtant j'ai tant souffert durant ces trois jours...

SOSTHÈNE. — Et cela encore, Blanche. Je suis venu matin et soir, et on me répondait chaque fois que vous ne pouviez pas me recevoir. A l'instant même, il a fallu que je force la consigne et que, connaissant le chemin, j'avance ici tout droit... Le coup porté l'était à nous deux et vous cherchiez à être seule à le parer.

BLANCHE, indignée. — On vous empêchait d'arriver jusqu'à moi ?

SOSTHÈNE. — N'était-ce pas d'après votre ordre ?

BLANCHE. — Peut-être... oui... Je ne m'en souvenais plus. Je suis si lasse !... Tout se brouille dans mon pauvre esprit.

SOSTHÈNE. — Pourquoi vous être séparée de moi dans l'épreuve ?

BLANCHE. — Je suis sans excuse, c'est vrai... Mais il faudrait tout connaître de ces mortelles heures qui ont suivi : l'abandon où ils m'ont laissée, ma détresse sans borne... Ils cherchaient vainement à cacher leur joie. De ma chambre, j'écoutais les bruits de la maison qui, tous, m'offensaient : le pas plus vif, presque chantant, de Geneviève ; l'air sifflé par Gérard et qu'il interrompait net en passant sous ma fenêtre ; les séjours prolongés des allants et des venants avec lesquels on bavarde les jours de bonne humeur.

SOSTHÈNE. — Enfin ! Il a fallu tout cela pour vous convaincre ?

BLANCHE. — Vous me dites que vous avez lu leur triomphe dans les yeux des vôtres. Ici, le contentement n'était pas seulement sur les visages. Il éclatait partout, jusque sur les pierres de la maison, les meubles dont on avait laissé passer le jour et qu'on traitait à grand renfort de bras et de cire, comme à la veille d'une solennité ou au lendemain d'un deuil... les fenêtres ouvertes toutes grandes pour la soleillée qui chasse les brumes de l'hiver ou les miasmes des convalescences. Pour eux, c'était tout ce qui restait : une souillure qu'on efface... de la poussière qu'on balaie.

SOSTHÈNE. — Très bien. Très bien.

BLANCHE. — Et ce matin même, quand je suis descendue, ces attentions qui ressemblent à des remerciements, ces bons sourires qu'on a pour celui qui revient sain et sauf d'un long voyage. (Ironique.) On eût dit que j'avais commis une faute et que, par bonté d'âme, on ne m'en gardait pas rigueur.

SOSTHÈNE. — C'est la première fois que vous découvrez leurs calculs.

BLANCHE. — Si je m'en étais tenue là !... Mais c'est bien pis. Ils ont eu des larmes sincères, les uns après les autres, devant moi. (Sur un geste de protestation de Sosthène.) Mais oui, sincères.

SOSTHÈNE, souriant. — Je vous ai fait trop tôt mes compliments.

BLANCHE. — Leur affection, en tout cas, semblait rejoindre leur intérêt dans les paroles très douces qu'ils m'ont dites.

SOSTHÈNE. — Vous n'êtes pas encore guérie... mais il y a progrès, et je m'en contente.

BLANCHE. — Ah ! je ne m'y reconnais pas dans les raisons des hommes... Tout me blesse, les violences et les attentions, les mots qui me poussent et ceux qui m'arrêtent.

SOSTHÈNE. — Vous avez raison, il faut en finir.

BLANCHE. — Partons.

SOSTHÈNE. — En auriez-vous le courage ?

BLANCHE, plus bas. — Je fermerai les yeux et vous ouvrirez la porte.

SOSTHÈNE. — Y pensez-vous ! Prendre à votre compte le scandale des enfants ?

BLANCHE. — Oui. Et je n'aurai personne, moi, pour me retenir.

SOSTHÈNE. — J'ai un moyen plus sûr...

BLANCHE, vivement. — Lequel ?

SOSTHÈNE. — ... de vous arracher à cette soumission où votre âme s'est usée.

BLANCHE. — Dites.

SOSTHÈNE. — Laissez-moi le tenir secret.

BLANCHE. — Mieux que vous je saurai s'il peut être efficace.

SOSTHÈNE. — Faites-moi crédit.

BLANCHE. — Vise-t-il les autres ou moi-même ?

SOSTHÈNE. — Les autres, évidemment. Pour vous, il n'en est plus besoin.

BLANCHE, découragée. — Vous croyez ?...

SOSTHÈNE. — Pour la première fois je vous trouve comme si souvent j'ai souhaité de vous voir, ardente, courageuse, d'une tendresse si inquiète que vous m'obligez à en modérer l'ardeur... C'est une joie que cela m'arrive aujourd'hui. Devinez pourquoi !... Ce soir, les ouvriers vont attacher un bouquet au faîtage de notre maison. Le gros œuvre est achevé. Un apprenti chantera tout en haut le refrain d'usage et criera l'appel au vin... Cette rencontre... le même jour les deux achèvements !

Blanche. — Je voudrais voir notre maison.

Sosthène. — Moi qui vous en ai si souvent priée !

Blanche, s'efforçant au badinage. — Je suis devenue curieuse.

Sosthène. — J'ai les plans sur moi.

Blanche. — Montrez-les...

Sosthène tire les plans de sa poche et les déplie sur la table. Blanche s'assied et les regarde.

Sosthène, expliquant. — Voici la façade sur la route... l'autre qui regarde la rivière... En bas, cette pièce de la vieille maison, que j'ai gardée intacte, avec ses poutres apparentes.

Blanche. — Pourquoi ?

Sosthène. — Pour vous rappeler les salles basses de Brebière.

Blanche, vivement. — Oh ! non, que rien ne leur ressemble !

Sosthène, souriant. — Le mal est réparable. Je croyais vous faire plaisir.

Blanche. — Que tout soit neuf, différent.

Un temps de silence.

Sosthène, expliquant de nouveau. — Ici, votre chambre avec les deux fenêtres. De celle-ci, vous aurez la vue de la rivière. En face, j'ai fait tracer un chemin à travers le gaulis de châtaigniers. L'allée descend en pente douce... En bas, sur la berge, une roche polie comme un banc, où vont s'asseoir les bergères quand les soirs sont doux au bord de l'eau.

Blanche, répétant, le doigt sur la feuille. — Ici, ma chambre... et, là, la roche des bergères.

Elle regarde fixement, puis elle s'abat sur la table en sanglotant.

Sosthène. — Qu'avez-vous !... Est-ce que quelque chose vous a déplu dans mes paroles ?... (Sans relever la tête, elle fait signe que non et elle étend la main vers lui, cherchant à tâtons son visage, et elle lui fait une caresse maladroite. Sosthène prend cette main.) Comme ces journées vous ont rendue nerveuse !... Et moi qui m'étais promis d'arrêter aujourd'hui avec vous les dernières dispositions qui s'imposent !

Blanche, se relevant brusquement. — Je suis prête à passer à votre bras le seuil de Brebière.

Sosthène. — Je m'en voudrais d'ajouter à votre lassitude.

Blanche, s'offrant. — Emmenez-moi.

Sosthène. — Vous êtes peu sage, en vérité.

Blanche. — Je l'ai été si longtemps qu'il ne faut pas m'en vouloir.

Sosthène. — Où vous conduirais-je ?

Blanche. — N'importe où.

Sosthène. — Il faut être raisonnable.

Blanche. — Non, il est un jour, dans la vie, où il ne faut pas être raisonnable, une fois... rien qu'une fois.

Sosthène. — On dirait que vous récitez une leçon.

Blanche. — Cela paraît ?... C'est décourageant !...

Sosthène. — Je venais chercher une preuve et je la trouve si complète que je bénis le tourment qui vous a fait me la donner.

Blanche. — Vous ne voulez pas ?

Sosthène. — Si je vous prenais au mot, vous me le reprocheriez un jour.

On frappe à la porte de droite.

Blanche, en entendant frapper, a eu un geste d'humeur. — Entrez.

Scène IV

Les mêmes, MAGOTTE

Magotte, du seuil. — M. René vient d'arriver.

Blanche, ton rude. — Qu'il attende. Tu aurais pu attendre, toi-même, que je sois seule, pour l'annoncer.

Magotte se retire en s'inclinant avec une politesse exagérée.

Scène V

SOSTHENE, BLANCHE

Sosthène, étonné de cette réprimande. — Voilà comme je vous aime, sévère pour les autres, vous réservant pour nous.

Blanche. — Voulez-vous le voir ?

Sosthène. — Non, je préfère ne pas le rencontrer.

Il replie les plans.

Blanche, posant la main sur les feuilles. — Je souhaiterais de les garder.

Sosthène. — Volontiers. Mais pourrez-vous vous y reconnaître ?

Blanche. — Assez pour ce que je veux en faire. (Un léger temps. Au lieu de donner à Sosthène sa main à baiser comme d'habitude, elle s'offre à lui, très chaste, les bras légèrement entr'ouverts, telle une Madone qui dispense des grâces et n'a pas à en recevoir. Sosthène, comme tenu en respect, s'approche et l'embrasse sur le front, sans le moindre geste passionné. Elle, déçue, marquant une extrême lassitude :) ... Alors, vous me laissez toute seule ?

Sosthène. — C'est mal de me contraindre à repousser votre désir.

Blanche, avec insistance. — Vous ne craignez donc plus les autres ?...

Sosthène. — J'ai contre eux mon moyen.

Blanche, plus bas. — Ni moi-même ?

Sosthène. — Et contre vous... votre amour.

Blanche. — Vous devenez timide quand je deviens vaillante.

Sosthène. — Non... mais, à vrai dire, votre ardeur me fait encore plus respectueux.

Blanche, avec effroi. — Vous aussi !... (Avec éclat :) Mais ne voyez-vous pas que je meurs de ce respect dont tout le monde m'accable !

Sosthène, du seuil. — Bientôt, je viendrai vous prendre.

Scène VI

BLANCHE, seule

Blanche, laissant tomber ses bras de découragement et baissant la tête. — Même quand je m'offre, je ne sais pas me donner.

Scène VII

BLANCHE, RENE

RENÉ, entrant par la porte où s'est montrée Magotte. Très ému, il s'avance vers sa sœur. — Tu as été très malade...

BLANCHE, alors qu'elle se disposait à riposter, a un geste d'étonnement. — Malade !

RENÉ. — Oui, Gérard vient de me le dire. Je l'ai trouvé pleurant, là, à côté.

BLANCHE, se laissant un peu aller. — Il pleure ?

RENÉ. — Oui, Geneviève et Magotte aussi, redoutant pour toi les conséquences de toutes ces émotions.

BLANCHE, d'un ton tristement ironique. — On ne t'a parlé que de ma santé ?

RENÉ. — Cela t'étonne ?

BLANCHE. — On ne t'a pas parlé d'autre chose ?

RENÉ. — Pâle et défaite comme tu es, de quoi veux-tu qu'on me parle ?

BLANCHE. — Evidemment... c'est ce qui paraît le plus. (Avec un sourire mi-navré, mi-ironique.) Il est vrai que je ne suis pas très vaillante.

RENÉ. — Il paraît que tu ne manges plus.

BLANCHE. — C'est vrai encore que je n'ai pas beaucoup mangé.

Elle appuie sur le mot « mangé ».

RENÉ. — Tes nuits sont sans sommeil.

BLANCHE. — Oui, je n'ai pas beaucoup dormi... Et c'est pour cela qu'ils pleurent ?

RENÉ. — Quelle vie nous est plus précieuse que la tienne ?

BLANCHE. — Ils ne t'ont rien dit de ma peine ?

RENÉ. — Crois-tu que je ne devine pas tout ce que tu as souffert ?

BLANCHE. — Et, malgré cela, tu n'as pas hésité à y ajouter ?

RENÉ. — Je le regrette, sois en sûre, mais c'était nécessaire.

BLANCHE. — Pourquoi ?

RENÉ. — Je savais... nous savions tous que le dénouement de cette crise serait celui que tu te décides à lui donner.

BLANCHE, marquant une surprise douloureuse. — Vous étiez sûrs que j'aurais cédé ?

RENÉ. — Mais oui, un jour ou l'autre... Avec toi, il ne pouvait en être autrement. Et en te donnant mes raisons dès les premiers jours, j'avais seulement pour but d'abréger ton tourment.

BLANCHE, légèrement ironique. — Une attention délicate pour ma pauvre âme infirme, (sérieuse) une de ces âmes de femmes qui ne devraient jamais tenter un homme.

RENÉ. — Si belle, au contraire ! Tu en es venue à ne mesurer tes joies qu'au son qu'elles rendent chez les autres... Je devine combien il t'a fallu dépenser de générosité pour en arriver là. On ne naît pas avec cette disposition, crois-moi.

BLANCHE, se débattant. — Ah ! non. Pour toi, il s'agissait d'argent. (Avec insistance :) Tu me l'as dit. Me l'as-tu dit ?...

RENÉ. — Un argument qu'on donne quand on a épuisé les autres. Mais peux-tu croire encore que c'était là l'essentiel ?... Vois-tu, Blanche, toutes les femmes, dans ton cas, ont, vers la quarantaine, cette flambée qui bouleverse un moment leur vie. C'est tout simplement leur jeunesse qui jette, en finissant, un dernier éclat.

BLANCHE, atterrée, se laissant tomber dans le fauteuil qui est devant la table. — Alors, ce n'était qu'une fin ?

RENÉ. — Un déclin, plutôt.

BLANCHE. — C'est pis.

RENÉ. — Comme ces fleurs d'arrière-saison qui épuisent l'arbre sans profit.

BLANCHE. — Des fleurs qu'il faut rabattre.

RENÉ. — Oui, puisqu'elles ne vont jamais jusqu'au fruit.

BLANCHE. — Feuille à feuille tu me dépouilles et tu fais de moi un arbre mort.

RENÉ. — A ceux à qui il n'est pas donné de porter fruit, il reste l'ombre bienfaisante qu'ils font autour d'eux.

BLANCHE. — Ah ! tout de même... tu m'accordes l'ombre.

RENÉ, qui a surpris l'ironie de la remarque. — Laissons cela, je te froisse.

BLANCHE. — Ça n'a plus d'importance. (Interrogeant anxieusement.) Alors, tu crois... toutes les femmes... dans mon cas...

RENÉ. — Mais oui ! Si ce n'est pas l'amour qui les tente, c'est une amitié... une amitié exclusive... un caprice.

BLANCHE. — Un caprice... voilà tout.

Raidie sur son siège, les yeux hagards, elle semble épuiser toute la cruauté de cette révélation.

Scène VIII

LES MÊMES, GERARD, GENEVIEVE, puis MAGOTTE

RENÉ regarde Blanche avec une infinie compassion. Un temps. Puis il fait signe d'entrer à Gérard et à Geneviève qui paraissent à la porte de droite. A Magotte, se montrant à son tour. — Toi aussi, Magotte. (Les uns et les autres entourant Blanche sans mot dire, embarrassés, René commence, d'un ton légèrement solennel, semblant parler au nom de tous.) Ma chère Blanche...

BLANCHE, se levant brusquement. — A quoi voulez-vous en venir ? Tu te méprends, René, ce n'est pas le jour de ma fête et c'est trop tôt pour un anniversaire... Ecartez-vous donc ! Vous faites un mur autour de moi, comme l'autre autour du jardin... Ne me touchez pas... Laissez-moi passer... (Elle ne bouge pas.) Mais laissez-moi passer !

Même jeu.

RENÉ. — Le chemin est libre, Blanche.

BLANCHE, interloquée. — Je le prendrai bientôt, sois-en sûr ! Je dois attendre, il a raison. Je sais pourquoi. C'est un secret entre nous... où vous n'êtes pas... où vous ne pouvez pas être. (Sur un ton de bravoure :) Je l'aurais suivi dès ce soir, s'il l'avait voulu, pour aller... là, (elle pose le doigt sur le plan) dans ma maison... J'aurai la mienne comme vous avez la vôtre... Ici, ma chambre avec les deux fenêtres. De celle-ci on a la vue de la rivière... En face, à travers les châtaigniers, une allée descend en pente douce... En bas, une roche polie comme un banc... où iront s'asseoir les bergères quand les soirs seront doux au bord de l'eau... (Un temps. Son excitation tombe.) Laissez-moi, voulez-vous ?...

RENÉ. — Tu le désires ?

BLANCHE. — Je vous en prie. (Ils s'en vont. Attitudes mal classées.) Toi, Magotte, reste... (5 heures sonnent à l'horloge du couvent.) 5 heures ?

MAGOTTE. — Oui, mais leur horloge avance de quelques minutes.

BLANCHE, regardant l'horloge comtoise, dont le balancier est immobile. — Vous n'avez pas pu la remonter ?

MAGOTTE. — Non, et Canada n'a pas été plus heureux. Il prétend qu'il y a un secret.

BLANCHE prend une chaise, la place près de l'horloge et s'en sert comme d'un escabeau. Elle lance le balancier après avoir touché au cadran et mis les aiguilles à l'heure. — Oui, depuis quelque temps, il faut relever d'un coup sec la grande aiguille avant la mise en marche. (Elle descend. Au cadran il est 5 heures moins deux minutes. L'action, durant cette fin de scène, se déroule au ralenti. Les gestes sont lents. Les répliques laissent entre elles un temps de silence, comme si tout ce qu'on disait n'avait pas d'importance.) Que mettras-tu pour le dîner ?

MAGOTTE. — Ursule a une volaille.

BLANCHE. — Bien.

MAGOTTE. — Rôtie ou au blanc ?

BLANCHE. — Rôtie, c'est ainsi que René les préfère. Va.

Magotte sort en s'essuyant les yeux.

Scène IX

BLANCHE, seule.

BLANCHE va vers la table à ouvrage. En s'y rendant, elle déplace une chaise, rectifie la position d'une autre. Elle range en somnambule. Rendue à la table, elle prend son tricot, l'examine. — L'aiguille a glissé, il faudra reprendre les points. (Elle s'y essaie. Soudain, l'horloge comtoise sonne les cinq coups de l'heure. Elle a laissé tomber son tricot. Elle écoute sonner comme si chaque coup, éclatant dans le silence, la remettait davantage sur le plan ancien. Répondant à cette voix de la maison :) Quoi ? (Puis son visage se contracte, elle porte la main à son cœur et, dans un cri où se mêlent la pitié, la douleur et le regret, elle jette :) Mais lui !... Lui !

RIDEAU

ACTE V

Même décor. La nuit. Les volets de la porte du perron et ceux de la fenêtre sont fermés.
Près de la pendule comtoise, une grosse valise.
On est au soir du mariage de Geneviève et d'Henri. La musique d'un orchestre jouant des airs de danses arrive assourdie, fusant plus clair de temps en temps.

Scène première

GENEVIEVE, MAGOTTE

Geneviève entre par la porte de gauche, en costume de voyage, une mallette à la main. Magotte, en robe de soie avec la coiffe du pays, la suit, empressée.

GENEVIÈVE. — La grosse valise est là ?
MAGOTTE. — Oui, je viens de la descendre. L'autre est au petit salon.
GENEVIÈVE. — On la prendra en passant.

Elle dépose la mallette près de la valise, va à la glace et donne un petit coup à son chapeau.

MAGOTTE. — Tu n'as pas mis longtemps à échanger ta robe de mariée contre ton vêtement de voyage !
GENEVIÈVE. — Je craignais d'être en retard. C'est ici qu'Henri doit me rejoindre pour nos adieux à tante Blanche.
MAGOTTE. — Dis donc « mon mari » ! Tu en grilles d'envie.
GENEVIÈVE, gamine, jouant à la dame. — Mon mari, mon mari. M. Benoit-Rivaire, mon mari.
MAGOTTE. — J'ai été la première à l'entendre... Allons, tout s'est bien passé, aussi bien que cela se pouvait... Une bonne idée que nous avons eue, de faire les noces dans les communs...
GENEVIÈVE. — Ornés de guirlandes de lierre et de houx apportés par les fermières...
MAGOTTE. — Ils peuvent danser là-bas à leur aise...
GENEVIÈVE. — ... à la mode paysanne. Cela a beaucoup plu à mes amies.
MAGOTTE. — ... la maison ici n'a pas à en souffrir.
GENEVIÈVE. — Tu penses à ton ménage aujourd'hui encore ?
MAGOTTE. — Pour un vieux logis comme le vôtre, un mariage est pire qu'un enterrement. Tout est à l'envers. Il lui aurait fallu un mois pour s'en remettre. (Un temps. Sérieuse :) Si je l'ai conseillé à M. René, c'était surtout pour Mademoiselle.
GENEVIÈVE. — Oui.
MAGOTTE. — Il faudra lui écrire souvent, petite madame.
GENEVIÈVE. — Mais, tous les jours ; à toi aussi, Magotte.
MAGOTTE. — Oh! tous les jours, c'est peut-être un peu beaucoup, pas pour nous qui ne demanderions pas mieux, mais pour toi qui n'en auras pas le temps.
GENEVIÈVE. — Pas le temps ? Tu verras !
MAGOTTE, un temps. — Ne lui dis pas trop que tu es heureuse.
GENEVIÈVE. — Oui.
MAGOTTE. — Il faudra être très bonne pour elle... Elle en aura besoin.
GENEVIÈVE. — Oui.
MAGOTTE. — Ta maison, en somme, est faite avec les pierres de la sienne.
GENEVIÈVE. — C'est mon seul regret; mais, après tout, son mariage n'est que retardé.
MAGOTTE. — Oh! sans doute.
GENEVIÈVE. — Tu n'as pas l'air d'y croire.
MAGOTTE. — C'est, maintenant, l'affaire des maîtres.
GENEVIÈVE. — On dirait que tu cherches à m'attrister.
MAGOTTE. — Non. Je donne du prix à ton bonheur en te disant ce qu'il a coûté. Je lui fais prendre racine dans les amitiés de Brebière. Il n'en sera que plus solide... (Un temps.) As-tu pensé à ta maman ?

GENEVIÈVE. — Oui.

MAGOTTE. — J'ai porté ce soir au cimetière des fleurs sur sa tombe, celles qui ornaient au déjeuner la table devant toi.

GENEVIÈVE. — Tu n'oublies rien.

MAGOTTE. — Il n'y a pas de vraie fête de famille si on ne fait pas la part des morts.

GENEVIÈVE. — C'était à moi d'y penser.

MAGOTTE. — Les jeunes ont bien autre chose en tête ces jours-là... Aurait-elle été heureuse, mon Dieu, mon Dieu !... C'est de cette salle qu'elle s'en est allée, elle aussi, le soir de son mariage. Il y avait là ses parents à elle et, de chez nous, défunt Monsieur et Madame défunte, et, dans ce fauteuil, votre vieille tante Louise, toute cassée, percluse de ses deux jambes, mais solide encore de tête et qui avait tenu à écrire elle-même sur son carnet de poche les dépenses de la noce. En ai-je fait des tours et des tours à son chevet pour qu'elle additionne tout, les francs et les centimes !... Tout le monde y était ce soir-là... Ah! si M. Sosthène avait daigné paraître, seulement au déjeuner ! Il n'en aurait pas fallu davantage pour faire taire les méchants propos... Ç'aurait été pareil... En te voyant, moi, je crois que c'est d'hier... Tiens, je portais cette robe... Ouvre ton sac.

Geneviève ouvre son sac à main et Magotte y dépose un brin de basilic qu'elle est allée prendre sur une commode.

GENEVIÈVE. — Du basilic !

MAGOTTE. — J'en avais mis une petite botte sur ses genoux pendant que j'arrangeais les bagages et les coussins dans sa calèche... Elle disait qu'à Brebière tout avait goût de basilic... Ça lui avait fait plaisir... Il ne faudra pas le perdre.

GENEVIÈVE. — Pas là.

Elle met le brin de basilic à son corsage.

MAGOTTE. — C'est ça. Fais-lui honneur... en souvenir... Bonne Mme René !

Un temps.

GENEVIÈVE. — Et c'est toi qui la remplaces aujourd'hui près de moi.

MAGOTTE. — Mal, sans doute, mais de mon mieux, sois-en sûre, puisque le malheur veut que Mademoiselle n'ait pas le cœur à penser à tout. (Elle se laisse tomber dans un fauteuil, très émue.) Allons, voilà que je me laisse aller, moi aussi!

Elle essuie une larme.

GENEVIÈVE. — Tu pleures ?

MAGOTTE. — Ah! vois-tu, c'est un grand honneur pour moi d'être là, seule devant toi, à être émue pour toute la famille.

GENEVIÈVE. — Je t'adore, Magotte.

MAGOTTE. — Merci, merci, petite madame, mais ne le répète pas trop, tu me mettrais dans tous mes états. (Elle se lève brusquement.) C'est à toi d'être assise et à moi d'être debout. Il faut me pardonner, je suis un peu folle ce soir.

GENEVIÈVE, la forçant à se rasseoir. — Reste. Tu es à ta place.

MAGOTTE. — Je commence bien peu poliment mon nouveau bail avec ma nouvelle maîtresse.

GENEVIÈVE, lui caressant la joue. — Bonne Magotte !

Un temps.

MAGOTTE. — Tiens, prends.

Elle remet à Geneviève un petit pli qu'elle a tiré de son corsage.

GENEVIÈVE. — 100 francs !

MAGOTTE. — C'est mon cadeau.

GENEVIÈVE. — Mais c'est beaucoup trop, Magotte.

MAGOTTE. — Non, je sais bien qu'au contraire ce n'est pas beaucoup par le temps qui passe... Tu t'offriras un plaisir... une petite chose... Tu choisiras toi-même, moi je ne l'aurais pas su... Un plaisir pour toi toute seule... tu entends. J'y tiens.

GENEVIÈVE. — C'est une grosse brèche dans tes économies.

MAGOTTE. — Tu la combleras en m'aimant comme on m'a aimée jusqu'ici à Brebière.

Un temps. Bruit à la porte.

GENEVIÈVE, se retournant. — C'est Henri.

La porte s'ouvre.

MAGOTTE. — Non, c'est Mademoiselle.

Elle se lève.

Scène II

LES MÊMES, BLANCHE

BLANCHE, en toilette de soirée, semble très lasse. — Tu es prête ?

GENEVIÈVE. — Oui, tante.

BLANCHE. — Henri n'est pas encore de retour ?

GENEVIÈVE. — Pas encore et je m'en étonne. Il devrait être là.

MAGOTTE. — Les Lemorgenet sont vifs, les Benoit-Rivaire sont lents.

Sourires.

BLANCHE. — Peut-être est-il retenu par ses invités. Veux-tu voir, Magotte ?... Passe par le vestiaire. Mme Deyraud a, paraît-il, égaré une écharpe.

Scène III

LES MÊMES, moins MAGOTTE

GENEVIÈVE. — Comme vous êtes pâle !... (Lui avançant un fauteuil :) Vous n'avez pas pris froid ?

BLANCHE. — Non, je me sens un peu lasse seulement et étourdie de leurs bavardages. (Elle se laisse tomber dans le fauteuil.) Tout est su, répété, profané... Oh ! cette exploitation que les autres font de nos misères pour montrer leur bon cœur !... Mais ne parlons plus de cela. Tu vas partir, n'attristons pas ces dernières minutes. Attendons bien sagement ton mari. (Un temps.) Donne-moi ta main. (Elle pose la main de Geneviève contre sa joue.) Tout était froid depuis quelque temps autour de moi dans la maison, comme ces meubles à dessus de marbre là-haut dans la chambre rouge qui vous font frissonner quand on s'y appuie. (Elle presse davantage la main contre sa joue.) Cette petite chaleur humaine... laisse-la me remonter jusqu'au cœur. (Un temps.) Nous n'avons rien à nous dire, Geneviève, il est mieux de ne rien nous dire., ce soir... Il faut pourtant que tu saches que je t'aime autant qu'auparavant.

GENEVIÈVE. — Et moi davantage.

BLANCHE. — La petite futée! Elle prend encore là le pas sur moi... Je te taquine... Tu vois que je ne suis pas aussi abattue que je le parais... Et puis, il faut aussi que tu saches que je ne t'en veux pas... Tu as joué le jeu franc de ta jeunesse. C'est bien. Je t'admire. Si tu savais comme je t'admire !... A ton âge, moi, je n'ai pas osé. Tout vient de là.

GENEVIÈVE. — Bientôt, vous aussi vous serez heureuse.

BLANCHE. — Mais oui, avec un peu de temps perdu, voilà tout.

GENEVIÈVE. — Nous le voulons, Henri et moi. Nous ferons tout pour cela. Nous en avons pris l'engagement aujourd'hui même.

BLANCHE. — Rassurez-vous. Tout s'arrangera. A votre retour, les grandes décisions seront prises.

GENEVIÈVE. — Vous me le promettez ?

BLANCHE. — Oui, je te le promets... En attendant, toi, tu vas faire un beau voyage.

GENEVIÈVE. — Si vous le désirez, je puis très bien ne pas partir et rester près de vous.

BLANCHE. — La chère enfant ! C'est qu'elle le ferait comme elle le dit ! Je dois te paraître bien peu courageuse, pour que tu me fasses cette proposition. Où ai-je la tête, pour te donner une telle opinion de moi ? (Elle se lève.) Que je me secoue un peu... Allons, revenons aux choses sérieuses... A-t-on pensé à tout pour ton bagage ?

GENEVIÈVE. — Magotte a passé la revue.

BLANCHE. — Alors, on peut être tranquille. Pardonne-moi si je ne m'en suis pas inquiétée comme j'aurais dû. Tu ne me demandais rien et je n'ai pas insisté.

GENEVIÈVE. — Vous aviez tant à faire par ailleurs.

BLANCHE. — Oui. Enfin, grâce à Magotte, tout est pour le mieux... de ce côté. (Un temps.) Vous avez dressé votre itinéraire ?...

GENEVIÈVE. — En gros, oui.

Un temps.

BLANCHE, rêveuse. — Le train part de Nantes demain à midi 5. On est à Paris à 18 heures. On longe la Loire et l'on passe devant les châteaux. C'est le côté droit qui est le meilleur... A Paris, pour Florence, c'est le train de nuit, 23 heures, que je prendrais... Arrêt en cours de route, si l'on veut. Moi, je continuerais — Modane, midi 35 — pour entrer en Italie en plein soleil... (Souriant :) comme l'Empereur... Après, chacun va à sa fantaisie.

GENEVIÈVE. — Vous avez retenu toutes ces heures !

BLANCHE. — Il ne faut pas trop s'y fier. Mon indicateur remonte à quelques semaines... Je les avais transcrites sur une feuille volante. Je ne sais plus ce que j'en ai fait. Je l'ai égarée, ou Magotte l'aura rangée avec les vieux journaux.

GENEVIÈVE. — Pour moi ?

BLANCHE. — Pour qui veux-tu que ce soit ?... (Un temps. Elle saisit le bras de Geneviève.) Geneviève, qui sait !... C'est peut-être pour vous servir de leçon que mon amour a subi les pires traverses... pour rendre le vôtre plus grave, meilleur... Dans le monde des âmes aussi, rien ne se perd... Dieu a ses secrets... Si nos souffrances n'étaient que la rançon spirituelle de votre bonheur ! Si une harmonie de cet ordre avait présidé à la succession des événements de ces derniers mois !... Chacun serait maintenant à sa place. Tout le monde ne peut pas avoir la meilleure du premier coup. C'est à moi d'attendre, de prendre patience. C'est tout naturel. Je suis l'aînée et tu es la petite. (Avec une très grande émotion :) S'il en était ainsi, aimez-vous bien, mes enfants, respectez votre amour, car le modèle en était bien beau.

Scène IV

LES MÊMES, HENRI et MAGOTTE

Henri entre, suivi de Magotte. Mouvement de surprise de Blanche et de Geneviève en le voyant encore en habit.

HENRI, hésitant. — Nous ne partons pas.

GENEVIÈVE. — Comment ?

BLANCHE. — Vous ne partez pas ?

HENRI, allant à Geneviève. — Il ne faut pas m'en vouloir, Geneviève, nous ne pouvons pas partir.

BLANCHE. — Pourquoi ?

HENRI. — Mon père vient de me le demander et je me suis rendu à ses raisons.

BLANCHE. — Mais enfin qu'y a-t-il ?... (Surprenant un coup d'œil d'Henri à Geneviève.) Vous pouvez parler devant moi.

HENRI. — Mon oncle vient de séparer brutalement ses intérêts des nôtres et demande la rentrée immédiate de son avoir. Il n'y a pas de contrat entre nous. Légalement, ses exigences sont régulières.

BLANCHE. — Vous ne le savez que de ce soir ?

HENRI. — L'assignation est arrivée ce matin, mais les bureaux, naturellement, étaient fermés aujourd'hui. Le comptable, Godet, ponctuel et méticuleux comme vous savez, s'est échappé un moment, après le dîner, pour prendre connaissance du courrier, et il a aussitôt prévenu mon père.

BLANCHE. — Que va-t-il en résulter, à votre avis ?

HENRI. — La ruine pour nous, tout au moins la ruine de notre industrie.

GENEVIÈVE, allant se ranger, d'un bel élan, à côté d'Henri. — Je suis avec vous quoi qu'il puisse advenir.

Magotte, lentement, va se placer derrière les deux jeunes gens.

HENRI. — Je n'en doutais pas, Geneviève.

BLANCHE. — Mais ce n'est pas nécessairement la ruine, comme vous dites.

HENRI. — Je m'excuse d'insister.

BLANCHE. — Mais non, parlez, je vous en prie ! La chose est assez grave pour que vous ne cachiez rien.

HENRI. — Notre découvert en banque va nous être réduit de moitié, la fortune de mon oncle n'appuyant plus notre crédit, et ceci au moment même où il nous faudra une masse importante de capitaux liquides pour lui payer sa part. Ajoutez à cela les fournisseurs moins larges, les créanciers plus exigeants... la concurrence heureuse de trouver un prétexte... cette rumeur... qui va courir le marché...

BLANCHE, réfléchissant. — Il faudrait prévenir René.

HENRI. — Mon père le met en ce moment même au courant de la situation.

BLANCHE. — Quel remède y apporter ?...
HENRI. — Je n'en vois pas ou, plutôt, je n'ose pas vous dire...
BLANCHE. — Mais parlez donc !
HENRI. — Il suffirait d'amener mon oncle à ne pas exiger d'un coup la rentrée de son avoir...
BLANCHE, comme à elle-même. — Et c'est sur moi que vous comptez pour l'y décider.
HENRI. — ... à nous donner des délais... échelonner les paiements. C'est un service qu'on se rend entre associés étrangers.
BLANCHE. — Et vous êtes plus que des étrangers, pour lui... Et lui qui n'est pas là !... Où est-il, dans sa détresse ?
HENRI, avec embarras. — Tout près... chez Godet. (Regard étonné de Blanche.) Il n'y a que la rue à traverser.
BLANCHE. — Vous dites ?
HENRI. — Quand j'ai connu ses intentions, j'ai couru comme un fou à Plassard, et je l'ai supplié de venir s'en expliquer avec mon père, chez le comptable.
BLANCHE. — Et... il a bien voulu ?
HENRI. — Il est monté en auto sans hésiter. On eût dit, même, qu'il souhaitait cette rencontre pour être témoin de notre embarras.
BLANCHE. — Il n'y a que la rue à traverser !...

Scène V

LES MÊMES, RENE

RENÉ, entrant brusquement. — La conduite de Sosthène est d'un pervers ou d'un dément.
BLANCHE, frémissante. — Tu n'as pas le droit de le juger. Il se sert de l'argent pour ses desseins comme vous pour les vôtres.
RENÉ. — Je croyais cette cause jugée entre nous.
BLANCHE. — Peux-tu m'empêcher de trouver humiliant le rôle que l'on veut m'imposer !
RENÉ. — Ce rôle n'est-il pas une conséquence toute naturelle de ta décision ?
BLANCHE. — Ma décision !... Elle est si peu de moi.

Un temps.

RENÉ. — Enfin, Blanche, l'heure est grave. Il faut trancher dans le vif. Il faut que tu nous dises si tu es avec nous ou contre nous.
BLANCHE, comme exténuée par son effort. — Tu as raison. Il faut conclure. Oui... soyez satisfaits... je m'emploierai pour vous.
RENÉ. — Il faudrait agir... (s'adressant à Henri :) dès ce soir ?
HENRI. — Oui, si l'on veut éviter la réaction des banques.
BLANCHE. — Tu veux... vous voulez... que je le fasse venir ce soir... ici !...
RENÉ. — La situation est pénible, mais si on ne peut attendre.
BLANCHE. — Ah ! non, ça, je ne pourrai pas. Tout ce que vous voudrez, dans quelques jours, mais pas ce soir... Et puis, laisse-lui le temps, au moins, à lui, de jouir un peu de sa colère et de sa pauvre vengeance d'homme. Qu'il ait au moins quelque chose. Et à moi, accorde-moi le loisir de me préparer, de trouver mes raisons. L'argent n'est rien, pour moi, dans l'affaire... J'ai un secret qui pèse bien davantage dans le débat. (Ferme :) Ah ! non, René, non, je ne l'appellerai pas ce soir, n'insiste pas.

Elle va vers le fauteuil qui est devant la petite table et s'y assied, tournant le dos aux autres. Magotte fait un signe à René.

RENÉ. — Alors, mes enfants, venez.

Il sort avec Henri et Geneviève.

BLANCHE, à elle-même. — Non, non, pas ce soir.

Scène VI

MAGOTTE, BLANCHE

MAGOTTE, s'approchant lentement de Blanche. — Il le faut, mademoiselle.
BLANCHE. — Toi, tu es toujours avec les autres.
MAGOTTE. — Plus avec vous qu'avec eux. Vous le savez bien. Nous avons le même métier... toutes deux servantes... Nous sommes aux deux bouts de la même échelle... et nous leur passons les fruits... mais vous, tout en haut, qui les cueillez... Moi, je touche encore quelques sous ; vous, rien, et on vous demande davantage... Vous êtes la meilleure, la grande servante, la servante sans gages... mon admirable maîtresse.

Les deux femmes s'étreignent.

BLANCHE, l'écartant. — Donne-moi la plume et l'encrier. (Magotte va les chercher sur la commode pendant qu'elle retire une feuille de papier et une enveloppe du buvard qui est sur la table. Puis elle écrit et remet le pli à Magotte :) Avec ce mot, il viendra. (Magotte se précipite pour donner la lettre à porter. Puis elle revient aussitôt. La porte reste ouverte. On entend plus nettement un air de valse venant de la salle de bal.) Qu'on se presse, maintenant que c'est décidé !... Laisse-moi, toi aussi. (Magotte ne bouge pas.) Fais en sorte qu'il ne se heurte pas aux invités... Allons, laisse-moi, Magotte.

Magotte sort. Blanche regarde fixement vers la porte. Elle a les mains appuyées au dossier d'une chaise. Quelques instants se passent. On entend des bruits de pas dans le couloir. La porte s'ouvre. Magotte s'efface. Sosthène entre.

Scène VII

SOSTHENE, BLANCHE

SOSTHÈNE, de la porte, que Magotte a refermée en se retirant. — Est-ce vous qui m'appelez... ou si ce sont les autres ?...
BLANCHE. — On m'a priée de vous voir.
SOSTHÈNE. — Je m'en doutais.
BLANCHE. — Autrement, vous aurais-je demandé de venir en un tel moment ?
SOSTHÈNE. — Assurément, le choix n'en est pas très heureux, et je ne doute pas qu'on vous l'ait imposé.
BLANCHE. — Pour l'heure et le lieu de cette rencontre, oui ; mais ils ne sont pour rien dans ce que je vais vous dire.
SOSTHÈNE. — Partage à deux, comme toujours, mais les vôtres ont bonne mesure.

Blanche. — Moins que vous croyez. (Un temps.) En y cédant, je profite de leurs exigences pour cacher ma défaite. (Regard interrogateur de Sosthène. Un temps.) Je désirais vous voir depuis quelques jours, vous entretenir... pour moi, pour tous deux, vous faire des aveux que nul ne m'a dictés, qui vous appartiennent, et que dès lors je vous dois.

Sosthène. — Je vous écoute.

Blanche a fait signe à Sosthène de s'asseoir. Et, après s'être recueillie. — D'abord, il est inutile de vous dire combien vous avez jeté le trouble dans nos familles.

Sosthène, ironique. — Vous m'annonciez des confidences n'intéressant que nous et vous me parlez des autres!

Blanche. — J'y arrive, mais comme vous m'aidez peu!... Et pourtant c'est difficile à dire... (Elle baisse la tête.) L'obstacle qui s'oppose à notre union ne vient plus d'eux, il vient de moi... Je ne puis pas être votre femme.

Sosthène, la regardant les yeux agrandis de stupeur. — Vous aviez raison... il valait mieux parler des autres.

Blanche. — J'aurais voulu vous épargner, m'épargner moi-même... panser la blessure avant de la faire, vous expliquer... apporter à tout cela un peu de dignité... Il m'a fallu tout jeter d'un coup... maladroitement.

Sosthène. — Avec combien de ruse, au contraire! (Il se lève avec colère.) Ah! je devine votre jeu. Vous aviez juré que je serais ici ce soir pour que mon absence ne déparât pas leur triomphe. (Blanche fait un geste de dénégation.) Mais si. Mais si. Songez donc ! une mésentente dans la famille des Lemorgenet !... Quel scandale!... Il fallait qu'on me vît pour qu'on pût dire demain aux bonnes amies : « Il n'y était pas le jour, mais il y est venu le soir. »

Blanche. — Mon Dieu!...

Sosthène. — J'ai accouru, moi, sans méfiance, à votre appel. Pas un instant je ne me suis douté du piège que vous me tendiez. (Sarcastique.) Mais, maintenant que je suis là, profitez-en. Je vais faire bonne mesure. Les violons sont accordés... venez. Après tout, ce pourrait être nos noces!... Belle mariée, venez, allons, pas de manières !... nous allons danser. (Fixant son attention sur la toilette de Blanche :) Vous portez la robe que vous deviez mettre pour notre mariage, mes compliments !... Nous l'avions choisie ensemble, vous souvenez-vous ?... L'étoffe en était jolie sous votre main de femme qui la faisait valoir... Je note, il est vrai, ici et là, quelques changements — il fallait bien qu'on lui fît subir une dégradation, pour l'accommoder à son nouvel usage — mais, enfin, vous portez mes couleurs. Parfait ! C'est mon goût qui vous a parée pour le sacrifice. Venez, la bouffonnerie sera complète. Ma jambe difforme fera rire. Je vous jure que tout se terminera comme il convient... Le mariage de Blanche et de Sosthène... du boiteux et de la servante !... Et il se trouvera bien quelqu'un, que diable ! pour le mettre en chanson.

Blanche. — Je vous pardonne.

Sosthène. — Comment donc! Vous pardonnez à tout le monde, même à ceux que vous offensez !

Blanche. — Voilà donc le dernier hommage que je recevrai de vous... cette violence inutile, cette colère trop loin de l'amour pour qu'on l'y retrouve.

Sosthène. — Comptiez-vous me convertir à votre misérable résignation ?

Blanche. — Je l'espérais.

Sosthène, railleur. — C'est toute votre ambition ?

Blanche. — J'en avais bien d'autres... qui n'ont pas pu s'acclimater en moi.

Sosthène, avec une pitié méprisante. — Pauvre femme!

Blanche. — Oui, plus pauvre que les plus pauvres, qui ont toutes dans leur vie au moins un jour où toute la joie humaine leur chante dans le cœur.

Sosthène, pris par cette plainte et changeant brusquement de ton. — Voyons, ma chère amie, dites que vous m'avez trompé... Ce n'est là qu'une épreuve pour me faire céder. Mais est-il besoin de m'y soumettre? Mon attitude envers les autres n'a que la valeur d'un moyen, rien de plus, vous le savez bien! Tout mon argent...

Blanche. — Il s'agit bien d'argent!...

Sosthène. — Nous leur abandonnerons tout ce qu'ils voudront. Ils pourront choisir. Je me prêterai à leurs exigences avec une telle délicatesse que leur susceptibilité n'en subira pas la moindre atteinte.

Blanche. — C'est vrai... c'était si simple.

Sosthène. — Mais maintenant encore!

Blanche. — ...

Sosthène. — Vous ne répondez pas.

Blanche. — J'aime mieux vous entendre... Maintenant que vous me parlez sans colère, il me semble que tout pourrait reprendre.

Sosthène, déçu. — Vous implorer encore ?... A quoi bon!

Blanche. — Pour essayer que tout cela revive en moi.

Sosthène. — Le feu ne s'allume pas où il n'y a pas d'étincelle.

Blanche. — Je la portais pourtant en moi, cette étincelle, et de mon mieux je l'ai protégée de mes deux mains.

Sosthène. — Mais, malheureuse ! que vous manque-t-il donc ?

Blanche. — Je ne sais pas... une force secrète... celle des plus humbles femmes qui attendent dans l'ombre, sur le seuil de la porte, leur homme qui rentre tard, le soir, pris de vin... ces pauvres femmes dont de misérables caresses apaisent les rancunes, les colères, et qui chaque jour recommencent.

Sosthène. — J'avais bien deviné cette pudeur naïve de votre intimité profonde.

Blanche. — Aujourd'hui nous pouvons tout nous dire. (Honteuse :) Il y a un éveil qui ne s'est pas produit en moi... une sorte d'irritation ennoblissante, d'ardeur égoïste, que j'ignore. Mon amour a dû s'engager dans les chemins familiers de ma pensée et, d'instinct, il s'est spiritualisé... Les sens ne lui ont pas donné la frappe humaine commune.

Sosthène, ému comme malgré lui. — La pureté n'est-elle pas le meilleur lit de l'amour?

Blanche. — Je le crois ; mais on ne donne pas son corps comme on donne son âme. (Un temps.) J'ai été trop longtemps soumise, voyez-vous, et maintenant nulle force humaine ne peut rompre mes liens, car c'est en dedans que je les porte.

Un temps.

SOSTHÈNE. — C'est encore plus triste que je ne pensais.

BLANCHE. — Ah ! je ne serai pas belle dans votre souvenir... Je brise de mes propres mains la belle image que vous auriez pu garder de moi si je m'étais éloignée de vous par caprice, par dédain, coquetterie ou indifférence, comme tant d'autres, gardant un silence prudent où vous n'auriez rien compris.

SOSTHÈNE. — Mais criez donc votre misère au lieu de vous plaindre comme on chuchote !

BLANCHE. — C'est assez de parler bas pour ce que j'avais à dire.

SOSTHÈNE. — Vous tuez mon amour avec ce déshabillage.

BLANCHE. — Avais-je un autre dessein ?...

SOSTHÈNE. — C'est volontairement que vous vous avilissez ?

BLANCHE. — J'aurais voulu ne pas vous laisser de regrets.

SOSTHÈNE. — Voilà votre générosité qui réapparaît ! J'étais surpris depuis un moment de ne pas vous voir en faire état.

BLANCHE, comme excédée, se parlant à elle-même. — Il n'a pas pitié !

SOSTHÈNE. — Pitié de quoi ?... de votre lâcheté ?

BLANCHE, même jeu. — Mon atroce confidence n'aura servi à rien.

SOSTHÈNE. — A quoi pourrait-elle servir ?

BLANCHE. — Un effort à bout de souffle sans que bouge dans l'ornière ce qu'on voulait mettre en route.

SOSTHÈNE. — A qui parlez-vous ?

BLANCHE. — Je cherche... une autre sympathie à atteindre.

SOSTHÈNE. — Qui voulez-vous qui vous réponde ?

BLANCHE. — Moi-même, peut-être, qui me serai secourable, puisque vous ne savez pas l'être.

SOSTHÈNE. — Vous n'êtes pas difficile !

BLANCHE. — Pour ne pas mourir, il faut bien que la bête broute autour du piquet où la retient la corde.

SOSTHÈNE. — Mourir, allons donc ! Vous vivrez bien tranquille dans la vénération de vos neveux.

BLANCHE, continuant de se parler à elle-même. — Ils me seront reconnaissants, et peut-être, à la longue, cela suffira-t-il.

SOSTHÈNE. — Il me semble que vous me bafouez, à votre tour !

BLANCHE, se levant, très digne. — Je reprends de ma dignité, que j'ai inutilement abaissée devant vous.

SOSTHÈNE. — Fort bien !... Alors, je sais ce qui me reste à faire... Je vais ruiner les miens, ce qui me permettra d'atteindre aussi les vôtres.

BLANCHE. — Encore !... Décidément, il sera dit que jusqu'au bout, des deux côtés, je n'aurai été pesée qu'au poids de l'argent, moi qui n'en ai jamais tenu compte.

SOSTHÈNE. — Vous ne m'en voudrez pas d'agir comme nos chères familles.

BLANCHE. — Mais, du leur, je trouve tout de même un peu d'affection.

SOSTHÈNE, quittant son ton de persiflage, les poings fermés, hors de lui. — Tandis que du mien ?

BLANCHE. — ...

SOSTHÈNE, s'élançant sur elle et lui saisissant les deux mains. — Tandis que du mien ?... Le mot vous coûte à dire, mais je l'entends. C'est le dernier coup. Ah ! misérable !

Il la repousse si violemment qu'elle tombe, son front heurtant le dossier d'un fauteuil.

BLANCHE, dans un cri étouffé. — Ah ! (Elle se relève. Un peu de sang perle à son front. Sosthène regarde, effrayé. Puis il fait quelques pas, affolé, comme pour chercher du secours. Elle étend une main vers lui pour l'arrêter tandis que de l'autre elle se tamponne le front avec son mouchoir.) N'appelez pas, ce n'est rien.

SOSTHÈNE, prenant la main qui lui est tendue, très bas. — Je vous ai blessée.

BLANCHE. — Y a-t-il entre nous quelque chose de plus ?

SOSTHÈNE. — Pardon, Blanche ! Pardon.

Il sanglote.

BLANCHE, dans un sourire triste, légèrement ironique. — Cela vous émeut tant ?

SOSTHÈNE. — Je consens à tout.

BLANCHE, même ton. — Pour quelques gouttes de sang, comme d'une piqûre d'aiguille !

SOSTHÈNE. — Je suis un misérable.

BLANCHE. — Un chagrin d'enfant qui s'est coupé le doigt.

SOSTHÈNE. — Me pardonnerez-vous ?

BLANCHE. — C'est vous, maintenant, qui me le demandez !

SOSTHÈNE. — Oui, bien humblement.

BLANCHE. — Alors, venez là, mon ami. (Elle s'assied dans le fauteuil. Sosthène s'approche.) Plus près... Mettez-vous à genoux. (Il s'agenouille.) Soignons notre souvenir... Honorez-moi... Faites-moi femme par l'hommage... Je voudrais des fleurs autour de nous, des chants, le chant de l'homme qui prélude à la conquête — vous devez savoir, vous ! — l'hymne d'amour que l'on n'entend qu'une fois, comme il est dit dans les romances. Voyez comme je suis restée petite fille !... Etre par vous, un seul instant, une femme admirée, adulée, égoïste aussi, puisqu'il faut, paraît-il, qu'on le soit, égoïste rien qu'un moment, le temps de juger des regrets qu'on doit en avoir... Et puis après, tout de suite après, déçue ou ravie, redevenir sage... reprendre ma place... vivre de peu comme dans le passé... trouver à cet effacement des motifs qui aient leur grandeur ou qui soient seulement raisonnables, au choix, selon les jours...

SOSTHÈNE. — Notre-Dame de Brebière...

BLANCHE. — Expliquer mon cas, que sais-je !... par une naïveté d'enfant que les années n'ont pu guérir et qui fait qu'on regarde l'amour comme dans un livre d'images... la crainte des efforts à déployer pour imposer son rêve aux autres, quand on s'y prend trop tard... Et puis après, encore après, à la fin... une attitude d'attente qui se précise, un devoir qu'on se forge... le pli que la vie nous donne.

SOSTHÈNE, se relevant. — L'irréparable !

BLANCHE. — Alors, nous demander, nous, si les nôtres n'ont pas reconnu le vrai sens de nos signes en les tenant, comme ils disent, pour des marques de vocation.

SOSTHÈNE. — Non, nous nous sommes trompés. Cette impuissance à me suivre que vous déploriez n'était pas un défaut à vaincre en vous, mais une vertu à violenter.

Blanche. — Pourquoi tout reprendre à mon profit ?

Sosthène. — Je vous mets à votre place et je me mets à la mienne.

Blanche. — A votre tour, que faites-vous de mon affection ?

Sosthène. — Le souvenir de la pitié que vous eûtes pour moi un soir de votre jeunesse... Voyez, vous ne dites plus « amour », mais « affection ».

Blanche, *après un léger temps de réflexion.* — Non, mon ami, c'était bien de l'amour.

Sosthène. — Vous l'avez cru parce que les plantes, même si elles ne fleurissent pas, se ressentent toujours du printemps.

Blanche, *avec reproche.* — Vous ne nous laisseriez rien si je n'étais là pour y veiller.

Sosthène. — Je n'étais pas digne de vous, voilà tout le secret de notre infortune. Il y avait, pour vous émouvoir, des paroles que je n'ai pas dites, des mots que je n'ai pas trouvés... le mot magique qui dénoue la ceinture. J'ai troublé votre sommeil, mais je n'ai pas su vous réveiller... Il y a, dans votre cœur, dans vos pensées, un royaume secret que je ne connais pas.

Blanche. — Il n'est pas bien haut, mon royaume!

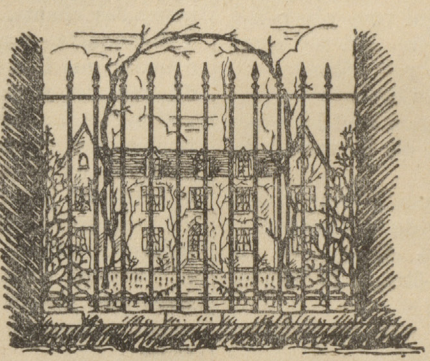
Sosthène. — Assez pour que je ne puisse y atteindre.

Blanche. — Mon royaume !... Une salle basse avec une fenêtre qui donne sur un mur... Et là, des bruits menus, sans écho, qui ne passent jamais la porte... les bruits que font les femmes qui cousent sur leurs genoux... Une clef qui grince dans l'armoire... le cri du bois dans un meuble qui cède : ces soupirs des choses qui font lever la tête en réponse, et respirer plus fort... De temps en temps une pauvresse qui se lamente en récitant sa peine... Aux beaux jours, le vol d'une abeille qui s'est trompée et sort aussitôt, affairée, comme une ménagère qui a perdu son temps... avec moi... L'attente, tous les jours, du jour où ils viendront, et, après leur départ, la même attente qui recommence.

Sosthène. — Voyez... je n'ai rien, moi, dans tout cela.

Blanche, *avec un sourire très triste.* — Oh ! vous, ne vous plaignez pas... vous avez tout le silence.

RIDEAU



Culs-de-lampe de Georges Braun.

La Servante sans gages
(Spectacle du théâtre « Aide et Protection »)

La bonne fortune d'un spectacle présenté par la compagnie dramatique « Aide et Protection » a révélé à la critique, sinon encore au grand public, la valeur littéraire d'un ouvrage dû à un auteur dont la personnalité elle-même est des plus attrayantes : *la Servante sans gages*, de M. Jean Yole. La pièce avait été présentée au comité de lecture de la Comédie-Française et il s'en est fallu de peu qu'elle ne fût créée sur notre première scène nationale. Elle en était digne. Il est fort probable, en tout cas, qu'elle sera reprise quelque jour prochain sur un théâtre régulier, où elle a toutes les chances d'intéresser et d'émouvoir.

M. Jean Yole, qui est docteur en médecine, habite sa province : la Vendée. Cet homme de science est aussi un économiste et un écrivain. Il a publié plusieurs romans qui ont tous pour cadre la vie provinciale ou rurale : *les Arrivants, la Dame du bourg, les Démarqués, Sa veuve, Limogé.* Il occupait une place de choix parmi les littérateurs que l'on dénomme « régionalistes » quand, en 1930, son dernier roman : *le Malaise paysan*, eut un retentissement considérable. En deux monographies saisissantes, il évoquait un des problèmes les plus graves de l'heure : la désaffection de la terre, le désarroi moral des ruraux qui ont été pendant des siècles la cheville ouvrière de la grandeur et de la prospérité françaises. Son étude était celle d'un sociologue formé à la grande école de Le Play, mais aussi d'un observateur connaissant admirablement le milieu dont il parlait — car il vit au milieu des paysans et il les aime — et elle attestait en même temps une maîtrise de style et de la forme littéraire. *Le Malaise paysan* obtint d'ailleurs deux hautes récompenses, l'une de l'Académie française, l'autre de l'Académie d'agriculture.

La Servante sans gages est le premier essai de M. Jean Yole au théâtre, mais en changeant son mode d'expression l'auteur est demeuré, si l'on peut ainsi parler, dans la ligne stricte de son développement intellectuel. Comment il eut l'idée d'écrire cette pièce et par quels liens étroits elle se rattache à ses livres précédents, il l'a lui-même exposé dans une avant-première publiée par *Comœdia* :

« C'est en recueillant ma documentation pour mon dernier livre, *le Malaise paysan*, que j'ai eu l'idée de cette pièce. En inventoriant les richesses qui constituent les cadres de la vie provinciale, j'avais été frappé par l'intensité de vie qu'apporte à ce milieu le jeu d'indispensables disciplines nécessaires pour assurer son harmonieuse et féconde continuité. Il y avait là, trouvai-je, de la belle matière dramatique.

» La soumission traditionnelle aux lois de la cité ou de la famille, consentie ou imposée, donne aux passions qui veulent s'en libérer un éclat artistique. On a dit souvent que la crise du théâtre était surtout une crise morale. Pourquoi ? Est-ce que l'observation de la vie courante libérée actuellement de certaines contraintes morales fournit moins qu'autrefois, quand la société y était soumise, de sujets aux auteurs dramatiques ? Non. Il n'y a jamais eu tant d'événements capables de provoquer soit des sentiments de réprobation, soit des sentiments d'admiration. Mais la réprobation et l'admiration, dans notre société individualiste, ne sont plus des sentiments collectifs. Les circonstances atténuantes en sont venues à tout excuser et à tout expliquer ; donc, à tout mettre au même niveau.

» L'intérêt de la crise où se débattent les héros en lutte avec les dieux de la cité provient moins de l'intensité de leurs passions que du désordre qu'elles créent, des réactions qu'elles provoquent. Ces réactions sont un hommage à l'ordre. Quand l'ordre est détruit, la crise se ramène aux proportions d'un fait divers. Il n'y a plus là matière à portrait, mais à simple photographie.

» Nous voici loin en apparence de *la Servante sans gages* ; mais ce sont les disciplines domestiques auxquelles je faisais allusion en commençant qui ont donné son ton de qualité à la famille des Lemorgenet. L'héroïne, Blanche Lemorgenet, est un de ces êtres d'élite que l'on trouve souvent dans les familles nombreuses, filles plutôt que garçons, vivant parfois dans le ménage d'un frère ou d'une sœur, formant chaînon d'une lignée parallèle à l'autre, acceptant les lourdes charges, permettant aux autres une plus large indépendance. Ce rôle, Blanche Lemorgenet l'a-t-elle choisi ou lui a-t-il été imposé... c'est là le sujet du drame. En tout cas, une sorte de timidité foncière, une bonté naïve qui se défend mal l'ont rendu possible ; et de cette déficience ou de cette richesse — selon qu'on l'envisage — ses proches ont fait un signe de vocation. Elle y a cru longtemps elle-même et se trouve dès lors désemparée devant un amour qui bouleverse soudain sa vie jusque-là calme et menue.

» Un débat d'intérêts semble tout mener, mais le vrai drame se passe sur un autre plan, où l'entourage intervient pour des mobiles autrement élevés et où l'héroïne apporte les richesses de sa vie intérieure façonnée par tout un passé de traditionnelles disciplines. »

On ne saurait mieux définir l'atmosphère et la richesse de substance de cette œuvre assez particulière parmi les comédies faciles et superficielles dont se contente trop souvent le théâtre contemporain. Il y a, assurément, dans *la Servante sans gages*, un accent nouveau qui laisse bien augurer de la carrière dramatique de M. Jean Yole si, comme il y a tout lieu de le croire, il y persévère. C'est ce que, dans un journal qui ne parle qu'incidemment des choses du théâtre — *la Croix* — M. J. Calvet indiquait fort bien :

« Nous avons été saturés de spectacles malsains, de sentiments exceptionnels, d'analyses troubles ; cette sous-conscience pleine de larves équivoques et où les ombres prennent facilement, dans le brouillard, visages de monstres a assez régné sur nous. Il est temps de revenir à la lumière de la conscience, à la paix, à la sérénité de l'humanité normale et morale. Il est temps de retrouver cette atmosphère de la vieille famille française qu'une littérature de cauchemar était en train d'intoxiquer, mais dont la douceur reste sur nous et défend notre foi dans l'avenir. Si le public sait aimer *la Servante sans gages*, c'est tout de même un symptôme de résurrection.

» Jean Yole, amateur d'âmes, est tenté par le théâtre, qui est bien le moyen de ramener à la vie les fictions qu'on lui a empruntées. On aurait pu s'en douter en lisant dans ses romans les épisodes dramatiques, qui sont si bien mis en scène et ramassés, et ses dialogues, toujours naturels et bondissants. Outre *la Servante sans gages*, que l'on joue en ce moment, je crois savoir que Jean Yole a en portefeuille plusieurs pièces, et en particulier un drame haut en couleur où frémit toute la tragédie de la Vendée et une autre pièce, d'une facture originale et exquise, qui rejoint, par une fiction souple, l'émouvante histoire d'Eve Lavallière. C'est une belle carrière dramatique qui commence.

» Récemment, un critique facétieux et probe, présentant une pièce honnête et agréable, remarquait qu'il n'était plus nécessaire de plaider les circonstances atténuantes pour cette honnêteté qui autrefois — il y a dix ans — disqualifiait une œuvre

de théâtre ; l'honnêteté serait à la mode sur les planches et ce serait bien son tour. Le talent oserait être sainement humain et faire appel à ce qu'il y a de meilleur en nous. Quelle belle partie à jouer par notre théâtre et comme j'y vois bien le rôle particulier de Jean Yole, amateur d'âmes ! »

⁂

Les critiques « professionnels » n'ont pas apprécié avec moins de sympathie compréhensive *la Servante sans gages*. Tel M. Armory, qui écrit, dans *Comœdia* :

« Il faut bien le dire, il y a longtemps que nous n'avions eu l'occasion d'applaudir une pièce de cette qualité, une pièce où il n'y a ni adultère, ni cynisme, ni monstre, aucune âme vile, mais dont tous les héros sont, au contraire, parés d'une santé morale, riches de vertus foncières, d'une altitude remarquable et presque rectiligne.

» Le drame qui surgit, raison de l'intrigue, n'est pas tant provoqué par une question d'intérêts que par la rupture, menace de rupture plus exactement, d'une harmonie dans la discipline traditionnelle d'une âme. Ame d'une femme emmurée, peut-on dire, dans l'ambiance familiale, sur laquelle pèsent un passé, tout ce qui en demeure, jusqu'aux meubles et aux murs mêmes de la maison qui en est le cadre. Et cela est fort beau, neuf par l'audace même qui incita l'auteur à extérioriser, à matérialiser cette atmosphère, à peindre l'histoire d'une famille provinciale dans sa haute simplicité, à en extirper la matière d'un conflit d'une singulière ampleur en sa sobriété.

» Cette œuvre est presque trop riche d'images poétiques et de définitions, dont certaines sont exquises; la langue en est d'une belle résonance et d'un souci littéraire faisant penser, par endroits, aux romans d'Edouard Estaunié. Il y souffle le même vent de passion, soudain déchaînée et rapidement domestiquée, absorbée par le cadre, s'y résorbant comme de l'eau sur un buvard. Le drame s'intensifie avec la résignation, se surélève à mesure qu'il paraît s'apaiser. »

Non moins élogieux est M. Emile Mas, dans *le Petit Bleu* :

« *La Servante sans gages* est une œuvre saine ; elle expose un sujet délicat qui, tout en restant constamment dans la demi-teinte, n'en présente pas moins un puissant intérêt dramatique, se dégageant, avec douceur et fermeté, de la souffrance d'un cœur meurtri. Car dans la pièce de M. Jean Yole le drame véritable est beaucoup moins dans l'action, les incidents, les faits, les querelles entre les personnages que dans la lutte atrocement douloureuse qui se livre au fond de l'âme de l'héroïne. Et c'est parce qu'il s'agit d'un conflit psychologique — avec, aussi, une sorte d'afflux des sens qui un moment trouble la vieille fille — que *la Servante sans gages*, en dépit de brusques coups de théâtre, de revirements soudains, demeure dans une tonalité, je n'ose pas dire grise, ce qui serait en affaiblir la valeur, mais légèrement voilée. »

Dans la *Correspondance Havas*, M. Charles Florentin fait quelques comparaisons :

« En suivant les péripéties de cette pièce dont la carrière ne fait que commencer, on pense à Balzac, certes, on pense aussi à M. Edouard Bourdet et à ses *Temps difficiles*, d'ailleurs plus âpres dans leur donnée contraire. On pense aussi à un Edmond Guiraud plus fignolé, plus sensible. Pas de contestations brutales, d'ailleurs ; on fait revenir à la raison « tante Blanche » par une sorte d'envoûtement affectueux ; on lui fait comprendre que la clé de voûte d'une maison ne peut s'offrir la fantaisie de quitter son poste, pas plus qu'un pilier d'angle... »

M. Paul Reboux, dans *le Petit Parisien*, déclare que ce drame intérieur de la vie de province a plu au public parisien :

« Une assistance intéressée, émue, souvent chaleureuse, a goûté ce que M. Jean Yole avait mis en son œuvre de sentiment, de nuances et de pathétique. »

Dans *l'Œuvre*, M. Edmond Sée juge :

« La pièce de M. Jean Yole, sobre, touchante, très pathétiquement humaine souvent, et traitée avec une conscience, une loyauté, une probité littéraires et analytiques dignes d'estime, n'a que le tort de se développer en cinq actes. Trois actes suffiraient, semble-t-il, à épuiser le sujet. Mais elle fait, cette pièce, honneur à un écrivain dont il convient de retenir le nom. »

Dans *la Victoire*, M. Louis Lespine vante « la qualité exceptionnelle de cette œuvre de haute valeur psychologique où les caractères sont si remarquablement et si justement nuancés que l'hypocrisie s'y mêle à l'affection et à la probité, l'égoïsme au dévouement, l'abnégation aux aspirations naturelles de la femme ».

Selon M. Mario Fralie, de *Paris-Soir* :

« *La Servante sans gages* est une pièce remarquable et de qualité, qui mérite pleinement l'accueil chaleureux du public par une profondeur d'analyse point commune de nos jours, par une pénétration psychologique sûre et solide et par un dialogue fin (on serait presque tenté de le qualifier de « racé ») duquel se dégage une fraîcheur poétique qui séduit et enchante. »

On lit d'autre part, dans *Aujourd'hui* :

« *La Servante sans gages* nous ouvre sur la province comme une large fenêtre d'où nous vient un air purifiant. Un grand souffle lyrique passe en généreuses tirades sur cette œuvre riche, trop abondante peut-être. »

Enfin — puisque la presse écrite est aujourd'hui doublée, grâce à la T. S. F., par la presse parlée — on peut citer aussi ce commentaire de M. Paul Blanchart, qui a été radiodiffusé, sous les auspices de la Société universelle du théâtre, par le poste national de la tour Eiffel :

« A bien des égards, cette pièce commande le respect ; elle compte cinq longs actes, dans un temps où des auteurs à succès font petit dans tout le sens du mot ; elle est « écrite » à une époque où d'aucuns proclament le divorce entre le théâtre et la littérature ; elle nous montre une province ardente, mais solide et loyale, alors qu'on se trouve le plus généralement devant des pièces dites « bien parisiennes » ; elle est généreuse et surtout très pure, tandis que le théâtre incline trop souvent à l'exceptionnel... Oui, M. Jean Yole est une sorte de téméraire : mais le succès l'a récompensé et, somme toute, il donne, sans en avoir l'air, une rude leçon à beaucoup... »

⁂

Il reste à louer la façon dont a été présentée *la Servante sans gages* et la qualité scrupuleuse de son interprétation. C'est ce qu'a fait, entre autres, dans *l'Echo de Paris*, M. Franc-Nohain, dans les termes suivants :

« On admirera une fois de plus le soin qu'apporte à tous ses spectacles M. Pierre Aldebert, l'animateur du théâtre « Aide et Protection », et tant de ferveur et de zèle désintéressés chez les artistes auxquels il communique sa foi et sa flamme : M^lle^ Louise Giron, servante au grand cœur, à côté de la « servante sans gages » que représente au naturel, avec une émouvante dignité, M^lle^ Juliette-Verneuil ; M^lle^ Jeannine Crispin, fine ingénue, si lumineuse d'être blonde ; le jeune et aimable Guy Parzy, le douloureux Marcel Chabrier, Fabry le véridique — et tous ces oncles et beaux-frères parmi lesquels on a d'abord quelque peine à se reconnaître, MM. Jacques Berlioz, André Varennes, Ch. Berteaux... M. Ch. Berteaux n'a-t-il pas été à la Comédie-Française ? Et qu'attend-on pour y faire entrer M^lle^ Juliette-Verneuil ? »

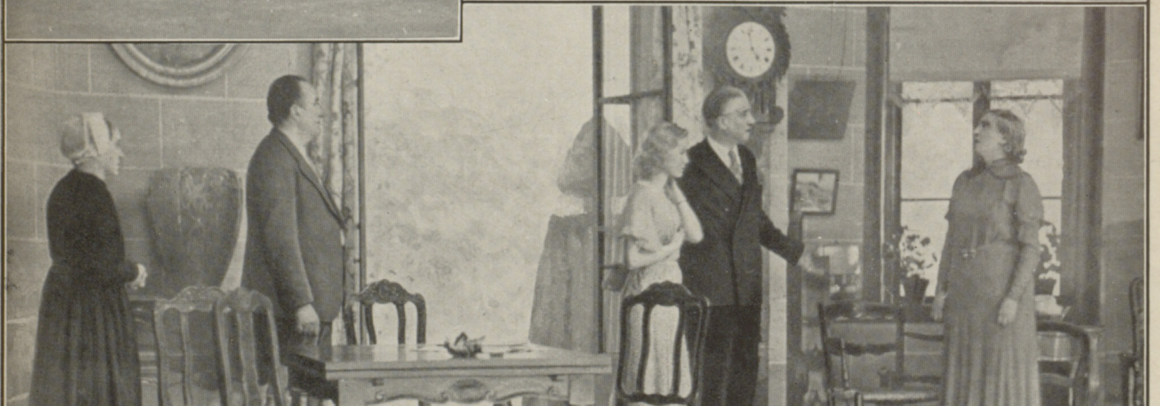
ROBERT DE BEAUPLAN.

Sosthène. Blanche.

En haut,
Sosthène : « *Voici la façade sur la route...* »
ACTE IV, scène III, page 29.

Au milieu, à gauche,
Geneviève : « *Je viens vous demander de ne pas vous sacrifier pour nous.* »
ACTE IV, scène II, page 27.

Au milieu, à droite,
Gérard : « *J'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu.* »
ACTE IV, scène première, page 25.



Magotte. Gérard. Geneviève. René. Blanche.

Blanche : « *Vous faites un mur autour de moi, comme l'autre autour du jardin...* » — ACTE IV, scène VIII, page 30.

Photographies E. Clair-Guyot.

LE THÉATRE « AIDE ET PROTECTION »

En parlant ici même, dans le numéro du 10 mars, des suppléments de théâtre de *La Petite Illustration*, nous disions que nous nous efforcions d'y faire place le plus souvent possible, auprès des pièces représentées sur les théâtres réguliers, à des œuvres révélées par des « théâtres à côté » ou par de jeunes compagnies dramatiques toutes les fois qu'elles nous paraissaient mériter une plus large divulgation. C'est le cas, dans le présent fascicule, pour *la Servante sans gages*, de M. Jean Yole, que le théâtre « Aide et Protection » a montée avec tant de soin.

L'occasion est favorable pour parler de ces intéressantes entreprises qui, n'ayant pas à compter sur les profits matériels d'une exploitation régulière, n'en servent qu'avec plus de zèle et de dévouement la cause du théâtre. Elles se sont multipliées au lendemain de la guerre et elles ont même, il y a quelques années, tenu un rôle assez important. Puis la crise est survenue, qui a suspendu bien des initiatives. Pourtant, certains de ces groupements, même disparus, ont laissé un souvenir, et d'autres, qui ont réussi à surmonter les difficultés, continuent leurs manifestations avec un heureux succès.

Pierre Aldebert, directeur du théâtre « Aide et Protection ».
Phot. H. Manuel.

Il est arrivé parfois que tel de ces groupements finisse par donner naissance à un théâtre régulier. Par exemple, la « Baraque de la Chimère », édifiée par M. Gaston Baty, est devenue aujourd'hui, après plusieurs transformations, le théâtre Montparnasse, qui est en pleine prospérité. C'est là, il est vrai, une exception. Elle a eu autrefois un précédent illustre : celui de l'Œuvre. Mais quelques-unes de ces compagnies, tout en ne donnant que des spectacles intermittents, peuvent s'enorgueillir d'une existence déjà longue. La plus ancienne en date est probablement le « Cercle des Escholiers », qui pourra fêter bientôt son cinquantenaire. Ce fut aussi, au début, pour le divertissement d'amateurs que furent organisées les réunions de la « Petite Scène » : elles ont maintenant leur public et présentent plusieurs fois par an des spectacles fort remarqués. Il y a quelques années, en 1925, les « Jeunes Auteurs » avaient cherché à se grouper et à posséder leur théâtre personnel. *La Petite Illustration* a publié à l'époque les deux premières pièces qu'ils avaient produites : *Simili*, de M. Claude-Roger Marx, et *la Chapelle ardente*, de M. Gabriel Marcel. Il est regrettable que les circonstances ne leur aient pas permis de persévérer dans leur tentative. D'autres noms, également, sont bien connus : les « Compagnons de Notre-Dame », animés par M. Henry Ghéon, les « Comédiens associés », les « Artistes associés », les « Quinze », le « Tremplin », le « Plateau », le théâtre « Athêna », le « Discobole », les « Spectacles Yves-Renaud », la « Grimace », de M. Fernand Bastide, le théâtre « d'Action internationale », et cette énumération est loin d'être complète.

Dans cette floraison, il convient de faire une place particulière pour son importance et sa vitalité au théâtre « Aide et Protection », qui fut fondé dès la fin de la guerre, en décembre 1918, par MM. Gabriel Imbert et Pierre Aldebert. Dans son comité de patronage, auprès de personnalités éminentes, comme MM. André Antoine, Maurice Donnay, Emile Fabre, Paul Fort, Fernand Gregh, Henry Kistemaeckers, Pierre Wolff, figuraient d'illustres disparus comme Gabriel Fauré, Firmin Gémier et Sarah Bernhardt. Le premier spectacle, donné au théâtre Albert-Ier, avait réuni péniblement une quarantaine de personnes et un seul critique. Mais les promoteurs ne se découragèrent pas et ils peuvent aujourd'hui inscrire à leur tableau d'honneur quarante-sept auteurs joués au cours d'une suite de spectacles qui ont permis d'entendre près de deux cent cinquante acteurs des différents théâtres de Paris, dont une trentaine de la Comédie-Française. A l'origine, les présentations dramatiques d'« Aide et Protection » étaient réservées aux auteurs anciens combattants. Mais, le temps passant, MM. Gabriel Imbert et Pierre Aldebert ont élargi leur hospitalité en offrant aux jeunes, sans distinction, la possibilité de se faire jouer. Néanmoins, chaque année, le 11 novembre est consacré aux auteurs ayant combattu, et une contribution importante provenant des bénéfices des représentations a fidèlement été versée à la Société des mutilés.

L'effort du théâtre « Aide et Protection » n'a pas été vain puisque certaines pièces créées par lui furent reprises par des scènes régulières. Le théâtre national de l'Odéon lui a emprunté ainsi : *Au pays du Tendre* et *les Amours de Colin-Maillard*, de Raymond Genty ; *Huon de Bordeaux*, d'Emile Roudié ; *le Pape Johannès*, de Charles Esquier ; *l'An prochain...* de René Wisner ; *la Belle au cœur dormant*, de Louis Geandreau et Guillot de Saix. Une autre pièce de Jacques Dapoigny : *Comment l'esprit vient aux garçons*, fut jouée plus de cent fois aux théâtres Femina et de l'Avenue, et *Arpège*, d'un jeune auteur de dix-neuf ans, P.-A. Dorly, ainsi que *Sur l'autre rive*, d'Auguste Villeroy, ont figuré régulièrement sur l'affiche du théâtre Pigalle.

Des tournées en France et à l'étranger ont promené à Genève, à Bruxelles, à Anvers, à Gand, à Liége, à Mons, à Lyon, Bordeaux, Nice, Marseille, Cannes, Mulhouse, Strasbourg, etc., auteurs et comédiens d' « Aide et Protection ». Parmi les pièces qui furent ainsi le plus appréciées on peut nommer : *le Fruit défendu*, de G. Imbert; *Spadon l'Envieux*, de Marcel Belvianne ; *Huon de Bordeaux* et *Merlin l'Enchanteur*, d'Emile Roudié ; *la Fournaise ardente*, de Jean Suberville ; *Sertoria*, de Daniel Bacqué; *Roland*, de G. Lacassie ; *Simon de Montfort*, de Jean Suberville ; *le Donneur de sang*, de Luc Durtain ; *Sous les yeux d'Occident*, d'André Bisson ; *Comment l'esprit vient aux garçons*, *la Belle au cœur dormant*, etc. Quelques-unes de ces pièces ont un caractère d'intimité, mais d'autres exigent une mise en scène fastueuse, comme *Huon de Bordeaux*, *Sertoria* ou *Simon de Montfort*. Leur présentation n'en a pas été moins parfaite, et les trois spectacles de *Huon de Bordeaux* donnés sur la scène du Théâtre national populaire furent un véritable triomphe. On vit, ces jours-là, le Trocadéro refuser du monde!

Le théâtre « Aide et Protection » doit, pour une large part, sa brillante destinée à celui qui en est à la fois le directeur et le metteur en scène : M. Pierre Aldebert. Sans cesse soucieux de découvrir de jeunes talents, lisant tous les manuscrits qui lui sont soumis, il apporte à l'art dramatique la plus intelligente et la plus utile des collaborations.

Mais il ne sert pas que les auteurs : il a rendu aussi d'inappréciables services aux acteurs, en leur permettant de se produire dans des spectacles montés avec un scrupule minutieux. C'est après une de ses répétitions générales que M. Pierre Veber écrivait, dans un compte rendu : « Le théâtre « Aide et Protection » nous a donné une représentation avec un ensemble parfait, dont au moins huit comédiens devaient être chacun une vedette », et il est advenu plus d'une fois aux critiques les plus écoutés de demander l'engagement de tel artiste d' « Aide et Protection » à la Comédie-Française, et même de l'obtenir.

Les conditions actuelles du théâtre ne sont pas très favorables à certaines pièces de valeur, mais qui, par un caractère de gravité, par leur densité d'observation ou même par leur recherche littéraire, s'écartent trop de la comédie légère ou parisienne pour laquelle les directeurs, prétextant le goût du public, témoignent une excessive préférence. A ces œuvres sérieuses il ne resterait plus comme débouché que la Comédie-Française ou l'Odéon, qui sont encombrés, si des compagnies comme « Aide et Protection » ne les accueillaient — et c'est la bonne fortune qui est advenue à *la Servante sans gages*.

Imprimerie de *L'Illustration*, 115, route de Saint-Denis, à Bobigny, Seine (France). — L'Imprimeur-Gérant : EMILE ACHARD.
L'Administrateur général : JEAN BASCHET.